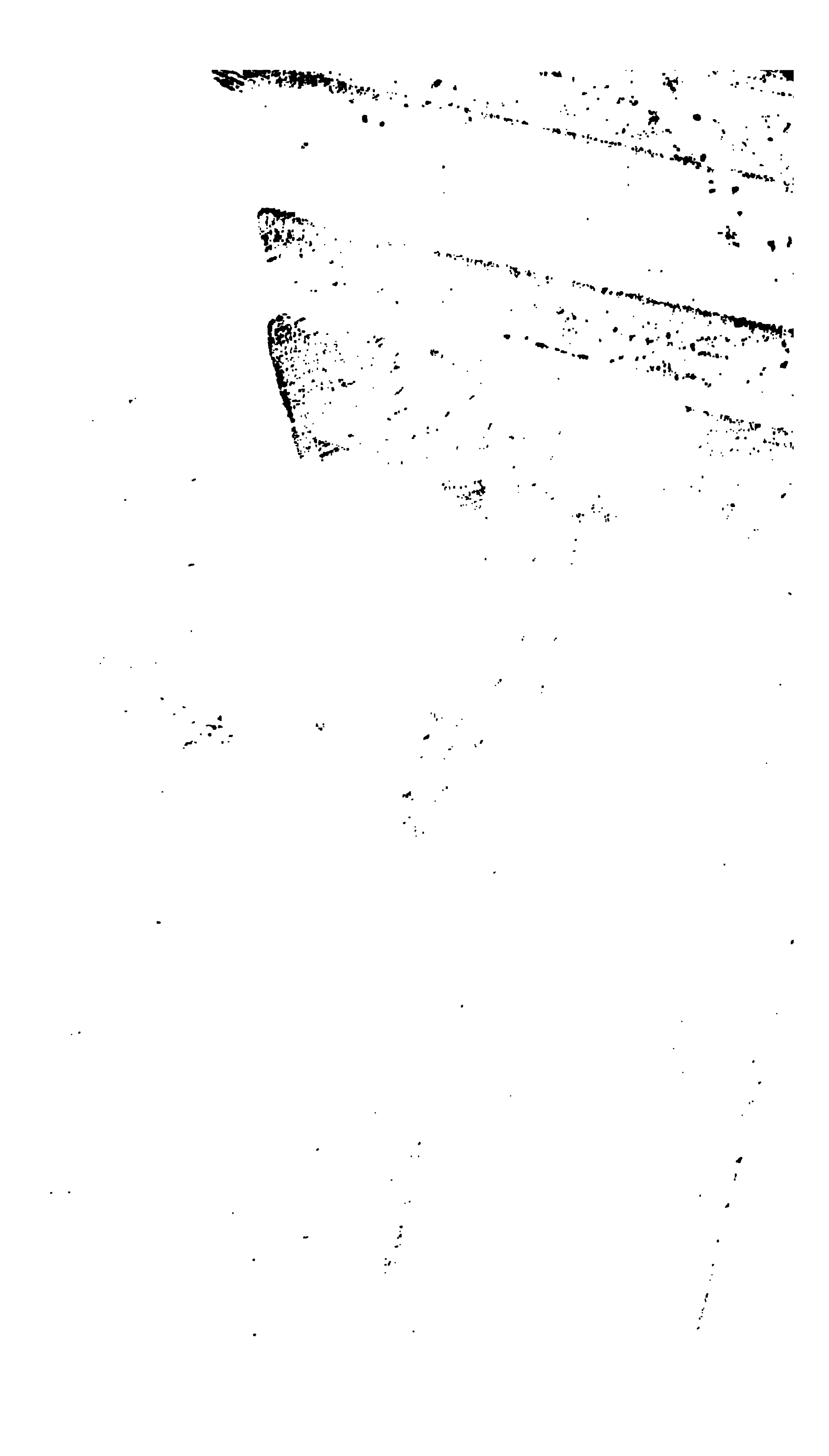








LES

SAINTS LIEUX.

TOME PREMIER.

BESANÇON, TYPOGRAPHIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS,
IMPRIMEUR DE S. E. MGR. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE.

LES

SAINTS LIEUX.

PÈLERINAGE A JÉRUSALEM,

EN PASSANT

PAR L'AUTRICHE, LA HONGRIE, LA SLAVONIE, LES PROVINCES DANUBIENNES, CONSTANTINOPLE, L'ARCHIPEL, LE LIBAN, LA SYRIE, ALEXANDRIE, MALTE, LA SICILE ET MARSEILLE.

PAR M.GR MISLIN,

ABBÉ MITRÉ DE SAINTE-MARIE DE DEG EN HONGRIE,
CAMERIER SECRET DE S. S. PIE IX, CHEVALIER DU SAINT-SÉPULCRE,
COMMANDEUR DE L'ORDRE CONSTANTINIEN DE SAINT-GEORGES DE PARME,
MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES DE LA SUISSE,
DE ROME ET DE LA TOSCANE.

TOME PREMIER.



IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUES
DE
GUYOT FRÈRES

A PARIS (Même maison) A LYON

5, RUE DU PETIT-BOURBON
Saint-Sulpice.

2, RUE DE L'ARCHEVÊCHÉ,
Hôtel de la Manécanterie.

1851.

PROTESTATION DE L'AUTEUR.

Attaché d'esprit et de cœur à l'Eglise, je soumets chacun de mes sentiments, chacune de mes paroles à son jugement infaillible.



Pendant la publication de cet ouvrage, il est arrivé deux événements de la plus haute importance, qui ont rapport aux objets qui y sont traités : *la liberté rendue à l'Eglise dans la monarchie autrichienne, et la revendication des Saints-Lieux faite par les puissances catholiques.*

1° Le système d'oppression sous lequel les ennemis de la religion ont tenu l'Eglise en Autriche pendant soixante et dix ans n'existe plus. Un prince doué de brillantes qualités, mais imbu de préjugés, Joseph II, avait donné aux doctrines de Fébronius tout l'appui de sa puissance et le prestige de son nom; un de ses successeurs vient de briser les liens dont il avait entouré les institutions catholiques.

Il n'entrait guère dans les vues de ceux qui ont fait la révolution en Autriche de travailler à l'affranchissement de l'Eglise; malgré eux ils ont été les instruments de la Sagesse infinie qui dirige le monde, et fait servir à ses

projets ce qui leur est le plus opposé. Dieu a employé la main de ses ennemis pour renverser les obstacles qu'on a toujours opposés aux supplications des Souverains Pontifes, à la persévérante volonté de François I et à la piété de l'empereur Ferdinand.

Au moment où il semblait que la monarchie autrichienne allait succomber, Dieu tenait en réserve un prince qu'il a formé pour l'exécution de ses desseins, et il l'a placé sur le trône d'une manière toute providentielle.

A peine l'empereur François-Joseph eut-il en main le pouvoir, qu'il convoqua les évêques de ses vastes Etats pour avoir leurs conseils sur les besoins de l'Eglise, et, le 18 avril 1850, il publia ces célèbres ordonnances qui ont rendu la liberté à l'Eglise, qui seront un éternel monument de sa piété et de sa sagesse, qui attireront sur lui les bénédictions du ciel, comme elles lui ont déjà acquis l'amour, la reconnaissance et les prières des catholiques de tout l'univers, et mérité ces éloges prononcés par le Vicaire de Jésus-Christ :

« Déjà, Vénérables Frères, a dit le Saint Père dans son » allocution du 20 mai 1850, Nous vous avons fait part » de la grande consolation qui Nous a été donnée au » milieu de tant d'angoisses, lorsque Nous avons connu » les décrets rendus par Notre très-cher Fils François-» Joseph, empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie, » roi de Bohême, décrets par lesquels, suivant les inspi-» rations de sa piété, accomplissant Nos vœux et Nos » demandes, les vœux et les demandes de Nos Vénérables » Frères les évêques de son vaste empire, à la gloire de » son nom, à la joie de tous les gens de bien, il a, de

» concert avec ses ministres, et d'un cœur ardent, assuré
» dans ses Etats la liberté si désirée de l'Eglise catholique.
» Une si grande action, si digne d'un prince catholique,
» mérite à cet illustre empereur et roi les louanges que
» Nous lui donnons en le félicitant ardemment dans le
» Seigneur. Nous nourrissons la douce espérance que ce
» prince si religieux, dans son zèle pour le bien de l'Eglise,
» voudra, en continuant son œuvre et en l'amenant à la
» perfection, mettre le comble à ses mérites. »

2° Les usurpations des Grecs dans la Terre-Sainte devenant de jour en jour plus audacieuses, il était temps d'essayer au moins d'y mettre un terme. Le patriarche de Jérusalem, monseigneur Valerga, après avoir été témoin des pertes nombreuses que les catholiques ont faites en Palestine, et avoir gémi douloureusement sur la déplorable situation des Saints-Lieux, est revenu en Europe avec le consul de France à Jérusalem, M. Botta, pour exciter les puissances catholiques à l'accomplissement d'un devoir sacré, et les conjurer de songer enfin à la terre sanctifiée par Jésus-Christ. Il se rendit d'abord auprès du Saint Père, puis il alla à Paris, où il arriva à la fin de 1849. Le gouvernement français a accueilli avec empressement la demande du zélé patriarche. Fort du droit des catholiques, et s'appuyant sur les traités que la Porte a conclus avec la France, traités qui garantissent aux catholiques la possession des sanctuaires de la Palestine, le gouvernement français a donné ordre à son ministre auprès de la Porte Ottomane de réclamer le retour à l'état de choses qui existait à Jérusalem à l'époque des capitulations, et il a envoyé M. Botta à Constantinople afin de donner au général Aupick

tous les renseignements nécessaires. Dans une cause purement catholique, mettant de côté toute exclusiveté, il a fait un appel aux puissances catholiques, sollicitant leurs concours, et faisant assez voir par là qu'en prenant en main les intérêts de la religion il n'a en vue aucun avantage particulier, et qu'il n'agit qu'au nom et en faveur du catholicisme.

Tous les gouvernements ont répondu à cet appel.

Cette cause est encore pendante : espérons que le ciel lui donnera son appui.

Vienne, 5 janvier 1851.

LES
SAINTS LIEUX.

CHAPITRE PREMIER.

Coup d'œil sur la révolution de l'Autriche.

Effet que produit à Vienne la nouvelle de la révolution de Février. — Le 13 mars. — L'ancien gouvernement. — Les émissaires étrangers et leurs complices dans l'intérieur. — Les étudiants de l'université. — Les prolétaires. — La garde nationale. — Les démonstrations. — L'armée. — Les bons Viennois. — La censure et la nouvelle liberté de la presse. — Les Liguoriens. — Le peuple autrichien. — La classe lettrée. — La bureaucratie. — Le clergé. — La noblesse. — Des journaux et de la littérature. — De la cause catholique. — De l'éducation.

Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine..... quoniam vidi iniquitatem et contradictionem in civitate. (Ps. LIV. 8-10.)

C'est de Vienne en Autriche que je suis parti pour commencer mon pèlerinage de Terre-Sainte. Revenu au commencement de 1848 dans cette capitale que j'avais précédemment habitée pendant de longues années, je ne tardai pas à y être témoin des événements qui suivirent la révolution de Février et la chute inattendue de Louis-Philippe.

La proclamation de la république en France fut saluée par des cris de joie en Autriche, non-seulement par les anarchistes, mais par les hommes du pouvoir. Ceux-ci craignaient beaucoup plus les idées constitutionnelles que les idées républicaines, et ils croyaient que le renversement des trônes constitutionnels consoliderait les monarchies absolues. Les autres prévoyaient tout l'avantage qu'ils

pourraient retirer de ce coup de tonnerre qui avait retenti sur les bords de la Seine, et qui devait ébranler toutes les vieilles monarchies de l'Europe.

Quelques essais d'insurrection avaient été faits dans l'une ou l'autre province ; mais ils avaient été facilement étouffés en partie par le peuple, en partie par l'armée qui, dans sa grande majorité, n'a jamais cessé d'être fidèle à son souverain.

Alors les révolutionnaires polonais, italiens, hongrois, dirigés par tous les clubs de la France et de l'Allemagne, comprirent que ce n'était ni à Milan, ni à Presbourg, ni à Cracovie qu'on pouvait renverser la monarchie autrichienne, mais qu'il fallait la frapper au cœur : ils se donnèrent tous rendez-vous à Vienne.

Le 13 mars, tandis que des membres des Etats, des professeurs, des jurisconsultes, portaient leurs demandes *respectueuses* au pied du trône, croyant qu'il ne s'agissait que de réformes, les véritables réformateurs, aidés des étudiants et des prolétaires, faisaient une révolution dans les rues.

Si en pareil cas la bonté et la loyauté du souverain pouvaient sauver un Etat, assurément l'Autriche aurait échappé au fléau d'une révolution; mais pour tous ceux qui voulaient la ruine de l'empire, l'annonce des concessions faites par l'empereur a été le signal de la révolte.

D'abord on a tourné la haine populaire contre un homme que la révolution désignait depuis longtemps comme la clé de voûte de l'édifice monarchique, de *l'ancien système*. Cet homme a été éloigné, et le même jour la monarchie s'est écroulée. Mais l'édifice était miné de toutes parts, tout le génie du prince de Metternich n'aurait plus été capable de le soutenir.

D'ailleurs, quelque grande qu'ait été l'influence de cet homme d'Etat, elle n'était pas, depuis quelques années surtout, prépondérante au point qu'on pût le rendre responsable des actes du gouvernement autrichien. Il avait contre lui l'opposition constante d'un de ses collègues, soutenu par la bureaucratie la plus jalouse, la plus voltairienne, la plus nombreuse, la plus indomptable et la plus puissante qui fût jamais.

Depuis longtemps il n'y avait pas d'unité dans le pouvoir; il ne pouvait donc être ni fort, ni durable.

Entré aux affaires à la suite de la première révolution française et pendant les guerres désastreuses du commencement de ce siècle, le prince de Metternich sut, au congrès de Vienne, reconstruire un

État puissant avec les vastes provinces de l'ancienne monarchie si fortement ébranlée par les conquêtes de Napoléon.

Il n'a pas été en son pouvoir de fondre tous les éléments hétérogènes qui composent la monarchie autrichienne, et de former une seule nation avec les nationalités si différentes, si opposées, de l'Allemagne, de la Hongrie, de l'Italie, de la Bohême, etc. Il a cimenté les matériaux que la Providence lui avait soumis; le temps ou la révolution a dissout le ciment, et l'édifice s'est écroulé. Mais les peuples qui composent ce grand empire ont oublié trop vite que les actes du prince de Metternich ont été infiniment plus utiles à l'Autriche que les victoires de Napoléon ne l'ont été à la France.

En Autriche l'harmonie était conservée au moyen d'un système adroit de pondération entre les provinces et leurs prétentions réciproques.

On a souvent reproché à l'Autriche ce système qui était pour elle une nécessité, en même temps qu'un acte de bon gouvernement.

La France sera toujours *une* soit comme monarchie, soit comme république. Paris est devenu la France; tout y est centralisé : la centralisation en Autriche est un mal impossible.

En général les provinces étaient bien administrées; cependant si on eût donné plus de développement, plus de vie aux institutions provinciales et communales, on aurait peut-être, au jour du danger, trouvé en elles de puissants auxiliaires, au lieu de voir sortir de leur sein les premières étincelles du feu qui dévore maintenant la monarchie.

Mais aurait-il suffi dans ces derniers temps de se jeter dans la voie des concessions pour conjurer un orage qui avait éclaté partout? Ce n'est pas quand un fleuve est débordé qu'on peut construire des digues durables, c'est quand il coule paisiblement dans son lit qu'il faut travailler contre des inondations prévues. Ce n'est pas la prévision qui a manqué au prince de Metternich : il a été mal informé peut-être sur la nature du mouvement qui se préparait à Vienne le 13 mars; mais la marche de la révolution en Europe il la suivait depuis longtemps avec toute la clairvoyance de son génie, et on lui a souvent entendu dire : *Nous marchons à pas de géant vers un abîme.*

Les peuples et les rois s'y sont précipités avec un égal aveuglement. Les révolutions, ces éternels fléaux de Dieu, se succèdent comme autrefois ces hordes de barbares que Dieu envoyait contre ceux qu'il voulait châtier. Ce châtiment est le plus terrible qui

puisse être infligé aux hommes. « Dieu l'envoie, » pour parler avec Bossuet, « afin de punir les scandales, de réveiller les fidèles et les pasteurs, les peuples et les rois; il permet à l'esprit de séduction de tromper les âmes hautaines et de répandre partout un chagrin superbe, une indocile curiosité et un esprit de révolte[1]. »

Pour porter le coup de la mort à l'Autriche, on a fait revivre hypocritement un vain esprit de nationalité. C'est à quoi les sociétés secrètes ont travaillé activement; puis, à un jour convenu, le 13 mars, des émissaires de vingt peuples, ou plutôt de vingt clubs, ont proclamé la révolution sous les fenêtres du prince de Metternich: le soir il partait pour l'exil.

Voilà les véritables acteurs; *tous les autres étaient des niais ou des dupes*. Le *peuple* autrichien a été aussi surpris en apprenant sa révolution qu'on l'a été dans toute l'Europe. Les Viennois eux-mêmes ne se doutaient pas de ce qu'ils faisaient.

Excepté pourtant une secte fanatique qui apparaît aux mauvais jours comme les oiseaux de proie sur les champs de bataille, et partout où il y a des cadavres à dévorer. Les Juifs ont puissamment contribué à la révolution, et *ceux-là savaient ce qu'ils faisaient*[2].

Les émissaires étrangers avaient dans l'intérieur quelques complices; mais au commencement cela se bornait à quelques nobles avides de popularité, à des libraires qui voulaient vendre publiquement la licence qu'ils vendaient en secret depuis longtemps, à des avocats qui aspiraient à devenir ministres, à des médecins sans malades, désireux de faire sur la société souffrante les essais suggérés par un audacieux empirisme, et à des professeurs sans talent, sans convictions et sans foi, qui depuis de longues années s'étaient donné la mission de pervertir leurs élèves, et leur avaient enseigné à se révolter contre Dieu, en attendant qu'ils leur apprissent à s'insurger dans la rue. Ils se sont tous servis de jeunes gens téméraires et inexpérimentés qu'on aurait pu renier au besoin; mais ceux-ci, mis en avant par des hommes moins courageux, y sont restés. C'est de là qu'on a vu pour la première fois, dans les annales du monde, une

[1] Bossuet, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*.

[2] Autant je suis porté, par caractère, par principe, et surtout comme chrétien et comme prêtre, à prêcher la tolérance, et à m'élever contre les iniques persécutions dont quelquefois les Israélites sont les victimes, autant je voudrais flétrir la conduite de ces Juifs qui se servent de tous les moyens pour porter le trouble et la ruine dans les Etats qui leur ont donné l'hospitalité, et qui paient de leur or la publication des plus infâmes libelles contre la religion et les gouvernements.

des plus puissantes monarchies de l'Europe gouvernée par les élèves de l'université.

Tandis qu'ils conduisaient le char de l'Etat à travers les voies scabreuses de l'émeute et du terrorisme, la population de Vienne, fière de la réputation précoce de ses jeunes phaétons, s'y attela imprudemment, et courut avec eux se jeter dans un abîme.

Dès le principe, des hommes de l'ancienne noblesse, généralement estimés par leur caractère, leurs talents, leur expérience, et qui avaient loyalement adopté les innovations du mois de mars, essayèrent, par dévouement à leur souverain et à leur pays, de donner à la marche des affaires une direction régulière, d'allier la liberté avec l'ordre et la justice, et d'empêcher la ruine de l'Etat. C'est alors qu'on vit le comte de Fiquelmont aux affaires étrangères, le comte de Latour à la guerre et le comte de Hoyos à la tête de la garde nationale. Mais leurs titres seuls étaient des crimes; on cria à l'aristocratie, à la camarilla, à la réaction.

La populace de Vienne inventa alors un nouveau moyen *constitutionnel* de renvoyer des ministres : les charivaris.

Pendant la nuit, quelques centaines d'ouvriers, d'étudiants et de gardes nationaux, se réunissaient devant la demeure des fonctionnaires désignés à leurs insultes, et les forçaient à se démettre de leur emploi.

Un des ministres, M. de Pillersdorf, sut se maintenir quelque temps au pouvoir à force de concessions. Déjà sous l'ancien ordre de choses, il était au conseil d'Etat le représentant de la révolution; il devint tout-à-coup ministre de l'intérieur, puis il fut chargé de composer le ministère. Sans caractère, sans énergie, sans but arrêté, sa politique était de reculer toujours; une députation, quelques cris dans la rue, un article de gazette, avaient infailliblement pour résultat de lui arracher une mesure dangereuse dont il ne pouvait calculer la portée : son opinion semblait être que flatter le peuple, c'est gouverner.

Tous les pouvoirs du reste se concentraient de plus en plus dans les mains des étudiants, et les Viennois, si fiers alors d'appartenir à un Etat constitutionnel, se soumettaient, avec une bonhomie qui semblait tenir de l'idiotisme, au régime le plus arbitraire et le plus despotique qui fut jamais. « Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom [1]. »

[1] Bossuet, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*

On concevrait difficilement jusqu'à quel point d'abjection était tombée la population de Vienne devant ces tyranneaux de vingt ans.

Dans un moment où les étudiants doutaient encore des intentions de la garde nationale, ils firent un appel à ceux qu'ils avaient mitraillés les 14 et 15 mars, et ils s'unirent aux prolétaires.

La plus grande partie des gardes nationaux étaient d'abord bien intentionnés; ils voulaient l'ordre, et ils se seraient contentés des libertés obtenues les 13, 14 et 15 du mois de mars, libertés qu'ils ont toutes compromises, parce qu'ils ne se doutaient pas que c'était à eux de les défendre, et qu'en marchant à la queue de l'université et des prolétaires, ils abdiquaient leur dignité, et sacrifiaient à la peur leur liberté, leur fortune, leur existence et celle de la monarchie.

L'alliance de la garde nationale, des étudiants et des prolétaires, une fois consommée, on vit fréquemment à Vienne ce que l'on appelait des *démonstrations :* c'étaient des scènes d'abord hypocrites, puis menaçantes, et enfin tellement révoltantes que dans la nuit du 17 au 18 mai l'empereur avec toute sa famille fut obligé de quitter sa capitale : celui qui avait accordé la liberté à ses peuples était le seul qui ne fût pas libre, et les Viennois auront toujours à rougir d'avoir tourné, dans la soirée du 15 mai, contre le souverain qu'ils avaient surnommé le *Bon*, les armes qu'il leur avait données lui-même.

Du reste, toutes ces démonstrations étaient l'œuvre d'un club directeur qui, des entrailles de la terre où il se tenait caché, faisait mouvoir par des ressorts secrets, au même jour, à la même heure, les populations aveuglées de Paris, de Francfort, de Berlin, de Vienne, de Naples et de Rome. Tous ces peuples se croyaient libres, et ils obéissaient servilement à des maîtres inconnus, irresponsables, qui commandaient toutes leurs démarches, toutes leurs actions, toutes leurs pensées et tous leurs assassinats.

Le terrorisme qui pesait sur Vienne éloigna promptement de cette ville tous ceux qui pouvaient vivre ailleurs. On qualifia leur départ de complot des aristocrates et des riches pour ruiner le pauvre peuple.

Les ressources diminuaient de jour en jour, le commerce languissait, le crédit public était nul, les fabriques se fermaient, les ouvriers menaçaient les propriétés, l'anarchie était complète au dedans, de nouvelles crises devenaient inévitables.

Dans une pareille situation, il fallait encore soutenir une guerre acharnée en Italie.

Si les révolutionnaires de Vienne ne voulaient pas conserver à la monarchie la plus belle de ses provinces, au moins auraient-ils dû s'intéresser au sort de cette armée composée de leurs fils, de leurs frères, qui, se croyant liés par leur serment, s'exposaient tous les jours à la mort avec une bravoure qui a fait l'admiration de l'Europe. Et pourtant, sans en excepter l'Italie elle-même, je doute qu'il y ait une ville où les victoires de l'armée autrichienne aient été accueillies avec plus de déplaisir qu'à Vienne, où le drapeau même de cette armée était proscrit.

Il importait peu à ces faux patriotes de perdre une à une toutes les provinces de la monarchie, puisque leur empire à eux, celui qui avait toutes leurs sympathies, ce n'était pas l'Autriche, mais un empire révolutionnaire qui enlaçait l'Europe entière.

Ils ont désavoué l'armée d'Italie, et le comte de Latour, ministre de la guerre, était obligé de se justifier quand il lui envoyait des renforts.

L'armée s'est soutenue par sa valeur et sa fidélité, et elle a été le seul soutien d'un Etat que les efforts de ses propres citoyens cherchaient avec tant d'acharnement à détruire. L'expérience a démontré que s'il y a une bonne *constitution* en Autriche, c'est celle de l'armée.

Le mal était extrême puisque la monarchie était attaquée à la fois au dehors et au dedans.

On s'est beaucoup étonné à l'étranger de la révolution de Vienne; on croyait que le peuple autrichien était le peuple le moins accessible aux idées révolutionnaires. Son antique fidélité à son souverain était proverbiale, et on répétait que la population de Vienne surtout n'avait qu'un besoin, *celui de bien vivre*, en demeurant en dehors de tout mouvement politique et intellectuel.

Les Viennois ont pu lire tant de fois ce reproche dans les livres et les journaux, qu'il n'a pas peu contribué pendant leurs *glorieuses journées* à enflammer l'ambition de tous ces héros de boutique et de collége, qui voulaient singer les gamins de Paris et les élèves de l'école polytechnique.

On a voulu imiter à Vienne tout ce qui s'était fait à Paris, et on s'y est pris avec une servilité qui touchait à la bouffonnerie. Il était venu entre autres de France des professeurs de barricades. Un jour on inventa un ennemi imaginaire, et, en moins de rien, tous les pavés de Vienne furent entassés jusqu'au premier étage des maisons; des hommes, des femmes bivouaquèrent toute la nuit sur ces retran-

chements inutiles, et le lendemain la plupart des journaux s'écrièrent dans une extase vraiment germanique : *Maintenant nous pouvons porter nos regards fièrement sur la grande ville de Paris; nous n'avons plus rien à lui envier!*

C'est la servilité avec laquelle on copiait en Allemagne tout ce qui se faisait en France, qui a fait dire à M. de Humboldt, s'adressant à un Français qui prenait congé de lui pour retourner à Paris : « Faites en sorte que votre patrie se porte bien, parce que, quand la France a le rhume de cerveau, toute l'Europe est obligée d'éternuer. »

Je ne sais si cela fait beaucoup d'honneur à la France, mais à coup sûr cela n'en fait guère à l'Europe.

Si le prince de Metternich a prévu l'usage que les bons Viennois feraient *de la liberté*, il a fait sagement de ne leur accorder que celle de bien vivre; car rien n'a justifié d'une manière si complète l'ancien gouvernement que le nouvel ordre de choses.

Il en a été de même de la liberté de la presse; assurément ce n'est pas moi qui ferai l'apologie de la censure telle qu'elle se pratiquait à Vienne autrefois : elle était absurde, niaise, irréligieuse au dernier degré. Eh bien, cette censure était une douce liberté comparée à l'affreuse tyrannie qui a pesé sur la manifestation de la pensée. Tandis que la licence la plus effrénée propageait chaque jour les plus dégoûtants pamphlets contre la religion et contre les personnes qu'on supposait hostiles au nouveau régime, j'ai vu plusieurs personnes faire d'inutiles efforts pour trouver un journal, une imprimerie qui voulût publier quelques timides rectifications. Non-seulement on ne pouvait rien faire imprimer à Vienne, mais *le comité de salut public* (il y avait un comité de salut public!) a eu la folle pensée de vouloir atteindre de ses mesures oppressives même les journaux qui se publiaient à l'étranger.

Un fait qui prouve de quelle liberté on jouissait alors est celui-ci : comme il n'y avait pas de Jésuites à Vienne, et qu'il faut nécessairement un fantôme aux révolutionnaires, on s'en prit aux PP. Liguoriens.

Les radicaux de la Suisse, ou plutôt les affiliés aux sociétés secrètes de tous les pays, avaient décrété que les Liguoriens, les Bénédictins, les sœurs de la Charité et tant d'autres, devaient être considérés comme *affiliés* aux Jésuites. Les étudiants et les juifs de Vienne ratifièrent ce jugement, et ils chassèrent ignominieusement de leur maison ces religieux dénués de tout et réduits à implorer la charité

publique dans les environs de la capitale. Quatre bourgeois de Vienne, touchés de leur situation, écrivirent *confidentiellement* à l'archevêque pour le prier de faire des démarches, afin qu'on donnât à ces malheureux proscrits, et sur les sommes qu'on leur avait enlevées, quelques faibles secours pour qu'ils ne mourussent pas de faim. Cette lettre fut envoyée à M. de Pillersdorf. Les étudiants, en ayant eu connaissance, obligèrent le ministre à leur livrer cette lettre *coupable;* ils la firent imprimer et placarder sur les murs pour dénoncer les signataires à la haine publique; ils donnèrent un charivari à ces honnêtes citoyens, puis ils les forcèrent par des menaces et des mauvais traitements à rétracter les sentiments d'humanité exprimés dans leur lettre.

La liberté d'écrire est allée jusque-là!

O Galilée, on dit que l'intolérance de l'inquisition vous a condamné à rétracter votre admirable système astronomique [1]! que vous êtes heureux! on ne vous a pas forcé à renier l'humanité.

On le voit, les révolutionnaires de tous les temps et de tous les pays se ressemblent : en Allemagne, en Italie, en France, en Suisse, toujours ils parlent de liberté, et ils n'enfantent que le plus hideux esclavage.

Nous venons de voir comment le peuple de Vienne, malgré ses habitudes de fidélité, d'ordre et de paix, s'est laissé entraîner à la révolution par des émissaires étrangers. Mais il faut le dire aussi, bien des causes intérieures ont rendu facile la mission de ceux qui voulaient la ruine de la monarchie.

Il n'y avait plus d'unité, il n'y avait plus de vie dans les hautes régions du pouvoir.

Ce grand empire marchait sur d'anciens rouages, soutenu seulement par l'affection que les peuples portaient à leur souverain.

L'attachement à la famille impériale ne s'est pas démenti un seul instant. Dans les plus mauvais jours l'empereur s'est promené dans les rues de Vienne, et a toujours été accueilli avec enthousiasme. Si plus tard la population menaçante s'est portée vers son palais pour lui arracher de nouvelles concessions, elle n'a jamais osé avouer que ces démonstrations fussent dirigées contre la personne du souverain. Obligé de quitter Vienne pour retrouver la liberté d'agir, l'empereur Ferdinand n'a pas quitté ses Etats; toutes les provinces eussent été

[1] Je suis loin d'admettre cette calomnie stéréotypée de la mauvaise foi antireligieuse; Galilée n'a été obligé qu'à respecter l'Ecriture.

heureuses de le posséder. Un lien indissoluble unit cette famille au peuple : un lien d'estime et d'affection réciproque.

Le *peuple* autrichien est bon, religieux, plein de droiture, de bon sens; par conséquent peu accessible aux idées révolutionnaires. Aussi ce n'est pas ce peuple-là qui a fait la révolution : il était paisible, riche et heureux plus qu'aucun peuple de l'Europe.

Mais parmi ce peuple il y avait une minorité dite *intelligente*, c'est-à-dire lisant les journaux, mécontente, irréligieuse; cette minorité conspirait ouvertement depuis un grand nombre d'années, et elle était composée de la presque totalité des employés.

La bureaucratie était une lèpre qui s'étendait d'une extrémité à l'autre de l'empire, et qui le rongeait jusqu'au cœur.

Une armée innombrable d'employés ne semblait avoir pour mission que d'entraver la marche des affaires, de rendre le gouvernement odieux au dedans et au dehors, et de ruiner l'Etat.

On croit généralement que l'empereur d'Autriche était un souverain absolu; mais il avait à côté de lui, au-dessous et au-dessus de lui des conseils, des cabinets, des bureaux, des présidents, des référendaires, etc., etc., qui sanctionnaient, modifiaient ou annulaient chacune de ses décisions.

La signature de l'empereur n'était souvent qu'une recommandation peu respectée par ses employés. Cette bureaucratie, très-impopulaire d'ailleurs et qui devait l'être, voulait se faire pardonner aux yeux du public lettré son attachement au budget par son mépris pour le gouvernement.

Le gouvernement n'était soutenu par personne; l'attaquer, c'était le bon ton à la cour, dans les chancelleries, dans les salons et jusque dans les antichambres. Le *Moniteur* autrichien, c'est-à-dire la *Gazette de Vienne*, publiait les ordonnances du gouvernement dans sa première page, et faisait de l'opposition dans les trois autres.

La bureaucratie avait soulevé une infinité de haines contre le gouvernement; en faisant une révolution, tous pensaient attaquer la bureaucratie; ils furent bien étonnés en montant à l'assaut contre le gouvernement de voir toute la bureaucratie y monter avec eux.

La bureaucratie s'était emparée de l'Eglise et de l'éducation, comme de la douane, de la censure et de la police; elle avait asservi l'Eglise : c'était là la grande plaie de la monarchie autrichienne. Une législation ombrageuse, inepte, tyrannique, avait pétrifié toutes les institutions de l'Eglise. Les évêques n'étaient guère que des conseillers auliques : on ne parvenait presque jamais à l'épiscopat qu'après

avoir été imbu dans les chancelleries, pendant un grand nombre d'années, des principes jansénistes, dont il fallait transplanter le germe dans toutes les institutions ecclésiastiques.

Quelques prélats, dignes des anciens temps de l'Eglise, étaient persécutés par des gouverneurs de province toujours soutenus par le gouvernement.

Les curés étaient des chefs de bureau, quelquefois des agents de police. On aurait pu croire qu'on avait établi exprès cet ordre de choses pour perdre irrévocablement l'Eglise et l'Etat. A part quelques rares exceptions, il n'y avait pas de prédicateurs en Autriche : la parole de Dieu n'était pas libre.

Dans le choix des professeurs de théologie, ce qu'on craignait surtout, c'étaient des hommes aux convictions catholiques. Pendant de longues années le seul ouvrage autorisé pour l'enseignement du droit canon était un livre mis à l'index par le Saint-Siége.

Et ce qui fait un curieux pendant à cette condamnation, c'est que l'*Index* des livres défendus par l'Eglise était proscrit à Vienne, et que même le *Bréviaire Romain* a été mis à l'index de la censure autrichienne. Le prêtre qui aurait fait usage dudit Bréviaire, non corrigé par la censure, était passible d'une amende de cinquante florins. On ne l'exécutait pas, mais la loi existait.

Les associations pieuses, congrégations, confréries approuvées par l'Eglise, étaient prohibées par l'autorité civile, et souvent aussi par l'autorité épiscopale.

Malgré la volonté de François Ier, exprimée par cet empereur sur son lit de mort, pour le rétablissement des rapports réguliers avec le Saint-Siége et la modification des lois contraires à la discipline de l'Eglise, après un grand nombre d'années et mille tentatives infructueuses de la part de Rome, on n'avait pas fait un pas pour atteindre ce résultat, qui eût été plus utile encore à l'Etat qu'à l'Eglise.

Les évêques de la Prusse, de l'Angleterre, de la Turquie peuvent correspondre sans entraves avec le Saint-Siége, les évêques de l'Autriche catholique ne le pouvaient pas.

Qu'on ne l'oublie pas cependant : tout cela était l'œuvre, la création, le fétiche du parti *éclairé, intelligent, libéral,* dont le plus constant et peut-être le seul adversaire dans le gouvernement était ce même prince de Metternich, qu'on a rendu responsable des actes qu'il a toujours combattus.

C'est de là qu'immédiatement après la révolution les tendances qui se sont manifestées étaient mille fois plus oppressives encore.

Les premiers actes qui ont signalé l'*ère de la liberté* ont été des actes d'intolérance et de proscription si dégoûtants, qu'il faudrait remonter bien haut dans l'histoire de la tyrannie pour en rencontrer de pareils. Mais les entraves actuelles se briseront d'elles-mêmes, quand le terrorisme éphémère sorti des clubs et de l'université aura fait son temps.

Comme dans toutes les révolutions, à Vienne on a attaqué violemment le clergé; les injures, les calomnies, les menaces, ont été dirigées principalement contre les évêques et les riches abbayes échappées au vandalisme de Joseph II.

Les couvents pauvres et le bas clergé, quoique traités avec moins d'envie et de dureté, ont eu leur part des persécutions. Mais les livres, les journaux, les caricatures, les pamphlets et toutes ces œuvres immondes que la corruption et l'ignorance ont produites, tournaient en dérision la religion elle-même : il n'eût pas été juste que ses ministres fussent épargnés.

Cependant c'est contre la noblesse surtout qu'on avait dirigé la colère du peuple.

Il est vrai qu'elle jouissait de grands privilèges, que plusieurs de ces privilèges ne pouvaient plus subsister dans les temps actuels, que les charges et les redevances des tenanciers étaient rendues quelquefois bien lourdes par la dureté et la vanité intolérable des possesseurs de titres et de droits seigneuriaux, que plusieurs d'entre eux donnaient de graves scandales, et que bien des comtes et des barons hongrois, bohèmes et autrichiens, sous le rapport de l'instruction et de l'opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes, semblaient être des revenants du treizième siècle : tout cela est vrai, et tout cela devait être expié.

Mais il est vrai également qu'une quantité de grands noms étaient noblement portés, qu'on les trouvait toujours à la tête des grandes et utiles entreprises; que beaucoup de ces anciennes familles avaient la bourse toujours ouverte pour tous les malheureux; que leurs jardins, leurs musées, leurs galeries de tableaux étaient constamment au service du public; que les paysans de leurs terres étaient infiniment mieux traités que ceux des riches plébéiens; que souvent elles bâtissaient des écoles, des églises, et les dotaient, et qu'elles ont fourni dans toutes les carrières les hommes les plus distingués, et dont s'honorera toujours la monarchie autrichienne.

L'Autriche, puissance catholique, a été une des plus tolérantes de l'Europe pour les autres cultes qui sont en faible minorité dans ses

Etats; le gouvernement semblait réserver toute sa jalousie contre la religion soi-disant dominante. Dans la suite il y aura pour elle mieux que la tolérance, mieux même que la protection : il y aura la liberté.

Les évêques ont de grands devoirs à remplir, et un avenir immense leur est ouvert; c'est à eux à prendre la place que Dieu leur a donnée, sans craindre les édits que l'impiété voudra sans doute lancer contre eux. Chacun sera libre d'écrire, de parler, de s'associer dans un but d'intérêt ou de politique : personne ne pourra refuser le même droit à l'Eglise. Ce n'est plus le temps d'attendre le secours souvent suspect, toujours impuissant du gouvernement; l'Eglise a une vie et une force qui lui est propre. Que les évêques rejettent, s'ils les ont *encore*, ces absurdes préjugés contre le Saint-Siége, ces vieux restes de la réformation que les ennemis de l'Eglise réchauffent, que l'ignorance propage, et que la lumière de la vérité fait à jamais disparaître. Qu'ils s'attachent plus intimement à la chaire de Pierre, à cette arche inébranlable contre laquelle les efforts des méchants se sont toujours brisés, à cette Eglise-mère hors de laquelle les autres églises ne sont que des rameaux desséchés.

L'hérésie, comme un fléau destructeur, avait fait trembler le sol de l'antique Germanie; elle l'avait couverte de sang et de ruines, et menacée de l'envahir tout entière. Les hérésies des trois derniers siècles se sont abîmées dans le nihilisme le plus absolu que nous offre l'histoire des aberrations humaines. Il n'en est guère resté que le nom et la haine contre la seule religion qui survit à toutes les hérésies. Des souverains catholiques eux-mêmes n'ont que trop partagé d'injustes préventions contre l'Eglise : puissent les funestes essais de leur législation antichrétienne servir d'exemple à leurs successeurs !

Malheureusement une partie des évêques avait soutenu des lois qui opprimaient l'Eglise sous le prétexte de l'affranchir du joug de Rome; mais aujourd'hui les tendances qui se manifestent, parmi le jeune clergé surtout, sont bien différentes, et l'Eglise sera libre dès que le clergé sera digne qu'elle le soit.

O si le gouvernement autrichien avait su prendre dans l'intérieur et dans les affaires religieuses de l'Europe la position qui lui convenait comme gouvernement d'une grande puissance catholique; s'il avait laissé se développer librement dans ses Etats cet élément catholique, qui est l'élément de l'ordre, de la paix et de la justice; s'il n'avait pas laissé consommer le plus grand crime politique commis

contre une nation catholique depuis le partage de la Pologne, crime beaucoup plus grand parce qu'il était moins mérité, ce gouvernement existerait encore. La France et l'Autriche catholiques ont laissé égorger sous leurs yeux les peuplades les plus catholiques de l'Europe, qui ne voulaient défendre que leur liberté et leur foi conquises, il y a des siècles, au prix de leur sang; et une demi-année ne s'était pas écoulée que l'Autriche et la France succombaient elles-mêmes sous les doctrines révolutionnaires qui ont anéanti les cantons catholiques de la Suisse.

En politique, comme dans l'ordre moral et dans l'ordre physique, on est toujours puni par où l'on a péché. *Jamais on ne devient le complice ou l'instrument du mal, sans que ce mal ne devienne tôt ou tard un châtiment*[1].

Le peuple de Vienne, comme celui de Milan, de Livourne et de Rome, a applaudi aux désastres des catholiques de la Suisse; la justice de Dieu n'a pas tardé de s'appesantir sur lui, comme elle s'est également appesantie sur les autres.

Dans la question suisse le gouvernement autrichien n'a été coupable que de faiblesse, tandis que la population de Vienne s'est associée aux actes, c'est-à-dire aux violences et aux sacrilèges du radicalisme : elle était donc mûre pour une révolution.

Aussi elle était pervertie depuis longtemps, et elle ne le cédait en rien aux populations de Leipsick, de Berlin ou de Francfort. Je parle toujours de la population lettrée ou radicale.

J'ai souvent entendu dire que les Viennois ne se sont si grossièrement conduits dans leur révolution, que parce qu'ils n'avaient aucune idée de la vie politique, et que la faute en était à l'ancien gouvernement, qui interdisait tous les journaux étrangers.

D'abord je n'admets pas que l'éducation d'un peuple se fasse par les journaux; ensuite il me semble que les journaux étaient passablement nombreux en Autriche. Il est vrai que ceux qui se publiaient dans la monarchie étaient étroitement bâillonnés par la censure; c'est en quoi la censure était absurde, puisqu'en même temps elle laissait entrer tous les journaux étrangers, quelque mauvais qu'ils fussent, ou qu'elle était impuissante à les prohiber.

Il en était de même des livres. Le peu d'auteurs que l'Autriche a produits étaient obligés d'envoyer leurs manuscrits au dehors, et tous les plus mauvais ouvrages qui se publiaient en Allemagne ou en

[1] M. de Montalembert à la chambre des pairs. *Affaires de la Suisse.*

France, se vendaient publiquement à Vienne, excepté ceux qui attaquaient le gouvernement : ces derniers ne se vendaient qu'en secret; mais chacun pouvait les avoir.

Ainsi le peuple autrichien a pu tout à son aise, comme les Badois, les Prussiens ou les Saxons, former son cœur et son esprit sur les plus dégoûtantes productions de la France et de l'Allemagne.

Et pourtant la censure a été un des plus grands prétextes de la révolution ; elle ne méritait pas tant de haine : elle ne méritait que de la pitié et du mépris.

On comprend qu'avec un tel ordre de choses l'éducation devait être déplorable : la bureaucratie haïssait l'Eglise et craignait la révolution ; c'est entre cette haine et cette crainte qu'elle a écrasé toutes les jeunes intelligences dont elle s'est emparée depuis un demi-siècle. Elle a eu la honte d'être renversée par ceux qu'elle avait formés à son image et à sa ressemblance.

En général la science peu estimée, mal rétribuée, n'était cultivée que par quelques hommes, qui avaient pour elle une passion malheureuse qui les conduisait infailliblement à l'hôpital. Beaucoup de professeurs n'avaient embrassé la carrière de l'enseignement qu'après avoir échoué dans leurs tentatives de s'en procurer une autre, et ils vivaient isolés, mécontents, inconnus.

Jamais un poète ou un auteur sérieux n'a pu franchir le seuil des salons du grand monde, afin d'y recevoir quelques paroles de récompense ou d'encouragement. Pour s'y faire admettre momentanément, il fallait savoir déclamer quelques scènes triviales, ou chanter quelques couplets grivois.

Au temps où la France produisait Racine, Bossuet, Corneille, il y avait Colbert, Turenne, le grand Condé et tout un peuple pour les comprendre et les admirer. La haute et la basse société de Vienne n'avaient d'intelligence et d'admiration que pour des farces et des ballets : elles ont produit des danseuses et des bouffons.

Le gouvernement, qui avait une si grande peur de l'indépendance de l'Eglise, ne craignait pas l'immoralité et l'irréligion qui le débordaient de toutes parts, souvent même il les caressait : c'était pour des œuvres de bienfaisance qu'on donnait au théâtre les pièces les plus immorales, afin d'attirer plus de monde.

Tandis que la cause catholique était abandonnée en France par les nombreux ministères sortis de la révolution de Juillet ; que l'Espagne et le Portugal impuissants se débattaient dans les étreintes d'une révolution toujours renaissante ; que l'Italie s'enflammait pour une

révolution future, anticatholique et antisociale; que la Suisse protestante profanait les églises catholiques, pillait les couvents, détruisait les établissements d'éducation; que les gouvernements machiavéliques d'Allemagne invoquaient des lois de liberté pour asservir les catholiques : oui, si l'Autriche avait eu la volonté et le courage de relever cette antique bannière du catholicisme, qui est aussi celle de la liberté et de la civilisation, en montrant par son administration intérieure et sa politique étrangère qu'elle respectait et ferait respecter les droits des catholiques par tous les moyens en son pouvoir, en Prusse, en Russie, en Suisse, en Syrie, elle eût trouvé chez elle la force que donne la protection du ciel, et les sympathies des catholiques dans l'univers entier.

Maintenant le feu de la révolte parcourt toutes les provinces! Puisse-t-il s'arrêter bientôt, et l'Autriche se purifier, se transformer, reprendre une nouvelle vie et son antique prépondérance, plus que jamais nécessaire au maintien de la religion, de la paix et de la véritable liberté, non-seulement en Allemagne, mais dans toute l'Europe. Deux fois déjà l'Autriche a posé des bornes aux flots de la barbarie venant du Midi, et à ceux de l'hérésie qui étaient descendus du Nord; elle saura résister encore au débordement actuel, qui arrive de toutes parts, et qui menace à la fois la religion, la civilisation et la société.

CHAPITRE II.

De Vienne à Pesth.

Départ de Vienne.— Mes compagnons à bord du *Cérès*.— Le drapeau allemand sur la tour de Saint-Etienne.— Esprit d'imitation; besoins factices des peuples.— Les rives du Danube dans la campagne de Vienne.— Souvenirs historiques.— Presbourg.— Les dernières diètes.— La langue hongroise et la langue latine.— Kossuth et le ban Jellachich.— De l'opposition hongroise.— Esprit de nationalité.— Avenir de la Hongrie.— Deux décisions ministérielles, à l'occasion de deux persécutions.—Des Liguoriens et de la proscription des ordres religieux.— Souvenirs historiques de la ville de Presbourg.— Les îles de Schutt.— Sami-Effendi.— Raab et Martinsberg.— Comorn.— Gran; le primat; la cathédrale.— Clergé hongrois.— Waitzen.— Bude et Pesth.

24 *Juin* 1848. Il y avait déjà eu des actes d'hostilité ouverte entre les Croates et les Hongrois, le dernier bateau qui avait descendu le Danube n'était pas revenu, et au bureau de la navigation danubienne on ne prenait plus de voyageurs que pour le trajet de Vienne à Pesth. Cependant le 24 juin, les nouvelles du sud de la Hongrie paraissant un peu moins alarmantes, on consentit à me donner un billet pour Constantinople.

Je m'embarquai donc sur le bateau à vapeur le *Cérès*, et je me trouvai en compagnie d'un Turc, d'un Serbe et de quelques Allemands. Autrefois on se disputait les places, mais aujourd'hui que tant de révolutions ont déplacé ou détruit les fortunes, ébranlé la confiance, le crédit et la sécurité, la navigation du Danube, cette œuvre patriotique commencée il y a peu d'années, et poursuivie avec tant de succès, languit comme toutes les industries : chacun demeure chez soi, comme dans un temps d'orage, et regarde de sa fenêtre où ira s'abattre la tempête qui gronde dans les cieux.

Pour moi, au milieu de tant d'agitation, de bouleversements, de crimes, de ténèbres, j'ai vu vers l'Orient un coin de terre paisible, d'où sont sorties la civilisation, la foi, la liberté, la lumière; je me dirige de ce côté pour retremper mon âme aux eaux sacrées du Jourdain, et fortifier ma foi sur le rocher du Calvaire; je pars seul, seul,

[illegible] es dangers et les joies du voyage : [illegible] accompagne, et que [illegible] [illegible] des [illegible].

[illegible] le voyage est Sami-ef- [illegible] diplomatiques dans le [illegible] [illegible] fréquemment l'occasion [illegible] questions intéressantes, et de [illegible] des Turcs sur notre religion, nos usages [illegible] sur ces entretiens.

[illegible] parmi les îles du Danube, si vertes, [illegible] de toutes les nuances. Je ne [illegible] de Saint-Etienne, au [illegible] drapeau qui n'est pas celui qui avait [illegible] consacré par une glorieuse [illegible] drapeau autrichien est proscrit maintenant, [illegible] drapeau étranger ou ennemi.

[illegible] hommes ! ils s'imaginent être libres, [illegible] drapeau à trois couleurs, qui leur est imposé par [illegible] de Paris ! Ces peuples en révolution ont tous renié leurs couleurs historiques pour avoir, ainsi que les Français, un drapeau tricolore qu'ils appellent national. Si cette manie d'imitation continue, je verrai à mon retour la Seine et la Gironde couler à Vienne et à Berlin, et la colonne de la place Vendôme orner la capitale de l'unité allemande.

Les idées, les théories, les institutions qui triomphent aujourd'hui en Allemagne, en Italie et ailleurs, sont si peu basées sur les besoins des peuples et l'exigence de l'époque, que cette exigence et ces besoins étaient tout différents il y a quelques mois.

Sans la révolution de Février, nous allions voir le régime constitutionnel établi sept ou huit fois en Italie, quarante fois en Allemagne : la seule république de Saint-Marin aurait résisté à l'entraînement universel, faute d'emplacement assez étendu pour un Palais-Bourbon et un palais du Luxembourg. A part cela toute l'Europe allait avoir sept ou huit ministres plus ou moins responsables, précédés par une pensée immuable, une chambre des pairs à vie, et des députés de cinq ans.

Mais tout à coup le modèle a crevé dans la main des maîtres, et plus d'une constitution, commencée monarchiquement, a fini le plus démocratiquement du monde : *Desinit in piscem...*

Les besoins des peuples ne changent pas comme les vents qui

agitent le drapeau allemand sur l'antique métropole de Saint-Etienne, ou comme les orages qui éclatent périodiquement sur les rives de la Seine.

Je laisse à Vienne, où j'ai vécu tant d'années, des amis que je regretterai toujours : nulle part au monde on n'était accueilli avec plus de cordialité que dans la capitale de l'Autriche. Reverrai-je jamais les amis que je viens de quitter? eux-mêmes demeureront-ils dans une ville qui se perd; la révolution les a déjà presque tous éloignés. Bonne ville de Vienne, si chère à mon cœur, quel sera ton sort? Ton bonheur te pesait, il a fui de tes murs pour longtemps! Puisse le ciel détourner les malheurs que tu te prépares!

Je venais de voir mourir les Alpes dans les flots du Danube par les dernières chaînes de Kahlenberg et du Leithagebirge; bientôt je vis sortir du même fleuve les premiers rameaux des Carpathes.

Le court espace que je viens de parcourir est célèbre dans l'histoire; les deux rives du fleuve ont vu les armées nombreuses des Romains, des Huns, des Turcs, des Avares; et tandis que Pétronell, Schwechat, Carnunt rappellent Constantin, Sobieski, Dioclétien et Marc-Aurèle; Aspern, l'île de Lobau et Kaiserebersdorf rappellent des combats et des héros plus modernes.

C'est dans la plaine qui s'étend autour des villages d'Aspern et d'Eslingen que fut livrée, les 21 et 22 mai 1809, une des plus mémorables batailles de l'histoire contemporaine. Les trophées de ces journées sanglantes sont demeurés à l'archiduc Charles, et son armée s'est couverte de gloire. Jamais Napoléon n'avait trouvé un plus digne adversaire : le maréchal Lannes fut la plus noble victime de ces héroïques combats.

Ce fut de l'île de Lobau, si belle, si verdoyante au milieu des ondes, que sortit l'armée française pour aller prendre à Wagram son éclatante revanche, les 5 et 6 juillet de la même année.

Sur la droite du fleuve, non loin de Schwechat, se trouve un obélisque, qui marque le lieu du rendez-vous de l'empereur Léopold Ier et de Jean Sobieski, après la levée du siége de Vienne par les Turcs. Ce fut sur ces rivages que, selon les belles expressions de M. de Salvandy, « Sobieski posa la borne que la domination des Osmanlis ne devait plus franchir. Ce fut devant ces victoires que cette dernière invasion des Barbares, jusque-là toujours indomptable et menaçante, vint briser sa furie : elle n'a fait depuis que retirer ses flots[1]. »

[1] *Hist. de Pologne, avant et sous le roi Jean Sobieski.*

Bientôt, et du même côté du fleuve, on trouve Pétronell avec son château quarré, ses tours et ses fenêtres égales en nombre aux jours de l'année. C'est là que s'étendait *Carnutum*, l'ancienne municipe romaine, ce vaste boulevard élevé contre les Marcomans, qui habitaient l'autre rive du fleuve. Cette ville était le siége du préteur de la haute Pannonie. C'est là que Marc-Aurèle écrivit ses *Maximes*, tout en défendant l'empire contre la grande invasion qui le menaçait de toutes parts; que Septime-Sévère fut proclamé empereur, pour pouvoir dire en mourant à Yorck : « J'ai été tout et rien ne vaut, » *Omnia fui et nihil expedit*[1]; et que Dioclétien prit la résolution d'abdiquer un pouvoir qui avait été si fatal aux chrétiens et qu'il a toujours regretté amèrement, malgré la réponse stoïque qu'il fit à Maximien, qui l'engageait à ressaisir les rênes de l'Etat : « Je voudrais, lui écrivait-il, que vous vissiez les beaux choux que j'ai plantés, vous ne me parleriez plus de l'empire. » En 375, les Barbares franchissant les limites devenues impuissantes contre leur nombre, brûlèrent cette ville florissante, dont la dernière destruction était réservée à Attila : aujourd'hui on n'en trouve plus que de faibles vestiges. Mais les Romains ont laissé ici un autre monument plus durable, dans une de ces redoutes prodigieuses comme on en trouve encore aux autres extrémités de leur immense empire, notamment entre le Danube et la Theiss.

On voit, non loin de Pétronell, les restes de l'arc de triomphe érigé par Auguste à Tibère. C'est à Deutsch-Altenbourg qu'étaient le palais des Césars, les thermes et le siége de la quatorzième légion.

Vis-à-vis, et sur l'autre rive, près de Stopfenreith, est un autre lieu célèbre par la défaite de Béla, roi de Hongrie, par Ottokar, roi de Bohème.

Nous arrivons à Hainbourg, ville agréablement située au pied des hauteurs, que domine un antique château fort des Romains, qui a été pris et repris cent fois et par cent peuples divers. Les ruines de Carnutum s'étendent jusqu'ici, et c'est à Hainbourg qu'était le lieu de station de sa flotte.

Ici encore, comme sur la rive opposée, les Huns, les Turcs, les Hongrois et les Allemands ont laissé de tristes et sanglants souvenirs.

C'est dans le château de Schosshof, qu'on voit dans le lointain, que le prince Eugène de Savoie termina sa glorieuse carrière.

[1] Aurel. Vict.

Nous rencontrons à peu de distance l'un de l'autre deux bateaux à vapeur, qui remontent le fleuve; nous nous saluons de trois coups de canon, mais nous ne pouvons avoir aucune nouvelle du théâtre de la guerre.

Bientôt nous sommes à l'embouchure de la March et devant les ruines de Thében, placées entre les limites de deux fleuves, de deux chaînes de montagnes, et j'allais ajouter de deux empires : tant les esprits en Hongrie se montrent hostiles aujourd'hui à la monarchie autrichienne !

Ici les amateurs de paysage et d'histoire naturelle trouveront, comme l'historien, des sites du plus haut intérêt. Les ruines de Thében sont extrêmement pittoresques; les environs sont riches en pétrifications de tous genres, et sur les hauteurs on jouit d'une vue magnifique et très-étendue. Ce sont les Français qui, en 1809, ont réduit le fort de Thében à l'état où il se trouve aujourd'hui.

L'aspect du fleuve est très-varié; des paysans remorquent avec peine de gros bateaux, des hérons se promènent sur des bancs de sable; de temps en temps des moulins flottants nous apparaissent, comme des villages, sur la rive; des rochers, des îles, des plaines et des montagnes déploient rapidement devant nous leur fraîche verdure ou leur riche moisson.

Voilà Presbourg, cette capitale détrônée, avec son château brûlé, son pont de bateaux, ses tours dorées et son parlement muet.

Il y a peu d'années, j'avais assisté à une de ces diètes turbulentes, préludes des tourmentes actuelles. Après une séance orageuse de la chambre des députés, où j'avais vu le gouvernement autrichien attaqué avec fureur, sans que j'eusse entendu s'élever, pour le défendre, une seule voix autre que l'organe officiel et presque indifférent du président, je fis à ce dernier l'observation qu'il est impossible qu'un édifice que chacun s'efforce de démolir puisse résister longtemps. Il me répondit : « Les Hongrois sont ardents, vifs, fiers, criards, aimant l'opposition dans les phrases; il leur faut laisser jeter le trop-plein de leur feu et de leur éloquence : mon prédécesseur, qui prenait tout au pied de la lettre, est mort à la tâche; moi qui les connais, je les laisse faire et parler; ils n'en sont pas moins sincèrement attachés à leur roi : vienne un danger réel pour l'Etat, ils seraient ses plus courageux défenseurs. » M. le président me laissa fort peu convaincu de la justesse de son observation.

J'aime les Hongrois pour leur caractère ouvert, chevaleresque; ils sont religieux, braves, hospitaliers, prévenants envers les étran-

gers. Le premier jour où je me suis présenté à la chambre des magnats, je ne connaissais personne; simple prêtre, j'ai été accueilli comme un frère par plusieurs prélats et évêques, qui sont venus à ma rencontre, et avec lesquels je suis toujours demeuré tendrement lié. Plus tard, j'ai obtenu un rang parmi les membres du clergé de Hongrie, qui depuis longtemps m'avaient ouvert leurs bras et leurs cœurs.

Cette année 1848, les Hongrois ont oublié les souvenirs de 1741, ils ont oublié ce cri chevaleresque de fidélité et d'enthousiasme : *Moriamur pro rege nostro Maria Theresia*, qui était demeuré comme le symbole de leur caractère national.

Il est vrai que Joseph II a assez mal reconnu le dévouement de ce peuple; et pourtant, chose étrange, ce prince est demeuré l'idole du parti révolutionnaire : c'est que, s'il a frappé les peuples, il a porté des coups plus forts encore à l'Eglise, et *le frère sacristain* du grand Frédéric a fait tout pardonner au souverain qui a imposé la langue allemande à la Hongrie, et enlevé de Presbourg la couronne de saint Etienne.

Une réaction violente s'est manifestée dans les dernières diètes, non-seulement contre la langue allemande, mais encore contre la langue latine, qui était la langue des affaires : on est parvenu à lui substituer la langue hongroise.

En Europe, on a généralement considéré cette victoire comme le triomphe du parti libéral; ce n'était pourtant que le triomphe d'une minorité turbulente, et une soi-disant victoire remportée sur le clergé catholique et le gouvernement autrichien; ce qui suffisait pour le rendre populaire à l'étranger.

En Hongrie, sur une population de onze millions d'âmes, il n'y a pas moins de quinze ou seize nationalités différentes, qui ont presque chacune leur langue; les Hongrois ou Magyars forment à peu près le tiers de la population totale.

Quel embarras pour un gouvernement de se faire entendre dans cette tour de Babel? L'usage avait introduit le latin. Le latin de Hongrie a longtemps servi de texte aux railleries de ceux qui ne le connaissaient pas; mais sans être pur comme celui de Cicéron, il avait l'avantage de n'être l'idiôme ni des Illyriens, ni des Hongrois, ni des Croates, ni des Valaques, ni des Saxons, et d'être compris par toutes les nations de la terre. Aux Etats-Unis comme en France, comme en Angleterre, comme en Allemagne, on peut montrer un passe-port ou un acte quelconque rédigé en latin, tandis que s'il est

écrit en hongrois, il sera aussi peu compris que s'il était en chinois ou en sanscrit.

Au point de vue politique, le triomphe de la langue hongroise a donc été un acte d'oppression, et les *libéraux* qui l'ont commis ont été tellement intolérants, qu'ils ont voulu obliger, à l'heure même, les députés croates présents à la diète de parler une langue qu'ils ne connaissaient pas.

Grâce à l'intervention du gouvernement, la diète hongroise a accordé à la Croatie l'intervalle de deux diètes pour se pourvoir d'une autre langue; en attendant, cette décision n'a pas empêché les libéraux hongrois de siffler les députés croates toutes les fois qu'ils ont voulu encore profiter de ce sursis, et défendre en latin les intérêts de leur pays.

J'insiste sur ce fait, parce qu'il a été, non pour lui-même, mais pour les tendances qu'il trahissait, la première cause de la mésintelligence entre ces deux peuples, et de la guerre qui est sur le point d'éclater.

Le triomphe de la langue hongroise dans le parlement était une nouvelle invasion des Huns dans la Pannonie, l'asservissement de quinze nationalités à une seule, ou de huit millions d'hommes à quatre millions et demi de Magyars.

Au mois de mars dernier, à peine la révolution de Vienne fut-elle connue à Presbourg, que d'une part les Hongrois consommèrent de fait leur séparation d'avec l'Autriche, et de l'autre ils cherchèrent à s'incorporer la Croatie, la Slavonie et la Transylvanie, pour avoir un royaume arrondi de quinze millions d'habitants. La diète, le ministère et le palatin, c'est-à-dire les trois pouvoirs constitutionnels, prirent le chemin de Pesth sous la direction de Kossuth, qui les absorbait tous les trois, et sommèrent les Slaves de s'unir à eux.

Mais les Croates, avec leur ban Jellachich à leur tête, qui avaient entendu dire que la révolution de Vienne s'était faite en faveur de toutes les nationalités, par conséquent de la leur aussi, déclarèrent qu'ils voulaient être aux Hongrois ce que les Hongrois ont voulu être aux Autrichiens, c'est-à-dire indépendants, et ne relever que de la couronne.

Les Magyars prennent les armes pour soumettre les Croates, et les Croates prennent les armes pour se défendre contre les Magyars.

Voilà deux peuples en présence : je dirais volontiers deux hommes, tant ces deux hommes sont identifiés avec la cause qu'ils défendent, Kossuth et Jellachich.

L'un rhéteur éloquent, capable de soulever les masses comme la voix des tempêtes soulève les flots de la mer; l'autre soldat fidèle, intrépide, électrise tout un peuple rude, mais brave et dévoué. L'un fascine par ses discours; l'autre par son exemple. L'un est nourri des discours de la convention qu'il admire; l'autre de l'histoire de son pays qu'il aime. L'un glorifie les révolutions; l'autre la liberté.

Que restera-t-il à Presbourg de son antique gloire, de ses fêtes splendides et de ses assemblées tumultueuses ? Pesth a absorbé depuis longtemps l'industrie, le commerce, la population, les affaires et toute l'importance d'une grande capitale.

Cette butte imperceptible, qui est là sur la rive, et que les Hongrois avaient appelée *Mons regius*, servira-t-elle encore au couronnement des rois ? Ce n'est plus vers les quatre points cardinaux que le souverain futur devra diriger le tranchant de son glaive, mais vers les entrailles de la terre : les ennemis les plus à craindre ne sont pas à la frontière, mais au cœur de l'empire.

Quand les révolutions actuelles auront fait leur temps, que les grandes épurations seront faites, quand les peuples seront guéris de leur enivrement et soupireront après l'ordre et la justice, sans lesquels il n'y a pas de liberté, la Hongrie rentrera dans la grande famille dont elle s'est détachée, parce que l'Autriche est aussi nécessaire à la Hongrie que la Hongrie est nécessaire à l'Autriche[1].

Mais derrière cette question des langues, il y a à vider tout une guerre de nationalité, dont la langue est l'expression. Les Magyars ont le double but de consommer leur séparation vis-à-vis de l'Autriche, et d'affermir leur indépendance en se rendant assez puissants pour pouvoir la défendre. Assurément si la Croatie, la Slavonie et la Transylvanie pouvaient jamais confondre leurs intérêts avec ceux de la Hongrie, se mettre sous la conduite de Kossuth, et déclarer la guerre à l'Autriche pendant qu'elle est occupée à comprimer la révolte de la Lombardie, ce serait le coup le plus rude qu'on pût porter à la monarchie. Mais tous ces différents peuples ne se soumettront jamais aux Magyars.

Du reste, l'opposition que la Hongrie fait à l'Autriche n'est pas l'œuvre du peuple; comme celle de la Gallicie en 1846, c'est un complot d'une partie de la noblesse, qui s'appuie sur tous les éléments anarchiques pour arriver à ses fins.

[1] Je n'ai pas cru devoir retrancher de ces lignes, écrites au commencement de la guerre, les prévisions qui ne se sont pas accomplies, pas plus que celles qui se sont réalisées.

La Hongrie, jouissant de sa constitution et de ses privilèges, devrait avoir beaucoup moins de griefs contre l'Autriche que les autres provinces; si cette constitution et ses privilèges sont absurdes pour les temps actuels, la faute n'en est pas à la couronne, qui a essayé plusieurs fois d'introduire des modifications dans la constitution hongroise, mais à cette même noblesse qui s'y est toujours refusée et qui maintenant se soulève. Les terres des nobles, entre autres, ne sont soumises à aucun impôt; comment le gouvernement autrichien aurait-il pu ouvrir ses frontières aux produits de la Hongrie, et ruiner par là les propriétaires des autres provinces, qui supportent seuls les charges de l'Etat ? Comment aurait-il pu construire des routes, protéger l'agriculture, le commerce, l'industrie ?

Les ressources de l'Autriche, comparées à celles d'autres Etats beaucoup moins importants, leur sont bien inférieures, quoique les impôts des provinces allemandes, bohèmes, italiennes, soient fort élevés. Si les finances de l'Autriche sont dans un déplorable état, la faute en est principalement à la Hongrie.

Ainsi plusieurs dispositions de la constitution hongroise, maintenues par la diète malgré la couronne, ont le désavantage de tenir ce royaume dans un état de demi-barbarie, et de nuire encore à la prospérité générale de la monarchie.

Naguère la noblesse hongroise, dans le même esprit d'opposition qui a inspiré à la noblesse polonaise et italienne des mesures aussi fatales à leurs auteurs qu'elles étaient absurdes en elles-mêmes, avait créé une société dont les membres s'obligeaient, par haine pour l'Autriche, à ne plus se servir que de produits nationaux. A la rigueur, les nobles milanais pouvaient se passer de cigarres allemands, mais les nobles hongrois ne pouvaient se passer de vêtement quelconque; aussi la société des patriotes magyars ne tarda pas à faire banqueroute, et le Danube continua à porter à Pesth tous les articles de l'industrie autrichienne [1].

Il est curieux de voir les clubs démocratiques de l'Europe prendre fait et cause pour les mouvements aristocratiques de la Hongrie, comme ils l'avaient fait il y a deux ans pour ceux de la Gallicie. Pourvu qu'on fasse des révolutions, peu leur importe que ce soit avec ou sans le peuple, pour lui ou contre lui.

[1] A Milan, bien des nobles s'obligeaient, *par contrat de mariage*, à ne jamais accepter les invitations de la cour. C'est bien connaître son faible que de prendre de pareils engagements : il faut plaindre un peuple qui a recours à de tels expédients pour conquérir son indépendance.

« Chez les modernes, a dit M. de Chateaubriand, la liberté est la raison ; elle est sans enthousiasme : on la veut parce qu'elle convient à tous, aux rois, dont elle assure la couronne en réglant le pouvoir, aux peuples qui n'ont plus besoin de se précipiter dans les révolutions pour trouver ce qu'ils possèdent[1]. » A ce compte, toutes les révolutions dont nous sommes les témoins depuis quelque temps mèneront bien loin de leur but avoué, l'indépendance et la liberté.

Autrefois on invoquait la *fraternité des nations*, aujourd'hui on fait un appel à la *nationalité des peuples*, c'est-à-dire à leur isolement.

Puis voyez encore la contradiction. Le même radicalisme qui veut séparer les races italienne et germanique dans les vastes plaines de la Lombardie, comprime sous le même joug les peuples d'origine française, italienne et allemande, dans les étroites vallées de l'Helvétie; le même esprit révolutionnaire qui tend à détacher les Magyars des Autrichiens, veut contraindre les Bulgares, les Allemands, les Slovaques, les Croates, etc., à se soumettre aux Magyars.

La constitution de la Hongrie est assez connue; du reste, comme elle doit nécessairement subir de grands changements, je m'abstiendrai d'en parler.

Un avenir prospère est réservé à ce pays; des plaines immenses d'une fertilité extrême sont sans culture, parce que la Hongrie manque de débouchés. Si elle est soumise aux mêmes conditions d'existence, aux mêmes lois que les pays qui l'avoisinent, la valeur de ses terres sera bientôt augmentée; un échange entre ses produits agricoles et les produits de l'industrie allemande sera également avantageux à l'Allemagne et à la Hongrie. De nombreux colons allemands, au lieu d'aller chercher outremer du travail et du bien-être, les trouveront à leurs frontières chez un excellent peuple et sous un heureux climat.

La ville de Presbourg est très-agréablement située au pied des Carpathes et au bord du Danube. Elle a près de 40,000 habitants en grande partie allemands, les autres magyars. Les Juifs, assez nombreux, demeurent dans les environs du Schlossberg.

Ces derniers ont été, pendant les fêtes de Pâques, l'occasion d'une émeute populaire. De pareilles scènes de désordre ont eu lieu dans plusieurs contrées de la Bohème, de l'Allemagne et de la France.

Les Juifs, depuis qu'ils ont demandé à grands cris *que le sang du*

[1] Chateaubriand, *Etudes historiques.*

Juste retombât sur eux et sur leurs enfants, ont toujours été l'objet d'une réprobation universelle. Souvent, par leur conduite, ils n'ont que trop rappelé aux chrétiens, disposés peut-être à l'oublier, que les malédictions divines pèsent sur eux. Souvent aussi des chrétiens, foulant aux pieds les préceptes de l'Evangile, ont été injustes et cruels envers les Juifs; ils les ont persécutés, proscrits, chassés de ville en ville, et ils les auraient anéantis, si la main de Dieu ne soutenait parmi les nations ce miracle continuel de ses vengeances.

C'est donc le devoir des pasteurs de l'Eglise de rappeler les peuples à l'observation de la charité évangélique, quand des chrétiens égarés persécutent des hommes qui sont leurs frères : l'Eglise n'a jamais failli à ce devoir; l'archevêque de Prague en a donné un exemple récent.

C'est encore le devoir des gouvernements justes de protéger des sujets faibles contre ces agressions tumultueuses du grand nombre, qui sont d'autant plus lâches qu'elles sont plus faciles, et demeurent presque toujours impunies.

A peu près dans le même temps qu'à Presbourg les chrétiens persécutaient les Juifs, à Vienne, les Juifs, aidés de quelques mécréants, persécutaient les chrétiens : en plein midi, on expulsait de leurs habitations et de la ville, des hommes, des religieux, presque tous citoyens autrichiens; on les a dépouillés, maltraités, traqués comme des bêtes fauves, de jour et de nuit, jusque dans les campagnes.

Quelles mesures a prises le ministère Pillersdorf pour protéger la vie et les biens de tant de citoyens? On peut le voir dans la partie officielle de la *Gazette de Vienne* du 8 mai dernier.

Afin qu'on ne puisse révoquer en doute un fait qui paraît incroyable, je vais citer textuellement les décisions ministérielles : il est bon de conserver les preuves de l'équité révolutionnaire.

Voici la première décision relative à l'émeute de Presbourg :

« *S. M. I. et R. A. a appris avec un véritable regret, d'après l'exposé qui lui en a été fait par des Israélites estimables, l'attentat commis dernièrement contre la population israélite de Presbourg, et a daigné exprimer son douloureux déplaisir contre l'illégalité de pareils actes et la violation de la sécurité publique que* CHAQUE CITOYEN, SANS DISTINCTION DE RANG ET DE RELIGION, *a le droit de réclamer. C'est la volonté expresse de l'empereur que cette protection ne soit refusée* A AUCUN DE SES SUJETS. »

L'autre, qui la suivait immédiatement, comme pour lui donner le plus éclatant démenti, était conçue en ces termes :

« *Attendu que la congrégation des Liguoriens et des Liguoriennes introduite dans ces derniers temps dans la monarchie, et l'ordre des Jésuites, ont plusieurs fois donné occasion de troubler le repos public; que, eu égard à l'opposition qu'ils ont trouvée dans l'opinion et la tendance de toutes les classes intelligentes, ils n'étaient pas en état de remplir leur destination, et que les établissements ecclésiastiques existants suffisent aux besoins de la religion, de l'instruction et de l'éducation du peuple : en conséquence, le conseil des ministres a pris la résolution de proposer à S. M. la suppression de la congrégation des Liguoriens et des Liguoriennes et de l'ordre des Jésuites, et S. M. a daigné donner sa plus haute approbation à cette proposition.* »

Comme il s'agit ici d'un système d'oppression qui s'organise dans tous les Etats où s'introduit la révolution sous le nom de liberté, qu'on me permette quelques réflexions.

D'abord les ministres font remarquer que « *ces ordres religieux sont introduits depuis peu dans la monarchie.* » Le temps n'y fait rien : on est citoyen ou on ne l'est pas; qu'on le soit depuis hier ou depuis plus de 30 ans, comme les Liguoriens, on a le même droit à la protection des lois. Les lois protègent l'enfant qui vient de naître comme le vieillard qui doit mourir demain : à moins que les ministres constitutionnels, introduits depuis hier dans la monarchie, ne veuillent établir une aristocratie citoyenne, et mesurer leur protection officielle à la longueur des arbres généalogiques. Je félicite les Juifs de cette idée ministérielle; en fait de généalogie il n'y a pas un ministre de ma connaissance qui puisse faire remonter la sienne au temps de la dispersion des enfants d'Israël.

Le second argument du décret n'est pas aussi favorable aux descendants de Jacob. On dit que « *les Liguoriens, etc., ont plusieurs fois donné occasion de troubler le repos public.* » Mais depuis la destruction de Jérusalem par Titus jusqu'au ministère du 8 mai, qui ne paraît pas avoir plusieurs Titus dans son sein, il n'y a jamais eu de ministre, de secte, ou d'ordre religieux quelconque, y compris les Templiers, les Jésuites et les Liguoriens, qui aient occasionné tant de troubles que les Juifs; et pourtant on protège les Juifs; et on chasse les ordres religieux.

« *Ils ont trouvé de l'opposition dans les classes intelligentes.* » Quel motif pour des ministres sortis de l'opposition, et qui de-

meurent au pouvoir malgré leur lutte quotidienne avec l'opposition des classes intelligentes ! Et les Juifs ne trouvent-ils pas d'opposition ?

« *Ces religieux n'étaient pas en état de remplir leur destination.* » Ils la remplissaientau vu et au su de tout le monde, et j'en appelle à la population de Vienne; il n'y avait pas dans toute la ville d'église plus fréquentée que celle des Liguoriens.

Le ministère termine par cette phrase qui est la plus belle apologie de l'ancien ordre de choses : « *Les établissements ecclésiastiques existants,* dit-il, *suffisent aux besoins de la religion, de l'instruction et de l'éducation du peuple.* » Il n'y a pas un homme dans la monarchie, appartenant aux classes intelligentes, qui ne donne un démenti à cette assertion ministérielle. Mais si les choses en étaient ainsi, il fallait faire suivre ce paragraphe de celui-ci : *Attendu que l'ancien système a pourvu suffisamment aux besoins de la religion, de l'instruction et de l'éducation du peuple, le nouveau système a pris la résolution de rappeler l'ancien système.*

Les premiers besoins d'un peuple sont la religion, l'instruction et l'éducation; avec cela un peuple est toujours libre : citez un peuple religieux, instruit et bien élevé qui ne soit pas libre : il n'y en a pas un sous la vaste étendue des cieux.

Que deviennent, devant cette belle déclaration du ministère, que deviennent ces plaintes universelles sur le système des études? que deviennent ces cris de détresse de tant d'évêques sur le petit nombre des ouvriers qui travaillent dans la vigne du Seigneur [1] ?

Mais ce n'est pas tout. Il y a quelque vingt ans vivait à Vienne un avocat, brave homme s'il en fut jamais; dans sa longue carrière d'affaires et de probité, il s'était amassé une assez jolie fortune. Lorsqu'il fut mort, sa fille unique voulant servir Dieu à son aise et prenant à la lettre ces paroles de Jésus-Christ. « *Là où il y a deux ou » trois personnes assemblées en mon nom, je me trouve au milieu » d'elles,* » s'associa quelques compagnes qui avaient à peu près les mêmes inclinations, et avec toutes les autorisations possibles, elle bâtit une demeure pour les recevoir. Elles vivaient tranquilles, n'étant à charge à personne, ignorant les calomnies dont on poursuivait

[1] Il y a dans les faubourgs de Vienne des paroisses de plus de 20,000, 30,000 âmes, confiées aux soins de deux ou trois ecclésiastiques; encore l'un d'eux, absorbé par les devoirs peu ecclésiastiques de sa chancellerie, ne peut s'occuper du soin des âmes : il n'y a pas en Europe un pays catholique où il y ait une pareille pénurie de curés. Aussi, au moment où a éclaté la révolution, l'archevêque songeait à ériger cinq nouvelles paroisses dans les faubourgs de Vienne.

leur nom, et probablement la nouvelle constitution faite pour protéger les droits de tous, lorsqu'un jour elles se virent chassées, expropriées, maltraitées, poursuivies.....; et pas une voix ne s'est élevée pour les défendre !

Pour que chacun puisse ajouter foi à ce récit incroyable, qu'il me suffise de dire qu'elles s'appelaient *Liguoriennes.*

Tous les hommes superstitieux ont leur épouvantail ; lisez l'histoire du genre humain depuis Moloch et Saturne jusqu'aux cent et une révolutions de cette année. La peur est nécessaire à certaines complexions comme le boire et le manger; quand ils ne sont pas en chair de poule, ils ne vivent pas; quand ils n'ont pas leur fantôme sous la main, ils en inventent: le premier venu, vous ou moi, peu importe, pourvu qu'ils en aient un, et qu'ils puissent trembler. Saint Ignace de Loyola a rendu un immense service à tous les trembleurs de notre époque, gallicans, illuminés, francs-maçons, carbonari, démocrates, déistes, méthodistes, rationalistes, panthéistes, josephistes,... il fait trembler tout ce monde-là. Mais quand le besoin de trembler prend à un peuple et qu'il n'y a pas dans le pays de disciples de saint Ignace, alors il faut bien s'en prendre à d'autres. A Vienne donc, puisqu'il n'y avait pas de Jésuites, il était tout simple qu'on s'en prît aux Liguoriens et même aux Liguoriennes : on les avait *affiliés* aux Jésuites, on devait les chasser comme des empoisonneurs; leur nom était leur crime, cela explique tout.

A ceux qui me demanderaient pourquoi on s'en est pris à eux de préférence à d'autres qui ne sont pas moins Jésuites, c'est-à-dire pas moins catholiques que les Liguoriens; pour toute réponse, je leur dirai que chacun devant avoir son tour, il fallait bien commencer par quelqu'un.

L'impiété a décrété la suppression de tous les ordres religieux en Europe, ils seront supprimés aussi longtemps que l'impiété régnera. Les Juifs de Presbourg n'ayant pas été portés sur cette liste de proscription, ils ont été protégés et les Liguoriens proscrits : ce sont toujours les vieilles traditions de Barabbas.

L'histoire de la ville de Presbourg est marquée par bien des scènes de dévastation. Déjà au neuvième siècle, un fort s'élevait sur l'emplacement de son château actuel; la ville s'étendit peu à peu au pied de la montagne. Assiégée par les Tartares, l'année 1241, elle fut prise et détruite de fond en comble trente-cinq ans plus tard par Ottocar, roi de Bohème. Des incendies et des tremblements de terre la ravagèrent vers la fin du seizième siècle et le commencement du

dix-septième ; des séditions, les Turcs et la peste marquèrent encore d'une manière funeste les premières années du dix-huitième. Elle était devenue la capitale du royaume après l'occupation de Bude par les Turcs. Ce fut dans ses murs que fut signé, le 27 décembre 1805, le traité de paix entre l'Autriche et la France. Bombardée par les Français en 1809, elle n'eut plus à souffrir jusqu'aujourd'hui que des scènes tumultueuses suscitées par les jeunes gens exaltés, (*jurati*), qu'attirait son parlement.

Le château royal, converti en caserne, fut brûlé le 20 mai 1811, et n'est plus qu'une ruine au milieu de ce délicieux paysage.

Le Danube se divise en plusieurs bras, et forme d'abord la grande île de Schutt, qui a environ vingt lieues de longueur, et qui renferme, outre la ville de Comorn, située à l'extrémité orientale, une centaine de villages ; elle est de la plus grande fertilité, et s'appelait *le Jardin d'or*. Un peu plus vers le sud et sur la rive droite, commence la petite île de Schutt, qui n'est pas moins fertile, et qui s'étend jusqu'à Raab.

Au-dessous de Presbourg, le pays redevient plat sur les deux rives jusqu'à Gran, et nous voyons de nombreux troupeaux de bœufs gris et à larges cornes s'abreuver sur les bords du fleuve. Des canots sont amarrés à de petites îles, et des paysans sortent leurs têtes brunes des buissons d'osiers dont ils sont venus cueillir les branches.

Je viens de faire connaissance avec le Turc que la Providence m'a donné pour compagnon de voyage. J'avais cherché tout d'abord le moyen de converser avec lui ; mais ne lui voyant pas d'interprète, je ne savais trop comment y parvenir. Pendant qu'il fumait sur le pont, je le vis tout-à-coup faire signe à un domestique d'approcher, et à mon grand étonnement, il lui adressa la parole en français. Je profitai de cette occasion pour lui dire combien j'étais enchanté de l'entendre parler cette langue, attendu que je ferais probablement route avec lui jusqu'à Constantinople.

J'appris bientôt qu'il avait quitté la Turquie il y a deux ans, qu'il avait parcouru l'Italie, l'Angleterre, la France et l'Allemagne, et qu'il revenait de Berlin et de Copenhague, où il avait été accrédité en qualité de ministre plénipotentiaire de la Sublime-Porte. Il me parla du cardinal Mezzofanti qu'il avait vu à Rome ; il me dit qu'il s'était entretenu avec lui en turc et en persan, et qu'il avait admiré la manière dont il lui a parlé l'une et l'autre langue.

Je n'ai jamais vu personne qui ait été présenté à ce cardinal, avec

qui il n'ait pu s'entretenir dans la langue de son pays, et souvent même dans le dialecte de sa province.

A l'avant-dernière diète, pendant que j'étais à Presbourg, des ecclésiastiques hongrois étant revenus de Rome rapportèrent que le cardinal Mezzofanti leur avait parlé leur langue avec beaucoup de pureté, et leur en avait fait l'éloge ; il y eut parmi les membres de la diète un tel enthousiasme pour le cardinal, qu'on fut sur le point de lui donner le droit de citoyen, dont aucun peuple n'est plus fier que les Hongrois : si le cardinal Mezzofanti fût venu dans leur pays, on l'aurait porté en triomphe d'un bout à l'autre de la Hongrie.

Pendant que je m'entretenais de Rome avec un pacha sur le pont du bâtiment, un vaste panorama se déroulait devant nous : une plaine immense, des villages de terre et de chaume, tantôt rangés au bord du fleuve comme des tentes dont ils ont à peine la solidité, tantôt agréablement assis au bas d'un tertre peu élevé, et entourés d'arbres et de prairies; puis des enfants nus qui couraient au fleuve, et des bateliers en chemise qui conduisaient des barques chargées de houille.

Ensuite nous passâmes devant Raab, qui est à deux lieues dans l'intérieur, mais que je reconnus à la grande et riche abbaye de Martinsberg qui domine toute la contrée, et dont l'archiabbé a le droit, comme les évêques, de siéger à la table des magnats. J'avais vu à Presbourg le titulaire actuel; il réunit les formes polies de l'homme du monde à la piété d'un vrai cénobite et à la science d'un bénédictin. C'eût été un bonheur pour moi de visiter son abbaye; elle a été fondée par saint Etienne, détruite par Joseph II et rétablie par François I. Raab avait encore un autre attrait : il y a dans cette ville deux hommes des plus distingués du clergé de Hongrie, les évêques Karner et Déaky. Ce dernier était directeur des études, et l'autre référendaire des affaires ecclésiastiques à la chancellerie de Hongrie ; j'ai été assez heureux pour cultiver leur connaissance pendant plusieurs années, et je m'en applaudirai toute ma vie.

En quittant ce bateau, il m'eût fallu attendre huit jours le passage d'un autre pour la même direction; c'était trop risquer dans les circonstances actuelles. Je passai outre en saluant de loin la demeure de mes amis ; et, dans la pensée que peut-être je ne les verrais plus, une larme vint mouiller mes paupières.

A quelques lieues de Raab se trouve Babolna, un des principaux haras de la monarchie : il fut fondé par Joseph II.

Les cinq établissements chargés de fournir annuellement quatre

cents étalons aux dépôts provinciaux sont : Babolna, Mezohegyès, Radacez en Bukovine, Biber en Carinthie, et Ossiach en Carniole.

Autrefois les remontes de l'armée autrichienne se faisaient en partie par des chevaux élevés aux frais de l'Etat dans diverses localités ; aujourd'hui le gouvernement n'intervient plus qu'en fournissant des étalons de bonne race aux différentes provinces de la monarchie [1].

En suivant le fleuve entre les deux îles de Schutt, on arrive bientôt à Comorn, place très-forte, bâtie dans la plaine entre le Danube et la Waag; elle n'a jamais été prise : sa population est de 17,000 âmes.

Les restes de redoutes et d'antiquités romaines qu'on trouve dans les environs, prouvent que dans les temps les plus anciens on avait déjà reconnu le parti qu'on pouvait tirer de cette forte position.

La forteresse, bâtie par Mathias Corvin, et à laquelle Ferdinand I et Léopold I avaient ajouté plusieurs travaux, a été considérablement augmentée par François I, au point qu'elle passe aujourd'hui pour une des places les plus fortes de l'Europe.

Depuis quelques jours, on a transporté de Pesth à Comorn quelques compagnies de grenadiers italiens. Ils avaient eu une rixe sanglante avec la garde nationale mobile de Pesth, à l'occasion d'un vol commis par un de leurs camarades; désarmés après s'être longtemps défendus dans leur caserne, ils ont été conduits à Comorn.

On voit bientôt s'élever majestueusement sur une colline la cathédrale de Gran, métropole de tout le royaume. C'est à Gran qu'a été baptisé, en 994, saint Etienne, qui fut à la fois le héros, le roi, le législateur et l'apôtre de la Hongrie. Cette ville a été longtemps la résidence des rois; elle n'est plus que celle du prince-primat du royaume, qui est en même temps archevêque de Gran : son diocèse s'étend de Presbourg à Pesth.

La population de Gran, partagée entre plusieurs races différentes, est à peine de 11,000 âmes. Dans la ville basse, le long du fleuve, habitent les marchands et les artisans; sur la montagne s'élèvent la cathédrale, le palais du primat, le séminaire et les demeures des chanoines.

Le père de saint Etienne, le duc Geisa, habitait déjà un fort bâti sur cette même colline; c'est là que naquit Etienne, qui fut baptisé

[1] Voir sur l'organisation et l'administration de ces établissements le *Voyage en Hongrie de M. le maréchal duc de Raguse.*

par saint Adalbert, et qui étant devenu roi de Hongrie, voulut que ce lieu fût à jamais consacré par la religion : il en fit le siége du primat du royaume.

En 1821, le primat Rudnay crut qu'il était convenable d'ériger sur cet emplacement, qui rappelle des souvenirs si chers à la religion et à la patrie, un monument digne de l'une et de l'autre ; il jeta les fondements de la cathédrale actuelle, dont le plan fut tracé sur le modèle de Saint-Pierre de Rome par Kühnel, et exécuté par l'architecte Pakh.

Le primat étant mort, et le siége étant demeuré vacant pendant plusieurs années, selon la déplorable coutume établie en Autriche, les travaux furent interrompus, puis continués avec ardeur par le primat Copacy jusqu'à sa mort ; il les a portés au point où nous les voyons aujourd'hui.

Cette vaste basilique n'est pas achevée ; les temps actuels sont peu favorables aux grandes et religieuses entreprises. Elle est divisée en deux parties. L'église souterraine servira en même temps aux cérémonies du culte en hiver et de lieu de sépulture ; elle est un véritable chef-d'œuvre. L'église supérieure est immense, elle est ornée d'un magnifique péristyle, soutenu par trente-huit colonnes. Tout l'édifice est recouvert intérieurement de marbre rouge, et il repose sur cinquante-quatre colonnes. La coupole a deux cent cinquante pieds d'élévation, et quatre-vingt deux de diamètre. Le tableau du maître-autel représente le baptême de saint Etienne ; il est peint par Hess d'Erlau.

C'est le plus imposant monument religieux de toute la Hongrie. Dans ces derniers temps un autre archevêque, celui d'Erlau, Monseigneur Pyrker, a aussi voulu enrichir son diocèse d'un monument semblable, et il a eu le rare bonheur de l'achever.

Précédemment il avait déjà doté sa patrie de ses œuvres poétiques, de ses collections artistiques et d'une quantité d'établissements de bienfaisance.

C'est ainsi que plusieurs prélats de la Hongrie employaient les grands revenus que la munificence et la piété des premiers rois leur avaient assignés.

Tous sans doute n'en faisaient pas un usage aussi louable ; mais il y aurait eu bien peu d'exceptions, si le népotisme n'avait eu quelquefois une influence trop directe sur la nomination des évêques.

Malgré les prescriptions du concile de Trente et les immenses richesses dont pouvaient disposer les évêques et les chapitres de

Hongrie, plusieurs diocèses n'ont ni grands, ni petits séminaires pour former de dignes ministres des autels.

L'église de Hongrie était la mieux dotée de toutes les églises catholiques de la chrétienté. Il est vrai que les charges sont immenses, que les taxes qu'il faut payer à l'Etat sont énormes. De plus, la vacance des siéges épiscopaux étant souvent de plusieurs années, pendant lesquelles le fisc tire les revenus sans rien faire dans l'intérêt des diocèses, il arrive que chaque nouvel évêque a longtemps à réparer les négligences et les dégradations survenues depuis la mort de son prédécesseur.

Au reste, le clergé de Hongrie a donné dans ces derniers temps un grand exemple de désintéressement, en renonçant aux dîmes et aux corvées, qui faisaient une partie considérable de ses revenus. Lui saura-t-on gré de ce sacrifice volontaire? On sait comment en France l'Assemblée Constituante, en 1790, eut égard à un sacrifice pareil, et comment, depuis, toutes les révolutions ont agi avec les biens du clergé.

J'espère que la Hongrie échappera au fléau qui la menace; mais dans tous les cas le clergé de ce royaume, qui paie un si juste tribut d'éloges au clergé français, saurait se consoler comme lui de la perte de ses biens temporels, qui a valu au clergé français des avantages bien autrement précieux, un accroissement de science et de vertu, et l'admiration du monde.

Vis-à-vis de la ville de Gran on voit l'embouchure d'une rivière qui porte le même nom, et la plaine où, en 1683, les Turcs, qui occupaient ce pays depuis 70 ans, furent défaits, et contraints par Sobieski et le duc de Lorraine de quitter pour toujours ces contrées.

De Gran à Waitzen le Danube se resserre de nouveau entre les montagnes et offre des paysages gracieux et variés. Le plus beau est celui des ruines imposantes de Vissegrad. De longues murailles, des bastions, de hautes tours s'échelonnent et serpentent sur ces rochers abruptes, qui ont si longtemps servi de demeures aux rois de Hongrie.

A Waitzen le Danube, qui coulait de l'ouest à l'est, change tout-à-coup de direction, et court du nord au sud jusqu'à Vukovar, à travers les immenses plaines de cette fertile contrée.



La ville de Waitzen, fondée au dixième siècle par Geisa et érigée par lui en évêché, après avoir été prise par les Mongols et les Turcs, embellie par ses évêques et ravagée par le Danube, compte aujourd'hui 11,000 habitants. Elle doit sa belle cathédrale à son évêque

comte Esterhasy et au cardinal Migazzi, qui la termina l'année 1777.

On passe à côté de l'île longue et étroite de Saint-André, et bientôt on commence à distinguer sur les hauteurs de Bude les habitations élégantes qui annoncent l'approche d'une grande ville. Peu de capitales en Europe s'offrent aux voyageurs sous un aspect aussi imposant que les deux capitales de la Hongrie, les deux villes sœurs de Pesth et de Bude : Bude surtout, bâtie en partie sur une montagne élevée, avec ses palais, sa forteresse, ses grands édifices, restes des différents peuples qui se sont disputé pendant tant de siècles les plaines fertiles et les riches coteaux de l'ancienne Pannonie; Pesth, la ville de la plaine, ville moderne, riche, agitée, commerçante : puisse-t-elle ne pas tarir en ce moment les sources de sa longue prospérité.



CHAPITRE III.

De Pesth à Constantinople.

Bude et Pesth.— Ile Czépel.— Duna-Pentale.— Foeldvar.— Des villages de la Hongrie. — Rives du Danube.— Mohacs.— Apathin.— Embouchure de la Drave.— Péterwardein et Neusatz.— Emeute sanglante.— Nous sommes arrêtés un jour sous les murs de la forteresse.— Carlowitz.— Embouchure de la Theiss.— Semlin.— Aspect de Belgrade.— Embouchure de la Save.— Aspect du Danube à la hauteur de Sémendria.— Cours du fleuve entre les Carpathes et les Balkans.— Orsova.— Révolution en Valachie.— Bains de Méhadia.— Comment les musulmans éclairés interprètent le Coran. —La Porte-de-Fer.— Skela-Cladova.— Un village de Valachie.— Widdin et Hussein-Pacha.— Aspect du Danube et de la Bulgarie.— Nicopolis.— Rustchuk et Giurgévo. — Le choléra.— Premières scènes de la révolution en Valachie.— Silistria.— Entretien avec un Turc philosophe.— Brahilow.— Galaz.— Le choléra et la révolution ravagent à la fois la Moldavie.— Le Delta et l'embouchure du Danube.— Entrée dans la mer Noire.— Varna.— Arrivée au Bosphore.

25 *Juin*. Notre bateau s'était arrêté près du pont suspendu, inachevé, qui réunit Pesth et Bude, et qui sera un des plus beaux monuments de ce genre. La population de ces deux villes est de 120,000 âmes. Pendant la soirée, j'avais voulu payer d'anciennes dettes d'amitié, mais je ne trouvai personne; comme à Vienne, on s'éloigne, on est dans l'agitation, et un sombre avenir se prépare. De jeunes volontaires étaient partis la veille : ce sont les premières troupes qui marchent contre la Croatie; plusieurs fils de magnats se sont fait enrôler.

Je remontai sur le bateau pour y passer la nuit. On avait l'espoir que nous pourrions continuer notre voyage ; cependant à onze heures le bateau se mit au large : on venait d'annoncer au capitaine qu'on craignait une émeute, (*ein Crawall*). Depuis trois mois, je m'étais rarement couché à Vienne sans avoir la perspective d'être réveillé par des scènes tumultueuses de la rue.

A quatre heures j'étais sur le pont; nous devions partir à cinq. Il nous arrivait de nombreux compagnons de voyage, et les quais étaient déjà couverts de monde. Les premiers rayons du jour doraient le magnifique panorama qui s'étend sur les deux rives du fleuve.

Les Croates s'étaient emparés du dernier bateau à vapeur qui avait descendu le Danube; la compagnie de navigation en avait envoyé un autre pour s'assurer si le passage était libre : il n'était pas encore revenu ; nous allâmes à sa rencontre.

Au-dessous de Pesth, la grande île de Czépel partage le Danube. On prétend qu'Arpad, chef de la première dynastie des rois de Hongrie, y est enterré. Souvent, au printemps, en arrêtant la débacle, elle occasionne de grandes inondations. Celle de 1838 a acquis une triste célébrité : cent cinquante personnes y ont perdu la vie, et plus de deux mille maisons ont été détruites.

A la hauteur de Duna-Pentale, nous vîmes le bateau qui revenait d'Orsova. Notre capitaine le héla : « *Cosa c'è di nuovo abbasso?* — *Niente, niente; hanno fatto una visita, mà lasciano passare.* » Nous avions donc l'espoir de pouvoir continuer notre voyage.

C'est ici déjà que commence la langue italienne. Cette langue est la plus répandue dans le Levant; elle est, en général, celle des commerçants et des marins : c'est un reste de la domination des Génois et des Vénitiens; les bâtiments autrichiens sont tous montés par des Dalmates dont la langue est aussi l'italien. On s'accommoderait facilement de la langue, s'il ne fallait pas, en même temps, s'accommoder de la cuisine italienne, épicée, parfumée, poivrée : tous les mets sont froids, et l'eau, portée sur la table trois heures avant le dîner, a toujours la même température que l'air des cabines, 28 degrés Réaumur[1].

Le prix des places, sur les vapeurs autrichiens de la compagnie du Danube et du Lloyd, est moins élevé que celui des bâtiments français ou anglais sur la Méditerranée; mais la table est tout aussi chère, c'est-à-dire 2 flor. 30 kr., (6 francs) par jour, et elle ne lui est pas comparable[2].

[1] Puisque les bateaux du Lloyd vont à Beyrouth, il leur serait facile de se procurer de ces vases en terre poreuse, si communs en Syrie, qui ont l'inappréciable avantage de rafraîchir l'eau par une température fort élevée.

[2] *Sur les bateaux de la Compagnie de navigation du Danube.*

De Vienne à Constantinople la distance est de 256 milles et demi; on paie, aux premières places, 94 florins (235 fr.).

Sur les bateaux du Lloyd autrichien.

De Constantinople à Beyrouth, par Smyrne et Rhodes, la distance est de 380 lieues; on paie 99 florins, 20 kr. (à peu près 250 fr.).

Sur les paquebots-postes français.

De Beyrouth à Marseille, par Alexandrie et Malte, la distance est de 655 lieues; j'ai payé 845 francs. En ne tenant pas compte du séjour fait à Alexandrie et à Malte, j'ai parcouru cette distance en 282 heures.

C'est à Duna-Pentale que les Huns ont traversé le Danube pour attaquer les Romains. Plus loin on passe devant Foeldvar qui a 10,000 habitants, et qui est célèbre par sa pêche d'esturgeons.

La rive droite du Danube, un peu élevée, est garnie de villages, dont les maisons, espacées sur la colline, sont d'un assez bel effet, vues de loin. La rive gauche, basse et exposée aux inondations, est déserte. Ce n'est que dans l'intérieur, au milieu de plaines immenses, qu'on trouve des villages qui ont une population de vingt, de trente mille âmes et au-delà. Ces grandes agglomérations, si nuisibles à l'agriculture, sont le résultat des guerres et des excursions des Turcs; les paysans, en se rapprochant, cherchaient un appui mutuel. La sécurité amènera la dispersion des habitants et une plus grande prospérité. Pendant la saison des travaux, ils vont camper au loin, au milieu des terres qu'ils doivent cultiver, et ne rentrent dans leurs familles qu'à la fin de chaque semaine.

Un grand nombre d'îles embellissent le fleuve; elles sont couvertes de saules, de trembles, de frênes, de peupliers blancs et quelquefois de roseaux.

Parmi mes compagnons, il y avait un juif de Rustchuk; il avait longtemps habité Vienne; il retournait dans son pays avec sa famille. « La Turquie, me dit-il, envoyait chaque semaine quarante mille ducats à Vienne; aujourd'hui les affaires sont nulles, on ne fait plus une seule commande. »

Nous avions des voyageurs de toute espèce, et nous en prenions à chaque station. C'étaient des officiers déguisés, qui se rendaient dans les forteresses du sud, des émigrants, des commis voyageurs français, déconcertés comme quelqu'un qui est surpris par un orage: ce n'est guère le temps des affaires; de jeunes Valaques qui revenaient de Paris, et qui, s'étant trouvés sur le bateau capturé, avaient été déposés sur le rivage.

Nous nous arrêtâmes quelque temps à Mohacs, lieu marqué par la double défaite des Romains par Attila, et de Louis II par Soliman. La défaite des Hongrois par Soliman est une des plus déplorables dont l'histoire de ce pays fasse mention; mais ce fut aussi sur ce même champ de bataille que le duc Charles de Lorraine, en 1687, délivra pour toujours cette fertile contrée du joug des Turcs.

Les bateaux qui descendent le Danube s'arrêtent pendant la nuit; en amont ils marchent toujours. Notre station se fit à Apathin, et ce fut là que j'appris à connaître un fléau, nouveau pour moi,



mais avec lequel j'ai eu bien des occasions de me familiariser dans la suite : nous fûmes dévorés par les cousins.

C'est à Apathin que commencent ces vastes retranchements des Romains, qui vont du Danube à la Theiss; un canal, au même lieu, unit les deux fleuves.

26 *Juin*. De bonne heure nous levâmes l'ancre, et bientôt nous fûmes devant l'embouchure de la Drave. Nous apercevions de loin les tours de la forteresse d'Essek : nous étions en Slavonie.

En nous approchant du rivage, nous vîmes accourir de tous côtés des Illyriens armés de fusils, de faulx, de fourches, et portant de grands pistolets à la ceinture. L'aspect de ces gens est terrible; ils venaient voir si nous avions des armes et des munitions. Pendant que notre capitaine s'abouchait avec eux, je voyais des groupes nombreux d'hommes armés derrière les maisons; les femmes et les enfants occupaient le sommet des collines. Partout les travaux étaient abandonnés : ils savaient que des volontaires hongrois s'avançaient contre eux. Enfin on nous laissa partir.

Des berges élevées et en terre bordent le Danube; elles sont percées d'une infinité de petits trous, demeures peu sûres d'une innocente et joyeuse colonie d'oiseaux. Le fleuve majestueux règne en despote dans ses vastes domaines, et souvent il jette d'une rive à l'autre des terres, des îles entières, ou les entraîne au fond de ses abîmes. Un jour on voulut opposer une barrière à ses capricieuses dévastations, et on construisit une forte digue en avant d'Apathin, au haut de laquelle l'ingénieur bâtit sa maison pour prouver la confiance qu'il avait en son œuvre. Bientôt le fleuve irrité enleva la digue, la maison, la moitié du bourg avec son église; et c'est là qu'aujourd'hui il s'est creusé la plus grande profondeur de son lit.

Nous arrivâmes à Péterwardein avant midi. Comme à Pesth et à Bude, une ville forte s'élève sur les hauteurs de la rive droite, et de l'autre côté, dans la plaine, une ville industrielle et commerçante; un pont de bateaux, le dernier jusqu'à la mer Noire, conduit de Péterwardein à Neusatz. Péterwardein est une des plus imposantes forteresses qu'on puisse voir; elle surabonde en ouvrages extérieurs. Les bastions, les rochers, les remparts, échelonnés bizarrement les uns sur les autres, offrent l'aspect le plus pittoresque. Les remparts étaient garnis de troupes, on s'attendait à une attaque : partout on voyait briller au soleil les fusils des sentinelles. Sur la rive gauche, une tête de pont s'étend jusqu'à Neusatz. Ici mêmes précautions; le

général Hrabowsky, commandant de la forteresse, traverse le pont à cheval, une batterie de canons le suit, ils sont braqués contre Neusatz. La population, composée de Magyars, d'Illyriens, d'Allemands, de Grecs et de Juifs, en est venue aux mains; huit personnes ont été tuées pendant la matinée. Nous voyons passer sur le pont une quantité de familles qui se sauvent dans la forteresse, emportant avec elles des coffres, des meubles, des lits, des sacs remplis de ce qu'on a pu enlever à la hâte : c'est un déménagement pareil à celui d'un incendie. Ce n'est pas devant la fureur des éléments que tous ces malheureux sont obligés de fuir : c'est devant celle des hommes, mille fois plus aveugle et plus terrible. Les Allemands, les Hongrois, les Grecs et les Croates vivaient en paix; on a soufflé sur eux le vent des passions, et ils s'entredéchirent. Je croyais assister à une scène de destruction du cinquième siècle : c'est ainsi qu'on devait fuir devant les Huns.

Parmi les fuyards qui traversent le pont, je remarque une pauvre femme et un petit garçon qui la suivait. La mère, lourdement chargée, pouvait voir à peine ce que devenait son enfant; celui-ci portait deux poules, une sous chaque bras, et les caressait tendrement. Une d'elles parvient à s'échapper, et vole dans le fleuve. Le pauvre enfant, qui la voit se noyer, pose l'autre sur le pont, et s'avance pour tâcher de la saisir, ou voir si personne ne peut lui porter secours; il appelle sa mère, elle ne l'entend pas. En attendant, une charette, qui vient à passer, effraie la poule qui lui reste; elle saute de l'autre côté dans le Danube. Je n'ai jamais vu la douleur exprimée d'une manière plus touchante : le malheureux enfant, sans craindre ni chevaux, ni voitures, ni soldats, court d'un bord à l'autre, pleurant, invoquant le ciel et les hommes, joignant les mains et poussant de hauts cris à la vue de ces deux objets de son affection qui disparaissent sous les flots.

On entend des coups de feu; c'est un *sauve qui peut* général. On vient nous annoncer que nous ne pouvons pas continuer notre voyage; nous envoyons une estafette à Carlowitz, afin de connaître les intentions des Croates à notre égard. Le diplomate turc s'enquiert, avec beaucoup d'anxiété, de ce qui se passe, puis se tournant vers moi : « Il faut prier Dieu, dit-il, pour que nous puissions continuer notre voyage. Nous sommes de tant de religions qu'il est impossible qu'il n'y en ait un parmi nous qui soit dans la vraie; celui-là sera écouté, et les autres en profiteront. Et si on ne nous laisse pas passer, ajouta-t-il, que ferez-vous? »

Notre situation était des plus embarrassantes. Faire deux à trois cents lieues par terre, à travers toute la Turquie, était une entreprise d'une extrême difficulté, même en société d'un ministre de la Sublime-Porte ; aller prendre un bateau à vapeur à Trieste, en passant par la Croatie en insurrection, c'était tout aussi dangereux; puis nous avions la chance d'être bloqués dans le port de Trieste par l'escadre sarde : et pourtant j'avais la ferme volonté de braver toute espèce de danger plutôt que de renoncer à mon voyage.

J'avais envie d'aller à Neusatz pour connaître la physionomie d'une émeute de ce pays-ci : j'en avais déjà tant vu ailleurs ! elles sont fort laides sans doute, mais elles apprennent toujours quelque chose. Un jour, pour passer une rue, à Vienne, je fus obligé d'escalader une barricade; quand je fus au haut, je m'y rencontrai avec un étudiant qui venait lire une proclamation dont l'article premier était ainsi concu : *Tous les couvents sont abolis.* Il y eut une triple salve d'applaudissements dans la foule. Je dis à un homme fort bien mis, qui était à côté de moi : Il faut que les moines aient fait de nouveau quelque mauvais coup.— Comment, vous ne savez pas ? — Non. — Ils ont voulu faire sauter la ville de Vienne; elle est toute minée. Mon interlocuteur appartenait éminemment à la classe intelligente de l'ordonnance Pillersdorf.

Le capitaine me dit que nous n'étions pas en sûreté sur la rive gauche, et qu'il fallait amarrer le bateau sous le canon de la forteresse : ce qui m'empêcha d'aller à Neusatz. Nous avions déjà reçu à bord plusieurs fugitifs; dans ce moment, il nous en vint encore deux : l'un portait un chapeau à larges bords, retroussé d'un côté, avec le reste d'une plume noire; c'était un émissaire de Pesth. Il était furieux contre les assassins (les Croates), qui n'avaient respecté ni son chapeau, ni sa personne : il avait été fort maltraité. L'autre était un Polonais qui était aussi chargé d'une mission révolutionnaire; on l'avait arrêté et conduit, sous escorte, devant l'autorité, où il était parvenu cependant, non sans peine, à se disculper.

Nous ne traversons le Danube qu'à huit heures. La soirée était superbe ; les fugitifs de Neusatz étaient sur le pont, silencieux, inquiets. De temps en temps on entendait quelques coups de fusil ; la nuit vint, triste et sombre; les nombreux clochers de Neusatz se dessinaient sur le ciel; l'ombre immense de la citadelle nous cachait parmi les saules du rivage; on n'entendait que les cris répétés des sentinelles, qui se perdaient dans le lointain, et le bruit sourd des

vagues. C'est ainsi que nous passons la nuit, entre une citadelle qui est sur le *qui vive* et une ville en insurrection. Ces soldats qui veillent en armes au-dessus de nous, et qui sont sur le point de bombarder une ville sur les frontières de la Croatie, sont presque tous italiens ; et les Hongrois viennent attaquer ce pays lorsque les fils de la Croatie combattent vaillamment dans les plaines de l'Italie : partout le sang coule, partout on s'entredéchire. Quelle affreuse chose que les révolutions et les guerres civiles ! Faut-il donc toujours justifier ce cruel adage : *Homo homini lupus?*

27 *Juin*. Il est neuf heures, et rien n'est encore décidé sur notre sort. Plusieurs habitants de Neusatz, sur l'autre rive, nous supplient, par leurs signes, d'aller les prendre. Amenés à bord, ils nous font un tableau déchirant de ce qui se passe dans la ville : l'anarchie est complète, on a pillé plusieurs maisons pendant la nuit. Ils ajoutent que deux des victimes de la journée d'hier, couvertes de blessures, ont été trouvées encore vivantes, dans la rue, par un médecin qui a fait venir un char pour les transporter à l'hôpital; des individus, s'en étant aperçus, ont brisé une des roues, assassiné le cocher qui s'enfuyait, et achevé les deux moribonds.

Mais détournons nos regards de toutes ces atrocités. Je m'étais retiré dans ma cabine; tout à coup, vers midi, j'entends le signal du départ, je monte sur le pont; tous les passagers criaient : « Vivat, nous partons pour Semlin ! » Les malheureux fugitifs de Neusatz, sans asile, abrités sous des arbres le long du rivage, où ils ont trouvé pour quelques moments un lieu de sauveté, nous disent adieu en agitant leurs mouchoirs; nous leur répondons avec empressement. Nous allons courir des dangers divers : puisse le ciel nous protéger tous !

Le pont de bateaux s'ouvre; nous décrivons rapidement le cercle immense que fait le fleuve pour embrasser la puissante citadelle, et nous nous dirigeons vers Carlowitz, un des siéges principaux de l'insurrection slave. Notre capitaine est encore dans le doute si on nous laissera passer; dans le cas contraire, j'accepterai la proposition de Sami-effendi, et je prendrai avec lui la voie de terre.

Nous approchons de Carlowitz : nous voyons briller des armes; des hommes sortent de dessous les saules; chaque arbre, chaque creux est une tente; des sentinelles garnissent les hauteurs. Nous rencontrons, de distance en distance, des chaloupes canonnières (*Csaiken*) prises à Semlin. Le drapeau illyrien, rouge, blanc et bleu, est

arboré partout, sur des corps-de-garde en planches ou en roseaux, sur les barques, sur les arbres. Au poste principal, il est surmonté du drapeau autrichien : proscrit à Vienne, il flotte respecté aux extrémités de l'empire.

Au lieu du débarquement, nous trouvons le bateau à vapeur capturé ; c'est un grand bâtiment remorqueur, un des meilleurs de la navigation du Danube : les Croates le retiennent ainsi que le capitaine et tout l'équipage, afin de pouvoir transporter des troupes là où il en sera besoin. Comme ils en avaient assez d'un, et que nous paraissions très-inoffensifs, après nous avoir visités ils nous laissèrent partir, à condition que nous nous chargerions de quelques caisses de fusils pour leurs frères de Pancsova.

Cette côte présentait un singulier aspect : des pelotons de soldats faisaient l'exercice sous un soleil brûlant ; en voyant l'air farouche de ces hommes, leurs armes, leurs fameux *handschars*, leur costume étrange, on ne croyait plus se trouver en Europe. Un prêtre grec, d'une taille gigantesque, se promenait dans leur camp ; lorsqu'il entrait dans un corps-de-garde, tous les soldats se levaient, et se tenaient debout, la tête découverte, jusqu'à ce qu'il en fût sorti. Sous des dehors si rudes, ce peuple a conservé ce que tant d'autres, qui se croient supérieurs à eux, ont perdu depuis longtemps, c'est-à-dire des sentiments de religion, de fidélité et, en même temps, d'attachement à leur pays et à ses institutions : ils savent à qui ils obéissent et pourquoi ils se battent [1].

C'est à Carlowitz que se trouve l'archevêque grec non-uni, qui est le chef spirituel de la contrée.

Sur un plateau, près de la ville, a été conclue, le 26 janvier 1699, la paix de Carlowitz, qui assura à l'Autriche la possession de la Hongrie et de la Slavonie, après deux siècles de guerre avec les Turcs.

La chaîne de montagnes appelée Fruska-Gora, que nous avons suivie depuis Vukovar, atteint ici sa plus grande hauteur ; elle forme de belles collines, qui produisent un excellent vin. Ces collines ont de la ressemblance avec les derniers contre-forts des Alpes dans les environs de Vienne ; plus loin, de profondes crevasses et des pentes stériles rappellent les Apennins.

Sur les énormes bancs de sable qui sont au bord du fleuve il y a de nombreux troupeaux de chevaux, réunis par centaines au soleil,

[1] Voir sur l'organisation des frontières militaires autrichiennes, *Voyage du maréchal duc de Raguse*, tom. I.

avec leurs têtes rapprochées les unes des autres, comme des moutons; plus loin, des bœufs, plus nombreux encore, mais moins sociables, sont dispersés sur le rivage. On voit partout des cochons à moitié enfouis dans la vase; ils viennent des forêts de la Servie, et vont faire les délices des Viennois : la bière, le jambon et les poulets frits étaient les trois pivots de leur existence; c'était leur poule au riz de chaque jour, avant la révolution.

Nous partons et nous rendons grâce à la Providence d'avoir franchi ce dangereux passage [1]. Nous fûmes bientôt à l'embouchure de la Theiss, rivière large et profonde, navigable jusqu'à Szegedin, très-poissonneuse et qui arrose des terres d'une extrême fertilité. Vis-à-vis est le champ de bataille où le margrave Louis de Bade gagna, en 1691, une bataille sanglante contre les Turcs.

On ne tarde guère à voir les premières montagnes de la Turquie, et, peu après, la noire forteresse de Belgrade. En tournant vers la droite, on trouve tout-à-coup quelques masures entourées de hautes palissades délabrées : c'est Semlin. L'intérieur de la ville ne dément guère la pénible impression qu'on éprouve à son premier aspect. Je pus la parcourir tout à mon aise pendant qu'on déchargeait une partie de notre cargaison. Rien ne mérite d'être vu : quelques ruines sur la montagne des Bohémiens, colline aussi triste que son nom et la population qui l'habite, le lazaret, quelques églises et la douane, voilà Semlin : elle compte 10,000 habitants. Soyons indulgent pour cette ville; elle est peuplée, en grande partie, de Serbes chrétiens, qui se virent obligés de fuir le joug des musulmans, après que Belgrade fut tombée définitivement dans leurs mains par le traité de Carlowitz. Des Illyriens, des Allemands, des Croates, des Arméniens, des Valaques, des Grecs, des Juifs, des Bohémiens et des Turcs complètent cette population bigarrée d'une ville située entre tant de nations différentes.

Semlin est la dernière ville autrichienne sur la rive droite du Danube; c'est un des points où il faut faire quarantaine quand on revient de Turquie. Une nappe d'eau, d'une immense étendue, se déploie entre Belgrade et Semlin. La Save vient encore apporter le tribut de ses eaux à ce roi des fleuves, grossi déjà par tant d'affluents.

Un bateau à vapeur était en partance pour Vienne, on lui ôtait son nom pour lui donner un numéro : tout ce qui porte un nom autri–

[1] J'ai appris, dans la suite, que notre bateau a été le dernier qui a pu faire la course de Constantinople, tant de Vienne par le Danube, que de Trieste par mer, pendant toute la durée de la guerre.

chien, hongrois ou croate, doit être nécessairement suspect dans un endroit ou dans un autre. Je ne sais pourquoi on nous ôta notre nom de *Cérès* qui, apparemment, n'est ni croate ni magyar. Autrefois on donnait aux vaisseaux des noms de saints, aujourd'hui on les met sous la protection des dieux du paganisme.

On peut aller en une heure de Semlin à Belgrade en traversant la Save; mais il faut prendre un garde du lazaret, et si on a le malheur de toucher la moindre chose, ne fût-ce qu'un chien, et ils y fourmillent, il faut faire, en revenant, plusieurs jours de quarantaine.

Belgrade, qui a assisté à tant de luttes entre la barbarie et la civilisation, s'élève majestueusement entre ces deux grands fleuves, comme un défi jeté par l'islamisme dans les avant-postes de la chrétienté. Un rocher imposant, surmonté d'une forteresse qui paraît imprenable, les mosquées et les minarets éclatants de blancheur, les jardins et les ruines, les noires pyramides des cyprès, toute la physionomie fantastique d'une ville moresque se trouve là, comme un emblème de cet immense empire qui n'a plus rien qu'une apparence de vie. Mais lorsqu'on voit la ville de près, toute cette beauté et cette puissance disparaissent : depuis soixante ans, que cette place a été rendue à la Porte, on n'y a pas relevé une pierre; chaque année on blanchit les minarets et on laisse tomber en ruines tout le reste. Le général Loudon, le prince Eugène, Hunyady, Jean Capistran, le prince Emmanuel de Bavière, et, dans ces derniers temps, Czerny Georges, ont laissé à Belgrade d'impérissables souvenirs. Aujourd'hui cette ville appartient à la Servie; les Turcs n'ont que la forteresse où ils tiennent garnison, et où réside un pacha. La population de Belgrade est de 30,000 âmes.

Nous passons sous les murs de Belgrade à six heures; une centaine de soldats turcs pêchaient, ou se lavaient au bord du fleuve; ils étaient entourés d'une quantité de ces chiens sans maîtres, qu'on trouve dans toutes les villes de la Turquie. Je remarquai que plusieurs minarets avaient leur sommet abattu; j'en demandai la raison à Sami-effendi. Il ne me répondit pas d'abord; mais un autre jour, en me parlant de l'administration de son pays, il me dit : « Chez nous tout se fait par intrigue et par cabale : par exemple, quand je viendrai à Constantinople, si le sultan me demande comment j'ai trouvé Belgrade, je lui dirai : *Sire, tout est dans le meilleur état possible.* Si je lui disais la vérité, le pacha de Belgrade, qui a ses amis à la cour, l'apprendrait bientôt; et, comme il a probablement reçu l'argent nécessaire pour faire réparer ces minarets, et qu'il l'a mis dans

sa poche, lui et ses amis seraient fâchés contre moi, et intrigueraient pour me nuire. Déjà une fois j'ai été sans place pendant quatre ans, pour avoir trop parlé ; je n'ai plus envie de recommencer : je serai sur mes gardes, et je donnerai des éloges à tout le monde ; c'est ainsi que cela se fait chez nous. »

Rien n'égale la beauté du Danube en cet endroit : il est tranquille et profond comme un lac ; ses rives découpées sont ombragées d'arbres qui plongent leurs branches jusque dans le miroir de ses eaux ; des îles, d'une admirable verdure, forment un dédale à la fois gracieux et grandiose ; des nuées d'oiseaux le traversent et l'animent : ce sont des grues, des milans, des cygnes et des pélicans ; de gros bateaux remontent le fleuve ; des Serbes, vêtus de rouge, accroupis sur le bord, fument et regardent couler l'eau ; sur la rive opposée, des Croates, le fusil sur l'épaule, se promènent près d'une perche disposée en croix et entourée de paille, prêts à y mettre le feu au premier signal : c'est le télégraphe de ces peuples ; des canots, formés d'un seul tronc d'arbre, creusé au milieu, comme les pirogues des Indiens, sont attachés au rivage ; ajoutez à cela une soirée charmante, un coucher du soleil qui donne une teinte d'or à ce magnifique tableau : je croyais naviguer sur un des plus grands fleuves du Nouveau-Monde.

Les retards que nous avons éprouvés déterminent le capitaine à continuer notre route malgré l'obscurité survenue. A mesure que les objets perdent leurs contours, notre imagination y supplée en leur prêtant des formes fantastiques et bizarres. De temps en temps nous voyons briller, à travers le sombre feuillage, des feux allumés par les pêcheurs. Plus loin, je vois courir le long de la rive droite comme des créneaux, des tours, des minarets, dessinés en noir sur le ciel étoilé : c'est tout ce que j'ai vu de Sémendria.

Un quart d'heure après, notre bateau s'arrêta, et tous les passagers, qui étaient demeurés sur le pont enveloppés dans leurs manteaux, descendirent dans leurs cabines.

28 *Juin.* Nous partons avant le jour. Près du village grec de Baziasch on fait une exploitation considérable de charbon de terre. La plaine fertile du Banat s'arrête au pied des Carpathes orientales qui, après avoir couru de l'est à l'ouest, entre la Transylvanie et la Valachie, prennent tout à coup la direction du sud, et viennent perdre leur nom dans le Danube ; tandis que, de l'autre côté, les montagnes de la Bulgarie qui commencent, resserrent le fleuve entre ces

deux chaînes de montagne, et forment la plus belle partie de son cours.

Vis-à-vis de Moldava, on voit la fumée blanche des usines où l'on travaille le fer et le cuivre qu'on tire de ces vallées riches en minerai.

Un peu plus bas, à l'entrée des gorges, une dent de rocher haute de vingt pieds, appelée Babakay, perce la surface de l'eau et se dresse au milieu du fleuve. Une triste légende s'y rattache : une femme infidèle, abandonnée sur ce rocher, a dû y expier sa faute. Vis-à-vis sont les ruines de Golubacz, ancienne forteresse de brigands, prise, en 1391, par les hordes de Bajazet. Le gouvernement autrichien fait construire, à grands frais, sur la rive gauche, une belle route qui conduit de Moldava à Orsova ; elle est bien tracée, artistement construite, et elle passe pour être un des plus beaux travaux de ce genre. De l'autre côté, il y avait le chemin de Trajan qui longeait tout le fleuve ; on en voit de nombreuses traces, et on peut encore lire ces mots, sur un rocher noirci par le feu des pêcheurs :

IMP. CÆS. D. NERVÆ. FILIUS. NERVA. TRAJANUS.
GERM. PONT. MAX.

Les bords les plus romantiques du Rhin sont bien loin d'être comparables à ceux du Danube dans cette partie de son cours. Sur une longueur de trente lieues, entre les Carpathes et le Balkan, il roule la masse de ses eaux dans une gorge resserrée qui réunit tous les genres d'intérêt, qui offre toutes les beautés de la nature. Les sommets du Balkan, recouverts de la plus belle végétation, s'élèvent les uns au-dessus des autres en mamelons infinis ; quelquefois des roches nues, avec leurs stries roses et blanches, percent leur sombre verdure. Des cavernes profondes montrent leur bouche béante au-dessus des gouffres du fleuve ; plusieurs d'entre elles ont servi d'asile aux troupes chrétiennes pendant les guerres ; en 1691, trois cents hommes, sous les ordres du général Veterani, se sont défendus contre les Turcs, pendant plusieurs semaines, dans la grotte qui porte aujourd'hui son nom. Une autre commande tellement le fleuve que, si elle était munie de quelques canons, il serait impossible d'en forcer le passage ; les inscriptions qu'on y trouve font voir que les Romains en avaient fait un poste d'observation. Quelques-unes de ces cavernes, selon la croyance populaire, renferment ces myriades d'insectes qui, pendant l'été, fondent, comme un nuage destructeur, sur les campagnes et

sur les troupeaux ; ils pénètrent dans les yeux, les oreilles, les narines des chevaux, des bœufs, des moutons, et souvent les font périr dans de grandes douleurs.

Au-dessous de Drenkova la navigation devient dangereuse ; le fleuve, en frémissant, décèle les écueils qu'il cache dans son sein ; de grands travaux ont déjà été faits pour le rendre navigable. Le vent d'est, appelé Kossawa, y souffle quelquefois avec tant de fureur qu'il fait mugir les flots, et semble en arrêter le cours : les vents venus de la mer Noire balaient les plaines basses de la Valachie, et viennent s'engouffrer dans cette vallée étroite, qui en est le seul passage ; ils commencent d'ordinaire à souffler au lever du soleil, et durent jusqu'à midi.

Parmi les passagers, il y en avait un qui m'inspirait beaucoup d'intérêt par les renseignements qu'il me donnait sur ces contrées : c'était Alex. Simics, ancien ministre des finances en Servie, grand antagoniste du prince Milosch, et, aujourd'hui, exilé comme lui. L'histoire des dernières révolutions de ce pays est connue ; du reste, je m'écarterais trop de mon but en m'y arrêtant.

Tandis que je m'entretenais de la Servie avec M. Simics, un Juif de Gênes et le fils d'un boïard de Valachie déclamaient à côté de nous, et au milieu d'un grand cercle, contre *l'infâme conduite* des soldats suisses à Naples. Ils venaient de la Suisse et avaient appris, dans les grands conseils de ce pays, *qu'on peut faire un traité avec un souverain et lui jurer fidélité en temps de paix, sauf à devenir parjure et à tourner contre lui, en temps de guerre, les armes qu'on avait acceptées pour le défendre.* Comme ces paroles étaient prononcées en ma présence et que j'aurais eu l'air de les approuver en me taisant, je leur dis : « Je plains, Messieurs, ceux qui auront à traiter avec vous. Du reste, je vous remercie de l'occasion que vous me fournissez de vous apprendre que tous les Suisses ne pensent pas de la sorte : je suis Suisse, je compte plusieurs amis parmi les officiers qui sont au service de Naples ; vous me permettrez, sans doute, de prendre ici leur défense, d'autant plus que c'est en même temps défendre la cause de l'honneur et de la loyauté. »

J'eus la satisfaction de voir que parmi les passagers, qui appartenaient presque tous à des nations que nous appelons barbares, il n'y en eut pas un seul qui ne témoignât de l'indignation contre les paroles du jeune Valaque et du Juif italien, qui nous épargnèrent leurs déclamations pour le reste du voyage.

A midi nous arrivons à Orsova, dernière limite de la monarchie

autrichienne. Il y a peu de mois que je franchissais le Pô, à l'autre extrémité de cette vaste monarchie; l'ordre régnait partout : on n'avait pas encore mis le feu aux mines préparées depuis si longtemps; aujourd'hui elle est non-seulement bouleversée d'une extrémité à l'autre, mais le volcan agite les pays qui sont au-delà de ses frontières.

A peine avons-nous touché la terre qu'on nous annonce que la Valachie est en pleine révolution : on a tiré plusieurs coups de fusil sur l'hospodar Bibesco, on a chassé les ministres et établi un gouvernement provisoire; dans quelques jours les Valaques auront la liberté de la presse, une garde nationale, des barricades, des assassinats, tout le bonheur et toute la liberté qu'on sait. Et dans vingt ou trente ans, les Valaques, descendants des malheureux que je vois dans ce moment, vêtus comme des Samoyèdes, accroupis sur leurs talons, et mangeant avec les doigts le maigre dîner que leur paresse ou leur indigence a préparé, ne seront pas assis à une table plus splendide; des intrigants et des ambitieux se seront enrichis à leurs dépens, après avoir rendu plus dur leur esclavage en leur ôtant la religion qui leur aidait à le supporter.

Une chose me frappa singulièrement : c'est l'impression que cette nouvelle produisit sur les jeunes boïards que nous avions avec nous. Jusque-là tous les soirs ils chantaient la *Marseillaise*, ils parlaient d'affranchissement universel, de progrès et de socialisme, comme les derniers numéros du *National* qu'ils avaient emportés avec eux. On sait qu'en Valachie les boïards tiennent leurs paysans dans un état de servitude plus dure, peut-être, que celle des paysans russes. Leurs fils, élevés par des aventuriers de tous les pays, vont achever leur éducation à Paris, d'où ils reviennent pour être les coryphées de la Valachie, en y apportant les principes les plus subversifs et les plus antireligieux, qu'ils estiment vrais pour eux, sans doute, mais funestes pour leurs serfs. Quand nos compagnons virent qu'ils étaient à la veille de perdre leurs privilèges et une grande partie de leurs revenus, ils devinrent fort sérieux; je demandai à l'un d'eux, qui avait eu un long entretien avec un employé de la douane, par qui la révolution s'était faite : « Ah! Monsieur, me répondit-il, comme partout, par des démagogues étrangers, par de mauvais sujets, des nobles ruinés, et par quelques familles puissantes qui en voulaient à Bibesco. »

C'est ici que se trouve le premier lazaret autrichien, et qu'on fait ordinairement sa quarantaine en revenant de Constantinople par mer : on dit qu'on y est fort bien.

En quatre heures on peut se rendre d'ici à Méhadia, les *thermes d'Hercule* des Romains, bains célèbres d'eaux minérales, situés dans un pays extrêmement agréable, destinés peut-être, moyennant les grandes facilités qu'on a de voyager, à remplacer les bains des bords du Rhin et de la Bohème.

Nous partons d'Orsova à cinq heures, non sans avoir été obligés d'ouvrir nos malles à la douane, c'est-à-dire dans un chemin couvert d'un pied de poussière. Nous montons ensuite dans de grandes barques, parce qu'il n'y avait pas assez d'eau pour que le bateau à vapeur pût franchir la *Porte-de-Fer*.

J'avais pris place entre Sami-effendi et un commis voyageur de Bordeaux qui venait de Méhadia, et qui eut bientôt fait connaissance avec son excellence ottomane, comme il l'appelait. Il amena la conversation sur les vins en général, et le vin de Bordeaux en particulier, en lui disant : « Votre excellence, sans doute, est un de ces Ottomans éclairés qui ne tiennent plus à la défense absurde de Mahomet. — Je reviens de Copenhague où j'étais aussi accrédité, répondit le ministre. Le roi m'ayant invité à dîner, et croyant que les musulmans ne boivent pas de vin, avait fait mettre à ma place une carafe de limonade. Mais il remarqua, après que je l'eus goûtée, que je fis une grimace de mécontentement; il me demanda obligeamment si je préférais le vin, et aussitôt on m'apporta du vin de Bordeaux qui était de première qualité. — J'en ai du même à offrir à votre excellence, reprit vivement le Bordelais, car c'est moi qui ai l'honneur d'en fournir à S. M. Vous allez, sans doute, monter votre maison, et il est fort heureux que vous m'ayez rencontré. — Mais, dis-je à mon tour à Sami-effendi, comment explique-t-on aujourd'hui la loi de Mahomet qui défend de boire du vin ? — Mahomet, dit-il, a défendu de boire du vin *pour s'enivrer*. — Je croyais que Mahomet avait dit en toutes lettres : *O croyants ! le vin, les jeux de hasard, etc., sont une abomination inventée par Satan : abstenez-vous en, et vous serez heureux.* Il n'est pas question d'ivresse, mais bien d'une abstinence complète. — Du tout, du tout, dit le Français, c'est facultatif; c'est pour ceux qui veulent être heureux. Son excellence est un homme du progrès, et la défense de boire du vin est excessivement ridicule. — Je tiens fort peu à cette loi, lui dis-je, mais je voulais savoir comment, tout en admettant le Coran, on peut ne pas admettre les prescriptions qu'il renferme. » Je demandai ensuite à Sami-effendi si le peuple explique la loi comme les gens éclairés. — « A peu près, reprit-il;

seulement on ne boit pas de vin en public; il n'y a plus que les vieux à barbe blanche, qui s'en abstiennent : ils ont l'esprit faible et ils tiennent encore à la religion; mais à part cela elle s'en va. »

Nous passions devant Neu-Orsova : c'est une forteresse qui est au milieu du Danube; elle tombe en ruines, et ce n'est plus qu'une vieille masure gardée par une faible garnison turque. — « Voilà une position importante, dis-je à Sami-effendi, qui est dans un misérable état; il paraît qu'en Turquie les forteresses et la puissance s'en vont comme la religion. »

Bientôt on entend le bruit des vagues. Le Danube, resserré entre des rochers, roule son énorme masse d'eau sur un plateau de rochers qui a 7,200 pieds de longueur. Il forme des vagues comme celles de la mer, il mugit dans ses brisants couverts d'écume, il bondit et fait des tournants sans nombre : on croit que le grand fleuve va s'engloutir dans un abîme. Les bateliers posent leurs rames et nous laissent aller au gré des flots; plusieurs fois il semble que notre frêle embarcation touche aux écueils qui menacent de l'entrouvrir, et, après quelques minutes d'angoisse, nous sommes lancés violemment sur une nappe d'eau immense, longtemps encore agitée et écumante.

C'est là ce qu'on appelle la Porte-de-Fer. On ne conçoit pas que des bateaux à vapeur puissent affronter ces brisants; malgré les gigantesques travaux qu'on y a déjà faits, ils ne s'exposent cependant à les franchir que lorsque les eaux sont hautes. Ce n'est que d'ici que les anciens donnaient au Danube le nom d'*Ister*.

Après nous avoir passés, les bateliers firent une quête, comme cela se pratiquait au rapide de Saint-Nicolas dans la Haute-Autriche.

On prend ici, et jusqu'à Orsova, des esturgeons qui pèsent de trois à quatre cents livres.

Un autre bateau à vapeur, l'*Arpad*, nous attendait à Skela-Cladova depuis plusieurs jours; nous ne partîmes que le lendemain : nous étions en Valachie. De Péterwardein ici, nous avons perdu beaucoup de temps par les lenteurs des employés des douanes, et de ceux de la société de navigation.

Tous nos compagnons de voyage étaient arrivés. Parmi eux, il y avait quelques Français qui se faisaient remarquer, entre tous les autres, par leur babil; ils donnaient des ordres en français à des portefaix valaques, et ils se fâchaient en voyant qu'ils n'étaient pas compris. Quand ils eurent mis leurs effets en sûreté et pris les meilleures places dans l'entrepont pour la nuit, quoiqu'ils fussent venus les

derniers, un d'eux s'écria : « Allons faire un tour; n'y a-t-il pas de cafés dans ce pays-ci ? »

J'allai de mon côté visiter un village que je voyais à une petite distance. Quelle misère, bon Dieu ! Ces pauvres gens vivent sous terre, comme les taupes ; ils se creusent un trou et ils le couvrent avec des branches d'arbre, ou des roseaux du Danube. Tout leur ameublement consiste en un chaudron pour faire cuire le maïs pilé, qu'ils appellent *mamaliga*, et quelques peaux. Leurs petites provisions sont dans un grenier placé au sommet de trois perches fixées en terre ; une palissade entoure tout le village. Dans cet enclos, on voit courir des enfants nus pêle-mêle avec les cochons et les chèvres : tels sont presque tous les villages que j'ai vus le long de la côte. On ne distingue pas les églises des autres cabanes, sinon par le clocher, qui consiste en quatre poutres enfoncées en terre à côté de l'église et entre lesquelles on voit une cloche suspendue. Là, comme en Servie, c'est la religion grecque non-unie qui est la dominante.

29 *Juin*, à bord de l'*Arpad*. Le soleil était levé depuis une heure quand notre bateau commença à marcher. Les montagnes s'ouvrent de plus en plus et s'éloignent du fleuve, surtout du côté du nord ; au sud-est, on aperçoit les cimes les plus élevées des Balkans, sur lesquelles il y a encore de la neige ; l'aspect du pays, la végétation, les costumes des habitants, les traits de leur visage, les animaux, les oiseaux, le ciel, tout change insensiblement de physionomie.

Nous nous arrêtons à Kalafat. Le blanc et le rouge dominent dans le costume des habitants ; les femmes portent une longue robe en toile blanche ; par-dessus elles en ont une autre de couleur : celle-ci est ouverte de la ceinture en bas ; une toile blanche leur enveloppe la tête.

Sur l'autre rive est Widdin, capitale de la Bulgarie et résidence d'un pacha à trois queues. C'est une ancienne forteresse, *Viminacium*, des Romains ; ses murailles sont basses, mal entretenues, surmontées de fascines et hérissées de canons. De très-nombreux minarets, des cyprès, des harems grillés lui donnent tout l'aspect d'une ville turque, quoique les Grecs y soient nombreux ; ils y ont un archevêque. Widdin compte 25,000 habitants : une quarantaine de bâtiments marchands, sales et mal construits, sont amarrés au rivage ; les vaisseaux de la mer Noire peuvent remonter jusque-là.

Le pacha de Widdin est le père de Sami-effendi : c'est le fameux

Hussein-pacha, l'aga des janissaires, qui a si puissamment contribué à leur destruction; on croit qu'il était le seul à qui le sultan Mahmoud avait confié le secret de cette exécution.

« Cette mesure, dis-je à Sami-effendi, est la plus importante du règne de Mahmoud. — Avec les janissaires, me répondit-il, il était impossible de gouverner. Cette milice répondait exactement à la garde nationale des Etats de l'Europe : c'étaient des citoyens soldats, qui étaient peu ou point payés, qui se rassemblaient quand on avait besoin d'eux, ou quand ils le voulaient; puis ils retournaient à leurs travaux. Leur suppression à fait du bien et du mal : elle nous a obligés d'avoir une armée permanente qui nous ruine, et d'appeler des officiers étrangers qui font voir notre faiblesse; nous ne serons jamais au niveau des autres. Ibrahim-pacha nous a attaqués au moment où nous n'avions plus de janissaires et où nous n'avions pas encore d'autres armées : voilà pourquoi nous avons été constamment battus, et sur le point de perdre l'Egypte. Mais les janissaires étaient un élément de révolutions continuelles, ils étaient tout-puissants : il fallait les détruire. »

Je lui demandai s'il y avait longtemps qu'il n'avait vu Hussein-pacha : « Deux ans, me dit-il; mais si j'allais le voir il me faudrait attendre huit jours l'arrivée d'un autre bateau : c'est trop. »

Le Danube devient de plus en plus large, ses vagues grossissent, et il reçoit encore de nombreux affluents. Les pélicans, au milieu des îles, ou sur des bancs de sable, ressemblent à des troupeaux de moutons; ils s'envolent à notre approche en déployant leurs grandes ailes sur le fleuve. Des vautours, des aigles d'une prodigieuse grosseur, des cormorans peuplent ces rivages; au printemps, on entend chanter dans ces îles une innombrable quantité de rossignols. Dans la plaine il y a des loups, des renards, des sangliers; plus loin on voit des collines nues et brûlées, quelquefois un village misérable au-dessus de toute expression, et quelque peu de vignes. Le raisin est délicieux, mais le vin est mal fait, et, comme on mêle les raisins rouges et blancs, il a une couleur singulière; il est doux et plus épais encore que le vin des plaines d'Italie.

Plusieurs fois on croit voir de loin une ville, des maisons blanches et des murailles : ce sont des roches de craie, puis viennent des collines arrondies, des monticules jaunes et stériles, sans terre végétale; dans des vallons, quelques champs, cultivés par des femmes bulgares.

Les Bulgares, comme les Valaques, professent la religion grecque;

il n'y a de Turcs que dans les villes, et ce sont presque tous des employés du gouvernement et des soldats.

A neuf heures du soir nous arrivons vis-à-vis de Nicopolis, où nous demeurons stationnés. Ici le Danube a près d'une lieue de largeur. Nicopolis, qui a 20,000 habitants, a été fondée par Trajan en souvenir de sa victoire sur les Daces.

Jusqu'ici la chaleur a été très-supportable : il n'y a que peu de moments dans la journée où le thermomètre monte à 26° et quelquefois à 28° Réaumur. Si en été la chaleur est quelquefois très-grande, en hiver il fait un froid rigoureux : le Danube gèle, et on voit, tout le long de son cours, des arbres qui ont été déracinés par les glaçons du printemps. Quoique la végétation commence à prendre un autre aspect que dans l'Europe centrale, on ne voit pas encore le figuier, l'olivier, l'oranger, qu'on trouve déjà au pied des Alpes, aux bords des lacs de la Lombardie.

30 *Juin*. A trois heures du matin, je sentis aux tremblements du bateau que nous étions partis. Je ne montai sur le pont qu'à 5 heures; nous avions déjà passé Sistow. Le vent était frais, tandis qu'à l'entrepont il faisait une chaleur étouffante. La plupart de nos compagnons de voyage devaient nous quitter à Giurgévo. Nos jeunes Valaques avaient été obligés d'écrire de Vienne à Bukarest pour qu'on leur envoyât des voitures à Giurgévo, afin qu'ils ne fussent pas exposés à faire ce trajet à pied : c'est pourtant la route la plus fréquentée du pays, et Giurgévo n'est qu'à cinq postes de Bukarest. Si ces riches boïards eussent songé à donner aux Valaques des églises, du pain, des routes, un asile, cela eut mieux valu que la *Marseillaise* et la liberté de la presse, surtout pour des gens qui ne savent pas lire et qui n'ont pas le cœur de chanter.

Nous voyons bientôt les minarets de Rustchuk. Cette ville est joliment située, à la droite du fleuve, sur les deux pentes d'un petit vallon planté d'arbres et de vignes. Elle est fortifiée *à la turque :* des murailles croulantes, de la terre, des gabions. Deux cents soldats font leur cuisine et leur toilette au bord de l'eau; trois chaloupes canonnières, avec pavillon ottoman, le croissant blanc sur un fond rouge, et une douzaine de bâtiments à voiles, sont rangés le long du fleuve. Rustchuk a 30,000 habitants. « Cette ville n'a rien pour l'esprit, me dit Sami-effendi, mais beaucoup pour le corps. » Ensuite, me montrant des maisons un peu moins misérables que celles que nous avions vues à Nicopolis et à Widdin, il ajouta : « En Europe

les pauvres logent au quatrième, au cinquième étage; chez nous, les pauvres, comme les riches, sont tous au premier. — C'est d'autant plus facile à concevoir, lui dis-je, que toutes les maisons que nous avons vues jusqu'ici n'ont qu'un rez-de-chaussée. »

Nous abordons à Giurgévo, qui est vis-à-vis, après avoir fait un grand circuit autour de ses îles. Cette ville était fortifiée autrefois; mais depuis le dernier traité de paix entre les Turcs et les Russes, elle a été démantelée, ainsi que toutes les forteresses de la Valachie : les soldats qui sont sur le rivage commencent à avoir la tournure russe.

Le choléra vient aussi d'éclater en Valachie; deux fléaux à la fois : le choléra remonte le Danube, tandis que la révolution le descend. Plusieurs de mes compagnons craignent plus le choléra que la révolution; je crains plus la révolution que le choléra : l'un n'atteint que le corps et fera beaucoup moins de victimes que l'autre. A Giurgévo, sur une population de 4,000 âmes, cinq cents personnes avaient été attaquées de la maladie; elle était en décroissance : il n'en mourait plus que six ou sept par jour, tous de la classe pauvre, me dit l'agent autrichien de la compagnie de navigation, en ajoutant : « Quatre prêtres (Pfaffen) sont morts cette semaine, mais ce n'est pas grand dommage. » Un prêtre n'est plus un homme : partout le même esprit.

Au reste, tout le monde porte des rubans *tricolores* à la boutonnière, et des cocardes bleu, orange, rouge : c'est aussi comme partout, si une seule couleur manquait, le peuple ne serait ni éclairé, ni libre, ni heureux. Plusieurs fugitifs viennent à notre bord, entre autres l'ancien gouverneur : il part pour Galaz ou pour Constantinople. Le nouveau gouverneur vient aussi sur notre bateau, faire une inspection : c'est un tout jeune homme; il porte un chapeau calabrais avec une grande cocarde de même forme qu'à Vienne, et une seconde cocarde sur la poitrine; tournure conforme. Des voyageurs lui adressent la parole en français : il ne répond pas; en allemand, rien; en italien, rien; en latin, rien : il est probable cependant qu'il sait le valaque. Au reste, il est bien accompagné : cinq ou six individus, espèces de Tartares, portant à la ceinture un arsenal de pistolets, de sabres et de poignards, le suivent pas à pas, s'arrêtant quand il s'arrête, regardant où il regarde, éternuant quand il éternue; après cela, libres comme des Spartiates. Ils portent des cocardes tricolores, et le peuple mange et continuera à manger son brouet noir, sous la forme de la mamaliga.

C'est à Islacs, près de Turnul, qu'a eu lieu le prémier mouvement

révolutionnaire, sous l'impulsion d'un avocat et d'un major. Une assemblée populaire avait été convoquée ; l'avocat monta sur des tréteaux et chercha à faire comprendre au peuple souverain ce que c'était que cette constitution après laquelle il soupirait. Malgré son éloquence, le peuple n'y comprit rien du tout. Alors le major prit la parole et dit : « Romains ! (on ne se serait pas attendu à trouver les Romains à Islacs près de Turnul)[1] Romains, vos ancêtres étaient libres, et vous..... vous êtes esclaves. Voulez-vous être libres et grands comme eux? — Oui, oui ! — Etes-vous disposés à donner pour votre patrie et pour votre liberté jusqu'à la dernière goutte de votre sang? — Oui, oui ! — Eh bien, vous êtes libres ! suivez-nous ! »

Peu de temps après, on tirait six coups de fusil sur le prince Bibesco dans les rues de Bukarest ; une seule balle lui effleura l'épaule. Il se rendit immédiatement à la caserne, afin de s'assurer s'il pouvait compter sur la troupe. On lui répondit que la troupe serait fidèle, si on ne l'obligeait pas de tirer sur le peuple. Retourné au palais, le prince Bibesco signa son abdication. Il a quitté ses Etats : il doit être à Cronstadt. Lorsqu'il est permis de tirer d'un côté et pas de l'autre, le résultat de la bataille est facile à prévoir.

Quoique le choléra sévisse fortement, on en parle peu : la révolution absorbe tout.

Je descends à terre pour aller voir la ville. Je rencontre un monsieur de Bukarest, et je lui demande des nouvelles de la révolution et du choléra. Il me répond : « La révolution va son train ; quant au choléra, c'est une autre affaire, ç'a commence là-bas à devenir sérieux. Jusqu'ici il n'y avait que des gens de la basse classe qui mouraient... — Et des prêtres, lui dis-je... — Et des prêtres, précisément. Mais maintenant la maladie s'en prend aux hommes comme il faut. Ma foi, je me sauve ici, où elle a déjà passé ; si elle recommence, je repasserai de l'autre côté. »

En entrant dans une rue, je vis Sami-effendi qui appelait tous les passagers de l'*Arpad* qu'il pouvait rencontrer ; il nous dit : « Je voudrais acheter du tabac, mais ce n'est pas chose facile dans ce pays : voyons si un de nous pourra se faire comprendre. » Après que nous eûmes essayé inutilement une dizaine de langues, Sami-effendi fit un petit juron d'impatience ; alors le marchand s'écria : « Mais

[1] La Valachie, la Moldavie et une partie de la Transylvanie occupent la colonie romaine établie par Trajan chez les Daces ; les Roumouni, qui en descendent, sont encore fort nombreux : il y en a environ deux millions et demi dans ces deux pays.

c'est cela; pourquoi essayez-vous tant de langues barbares quand vous savez le turc. »

Il nous fallut six heures pour aller jusqu'à Silistria. La ville s'étend dans la plaine entre le fleuve et les collines : c'est la plus belle ville turque que nous ayons vue jusqu'ici, mais ses murs sont renversés. C'était une des places les plus fortes de l'empire avec Schumla, qui est à une petite distance dans le Balkan. En 1828 et 1829, douze mille Turcs y soutinrent un siége contre cinquante mille Russes commandés par le maréchal Diebitsch. Silistria a été fondée par Constantin ; elle a 15,000 habitants. Dans les environs il y a de misérables cahutes habitées par des Bohémiens.

Au delà, le Danube gêné par les derniers contreforts des Balkans, se tourne brusquement vers le nord en faisant un immense détour pour se rendre à la mer Noire. Nous jetâmes l'ancre derrière une île vis-à-vis de Csernavoda, dans la partie la plus resserrée de la presqu'île. En quatre heures, à cheval, on pourrait se rendre à la mer Noire. Si on perçait un canal, on rendrait la navigation du Danube indépendante de la Russie ; mais le plus grand obstacle, c'est la mauvaise rade de Kustendsché : il faudrait y creuser un port.

Le Danube se divise en plusieurs bras et forme de grandes îles. Plusieurs de ces canaux sont d'une admirable beauté : c'est le grandiose d'une nature vierge. Nous voyons plusieurs bufles couchés sur le rivage. Ici la profondeur moyenne du fleuve est de quinze à vingt pieds ; dans les environs d'Orsova elle est souvent de vingt brasses, et dans les montagnes il y a quelques bassins qui ont cent cinquante pieds de profondeur. Sa largeur au printemps est souvent de plusieurs lieues. J'ai suivi le Danube dans toute sa partie navigable, c'est-à-dire, d'Ulm jusqu'à son embouchure, sur une longueur de près de six cents lieues : je ne crois pas qu'aucun autre fleuve en Europe puisse lui être comparé. Nous avons passé sur le pont de notre bateau une nuit délicieuse.

Depuis plusieurs jours, chaque fois que Sami-effendi me voyait seul, il venait causer avec moi ; ce soir là il vint comme de coutume, et nous eûmes un long entretien, qui continua les jours suivants, et qui ne finit qu'à l'entrée de Bosphore. Peut-être que cette conversation offre assez d'intérêt pour qu'on me permette d'en rapporter ici une partie.

— « Vous allez à Constantinople, me dit-il : ne faites pas comme tous les autres voyageurs qui y vont avec leurs préventions européennes, et qui blâment tout ce qu'ils y voient. Ils se logent à Péra



au milieu des Européens, dans un hôtel européen; ils se font conduire par des drogmans européens, ils ne voient les choses que par des yeux européens, et ils s'en retournent chez eux sans connaître la Turquie : il faut vivre avec nous pour nous connaître. Quand j'ai voyagé en Europe, j'ai vu partout des choses qui ne me plaisaient guère; eh bien, je n'ai pas dit : *cela n'est pas bien;* j'ai voulu savoir auparavant pourquoi ces choses étaient ainsi.

— » Je trouve, lui dis-je, cette manière d'agir parfaitement sage, et je me propose, autant qu'il dépendra de moi, de faire ce que vous me dites. Mais vivre avec vous n'est pas chose facile : votre société est inabordable.

— » Je vous faciliterai les moyens de faire des connaissances; laissez-moi seulement une semaine pour me reposer, et je serai tout à votre disposition.

— » J'accepte avec reconnaissance. En attendant, puisque vous avez parlé de vos voyages, permettez-moi de vous questionner sur les comparaisons que vous avez faites : il paraît que la première impression ne nous a pas été favorable.

— » Non, dit-il, et la seconde non plus; les Européens sont injustes envers nous : ils nous méprisent et ils ne valent pas mieux. Ils sont fiers de leur civilisation, de leur liberté; ils nous appellent des barbares et ils nous traitent comme tels. Cependant, quand je suis arrivé à Berlin, ayant voulu avoir un domestique qui sût le français, j'ai fait mettre une annonce dans les journaux : le lendemain trois cents domestiques se sont présentés chez moi. Quand vous serez à Constantinople, faites annoncer dans les journaux que vous désirez un domestique musulman, il ne vous en viendra pas une demi-douzaine. Qu'est-ce que cela prouve? que chez nous tout le monde est employé; qu'il n'y a pas, comme dans vos grandes villes, des milliers d'individus qui n'ont ni feu, ni lieu, et qui sont prêts à tout moment à vendre au premier venu, même à un musulman, la liberté dont ils sont si fiers. Chez nous, il n'y a pas de Rothschild; il n'y a pas de palais somptueux comme à Paris, à Rome, en Angleterre; mais chaque famille a sa petite maison qui lui appartient. Nous n'avons pas de belles rues larges et bien pavées; elles sont obscures pendant la nuit, parce que nous ne mettons pas notre bonheur à courir partout sans but ni raison, à éclabousser les passants ou à les rouer pour arriver deux minutes plus tôt à l'opéra, ou dans un lieu où nous n'avons rien à faire. Comme nous trouvons la lumière du soleil plus belle que celle des réverbères, nous en profitons; nos rues n'ont pas besoin

d'être éclairées, parce que nous dormons pendant la nuit. En général nous cherchons notre bonheur paisiblement chez nous, dans notre famille, et non dans le bruit, le mouvement et l'ostentation.»

Comme mon intention était beaucoup plus de connaître sa manière de voir sur nos usages et nos institutions que de chercher inutilement à la modifier, je lui dis : « Vous parlez de famille : c'est précisément un des points où j'aurais cru que vous reconnaîtriez notre supériorité. Vous n'avez pas de famille, ou plutôt vous en avez trois, quatre, autant que vous en voulez; chez vous il y a trop d'éléments de jalousie et de discorde; vos femmes sont des esclaves, vos domestiques sont des esclaves, ce sont des choses achetées; personne n'entre chez vous librement : il n'y a pas de liens d'affection et d'estime.

— » Nous achetons nos femmes, c'est vrai, me répondit-il : ma femme était une Circassienne que j'avais achetée; je l'aimais beaucoup et je n'en ai jamais eu qu'une. Nous, nous disons franchement : j'ai acheté ma femme; vous, vous faites comme nous, mais vous vous gardez bien de le dire. Mettez la question religieuse de côté, dans laquelle je n'entre pas, et qui est mise de côté par bien des chrétiens, que reste-t-il? un trafic comme chez nous, avec cette différence que nous, nous donnons de l'argent pour avoir nos femmes, et que vous, vous prenez vos femmes pour avoir de l'argent : à ce compte nous les estimons plus que vous. Quant à nos domestiques, nous les achetons pour toujours, comme vous, vous les achetez pour un certain temps. Je sais très-bien qu'on aime à conserver sa liberté au moins de nom : qu'est-ce que cela produit? Vos domestiques, après avoir été d'une maison dans une autre, finissent par aller mourir à l'hôpital; chez nous ils font partie de la famille, et c'est un devoir de religion de les bien traiter, comme nos femmes aussi et nos enfants.

— » Et si on observe ce précepte de religion comme celui dont nous parlions l'autre jour, qu'arrive-t-il?

— » Un homme comme il faut, même sans religion, traitera toujours bien ses esclaves. Quant au peuple, il lui faut de la religion; il faut qu'on puisse lui dire : *Si tu voles, il y a quelqu'un là haut qui te punira :* il le croit, et il ne vole pas. Moi, je n'ai pas besoin de cela pour ne pas voler.

— » Mais les pachas, repris-je, sont apparemment des hommes comme il faut : si celui de Belgrade a pu mettre dans sa poche la moitié des minarets de cette ville, (et, si je suis bien informé, il y a des pachas qui y mettent bien autre chose), il me semble qu'il serait bon que les pachas, eux aussi, eussent un peu de religion. Ensuite,



comment pourrez-vous dire au peuple : *Il y a quelqu'un là haut*, si vous croyez qu'il n'y a personne ?

— » Quant à moi, je suis philosophe, dit-il, mais je crois qu'il y a un Dieu. Lorsque j'entre dans une chambre et que je vois une table, une chaise, je me dis : *Un homme a été ici*, parce que cette table et cette chaise sont l'œuvre d'un homme. En voyant dans le monde le soleil, les montagnes, je me dis : Quelqu'un qui n'est pas un homme, a fait tout cela : on l'appelle *Allah*, c'est bien ; je ne m'informe pas où il est, ce qu'il fait. Nous sommes des fourmis vis-à-vis de lui : une fourmi étudierait mille ans, que ce serait en pure perte. Nous sommes dans Dieu, comme cet anneau est dans mes mains, (et il ôta un diamant qu'il avait au doigt pour le mettre dans ses mains) ; mais nous ne pouvons en savoir davantage. Je ne crois pas qu'un être si grand s'occupe de nous, ni que je puisse lui faire plaisir en priant, en jeûnant, ni lui faire de la peine en faisant autre chose.

— » Si Dieu ne s'occupe pas de nous, c'est comme s'il n'existait pas ; de sorte que vous pouvez faire tout ce que vous voulez, maltraiter vos femmes, vos enfants et vos esclaves, comme bon vous semble ; mais vous ne voulez pas que le peuple fasse comme vous : que devient donc la loi de Mahomet ? je croyais qu'on y tenait encore.

— » Vous m'inspirez de la confiance, je vais vous parler franchement. Je ne devrais pas parler ainsi à un prêtre, mais peut-être que dans le fond du cœur vous pensez comme moi. Je vois que vous prenez chaque jour des notes ; si vous croyez que ce que je vous dis soit intéressant, faites-en l'usage que vous voudrez : en Europe cela me fera honneur.

— » Beaucoup moins que vous ne pensez.

— » Seulement ne me trahissez pas à Constantinople : cela me ferait du tort. Je ne crois pas plus à la mission de Mahomet qu'à celle de Jésus. Comment voulez-vous que je croie que Mahomet a été transporté par les régions célestes du temple de la Mecque au temple de Jérusalem, à travers les sept cieux, sur la monture que l'ange Gabriel lui a donnée, lui qui n'a pas pu se sauver après avoir été battu à la bataille d'Ohad ? c'était le moment de faire venir un cheval du ciel : il n'aurait pas été blessé par les Arabes. Je crois ce que je vois, ce que je comprends, ce qui est raisonnable : j'admets sur la religion les idées de Volney et de Voltaire.

— » Alors vous rapportez de beaux fruits de vos voyages, et ce n'était guère la peine de quitter la Turquie. Il est impossible que

vous n'admettiez que ce que vous comprenez et ce que vous avez vu ; car vous n'admettriez pas l'Amérique que vous n'avez jamais vue, ni l'existence de Dieu, ni la vôtre que vous ne comprenez pas. Y a-t-il beaucoup de philosophes comme vous en Turquie ?

— » Chez nous le peuple est encore fanatique, mais tous les hommes éclairés sont philosophes : c'est comme chez vous.

— » Il paraît que vous n'avez vu que des voltairiens en Europe ; vous ne vous êtes jamais mis en relation avec des chrétiens ?

— » Je n'en ai pas trouvé un. J'ai été dans vos plus belles églises à Paris, à Rome et à Londres : personne ne priait Dieu ; on y causait comme dans nos bazars. J'ai parlé avec bien du monde, même avec des prêtres : je n'ai trouvé personne qui admette votre Evangile tel qu'il est, avec ses miracles, ses préceptes, sa morale.

— » Alors vous avez été bien mal entouré. Vous n'avez pas vu de recueillement dans nos églises : apparemment que vous n'y êtes pas allé aux heures où les personnes pieuses y vont. Il n'est que trop vrai que dans nos solennités religieuses, des chrétiens se conduisent de manière à choquer un musulman ; je le déplore du fond de mon âme. Mais nos églises sont ouvertes à tout le monde ; quoique musulman vous avez pu y entrer : c'est ainsi qu'à Rome, par exemple, une foule de curieux de toutes religions visitent nos basiliques comme ils visitent les musées, ou les restes d'antiquités païennes. Vous, vous interdisez, et souvent sous peine de mort, l'entrée de vos mosquées aux chrétiens : il n'est pas étonnant qu'il n'y ait que les vrais croyants. Vous n'avez trouvé personne qui croie à l'Evangile, pas même des prêtres : permettez-moi de vous demander si ceux à qui vous avez parlé étaient des prêtres catholiques ?

— » Il y en avait dans le nombre ; c'étaient des prêtres allemands.

— » Je connais assez l'Allemagne pour pouvoir vous assurer qu'il n'y a pas de tels prêtres ; s'il y en a, ce ne peut être que parmi ceux qui prennent le nom de catholiques allemands, que vous n'auriez pas dû confondre avec les autres. D'ailleurs, il est probable que vous ne leur avez parlé que par interprète, et les employés des ambassades ont pu vous donner leurs propres principes pour ceux de ces prêtres ; vous connaissez bien mal l'Europe, si vous vous en retournez chez vous avec de telles idées. Au reste, pour que vous ne puissiez plus dire que vous n'avez jamais trouvé personne qui admette l'Evangile tel qu'il est, j'espère que vous voudrez ajouter assez de foi à mes paroles, et croire, puisque je vous le dis, que je m'estime heureux d'admettre l'Evangile tel qu'il est, sans en retrancher une syllabe.



— » Vous ! c'est impossible.

— » La partie n'est pas égale entre nous. Quand vous me dites que vous ne croyez pas au Coran, j'ajoute foi à vos paroles, et je ne pense pas que vous soyez capable de me tromper; et vous, vous ne m'accordez pas même la qualité d'honnête homme. Avec de si fortes préventions, il n'est pas étonnant que vous n'ayez vu des chrétiens nulle part.

— » Ne trouvez pas mauvais, reprit-il, en me frappant sur l'épaule, si je vous parle franchement; mais je trouve cela si extraordinaire, que j'ai douté un moment si vous me parliez sérieusement.

— » Le sujet est trop sérieux pour plaisanter. Je vous le répète, j'ai le bonheur d'avoir la foi; et en voyant sur quoi repose l'incrédulité, et tout le mal qu'elle fait dans le monde, je rends grâce à Dieu du fond de mon cœur de la faveur qu'il m'a faite. C'est dans cette intention là que je vais en Palestine, et pour fortifier ma foi aux lieux mêmes où Jésus-Christ a été mis à mort par un peuple d'incrédules. »

Alors Sami-effendi, entrant sérieusement en matière, me parla de la vie et de la mort de Jésus-Christ, de ses miracles, etc.; mais il le fit avec une telle crudité de langage que je ne pourrais ici rapporter ses paroles. A la suite de cette conversation il me dit :

— « Si nous continuons de la sorte, lorsque nous arriverons à Constantinople, ou moi je serai chrétien, ou vous, vous serez musulman.

— » Ni l'un ni l'autre n'arrivera, lui dis-je : vous, vous n'avez aucune des dispositions nécessaires pour devenir chrétien; d'un autre côté, il serait assez singulier que vous me fissiez musulman, puisque vous ne l'êtes pas vous-même.

— » Je ne suis pas très-fort sur toutes ces questions; mais quand nous serons à Constantinople, je vous conduirai chez notre plus grand savant : il aura bien du plaisir à vous voir. Il a réfléchi à toutes ces choses là; mais comment voulez-vous qu'un homme du monde s'en occupe ?

— » Je croyais que vous vous en étiez occupé, puisque vous êtes philosophe.

— » C'est-à-dire que j'ai lu quelques ouvrages de Voltaire, et j'ai adopté ses principes.

— » Vous n'avez jamais songé à une autre vie.

— » Rarement.

— » Vous croyez pourtant que votre âme ne mourra pas?

— » Je n'en sais rien.

— » Et si elle ne mourait pas, qu'il y eût une autre vie?

— » Eh bien, j'irai voir quand le moment sera venu. Si j'y pensais maintenant, cela m'inquiéterait, et ne mènerait à rien. Quand je me mets à réfléchir, je finis presque toujours par douter même de l'existence de Dieu.

— » Malgré l'argument que vous me faisiez tout à l'heure?

— » Oui, malgré cela.

— » Ainsi, en définitive, il ne vous reste rien.

— » Rien. »

J'avais prévu ce dénouement philosophique. Voilà où en viennent la plupart des musulmans qu'on envoie en Europe pour s'éclairer au flambeau de notre civilisation.

J'ajouterai ici que huit jours après mon arrivée à Constantinople, j'écrivis un billet à Sami-effendi pour lui demander quand je pourrais me présenter chez lui : il ne me répondit point. Huit jours après, j'écrivis une seconde fois, et je lui fis remettre la lettre par un employé de l'ambassade d'Autriche, que je priai de solliciter une réponse. Il me fit dire qu'il était malade, et la chose en resta là [1].

1er *Juillet*. Nous avons un beau temps continuel. A six heures je suis sur le pont pour jouir de la fraîcheur et de l'aspect imposant du pays et du fleuve. Nous marchions depuis longtemps; nous étions vis-à-vis d'Hirsova, où l'on voit de belles ruines.

La plaine est immense; au bout de l'horizon, vers le sud, les dernières chaînes des Balkans vont se perdre dans la mer. Leur aspect est très-varié : tantôt arrondies comme les Vosges, tantôt dentelées comme les Alpes près du lac de Côme, tantôt elles sont régulières comme les remparts d'une gigantesque citadelle. Au nord, le regard plane sur toute la Valachie, plaine immense et fertile; on discerne au loin les Carpathes, qui la séparent de la Transylvanie.

A huit heures nous arrivons à Brahilow. Il y a une quantité de vaisseaux; ils sont plus grands : on approche de la mer. La Valachie produit surtout du blé; c'est ici qu'après la moisson, on vient faire des chargements considérables. La ville est moins misérable que les autres; elle est assez élevée, elle était fortifiée. Sur l'autre

[1] Dans la suite je pris des informations, et on me dit qu'il allait assidûment dans les mosquées, et qu'il faisait, avec beaucoup d'édification, toutes les évolutions que commande la dévotion musulmane.

rive est Matschin, ville bulgare, qu'on distingue à peine, tant le fleuve a de largeur.

Une heure après, nous sommes en Moldavie, et nous descendons à Galaz. Encore le choléra et la révolution ; le premier est en décroissance, la révolution à sa première période. L'hospodar Michel Sturdza est parvenu à comprimer le mouvement ; il fait des arrestations, mais tout sera inutile : s'il laisse ses ennemis en liberté, ils n'en seront que plus audacieux ; s'il les punit, on en fera des martyrs. Je ne sais si, comme on le dit, c'est l'Angleterre qui soulève ces provinces, mais évidemment ce sera au profit de la Russie. Je passe la journée à Galaz et dans les environs : c'est une ville de 12,000 âmes, ville de commerce, sale et agitée. A six heures du soir, je franchis le cordon sanitaire : je suis censé être maintenant dans la région de la peste ; pour en sortir il me faudrait faire quarantaine. Notre nouveau bateau s'appelle *La ville de Vienne ;* il appartient à la compagnie du Lloyd. Arrivé à bord, on me donne une cabine à deux lits, l'un par-dessus l'autre : je ne sais quel ami intime on me donnera pour cette nuit, qui devra coucher à deux pieds au-dessus de ma tête. Mais j'ai déjà vu sur le pont une quantité de compagnons avec lesquels je dois traverser la mer Noire... Dieu ! quels compagnons ! D'abord des Anglais et des Anglaises : il n'y a pas de coin au monde où il ne s'en trouve ; puis des Grecs, des Russes, des Albanais, des Persans, des Turcs. Ces derniers sont parqués en famille sur le pont, accroupis sur leurs tapis, fumant, mangeant de l'ail et faisant sans la moindre gêne leur toilette complète, et quelle toilette ! Il n'y a pas de peuple qui se lave plus souvent que les Turcs, et il n'y en a pas de plus sale. Mahomet, en ordonnant tant d'ablutions, connaissait ses gens. Il y a sur le pont plusieurs pauvres femmes qui se sauvent de Jassy et de Bukarest ; elles racontent qu'on brise les fenêtres, qu'on dévaste les maisons de ceux qui pensent autrement qu'il n'est prescrit aujourd'hui au peuple libre. On dit que douze mille personnes sont mortes à Jassy dans l'espace de quarante jours : c'est sans doute une exagération de la peur. Je suis demeuré fort longtemps sur le pont, occupé à contempler cette vie nouvelle. Tout prend ici un aspect plus sérieux : le bâtiment, les agrès, les passagers, l'équipage ; tous sont préparés à combattre un ennemi plus redoutable, et prennent sans s'en douter la rudesse de leur adversaire : le chasseur au lion n'a pas l'air bénin du Nemrod qui chasse le lièvre dans nos plaines. Sur le rivage, les matelots allument des feux, préparent leur souper, crient et se provoquent. Un tambour moldave bat la retraite, l'officier de santé se

retire, on ôte le pont qui nous joignait encore au rivage, et nous voilà séparés de la terre jusqu'à Constantinople. Adieu notre belle et tranquille navigation du Danube.

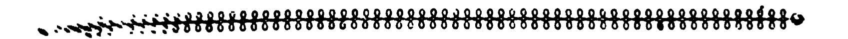
2 *Juillet*. Je n'ai jamais passé une plus mauvaise nuit. Je crois que les insectes de toutes les îles du Danube s'étaient donné rendez-vous sur notre bateau; et ils sont d'une grosseur!... A mesure que le fleuve grandit, les poissons, les oiseaux, les insectes grandissent avec lui. Je m'étais couché seul dans ma cabine : on avait voulu me donner un Russe pour compagnon; mais sur mes observations on l'avait placé ailleurs : je croyais donc que je passerais une nuit délicieuse; mais à peine étais-je endormi qu'une nuée de moustiques vint fondre sur moi seul : à deux, nous les eussions partagés. Pendant six longues heures je luttai vainement contre eux; à la fin je me sauvai sur le pont, où je trouvai plusieurs autres victimes, qui fuyaient comme moi ces ennemis sanguinaires : ils ne nous quittèrent qu'à l'aube du jour.

On lève l'ancre et nous partons. Après avoir vu l'embouchure du Pruth, nous passons devant la première ville de Bessarabie, et nous voilà dans les domaines de l'empereur de Russie, qui vont sans interruption d'ici jusqu'au cap Nord. Nous sommes dans le pays des Gètes, dont Ovide nous a laissé de si lamentables souvenirs. Nous suivons la côte méridionale, en passant devant les villes d'Isakdscha et de Tuldscha. Cette dernière est bien située dans un golfe formé par le fleuve; elle s'élève en amphithéâtre sur les collines, et elle est habitée par des Turcs, des Bulgares et des Cosaques : on y construit de gros bâtiments marchands, le port est très-fréquenté; les hauteurs sont garnies de moulins à vent. C'est ici que les Russes ont traversé le Danube dans leur dernière guerre avec la Porte.

Nous sommes déjà dans l'immense delta du Danube. Ce grand fleuve est divisé en plusieurs bras; nous entrons dans le plus direct : c'est le plus étroit et le plus profond, celui de Salina (*Saline Bogasi*). Le delta du Danube est formé de grandes îles toutes couvertes de roseaux; de temps en temps, on voit des corps-de-garde russes dont les factionnaires nous présentent les armes. Un vent du sud-est assez froid souffle avec violence. Déjà on entend le mugissement des vagues; le terrain baisse, les roseaux sont à moitié dans l'eau, nous passons rapidement devant les navires de plusieurs nations; quelques maisons en bois sont sur les deux rives : c'est Salina, et nous avons la mer devant nous.

Le premier objet qui frappe nos regards, c'est le squelette d'un bâtiment naufragé sur la barre du fleuve : cette barre est très-dangereuse et varie tous les jours ; nous la passons heureusement : il est midi ; le vent nous est très-contraire. Les eaux du Danube s'avancent à plus d'une demi-lieue dans la mer ; on voit une ligne qui serpente du nord au sud le long du rivage : d'un côté sont les eaux jaunâtres du fleuve, de l'autre les eaux vertes de la mer. Le bateau est très-agité ; le sommet perlé des vagues se confond avec les ailes blanches des goélands qui les effleurent. Insensiblement tout le monde *quitte* le pont : il n'y avait à dîner que le capitaine et un vieux consul grec.

3 *Juillet*. A huit heures du matin, nous jetons l'ancre dans la baie de Varna. Le vent s'était calmé; malgré cela les vaisseaux étaient horriblement balancés : le bout des vergues, ballotté à droite et à gauche, touchait presque la surface de l'eau. *Questo è il porto del diavolo*, s'écrie le capitaine ; il me dit que quelquefois on voit jusqu'à vingt bâtiments jetés au fond de la baie sur le sable : elle est trop ouverte et n'est protégée que du côté du sud. La ville, de 20,000 habitants, a un assez agréable aspect ; les murs d'enceinte sont bâtis à neuf ; la citadelle, qui était très-forte, a été rasée par les Russes. Il nous arrive encore un grand nombre de compagnons, surtout des femmes turques ; elles s'établissent sur le pont avec leurs lits, leurs pipes et leurs enfants. Notre bateau devient une véritable arche de Noé : on nous amène des chiens, des chats, des milliers de poulets, des canards, des moutons, des chèvres, et une infinité d'autres animaux qu'on ne voit pas, mais qui se font cruellement sentir : tout cela est embarqué pour Constantinople. Quel sale peuple que les Turcs ! Nous repartons à midi, nous sommes assaillis par un orage pendant la nuit. On me réveille à trois heures du matin : nous étions à l'entrée du Bosphore.



CHAPITRE IV.

Constantinople.

Débarquement à Constantinople. — Galata. — Premières visites. — Le Bosphore. — Les incendies. — De la mission catholique latine. — Population de Constantinople et des faubourgs. — Population de l'empire ottoman. — Des Francs. — Le choléra. — Derviches. — Cortége du sultan allant à la mosquée. — Abdul-Medjid. — Les troupes qui se rendent en Valachie. — Stamboul. — Le sérail. — La Porte. — Sainte-Sophie et les autres mosquées. — La place de l'Atméïdan et la destruction des janissaires. — Mesures de police. — Les Eaux douces d'Europe. — Murailles extérieures. — Cimetières. — Baloukli. — Les sept Tours. — Le Campetto et la terrasse de l'ambassade d'Autriche. — Le patriarche arménien. — Du culte public. — Les Lazaristes. — Les Frères des écoles chrétiennes. — Les Sœurs de la charité. — Missions protestantes. — Clergé grec. — Le sultan à bord du vaisseau amiral. — Bujukdéré. — La montagne du Géant. — Les Eaux douces d'Asie. — Des jeunes Turcs élevés à l'étranger. — Comment se célèbre la naissance d'un sultan. — Quelques scènes de Péra. — Arrivée de quelques voyageurs. — Le Ramazan. — Un dîner chez le ministre des affaires étrangères. — Visite chez le grand-vizir. — Dernières visites et préparatifs de départ.

4 *Juillet*. Me voici installé au milieu de Péra, à l'hôtel de l'Europe, tenu par un Grec. Ce n'a pas été chose facile que d'y parvenir. D'abord il a fallu passer à travers une nuée de domestiques de place, qui prennent tous le titre de drogman (interprète), pour savoir prononcer d'une manière barbare quelques mots d'italien et de français, qui doivent être rendus intelligibles par un autre trucheman. Ces drogmans, comme les moustiques d'Apathin, poursuivent et persécutent les nouveaux arrivés sur le rivage, sur le pont et jusque dans les cabines : il faut en choisir un au hasard pour qu'il chasse les autres. Puis vient la douane représentée par deux vieux musulmans en caïque, qui se soucient fort peu de visiter vos malles : ce qu'ils veulent c'est un *bakchis*. On a déjà compris la valeur de ce mot : bakchis c'est le premier élément de la langue turque, l'alpha et l'oméga de l'empire des Osmanlis ; c'est le premier mot qu'on entend quand on met le pied sur la terre de Mahomet, et le dernier quand on la quitte.

Du reste, personne ne m'a demandé de quel pays je venais, ni

dans quelle intention : mon passeport m'a été tout à fait inutile. En descendant à terre, on tombe au milieu d'une foule de sales porte-faix et de chiens vagabonds, qui crient, qui aboient, qui se battent, qui se mordent, les hommes comme les chiens, et souvent vous renversent vous et vos malles. Le premier aspect de Constantinople excite l'admiration, mais à peine a-t-on touché le rivage, que le désenchantement commence. On débarque à Galata, le quartier du commerce, des bateliers, des cafés, des marchands de comestibles; mille hangars en planches, obscurs, mal propres, garnissent ou obstruent le passage. Des centaines d'individus se pressent autour des fontaines; si jusque-là vous avez pu vous garantir de la boue et des fondrières qui sont au milieu de la rue, des porteurs d'eau avec leurs outres d'où l'eau s'échappe de toutes parts, vous arrosent abondamment en passant.

On gravit alors des rues escarpées, étroites, mal pavées, tortueuses. Malheur à vous si vous rencontrez quelque voiture, ou de ces files d'ânes qui se rendent sur la place du dernier incendie, chargés de pierres, de planches et de poutres. On a beau se serrer contre les maisons; on court toujours le risque d'avoir les pieds écrasés sous les roues des voitures ou par les fardeaux des ânes et des mulets. La charge de ces animaux est disposée en pointe, et les poutres forment une espèce de herse qui traîne sur le pavé, et prend toute la largeur de la rue : il n'est possible de les éviter qu'en reculant contre les boutiques, dont on casserait les fenêtres, si elles en avaient. Le cri des moucres ou muletiers, ou plutôt pique-bêtes, car ils leur enfoncent continuellement des bâtons dans la peau pour les faire avancer : leur cri, dis-je, est le plus guttural, le plus discordant et le plus désagréable qui puisse blesser les oreilles.

La multitude de chiens sans maîtres, qui naissent, vivent et meurent dans les rues, est une des choses qui frappent le plus, et qui mettent mal à l'aise avant qu'on se soit familiarisé avec cette partie de la population, qui est peut-être la plus inoffensive de Constantinople, depuis la destruction des janissaires. L'odjak avait les chiens en affection, il les protégeait; un chien avait toujours raison contre un homme : malheur à celui qui aurait frappé un chien hargneux. Maintenant qu'on peut les corriger impunément, ils sont doux comme des moutons.

Quand je fus installé dans mon hôtel, je commençai mes visites. Je n'ai pas l'intention de faire la description de Constantinople : ce travail serait déplacé ici; d'ailleurs il a été fait un grand nombre de

fois : je toucherai seulement quelques points dont les voyageurs se sont moins occupés.

J'avais des lettres pour l'internonce d'Autriche, M. le comte Sturmer; pour l'archevêque latin, monseigneur Hillereau, et pour quelques consuls. Tous ces messieurs étaient à la campagne : ce qui nécessita tout d'abord des courses fort longues. La chaleur est si grande qu'on ne peut sortir que le matin et le soir, et encore avec un parapluie pour se garantir des coups de soleil.

M. le comte de Sturmer était à Bujukdéré, à l'extrémité du Bosphore. J'avais vu en arrivant cet incomparable détroit, j'ai eu l'occasion de le parcourir bien souvent pendant les six semaines que j'ai demeuré à Constantinople; je ne l'ai jamais fait sans sentir augmenter mon admiration : rien ne peut donner une idée de sa magnificence.

On s'embarque sur un caïque ou sur un bateau à vapeur au bas de Galata, et on se trouve entre la *Corne-d'Or,* le plus beau port du monde, et les deux branches du Bosphore, qui vont à la mer Noire et à la mer de Marmara. Trois villes immenses bordent ces trois mers; Péra, Stamboul et Scutari, c'est-à-dire, un assemblage féerique de maisons peintes, de minarets ciselés, de coupoles dorées, entremêlés de palais, de cyprès, de jardins, de platanes, de galeries moresques, de kiosques, de mosquées sans nombre, de terrasses, de tours; le tout éclairé par un soleil éclatant, animé par la population la plus variée qui existe, et par des milliers de vaisseaux, de barques et de caïques, qui courent dans le port et se croisent entre les rives d'Europe et d'Asie : c'est le plus magnifique spectacle qu'il soit donné à l'homme de contempler.

Deux choses ici ont surpassé mon attente : la beauté de Constantinople vue de loin, et sa laideur vue de près. On se souvient de ces villes peintes qu'un ministre courtisan avait placées sur le passage de l'impératrice Catherine pour embellir les déserts de la Russie : la capitale des sultans est une ville de perspective, une ville peinte, un camp magnifique dressé sur la limite de deux mondes. Tout ce qui est l'œuvre de la nature sur le Bosphore est admirable; ce qui a été fait par l'homme est mesquin : ces maisons, ces palais, ces kiosques et même le sérail, ne sont que des planches, chargées de rouge, de vert et de jaune; ce sont des décorations de théâtre. Le Bosphore, comme un fleuve majestueux, serpente entre des collines couvertes d'arbres gigantesques; dans toutes les vallées il y a un village; le long des deux rives, on ne voit qu'une suite de maisons de campagne, de grandes casernes peintes en rouge, des batteries de canon, la flotte

turque mouillée devant le palais du grand seigneur, d'anciens châteaux du moyen âge; ensuite viennent des anses d'une merveilleuse beauté, des cimetières toujours ombragés de cyprès, des groupes de femmes assises sous des platanes; puis les Eaux douces d'Asie, avec leurs kiosques et leurs vertes pelouses; enfin Thérapia et Bujukdéré, lieux charmants, habités par les ambassadeurs et les riches négociants grecs et arméniens.

Le comte et la comtesse de Sturmer me firent le plus gracieux et le plus bienveillant accueil; ils m'engagèrent à aller passer avec eux le temps libre que me laisseraient mes courses, en m'offrant toutes les facilités qui étaient en leur pouvoir pour les visites que je désirais faire à Constantinople.

Revenu à Péra, je me rendis chez l'archevêque; il s'est établi assez loin de la ville, sur la hauteur de Kassim-pacha. A quelques pas de mon hôtel, je remarquai les restes fumants d'un incendie qui avait dévoré plusieurs maisons deux jours auparavant. Plus loin, il me fallut traverser tout le quartier de Péra, qui avait été détruit par les flammes il n'y avait que quinze jours : près de deux mille maisons n'étaient plus qu'un amas de cendres. J'avais déjà remarqué en arrivant sur le Bosphore un village tout entier qui avait été brûlé dans le courant du mois de juin; tous les malheureux, qui se trouvaient sans asile, étaient campés sous des tentes. Pendant tout mon séjour, il ne s'est pas passé une semaine sans que j'aie eu une de ces grandioses représentations : deux cents maisons qui disparaissaient à la fois, c'était le minimum. Ce qui est fort extraordinaire, c'est que tout le monde y gagne, même les propriétaires, qui font payer d'énormes loyers à cause des incendies prévus; il n'y a que quelques locataires et des voyageurs, qui trouvent fort désagréable de se voir tout-à-coup dépouillés de leurs effets, dans une ville où l'on ne peut rien se procurer qu'à des prix exorbitants. Les maisons en bois rapportent le douze pour cent, tandis que les maisons en pierre, qui coûtent infiniment plus, ne rapportent que le cinq ou le six : il importe donc aux propriétaires de bâtir en bois. Leur calcul est fort simple : il faut que le prix des loyers paie les maisons dans l'espace de cinq ou six ans; la moyenne de leur durée étant de six à huit, ils ont la chance de faire de grands bénéfices, si le feu les respecte plus longtemps. D'ailleurs, les maisons en pierre courent les mêmes dangers, aussi longtemps que toute la ville ne sera pas bâtie en pierre, ce qui n'arrivera jamais. Une maison, quelque solidement qu'elle soit construite, à moins qu'elle ne soit isolée, ne peut être préservée au milieu d'un immense

brasier de mille autres maisons qui brûlent autour d'elle. C'est donc une mauvaise spéculation de bâtir en pierre, puisque les loyers ne peuvent être en proportion de la valeur de la maison. Aussi il n'y a guère que les mosquées, les églises, les couvents, les palais des ambassadeurs qui soient bâtis de la sorte, et ils sont tous séparés par une rue, une cour, un jardin, des matières inflammables qui les environnent. Qu'on se figure combien est grand le nombre des personnes qui ont à gagner à un incendie : d'abord les pachas et autres fonctionnaires qui ont le monopole du bois, puis des milliers d'ouvriers et de porte-faix; les moucres, les désœuvrés et les voleurs : on concevra que c'est en vain que les Européens établis à Constantinople luttent contre de tels préjugés, ou plutôt de tels intérêts. Après chaque incendie, le *Journal de Constantinople* publie de nouveaux plans pour améliorer un état de choses si déplorable : qui est-ce qui lit ses articles? Personne, ou du moins personne de ceux qui seraient appelés à y porter remède; de sorte que cet abus, comme mille autres, subsistera aussi longtemps que les Turcs seront sur le Bosphore.

Monseigneur Hillereau s'est éloigné du bruit et des incendies; il a bâti une petite église et une habitation dans un faubourg, et il y demeure au milieu d'une partie de son troupeau. Monseigneur l'archevêque est Français; il a le titre d'archevêque *in partibus* de Pétra et de vicaire apostolique de la mission latine de Constantinople. Son vicariat est fort étendu, mais il ne comprend que 13,000 catholiques du rite latin; il a en outre sous sa juridiction les catholiques des rites orientaux, grecs, maronites, syriens, et chaldéens. Le nombre des catholiques, hors de Constantinople, ne dépasse pas 900 âmes.

La mission est desservie par le clergé indigène, aidé par des prêtres séculiers de divers diocèses, et par des missionnaires apostoliques envoyés par la Propagande, et appartenant à différents ordres religieux.

Ce sont :

1° Les Mineurs conventuels ou Cordeliers. Cette mission, fondée par le bienheureux Benoît d'Arezzo, date de 1219.

2° Les Dominicains établis à Constantinople aussi depuis le treizième siècle.

3° Les Pères Capucins. Le premier religieux de cet ordre qui vint à Constantinople fut saint Joseph de Léonessa.

4° Les Récollets. Ces missionnaires s'établirent à Constantinople en 1642.

5° Les Mineurs observantins ont un hospice à Constantinople, dont

le supérieur est chargé de traiter les affaires de Terre-Sainte; il porte le titre de commissaire de Terre-Sainte.

6° Les Lazaristes. Ils ont succédé, en 1776, aux Jésuites qui, depuis 1583 jusqu'à l'époque de leur suppression en 1773, avaient occupé à Galata l'établissement et l'église de Saint-Benoît.

7° Les Pères Capucins, chassés il y a à peu près trois ans de la province de Tiflis (Géorgie russe), par ordre du gouvernement, ont fondé des établissements à Trébisonde, Samsoun, et Sinope.

On compte huit églises latines à Constantinople, une église à Andrinople, une à Salonique, et une à Bujukdéré. Dans les autres endroits, où les catholiques sont en fort petit nombre, il n'y a que de simples chapelles.

Il y a à Constantinople un collége tenu par les Lazaristes, à Bébek, sur la rive d'Europe, et deux écoles gratuites pour les garçons, tenues par les Frères des écoles chrétiennes. Outre ces trois établissements destinés à l'instruction de la jeunesse, chaque église paroissiale tient une école gratuite pour les garçons.

Les Sœurs de la charité ont ouvert trois écoles pour les jeunes filles, à Galata, à Péra, à Bébek. Elles ont en outre la direction d'un hôpital, qui est connu sous le nom d'hôpital français.

L'Autriche et la Sardaigne ont aussi chacune un hôpital national.

Les Arméniens catholiques ne dépendent aucunement de la juridiction du vicaire apostolique latin. Ils ont un archevêque de leur nation, auquel le gouvernement ottoman donne le titre de patriarche, tandis que le véritable patriarche est dans le Liban, comme nous le verrons ci-après. Le nombre des Arméniens catholiques à Constantinople s'élève à 17,000; ils ont environ 60 prêtres.

Voici maintenant comment se répartit la population de Constantinople et de ses faubourgs.

Musulmans, dont 52,000 esclaves			400,000
Chrétiens	Arméniens non-unis	205,000	373,000
	Arméniens unis	17,000	
	Grecs	137,000	
	Francs	14,000	
Juifs			24,000
		Population totale	797,000

Ce recensement date de l'année 1844 : aujourd'hui la population de Constantinople est estimée à 810,000 âmes.

Comme on le voit, les chrétiens sont presque aussi nombreux que les musulmans. La proportion est à peu près la même dans tout l'empire, dont la population ne dépasse guère 27,000,000.

Les étrangers des différentes nations de l'Europe qui se trouvent à Constantinople sont :

Hellènes, 6,120. — Maltais, 1,983. — Autrichiens, 1,581. — Français, 1,029. — Russes, 926. — Sardes, 405. — Napolitains, 247. — Toscans, 213. — Anglais, 210. — Belges, 182. — Prussiens, 144. — Suédois, 122. — Espagnols, 48. — Danois, 47. — Hollandais 27. Il faut ajouter 657 Persans et 24 Américains.

Tous les Européens portent le nom de *Francs*, à quelque nation qu'ils appartiennent; ce mot, pour la nationalité et pour la religion, a la même valeur chez les Turcs que *chrétiens* : il n'y a d'exceptés que les raïas, sujets de l'empire. Les Francs jouissent de grands priviléges et ne relèvent que des ambassadeurs de leur nation.

Le choléra sévissait à Constantinople depuis six mois; il enlevait environ cent personnes par jour. Je rencontrais souvent des convois funèbres; les musulmans fatalistes s'en inquiétaient assez peu. La police avait cru devoir prescrire quelques précautions, défendre la vente de certains fruits : on n'en tenait aucun compte. Un jour que je passais dans une rue, mon guide me dit en me montrant un groupe de Turcs qui mangeaient des concombres verts comme les premières feuilles du printemps : « Voyez ces gens qui se disposent à prendre le choléra. » Ils s'écrièrent tous avec fureur : *No, no, colera*. Un enterrement vint à passer : c'était celui d'un eutychien mort du choléra, ce qu'on pouvait reconnaître, parce qu'il avait la figure voilée ; les autres sont portés en terre le visage découvert. Les Turcs se pincèrent le nez à l'approche du cadavre; quand il fut loin, ils mangèrent le reste de leurs concombres. Ainsi sont les hommes passionnés : ces Turcs eussent été sûrs d'avaler le choléra avec la dernière tranche de concombre, qu'ils l'auraient mangée tranquillement en niant l'existence du choléra.

Une de mes premières visites fut pour les derviches *tourneurs*, qui se trouvaient dans mon voisinage : les derviches *hurleurs* sont à Scutari. Les derviches entrent un à un dans la mosquée avec beaucoup de gravité; après avoir fait quelques prières, ils se promènent lentement à la suite de leur chef, pendant que sur une galerie on chante d'une manière monotone et nasillarde; puis vient un accompagnement de chalumeaux et de tambourin : alors les derviches vêtus de blanc, les pieds nus, les bras étendus, commencent

à tourner ; leur robe s'enfle, la musique s'anime, ils précipitent leur danse en regardant le ciel, convaincus qu'ils exécutent un acte religieux très-méritoire. Ils tournent ainsi pendant environ un quart d'heure ; ensuite ils se prosternent, tandis qu'un d'eux prononce d'une voix solennelle une prière finale.

On prétend que la danse des derviches a son origine dans l'Inde, et qu'elle représente la course des planètes autour du soleil. Les *trembleurs*, qu'on voit dans le Massachuset, ont la plus grande ressemblance avec les derviches tourneurs de Péra. « Leur culte, dit un voyageur, consiste principalement dans ce qu'ils appellent le *travail de la danse* : ils entrent dans le temple avec un air grave ; leur vêtement est formé d'une étoffe grossière, mais il est remarquable par son extrême propreté. Lorsque tout le monde est réuni, on commence à chanter des psaumes ; ensuite ils se mettent en ligne et exécutent les évolutions les plus burlesques. Il est impossible de voir un spectacle plus bizarre et qui inspire plus de pitié [1]. »

Quant aux derviches de Scutari, qui hurlent, se frappent et font d'horribles contorsions, nous trouvons une description fort exacte de leur culte dans la Bible, où il est dit, à l'occasion des prêtres de Baal qui furent confondus par le prophète Elie sur le mont Carmel : « Ils » criaient donc plus haut, et ils se faisaient des incisions, selon leur » coutume, avec des couteaux et des lancettes, jusqu'à ce qu'ils furent » couverts de sang. » (III. Rois, xviii. 28.)

Ma chambre donnait sur une des rues les plus fréquentées de Péra. Comme il y avait longtemps que je n'avais dormi dans un lit immobile, je m'étais promis de bien reposer après tant de fatigues. Jusqu'à onze heures, le bruit des conversations dans la rue et d'une maison à l'autre, les cris de toute espèce m'empêchèrent de dormir. Pour comble de malheur, on donnait un bal dans la maison attenante ; bon gré mal gré, je fus obligé de prendre part à la fête : mon lit était tout aussi agité que mon hamac l'avait été sur le Pont-Euxin ; c'est encore là un des avantages des constructions de Constantinople. A minuit il survint un orage ; le bruit du tonnerre, qui se répète dans les gorges du Bosphore, a un son solennel comme je ne l'ai entendu nulle part que dans les Alpes. Le domestique de l'hôtel vint voir s'il pleuvait dans ma chambre : ces maisons sont tout aussi peu garanties contre l'eau que contre le feu. Les chiens couchés au milieu de la rue, et qui étaient dérangés par la pluie, hurlaient d'une manière pi-

[1] *Extractor*, 1830.

toyable. Après l'orage ce fut le tour du guet : les gardes sont armés de gros bâtons ferrés dont ils frappent le pavé ; c'est ce qui remplace le chant de nos guets de nuit. Ce bruit de toutes les heures, quelque désagréable qu'il soit, est au moins une assurance que dans ce moment la moitié de la ville n'est pas en feu.

Le lendemain j'allai voir le sultan, qui devait se rendre à la mosquée de Béchiktaché pour la prière du vendredi ; il change chaque semaine, et visite alternativement toutes les principales mosquées de Constantinople. Je trouvai beaucoup de troupes échelonnées sur la route ; elles devaient partir immédiatement après la cérémonie pour la Valachie : plusieurs autres régiments étaient déjà sur la frontière. La révolution des provinces danubiennes sera donc la première qui sera comprimée par la force des armes : les Russes d'un côté, les Turcs de l'autre, voilà la barrière qui arrêtera ce fléau au bord de la mer Noire. Mais dans les autres pays, quand les nations, incapables de se gouverner, se dévoreront les unes les autres ; quand la dissolution des idées sera parvenue à sa dernière période, qui mettra un terme à cette contagion universelle? De nouvelles hordes de Barbares se répandront-elles sur ce Bas-Empire transporté au cœur de l'Europe? Les Barbares viendront ; Dieu seul connaît le moment de leur arrivée : et peut-être le nouvel Attila chargé d'étouffer la débauche de l'intelligence dans laquelle nous vivons, montre-t-il déjà à ses futurs soldats l'épée avec laquelle il peut prétendre à l'empire de l'univers.

Vers midi, j'entends à plusieurs reprises des cris semblables à ceux que j'ai entendu tant de fois pousser devant les souverains qu'on veut précipiter du trône. De nos jours, plus les rois sont près de leur chute, plus on cherche, par des acclamations hypocrites, à couvrir le bruit des mineurs qui sapent la terre sous leurs pieds. Mais, sous ce rapport, les Turcs ne sont pas si avancés que nous. Le cortége commence à défiler : comme avant-garde, voilà une vingtaine de galériens enchaînés, qui aplanissent le chemin. Quelques minutes après, c'est le grand-écuyer ; il précède six chevaux de selle du sultan : ce sont des chevaux magnifiques, leur housse est de la plus grande richesse. Puis viennent des officiers à pied de tous grades, puis une quantité de pachas à cheval, accompagnés d'officiers et suivis de domestiques portant leurs chibouks (pipes) et leurs tapis. Viennent ensuite les grands dignitaires de l'Etat, et enfin le grand-amiral Méhémet-Ali-pacha, beau-frère du sultan, le seul bel homme que j'aie vu en Turquie ; le ministre de la guerre Riza-pacha, le grand-maître de l'artillerie Ahmed Féthi-pacha, et Halil-pacha, autre beau-

[illegible] au sultan. Les autres ministres, qui n'appartiennent pas à l'armée et aux marins, se sont rendus directement à la mosquée. La garde impériale suivait : elle marchait sur deux rangs, laissant un large espace au milieu duquel les hauts fonctionnaires venaient continuellement saluer le sultan : ce salut consiste à faire semblant de prendre la poussière qu'il va fouler aux pieds, et de la porter à la bouche et au front. Le sultan Abdul-Medjid venait ensuite, entouré de ses gardes. Il portait le même uniforme que tous les autres. Cet uniforme consiste, pour les soldats, en une veste bleue, pantalon blanc, le fez rouge : les officiers et tous les pachas, au lieu d'une veste, portent la redingote de même couleur. Les grands dignitaires se distinguent par leurs décorations en diamant, et le nombre des personnes qui les accompagnent. L'uniformité de ce costume, le manque de tenue, font que le cortège du sultan est loin d'être aussi imposant que celui des souverains de l'Europe. Quoiqu'il fût midi et qu'il fît très-chaud, le sultan portait un manteau bleu dont le collet étincelait de diamants. Abdul-Medjid avait l'air souffrant ; il est chétif, usé ; il n'a que 25 ans, il y en a huit qu'il règne. Son regard fixe et terne semble annoncer de l'imbécillité ; pourtant ceux qui le connaissent disent que, sans être un aigle, il a de l'intelligence : on vante sa bonté.

Le cheval qu'il montait était magnifique et tout couvert d'or et de pierreries.

Quand le sultan fut à une petite distance de la mosquée, on vint à sa rencontre avec des cassolettes en argent sur lesquelles brûlaient des parfums. Les musiques des divers régiments jouaient des morceaux qu'on m'a dit avoir été composés par des maîtres italiens ; mais le goût des exécutants les défigurait complètement. La foule et la troupe applaudissaient le sultan, mais il paraissait indifférent.

Parmi les officiers, on m'a fait remarquer des Français, des Prussiens, des Piémontais ; ils sont professeurs à l'école militaire. Plusieurs personnes, surtout des femmes, tenaient en main des placets ; des officiers venaient les prendre. Je remarquai dans la foule des Circassiens, des Persans et un Arabe du désert. Celui-ci, dont les vêtements blancs tranchaient avec son teint noir, dépassait tous les autres de la tête, et ses allures libres parmi l'humble maintien de tous les autres faisaient un contraste encore plus grand.

Le sultan resta une demi-heure dans la mosquée ; ensuite il se plaça à une fenêtre, et les troupes défilèrent devant lui. Il y avait deux régiments d'infanterie, un régiment de lanciers et deux bat-

teries de canon. La tenue des troupes était assez mauvaise; les hommes paraissaient robustes, il y en avait de tous les types et de toutes les couleurs; parmi les officiers, j'ai remarqué plusieurs nègres. Les chevaux étaient petits, forts et vifs. Chaque bataillon avait sa musique, mais elle était détestable. Avec les tambours, il y avait une quantité de fifres qui jouaient d'une manière stridente tous les tons les plus élevés de la gamme. Chaque régiment était suivi d'une vingtaine de porteurs d'eau, qui défilaient tenant en main un gobelet en métal et portant sur le dos une espèce de grosse corne d'abondance en cuir remplie d'eau; comme ces outres étaient loin d'être fermées hermétiquement, ces pauvres gens en avaient plein leurs chausses.

Le sultan ne sortit que vers quatre heures. Une petite calèche élégante, mais peu ornée, attelée de deux chevaux blancs superbes, l'attendait à la porte. Il fut reconduit par toute sa cour, au milieu de laquelle se faisait remarquer le mufti. Le sultan, après l'avoir salué à plusieurs reprises, monta en voiture et fut suivi par une quantité de pachas à cheval; il s'en retourna dans son palais de Tshéragan sur le Bosphore.

Le sultan aime à bâtir, comme son père, avec la différence que le sultan Mahmoud bâtissait des casernes, tandis que son fils bâtit des écoles et des hôpitaux. Il a aussi commencé à Tophana la construction d'un palais; il n'y en a que le quart d'achevé, il sera tout en pierre: c'est le seul des douze ou quinze palais du Grand-Seigneur qui soit bâti de la sorte.

Quand le sultan va à une mosquée par mer, soit à Stamboul, soit sur la côte d'Asie, il monte une barque très-riche, couverte de dorure et conduite par vingt-huit rameurs. Tous les vaisseaux de la flotte le saluent par vingt et un coups de canon. Les Turcs n'emploient pas le mot *Constantinople,* qu'ils connaissent à peine. Chacune des sept collines sur lesquelles la ville est bâtie, a son nom; mais la ville par excellence, cet immense triangle enfermé entre la Propontide, la Corne-d'Or et les murailles extérieures, s'appelle Stamboul: elle est exclusivement réservée aux musulmans. Au sommet de ses trois angles se trouvent les châteaux historiques, aujourd'hui abandonnés, du Vieux sérail, des Blaquernes et des Sept-Tours; c'est à Stamboul qu'on peut voir ce qui reste en Europe de l'empire des Osmanlis.

Le sérail de sinistre mémoire, que le sultan actuel n'habite plus, n'a de beau que sa position, ses arbres, la vue admirable dont on y jouit; mais les jardins, les kiosques, les nombreux édifices qu'on y

trouve, sont négligés. On peut entrer sans difficulté dans la première cour; de là on peut voir la seconde : il faut un firman pour pénétrer dans la troisième et visiter l'intérieur des appartements. Le firman coûte mille piastres, 250 francs; je n'avais nulle envie de donner cette somme pour voir quelques chambres mal meublées. Comme le nombre des visiteurs n'est pas limité, les étrangers se réunissent pour payer le firman en commun. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le gouvernement donne le firman gratis; de ces mille piastres, cinq cents sont pour le bakchis du chef des eunuques, et cinq cents pour celui des autres employés.

La Sublime-Porte est près de là : c'est le palais du gouvernement; il n'a rien de remarquable. Les ministres y ont leurs bureaux. L'origine de ce mot vient sans doute de l'usage que l'on avait de traiter les affaires à la porte des palais; en Asie c'était à la porte des villes.

Pour voir Sainte-Sophie, l'ambassadeur d'Autriche m'avait adressé à M. Fossati, architecte du Tessin, chargé de réparer cette célèbre mosquée. Je m'y étais déjà rendu une fois seul, pour visiter l'extérieur; quoiqu'elle domine toute la ville, étant placée au sommet de la colline au-dessus du sérail, j'eus de la peine à en trouver l'entrée. Elle est tout entourée de maisons sales, qui de près la cachent entièrement. Un tremblement de terre qui survint peu de temps après l'occupation de Constantinople par les Turcs, fit plusieurs fissures dans la coupole, et on se hâta d'entourer tout l'édifice d'énormes murs de soutènement, qui le masquent et le déparent. Un mufti ayant laissé en mourant quinze millions de piastres pour réparer la mosquée, M. Fossati a été chargé de cet important travail. C'est un mauvais moment pour visiter Sainte-Sophie : tout l'intérieur est recouvert d'échafaudages qui laissent à peine juger de l'ensemble du monument. On a enlevé toute la couche de badigeon qui recouvrait les mosaïques; il n'y a plus que les figures, proscrites par le Coran, qui soient cachées aujourd'hui. Au reste, quelque hardie que soit la coupole du temple de Justinien [1], Sainte-Sophie est bien loin d'égaler en beauté nos grandes basiliques.

J'ai visité la plupart des grandes mosquées : elles s'élèvent sur les hauteurs de Stamboul et occupent d'immenses emplacements; elles sont entourées de deux, de quatre, de six minarets, de fontaines, d'écoles, d'établissements de charité. L'extérieur est orné de colonnes

[1] M. de Lamartine l'attribue à Constantin : « La grande basilique de Sainte-Sophie, dit-il, *bâtie par Constantin*, est un des plus vastes édifices que le génie de la religion chrétienne ait fait sortir de la terre. » Tom. II, p. 231.

enlevées à des temples païens et aux églises chrétiennes de l'Asie mineure, de galeries, d'une tribune grillée pour le Grand-Seigneur, et d'une quantité de lampes. Les plus belles et les plus spacieuses sont les mosquées de Soliman, d'Achmet, de Bajazet [1].

Ce qu'il faut visiter ensuite à Stamboul, ce sont les bazars, ces villes dont les rues couvertes sont si animées, si riches, si pittoresques; la place de l'Hippodrome, qui n'a conservé qu'un obélisque, une colonne brisée, et une autre colonne torse en bronze qu'on dit être le trépied de la pythonisse de Delphes; puis l'aqueduc de Valens, ces citernes remarquables par la prodigieuse quantité de colonnes qui en soutiennent les voûtes; la colonne brûlée, le palais et la tour du Sérasquier, d'où l'on a la plus belle vue de Constantinople. Les autres points où il faut aller pour saisir l'ensemble de la ville et du Bosphore, sont la tour de Galata, Boulgourlou et le mont Géant. Rendons cette justice à la ville turque : elle est en général beaucoup plus belle et plus propre que la ville des chrétiens. On s'y promène du reste avec assez de sécurité : j'y suis allé souvent seul; il ne m'est arrivé qu'une fois d'être insulté, encore était-ce par un enfant; il m'a jeté des pierres en me criant : *giaour*. Le marché des esclaves a été aboli de nom. Ce trafic ne se fait pas en public; la vente des hommes n'est plus aujourd'hui qu'un commerce de contrebande, mais il n'en existe pas moins : s'il y a cinquante mille esclaves à Constantinople, il faut bien qu'on les vende et qu'on les achète. L'esclavage ne peut être aboli que par le christianisme. J'ai visité sur la place de l'Atméïdan la fameuse caserne des janissaires, qui porte encore les traces de la catastrophe sanglante du 16 juin 1826. Lorsque la révolte éclata, ce fut au haut de la mosquée d'Achmet qu'on arbora l'étendard du prophète : tous les hommes dévoués au sultan vinrent camper sur l'Atméïdan; c'est là qu'Hussein-pacha prit ses dispositions pour anéantir à jamais cette milice séditieuse, qui depuis deux siècles faisait la loi à l'empire. Les janissaires s'étaient retranchés dans leur caserne; on y mit le feu, tandis qu'avec des pièces de canon on en brisait les portes. La résistance ne fut pas longue : les révoltés dévorés par les flammes se sauvèrent par une porte latérale et se dispersèrent dans la ville et dans les champs, où un grand nombre furent arrêtés; il en périt trois cents dans le combat. Le

[1] C'est dans cette dernière que M. de Lamartine a pris le vase des ablutions pour le cercueil de Constantin Paléologue : « Dans la cour de la mosquée de Bajazet, dit-il, je vois le tombeau vide de Constantin. C'est un vase de porphyre d'une prodigieuse grandeur; il y tiendrait vingt héros. » Tom. II, p. 231.

La promenade aux Eaux douces d'Europe est une des plus belles et des plus agréables qu'on puisse faire autour de Constantinople; elle est très-fréquentée au printemps; j'y suis allé en caïque, accompagné du chapelain de la mission d'Autriche. On parcourt toute la Corne-d'Or, en passant devant l'amirauté, l'arsenal, l'école de marine, les vieux murs crénelés des Blaquernes et le quartier aristocratique des anciens maîtres de l'empire, où l'on trouve les descendants des Lascaris et des Paléologues.

A l'extrémité du port, deux vallons, arrosés par le Barbyzès et le Cydaris, se réunissent au promontoire de Sémystra. Au mois d'avril, ces prairies sont couvertes de gazon, de troupeaux, des chars dorés des odalisques, et de groupes d'enfants qui jouent à l'ombre des platanes; maintenant elles sont desséchées comme les coteaux qui les environnent : la rivière est à peine assez profonde pour laisser glisser notre caïque à sa surface; quelques tortues se traînent péniblement sur le rivage. Des femmes turques et arméniennes cherchent de l'ombre, un délassement et de la fraîcheur; deux ou trois musiciens attendent quelques auditeurs. Le kiosque bâti par Amed III ressemble à un palais depuis longtemps abandonné : pas une goutte d'eau n'anime les cascades de marbre, les jardins sont négligés, la maison tombe en ruines.

De là on peut visiter les aqueducs, les bends et les forêts de Belgrade et de Pyrgos, tous les ouvrages hydrauliques construits par les empereurs grecs et ottomans pour alimenter les nombreuses fontaines d'une capitale qui devra un jour succomber par la soif, quand il plaira à son futur conquérant de couper les aqueducs qui l'abreuvent. Ce fut dans les vallées des Eaux douces, de Pyrgos et de Belgrade que vint déployer ses tentes l'armée de Godefroy de Bouillon, tandis qu'il avait son quartier général sous les platanes de Bujukdéré.

Une course qui offre le plus grand intérêt est la visite des murailles extérieures de Constantinople. Je l'ai commencée au Fanar, quartier des Grecs. L'architecture byzantine est encore empreinte sur les anciennes maisons en pierre de ce faubourg, comme le caractère des Grecs du Bas-Empire s'est conservé intact parmi leurs descendants. Dans les transactions, le musulman est loyal, tandis que le grec est avare, disputeur, de mauvaise foi. Plus loin est le quartier des Juifs; même à Constantinople, ce peuple n'a pas perdu son triste privilège d'être plus sale encore que tous les autres. Quels excellents types de physionomie un peintre de la passion pourrait trouver ici pour représenter les bourreaux de notre Sauveur!

de Constantinople sont les grands et les petits champs des morts. Le cimetière de Scutari est renommé parmi tous les autres, et c'est là que se font enterrer les riches musulmans, dans la prévision que les Turcs seront un jour chassés de l'Europe. Quelque touchant que paraisse le respect que les musulmans ont pour les morts en vivant au milieu de leurs tombeaux, j'ai pu me convaincre que ce n'est presque toujours qu'une marque d'ostentation, comme la douleur des Grecs et des Arméniens exprimée par des pleureuses publiques. Au reste, tous ces cimetières, vus de près, sont bien loin de répondre aux poétiques descriptions des voyageurs.

En dehors de la porte de Sélivrée, on ne manque guère de visiter la chapelle grecque de Baloukli, ou l'église des poissons. C'est là que, selon la légende des Grecs, un religieux faisait frire des poissons, tandis que Mahomet II assiégeait la ville; ils étaient frits d'un côté lorsqu'on vint lui dire que la ville était prise : « Je croirais plutôt, dit le caloyer, que ces poissons vont ressusciter. » Aussitôt les poissons sautèrent hors de la poële et nagent encore. Ce qui est certain, c'est que l'eau de la fontaine est excellente; je demandai à voir les poissons frits, on me donna un verre d'eau : c'est la meilleure que j'aie bue à Constantinople.

Non loin de là est le célèbre château des Sept Tours; mais comme toutes les autres célébrités de la capitale des Osmanlis, il a fait son temps. Abdul-Medjid ne songe pas le moins du monde à enfermer dans cette redoutable prison les ambassadeurs de Russie, de France ou d'Autriche : palais sans destination, il tombe en ruines.

J'allai passer mes premières soirées sur le petit champ des morts : c'est le lieu de réjouissance des habitants de Péra, le seul où l'on puisse respirer un air moins brûlant que celui de la ville. Les Francs du voisinage y vont fumer le chibouk ou le narghilé, prendre du café, des sorbets et de la bière détestables : une mauvaise musique, des cris et des disputes complètent les plaisirs des habitués du *Campetto*. C'est là que l'archevêque avait sa demeure; il a préféré l'isolement des champs : tout autre eût fait comme lui. Un des derniers incendies est venu s'arrêter près de sa maison. Des femmes et des enfants sont là tous les jours, couchés dans les cendres et demandant l'aumône.

Je fus bientôt fatigué de me promener dans un chemin couvert de poussière et au milieu de ce bruit; on m'offrit le jardin de la mission d'Autriche : dans la suite j'y allai presque tous les soirs. J'y passais plusieurs heures, seul, contemplant cette magnifique scène du Bos-

phore que je voyais au pied de la colline, à travers les minarets dorés et les coupoles de Tophana. Je voyais au loin la mer de Marmara que je suivais par la pensée; tourné vers Jérusalem, je traversais les mers qui m'en séparaient encore, et j'allais me prosterner auprès du tombeau et de la crèche de mon Sauveur, priant celui qui m'avait protégé jusque-là de me conduire au terme du voyage. Et la lune se montrait radieuse au-dessus des mers du Levant, comme une brillante étoile sur le chemin de Bethléhem.

Il y a peu de société à Péra; les connaissances que j'ai faites demeurant fort loin, j'avais rarement le loisir, après les fatigues de la journée, d'aller passer avec elles mes récréations du soir. Ces heures de solitude, de méditation et de prière, ne sont pas les moins heureuses que j'aie passées à Constantinople.

Un soir, j'entendis le feuillage des arbres s'agiter au-dessus de moi; j'appelai : aussitôt un chat accourut à ma voix et vint se placer sur mes genoux. Je récompensai sa confiance par de nombreuses caresses : depuis, il vint tous les soirs me trouver au même lieu.

Le lendemain je visitai la tour de Galata, qui fut un des premiers points occupés par les Latins lorsqu'ils prirent Constantinople, et qui a été longtemps gardée par les Génois; elle sert aujourd'hui de poste d'observation pour les incendies. Les soldats qui y sont de garde tirent des coups de canon dont le nombre fait connaître dans quel quartier a éclaté le sinistre.

Accompagné de M. l'abbé Testa, secrétaire de l'archevêché, je me rendis ensuite chez le patriarche des Arméniens catholiques, monseigneur Hassuns. Il n'y a pas longtemps qu'il occupe ce poste éminent; il est jeune encore, et il se distingue par sa science, son aménité et son dévouement au Saint-Siége. Il me reçut dans une salle attenante à son église; une dizaine de prêtres se placèrent autour de nous sur des divans; parmi eux il y en avait qui s'exprimaient fort bien en français; le patriarche me parla en italien : il a fait ses études à Rome. Les Arméniens ont un séminaire à Constantinople, ce que les catholiques du rit latin n'ont pas encore : les prêtres indigènes sont tous obligés d'aller à Rome. Avec quel vif intérêt j'ai entendu ces confesseurs de la foi me raconter leurs douleurs, leurs combats et leurs espérances ! En prenant congé du patriarche, il ne voulut pas me permettre de lui baiser la main, tout en ordonnant à ses prêtres de me donner des marques de respect que je ne mérite pas. Ils vinrent tous devant moi; la plupart étaient des vieillards; ils se prosternaient et baisaient mon anneau, puis ils le portaient au front. Je dis au pa-

triarche que c'était faire violence à tous mes sentiments que de m'empêcher de rendre des honneurs à qui ils étaient dus, et de m'obliger à en recevoir de la part de vénérables ecclésiastiques qui avaient vieilli dans les postes avancés en combattant pour l'Eglise, tandis que je n'avais mené qu'une vie inutile.

De là je me rendis chez les Lazaristes. En chemin, je rencontrai des Frères de la doctrine chrétienne qui conduisaient une quantité de petits enfants; ils se mirent à genoux au milieu de la rue et me demandèrent la bénédiction. Je dis à l'abbé Testa que c'était empiéter sur les droits de l'archevêque, mais que, sans doute, il ne trouverait pas mauvais si j'implorais la bénédiction du ciel sur cette innocente partie de son troupeau. Dans une autre rue, je rencontrai également des Sœurs de la charité qui accompagnaient une centaine de petites filles; elles se mirent aussi à genoux. La rue était fort étroite et très-fréquentée; c'était précisément devant un corps-de-garde : les soldats turcs sortirent, prièrent très-poliment les religieuses de se mettre à genoux sous le corps-de-garde, aidèrent les enfants à se relever, et se tinrent respectueusement auprès d'elles pendant que je donnais la bénédiction. Quand je pense que cela se passait dans les rues de Constantinople, où je voyais les prêtres et les religieux porter leur costume en toute liberté, où chaque jour j'entendais le son des cloches appeler les fidèles dans les églises, où je rencontrais des convois funèbres précédés de la croix et des prêtres en surplis chantant les hymnes de l'Eglise, et où se fait chaque année avec la plus grande pompe la procession de la Fête-Dieu, tandis que tout cela est interdit dans bien des villes de l'Europe; je me demande si donc la tolérance et la liberté, repoussées des pays qui se disent les plus civilisés du monde, sont allées se réfugier en Turquie. Les lois qui proscrivent les cérémonies extérieures du culte là où se trouvent des religions dissidentes, qu'est-ce autre chose que des lois d'oppression faites contre le culte catholique en faveur de ceux qui n'ont ni culte, ni cérémonies publiques?

Je fus reçu à Saint-Benoît, établissement des Lazaristes, non-seulement avec toute la politesse qui distingue les prêtres français, mais avec empressement, avec affection. Les Lazaristes font un bien immense à Constantinople, et leurs établissements d'éducation l'emportent infiniment sur ceux des autres nations. Ils donnent l'instruction à plusieurs centaines d'enfants qui, sans eux, seraient à peu près abandonnés, et ils les conservent à la religion. J'ai passé ma vie avec les enfants, j'ai appris à les aimer; je sais combien de bonnes

dispositions Dieu a mises dans leurs cœurs, et le parti qu'on peut en tirer pour leur bonheur et celui de la société, quand on ne vient pas les infecter de ce poison d'orgueil et d'impiété qu'on répand si abondamment aujourd'hui dans presque toutes les écoles de l'Europe. J'ai trouvé les élèves des Lazaristes aussi avancés que peuvent l'être ceux de nos écoles; ils étaient proprement vêtus, gais, jouissant de la santé du corps et de l'âme. Les religieux m'invitèrent à la distribution des prix de leur collége de Bébek; j'ai beaucoup regretté qu'une indisposition m'ait empêché de m'y rendre : j'y aurais trouvé l'ambassadeur de France, M. le général Aupick, qui a présidé à cette solennité, et toutes les notabilités franques de Péra. Pendant que je visitais ces écoles, on vint avertir les religieux qu'une femme attaquée du choléra était tombée presqu'à la porte de l'établissement; un d'eux partit sur-le-champ pour lui donner ses secours. Remplir constamment, et avec le zèle que donne la religion seule, tous les devoirs de la charité, c'est la vie de ces religieux, et c'est pour cela que ces hommes aussi savants que vertueux ont quitté leur patrie. Cette manière de procéder a toujours été celle des enfants dévoués de l'Eglise; les premiers établissements d'éducation ont tous été fondés par elle : quand ensuite les sociétés furent devenues riches, et les chaires de professeurs des places lucratives, la concurrence commença; et comme la concurrence a toujours été fatale aux établissements d'éducation antireligieux, on eut recours au despotisme et on frappa d'interdiction l'enseignement religieux : et c'est ce qu'on appelle progrès dans le siècle des lumières !

Les Lazaristes ont fondé une imprimerie, et ils publient des ouvrages d'éducation et de piété; j'y ai vu sous presse une vie de Photius en français et en grec moderne.

Les écoles inférieures des garçons sont tenues par les Frères des écoles chrétiennes, qui remplissent partout leur vocation avec le zèle, le dévouement et l'admirable abnégation qui distinguent cet institut; ils sont plus spécialement chargés des enfants des pauvres.

De là je me suis rendu chez les Sœurs de la charité. J'ai trouvé la portière qui étudiait le grec : c'était une jeune religieuse nouvellement arrivée de France, qui se préparait pour remplir ses pénibles fonctions. La supérieure est de Paris; on m'en avait parlé le premier jour de mon arrivée; elle est connue et vénérée dans toute la ville : c'est non-seulement une femme charmante et du plus haut mérite, mais c'est une sainte; quand je la vis, elle était convalescente du choléra qu'elle avait gagné en soignant les malades. L'établissement



est divisé en deux sections, pour les élèves internes et les externes. Partout règne l'ordre, la propreté, la politesse, la modestie. Cette maison a été, en grande partie, fondée par une demoiselle protestante de Hanovre, actuellement religieuse dans l'établissement. Je me suis longuement entretenu avec elle de sa patrie et de l'Allemagne. La maison de ces dames à Bébek a aussi été fondée par une d'elles; c'est ainsi qu'elles offrent tout à cette sainte cause : leurs talents, leurs veilles et leur fortune.

Quelques jours après, j'y vins faire la distribution des prix. Une tente avait été dressée dans le jardin ; les parents y assistaient en fort grand nombre ; toutes ces jeunes filles étaient vêtues en blanc. Elles chantèrent des couplets analogues à la cérémonie; quelques-unes récitèrent des morceaux de leur composition, puis une des Sœurs lut le programme, et les élèves vinrent chercher leurs prix et leurs couronnes; enfin une d'elles remercia les personnes qui avaient pris part à cette fête. Tout cela était dit en français : on ne croyait guère se trouver au centre de l'empire ottoman. Puisse le ciel bénir de pareils établissements !

Voici quel est le personnel de ces trois maisons religieuses. Quatorze prêtres Lazaristes dirigent les deux maisons de Bébek et de Galata, dans lesquelles on compte environ 300 élèves; dix-sept Frères des écoles chrétiennes instruisent environ 600 enfants; et quarante-quatre Sœurs de la charité donnent l'éducation à plus de 700 petites filles.

Je visitai de la sorte la plupart des établissements catholiques.

Je fus invité deux fois à célébrer l'office à la cathédrale : j'acceptai cet honneur avec reconnaissance, et je remplis les fonctions sacrées avec une vive émotion. Une solennité religieuse célébrée dans toute sa pompe et en toute liberté au centre de l'islamisme, par des fidèles nombreux et recueillis; le son des cloches s'étendant des hauteurs de Péra sur toutes les collines de Stamboul, et portant à la cité musulmane l'allégresse des fêtes chrétiennes; l'orgue et les chants, les prières d'un troupeau formé *de toutes les nations qui sont sous le ciel :* tout cela était bien capable d'inspirer de l'attendrissement, de la joie et de la reconnaissance.

Il y a ici plusieurs missionnaires protestants : des *méthodistes* de l'Amérique du Nord, et des anglicans de l'Eglise *établie et unie*. Ils ont tous le même but, non celui de convertir les infidèles ou de maintenir leurs coréligionnaires dans leur foi : ce qui n'exigerait pas d'ailleurs un personnel ecclésiastique aussi nombreux, puisqu'il n'y a



pas à Constantinople deux cent cinquante anglicans et américains; mais de répandre des calomnies contre l'Eglise catholique, qu'ils désignent toujours sous le nom de *grande prostituée*. C'est pour cette œuvre *chrétienne*, pour cette œuvre de *paix* et de *charité*, que les *pieux* souscripteurs des sociétés bibliques entretiennent à grands frais plusieurs missions dans le Levant.

Les Grecs sont toujours aussi haineux qu'ils l'étaient du temps de Photius; c'est toujours le même esprit, la même ignorance, la même simonie. Pour la honte du nom chrétien, ce dernier crime vient de leur être reproché jusque dans un firman du Grand-Seigneur. « Il faudra user désormais, leur dit-il, de plus de circonspection dans le choix des ministres, et surtout écarter ceux qui ont le cynisme de dire : Que je jouisse au moins de ma dignité ecclésiastique, et que j'en retire ce qu'elle m'a coûté. » Un jour que j'étais en visite avec un évêque français, monseigneur Pompallier, dont je parlerai plus tard, ce zélé missionnaire, en exprimant tous les besoins de sa mission, disait que ce qui lui manquait surtout c'était des collaborateurs. — « Il vous faut des prêtres? lui dit-on, eh bien, faites-en. — Mais il faut bien des années! — Pas du tout : faites-en d'après la méthode grecque. » Monseigneur Pompallier, qui d'abord avait pris la chose au sérieux, ajouta : « Quelle est donc cette méthode? — La voici : prenez le premier venu, un batelier par exemple; s'il ne sait ni lire ni écrire, c'est égal; s'il a femme et enfants, tant mieux. Demandez-lui s'il croit en Dieu : cela suffit. Donnez-lui quelques piastres, puis imposez-lui les mains. Voilà comment cela se fait ici. » On m'a raconté un fait dont je n'ai pas été témoin, mais on m'en a garanti l'authenticité. Il y a peu de temps qu'on avait annoncé la consécration d'un évêque; le jour était fixé, les invitations étaient faites, l'église était parée; cependant la cérémonie n'eut pas lieu. On en demanda la raison au sacristain : « Ce drôle-là ne savait pas le *Credo*, dit-il : il a fallu remettre à la quinzaine. »

Pour me rendre à l'invitation de M. le comte de Sturmer, je suis allé passer quelques jours à Bujukdéré. A peine étais-je descendu sur le Bosphore, que je vis toute la flotte turque se couvrir de mille pavillons aux couleurs les plus éclatantes, et tous les vaisseaux firent leurs salves de vingt et un coups de canon. Le sultan, accompagné de l'aîné de ses fils, allait dîner à bord du vaisseau amiral, chez son beau-frère Méhémet-Ali, capitan-pacha. Les collines du Bosphore répétaient les détonations solennelles de l'artillerie, et une musique militaire jouait des airs nationaux : tout avait un air de fête. Sur le

pont du vaisseau on avait tendu une vaste tente, bordée de franges d'or; le pavillon du Grand-Seigneur flottait sur le plus haut mât, et nous vîmes plusieurs barques dorées fendre les vagues. Les invités étaient LL. AA. Sarim-pacha, grand-visir; Réchid-pacha, ministre sans portefeuille; Ahmed-Fethi-pacha, grand-maître de l'artillerie; LL. EE. Riza-pacha, ministre de la gúerre; A'ali-pacha, président du conseil suprême de justice; Rifa' at-pacha, ministre des affaires étrangères, et Tahir-pacha, ministre de l'hôtel des monnaies. Dans la soirée, tous les bâtiments de l'escadre furent illuminés par des feux de Bengale, et le sultan en rentrant dans son palais, à onze heures, put admirer le spectacle féerique de cette illumination.

Je trouvai à Bujukdéré, dans toutes les personnes qui composent la mission d'Autriche, un empressement à rendre mon séjour agréable dont j'ai été bien vivement touché. Nous dînâmes sur l'*Echelle*, c'est-à-dire en plein air sur la rive du Bosphore, par une des plus magnifiques soirées dont j'aie joui en ma vie. Quel délicieux climat! Au thé, je fus présenté à M. de Titoff, ministre de Russie, et à Mme de Titoff, que j'avais déjà eu l'honneur de voir à Vienne, et qui prirent un bien vif intérêt aux tristes événements qui venaient de se passer en Autriche.

Dès le lendemain à cinq heures, en compagnie de quelques dames, du comte Ludolf et du baron Schlehta, attachés à l'ambassade, nous traversâmes le Bosphore; chacun de nos caïques avait quatre avirons; il nous fallut trois quarts d'heure pour arriver sur la côte d'Asie. C'était la première fois que je touchais ce continent; nous étions à l'Echelle du Grand-Seigneur, à l'entrée de la vallée où Louis VII vint camper avec son armée. Dans la baie qui est en face de Bujukdéré, le vice-roi d'Égypte fait construire un somptueux palais, avec un kiosque pour le sultan. D'immenses blocs de marbre, des colonnes, des matériaux de toute espèce couvrent la côte; des ouvriers campent sous les arbres, des bufles traînent de lourds chariots: Méhémet-Ali ne verra pas la fin des travaux qu'il a ordonnés.

Nous trouvâmes sous les superbes platanes de la vallée une de ces voitures patriarcales qu'on nomme *arabas;* on dit que douze personnes peuvent s'arranger de manière à y trouver place. Elles sont attelées de deux bœufs, et leur lenteur a passé en proverbe: au lieu de cette expression: *Prendre la lune avec les dents*, on dit en Turquie: *Prendre des lièvres en arabas.* Ce fut avec cet équipage que nous gravîmes la montagne du Géant. Cette montagne n'est élevée que d'environ 560 pieds; mais, comme elle domine toutes les autres, on y jouit



d'une vue magnifique sur les côtes de la mer Noire, de l'Asie mineure et sur le Bosphore, qu'on voit couler majestueusement entre ses deux rives élevées, verdoyantes, qui font les limites de deux continents. Quelques derviches gardent sur cette montagne les dépouilles du géant inconnu qui y fait de nombreux miracles, à en juger par les morceaux d'étoffe que les musulmans attachent aux branches des arbres qui croissent sur sa tombe.

En descendant je visitai, au bord de la mer, un grand bloc de pierre non taillée, qui rappelle aux Turcs qu'en 1832 leur empire allait être soumis à l'Egypte si une armée russe n'était venue camper sur le Bosphore.

Après nous être reposés à Bujukdéré, nous allâmes aux Eaux douces d'Asie. Le commandant de la goëlette autrichienne l'*Elisabeta* eut l'obligeance de nous conduire lui-même; il prit une chaloupe à voile et quatre matelots. Quoique la distance soit très-grande, favorisés par le vent et le courant, nous y arrivâmes en moins d'une heure.

Pendant l'été, les Eaux douces d'Asie sont le lieu de rendez-vous des dames turques, comme les Eaux douces d'Europe le sont au printemps. Il y en avait un très-grand nombre, et plusieurs du harem du grand-seigneur. Elles sont là accroupies à l'ombre pendant des heures entières. De temps en temps, des musiciens et des danseurs viennent leur donner un spectacle licencieux, qu'elles contemplent avec avidité.

C'est près des Eaux douces que se trouvent les deux châteaux appelés *Roumeli Hissar* et *Anadoli Hissar*, bâtis en face l'un de l'autre dans la partie la plus étroite du canal; c'est là que Darius jeta un pont sur le Bosphore, que Xénophon le traversa après sa célèbre retraite des dix mille, et que les croisés, les Goths et les musulmans passèrent tant de fois d'une de ces rives à l'autre.

Notre retour à Bujukdéré fut fort pénible; il nous fallut louvoyer longtemps sous la côte d'Asie pour nous tenir à l'abri du vent du nord qui soufflait très-fort, et je gagnai un coup de soleil qui se fit sentir peu de jours après.

J'avais remarqué que la plupart des étrangers qui arrivaient à l'hôtel de l'Europe tombaient malades au bout de quelques jours : les médecins l'attribuaient à une maligne influence du choléra. Mon tour vint aussi, et je fus obligé de garder la chambre pendant quinze jours. C'est pendant ce temps que je fus invité à la distribution des prix de Bébek, et à un dîner chez l'archevêque : je devais trouver chez monseigneur Hillereau, monseigneur Pompallier, nou-

vellement arrivé, dont je désirais d'autant plus faire la connaissance qu'il devait aussi faire le voyage de Palestine.

Je fus traité par deux médecins allemands, établis depuis plusieurs années à Constantinople, qui me donnèrent de curieux renseignements sur cette ville. Ils ont remarqué, entre autres, que les jeunes Turcs qui reviennent de l'étranger se conduisent à peu près dans leur patrie comme les jeunes Valaques dont j'ai parlé plus haut. A leur retour de Londres, de Vienne ou de Paris, ils sont mis élégamment; ils ne portent plus de babouches, et ils s'expriment fort bien en anglais, en français ou en allemand; mais ils boivent du vin, ils fument pendant le Ramazan, ils font les mauvais sujets, et ils n'ont plus de croyance. Ils deviennent suspects aux bons musulmans, qui les appellent *giaours* (infidèles), et ils restent sans place. Nous Européens, nous les prenons d'ordinaire sous notre protection, et nous appelons fanatique et barbare le parti qui les éloigne des affaires. Le matérialisme et les gants jaunes n'ont jamais civilisé les nations; ce n'est pas par de tels missionnaires que la lumière sera portée en Orient. Aussi qu'arrive-t-il? Quand leur oisiveté commence à leur peser, ils se rapprochent insensiblement des usages de leur pays, ils déposent peu à peu le faux vernis européen qu'ils avaient apporté, et ils redeviennent plus Turcs que jamais; souvent ils se montrent plus hostiles aux idées européennes que les autres, parce qu'ils tiennent à se faire pardonner leur séjour chez les infidèles.

Un jour qu'un de ces médecins revenait d'un harem, où il avait été appelé pour donner ses soins à une femme turque, il me raconta l'histoire suivante. Il avait connu à Berlin un jeune Turc attaché à l'ambassade; ce jeune homme n'avait pas tardé à faire connaissance avec la fille unique d'un mauvais avocat de cette ville. Lorsqu'il dut retourner à Constantinople, l'avocat avait deux petits-fils qui allaient perdre leur père. Le désespoir fut grand, mais enfin le jeune homme partit. A peine était-il à Constantinople, qu'il vit arriver l'avocat avec toute sa famille, composée de sa femme, de sa fille et des deux enfants. L'avocat dit au Turc qu'il convenait qu'il épousât sa fille. Celui-ci objecta la loi de Mahomet, et dit qu'il ne pourrait la prendre dans son harem que si elle consentait à devenir musulmane. L'avocat avait prévu l'objection: il répondit que cela ne serait point un obstacle, si son gendre consentait à le libérer de ses créanciers à Berlin. Les dettes furent payées, et toute la famille embrassa l'islamisme. Cela se passait il y a cinq ans. La femme auprès de laquelle le docteur venait d'être ap-

pelé était précisément cette jeune prussienne : elle était malheureuse autant qu'il est possible de l'être. D'autres femmes avaient été admises dans le harem, elle avait été négligée, ses enfants étaient morts, des maladies étaient survenues, elle avait d'affreuses tumeurs. Le médecin ajouta qu'elle n'avait plus que quelques jours à vivre. « Quant au père et à la mère, dit-il, ils sont devenus Turcs jusque dans la moelle des os, au point de tromper l'œil le plus exercé ; ils s'enivrent d'opium, ils sont indifférents à tout, ils ne pensent plus à leur patrie, ni à leur âme, ni à leur Dieu. »

Parmi les musulmans qui se sont formés à l'étranger, et qui n'ont pas vu la civilisation de l'Europe uniquement sous son mauvais côté, on m'a souvent cité Réchid-pacha. C'est un homme vraiment supérieur, et on prétend qu'il a beaucoup d'influence sur le sultan, qui lui-même est doué d'un heureux naturel.

Un jour tout le Bosphore retentit d'un bruit effroyable d'artillerie; la colline de Péra en tremblait : on apprit par la Gazette d'Etat la nouvelle suivante.

« Par suite d'une nouvelle faveur du Très-Haut, Sa Majesté avait eu le bonheur de voir son auguste famille s'augmenter d'un fils, auquel on avait donné le nom de Méhémed-Fuad ; mais comme la naissance avait été un peu prématurée, quelques symptômes de faiblesse et de maladie, signalés chez le nouveau-né, avaient fait retarder jusqu'à ce jour la publication de cet heureux événement. Grâces en soient rendues au Très-Haut, les craintes conçues sur la santé du sultan Méhémed-Fuad ayant complétement disparu, on se disposait à en proclamer la naissance, quand, le 14 de la lune de chaban (15 juillet), la naissance d'un autre prince, auquel on a donné le nom de Ahmed-Kemal-Eddin, est venue mettre le comble à la joie du sultan. Ces dons, envoyés successivement à Sa Majesté par le dispensateur suprême des faveurs, étant un véritable bienfait public et particulier, un hat impérial annonçant cette heureuse nouvelle a été transmis à la Sublime-Porte par Tegfur-aga, chef des eunuques du palais, et lecture en a été faite avec tout le cérémonial usité, en présence de tous les ministres et de tous les hauts fonctionnaires de la Porte. On a ensuite récité des prières et des bénédictions au Très-Haut pour la conservation des jours de Sa Majesté ; après quoi on s'est empressé de publier l'heureux événement dans toutes les directions.

» Pendant sept jours, les salves d'artillerie auront lieu à cinq reprises différentes. Les palais du sultan, les hôtels des ministres, des

employés supérieurs, des particuliers qui s'associent à ces réjouissances, ainsi que les casernes, seront illuminés tous les soirs. »

On assure que le Très-Haut envoie très-fréquemment de pareils dons à Sa Hautesse.

Ce fut le 12 juillet que le bateau de Marseille apporta à Constantinople la nouvelle des journées de juin, de la mort de l'archevêque de Paris et de tant d'autres victimes; elle produisit une profonde sensation.

L'exaltation des opinions politiques est poussée au plus haut degré parmi ce ramassis de tant de peuples qui habitent Péra. Il y a une quantité de mauvais sujets, qui sont venus à Constantinople pour éviter la justice de leur pays; ils sont prêts à tout, et si les Turcs n'étaient pas là pour les contenir, ils se dévoreraient les uns les autres. Les mêmes scènes qui désolaient Ptolémaïs quelque temps avant sa chute se reproduisent ici. Les différents quartiers de la ville sont autant de cités différentes, qui n'ont ni la même religion, ni le même costume, ni le même langage, ni les mêmes intérêts. Il est impossible d'établir l'ordre dans une ville où tant de souverains font les lois, où le crime qui est poursuivi d'un côté est protégé de l'autre. Toutes les passions sans frein donnent souvent lieu à des scènes sanglantes; outre les querelles qui naissent dans le pays, il n'y a pas une division en Europe qui ne s'y fasse ressentir[1]. Au reste, les Turcs sont assez forts pour étouffer une émeute qui pourrait éclater dans le quartier des Francs; mais ils ne sont pas assez habiles pour établir une police qui protége suffisamment la vie des individus.

Voici quelques faits qui prouvent de quelle sécurité on jouit dans cette ville.

Tout récemment, un sujet autrichien revenait de la campagne avec un Maltais. Le cheval de ce dernier heurte un porte-faix turc et le blesse grièvement; le Maltais pique son cheval et se sauve. Des soldats turcs se saisissent de l'Autrichien et le conduisent à la police, où il s'entend condamner à déclarer le nom du Maltais, ou à payer lui-même un fort dédommagement au porte-faix. L'Autrichien, sachant que révéler le nom du Maltais c'est s'exposer à un coup de poignard, refuse, et réclame la protection de l'internonce d'Autriche. La cause est pendante.

Ces jours derniers un Illyrien, qui habitait la rue la plus fréquentée de Péra, entend frapper à sa porte à dix heures du soir; il descend,

[1] Voyez Michaud, *Hist. des Croisades*, tom. V, liv. 18.

endroits, raconte Odon de Deuil, la cité est privée de courants d'air; les riches couvrant les rues par leurs édifices, laissent ainsi aux pauvres et aux étrangers les ordures et les ténèbres. Là se commettent des vols, des meurtres et autres crimes que l'obscurité favorise. Comme on vit sans justice dans cette ville, qui a presque autant de maîtres qu'elle a de riches, et autant de voleurs qu'elle a de pauvres, le scélérat ne connaît ni la crainte ni la honte. Le crime n'y est puni par aucune loi, et n'y vient à la connaissance de personne [1]. »

Aussitôt que je fus rétabli, j'allai faire une visite à monseigneur Pompallier. Il est du diocèse de Lyon. Il revient de l'Océanie, où il est vicaire apostolique et évêque de Maronée *in partibus;* sa résidence est à Kororaréka, chez les Maoris. Il est venu à Constantinople avec la famille de M. Baily, qui se rend en Palestine; il prendra comme moi le premier bateau à vapeur qui partira pour Beyrouth : une pareille rencontre est une bonne fortune pour un pèlerin. M. Baily, du comté de Kent, est un Anglais nouvellement converti au catholicisme.

Bien que les voyageurs soient extrêmement rares cette année, il en est venu quelques-uns dont j'ai été heureux de faire la connaissance. Un Américain, revenant de Palestine, est descendu à l'hôtel de l'*Europe;* il a fait partie de l'expédition de M. Lynch, et a exploré avec lui la vallée du Jourdain, et en particulier la mer Morte. Je parlerai dans la suite des renseignements qu'il m'a fournis.

A peu près dans le même temps, M. Eugène Boré est arrivé à Constantinople; depuis longtemps je désirais rencontrer ce savant et pieux voyageur, j'allais dire missionnaire, qui consacre sa vie, ses talents et ses courses lointaines à une seule cause, à la cause de Dieu.

Il était temps de me mettre en relation avec quelques musulmans pour pouvoir les juger par eux-mêmes; j'avais vainement compté sur l'assistance de Sami-effendi pour m'ouvrir quelques maisons turques : je priai M. le comte de Sturmer de bien vouloir le faire. Peu de jours après, je fus invité à dîner chez le ministre des affaires étrangères, Rifa'at-pacha.

Le Ramazan avait commencé le 31 juillet : le signal en est toujours donné du mont Olympe, et annoncé par des décharges d'artillerie. Pendant toute la lune du Ramazan, le jeûne des Turcs est d'une

[1] *Bibliothèque des Croisades*, Ire Part., pag. 234.

extrême sévérité. Depuis deux heures avant le lever du soleil jusqu'à son coucher, ils s'abstiennent non-seulement de manger, mais de boire et de fumer; et on dit que le peuple observe strictement la loi. Pendant le jour, tout le monde est d'une tristesse remarquable; mais le soir, on se dédommage amplement de l'abstinence de la journée. Le coucher du soleil, ou l'heure de manger, est annoncé par un coup de canon; les musulmans se tiennent à l'entrée de leurs maisons: le signal donné, ils se précipitent sur les aliments tenus tout préparés pour ce moment. Ce premier repas s'appelle *iftar*: manger l'iftar veut dire rompre le jeûne, déjeûner. Les Turcs ensuite mangent et s'amusent toute la nuit. Le gouvernement fait en sorte que, durant le Ramazan, le pain, chez les boulangers, soit meilleur et à plus bas prix: on fait pendant ce temps toutes sortes de friandises qu'on colporte dans toute la ville. Les rues et les minarets sont éclairés. En temps ordinaire, les rues, deux heures après le coucher du soleil, sont obscures et solitaires; pendant le Ramazan tout est animé; une quantité de petits théâtres donnent des représentations: ce sont des marionnettes, des ombres chinoises; mais tout cela est dégoûtant d'obscénité. Dans les cafés, il y a de la musique et des conteurs d'histoires. Je n'ai pu jouir des histoires, j'en avais bien assez de la musique. Pendant le jour, la police, qui ne se montre pas quand on assassine les gens, veille pour qu'aucun musulman ne fume, ou ne commette quelqu'autre grave infraction à la loi du prophète. Sur la place du Sérasquier il y a une espèce de *corso;* les dames turques se promènent en arabas ou en *talikas*, autre genre de tombereaux dorés fort en usage; les bonnes mœurs exigent qu'elles aient pour conduire leurs voitures des hommes vieux ou laids: leurs maris, qui réunissent souvent ces deux qualités, ne les accompagnent jamais. Elles ont tout le bas de la figure voilé jusqu'aux yeux; ce petit masque en étoffe légère s'appelle *yachmac*. Au reste, comme leurs maris le font à l'égard du vin, elles éludent la loi; car les petites filles ne se voilent pas encore, les vieilles femmes ne se voilent plus, celles qui prétendent à la beauté ne se voilent guère: de sorte que le Coran n'est observé que par les autres.

Rifa'at-pacha a son palais sur le Bosphore, du côté de l'Asie; il me fallait une heure pour me rendre chez lui de Bujukdéré. M. le comte de Sturmer me fit accompagner par son secrétaire-interprète, M. de Schwarzhuber, et deux attachés de l'ambassade. Nous étions partis un peu trop tard, car nous étions encore au milieu du Bosphore quand le coup de canon annonça le coucher du soleil. Nos bateliers,

qui étaient musulmans, posèrent leurs rames, burent de l'eau avec avidité, et mangèrent un peu de pain : malgré leur pénible métier il y avait quinze heures qu'ils n'avaient rien mangé. Nos cavas (ce sont des gardes que le gouvernement prête aux ministres étrangers) qui étaient moins fatigués, satisfirent à leur premier besoin, qui fut d'allumer leur pipe. Nous avions perdu la première scène de l'iftar chez le ministre. Dans les grandes maisons, voici comment cela se pratique. Au coup de canon, on place devant chaque convive une petite table chargée de quelques mets légers et d'un verre d'eau de la Mecque, puis on offre la pipe; après quoi les musulmans se retirent, et vont faire la prière dans une pièce voisine : *ces Barbares ont conservé l'usage de prier avant les repas.* Quand ils ont rempli ce devoir, ils se mettent à table pour dîner. Notre retard ne nous permit d'arriver que pour ce moment-là. Rifa' at-pacha vint à notre rencontre jusque dans le vestibule, et nous donna la main en signe de bienvenue. Sans doute à cause de ma qualité d'ecclésiastique, Rifa' at-pacha s'était cru dans l'obligation d'inviter des ulémas; j'eus donc l'honneur d'être placé entre deux prêtres turcs ou hommes de loi. Celui qui était à ma droite était le grand-juge de la Roumélie, première dignité judiciaire après celle du mufti; les autres étaient membres de la haute cour de justice. Parmi les convives, il y avait l'introducteur des ambassadeurs de la Porte; il était le seul qui sût le français. Les ulémas ont conservé l'ancien costume, et ils portent le turban blanc. La table était un grand plateau circulaire en cuivre avec un rebord; les plats étaient mis au milieu un à un : derrière chaque convive il y avait deux ou trois domestiques. Au lieu de bœuf on nous servit de la volaille; comme il n'y avait ni assiettes, ni couteaux, ni fourchettes, il fallait avoir recours à ses doigts. Le grand-juge de la Roumélie était le gros bonnet de la table; l'honneur de se servir le premier lui revenait de droit : il le savait et il choisit, après en avoir déplacé quatre ou cinq, le morceau qui lui convenait. Je remarquai, pendant cette opération, qu'il avait les doigts fort sales; mais de temps en temps il avait l'attention de les laver dans sa bouche. C'était un petit vieillard de quatre-vingts ans, aux allures très-décidées. Mon hésitation avait attiré sur moi les regards des domestiques, et j'allais passer pour un homme qui ne sait pas vivre; je pris donc résolument mon parti, et je tâchai d'avoir une aile de poulet, que je déchirai de mon mieux : elle était excellente, du reste. Les os m'embarrassèrent un instant; mais voyant que les autres les mettaient tout simplement devant eux sur la table, j'en

fis autant. Ils y demeurèrent pendant tout le dîner, avec les autres débris qu'on y ajoutait successivement. On nous servit ensuite, et avec la plus grande rapidité, trente ou quarante plats, en ayant toujours soin d'entremêler des plats de viande et des entremets sucrés. Plusieurs de ces mets me parurent fort bons; cependant, quoique Rifa' at-pacha ait la réputation d'avoir un excellent cuisinier, il m'a semblé que la plupart ne pouvaient être appréciés que par un palais turc. Quand le grand-juge avait pris un morceau trop grand, ou quand il le trouvait mauvais, il le remettait dans le plat, quoiqu'il en eût mangé la moitié. Comme mon voisin de gauche en faisait autant, et que nous exploitions tous les trois à peu près le même terrain, je finis bientôt par perdre l'appétit que j'avais apporté. Quand les mets étaient demi-liquides, il fallait d'abord mettre dans le plat un petit morceau de pain, et l'on ramassait ce qu'on pouvait entre ce pain et le pouce pour le porter à la bouche : ce qui ne pouvait se faire sans tracer sur la table l'itinéraire que la main avait suivi. Les Turcs ne manquaient jamais de lécher leurs doigts à plusieurs reprises avant de les remettre dans le plat; et cela, par esprit de propreté. Lorsqu'on servait des mets tout-à-fait liquides, on nous donnait une longue cuiller en ivoire ou en écaille. Un grand plat de pilau, ou riz au beurre, vint annoncer la fin du dîner : ce mets étant moins suspect que ceux qu'on nous avait servis, je me disposais à en manger; mais comme tous les autres étaient rassasiés, on l'enleva aussitôt pour nous donner une eau sucrée, légèrement rougie et préparée avec le fruit du cornouiller : nous n'eûmes pas d'autre vin. L'eau était excellente, on l'avait mise à la glace, et le pain délicieux. On n'avait servi aucun fruit à cause du choléra. Après le dîner, on nous offrit des aiguières et du savon pour nous laver les mains : le savon était très-nécessaire.

Nous descendîmes dans un kiosque qui était entre le jardin et le Bosphore; il était orné d'une quantité de fleurs; le pavé et les tables étaient en marbre. Au milieu, il y avait un jet d'eau qui retombait dans des bassins également en marbre; il était éclairé par une quantité de lustres : la soirée était charmante. On nous offrit des chibouks, et, à chaque nouvelle pipe, une légion de domestiques apportaient un plateau recouvert d'une étoffe en soie verte brodée en or; elle recouvrait du café et des sorbets. Le café était exquis; les Turcs, pour n'en pas diminuer le parfum, n'y mettent pas de sucre. J'avais remarqué, en entrant dans le kiosque, que les domestiques, les cavas et les bateliers des convives étaient assis par terre dans le

vestibule, et faisaient un copieux dîner de tout ce que nous avions laissé.

Les Turcs ne font qu'une chose à la fois : on avait très-peu parlé pendant le dîner ; la soirée fut consacrée à la conversation et au chibouk. Rifa' at-pacha, qui avait été ambassadeur à Vienne, et qui avait appris que des archiducs d'Autriche avaient été mes élèves, me demanda d'abord de leurs nouvelles. « J'ai vu très-souvent ces jeunes princes dans le jardin de Schœnbrunn, me dit-il, et j'ai toujours admiré combien tous les membres de la famille impériale sont aimés et respectés. Vous voyez chez nous les précautions qu'il faut prendre pour élever le sultan à la hauteur où il doit être dans l'estime publique ; dans d'autres pays de l'Europe, quand le souverain va quelque part, il faut qu'il soit entouré de gardes : en Autriche on trouve l'empereur au milieu de la foule, et c'est le peuple qui lui sert d'escorte, qui l'entoure et le suit avec respect : je n'ai jamais vu d'une part tant de simplicité, tant de confiance, et de l'autre tant d'affection. Expliquez-moi maintenant comment, avec cela, on a pu faire une révolution. J'ai assisté au couronnement de l'empereur à Milan ; j'ai vu avec quel enthousiasme il a été accueilli, surtout après avoir donné la plus large amnistie qu'un souverain puisse accorder : et ce sont ces mêmes Milanais qui maintenant se sont révoltés contre lui ! »

On le voit, les ministres de la Sublime-Porte sont bien novices en fait de révolution. Il me fallut raconter celle de Vienne dans toute son étendue. Après quoi le grand-juge de Roumélie me dit : « Je croyais que les savants de Vienne avaient une opinion tout autre, et qu'ils étaient pour la liberté et le bonheur du peuple. » — « Je ne suis ni savant, ni Viennois, lui répondis-je, et je veux la liberté et le bonheur du peuple en réalité, et non dans les mots : voilà pourquoi je suis contre les révolutions, qui n'amènent que malheur et oppression, avec des paroles de liberté. Du reste, c'est avec plaisir que je vois des savants de Constantinople s'occuper de la liberté et du bonheur du peuple. »

Les ulémas me parlèrent ensuite de religion, et j'entendis des choses fort curieuses. Au reste, ils n'ont aucune idée du christianisme, ni des sciences qu'on cultive en Europe ; toute leur science c'est le Coran, et leur nation est la première du monde : pour eux « la terre est encore le siége que Dieu a destiné à Mahomet son envoyé, et le prophète l'a léguée aux musulmans ses disciples. »

Rifa' at-pacha est un homme d'environ cinquante-cinq ans ; sa physionomie est pleine de bienveillance ; on lui attribue de la per-

spicacité et de l'intelligence dans les affaires : on lui reproche un défaut d'énergie. C'est la troisième fois qu'il est ministre des affaires étrangères.

Nous prîmes congé de lui à dix heures; il nous serra la main très-cordialement, en nous témoignant le plaisir que nous lui avions fait en acceptant son invitation.

Dans le harem, les femmes célèbrent l'iftar de la même manière.

Les musulmans qui ne passent pas la nuit entière dans des divertissements se couchent après le dîner; comme ils ne peuvent plus rien manger deux heures avant le lever du soleil, un tambour les réveille vers trois heures du matin, afin qu'ils aient le temps de faire un second repas.

Le lendemain, M. le comte de Sturmer me confia encore aux soins de M. de Schwarzhuber pour mes autres visites : il était impossible de me donner un guide plus aimable. Nous allâmes d'abord chez A' ali-pacha; mais il n'était pas chez lui, ce que j'ai beaucoup regretté. A' ali-pacha était président du conseil suprême de justice; le lendemain il y eut un changement de ministère, et il devint ministre des affaires étrangères à la place de Rifa' at-pacha, qui eut la justice. Le même changement amena à la tête du gouvernement Réchid-pacha en qualité de grand-visir, poste qu'il avait déjà occupé deux fois. Quand j'allai chez lui, sa nomination n'était pas encore publiée; j'y trouvai plusieurs solliciteurs : ils se prosternaient devant lui et voulaient lui baiser les pieds; il les en empêchait et les relevait avec bonté. Il vint à moi et me fit asseoir, non sur un divan, mais sur un canapé; tous ses appartements étaient meublés à l'européenne, sans luxe, mais avec goût. Il me parla de mon voyage en Palestine avec beaucoup d'intérêt, puis la conversation s'engagea sur la situation de l'Europe. Comme il s'exprime très-bien en français, je n'avais pas besoin d'interprète. J'ai été étonné de l'entendre parler de toute l'Europe avec infiniment de sagacité : il connaît les hommes et les choses. Il admet la liberté, et même sur des bases très-larges; mais il réprouve le mouvement actuel comme devant nécessairement conduire à l'anarchie et au despotisme. — « Croyez-vous à l'unité allemande, me dit-il? — Pas plus qu'à l'unité italienne. Je crois que les Etats d'Allemagne peuvent s'unir, mais ils ne se fondront jamais; et cette union, ce n'est pas le parlement de Francfort qui l'opérera. — Mais il y a tant de savants! — Oui, des savants sans Dieu et sans croyances. »

On nous apporta ensuite la pipe et le café. Comme il ne pouvait

fumer lui-même à cause du Ramazan, je refusai; mais il insista. Il me fit voir le kiosque qu'il faisait construire pour le Grand-Seigneur. C'est l'usage des hauts dignitaires : ils font bâtir près de leurs maisons de campagne un kiosque destiné uniquement pour le sultan quand il va les visiter. Le palais de Réchid-pacha est un des plus beaux du Bosphore, et des mieux situés. Je lui en fis l'observation : il y parut très-sensible, et m'engagea à voir son jardin et les différentes terrasses pour jouir de la vue, qui est magnifique. Quand je le quittai, il me prit la main à plusieurs reprises, et il me dit qu'il était heureux et fier de ma visite, et qu'il ne l'oublierait jamais.

Réchid-pacha, après avoir été ambassadeur à Paris, a été plusieurs fois ministre des affaires étrangères et grand-visir. C'est l'homme de la réforme : c'est pourquoi l'ancien parti l'appelle giaour-pacha. Quand il est au pouvoir, les Turcs sont plus traitables, les Francs plus respectés. Il est très-estimé du sultan, qui entre dans ses idées. On dit qu'il traite quelquefois les affaires sérieuses un peu trop légèrement, ce qui atténue la grande influence qu'il pourrait exercer.

Un homme qui lui est supérieur peut-être, quoique beaucoup plus jeune, et pour cela moins connu en Europe, c'est A'ali-pacha, dont j'ai déjà parlé; ses idées sont aussi avancées que celles de Réchid-pacha, et il est appelé à jouer le plus grand rôle en Turquie. Comme je tenais beaucoup à faire sa connaissance, je retournai encore une fois chez lui. En nous approchant de sa maison, les vagues étaient si fortes que nous fûmes longtemps sans pouvoir aborder. Dans l'intervalle, nous vîmes A'ali-pacha monter dans son caïque et s'éloigner. Je l'ai d'autant plus regretté que mon départ très-rapproché ne me permettait plus de revenir : les distances sont longues sur le Bosphore, et une seule visite prend souvent toute une matinée. Près de la côte d'Asie, nous rencontrâmes le comte de Sturmer; pour me dédommager, il voulut me conduire lui-même chez Fuad-effendi, rapporteur du divan impérial; mais il était aussi absent. Nous retournâmes donc à Bujukdéré en longeant la côte d'Asie, qui a plus de fraîcheur, plus de verdure que sa rivale d'Europe. Je fis quelques visites d'adieu; le soir je vis encore M. de Titoff. Le courrier de Vienne avait apporté des nouvelles importantes : la défaite de Charles-Albert à Custozza; les déplorables débats des parlements de Vienne et de Francfort, etc. A dix heures, le canon d'alarme nous apprit qu'un nouvel incendie avait éclaté à Constantinople. Quand on fait une promenade, on n'est jamais sûr de retrouver la maison qu'on a quittée. Trois semaines après mon départ, l'hôtel que j'habitais à Péra est devenu la proie

des flammes avec six cents maisons. Le consul général de France à Beyrouth, qui l'habitait alors, et plusieurs voyageurs que j'y avais laissés, ont perdu tous leurs effets.

Je pris congé de M. le comte et de Mme la comtesse de Sturmer, qui n'ont cessé, pendant tout mon séjour à Constantinople, de me combler de politesses, et le lendemain de bonne heure je retournai à Péra.

J'allai loger à l'hôtel d'Angleterre. Parmi mes connaissances je trouvai plusieurs nouveaux malades, entre autres l'archevêque et monseigneur Pompallier : le choléra, la peste, les fièvres intermittentes, les incendies, les rixes et les assassinats, tels sont les fléaux dont on est chaque jour menacé, et qui rendent le séjour de cette ville le plus triste que je connaisse, quoiqu'elle soit placée sur le plus beau point du globe.

J'utilisai les derniers jours que j'avais à passer à Constantinople par de nombreuses visites, et par des courses à tous les lieux qui offrent quelque intérêt, afin de bien connaître une ville dans laquelle je ne retournerai plus, s'il plaît à Dieu.

M. le baron de Testa, premier drogman de la mission d'Autriche, eut l'obligeance de me faire obtenir un firman du Grand-Seigneur pour visiter la Syrie, et je fis mes préparatifs de départ.



CHAPITRE V.

De Constantinople à Beyrouth.

Départ pour Beyrouth. — Calcédoine. — Nicomédie. — Nicée. — Mer de Marmara. — Détroit des Dardanelles. — Souvenirs classiques. — La Troade. — Ténédos. — Promontoire de Sigée. — Cap Baba. — Ile de Mételin. — Golfe d'Adramitti. — Smyrne. — Saint Polycarpe et saint Ignace. — Statistique religieuse. — Scio. — Scala-Nuova. — Ephèse. — Mer Icarienne. — Samos. — Les Sporades. — Patmos. — Saint Jean. — L'Apocalypse. — Milet. — Halicarnasse. — Cos. — Les Cyclades. — Rhodes. — Larnaca. — Ile de Chypre. — Arrivée à Beyrouth.

15 *Août*, à bord de l'*Impératrice*. Je m'embarque à quatre heures, et je reçois encore sur le bateau une dernière visite de plusieurs de mes amis. A part monseigneur Pompallier, M. Baily et sa famille, il n'y avait pas de passagers européens. Bientôt nous doublons la pointe du vieux sérail, et j'admire encore sa position, unique dans le monde.

Sur la côte de l'ancienne Bithynie, je salue une dernière fois Calcédoine en souvenir de son concile (451–453); puis Nicomédie, aujourd'hui Ismid, où périrent les quatre-vingts martyrs immolés par Valence. Les temples des empereurs rivalisaient avec ceux des dieux dans cette opulente cité. C'est de là que Pline le Jeune écrivit à Trajan cette lettre sur les premiers chrétiens, qui est restée célèbre dans les annales de l'Eglise; c'est là que Constantin reçut la grâce du baptême, et qu'il mourut.

Je salue aussi les ruines de Nicée, ville chère à tout catholique. C'est du plus profond de mon cœur que je récite le symbole auquel, avec la grâce de Dieu, je veux demeurer attaché jusqu'au dernier souffle de ma vie.

Les croisés, avant de prendre Nicée, et en souvenir, sans doute, de la prise de Jéricho par les Hébreux, voulurent purifier la ville par leurs prières; ils firent le tour des murailles en y jetant de l'eau bénite et en chantant de saints cantiques. Les habitants, croyant

que les chrétiens voulaient s'emparer de leur ville par la magie, sortirent pour les attaquer et furent vaincus [1].

Favorisés par le courant et par le vent du nord, nous avançons rapidement dans la mer de Marmara, filant neuf nœuds et demi à l'heure : depuis longtemps nous avons perdu de vue les îles des Princes. Quand le temps est clair, on voit presque toujours les deux rives de la mer de Marmara. C'est pendant la nuit que nous passons devant le mont Olympe, l'embouchure du Granique, l'île de Marmara, et la presqu'île de Cizyque, pays des Dolions tués par Hercule : selon le poète Apollonius, les géants qui habitaient la *Montagne aux Ours* avaient six bras.

Le 16 *Août*, à cinq heures du matin, notre bateau s'arrête à Gallipoli, en face des ruines de Lamsaque, qui rappellent Thémistocle et la générosité du grand roi. Le détroit des Dardanelles est beaucoup plus large, mais aussi beaucoup moins beau que le Bosphore : les collines sont moins hautes, moins accidentées, arides, presque désertes. Vers sept heures, nous sommes stationnés entre Sestos et Abydos, si souvent chantés par les poètes : c'est le point le plus resserré et le plus fortifié du canal. Onze châteaux forts, six sur la côte d'Europe, avec 319 canons, cinq sur la côte d'Asie, avec 418 canons, défendent l'entrée des Dardanelles; toutes ces fortifications ont été renouvelées par des ingénieurs russes, de sorte qu'elles présenteraient un système de défense formidable, si elles étaient dans des mains plus intelligentes. Nous voyons encore ces batteries sans affûts et d'un immense calibre, auprès desquelles s'élèvent des pyramides de boulets en marbre : ces boulets sont les colonnes d'Alexandria-Troas, auxquelles les Turcs ont donné cette destination barbare [2]. Dans sa partie la plus étroite, l'Hellespont a environ 4,000 pieds.

Les souvenirs classiques se présentent ici en foule : les Argonautes, Xerxès, Alexandre; et plus loin, la plaine de Troie, le mont Ida, le Scamandre, Achille, Hector, Enée, Virgile et Homère : je voyais à une faible distance l'embouchure du Simoïs; sur le rivage, les

[1] Voir les Poèmes de Gilon de Paris dans le *Thesaurus anecdotorum* de don Martène.

[2] M. de Lamartine a dit : « Il n'est pas vrai que les Turcs dégradent la nature, ou les ouvrages de l'art; leur seule manière de ruiner tout est de ne rien améliorer. » (*Voyage*, tom. II, pag. 172.) Consultez sur la destruction par les Turcs des belles ruines d'Alexandria-Troas, le *Voyage de M. le duc de Raguse*, tom. II. Gezzar-pacha a achevé de détruire, ces dernières années, tous les monuments de la côte de Syrie, pour bâtir sa mosquée de Saint-Jean-d'Acre.

tumulus élevés aux mânes des héros d'Ilion, et j'avais le regret de ne pouvoir fouler ce coin de terre dont le nom, par le seul charme de la poésie, sera transmis aux derniers âges du monde.

Une quantité de vaisseaux attendaient depuis des mois entiers, à l'entrée du détroit, le vent du sud, si rare dans cette saison, pour pénétrer dans la mer de Marmara. Dans le nombre, il y avait un navire piémontais. A notre approche, il hissa le pavillon tricolore italien pour narguer le vapeur autrichien.

Nous fûmes bientôt en face de Ténédos, *insula dives opum*, si pauvre aujourd'hui : ses coteaux nus et brûlés semblent inhabitables. Cependant, dans l'intérieur, et même près du village de Ténédos, vis-à-vis de la Troade, il y a quelques vignobles dont le vin a assez de réputation : presque tout celui qu'on boit à Constantinople et dans les environs passe pour du vin de Ténédos. On aperçoit, au milieu de la mer Egée, la côte montueuse d'Imbro, et la grande île de Lemnos, derrière laquelle s'élève la cime du mont Athos. Nous passons entre Ténédos et le promontoire de Sigée, si célèbre par le tombeau d'Achille et les combats des Grecs et des Troyens; c'est là qu'Alexandre en voyant le tombeau d'Achille s'écria : « O héros fortuné d'avoir eu un Homère pour chanter tes victoires ! » La côte d'Asie est garnie de montagnes couvertes de loin en loin de quelque peu de végétation.

A midi nous nous arrêtons au cap Baba. Un petit fort carré à l'extrémité du promontoire, des masures en pierres, deux mosquées, quelques arbres, un peu de terre, des vignes, tel est ce cap à l'entrée du canal de Mételin. La grande île de Mitylène, l'ancienne Lesbos, se présente du côté du nord sous l'aspect le plus majestueux; des montagnes imposantes, un rivage gracieux, des forêts d'oliviers, de vertes collines, des plaines fertiles, des baies profondes, un ciel toujours pur, en font un des plus agréables séjour de la terre : il semble que rien ne manque à son bonheur; et pourtant, on pourrait encore adresser à ses maîtres ces vers de Racine :

> Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,
> Epouvantent encor toute la mer Egée. (*Iphigénie.*)

La patrie de Théophraste, de Sapho, de Pittacus et d'Alcée, ces rives harmonieuses qui ont retenti des premiers accents de la musique et de la poésie, sont aujourd'hui silencieuses et désolées. Pendant l'insurrection de la Grèce, l'île de Lesbos a été ravagée

par les Turcs, et, dans l'île entière, on trouve encore des traces de cette sanglante dévastation.

Nous passons devant le golfe d'Adramitti, au fond duquel était le pays d'Antandros, où vinrent se réfugier les restes d'Ilion.

> Auguriis agimur divum, classemque sub ipsa
> Antandro et Phrygiæ molimur montibus Idæ. (*Æneid.*, lib. III.)

La ville d'Adrumète avait été fondée par les Athéniens; elle est encore aujourd'hui assez considérable. Ce fut sur un vaisseau d'Adrumète que saint Paul fut embarqué à Césarée pour être conduit à Rome. (Act. XXVII, 2.)

Les côtes de l'île de Mételin fuyaient trop rapidement; j'aurais voulu ralentir la course de notre bateau. Nous venions de voir sur une colline le fort de Molivo, bâti par les Génois sur l'emplacement de l'ancienne Méthymne, puis Pétra, et déjà nous étions vis-à-vis de la capitale de l'île. Elle est au pied des montagnes, entourée de villages et de maisons de campagne qui se perdent au milieu de forêts d'oliviers; en avant dans la mer, une presqu'île est couronnée d'une forteresse d'une éclatante blancheur. Nous ne nous y arrêtâmes que peu d'instants. La population de l'île entière est de 40,000 habitants. Saint Paul descendit à Mitylène en revenant de la Troade. (Act. XX, 14.)

A la tombée de la nuit, nous passons devant le cap Noir (*Cara Bournou*), et nous entrons dans le golfe de Smyrne, cette magnifique avenue de la capitale de l'Ionie, la reine des cités de l'Asie et la fleur du Levant. Des feux brillaient dans les vallées et sur le penchant des collines. Quand la nuit fut close, la pleine lune se leva majestueusement derrière les montagnes de l'Eolide, et vint éclairer de sa douce lumière un des sites les plus ravissants de la terre. A dix heures, mille lumières qui se multipliaient dans le miroir des eaux, nous annoncèrent l'approche de Smyrne, et bientôt nous jetâmes l'ancre au milieu de la rade. Elle était déserte; je m'étais attendu à y trouver des navires de toutes les nations, et je ne voyais que de loin en loin quelques mâts qui se tenaient à l'écart, à une grande distance du rivage. Un canot s'approche à force de rames, et une voix s'écrie : « Le choléra ravage la ville depuis trois jours; tout le monde se sauve ! » Puis elle ajoute : « Charles-Albert a signé une honteuse capitulation à Milan; il est retourné dans ses Etats : Gênes a proclamé la république. »

17 *Août*. Comme nous devions changer de bateau pour continuer notre voyage, la plupart des passagers, sans vouloir descendre à terre, se rendirent à bord du *Stamboul*, qui devait nous conduire à Beyrouth. Tout au matin, le capitaine de l'*Impératrice*, qui avait été rempli d'attentions pour moi, me donna son canot et j'allai à terre. Je me fis conduire chez les Lazaristes, qui me reçurent avec toute sorte d'égards et voulurent bien m'accompagner dans mes courses; je désirais me rendre chez l'archevêque : il était à la campagne et ne devait revenir que le lendemain. J'eus extrêmement à me louer de l'accueil que me fit le consul général d'Autriche, M. Mihanowitsch.

Je parcours toute la ville : elle est dans la plus grande consternation. La plupart des maisons sont désertes, les bazars sont fermés; on ne rencontre dans les rues que des convois funèbres, et de longues files de chameaux chargés de femmes, d'enfants et de bagages, qui fuient dans les montagnes ou vers la mer. Plus de vingt mille personnes, depuis trois jours, ont déjà quitté la ville; les autres s'enferment dans leurs maisons. Tel est aujourd'hui l'état de la plus belle et la plus joyeuse cité de l'Orient.

La ville de Smyrne a été bien diversement jugée par les voyageurs, et elle doit l'être, selon qu'on arrive d'Europe ou de la Turquie. De quelque pays qu'on vienne, on trouve sa situation magnifique; mais quand on a vu les grandes villes de l'Europe et qu'on entre dans les rues étroites, sales, tortueuses d'une ville turque, où il n'y a que des maisons en bois, des fenêtres grillées, des cimetières, des chapelles sépulcrales, des ânes et des chiens, on est désenchanté, et on ne comprend guère comment on a pu comparer Smyrne à Marseille[1] ou à Paris. D'un autre côté, ceux qui ont voyagé longtemps dans ce vaste désert, ce tombeau décrépit, qu'on nomme empire ottoman, sont heureux de rencontrer sur leur passage une ville ancienne et célèbre qui n'est pas un monceau de ruines, et dans laquelle un étranger, quel qu'il soit, est sûr de trouver un bienveillant accueil dans une société toute européenne.

La population de Smyrne est de 140,000 âmes : la moitié à peu près sont des Turcs; les autres nations sont les Grecs, les Juifs, les Arméniens et les Francs.

[1] « Smyrne ne répond en rien à ce que j'attendais d'une ville d'Orient, a dit M. de Lamartine; c'est Marseille sur la côte de l'Asie mineure. » C'est dans la même ville que l'illustre voyageur a fait cette profession de foi : « Le saint-simonisme a en lui quelque chose de vrai, de grand et de fécond : *l'application du christianisme* à la société politique, la législation de la fraternité humaine; sous ce point de vue, *je suis saint-simonien.* » (*Voyage en Orient*, tom. II, pag. 179).

MM. Michaud [1] et le maréchal Marmont [2] ont donné une description aussi complète qu'intéressante de Smyrne, de ses environs et de son immense commerce; plusieurs autres voyageurs ont parlé du mont Pagus, du château bâti par Alexandre, de la naissance d'Homère, de l'Hermus fangeux et du divin Mélès, des bains de Diane, des délicieuses villas de Bournabat, du lac où Tantale subit le supplice auquel il fut condamné par les dieux, des chevaliers de Rhodes, de Tamerlan, de Mahomet Ier, enfin des contrées fertiles qui ceignent cette ville favorisée du ciel et qui pourrait être le plus heureux séjour de la terre.

En 1826, le colonel Fabvier ayant échoué dans la tentative de s'emparer de l'île de Scio, les Turcs furieux massacrèrent les Grecs partout où ils les trouvaient : sept à huit mille Smyrniotes furent immolés de la sorte.

Je n'ajouterai que quelques mots touchant la situation de l'Eglise catholique à Smyrne.

Cette ville fut une des premières qui eut une petite société de fidèles : l'Eglise de Smyrne est une des sept de l'Apocalypse. Saint Polycarpe, disciple de saint Jean, en fut le premier évêque. On croit que c'est lui qui est *l'ange* de l'Eglise de Smyrne, désigné dans l'Apocalypse, dont l'Esprit du Seigneur parle en ces termes : « Je sais » ton affliction et ta pauvreté, mais tu es riche en effet; je sais les » calomnies dont tu es noirci par ceux qui se disent Juifs et ne le » sont pas, mais qui sont une synagogue de Satan. Ne crains rien de » ce que tu auras à souffrir. Le démon mettra bientôt quelques-uns » de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés. Sois fidèle jusqu'à » la mort, et je te donnerai la couronne de vie. » (Apoc. II, 8.)

Le saint évêque fut arrêté par Hérode, irénarque de Smyrne, et conduit dans sa ville épiscopale, monté sur un âne. Le proconsul, au milieu d'une multitude de païens et de Juifs, (ceux-ci étaient les plus empressés), l'attendait dans l'amphithéâtre : « Jure par la fortune de César, dit le proconsul, et je te renverrai; dis des injures au Christ. » Polycarpe répondit : « Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers et il ne m'a jamais fait de mal; eh ! comment pourrais-je dire des injures à mon roi qui m'a sauvé? Puisque vous cherchez une vaine gloire à me faire jurer par ce que vous appelez la fortune de César, et que vous faites semblant de ne pas savoir qui je suis,

[1] *Correspondance d'Orient*, tom. I, lettre 10 et suiv.

[2] *Voyage*, tom. II.

écoutez ce que je vais vous dire en toute assurance : Je suis chrétien. Que si vous voulez connaître la doctrine des chrétiens, donnez-moi un jour et je vous instruirai. » Le proconsul dit : « Persuade le peuple. » — *Polycarpe.* « A vous, je crois devoir vous parler; car on nous a appris à rendre aux puissances établies de Dieu l'honneur qui leur est dû et qui n'est point incompatible avec notre religion. Mais pour ce peuple, il n'est pas digne, à mes yeux, que je me justifie devant lui. » *Le proconsul.* « J'ai des bêtes auxquelles je te jetterai si tu ne changes de sentiments. » — « Faites-les venir, » répondit Polycarpe. — *Le proconsul.* « Je te ferai consumer par le feu, si tu méprises les bêtes. » *Polycarpe.* « Vous me menacez d'un feu qui brûle un moment et s'éteint bientôt; mais vous ne connaissez pas le feu du jugement futur, ce feu réservé pour l'éternel châtiment des impies. Mais que tardez-vous, faites paraître tout ce qu'il vous plaira. » Un héraut cria trois fois, au milieu de l'amphithéâtre : *Polycarpe a confessé qu'il était chrétien.* — « Que Polycarpe soit brûlé vif, » répondit le peuple.

Le bûcher préparé, Polycarpe ôta sa ceinture et ses habits. Ses bourreaux voulaient l'attacher au poteau : « Laissez-moi ainsi, leur dit le saint : celui qui me donne de supporter le feu me donnera aussi de rester ferme sur le bûcher, sans qu'il soit besoin de vos clous. » Le vieillard regarda ensuite le ciel et dit : « Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de votre bien-aimé et béni Fils Jésus-Christ, par qui nous avons appris à vous connaître ; Dieu des anges, des Puissances, de toute créature et de toute la génération des justes qui vivent devant vous : je vous bénis de ce que vous avez daigné m'accorder ce jour et cette heure pour être compté parmi vos martyrs, pour boire le calice de votre Christ, afin de ressusciter à la vie éternelle et pour l'âme et pour le corps, dans l'incorruption du Saint-Esprit. Qu'aujourd'hui je sois reçu parmi vos saints en votre présence, comme une hostie agréable, ainsi que vous l'avez disposé d'avance, que vous me l'avez manifesté et que vous l'accomplissez maintenant, ô vous, Dieu de toute vérité ! C'est pourquoi je vous loue de tout, je vous bénis, je vous glorifie avec le Christ éternel et céleste, votre Fils bien-aimé; avec lequel et avec le Saint-Esprit gloire soit à vous maintenant et dans les siècles à venir. Amen. » Le feu fut mis au bûcher : les flammes se déployèrent autour de la tête du martyr, comme une voile de vaisseau enflée par le vent. Il ressemblait à de l'or ou à de l'argent éprouvé au creuset, et il exhalait comme une odeur d'encens ou de parfum qui

se répandit dans tout l'amphithéâtre. Enfin les méchants, voyant que le feu ne pouvait le consumer, ordonnèrent à un confecteur [1] d'aller le percer de son poignard : ce qu'il fit; et des veines du vieillard il sortit une telle quantité de sang que le feu en fut éteint.

Les Juifs engagèrent le proconsul à refuser aux chrétiens le corps de Polycarpe, « de peur, disaient-ils, qu'ils ne quittent le crucifié pour l'adorer. » « Ils ne savaient pas, » observent les fidèles qui ont dressé les actes du saint martyr, « que nous ne pouvons jamais ni quitter Jésus-Christ, ni en adorer [2] un autre. Car pour lui, nous l'*adorons* comme le Fils de Dieu; quant aux martyrs, nous les *aimons*, avec justice, comme les disciples et les imitateurs de Jésus-Christ, à cause de l'amour extrême qu'ils ont montré pour leur roi et leur maître. Nous retirâmes ses os, » ajoutent-ils, « plus précieux que l'or et les pierreries, et nous les mîmes dans un lieu convenable où, avec la grâce de Dieu, nous nous réunirons pour célébrer la fête de son martyre, afin de nous rappeler le souvenir de ceux qui ont combattu avant nous et de nous animer nous-mêmes aux combats que nous réserve l'avenir [3]. »

Ces choses se passaient en 166, et sont une éclatante justification de la doctrine catholique touchant la vénération que l'Eglise a toujours professée pour les reliques de ses saints.

On voit encore l'emplacement de l'amphithéâtre de Smyrne, et le lieu où les fidèles déposèrent les restes vénérés de leur évêque.

Pendant que Polycarpe gouvernait l'Eglise de Smyrne, saint Ignace, évêque d'Antioche, vint dans cette ville, en allant à Rome subir le martyre. Ignace fut visité à Smyrne par plusieurs évêques et par les chrétiens qui arrivèrent en foule pour le voir : ce fut de là qu'il écrivit à quelques Eglises des lettres qui sont parvenues jusqu'à nous. Ignace était chargé de chaînes; il avait été condamné à mort à Antioche par Trajan lui-même, qui avait rendu cet arrêt remarquable : « Nous ordonnons qu'Ignace, lequel prétend qu'il porte en lui le crucifié, soit enchaîné par les soldats, et conduit dans la grande Rome, pour être dévoré par les bêtes *pour les plaisirs du peuple* [4]. »

[1] On appelait *confecteurs* ceux qui étaient chargés d'achever les bêtes et les gladiateurs blessés à mort dans l'amphithéâtre.

[2] C'est ainsi que nous traduisons σεβεσθαι, qui est le terme déjà employé dans la phrase précédente pour signifier le culte que les chrétiens rendaient à Jésus crucifié, c'est-à-dire l'adoration, et qui évidemment est encore pris ici dans le même sens.

[3] *Actes de saint Polycarpe.*

[4] *Actes de saint Ignace.*

Voici quel est aujourd'hui l'état de l'Eglise de Smyrne, dont l'archevêque porte le titre de vicaire apostolique de l'Asie mineure.

Eglises paroissiales.

En ville	Eglise des Capucins : Saint-Polycarpe. Eglise des Socolans (Récollets) : Sainte-Marie.
Hors de ville	à Bournabat : Sainte-Marie. à Boudja : Saint-Jean-Baptiste.

Eglises particulières, ouvertes au public.

Le Sacré-Cœur, chez les Lazaristes.
Le collége de la Propagande, chez les Lazaristes.
Chapelle des Sœurs de la charité.
Chapelle de l'hôpital français.
Deux autres petites chapelles.
Il y a 14,000 catholiques à Smyrne.

Maisons d'éducation pour les garçons.

Le collége de la Propagande. *Professeurs :* 6 Lazaristes et 8 externes ecclésiastiques ou laïques; *élèves* 160, dont 75 internes.

Le collége des Méchitaristes. *Professeurs :* 6 prêtres; *élèves* 30, tous Arméniens.

Ecole des Frères de la doctrine chrétienne. *Professeurs :* 7 Frères; *élèves* 300 pendant le jour, 60 à l'école du soir, parmi lesquels 40 Grecs schismatiques.

Au Sacré-Cœur. *Professeurs :* 5 Lazaristes et 2 Frères. (*Le nombre des élèves se trouve omis dans mes notes.*)

Ecole des Capucins. *Pour la paroisse et l'école :* 8 prêtres et 3 Frères; *élèves* 30.

Ecole des Socolans. *Pour la paroisse et l'école,* 10 prêtres et quelques Frères; *élèves :* 40.

Ecole de M. Roux (mixte). *Professeurs laïques* 7; *élèves* 80, dont 56 catholiques.

Ecole de MM. de la conférence de Saint-Vincent pour les garçons et pour les filles : 50 *élèves* des deux sexes.

Ecoles des filles.

Ecoles des Sœurs de la charité. *Religieuses,* 18 : *élèves* 450, dont 80 Arméniennes schismatiques et quelques Grecques.

Cinq autres écoles tenues par des demoiselles, dont la principale compte 45 élèves, deux autres 20, et les deux dernières 15.

A Bournabat il y a 3 Socolans prêtres et 1 Frère.

A Boudja, 1 prêtre curé.

Tous ces établissements sont sous la surveillance de l'archevêque. Il y a en outre 10 prêtres séculiers à Smyrne.

Tous les établissements d'éducation, de même que les prédicateurs, jouissent de la liberté la plus illimitée.

J'ai visité plusieurs de ces écoles. Chez les Sœurs de la charité, entre autres, j'ai trouvé une de ces bonnes religieuses avec soixante petites filles sous les combles, où il y avait une température de 32 degrés Réaumur. Ce sont les plombs de Venise sous le soleil de Smyrne.

Smyrne, comme le Caire et Constantinople, est célèbre par ses incendies; le dernier, celui de 1845, a dévoré quatre mille maisons: il s'est arrêté au couvent des Sœurs de la charité, après en avoir détruit la moitié. Grâce aux secours venus de France, notamment de l'Œuvre de la propagation de la foi, ces saintes femmes, qui civilisent l'Orient bien autrement que les livres, les discours et les journaux qui viennent d'Europe, ont pu relever les murs de leur maison avec une propreté, un art auquel on s'attend peu dans un tel pays. Mais leur demeure est déjà trop petite pour tous les enfants qui viennent y chercher l'instruction en apprenant à aimer Dieu et à le servir. J'ai été profondément attendri en me trouvant dans ces étuves brûlantes, où ces religieuses, peu habituées à un pareil climat, s'enferment, loin de leur patrie, avec des enfants qui leur sont étrangers, pour leur distribuer un pain que leurs mères ne sauraient leur donner.

Au moins les Turcs, plus éclairés et plus tolérants que bien des gouvernements de l'Europe, ont le bon esprit de les respecter. La procession de la Fête-Dieu se fait à Smyrne, comme à Constantinople, publiquement et avec la plus grande solennité. Toutes ces jeunes filles, vêtues de blanc, marchant modestement sous la conduite des Sœurs en chantant des cantiques devant le Dieu qui protége leur innocence au milieu d'un peuple barbare et corrompu, et dans ces rues où les femmes des Orientaux, avilies à leurs propres yeux, osent à peine se montrer, sont un spectacle si nouveau, si touchant, que toute la population l'admire et s'y associe. L'année dernière, un pacha a été pris d'un tel enthousiasme qu'il a envoyé la musique de

son régiment pour accompagner le saint Sacrement pendant toute la procession.

Voici un autre fait qui s'est passé il y a peu de jours : les Sœurs de la charité et les ordres religieux rendent d'immenses services à toute la population par les soins qu'ils donnent aux cholériques, sans distinction de religion. Un Père capucin sortait d'une caserne où il avait soigné plusieurs soldats musulmans, lorsqu'il fut rencontré par le colonel ; celui-ci alla au-devant de lui et le pria de revenir le lendemain à l'heure qu'il lui indiqua. Le Capucin revint avec un de ses frères : le colonel les reçut avec beaucoup de marques de respect ; il leur dit que les musulmans célébraient une grande fête ce jour-là ; il les conduisit sur un balcon où il avait fait mettre des tapis, et il leur donna la place d'honneur entre un grand nombre d'officiers de son état-major ; ensuite il fit défiler toute la garnison, avec la musique en tête, devant les deux Capucins.

J'ai appris, pendant que j'étais en Palestine, qu'après la cessation de l'épidémie, le gouverneur de Smyrne s'est rendu chez les Sœurs de la charité et chez les missionnaires pour leur exprimer ses sentiments de reconnaissance et ceux de toute la population. Une somme annuelle a été allouée depuis, par le gouvernement, aux dignes Filles de saint Vincent de Paul pour l'établissement d'un dispensaire. Ce fait, inouï en Turquie, peut être considéré comme une reconnaissance officielle des Sœurs de la charité par le gouvernement ottoman.

Il paraît que les Grecs de Smyrne tiennent d'une manière toute spéciale à ne pas faire mentir le proverbe *Græca fides nulla fides*. Dans une population si mélangée, les mariages mixtes sont fréquents ; il s'en est fait un grand nombre ces dernières années entre des Grecs et des catholiques, toujours avec la permission de l'archevêque et la promesse de faire élever les enfants dans l'Eglise catholique : sur soixante Grecs qui se sont mariés de la sorte, *il n'y en a pas un seul qui ait tenu parole.*

Le soir je me rendis à bord du *Stamboul*. Heureusement que j'avais pris ma place de Constantinople à Beyrouth : je trouvai un bateau tellement encombré de fuyards qu'on pouvait à peine faire un pas sur le pont ; il y en avait trois ou quatre cents qui se réfugiaient dans l'île de Scio, où la maladie n'avait pas encore éclaté. Je m'attendais à quelques cas de choléra pendant la nuit : ce qui n'eut pas lieu cependant. Nous partîmes à 7 heures du soir, et nous arrivâmes à Scio à quatre heures du matin.

sortir encore toute la fraîcheur des riants paysages qui s'étendent à leurs pieds.

Scio est une des sept villes qui se disputèrent la gloire d'avoir donné le jour à Homère.

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salomis, Chios, Argos, Athenæ :
Orbis de patria certat, Homere, tua.

On croit qu'Homère a tenu une école à Scio, qu'il y a composé son Odyssée et qu'il y est mort.

La plage opposée a été visitée par les plus grands hommes de l'antiquité : Alexandre, Antiochus, Annibal, Auguste, Pompée, Cicéron ; elle rappelle les désastres de la flotte d'Antiochus, équipée par les soins d'Annibal, qui fut détruite par les Romains. Ce fut aussi dans la rade de Tchesmé (l'ancienne Cyssus) qu'en 1770 la flotte turque fut incendiée par l'escadre russe, commandée par Alexis Orloff.

Nous repartons à huit heures, et en traversant le golfe de Scala-Nuova, nous voyons sortir du sein des eaux l'immense rocher qui termine au nord l'île de Samos. Nous étions vis-à-vis des ruines d'Ephèse, qui recouvrent encore aujourd'hui une étendue fort considérable, malgré tout ce qui a été enlevé par les Turcs pour construire les mosquées de Constantinople. On reconnaît encore l'emplacement et les débris du plus beau temple de la Grèce et l'une des sept merveilles du monde [1]. Il est impossible de passer devant les ruines de cette ville célèbre sans penser à saint Paul, qui y a demeuré deux ans. Ce fut pendant ce temps que s'éleva contre lui la fameuse sédition de Démétrius et des orfèvres d'Ephèse, qui faisaient en argent de petits temples de Diane, ce qui leur produisait un grand gain. Les prédications de l'Apôtre nuisaient considérablement à leur industrie; ils organisèrent donc une émeute, en criant par la ville : « Grande » est la Diane des Ephésiens ; » et ils se saisirent des compagnons de Paul. Le concours était très-grand et très-tumultueux, mais la plupart ne savaient pourquoi ils étaient assemblés. Saint Paul voulait se présenter au peuple, les disciples l'en empêchèrent. Enfin le greffier de la ville ayant calmé la multitude, leur dit : « Ephésiens, » quel est l'homme qui ignore que la ville d'Ephèse vénère particulière» rement la grande Diane et sa statue descendue du ciel ? Puisqu'on

[1] *Voyage de M. le duc de Raguse*, tom. II. Ephèse.

» ne peut le contester, demeurez en repos et ne faites rien inconsi-» dérément. Ceux que vous avez amenés ne sont coupables ni de sacri-» lége, ni de blasphème contre votre déesse. Si Démétrius et les » ouvriers qui sont avec lui ont quelque plainte à faire contre quel-» qu'un, il y a des jours d'audience et nous avons des proconsuls : » qu'ils invoquent la justice. » (Act. xix.) Cet appel aux sentiments d'équité des Ephésiens eut un plein succès. Aujourd'hui encore, il y a bien des gens qui rejettent la doctrine de saint Paul pour les mêmes motifs que les orfèvres d'Ephèse.

Saint Jean l'Evangéliste a longtemps vécu dans cette ville avant et après son exil à Patmos, et il y est mort. C'est du lieu de son exil que, s'adressant à l'ange de l'Eglise d'Ephèse, il avait dit : « Si tu » ne fais pénitence, je transporterai ta lumière à un autre lieu. » (Apoc. ii, 5). Il y a longtemps que cet oracle s'est accompli, et il n'y a plus aujourd'hui, au milieu des ruines d'Ephèse, que le chétif village d'Aja-Selouk (agios Theologos), c'est-à-dire, Saint-Théologien, qui est le nom qu'on donnait à saint Jean.

« Ce village, dit M. le duc de Raguse, fut d'abord un faubourg d'Ephèse, puis la ville des Grecs, ensuite la ville des Turcs, et enfin le néant, comme il arrivait toujours, au bout d'un certain nombre d'années, sous le gouvernement des Ottomans[1]. »

Plusieurs pensent que la sainte Vierge est venue à Ephèse avec saint Jean : nous traiterons cette question en parlant du mont Sion.

Le golfe de Scala-Nuova (Néopolis), que nous venons de parcourir, est la mer Icarienne où, selon la fable, le fils de Dédale périt dans les flots.

Nous passâmes entre les deux îles de Samos et de Nicaria, en laissant à notre droite les petites îles Fourmis. On ne voit aucun village sur la côte occidentale de Samos. Les arêtes de ces montagnes de marbre sont couronnées de sapins jusqu'à mi-côte; les sommets sont nus, tandis que des amandiers, des oliviers, des citronniers prospèrent dans les vallées. Samos était fameuse dans toute la Grèce par le culte qu'elle rendait à Junon, qui y était née; elle était riche et puissante : il lui reste à peine 20,000 habitants. Pythagore, d'abord athlète, puis inventeur des intervalles musicaux et du carré de l'hypothénuse, était de Samos; Anacréon et Hérodote l'ont habitée, Polycrate y fit fleurir le commerce, les arts et les sciences.

Saint Paul descendit à Samos en allant à Milet. (Act. xx, 15).

[1] *Voyage*, tom. II.

L'île de Nicarie est l'île favorite des pirates dans le poème de lord Byron, le *Corsaire*.

Toutes les Sporades sont formées de rochers abruptes extrêmement découpés; notre navigation, dans cet archipel célèbre, est secondée par un vent du nord qui tempère les ardeurs du soleil. La mer, légèrement agitée, est d'un bleu inimitable; le ciel, d'une teinte plus pâle, nuance ce magnifique tableau dans lequel tout est immense, suave; l'âme est transportée dans des régions inconnues: nous approchons de l'île de Patmos. Je distingue sur les collines un village, une église, un couvent; on montre, au bord de la mer, la grotte où le disciple bien-aimé a vécu dans l'exil, loin des hommes, mais en participation des secrets des anges. Saint Jean, après avoir été plongé dans de l'huile bouillante, près d'une porte de Rome, fut relégué par Domitien dans l'île de Patmos *pour avoir rendu témoignage à Jésus* (les Romains se servaient de cette île comme de lieu de bannissement ou de déportation [1]); il y eut la révélation de l'Apocalypse, et retourna à Ephèse après la mort de Domitien.

Pour me mettre à l'unisson de tout ce qui m'entoure, je relis l'Apocalypse. Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble que je ne l'ai jamais si bien comprise, notamment les passages suivants :

« Et le cinquième ange sonna de la trompette, et je vis un astre » tombé du ciel sur la terre, et auquel la clef du puits de l'abîme fut » donnée. Et il ouvrit le puits de l'abîme, et il s'éleva du puits une » fumée, comme la fumée d'une grande fournaise; et le soleil et » l'air furent obscurcis de la fumée du puits.

» Et je vis s'élever de la mer une bête qui avait sept têtes et dix » cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms » de blasphème.... Et je vis une de ses têtes comme blessée à mort; » mais cette plaie mortelle fut guérie, et toute la terre, dans l'ad- » miration, suivit la bête. Et ils adorèrent le dragon, parce qu'il avait » donné la puissance à la bête; et ils adorèrent la bête, disant : Qui » est semblable à la bête, et qui peut combattre contre elle? Et il lui » fut donné une bouche proférant des paroles d'orgueil et de blas- » phème, et le pouvoir lui fut donné pendant quarante-deux mois. » Et elle ouvrit la bouche pour blasphémer contre Dieu, pour blas- » phémer son nom et son tabernacle, et ceux qui habitent dans le » ciel. Et elle reçut le pouvoir de faire la guerre aux saints et de les

[1] Strab. 10, 767; Plin. 5, 12.

» vaincre, et la puissance lui fut donnée sur toute tribut, sur tout » peuple, sur toute langue, et sur toute nation.

» Tous les habitants de la terre l'adorèrent : tous ceux dont les » noms ne sont pas écrits dans le livre de vie de l'agneau immolé » dès la création du monde. Si quelqu'un a des oreilles, qu'il en» tende. (XIII.)

. . . .

» Enfin, je vis un ange descendant du ciel, ayant la clef de l'abîme, » et une grande chaîne en sa main. Et il prit le dragon, l'ancien » serpent, qui est le diable et Satan, et il le lia pour mille ans. Et » il le précipita dans l'abîme, et il l'y enferma, et en scella l'entrée » sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que les » mille ans fussent accomplis. » (XX.)

Sur quoi je dis de grand cœur : Amen.

Il n'y a rien de plus saisissant que de lire, entre l'île de Patmos et les côtes de l'Asie où florissaient les sept Eglises d'Ephèse, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée, les menaces que saint Jean leur adressait, si elles ne voulaient pas se convertir au Seigneur, rejeter les mauvaises doctrines, s'abstenir des viandes impures, sortir de leur état de tiédeur ; et de voir, par leur état actuel, comment ces oracles se sont accomplis. Ce n'est pas l'islamisme qui a éteint ces flambeaux de la primitive Eglise ; ce sont les fausses doctrines, la corruption et la tiédeur dans l'observation de la loi. Ces dissolvants sont bien autrement funestes pour les sociétés chrétiennes que les chocs de la barbarie.

L'île de Patmos est habitée aujourd'hui par quatre ou cinq mille Grecs. Pendant que je lisais l'Apocalypse, un Turc avait étendu près de moi son petit tapis ; puis se tournant vers la Mecque, il fit sa prière, en mettant vingt fois son front contre terre. Peu lui importent les regards indiscrets, railleurs peut-être, de tous ceux qui l'entourent ; le respect humain ne l'empêche pas d'accomplir ce qu'il regarde comme un devoir : tandis que tant de chrétiens se laissent détourner du culte qu'ils doivent au vrai Dieu par la seule crainte de s'exposer au ridicule !

Du côté de la terre ferme, l'île d'Agathonisi nous empêche de voir l'embouchure du Méandre célébré par les poètes à cause de la quantité de cygnes qu'on voyait sur ses rives.

Ad vada Mæandri concinit albus olor.

C'est là que Louis VII remporta sa première victoire sur les Turcs.

L'armée française passa le fleuve à travers une grêle de flèches et de traits. « Le roi, dit Odon de Deuil, traversa aussi le fleuve ; partout où le portait son coursier, le monarque mettait en fuite ou écrasait les bataillons ennemis : il sema des cadavres, *de cadaveribus seminavit*, jusque dans les défilés des montagnes. »

Le Méandre arrosait les villes de Priène et de Milet. Ces deux villes, comme Ephèse, sont totalement détruites et abandonnées, mais il en reste des ruines considérables [1]. A l'époque de Strabon, Milet était au bord de la mer, elle avait quatre ports : elle se trouve aujourd'hui fort avant dans les terres.

Lorsque saint Paul vint à Milet dans son troisième voyage, il était pressé d'aller à Jérusalem pour la Pentecôte ; ne pouvant aller à Ephèse, il fit venir les prêtres de cette ville, et il prit congé d'eux au milieu de l'assemblée des fidèles par l'admirable discours qui nous a été conservé dans les Actes des Apôtres. « Ensuite il se mit à genoux » et pria avec eux tous. Tous répandirent d'abondantes larmes ; et, se » jetant au cou de Paul, ils l'embrassaient, affligés surtout de ce qu'il » leur avait dit qu'ils ne verraient plus son visage : et ils le condui» sirent jusqu'au vaisseau. » (Act. xx, 15 et suiv.)

Notre navigation est aussi tranquille que sur un fleuve parmi les îles sans nombre de l'Archipel. Nous passons comme la flèche, en faisant dix milles à l'heure, aidés que nous sommes par nos voiles, devant les groupes de Lipso, de Léro, de Calymnos ; puis vers le soir, resserrés entre la presqu'île de Boudroun (Halicarnasse) et une multitude d'îlots inhabités qui semblent sortir des eaux à notre approche, nous entrons dans un lac admirable, un véritable dédale, dont on ne devine pas la sortie. Les rochers prennent les formes les plus bizarres ; ils élèvent vers le ciel leurs sommets variés à l'infini, et sont pleins d'anfractuosités profondes. Leur base n'est pas moins variée ; partout la mer s'insinue dans les détours de mille petits golfes découpés comme des dentelles : l'imagination ne peut rien concevoir de plus gracieux. De nombreux troupeaux de chèvres et de moutons broutent le peu d'herbe qui se trouve dans les ravins. Si ces îles étaient couvertes d'arbres, ce lieu serait un des plus beaux de la terre. Le soleil, en se couchant derrière l'île de Capra, vient encore donner à ce magnifique tableau un coloris enchanteur, que l'art ne pourra jamais imiter. Halicarnasse, demeure des rois de Carie, lieu de naissance d'Hérodote, a encore plusieurs débris de ses acropoles, de

[1] *Voyage de M. le duc de Raguse*, tom. II, Milet ; Poujoulat, *Correspondance d'Orient*, tom. IV, lettre 86.

son amphithéâtre et de ses temples ; elle a été assiégée par Alexandre-le-Grand ; sur la pente d'une colline, on voyait le monument appelé Mausolée, l'une des sept merveilles du monde, élevé par Artémise à Mausole son mari.

C'est au fond de ce petit archipel que se trouve l'île de Cos, patrie d'Hippocrate, le plus ancien médecin de l'antiquité dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous. Esculape y avait un temple célèbre [1]. La ville de Cos se présente exactement comme Scio, entre la côte et les montagnes, au milieu de ses jardins et de ses coteaux couverts de vignes. Une forteresse turque, par ses blanches murailles, coupe ce tapis de verdure, comme une sinistre apparition sur le premier plan d'un riant tableau. Sa population est de 3,000 âmes.

Dans son troisième voyage, saint Paul est venu de Milet à Cos. (Act., XXI. 1.)

Nous laissons toutes les Cyclades à notre droite : Mycone, qui recouvre ses géants ; Naxos, la reine de la mer Egée, célèbre par le culte de Bachus et les malheurs d'Ariane ; Paros, qui a produit tant de chefs-d'œuvre, et dont les carrières sont devenues inutiles entre les mains d'un peuple qui a brisé tous les monuments des successeurs de Phidias et de Praxitèle ; Délos, la patrie de Diane et d'Apollon, et tant d'autres îles dont les noms mélodieux ont inspiré tant de poètes.

Lorsque la nuit vint nous surprendre, nous étions en face de Gnide, et j'avais encore le regard attaché sur cet archipel, qui, selon la remarque de M. Michaud, fait l'admiration des poètes et le désespoir des marins.

19 *Août*. Je montai sur le pont de grand matin, et je me trouvai au milieu d'une enceinte de vieilles murailles, de créneaux, de batteries de canon, de hautes tours : j'étais dans le port de Rhodes. J'avais hâte de descendre à terre. Je fus bientôt dans des rues désertes et obscures : des ruines, des voûtes, d'immenses boulets en pierre, des canons sans affûts, des fenêtres en ogives, des croix, des armoiries des plus nobles familles de l'Europe, des fleurs de lys, des inscriptions latines, et jusqu'au monogramme des Jésuites, tout se retrouve dans cet ancien boulevard, de la foi et de la civilisation, comme au jour où Villiers de l'Ile-Adam le quitta il y a trois siècles. A Rhodes, il faut rendre pleine justice, sinon à l'esprit de conservation,

[1] Strab. 14, 657 ; Plin. 5, 36.

au moins à la profonde indolence des Turcs : depuis que Soliman II s'est emparé de l'île, à l'exception des brèches qui ont été réparées, ils n'y ont pas remué une pierre. Sur une des portes de la ville, j'ai vu un grand écusson en marbre blanc qui paraissait avoir été placé la veille ; au-dessus était écrit : *D'Amboise MDII.* La ville de Rhodes est le plus intéressant musée du moyen âge.

J'avais déjà reconnu le fort de Saint-Nicolas, la rue des Chevaliers, l'église de Saint-Jean, le palais du grand-maître, sans guide et sans être inquiété par personne ; quelquefois un vieux Turc m'adressait la parole d'un air mécontent, comme s'il eût voulu m'empêcher d'aller plus loin. Je rencontrai un homme vêtu à l'européenne, et je le priai de bien vouloir être mon guide : ce qu'il accepta très-obligeamment.

La ville de Rhodes est bâtie sur une pente douce à l'extrémité septentrionale de l'île ; elle est tournée vers la côte de la Caramanie, que l'on aperçoit distinctement. La ville a 10,000 habitants, et l'île entière 26,000, dont 6,000 Turcs. Les Turcs et les Juifs seuls peuvent habiter dans l'intérieur des murs, les Francs, avec les différents consulats, se sont établis le long de la mer. Il y a environ 200 catholiques ; ils ont une petite chapelle desservie par trois Récollets.

L'île de Rhodes a environ quarante lieues de circuit ; elle est très-fertile, et paraît avoir été habitée dès les premiers âges du monde. Les Rhodiens, sous les Grecs, étaient renommés par leurs richesses, leur marine, leur commerce, leur agriculture et leurs fabriques. Les arts y ont longtemps fleuri, et Eschine y fonda une école d'éloquence, où les plus grands hommes de Rome vinrent se perfectionner dans l'art de la parole, comme Caton, Cicéron, César et Pompée, Brutus et Tibère. Hérode l'Ascalonite y vint, après la bataille d'Actium, solliciter d'Auguste la couronne de la Judée, dont il fit un si honteux usage. La situation de l'île de Rhodes, et toutes les ressources qu'offre son sol, y ont attiré un grand nombre de conquérants ; les Perses, les Grecs, les Romains et les Sarrasins l'avaient possédée tour à tour, lorsque Foulques de Villaret, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean, chassé de la Palestine par les musulmans, vint planter, en 1310, dans l'île de Rhodes, la noble bannière de la croix, que les chevaliers surent défendre pendant deux siècles contre tous les efforts de la barbarie. C'est pendant ce temps que le courageux Déodat de Gozon tua le dragon qui ravageait cette île. Les circonstances de cette histoire sont fabuleuses peut-être, mais le fait ne peut être révoqué en doute. Il est probable que le dragon était un crocodile ou un

serpent monstrueux [1]. Les serpents ont toujours été si communs dans l'île, que les Grecs l'avaient nommée *Ophiusa, l'île des serpents;* et aujourd'hui encore, les paysans ont pour chaussure des bottes qui s'élèvent jusqu'au-dessus du genou, pour se préserver de leur morsure.

On connaît l'héroïque défense de cette place par les chevaliers, et il est généralement admis qu'ils ne furent vaincus que par la trahison. M. le maréchal Marmont, plus compétent que tout autre, ne croit pas que le manque de poudre ait été le vrai motif de la capitulation, parce qu'on en a trouvé, il y a peu d'années, vingt mille livres dans les souterrains. Une pareille découverte vient encore d'avoir lieu : le vice-consul d'Autriche m'a assuré que, l'année dernière, on a encore trouvé quatorze mille barils de poudre dans les casemates de la forteresse; mais il pensait qu'elle avait été soustraite à la connaissance des chevaliers par le grand-prieur Amaral, et qu'ils ne s'étaient rendus que par faute de munitions : ce qui s'accorde avec le motif allégué par le prieur de Saint-Gilles et Martinenque, qui dirent au grand-maître en l'engageant à se rendre, *que les provisions épuisées suffiraient à peine pour un assaut* [2]; motif entièrement faux, comme il est démontré par les dernières découvertes.

Au milieu de tous les souvenirs glorieux pour la chrétienté, et en particulier pour la France, qu'évoquent les ruines de Rhodes, il est pénible de penser que c'est une armée française qui a continué l'œuvre de Soliman II, en chassant les intrépides défenseurs du christianisme de leur dernier asile, après s'en être emparée par la trahison et avoir renouvelé dans les églises de Malte les mêmes profanations que les musulmans avaient commises dans les églises de Rhodes [3].

En parcourant la ville, je vis un grand feu et plusieurs individus à l'entour, qui parfumaient les lettres *empestées* que nous avions apportées de Smyrne : ils les passaient dans la fumée en les tenant avec des pincettes, tout en me laissant librement circuler au milieu d'eux, quoiqu'ils sussent que j'étais arrivé par le même bateau. Je visitai la chétive église des catholiques; un des religieux m'accompagna dans mes autres courses et me reconduisit ensuite dans le port, où je demandai à voir l'emplacement du fameux colosse, entre les

[1] *Immanem serpentem interficit*, portait l'inscription de son monument, et non pas *Draconis exterminator*, comme l'a dit Vertot, sur la foi de Naberat.

[2] Voir Villeneuve-Bargémont, tom. II.

[3] Voir A. Gabourd, *Histoire de la Révolution française*, tom. V, juin 1798.

jambes duquel passaient les plus gros navires : m'étant adressé à trois personnes, elles m'indiquèrent trois endroits différents. Voilà encore une de ces merveilles destinées à transmettre sa gloire à tant de générations qui a complètement disparu : des sept merveilles du monde, il n'y a que les pyramides d'Egypte qui aient été respectées par les siècles.

Saint Paul a touché à Rhodes en venant de Cos. (Act. XXI, 1.)

Je vois dans le port un brick égyptien; on me dit qu'il est monté par Ibrahim-pacha qui se rend à Constantinople pour obtenir l'investiture de la vice-royauté de Méhémet-Ali qui est tombé en enfance. On ajoute que la santé d'Ibrahim est dans un tel état de délabrement qu'il n'en jouira pas longtemps.

Nous quittons Rhodes le même jour. La mer était calme comme un lac, et notre traversée jusqu'à Chypre fut extrêmement agréable : nous la fîmes en trente-deux heures.

J'eus le loisir de faire connaissance avec les compagnons que nous avions pris soit à Smyrne, soit à Rhodes. Nous avions à bord deux missionnaires capucins qui allaient en Mésopotamie; un petit vieillard turc extrêmement gai, ce qui est rare pour un Turc : il se rendait à Damas pour rejoindre la grande caravane de la Mecque ; il avait déjà fait vingt-deux fois ce pèlerinage. La révolution de Février commençait à se faire sentir dans le Levant par le déplacement des anciens fonctionnaires : nous avions trois consuls de France à bord du *Stamboul*. Je ne sais si ces changements s'opérèrent dans l'intérêt général, mais la société de ces messieurs a rendu cette partie de mon voyage beaucoup plus intéressante. Nous avions M. Lesseps, qui allait remplacer M. de Saint-Sauveur comme consul à Alep; M. Tastu, qui se rendait à Chypre dans la même qualité, et M. Rattier, vice-consul de Rhodes, qui rentrait en France. Ce serait partout une bonne fortune de rencontrer de tels compagnons de voyage; mais sur mer, où l'on n'a aucune distraction pendant les longues heures qu'on passe sur le pont, une conversation vive, spirituelle et instructive n'a nulle part plus de charme et de prix.

Je rencontrai plus tard d'autres consuls révoqués par la République qui s'en retournaient en France. Un, entre autres, était fort étonné de cette mesure : il avait servi, avec un dévouement toujours égal, l'Empire, la Restauration et la révolution de Juillet. « Je ne comprends pas Bastide, me disait-il ; quand j'ai appris la révolution de Février j'ai crié : Vive la République! Pardi, c'est tout simple! et après ça, il me révoque ! »

Le sage dit selon les temps
Vive le roi ! vive la Ligue !

Cette *sagesse* est devenue si commune aujourd'hui qu'elle n'est plus appréciée.

20 *Août*. A cinq heures du soir nous entrons dans la vaste rade de Larnaca; comme elle est peu profonde, nous jetons l'ancre à une assez grande distance de la côte, au milieu d'une vingtaine de bâtiments de diverses nations. Vue à cette distance, la ville a un aspect assez agréable; une première rangée de maisons blanches, plates, dont plusieurs sont surmontées de pavillons consulaires, sont la marine de Larnaca. Les palmiers, dont nous avions vu les premiers exemplaires à Rhodes, sont les seuls arbres qu'on aperçoive d'abord, et même les seules traces de végétation. Dans les jardins, on trouve des vignes, des mûriers, des grenadiers, des caroubiers. La ville est à vingt minutes plus loin. C'est l'ancienne *Cithium*, ou plutôt son emplacement, car il n'en reste pas même le nom. Placée entre les nations les plus civilisées et les plus commerçantes de l'ancien monde, cette ville fut longtemps le centre du commerce de l'Egypte, de la Syrie et de la Grèce. Au-dessus de Larnaca, à quelques lieues dans la plaine, on voit le mont Olympe de Chypre, séjour des muses, où Vénus avait un temple, et qui fut appelé Sainte-Croix par les chrétiens.

Le consul d'Angleterre, M. Niden Kerr, était venu à bord avec une chaloupe; il nous offrit, à quelques-uns de mes compagnons et à moi, de nous conduire à terre. Il nous mena chez lui, et, après nous avoir offert des rafraîchissements, il nous fit voir la ville, c'est-à-dire qu'il nous promena entre des murs sans fin, qui n'avaient presque pas d'ouvertures, et où il faisait une horrible chaleur, quoiqu'il fût à peu près nuit : toutes les maisons étant bâties derrière des cours, on ne les voit pas en parcourant les rues.

En passant devant une mosquée, le consul nous offrit de nous y conduire. La place était couverte de musulmans qui se dédommageaient amplement du jeûne de la journée. Quand on nous vit monter l'escalier de la mosquée, les enfants poussèrent des cris; ils nous suivirent; les hommes vinrent ensuite, criant comme eux : je crus qu'il y aurait une émeute. Cependant, après quelques pourparlers, on nous dit que la prière commençait dans un quart d'heure, et que nous pourrions y assister. Effectivement, on alluma les lampes, et deux ou trois cents musulmans vinrent se placer en lignes devant

nous pendant qu'on chantait dans une galerie : je n'en avais jamais tant vu à la fois faire leur prière. C'est un exercice très-difficile qu'une prière musulmane : il faut s'incliner, porter les mains à la tête, se prosterner, s'asseoir sur les talons, se relever, s'accroupir encore, et chaque fois que l'on dit *Allah* mettre le front dans la poussière. Tout cela s'exécute comme une évolution militaire : ces trois cents hommes manœuvraient en même temps. Il n'y avait pas une femme, même sur les galeries : on comprend qu'il leur serait difficile de faire leur salut de cette manière. Ces pieux musulmans avaient, selon l'usage, laissé leurs pantoufles à la porte de la mosquée; il faut qu'ils aient tous le même pied, car il est impossible qu'en sortant chacun puisse retrouver sa chaussure. Les Turcs, en Chypre, sont plus tolérants qu'ailleurs, probablement parce qu'ils y sont en minorité.

J'allai coucher à bord.

21 *Août*. Le consul anglais avait eu l'obligeance de faire prévenir les Pères franciscains de notre arrivée et du désir que nous avions, monseigneur Pompallier et moi, d'aller dire la messe chez eux. Le Supérieur vint nous recevoir au rivage, et nous conduisit au couvent; il avait amené une voiture : ce fut la dernière que je vis jusqu'à Malte. Les Franciscains de Larnaca ont construit une nouvelle église qui n'est pas encore tout-à-fait achevée, et qui est une des plus belles que j'aie vues dans le Levant.

Après la messe, il y eut dans la même église une cérémonie à laquelle je me fis un devoir d'assister. A 9 heures, tous les officiers du consulat de France se rendirent à bord du *Stamboul* pour prendre M. Tastu et le conduire sur le rivage, où il fut reçu par toute la nation, pendant que de la forteresse il était salué par neuf coups de canon. De là tout le clergé vint à l'église, où l'on chanta un *Te Deum*. Après la cérémonie, M. Tastu nous témoigna le plaisir que nous lui avions fait en assistant à son installation, et nous nous rendîmes tous ensemble au couvent, où il reçut les félicitations de la communauté.

Je passai le reste de la journée au couvent, chez le vice-consul d'Espagne, M. Andrea Mattei, qui avait eu la bonté de nous offrir ses services de la manière la plus aimable, et ensuite chez les consuls de France et d'Angleterre.

Je visitai l'emplacement de Cithium; cette ville, fondée par le petit-fils de Japhet, Cethim, avait donné son nom à l'île entière. On

voit encore, entre la marine et Larnaca, à l'élévation du terrain, le lieu où elle était bâtie, et on y trouve plusieurs objets d'antiquité. *Le port fermé* dont parle Strabon, et qui était le rendez-vous de toutes les nations, est entièrement comblé. Larnaca, ainsi que l'indiquent son nom et les sarcophages qu'on y trouve, était le nécropole de Cithium. Zénon, le chef des stoïciens, est né dans cette ville; et Cimon, fils de Miltiade, y est mort à la tête de son armée.

J'aurais bien désiré pouvoir aller à Nicosie, capitale de l'île, et qui n'est qu'à six lieues de Larnaca; mais notre bateau partait le soir : les bateaux à vapeur ont tant d'autres avantages qu'on peut bien se soumettre de bon gré à ce qu'ils ont de tyrannique.

J'ai tâché d'utiliser la seule journée que j'ai passée dans l'île de Chypre, en prenant des renseignements chez les consuls que j'ai visités; mais en les donnant ici, je n'ajouterais rien à ceux qui ont été publiés dans ces derniers temps. D'ailleurs, il faudrait un travail trop étendu pour bien faire connaître une île si célèbre.

Cette *île des peuples* reçut, dès les premiers âges, des colonies des peuples du Nil, des Phéniciens, des Grecs et des Perses; elle est souvent mentionnée dans l'Ecriture sous le nom de Céthim ou Citthim. Isaïe en annonçant la ruine de Tyr par les Chaldéens s'écriait : « Vaisseaux de Tharsis, poussez des hurlements; car Tyr est » ravagée de telle sorte qu'il n'y reste plus une maison, et qu'on ne » peut plus y entrer : cette nouvelle a été annoncée à ceux de Cit- » thim. » (XXIII, 1.)

Sésostris, Cyrus, Alexandre, Sémiramis, tous les plus grands conquérants l'ont visitée ou s'en sont emparés. On connaît les mœurs dissolues de ses habitants, et le culte qu'ils rendaient à Vénus et à Adonis dans les temples de Paphos et d'Amathonte [1]. Titus, lorsqu'il se rendait en Syrie, vint consulter l'oracle et immoler un grand nombre de victimes à la divinité de Paphos. Le temple de Vénus se trouvait sur le lieu même où, selon la fable, elle aborda en sortant de la mer qui l'avait conçue. La déesse, on ne sait pourquoi, n'était pas représentée sous la forme humaine : c'était un bloc arrondi, plus large à la base, et se rétrécissant au sommet comme une pyramide [2].

L'île de Chypre reçut l'Evangile de saint Paul et de saint Barnabé. Etant arrivés dans la ville de Salamine, ils prêchèrent Jésus-Christ

[1] Justin., l. 18, c. 5; Lactant., l. 1, c. 17.

[2] Simulacrum deæ non effigie humana, continuus orbis latiore initio tenuem in ambitum metæ modo exurgens; et ratio in obscuro. (*Tacit.*, lib. 2.)

dans les synagogues des Juifs; ensuite ils se répandirent dans l'île entière. Ils trouvèrent à Paphos un faux prophète nommé Bar-Jésu, qui détournait le proconsul Sergius-Paulus d'embrasser la foi. Mais saint Paul frappa le magicien de cécité, et Sergius crut, et admira la doctrine du Seigneur. (Act. XIII.) Quelque temps après, saint Barnabé revint dans l'île accompagné de Marc; il est considéré comme le premier évêque de Chypre. Plusieurs pensent qu'il y fut lapidé par les Juifs, et enterré près de Salamine. Son sépulcre ayant été ouvert du temps de l'empereur Zénon, on trouva sur sa poitrine l'Evangile de saint Matthieu qu'il avait écrit de sa propre main.

Au moyen âge, l'île de Chypre était le passage des pèlerins et des croisés qui prenaient la route de la mer. Richard Cœur-de-Lion s'en empara, et elle devint successivement la propriété des Templiers, puis de Guy de Lusignan. Saint Louis aborda à Limasol, en 1248, et passa l'hiver à Nicosie. Après la destruction du royaume de Jérusalem, les débris des armées chrétiennes vinrent se réfugier auprès des rois de Chypre, qui furent longtemps encore les défenseurs de la chrétienté contre les musulmans. La dynastie des Lusignans étant venue à s'éteindre au milieu de la corruption, des schismes, des révolutions et des guerres civiles, les Vénitiens se rendirent maîtres de l'île, et ils la gardèrent jusqu'en 1571, que Sélim II, au mépris de sa parole, tourna ses armes contre eux. Après que ce royaume fut tombé en son pouvoir, il y exerça des cruautés inouïes. Depuis lors, les Turcs ont répandu sur cette belle contrée ce souffle destructeur sous lequel tout s'énerve et tout s'éteint.

L'abandon dans lequel se trouve cette terre, le défaut de culture, rend de jour en jour plus pernicieuses les fièvres, les ophthalmies et la lèpre occasionnées par les miasmes qui se dégagent durant les grandes chaleurs. Les endroits les plus malsains sont Baffo (Paphos), Limasol (près d'Amathonte), Famagouste et Larnaca. « Il est remarquable, dit M. d'Estourmel, que la désolation et la fièvre se soient emparées, sans exception, de tous les rivages où la volupté avait ses temples. A en croire les poètes, le printemps de ces lieux devait être éternel; et pourtant les voilà, sous nos yeux, flétris et desséchés : c'est la vieillesse d'un libertin [1]. »

J'ai été bien souvent dans le cas d'apprécier la justesse de cette observation.

La population actuelle de l'île entière ne s'élève guère au-delà

[1] *Journal d'un voyage en Orient*, tom. I, p. 237.

de 100,000 âmes, quoique sa superficie soit de cinq cents lieues carrées. Il y a environ 35,000 musulmans et 60,000 Grecs. Les catholiques sont peu nombreux; à part quinze cents Maronites, il y a cinq cents catholiques à Nicosie, quatre cents à Larnaca et quelques-uns à Limasol. C'est là tout ce qui reste des trois cents églises de l'île de Chypre.

Des Sœurs de saint Joseph avaient commencé un établissement à Larnaca; faute de secours suffisants, elles ont dû suspendre leurs travaux; j'ai vu leur maison inachevée.

Nous levâmes l'ancre à cinq heures du soir, et en moins de douze heures nous fûmes à Beyrouth.



CHAPITRE VI.

Beyrouth.

Beyrouth.— Sa fondation.— Principales époques de son histoire.— Commerce.— Population. — Traditions. — Dragon de saint Georges. — Crucifix de Nicodème. — Rues de Beyrouth. — Du costume et de son influence. — Aspect de la ville. — Le désert de Beyrouth. — Vue du Liban. — La mission protestante d'Abeih. — Guerre entre les Druses et les Maronites.— Influence de l'Europe.— Division de la Syrie.— Ses peuples. — Ses productions.

22 *Août.* A quatre heures du matin, en entendant jeter l'ancre, je me hâtai de monter sur le pont : nous étions dans la rade de Beyrouth. Ce qui me frappa avant tout ce fut la vue du Liban : ces hautes cimes blanches[1] et nues qui se perdent dans les cieux, étaient couronnées de nuages; je n'en avais pas vu depuis longtemps. La zone inférieure, entre les rochers des montagnes et l'écume de la mer, est couverte d'une magnifique végétation.

Beyrouth, sur une berge peu élevée, s'avance au milieu des flots avec ses tours en ruines et ses murailles crénelées, derniers restes de l'occupation des Sarrasins. Des maisons en terrasse s'élèvent peu au-dessus des massifs de verdure qui garnissent toute la colline. Le quai est couvert de monde.

Je descends à terre, et je me rends au consulat d'Autriche. Le consul-général étant absent, je remis mes lettres au chancelier, le baron Baum, dont tout le monde m'avait loué l'obligeance : j'eus bientôt l'occasion de l'apprécier moi-même. Il voulut bien se charger d'être mon guide, et je visitai avec lui la ville, les églises, les couvents et les bazars.

Le choléra s'était faiblement déclaré à Beyrouth, encore les cas étaient-ils fort douteux; cependant la panique était générale. On nous parlait avec effroi des nouvelles d'Alep et de Damas, et tous ceux qui pouvaient quitter la ville, se disposaient à fuir dans les montagnes.

Quoique la première et rapide inspection que je fis de Beyrouth fût

[1] *Liban* vient du mot hébreu *lâban*, être blanc.

très-superficielle, c'est maintenant que je parlerai de cette ville, où je suis revenu encore deux fois : après ma course dans le Liban, et après mon voyage de Terre-Sainte, afin de m'embarquer pour Alexandrie.

Beyrouth est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Béryte ; cependant celle-ci devait s'étendre au delà des limites actuelles : on trouve autour de la ville les restes du théâtre d'Hérode Agrippa, un aqueduc, des bains, des puits taillés dans le roc [1], un pavé en mosaïque, et plusieurs fragments d'anciennes colonnes.

Des auteurs font remonter l'origine de cette ville, qui autrefois s'appelait Géris, à Girgasi, cinquième fils de Chanaan. Elle devint une colonie de Sidon, puis une colonie romaine sous Auguste, qui lui donna le nom de sa fille avec l'épithète d'heureuse : *Felix Julia*. Sous le règne d'Auguste et d'après ses conseils, Hérode convoqua à Béryte une grande assemblée, par laquelle ses deux fils Alexandre et Aristobule furent condamnés à mort : Hérode lui-même plaida contre eux [2]. Vespasien, après avoir été proclamé empereur par son armée, reçut à Béryte plusieurs députations qui étaient venues le féliciter, et donna la liberté à Flavius Josèphe qui lui avait prédit qu'il serait empereur [3]. Elle avait déjà atteint un haut degré de splendeur, et possédait plusieurs écoles, entre autres une célèbre école de droit civil ; c'est pourquoi elle fût appelée par Justinien : *la mère et la nourrice de la loi*. Elle fut détruite par un tremblement de terre en 566, et plus tard elle tomba en possession des Sarrasins. Baudoin Ier la soumit en 1111, après qu'elle eut résisté pendant deux mois aux attaques des chrétiens. Les compagnons de Baudoin tirèrent leurs machines de guerre de la forêt de pins qu'on voit encore aujourd'hui à une petite distance de la ville [4]. Ainsi cette forêt ne fut pas plantée par l'émir Fakreddin, comme l'assurent M. de Lamartine, Volney et tant d'autres. Reprise par Saladin en 1187, il y fut salué souverain de la cité de Dieu, et couronné sultan de Damas et

[1] C'est probablement à ces puits qu'elle doit son nom; car en hébreu *beroth* et en arabe *birath*, signifie *puits*.

[2] Josèphe, *Antiquités*, liv. 16, ch. 17.

[3] Josèphe avait été fait prisonnier après la prise de Jotapat. Vespasien voulait l'envoyer à Néron ; mais Josèphe lui ayant demandé un entretien secret lui prédit sa grande fortune, et demanda à être gardé dans les fers jusqu'à ce que sa prédiction serait accomplie. *Et unus ex nobilibus captivis Josephus, quum conjiceretur in vincula, constantissime asseveravit fore ut ab eodem brevi solveretur, verum jam imperatore.* Suétone, *Vie de Vespasien*, ch. 5.)

[4] Michaud, *Hist. des Croisades*, liv. 5.

du Caire, et elle fut pendant dix ans la capitale musulmane de la Syrie, jusqu'à la bataille de Kasmieh, livrée sur les bords de ce fleuve entre Tyr et Sidon, par les Croisés, aux troupes de Malek-Adhel. Lorsque les chrétiens vainqueurs arrivèrent à Béryte, ils trouvèrent dans la ville abandonnée une immense quantité de provisions de toute espèce : les pirates et les musulmans y avaient apporté toutes les dépouilles des chrétiens, et entassé les captifs qu'ils avaient faits pendant la guerre; en y entrant, les croisés délivrèrent plus de dix-neuf mille de leurs frères [1].

Elle tomba plus tard sous la domination des Druses, fut la résidence de l'émir Fakreddin, qui y bâtit un palais, et y périt en défendant ses états contre le sultan Amurath IV. Depuis, elle n'a pas cessé d'être entre les mains des Turcs.

Sanchoniaton, le plus ancien historien après Moïse, était de Béryte.

La ville actuelle a absorbé le commerce de toute la côte de Syrie, qui n'a plus aucun port, et qui court en ligne droite vers les déserts de l'Egypte; de petites baies peu profondes dérangent à peine de temps en temps la régularité de cette ligne; les ports de Sidon, de Tyr, de Ptolémaïs, de Césarée, de Joppé, comblés par Fakreddin au seizième siècle, par les sables de la mer et la malédiction du ciel, ont disparu. D'ailleurs, sur toute la côte, comme dans l'intérieur, il n'y a plus de grandes villes à approvisionner; dans les plaines et les vallées, il n'y a plus ni produits, ni denrées à recueillir; les *vaisseaux de Tharsis, chargés de l'or d'Ophir, viendraient en vain chercher* en échange *l'huile fine*, le *froment*, le *miel*, le *baume*, et le *pannag de la Judée*. (III Rois, XI, 25; Ezech., XXVII, 17.) Les seules villes un peu importantes qui se trouvent dans les terres, Naplouse, Jérusalem, Hébron, ont à peine une population totale de 40,000 âmes.

Il n'en est pas de même de Beyrouth, qui a derrière elle toute la population du Liban et de Damas; aussi, quoique sa rade soit peu sûre, elle est, après Smyrne, la place de commerce la plus importante sur cette côte. Sa population augmente rapidement, et on m'assure qu'elle est aujourd'hui de 36,000 âmes : il s'y fait annuellement pour six millions d'affaires.

La population se répartit comme suit : environ 12,000 mahométans, Turcs et Arabes, 12,000 Grecs schismatiques; l'autre tiers est composé de catholiques tant latins que grecs, maronites et arméniens. Les Jésuites, les Maronites, les Grecs, les Franciscains

[1] *Correspondance d'Orient.* Voir en outre, sur la prise de Beyrouth, Cornérius Herman, Roger de Hoveden et Bernard le Trésorier.

et les Capucins y ont chacun une église : ce sont les Capucins qui administrent la paroisse catholique de la ville. Autrefois il y avait un évêque latin [1] ; il y a peu de Juifs.

Plusieurs traditions religieuses se rattachent à l'histoire de Beyrouth. Celle qui rapporte que notre Sauveur est venu prêcher jusqu'aux portes de cette ville ne paraît nullement fondée. A peu près à une demi-lieue de la ville, vers l'est, on montre, au bord de la mer, l'endroit que l'on désigne comme étant celui où saint Georges a délivré la fille du roi en tuant le dragon qui désolait ces contrées ; la caverne que le monstre habitait est à un mille au delà, du côté de la montagne.

Je ne crois pas que cette légende soutienne la critique. Les anciens documents relatifs à la vie de ce grand saint n'en font aucune mention ; elle était inconnue en Europe avant le douzième siècle [2]. Les auteurs des siècles suivants en parlent fréquemment ; mais c'est la Libye qu'ils choisissent pour lieu de la scène, comme le prouvent ces vers qui disent de saint Georges :

> In Libyam missus renovavit Persea, quando
> Regia ab interitu servata virgine, monstrum
> Sustulit ad trepidæ stagnum lugubre Silenæ [3].

D'autres ont supposé que cet événement avait eu lieu en Cappadoce ; ce n'est que plus tard qu'on a parlé aussi des environs de Beyrouth.

La fable du dragon de saint Georges repose probablement sur l'usage qu'on avait de le représenter à cheval terrassant un monstre, tandis qu'une femme revêtue d'habits royaux assistait à ce combat. Ces sortes de peintures allégoriques remontent aux premiers temps du christianisme ; ce dragon représente le démon, cet ancien ennemi de Dieu : *draco ille magnus, serpens antiquus, qui vocatur diabolus*, vaincu par la constance, la sainteté et l'héroïsme des défenseurs de l'Eglise. Le grand Constantin s'était fait peindre avec un dragon à ses pieds. On voit à Venise, sur une des colonnes de la *Piazzetta*, une antique statue de saint Théodoret perçant de sa lance un monstre hideux ; la sainte Vierge elle-même est représentée écrasant la tête du serpent. Ces images sont empruntées à de nombreux passages de l'Ecriture. Une circonstance particulière à saint Georges, c'est qu'il

[1] Eustathius, métropolite de Béryte, assista au concile de Calcédoine. *Act.*, 6.
[2] Voir un manuscrit de la Bibliothèque Ambrosienne à Milan, *num.* 158.
[3] Lib. 4 *Fastorum*, auct. Bapt. Mantuano.

a délivré l'impératrice Alexandra du pouvoir du démon de l'idolâtrie, puisqu'à la vue des vertus et des miracles du saint martyr, elle a osé se déclarer chrétienne et s'écrier : « Dieu de saint Georges, aide-moi, parce que tu es le seul Dieu tout-puissant[1]. »

Une histoire intéressante est racontée avec tous ses détails par saint Athanase ; elle se trouve dans la collection des conciles : en voici un extrait.

« Les Juifs étaient alors très-nombreux à Beyrouth. Un chrétien, qui demeurait près de leur synagogue, avait un crucifix fixé à la muraille près de son lit. Ayant quitté sa demeure, parce qu'elle était trop petite, elle fut achetée par un Juif. Celui-ci, peu de temps après, invita quelques-uns de ses amis à un repas ; l'un d'eux ayant remarqué l'image de notre Sauveur qui avait été oubliée, adressa de vifs reproches au nouveau propriétaire, et alla en porter plainte aux princes des prêtres. Un grand attroupement s'étant formé, les princes des prêtres et les anciens se portèrent à la demeure indiquée, se saisirent du crucifix et dirent : « Nos pères ont couvert le Christ d'insultes, faisons comme eux. » Ils crachèrent dessus, et renouvelèrent toutes les insultes de la passion. Mais quand ils lui eurent percé le côté, il en découla de l'eau et du sang. L'ayant recueilli dans un vase, ils se dirent les uns aux autres : « Les sectateurs du Christ assurent qu'il a fait toute sorte de prodiges : emportons ce vase dans notre synagogue ; répandons ce sang sur les malades : si tout ce qu'on dit du Christ est vrai, ils seront guéris. » Ils le portèrent donc dans la synagogue, où il s'opéra un grand nombre de prodiges sur des paralytiques, des aveugles, des lépreux, et des malades de toute espèce. A cette vue, les Juifs demandèrent pardon de leur faute et se convertirent tous au Seigneur. La synagogue fut changée en église, et consacrée au divin Rédempteur. On prit des informations pour savoir d'où était venue cette image miraculeuse, et on connut qu'elle avait été faite par le sénateur Nicodème, qui était allé trouver de nuit notre Sauveur, et qui ensuite lui avait rendu les derniers devoirs avec Joseph d'Arimathie : elle avait successivement appartenu à Gamaliel, à saint Paul, à saint Jacques, etc. L'anniversaire de ce miracle se célèbre chaque année, le 9 du mois de novembre[2]. »

Un ancien missionnaire, en parlant de ce crucifix, ajoute : « Ce précieux monument est placé dans un lieu souterrain de l'église de

[1] Voir *Acta Sanctorum*.

[2] Sermo B. Patris Athanasii, *Conc. Nicæn. II, act. 4, et exstat tom.* 3 *Conciliorum gen.*

Saint-Sauveur, dont les Turcs ont fait une mosquée. Nos chrétiens, et les Turcs mêmes, ont recours dans leurs maladies et dans leurs autres besoins à cette miraculeuse image de Jésus crucifié [1]. »

Les rues de Beyrouth sont sales, tortueuses, sombres et voûtées. Une population variée par la couleur, le costume, la langue, se presse sur les quais étroits, aux abords de la ville, des bazars, des maisons des consuls, au-dessus desquelles flottent les pavillons des principales nations de l'Europe. Des hommes noirs et demi-nus se disputent les voyageurs et leurs bagages, et les portent sur leurs épaules, du quai jusque dans les petits canots que les lames de la mer menacent de briser les uns contre les autres. Partout des Arabes, assis à l'ombre sous des portiques, sous des échoppes, sous des toiles tendues d'un côté de la rue à l'autre, fument leur narghilé à deux branches, et demeurent en extase au roucoulement de sa fumée enivrante. Le moucre du Liban avec son turban étriqué, sa veste éclatante de damas, toute chamarrée d'ornements pareils à des hiéroglyphes, et à manches pendantes et ouvertes, chasse lentement ses mules par ses cris stridents et répétés; tandis que le bédouin du désert, au costume sévère, mène une longue file de chameaux en se balançant sur le plus grand de ces animaux orné de coquillages de la mer Rouge.

En général, le costume des Orientaux est ample, embarrassant, aux couleurs vives, majestueux quand il est propre. Des pantalons larges, des tuniques, des manteaux, d'immenses turbans, des ceintures; tout cela, posé l'un sur l'autre, flotte au gré des vents ou retombe jusqu'à terre en plis et replis lourds. Ce costume convient à un peuple aux allures lentes, qui vit couché sur des divans, qui se traîne plutôt qu'il ne marche, qui a horreur du mouvement, et qui, même en voyage, ne se sépare jamais de ses tapis, de ses coussins, de ses matelas et de ses pipes incommodes. Notre activité remuante, qui ne peut tenir en place, devait inventer le costume si réduit des peuples occidentaux; la vapeur simplifiera encore notre léger bagage : entre nous et les peuples du Levant il y a plus que la Méditerranée, il y a tout l'abîme d'un costume.

Les amateurs du pittoresque déplorent les réformes du sultan Mahmoud, qui se sont bornées jusqu'ici à l'habillement. Assurément le costume officiel des Turcs est aujourd'hui passablement laid, et il est très-mal porté; mais c'est un pas, sinon dans la civilisation, au moins hors de la barbarie. L'ancien costume, c'est la vie oisive, accroupie;

[1] Mission de saint Jean à Tripoli. *Lettres édif.*, tom. I.



le nouveau, c'est un bout de vie européenne. Quand un jour les Turcs travestis sous nos vêtements étroits s'apercevront qu'ils peuvent se mouvoir plus facilement, ils se mouvront peut-être; quand ils remarqueront leurs jambes cambrées par la fainéantise, au lieu de s'accroupir, ils marcheront, s'ils sont capables de marcher. Le costume en lui-même, c'est peu de chose; mais il a plus d'influence sur l'homme qu'on ne pense. L'habit ne fait pas le moine, sans doute; mais un moine sans son habit, n'est plus moine qu'à demi. Malheureusement les Turcs *civilisés* sont comme les moines défroqués, ils ne sont plus rien du tout : ils ne sont plus musulmans, et ils sont bien loin d'être chrétiens.

Les Druses portent une espèce de blouse sans manches, rayée de blanc et de noir; une tunique de toile se met par-dessus. Une large ceinture à franges retient leur encrier en métal, leur poignard et leurs pistolets; leurs caleçons sont en toile, leur turban est renflé au milieu comme celui des Turcs; ils quittent rarement leur long fusil qu'ils portent en bandouillère; les souliers sont en cuir rouge et relevés en pointe.

Quant aux femmes, elles se couvrent, pour sortir, du costume le plus bizarre qu'il soit possible d'imaginer : non contentes de se voiler la moitié de la figure, comme les femmes de Constantinople, elles se couvrent entièrement le visage par un morceau d'étoffe, le plus souvent de couleur noire ou sombre, qui s'ajuste sur le haut de la tête. Elles jettent par-dessus une pièce d'étoffe blanche dans laquelle elles s'enveloppent de la tête aux pieds; de sorte qu'elles ressemblent à des spectres. Leur démarche lente, embarrassée par ce voile obscur et leur double chaussure de bottines et de pantoufles, ajoute encore à l'illusion, et les ferait prendre pour de véritables fantômes. Cet attirail est nécessaire, selon l'expression du Coran, « afin qu'elles soient reconnues pour être des matrones de bonne renommée. »

Par un usage inconcevable, les femmes chrétiennes, excepté celles des Francs, ne paraissent jamais autrement dans les rues. On dit que c'est pour être plus respectées des Turcs; mais les Européennes vont partout la figure découverte, et elles sont respectées à Beyrouth par les musulmans comme par les chrétiens.

Ce que j'ai dit plus haut de l'influence du costume s'applique surtout aux femmes. Les réformes de Mahmoud se sont arrêtées à la porte des harems, parce que les franchir c'eût été entrer dans le Coran la sape à la main. En effet, les indignes mascarades des femmes du Levant, leur séquestration de la société, les fenêtres grillées, les

eunuques, les prisons des harems, ces barbares inventions d'une volupté jalouse, toutes ces choses se tiennent, et elles ne peuvent se soutenir aujourd'hui que par le Coran; affranchir la femme, ce serait porter le coup de mort à l'islamisme, et il deviendrait beaucoup plus facile de civiliser, d'évangéliser l'Orient : c'est en grande partie parce que le christianisme est inaccessible aux femmes qu'il ne fait aucun progrès en Turquie.

Sous leur accoutrement informe et grotesque, les femmes de Beyrouth portent un costume riche et fort élégant. Un gracieux turban, ou une calotte d'or ciselé, des tresses de cheveux nombreuses, ornées de longues chaînes de sequins, une veste brodée, ouverte sur la poitrine; de larges pantalons de soie, une ceinture de couleurs vives et variées, des brodequins rouges ou jaunes : voilà le costume que les femmes des classes aisées portent chez elles, et qui est si différent de celui que nous avons vu plus haut.

Du reste, ici comme à Constantinople, comme dans le Liban, comme à Damas, comme en Palestine, tantôt elles se teignent les ongles en jaune, les cils et les sourcils en noir, les joues en rouge et en blanc, les lèvres en bleu; tantôt elles dessinent des figures et des tatouages sur le front et autour de la bouche : il n'y a pas de couleur qui n'ait son usage, ni de ridicule qui ne trouve sa place; sous la tente, au désert comme dans les palais de Londres, de Vienne et de Paris, on veut partout corriger la nature, et on ne rend que plus apparentes des défectuosités que la résignation et la modestie voileraient infiniment mieux que la vanité et la peinture.

Il faut aussi dire un mot des cornes des femmes druses. Quoique tous les voyageurs en aient parlé, elles sont si extraordinaires que, malgré tant de témoignages, on est toujours tenté de les révoquer en doute. Donc les femmes druses portent sur le haut de la tête un tube en cuivre, souvent en argent, quelquefois doré et orné de ciselures; il est long d'un pied et demi, et peut avoir deux pouces de diamètre à sa base et un pouce seulement au sommet. Il penche un peu en avant; il est fortement serré à la tête par des courroies, et tenu en équilibre par des boules de même métal faisant contre-poids, qui sont attachées à cette corne par de petites chaînes, et qui descendent par derrière jusqu'au milieu du corps. Un voile blanc et léger s'accroche au sommet, et se divise en descendant de chaque côté de la figure pour la couvrir au besoin. Cette coiffure ridicule, qui a l'aspect des rideaux de nos lits ajustés sur des têtes humaines, peut prouver jusqu'où peut aller le ridicule, quand il a pour mobile la vanité.

Nous pourrions rire en Europe des modes syriennes, si nous n'avions vu sur la tête de nos dames des échafaudages tout aussi élevés, tout aussi incommodes, et si nous avions oublié les perruques à marteaux, les hauts talons et les larges paniers.

Rien ne gêne la souplesse du corps, n'en raidit les mouvements, comme cette longue excroissance qu'il faut toujours tenir en équilibre. Chez les Druses, la plupart des femmes mariées portent cet étrange ornement ; chez les Maronites, il est la marque distinctive des princesses. Mais les unes et les autres ne le quittent plus, ni jour ni nuit, quand une fois elles en ont été coiffées. Je me le suis fait répéter plusieurs fois par des princesses du Liban, parentes de l'émir Béchir. La mode ancienne était de porter la corne de côté ; il n'y a plus que les femmes âgées qui la portent ainsi. Les filles riches de la montagne ornent leur tête d'un petit bonnet brodé en or, ou d'une espèce de diadème, auquel pendent des chaînes garnies de pièces d'or qui leur couvrent toutes les épaules : ce bonnet est souvent la partie la plus importante de leur dot. Les autres n'ont de chaque côté de leur bonnet qu'une rangée de monnaies en argent, selon leur goût ou leur fortune. Cette coiffure est très-commune ; on la retrouve dans toute la Syrie.

Aux portes de Beyrouth, sur les places, sur les petites collines qui séparent la ville de ses faubourgs, de ses jardins, de cette vaste et verdoyante enceinte de *villas*, de palmiers, de nopals, d'oliviers, de mûriers, de sycomores, de caroubiers, on voit se déployer des tentes vertes et nombreuses, comme si la ville était assiégée. C'est une partie de la garnison, qui est campée sous ce beau ciel de l'Asie, et préfère l'air embaumé de ces forêts d'orangers à l'atmosphère infecte des casernes.

Quoique Beyrouth soit la plus belle ville de la côte de Syrie, elle ne répond guère de près à l'idée que nous avons d'une ville en Europe ; cependant, quand on l'aperçoit de la rade, mollement couchée sur la plus délicieuse colline, ressemblant, selon l'expression orientale, *à une charmante sultane accoudée sur un coussin vert, et regardant les flots dans sa rêveuse indolence*, couronnée de ses arceaux, de ses flèches, de ses ogives, de ses terrasses, de ses ruines moresques, de ses murailles crénelées, de ses minarets, des dômes de ses pins élevés, réfléchie dans la plus belle des mers, éclairée par un océan de lumière, on est saisi d'étonnement et d'admiration.

Plus loin se groupent les cimes gigantesques du Liban. Elles s'é–



tendent d'une part vers Tripoli, en portant sur chacune de leurs crêtes, un village, une église, un couvent; de l'autre vers Saïda, toutes chargées de mûriers, de maisons de campagne, derrière un désert de sable rouge et étincelant, qui un jour engloutira la plaine si fertile et la ville si prospère. Ce désert est là menaçant, avançant toujours, lentement mais sûrement. C'est un désert en miniature, qui a ses montagnes de sable soulevées par les vents, ses oasis, son mirage, ses plantes salines, ses chaleurs étouffantes et jusqu'à ses Bédouins et ses caravanes de chameaux. C'est un véritable désert, mais il ne faut que trois heures pour le traverser du nord au sud, et beaucoup moins dans sa largeur. La nature s'est plu à rassembler ici sur un petit espace tout ce qu'elle a de beau, de grand, de gracieux, de terrible, comme elle a réuni toutes les couleurs dans les zônes étroites de l'arc en ciel. Ici, au couchant, une mer immense, à côté le désert, plus loin une vallée riante, plus loin encore des collines couvertes d'habitations, et, au fond du tableau, des montagnes blanches qui se perdent dans les nues.

Sous nos climats brumeux du Nord, les plus belles montagnes, vues à une certaine distance, s'effacent à travers une atmosphère blanchâtre, vaporeuse, qui en voile les contours, détruit les nuances de la lumière, éteint le coloris et confond les objets; en Syrie on croit voir le Liban, à travers un cristal légèrement coloré de rose, de violet, qui rapproche, relève, embellit. Cette couleur céleste n'est pas uniforme : elle est plus vive sur la crête des rochers, plus dense dans l'enfoncement des vallées, plus douce sur la pente des coteaux. On croit pouvoir toucher de la main les petits clochers des couvents maronites qui couronnent les cimes aériennes; les moindres détails, les plus fines découpures de ces montagnes sublimes paroissent à l'œil ravi avec leur teinte délicate et leur forme gracieuse; partout se trouvent l'harmonie, la variété, la pureté, la splendeur, qui élèvent l'âme et la frappent d'étonnement et d'admiration.

On voit par là pourquoi il est fait si souvent mention du Liban dans l'Ecriture, pourquoi les prophètes y prennent leurs plus magnifiques images, et pourquoi on compare toujours la sainte Vierge à ces montagnes d'une solennité et d'une blancheur éternelles[1].

C'est là, en face de la mer, sur une hauteur des premiers plans

[1] Et ex his apparet, quam apte Maria Virgo Deipara Libano comparetur, ob virtutum sublimitatem, ob maternitatis fecunditatem, et ob virginitatis illibatæ candorem. Unde sanctus Hieronymus in quodam sermone expendens adducta Canticorum verba in laudem Virginis, *Veni de Libano, veni coronaberis*, inquit : Non immerito venire de



du Liban, dans le village d'Abeih, que la mission protestante américaine s'est établie pour *évangéliser*, selon la curieuse expression de Mme de Gasparin, les Maronites catholiques et les Druses idolâtres, et arracher, par de froides moqueries, du cœur si droit, si pieux, si aimant des catholiques de la montagne, la religion à laquelle ils sont si vivement, si sincèrement attachés, et la remplacer par l'étude « de l'*histoire*, de la *géographie*, de l'*algèbre*, de la *géométrie*, de la *trigonométrie*, de la *chimie*, de la *physique* et de la *littérature arabe*. » Certainement, ajoute Mme de Gasparin, « celui qui apporte cette gerbe de lumière dans l'âme, ne craint rien pour le dogme qu'il annonce [1]. »

La gerbe est forte, en effet, surtout si l'on considère que ceux qui doivent la porter sont de pauvres Arabes, condamnés à lier les gerbes plus légères de leurs champs, à cultiver leurs mûriers, ou à faire paître leurs troupeaux dans les vallées comme les fils de Jacob.

Laissez à ces fils des montagnes, leur foi si vive et si pure : ce n'est ni l'algèbre, ni la trigonométrie qui leur feront supporter avec résignation le poids des privations continuelles.

Les sociétés bibliques veulent *évangéliser* les catholiques de la Syrie; mais où était le protestantisme quand les Maronites du Liban, pour défendre leur foi, combattaient dans les antres profonds de leur vallée contre l'irruption de l'islamisme? Dans la vallée de la Kadischa (vallée des saints), il n'y a pas une grotte qui ne renferme encore aujourd'hui les ossements de ces martyrs de la foi chrétienne. Ils n'avaient pas, à la manière des missionnaires anglicans ou américains, leurs valises pleines de bibles; mais comme les apôtres, comme les premiers chrétiens, ils portaient l'Evangile dans leurs cœurs, et comme eux ils ont souffert, pour sa défense, l'exil, les persécutions et la mort.

Les Maronites ont encore la même foi pour laquelle leurs pères donnaient leur vie, et qu'avaient alors le bonheur de partager avec eux les peuples de l'Europe, qui viennent aujourd'hui leur en distribuer une autre. Quant aux missionnaires américains, il me semble qu'ils auraient quelque chose de mieux à faire que de traverser les mers pour venir en Orient porter l'Evangile à ceux de qui ils le tiennent : il y a sur les rives sauvages du Missouri et de l'Ohio bien des peuplades qui ignorent encore l'Evangile et la trigono-

Libano jubetur, quia Libanus candidatio interpretatur. Erat enim candidata multis meritorum virtutibus, et dealbata nive candidior, etc. *Quaresm.*, tom. II, pag. 883.

[1] *Journal d'un voyage au Levant*, tom. III, pag. 445.

mière. et c'est là qu'ils demeureraient sans doute, s'ils étaient mûs par le seul intérêt de la civilisation et de la cause de Dieu.

Les théophilanthropes du dernier siècle, qui admettaient le Coran, le Talmud, Vichnou et les dieux fétiches, disaient en parlant de nous : *Nos frères les sectaires catholiques*; Mme Gasparin et les missionnaires américains, qui nous mettent sur la même ligne que les Druses, et qui nous contestent l'Evangile, diront bientôt : *Nos frères les payens catholiques*. Au reste, ils nous ont habitués depuis longtemps à la qualification *d'idolâtres*.

Ici comme ailleurs, les efforts de ces missionnaires politiques sont beaucoup moins à craindre sous le rapport religieux que sous le rapport de l'ordre et de la paix : on ébranlerait plutôt les racines du Liban que la foi catholique dans les cœurs des Maronites.

Voici en quels termes Mme Gasparin elle-même en fait le naïf aveu :

« Les missionnaires trouvent un accès plus facile chez les Druses que chez les Maronites; ils n'ont pas à combattre chez les premiers l'influence d'un clergé hostile.

» L'œuvre évangélique est bien vue de ce côté du Liban (du côté des Druses); de l'autre, à *Hasbeiya*, il n'en va pas de même. Les chrétiens protestants y sont persécutés par la population grecque, qui les injurie, qui les maltraite, et refuse de leur fournir des aliments. Sans les Druses, qui, malgré la défense de l'émir soudoyé par le clergé grec, leur vendent les objets de première nécessité, ils auraient été forcés de quitter le pays [1]. »

On le voit, l'*œuvre évangélique* a eu jusqu'ici peu de succès dans le Liban. Nous voudrions pouvoir dire avec la même certitude que les missionnaires n'ont pas eu plus d'influence sur les déplorables événements qui ont si profondément détruit l'antique union qui existait entre les différents peuples de la montagne. Les Druses idolâtres sont les protégés du protestantisme et de l'Angleterre, parce que les Maronites sont les protégés de la France. J'ai entendu moi-même un Anglais faire cet étrange raisonnement à un scheik maronite, qui lui avait demandé pourquoi l'Angleterre chrétienne avait protégé les Druses contre les chrétiens de la montagne. *L'Angleterre et la France*, dit l'Anglais, *sont deux puissances rivales; elles ont des intérêts opposés : si donc la France établit dans votre pays son influence par les Maronites, il faut nécessairement que l'Angleterre cherche à la contrebalancer par les Druses. — Alors*, répondit fra-

[1] *Journal d'un voyage au Levant*, tom. III, pag. 147.

dement le scheik, *le jour où la France prendra parti pour Dieu, l'Angleterre prendra nécessairement parti pour le diable?*

Voici au reste, sur cette grave question, les observations de M. Pierre David, ancien consul de France en Orient.

« Cherchons maintenant ce qui peut avoir armé les Druses contre les Maronites, ces deux populations longtemps unies pour leur propre sûreté. On a parlé, dans le temps, de missionnaires américains qui étaient venus échauffer les esprits par un mysticisme religieux, mêlé d'idées de liberté; mais qui peut croire que de vieux catholiques du sixième siècle, sans lettres, sans préparation d'aucune sorte aux idées politiques, constamment sous les yeux de leurs évêques et de leurs prêtres, se soient laissé séduire par des rêveries transatlantiques? Qui peut croire que des cultivateurs de vignes et de mûriers, contents de leur sort, soient devenus des penseurs philosophes et des instruments révolutionnaires? Quant aux Druses, ces espèces d'amphibies religieux, qui professent tour à tour, selon le besoin, l'islamisme, le christianisme, et je ne sais quelle obscure idolâtrie qui ressemble à celle du veau d'or, ils ont pu feindre une quatrième croyance, si elle faisait le compte de leur avarice, sauf à la rejeter quand ils n'auront plus d'intérêt à la professer; mais cette croyance, toujours mêlée d'idées politiques, a-t-elle pu toute seule mettre les armes à la main? Sont-ils devenus des propagandistes révolutionnaires sur l'invitation de quelques prédicateurs américains? Cela n'est guère plus croyable. Où donc était la cause de cette guerre civile, si contraire à la sûreté commune des deux populations? On a soupçonné l'Angleterre d'avoir favorisé les missionnaires soi-disant américains dans un intérêt purement politique.

» Ici je m'arrête dans mes conjectures; il faut des faits, des preuves pour attribuer de pareilles manœuvres à un gouvernement. Je m'abstiens d'autant plus, que le ministre d'Angleterre à Constantinople a protesté hautement contre l'accusation de connivence avec les missionnaires américains; mais je suis obligé de faire un rapprochement qui semble justifier les doutes qu'on a conçus. L'Angleterre fit enlever l'émir Béchir de la montagne à la même époque où ses vaisseaux écrasaient Beyrouth et Saint-Jean-d'Acre. Quel intérêt aviez-vous à enlever aux populations du Liban ce prince patriarcal qu'elles vénéraient? Etait-ce pour le remplacer par un gouvernement de votre choix, et faire coïncider la soumission de la montagne avec celle du littoral? Vos projets sur la Syrie n'ayant pas eu les suites que vous en espériez, et se trouvant ajournés, vous vous êtes réunis

Les arbustes et les plantes les plus remarquables sont : la *mandragore*, dont le fruit, selon les Orientaux, est un remède contre la stérilité ; le *hennah, lawsonia inermis;* sa fleur variée et odoriférante sert de parure aux femmes, et sa feuille cuite et réduite en poudre donne la couleur orange avec laquelle elles se teignent les ongles et les cheveux : c'est le *copher* de la Bible ; le laurier rose, qu'on trouve partout au bord des rivières ; le *baumier*, qui ne paraît plus être celui qui était si célèbre chez les anciens ; l'*hysope*, la *zizanie*, le *sénevé*, la *menthe*, dont il est si souvent fait mention dans l'Ecriture ; la *rose de Jéricho*, l'*arbre de Sodôme*, dont je parlerai en leur lieu ; l'*indigo*, le *genêt*, le *papyrus*, le *roseau de marais*. Malgré son sol pierreux, peu de pays au monde offrent une telle abondance de fleurs que la Syrie et la Palestine[1].

Parmi les animaux domestiques se distinguent surtout les chameaux, qu'on retrouve partout chargés de leur immense fardeau, marchant en longue file dans les sentiers étroits de la plaine et sur le bord de la mer, ou couchés dans les vastes cours des khans et aux abords des villes. Viennent ensuite le *mulet*, seule monture possible dans les précipices du Liban, et très-fréquemment employé dans la plaine ; le *cheval*, qui est plus rare et souvent moins estimé ; l'*âne*, qu'on emploie ordinairement comme bête de somme ; la *vache* et le *bœuf*, beaucoup moins communs depuis que l'agriculture est si fort déchue : la *chèvre*, au contraire, se trouve partout, ses oreilles sont pendantes, ses cornes petites, son poil est long et très-fin ; la *brebis* à large queue broute avec elle les arbustes épineux de la montagne. Les *chiens*, dans les villes, sont aussi nombreux et aussi sales qu'à Constantinople ; sous la tente des Bédouins, ils sont plus grands et plus hargneux. Je n'ai pas vu de *porcs*, il y en a pourtant ; les Orientaux en font peu d'usage.

Plusieurs espèces d'*animaux sauvages*, qui existaient autrefois en Syrie, ont disparu ou considérablement diminué de nombre. Le *lion* ne se trouve plus ; malgré bien des assertions contraires, je crois qu'on peut en dire autant du *tigre* et de l'*ours ;* l'*hyène*, la *panthère*, l'*once*, et le *sanglier* vivent en petit nombre dans les crevasses inaccessibles du Liban et les marais du lac Houléh. En revanche, il n'y a pas de caverne qui n'ait pour hôtes quelques *chacals*, comme il n'y a pas de voyageurs qui, à la tombée de la nuit, n'aient entendu

[1] Voir à ce sujet l'ouvrage d'Hasselquist, publié par Linnée; celui de Labillardière, intitulé *Icones Plantarum Syriæ rariorum;* la *Palestine*, par Munck; la *Syrie*, par J. David; H. von Schubert, *Reise in das Morgenland*, 1836-37.

leurs plaintifs hurlements : le chacal tient du *loup* et du *renard*, qui sont moins communs. Le lièvre, le cerf parcourent les plaines; les gracieuses *gazelles* animent seules quelquefois de jolis vallons, comme les chamois les pics des rochers.

La Syrie, avec des productions si riches, avec un ciel si pur, un climat si varié, une mer si étendue, si heureusement située; cette contrée bénie, où, selon les poètes arabes, *chaque montagne porte l'hiver sur sa tête, le printemps sur ses épaules, l'automne dans son sein, tandis que l'été dort nonchalamment à ses pieds;* la Syrie sur laquelle Dieu a répandu toutes ses faveurs, a été le rendez-vous de toutes les nations du monde; et chacune d'elles y a laissé des traces de dévastation et de carnage; en la parcourant nous n'allons retrouver partout que des victimes et des ruines.

Quand on vient à Beyrouth pour se rendre soit en Palestine, soit dans le Liban, c'est dans cette ville qu'il faut faire ses approvisionnements de voyage. On trouve, du reste, tout ce qui est nécessaire, et à des prix modérés.

CHAPITRE VII.

De Beyrouth à Miruba.

Résolution de visiter le Liban. — Les Maronites. — Leur origine. — Leur histoire. — Les Druses se réfugient dans la montagne. — L'émir Béchir. — Ibrahim-pacha. — La baie de Djouni. — Un Hanovrien lapidé. — L'Angelus au pied du Liban. — Première ascension. — Montures incommodes. — Ghosta. — Bon accueil. — La famille Bitar. — Cérémonial de visite. — Le jeune Elie. — Coucher du soleil. — La famille Schehab. — Dîner arabe. — Vue de Bzommar. — Lazaristes de Raifun. — Le cheik Francis. — Halte sous un chêne. — Affection pour Pie IX. — Sommets du Liban. — Miruba. — L'archevêque de Balbek. — Le Sannin. — Ruine de Fakra. — Les fugitifs de Damas. — Mines de charbon de terre. — Mines de fer. — Leur exploitation. — Touchante hospitalité de l'archevêque.

Comme la chaleur était excessive, et que les fièvres régnaient encore dans les parties basses de la Syrie et de la Palestine, je pris la résolution de parcourir le Liban, où la température est beaucoup plus supportable, de visiter les cèdres, Balbek et Damas avant de me rendre en Terre-Sainte. Ce plan étant aussi celui d'une partie de mes compagnons du *Stamboul*, nous résolûmes de voyager ensemble.

Mais avant de pénétrer dans le Liban, qu'on me permette de jeter un coup d'œil sur l'histoire de la plus nombreuse et de la plus intéressante des nations qui l'habitent, des Maronites.

Il est difficile de savoir ce qu'étaient les Maronites avant le septième siècle. Il est probable que cette petite nation chrétienne s'était formée peu à peu par des proscrits qui, à l'époque où Héraclius perdit la Syrie, avaient cherché dans les montagnes un refuge contre les cruautés de l'armée de Chosroès. Vers la fin du septième siècle, l'historien Théophane nous les montre déjà assez nombreux, et s'étendant fort au loin dans le nord de la Syrie.

Un solitaire, nommé Maron, appelé des bords de l'Oronte pour être évêque de Botris, ville située au pied du Liban, entre Tripoli et Biblos, rendit de si grands services à l'Eglise par son zèle pour la défense de la vraie foi, qu'il fut élevé à la dignité de patriarche du Liban. Il fut cher au peuple par ses bienfaits et ses vertus : on venait

de toutes parts chercher un asile contre les persécutions dans les antres des montagnes, et dans le sein inépuisable de sa charité.

Un monastère avait été fondé par Théodose le Grand dans la vallée la plus reculée, à Kanobin; c'est là qu'il fixa sa résidence. Les chrétiens, rassemblés autour de lui et poursuivis par les Arabes qui les qualifiaient de *rebelles*, s'habituèrent aux combats, et devinrent une des nations les plus redoutées de la Syrie. A sa mort, ils se choisirent des chefs entreprenants, et ils ne se contentèrent plus de se défendre derrière leurs rochers, mais ils fondirent plusieurs fois dans la plaine, et attaquèrent avec succès les armées musulmanes. Il paraît que c'est de leur premier patriarche qu'ils prirent le nom de Maronites.

Jacques de Vitry, évêque de Saint-Jean-d'Acre, donne à ce nom une autre origine. Il raconte que pendant cinq siècles les Maronites furent séparés de l'Eglise romaine, et que ce fut en présence du vénérable père Amauri, patriarche d'Antioche, qu'ils abjurèrent leurs erreurs. Selon l'histoire ecclésiastique de Nicéphore, cela s'est passé l'année 1167.

Plusieurs fois les Maronites offrirent leur puissante diversion à l'empire byzantin, menacé jusque sous les murs de Constantinople par le débordement des Arabes, en demandant en retour sa faible protection. Mais depuis longtemps les Grecs n'avaient plus d'oreilles pour la cause sacrée des peuples chrétiens. Justinien II, aussi lâche que cruel, livra, par la trahison, ses généreux coréligionnaires du Liban à leur ennemi le plus implacable : il conclut un traité avec les musulmans, et leur promit de faire cesser les hostilités des Maronites. Il leur envoya son général Léonce, avec une lettre flatteuse pour leur chef; Léonce l'invita à un repas et l'assassina ensuite. Puis l'empereur, sous le prétexte qu'il avait besoin de l'assistance des Ma[illegible]ronites, attira, par la corruption et par de fallacieuses prom[illegible] douze mille de leurs meilleurs soldats hors de leurs montag[illegible] [illegible] dissémina dans les provinces [1]. C'est ainsi que la *paix* fut [illegible] dans le Liban.

Il est vrai que sous les Ommiades et les premiers Ab[illegible] [illegible] chrétiens ont été généralement traités avec douceur [illegible] Syrie; mais à l'époque où les farouches soldats de la [illegible] mêler leur valeur et leur ambition aux destinées [illegible] khalifes, les chrétiens furent les premiers à souffrir [illegible] Turcs.

[1] Voir Elmacin, *Histo. Sarac.*



Un monstre insensé de la race des Fathimites, Hakem, s'étant fait adorer comme un Dieu vers la fin du dixième siècle, son culte, comme toutes les plus absurdes superstitions, trouva des sectateurs, qui, à la mort de leur divinité, quittèrent l'Egypte pour venir se réfugier dans les montagnes. Les Maronites, qui avaient su résister à l'invasion de tant d'armées, furent obligés de partager leur asile avec ces nouvelles bandes d'hommes féroces, qui pénétraient de toutes parts dans leurs vallées : c'est là l'origine des Druses.

Pendant la première croisade, et après la prise d'Antioche, les croisés, s'avançant au pied du Liban, furent salués par leurs frères de la montagne.

« Une foule de chrétiens et de pieux solitaires qui habitaient le Liban, dit M. Michaud, accouraient pour visiter leurs frères d'Occident, leur apportaient des vivres et les conduisaient dans leur route [1]. »

Guillaume de Tyr dit aussi que lorsque les croisés passaient près de Tripoli, des fidèles du Liban vinrent témoigner à l'armée chrétienne de tendres sentiments de fraternité.

Voici sur le même fait un curieux passage de Raimond d'Agiles qui, en parlant d'un peuple de 60,000 chrétiens qui habitaient le Liban, ajoute : « Ces chrétiens servirent de guides aux pèlerins, et leur indiquèrent trois routes pour arriver à Jérusalem : la première par Damas, route facile, presque toujours en plaine et qui ne manquait pas de vivres (plena victualium); la seconde par le Liban, dans laquelle on était en sûreté et on trouvait des provisions, mais elle était très-pénible pour les bêtes de somme; la troisième le long de la mer, remplie de défilés, où cinquante musulmans auraient pu, s'ils avaient voulu, arrêter le genre humain tout entier. Cependant, disaient les chrétiens aux pèlerins, si vous êtes cette nation qui doit s'emparer de Jérusalem, vous devez, d'après l'évangile de saint Pierre, passer le long de la mer, quoique cette route nous paraisse impossible à suivre [2]. »

Ce fut cette dernière route que suivirent les croisés.

Les Maronites firent, peu de temps après, partie du royaume chrétien de Jérusalem, et, selon leurs chroniques, quarante mille de leurs frères périrent en combattant avec les croisés.

Ils sont retombés depuis sous le joug musulman, et le ciel connaît

[1] Michaud, *Histoire des croisades*, tom. I, liv. 4.

[2] *Biblioth. des crois.*, tom. I, pag. 40.

seul toutes leurs souffrances. Dans leurs malheurs, ils n'ont cessé de tourner les yeux vers l'Occident, et, depuis des siècles, la France avait eu le glorieux privilège d'obtenir en leur faveur des concessions que les pachas et la Porte elle-même ont été bien loin de respecter. Un seul bien, leur religion, est demeuré intact, parce que toute la puissance et la cruauté des Osmanlis étaient incapables de le leur ravir.

Le nom de l'émir Béchir a été si fréquemment mêlé aux événements qui se sont succédé dans le Liban, depuis près d'un demi-siècle, qu'on me permettra sans doute d'entrer à son égard dans quelques détails.

La famille arabe de Schehab est très-ancienne; selon Burckard, elle est originaire de la Mecque. Elle a gouverné le Liban depuis l'extinction de la famille de l'émir Fakreddin (1109) jusqu'à nos jours. L'émir Béchir, issu de cette famille, avait succédé à l'émir Jousseff, qui était généralement aimé, et qui, pour cela, avait porté ombrage au fameux Getzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre. L'émir Béchir, à force de dureté et d'exactions, avait poussé à bout les montagnards, qui se soulevèrent contre lui, et il fut plusieurs fois obligé de se sauver de Deir-el-Kamar; mais il parvint toujours à ressaisir le pouvoir. Alors il sévissait avec la dernière rigueur contre les rebelles et ses rivaux, et même contre les membres de sa propre famille. C'est ainsi qu'en 1807, il fit crever les yeux aux émirs Hosen et Saad-ed-Din, enfants de Jousseff; il fit décapiter Georges Baz, leur gouverneur, et il décima les Druses. En 1823, il fit aussi mourir le cheik druse, Béchir-Giumbelat, et d'autres encore. Il offrit le pardon à plusieurs émirs de sa famille, qui erraient dans la Syrie : appelés à Deir-el-Kamar, ils eurent la langue coupée et les yeux crevés. C'est par de semblables moyens qu'il sut, pendant quelques années, se maintenir, sans nouvelles secousses, dans le Liban.

En 1832, le vieux ami de l'émir Béchir, Méhémet-Ali, levant l'étendard de la révolte, envoya son fils Ibrahim conquérir la Syrie. Après la victoire de Konieh, le vice-roi d'Egypte obtint le gouvernement de la Syrie par le traité de Kutayé. Alors Ibrahim-pacha, pour pouvoir établir son horrible système de monopole, désarma complètement les Maronites, puis il les obligea à payer *quatorze fois plus d'impositions* qu'ils n'en avaient payé au gouvernement turc. Ils supportèrent pendant plusieurs années la plus affreuse oppression, et ils attendirent l'heure de la justice. Une insurrection éclata parmi les Fellahs et les Bédouins du Haouran, en 1838. Afin de la comprimer, Ibrahim marcha contre eux, et il envoya 16,000 fusils à

l'émir Béchir pour armer les Maronites, auxquels il fit mille promesses aussi longtemps qu'il eut besoin de leur assistance. Le héros du Haouran, Chabil, fut vaincu, et les Maronites, punis des victoires qu'ils avaient remportées sur les Bédouins, furent aussi maltraités qu'auparavant; mais ils avaient gardé les fusils d'Ibrahim.

Enfin, poussés à bout par tant de mauvaise foi et de mauvais traitements, ils se soulevèrent à leur tour, le 29 mai 1840, contre la tyrannie de Méhémet-Ali et les exactions cruelles de l'émir Béchir. L'insurrection avait été générale; les Maronites, les Druses et les Métualis y avaient pris une part égale; mais l'émir Béchir sut bientôt jeter la division parmi eux, et les Druses, qui avaient juré de défendre jusqu'à la mort leurs frères de la montagne, traitèrent secrètement avec l'émir : tous les chefs druses avaient été gagnés par son argent. Qu'on juge de la consternation des Maronites, quand ils apprirent cette trahison ! Ce fut alors que Soliman-pacha, à la tête des Egyptiens, pénétra dans le Liban, et y mit tout à feu et à sang, jusqu'au moment où la flotte combinée des Turcs, des Anglais et des Autrichiens, arriva sur les côtes de la Syrie. Les Maronites avaient été contraints de se retirer sur leurs plus hautes montagnes; mais ensuite, pourvus d'armes et de munitions, et soutenus par les alliés de la Porte, qui attaquèrent les Egyptiens dans leurs places fortes, ils écrasèrent les troupes de Méhémet-Ali, qui abandonnèrent pour toujours leurs montagnes.

On comprend que la position de l'émir Béchir n'était plus tenable après la défaite de son allié, et surtout après tous ses actes de tyrannie. Il essaya pourtant de négocier avec la Porte, et il offrit sa soumission au sultan, et deux de ses fils comme otages. Mais cette soumission ne s'étant pas faite au jour fixé, l'amiral anglais publia le firman du Grand-Seigneur, qui prononçait la déchéance du vieil émir, et établissait l'émir El-Kazim à sa place. Le 11 octobre, l'émir Béchir quitta pour la dernière fois son palais de Deir-el-Kamar avec toute sa famille, et se dirigea sur Saïda pour se livrer au commandant de la station anglaise. De là, il fut transporté à Beyrouth, puis à Malte, enfin à Broussa, où il est encore aujourd'hui.

Mes arrangements étant terminés, après avoir pris congé du capitaine du *Stamboul*, du baron Baum et de M. Rottier, je m'embarquai avec monseigneur Pompallier et M. Cockerill sur une barque arabe qui, en moins de trois heures, nous déposa dans la baie de Djouni; nos autres compagnons de voyage, M. Baily et sa famille, avaient préféré la voie de terre.

Il y avait, au bord de la mer où nous devions débarquer, un khan assez vaste, plein de monde et de bruit; comme nous venions d'un lieu suspect, notre arrivée jeta l'alarme parmi ces gens, et un homme, qui semblait avoir autorité, s'avança vers nous pour nous empêcher de descendre à terre. Heureusement que nous nous étions munis, à Beyrouth, d'un certificat de santé; on le lui tendit au bout d'un bâton, il le lut, sans le toucher, et nous indiqua un lieu isolé où nous pouvions nous établir pour la nuit.

Quand nos effets de campement furent débarqués, nous nous mîmes en devoir de déblayer un espace suffisant pour y dresser trois tentes. J'étais au pied du Liban, je foulais une terre qui m'était chère par mes souvenirs bibliques et par l'affection que je portais à ses habitants; tout ce que je voyais était nouveau pour moi, je voulais garder comme souvenir chaque pierre que je ramassais. Tous les monticules, suspendus sur ma tête, étaient surmontés de villages, d'églises et de couvents : j'étais au milieu des Maronites.

Je fus distrait de ces agréables pensées par une foule d'hommes, venant du rivage, qui proféraient des cris furieux. Ils poursuivaient un malheureux couvert de lambeaux, en lui lançant, de toute leur force, d'énormes pierres. Cet homme courait vers nous et appelait du secours; il était déjà tout couvert de sang, et les projectiles continuaient à tomber sur lui : encore un instant, et ces barbares allaient l'achever. Je courus à leur rencontre, et au moment où j'arrivai près de ce pauvre homme, un énorme caillou, qui l'atteignit à la tête, le renversa à mes pieds.

Ma démarche décidée, et le ton sévère des reproches que je leur adressai, imposa à cette troupe de forcenés; ils m'abandonnèrent leur victime, et plusieurs même se retirèrent assez précipitamment : tel est l'effet d'une mauvaise conscience.

Pendant que mes compagnons m'aidaient à relever ce malheureux et à le transporter, je lui adressai différentes questions auxquelles il ne répondit pas. Il avait plusieurs blessures profondes à la tête et sur tout le corps; on les lui lava dans une eau préparée avec des plantes qu'un arabe nous avait apportées; la douleur lui arracha ces mots : *Ach Gott!* Voyant qu'il était allemand, je lui adressai la parole dans cette langue, ce qui produisit un tout autre effet que notre spécifique. Ce pauvre homme voulait me baiser les mains, les pieds, se prosterner devant moi; il était à moitié guéri.

Il me raconta qu'il était Hanovrien, maréchal ferrant de son métier, voyageant sous la protection de l'Autriche; qu'il revenait d'Alep

et se rendait à Beyrouth pour retourner dans sa patrie; que les voleurs, après l'avoir dépouillé, l'avaient mis dans l'état où je le voyais, (il était presque nu); qu'arrivé dans cette baie, des individus avaient voulu l'obliger à rebrousser chemin, probablement parce qu'il venait d'un pays infesté par le choléra; puis le contraindre à entrer dans cette enceinte enfermée de quatre murs, qui est là, au bord de la mer : c'était une espèce de lazaret; mais que lui, ne comprenant pas leur langage, et surtout ne voulant pas se laisser mettre dans une prison où on l'aurait laissé mourir de faim, comme cela avait déjà failli lui arriver à deux journées de là, il avait cherché à se sauver en fuyant à toutes jambes; que ces garde-côtes avaient appelé des Arabes à leur secours, et que tous s'étaient mis à le poursuivre; qu'ils auraient pu le saisir déjà plusieurs fois; mais que, ne voulant pas le toucher par crainte du choléra, ils s'étaient mis en devoir de le lapider, ce qui aurait eu lieu infailliblement, si je ne me fusse pas trouvé là. Je le consolai de mon mieux; on lui donna un peu de vin, et je lui conseillai de se reposer. Il me pria, auparavant, de lui rendre encore le service de faire chercher ses effets qu'il avait perdus en courant. J'y allai moi-même, et je trouvai de distance en distance un vieux pantalon, dont les jambes nouées par le bas et passées en sautoir autour du corps, lui avaient servi de valise; puis des souliers sans semelles, quelques galettes, un peu de fromage et enfin une gourde vide : c'était là tous ses effets.

Quand cet homme fut un peu reposé, j'allai trouver le maître de la felouque qui nous avait amenés, et je lui dis : « Voulez-vous ramener cet homme à Beyrouth? — Avec plaisir, me dit-il, moyennant salaire. — Mais votre voyage n'est-il pas payé? en tout cas, il faut que vous vous en retourniez, et en prenant ce malheureux vous faites une bonne action. — Il n'a pas été question de lui dans le marché que nous avons fait à Beyrouth. — Je commence à m'apercevoir que je suis dans un pays habité par des Arabes; combien vous faut-il? — Douze piastres. — Les voilà; mais vous aurez de cet homme tout le soin qu'exige son état. »

J'allai ensuite près de mon Hanovrien : nous fîmes une petite quête entre nous pour fournir à ses premiers besoins, quand il serait à Beyrouth, et j'écrivis un billet pour le recommander au chancelier du consulat d'Autriche; je le lui donnai, en disant que j'avais une bonne occasion pour le faire transporter commodément à Beyrouth, par le bateau qui était sur le rivage.

« Je vous remercie beaucoup, me dit-il, mais je ne m'embarquerai

cloches sonner l'*Angelus* : ces sons religieux et solennels descendaient des montagnes, comme des voix célestes qui invitent à la prière les enfants de la terre. Je n'ai jamais été plus touché en faisant monter vers le ciel mes faibles oraisons : heureux de me retrouver, au-delà des mers, au milieu d'un peuple de frères ; de respirer de nouveau cette atmosphère catholique qui va si bien à l'âme, parce qu'elle lui prépare et lui rappelle de si douces jouissances : vie de paix, de consolation et de bonheur, qui consacre à Dieu tous les moments du jour, toutes les pulsations de notre cœur. Au pied du Liban, l'Angelus, cette invitation à la prière commune, en me rappelant toutes les joies de l'enfance, toutes les affections de la patrie, me disait aussi que je n'étais plus seul dans une terre inconnue, puisqu'un peuple tout entier s'associait à mes prières et à mes espérances.

M. le maréchal Marmont a aussi éprouvé au même lieu la puissance de cette manifestation religieuse, qu'il a si bien exprimée dans les lignes suivantes :

« Pendant ce voyage dans le Liban, j'éprouvai d'une manière très-vive une sensation que je n'avais pas prévue, et dont je n'aurais pas deviné la puissance. Le bruit des cloches des monastères et des églises éclata tout-à-coup dans les airs, et vint retentir à mon oreille. Ce bruit a quelque chose de délicieux pour l'Européen qui l'entend dans ces montagnes. Ces sons argentins, qui s'élevaient vers le ciel et me rappelaient mon culte et ma patrie, ne pouvaient me trouver indifférent. Cet appel solennel fait à la prière agit sur tout être raisonnable et sensible ; car il apporte avec lui le souvenir de ce que nous devons au Créateur, et le sentiment du besoin que nous avons chaque jour de ses bienfaits. Cette voix commune, dont le langage est uniforme dans toute la chrétienté ; qui parle si haut aux limites de la vie, à notre naissance et à notre mort ; qui a établi des rapports intimes entre ceux qui habitent la brûlante Ibérie et les bords glacés de la Néva ; cette parole sonore, comprise de tous, et qui partout exprime les mêmes pensées, les mêmes vœux, ne peut retentir loin de l'Europe sans faire éprouver au voyageur chrétien un frémissement involontaire et plein de charmes. Tout est exprimé par ses sons : croyance, souvenirs, patrie, espérance, enfin tout ce qui remplit le cœur de l'homme, tout ce qui l'élève au-dessus de lui-même, et le sépare momentanément de ces besoins vulgaires auxquels il est soumis. J'avais déjà ressenti à Constantinople une douce émotion en me rendant à l'église. L'homme a un besoin si grand de s'associer à ceux qui forment les mêmes vœux que lui ; son cœur craint si fort l'iso-

lement ! Ce cœur, tel que Dieu l'a formé, est avide de donner, avide de recevoir ; il veut entrer en partage de biens communs. L'être isolé est condamné à des souffrances qui ne devraient appartenir qu'aux seuls criminels. Le voyageur qui, au milieu des barbares, rencontre sa croyance et son culte, retrouve un but et un emploi pour ses affections ; il se croit au milieu des siens[1]. »

Je dormis assez peu sous ma tente ; l'incommodité des mouches, bien plus que la dureté de mon lit, fut la cause de mon insomnie.

Le 23 *Août*. Je ne résiste guère, quand j'en ai l'occasion, au plaisir de nager dans la mer : je m'y rendis de grand matin ; mais je trouvai la température de l'eau presque trop élevée pour me procurer le rafraîchissement que je désirais. Ensuite nous allâmes faire au khan un déjeuner composé de mauvais lait, de mouton froid, d'œufs à la coque, d'excellents raisins et de très-bonnes figues.

Je savais que je ne devais pas être loin d'Antoura, et mon intention était d'aller voir le délégué du Saint-Siége, monseigneur Vilardel, qui y fait sa résidence ; mais on me donna de fausses indications sur la distance, et je fus obligé de différer ma visite.

Cette plage a été le théâtre de plusieurs scènes sanglantes pendant la dernière guerre, et c'est ici que le fameux Chekib-effendi était campé, quand il remplit sa mission de pacifier le Liban[2].

C'est dans le village de Djouni et dans les environs qu'on fait ces tissus éclatants d'or et de soie, aux couleurs vives, qu'on retrouve ensuite dans les bazars de Beyrouth. On nous apporta de ces étoffes pour des bonnets, des pantoufles, etc., et on nous les vendit à très-bas prix.

On était allé chercher nos mulets pour nous et nos bagages, et vers dix heures nous commençâmes notre ascension sur le Liban. C'est ici que je fis, pour la première fois, connaissance avec la manière de chevaucher de ce pays. N'ayant pas l'habitude du cheval, j'avais voulu, avant de quitter Vienne, prendre des leçons d'équitation, pour me préparer aux longues courses que je savais devoir faire à cheval ; je ne tardai pas à m'apercevoir que ç'avait été une précaution à peu près inutile, au moins pour le Liban. La selle qu'on met sur le dos des mulets est plutôt un bât rembourré, auquel les muletiers attachent des sachets d'avoine et de provisions, qui les renflent encore

[1] *Voyage de M. le maréchal duc de Raguse*, tom. II.

[2] Il paraît également, comme je le dirai plus tard en parlant du Lycus, que Sésostris s'est embarqué dans cette baie pour son expédition de Kittim.

considérablement ; ils les jettent par-dessus les couvertures qui leur servent de lit pendant la nuit, et ils recouvrent le tout avec le tapis du voyageur. Tout cela est attaché, aussi bien que mal, avec des cordes noueuses, et présente, quand on veut monter dessus, une plate-forme rugueuse et inabordable. J'ai toujours eu pour principe de me conformer aux usages du pays dans lequel je me trouve, persuadé que ces usages, quelque bizarres qu'ils paraissent quelquefois, ont pourtant leur raison d'être ainsi ; cette règle, comme bien d'autres, doit aussi avoir ses exceptions.

Je me laissai hucher sur mon mulet, mais il me fut impossible d'enfourcher la selle et ses accessoires. Je ne puis dire tout ce que je souffris de tortures pendant plusieurs jours, et tous les essais que je fis pour trouver une manière commode de me tenir en équilibre sur ma monture : tantôt j'étais assis en travers, et tantôt j'étais en avant, ayant une jambe de chaque côté du cou du mulet, que je serrais parfois à l'étouffer. Je n'avais pas d'étriers ; au lieu de cela, on me donna un bout de chaîne qui, attachée autour du museau, me servait de bride et fut mon ancre unique de salut. Aussi, au bout de quelque temps, je dis à mes voisins : « Je commence à comprendre comment il est possible de se tenir sur ces selles pour les montées ; mais ce sont les descentes que je ne comprends pas encore. » Je les compris peu de jours après.

On ne s'étonnera pas, occupé que j'étais de soins plus pressants, si, pendant quelque temps, je ne fis pas grande attention au paysage qui se développait autour de moi, et à la vue admirable de la mer et de la côte que j'avais à mes pieds. A commencer au fond des vallées jusqu'au sommet des collines, on ne voit que des terrasses, qui ont à peine une toise de largeur, et qui sont soutenues par des murs. Tout cela est planté de mûriers nains, d'oliviers, de figuiers : à chaque pas il faut admirer l'activité et l'intelligence d'un peuple qui a su rendre fertiles des montagnes escarpées et rocailleuses comme il y en a peu dans le monde. La principale ressource de cette contrée, c'est la culture du ver à soie. Cette année, les troubles de l'Europe ont eu aussi dans ces montagnes un fâcheux contre-coup, et ont diminué de moitié la valeur de la récolte.

De temps en temps nous rencontrions d'immenses caroubiers au feuillage foncé, et des nopals épineux, dont nos muletiers allaient voler les fruits.

Le chemin devenait de plus en plus mauvais : c'était un affreux sentier pierreux, glissant, qui montait des côtes escarpées comme

les avalanches les descendent, par la ligne la plus droite; et pourtant, ce n'était rien encore en comparaison des chemins que nous devions trouver plus tard.

Vers une heure nous arrivâmes à Ghosta, lieu de notre station, et nous allâmes camper sur la hauteur, à l'ombre de quelques arbres, non loin d'une ancienne église, et en face de la mer.

Pour comprendre la réception qu'on nous fit ici, et dans tout le Liban, il faut savoir que les Arabes, en général, qualifient les Européens beaucoup plus d'après leurs idées poétiques que d'après nos passe-ports, dont ils ne s'enquièrent nullement. C'est pour cela que tout d'abord on me fit passer pour évêque, malgré mes protestations. Comme on voyait pourtant que monseigneur Pompallier était plus que moi, on en fit un archevêque. M. Baily, qui avait une suite assez nombreuse, devint émir, prince; et son ami, M. Cockerill, passa pour son médecin.

On se rappelle que M. de Lamartine dut subit le même honneur : il devint l'émir Frangi, le prince des Francs; et c'est pour la même raison que lady Stanhope fut la sultane de Palmyre.

On conçoit l'effet que devaient produire tant *de grands personnages* dans un pays, où les simples voyageurs sont extrêmement rares. Ajoutez à cela que l'interprète de M. Baily, Francesco Mehazeb, était de cet endroit; il venait de Rome où il avait été, pendant quinze ans, interprète à la Propagande, et il retournait pour la première fois dans son pays, où il était très-aimé. Un des domestiques, qui avait été au service de l'émir Béchir, était aussi de Ghosta; de sorte que tous les amis, les parents et une foule de curieux eurent bientôt envahi l'espace qui entourait nos tentes. Toutes ces raisons, qui ont contribué à donner un peu plus d'éclat à notre pérégrination dans le Liban, étaient bien moins puissantes, cependant, que nos titres de catholiques et de prêtres, pour nous ouvrir toutes les maisons et tous les cœurs des Maronites.

Nous ne tardâmes pas à recevoir la visite du cheik et des principaux habitants. Comme monseigneur Pompallier et moi, nous voulions repartir le lendemain, nous rendîmes quelques-unes de nos visites le soir même. En passant devant l'église, nous rencontrâmes à la porte une princesse, parente de l'émir Béchir, avec deux de ses filles; elles nous engagèrent à ne pas quitter Ghosta sans aller les voir. La mère, qui avait un embonpoint remarquable, portait une de ces énormes cornes dont j'ai parlé plus haut, avec laquelle elle me donna un coup au front, en s'inclinant pour me baiser la

main. Je la retirai en lui faisant comprendre combien j'étais touché du respect qu'elle me témoignait pour le caractère dont je suis revêtu. On me fit observer plus tard que c'était l'usage du pays, et que ce serait faire de la peine à ces braves gens que de m'y soustraire.

Une des premières visites que nous rendîmes fut à la famille Bitar. Le chef de cette famille, Abù-Farès, ancien secrétaire de l'émir Béchir, puis général des Maronites dans la guerre contre les Druses, nous reçut avec la plus grande cordialité, mais avec tout le cérémonial requis. Voici toutes les épreuves par où il faut passer, quand on fait une visite.

Les hommes vinrent nous recevoir dans la cour. Introduits dans une grande pièce qui occupe tout le rez-de-chaussée, on nous fit asseoir sur des tapis et des coussins rangés par terre autour de la chambre. Une des petites filles d'Abù-Farès vint me placer sur la tête un voile richement brodé, qui me couvrait toute la figure et descendait par devant jusqu'à la ceinture, tandis qu'une de ses sœurs passait par dessous une petite cassolette en argent, de laquelle s'élevait une épaisse fumée odoriférante. Pendant que j'étais sous mon voile, faisant tous mes efforts pour garder le sérieux que je voyais les autres mettre à cette cérémonie, je ne pus m'empêcher de me retourner pour voir si on en faisait autant à l'évêque; mais il l'avait déjà subie, et il avait passé à une autre. Voyant donc qu'on n'était pas obligé d'étouffer là-dessous, je fis un signe, on m'enleva le tout, et je pus respirer librement. Mais on revint à la charge avec un vase percé de petits trous, comme un goupillon, et on m'aspergea la figure et les mains d'une eau parfumée. Pendant cette opération, j'avais remarqué dans un coin de la chambre un jeune homme à moitié couché dans son lit, qui paraissait surmonter la douleur pour prendre part à ce qui se passait. Il pouvait avoir vingt ou vingt-un ans ; sa figure, quoique pâle, était très-belle, et respirait la candeur et la bonté ; ses yeux étaient pleins d'intelligence. Je voulus me lever pour aller à lui, mais on me fit remarquer que le cérémonial n'était pas fini ; en effet les deux sœurs du jeune malade revinrent, portant chacune, sur un petit plateau en argent, un verre d'une liqueur préparée avec de la fleur d'oranger ; elles nous l'offrirent de la main gauche, tandis qu'elles mettaient la main droite sur le cœur. Un domestique nous présenta un linge brodé en or et en argent pour nous essuyer la bouche. Un instant après, on nous offrit le café de la même manière, et enfin le chibouk.

Je me transportai avec ma longue pipe auprès du jeune malade,

qui avait deviné mon intention, et qui me dit qu'il serait déjà venu près de moi s'il avait pu marcher, et qu'il avait vu que je lui voulais du bien. En effet, je me sentais attiré à lui par une vive sympathie. Il ajouta qu'il s'appelait Elie, qu'il avait la fièvre depuis quarante jours, qu'il souffrait beaucoup, qu'il n'avait plus d'espoir qu'en Dieu, que je devais lui donner la bénédiction et prier pour lui. Je promis de dire la messe à son intention le lendemain, et j'allai prier l'évêque de le bénir. Pendant qu'il le faisait, ce pauvre jeune homme fit un effort pour se mettre à genoux dans son lit, et sa figure rayonnait d'une joie céleste. Quand je le quittai, il me baisa la main avec effusion : nous étions déjà tendrement unis.

Nous fîmes encore quelques visites, et chaque fois il nous fallut subir les parfums, le café et le chibouk.

De retour à nos tentes, nous fîmes un excellent dîner avec tout ce que ces bonnes gens nous avaient apporté. Du haut de l'immense piédestal sur lequel nous nous trouvions, je pus admirer ensuite le génie d'un peuple qui, à force de travaux et de patience, a pu convertir un désert en un jardin qui produit tous les fruits de l'Orient.

On ne saurait donner une idée plus juste de l'aspect du Liban que ne l'a fait M. David par les lignes suivantes :

« D'autres montagnes se présentent à vos regards, dont chaque étage est peuplé : cette tache blanche sur un mamelon boisé, c'est un village ; cette tache brune sur une roche blanche, c'est un couvent ; cette muraille au-dessus de laquelle s'élève une végétation nuancée, c'est un verger ; ce groupe d'arbres disposés avec art, ce sont des mûriers ; ces branches grimpantes étalées avec soin sur un talus, ce sont des vignes ; cette ligne grisâtre qui descend dans un vallon, ce sont des oliviers ; ce morceau de terre maintenu par une solide bâtisse, c'est un champ de blé ; ces sillons profondément creusés, et où roule une blanche écume, ce sont des canaux ; ces palissades autour d'un carré vert, c'est une prairie ; toutes ces merveilles, c'est l'œuvre d'un peuple patient, laborieux, uni, en un mot, chrétien.

» A coup sûr une société toute chrétienne pouvait seule vaincre tant de difficultés premières, surmonter tant d'obstacles renaissants. Ces terrains cultivables ont été conquis un par un, ces terres fécondes ont été apportées poignée par poignée, chacun de ces arbres a coûté plus de sueurs à planter, qu'en Europe une forêt ne coûte à entretenir. Et une fois ces immenses labeurs terminés, pour recueillir le fruit des arbres et le grain des moissons, que de veilles continuelles,

que de soins attentifs ! Les neiges de l'hiver, les dégels du printemps, les rochers qui roulent, les torrents qui tombent, menacent successivement. Il a donc fallu, à force de travail et d'industrie, creuser un chemin à l'impétuosité des eaux, opposer des digues à la chute des rochers ; ici soutenir le sol, là le déblayer, se garantir contre les tempêtes, et prévoir même les cataclysmes [1]. »

Je ne cessai de contempler ce tableau jusqu'au moment où le soleil se coucha dans les profondeurs de la mer. Elle était légèrement agitée ; le soleil dorait une ligne immense, qui commençait à la baie de Djouni, et allait se joindre au ciel à l'extrémité de l'horizon : véritable échelle de Jacob, dont chaque vague formait un échelon d'or qui montait vers l'astre étincelant placé au sommet comme la divinité de la mer et des cieux.

Le lendemain, 24, j'allai dire la messe dans la petite église voisine ; j'y trouvai toute la famille Bitar réunie.

Quand on veut dire la messe chez les Maronites, il faut avoir soin de se pourvoir de quelqu'un pour la servir, et d'un missel latin, car ceux des Maronites sont en syriaque.

L'église s'était insensiblement remplie de monde, et monseigneur Pompallier vint dire la messe après moi : j'eus l'honneur de la servir. Lorsque je voulus sortir de l'église une femme qui m'attendait à la porte me fit remarquer une inscription qui était au-dessus : elle était en latin, et portait que c'est Louis XV qui a fait bâtir cette église. Partout, dans le Levant, on trouve des traces de la munificence et de la piété de la France. J'ai regretté de n'avoir pas copié cette inscription, dont la naïveté de style est assez curieuse.

Nous allâmes ensuite faire nos visites à plusieurs princes de la famille Schehab ; après les guerres et la déchéance du chef de cette famille, l'émir Béchir, ils se sont réfugiés dans cette partie de la montagne, où ils vivent dans un état voisin de la misère. La première visite que nous fîmes fut à la veuve d'un de ces émirs, qui avait eu les yeux crevés par ordre de son parent, l'émir Béchir : elle nous avait envoyé un de ses fils pour nous prier d'aller chez elle. Elle nous reçut dans une petite cour autour de laquelle étaient rangés des divans. Elle vint à notre rencontre avec sa fille et ses fils, et tous nous baisèrent la main, à monseigneur Pompallier et à moi ; ils nous témoignèrent le plus grand respect. Après les premières cérémonies de réception, on apporta les narghilés à la princesse et à sa

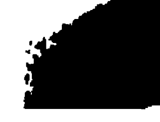
[1] Jules A. David, *Syrie moderne*.

fille; elles fumèrent pendant quelque temps, puis elles nous les offrirent. La jeune princesse était remarquablement belle; elle avait la tête et les épaules couvertes de pièces d'or; — j'en ai remarqué à l'effigie de Marie-Thérèse d'Autriche et de Louis XV — : on aurait pu lui appliquer l'expression du poète arabe : *Sa chevelure est noire comme la nuit, et les pièces de monnaie qui s'y montrent, brillent comme les étoiles à la voûte céleste.* La mère portait la corne de son rang; c'est elle qui m'a assuré qu'elle ne la quittait jamais. Elles nous questionnèrent beaucoup sur l'Europe, sur Rome et le Saint-Père. Nous les quittâmes pour aller dans une maison voisine, où se trouvaient les princesses que nous avions rencontrées la veille à la porte de l'église : partout c'était le même cérémonial. Il y avait là trois générations de femmes sans aucun homme; le chef de la famille avait été aussi une des victimes de l'émir Béchir. On m'a assuré que la langue était revenue à un des princes auquel il l'avait fait couper. La plupart de ces femmes, indépendamment du teint frais propre aux habitants des montagnes, avaient un air de distinction peu commun parmi les femmes du Liban. Ayant demandé à l'une d'elles pourquoi, dans un pays chrétien, elles avaient toujours la figure voilée, elle me répondit par les paroles d'un de nos poètes qu'elle ne connaissait assurément pas :

Oter le voile à la pudeur
N'est-ce pas effeuiller la rose ? (*Jersin.*)

Nous fîmes encore une visite à une troisième branche de la famille de Schehab ; là, nous ne trouvâmes qu'un jeune homme fort embarrassé de notre présence, et peut-être encore plus de l'état de dénuement de l'appartement dans lequel il nous reçut. J'ai cru remarquer que les cassolettes en argent, les plateaux, etc., passaient, comme nous, d'une maison à l'autre, et que ces bonnes gens n'avaient pas même de quoi nous recevoir convenablement. Au reste, ils sont établis à Ghazir, ils ne passent sur la montagne que le temps des grandes chaleurs; mais il n'y a pas de médiocres paysans de la Suisse qui ne soient mieux logés que ces princes du Liban.

Nous étions invités à dîner chez Abù-Farès ; nous nous y rendîmes à une heure. Sa famille est une des plus riches, des plus marquantes et des plus nombreuses du pays. Comme je l'ai dit plus haut, cette famille porte le nom de Bitar; mais, comme dans les temps les plus anciens, le père de chaque famille est désigné par le nom de son fils aîné : Abù-Farès veut dire père de Farès. Farès



lui-même ayant plusieurs enfants, dont l'aîné porte le nom de Simon, s'appelle Abù-Semhoni, père de Simon. De même celui-ci s'appelle Simon fils de Farès, qui est fils de Jacques. C'est encore comme dans la Bible : *Qui fut fils de Jacob, qui fut fils d'Isaac, qui fut fils d'Abraham.*

En entrant dans la maison, je n'eus rien de plus pressé que d'aller m'informer de la santé du jeune Elie; il s'était levé pour me recevoir, et il eut la bonté de me dire que la fièvre le quittait toutes les fois qu'il me voyait; que j'étais son ami, son protecteur et son médecin.

Avant de servir le dîner, on nous apporta un petit verre de liqueur, du café et des pipes : c'est juste l'inverse de chez nous. Après cela, des domestiques nous présentèrent une grande aiguière en laiton, avec du savon; ces aiguières, dans tout le Levant, ont un couvercle ou double fond percé de trous, en sorte qu'en la passant à plusieurs personnes, les dernières ne voient pas l'eau dont les premières se sont servies.

Ensuite nous nous mîmes à table, c'est-à-dire que nous nous assîmes par terre sur des tapis; on étendit une nappe sur le plancher, et on commença à jeter par-dessus, et devant chaque convive, des galettes très-minces : c'était le pain. Alors on mit au milieu de la nappe un petit tabouret, haut d'un pied environ, et par-dessus une planche ronde : c'était la table; les mets vinrent ensuite. Il n'y avait à table que les étrangers et les principaux membres de la famille : les autres nous servaient; les femmes s'étaient retirées. Nous priâmes Abù-Farès de leur permettre de dîner avec nous : elles vinrent s'asseoir à table, mais ce fut aussi pour nous servir.

Comme il n'y avait ni cuillers, ni couteaux, ni fourchettes, il fallait dépecer et manger avec les doigts. J'avais fait mon apprentissage chez Rifa'at-pacha, à Constantinople; je donnai l'exemple aux autres convives, qui étaient novices, et je mis hardiment la main sur le premier plat qui était à ma portée : c'était un salmigondis de viande hachée, de riz, d'ognons, de tomates, assaisonné de poivre et d'ail; je ramassai tout cela, plus un peu de sauce entre les deux premiers doigts de la main droite et le pouce, et je le portai à la bouche avec l'aide d'un petit morceau de galette que j'avais déchiré. Tout le monde riait, mais il ne s'agissait pas de rire : n'ayant pas déjeuné, j'avais plus que de l'appétit. Mes compagnons commencèrent peu à peu à faire comme moi, et nos hôtes qui, soit par respect, soit par malice, n'avaient pas voulu manger les premiers, nous

tinrent bonne compagnie. La table était très-abondamment pourvue de volaille désossée et farcie de pistaches; de raisin et de mie de pain; de concombres préparés avec du riz et des ognons; de tomates également farcies; de petits morceaux de mouton, roulés et rôtis sur des brochettes; de légumes de différentes espèces, plus ou moins mêlés avec du riz; et enfin, de pilau, qui termine tous les repas.

Une des sœurs du jeune Elie, placée à côté de moi, avait l'attention de me choisir ce qu'il y avait de mieux; elle dépeçait les morceaux de viande qu'elle jugeait les plus friands, les roulait avec les doigts en forme de cornets, mettait dedans de la sauce et de la farce, et me les présentait respectueusement d'une main, en mettant l'autre sur son cœur avec la sauce qui s'y était attachée.

Le dîner me parut extrêmement long, surtout à cause de la position gênée dans laquelle je me trouvais. On ne peut s'imaginer tout ce qu'on souffre à être assis sur ses talons pendant deux heures, quand on n'y a pas été habitué dès son enfance.

Le vin qu'on nous servit était excellent. Le premier toast fut pour le Saint-Père. Aussitôt qu'on a porté la santé de quelqu'un, un poète, — la poésie est populaire en Orient, — improvise un chant en son honneur; on ne boit qu'après le couplet. Les toasts furent nombreux, et j'ai été étonné de l'à-propos avec lequel les Arabes répondaient à nos politesses.

Comme monseigneur Pompallier et moi nous devions partir le même jour pour aller faire une visite aux Lazaristes, à Raifun, nous prîmes congé de nos hôtes, qui exigèrent de nous la promesse que nous reviendrions les voir à notre retour.

Tout le pays était déjà informé de notre arrivée : les nouvelles se transmettent avec la plus grande rapidité dans ces montagnes coupées de vallées étroites et profondes; on se parle d'un village à l'autre, tandis qu'il faudrait des heures entières pour franchir les gorges qui les séparent. Il était déjà tard quand nous prîmes congé de nos amis de Ghosta. La population se groupait sur notre passage; sur toutes les portes, sur toutes les terrasses, il y avait du monde pour nous souhaiter un heureux voyage, et nous prier de revenir. Il y avait vingt-quatre heures que nous étions avec ces bonnes gens, et ils nous traitaient comme des parents, comme d'anciennes connaissances : rien n'éveille les sympathies comme la communauté de croyance.

De Ghosta à Raifun il faut monter toujours; nous vîmes sur notre

droite un des plus beaux couvents du Liban : c'était Bzommar, la résidence du patriarche arménien ; il se présentait à nous, assis sur un étroit plateau d'une montagne escarpée, avec ses arceaux, ses petits clochers, ses larges terrasses, ses murailles éclatantes, éclairées par les derniers feux du soleil couchant, se détachant du fond cendré des montagnes environnantes, comme un château fort construit sur un cap élevé ; de graves religieux se promenaient sur cet immense édifice, dominant les abîmes qui s'ouvraient à leurs pieds, comme leurs pensées planent au-dessus des misères humaines pour les soulager par leurs prières. Nous en étions séparés par un ravin profond ; il était trop tard pour nous y rendre : je m'en éloignai à regret.

Le chemin devenait impraticable, le jour baissait rapidement. Accoutumés que nous sommes aux longs crépuscules d'été dans nos climats du Nord, nous nous laissons presque toujours surprendre par la nuit dans les pays orientaux. C'est ce qui nous arriva ce jour-là : nos moucres, sans plus se soucier de nous que si nous n'avions pas été là, nous abandonnant à l'adresse de nos mules, prirent les devants, et se mirent à faire retentir les échos de leurs chants gutturaux et monotones. D'abord assez peu rassuré au milieu de ces précipices, je finis par en prendre mon parti, et me remettant entre les mains de la Providence, je chantai avec eux.

Nous arrivâmes sans accident, et nous fûmes parfaitement reçus par ces bons religieux qui nous attendaient.

Le 25, nous dîmes la messe de bonne heure dans la chapelle de l'établissement, que nous visitâmes ensuite. Nous trouvâmes une cinquantaine d'élèves sous la direction de cinq religieux. Ce n'est ici que l'habitation d'été des PP. Lazaristes ; pendant le reste de l'année ils sont à Antoura. Ces humbles et infatigables missionnaires, indépendamment des établissements qu'ils ont à Constantinople, à Smyrne et dans l'Archipel, en ont à Alep, à Damas, et celui-ci dans le Liban. Après la suppression des Jésuites, c'est à eux que Pie VI confia les missions dans le Levant. Ce fut l'année 1776 qu'ils s'établirent pour la première fois à Constantinople ; mais ce n'est que depuis une trentaine d'années qu'ils ont pénétré en Asie. Ici, ils sont venus s'établir au milieu d'une nation amie, pour y répandre le double bienfait de la religion et de la science. A Constantinople, au milieu d'une grande capitale, où la nécessité d'une éducation supérieure se fait sentir, leurs écoles se sont transformées en colléges ; dans le Liban,

leur enseignement est plus élémentaire, et proportionné aux besoins du pays. En même temps missionnaires et instituteurs, ils affermissent la foi par le développement de l'intelligence, comme ils font aimer la science par la douceur de la religion. La modicité des ressources dont ils peuvent disposer, et l'apathie des Orientaux, sont les deux causes qui empêchent leurs écoles de prendre de plus grands développements.

Le reste de notre société étant venu nous rejoindre, nous nous mîmes en route pour Miruba.

Le cheik Francis-Gazen de Ghosta, si connu dans le Kesrouan par sa valeur, et qui a été quelque temps à la tête de toute la province, a voulu nous accompagner dans notre course du Liban.

Notre caravane marchait comme suit :

Un homme armé, servant de guide, à la tête; le cheik Francis, monté sur un petit cheval arabe; puis onze voyageurs, assis sur des mules allant à la file; enfin les domestiques, les bagages et les moucres, les uns allant à pied, les autres montés sur des ânes.

Vers midi, ayant rencontré sur notre route un magnifique chêne, nous voulûmes nous arrêter un instant sous son ombrage; nous étions à peine descendus de nos mules, qu'on nous apporta d'une maison voisine des nattes, des tapis, des coussins, puis des pipes, du café et des fruits. Le maître de cette maison était un noble maronite, qui nous combla de politesses. En très-peu de temps, nous vîmes descendre de toutes les collines des personnes qui venaient nous souhaiter la bienvenue.

La conversation roula bientôt sur la religion, sur Pie IX. Tous ces bons Maronites baisèrent avec les plus grandes marques de respect une médaille sur laquelle se trouvait le portrait du Saint-Père, que leur montrait monseigneur Pompallier. Tout-à-coup ils se levèrent, se découvrirent, et l'un d'eux entonna la prière qu'ils ont coutume de chanter à l'église pour le souverain pontife; tous les autres lui répondirent en chœur.

Tandis qu'en Italie, un peuple que Pie IX a comblé de bienfaits abreuve son cœur d'amertume, ici un peuple abandonné, pauvre et opprimé, bénit son nom et chante ses louanges sur les sommets les plus élevés du Liban. Qu'il est consolant de voir l'attachement profond de ces bons Maronites pour la religion : elle est le principe et la fin de toutes leurs actions.

Ils nous adressèrent une foule de questions sur la religion, sur le respect qu'on lui porte dans les différents pays de l'Europe, sur



les malheurs du pape, sur l'ingratitude des Romains[1]. Puis ils nous firent les instances les plus vives pour nous faire rester, au moins un jour, avec eux, disant qu'ils n'auraient plus jamais le bonheur de voir deux évêques à la fois. Je leur dis que si nous acceptions toutes leurs bonnes invitations, nous ne quitterions jamais le Liban : « C'est le vœu le plus ardent de nos cœurs, » me répondirent-ils.

Enfin il fallut bien nous quitter. Alors ils se mirent tous à genoux, et nous supplièrent de leur donner la bénédiction ; ils nous baisèrent respectueusement la main, et nous nous arrachâmes de leurs bras avec les larmes aux yeux.

Bientôt nous eûmes atteint les plus hauts sommets des montagnes : ce sont des crêtes de rochers, nus, crevassés, travaillés par le temps et les orages de la manière la plus étrange. S'il était permis de mêler la fable aux souvenirs religieux de ces montagnes tant de fois mentionnées dans l'Ecriture, je dirais qu'on croit souvent apercevoir les vastes débris de la guerre des Titans contre les dieux. D'autres fois on croit se trouver au milieu des ruines d'une ville immense, dont on voit encore les restes distincts, des tours, des colonnades, et l'enceinte de murs imprenables; il y a jusqu'à des tables d'une forme gigantesque et proportionnée au grandiose de cet admirable tableau. Dans plus d'un lieu, comme si la nature avait voulu se jouer des travaux des hommes, il y a des lacs, des îles, des ponts, des cascades, des cannelures, des bassins, comme on en fait dans nos jardins romantiques quand on veut réunir mille objets d'une manière bizarre et dans un étroit espace; seulement, les eaux du lac, l'écume des cascades, les îles, les arbustes, ont été métamorphosés en pierre.

C'est ici, dans une petite plaine entourée de rochers, que cinq mille Maronites ont défait un corps d'armée d'Ibrahim-pacha, trois fois plus nombreux. Les Maronites avaient placé leurs turbans sur des pointes de rochers derrière ces remparts naturels, et tandis que les Egyptiens dirigeaient leurs coups de ce côté-là, des décharges terribles partirent de toutes les directions; de sorte que les Egyptiens, se croyant cernés par des forces supérieures, s'enfuirent précipitamment.

Tout-à-coup, en sortant d'un étroit défilé, nous aperçûmes nos tentes dressées près du village de Miruba, au pied de quelques pins,

[1] Qu'auraient-ils dit s'ils avaient su tout ce qui s'est passé depuis ?

et sur le bord d'une délicieuse fontaine : de l'eau et de l'ombre, c'est tout ce qu'il faut au bonheur dans une pareille contrée.

Quelques-uns de nos gens nous avaient devancés pendant que nous nous entretenions avec les bons Maronites sous le chêne de notre station, et ils étaient venus choisir ce lieu pour notre campement.

Sur les hautes sommités du Liban, tout est âpre et aigu; les arbustes sont armés de pointes, et les rochers d'échancrures tranchantes : on dirait que chaque goutte de pluie a été un torrent continuel, qui a rongé la dureté de la pierre et y a laissé une éternelle empreinte.

En arrivant, nous trouvâmes un homme qui nous attendait pour nous saluer de la part de l'archevêque de Balbek : sa maison de campagne n'étant éloignée que d'une demi-lieue, il nous faisait prier d'aller le voir. Nous y allâmes aussitôt; il envoya deux de ses prêtres à notre rencontre, et il nous reçut au son des cloches, tandis que toutes les collines retentissaient de joyeuses détonations, et que leurs habitants accouraient sur notre passage.

Ces honneurs rendus par un évêque du Liban à un évêque de l'Océanie; par le pasteur d'un diocèse qui date des premiers temps du christianisme, à un apôtre qui a évangélisé les anthropophages de la Nouvelle-Zélande; cette union fraternelle de tous les temps et de tous les lieux, sont une preuve admirable de l'universalité de l'Eglise catholique.

L'archevêque d'Héliopolis, aujourd'hui Balbek, monseigneur Antoine Gazen, vieillard de 74 ans, et qui est à la tête de son diocèse depuis 44 ans, nous reçut comme un patriarche, dont il a l'air vénérable, la simplicité et les vertus. Il s'exprime fort bien en italien : il a été à Rome, sous Pie VI. Après nous avoir demandé des nouvelles de notre voyage, il nous en demanda du Saint-Père, et nous chargea de déposer à ses pieds l'hommage de ses respects, de son admiration et de son inaltérable attachement à la chaire de Pierre. Il nous invita à dîner pour le lendemain, en nous disant qu'il nous ferait une visite auparavant. Toutes ses réflexions étaient pleines de sens et d'une exquise politesse.

De retour dans nos tentes, nous y reçûmes plusieurs visites des habitants du voisinage, qui vinrent nous offrir leurs services, et nous prier de différer notre départ.

Nous dominions une vallée triangulaire au fond de laquelle coule le Nahr-Saïb, (*rivière de miel*); devant nous, mais à une grande

hauteur, nous avions une forêt de chênes, et un peu plus loin s'élevaient, au-dessus des nues, les cimes blanchâtres du Sannin[1]. Il est appelé Sanir dans l'Ecriture; Ezéchiel, en s'adressant à la ville de Tyr, s'écrie : « Tes vaisseaux sont construits avec les sapins de » Sanir. » (XXVII, 5.)

A une hauteur considérable de cette montagne, et à une lieue de notre petit campement, se trouvent les ruines de Fakra ; mais je n'ai pas eu le temps de les visiter. Au dire de nos guides, il doit y avoir un temple, des inscriptions qu'ils ne savent pas lire, de petites pyramides et des chambres sépulcrales. Au-dessous de Fakra, coule le Nahr-el-Leben, (*rivière de lait*), parce que les troupeaux du voisinage ne donnent de lait que lorsqu'ils peuvent s'abreuver de ses eaux.

Plusieurs familles de Damas se sont réfugiées dans la montagne pour éviter le choléra; j'ai été étonné d'entendre avec quelle facilité leurs enfants s'exprimaient en français : ils avaient fait leurs études chez les Lazaristes de cette ville; j'ai fait la même observation dans plusieurs parties du Liban, comme à Smyrne et à Constantinople.

En descendant de l'autre côté du Sannin, M. le maréchal Marmont a trouvé des produits de forges dont il parle en ces termes :

« J'aperçus des débris dont la vue m'étonna beaucoup : ce sont des scories de forges; mais en quel temps? Combien de siècles ont dû s'écouler pour apporter un si grand changement dans la nature du pays? Quels moyens avaient les hommes pour vivre dans cet endroit stérile? Où était l'eau pour servir de moteur à l'usine? Quel motif a fait choisir ce lieu pour point de fabrication? Le champ reste ouvert à toutes les hypothèses, pour les esprits qui voudront s'occuper de la solution de ce problème. C'est à quelques lieues de là, sur le même versant du Liban, et dans la proximité de Saïde, que se trouve une mine très-riche de charbon de terre, qui paraît d'une excellente qualité. Les agents de Méhémet-Ali en ont fait la découverte depuis peu, et vont s'occuper de son exploitation[2]. »

Je ne suis pas allé de ce côté-là de la montagne, mais j'ai trouvé des renseignements dans le voyage de M. Russegger, qui est beaucoup plus compétent que moi, et qui a visité le Liban après M. le duc de Raguse.

[1] Voyez planches I et II, *Coupe du Sannin*.

[2] *Voyage de M. le duc de Raguse*. Liban.

Il y a des mines de charbon de terre près de Soleima, au village de Korneil[1], qui ont été exploitées, depuis 1835 jusqu'en 1838, avec beaucoup d'intelligence par deux Anglais, l'ingénieur Brattel et le capitaine Richard Hornbill, pour le compte de Méhémet-Ali. Dans les environs, au pied de la montagne Kenise, et dans la vallée du Nahr-Beyrouth, il y a trois ou quatre autres mines moins importantes. Dans une seule de ces mines, quarante hommes pouvaient extraire 100 quintaux de charbon en un jour, mais le transport du quintal jusqu'à Beyrouth, c'est-à-dire sur une longueur de 9 lieues, revenait à 5 piastres (1 fr. 25).

Non loin de là, dans une vallée collatérale du Nahr-el-Kelb, on trouve un excellent minerai de fer, près du village de Merdshibah, à une hauteur de 3,820 pieds sur le penchant du Sannin; mais les moyens de l'extraire et de le fondre sont si imparfaits que le produit en est insignifiant[2].

Voilà donc du minerai et du charbon de terre très-rapprochés l'un de l'autre; et pourtant les difficultés locales sont telles, que Méhémet-Ali avait conçu l'idée de faire transporter au Caire ce minerai pour le faire fondre avec de la houille anglaise : ce qui n'aurait pas manqué de rendre le fer obtenu de cette manière dix fois plus cher que le fer anglais rendu en Egypte. Le vice-roi ne savait pas reculer devant les difficultés, l'essai a été fait sous la direction de M. Brattel; mais des intrigues, plus encore que l'impéritie de l'administration, ont fait tomber l'établissement.

Il ne faut pas songer non plus à alimenter les hauts-fourneaux du Liban avec le bois des environs : les forêts seraient bientôt épuisées; on serait donc obligé de le faire venir de Latakié et d'Alexandrette, ce qui élèverait le prix des produits.

Toutes ces mines sont à peu près abandonnées aujourd'hui; voici quelle fut la fin de celle de Korneil, comme elle est racontée par M. Russegger :

« Pendant que M. Brattel était au Caire, et que son compagnon, dégoûté des nombreuses chicanes qu'on lui avait suscitées, était retourné en Angleterre, un kaimakam turc fut chargé de l'exploitation de la houille. On conçoit sans peine quel fut le résultat de son admi-

[1] Voyez planche n° II, *Coupe du Liban par Korneil, Sannin et la plaine de Balbek.*

[2] Le procédé employé dans le Liban pour la fabrication du fer est le même que celui dont se servent les habitants du Taurus : voir la description qu'en donne M. Russegger, tom. I, pag. 546.

nistration. Ibrahim-pacha fit venir le kaimakam, et lui reprocha durement sa négligence (on sait que les Turcs sont propres à tout, et Ibrahim lui-même ne songea pas qu'il pouvait aussi y avoir ignorance); puis il lui ordonna de livrer autant de charbon que l'avaient fait les Anglais. Le kaimakam descendit pour la première fois dans les souterrains, et trouvant tout à l'entrée de grands blocs de houille, qu'il jugea avoir été oubliés, il commanda aux ouvriers de les enlever aussitôt. C'était des piliers de soutènement qu'on avait laissés pour la sûreté des galeries. Ils furent enlevés : toutes les galeries s'éboulèrent, et le feu prit aux mines. Ainsi furent perdus des travaux de plusieurs années et des sommes considérables[1]. »

A six heures du matin, pendant que j'achevais ma toilette à la fontaine, j'entendis le galop d'un cheval : c'était celui de l'archevêque. Voyant qu'il était beaucoup plus matinal que nous, l'archevêque s'assit sous les pins qui nous prêtaient leur ombrage, et peu à peu nous fûmes tous assis autour de lui. Il nous vint encore plusieurs visites des villages voisins.

A midi nous montâmes sur nos mules pour nous rendre chez l'archevêque : il nous attendait sous des arbres, à quelques pas de sa maison, où il nous offrit le café, puis il nous conduisit chez lui. La table n'avait non plus qu'un pied de haut : elle était couverte des mets les plus simples; la vaisselle était en terre; il n'y avait ni couteaux, ni fourchettes : il fallait de nouveau manger avec les doigts; pour le potage, on nous avait donné une cuiller en bois. L'archevêque assaisonnait son frugal dîner de reparties aussi spirituelles qu'édifiantes : nous étions tous beaucoup plus occupés à l'écouter qu'à satisfaire notre appétit. Il ne nous servit qu'une espèce de vin, mais il était très-bon, comme le sont la plupart des vins du Liban. En nous mettant à table, j'avais pour vis-à-vis le grand-vicaire de l'archevêque; je ne fus pas peu étonné, au milieu du dîner, de voir à la même place mon muletier, qui mangeait de tout avec le meilleur appétit. En y regardant d'un peu plus près, je remarquai que tous les convives, excepté les étrangers, étaient changés. J'en fis la remarque à mon voisin, et il me dit que les personnes les plus distinguées qui étaient avec nous au commencement, s'étaient retirées après avoir achevé leur dîner; qu'ensuite la table s'était garnie des réfugiés de Damas, et que maintenant c'était le tour des muletiers : effectivement il y en avait plus de dix assis à notre table. A la fin, ce

[1] J. Russegger, *Reise in Europa, Asien und Africa*, tom. I, p. 682 et suiv.

fut le tour des pauvres, qui attendaient à la porte. Tout cela se faisait de soi-même, sans que le maître de la maison ou ses gens donnassent des ordres; il était facile de voir que c'était des habitués, des convives de tous les jours, qui prenaient sans façon leur place ordinaire.

Admirable simplicité des temps anciens, qui ressemble si peu à notre charité hautaine, presque toujours blessante pour les malheureux condamnés à la subir.

CHAPITRE VIII.

De Miruba à Eden.

Départ de Miruba.— Source du Nahr-Ibrahim.— Lieu où la mythologie place la mort d'Adonis.— Le couvent de Kartba.— Aspect du haut Liban.— Culture.— Bédouins. — Leurs mœurs. — Chemins du Liban. — Diman. — Le patriarche des Maronites.— Monseigneur Murad. — Clergé maronite. — Première vue des cèdres. — La Vallée des Saints. — Dîner chez le patriarche. — Les cèdres.

Le lendemain, dimanche, 27 août, je pus dire la messe dans la chapelle de l'archevêque; les élèves des Lazaristes de Damas la servirent, et après l'élévation ils entonnèrent un cantique en français.

Monseigneur Pompallier avait reçu en cadeau, des mains du Saint-Père, une madone bénite par lui; il l'avait fait voir aux personnes qui nous avaient rendu visite; le bruit s'en était répandu dans la paroisse, et tout le monde demanda à la voir et à la baiser : ce qui se fit après la messe, au chant des litanies de la sainte Vierge. Ensuite on nous servit à déjeuner des œufs, du lait, et nous partîmes à 9 heures.

Il fallut toujours monter et descendre des côtes rudes, et aussi arides que celles que nous avions parcourues deux jours auparavant. Jamais on ne remonte un plateau ; à peine a-t-on atteint péniblement un sommet élevé qu'on avait en vue depuis des heures entières, qu'on trouve au-delà une pente rapide qu'il faut descendre avec mille dangers; des sentiers étroits serpentent dans des précipices continuels. Dans les Alpes, des chemins comme ceux que nous parcourons seraient abandonnés aux chasseurs de chamois; ici, ce sont les seules voies de communication entre deux pays. Malgré les chaleurs de l'été, nous rencontrons de temps en temps quelques arbustes verts et odorants. « Répandez des parfums comme le Liban, » s'écrie l'Ecriture (Eccles. xxxix, 18.); et Salomon disait à son épouse : « L'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban. » (Cant. iv, 11.) Ces parfums cependant, avec toutes les plantes de ces mon-

tagnes, ont bien diminué : « La fleur du Liban est flétrie. » (Nahum, I. 4.)

Nous avions franchi depuis longtemps les limites du Kesrouan pour entrer dans la province de Djourd ; la colline que nous suivions dans la direction du nord, s'arrête tout-à-coup au pied du Mersaebe, pour former un de ces coudes si fréquents et si remarquables du Liban. Au fond d'une paroi de rochers immenses et demi-circulaires, on voit une grotte profonde ; et au-dessous, des débris de la montagne, entassés par les siècles, sourd de toutes parts, une eau fraîche et abondante, qui se précipite aussitôt avec force d'un rocher élevé, et va, comme un fleuve de lait, serpenter au fond d'une sombre vallée : c'est la source du Nahr-Ibrahim.

En face, sur une petite élévation, sont les ruines d'un ancien château, d'après ce que nous dirent nos guides ; mais il me semble que ce sont plutôt celles d'un temple dédié à la divinité du lieu. Il paraît avoir été détruit, autant par un tremblement de terre que par le temps, ou par la main des hommes : d'épaisses murailles, fendues de haut en bas, sont jetées sur le sol ou inclinées sur les autres débris : c'était un temple de Vénus, comme nous le verrons ci-après en parlant du lac Jammuneh, et il a été détruit par Constantin [1].

Nous nous arrêtâmes pendant quelque temps sous l'ombrage des beaux arbres qui ornent cette vallée. J'ai remarqué une quantité de noyers, qui atteignent les plus fortes dimensions, et leur feuillage frais et touffu abrite mieux qu'aucun autre contre les ardeurs du soleil. L'eau de la source est extrêmement froide et limpide. Qui n'a pas voyagé dans ces contrées brûlantes, ne sait pas apprécier le double bonheur de celui qui rencontre, à la fois, une source fraîche et un peu d'ombre pour se reposer.

On m'a dit qu'une inscription latine se trouve au fond de la grotte ; il m'a été impossible de m'assurer si elle existe réellement, ce dont je doute fort : la grotte commençant à une assez grande hauteur, il eût fallu, pour y entrer, une échelle très-élevée, et je ne crois pas qu'il en existe une telle dans tous les environs.

A une petite distance se trouve le village d'Aphéca. Le pays commence à être habité par des Métualis ; on ne vient plus à notre rencontre, comme chez les Maronites : les femmes se voilent à notre

[1] Le temple d'Apollon à Milet, renversé par Constantin, porte le même caractère de destruction. Voir le *Voyage de M. le duc de Raguse*, tom. II. Milet.

arrivée, ou nous tournent le dos; les hommes nous regardent avec défiance.

Les Métualis ou Métarvelis sont des mahométans dissidents de la secte d'Ali; ils se trouvent surtout dans la partie nord du Liban et dans les environs de Balbek. Ils sont peu nombreux et haïs des Turcs et des chrétiens, moins par esprit d'intolérance religieuse, qu'à cause de leur caractère : ils sont durs, envahisseurs, avares à l'excès, et quelquefois cruels.

Le Nahr-Ibrahim, par l'abondance des eaux de sa source et de celles qu'il reçoit à la jonction de la vallée d'Akura, forme une rivière assez considérable, quoiqu'il ait à peine un cours d'une dizaine de lieues. Il se précipite directement vers la mer, en fléchissant un peu vers le sud, à travers les vallées les plus sauvages qu'on puisse imaginer. Selon la mythologie, c'est là qu'a eu lieu la mort d'Adonis.

Ces montagnes escarpées, ces vallées profondes, où il n'y a d'autre bruit que le mugissement des flots, d'autres habitants que les aigles et les bêtes fauves, sont très-propres à servir de théâtre aux courses aventureuses du chasseur des forêts. « Le bel Adonis, quittant Vénus, vint chasser le sanglier dans les montagnes où il était né. Mars prit la forme de cet animal féroce, et blessa à mort le jeune chasseur. Vénus fit retentir ces éternelles solitudes des cris de sa douleur, et métamorphosa son amant en rose blanche. Tandis que la déesse caressait la fleur parfumée, une épine fit couler son sang et teignit en rose la plus belle des fleurs. Une fête annuelle fut instituée en souvenir de la mort prématurée du jeune chasseur; elle était surtout célébrée par les femmes à l'époque où la nature, se dépouillant de sa verdure, semble pleurer l'éloignement du soleil : la mort de cet astre était personnifiée dans la mort d'Adonis par les Phéniciens, qui poétisaient de la sorte une des grandes scènes de la nature. » Ainsi la fable. (Voir les *Métamorphoses* d'Ovide et les *Origines* de Drummond.)

A la nuit tombante, nous arrivâmes au couvent de Saint-Georges de Kartba. Nous avions descendu une colline extrêmement raide, pour arriver, au fond de la vallée, près d'une rivière qui se jette dans l'Adonis, et qui sépare la province de Djourd du pachalik de Tripoli. Les tentes avaient été dressées à quelques pas du couvent. Les religieux, instruits de notre arrivée, nous firent une solennelle réception; ils sont au nombre de trente-six, et suivent la règle de saint Antoine. Ils vinrent processionnellement à notre rencontre, et ils nous

accompagnèrent à l'Eglise en chantant, et en s'accompagnant de timbales et d'une espèce de chapeau chinois tout garni de grelots, qu'ils inclinaient et agitaient sur nos têtes.

Cette réception nous embarrassa un peu ; car, après une journée extrêmement fatigante, notre costume n'était pas tel que l'aurait exigé le *decorum* pour une pareille cérémonie. Deux fauteuils avaient été préparés au chœur. Quand on eut chanté quelques hymnes en syriaque, beaucoup plus remarquables par leur étrangeté que par leur harmonie, monseigneur Pompallier monta à l'autel pour donner la bénédiction; après quoi toute la communauté vint nous baiser la main, et on nous conduisit dans nos chambres.

Le supérieur, qui, au moment de notre arrivée, était absent, revint de la montagne, où il avait été pour calmer des troubles qui s'étaient élevés entre les Métualis et les Maronites. Comme aux premiers temps de l'Eglise, dans ces lieux où la religion exerce encore sa pacifique influence, elle suffit presque toujours pour apaiser les différends.

On nous servit un assez bon dîner : ces religieux, qui ne mangent jamais de viande, se contentèrent de nous servir.

Ce couvent est fort bien situé, au milieu d'une colline fertile, bien cultivée. Dans le Liban, comme en tant d'autres lieux, ce sont les moines qui ont commencé à défricher les terres, qui ont introduit les meilleures méthodes de culture, et qui ont donné l'exemple de la patience et de l'activité. Ici les religieux sont encore très-nombreux et très-respectés. Si jamais les idées de lumière et de progrès devaient pénétrer dans ces montagnes, on chasserait ces laborieux cénobites d'une patrie qu'ils ont créée en l'arrosant de leurs sueurs, comme on chasse actuellement de l'Europe, au nom de la civilisation, les premiers civilisateurs de notre vieille société.

Ce n'est que dans le Liban et dans quelques vallées de la Palestine, que j'ai vu les figuiers et les oliviers prendre la forme et la grandeur des plus beaux arbres ; les raisins de toutes les espèces y sont excellents : « Israël fleurira comme la vigne, sa mémoire sera comme le » vin du Liban. » (Osée, xiv, 8.) Les grains de raisin atteignent la grosseur des noix et des prunes ; mais ceux-là demeurent durs : les grains plus petits sont les meilleurs ; plusieurs espèces sont sans nucules. Les grappes ont souvent plus d'un pied de longueur ; j'en ai trouvé ailleurs qui en avaient plus de deux.

Le 28 Août. J'avais assez mal dormi dans la cellule d'un de ces

bons religieux, et pourtant j'avais remarqué qu'on était allé chercher, dans les maisons voisines, de quoi nous faire un lit meilleur que ceux dont ils se servent eux-mêmes. Après la messe et le déjeuner, nous partîmes; il était huit heures. Les religieux nous donnèrent encore mille marques de respect et d'affection. Monseigneur Pompallier avait rapporté de Rome des chapelets et des médailles : il en distribua à ces religieux; mais nos moucres, jaloux d'une telle faveur, se précipitèrent sur lui, et lui arrachèrent des mains, qu'ils baisèrent ensuite, le peu qui lui en restait [1].

Pour nous rendre à Diman, nous passâmes par des lieux d'une extrême aridité, et pourtant nous aperçûmes une quantité de troupeaux de moutons et de chèvres, quelques vaches et des chameaux, qui paissaient sur ces rochers, où l'œil n'aperçoit que de rares bruyères. Parfois on retrouve des vallons fertiles, où l'on cultive le maïs, le blé, quelque peu de pommes-de-terre, mais surtout la vigne et le mûrier; puis on parcourt de vastes espaces qui rappellent les déserts fantastiques que nous avions vus au-delà de Miruba.

Quand, au milieu des rochers, il se trouve une surface plane suffisante, les paysans l'enferment avec des pierres dans une enceinte circulaire de quinze à dix-huit pieds, et en font une aire durcie pour y battre le blé, ou plutôt le fouler; ils l'étendent à terre, et deux bœufs, attelés à une planche un peu relevée par devant et garnie de clous en dessous, tournent, dans cet étroit espace, jusqu'à ce que les grains de blé soient détachés de la paille; le pique-bœufs s'assied ordinairement sur cette planche pour la rendre plus pesante. Plusieurs textes de l'Ecriture nous apprennent que c'était déjà là un usage des Orientaux, et en particulier des Hébreux. J'ai observé le même usage dans toute la Syrie et la Palestine; dans la plaine, cette opération se fait sur le champ même. Le blé est ensuite transporté au village, où il est entassé en plein air, et il y demeure jusqu'à la saison des pluies, ou jusqu'à ce qu'il soit vendu.

Vers midi, nous rencontrâmes, pour la première fois, une tribu de Bédouins nomades. Leurs tentes sont couvertes d'une forte étoffe noire en poil de chameau, et entourées d'une légère palissade en jonc ou en osier. Ce sont toujours, comme disait Joinville, *ces*

[1] J'engage les voyageurs catholiques qui voudront visiter le Liban à se munir d'une provision d'objets religieux; car souvent on ne sait comment reconnaître les services qu'on reçoit de ces bonnes gens, qui ne veulent pas accepter d'argent. Ce sont les souvenirs qui leur feront le plus de plaisir, surtout si les chapelets étaient bénits par le saint Père.

Arabes habitant es montagnes et déserts et fichant par terre une façon d'habitacle. Les chiens aboyaient vers nous; les enfants, basanés et demi-nus, accouraient sur notre passage; les femmes nous regardaient de loin, et les hommes indiquaient les chemins assez complaisamment à nos guides. De petits chevaux, attachés à un crochet enfoncé dans la terre, paissaient tout près des tentes. Nous avons rencontré cinq de ces tribus, assez éloignées les unes des autres, dans les parties les plus élevées du Liban.

Le costume des hommes est, à peu de chose près, le même que celui que j'ai retrouvé plus tard chez les Arabes dans les environs de la mer Morte et ailleurs : sur la tête le keffié, mouchoir jaune et rouge, serré autour de la tête avec une corde de poil de chameau; les bouts du keffié retombent de chaque côté de la tête pour la garantir du soleil; puis une robe et un large caleçon de couleur grise; ils jettent par-dessus un manteau de laine, rayé blanc et noir. Les femmes ne sont couvertes que d'une robe ou chemise bleue, attachée avec une corde ou une ceinture de cuir; leur tête est couverte d'un mouchoir, et leurs cheveux sont ornés de pièces de monnaie d'argent. Elles ont toutes la lèvre inférieure teinte en bleue, et quelques ornements de tatouage de la même couleur sur les joues ou sur le menton [1]; elles vont toujours pieds nus.

L'Arabe du désert, a dit Mahomet, *est le plus opiniâtre des infidèles*. Cependant ils font tous profession d'être musulmans; mais ils n'ont ni prêtres, ni mosquées; je ne les ai jamais vus faire leur prière comme les Turcs; on dit qu'ils ne se soumettent pas à la loi du jeûne et qu'ils ne font pas le pèlerinage de la Mecque.

L'occupation des hommes est le soin des troupeaux. L'Arabe va errer dans les déserts comme l'animal qui cherche sa proie; soldat et berger tout à la fois, il est toujours armé, soit qu'il marche, qu'il dorme ou qu'il soit en embuscade sur la pointe de quelque rocher : il sait qu'il a à défendre sa vie contre ses ennemis, et ses troupeaux contre les bêtes féroces. Il est d'une extrême sobriété : il mange le matin en quittant sa tente, et le soir quand il y rentre; le beurre, le pilau, la farine, les ognons, composent à eux seuls la variété de ses mets; il ne mange de viande que dans les grandes occasions.

[1] On retrouve ce même usage introduit autrefois chez les peuples de l'Occident, et la variété des taches servait à distinguer les castes : Agathyrsi interstincti colore cæruleo corpora simul et crines : et humiles quidem minutis atque raris, nobiles vero latis, fucatis et densioribus notis. (Amm. Marc., lib. XXXI, c. 2).

Les femmes, comme dans tout le Levant, ne mangent pas avec les hommes; elles les servent, puis mangent les restes dans la partie la plus retirée de la tente. Leur occupation est de dresser les tentes, préparer les repas, garder les enfants, traire les brebis et tisser les étoffes.

Cette vie aventureuse, indépendante, qui a tant de charmes pour les Arabes, leur donne une expression plus hardie qu'aux fellahs qu'ils méprisent; ils sont fiers de leur origine, de leur liberté, de leurs solitudes.

Le brigandage est pour eux un art, un besoin, une passion; ils s'y livrent tous, et ils se volent les uns les autres, comme ils volent les étrangers. L'ange, en parlant d'Ismaël, avait annoncé « qu'il » serait un homme farouche, et que sa main s'élèverait contre tous, » et la main de tous contre lui. » (Gen. XVI, 12). Il est impossible de faire, encore aujourd'hui, un portrait plus frappant de ses descendants. Ils n'attentent à la vie de leurs semblables que lorsque ceux-ci cherchent à leur résister par la force. Ils sont sensibles aux bons traitements, et à la confiance qu'on leur témoigne : j'ai eu plusieurs fois occasion de m'en convaincre. Plus qu'aucun autre peuple, ils remplissent ponctuellement tous les devoirs de l'hospitalité.

Les cérémonies de la naissance, du mariage, des funérailles, sont simples, comme il convient à des enfants de la nature.

Comme tous les peuples dans leur âge héroïque, les Arabes sont poètes : tout est passion et images au milieu de l'immensité du ciel, des montagnes et du désert, parmi les dangers et les émotions continuelles. Le Bédouin nomade n'a pas changé depuis les temps d'Abraham; insaisissable dans sa vie errante, la civilisation ne pourra jamais l'atteindre.

Le cheval qui partage les joies, les dangers, les privations de son maître, est, pour lui, plus qu'un esclave; c'est un compagnon, un ami; il se réjouit de sa naissance comme de celle de son fils. Au reste tout ce qui appartient à un Arabe, est né autour de lui, a grandi sous sa tente et fait partie de sa famille.

Dans une tribu, toute l'autorité est concentrée dans les mains du cheik. Cette dignité est héréditaire; il n'y a d'élection que lorsque le fils est reconnu incapable de gouverner.

En continuant notre route au-delà de ces pâturages pierreux, nous avons rencontré quelques champs cultivés et des paysans qui regagnaient leur village; les bœufs marchaient en avant et le laboureur les suivait, en portant toute la charrue sur ses épaules : c'est assuré-

ment l'instrument le plus simple qu'on puisse imaginer, si l'on excepte une autre charrue que j'ai vue dans les environs de Tyr, qui n'était qu'une branche d'arbre, courbe, nullement façonnée, dont le coude aigu, tourné vers la terre, faisait un sillon que le vent aurait pu combler. Celle du Liban était une pièce de bois, longue d'environ sept pieds, et de l'épaisseur du bras; à une extrémité se trouvait un ratissoire en fer, et au-dessus un manche léger en bois, qui sert à lui donner la direction voulue.

Nous parvînmes bientôt sur une hauteur, qui était comme une prolongation du djebel Makmel, et d'où nous apercevions distinctement la mer et la ville de Tripoli (Tarabolos). Les chemins devenaient de plus en plus impraticables. Bien que j'eusse la plus grande confiance dans l'adresse de ma mule pour les services incontestables qu'elle m'avait déjà rendus, je ne pouvais exiger d'elle l'impossible; et nous étions engagés dans une pente tellement abrupte, que malgré l'usage que j'ai des montagnes, je voyais que j'aurais assez de peine à me tirer d'affaire, même en étant à pied. J'appelai un muletier pour me descendre de la plate forme sur laquelle j'étais assis; car entre la mule et le précipice, il n'y avait pas assez de place pour que je pusse sauter à terre. Le moucre, prenant ma résolution pour une insulte que je faisais à sa mule, continua son chemin en murmurant, et en sautant devant moi d'une pointe de rocher sur une autre, pour me montrer qu'il n'y avait pas le moindre danger.

On ne saurait peindre avec plus de vérité les chemins du Liban que ne l'a fait M. de Lamartine dans les lignes suivantes; ici le célèbre voyageur décrit une chose qu'il a vue :

« Nous commençâmes à descendre, dit-il, par un sentier tel que je n'en ai jamais vu de plus périlleux dans les Alpes. La pente est à pic. Le sentier n'a pas deux pieds de largeur; des précipices sans fond le bordent d'un côté, des murs de rochers de l'autre; le lit du sentier est pavé de roches roulantes, ou de pierres tellement polies par les eaux, par le fer des chevaux et le pied des chameaux, que ces animaux sont obligés de chercher avec soin une place où poser leurs pieds. Comme ils le placent toujours au même endroit, ils ont fini par creuser dans la pierre des cavités où leur sabot s'emboîte à quelques pouces de profondeur, et ce n'est que grâce à ces cavités, qui offrent un point de résistance au fer du cheval, que cet animal peut se soutenir. De temps en temps on trouve des degrés taillés aussi dans le roc, à deux pieds de hauteur; ou des blocs de granit arrondis qui seraient infranchissables, et qu'il faut contourner [illegible]



des interstices à peine aussi larges que les jambes de sa monture : tels sont presque tous les chemins dans cette partie du Liban[1]. »

Ajoutez à cela que les mules, habituées à suivre ces chemins étroits, sont d'ordinaire chargées de bâts fort larges; pour ne pas heurter contre la paroi de rochers qui se trouve d'un côté, elles sont donc obligées de se tenir constamment au bord du précipice, ce qu'elles font aussi lorsqu'elles portent des voyageurs; de sorte que ceux-ci sont littéralement suspendus dans les airs, et leur vie dépend d'un seul faux pas de l'animal réputé le plus sot entre tous.

Je pris à partie le cheik Francis, en lui demandant comment il pouvait nous faire les honneurs de chemins si affreux. « Les Maronites commencent à perdre dans mon esprit, lui dis-je; j'avais admiré avec quel art et quelle patience ils ont su tirer parti de leurs rochers pour les convertir en champs fertiles, et ils laissent les voies de communication dans le plus déplorable état. — Vous oubliez, me répondit-il, que c'est à ces montagnes inaccessibles que nous devons la conservation de notre nationalité et de notre religion. Tout ce qui nous environne a subi le joug de l'islamisme : nous sommes la seule *nation chrétienne* de la Syrie. En temps de guerre, chacun de ces pics est une forteresse inabordable : coupez nos montagnes de routes praticables à une armée, et nous perdrons le dernier privilége que nous avons su maintenir contre un peuple barbare qui a tout envahi. »

Je n'avais qu'à me soumettre à une si bonne raison, et je fis de mon mieux pour me cramponner sur ma mule. Mais je n'avais aucun point d'appui; la chaîne qui me servait de bride et que je serrais à la rompre, ne pouvait que m'empêcher de tomber en arrière, ce qui n'était du tout pas à craindre dans la situation où nous nous trouvions, car nous descendions une rampe d'escalier raide et tortueuse, comme je n'en ai jamais trouvé dans nos plus hautes tours de l'Europe. A chaque pas, j'avançais sur le cou de ma monture, et il m'était facile de calculer le moment où j'arriverais à l'extrémité de la selle; sans étriers, ne pouvant pas enfourcher tout ce que la prévision de mon moucre avait caché sous ma selle, il ne me restait qu'à choisir si je voulais tomber à droite contre des roches hérissées d'aspérités, ou à gauche dans un précipice. Ma mule m'évita l'embarras du choix : rencontrant devant elle une marche de plus de deux pieds de haut, elle fit un saut si brusque qu'elle me jeta en

[1] *Voyage en Orient*, par M. de Lamartine, 8 octob. 1832.

avant, la tête la première, sur les rochers qui garnissent le chemin. Heureusement je ne me fis pas d'autre mal que celui de me meurtrir horriblement la figure. Il y a quelques années, un légat du Saint-Siége périt de cette manière dans les environs d'Antoura ; il fut jeté par sa mule, non pas comme moi, sur le chemin, mais à côté dans l'abîme.

Cette chute me rendit sage : aussitôt que je trouvai assez de place pour cela, j'arrêtai ma mule; je déposai à terre toutes les provisions de mon moucre; je m'arrangeai une espèce de selle turque, en mettant en avant mon surtout et en arrière un manteau, entre lesquels je fus très-bien assis; je fis des étriers avec des bouts de corde, en attendant que je pusse m'en procurer d'autres, et remontant sur ma bête, je courus dire à mon muletier, qui chantait encore à gorge déployée, qu'il pouvait aller chercher, où je les avais laissées, son avoine et toutes ses couvertures, et qu'à l'avenir, s'il voulait faire des provisions pour le voyage, il devait aviser à un autre moyen de transport [1]. Nonobstant ces précautions, toutes les fois qu'il se présentait des pentes trop difficiles, ce qui arriva encore bien souvent, je préférais m'exposer aux plaisanteries des muletiers, et je les descendais à pied : de cette manière je prévins d'autres chutes. Malgré l'adresse de nos mules, il se passait peu de jours sans qu'il arrivât quelque accident dans notre caravane; heureusement aucun ne fut fort grave. Nous n'étions qu'à une faible distance de la maison de campagne du patriarche maronite à Diman; autrefois il passait toujours l'été à Kanobin qui est à deux lieues de là. Nous fûmes bientôt à notre station, et nous dressâmes nos tentes à quelques centaines de pas de la maison du patriarche. Aussitôt qu'il connut notre arrivée, il nous fit complimenter et offrir tout ce dont nous pouvions avoir besoin. Nous nous empressâmes d'aller le remercier et lui présenter nos hommages. Le patriarche se nomme Joseph Gazen ; il est parent de l'archevêque de Balbek. C'est un homme de cinquante et quelques années; sa physionomie est belle et sévère; quand il parle, il sait lui donner la plus grande expression d'aménité et de bienveillance. Il avait auprès de lui monseigneur Murad, archevêque de [illegible] *in partibus*, qui habite Rome depuis plusieurs années, comme procureur des Maronites; il était venu depuis peu revoir sa patrie. [illegible]

[1] Les muletiers du Liban sont à cet égard d'une insouciance et d'un [illegible] remarquables; ils ne se donnent aucune peine pour éviter de [illegible] aux voyageurs; chaque matin, depuis ma chute, je fus obligé de [illegible] chement de ma mule : le moucre ne voulait pas abandonner [illegible]



est aussi aimé que connu en Europe pour les qualités de son cœur et de son esprit.

Deux évêques et un grand nombre de prêtres séculiers sont continuellement auprès du patriarche. Sa maison ne se distingue de toutes celles de la montagne que parce qu'elle est un peu plus grande. Au rez-de-chaussée, il y a une salle à manger, et les chambres ou cellules des évêques, secrétaires, etc. Au-dessus est une terrasse avec un petit pavillon à deux chambres qu'habite le patriarche. Pendant le jour, il est toujours en plein air, sur la terrasse, sous une espèce de tente recouverte avec des branches d'arbre; c'est là qu'il nous reçut. Il porte une camisole à manches longues et étroites, et par-dessus, une robe assez ample, dont les pans se croisent par devant, et qui n'a que des demi-manches. Sa coiffure ressemble à l'ancien turban, haut, renflé au milieu et tout d'une pièce. Le costume des prêtres est le même, il n'en diffère que par la couleur. Le bleu foncé est la couleur des prêtres, le violet celle des évêques, et le rouge celle du patriarche. On donne aux évêques, comme au patriarche, le titre de Sainteté, *Saïdna;* ils portent tous la croix et l'anneau, comme les évêques d'Occident.

L'habit des religieux est de couleur noire; au lieu de turban, ils portent un capuchon. Le clergé maronite se compose du patriarche, qui prend le titre de patriarche d'Antioche, de neuf archevêques et évêques diocésains, de six évêques *in partibus,* attachés au patriarcat ou aux établissements d'éducation, et de douze cents prêtres séculiers, qui desservent trois cent cinquante-six églises.

Il y a soixante-sept couvents d'hommes, qui comptent mille quatre cents religieux, et quinze couvents de femmes, qui contiennent environ trois cents religieuses.

Les évêques et les religieux doivent observer le célibat; les prêtres séculiers peuvent être mariés, pourvu qu'ils se soient mariés avant leur ordination : j'en ai trouvé un grand nombre qui étaient célibataires.

Ceux qui auraient conservé quelque doute sur la haute sagesse que renferme la discipline de l'Eglise d'Occident relativement au célibat ecclésiastique, devraient être à même de comparer avec bonne foi l'état du clergé d'Europe avec celui du clergé d'Asie, et l'action qu'ils exercent l'un et l'autre sur les peuples confiés à leurs soins : leur doute serait bientôt dissipé. Au reste, il n'y a que ceux qui ont intérêt à ôter toute considération au clergé, qui peuvent soulever des doutes à cet égard.

En général, le clergé maronite est très-pauvre; il n'y a que le patriarche et quelques couvents qui possèdent des domaines étendus; les dernières guerres des Druses et des Egyptiens leur ont fait des dommages considérables.

Il n'y a que quatre colléges; le plus important est celui de Ain-Araca. Les Jésuites en ont un à Ghazir, et les Lazaristes à Antoura.

Les jeunes gens les plus distingués vont à Rome pour faire leurs études à la Propagande; mais ils n'ont droit qu'à six places. Autrefois les Maronites avaient à Rome quelques domaines dont les revenus servaient à l'entretien des élèves que les évêques y envoyaient : *à l'époque de l'invasion française, ces biens ont été vendus.* Le voyage de Rome est dispendieux; peu de jeunes Maronites ont assez de fortune pour l'entreprendre : la charité des évêques y pourvoit. Pour le retour seulement, les gouvernements français et autrichien leur accordent le passage gratis sur les bâtiments à vapeur.

J'ai trouvé de ces élèves de la Propagande placés comme curés, comme professeurs, comme évêques; quelques-uns savent le français, l'italien, le latin, l'anglais, outre les autres connaissances qu'on enseigne dans nos établissements d'Europe, et dont les Maronites n'ont pas la moindre idée. Autant les Maronites sont bons, hospitaliers, simples et attachés à leur foi, autant ils sont peu avancés dans les sciences. Cependant « le manque de lumières chez les Maronites n'amène ni abrutissement, ni corruption, ni barbarie, comme chez d'autres populations asiatiques; le catholicisme a fait leur éducation morale : nourris de croyances essentiellement civilisatrices, les Maronites se sont trouvés doux, faciles, généreux, capables de dévouement et de sentiments élevés [1]. » Aussi, quand on compare ce peuple ignorant avec le peuple *éclairé* de nos grandes villes, on est moins fier de notre civilisation.

Et c'est à ce peuple, il ne faut pas l'oublier, que la société des missions protestantes a la prétention de venir faire connaître l'Evangile.

Quoique je ne fusse guère présentable avec toutes mes meurtrissures sur la figure, dont j'avais à peine eu le temps d'étancher le sang, je me rendis, avec les autres, chez le patriarche. Il nous reçut avec une extrême bienveillance, et nous demanda des nouvelles du Saint-Père avec le plus vif intérêt. Peu familiarisé avec l'esprit des révolutions, il ne comprenait pas *comment des nations chré-*

[1] *Correspondance d'Orient.* Lett. CLXXX.

tiennes, et surtout le peuple romain, le plus ingrat et le plus insensé des peuples, disait-il, *pouvaient affliger le cœur de Pie IX, plus doux que celui d'une colombe.*

Du haut de la terrasse du patriarche, on jouit d'une vue qu'on ne peut décrire. Tout ce que la nature a de sublime, de sauvage et de saisissant, se trouve réuni dans cet immense tableau, coloré par un soleil brûlant dont les rayons vont se perdre, en se réfléchissant mille fois sur l'arête des rochers, jusque dans les vallées les plus profondes. Mais ce qui absorba surtout mon attention, ce furent les cèdres. Le patriarche me les montra au-dessous de la vallée des Saints, la Kadischa; ils la dominent, comme les fleurs qui parent nos sanctuaires dominent et parfument les nefs de nos vieilles cathédrales. On les voit distinctement, quoiqu'il faille encore trois heures pour y aller. Vus de là, les cèdres apparaissent comme une touffe d'arbres placés sur un autel immense dont les plus hautes cimes du Liban forment le fond; souvent des nuages d'une blancheur éclatante s'élèvent de la profondeur des abîmes, comme des nuages d'encens vers les cieux. Au-dessous des cèdres, à mi-côte, on voit blanchir une source qui tombe des rochers en cascades nombreuses. C'est dans les grottes qu'on rencontre tout le long de la vallée que vivaient autrefois les pieux anachorètes dont elle porte le nom. Aujourd'hui il y en a encore un grand nombre qui mènent une vie purement ascétique : c'est ainsi qu'à travers les siècles, il y a eu une continuité de prières dans ce temple le plus grand de l'univers, et consacré par la voix de Dieu lui-même dès les premiers âges du monde.

Le lendemain, 29 *Août*, nous fûmes invités à dîner chez le patriarche. Ce fut un dîner oriental, avec quelques modifications dues, sans doute, à l'influence de monseigneur Murad, qui en faisait les honneurs. Nous avions des couverts en argent et des assiettes en porcelaine. A part cela, le dîner avait commencé par le café, la liqueur et le chibouk; nous étions assis par terre; tous les mets étaient farcis de poivre, de riz, de concombres et de pistaches; le pain était comme du papier, et le vin, toujours délicieux. Il était facile de s'apercevoir que le couteau et la fourchette étaient des instruments incommodes pour les mains du patriarche, qui, évidemment, ne s'en servait ce jour-là que pour flatter nos usages européens.

C'est aussi la coutume, dans toute la montagne, de porter des toasts pendant les repas : le premier, porté par le patriarche, fut

pour Pie IX. Dans ces occasions, il y a toujours quelqu'un qui chante des couplets improvisés en l'honneur de celui dont la santé a été portée. Mon toast fut pour le patriarche; j'y fis entrer toute la vallée des Saints, les cèdres, l'universalité et l'unité de l'Eglise, les vives sympathies des catholiques de l'Europe pour leurs frères du Liban. Je sentais que mon cœur parlait, et, en fait de figures, j'ignore si je suis demeuré en arrière de mon confrère l'improvisateur, qui a chanté en arabe ce que mon âme avait exprimé en français.

Plus j'apprenais à connaître ces bons Maronites, leur foi inébranlable après tant de persécutions, la simplicité de leurs mœurs, la bonté de leur caractère, leur affection pour nous, leur activité, leur pauvreté, leurs malheurs, plus je m'attachais à eux par d'indissolubles liens.

Je consacrai le temps de mon après-dîné à faire des courses dans les environs. La vallée sur laquelle nous nous trouvions va rejoindre la grande vallée de la Kadischa; elle est, comme elle, percée d'un grand nombre de grottes naturelles, qui, au temps des persécutions, étaient les seules demeures des Maronites. La fureur des musulmans les a poursuivis jusque dans ces antres inaccessibles; on m'en a montré une dans laquelle il en périt un grand nombre. Comme elle est très-élevée, les Turcs, pour les atteindre, construisirent une tour jusqu'à la hauteur de la grotte, et les massacrèrent tous. Ailleurs, ils dirigèrent un ruisseau dans une ouverture qui conduisait à une de ces grottes, et ils noyèrent tous ceux qui s'y trouvaient. La plupart de ces cavernes sont pleines, encore aujourd'hui, des ossements de ces confesseurs de la foi.

D'après le rite des Maronites, on se sert d'encens pour chaque messe basse; le patriarche m'a assuré qu'il est dit dans leurs anciens documents que les anachorètes célébraient tous la messe en même temps, et que leur nombre était tel qu'on voyait, chaque matin, un nuage d'encens s'élever de la vallée vers les cieux. On sait qu'il y avait plusieurs *Laures* en Orient, et qu'elles renfermaient chacune plus de mille anachorètes.

Le soir le patriarche, accompagné de monseigneur Murad, vint nous rendre visite dans nos tentes.

Le 30 *Août*. Nous ne sommes partis qu'à 9 heures, et, après avoir passé par Hasrun, beau village, presque entièrement caché sous les arbres les plus frais que j'eusse encore vus dans le Liban, nous atteignîmes, sur la hauteur, le dernier hameau, Kafra, dont toutes les

maisons sont entassées les unes sur les autres, et qui ressemble à une forteresse. Une heure après nous étions sous les cèdres [1].

Lorsque je voulus descendre de cheval, un homme vêtu en Arabe et qui était couché sous un arbre, vint à ma rencontre pour m'aider : combien je fus agréablement surpris de reconnaître, sous ce nouveau costume, l'aimable vice-consul de Rhodes, M. Rottier! Le bâtiment qui devait le conduire en France ne partant que le 6 septembre, il avait voulu nous faire la plus agréable des surprises : il était venu nous rejoindre ici, où il nous attendait depuis vingt-quatre heures.

La plupart des voyageurs qui viennent aux cèdres sont désappointés quand, après le plus pénible des voyages, ils arrivent près de ces arbres les plus célèbres du monde, et qu'ils ne trouvent que... des arbres. Je n'étais pas venu y chercher autre chose; ce que je voulais voir, c'était les restes de ces forêts antiques que le Seigneur a fait naître dans le désert, qui ont servi à orner le palais de David, le temple de Salomon et les chants des prophètes. Peu m'importaient la grandeur et le nombre de ces arbres : ce que je voulais voir, c'étaient les cèdres de la Bible et les plus hautes cimes du Liban. Je ne m'attendais pas à trouver des arbres qui allassent jusqu'aux cieux; je savais, d'ailleurs, que le « Liban est humilié; que les cèdres les plus élevés ont été coupés. » (Isaïe); que leurs branches sont tombées de toutes parts le long des vallées (Ezéch., XXXI, 12); j'avais lu ces paroles du prophète : « Ouvre tes portes, ô Liban, et que la » flamme dévore tes cèdres; hurlez, pins des montagnes, car le cèdre » est tombé, l'orgueil de la terre est renversé. » (Zach., XI, 1); je voulais adorer Dieu sous le dôme révéré de ces témoins vivants des premiers âges du monde et de l'accomplissement des prophéties, et j'ai eu le bonheur de le faire.

A peine descendu de cheval, je suis entré dans la petite chapelle bâtie au milieu de la forêt : ce sont quatre murs, surmontés d'une terrasse, dont les travées, avec leurs supports, ont le mérite, comme autrefois celles du temple de Salomon, d'être tout en bois de cèdre. Cette chapelle, construite depuis trois ans, est desservie par un prêtre maronite et un moine latin : ce dernier était absent. Ils demeurent dans ces régions élevées jusqu'à l'époque des neiges. Je parcourus ensuite avec le plus grand empressement l'espace occupé par les cèdres, où je trouvais à chaque pas des émotions religieuses,

[1] Voyez planche n° III, *Coupe du Liban par le sommet du Makmel et Balbek.*

mêlées à des souvenirs de l'Europe : plusieurs de ces arbres portent les noms, chers à la religion et aux sciences, des voyageurs qui les ont visités. Je ne puis dire tout ce que j'ai éprouvé de douces jouissances pendant les vingt-quatre heures que j'ai passées sous ces délicieux ombrages.

Il n'y a pas au monde un autre site où les cèdres puissent mieux étaler toute leur magnificence : Dieu connaît les lieux qu'il choisit. Tous les environs sont complètement dénués de végétation ; le plateau sur lequel les cèdres s'élèvent est entouré, vers l'Orient, par l'enceinte demi-circulaire des dernières cimes du Makmel, qui sont encore, en partie, couvertes de neiges. Au couchant, le plateau se termine par des rochers à pic, qui descendent dans la vallée des Saints. A quelques centaines de toises au-dessous des cèdres se trouve la source de la Kadischa, qui tombe de ces rochers, et forme le petit ruisseau qui serpente au fond des abîmes, et qui, à la fonte des neiges, devient le plus impétueux des torrents[1]. Le plateau des cèdres est très-accidenté, et ces arbres sont disséminés sur une dizaine de mamelons, de manière à former une petite forêt fraîche et ombreuse, qu'une quantité d'oiseaux réjouissent de leurs chants. Tout cela est au-dessus des nuages, dans des régions où toute autre végétation a cessé, et sous le plus beau ciel du monde.

Les cèdres sont à 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et la cime du Makmel qui les abrite à 8,800 pieds.

Qu'on me permette de citer ici les sublimes comparaisons du prophète, que j'ai lues à l'ombre des cèdres dans un profond sentiment de recueillement et d'admiration.

« Voyez Assur : c'était un cèdre sur le Liban, beau en ses bran-
» ches, répandant au loin l'ombre de son vaste feuillage, magni-
» fique en sa hauteur, et élevant sa cime entre ses rameaux touffus.
» Les eaux l'avaient nourri ; l'abîme l'avait fait croître, s'échappant
» en fleuves autour du lieu où il était planté, et envoyant de là ses
» canaux à tous les arbres de la campagne. Ainsi il s'était élevé au-
» dessus de tous les autres arbres, et ses rameaux s'étaient multi-
» pliés, et ses branches s'étendaient au loin, vivifiées par les grandes

[1] Malgré cela, il faut considérer comme une des métaphores les plus hardies qui aient jamais été faites ce que M. de Lamartine dit de cette source, quand il l'appelle « Une superbe nappe d'eau qui tombe de cent pieds de haut *sur deux ou trois cents toises de large !* » Un des Arabes de mon escorte m'a assuré également qu'en hiver il tombait tant de neige, qu'on pouvait aller de plein pied d'un village qu'il me montrait à un autre, situé de l'autre côté de la vallée, qui, en cet endroit, peut avoir mille pieds de profondeur : les Arabes sont de bons poètes, mais de mauvais historiens.

» eaux. Tous les oiseaux du ciel faisaient leurs nids dans ses
» rameaux, et tous les animaux des champs déposaient leurs petits
» sous son feuillage; à son ombre habitaient des peuples nombreux.
» Il était beau dans sa grandeur, dans la longueur de ses rejetons,
» parce que sa racine était près des grandes eaux......... Parmi tous
» les arbres du jardin de Dieu, il n'y en avait point qui l'égalât en
» beauté. Je l'avais fait beau par la richesse de son feuillage, et tous
» les arbres de délices qui se trouvaient dans le jardin de Dieu,
» étaient jaloux de lui. C'est pourquoi Jehovah le Seigneur a dit :
» Parce qu'il s'est enorgueilli de sa hauteur, parce qu'il a élevé
» sa cime au-dessus de ses rameaux touffus, et que son cœur s'est
» enflé de son élévation, je l'ai livré aux mains de la plus puissante des
» nations, et à tous ses caprices; je l'ai rejeté à cause de son impiété.
» Et des étrangers, les plus violents parmi les peuples, l'ont coupé,
» et l'ont renversé sur les montagnes; et ses rameaux sont tombés
» dans toutes les vallées, et ses branches ont été brisées dans tous
» les ravins; tous les peuples se sont retirés de son ombre, et l'ont
» abandonné. » (Ezéch. XXXI, 2.)

Après avoir admiré ces arbres majestueux dans leur position et dans leur ensemble, j'ai examiné chacun d'eux : il n'est pas difficile de reconnaître ces patriarches du monde végétal, ces contemporains des âges bibliques, ces restes échappés à la dévastation des hommes et des temps; il y en a douze seulement, groupés sur deux monticules, cinq autour de la chapelle, et sept sur un monticule voisin; plusieurs portent des traces de la foudre : il y a deux siècles que Quaresmius en comptait encore vingt-trois. Deux d'entre eux ont quarante pieds et demi de circonférence; mais leur tronc n'est pas régulier : à quatre ou cinq pieds du sol, ils se divisent, et forment comme des arbres séparés, qui jettent au loin leurs branches horizontales; j'ai mesuré cinquante huit pas de l'extrémité d'une de ces branches à l'extrémité de la branche qui lui était opposée. Leur hauteur approximative peut être de soixante pieds.

Voilà donc tout ce qu'il reste de la gloire du Liban : frappant accomplissement de ces paroles d'Isaïe : « Le nombre des arbres de » cette forêt échappés à la flamme sera si petit qu'un enfant pourra » les compter. » (Isaïe x, 19.)

Les autres sont tous évidemment beaucoup plus jeunes, et appartiennent à différentes époques. Ce sont des arbres, la plupart, d'une belle venue, aussi hauts que les vieux cèdres, mais dont le diamètre ne dépasse pas celui de nos plus grands sapins. Je les ai

comptés, et en y comprenant les douze dont j'ai parlé plus haut, le nombre total des cèdres existant cette année est de 374. Chaque année il en pousse, de semence, un grand nombre dans les ravins : j'en ai remarqué plusieurs, hauts d'un doigt; mais les chèvres les broutent à défaut d'herbe, et les empêchent de se multiplier. La terre est jonchée de cônes de cèdres ; ils sont plus grands que ceux de nos sapins, et d'un bel oval : j'en ai rapporté plusieurs pour mes amis, ainsi qu'une branche que j'ai pu obtenir en produisant une permission écrite, que j'avais sollicitée du patriarche maronite à qui ils appartiennent. Ils sont assez peu respectés des voyageurs, malgré la défense sévère d'y toucher; mais il n'y a pas d'excommunication, comme on l'a dit tant de fois : je l'ai demandé expressément au patriarche lui-même. J'ai ensuite fait tout le tour des cèdres, et j'ai compté douze cents pas. On m'a assuré que c'est la seule localité du Liban où il en existe encore de cette espèce, *Abies cedrus*, le *pinus cedrus de* Linnée [1]; autrefois ils devaient être très-nombreux, puisque, à Jérusalem seulement, sous le règne de Salomon, « on » voyait autant de cèdres qu'il y a de sycomores dans la campagne. » (II. Paral., IX, 27.) On lit, au troisième livre des Rois : « Or Salomon » envoya vers Hiram, roi de Tyr, pour lui dire :..... Je songe à » bâtir un temple au nom du Seigneur mon Dieu, selon que le » Seigneur a dit à David, mon père. Ordonnez donc que vos ser- » viteurs coupent pour moi des cèdres du Liban, et que mes ser- » viteurs soient avec les vôtres....... Hiram, ayant entendu les » paroles de Salomon, se réjouit beaucoup, et il envoya vers Sa- » lomon, disant : J'ai entendu tout ce que vous m'avez fait dire; je » ferai tout ce que vous désirez pour les bois de cèdre, et de sapin. » Mes serviteurs les porteront du Liban sur le bord de la mer, » et je les ferai mettre sur la mer dans des barques, et je les ferai » conduire jusqu'au lieu que vous m'aurez marqué; vous les enlè- » verez, et vous me donnerez tout ce qui me sera nécessaire pour » nourrir ma maison. Et le roi Salomon choisit des ouvriers dans » tout Israël, et commanda, pour cette œuvre, trente mille hommes. » Et il les envoyait sur le Liban, tour à tour, dix mille chaque » mois. » (III. Rois, v.)

La mer est éloignée de dix à douze lieues : là on mettait les cèdres sur des radeaux pour les conduire à Joppé, d'où ils étaient transportés à Jérusalem. (II. Paral., II, 16.) On fit de même sous Zoro-

[1] M. de Lamartine a vu partout, sur le Liban, des cèdres, en Palestine des palmiers, et tant d'autres choses qui n'y sont pas.

babel, pour la reconstruction du temple après la captivité. Les enfants d'Israël « donnèrent de l'argent aux tailleurs de pierre, et » aux maçons, du froment, du vin et de l'huile aux habitants de » Sidon et de Tyr, pour apporter des bois de cèdre du Liban à la » mer de Joppé, selon la permission donnée par Cyrus, roi de » Perse. » (I. Esdr., III, 7.)

Le feuillage des cèdres est toujours vert; il répand, ainsi que le bois, une odeur plus agréable encore que celle qu'on respire dans nos forêts de sapin. Le bois est d'un grain serré; il est, par conséquent, d'une pesanteur spécifique, plus grande que nos bois résineux; il a une saveur amère qui répugne aux vers, et à laquelle il doit son incorruptibilité : « Il y a, dit G. Robinson, des exemples de ce bois retiré encore sain de bâtiments où il avait été employé deux mille ans auparavant [1]. »

Voici la description qu'en donne un naturaliste très-distingué. « Le petit bois des cèdres s'élève sur un monticule pierreux, et se compose de 300 à 400 arbres, en partie les restes d'une forêt qui probablement remplissait toute la vallée, en partie les jeunes descendants de leurs vieux ancêtres, qui sont encore au milieu d'eux. La plupart de ces 300 à 400 arbres peuvent avoir quelques centaines d'années, mais plusieurs peuvent compter de 400 à 800 ans; dix sont tout-à-fait vieux, et parmi ceux-ci il y en a encore sept qui se font remarquer, soit par leur grosseur, soit par leur antique aspect. L'âge de ces derniers est estimé fort différemment; car il ne peut être question de fixer d'une manière précise l'âge de ces arbres, qui ne consistent plus que dans un morceau d'écorce, qui par sa force nourrit tout l'arbre. Que ces troncs comptent quelques milliers d'années (*ein paar Jahrtausende*), je l'admettrais aussi moi-même, surtout en considérant leur grandeur, leur épaisseur, le sol pierreux et l'exposition élevée, exposée aux vents, sur laquelle ils se trouvent. Ces Nestors du règne végétal ne sont pas beaux précisément, mais respectables au plus haut degré. On voit dans les forêts du mont Taurus beaucoup de cèdres plus droits, et en général plus beaux, tandis que ceux du Liban ont un aspect plus tortueux. Tous les vieux arbres se partagent en plusieurs tiges; cependant comme cela n'a lieu qu'à une hauteur de 4 ou 6 pieds des racines, on peut assez bien mesurer leur vraie circonférence, et je trouvai celle des sept plus vieux égale à 45 pieds de Vienne : ce qui n'est, à la vérité,

[1] Voyez Robinson, *Voyage en Syrie*.

que la moitié de la circonférence du plus grand Boabab (*Adansonia digitata*), que j'ai vu plus tard sous les tropiques en Afrique. La hauteur de ces vieux cèdres du Liban n'est pas considérable, et dépasse à peine 50 pieds [1]. »

Je cherchai à m'établir quelque part pour écrire à mes amis d'Europe, pensant qu'un souvenir venu d'un tel lieu leur serait agréable. Je trouvai, dans un des plus grands cèdres, une place extrêmement commode; en levant les yeux, je vis, gravés en grandes lettres, les noms JULIA, GÉRAMB : c'était l'exécution de la promesse que l'illustre Trappiste avait faite à une aimable enfant [2].

En attendant, nos gens avaient ramassé les branches de cèdre abattues par les tempêtes, et ils nous avaient fait un bon feu et un bon dîner. La nuit, la hauteur à laquelle nous nous trouvions, le voisinage des neiges, rendaient l'air assez vif.

Je passai une nuit délicieuse, et le lendemain, 31 août, je ne ressentais plus rien des fatigues des jours précédents.

De grand matin j'eus le bonheur de dire la messe dans la chapelle; M. Rottier avait eu l'attention de tout préparer, et il me dit, lorsque je vins à l'autel : « Je voudrais pouvoir en faire davantage; mais j'ai été élevé à une époque où l'on apprenait aux enfants à manier le fusil, et non à servir la messe. »

Le patriarche des Maronites vient toutes les années faire un pèlerinage aux cèdres; il y demeure quelques jours pendant lesquels il y a un grand concours des habitants de tous les villages voisins, qui ont une grande vénération pour ce saint lieu. Les autels en pierre, dont il est fait mention si souvent par les anciens voyageurs, n'existent plus.

Nous quittâmes les cèdres après midi, en prenant le chemin qui conduit sur l'autre côté de la vallée [3].

[1] J. Russegger, *Reisen in Europa, Asien und Africa*, tom. III, p. 715.

[2] Voyez de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem*, Lettre XLIVe.

[3] Un voyageur qui ne voudrait pas parcourir le Liban, mais faire seulement une excursion aux cèdres, devrait suivre le littoral par eau ou par terre, de Beyrouth à Tripoli, et aller aux cèdres par Eden : cette course peut se faire en peu de jours.

CHAPITRE IX.

D'Eden à Diman.

Bescharri. — Eden. — Les habitants ont peur de nous. — Les deux cheiks Karam. — Les églises du Liban. — Le vin de Sebhel. — La vallée de Keshaja. — Le couvent de Saint-Antoine. — Les chacals. — Un poète devenu fou. — Les ermites. — Kanobin. — Grotte de sainte Marine. — La Kadischa. — Liberté religieuse. — Le paganisme moderne. — Le protectorat de la France. — Les quatre carêmes des Maronites, et comment ils les observent. — Réflexion d'un missionnaire sur le protestantisme et les églises orientales. — Esprit de relâchement en Europe. — Ruines d'une ancienne église.

Nous laissâmes à notre gauche le beau village de Bescharri (altit. 4,322 pieds) avec ses frais ombrages, ses couvents, ses clochetons, ses précipices et ses teintureries, pour aller directement à Eden, un des lieux les plus importants de la montagne. Nous y arrivâmes au bout de trois heures.

Ce qui me frappa tout d'abord, ce fut le pittoresque et l'éclat du costume des habitants, et la froideur avec laquelle ils nous reçurent. Le bruit ayant été répandu qu'un de nous était mort du choléra sous les cèdres, ils avaient voulu nous empêcher d'entrer dans le village, ou tout au moins nous soumettre à une quarantaine. M. Rottier, qui nous avait précédés, avait été obligé de faire connaître son caractère officiel ; il avait parlé avec sévérité aux habitants, et exigé qu'on lui fît connaître celui qui avait répandu ce faux bruit ; mais déjà il avait pris la fuite : on nous avait enfin permis de dresser nos tentes à une extrémité du village. Nous étions sous les beaux noyers dont tant de voyageurs ont parlé avec admiration.

Pendant qu'on préparait notre dîner, je parcourus la cité. Eden n'est proprement qu'un gros village, dont la population, en été, s'élève à 3,000 âmes ; en hiver, il n'y demeure qu'une vingtaine d'hommes, chargés d'ôter la neige qui écraserait les maisons. Pendant cette saison, les habitants, comme tous ceux des villages situés à cette hauteur, descendent dans la plaine de Tripoli. Eden est à 4,454 pieds au-dessus de la Méditerranée.

Les rues d'Eden, comme celles d'une ville turque, sont pleines de chiens; ici, où ils voient peu de monde, ils sont très-hargneux.

Les femmes, comme les hommes, ont des habits aux couleurs plus vives que dans le reste de la montagne; il y a aussi plus de recherche dans leur toilette. Elles portent les petits enfants sur une épaule, où ils se tiennent à califourchon. Au reste, tout le monde nous fuyait à cause de la maladie.

Ayant remarqué un prêtre au milieu d'un groupe nombreux qui s'était formé sur la place publique, je m'approchai de lui pour le saluer; mais il me dit, en m'adressant la parole en italien : « Ce sera mieux si nous nous saluons de loin. — Pourquoi donc? — J'ai peur de la maladie. — Je puis vous assurer que je ne l'ai pas; au reste, votre crainte me paraît exagérée : un prêtre ne doit jamais avoir peur. Si le choléra venait à éclater ici, qui porterait les sacrements aux mourants? — Dans ce cas-là, j'irais, mais j'aurais peur. — A la bonne heure : mais la peur est un mauvais préservatif, et vous devriez donner l'exemple du courage. »

Pour détourner la conversation sur un autre objet, il ajouta : « On dit que deux évêques sont arrivés, en seriez-vous un? — Et si j'étais évêque, auriez-vous le courage de me donner la main? — Non. Au surplus vous n'êtes pas évêque; vous êtes trop jeune : il faut avoir trente ans. — Eh bien! j'en ai onze de reste. — Mais vous êtes trop petit. — Quelle taille faut-il donc avoir pour cela? — Vous ne portez pas la croix. — Dans un pareil voyage il n'est pas toujours prudent de la porter sur ses habits : je pourrais la porter dessous. — Je ne crois rien de tout ce que vous me dites. — Effectivement je ne suis pas évêque; mais si j'étais le vôtre, je vous prierais d'être un peu plus poli, et surtout plus courageux. »

Après le dîner, nous reçûmes la visite des deux cheiks de l'endroit, Michel et Joseph Karam. Quoique Michel soit l'aîné, c'est son frère qui gère les affaires. Il a été élevé par les Lazaristes à Damas, et il parle fort bien le français et l'italien : il a des manières très-distinguées; il ne craignit pas de nous approcher, et donna du courage à toute la population. Il nous vint ensuite une quantité de personnes, entre autres plusieurs ecclésiastiques; celui que j'avais vu sur la place était du nombre. Il crut devoir me faire des excuses, et il insista pour me baiser la main, qu'il n'avait pas voulu toucher une heure auparavant. Peu à peu la population s'apprivoisa à un tel point que nous étouffions sous nos tentes.

Les deux cheiks d'Eden sont les fils de l'ancien cheik Boutros

Karam, si connu par son exquise politesse envers les étrangers, son hospitalité, son dévouement pour les Francs et ses vertus patriarcales. On peut voir dans le récit de leurs voyages comment il a reçu, entre autres, le P. de Géramb et M. de Lamartine.

Le cheik d'Eden dépendait autrefois du pacha de Tripoli; aujourd'hui il ne relève plus que de l'émir maronite, qui réside à Bekfaja.

Il y a peu de temps encore que les habitants d'Eden ont été inquiétés par les Métualis, mais ils ont toujours su les repousser; le jeune cheik Joseph s'est distingué dans plusieurs rencontres: maintenant ils sont fort tranquilles.

Le 1er *Septembre,* de grand matin, monseigneur Pompallier et moi nous allâmes dire la messe dans une église située sur une petite colline; le clergé nous reçut à la porte de l'église, une foule de monde y était accourue; sans M. Rottier toutes ces bonnes gens auraient envahi l'autel.

Il y a près de douze églises ou chapelles à Eden; je crois qu'il serait préférable qu'il y en eût moins, et qu'elles fussent en meilleur état : je ne me doutais guère que nous étions dans une cathédrale. Eden est un siége épiscopal, et tout le diocèse ne consiste qu'en deux villages, dont la population totale ne s'élève qu'à 5,000 âmes. Le dernier évêque étant mort il y a quelques années, n'a pas encore été remplacé : le Saint-Siége veut diminuer le nombre des évêchés, qui effectivement sont beaucoup trop nombreux : maintenant il y a neuf évêques pour une population de 300,000 Maronites. Les habitants d'Eden tiennent beaucoup à conserver leur siége épiscopal; ils nous ont priés d'interposer nos bons offices auprès du patriarche et à Rome, pour qu'il ne soit pas supprimé. Quand une élection doit avoir lieu, le peuple choisit trois candidats, parmi lesquels le patriarche en élit un. Plusieurs usages de la primitive Eglise se sont maintenus parmi ces populations, qui ont conservé la foi des premiers fidèles. L'Eglise, en leur laissant l'élection de leur pasteur, sait qu'ils feront de bons choix; mais dans une société où dominent les hommes sans mœurs et sans foi, quels seraient les curés et les évêques, si leur nomination était abandonnée au suffrage universel?

Dans tout le Liban, les églises sont très-pauvres; il n'y a pas de tours, elles sont remplacées par des clochetons hauts d'environ trois pieds : c'est un arc en pierre ou en maçonnerie dans lequel est suspendue une toute petite cloche; quelquefois il y en a deux. Ici j'ai vu les cloches remplacées par une barre de fer, semblable à une faulx,

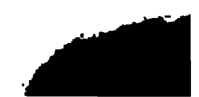
qui est enfoncée dans le mur près de la porte de l'église, et qu'on frappe avec un marteau pour annoncer les offices. Un ancien missionnaire faisait en ces termes la description d'une église maronite.

« Si je vous faisais la description de cette église, votre zèle pour l'ornement de la maison du Seigneur vous ferait verser bien des larmes. C'était une étable; non ce n'était pas une étable, c'était quelque chose de plus indécent encore. Tout l'édifice consistait en un petit carré que formaient quatre murailles qui portaient quatre soliveaux, sur lesquels on avait mis des fagots de bois ou d'épines. On avait fait au-dessus une terrasse sur laquelle on se promenait, et qui se trouvait au niveau d'un pré auquel elle était contiguë. Le bon curé m'étala tous ses ornements; ils consistaient en une pauvre chasuble; l'aube et la nappe étaient extrêmement noires, et je crois qu'il s'en servait depuis plus de six mois. Il n'y avait point de devant d'autel, et la pierre était toute nue. Il me dit qu'il allait le parer pour la grande fête. Il ouvrit son trésor, et il en tira quatre images rouges assez grandes, qu'il attacha sur la muraille avec des épingles; c'était un présent que lui avait fait un missionnaire jésuite. Le présent n'était pas considérable : c'étaient de ces images qu'on vend en France six liards ou deux sous. Il me regarda ensuite, et je lui fis connaître que j'étais content de ce nouvel ornement : si j'avais pu ouvrir mon paquet, je lui aurais donné ce qui lui était nécessaire; quelque bonne âme, en France, m'en aurait dédommagé. Il n'y avait point de lampe dans cette église, et cependant le Saint-Sacrement y était. Ici vous vous attendez à la description du tabernacle; je ne vous la ferai pas, parce qu'il n'y en avait point. Le Saint-Sacrement était dans une petite boîte rouge, et ce ciboire de bois peint était sur un des gradins de l'autel avec le chandelier : c'était encore un présent d'un missionnaire. Je lui présentai une boîte un peu plus propre; il en tira les petites béatilles qu'elle renfermait, et l'alla placer dans son trésor. Il veut apparemment en faire la pixide des grandes fêtes. Qu'un pareil spectacle est touchant pour un cœur véritablement chrétien! Que notre Dieu est grand, mais qu'il est bon; il s'abaisse à tout pour nous sanctifier[1]! »

Cette description peut encore convenir aujourd'hui à plusieurs églises du Liban.

Après la messe nous allâmes rendre nos visites aux deux cheiks, qui nous reçurent avec les politesses d'usage. Le plus jeune habite

[1] *Lettres édif.*, tom. 2.



le palais de son père, qui est un des plus beaux de tout le Liban. « Ce château, dit M. de Lamartine, est d'une architecture complètement arabe; les fenêtres sont des ogives accouplées et séparées par d'élégantes colonnettes; les terrasses, qui servent de toits et de salons, sont couronnées de créneaux; la porte voûtée est flanquée de deux siéges élevés, en pierre ciselée, et les jambages de la porte même sont revêtus d'arabesques. Le cheik était descendu le premier et nous attendait à la tête de sa maison; son plus jeune fils (le cheik actuel), une cassolette d'argent à la main, brûlait des parfums devant nos chevaux, et ses frères nous jetaient des essences parfumées sur les cheveux et sur les habits. » — Telle fut aussi la réception qu'on nous fit; mais ce château, commencé depuis si longtemps, n'est pas encore achevé.

Le jeune cheik nous fit tant d'instances pour nous retenir à dîner, que, malgré l'intention que nous avions de partir ce jour-là, il nous fallut différer d'un jour. A mon grand étonnement, nous fûmes servis tout-à-fait à l'européenne : des chaises, des cristaux de Bohême, de belles porcelaines, de l'argenterie. En ayant fait la remarque au cheik, il me répondit : « Une fable arabe nous apprend qu'un corbeau ayant vu la démarche élégante de la perdrix, s'efforça de l'imiter; après beaucoup de peines, il prit des allures qui étaient loin d'être celles de la perdrix, et, en attendant, il avait oublié celles des corbeaux, de sorte qu'il ne fut que ridicule : c'est là que j'en suis. »

Assurément la bonté n'est jamais ridicule, et c'est par pure bonté, pour être à même de recevoir convenablement les Européens qui passent à Eden, que cet excellent jeune homme a monté sa maison de la sorte, selon qu'il l'a appris des Lazaristes français; mais, comme il est le seul dans la montagne qui ait adopté nos usages, je crains bien qu'on ne le compare quelquefois au corbeau.

Au reste, le repas fut somptueux : le jeune cheik fit ouvrir, en notre honneur, ses armoires, fermées depuis un grand nombre d'années, et qui contenaient des vins de trente et quarante ans. Il nous servit, entre autres, du vin de Sebhel, qui est célèbre parmi tous les autres. On raconte qu'un prêtre turc de Tripoli, ayant vu la belle couleur dorée de cette liqueur, voulut la goûter; il la trouva si bonne, et il en vida tant de verres, qu'il s'enivra. Ce fut un grand scandale parmi les musulmans. Les ulémas s'assemblèrent pour juger le cas; le délinquant plaida sa cause et la gagna en disant : « Cette liqueur ne saurait être défendue par le Coran; car si Mahomet l'eût connue, il eût plutôt renoncé au paradis qu'à elle. »

Selon la coutume générale, aucune femme n'était à table[1] : après le dîner, elles nous firent prier de passer chez elles. Il nous fallut faire une autre visite à un parent du cheik, et subir, pour la quatrième ou cinquième fois, le cérémonial de l'hospitalité. On nous conduisit aussi chez les femmes ; je fus édifié de leurs discours et de leur foi : je n'ai jamais vu une famille plus sincèrement catholique. Elle était si nombreuse, que je ne pus m'empêcher de dire au cheik : Le Seigneur a bien promis que le juste se multiplierait comme les cèdres du Liban, et qu'il serait plein de grâce et de vie. Un des membres de cette famille a été confesseur de Louis XIV : on nous a beaucoup parlé de la France. Dans tout le Liban, après Dieu, après le pape, vient la France. Nos visites se terminaient toujours par la bénédiction, que ces bonnes gens sollicitaient avec le plus grand empressement, et recevaient avec une touchante dévotion. Oh ! oui, que le bon Dieu bénisse une nation épurée déjà par tant d'épreuves ; qu'il la protége dans sa foi et sa vertu, afin qu'il y ait toujours, près du berceau du christianisme, cette colonie de premiers chrétiens, pour confondre à la fois l'abrutissement de l'islamisme, les efforts des hérésies, et les vaniteuses ironies de tous ceux qui se croient plus haut placés dans la civilisation parce qu'ils jouissent de quelques avantages matériels, tandis que les Maronites ont pour eux la supériorité que donne la vérité de la croyance, la douceur des rapports sociaux, la pureté des mœurs et la pratique des vertus ; à ce point de vue, ils sont infiniment au-dessus de la population de toutes nos grandes villes de l'Europe.

Malheureusement M. Rottier dut nous quitter ce jour-là pour retourner à Beyrouth ; nous l'avons tous sincèrement regretté.

Pendant la soirée nous reçûmes encore une quantité de visites. Nos moucres nous avaient débarrassés du gros de la population par leurs chants et leurs danses, qu'ils exécutaient sous un des noyers voisins, et où ils attiraient tout le monde. Nous avions avec nous un des meilleurs improvisateurs de la montagne ; les rires de l'assemblée nous prouvaient ses succès. J'ai su le lendemain que mon œil, noir

[1] « Inde a maxime remota ætate, dit Pareau, mulieres non una cum viris comedisse videntur, sed in ædis parte sibi assignata. Hic erat avitus omnium Orientalium mos : a quo tamen interdum recedebant Babylonii et Persæ. Dan., v, 2, 3. Q. Curt., v, 1, 37 et 38. Justin., VII, 3, 8 Coll. XLI, 3, 2, et nonnunquam ob peculiares caussas ipsi Hebræi. I. Sam., I, 4, 5. Confer. quoque Job, I, 4 (*Antiq. hebr.*, p. 4, c. 3, § 3, n. 45). » Ajoutons, avec les interprètes, que Marie, mère de Jésus, se trouva aux noces de Cana, parce que c'était apparemment quelqu'un de sa parenté qui se mariait. (J. B. Glaire, *Introduction aux livres de l'ancien et du nouveau Testament* : Des repas).

encore de ma chute, et les meurtrissures de ma joue, avaient eu les honneurs de plusieurs couplets, fort applaudis : ils s'amusèrent ainsi à nos dépens jusque bien avant dans la nuit.

Il nous fut d'ailleurs impossible de dormir : des porcs étaient parqués tout près de nous; effrayés par les hurlements d'une meute de chiens, ils parvinrent à franchir leurs barrières, et, pêle-mêle avec les chiens qui les poursuivaient, ils se jetèrent à travers nos tentes et les cordes qui les retenaient; ils firent partout des trouées et mirent le plus grand désordre dans notre camp, que nous nous empressâmes de lever de bon matin.

Nous quittâmes donc, le 2 septembre, les nouveaux amis que nous nous étions faits à Eden : je souhaite de longues années de prospérité au jeune cheik Karam, et aux pèlerins des cèdres le bonheur de le rencontrer.

Un peu en avant d'Eden, sur la hauteur, on jouit d'une vue magnifique qui s'étend indéfiniment vers Tripoli et la mer.

Nous nous rendions au couvent de Keshaja. Bien que la distance ne soit que de deux lieues, c'est le plus périlleux des voyages ; instruit par l'expérience, je le fis en grande partie à pied. C'est le plus sûr moyen, du reste, de jouir des sites admirables qui se présentent à chaque pas, et qui paraissent beaucoup moins beaux, vus du haut d'une plate-forme mouvante, quand on a la chance continuelle de l'échanger avec le fond d'un précipice.

Après une marche d'une heure et demie, nous atteignîmes l'ouverture d'une vallée affreusement sauvage; on y entre par un arc en pierre, surmonté d'une croix et jeté sur deux blocs de rochers, digne portique d'une demeure où ne retentit jamais que les cris des chacals et la prière de l'anachorète.

On descend alors, au milieu des débris amoncelés par les siècles et les tempêtes, sur la pente du ravin au fond duquel bondit le petit ruisseau appelé Abou-Ali.

Après une demi-heure de marche dans le sentier tortueux de la vallée, nous entendîmes les cloches du couvent qui annonçaient notre arrivée, et bientôt nous vîmes une longue procession de religieux venir à notre rencontre; ils nous firent la même réception qu'à Kartba.

C'est ici la principale maison de l'ordre de Saint-Antoine, qui compte environ quatre-vingts couvents dans le Liban. Une soixantaine de religieux nous conduisirent d'abord à l'église, qui n'est qu'une grande grotte fermée par un mur, puis ils nous installèrent

dans nos cellules. Le couvent est comme suspendu dans les airs; sa forme est extrêmement irrégulière : on a profité de toutes les excavations des rochers; pour arriver à nos chambres, il nous fallut monter et descendre plusieurs rampes d'escaliers taillés dans le roc, traverser des terrasses, suivre de longues galeries noires et humides; partout nous entendions le bruissement d'un ruisseau qui s'échappait entre les fentes de la montagne et les racines de quelques arbustes.

Du haut du couvent on jouit de la vue de la vallée, qui est admirablement bien cultivée; le blé, la vigne, l'olivier, le mûrier surtout y prospèrent et embellissent tous les coteaux. Ces religieux partagent leur temps entre la prière et la culture de la terre. Un de mes compagnons de voyage me fit une observation digne des ouvrages anti-catholiques de l'Europe, où il l'avait sans doute puisée.

« En Asie, comme en Europe, me dit-il, il faut que les moines possèdent partout les plus beaux sites et les terres les plus riches. »

Quand saint Antoine, ou l'un de ses disciples, vint fonder le monastère de Keshaja, cette vallée n'était pas assurément dans l'état prospère où elle se trouve aujourd'hui; c'était un désert. Si l'on y voit la plus belle culture, c'est au travail infatigable de ces religieux qu'elle est due; ce sont eux qui ont embelli et fertilisé ces montagnes incultes, inhabitées : fut-il jamais de fortune plus légitimement acquise? C'est ce dont on ne tient aucun compte en Europe : là, quand les religieux améliorent et étendent leurs propriétés, ce sont des riches qu'il faut spolier; quand ils partagent avec les pauvres et les voyageurs tous les produits de leurs travaux, ce sont de mauvais administrateurs qu'il faut mettre sous tutelle; quand ils mènent une vie purement contemplative, ce sont des hommes inutiles dont il faut se défaire; quand ils desservent les paroisses, ce sont des hommes dangereux dont il faut se défier; s'ils donnent l'instruction aux enfants des villages, on les accuse de faire la cour aux petits; s'ils fondent des colléges dans les villes, ce sont des Jésuites qui font la cour aux grands.

« A quoi comparerai-je ce peuple? Il est semblable à ces enfants
» assis sur la place, qui crient à leurs compagnons, et leur disent :
» Nous vous avons joué des airs gais, et vous n'avez pas dansé; nous
» vous avons chanté des airs lugubres, et vous n'avez pas pleuré.
» Car Jean est venu ne mangeant ni ne buvant, et ils disent : Il
» est possédé du démon; le Fils de l'homme est venu mangeant
» et buvant, et ils disent : Voilà un homme de bonne chère et

» qui aime le vin, un ami des publicains et des gens de mauvaise
» vie.....

» C'est pourquoi je te déclare, ô Capharnaum, qu'au jour du
» jugement le pays de Sodome sera traité moins rigoureusement que
» toi. » (Matt. xi.)

Il y a deux ans que les moines de Keshaja, à l'occasion de la dernière guerre, ont fait des pertes considérables : toutes leurs propriétés ont été dévastées, plusieurs couvents livrés aux flammes; on m'a assuré que des religieux ont eu les pieds et les mains coupés, et que d'autres ont été crucifiés. L'Europe s'est émue au récit des nouvelles qui venaient du Liban; mais la réalité a dépassé de beaucoup ce que nous avons appris alors, et nous en sommes restés à de stériles sympathies.

Le général de l'ordre, le P. Emmanuel Scebabi, qui pendant l'été demeure à une lieue de là, informé de notre arrivée, est venu, avec le père procureur, nous complimenter et nous inviter à aller le voir à sa campagne; il a sous ses ordres plus de mille moines. A la tombée de la nuit, du haut de la terrasse du couvent, j'entendis pour la première fois les hurlements des chacals : c'était un vaste concert plaintif par lequel les exécutants, rangés en cercle sur toutes les hauteurs environnantes, saluent chaque soir les bons cénobites. Retiré dans ma cellule, je fus assailli par d'autres animaux, beaucoup moins bruyants, mais tout aussi sanguinaires, qui me firent regretter les insectes de ma tente et m'empêchèrent de fermer l'œil de toute la nuit.

Le 3 *Septembre,* toute la communauté vint nous chercher de bonne heure pour nous conduire à l'église. Après cela nous allâmes faire un excellent déjeuner dans la grotte des *pénitents;* elle est à deux ou trois minutes du couvent. C'est là que se retiraient les religieux qui voulaient mener une vie plus sévère, et vivre seuls avec Dieu; elle est arrosée par une source délicieuse dans laquelle nous mettions rafraîchir les fruits de toute espèce qu'on nous servit. Des touffes d'aulnes, de saules, de peupliers au feuillage pâle, découpé, mobile, entremêlé à celui des figuiers, des lauriers, des citronniers, nous garantissaient des ardeurs du soleil; des ceps de vigne, chargés de fruits mûrs, étendaient leurs branches jusqu'à l'entrée de la grotte. On comprend plus facilement la vie contemplative au milieu de cette belle nature : il est si doux d'arriver à Dieu par le chemin de la reconnaissance!

On nous fit ensuite visiter le couvent : nous vîmes d'abord l'imprimerie. Assurément, si on la compare à celles de l'Europe, on dira avec Robinson *qu'elle est dans un triste état de délabrement*, ou plutôt d'imperfection ; mais il n'a pas songé aux difficultés qu'il faut vaincre pour monter un pareil établissement dans ce désert. Ces religieux doivent se suffire à eux-mêmes ; ils ont parmi eux des artisans de toute espèce, qui n'ont jamais vu d'autres ateliers que les leurs ; sans relation avec l'Europe, et presque dans l'impossibilité d'en avoir, comment pourraient-ils profiter de nos découvertes ? Ils n'impriment que des ouvrages arabes et syriaques. Le syriaque est pour les Maronites la langue savante, et l'arabe la langue vulgaire ; le syriaque est pour eux ce que l'arabe est pour les Turcs, ou le latin pour nous. Dans le Liban, comme en Palestine, je n'ai trouvé de bibliothèques et d'imprimeries que dans les couvents : nouvelle preuve que les moines sont ennemis de la propagation des lumières. J'ai vu successivement les ateliers des relieurs, des menuisiers, des tailleurs, etc. ; puis les jardins qui s'élèvent en terrasses sur l'immense rocher contre lequel le couvent est attaché, comme l'aire des aigles qui planent sur la vallée. Il nous a fallu plusieurs heures pour parcourir les sombres labyrinthes de cet antique monastère. On prétend que saint Antoine est venu de l'Egypte dans ces déserts pour donner une règle à ses disciples, et qu'il a habité une grotte profonde, qu'on montre à l'entrée du couvent et qui porte son nom. Cette grotte n'est pas convenablement tenue, et, si réellement elle a été la demeure de ce saint, il serait pénible de voir ses disciples conserver si peu de respect pour un lieu sanctifié par leur fondateur.

Du reste, c'est le seul reproche que j'aie à faire à ces bons religieux : ils pèchent fortement contre cette vertu si rare en Orient, la propreté. Ils ont dans leur église les plus riches ornements, et pourtant elle est dans un assez triste état.

J'ai lu quelque part que c'est dans la grotte de saint Antoine qu'on enferme quelquefois des aliénés, et qu'on prétend les guérir par un régime sévère et de durs traitements. Il est vrai que j'y ai trouvé des instruments fort suspects, mais il n'y avait personne alors dans la grotte. On lit dans le Voyage en Orient de M. de Lamartine : « Parmi les secrétaires de l'émir Béchir se trouvait alors un des plus grands poètes de l'Arabie. Je l'ignorais et je ne l'ai su que plus tard. Quand il apprit, par d'autres Arabes de Syrie, que j'étais moi-même un poète en Europe, il m'écrivit des vers toujours imprégnés de cette affectation et de cette recherche, toujours gâtés par ces jeux de mots

qui sont le caractère des langues et des civilisations vieillies, mais où l'on sent néanmoins une grande élévation de talent, et un ordre d'idées bien supérieur à ce que nous nous figurons en Europe. »

Eh bien ! j'ai vu ce malheureux, un des plus grands poètes de l'Arabie, à moitié nu, se promenant dans les cours du couvent, en déclamant des vers à nos muletiers : il était devenu fou.

J'ai pu remarquer ici encore pourquoi nos moucres tenaient tant à nous faire passer pour de grands personnages, et pourquoi ils avaient soin de nous faire annoncer partout. Dans les arrangements que nous avions pris avec eux, il avait été stipulé que nous leur donnerions treize piastres par jour [1], et qu'ils se nourriraient à leurs frais, eux et leurs mulets; or, notre suite avait une large part à la brillante hospitalité qu'on nous donnait, et qui était proportionnée à la réputation qu'on nous avait faite.

Il nous fallut encore passer au couvent la journée du lendemain. Elle fut employée, en partie, à visiter les ermitages qui sont sur la colline opposée. Dans quelques petites cabanes enfoncées dans le roc, et au sommet d'une haute montagne, vivent avec les aigles, ou plutôt avec les anges, de pieux ermites dont deux sont prêtres ; ils se nourrissent d'herbes et de prières, comme saint Paul et saint Antoine dans la Thébaïde. De grosses croix de bois placées sur des pics élevés indiquent leurs demeures : c'est là tout ce que le monde sait d'eux ; quelques pins leur donnent de l'ombre en été et un peu de bois en hiver; une source, qui coule au bas des rochers, leur offre leur boisson de toute l'année : ils cultivent la vigne qui garnit leur coteau ; mais le produit n'est pas pour eux, ils ne boivent jamais de vin. Lorsque je franchis ce seuil de la sainteté et de la retraite, un vieillard de quatre vingts-ans vint me baiser la main qu'il porta ensuite sur son front et sur son cœur; c'était à moi à lui baiser les pieds : il y a quarante-cinq ans qu'il vit dans cette solitude. Il me conduisit dans une grotte où il conserve le Saint-Sacrement et où il dit la messe. « Il n'y a point d'ermite, a dit l'auteur du Génie du christianisme, qui ne saisisse aussi bien que Claude le Lorrain ou le Nôtre le rocher où il doit placer sa grotte ; » rien ne peut donner une idée de la majesté du site que j'ai sous les yeux.

Du haut de ces rochers on jouit d'une vue admirable ; on domine toute la vallée verdoyante de Keshaja, le couvent, les mille terrasses de vignes et de mûriers, le torrent qui gronde, les aigles qui planent

[1] Nous avions été trompés dès le premier jour; car le prix ordinaire est de 10 piastres, et quelquefois moins encore.

au-dessous, au milieu des nuages, des roches escarpées, des arbres sur la pente des précipices, une nature sauvage, un ciel serein, des âmes pures : tout est là, Dieu, le désert et le bonheur. Après avoir visité les pauvres cellules, dont une planche, qui sert de lit, une couverture, un livre, une croix, forment tout l'ameublement, nous redescendîmes de la montagne, édifiés de ce que nous avions vu.

Voilà donc encore, quinze siècles après saint Antoine et saint Pacôme, des anachorètes avec leurs fontaines, leurs nattes, leurs déserts, leurs grottes, leurs travaux manuels, leur contemplation; c'est-à-dire, des hommes qui vivent avec de l'eau et des racines, qui ne font de mal à personne, qui adorent Dieu à leur manière, inutiles à la société, si l'on veut, et si une vie de prière est inutile; eh bien, il faut aller où?...... à mille lieues de notre civilisation et de nos Etats libres de l'Europe pour trouver cette entière liberté de louer Dieu! Tandis qu'à Vienne on traque les Liguoriens comme des bêtes fauves; qu'en Suisse on proscrit tous les ordres religieux, comme on proscrivait les chrétiens aux plus beaux temps de Julien l'apostat; qu'en Italie, à Rome même, des prêtres doivent rentrer dans les catacombes pour échapper aux poignards des assassins, ici, dans une province soumise aux Turcs, on peut vivre tranquille avec un habit noir et un chapelet à sa ceinture, certain d'être respecté par ces barbares.

Les Druses seuls, ces radicaux de la montagne, viennent, comme je l'ai dit, troubler parfois la paix de ces heureuses solitudes, pour rappeler aux disciples de saint Antoine que le démon sait prendre, encore aujourd'hui, toutes les formes, aussi bien dans le Liban qu'en Europe, pour effrayer les serviteurs de Dieu et les détourner de leur devoir.

Un des ermites nous accompagna jusqu'au couvent. Ici, comme à Kartba, il fallut faire une nouvelle distribution de chapelets aux religieux, aux domestiques du couvent et à plusieurs personnes qui se trouvaient là. Je ne puis décrire le bonheur de ces bonnes gens; et quel ne fut pas aussi mon étonnement de leur entendre dire, après qu'on leur eut fait la remarque que ces chapelets étant indulgenciés par le Saint-Père, il fallait en prier un à son intention : « Alors demain nous en dirons deux, parce que déjà tous les jours nous en récitons un pour lui. »

Il était arrivé un grand nombre de pèlerins; comme il n'y a pas d'autre maison que le couvent, les religieux sont obligés de les nourrir; ils donnent ainsi l'hospitalité à une centaine de personnes par jour,

et il n'y a que les riches qui, en quittant, fassent une aumône au couvent.

Je ne dormis guère mieux que la nuit précédente. Indépendamment de tout ce qui fourmillait autour de moi, l'excitateur de la maison, par distraction sans doute, vint à minuit et à quatre heures du matin, frapper trois grands coups de marteau à ma porte pour me faire aller au chœur avec les religieux. Me croyant au temps de mon séminaire, je sautai au milieu de ma cellule en disant : *Deo gratias*. Hélas ! bien des années, légères dans la balance de l'éternelle justice, se sont passées depuis l'époque de mon entrée dans le sacerdoce...... Je n'avais pas besoin de prendre un autre sujet de méditation, et je ne me couchai plus.

Ce jour-là, 5 *Septembre*, nous devions quitter Keshaja pour retourner à Diman, en passant par Kanobin; mais il nous fallut presque user de violence pour avoir nos effets : le supérieur, le père Ignace Sciocri, les avait mis sous clef, pensant par là nous retenir encore. Ce ne fut donc qu'à deux heures, et par la plus épouvantable chaleur, qu'il nous fut possible de partir; le supérieur monta à cheval avec nous, et nous accompagna jusque chez le patriarche. J'ai tant de fois déjà parlé des horribles précipices qu'on appelle chemins dans le Liban, qu'ici je me contenterai d'ajouter que la descente dans la vallée de Kadischa pour arriver à Kanobin, dépasse tout ce qu'on peut imaginer dans ce genre.

Enfin nous voici arrivés à Kanobin, que les Maronites prononcent *Kanoubine*, et qui signifie *cœnobium* : c'est le couvent par excellence. Bâti par Théodose-le-Grand, il devint la résidence de Jean Maron, et, après lui jusqu'aujourd'hui, celle de tous les patriarches. Le patriarche actuel préfère Diman pour son habitation d'été; en hiver il réside à Békerké, dans le Kesrouan.

Kanobin n'est qu'un grand couvent [1]. L'église est toute taillée dans le roc, elle est sous l'invocation de la sainte Vierge pour laquelle les Maronites ont une grande dévotion; plusieurs tableaux la décorent : ce sont des présents venus de Rome; on m'a montré dans plusieurs localités des ornements d'église envoyés par les papes. C'est à Kanobin que sont inhumés les patriarches.

Robinson fait la remarque [2] qu'au plafond sont suspendus de petits sacs en toile contenant des cocons, chacun avec une étiquette, indi-

[1] Plusieurs cartes l'indiquent comme une ville; celle de Berghaus le place trop à l'ouest.
[2] *Syrie*, chap. 18.

quant le nom du propriétaire. « Je ne saurais dire, ajoute-t-il, pourquoi on les a mis en ce lieu; mais il est probable que les naïfs paysans du voisinage espèrent par là obtenir, de l'intercession du saint patron, une abondante récolte de soie. » La récolte est faite quand les paysans en offrent par reconnaissance les prémices au Seigneur; d'ailleurs j'ai vu aussi offrir dans les églises les prémices des fleurs, des épis et des grappes de raisin dans quelques contrées de l'Europe, où le peuple a encore assez de naïveté pour se souvenir de ces paroles de l'Ecriture : *Vous offrirez les prémices des fruits de votre terre en la maison du Seigneur votre Dieu.* (Exode, xxxiv, 26.) Ce que M. Robinson a vu à Kanobin se pratique dans presque toutes les églises du Liban : les Maronites offrent des cocons, parce que la soie est la principale de leurs récoltes.

Nous ne fîmes à Kanobin qu'une halte de peu de durée; nous y trouvâmes de l'eau d'une extrême fraîcheur, d'excellent vin, des galettes comparables à notre meilleur pain d'Europe.

Rien n'égale la solennité religieuse qui règne dans cette vallée. Chanter les louanges de Dieu aux pieds des cèdres; cultiver ces collines où tant de combats ont été livrés pour la défense de la foi; errer sur les bords, tantôt riants, tantôt sauvages, du Nahr-Kadischa; dans les grottes profondes, asile d'un peuple de martyrs; lire dans ces monuments en ruines, dans ces ossements brisés, l'histoire et la constance de leurs ancêtres, c'est là l'occupation des solitaires qui habitent encore cette vallée, et c'est le bonheur que je leur envie. Heureux ceux à qui Dieu donne cette vocation! Comme Moïse, ils prient sur la montagne, pendant que les autres combattent dans la plaine. En Europe, depuis que nous n'avons plus d'yeux que pour les choses matérielles, les ordres contemplatifs sont tombés en discrédit; et tel homme qui passe sa vie à disputer sur la politique, nie qu'il soit possible de s'entretenir une heure avec Dieu. Mais la religion est féconde en bienfaits, elle sait les distribuer selon les temps, et accorder des consolations à tous les genres de souffrance; si tel ordre religieux n'est pas nécessaire à son existence, la vie monastique, en général, est de l'essence même du catholicisme; les anachorètes sont descendus de leurs montagnes, les solitaires ont quitté leurs retraites pour se répandre dans les écoles, dans les hôpitaux, pour recueillir les orphelins, vivre avec les insensés, s'enfermer avec les malfaiteurs et soigner les pestiférés. « Les ordres monastiques modernes, a dit M. de Lamartine, n'ont que deux choses qu'ils puissent faire mieux que les gouvernements et les forces individuelles : instruire les hommes, et

les soulager dans leurs misères corporelles. Les écoles et les hôpitaux, voilà les deux seules places qui restent à prendre pour eux dans le mouvement du monde actuel[1]. » Ces deux places, malgré les efforts de l'impiété, ils les prendront; ce qui ne les empêchera pas de prier, troisième chose qu'ils savent faire mieux aussi que les gouvernements. Depuis longtemps on ne croit plus à la prière; maintenant on trouve déjà des hommes qui feignent de ne plus croire aux bonnes œuvres : ou plutôt ce même démon, qui allait persécuter saint Antoine dans son désert, a suivi, à la piste de leurs vertus, tous ces nouveaux cénobites sur le théâtre de leur charité. On a pu voir, aux persécutions de ces derniers temps, que le démon, pour s'être fait vieux, est tout aussi noir, et aussi ingénieux qu'au temps de saint Antoine. Mais il a beau faire ! on dit que le diable sait tout; il ignore pourtant une chose, c'est que les ordres religieux sont éternels, éternels comme la charité qui les produit.

Voici avec quelle touchante simplicité les anciens missionnaires ont parlé de la vallée de la Kadischa :

« Ces rochers, disaient-ils, renferment de profondes grottes, qui étaient autrefois autant de cellules d'un grand nombre de solitaires, qui avaient choisi ces retraites pour être les seuls témoins sur terre de la rigueur de leur pénitence. Ce sont les larmes de ces saints pénitents qui ont donné au fleuve, dont nous venons de parler, le nom de fleuve *saint*. Sa source est dans les montagnes du Liban. La vue de ces grottes et de ce fleuve, dans cet affreux désert, inspire de la componction, de l'amour pour la pénitence et de la compassion pour ces âmes sensuelles et mondaines qui préfèrent quelques jours de joie et de plaisir à une éternité bienheureuse[2]. »

A une petite distance du couvent de Kanobin, nos Maronites m'ont montré la grotte où une sainte fille, pendant de longues années, a fait pénitence d'une faute qu'elle n'avait pas commise. Voici comment on m'a raconté son histoire.

Son père, ayant voulu consacrer à Dieu ses dernières années, confia sa fille, nommée Marine, et alors âgée de quatorze ans, à un de ses parents, et se retira à Kanobin où il se fit moine. Mais le souvenir de sa fille unique le poursuivit dans la solitude, et il fut saisi d'une profonde tristesse. Son supérieur lui en ayant demandé la cause, il lui répondit qu'il avait laissé dans le monde un enfant qu'il aimait

[1] *Voyage en Orient*, tom. II.
[2] *Lettres édif.*, tom. I.

tendrement, et qu'il serait heureux s'il pouvait l'avoir auprès de lui. Son supérieur y ayant consenti, il alla chercher Marine qu'il fit habiller en homme, et qui fut admise dans le couvent sous le nom de frère Marin. Quelques années après, son père étant sur le point de mourir dit à sa fille de continuer à vivre saintement, de cacher son sexe à tout le monde, et de se confier en la protection divine. La vie du frère Marin fut exemplaire, et cependant il fut en butte à la calomnie. Une fille du voisinage, pour ne pas laisser tomber les soupçons sur l'auteur de sa honte, accusa le frère Marin de l'avoir séduite. Comme celui-ci n'allégua aucun motif pour se justifier, il fut condamné à mener la vie la plus dure dans les rochers qui sont en face de la porte du couvent. C'est là qu'il vécut plusieurs années en donnant les plus grands exemples de vertu. Ce n'est qu'à sa mort que son innocence fut reconnue.

Plusieurs villages, échelonnés sur les collines, et qui se cachent sous les plus frais ombrages d'une luxuriante végétation, animent ce berceau de la nation maronite. On rencontre fréquemment des hommes grands et robustes, aux allures nobles, dont les attitudes majestueuses décèlent l'indépendance de leur caractère; des femmes, des filles au teint frais, au regard bienveillant, modestes sans sauvagerie ni affectation, naïves et confiantes quand elles peuvent sans crainte épancher leur âme.

Au fond de la vallée, nous traversâmes sur un pont massif le ruisseau de la Kadischa, et remontant de l'autre côté par un vallon rocailleux, nous atteignîmes avant la nuit notre petit campement de Diman.

Le lendemain, 6 *Septembre*, je dis la messe dans la chapelle du patriarche; ce fut un jeune homme attaché au consulat de Sardaigne à Beyrouth qui se présenta pour la servir : il voyageait dans la montagne, et il fut plein d'attentions pour moi.

J'allai ensuite faire ma visite au patriarche et à monseigneur Murad; je leur exposai mon chagrin de savoir les jeunes cèdres exposés chaque année à une destruction entière. Ils me dirent qu'ils songeaient déjà à faire entourer de murs tout le plateau des cèdres, et à bâtir au milieu une chapelle plus convenable que celle qui existe, et quelques chambres pour les voyageurs.

Je demandai ensuite au patriarche si le gouvernement turc actuel apportait quelque entrave à l'exercice de la religion. Il me répondit qu'ils jouissaient de la liberté la plus entière et la plus illimitée sous

le rapport de l'instruction, de l'exercice extérieur de la religion, de la nomination des évêques et de leurs rapports avec Rome. A la honte de tous nos gouvernements, il n'y a pas un évêque en Europe qui pût en dire autant. Et cette réponse, qu'on le remarque bien, ne m'a pas été faite seulement dans le Liban, où les Maronites jouissent de privilèges que n'ont pas les catholiques dans les autres provinces, mais encore à Smyrne, à Alexandrie, à Jérusalem, à Constantinople. Après tant de luttes, tant de sang versé, tant de révolutions, tant de protestations dans les livres et du haut des tribunes, tant de sophismes et de mensonges, c'est donc en Turquie, je ne saurais le dire assez haut, qu'il faut aller aujourd'hui chercher la liberté religieuse.

L'islamisme a été intolérant, cruel, oppresseur à l'excès, et il peut le redevenir demain; car il est là, immuable dans la barbarie de ses lois, de ses mœurs, de ses traditions et de ses dogmes; mais il est assoupi, humilié, vaincu par la prépondérance que la civilisation chrétienne avait donnée aux peuples de l'Occident : de là vient sa tolérance actuelle. Maintenant, une nouvelle invasion de barbares couvre de ruines l'Europe entière; toutes les croyances sont renversées; l'esprit religieux a disparu de l'enseignement, de la littérature, de la vie publique, et bientôt, peut-être, de la vie privée; les lois, les gouvernements, les sciences, les arts, tout est redevenu païen. S'il est encore question d'un Dieu dans notre société, ce n'est assurément plus du Dieu des chrétiens, mais plutôt d'un Dieu fétiche, sans culte, sans volonté; qui ne s'inquiète pas des hommes, et dont les hommes se soucient fort peu; qu'ils consentent à laisser régner, pourvu qu'il les laisse gouverner l'univers. Là où ces doctrines ont prévalu, il y a nécessairement une guerre à mort contre le christianisme, leur plus grand ennemi; de là les persécutions dont nous sommes les témoins.

Je me suis longuement entretenu de toutes ces choses avec le patriarche, qui me dit que je lui donnais la solution de bien des questions. Il n'avait pas su s'expliquer la conduite de l'Italie envers le Saint-Siége, l'indifférence de la chrétienté pour les Saints-Lieux, la politique de la France dans la question orientale, et le déplorable abandon de son protectorat.

Ce dernier point, qui est de la plus haute importance, non-seulement pour le Liban, mais pour tous les chrétiens de la Syrie et pour la conservation des Saints-Lieux, a été fréquemment l'objet de la conversation et de la douleur des évêques que j'ai rencontrés dans mon voyage.

Qu'on me permette d'entrer dans quelques détails. Le droit de patronage de la France en Orient est incontestable et incontesté ; elle en a toujours fait le plus noble usage : des monuments de toute espèce, dont le plus flatteur est, sans contredit, la reconnaissance et l'affection des chrétiens, sont des preuves qui subsistent encore aujourd'hui. Assurément la dévotion pour les Saints-Lieux, les sympathies pour les Maronites, sont, dans bien des cœurs, aussi vives qu'elles l'aient jamais été; mais depuis quelques années, elles ne se manifestent que par des efforts individuels, tandis que le gouvernement semble avoir répudié la glorieuse mission que lui avait léguée l'ancienne monarchie. L'Angleterre protestante envoie à Malte un gouverneur catholique ; la France catholique envoie dans le Levant, pour protéger les catholiques, des agents quelquefois protestants, quelquefois affectant de n'avoir aucune religion. On m'a raconté, entre autres, à Larnaca, qu'une femme turque s'étant convertie à la religion catholique, et étant menacée de mort par les musulmans, ce fut la protection du consul d'Angleterre qu'elle sollicita : les deux consuls de France et d'Angleterre étaient protestants, mais celui d'Angleterre était de plus un homme religieux.

L'indifférence, non de la France, mais du gouvernement français, a été extrêmement préjudiciable aux Saints-Lieux : nous le verrons en son temps.

Pour ne nous occuper ici que de la question du Liban, disons qu'en général elle a été traitée, soit à la tribune, soit dans les journaux, dans des intentions louables sans doute, mais de manière plutôt à passionner la foule, et à exciter ses applaudissements, qu'à être réellement utile aux Maronites. Trop souvent en France on vise à l'effet théâtral plutôt qu'aux succès de la cause. S'il s'agissait de gagner la cause des Maronites en France, ces moyens seraient bons peut-être; mais s'il faut la gagner à Constantinople, ils manquent complètement leur effet.

Un petit peuple de héros chrétiens est sous le joug des musulmans : c'est un malheur ; et bien que nous puissions en Europe lui envier certaines libertés, c'est un grand malheur. Mais comment délivrer les Maronites de l'oppression ottomane? Il n'y a que la voie des négociations et la voie des armes.

La guerre est toujours populaire en France ; si donc on voulait faire la guerre, les prétextes, assurément, ne manqueraient pas : on pourrait même trouver de fort bonnes raisons pour la faire ; car les Turcs sont loin d'avoir tenu tous leurs engagements, garantis par

des traités et des actes officiels. On pourrait ainsi continuer l'histoire des guerres saintes, et après tout ce qu'on a écrit contre les croisades, ce serait un curieux spectacle de voir le scepticisme du dix-neuvième siècle s'associer ainsi à la foi chevaleresque et au pieux enthousiasme de saint Louis et des chrétiens du moyen âge.

Si par les voies diplomatiques la France veut reconquérir l'ancienne influence qu'elle avait en Orient, et exercer ses droits de protectorat sur les populations chrétiennes de l'empire ottoman, il faudrait se mettre dans de meilleurs termes avec la Porte, et ne pas irriter, par d'incessantes provocations, une puissance que l'on a intérêt de gagner. Le grand-visir actuel est un homme qui connaît la France, et qui, plus que tout autre, est à même d'apprécier les avantages que lui vaudrait une alliance avec elle; Réchid-pacha estime les chrétiens, il a des vues droites, et on pourrait facilement obtenir de lui le retour à l'état de choses qui existait à l'époque des capitulations, tant pour les Maronites que pour les sanctuaires de la Palestine. Pourquoi donc le pousser à bout par d'impuissantes excitations à la révolte? Les phrases de la tribune et les articles de journaux sont des projectiles qui, en définitive, n'atteignent que nos frères du Liban; on aurait beau jeu de parler d'oppression et de barbarie, si ces maladroites déclamations ne servaient pas à serrer plus étroitement leurs chaînes. La voie des négociations est la seule possible, et elle aurait plus que jamais, à Constantinople, des chances de succès.

On espère que les hordes qui avaient envahi les plus belles provinces de l'Europe et de l'Asie seront bientôt refoulées jusqu'au delà de l'Euphrate : je le désire plus que tout autre, mais j'ai la conviction que la chute de l'empire ottoman, grâce aux divisions de l'Europe, à ses révolutions, n'est pas aussi imminente qu'on le pense. En attendant, les races chrétiennes disséminées dans la Turquie sont en souffrance, et nous aggravons leurs maux. S'il était possible de les alléger, cela ne retarderait pas d'un jour le moment marqué par la Providence de la chute de cet immense empire, et ce moment venu, les Maronites, plus reconnaissants que jamais, seraient les plus utiles alliés de la France.

Ainsi la question du Liban se résume par ces deux mots : *la paix ou la guerre;* mais une paix ou une guerre franche, comme il convient à une grande nation, et non une guerre de provocations ou d'avant-postes, faite sans but et sans courage, qui ne peut amener que des désastres sur nos alliés.

Un autre reproche non moins grave à faire aux écrivains français qui se sont occupés de cette question, c'est qu'ils sont Français avant tout, et catholiques ensuite. Quand ils soupçonnent qu'une puissance catholique, autre que la France, veut intervenir dans les affaires religieuses de l'Orient, ils montrent contre elle plus d'animosité qu'ils ne le feraient contre l'ennemi commun, la Porte ou la Russie : l'Autriche surtout et la Sardaigne ont été l'objet de leurs attaques.

L'Autriche est peu connue en France et très-mal jugée. La plupart des voyageurs qui l'ont parcourue, ne sachant pas la langue du pays, ont pris pour interprètes leurs vieux préjugés, et ne nous ont entretenus que des tracasseries de la douane, de la censure et de la police ; ou bien ils ont fait de savantes digressions sur l'ignorance et l'absolutisme : c'est à peine si on lui fait l'honneur de la croire catholique. C'est en Autriche pourtant que se trouvent les peuples que l'on peut compter parmi les plus catholiques de l'Europe : les habitants de la Styrie, de la Carinthie, de l'archiduché, et surtout les Tyroliens, que l'on pourrait appeler, avec les peuples des petits cantons de la Suisse, les Maronites de l'Occident ; plusieurs des autres provinces se sont toujours distinguées par leur attachement à la foi de leurs pères, malgré le voisinage corrupteur du philosophisme germanique : et ceux-là même qui colorent d'une teinte religieuse leurs vœux pour le rétablissement de la Pologne, dont ils veulent faire une digue catholique contre le schisme menaçant du Nord, cherchent, en attendant la réalisation de leurs vœux, à renverser la digue plus forte et déjà existante de la plus grande monarchie catholique de l'Europe !

Je crois que l'Autriche et la Bavière qui, d'une manière si providentielle, sont demeurées catholiques au milieu du tourbillon qui a emporté toutes les croyances dans les vastes contrées enfermées par le Rhin et la Vistule, sont appelées à rendre d'aussi éminents services à l'Eglise qu'à la civilisation ; quand tant d'ennemis se lèvent et contre la civilisation et contre l'Eglise, il serait donc mieux de s'entendre avec ses alliés naturels que de faire revivre l'étroit esprit de vieilles rivalités.

Pourquoi l'Autriche et la France ne réuniraient-elles pas leurs efforts, qui seraient alors tout-puissants, en faveur de nos frères du Liban ? ou si le gouvernement français persistait à demeurer dans sa coupable indifférence, pourquoi l'Autriche, profitant de l'incontestable et légitime influence que lui donne son rang de grande

puissance catholique, comme des rapports de confiance qui se sont depuis longtemps établis entre la Porte et le cabinet de Vienne, ne pourrait-elle pas les faire servir à la plus belle des causes sans exciter les susceptibilités de la nation française? et pourquoi tout catholique ne dirait-il pas avec M. Boré : « Si l'Allemagne, à moitié protestante, obtenait la justice que la France catholique n'a plus la puissance ou le cœur d'exiger, assurément le patriotisme n'exciterait point en nous le chagrin de l'envie. Nous ressentirions, comme enfant de l'Eglise, une joie et une consolation que ne pourraient altérer l'humiliation et les regrets du Français. »

Depuis quelques années, la Sardaigne cherche aussi à avoir sa part d'influence dans la question du Levant, par ses consuls et par les nominations de sujets sardes aux postes les plus importants des missions. Les consuls de France ont partout combattu ce qu'ils considéraient comme des empiètements sur leurs droits ; ils n'en faisaient eux-mêmes aucun usage, et ils ne s'en souvenaient que pour neutraliser les bonnes intentions de ceux qui croyaient que les leurs étaient suffisamment justifiés par leur sympathie pour les Maronites. Voilà comment les chrétiens de Levant, après avoir été les victimes de tous les oppresseurs de la Syrie, ont fini par devenir celles des rivalités des nations chrétiennes de l'Occident.

Le patriarche m'a beaucoup parlé de la piété de la famille impériale d'Autriche ; il est persuadé que c'est là ce qui sauvera cette monarchie, soumise aujourd'hui à de si cruelles épreuves.

Il s'est plaint des intrigues de l'Angleterre, à laquelle il attribue une grande partie de leurs derniers malheurs; il s'est élevé surtout contre ces hommes qui, *sous le faux nom de missionnaires, parcourent le Liban, avec des bibles dans leur poche et des couleuvres dans leur cœur.*

J'ai encore eu l'honneur de dîner avec le patriarche; tout s'est passé comme la première fois, excepté que nous avons été servis en maigre : c'était un mercredi. Les Maronites font maigre le mercredi et le vendredi par précepte, et le samedi par dévotion à la sainte Vierge; ce dernier jour d'abstinence est facultatif : il est observé aussi rigoureusement que les deux autres. Ils ont en outre quatre carêmes dans l'année. Le premier est commun avec tous les catholiques; le second est celui de l'Avent; les deux autres, qui ne durent que quinze jours, précèdent les fêtes des saints apôtres Pierre et Paul, et la fête de l'Assomption.

Voici comment un missionnaire rendait compte, il y a plus d'un

siècle, de ce dont il avait été le témoin, et c'est exactement ce qui existe encore aujourd'hui. « Les Maronites suivent l'usage de l'Eglise romaine; mais les Grecs, les Arméniens, les Syriens, ne commencent à manger ou boire qu'à trois heures après midi, et ils ne mangent ni poissons, ni fromage, ni beurre, ni lait, ni huile; à l'abstinence de ces mets, les Arméniens ajoutent encore celle du vin. Au reste, on ne parle jamais de dispense; les enfants de dix à douze ans jeûnent comme les autres, les nourrices et même les femmes enceintes se croient assujetties aux mêmes lois, et l'on ne voit point qu'il en arrive aucun accident fâcheux. Enfin ils sont persuadés que nulle incommodité ne peut dispenser de cette obligation. Malades à l'extrémité, s'ils sont obligés de prendre quelque nourriture pour se soutenir dans leur faiblesse, en rompant le jeûne jamais ils ne rompent l'abstinence. Un médecin qui, au commencement du carême, viendrait leur défendre de jeûner, ou leur ordonner de faire gras pour conserver leur précieuse santé, ne ferait pas fortune.

« Vous me demanderez maintenant comment font les Anglais et les Hollandais. Ici, comme en Hollande et en Angleterre, ils n'observent ni jeûne ni abstinence, mais on en est scandalisé : les gens du pays disent qu'ils ne sont pas chrétiens, et les Turcs eux-mêmes les regardent comme des gens sans religion. Ils sont quelquefois sensibles à ces reproches, et ne peuvent les soutenir; plusieurs d'entre eux, pendant le carême, ne mangent de la viande qu'en secret. Ceux qui sont de bonne foi avouent qu'ils sont fort étonnés de voir que la religion de tous les chrétiens d'Orient ne ressemble presque en rien à celle dont ils font profession. Cette différence marquée nous donne un grand avantage sur eux. C'est, leur [illegible] nous, c'est au temps heureux du christianisme naissant que [illegible] voulez qu'on remonte pour justifier les traditions; c'est aux [illegible] premiers siècles de l'Eglise que vous en appelez : demandez [illegible] ces peuples qui vous environnent; ils vous répondront [illegible] toutes leurs pratiques, qui sont les nôtres, ils ne suivent [illegible] traditions apostoliques : traditions qu'ils ont reçues de [illegible] Antioche, qu'ils regardent comme leur mère. Cette [illegible] barrasse nos protestants; ils n'osent avancer que [illegible] jeûne, le carême, l'abstinence, la présence réelle [illegible] dans l'Eucharistie, le purgatoire, l'adoration de [illegible]

[1] Il n'y a pas un enfant qui ne sache *qui* nous ador[illegible] ration. Le mot adorer vient du latin *adorare*, qui, [illegible] *la bouche (ad os)*, marque de respect encore si commun [illegible]



tion des saints, etc., sont des inventions papistiques, sorties de la boutique de Satan : leurs yeux, leurs propres yeux leur font voir le contraire. Il faut attaquer mille nations chrétiennes, il faut renoncer à l'antiquité, il faut condamner Antioche et abandonner les apôtres. Cette conformité de sentiments entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine fait quelquefois sur les cœurs droits de salutaires impressions [1]. »

J'ajouterai à ces réflexions du missionnaire, qu'on peut voir par l'exemple des Maronites combien est fausse la pensée de ces catholiques qui croient que c'est en attaquant les principes qu'il est plus facile d'en sauver les conséquences : chacun peut se convaincre si en Allemagne on observe mieux l'abstinence du vendredi depuis qu'on a supprimé celle du samedi, et si en France on sanctifie mieux le dimanche depuis qu'on est dispensé de la sanctification des fêtes. A Dieu ne plaise que je blâme les dispenses accordées par l'Eglise, mais le relâchement de ceux qui en sollicitent toujours de nouvelles, sous les plus faux prétextes, et qui regardent aussi comme un progrès d'être délivrés de toute œuvre chrétienne. Personne n'a plus de jours de fête, de jeûne et d'abstinence que les Maronites, et personne ne les observe plus religieusement : qu'on aille voir si leur santé est moins florissante que la nôtre, ou si leur pays est moins bien cultivé.

Dans l'après midi, j'ai fait une course sur une montagne voisine, où l'on m'a fait voir une ancienne église en ruines qui date des temps de persécution, et les ossements d'une quantité de fidèles qui s'y étaient réfugiés, et qui y ont péri.

Le soir, monseigneur Murad est venu prendre le thé sous nos tentes.

Adorer la croix signifiait baiser la croix; c'est ce qui se pratique dans tous les pays catholiques le Vendredi saint, et l'Eglise a conservé les termes de l'ancienne liturgie, quoique depuis la signification du mot adorer ait changé, parce qu'il n'y a que ceux-là qui puissent s'en scandaliser, qui se scandalisent de tout, car le scandale est en eux-mêmes.

[1] Lettre d'un missionnaire d'Alep. *Lettres édif.*, tom. II.

CHAPITRE X.

De Diman à Bzommar.

La peur du choléra. — Premier cas de fièvre intermittente. — Contraste entre les deux versants du Liban.— Vue de Balbek.— Campement au lac Jammuneh.— Source présumée du Nahr-Ibrahim. — La neige du Liban. — Ruine du temple païen d'Aphéca. —Fausses nouvelles du choléra.— Les Métualis.— Symptômes alarmants.— Mes compagnons et mes guides refusent d'aller plus loin.—Mort du consul de France à Damas. —Nous reprenons le chemin de la montagne.—Adieux à Balbek.— Mnaitreh.— La Fontaine de fer.— Retour à Miruba.— Des habitants de Damas voudraient embrasser le rite romain.— Ils demandent des Sœurs de la charité.— Le père Thomas.— Etranges nouvelles d'Europe. — Rencontre d'un jeune Français. — Poissons fossiles. — Concert de nos muletiers. — Un élève des Jésuites. — Ashcoun. — Le vieillard et ses raisins. — Bzommar. — Encore un coucher du soleil. — Les Arméniens. — Leur conversion. — Leur patriarche. — Méchitar. — Secours de l'Europe. — Statistique des évêchés catholiques en Orient.

Le 7 Septembre je pris, pour la dernière fois, congé du patriarche maronite et de monseigneur Murad, qui m'avaient comblé de bontés, et je me mis en route pour Balbek.

Les Arabes ont une peur excessive du choléra : les effets mystérieux de cette maladie agissent puissamment sur leur imagination si impressionnable. J'avais déjà remarqué chez le patriarche que toutes les lettres, toutes les gazettes qui venaient de Beyrouth, étaient ouvertes avec des pincettes et étendues sur la terrasse, où on leur faisait faire quarantaine avant de les lire. J'avais témoigné le désir de ramasser toutes ces paperasses pour prouver qu'il n'y avait nul danger à les toucher; mais on me dit qu'alors je serais mis moi-même en quarantaine, et que personne ne voudrait plus avoir de communication avec moi. Tout cela commençait à produire un mauvais effet sur l'esprit des personnes qui m'accompagnaient, et je remarquai que plusieurs entreprenaient malgré elles une course vers des contrées qu'on disait infectées de cette maladie.

Une autre maladie non moins funeste commença à se manifester dans notre petite caravane : le plus gai de nos muletiers avait la fièvre intermittente; elle fit plus tard de grands ravages parmi nous.

Il nous fallut escalader les plus hauts sommets du Makmel, à la droite des cèdres ; ensuite, pendant plusieurs heures, nous nous tînmes sur les sommets ondulés et stériles de la partie orientale du Liban. Aucune montagne, pas même les Alpes, couvertes d'un côté par la sombre végétation des contrées du nord, et de l'autre par les vignes, les amandiers, les citronniers de la riante Italie, n'offre un contraste aussi frappant que les deux versants du Liban. A l'occident, on trouve une population nombreuse, bienveillante, active; des coteaux couverts d'habitations, de culture et de vie : chaque rocher a sa source, chaque colline a son troupeau, chaque vallée a son fleuve; sur les hautes montagnes on voit les chênes, les pins, les cèdres ; à leur pied la mer de Syrie : au contraire, la partie orientale est blanche, aride, inhabitée ; il n'y a ni eau, ni ombrage, ni culture. Notre caravane, comme un vaisseau bercé par les flots, monte et descend continuellement de petits mamelons aussi fréquents et aussi nus que les vagues de la mer ; rarement il se présente quelques touffes de bruyères épineuses. Quelques Bédouins qui disparaissent aussitôt dans les ravins, quelques aigles qui se perdent dans les nues, sont les seuls êtres vivants que nous voyons dans ces déserts élevés. Enfin nous apercevons l'Anti-Liban, Djebel-el-Sharke (montagne de l'Est), puis la plaine de Balbek, la Cœlé-Syrie d'autrefois. Vue le soir et à cette distance, cette contrée a une seule teinte, une couleur jaunâtre, un peu rosée. Bientôt nous voyons au pied de l'Anti-Liban, au milieu de quelques champs de verdure, les ruines gigantesques de Balbek, éclairées par les derniers rayons du soleil.

Cette ville morte, ces temples immenses sans dieux ni adorateurs, après que tant de siècles ont passé sur leurs colonnades de marbre et de granit, vus du haut du Liban, entourés de la majesté des souvenirs et de la solennité du désert, produisent sur l'âme une impression aussi vive qu'indéfinissable.

Nous arrivâmes à 6 heures dans une petite plaine élevée, située entre les sommets du Makmel, sur lesquels on apercevait encore de la neige [1], et le mont Hermel, dont la hauteur est peu considérable; la partie basse de la plaine est presque entièrement occupée par le lac de Jammuneh, (Birket-el-Jemun) actuellement desséché. Les sources fraîches et nombreuses qui sortent du pied des montagnes

[1] On peut voir ici encore combien sont frappantes de vérité les comparaisons des prophètes. *La neige du Liban*, s'écrie Jérémie, *abandonne-t-elle le sommet des rochers?* (Jér., XVIII, 14.) Malgré la saison brûlante dans laquelle nous nous trouvons, c'est la seconde fois déjà que j'aperçois de la neige sur les hauteurs.

se perdent, après avoir serpenté quelque temps, au fond du lit de ce lac sans eau, où paissent des troupeaux de gros bétail.

Ce serait là, d'après M. Poujoulat, la véritable source du Nahr-Ibrahim, dont nous avons parlé ailleurs.

« Cette rivière, dit-il, prend sa source à six ou sept heures au-dessus de Byblos, près d'un gros village nommé Aphéca ; elle sort des flancs d'une montagne au sommet de laquelle est un lac, véritable merveille du Liban. Le lac, appelé Liamoni, s'étend sur ce haut plateau dans une circonférence d'une lieue environ : il est le produit de la fonte des neiges, et d'une foule de ruisseaux et de sources qui viennent s'y perdre; ce lac est poissonneux. En hiver ses flots sont glacés. On présume que le fleuve Adonis n'est qu'un écoulement du lac Liamoni à travers la montagne [1]. »

D'après cette hypothèse, ce serait ici l'origine de la source que j'ai décrite au chapitre VIII, en parlant d'Aphéca. A l'aide de quelques observations, on pourrait assez facilement se convaincre de la vérité de cette curieuse assertion [2]. En ligne directe, à travers la montagne, la source du Nahr-Ibrahim n'est qu'à huit ou neuf milles géographiques du lac Jammuneh.

Au reste, il ne peut y avoir de poissons que ceux de la plus petite espèce, qu'on voit en assez grande quantité dans les ruisseaux que n'ont pas tari les ardeurs de l'été. Il est facile de voir, sur les bords, que ce petit bassin, qui n'a pas d'autre issue que son sol spongieux, se remplit d'eau dans la saison des pluies et de la fonte des neiges, et forme ainsi un lac qui peut avoir deux milles de circonférence.

Un temple en ruines se trouve au milieu de ces sources et au pied de la montagne. Les dimensions de ce temple et la grosseur des blocs qui ont servi à sa construction, attestent qu'il est l'œuvre de ceux qui avaient élevé les édifices de Balbek. Nos Maronites prétendaient que c'étaient les restes d'une tour, et qu'une autre semblable se trouvait encore au-delà de la montagne, vers la plaine de Balbek; mais les gradins, les débris de colonnes, les moulures, la plate-forme pour la statue du dieu, les soubassements, prouvent assez que c'était un temple païen considérable, qui devait avoir la plus grande analogie

[1] *Corresp. d'Orient*, tom. VII, lettre 179.

[2] On pourrait, entre autres, renouveler l'expérience faite par le tétrarque Philippe pour découvrir une des sources du Jourdain. Il fit jeter de la paille dans le lac appelé *Birket-el-Kam*, autrefois *Phiala*, et elle ressortit à la source du Banias, une des branches du Jourdain. Josèphe, *De Bell. jud.*, l. 3, c. 18.

avec celui de Hermes-Nieha, situé sur le même prolongement de la montagne, à deux lieues et demie de Zahle.

Je veux ici transcrire en entier un article de dom Calmet, dans lequel, quoiqu'il renferme des inexactitudes, on trouve de curieux rapprochements sur le point qui nous occupe.

« Aphec, ville de Syrie, une des principales du royaume de Bénadad [1], près de laquelle se donna une bataille entre Achab et Bénadad, dans laquelle les Syriens furent vaincus, et comme ils se retiraient avec précipitation, le mur tomba sur eux et en écrasa vingt-sept mille. C'est apparemment cette même ville d'Aphec ou Aphaca, située dans le Liban, sur le fleuve Adonis [2], où l'on voyait un temple fameux de Vénus Aphacite. Cette ville était entre Héliopolis et Biblos. C'est apparemment cette ville, qui est enfoncée dans un lac du mont Liban, qui a neuf ou dix milles de tour, dont parle Paul Lucas [3], et où il dit que l'on voit sous les eaux grand nombre de maisons tout entières [4]. »

Nous avons vu qu'il existe encore aujourd'hui un village nommé *Aphéca*, avec un temple en ruines, à la source du fleuve Adonis; mais il est impossible qu'on y ait jamais livré une bataille, d'autant plus que les Syriens, vaincus l'année précédente dans les montagnes, voulaient essayer cette fois leur fortune dans la plaine. D'ailleurs, le village d'Aphéca, par sa situation, n'a jamais pu être une ville aussi considérable que le ferait supposer la citation ci-dessus. Enfin il n'y a pas de lac de l'autre côté de la montagne. Tout porte donc à croire que c'est ici le lieu indiqué par D. Calmet; il se trouve effectivement entre Balbek et Biblos, sur un lac, le seul du Liban, à la source de l'Adonis, et conserve, comme preuve matérielle, non pas des maisons entières au fond des eaux, mais les ruines imposantes d'un temple païen bâti au milieu des eaux [5].

Quoiqu'il y ait quelque légère altération dans le nom, j'ai trouvé dans plusieurs auteurs des détails qui ne peuvent convenir qu'aux ruines du lac Jammuneh.

[1] *III. Reg.*, XX, 26 et seq.

[2] Cette partie de la citation se rapporte à la ville d'Aphec, située dans la plaine d'Esdrelon; ce qui suit convient parfaitement au lieu où nous nous trouvons. *Voyez* Sozom., l. XI, c. 55, et Theophan., in *Chronico*, p. 18.

[3] Paul Lucas, *Voyage du Levant*, tom. I, ch. 20, p. 265.

[4] D. Calmet, *Dict. hist.*, art. 4. Aphec.

[5] Il y avait plusieurs villes d'Aphec; celle dont il est question au IIIe Liv. des Rois, et où la bataille entre Achab et Benadad a été livrée, se trouve dans la plaine d'Esdrelon, comme nous le verrons plus tard.

Nicéphore nous apprend quel culte honteux on rendait ici à la divinité honorée dans ce lieu, et nous dit que le temple d'*Aphaca* a été détruit par Constantin [1]. C'est à l'année 335 qu'il en fixe la destruction. « Alors périrent et furent entièrement renversés, dit-il, le temple d'Esculape, à Egée de Cilicie, et la maison de Vénus, près du mont Liban et du fleuve Adonis, tous les deux célèbres dans ces contrées. Les Egéates s'en glorifiaient, parce qu'un démon y apparaissait pendant la nuit et guérissait les malades. A Aphéca, quand on faisait certaine invocation à un jour désigné, un feu, brillant comme une étoile, tombait précipitamment du ciel dans le fleuve, et on disait que c'était Vénus [2].

Selon Sozomène [3], le temple de Vénus d'Aphaca était dans un lieu écarté du Liban : ce qui convient parfaitement à nos ruines, tant en deçà qu'au delà de la montagne.

Macrobe [4], en parlant de la Vénus du Liban, possédée par les Phéniciens, dit que cette déesse était représentée la tête couverte, avec un air triste, et soutenant sa tête avec sa main gauche cachée sous son voile; de sorte que les assistants croyaient voir couler ses larmes [5].

Voici encore d'autres détails fort curieux qui nous sont donnés par Zozime :

Dans un lieu nommé Aphaca, qui est entre Héliopolis et Biblos, était un temple de Vénus, auprès duquel il y avait un étang qui ressemblait à une citerne. Près du temple et dans les endroits voisins, on voit un feu semblable à une lampe ou à un globe, toutes les fois que l'on s'y assemble aux jours qui sont marqués pour cela. Ce prodige a duré jusqu'à notre temps, (quatrième siècle). Tous ceux qui se trouvaient à cette assemblée apportaient en don à Vénus, des ouvrages d'or ou d'argent, des toiles de lin, ou de byssus, ou de

[1] Nec minus Heliopoli in Phœnicia aliam sacram ædem Constantinus ædificari præcepit, eique episcopum suum et sacrum clerum dedit, veteri sublata lege, quæ communes esse uxores, et advenientibus hospitibus virgines suas prostituere jubebat, ut dubia et anceps apud eos soboles, nullumque ejus discrimen esset. Hoc tam abominandum scelus abolens, ut gentes familiæque dignoscerentur effecit. Simile quiddam etiam in *Aphacis* fecit. Templum namque Veneris istic ad Libanum montem demolitus, una quoque fœdos et indecentes, qui mixtim fiebant, concubitus prorsus sustulit. *Niceph. Callis. ecclesiast. Hist.*, l. VIII, c. 30.

[2] Niceph., *Tripart.*, l. II, c. 20.

[3] Sozom., l. XI, c. 55.

[4] Simulacrum hujus deæ in monte Libano fingitur capite obnupto, facie tristi, faciem manu læva intra amictum sustinens; lacrymæ visione conspicientium manare creduntur. Macrob., l. I, c. 21, *Saturn.*

[5] D. Calmet, *Comm. sur Jos.*, XIX.

quelque autre matière précieuse : ils jetaient ces offrandes dans le lac. Si elles étaient agréables à la déesse, les toiles allaient au fond de l'eau, de même que les ouvrages de métal; si, au contraire, elles ne lui plaisaient pas, les ouvrages de métal, de même que les toiles, nageaient au-dessus de l'eau. Les Palmyréniens s'étant assemblés en ce lieu le jour de la fête, l'année qui précéda la ruine de leur Etat, tous les dons d'or, d'argent ou de toile qu'ils jetèrent dans l'étang en l'honneur de la déesse, allèrent au fond; mais l'année suivante, qui fut celle de la chute de leur empire, tous leurs dons nagèrent sur l'eau : par ce signe Vénus marquait ce qui devait arriver. La déesse continua d'opérer le même prodige en faveur des Romains pendant tout le temps qu'ils l'honorèrent d'un culte religieux [1].

Je me suis étendu sur cet article, parce que les ruines d'Aphaca sont aujourd'hui très-peu connues [2].

Mes compagnons voulaient dresser nos tentes sur le sommet de ces ruines entourées d'une mare d'eau; cela pouvait être pittoresque, mais ce n'était pas prudent, je les en dissuadai : nous n'avions déjà que trop de chances de gagner la fièvre. Nous allâmes un peu plus loin. Nous étions chez les Métualis; et nous vîmes un mauvais village à une petite distance vers le nord.

Nous ne fûmes pas longtemps à nous apercevoir qu'ils étaient sous l'impression de la peur. Nous venions d'une contrée où le choléra n'avait pas pénétré, et pourtant ils ne voulurent avoir aucune relation avec nous. Ce fut un curé maronite qui eut le premier le courage de nous parler, en demeurant toutefois, par précaution, sur l'autre rive d'un petit ruisseau qui coulait près de là. Il nous donna des détails effrayants sur les ravages que causait la maladie à Balbek, et dans toute la plaine de Bkaa. Ces détails, apportés le jour même par deux hommes venus d'un village près de Balbek, étaient évidemment exagérés; mais ils firent une fâcheuse impression sur les personnes qui m'accompagnaient, dont plusieurs n'avaient pas craint le choléra dans d'autres villes où nous avions passé, et qui se mirent à trembler ici, parce qu'elles se trouvaient au milieu d'une population épouvantée.

En attendant, nous fîmes de grands feux autour de nos tentes avec le bois que les muletiers avaient amené de la montagne. La

[1] Zozime, l. I.

[2] Voyez *Planche* N° III. Le lac Jammuneh est près d'Ainette, sur le revers oriental du Makmel.

dernière colline, ou plutôt le dernier ravin que nous avions descendu était si rapide, que nous n'avions pu demeurer sur nos mules ; elles furent employées à traîner des racines et des troncs d'arbres que les torrents avaient arrachés des hauteurs voisines.

Nous demandâmes au prêtre maronite, s'il nous serait possible de dire la messe dans son église le lendemain (c'était le jour de la Nativité de la sainte Vierge), ou au moins de l'entendre, en nous tenant à distance pendant qu'il la dirait. Il nous répondit qu'on avait trop peur de nous, qu'on ne nous laisserait pas même entrer dans le village. En effet, il fut impossible à nos gens de rien acheter ce jour-là, et nous fîmes un assez maigre dîner avec le reste des provisions que nous avions apportées de Diman.

Ceux d'entre nous qui avaient des armes les chargèrent à l'entrée de la nuit : ils se fiaient peu aux dispositions des Métualis envers nous. La fraîcheur se fit vivement sentir dans cette vallée humide, et le lendemain matin, le gazon était couvert d'une gelée blanche.

Le 8 Septembre. Puisque nous nous trouvons au milieu d'une nouvelle secte, les Métualis, c'est le lieu d'en dire quelques mots.

Les Métualis sont aussi des proscrits qui sont venus chercher un asile dans les montagnes. Ils sont mahométans, mais de la secte d'Ali, l'anti-khalife dont ils ont pris le nom ; car l'islamisme se divise en deux branches : celle d'Omar ou des Sunnites, qui est la principale, et qui est répandue dans toute la Turquie, l'Egypte, l'Arabie ; et celle d'Ali, ou des Shiites, professée surtout en Perse. Les Métualis font leurs ablutions autrement que les Turcs : ceux-ci les commencent au bout du doigt, les autres au poignet. Jamais les Métualis, qui détestent les Turcs autant que les chrétiens, ne prennent de nourriture avec des hommes d'une autre croyance, parce qu'ils croient que ceux-ci polluent tout ce qu'ils touchent. On croit généralement que ce sont les anciens Syriens ; ils sont maintenant établis particulièrement dans le nord du Liban, dans l'Anti-Liban et dans la contrée qui s'étend entre Balbek et Tyr. Nabathieh, dans les montagnes de Tyr, et Balbek, sont leurs siéges principaux. Leur nombre diminue chaque jour. A différentes époques ils ont pris une part active aux guerres du Liban ; mais décimés par le farouche Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, ils ne peuvent plus rien entreprendre que des actes de brigandage : on les dit voleurs et cruels, et ils sont redoutés des voyageurs. Je n'ai eu à me plaindre que de l'air

farouche avec lequel ils nous regardaient passer. Ils cultivent la terre et entretiennent des troupeaux.

Quelques-uns étaient venus s'établir pendant la nuit dans une espèce de moulin, à quelques pas de nos tentes. Mais, soit qu'ils n'eussent aucune mauvaise intention, soit que nos forces leur imposassent, ils nous laissèrent dormir tranquilles.

Je ne sais quelle impression funeste le lieu où nous sommes produit sur les Orientaux; mais ce lac mystérieux, ces ruines solitaires, ces ondes qui rentrent dans les entrailles de la terre un moment après en être sorties, les miasmes fiévreux d'une terre de marécage, le désert de la montagne, la désolation plus triste encore de la plaine, le voisinage d'une cité funèbre, qui s'élève sur la tombe d'une nation inconnue : tout cela s'est peint d'une manière sinistre dans l'imagination de ces peuples. Ils ne savent rien des abominations qui se commettaient ici autrefois : ils sentent d'instinct cette terreur secrète qu'inspire un lieu souillé de crimes.

J'ai peine à m'en défendre moi-même, et je déplore les circonstances qui m'ont amené sur ces ruines impures le jour où l'Eglise célèbre la naissance de la plus sainte des vierges. Pourtant, quel sujet de méditation ! C'est l'humble vierge de Nazareth qui a renversé tous ces édifices indestructibles, que la perversité des hommes avait élevés à leurs passions. Nos passions sont nos dieux, et, selon les temps, nous leur dressons des autels pour nous adorer nous-mêmes dans ce que nous avons de plus honteux. Avant Jésus-Christ, chaque vice avait son idole, et il ne fallait rien moins qu'un Dieu pour nous faire honorer la vertu. Nous devons tout au christianisme, et nous redevenons idolâtres à mesure que nous nous en écartons. Nous sommes si fiers de notre *époque*, et hier encore la *Raison* avait ses temples, ses idoles, ses prêtres et ses adorateurs. Si l'orage d'impiété qui gronde aujourd'hui sur l'Europe venait à renverser les temples chrétiens qu'il menace, nous verrions bientôt la barbarie réédifier tous les temples du paganisme. Notre *époque*.... qu'est-ce autre chose que nous-mêmes? C'est le temps, ou le Saturne des anciens; et nous voyons le Saturne moderne, non moins cruel que [illegible], dévorer cruellement tous ses enfants. L'histoire comptera également les victimes que notre férocité sacrifie chaque jour à Moloch [illegible]

[illegible] des plus notables victimes tombées récemment sous le poignard [illegible]. M. *Leu d'Ebersol*; à Francfort, le prince *Lichnowski* [illegible], le comte *de Latour*; à Pesth, le comte *Lamberg*;

A quelques lieues de là, il est une secte d'*Ansariens* dont le culte, encore aujourd'hui, est plus hideux que ne l'était celui de Vénus Aphacite, et qu'on ne peut raconter dans aucune langue. Qu'on ne dise pas que ce sont des barbares, car j'ai vu naguère un temple d'Ansariens dans une des premières capitales de l'Europe. Voilà ce que nous redevenons quand nos passions nous jettent hors du christianisme.

Notre civilisation n'est rien sans lui. Comment, d'ailleurs, nous vanter de nos arts et de nos sciences en présence des ruines de Balbek et sur les côtes de la Phénicie, où l'on retrouve à chaque pas l'origine des sciences dont nous nous glorifions! Nous pourrions à peine remuer une des pierres des gigantesques édifices de Balbek; et elles sont là par milliers, élevées sans ciment les unes sur les autres, bravant les siècles et se riant de nos fragiles contrefaçons. Nous n'avons su bâtir qu'une fois : c'est au moyen âge, quand nous étions chrétiens : nos cathédrales sont là pour l'attester. Les païens ont été nos maîtres dans les arts; mais dans ces prodigieux monuments d'Héliopolis, de Thèbes et de Palmyre, sous ces niches si admirablement sculptées, sous ces immenses colonnades, parmi tant de chefs-d'œuvre, on célébrait un culte dégradant pour l'humanité; c'est pourquoi tous ces dieux ont disparu avec la foule de leurs adorateurs, et leurs autels ne se sont plus relevés. Une humble chapelle dédiée à la sainte Vierge, une croix de bois au milieu des champs, résisteront toujours aux injures du temps et des hommes. Lorsque des païens, armés de haches et d'impiété, renversent pour un moment ces signes extérieurs d'un culte de pureté et d'amour, ils sont bientôt renversés eux-mêmes; mais la croix se relève, la chapelle se reconstruit, et des âmes innocentes reviennent y porter des fleurs et des prières.

Il est temps de quitter des ruines sur lesquelles il faudrait placer la statue de la pudeur « se voilant le visage et répandant des pleurs. »

Les personnes qui ont lu le voyage de G. Robinson se rappellent que lorsqu'il voulait visiter le lac de Jammuneh, et qu'il n'en était plus qu'à une petite distance, son muletier se jeta en travers du chemin, tenant d'une main la bride du cheval de M. Robinson, et appliquant avec l'autre un pistolet sur sa poitrine, avec menace de le décharger s'il persistait à continuer sa route dans la même direc-

à Paris, le général *Bréa*, son aide de camp et monseigneur l'archevêque; à Venise, le colonel de marine qui commandait l'arsenal; à Rome, le comte *Rossi*, l'abbé *Ximénès*, monseigneur *Palma*, et tous les prêtres égorgés dans le cloître de Saint-Calixte, *etc., etc.*

tion ; ajoutant qu'il avait déjà tué neuf hommes dans sa vie, et que lui, M. Robinson, ferait le dixième. Le voyageur anglais fut obligé de céder.

Il m'en arriva tout autant. Seulement on usa envers moi de moins de violence.

Dès la veille, j'avais remarqué dans nos muletiers une grande répugnance à aller plus loin ; il me parut que le récit des deux habitants de Balbek, que nos gens traduisaient à leur manière, et toutes les nouvelles qu'on nous donnait, n'étaient qu'un complot organisé contre nous. Il est bien vrai de dire que rien n'est contagieux comme la peur. De grand matin mes compagnons de voyage, profitant d'un moment où j'étais allé explorer les environs, se consultèrent avec nos guides, et résolurent de rebrousser chemin. A mon retour, on me demanda mon avis, mais il me fut facile de deviner ce qui avait été résolu. J'eus beau représenter que nous n'avions que des données incertaines, suspectes, exagérées sur les ravages du choléra; qu'il serait assez tôt de songer au retour quand nous serions assurés que tout ce qu'on nous disait était vrai; qu'au reste nous pouvions voyager sans avoir beaucoup de communications avec les habitants, et camper loin des villages; que plusieurs d'entre nous n'avaient pas craint de vivre pendant six semaines à Constantinople, de débarquer à Smyrne, où pourtant la maladie était très-pernicieuse ; que ce serait une insigne lâcheté de venir si près de Balbek, et de s'en retourner pour un pareil motif; enfin qu'ils étaient parfaitement libres de se sauver où bon leur semblerait, que moi je continuerais tout seul mon voyage. Voyant que je perdais mon temps, je dis à mon muletier de se préparer à partir. Il me répondit qu'il n'irait pas plus loin. Je lui rappelai ses engagements, je le menaçai, je le priai : tout fut inutile. Je m'adressai à tous ceux qui étaient là et qui nous avaient vanté leurs prouesses dans les dernières guerres, qui s'étaient donné les noms de *bouclier du Levant*, *terreur des Druses*, *foudre de guerre :* « Il n'y a donc pas un seul homme parmi tant de héros, leur dis-je ; conduisez-moi seulement jusqu'en un lieu où je pourrai avoir un autre guide, turc, métuali ou bédouin, peu m'importe, pourvu qu'il ne soit pas lâche comme vous tous. » La peur de nos gens avait troublé la tête à mes compagnons, l'effroi de ceux-ci avait réagi sur notre escorte ; tous ces muletiers demeuraient là comme des statues de pierre, me regardant comme un fou qui voulait donner sa vie pour aller voir quelques vieilles colonnes.

Qu'on se figure mon chagrin. J'étais là, à quelques lieues de

Balbek, à deux journées de Damas, sur le chemin de Palmyre, et j'étais contraint de revenir sur mes pas! Comment aurais-je pu avancer sans guide, sans chevaux, sans interprète? Et la panique était si grande, que dans tout le Liban je n'aurais trouvé personne pour m'accompagner.

J'appris, deux jours après, par un voyageur français, qu'il n'y avait pas un seul cas de choléra à Balbek.

Il n'y avait pas de doute que le choléra ne fût à Damas, et la mort misérable du consul de France, M. Combe, laissé sans secours, sans soins, traîné même expirant, à ce qu'on assure, sur le seuil de sa maison, en est une preuve trop évidente, comme aussi du lâche fanatisme de ces peuples. Mon intention n'avait pas été de faire un long séjour à Damas : je voulais m'enquérir des moyens d'aller à Palmyre, puis me rendre à Jérusalem par la route de Banias et de la Galilée.

Quant à Palmyre, comme je n'étais qu'au début de mon voyage, et que je ne savais pas encore tout ce qu'il faut rabattre des exagérations orientales, je me serais probablement laissé détourner de cette course intéressante, ou je l'aurais faite avec une escorte que je regarde aujourd'hui comme peu nécessaire.

Ainsi nous étions arrivés à cinq lieues de Balbek : s'en retourner sans avoir rencontré d'obstacles sérieux, c'était la plus grande des folies, et cependant nous la fîmes. Le cheik Francis, sur le bon sens et le courage duquel j'avais compté, me dit : « Je vous aurais volontiers accompagné plus loin; mais si, à mon retour, j'avais rapporté la maladie dans ma patrie, j'aurais été pour toujours le plus malheureux des hommes. » C'était encore une défaite, car le Kesrouan était rempli de réfugiés de Damas; il en arrivait même encore tous les jours, et ils étaient bien accueillis par les Maronites : il y avait plus de danger à recevoir tout ce monde qui arrivait d'une ville infestée par le choléra, que de communiquer avec le cheik Francis, revenant de Balbek, où le choléra n'était pas.

En attendant, un jeune Bédouin, moins peureux que les Métualis, vint, avec sa sœur, nous offrir à vendre un mouton gras dont nous avions grand besoin. Sa sœur, toute tatouée de bleu, chanta quelques airs gutturaux et peu mélodieux du désert, après s'être longtemps caché la figure par une feinte timidité.

Vers 9 heures, nos mules étant chargées, nous reprîmes tristement la route de Miruba à travers la montagne, mais en nous dirigeant un peu plus vers le sud pour venir rejoindre notre ancien chemin

à la source du Nahr-Ibrahim. Nous eûmes bientôt atteint les hautes régions du Liban. En me retournant je revis Balbek, mais toute différente de la veille : le dieu d'Héliopolis semblait avoir repris possession de son temple; ses immenses colonnes rayonnaient de l'éclat brûlant du soleil parvenu au plus haut de sa course. Les vents, les hommes, les animaux se taisaient; la nature entière était éblouie de sa lumière. Aucune ombre sur la terre, aucune tache dans le ciel ne troublaient la solennité de ce moment. On comprend qu'un tel spectacle doive frapper l'imagination : le culte du soleil est la moins absurde des idolâtries. Tandis que dans les temps modernes nous voyons tant d'hommes sacrifier à l'ambition, à l'intérêt, à la raison, à la politique, ou se donner pour Dieu un grand manitou qui n'exige ni culte, ni prières, ni vertus, et qui est aussi indifférent pour nous que nous le sommes pour lui, faut-il s'étonner que les hommes primitifs se soient prosternés devant un être qui leur manifestait si majestueusement sa présence, sa gloire, ses bienfaits!

Nous voyageâmes tout le jour sans rencontrer une seule habitation; un pâtre, nous ayant vus de loin, se sauva en se pinçant le nez pour ne pas gagner le choléra. Le soir nous arrivâmes à Mnaitreh, et nous dressâmes nos tentes à dix minutes du village; il est habité par des Métualis. Lorsqu'ils aperçurent notre caravane, ils poussèrent des cris sauvages du haut de leurs terrasses; il y eut une grande rumeur dans tout le village. Ils voulaient nous obliger de porter ailleurs la contagion dont ils nous croyaient chargés. Un de nos parlementaires parvint à les calmer, et ils finirent par nous donner le peu de provisions qu'ils avaient.

Le mouton que nous avions amené vivant jusqu'ici servit à nous faire un excellent repas.

Le 9 *Septembre*, nous passâmes de bonne heure près de la source du Nahr-Ibrahim, que j'admirai encore, et qui peut bien égaler, par l'abondance de ses eaux, toutes les sources réunies du lac de Jammuneh. Comme je l'ai dit ailleurs, entre les deux sources, et à travers la montagne, il y aurait à peine, en ligne directe, une distance de trois lieues, et en passant par-dessus la crête des montagnes, il nous avait fallu une forte journée. Le chemin, jusqu'à Miruba, nous était connu; nous fîmes une halte au Nebâ-el-Adid, *fontaine de fer*, dont j'ai oublié de faire mention à mon premier passage, et qui est pourtant la source la plus belle et la plus fraîche du Liban. Non loin de là, il y avait des tentes d'Arabes, des troupeaux de chè-

vres, de moutons, de chameaux; des Bédouins vinrent nous voir; un vieillard maronite nous apporta du lait et du fromage et ne voulut recevoir aucun paiement; il nous dit qu'il avait été un des guides du père de Géramb. Je remarquai qu'une grotte sous laquelle je m'étais mis à l'ombre quinze jours auparavant s'était éboulée; on ne voyait plus à sa place que des monceaux de rocs.

Depuis longtemps je n'avais plus vu tomber une goutte de pluie; pendant tout mon voyage, j'ai eu constamment un ciel sans nuage. Dans quelques localités, notamment aux cèdres, on voit de temps en temps de petits nuages blancs, isolés, courir le long des flancs des plus hautes montagnes. Maintenant que nous approchons de l'équinoxe, des brouillards plus denses s'élèvent des vallées et s'étendent sur les hauteurs : aujourd'hui, tandis que nous étions sur les plus hautes cimes, nous en avons été enveloppés au point qu'il était impossible de voir à trente pas les personnes qui marchaient à la tête de notre caravane, et que nos habits en sont devenus très-humides. Ces nuages étaient transportés avec la plus grande vitesse dans une direction horizontale, sans que le moindre vent se fît sentir.

A quatre heures nous arrivâmes à Miruba. A peine avions-nous occupé notre ancien campement, au bord de notre petite fontaine, que nous vîmes accourir à cheval l'excellent archevêque de Balbek, accompagné d'un évêque maronite et d'un évêque arménien; il paraissait enchanté que le choléra nous eût ramenés chez lui. Après nous avoir fait une courte visite, il nous envoya du pain, du riz, du vin, des perdrix. Nous reçûmes ensuite une foule de visites d'ecclésiastiques, de cheiks et de personnes que nous avions vues à notre premier passage, et d'autres qui vinrent nous saluer et nous offrir leurs services. Le nombre des fuyards de Damas s'était accru; il y avait plusieurs dames : elles m'ont semblé de très-petite taille; leur costume est riche, trop chargé; il est cependant beaucoup mieux que celui des femmes turques. Ici, au milieu des chrétiens, ces dames ont le visage découvert; à Damas elles sont obligées de se voiler.

Le 10 *Septembre.* C'était un dimanche; il a été pour nous un jour de repos, et nous l'avons passé en grande partie chez l'archevêque. Après l'office du matin, un négociant de Damas vint, avec toute sa famille, me prier d'entendre leur confession : je ne m'attendais guère à remplir un tel ministère dans le Liban; après quoi il me

témoigna le désir de passer du rite maronite au rite latin. L'état de mariage des prêtres maronites lui paraissait peu convenable : les soins que réclame une famille absorbent une trop grande partie de leur temps, les curés ne peuvent pas se vouer entièrement à la conduite de leur paroisse; le placement des enfants, quelquefois leur conduite, la langue de leurs femmes, les entraînent dans des affaires fâcheuses, compromettent leur caractère, nuisent à leur indépendance..... Je le dissuadai de son projet en lui disant : Votre croyance est en tous points conforme à la nôtre, la différence qui existe dans le rite est approuvée par l'Eglise, vous vivez dans un pays où il n'y a que le rite maronite, vous devez vous y conformer, puisque vous pouvez le faire en toute sûreté de conscience.

Il me dit ensuite que les chrétiens de Damas voudraient bien avoir des Sœurs de la charité — « Il ne dépend pas de moi de leur en envoyer, lui dis-je; mais à mon retour en France je ferai connaître leur désir. Au reste, la population musulmane de Damas est si fanatique que ce serait, sans doute, exposer la vie de ces saintes femmes en les envoyant là. » — Il me répondit que ce moment-ci serait bien choisi pour les établir dans cette ville, où tous les cholériques étaient abandonnés; que si les musulmans étaient témoins de l'héroïque dévouement de ces religieuses, il répondait sur sa tête qu'elles seraient respectées.

On se rappelle que, le 5 février 1840, le P. Thomas, Capucin de Damas, ayant été appelé dans une maison juive, sous le prétexte de vacciner un enfant, fut horriblement assassiné par les plus *honnêtes* Israélites de cette ville, et que son sang fut envoyé au grand rabbin; le tout selon les prescriptions du Talmud. Le domestique du P. Thomas étant allé réclamer son maître, éprouva le même sort.

Je demandai à ce négociant, qui était à Damas à cette époque, ce qu'il pensait de cet événement. Il me répondit qu'on avait eu les preuves les plus convaincantes de la culpabilité des Juifs, et l'aveu même des auteurs du crime; mais que Méhémet-Ali, gagné par des Juifs européens, qui avaient envoyé M. Crémieux sur les lieux pour étouffer la vérité sous des sacs d'or, avait fait grâce aux assassins, et donné l'ordre de mettre fin à la procédure.

Il y a peu d'années que les chrétiens ne pouvaient pas entrer à cheval à Damas. Ibrahim a levé cette défense. Les ulémas s'en plaignirent, disant qu'il ne convenait pas qu'un chrétien à cheval fût plus haut qu'eux, qui n'allaient qu'à pied ou sur des ânes. « Il est

facile de remédier à cela, leur dit Ibrahim : dans la suite vous n'aurez qu'à monter des chameaux. »

A Miruba, nous eûmes des nouvelles de l'Europe par une lettre arrivée de Livourne et adressée à un prêtre maronite; voici en quoi elles consistaient : *Charles-Albert s'est sauvé en Suisse. — Les Français sont entrés à Milan. — Les Anglais se sont emparés d'Ancône. — Le Pape, pour avoir appelé les Autrichiens à son secours, a été obligé de se sauver.* Ces nouvelles étaient datées du 5 juillet 1848; elles produisirent un immense effet. Parmi mes compagnons de voyage, il y avait de chauds partisans de la révolution italienne, qu'ils abritaient derrière leur enthousiasme pour Pie IX; dès ce moment leur enthousiasme se refroidit, et ils faillirent me faire un mauvais parti pour avoir témoigné des doutes sur l'exactitude de ces nouvelles *venues de Livourne.*

C'est là que nous rencontrâmes le jeune Français qui avait été à Balbek. Il nous dit que la veille il avait couché au milieu des ruines de Balbek; qu'il n'y avait pas de choléra dans la ville, mais une panique sans bornes; qu'ayant voulu aller plus loin, vers Damas, son muletier s'y était opposé, et qu'il avait été obligé de retourner sur ses pas pour essayer de trouver une autre route. Il n'a pas voulu payer son muletier qui avait manqué à ses engagements.

Le cheik Francis nous a quittés ce jour-là pour aller annoncer notre retour à Ghosta.

L'archevêque nous fit apporter une quantité de poissons fossiles recueillis dans différentes parties du Liban : la plupart appartenaient à la famille des sélaciens; il y avait aussi des polypes et plusieurs empreintes de plantes marines, des algues, etc. Ces fossiles se trouvent surtout dans les environs d'Antoura, de Raifun, dans la vallée du Nahr-el-Kelb, et près du couvent de Mar Gjoergios-el-Aalma, à 4 lieues de Beyrouth, au-dessous de la baie de Djouni, et à peu près à 600 pieds au-dessus du niveau de la mer [1].

Pendant la soirée, nos muletiers nous donnèrent un grand concert; leurs improvisations satyriques eurent un brillant succès parmi la foule qui nous entourait. Ils nous régalèrent aussi d'un ballet; mais il est difficile d'imaginer une danse plus disgracieuse et plus

[1] M. Botta en a recueilli un grand nombre, dont voici les principales espèces : *Terebratula.— Ostrea.— Pholadomia.— Pinnogena.— Bucardia.— Nerinea.— Strombus. — Natica.— Turbo.— Stellerides.— Astræa*, etc.

Après lui, M. Russegger a parcouru le Liban en 1839, et il a rapporté une grande collection, qu'il a déposée au cabinet de minéralogie à Vienne. (*Mineralien-Sammlung der montanistischen Hofkammer im Haupt-Münzamts-Gebaüde.*)

grotesque. Tandis qu'ils sont assis en rond, chantant et s'accompagnant en frappant dans leurs mains, un d'eux se lève et danse au milieu du cercle. Cette danse consiste beaucoup plus dans les mouvements du corps et des bras, que dans celui des pieds. Les femmes n'y prennent aucune part; elle n'assistent pas même à ce spectacle, et elles font bien. Ils nous ont aussi donné une représentation de la manière d'attaquer des Druses, et de leurs chants de guerre.

Le 11 Septembre, il nous fallut prendre définitivement congé de l'archevêque Antoine, qui nous chargea encore de le mettre aux pieds du Saint-Père, de lui parler de son inaltérable attachement, et de la part qu'il prend à ses cruelles épreuves.

Nous nous écartâmes un peu du chemin que nous avions suivi dans les rochers en venant à Miruba la première fois. Cette route, quoique moins remarquable que l'autre, offre pourtant de bien beaux sites. J'avais pris les devants, seul, afin de pouvoir les parcourir plus à l'aise. Dans un étroit passage je rencontre un jeune homme fort bien mis, qui grimpait les rochers, monté sur un petit cheval arabe. Il se plaça au bord du précipice pour me laisser passer. Je le saluai à l'orientale en portant la main sur le cœur et au front. Il me répondit en me disant : — « Je vous remercie bien, Monsieur. — Comment, vous parlez français! où l'avez-vous appris? — A Ghazir, chez les Jésuites. — Je suis bien aise de vous avoir rencontré. Dites-moi, que pense-t-on des Jésuites dans ce pays? — Nous les aimons comme nos parents. — Et la France? — Comme notre patrie. — Que le bon Dieu vous bénisse, vous, vos parents, la France et les Jésuites. — Merci, Monsieur, je prie Dieu aussi qu'il vous protége dans votre voyage. » Et son petit cheval l'emporta comme l'éclair sur la montagne.

J'arrivai dans un bassin profond et pierreux dont les habitants ont su tirer un admirable parti : ils en ont fait un des plus beaux sites du Liban. Ce village, assez considérable, s'appelle Ashcoun. De grands arbres garnissent les collines, tous les coteaux sont couverts de vignes. Nous y fîmes une halte; des femmes nous apportèrent de l'eau, et un vieillard nous offrit d'excellents raisins sans vouloir en recevoir le paiement : il nous dit que le ciel l'avait protégé, qu'il devait lui en témoigner sa reconnaissance. J'appris dans le village que toutes ses propriétés consistent en vignes; qu'il fournit gratuitement aux pauvres églises du voisinage tout le vin qu'il leur faut pour la messe; qu'il donne ses meilleurs raisins aux voyageurs, et qu'il partage avec les pauvres; que cette année la grêle a ravagé toutes les vignes des

environs, que les siennes seules ont été épargnées. Ce brave homme croit encore à la protection du ciel, et il n'a pas oublié ces paroles adressées à ceux qui font le bien. « Jéhovah répandra sa bénédiction » sur tes celliers et sur toutes tes entreprises, et il te bénira dans la » terre que Jéhovah ton Dieu te donnera. » (Deut., XXVIII, 8.)

Bientôt après nous arrivâmes à Bzommar, le siége du patriarche arménien catholique. Un évêque vint nous recevoir à la porte du couvent. Introduits dans la salle de réception, le patriarche vint aussi nous souhaiter la bienvenue, et nous prier de demeurer quelques jours chez lui.

La position de ce couvent est une des plus magnifiques de la terre. Situé sur une de ces hautes collines du Liban, qui sont toutes si fraîches, si fertiles, si peuplées, il les domine toutes. La vue s'étend au-delà de Beyrouth, que l'on voit se dessiner si gracieusement au milieu de la plus délicieuse végétation, et sur un des côtés de sa presqu'île, qui s'avance bien loin dans la mer. Des milliers d'habitations, échelonnées sur des monticules couronnés de pins, se déploient tout le long de la côte. La mer, par ses baies gracieuses, coupe cet admirable tableau, et le termine à l'horizon en se confondant avec le ciel.

Le soleil se couchait, et je pus contempler du haut des terrasses le plus majestueux spectacle de la nature. Peu de moments avant que le soleil disparaisse dans la profondeur des mers, son image se répète à la surface, et l'on voit deux astres également resplendissants. Les montagnes de Chypre se dessinent sur le soleil du ciel, et forment, sur son disque immense, des taches qui ne sont d'abord guère plus apparentes que celles de la lune. Peu à peu ces taches deviennent plus noires, et leur sombre rideau s'élève jusqu'à ce qu'il ait entièrement caché ce dieu du jour. Puis, le soleil de la mer brille seul quelques instants encore; il a tant de magnificence qu'on prendrait cette fausse image pour le soleil lui-même, et les ondes étincellent à l'éclat de sa lumière; mais il n'a brillé qu'un moment, et il s'évanouit à l'horizon. Alors le ciel et la mer s'unissent de nouveau; une teinte uniforme les confond dans l'espace, et il ne reste plus la moindre trace de l'immensité qui les sépare. Un voile sombre descend rapidement des montagnes, les collines s'effacent, tout meurt, tout s'éteint, et des milliers d'étoiles, reproduites dans le miroir des eaux, sont venues, comme par enchantement, parer la solennité de la nuit[1].

[1] Voir la Note A à la fin du volume.

On nous avait préparé un excellent dîner; c'était un dîner européen : jamais je n'avais apprécié les tables et les chaises comme je le faisais depuis que j'étais obligé d'être accroupi dans la position la plus fatigante. Cette fois j'étais de nouveau à mon aise; il n'y avait rien d'oriental que les chants qui suivaient les toasts que nous nous portions mutuellement. Les élèves de l'établissement chantèrent en arménien, en turc et en arabe. Sur nos couverts en argent étaient gravés le nom et le portrait de Marie-Thérèse d'Autriche : j'ai trouvé plus d'une fois le souvenir de cette grande impératrice gravé dans la mémoire des peuples de l'Orient.

Un vieillard de 95 ans, ayant une longue barbe blanche et des yeux très-vifs, nous servait à table avec quelques frères : c'était un ancien janissaire de Mahmoud; malgré son grand âge, il était encore plein de force et de gaieté. Il avait parcouru le monde; il en était profondément dégoûté, et il était venu chercher un asile dans ce couvent. Il avait conservé une seule affection : c'était pour son chien; je le trouvai le lendemain caressant cet animal dans la cour. « Il paraît, lui dis-je, que vous lui êtes bien attaché.—Ah! Monsieur, me répondit-il, quand on a vu tant d'hommes..... on aime les chiens. »

La nation arménienne, qui professait autrefois le magisme, doit à saint Grégoire, appelé l'*Illuminateur*, sa conversion au christianisme.

Khosrou, roi d'Arménie, ayant été assassiné par le père de Grégoire, celui-ci, encore enfant, fut sauvé par le dévouement de sa nourrice, qui vint avec lui à Césarée, où Grégoire fut élevé dans la religion chrétienne. Tiridate, fils de Khosrou, régnait en Arménie. Grégoire, impatient de faire participer sa patrie au bienfait qu'il a reçu du ciel, se rend à sa cour et lui annonce la vraie foi. Tiridate résiste pendant des années entières et persécute le saint; enfin, vaincu par la grâce, il se jette à ses pieds et lui demande le baptême. L'apôtre, ne rencontrant plus d'obstacle à son zèle, illumina toute l'Arménie, après quoi il partit pour Rome avec Tiridate, et vint jurer obéissance à saint Silvestre qui occupait alors le siége pontifical. Il fut élevé par le pape à la dignité de patriarche de cette nouvelle église. Ces faits remontent à l'année 304 de Jésus-Christ. Grégoire retourna en Asie, affermit son œuvre, puis se retira dans le désert pour invoquer sur elle la protection divine. Ce fut là la première *nation* chrétienne.

Pendant un siècle et demi que les Arméniens se maintinrent dans l'orthodoxie, ils conservèrent leur indépendance politique et ils

s'élevèrent à un haut degré de culture et de vertu. Sous Léon Ier, vers l'an 453, ils adoptèrent les erreurs d'Eutychès, et ils refusèrent de reconnaître les décrets du concile de Calcédoine. Dès lors abandonnés à eux-mêmes, séparés des foyers de la civilisation, ils devinrent la proie facile de tous les dévastateurs de l'Orient, et, après des révolutions et des malheurs de tous genres, la nation entière tomba sous le joug de la puissance ottomane.

Cependant, au milieu de tant de vicissitudes, il s'est toujours conservé, au milieu de cette nation, une portion fidèle et très-attachée à la foi catholique, dont le patriarche reçut, à différentes époques, le pallium des souverains pontifes, notamment de Grégoire VII, d'Innocent III et de Grégoire IX. Le siége patriarcal, établi d'abord à Vagarsabat, ville de la grande Arménie, fut ensuite transféré à Siside en Cilicie.

Le dernier patriarche catholique qui résida en Cilicie fut Pierre Bizacco qui sacra, en 1710, archevêque d'Alep, un confesseur de la foi nommé Abraham; il fut ensuite chassé par les hérétiques et alla mourir en exil dans la Perse.

Les évêques catholiques, voulant lui donner un digne successeur, désignèrent pour le siége patriarcal ce même archevêque d'Alep, poursuivi par les hérétiques, exilé, emprisonné, mis au bagne pour le zèle qu'il avait montré à retenir dans la vraie foi le troupeau qui lui avait été confié.

Abraham se rendit à Rome, en 1742, sur l'invitation de Benoît XIV, et reçut de ses mains le pallium, *comme témoignage d'amitié spéciale et d'affection paternelle pour lui et la nation des Arméniens* [1]. Abraham prit alors, en signe d'attachement pour le siége apostolique, le nom de *Pierre,* qu'il transmit à tous ses successeurs.

Avant de quitter Rome, le nouveau patriarche apprit que les hérétiques avaient placé un intrus sur le siége de Cilicie, et, avec le consentement du pape, il partit pour Constantinople. Benoît XIV écrivit lui-même au roi de France, à son ambassadeur en Turquie, et à celui de la reine Marie de Hongrie, pour les engager à prendre la défense du patriarche.

Ces démarches étant demeurées sans résultat, le patriarche vint s'établir dans le Liban, à Crem, couvent bâti vingt ans auparavant,

[1] Je dois ces renseignements à l'obligeance des religieux de Bzommar, qui ont bien voulu me communiquer les pièces authentiques. Voyez aussi l'allocution de Benoît XIV tenue dans le consistoire secret du 26 novembre 1742.

par des Arméniens catholiques qui avaient fui les persécutions, et il fut bien accueilli par les Maronites dans cet asile ouvert depuis si longtemps à tous les proscrits.

Depuis cette époque, il y a eu huit patriarches : aujourd'hui c'est monseigneur Der-Asdvazadurian, autrefois archevêque de Césarée, qui occupe ce siége, sous le nom de Grégoire III, Pierre VIII.

Le couvent de Bzommar ayant été construit à neuf, et considérablement agrandi par quelques-uns de ses prédécesseurs, devint leur résidence. C'est un des plus beaux établissements du Liban.

Cependant les Arméniens catholiques ne sont pas tous sous la juridiction du patriarche : vers l'année 1760, un vicariat fut créé à Constantinople, et plus tard il fut érigé en siége primatial indépendant du patriarche du Liban, et ne relevant que du Saint-Siége.

Le gouvernement ottoman donne le titre de patriarche à l'archevêque arménien de Constantinople, et le reconnaît comme le chef de cette nation. Cependant, depuis peu le Grand-Seigneur a envoyé la décoration du Nichan au patriarche du Liban, ce qui équivaut à une reconnaissance officielle de son titre.

Au commencement du dernier siècle, quand les Arméniens catholiques faisaient de si louables efforts pour rappeler toute la nation à l'unité de la foi, un homme nommé Méchitar, *consolateur,* se distingua par son instruction, son zèle, ses travaux; pendant quinze ans il parcourut l'Arménie; il fut en butte à toutes sortes de mauvais traitements; mais il se fit beaucoup de disciples et il se fixa à Modon, qui appartenait alors aux Vénitiens. Quand la Morée tomba au pouvoir des Turcs, la république de Venise offrit un asile à Méchitar et à ses disciples, qui prirent depuis le nom de *Méchitaristes,* et elle leur donna l'île de Saint-Lazare, si agréablement située au milieu des lagunes, entre Venise et le Lido[1]. Ils y sont encore établis aujourd'hui, et le monde savant connaît leurs travaux littéraires, et leurs nombreuses éditions des plus importants ouvrages publiés dans les langues orientales. Ils ont un séminaire pour former des jeunes gens qui viennent de Constantinople et de l'Asie mineure, où ils retournent comme missionnaires. Le chef de cet établissement porte le titre d'archevêque.

En 1773, une colonie de Méchitaristes alla s'établir à Trieste, avec l'autorisation de Marie-Thérèse; mais ils en furent chassés, en 1807, par les Français, *protecteurs des sciences et de l'Orient.*

[1] Voyez l'*Histoire du couvent de Saint-Lazare*, Venise, 1835.

Trois ans après, l'empereur François passant par la ville de Cilli, qui avait donné un asile à ces pauvres religieux, et voyant leur état de dénuement, leur permit de s'établir à Vienne, et leur donna, dans un des faubourgs de cette capitale, un ancien couvent ruiné, que leur industrie et les aumônes de l'Allemagne et de l'Orient les mirent à même de rebâtir [1].

Comme à Venise, cet établissement prospéra : son but est le même. C'est l'archevêque Aristáces-Azaria qui le dirige aujourd'hui, et dans ces derniers temps il a publié une foule de bons ouvrages. C'est pour cela qu'à l'époque où je quittai l'Autriche, leurs ateliers étaient fermés. Les imprimeurs de Vienne, en vertu de la liberté de la presse et de la liberté d'industrie nouvellement proclamées, organisèrent une émeute contre ces religieux, qui leur faisaient concurrence, les obligèrent de cesser leurs travaux, et de mettre sur la rue une quantité d'ouvriers, qu'on utilisa beaucoup mieux depuis pour la construction des barricades.

Mais retournons dans le Liban : là au moins nous trouvons quelque liberté; ou si parfois le despotisme des Turcs s'y fait sentir, il y paraît sous son véritable nom : leur tyrannie ne s'y est jamais introduite par ces éclatants mensonges : *souveraineté du peuple; — liberté de la presse; — liberté de conscience; — respect aux propriétés*, etc... Et un peuple qui connaît ses chaînes est plus près de la liberté que celui qui se croit libre au fond de son esclavage.

Du temps de Benoît XIV, il y avait environ 130,000 Arméniens catholiques; dans un siècle, leur nombre a diminué de plus de moitié.

Le patriarche du Liban a sous ses ordres deux évêques diocésains, quatre évêques *in partibus*, une soixantaine de religieux et de missionnaires, et environ 12,000 fidèles, épars en Cilicie, en Syrie, et en Mésopotamie.

L'archevêque de Constantinople a soixante prêtres et 40,000 fidèles. Les prêtres séculiers du rite arménien peuvent aussi être mariés; mais l'état d'abjection et de mépris dans lequel se trouvent les prêtres arméniens schismatiques, par suite de cet usage, a servi à en détourner les catholiques : le patriarche m'a assuré que parmi tous les prêtres de sa juridiction il n'y en avait que *deux* qui fussent mariés.

Les établissements de Vienne et de Venise, qui relèvent directement de la Propagande, ne comptent que quelques centaines d'in-

[1] Voyez aussi une excellente Notice sur ces deux établissements, dans *Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient*, par Eugène Boré.

dividus, en y comprenant encore les religieux arméniens qui sont à Rome et à Livourne.

Quoique l'Eglise ait fait, à différentes époques, notamment au concile de Florence, sous le pontificat d'Eugène IV, des tentatives infructueuses pour ramener le reste de la nation arménienne à son ancienne foi, il ne faut pas désespérer du succès. J'ai trouvé le patriarche du Liban plein d'espoir et de confiance en Dieu.

M. Eugène Boré a acquis la même conviction en visitant la petite société d'Arméniens catholiques de Tokat. « Le catholicisme, dit-il, renaît avec un éclat nouveau dans ces contrées où Dieu l'avait voilé momentanément, par l'exécution de ses impénétrables desseins. Les choses que nous avons vues, et que nous disons, remplissent l'âme d'un consolant espoir. Ici, comme en Occident, il se prépare, dans le ténébreux chaos des événements politiques, une régénération sociale. La force intrinsèque que perdent l'islamisme et les sectes chrétiennes, réduites à l'état de décrépitude, passe toute entière au corps de l'Eglise orthodoxe, qui se montre à la fois, sur plusieurs points, avec un élément de vie, de vigueur et d'unité que la vérité seule possède [1]. »

Mais la régénération de ces peuples doit s'opérer surtout, et comme autrefois, par les travaux de leurs apôtres indigènes. Ils connaissent mieux que nos missionnaires d'Occident les voies par où il faut faire passer leurs frères pour les ramener à la vérité ; ils connaissent leur langue, leur caractère, leur histoire, leurs malheurs. C'est à l'Europe à les soutenir, à les encourager. Les congrégations des Méchitaristes de Vienne et de Venise sont des foyers de civilisation pour le Levant; les séminaires arméniens de Constantinople et de Bzommar, des pépinières de missionnaires. Les ressources de l'église d'Arménie sont faibles; où pourrait-on mieux placer ses aumônes? *Les catholiques d'Europe ne nous envoient aucun secours*, me disait tristement le patriarche de Cilicie, *et pourtant nous sommes vos frères.*

J'ai souvent entendu s'élever contre la *manie* qu'ont certaines personnes d'envoyer leur argent aux missions étrangères, tandis qu'il y a tant de pauvres, tant d'écoles, tant d'hôpitaux dans son propre pays. Ce langage n'est pas chrétien ; car la charité, comme la foi, est universelle : soyez sûrs que ceux qui parlent ainsi soulagent aussi peu les indigents de leur endroit, que les missionnaires de l'Asie ou

[1] *Correspondance et Mémoires d'Orient*, tom. I.

de l'Amérique. Ils retrécissent si fort le cercle de leur charité qu'à la fin ils s'y trouvent tout seuls.

Et pourtant nous sommes vos frères! Je recommande ces touchantes paroles à tous ceux qui ont de la foi et une obole de superflu [1].

Il y a dans le Levant six patriarches catholiques avec un grand nombre d'évêques :

Le patriarche latin, à Jérusalem, et 17 archevêques et évêques.

Le patriarche maronite, dans le Liban, et 8 archevêques et évêques.

Le patriarche arménien, à Bzommar, et 11 archevêques et évêques.

Le patriarche melkite, du rite grec, actuellement à Jérusalem, et 9 archevêques et évêques.

Le patriarche syrien, à Alep, et 8 archevêques et évêques.

Le patriarche chaldéen, à Mossul, et 7 archevêques et évêques.

[1] Les revenus de cette année, pour le séminaire de Bzommar, ne se sont guère élevés au-delà de 10,000 francs, et avec cela il faut pourvoir à l'entretien du patriarche, de deux évêques, de plus de trente religieux et professeurs, et de trente élèves : comment songer, avec le *reste*, à étendre les missions?

CHAPITRE XI.

De Mar-Sciallita à Harissa.

Retour à Ghosta. — Amicale réception. — Mar-Sciallita. — Fête de l'Exaltation de la sainte croix. — Illumination du Liban. — Messe pontificale du rite arménien. — L'émir Haïdar. — Manière de chasser aux perdrix. — Un jeune chevrier. — Le collége d'Ain-Varaca. — Etat de l'instruction. — Injustes reproches aux Maronites. — Une chasse au tigre. — Ghazir. — Nouveaux proscrits.

Le 12 *Septembre*, nous étions invités à dîner chez le cheik Saleh Haïkel Gazen de Ghosta. Après déjeuner nous montâmes tous à cheval, et, le patriarche en tête, nous partîmes pour Ghosta, qui n'est pas éloigné d'une lieue. Nous revîmes tous nos amis; notre retour était pour eux une fête. Toutes les terrasses étaient garnies de monde; les hommes venaient nous serrer la main, les femmes nous saluaient de leurs gracieux sourires: nous n'étions plus des étrangers pour eux, nous étions *des frères*. Que ce mot a de puissance et de charmes à mille lieues de la patrie, parmi une population pleine de cordialité, d'innocence, et de franchise; qui accueille avec tant de joie des hommes qui lui sont inconnus, mais avec lesquels elle est intimement unie par les liens de la même foi.

Une de mes premières visites fut pour le jeune Elie. Il avait toujours la fièvre, et son mal avait même fait des progrès; je n'ai jamais vu personne plus résigné à la volonté de Dieu.

Tout le monde voulant nous avoir, on nous fit promettre de demeurer quelques jours à Ghosta avant de continuer notre voyage.

Le 13 nous quittâmes Bzommar pour nous établir à une demi-lieue plus bas, près d'un couvent de femmes, à Mar-Sciallita, (Saint Artème), dont la maison et les propriétés voisines appartiennent à notre excellent interprète, Mehaseb, et nous y demeurâmes pendant cinq jours. Là, nous avions l'avantage d'être assez rapprochés de nos amis pour aller les voir tous les jours, sans être exposés nous-mêmes à des visites trop nombreuses et trop fréquentes. La situation

était charmante : nos tentes étaient dressées sous quelques chênes verts, les plus beaux de la montagne, qui nous donnaient un délicieux ombrage pendant le jour; et, comme à Bzommar, la vue s'étendait sur l'immense panorama dont la baie de Djouni est le centre entre Beyrouth et Djebaïl.

Le soir, je fus témoin d'un spectacle qui fit sur moi une vive impression, et qui demeurera fixé dans ma mémoire comme la plus éclatante manifestation de la foi chrétienne qui puisse se faire sur la terre; j'en ai été d'autant plus ému qu'elle avait lieu dans une contrée soumise au joug de l'islamisme. C'était la veille de l'Exaltation de la sainte croix, fête que les pieux habitants du Liban célèbrent avec une dévotion et une solennité particulières.

A la tombée de la nuit, le vaste et magnifique amphithéâtre au milieu duquel je me trouvais, fut subitement éclairé de cent mille feux qui brillaient sur toutes les hauteurs, rivalisaient d'éclat avec les étoiles du ciel, et se réfléchissaient dans l'azur de la mer. Il n'y avait pas une colline, pas un rocher, pas une anse du rivage, pas une habitation, depuis le pied des montagnes jusqu'à leurs cimes les plus élevées, de Sidon jusqu'à Tripoli, partout où battait un cœur catholique, qui ne rendît gloire à Dieu. Toutes les cloches unissaient leurs voix aux chants des fidèles, au murmure des ondes, à la joie de la terre, à la sérénité du ciel, pour exalter l'arbre de vie, qui a porté le Salut du monde. Cette fête de reconnaissance de tout un peuple semblait être l'accomplissement de ces paroles du Psalmiste : *Lætentur cœli et exultet terra, commoveatur mare et plenitudo ejus : gaudebunt campi, et omnia quæ in eis sunt.* (Ps. xcv, 11.)

La lune venant aussi s'associer à cette glorification de la croix, s'éleva radieuse derrière les montagnes, et répandit sur cette fête chrétienne les rayons de sa céleste splendeur.

Pour compléter le sens et la beauté de cette fête, j'aurais voulu voir sur le plus haut sommet du Liban une croix radieuse, immense, proportionnée à la majesté de ce calvaire, jeter au loin sur cette terre infidèle l'éclat de sa lumière.

Un de nos guides vint me tirer de mon ravissement en me disant avec tristesse : « Autrefois on entendait de toutes parts de joyeuses détonations; mais depuis la guerre des Druses on nous a enlevé toutes nos armes. »

La foi des Maronites, qui s'est conservée si vive et si pure à travers tant de siècles et de persécutions, est le digne prix de leurs héroïques combats.

On sait que l'année 615, Chosroès II, roi de Perse, aidé des Juifs qui étaient en Palestine, s'empara de Jérusalem et fit périr 90,000 chrétiens; les autres, avec le patriarche Zacharie, furent emmenés captifs, et la *vraie croix* fut emportée en Perse. Mais les victoires de l'empereur Héraclius obligèrent le fils de Chosroès à restituer la croix aux chrétiens. L'empereur fit alors le pèlerinage de Jérusalem; il porta lui-même la sainte relique sur le calvaire, où elle fut reçue par le patriarche Zacharie, revenu de la captivité, et par le clergé. Ce fut là l'origine de la fête de l'*Exaltation de la sainte croix*. Que le Seigneur protége un si bon peuple, qui la célèbre avec tant d'amour, et qui a si besoin de protection. *Protege, Domine, plebem tuam, per signum sanctæ crucis, ab insidiis inimicorum omnium.*

Le 14 *Septembre*, j'allai de bonne heure dire la messe à Bzommar; le reste de notre société vint plus tard pour assister à la messe pontificale célébrée par le patriarche. Des places nous avaient été préparées au chœur, à monseigneur Pompallier et à moi, entre les deux évêques qui assistaient le patriarche; une quantité de prêtres et de clercs entouraient l'autel et prenaient part à la cérémonie. Le rite arménien diffère en quelques points du rite latin. Les ornements sacerdotaux sont des chapes, même pour le célébrant, qui porte aussi la mitre et le pallium comme nos archevêques; l'office se fait dans la langue arménienne. Le chant est peu agréable, et est souvent accompagné du son de cymbales et de clochettes frappées en cadence. *Laudate Dominum in cymbalis bene sonantibus, laudate eum in cymbalis jubilationis.* Ces timbres, usités dans tout le Liban, remplacent, quoique bien imparfaitement, l'orgue de nos pays occidentaux. Du reste, toutes les fonctions sont faites avec beaucoup de pompe et de dignité, sans la précipitation qu'on remarque si souvent en Italie, et le sans-façon qu'on trouve dans la plupart des églises des Maronites.

Nous ne pûmes résister aux instances que nous fit encore le patriarche pour nous retenir à dîner; ensuite nous prîmes congé de lui et de ses bons religieux. J'ai visité les couvents arméniens de Venise, de Vienne, de Constantinople, comme celui de Bzommar: partout j'ai trouvé des hommes instruits, laborieux, menant une vie religieuse, exemplaire, sincèrement attachés au centre de l'unité catholique, accueillant avec politesse les étrangers, se tenant en dehors de toutes les intrigues qui agitent le monde, cultivant les

sciences et propageant les bons livres, non-seulement en Europe, mais jusque dans les pays les plus reculés de l'Asie.

Il nous fallut ensuite retourner à Ghosta. Plusieurs cheiks étaient venus nous chercher, et nous offrir leur table et leur habitation. Toute la population vint de nouveau à notre rencontre pour demander la bénédiction ; les mères apportaient leurs enfants, d'autres nous présentaient de l'eau et des chapelets à bénir; partout où il y avait des malades, nous étions obligés d'entrer dans les maisons pour leur dire quelques paroles de consolation. Je remarquai que c'était la fièvre intermittente qui faisait le plus de ravages.

Ces bonnes gens nous savaient un gré extrême de ce que nous étions venus nous associer à leur fête ; ils étaient bien aussi un peu curieux de voir le costume des prélats de l'Eglise latine : n'ayant pas eu le temps de retourner à nos tentes, nous avions dû venir avec les habits de cérémonie que nous avions mis pour assister à l'office de Bzommar. Le costume du patriarche était à peu près couleur de pourpre ; monseigneur Pompallier et moi nous portions nos habits violets. La croix de la Légion d'honneur que portait monseigneur Pompallier les intéressa vivement, surtout lorsque je leur eus dit qu'il l'avait reçue du gouvernement français, pour être parvenu à empêcher les naturels de la Nouvelle-Zélande de massacrer un grand nombre de Français et d'Anglais dans une insurrection.

Nous apprenons ici que le choléra fait de grands ravages à Beyrouth et tout le long de la côte jusqu'en Egypte ; ce qui jette beaucoup de perturbation dans les plans de mes compagnons de voyage. J'ai l'intime conviction que ces rapports sont exagérés ; du reste, mon parti est pris depuis longtemps : j'affronterai tous les dangers pour atteindre mon but : *raison est que pèlerins souffrent pour l'amour de Dieu* [1]. Ainsi, après quelques jours de repos, je partirai pour Jérusalem, seul, si personne ne veut me suivre.

Les 15, 16, 17, et 18 toujours à Mar-Sciallita. Un vent fort s'est élevé ; le mugissement des vagues vient jusqu'à moi ; elles blanchissent toute la surface de la mer. Tandis que je la contemple assis sur la pointe d'un rocher, le fort de Beyrouth salue l'arrivée du nouveau pacha qui a été nommé pendant que j'étais à Constantinople, et je puis distinguer la trace noire et jusqu'à la fumée du bateau à

[1] Paroles de Robert de Normandie.

vapeur. Du reste, aucunes voiles le long de la côte : depuis l'apparition du fléau, toutes les relations ont cessé; les gens aisés, mêmes les Européens, ont fui dans la montagne; chacun se met en quarantaine, c'est-à-dire s'enferme chez soi comme en temps de peste, et ne veut avoir aucune communication avec le dehors.

Non loin d'ici, sur ma gauche, j'aperçois Bekfaja, résidence de l'émir actuel Haïdar, de la famille Bellama, qui commande à tous les Maronites. Quoique Druse d'origine, c'est un excellent catholique; en général on en dit beaucoup de bien : seulement quelques-uns l'accusent de faiblesse et de trop de condescendance vis-à-vis de la Porte. Le successeur immédiat de l'émir Béchir a été l'émir Kassim, que j'ai voulu visiter à Constantinople, où il vit en exil : tout le monde convient qu'il avait peu des qualités nécessaires pour gouverner.

Jusqu'en 1840 l'émir Béchir gouverna les habitants de la montagne, tant Druses que Maronites, comme prince du Liban, tributaire du Grand-Seigneur, mais n'étant nullement subordonné aux pachas du littoral; c'est pour cela qu'il est désigné encore aujourd'hui par le nom de grand-émir. Depuis les malheureuses guerres survenues entre les deux peuples, et d'après le conseil des puissances de l'Europe, la Porte a divisé le pouvoir entre deux kaïmacams ou lieutenants, l'un pour les Druses, et l'autre pour les Maronites. Il n'y a pas de capitale dans le Liban : l'émir Béchir résidait à Deir-el-Kamar; l'émir actuel est à Bekfaja.

Le vieux émir était un despote de l'école de Méhémet-Ali, et digne émule d'Ibrahim. Aussi longtemps qu'il a gouverné le pays, les Maronites n'ont cessé de se soulever contre lui; maintenant ils le regrettent. Ils ont oublié sa tyrannie et ses exactions; ils ne se souviennent que de sa puissance, de son génie, de sa fermeté et de l'éclat qui l'entourait; ils sont humiliés de l'état actuel. La montagne, dont ils sont les plus anciens habitants, leur appartenait : ils en avaient cédé une partie aux Druses; ils sont de beaucoup les plus nombreux; ils avaient des droits au gouvernement; un chef unique pouvait plus facilement contenir leurs voisins turbulents : par ce nouveau partage, on a mis les deux peuples en présence; la haine n'est pas étouffée, les rivalités se réveillent; la Porte par son désarmement a été injuste : elle n'a frappé que les Maronites; la guerre recommencera tôt ou tard : tels sont les regrets et les plaintes que j'ai entendu formuler en plus d'un lieu. Mais j'ai remarqué aussi que les Maronites sont divisés entre eux, et que cette désunion a été en grande partie la cause de leurs malheurs.

A la tête des différentes localités, se trouvent des cheiks qui administrent le pays, et qui relèvent de l'émir.

La justice est rendue, en matière civile, par les évêques et par les cheiks; en matière criminelle, par le divan de l'émir.

Les formes de la justice sont simples, comme il convient à un tel peuple; les délits sont peu fréquents, les crimes d'une rareté inouïe et qui fait honte à nos peuples civilisés.

J'aurai occasion tout à l'heure de parler de leurs établissements d'éducation.

Tous les matins, je prenais quelques galettes sous le bras, j'allais déjeuner dans les vignes, et errer sur la montagne : jamais je n'ai fait de meilleurs déjeuners et de promenades plus fatigantes. Un jour j'étais parti de grand matin, chargé de mon bréviaire, de mon journal, d'un fusil, de projets aventureux, de livres et de galettes : je voulais chasser, lire, écrire toute la journée, chercher de beaux sites, et passer agréablement mon temps. Il y a beaucoup de gibier dans le Liban; les perdrix y abondent. Je prétendais donner une leçon de chasse aux Maronites. Ils ne tirent pas les perdrix au vol, ils n'ont pas de chiens. Ils connaissent les endroits qu'elles fréquentent, construisent une cahute en entassant des pierres l'une sur l'autre, et pendant quelques jours ils sèment alentour un peu de blé ou d'avoine; puis, quand ils supposent que les perdrix doivent revenir, ils vont les attendre, ou les appeler, et les tuent comme on pourrait tuer des poules dans une basse cour. Cette méthode me semblait extrêmement défectueuse. Je partis donc pour leur prouver qu'on peut chasser sans appeau, ni engin, et je promis de les régaler à mon retour. Je trouvai d'abord tant de pierres sur mon chemin qu'il me semblait que les Maronites les avaient mises exprès pour m'embarrasser; mais ces pierres devinrent si grosses que j'avais toutes les peines du monde à me frayer un passage. Jamais non plus le soleil ne m'avait paru si chaud, ni un fusil si lourd. Au bout d'une demi-heure, après avoir vu beaucoup plus de rochers que de perdrix, et me trouvant près d'une grotte qui m'offrait un peu d'ombre, j'y entrai pour me reposer, et je ne tardai pas à m'endormir.

On m'avait beaucoup parlé de tigres, d'hyènes, de léopards et de serpents : je n'ai jamais pu m'assurer par des hommes dignes de foi si réellement ces animaux sauvages existent encore dans le Liban. Quant aux serpents, il ne me fut plus guère possible de douter qu'il n'y en eût en assez grand nombre, en trouvant à mon réveil leurs dépouilles variées dans un angle de ma caverne : je ne



les avais pas aperçus en entrant, sans quoi je serais allé dormir ailleurs.

J'avais dormi assez longtemps. Lorsque je me réveillai, je vis à mes pieds un jeune chevrier qui mettait des pierres sur mes papiers et mes livres, pour empêcher le vent de les effeuiller. Il me dit en arabe une quantité de belles choses, qui devaient être fort touchantes, à en juger par l'accent qu'il y mettait. Pendant que j'écrivais, il s'approcha de moi le plus qu'il put, et il suivait attentivement; je voyais qu'il ne pouvait se rendre compte de mon occupation. Croyant qu'il attendait quelque autre chose, je lui offris de l'argent; il le refusa poliment, mais, en faisant le signe de la croix, il me fit comprendre qu'il désirait une chose sainte. Comme je n'avais pas de chapelet, je lui donnai une médaille de la sainte Vierge, et quelques images de mon bréviaire : il les baisa mille fois, et les porta à son front; puis il disparut derrière les rochers.

Des hommes qui se sont unis pour le mal ont inventé des signes mystérieux pour se reconnaître : nous aussi, catholiques, nous avons notre signe; mais c'est le signe de la rédemption du monde, qui établit de si promptes sympathies entre un pèlerin venu de l'Occident, et un enfant du Liban. Un tel signe est un symbole; on ne le quitte qu'en abjurant sa foi : malheur à ceux qui désapprennent le signe de la croix.

Lorsque je retournai à nos tentes pour le dîner, je trouvai le cheik Francis qui m'avait prêté son fusil, et qui attendait le résultat de ma chasse : je lui conseillai de continuer à chasser comme il en avait l'habitude.

Le 17, nous allâmes visiter le collége d'Ain-Varaca : c'est le plus ancien collége des Maronites; on nous y fit la même réception que partout. La situation du collége, sur le penchant d'une colline, au milieu d'un bassin bien cultivé, environné d'une forêt de pins et de mûriers, et à une petite distance de la mer, est admirable. L'église est très-belle et très-propre. Elle est tenue dans le goût italien, probablement sous la direction d'un professeur venu nouvellement de la Propagande : en l'absence de l'évêque, qui est à la tête de l'établissement, c'est lui qui nous reçut. Il parle fort bien le français, l'italien, l'anglais, le latin. Ce collége ne compte que trente élèves, destinés à l'état ecclésiastique. On leur enseigne l'arabe, le syriaque, la logique et la théologie morale; depuis quelque temps on y a joint l'étude de l'italien et du latin; on a le projet d'y introduire les sciences



qu'on enseigne dans nos colléges et nos séminaires. Il y a plusieurs autres établissements de ce genre.

Si les prêtres qui sortent de ces séminaires n'ont pas toutes les connaissances qu'on acquiert dans nos colléges, c'est que ces connaissances ne leur sont pas nécessaires comme elles le sont aux prêtres d'Europe. Il n'y a pas de villes proprement dites dans le Liban, et il n'y en aura jamais. Les Maronites sont des cultivateurs; ils savent tous lire et écrire, et, sous ce rapport, ils sont beaucoup plus avancés que bien des peuples de l'Europe qui les accusent d'ignorance. Leurs prêtres donc n'ayant ni à voir des gens du grand monde, ni à prêcher dans de grandes capitales, ni à se trouver journellement en présence de ces savants qui ont puisé toutes les sciences dans les feuilletons d'un journal, ou à combattre l'influence d'un maire voltairien et d'un maître d'école socialiste, peuvent très-bien se passer des grades de l'université. Aux connaissances qui leur sont nécessaires, ils joignent une foi vive, des mœurs pures : c'est là, à la rigueur, tout ce qu'il leur faut. Les Apôtres n'étaient pas des académiciens, et pourtant ils ont apporté au monde plus de lumières que toutes les académies. Chez nous, il faut que le prêtre, par ses connaissances scientifiques, soit au niveau de ceux qu'il doit instruire dans la religion, parce que la science, la fausse science surtout, est orgueilleuse, et qu'elle méprise ceux qui ne lui parlent pas son langage. En Chine, les Jésuites se faisaient recevoir dans la caste des lettrés, pour prêcher l'Evangile aux mandarins; tandis que dans la Guyane ils se faisaient *sauvages* pour suivre leurs néophytes [1]. Nous sommes comme cela faits; nous voulons être conduits par nos pairs.

Il y a, il est vrai, non-seulement chez les Maronites, mais chez tous les Orientaux, une grande apathie pour la science; mais comment pourraient-ils l'acquérir sous la domination ottomane? Tout le Liban n'est qu'une immense bourgade agricole avec un peu de commerce, sans villes, sans ports qui lui appartiennent, ne pouvant communiquer avec les Etats voisins que par les villes turques de Beyrouth et de Tripoli, et resserré entre des nations barbares et le désert. C'est être injuste envers les Maronites que d'attendre d'eux l'impossible. Si on les compare à nos habitants des campagnes, ils leur seront presque toujours supérieurs par la douceur et la pureté de leurs mœurs, par leur hospitalité, leur droiture, leur affabilité, leur ingénieuse activité, leur indomptable persévérance, et surtout

[1] Voyez Chateaubriand, *Génie du christianisme.*



par le charme de leur conversation et leur génie poétique. Ils n'ont ni fabriques, ni chemins de fer, ni romans, ni journaux, ni salles de spectacle, ni agents de police ; mais leurs femmes tissent des étoffes, elles sont fidèles à leurs maris ; l'autorité du père de famille tient lieu de force armée ; et la beauté du ciel, la solennité de la mer, la fertilité de la nature, obtenue à la sueur de leur front, leur offrent chaque jour un spectacle dont ils savent se contenter.

Voici comment un auteur, qui du reste rend souvent justice aux Maronites, leur reproche l'état d'ignorance, de pauvreté et de faiblesse dans lequel ils sont demeurés :

« Malheureusement, dit-il, les Maronites ne travaillent que de corps. Sans doute ils pratiquent la primitive fraternité, mais une fraternité toute matérielle, pour ainsi dire, où le cœur se montre chaud et généreux, mais où l'esprit sans émulation demeure froid et improductif. Ainsi, que trouve-t-on dans le Liban? un peuple dont les mains sont occupées, mais dont le génie est inerte ; un peuple bon, mais indolent ; un peuple qui, malgré ses vertus patriarcales, ne fait aucun prosélyte, qui vit séparé des peuplades orientales, sans goût pour les relations internationales, sans penchant pour le commerce, et qui reste confiné dans ses montagnes, secourable envers ses compatriotes, inutile à ses voisins. Ce peuple excellent s'endort donc dans l'ignorance ; son bas clergé comprend à peine les prières de l'Eglise, ses évêques sont sans action, son patriarche sans force ; et de son sein stérile, jamais il ne s'élève une de ces individualités actives, audacieuses, puissantes, dont la destinée est de faire faire un progrès à la civilisation, un pas à l'humanité. Les Maronites se croient arrivés, et ne suivent point les nations européennes dans leur marche. La religion catholique, chez eux, est bien la religion du salut céleste, mais elle n'est point celle du salut terrestre .... Quelle différence entre cette colonie d'émigrés froids et impuissants, qui s'est enfouie il y a douze cents ans dans les montagnes de la Syrie, et cette autre colonie d'esprits ardents et fiers, qui s'est élancée, il y a moins d'un siècle, à travers les immenses plaines de la Pensylvanie : les premiers sont encore des proscrits, les seconds sont déjà une grande nation [1]. »

Il serait difficile de faire une comparaison plus malheureuse. En Amérique, ce sont des colons venus des pays les plus civilisés, qui transportent dans un monde nouveau, dans des plaines fertiles, coupées de fleuves immenses, dans des îles les plus riches de la terre,

[1] Jules David, *Syrie moderne.*

l'activité, les arts, l'industrie, le commerce et les sciences de l'Europe. Ils trouvent peu de résistance dans la population indigène, qu'ils déciment et refoulent dans les forêts; ils sont aidés, favorisés par les Etats les plus puissants de l'Europe, renforcés journellement par des émigrations nouvelles. Dans le Liban, c'est une poignée de proscrits, sans culture, sans patrie, ne tenant à rien qu'à leur foi, qui se réfugient dans des rochers arides, où ils sont poursuivis, harcelés, presque anéantis de siècle en siècle par les Arabes, par les Perses, par les Egyptiens, par les Turcs : et on s'étonne qu'ils ne soient pas devenus une grande nation ! Des millions de croisés n'ont pu fonder un royaume dans cette partie de l'Asie; et on reproche aux Maronites de n'avoir pas fait à eux seuls, un prodige que n'ont pas su faire, pendant deux siècles, les efforts réunis de toutes les puissances de l'Europe!

Non, *les Maronites ne se croient pas arrivés;* ils ne sont pas encore partis. Cette petite nation, comme celle des Arméniens, est un de ces germes de civilisation que la Providence a laissé dans ce vaste continent, pour le faire éclore au jour qu'elle a marqué.

En arrivant au collége, nous avions entendu derrière nous le galop précipité d'un cheval dans des rochers où nous avions craint de nous confier au pas plus sûr et plus mesuré de nos mules : c'était un des jeunes émirs que nous avions vus à notre premier passage, qui était venu nous prier de faire une visite à sa famille à notre retour: il nous avait été impossible de refuser cette obligeante invitation. Quoiqu'il se fît tard, nous nous arrêtâmes quelques instants chez sa mère, et il nous fallut accepter les inévitables rafraîchissements. Pendant ce temps, on vint nous dire qu'on nous attendait aussi dans la maison voisine, et qu'on serait peiné si nous passions sans y entrer. Nous nous y rendîmes encore; mais la nuit étant venue pendant qu'on nous aspergeait d'eau odoriférante, et qu'on préparait les pipes et le café, nous nous échappâmes des mains et des honneurs de ces braves gens pour rejoindre nos montures. Je ne savais trop comment nous ferions de nuit un chemin qui était presque impraticable pendant le jour. Je me recommandai à Dieu et à mon bon ange, et je laissai aller ma mule; en moins d'une heure nous atteignîmes nos tentes, sinon sans crainte, du moins sans accident.

Le 19 *Septembre.* Une des nuits dernières, notre ami C. ayant eu la fantaisie de se promener dans le voisinage de nos tentes, avait vu...... *un tigre,* qui rôdait autour de nous. Heureusement nous n'a-

vions connu que le lendemain matin le danger que nous avions couru; le récit de M. C. avait mis tout le monde en émoi, et il ne fut plus question que de lever notre camp au plus vite.

Un des professeurs d'Ain-Araca, auquel la chose fut racontée, nous dit que son frère, qui était grand chasseur, connaissait la retraite du redoutable animal; qu'il venait de passer trois nuits sur la montagne pour l'attendre; qu'il l'avait vu à une source où il venait boire tous les matins à deux heures, mais qu'il n'avait pas été à portée de tirer dessus. Il nous proposa d'y aller en nombre suffisant, nous faisant espérer un plein succès sans trop de danger. Il fut décidé que l'intrépide chasseur, le cheik Francis, M. C. et moi, accompagnés de quelques moucres, nous tenterions l'aventureuse expédition.

J'avais prétendu que nous devions nous arranger de manière à nous trouver à la fontaine indiquée avant deux heures du matin; mais M. C. m'avait fait observer qu'il n'était du tout pas nécessaire d'être si scrupuleux sur l'heure du rendez-vous, ajoutant : « Si le tigre vient, nous tâcherons de nous tirer d'affaire comme nous pourrons; s'il ne vient pas, ce sera tant mieux : je n'en aurai pas moins un excellent article pour mon journal. » Comme tous les Anglais, il avait un soin extrême de son journal : il voyageait pour l'enrichir.

Le matin ses préparatifs furent fort longs; il s'arma jusqu'aux dents et chargea son muletier de munitions. Enfin nous voilà partis. Nous n'étions pas arrivés à Araca que le soleil s'était levé; le tigre en avait fait autant probablement depuis longtemps. Au collége on nous avait préparé à déjeuner; M. C. me dit qu'il serait impoli de refuser : nous fîmes donc encore cette courtoisie aux professeurs; après quoi nous nous mîmes à gravir des rochers à pic pendant deux heures. Nous arrivons dans une forêt de chênes; partout il y avait d'immenses blocs de rochers, qui s'étaient détachés des plus hautes cimes; toute la nature semblait bouleversée : c'était le chaos. Après avoir longtemps erré parmi ces débris des montagnes, nous trouvâmes une petite habitation. Je croyais avoir atteint la dernière limite de la végétation, et pourtant il y avait encore de beaux ceps de vigne qui recouvraient les rochers comme un lierre épais. Un jeune homme de dix-huit ans reposait auprès. Voyant plusieurs hommes armés, il prit la fuite en poussant des cris inarticulés. C'était un de ces malheureux comme on en trouve dans quelques parties de la Suisse, qui n'ont que la forme humaine. Sa mère nous apporta des raisins mal mûrs, et de l'eau dont nous avions si besoin : *Occurrentes*

sitienti ferte aquam, qui habitatis terram Austri. (Is., xxi, 14.) Remarquant que j'étais prêtre, elle me pria de bénir son fils. Lorsque nous nous fûmes un peu reposés, nous nous enfonçâmes dans un dédale de rochers comme je n'en avais pas encore vu, même au pied du Sannin. Tout-à-coup notre guide s'arrête, commande le silence et charge ses armes : nous étions arrivés; il était deux heures....... après midi.

Je chargeai aussi mon fusil, mais avec du menu plomb : on me dit qu'il fallait le charger à balle : « Cela n'est pas nécessaire, dis-je, pour chasser aux alouettes; ce que je me propose de faire en m'en retournant. » Il était évident que notre chasse au tigre n'était qu'une mystification. Je partis aussitôt pour Ghosta avec le cheik Francis, et je laissai mon ami C. se morfondre jusqu'à la nuit, en courant inutilement d'une caverne dans une autre. J'étais bien aise, cependant, d'avoir fait cette course pour pouvoir apprécier à leur valeur les récits de chasse qu'on nous faisait chaque jour, et d'avoir vu cette partie de la montagne.

En descendant, j'aperçus à mes pieds, à une profondeur très-considérable, un des plus grands et des plus riants villages du Kesrouan : c'était Ghazir. Je fus étonné d'en être si rapproché, parce que plusieurs fois déjà, j'avais témoigné le désir de visiter cet endroit, et on avait toujours su m'en détourner en exagérant les difficultés d'y parvenir. Or voici ce qui m'y attirait. Nous avons vu que le Liban est un pays de refuge. Outre les Maronites, les Druses, les Métualis, les Arméniens, dont nous avons parlé, et qui sont autant d'exilés qui ont trouvé un asile dans cette terre hospitalière, il y a encore bien d'autres proscrits dans les profondeurs de ces montagnes. Quoique le récit de persécutions injustes et cruelles suscitées contre des hommes qui souvent n'ont commis d'autres crimes que celui d'adorer Dieu selon les lumières ou les erreurs de leur conscience, puisse offrir de l'intérêt et exciter même les sympathies de bien des âmes droites, éclairées, et chrétiennes, je ne parlerai pas des Ismaélis, des Syriens, et de toutes les branches peu connues des Ansarièhs : les Kelbyes, les Shamsyes, les Mokladjyes, et de tant d'autres [1].

Depuis peu il est venu à Ghazir des proscrits d'une espèce toute particulière, que j'aurais voulu voir de près, tant les choses qu'on en raconte sont extraordinaires. Ils vivaient, m'a-t-on dit, dans des

[1] *Voyez* Burkhardt, Maundrell, Volney, Niebuhr, etc.

pays fort éloignés. Ils n'étaient pas très-nombreux, quelques centaines au plus ; mais ils avaient beaucoup d'admirateurs dans diverses contrées : ils étaient connus jusqu'en Chine, où ils avaient eu des relations honorables avec plusieurs mandarins, et même avec l'empereur. Quoiqu'ils fussent issus, pour la plupart, des premières familles, et que, par leurs connaissances variées, ils eussent pu aspirer aux plus hautes dignités, ils exerçaient les emplois les plus bas, mais les plus utiles. On n'avait jamais vu d'hommes plus zélés pour le bien : aussi ils avaient conquis l'estime des grands, et surtout l'amour du peuple. Mais comme il arrive toujours, ceux dont la conduite était diamétralement opposée à la leur s'agitèrent sourdement, et travaillèrent à leur destruction. Tout-à-coup une violente persécution s'éleva contre eux, sans qu'ils l'eussent provoquée par aucun acte blâmable ou même imprudent. On entendait à la vérité de mystérieuses accusations de magie, de blasphème, de simonie, de maléfice, d'astrologie, d'irréligion, d'idolâtrie et de superstition, d'impudicité, de parjure, de faux témoignage, de vol, de parricide, d'homicide, de suicide, de régicide, etc [1]. Mais on fit la remarque que c'étaient précisément les magiciens qui les accusaient de magie, les astrologues qui les accusaient d'astrologie, les idolâtres, les impudiques, les voleurs, les parjures, et les blasphémateurs, qui les accusaient d'idolâtrie, d'impudicité, de vol, de parjure, et de blasphème...... Assurément aucune de ces étranges inculpations ne put être justifiée, ou ne fut même déférée aux tribunaux du pays : tant elles étaient absurdes ! Cependant une partie du peuple ne s'en porta pas moins à des excès atroces : on se rendit en foule à leurs habitations qui furent saccagées de fond en comble ; tout fut profané, les objets les plus sacrés de leur culte comme les monuments les plus précieux de la science ; eux-mêmes, ils n'échappèrent à la mort qu'en fuyant, à travers mille périls, une patrie ingrate qu'ils avaient honorée : on vit même que les plus acharnés de leurs persécuteurs étaient précisément ceux qu'ils avaient comblés de plus de bienfaits.

On s'étonnera qu'il y ait encore dans notre siècle des peuples assez barbares pour commettre impunément de tels crimes : *le refus de justice*, a dit un grand écrivain, *est le point où l'homme se trouve le plus éloigné de Dieu* [2]. Aussi les époques les plus honteuses pour l'humanité sont-elles toutes marquées par les plus grandes ini-

[1] Voyez *Recueil des arrêts concernant.....*, publié à Paris, chez Simon, 1766, in-4, t. I, p. 367.

[2] Chateaubriand, *Etudes hist.*

quités sociales, et elles sont loin de correspondre avec ce qu'il nous plaît d'appeler le défaut de civilisation. A Rome, sous l'empire des Césars, il suffisait de s'appeler *chrétien* pour être condamné au dernier supplice ; l'histoire des peuples modernes offre plusieurs de ces points où l'homme civilisé s'est trouvé plus éloigné de Dieu que le sauvage qui erre au fond des bois.....

Est-il nécessaire d'ajouter que ces nouveaux réfugiés de Ghazir sont des *Jésuites*, et que les pays civilisés qui les ont proscrits sont la Suisse et l'*Italie*.

On se rappelle avec quelle admirable simplicité le père Bouchet rendait compte des travaux de sa mission à ses supérieurs d'Europe, lorsqu'il leur écrivait du fond des Indes : « Notre mission est plus florissante que jamais ; nous avons eu *quatre grandes persécutions* cette année. » Les Jésuites ont été bien autrement heureux dans ces derniers temps : combien de grandes persécutions ils auront à signaler ! Seulement les lieux ont changé : maintenant les persécuteurs sont en Europe, et les lieux de refuge et de liberté chez les peuples barbares ; les Jésuites chassés des pays chrétiens sans jugement, c'est-à-dire, à la façon des tyrans de toutes les époques, se réfugient en Asie, en Afrique, dans l'Inde et chez les sauvages du Nouveau-Monde, où ils trouvent plus de liberté et plus de justice. En changeant le nom de chrétien en celui de Jésuite, bientôt tout homme de bonne foi, aimant la vérité, adressera à leurs ennemis ces paroles du philosophe Justin aux vieux idolâtres, aux Juifs sans foi, et à tous ces hommes nourris de haine, de corruption et de despotisme, qui poursuivaient avec tant d'acharnement les fidèles de la primitive Eglise : « Cessez de calomnier des innocents ; car tous les crimes dont vous accusez les chrétiens, ne sont que des impostures. C'est un masque hideux, mais faux et trompeur, dont le démon couvre la beauté de leur doctrine toute céleste, pour en éloigner le monde par l'aversion de cette difformité. Pour moi, je me suis aperçu de cet artifice ; je me suis moqué de cette difformité apparente ; j'ai méprisé toutes les vaines préoccupations du peuple ; et maintenant je me fais gloire d'être chrétien ; je ne souhaite rien tant que de paraître tel devant tout le monde, et je fais tous mes efforts pour mériter de porter ce nom [1]. » Il était déjà tard quand j'arrivai à Ghosta ; monseigneur Pompallier m'y attendait pour aller à Harissa, et à l'entrée de la nuit nous sonnions à la porte du couvent.

[1] Justin, *Ap.*, IIe part.

pays fort éloign
taines au plus
contrées :
relations
reur. Qu
et que.
haut
util
il-

[illegible]APITRE XII.

[illegible] Harissa à Beyrouth.

[illegible] du Saint-Siége. — Antoura. — Origine de la mission [illegible] — Histoire d'une jeune Hollandaise. — Le Nahr-el-Kelb. [illegible] — Victoire des Croisés. — Mes adieux aux Maronites. [illegible] — Nahr-Beyrouth. — Retour à Beyrouth. — Le choléra. [illegible] Sœur de charité. — Aucune lettre d'Europe. — Chemins de [illegible] nouveau compagnon de voyage. — Les Druses; leur origine; leur [illegible]

[illegible]. Harissa est un couvent de Franciscains de Terre-[illegible] éloigné de toute autre habitation. Les Pères, au nombre [illegible] sont tous Italiens; ils ont un collége pour les missionnaires, [illegible] quittant l'Europe, viennent ici étudier les langues dont ils [illegible]. La situation du couvent est des plus heureuses; il [illegible] la mer, il est grand, bien bâti et fort propre; il est entouré [illegible] petite vigne, seule propriété de ces religieux, qui vivent des [illegible] qu'on leur envoie d'Europe.

[illegible] de Géramb, qui y a fait un séjour en 1832, en parle avec [illegible] de détails.

[illegible] quittâmes de bonne heure ces bons pères, qui nous avaient [illegible] l'accueil le plus cordial. Peu de temps après nous étions à Békerké, [illegible] d'hiver du patriarche maronite : ce palais est fort grand, [illegible] mieux bâti du Liban, et admirablement situé; dans ce mo-[illegible] il n'est gardé que par un seul prêtre. Le patriarche avait mis [illegible] palais à notre disposition, si nous avions voulu y faire un séjour, [illegible] nous avions hâte de retourner à Beyrouth.

C'est sur ce même emplacement qu'était bâti le couvent d'Indié. Voici ce qu'on lit à son occasion dans le septième volume de la *Correspondance d'Orient* : « Vous avez lu dans le *Voyage* de Volney, l'histoire de la fameuse Indié, cette religieuse maronite qui se donnait pour sainte et pour inspirée, et qu'à la fin on accusa de crimes épouvantables. Le couvent d'Indié existe encore; on le voit à Békerké

dans la partie septentrionale du Kesrouan. J'ai ouï dire qu'on avait voulu le démolir comme l'odieux théâtre où s'étaient accomplies de noires infamies ; mais le monastère a tenu bon, et le patriarche maronite a coutume d'y passer l'hiver depuis 1827. La célèbre Indié est morte en 1802 au couvent de Sed-el-Hakié ; elle avait soixante et dix ans. »

A moi, on m'a dit que le couvent a été brûlé et rasé par ordre de Pie VI ; *le fait est qu'il n'existe plus*, et qu'à sa place s'élève le palais actuel qui est une construction toute moderne, et personne n'y réside que le patriarche.

A mesure qu'on approche d'Antoura, les chemins sont un peu moins mauvais ; on voit qu'on a cherché à frayer un étroit passage à travers les précipices. On me parlait déjà depuis quelque temps de cette route *magnifique* : ces bonnes gens sont si peu gâtés à cet égard, que tout passage qu'on peut franchir sans le péril imminent d'y perdre la vie est une merveille.

Ces travaux sont dus au délégué actuel du Saint-Siége, qui y fait travailler les pauvres quand ils manquent d'autres occupations, et leur fait ainsi parvenir les secours qu'il reçoit pour eux : c'est un double service qu'il rend aux Maronites.

A une lieue de Békerké, sur une montagne aride, se trouve la demeure du délégué apostolique ; il était dix heures quand nous y arrivâmes. Le délégué actuel, monseigneur Vilardel, est Espagnol, et il appartient à l'ordre des Franciscains dont il porte l'habit ; il est archevêque *in partibus*. Il savait depuis longtemps que nous étions dans la montagne. et il nous reçut avec une extrême bonté. Nous nous sommes entretenus pendant quelques heures des affaires de l'Europe et du Liban. C'est un homme très-instruit et de beaucoup d'expérience. Il est peu aimé des Maronites, au moins de ceux qui m'entouraient, et ils ont fait tous leurs efforts pour m'empêcher de lui faire ma visite ; aussi y suis-je allé seul avec monseigneur Pompallier. Les uns donnent pour motif de cette froideur sa sévérité envers les ecclésiastiques et les religieux qui s'écartent de leurs devoirs ; les autres sa manière de vivre qui diffère peu de celle des anachorètes, et d'autres encore son origine : son prédécesseur, qui était Français, était très-aimé. Quoi qu'il en soit, c'est un homme très-pieux, très-capable, et qui connaît parfaitement les missions du Levant.

Il est seul dans cette maison isolée avec un domestique ; il attend chaque jour un secrétaire qui doit lui venir de Rome. Monseigneur Valerga, patriarche actuel de Jérusalem, a rempli précédemment



ces fonctions auprès de lui. Cette habitation, qui n'est qu'à un quart de lieue d'Antoura, a été construite par un de ses prédécesseurs, monseigneur Losanna, et elle est appelée par les arabes *la maison du Vent*. Effectivement il y règne d'une manière bien désagréable pour les autres habitants : pendant que je parcourais une collection de journaux et de dépêches, pour me remettre au courant des événements de l'Europe, à chaque instant le vent ouvrait tantôt une porte, tantôt une fenêtre, et emportait mes feuilles et mes papiers dans tous les coins de la maison.

Au reste, elle est située au milieu d'un petit désert, sur un sol nu, crayeux, habité seulement par des serpents; l'autre jour encore, lorsque le délégué revenait d'Antoura, un de ces reptiles s'élança contre lui, et se roula autour de la jambe de son cheval : heureusement il ne fit aucun mal.

Antoura est au pied de la colline, dans un bassin orné de la plus belle végétation, qu'elle doit à la source abondante qui lui a donné son nom *Ain Toura*, (source du rocher), et qui sort d'une montagne pierreuse dans le voisinage, et traverse le village.

En 1656, un seigneur maronite, nommé Abunaufel, homme infiniment recommandable par ses talents et ses vertus, et qui fut, plus tard, nommé consul de France par Louis XIV, gouvernait ces contrées. Un jour les habitants de la côte, ayant vu un vaisseau jeté par la tempête sur leur rivage, le prirent pour un vaisseau corsaire, se saisirent des gens qu'il contenait et les amenèrent à Abunaufel. C'étaient des missionnaires jésuites que leur général avait envoyés à Saïda, et que la Providence avait destinés pour les Maronites. A la tête de ces missionnaires se trouvait le père Lambert de Marseille, qui, à un âge assez avancé, avait quitté, à Saïda, une belle position commerciale pour se faire jésuite[1].

Abunaufel les accueillit avec joie; il les engagea à s'établir dans le Liban, leur céda une partie de son propre domaine, et se chargea même des dépenses pour la construction d'une maison et d'une chapelle : telle est l'origine de la mission des Jésuites à Antoura.

Des abus et des désordres s'étaient introduits dans cette partie de l'Eglise, si éloignée du foyer de l'unité; les Maronites, par suite de leurs fréquentes relations avec les Druses et autres peuples voisins, avaient adopté quelques-unes de leurs superstitions : les Jésuites travaillèrent ardemment à les combattre.

[1] Son histoire est racontée dans le tome Ier des *Lettres édifiantes*.

On les voyait partir d'Antoura pour se rendre dans les couvents, dans les hameaux des environs, et plus loin, jusqu'à Saïda, jusqu'à Alep, jusqu'à Damas, partout où ils pouvaient être utiles comme prédicateurs, instituteurs, médecins, confesseurs, infirmiers. Ils escaladaient ces immenses rochers à pied, chargés des ornements sacerdotaux et des vases sacrés, afin de pouvoir célébrer en tous lieux les saints mystères; ils bravaient les ardeurs d'un soleil si funeste aux étrangers, les fièvres, les maladies contagieuses, les orages, les frimats; traversaient des torrents débordés, se couchaient tout mouillés, harassés de fatigue, dans le creux des rochers, ou sur une natte, dans la cabane du pauvre.

« Sitôt que nous étions arrivés dans un village où il y avait une église, écrit l'un d'eux, le son d'une espèce de cloche de bois, qui est en usage dans ce pays, donnait le signal aux habitants pour s'y rendre : chacun y accourait incontinent.

» Nous commencions chaque jour nos exercices par la sainte messe, suivie d'une instruction : leur attention infatigable nous animait à parler. Un de nous s'appliquait à faire le catéchisme aux enfants; nous les trouvions assez ordinairement mal instruits, parce que les curés et leurs parents sont bien plus occupés des soins domestiques et de la culture de leurs terres que de l'instruction des enfants.

» Après avoir satisfait à ces premières obligations de la mission, nous nous faisions instruire du nombre des pauvres, des malades, des divisions qui se trouvaient assez souvent entre les habitants du même lieu, et même dans les familles. Nous donnions une partie de nos après-dînées à la visite des malades, où nous trouvions de fréquentes occasions d'ouvrir le ciel à de pauvres enfants moribonds qui en auraient été éternellement exclus. Nous joignions aux secours spirituels que nous donnions aux malades celui des remèdes qu'on nous envoie de France pour leur soulagement. Dieu les bénit souvent d'une manière extraordinaire, mais il bénit encore davantage les paroles qu'il met dans notre bouche, soit pour la sanctification des malades, soit pour rétablir la paix dans les familles[1]. »

Dieu bénit aussi toute la mission, car elle s'étendit au loin, et ces dignes apôtres firent des moissons abondantes.

Mais l'esprit d'impiété se répandit sur l'Europe au dix-huitième siècle, et il commença, comme aujourd'hui, sa guerre contre l'Eglise

[1] Voyez *Lettres édif.*, tom. I. *Levant. Mission de saint Joseph d'Antoura.*

par la persécution des Jésuites. Toutes les missions de l'Inde, de la Perse, de l'Ethiopie, comme celles du Liban, tombèrent en un jour. Cependant les ouvriers ne manqueront jamais dans la vigne du Seigneur. Pie VI a confié aux Lazaristes les établissements des Jésuites en Orient, et c'est à eux maintenant qu'appartient le collége d'Antoura. Nous les avons vus avec leurs élèves dans leur habitation d'été à Raifun; ici, il n'y a qu'un Père dans ce moment.

Grâce aux dernières persécutions, les Jésuites sont revenus en Orient. Une tempête les avait jetés sur la côte de Syrie il y a deux siècles, une autre tempête les y a ramenés; celui qui les dirige, commande aux éléments, il sait même faire servir à ses desseins ce qui leur est le plus opposé, les passions des hommes : les Jésuites sont à Beyrouth, à Bekfaja et à Ghazir. Ils se sont partagé le travail avec les Lazaristes : ceux-ci enseignent les langues et les éléments des sciences, les Jésuites donnent des cours de mathématiques, de philosophie et de théologie; ils vont faire en sorte de pouvoir y joindre la physique. Tout cela ne fait que de naître ; ils sont pauvres, très-pauvres : l'Europe fait des révolutions, elle n'a pas d'argent pour autre chose; les Maronites sont pauvres aussi, et ce qui est plus fâcheux encore, ils ne comprennent pas qu'il faille faire quelques sacrifices pour se procurer un peu d'instruction. Voici un trait qui ne leur fait pas honneur; malgré mon affection pour eux, je ne le tairai pas cependant, parce que je tiens, avant tout, à faire bien connaître l'état du pays.

Cinq ou six couvents du Liban avaient envoyé cette année de jeunes religieux à Ghazir pour fréquenter les cours des Jésuites. Ceux-ci leur donnèrent *gratuitement* l'instruction et la table aussi longtemps qu'il leur vint quelques secours de l'Europe. Les troubles ayant dérangé bien des fortunes et tari la charité, les Jésuites se trouvèrent dépourvus de tout et embarrassés de subvenir à leurs besoins les plus pressants; ils se virent donc obligés de dire à leurs élèves : « Aussi longtemps que nous avons eu un morceau de pain, nous l'avons partagé avec vous ; maintenant nous n'avons plus rien : faites savoir à vos supérieurs que nous continuerons à vous donner l'instruction gratuitement, mais qu'ils doivent pourvoir à votre entretien. » Tous ces jeunes religieux ont été rappelés dans leurs couvents[1].

[1] Ces Jésuites, qui sont maintenant dans le Liban pour continuer les glorieux travaux de leurs devanciers, et qui endurent la faim pour nourrir leurs frères, appartiennent, pour la plupart, aux plus honorables familles de la France et de l'Italie. Il y

Il y a encore à Antoura un couvent de femmes de la Visitation; les religieuses sont toutes Arabes, et, à cause de leur peu d'instruction, elles ne peuvent avoir aucune influence sur l'éducation des femmes de ce pays. Parmi les religieux venus d'Europe, il n'y a dans le Liban que les Lazaristes, les Jésuites, les Franciscains et quelques Carmes près de Bescharri; mais il n'y a aucune communauté de femmes : un jour peut-être la Providence leur enverra-t-elle quelques-uns de ces habiles civilisateurs dont la France est si riche, et qui se cachent sous un modeste costume de religieuse.

C'est à Antoura qu'avait trouvé un asile une jeune femme hollandaise dont l'intéressante histoire est racontée dans le premier volume des missions du Levant[1] : en voici un court exposé.

Un jeune Turc de Damas avait été fait prisonnier par les chevaliers de Malte et donné à un seigneur espagnol qui, pour ses bonnes qualités, le prit en affection et le fit instruire dans la religion catholique. Emmené en Flandre pendant les guerres, il s'y distingua, et obtint une compagnie de cavalerie dans l'armée espagnole. Il fut envoyé à Bruxelles, et reçut le meilleur accueil dans les premières maisons de la ville, entr'autres chez une riche dame d'Amsterdam, qui était venue à Bruxelles avec sa fille. Au bout de quelque temps, il demanda et obtint la main de cette demoiselle, qui était catholique. Sous le prétexte d'un pèlerinage à Jérusalem, il engagea cette jeune femme à quitter clandestinement sa mère; ils s'embarquèrent sur un vaisseau Hollandais, et firent voile successivement pour Alger, pour Alexandrie, pour la côte de Syrie, d'où ils se rendirent à Alep. Pendant ce voyage, cette malheureuse femme apprit quelles étaient la patrie, la religion et les intentions de son mari : elle se vit tout-à-coup la femme d'un Turc, obligée de vivre dans un pays dont la religion et les mœurs étaient si différentes des siennes. Bientôt après, elle se trouva plus malheureuse encore : le bruit s'était répandu que son mari avait rapporté des trésors : il fut assassiné. Cette jeune veuve avait un fils; elle était seule, sans secours, sans connaissance, dans un pays barbare; la Providence vint à son aide. Elle fut recueillie par des femmes maronites qui se trouvaient à Alep, et elles l'emmenèrent avec elles à Antoura. « C'est à Antoura que nous l'avons connue, dit l'auteur de ce récit;

a, entre autres, à Ghazir, le fils du prince Soragna, de Parme, dont la famille est une des plus distinguées de la Haute-Italie, et dans laquelle j'ai trouvé souvent le plus bienveillant accueil.

[1] Voyez *Lettre du P. Ant.-Marie Nacchi*.

sa conduite y a toujours été très-édifiante et très-exemplaire. Elle parlait de ses malheurs avec une soumission aux ordres de Dieu, qui tirait les larmes des yeux de ceux qui l'entendaient parler. Une si rare vertu lui gagna tellement l'estime et la considération de nos Maronites, qu'ils s'empressaient tous volontiers à lui rendre les services dont ils étaient capables, et s'efforçaient de lui faire oublier ses tristes aventures. » Après quelques années de séjour à Antoura, il se présenta une occasion pour l'Europe, et cette dame en profita pour rentrer dans le sein de sa famille.

Le délégué nous fit l'honneur de nous retenir à dîner; ensuite on vint nous avertir que nos compagnons de voyage étaient arrivés, et nous attendaient sur le chemin de Zouk.

D'après les indications qu'on nous a données, il doit se trouver non loin d'ici des carrières de roches schisteuses avec de nombreuses empreintes de poissons de mer, dont on nous a montré plusieurs exemplaires à Miruba; je ne les ai pas visitées. Volney en fait aussi mention, mais il les place entre Bâtroun et Djebaïl.

Nous passâmes près de Zouk-Mikayl sans nous y arrêter : c'est la bourgade la plus considérable et la plus commerçante du Kesrouan. C'est dans ces environs qu'on fait les meilleurs vins du Liban.

Bientôt nous fûmes au bord de la mer et au milieu d'une magnifique plantation de mûriers, de patates et de cannes à sucre [1]. Je trouvai devant un khan un jeune homme qui m'adressa la parole en français : c'était un élève des Lazaristes. Il m'accompagna jusqu'à l'embouchure du Nahr-el-Kelb, dont il me fit les honneurs; il aurait bien voulu me suivre dans tout mon voyage et venir en Europe.

Le Nahr-el-Kelb, (rivière du chien), est l'ancien Lycus; son embouchure offre un des points les plus intéressants de toute cette côte.

Il est assez facile à cette époque de l'année de traverser à cheval le lit du fleuve; il forme un petit delta sablonneux entre la mer et les rochers élevés qui bordent son cours. C'est du côté du sud que se trouvent le promontoire, la voie Antonine et les inscriptions romaines

[1] Michaud raconte l'enthousiasme des croisés quand ils passèrent en ce lieu, et qu'ils trouvèrent des moissons jaunies, des orangers, des oliviers, des jujubiers, des palmiers, et une plante dont le suc était plus doux que le miel, et que les habitants appelaient *zucra*. Jusque-là la canne à sucre avait été ignorée dans l'Occident; les pèlerins la firent connaître en Europe, puis elle fut transportée en Sicile, en Espagne, à Madère, et enfin en Amérique. *Hist. des croisades*, tom. I, liv. 4. Voyez aussi *Alex. d'Aix et Jacques de Vitry*.

et égyptiennes. Il y a aussi de ce côté un petit khan où les voyageurs trouvent le café, le chibouk et un peu d'ombre.

La grande route de la Syrie, c'est le rivage de la mer; mais elle est interceptée dans quelques endroits par des rochers infranchissables : telles sont l'Echelle de Tyr et l'embouchure du Lycus. Il a fallu tailler un chemin dans le roc et combler les anfractuosités de la montagne. Ici ce travail a été fait par Antonin-le-Pieux, comme l'indique l'inscription suivante, copiée déjà par plusieurs voyageurs et que je ne transcris ici que pour constater son état actuel de conservation.

IMP. CAES. M. AURELIVS.
ANTONINVS. PIVS. FELIX. AVGVSTVS.
PART. MAX. BRIT. GERM. MAXIMVS.
PONTIFEX. MAXIM.
MONTIBVS. IMMINENTIBVS
LYCO FLVMINI CÆSIS VIAM DILATAVIT.
PER ANTONIANAM V AM.

Autrefois on voyait au-dessous ces mots :

Invicte imp. Antonine P. Félix Aug.
Multis annis impera.

Mais je n'ai pu les lire; ils sont cités dans Maundrell [1]. Les parois de ces rochers portent différentes sculptures fort anciennes et fort remarquables; elles datent de différentes époques et de différents peuples. Quelques tablettes sont entièrement illisibles; d'autres présentent des hiéroglyphes, et d'autres des caractères cunéiformes encore assez distincts. Plus haut, on retrouve les traces de l'ancienne route, et non loin de là, à 50 pieds au-dessus du niveau de la mer, des figures de huit pieds de haut, taillées dans le roc, à demi-relief, dont l'une est bien conservée : c'est un homme debout, de profil raide, revêtu d'une longue robe, coiffé d'un bonnet persan; il porte une barbe terminée en pointe, et dans sa main droite, qu'il tient élevée, il a un objet devenu méconnaissable. Cette figure, reproduite en plâtre, est exposée à la bibliothèque royale à Paris, d'après les dessins de M. Laborde. M. Léon de Laborde, dans son Voyage en Orient [2], a

[1] *Voyage d'Alep à Jérusalem*, p. 61.
[2] Chez Didot, Paris, 1838.

reproduit les dix principaux bas-reliefs du Lycus ; ils sont au nombre de quatorze : celui dont je viens de parler est le huitième. Sur le dixième il y a deux personnages, dont l'un a une tête de crocodile ; il porte une tunique courte, ses jambes sont à découvert, ses deux bras sont étendus du même côté ; près de sa tête se trouve une demi-lune. L'autre personnage, à figure humaine, est vêtu de même ; un de ses bras est étendu vers son voisin.

Sur d'autres on voit un tombeau, une colonne carrée, etc. ; plusieurs sont presqu'entièrement effacés.

Tout cela avait été déjà soigneusement copié en 1832, par les soins de M. Joseph Bonomi, et étudié par Landseer, qui a lu un intéressant mémoire sur ces antiques monuments à l'Institut royal d'Angleterre. Il fait remonter ces sculptures jusqu'à Sésostris, qui est venu aux bouches du Lycus et dans la baie de Djouni, où il s'est embarqué pour l'île de Chypre. Il attribue le premier bas-relief dont nous avons parlé à un de ces conquérants d'Assyrie, prédécesseurs de Nabuchodonosor, qui ont envahi la Phénicie et la Samarie, et qui ont voulu assimiler leurs conquêtes et leur gloire à celles de Sésostris en les éternisant par les mêmes monuments que le sein.

A la pointe du cap on voit le piédestal sur lequel se trouvait la divinité, Lycus (loup), qui a donné son nom au fleuve, et qu'on adorait en ce lieu. Les Arabes en ont fait un chien, *Kelb* : de là son nom actuel, fleuve du Chien. Sa bouche béante était tournée vers la mer, et quand le vent soufflait, elle rendait des sons mystérieux qu'on regardait comme des oracles. Pour échapper à leur funeste influence, les Arabes ont précipité la divinité dans la mer ; elle a été mutilée dans sa chute : lorsque la vague se retire, on voit au pied des rochers une masse informe, et on se demande comment des peuples intelligents ont pu mettre en elle leur confiance. On s'en étonne moins quand on voit encore aujourd'hui les peuples les plus spirituels de la terre se tourner vers des bouches béantes dont les oracles non plus ne sont que du vent : *Ephraim pascit ventum.*

Ammien Marcellin rapporte que les hommes prévoyant un déluge futur, et craignant que des connaissances acquises ne vinssent à se perdre, gravèrent sur des rochers dans des cavernes, des figures d'animaux qu'ils nommèrent hiéroglyphes, pour en conserver le souvenir : ces rochers ainsi gravés se nommaient *Syringes.* Il y en avait en plusieurs lieux[1]. Pausanias dit qu'il y avait des Syringes près

[1] Ammian., l. 23.

de Thèbes, non loin de la statue de Memnon, qui rendaient des sons harmonieux [1].

Cette tradition ne peut se rapporter au déluge universel, puisque les hiéroglyphes sont moins anciens [2].

Sur la rive droite du Lycus et à quelques centaines de pas de la mer, on trouve un pont, un moulin et les restes d'un aqueduc construit par l'émir Fakreddin. Au pied du promontoire, on avait creusé un bassin dans le roc pour obtenir du sel par évaporation, et on voit souvent le long de la côte de petits bassins naturels remplis de sel cristallisé, et qu'on croirait recouverts d'une couche de glace.

Le cours du Lycus n'est que de quelques lieues; il sort d'une caverne qui a la forme d'une voûte, et coule constamment entre des montagnes escarpées et des vallons boisés, où il conserve la fraîcheur de ses eaux. La caverne d'où il sort est remarquable par la grande quantité de stalactites qui s'y trouvent. Immédiatement au-dessus, il y a une autre grotte très-profonde, qui communique avec la première, et qui est remplie de stalactites et de stalagmites : c'est une caverne à ossements des plus intéressantes qui existent ; elle a été décrite par M. Botta [3], et elle renferme des fragments d'ossements, des coquilles et des incrustations extrêmement nombreuses. Le delta de l'embouchure du Nahr-el-Kelb paraît avoir été un port, et on remarque dans les rochers des trous creusés de main d'homme pour attacher les navires. Des excavations dans les rochers, que le niveau de la mer n'atteint plus aujourd'hui, prouvent que les flots se sont retirés, ou que ce rivage a été soulevé. La différence de niveau dans les couches du même terrain est souvent très-sensible d'une rive à l'autre.

On sait que toute cette contrée a été bouleversée par le tremblement de terre de l'année 1202, qui renversa la forteresse de Balbek, les remparts de Tripoli, de Ptolémaïs, et une quantité de villes; qui jeta sur le rivage les vaisseaux et les poissons de la mer. Les hauteurs du Liban, dit M. Michaud, s'entrouvrirent et s'abaissèrent en plusieurs endroits [4].

A l'époque où ces montagnes étaient couvertes de forêts, les eaux

[1] Pausanias, l. 1. Huet, *Demonst. evang.*

[2] Voyez D. Calmet, *Comment. sur la Gen.*, ch. 6, et dans le second volume de cet ouvrage, *Galgala*, près de Jéricho.

[3] *Mémoires de la Société géologique de France*, tom. I. *Observations sur le Liban et l'Anti-Liban*, par M. Botta fils.

[4] *Histoire des croisades*, tom. III, liv. 12.

du Lycus devaient être plus abondantes; elles en ont laissé des traces ineffaçables sur leurs bords [1].

La voie Antonine sur le promontoire du Nahr-el-Kelb n'a qu'un quart de lieue de longueur; ce passage, du temps des croisades, s'appelait le *défilé de Béryte;* il est facile d'en comprendre l'importance sous le point de vue militaire. Les croisés, après la prise d'Antioche, le franchirent sans obstacle; mais plus tard, Baudouin I[er] se rendant à Jérusalem pour recueillir l'héritage de Godefroy, y courut de grands dangers; voici comment un des abréviateurs de Foucher de Chartres rend compte de cet événement :

« Non loin de la ville de Béryte, et près de la mer, est un défilé très-étroit qu'on ne peut éviter, et où cent hommes peuvent facilement résister à cent mille et les empêcher de passer. Les habitants de Damas et d'Alep s'en étaient emparés. Les chrétiens, en arrivant, furent obligés de tirer l'épée, et dès le premier choc, les ennemis qui ne reçurent point la mort furent contraints de se retirer dans les creux des rochers et dans les montagnes. Les croisés placèrent leur camp dans l'endroit même où ils avaient commencé de combattre; car pour peu qu'ils eussent reculé, ils auraient donné à croire à l'ennemi qu'ils le redoutaient, et les infidèles, quoiqu'à demi vaincus,

[1] Voici maintenant la description de M. de Lamartine, où l'on dirait qu'il s'est imposé la tâche de remettre dans le chaos les caps, les fleuves, les langues et les dieux de cette côte phénicienne : « Après avoir traversé le fleuve (Bayruth) sur le pont romain, dont j'ai décrit l'aspect plus haut, on suit une plage sablonneuse jusqu'au cap Batroûn, formé par un bras du Liban projeté dans la mer. Ce bras n'est qu'un rocher dans lequel on a taillé, dans l'antiquité, une route en corniche, d'où la vue est magnifique. Les flancs des rochers sont couverts, en plusieurs endroits, d'inscriptions grecques, latines et syriaques, et de figures sculptées dans le roc même, dont les symboles et les significations sont perdus. Il est vraisemblable qu'ils se rapportent *au culte d'Adonis*, pratiqué jadis dans cette contrée; il avait, selon les traditions, des temples et des cérémonies funèbres près du lieu où il périt. *On croit que c'est au bord du fleuve que nous venions de traverser.* En redescendant de cette haute et pittoresque corniche, le pays change tout-à-coup de caractère. Le regard s'engouffre dans une gorge étroite, profonde, toute remplie par un autre fleuve (encore un fleuve!) Nahr-el-Kelb, le fleuve du Chien [1]. »

Ainsi le fleuve aux inscriptions n'est pas le fleuve du Chien; il doit donc y en avoir un autre à quelques pas de là, que personne n'a jamais vu, et ce serait le fleuve Adonis. Mais le fleuve Adonis, le véritable, celui où Adonis périt, est bien loin d'ici. Si, pour éclaircir tout cela, il fallait aller au *cap Batrûn*, cela nous mènerait loin; il n'y a pas de cap Batrûn, mais bien une ville de ce nom : c'est l'ancienne Bostrys; elle est à plus de 12 lieues au nord du Nahr-el-Kelb. Pour peu qu'on ajoute à tout cela l'interprétation des inscriptions grecques, latines et syriaques, on aura, certes, le tableau le plus bizarre qu'on ait jamais vu. Un auteur allemand, en parlant des vues que Pockoke a cru devoir joindre à son voyage, dit qu'elles font beaucoup de tort à son livre, parce qu'elles sont faites de manière qu'on jurerait que celui qui les a dessinées n'a jamais vu les lieux qu'il a voulu représenter : qu'aurait dit cet auteur des peintures de M. de Lamartine ?

[1] Tom. I, pag. 356.

auraient pu revenir au combat. Les hommes et les bêtes de somme passèrent la nuit sans prendre de nourriture et sans goûter le sommeil; les chrétiens feignaient de montrer de l'audace, mais ils étaient peu rassurés. Il était dangereux de rester campé, il l'était davantage de se hasarder dans le défilé, il l'était encore bien plus de se retirer et de fuir. Les chrétiens ayant ainsi perdu l'espoir de la fuite et celui de la victoire, le salut leur paraissait presque impossible. Ce fut dans cette anxiété qu'ils passèrent une nuit qui leur parut bien longue, soit par les besoins qu'ils éprouvaient, soit par l'horreur d'une mort qui leur semblait inévitable. Cette aurore qu'ils redoutaient et qu'ils désiraient tout à la fois parut enfin. Les chefs décident qu'il faut passer le défilé ou mourir glorieusement les armes à la main. Les tentes sont repliées, on charge les bêtes de somme, et, en se défendant contre les ennemis qui fondent de toutes parts, on avance vers le défilé. Les Sarrasins jettent des cris terribles, lancent des traits et des flèches, et veulent pousser les chrétiens dans le défilé pour en faire un horrible carnage. Les fidèles, près d'être écrasés par les barbares, aperçoivent dans ces gorges une petite plaine contiguë et s'en emparent aussitôt, et, redoublant d'ardeur et de courage, ils forcent les Sarrasins à une fuite précipitée. Il y eut des barbares qui, montant sur les barques, s'avancèrent précipitamment au milieu de la mer; ils semblaient croire que pour échapper au glaive des chrétiens il ne suffisait pas de quitter le rivage, mais qu'il fallait encore se dérober entièrement à la vue de ces intrépides défenseurs de la croix [1].

La rivière du Chien fait la limite méridionale du Kesrouan. Je pris congé de quelques Maronites qui nous avaient accompagnés jusque là, et du guide obligeant qui m'avait montré les antiquités du Lycus; je jetai un dernier regard sur la montagne qui avait excité en moi tant de douces sympathies, et que je quittais pour toujours.

Je n'ai passé qu'un mois dans le Liban, mais je le compterai pour un des plus heureux de ma vie. Je sais maintenant qu'il y a encore un coin, sur cette terre, où la religion, comme dans les premiers temps de l'Eglise, est le principe de toutes les actions. Là Dieu est encore Dieu, et on n'a pas encore mis à sa place les idoles enfantées par la corruption des hommes; on l'adore en tous lieux, dans les églises, dans l'intérieur des familles et sur les places

[1] Voyez *Bibliothèque des croisades*, tom. I, pag. 101.

publiques, parce qu'on croit que nous avons besoin de lui partout, et qu'il peut nous aider. Là, on ne veut pas replacer la société sur une base plus parfaite que l'Evangile; on admet la doctrine de Jésus-Christ telle qu'elle est, et on la suit. Si des prophètes inconnus y viennent annoncer des vérités nouvelles, le peuple, dans sa simplicité, les rejette, parce qu'elles ne sont pas conformes aux anciennes; il ne croit pas que plus une doctrine est récente et obscure, plus aussi elle est vraie. Il ne sait pas sacrifier sa foi à l'amour des nouveautés, ni à l'intérêt, ni à l'ambition. Il exerce l'hospitalité, la charité, la justice, comme vertus chrétiennes et non comme des inventions de notre époque. Les enfants ne sont pas des prodiges à sept ans, pour être des hommes nuls le reste de leur vie; on ne leur fait pas sucer le lait de l'orgueil pour leur faire manger le pain de la déception : ce qui est précoce chez eux, c'est la crainte de Dieu et le respect pour les parents, et cela leur reste. Ce peuple croit encore qu'il n'est pas plus permis de tout dire qu'il n'est permis de tout faire, parce que la parole pousse à l'action, et qu'il vaut mieux prévenir le mal que de le punir. Il obéit aux anciens, aux hommes constitués en dignité, parce que c'est l'ordre de Dieu; il n'a pas encore admis que l'ingratitude, la présomption et l'inexpérience sont des titres pour bien gouverner la famille et la société. Il respecte les prêtres, comme ministres du Seigneur; il n'a pas encore découvert le secret d'aimer la religion et de haïr ceux qui travaillent à la répandre. Il n'a pas autant de bibles que les biblistes, mais il a les préceptes de l'Evangile dans le cœur, et il les pratique. Il croit que l'ordre est l'état normal de la société, et que c'est être coupable que de le troubler sans cesse. Il croit beaucoup d'autres choses qu'on semble avoir oubliées en d'autres lieux, et c'est pour cela que j'aime ce peuple doux, simple, bon, croyant... et je dirai, éclairé, parce que c'est la croyance qui éclaire, et non le doute ou la négation : si les plus purs rayons du ciel n'avaient pas toujours lui sur ces montagnes, comment ce petit peuple aurait-il pu résister, pendant onze siècles, à l'invasion de la barbarie? Les barbares ont détruit Tyr, Césarée, Ephèse, Balbek, Laodicée, et cent autres villes riches et savantes, qui étalent leurs ruines au pied du Liban, tandis que les pauvres Maronites, comme les fils de Jacob, se multipliaient dans l'esclavage [1].

[1] En 1180, Guillaume de Tyr compte 40,000 Maronites.
En 1784, Volney en compte 115,000.
En 1840, Perrier 220,000.

M. de Chateaubriand, après avoir fait le tableau d'une autre république chrétienne fondée par des missionnaires au milieu des forêts du Nouveau-Monde, ajoute : « Il nous semble qu'on n'a qu'un désir en lisant cette histoire : c'est celui de passer les mers, et d'aller, loin des troubles et des révolutions, chercher une vie obscure dans les cabanes de ces sauvages, et un paisible tombeau sous les palmiers de leurs cimetières [1]. » Ce désir est aussi celui de tous les voyageurs chrétiens qui ont parcouru le Liban, et il peut dédommager les pieux habitants des injustes reproches que les autres leur adressent.

Pour aller à Beyrouth, il fallait longer la plage sur un sable extrêmement fin qui réfléchissait les rayons d'un soleil encore très-ardent, malgré la saison avancée; le vent soufflait avec violence, et jetait jusque sous les pieds de nos chevaux, à une grande distance, les flots écumeux de la mer.

En approchant de la ville, nous entrâmes dans des haies fort hautes et fort épaisses, qui entouraient des plantations de mûriers et des jardins; la *rivière de la Mort* les traverse. A notre droite est la mosquée, bâtie sur l'emplacement de la chapelle de saint Georges; ce serait ici, selon l'expression du Seigneur d'Englure, que *monsieur Saint-George occist* le serpent et délivra la fille du roi.

A une demi-lieue de Beyrouth nous passons sous les arches du pont du Nahr-Beyrouth, le *Magoras* des anciens; son lit est large, mais dans ce moment il est presque sans eau. C'est à son embouchure que, pendant la mauvaise saison, les vaisseaux stationnés devant Beyrouth viennent chercher un mouillage moins dangereux que celui de la rade. Le pont a six arches et paraît être de construction romaine; presque tous ceux qui ont été bâtis sous la domination actuelle ont été emportés par les torrents.

Les abords de la ville ont un aspect morne; les habitants qui, à l'approche du choléra, s'étaient sauvés dans les montagnes, ne sont pas encore retournés; le peu de personnes que nous rencontrons paraissent étonnées de notre arrivée. Cependant, en tout, il n'y a pas eu plus de 100 victimes sur une population de 36,000 âmes; on compte parmi les morts 60 Turcs, 30 Juifs, quelques Grecs et deux ou trois Francs, parmi lesquels une Sœur de charité; depuis sept jours, il n'y a eu qu'un seul décès.

Nous allons descendre dans un hôtel situé au milieu des jar-

[1] *Génie du christianisme.* Missions.

dins, de l'autre côté de la ville, dans la *Locanda del Signore Battista.*

21 *Septembre.* Dès le matin, ayant voulu me rendre en ville, je ne trouvai pas un muletier qui voulût m'y conduire. Impatienté d'être ainsi à la merci de ces gens, je dis au chef que je ne voulais plus de lui, et que je prendrais à Beyrouth des moucres qui voulussent me suivre; que lui et ses Arabes n'étaient pas des hommes; que trois fois déjà ils m'avaient donné des preuves de leur lâcheté, et qu'ils seraient capables de m'empêcher de voir la mer Morte et le Jourdain, comme ils m'avaient empêché d'aller à Balbek et à Damas. Là-dessus il me fit mille promesses; il m'assura que maintenant il me suivrait jusque dans la mer, si je le désirais; que le drogman avait mal rendu ses réponses, et qu'il me suppliait de mettre encore une fois leur courage à l'épreuve.

Ces raisons me touchèrent fort peu, car j'étais bien convaincu qu'il serait tout aussi poltron après ma semonce qu'avant; mais ce qui me détermina à le garder fut qu'après avoir pris des renseignements on me dit que certainement je ne trouverais pas mieux; que tous les moucres étaient aussi arabes que ceux que j'avais, attendu que les autres nations ne font pas ce métier; que la seule chance que je courais était de tomber sur des fripons, tandis que ceux-ci étaient au moins honnêtes.

J'allai en ville; un muletier vint avec moi jusqu'à la porte, mais son courage s'arrêta là. Ayant dit la messe chez les PP. Jésuites, un d'eux voulut bien me servir de guide et d'interprète. Ils ne sont que trois; le supérieur était absent, les deux autres sont français; ils sont très-instruits, très-aimables et, à la lettre, pauvres comme des rats d'église. Que font-ils à Beyrouth? ils étudient l'arabe, exercent le saint ministère et tiennent une école de petits enfants. Dans les universités, si des professeurs savaient la moitié des langues que possèdent ces deux maîtres d'école, ils se feraient passer pour des savants; ceux-ci ne se doutent pas qu'ils savent quelque chose: c'est si commun parmi eux!

Je voulus faire des visites aux consuls généraux de France et d'Autriche, mais ils étaient absents; j'allai ensuite chez les Sœurs de la charité. Ces religieuses sont ici assez nombreuses, et elles font construire une belle maison dans un jardin à la porte de la ville. Elles sont extrêmement aimées et respectées par toute la population, et elles ont rendu les plus grands services pendant la durée

de l'épidémie; elles allaient soigner les malades dans toutes les maisons, sans distinction de croyance, et les autorités turques les ont même chargées du soin des prisons. Une d'elles étant morte, victime de son dévouement, toute la ville a voulu assister à son enterrement. Jamais on n'avait vu, à un convoi funèbre, les Grecs, les Juifs, les Turcs, les Arabes, les catholiques confondre leurs prières et leurs larmes; cet honneur unique était réservé à l'humble fille de saint Vincent de Paul, qui confond tous les hommes dans l'immensité de sa charité.

Ces jours derniers, après l'arrivée du nouveau pacha, les autorités ont été changées; plusieurs de ces fonctionnaires ont témoigné à la supérieure le chagrin qu'ils ont de quitter Beyrouth, en ajoutant que leur seul regret était d'être transférés dans une ville où il n'y a pas de Sœurs de charité. Un d'eux, qui avait eu le choléra, et qui avait été soigné par la supérieure, l'a suppliée, en la quittant, de lui permettre de demeurer en correspondance avec elle. Il ne faut pas oublier que ce sont des Turcs qui expriment de pareils sentiments, et qui demandent quelquefois à ces religieuses si elles sont descendues du ciel, ne comprenant pas que des femmes de la terre puissent porter à leurs semblables une affection aussi angélique. On l'a dit, et il faut le redire bien haut : *Si les anges du ciel se manifestaient à la terre, pourraient-ils se montrer à l'humanité sous des apparences plus dignes de leur céleste nature?*

En écrivant ces lignes, j'ai le cœur brisé, et je sens la rougeur de la honte me monter au visage en songeant à ma patrie. En Syrie, sous le joug du croissant, des peuples que nous appelons barbares, non-seulement laissent à de saintes filles toute liberté pour exercer leur ministère de charité, mais ils joignent encore leur reconnaissance et leur admiration à celle de toute la terre, qui n'a jamais vu plus de vertu et plus de dévouement; en Suisse, au contraire, dans le centre de l'Europe, les filles de saint Vincent de Paul ont été indignement expulsées de ce pays de *liberté* et de *tolérance*...... et les mânes des fondateurs des républiques helvétiques ne se sont pas levées de leurs tombes pour protester contre ce triple attentat fait au christianisme, à la civilisation et à des femmes!

Le nouveau gouverneur de Beyrouth, Vamig-pacha, est allé plus loin encore que son prédécesseur : comme le gouverneur de Smyrne, il a assuré aux Sœurs de charité une somme mensuelle pour la création d'une ambulance et d'un dispensaire.

L'exemple des Sœurs de charité devrait servir à inspirer un peu

de courage aux prêtres arabes catholiques, que j'ai vus sous l'impression de la peur, comme tous ceux de leur nation : cette peur ne va pas, sans doute, jusqu'à refuser les sacrements aux mourants, mais ils confessent les malades à distance, se tenant sur le seuil de la porte, et prenant toutes sortes de précautions ridicules et peu dignes de ministres de la religion. Je crois devoir rappeler ici que ces prêtres sont mariés, sans prétendre cependant que ce soit la seule cause de leur étrange conduite.

J'avais espéré trouver des lettres de l'Europe à Beyrouth : je n'ai pas eu ce bonheur. On ne sait pas ce qu'une seule ligne d'une écriture connue a de prix à cette distance, et dans un temps où la face du monde dépend d'un *tour de main*, où la vie et la fortune de tant de milliers d'hommes est chaque jour exposée ou compromise. Je sais qu'on ne m'a pas oublié, et que des prières ferventes demandent à Dieu qu'il me protége dans mon pèlerinage ; cette pensée me rend toute ma confiance : dans dix jours je serai à Jérusalem ; pour atteindre ce but, on peut bien supporter quelques privations, et il est permis de s'exposer à quelques dangers.

Cette seconde partie de mon voyage sera toute différente de la première : dans le Liban, des montagnes arides converties en campagnes fertiles ; des sources à chaque pas ; une population active, amie, accueillante, chrétienne ; des villages sur toutes les hauteurs ; partout de la vie, de la prospérité, de la foi : en Palestine, des montagnes aussi, mais nues et désolées ; souvent des plaines immenses sans un seul habitant ; des rivières desséchées, des villages abandonnés, des ruines sur tous les rivages, des sépulcres brisés sur toutes les collines ; quelques masures faites avec la poussière des plus opulentes cités du monde, dont les farouches habitants repoussent ou pillent les voyageurs : voilà tout ce qu'on rencontre de Sidon jusqu'à Gaza, et des bords de la Méditerranée à la mer Morte.

Plusieurs chemins conduisent de Beyrouth à Jérusalem, selon les goûts des voyageurs et le temps dont ils peuvent disposer. J'aurais repris volontiers la voie de Damas, mais elle m'était fermée par le même motif que la première fois. La voie de mer est la plus courte, quoiqu'il n'y ait pas de bateau à vapeur : d'ordinaire on met deux jours de Beyrouth à Jaffa ; mais on est à la merci du vent, et, ce qui est bien autrement désagréable, d'un équipage arabe sur un mauvais bâtiment sans pont ni cabine, encombré de marchandises et de passagers. Ce mode de voyager est très-économique ;

mais on est transporté à Jaffa comme un ballot de coton, et on ne voit, de cet intéressant rivage, que la ligne grisâtre des montagnes de la Judée. Nous nous décidâmes à longer toute la côte par terre : nous étions assez nombreux pour n'avoir pas à nous inquiéter des récits alarmants qu'on nous fit sur le peu de sûreté des routes. Notre caravane fut augmentée encore par notre excellent chancelier du consulat d'Autriche, le baron Baum, qui n'avait pas encore été à Jérusalem, et qui voulut profiter de cette occasion. J'allai passer la soirée à sa maison de campagne, et il fut convenu que nous partirions le surlendemain. Il était nuit depuis deux heures quand je m'en retournai chez moi; il me donna un domestique pour me reconduire. Après avoir circulé longtemps entre des haies de jardins, je m'aperçus que mon guide me conduisait à Beyrouth, et je cherchai à lui faire comprendre où je logeais; ce fut en pure perte : il ne savait que l'arabe, et il continua son chemin. Je fus donc obligé d'en venir à la langue universelle, à celle des signes; mais n'étant pas compris non plus, je lui tournai le dos, et pour lui faire voir que sa direction ne valait rien, j'en pris une toute opposée. Nous marchâmes ainsi quelque temps, aussi entêté l'un que l'autre. A la fin, craignant sans doute une dure correction du cavas du consulat, il vint me rejoindre en murmurant; mais au lieu de me conduire, il me suivit. Sa lanterne m'était d'un petit secours dans des chemins que je ne connaissais pas, au milieu d'un dédale de buissons, d'arbres, de haies et de jardins. Voyant bien qu'il me serait impossible d'arriver par une ligne droite, je me dirigeai, en franchissant tous les obstacles que je rencontrais, vers la grand'route, que je connaissais, et qui longe le bord de la mer. J'avais à peine fait quelques pas dans un enclos, que je fus assailli par un gros chien qui le gardait : la lanterne de mon guide, et surtout une petite massue qu'il avait prise par précaution, me furent fort utiles; mais un instant après, deux coups de feu partis de derrière une haie m'apprirent que j'étais en contravention, et qu'on me prenait pour un voleur. N'ayant aucun moyen de m'expliquer, je me hâtai de sortir d'un lieu si dangereux. Enfin je rejoignis la route. Cependant je ne fus pas au bout de mes peines : le chemin, assez étroit et fort irrégulier, est à peine praticable de jour; la berge est haute, à pic, et au-dessous la mer et des brisants; ce chemin me mena dans une allée épaisse et épineuse : c'étaient des nopals. Je venais de m'y engager lorsque je vis venir à ma rencontre un gros réverbère qui prenait toute la largeur du chemin, et qui était suivi d'une nombreuse famille qui regagnait,

comme moi, son gîte. Un prêtre en faisait partie; il voulut me baiser la main, tous les autres l'imitèrent; tandis que je cherchais à m'en défendre en reculant, je sentis les nombreuses piqûres des nopals dans lesquels je m'étais enfoncé. Je n'avais plus que deux pas jusqu'à l'hôtel, et j'eus le malheur de tomber encore au milieu de nos mules, qui, égayées par un jour de repos, prenaient leurs ébats à la porte de l'auberge.

22 *Septembre.* La journée fut en grande partie employée à faire des emplettes pour ce nouveau voyage. Un magasin tenu par un Français, à l'entrée du port, abrége singulièrement les courses; on y trouve tout ce dont on a besoin, et à des prix modérés.

Comme nous sommes tout près du pays des Druses, c'est ici le lieu d'en parler.

C'est seulement à la hauteur de Beyrouth, dans la contrée appelée Schuf, qu'on commence à trouver des Druses, mêlés aux Maronites, et vis-à-vis de Saïda; ils sont très-nombreux dans le Djebel-el-Drus, où ils ont 37 bourgs et 211 villages. Je dirai seulement quelques mots de leur origine, de leur histoire et de leur religion; pour connaître ce peuple à fond, il faut étudier l'ouvrage intitulé : *Catéchisme des doctrines de la religion des Druses*, par Basile, évêque de Sidon, et celui de M. Sylvestre de Sacy.

Les Fathimites venaient de consolider leur pouvoir sur l'Egypte, l'Arabie et la Syrie, lorsque Hakem devint khalife à l'âge de 11 ans, pour le malheur de ces pays et la honte de l'humanité. A Jérusalem, nous aurons à déplorer ses sacriléges dévastations; ici, je ne fais mention que de sa démence. Un jour ce monstre voulut se faire reconnaître comme dieu, et il trouva aussitôt seize mille adorateurs : tant il est vrai qu'il n'y a pas de limite à la dégradation des hommes. Un Turc dépravé, surnommé Durzi, fut le premier prophète de cette religion scandaleuse, et c'est de lui que les Druses ont pris leur nom; encore aujourd'hui, ils conservent religieusement sa mémoire, quoiqu'ils aient supprimé, en grande partie, les infamies de son culte. Hakem fut assassiné; mais sa religion allait si bien aux sales appétits de ses sectateurs qu'ils préférèrent s'exiler plutôt que de se soumettre aux avis et aux menaces de son successeur pour les faire revenir à l'islamisme. C'est alors qu'ils se réfugièrent dans le Liban, au commencement du onzième siècle. Les Maronites, qui avaient lutté avantageusement contre tant de peuples, et qui étaient demeurés seuls possesseurs de leurs montagnes, firent tous leurs efforts pour

repousser ces nouveaux envahisseurs ; mais ils furent contraints de partager avec eux, et ils leur cédèrent une partie de leurs terres. Ce fut là une des plus grandes calamités qui aient jamais affligé les malheureux chrétiens du Liban. Depuis cette époque jusque dans ces derniers temps, les Druses, par leur perfidie, leurs cruautés et leurs lâches trahisons, ont figuré d'une manière funeste dans l'histoire de ces contrées.

L'émir Béchir a exercé contre eux de terribles représailles, ou plutôt il a immolé une grande partie de cette nation à son ambition inquiète et jalouse. Les Druses étaient plus de cent mille autrefois ; aujourd'hui ils sont réduits à soixante mille. *Il y a du sang entre les deux nations ;* toute la diplomatie du monde pourra difficilement prévenir de nouvelles collisions.

Ce que l'on sait de la religion des Druses est plein de mystères et de contradictions ; ils l'ont changée eux-mêmes plusieurs fois, et il paraît qu'ils ne se font pas scrupule de la modifier encore selon les circonstances ; il y a aussi différentes sectes parmi eux : de là une si grande divergence d'opinions dans les auteurs qui en ont parlé.

Voici quels sont les points principaux de leur croyance :

Dieu s'est incarné dix fois, la dernière dans Hakem, le khalife. Hakem reviendra au jour du jugement, et il régnera par la force et l'épée. Les signes de sa venue seront la discorde des rois et le triomphe des chrétiens sur les musulmans.

Ce jour là, Hakem récompensera ses adorateurs en leur donnant de l'or, de l'argent, l'empire et la royauté : les uns seront sultans, les autres émirs, les autres pachas, selon leurs mérites.

Les renégats deviendront esclaves des croyants ; leur nourriture et leur boisson seront amères ; ils auront sur la tête un bonnet de peau de cochon, et Hakem leur passera, à travers l'oreille, un anneau de verre noir qui les brûlera en été et les gèlera en hiver. La punition des Juifs et des chrétiens sera la même, seulement un peu moins rigoureuse.

Il y a cinq prophètes, le premier est Hamsé. Hamsé est l'auteur de l'Evangile ; l'Evangile est fondé sur la sagesse éternelle. Les autres prophètes de l'Ancien Testament ne sont qu'une succession d'esprits identiques.

Les pieds de la sagesse sont Jean, Marc et Matthieu ; ils ont prêché pendant sept ans.

Le nombre sept est un nombre saint : il y a sept cieux, sept

terres, et sept planètes; sept jours dans la semaine, et sept ouvertures au visage de l'homme; le hadji fait sept fois le tour de la Kaaba; Hakem a porté sept ans des vêtements noirs, pendant sept ans il a laissé croître ses cheveux, et pendant sept ans il n'a monté que des ânes; Hamsé, fils d'Ali, a paru sept fois aux hommes et il a porté sept différents noms.

Les Druses se divisent en deux classes; celle des *initiés* ou *intelligents*, et celle des *non initiés* ou *ignorants;* ceux qui meurent sans être initiés ne participent point aux récompenses éternelles. Les femmes peuvent être initiées, et avoir part au salut futur.

La sagesse doit être cachée, parce qu'elle renferme les secrets ou les *quittances* du Seigneur. Les pyramides ont été bâties pour conserver les *quittances* des hommes.

Les Druses admettent une espèce de métempsychose. Ils ne prononcent point le nom de Dieu. Ils n'ont pas de mosquées; leurs assemblées sont secrètes. Ils se réunissent toutes les trente nuits, soit dans une maison, soit sur une colline, soit sous un arbre vert. Leurs prêtres se nomment *akals.*

Les frères se reconnaissent par cette salutation : *Sème-t-on dans votre pays de la graine de myrobolan?* Il faut répondre : *Oui, on la sème dans le cœur des croyants.*

Les Druses n'épousent qu'une femme; mais les liens de famille n'existent pas chez eux : le père, la mère, les enfants se quittent sur le plus léger motif. Rien ne prouve que les désordres honteux qui ont souillé leur origine existent encore parmi eux.

Ils ont conservé le Koran et plusieurs cérémonies des musulmans; l'Evangile est pour eux un livre divin; Hamsé a enseveli le corps du Messie, puis il l'a enlevé, en disant qu'il est ressuscité : tout cela pour pouvoir dire tour à tour aux musulmans et aux chrétiens : « Nous sommes des vôtres. »

L'émir Béchir était la personnification complète de cette nation amphibie : issu d'une famille d'origine musulmane, mais qui avait adopté la religion des Druses, il se fit catholique; il avait dans son palais une mosquée et une chapelle, et probablement toutes les trente nuits il était sous l'arbre vert des Druses; car les Druses, les Turcs et les Maronites soutiennent tous également qu'il était de leur religion.

Il est hors de doute que les Druses rendent un culte à un *veau d'or,* soit qu'ils aient conservé cette tradition du bœuf Apis des Egyptiens, ou du veau d'or des Hébreux.

Au reste, les Druses exercent l'hospitalité; ils paraissent chagrins, fiers, et sont d'excellents soldats.

Dans notre siècle d'aberrations, il s'est trouvé de grands écrivains pour réhabiliter la mémoire des hommes qui ont le plus déshonoré l'humanité : comme Robespierre et Danton, Hakem a eu ses panégyristes; les Druses, ses sectateurs, devaient aussi avoir les leurs. On a vu, dans ces derniers temps, que tous ceux qui se sont signalés par leurs tendances anti-chrétiennes ont pris parti pour les Druses contre les Maronites.

CHAPITRE XIII.

De Beyrouth à Tyr.

Départ de Beyrouth pour Jérusalem.— Un khan.— Sarcophages de Léontopolis.— Deïr-el-Kamar. — L'embouchure du Tamour. — Ire. — Eglise dévastée par les Druses.— Le prophète Jonas.— Deïr-Mokallès.— Lady Stanhope et M. de Lamartine.— Saïda. — Son origine.— Son histoire.— Son état actuel.— Le khan français.— Scandale de la paroisse grecque.— Milliaire romain.— Chemin de Saïda à Sour.— Fontaine d'El-Borok.— Grottes d'Adnoun.— Sarepta.— Des ports-d'armes et des passe-ports.— Le Nahr-Kasmieh.— M. Farah.— Sour.— Prophéties.— Leur frappant accomplissement. — L'évêque grec Canatios.— Pourpre de Tyr.— Ruines et désolation.

23 *Septembre*. De Beyrouth au mont Carmel les étapes sont indiquées par les villes de Saïda, Sour et S.-Jean-d'Acre; si l'on voulait forcer un peu cette dernière journée, on pourrait aller coucher au couvent du mont Carmel, à quatre lieues au-delà de S.-Jean-d'Acre. Mais pour atteindre chacune de ces stations, il faudrait partir de grand matin, tandis que nous ne nous mîmes en route qu'à onze heures : il nous fallut demeurer à moitié chemin. Le baron Baum avait pris les devants, il nous attendit à Saïda.

Après être sorti de Beyrouth, on entre bientôt dans le désert de sable qui s'étend de l'autre côté de la presqu'île, vers le sud-est; à gauche, on a la magnifique forêt d'oliviers du village de Sciouffat, qui fournit de l'huile à tout le Liban. Derrière, sur la montagne, se trouve Mar-hanna, un des couvents les plus considérables des Grecs, que Volney a habité et longuement décrit dans son *Voyage en Syrie*.

A trois lieues et demie de Beyrouth est un petit khan tenu par des Druses; nous y fîmes une halte. Comme nous allons en trouver assez fréquemment le long de la côte, et qu'il y a peu de différence entre eux, je vais décrire celui-ci. Le khan répond assez mal à l'idée que nous avons d'une auberge; ce n'est qu'une mauvaise échoppe où les voyageurs sont toujours sûrs de trouver un peu d'ombre et une eau tiède et bourbeuse. Ce sont quatre murs

enfumés, surmontés d'une terrasse; sur un des côtés est un avant-toit fait avec des branches d'arbres; c'est là que s'établissent les voyageurs sur des nattes ou sur leurs tapis : il serait impossible de pénétrer dans l'intérieur; les mules et les chameaux se rangent alentour; pendant que les moucres vont puiser de l'eau dans une marre voisine ou qu'ils allument du feu et préparent les narghilés, on déploie ses provisions, qui consistent dans un peu de viande froide et quelques œufs durs. On peut avoir assez généralement des galettes et du café, et, dans cette saison, des raisins. Tout le monde fume et prend ce café épais et parfumé qui est le seul rafraîchissement qu'on trouve dans le Levant.

Pendant que nous jouissions de cette frugale hospitalité, je vis un milan qui planait sur le coteau voisin; malgré l'ardeur du soleil, j'allai à sa poursuite pour essayer les armes que mes compagnons s'étaient procurées à Beyrouth; à mon grand étonnement, je me trouvai bientôt au milieu d'une immense quantité de tombeaux disséminés sur toute la colline. Ce sont des sarcophages en pierre, détachés, ressemblant à nos cercueils; tous sont ouverts, un grand nombre sont brisés. Evidemment une grande ville doit avoir existé sur cette plage. L'*Itinéraire* de Jérusalem, Strabon, Pokoke, parlent de Porphyrion et de Léontopolis (*la ville des lions*), qu'ils placent entre Béryte et Sidon. La carte de Berghaus indique Léontopolis sur le revers de la presqu'île de Beyrouth, entre la mer et son désert de sable; cette vaste nécropole est une preuve plus certaine de l'emplacement de cette ville, qui paraît avoir porté ces deux noms.

Nous continuâmes notre route au bord de la mer; plusieurs villages druses sont échelonnés sur les flancs de la montagne. Bientôt on voit *Deïr-el-Kamar*, (*le couvent de la lune*), capitale des Druses, et ancienne résidence de l'émir Béchir. C'est un gros bourg avec ses palais abandonnés, où l'on trouve pêle-mêle une mosquée, une église, un harem, des cours, des galeries, des jardins, également silencieux et tombant en ruines. Voyez les magnifiques descriptions que faisaient hier encore M. de Lamartine et tant d'autres voyageurs, de ce palais mauresque, de ces tours percées d'ogives, de ces trois cents chevaux hennissants, de ce luxe d'esclaves, de ces costumes éclatants, de ces bassins et de ces pavés de marbre : tout cela est à moitié détruit, et sous peu, il en restera moins que de l'ancienne nécropole de Léontopolis.

Sur une autre colline est Dptédin, habité naguère par les autres princes de la famille Schehab, dont nous avons vu les débris dans

le Liban ; leurs palais vides s'écroulent comme ceux du grand-émir.

Vers le soir nous arrivâmes près de la rivière Tamour, ou Nahr-el-Kadi : c'est le Tamyras des anciens ; il est à peu près à mi-chemin entre Beyrouth et Sidon. Nous le passons facilement à gué, près d'un pont construit par l'émir Béchir, et qui est à moitié emporté. Presque tous les ponts qu'on rencontre sont brisés ; chaque hiver on a à déplorer la mort de quelques personnes qui se noient en traversant ces torrents, et le gouvernement ne fait rien pour rétablir les seules voies de communication de ces rivages.

Tous les torrents de cette côte forment dans la saison des pluies des cours d'eau considérables ; descendant avec impétuosité des montagnes, ils parviennent à la plaine en causant plus de ravages qu'ils ne procurent de fertilité, parce qu'aucune digue n'est opposée à leur fureur.

Le Nahr-el-Kadi, comme toutes les rivières de Syrie, est arrêté à son embouchure par une barre de sable, et il forme à quelques pas de la mer une espèce d'étang, dont les eaux ne s'écoulent que par un étroit passage pratiqué dans le sable ; des pêcheurs ont garni cette ouverture de filets, et il est impossible au plus petit poisson d'échapper.

Strabon parle d'un temple élevé à Esculape près de ce fleuve ; je n'en ai plus trouvé la moindre trace. Tandis que je parcourais ses rives, et que j'admirais ses roseaux élevés et ses lauriers-roses fleuris, nos tentes avaient été dressées tout près de son embouchure, à quelques pas de l'étang, sur un sable profond et humide.

Si les Arabes ont peur du choléra, moi, je crains la fièvre. La fièvre intermittente est incontestablement le plus grand ennemi que les voyageurs aient à redouter dans l'Orient : l'eau qu'on boit, l'air qu'on respire, la terre sur laquelle on se couche, les fruits, le soleil, la fatigue, le chaud du jour et la fraîcheur de la nuit, tout cela, sans des précautions continuelles, peut occasionner une maladie souvent mortelle, et qui, dans les cas les plus heureux, ne laisse qu'une santé affaiblie, décrépite, qui n'est plus, selon l'expression de Volney, qu'une convalescence. Certaines localités en Europe, notamment les maremmes de la côte d'Italie, et les plaines marécageuses de la Basse-Hongrie, exhalent en été, comme les rivages de la Syrie, ces émanations délétères, si funestes à ceux qui les habitent.

Il était tombé une forte pluie pendant la matinée, et le sable

inconnue, inhabitée, protégé seulement par une toile légère que le vent à tout moment menaçait d'emporter; la mer mugissait si près de nous que j'entendais jusqu'au sifflement de la vague expirante qui glissait sur la grève, et qui semblait devoir arriver jusqu'à nous; mais Dieu a donné des barrières à la mer, on peut dormir sans crainte sur son rivage. Etre menacé par tous les éléments à la fois, n'avoir qu'une tente pour abri, quelle frappante image de la vie! et c'est en cela que nous nous confions!

L'orage était devenu si violent qu'il nous fallut faire usage de nos parapluies; nos malles rangées autour de nous étaient un faible rempart contre des torrents d'eau qui pénétraient de partout. Si la fièvre avait voulu venir, l'occasion était belle. Nos tentes, dans ce moment, me rappelaient ces maisons de Rhodes et de Chypre construites en terre et bonnes pour l'été seulement; aux premières pluies, elles se crevassent et se dissolvent, de sorte que lorsqu'on fait des visites il faut se munir de sabots élevés et de parapluies pour demeurer dans les appartements. Notre appartement à nous s'était converti en lac; mais cela ne dura qu'autant que dure un orage : le beau temps se rétablit, et le matin nous nous hâtâmes d'en profiter. Ce fut le seul désagrément que nous amena l'équinoxe.

24 *Septembre*. C'était un dimanche, et nous avions mal pris nos mesures pour trouver une église : il n'y en avait pas dans les environs; de bonne heure, monseigneur Pompallier, M. Mehaseb et moi, accompagnés de quelques muletiers, nous nous mîmes en route pour en chercher une. Nous suivions le pied de la montagne; vers huit heures, nous vîmes sur la partie antérieure d'un monticule garni de mûriers, un de ces grands bâtiments carrés qui décèlent chez les Maronites une église ou un couvent; il y avait sur toutes les collines environnantes une quantité de maisons éparses : c'était effectivement un de ces malheureux villages maronites perdus au milieu des Druses; il s'appelle Ire, je ne l'oublierai jamais.

C'était l'heure où les habitants de ce village attendaient un prêtre pour leur dire la messe; ils étaient pour la plupart assis devant leurs maisons, et ils nous aperçurent facilement nous dirigeant vers leur église. Voyant de loin que nous étions des ecclésiastiques, ils vinrent de tous côtés, hommes et femmes, et bientôt toute la paroisse fut réunie, quoiqu'on n'eût annoncé d'aucune autre manière notre arrivée. Tout le monde vint au devant de nous; mais je remarquai sur toutes les physionomies une expression de tristesse que je n'avais

vue nulle part ailleurs. Je ne savais si je devais l'attribuer à la peur du choléra ; mais ces bonnes gens, qui nous avaient vus venir dans la direction de Beyrouth, et qui fuyaient tout ce qui provenait de cette ville, n'avaient pas craint de nous baiser la main.

L'église était fermée, il fallut assez de temps pour aller chercher la clef; enfin la porte s'ouvrit. Dieu! quelle désolation! Tout était brisé, dévasté, brûlé ; les autels étaient en pièces, les tableaux percés de coups de sabres, les statues des saints mutilées, partout on voyait des marques d'indignes profanations : tout cela était l'œuvre des Druses. Dans la dernière guerre, ils étaient venus fondre sur ce malheureux village, et ils l'avaient détruit; le curé avait été massacré sur le seuil de son église ; il n'a pas encore de successeur : chaque dimanche un prêtre qui dessert une autre paroisse dans la montagne, éloignée de trois lieues, vient dire la messe ici; aujourd'hui on l'attendait, il n'est pas venu. Nous nous estimions heureux de pouvoir le remplacer. Nous nous mettons donc en devoir de rassembler ce qui nous est nécessaire. On avait redressé les débris du maître autel ; un crucifix était appuyé contre le mur, et une petite planche, sur laquelle étaient tracées des croix avec de l'encre, servait de pierre sacrée. Nous trouvâmes enveloppées dans des lambeaux d'étoffe une aube, une chasuble, une étole ; mais il n'y avait ni calice, ni hostie, ni cierges, ni nappes... Les Maronites, pleins d'anxiété, nous aidaient dans nos recherches ; ils furent profondément affligés quand ils virent que cela ne suffisait pas : il paraît que le prêtre de la montagne, comme les missionnaires du Nouveau-Monde, apporte avec lui ce qui lui est le plus indispensable.

Il fallut nous contenter de faire quelques prières au pied de l'autel : M. Mehaseb, agenouillé près de nous, en fit quelques-unes en arabe ; ces bonnes gens chantèrent des litanies, et la cérémonie finit par la bénédiction donnée par l'évêque : en voyant leur recueillement, leur piété, leurs malheurs, je fus touché jusqu'aux larmes.

Nous voulions partir, lorsqu'un homme vint nous apporter, pour le baptiser, son enfant, qui était né pendant la nuit ; il avait apporté en même temps deux poissons : il nous les offrit, et nous eûmes de la peine à lui faire accepter la valeur. Nous adressâmes à ces braves gens quelques paroles de consolation, que M. Mehaseb traduisit en arabe, et ils nous reconduisirent jusqu'au milieu de la colline.

En nous approchant de la mer pour attendre ceux de nos compagnons qui étaient demeurés en arrière, nous trouvâmes un petit monument qu'on prendrait de loin pour une mosquée ; il est au

qu'une femme superbe et fantasque, était trop faible pour supporter sans bruit plutôt ses mécomptes que ses malheurs. Elle est morte en 1839.

On a beaucoup parlé de ses prédictions à M. de Lamartine, et on a cru trouver leur parfait accomplissement dans la révolution de Février. Voici cette prophétie; si elle a réellement rapport à l'avénement de la République, on conviendra qu'il n'y a pas un député, pas un garde national, pas un journaliste, qui ne puisse se l'appliquer comme chacun des membres du gouvernement provisoire.

« L'Europe est finie, a dit la Sibylle de Djoun; la France seule a une grande mission à accomplir encore; vous y participerez, je ne sais pas encore comment; mais je puis vous le dire ce soir, si vous le désirez, quand j'aurai consulté vos étoiles[1]. »

Quand la nuit fut venue, on apporta les pipes, nous dit M. de Lamartine, « et le salon fut bientôt rempli d'un tel nuage de fumée, que la figure de lady Stanhope ne nous apparaissait plus qu'à travers une atmosphère semblable à l'atmosphère magique des évocations. »

Comme il y avait trop de fumée pour voir les étoiles, nous avons perdu le reste de la prophétie.

Lady Esther un jour pourtant a été mieux inspirée : c'est lorsqu'elle a dit à M. de Marcellus ces paroles remarquables :

« Reverrez-vous l'Angleterre? » lui avait demandé le voyageur : « Non jamais, répondit-elle avec feu; votre Europe! elle est si fade! laissez-moi dans mon désert. Qu'irais-je faire en Europe? voir des nations dignes de leurs chaînes, et des rois indignes de régner? *Avant peu, votre vieux continent sera ébranlé jusqu'à sa base.* Vous avez vu Athènes; vous allez voir Tyr : voilà ce qui reste de ces nobles républiques protectrices des arts, de ces monarchies reines de l'industrie et des mers. Ainsi sera l'Europe. Tout y est usé. Les rois n'ont plus de race; ils tombent emportés par la mort ou par leurs fautes, et se succèdent en dégénérant. L'aristocratie, bientôt effacée du monde, y donne sa place à une bourgeoisie mesquine et éphémère, sans germe ni vigueur. Le peuple seul qui laboure garde encore un caractère et quelques vertus; tremblez, s'il connaît jamais sa force. Non, votre Europe me fatigue; je détourne l'oreille aux derniers bruits qui m'en viennent, et qui expirent bien affaiblis sur cette plage isolée; ne parlons plus de l'Europe : j'ai fini avec elle. »

Il y a trente ans que la Sibylle de Djoun a rendu cet oracle; nous

[1] *Voyage en Orient.*

savons si une grande partie est déjà accomplie, et nous voyons le reste s'accomplir chaque jour.

C'est au pied de ces collines, au bord de la mer, que se trouvaient Misréphoth-maïm (*cuisson des eaux*), où étaient des bassins dans lesquels on faisait évaporer les eaux de la mer pour en obtenir du sel; c'est jusqu'ici que Josué poursuivit les nombreuses armées des Chananéens après les avoir défaites près des eaux de Mérom : « Et » Jéhovah les livra aux mains d'Israël. Ils les frappèrent et les » poursuivirent jusqu'à la grande Sidon, et jusqu'à Misréphoth-» maïm. » (Jos., XI, 8.) C'est ici que commence la Palestine.

En approchant de Saïda, on rencontre la rivière d'*Aoula*, qui fournit ses eaux abondantes à la ville et à ses frais jardins. Une cavalcade composée du baron Baum, d'un médecin français établi à Saïda, et de quelques personnes du consulat d'Autriche, vint à notre rencontre ; il était trois heures quand nous arrivâmes dans la ville. Monseigneur Pompallier et moi nous allâmes demander l'hospitalité aux PP. Franciscains, tandis que nos compagnons allèrent camper aux bords de la mer.

Je me rendis chez M. Catafague, consul d'Autriche ; il s'était mis en quarantaine, c'est-à-dire que, par crainte du choléra, il s'était renfermé chez lui, et ne voyait personne ; il voulut bien faire une exception en ma faveur. Le médecin français, qui était venu à notre rencontre, eut ensuite la bonté de me servir de guide, et je parcourus la ville avec lui.

Me voilà dans la capitale des Phéniciens ; cette antique Sidon, la reine des mers, dont le nom est répété avec tant de gloire dans les annales du monde ; qui a eu pour filles Tyr et Carthage, et qui nous a donné les plus importantes découvertes : celle de la navigation, et, selon quelques auteurs, celle de l'écriture. Homère parle des Sidoniens comme d'un peuple *habile en toutes choses;* les prophètes exaltent sa grandeur et prédisent sa ruine.

On attribue la fondation de cette ville à Sidon, fils aîné de Chanaan et petit-fils de Cham. Justin pense que son nom, qui, en syrien, signifie *pêche*, lui vient de l'abondance de poisson de cette côte [1]. Selon le partage que fit Josué de la terre de Chanaan, cette ville échut à Aser ; la frontière de cette tribu s'étendait jusqu'à la grande Sidon, et se terminait à Achzib. (Jos., XIX, 28.) Les peuples que les auteurs grecs appellent Phéniciens sont désignés sous le nom

[1] Quia piscem, inquit, Phenices Sidon vocant. *Lib.* 18.

de Chananéens dans l'Ecriture, qui est pleine des guerres livrées entre Chanaan et Israël; guerres d'extermination si l'on veut, mais qui n'étaient que le châtiment de l'idolâtrie, infligé par les Israélites à qui Dieu avait commis le ministère de ses vengeances. Les principales divinités des Sidoniens étaient Baal et Astarte, ou le Soleil et la Lune. Les Hébreux ont souvent imité l'idolâtrie des Phéniciens, surtout depuis le règne d'Achab, qui avait épousé Jézabel, fille d'Etbaal, roi des Sidoniens.

Les Sidoniens devinrent célèbres entre tous les peuples de l'Orient par leur industrie, leur activité, et surtout leur commerce, qui s'étendait sur la moitié du monde. Outre l'invention de la navigation et de l'écriture alphabétique, on leur attribue celle de l'art de faire le verre, de la menuiserie, de la taille des pierres, la sculpture du bois : « Il n'y a personne parmi nous, écrivait Salomon à Hiram, » qui sache couper le bois comme les Sidoniens. » (III. Rois, v, 6.) Les plus habiles ouvriers qui travaillèrent à la construction du temple de Jérusalem étaient de Tyr et de Sidon; quelque temps rivale de Tyr, qu'elle avait fondée, elle lui fut soumise ensuite, et passa sous la domination de Cyrus, d'Alexandre et des Romains.

L'abbé Millot regarde comme fabuleuse la touchante histoire d'Abdalonyme, ce prince de Sidon qui travaillait la terre lorsque les envoyés d'Alexandre le Grand vinrent lui offrir la couronne. Suivant Quinte-Curce, Straton, roi de Sidon, étant attaché aux intérêts de Darius, fut dépossédé par Alexandre. Ephestion chercha un homme digne de monter sur le trône; on lui désigna Abdalonyme, qui, quoique de sang royal, était dans une si excessive pauvreté qu'il était contraint, pour vivre, de travailler à la journée en un jardin des faubourgs. Amené devant Alexandre, qui lui demanda comment il avait pu supporter tant de misère : *Je prie les dieux, lui répondit-il, que je puisse aussi bien supporter la grandeur où je me vois élevé. Ces bras ont fourni à tous mes désirs, et n'ayant rien je n'ai manqué de rien*[1].

Sidon fut visitée par notre Sauveur : *Alors quittant de nouveau les confins de Tyr, Jésus alla par Sidon près de la mer de Galilée.* (Marc., vii, 31.) On croit communément que c'est dans les environs de cette ville qu'il guérit la fille de la Chananéenne, et qu'il dit à sa mère : *Femme votre foi est grande : qu'il vous soit fait comme vous voulez*[2].

[1] Justin; Quinte-Curce.

[2] Comparez Matth., xv, 22; Marc, vii, 25; Adrichomius *in Aser*, 78; Quaresm., c. 11.

Saint Paul s'arrêta à Sidon, en se rendant en Italie : *Et le jour suivant nous vînmes à Sidon ; et Jules traitant Paul avec humanité lui permit d'aller vers ses amis, et d'accepter leurs services.* (Act., xxvii, 3.)

Nous voyons aussi dans l'Evangile qu'il se trouvait un grand nombre de Sidoniens parmi les disciples de notre Sauveur [1].

Dans les temps de persécution, cette ville eut aussi ses martyrs, entre autres Zénobius, prêtre et médecin, qui mourut à Antioche [2].

Les premiers croisés, passant à Sidon, furent attaqués par quelques soldats musulmans ; mais rien ne *pouvait plus les distraire de leur grande entreprise* : ils continuèrent leur route vers Jérusalem.

Sidon ne tomba au pouvoir des chrétiens qu'en 1111 : Baudoin l'assiégea et la prit au bout de six semaines. L'émir et les principaux habitants offrirent de remettre les clefs de la ville au roi de Jérusalem, et ne demandèrent que la liberté de sortir de la place avec ce qu'ils pourraient porter sur leurs têtes et sur leurs épaules. Cinq mille Sidoniens profitèrent du traité ; les autres restèrent et devinrent les sujets du roi. Baudoin fut puissamment secondé au siège de Sidon par des pèlerins de Frise, d'Angleterre et de Brême, et surtout par dix mille Norwégiens, commandés par Sigur, fils du roi Magnus, qui ne demanda, pour prix de ses services, au roi de Jérusalem, qu'un morceau du bois de la vraie croix [3].

Les murs de cette ville ayant été détruits par les musulmans de Damas, saint Louis les fit rebâtir, en 1152. Pendant que les chrétiens étaient occupés au rétablissement de cette cité, les Turcomans vinrent fondre sur eux, et la population tout entière expira sous le fer des barbares. Le roi de France se trouvait à Tyr lorsqu'il apprit ce désastre. Il voulut venger ses frères massacrés, et s'en alla assiéger les Turcomans dans le château de Panéas, où ils s'étaient retirés. Revenu sur la rive sidonienne, le saint roi trouva les cadavres des chrétiens répandus autour de la ville ; déjà ces tristes restes tombaient en putréfaction : le monarque ordonna de les ensevelir ; mais chacun reculait d'effroi. Alors Louis invite le légat du pape à bénir un cimetière, puis il descend de cheval, et, prenant un cadavre qui exhalait une odeur infecte : *Allons, mes amis*, s'écrie-t-il, *allons donner un peu de terre aux martyrs de Jésus-Christ.*

[1] Luc, vi, 17.

[2] L'Eglise célèbre sa fête le 20 février. Eusèb. Bolland.

[3] Michaud, tom. II, liv. 5.

Tous[1] s'empressent de l'imiter, et les chrétiens que les barbares avaient égorgés reçurent ainsi les honneurs de la sépulture [1].

Ce fut en 1289 que les chrétiens furent pour la dernière fois dépossédés de cette ville par les Sarrasins.

Une lettre que l'empereur Frédéric écrivit à Henri, roi d'Angleterre, nous montre l'importance qu'avait encore cette ville à l'époque des croisades : « On nous a restitué Sidon, dit-il, avec la plaine et ses dépendances : cette ville doit être d'autant plus utile aux chrétiens, que jusqu'à présent elle a été considérée par les Sarrasins comme une des plus riches de la contrée ; car elle était l'entrepôt et le lien de communication entre Damas et Babylone [2]. » Sous les premiers pachas, la population s'élevait encore à vingt-mille âmes ; aujourd'hui elle n'est plus que de six à sept mille.

Je montai d'abord à la citadelle, bâtie sur un monticule au bord de la mer : elle domine toute la ville ; c'est une mauvaise bicoque, défendue par une demi-douzaine de vieux canons hors d'usage. Une tour et quelques murs lézardés de haut en bas sont tout ce qui reste des anciennes fortifications. Lors du dernier siége, les Egyptiens n'ont pas tiré un seul coup de canon. Ils se sont défendus dans les rues de la ville, où leur colonel a été tué ; repoussés jusqu'à la porte supérieure, ils se sont dispersés vers la montagne : un grand nombre a péri. Les Autrichiens et les Anglais avaient bombardé la ville pendant six heures pour démoraliser la population, puis ils opérèrent le débarquement et brisèrent les portes de la ville.

Du haut de la tour, on jouit d'une vue magnifique ; les yeux éblouis par l'éclat de la mer et les reflets des montagnes s'arrêtent agréablement sur les jardins qui garnissent le pied des collines : c'est là qu'a travaillé Abdalonyme, c'est là que se sont reposés les croisés sous ces frais ombrages et près de leurs belles eaux. Les palmiers commencent à devenir plus nombreux, les bananes de Saïda sont les meilleures de la Syrie ; on les cultive peu dans les autres villes, faute d'eau suffisante.

Vue de la citadelle, la ville n'est qu'un groupe de maisons blanches dont les terrasses sont si rapprochées qu'il semble qu'on pourrait se promener facilement sur toute la ville en allant d'une terrasse à une autre. Les rues sont très-étroites, partie voûtées, partie recouvertes avec des joncs ou des nattes, de sorte qu'il y fait

[1] Poujoulat, *Corresp. d'Orient*, tom. V, suite de la Lettre CXXXVII.

[2] Histoire de Matthieu Paris, rapportée dans la IIe Partie de la *Bibliothèque des Croisades*.

sombre et frais. De petites boutiques s'ouvrent sur les rues principales, qui sont un peu animées; les autres sont désertes. Un espace large de deux pieds sert de passage aux eaux et aux bêtes de somme, qui sont le plus souvent des ânes et des chameaux; ceux qui viennent en sens contraire doivent attendre au bout de la rue, ou s'exposent à mettre la plus grande confusion dans le quartier. Le long des maisons il y a un petit trottoir haut et pavé.

Les rues sont si basses que lorsqu'on les parcourt à cheval on est souvent obligé de se baisser. On ne voit que des murs sans fenêtres, et on se croit toujours dans l'intérieur d'une cour sale et obscure.

Il n'y a plus la moindre trace d'antiquités, sinon des fûts de colonnes brisées qu'on rencontre dans les chemins, au bord de la mer et dans les champs. Le port est comblé par les sables; ce sont les hommes qui en ont commencé la destruction. Lorsque Fakreddin était maître de ces contrées, dans la crainte de les voir attaquer par les galères turques, il fit combler tous les ports situés entre Saint-Jean-d'Acre et Beyrouth, au moyen de vaisseaux que l'on coula après les avoir chargés de décombres.

A une petite distance dans la mer est un îlot de rochers auprès duquel mouillent aujourd'hui les vaisseaux; mais c'est un abri peu sûr : quelques bateaux arabes et trois navires marchands sont les restes des flottes sidoniennes.

A Tyr, je parlerai de la chute des opulentes cités phéniciennes; ici je me contenterai de rapporter ces paroles d'Ezéchiel : « Et » Jéhovah me parla, disant : Fils de l'homme tourne ton visage » vers Sidon, et prophétise contre elle; et tu lui diras : Voici ce » que dit le Seigneur Jéhovah : Voici que je viens à toi, Sidon, » et je serai glorifié au milieu de toi; et on saura que moi je suis » Jéhovah, lorsque j'aurai accompli en toi mes jugements et que » j'aurai manifesté ma sainteté en toi. Et je t'enverrai la peste et le » sang sur tes places publiques; et les blessés tomberont au milieu » de toi sous le glaive qui frappera de tous côtés: et on saura que moi » je suis Jéhovah. » (Ezéch., XXVIII, 20.)

Le pachalik de Sidon a été transporté à Saint-Jean-d'Acre par le fameux Djezzar; depuis cette époque, le commerce de cette ville, qui ne consistait plus que dans l'exportation de la soie et du coton, a passé à Beyrouth; de petits bâtiments côtiers, qui transportent d'une ville à l'autre des oranges, du riz, des cèdres; et quelques barques de pêcheurs, parcourent seuls cette mer déserte, qui a vu la première les

essais audacieux de l'homme pour franchir des abîmes qui séparaient les terres, et qui sont devenus aujourd'hui le lien des nations. Il est probable que c'est le souvenir de l'arche de Noé, construite à Jaffa, selon la tradition, et conservée dans la mémoire de tous les peuples, qui a donné la première idée de la construction d'un vaisseau.

Non loin de la porte basse de la ville, et dans le quartier le plus agité, se trouve le khan français. C'est un immense bâtiment carré à plusieurs étages, qui était le centre du commerce français en Syrie, et qui renferme aujourd'hui un couvent, une église, une école, des colonies de Francs venues de toutes les parties de l'Europe, une vaste cour, des jardins, des galeries, des écuries, une fontaine; c'est une forteresse, un khan, un bazar, une ville; on y rencontre des hommes de toutes les couleurs, on y entend toutes les langues. Les PP. Franciscains de Terre-Sainte occupent une partie de cet édifice, et ils reçoivent les pèlerins. Dans ce moment il n'y a que deux prêtres et un Frère laïque. L'ancien agent consulaire de France ayant été révoqué par la République, on a confié provisoirement ses fonctions au père gardien, qui est Italien.

Il nous reçut avec beaucoup de prévenance. Les Pères n'ont que peu de place à offrir aux étrangers : il n'admettent pas au-delà de quatre personnes à la fois; du reste on est très-bien chez eux; il faut avoir voyagé dans le Levant pour savoir apprécier une hospitalité si chrétienne. Que feraient des voyageurs isolés dans un pays où il n'y a pas d'auberges, et dont la population, en grande partie mahométane et fanatique, repousse les étrangers, loin de les accueillir?

Quoique le nombre des catholiques soit petit, il y a cependant quatre paroisses pour les différents rites : celles des Arméniens, des Maronites, des Franciscains pour les Latins, et celle des Grecs unis.

Cette dernière paroisse vient de donner un scandale qui n'est pas encore entièrement réparé, scandale qui se reproduit assez souvent dans le Levant, et qui prouve dans quel état sont tombés même les peuples chrétiens dans ce pays, berceau du christianisme.

Le patriarche grec uni, monseigneur Mazloum, qui habite Jérusalem, ayant de graves motifs d'éloigner de la paroisse grecque de Saïda les deux prêtres qui la desservaient et l'édifiaient très-peu, leur ordonna de se retirer dans un couvent. Un de ces prêtres obéit, l'autre résista.

Près de quatre-vingts personnes prirent parti pour ce dernier, et écrivirent au patriarche que s'il ne retirait pas sa mesure, elles pas-

seraient au schisme. Le patriarche tint bon ; ces personnes apostasièrent. Mais le prédicateur que les Grecs schismatiques leur envoyèrent ayant eu la maladresse de commencer ses fonctions par des invectives contre le pape, le plus grand nombre en fut indigné et revint à l'Eglise catholique.

Voilà comme se sont formées la plupart des hérésies, non par le raisonnement, ou l'examen, mais par la révolte; le raisonnement vient ensuite pour justifier l'infidélité. Dans cette occasion il n'a pas manqué de personnes pour blâmer la sévérité du patriarche, et lui attribuer la faute de ce schisme naissant, comme à une autre époque on avait accusé Clément VII de la défection de l'Angleterre. Assurément si l'Eglise catholique avait adopté toutes les erreurs et tous les scandales, il n'y aurait aujourd'hui qu'une seule *communion* chrétienne, en donnant à ce mot le sens des protestants; mais alors où serait la véritable Eglise?

La peste ayant éclaté à Saïda dans le dernier siècle, les négociants français, qui alors y étaient fort nombreux, en furent des premiers attaqués. Ce fléau de Dieu, dit la relation, les fit penser à leur salut. La disette où ils étaient des secours les plus nécessaires de la religion les obligea d'envoyer à Damas en toute diligence chercher un missionnaire qui venait de signaler son zèle et sa charité auprès des pestiférés de cette ville : c'était le P. Rigardy, qui se signala autant par les soins qu'il donna aux malades que par ses prédications. Messieurs de la nation française, qui l'entendirent, prirent la résolution de le retenir; ils lui donnèrent un appartement et la subsistance dans une vaste maison qu'ils occupaient (le khan dont j'ai parlé) : ce fut là l'origine de la mission des Jésuites à Saïda.

On lit dans les Lettres édifiantes un récit fort touchant de la conversion d'une jeune fille musulmane de Sidon, opérée par la douceur et la patience d'une femme maronite qui s'appelait Vonni Jousephe [1].

L'agent consulaire de France destitué, et le père gardien qui le remplace, paraissaient vivre en très-bonne intelligence; ils assistèrent tous les deux à notre dîner, causant fort amicalement de la France, de Rome et de l'Europe. Le père gardien me dit qu'après les derniers malheurs des Maronites, l'Autriche leur avait fait parvenir un million de piastres pour subvenir aux besoins les plus pressants.

[1] Voyez *Missions du Levant*, lettre du P. Nacchi.

Pendant la soirée, je voulus faire une visite hors de la ville à mes compagnons de voyage; mais dans les villes turques les portes se ferment une heure après le coucher du soleil, et il n'est plus possible d'entrer ou de sortir. Le pacha, qui depuis ma visite à la citadelle m'avait donné je ne sais quel agent de la hiérarchie administrative pour m'accompagner, voulut bien donner des ordres pour ma libre sortie, et trois ou quatre hommes pour ma sécurité. Je pris mes arrangements pour le départ du lendemain, et je rentrai au couvent.

25 *Septembre.* A une petite distance de la ville, et à la droite du chemin, on trouve une colonne renversée, qu'à son inscription encore lisible on reconnaît pour un milliaire romain. Puis vient une longue allée de tamariniers; je n'avais jamais vu qu'à l'état d'arbuste ce bel arbre de l'Inde.

Entre Saïda et Sour la distance n'est que d'environ sept lieues; il n'y a pas de chemin proprement dit : on suit toujours le rivage et aussi près de la mer que possible. La côte est basse et unie, couverte d'un sable extrêmement fin, qui se durcit lorsqu'il est mouillé par les vagues; les chevaux enfoncent moins qu'à une plus grande distance de la mer : les pieds plats des chameaux conviennent surtout à ce genre de route; aussi on rencontre fréquemment de longues files de ces animaux transportant de lourds fardeaux d'une ville à l'autre : c'est le grand chemin des caravanes; il longe toute la mer de Syrie. Les voyageurs montent des chevaux, des mules ou des ânes; ce n'est qu'au désert que le chameau ou le dromadaire devient indispensable. On sait qu'il n'y a pas d'autre différence entre ces deux derniers animaux, sinon que le dromadaire est dressé à la course. Le chameau a le pas plus lent que le cheval : nous avons toujours devancé ceux qui se trouvaient sur notre passage, quoiqu'ils ne fussent pas chargés.

Mille peuples, dès les premiers âges du monde, ont suivi la voie que je parcours; à chaque pas nous allons trouver des sépulcres et des ruines à moitié enfouies sous les vagues doublement destructives de la mer et du désert.

Mais ce qui m'intéresse au-dessus de tout, c'est que désormais je suis sur le chemin qu'a parcouru notre Sauveur; je vais le suivre dans mon long pèlerinage à travers la Judée, la Samarie, la Galilée, sur le lac de Génézareth et dans la vallée du Jourdain : puisse son souvenir sanctifier mon âme comme il remplit mon cœur de reconnaissance et de bonheur!

Nous avons vu plus haut par le texte de saint Marc que Jésus-Christ a fait le trajet de Tyr à Sidon pour s'en retourner dans la Décapole.

A deux lieues de Sidon, on passe une petite rivière qui porte le nom de Nahr-Nosey, et on arrive près de la délicieuse fontaine d'*el-Borak*. Elle tombe dans un grand bassin ombragé des plus beaux arbres; tout auprès est un caravansérail entouré de jardins plantés d'orangers; on nous offrit du lait et des raisins, et nous y fîmes une petite halte fort agréable. L'eau de cette fontaine est conduite à Saïda par un aqueduc.

C'est près des écueils qu'on rencontre entre Sidon et Sarepta que des auteurs placent la ville d'*Ornithopolis*, dont parle Pline.

Au pied des montagnes, à une petite distance de Sarepta, se trouvent les *grottes d'Adnoun* : ce sont des cavités nombreuses, creusées dans le roc, dont la destination n'est pas bien connue. M. Poujoulat pense avec beaucoup de probabilité que ce sont d'anciens tombeaux, et il fait la guerre au P. Nau, qui a cherché à établir que ce sont des cellules d'anachorètes. Mais M. Poujoulat, en combattant l'opinion d'un savant Jésuite, aurait pu puiser la sienne dans la relation d'un autre missionnaire de la même compagnie. Voici ce qu'on lit dans la lettre du P. Néret sous la date du 7 avril 1713.

« A trois quarts de lieue de Sarepta, il y a une assez longue chaîne de rochers dans lesquels on a creusé des enfoncements en forme de croix, qui ont cinq ou six pieds de profondeur, et dont l'entrée n'est que d'un peu plus de deux pieds en quarré. Il est assez difficile de dire à quel usage ils ont été faits. Les gens du pays prétendent que c'est l'ouvrage d'anciens solitaires qui s'y retiraient et qui s'étaient fait ces sépulcres pour penser jour et nuit à la mort. Je serais plutôt de l'avis de ceux qui croient que ces enfoncements étaient des sépulcres destinés à la sépulture des personnes les plus considérables de Sarepta. Quoi qu'il en soit, on appelle ces cellules ou sépulcres, les grottes d'Adnoun. [1] »

Voici la description qu'en a donnée Maundrell, et qui est parfaitement exacte.

« C'est une espèce de grand rocher dans une très-haute montagne, où l'on a creusé un grand nombre de grottes, qui diffèrent très-peu les unes des autres. L'entrée peut avoir deux pieds en carré; la porte est à un des côtés, et aux trois autres il y a plusieurs

[1] *Missions du Levant*, tom. I.

cellules ou armoires, élevées à deux pieds de terre, dont les unes ont trois pieds en carré, d'autres plus et d'autres moins. On remarque au-dessus de la porte de chaque cellule un ruisseau ou rigole pratiquée pour faire écouler l'eau produite par l'humidité de la voûte; et comme ces cellules sont creusées les unes au-dessus des autres, il y a des escaliers commodes pour en faciliter la communication.

» Au pied du rocher il y a plusieurs citernes pour conserver l'eau [1]. »

Seraient-ce là les grottes indiquées dans toutes les anciennes cartes de la Palestine sous le nom de *Maara Sidoniorum* (caverne des Sidoniens), et dont il est fait mention dans Josué? (XIII, 4.) En 1167, elles ont servi de forteresse aux chrétiens, qui n'en ont été chassés que par la trahison [2].

Revenant contre le rivage, nous avons continué notre pérégrination dans le sable. Sachant qu'il restait peu de chose de Sarepta, j'avais prié un de nos Maronites, qui nous accompagnait et qui avait déjà fait le voyage, de me montrer les restes de cette ville; mais il oublia. Ce ne fut qu'à mon retour que j'examinai l'emplacement de cette ancienne cité, détruite au point que j'avais passé sur ses ruines sans les apercevoir. Tout ce qu'il en reste aujourd'hui, ce sont de petits fragments de briques et de marbre, un puits et des excavations dans les rochers qui sont au bord de la mer; il est probable que le sable recouvre d'autres débris. C'est à Sarepta que les Sidoniens faisaient fabriquer le verre, et il est probable que c'est delà que la ville a pris son nom : *Saraph* en hébreu signifie *fondre*. Le sable était pris à l'embouchure du Bélus.

Sarepta est surtout célèbre dans l'Ecriture par le séjour qu'y fit le prophète Elie. Le prophète étant au bord du torrent de Carith, le Seigneur lui ordonna de se rendre à Sarepta, ville des Sidoniens. C'était pendant une grande famine qui désolait Israël. Quand il fut venu à la porte de la ville, il aperçut une veuve qui ramassait du bois; il lui demanda du pain et un peu d'eau. La femme lui répondit: Vive Jéhovah votre Dieu; je n'ai point de pain, mais seulement dans un vase autant de farine que ma main peut en contenir, et un peu d'huile dans une fiole. Voici que je ramasse deux morceaux de bois, et j'irai apprêter ce reste pour moi et pour mon fils; nous le mangerons, et nous mourrons ensuite. Le prophète lui dit : Ne

[1] Maundrell, *Voyage de Jérusalem*, p. 198.

[2] Tyr, 19 *Bell. sacr.*, II; Adrichomius in Aser.

craignez point; allez et faites comme vous dites : mais faites-moi d'abord avec cela un petit pain que vous m'apporterez; vous en ferez ensuite pour vous et pour votre fils. Elle alla et fit comme Elie lui avait dit. Elie mangea; la femme et sa maison mangèrent; et, depuis ce jour, la farine et l'huile ne manquèrent point jusqu'au temps où le Seigneur répandit la pluie sur la terre. Quelque temps après le fils de cette pauvre femme tomba malade et mourut. Le prophète ayant prié le Seigneur, cet enfant recouvra la vie. (III. Rois, XVII.)

Saint Jérôme raconte que sainte Paule a encore trouvé dans son pieux pèlerinage une petite tour qui portait le nom du prophète Elie[1]; elle avait été bâtie par les chrétiens au sud de la ville, dans une forêt où le prophète avait rencontré la veuve de Sarepta. Adrichomius dit que de son temps il y avait encore des ruines qui attestaient l'antique magnificence de cette ville.

Pendant les croisades, Sarepta était un siége épiscopal dépendant de l'archevêque de Tyr. Elle a aussi porté à cette époque le nom de *Château de Gerez*; elle a été assiégée et prise par Tancrède[2].

Les poètes ont chanté la bonté du vin de ses coteaux[3], et la mythologie a choisi ce rivage pour l'enlèvement d'Europe par Jupiter métamorphosé en taureau[4].

Aujourd'hui la côte est d'une extrême aridité; mais à une petite distance, entre deux collines, se montre le village de Sarfand au milieu d'une petite forêt d'oliviers.

La plaine qui court ensuite le long du rivage entre la mer et les montagnes peut avoir une demi-lieue de largeur; la terre paraît bonne, un peu sablonneuse, mais elle n'est pas cultivée; on ne voit plus d'habitations, et on se trouve dans une immense solitude. Quelques gazelles de temps en temps fuient à notre approche, et disparaissent dans les gorges des montagnes.

Quelques-uns de mes compagnons avaient demandé un port d'armes au pacha de Beyrouth; il avait été assez gracieux pour ne pas le faire payer : au reste il ne coûte que six piastres (un franc et demi). C'est plus qu'il ne vaut : non pas qu'il n'y ait pas de gibier; mais il en est des ports d'armes comme des passe-ports : personne ne

[1] Hieron., *Epitaph. Paulæ.*

[2] Poujoulat, *Corresp. d'Orient.*

[3] . . . . Et dulcia Bacchi
Munera, quæ Sarepta ferax, quæ Gaza crearat.
(Coripp., l. 3; Fortunat. Sidon.)

[4] Dom Calmet, *Dict. hist.* D'après d'autres auteurs cet enlèvement aurait eu lieu à Tyr.

songe à vous les demander. J'ai fait viser mon passe-port à Beyrouth uniquement pour pouvoir constater que j'y ai été, comme j'avais demandé, dans le même but, des lettres au patriarche arménien et au patriarche maronite, et comme j'en ai demandé plus tard aux Pères de Terre-Sainte. Mon firman du Grand-Seigneur, je l'ai rapporté parfaitement intact ; je ne l'ai montré qu'à des Européens comme objet de curiosité. C'est donc une politesse à faire aux autorités turques que de les prier de vous accorder des papiers de ce genre : c'est feindre de croire qu'il y a une administration quelconque dans les provinces. Un firman peut être bon tout au plus dans les villes où il y a des pachas, quand on a envie de leur être présenté ; et encore dans ce cas, la présentation se fait par le consul auquel on a été recommandé, et une lettre au consul vaut mieux qu'un firman ; ailleurs, le scheiks, qui sont Arabes, se croient tous plus ou moins indépendants de la Porte, et se soucient fort peu d'un *teskéré* de Constantinople. Après tout, je relate seulement ce qui m'est arrivé ; dans toute espèce de voyage, et surtout dans un voyage comme celui-ci, il est bon d'être pourvu de tout ce qui peut être utile : il vaut mieux avoir un firman que de courir la chance de se trouver dans l'embarras.

Nous avons encore vu des tombeaux et des ruines entièrement effacées sur le rivage, probablement celles d'Ornithopolis. Il n'y a debout que dix grosses pierres, hautes de cinq à six pieds, isolées, formant un carré ouvert d'un côté, et ayant quelque ressemblance avec les dolmens druidiques ; il y a encore plusieurs puits dans les environs.

Il est à remarquer que dans les rochers qui bordent les montagnes, il y a une quantité de colombes ou de tourterelles ; on les voit par bandes nombreuses voler au pied des collines et se cacher dans les cavités de ces rochers. Il est probable que c'est là cette espèce de colombe particulière à la Palestine, *columba Palestinæ*, dont parle Hasselquist, et dont il est fait si souvent mention dans l'Ecriture, sous le nom de *Yônâh*. Les Syriens rendaient un culte particulier aux pigeons[1] ; cette vénération pour les colombes remonte en Orient aux époques les plus reculées ; elle est commune à tous les peuples de la race sémitique[2]. Ne serait-ce pas à la multitude de ces oiseaux qu'on trouve sur cette côte que la ville d'Ornithopolis, *ville des*

[1] *Religions de l'antiquité*, tom. II, Ire Partie, p. 26.
[2] Voyez Glaire, *Introduction*, et Munk, *Palestine*, art. Oiseaux.

oiseaux, devrait son nom? Il serait assez curieux, après tant de siècles, qu'une colonie de pigeons servît à faire reconnaître l'emplacement de l'antique cité à laquelle ils avaient donné leur nom.

Une autorité plus sérieuse est celle de Strabon, qui place Ornithon à une égale distance de Tyr et de Sidon ; donc entre Sarepta et Tyr, et non entre Sidon et Sarepta, car alors elle serait beaucoup plus rapprochée de Sidon [1].

A deux lieues de Tyr, on descend dans une petite vallée au milieu de laquelle coule le Nahr-Kasmieh, qui est le plus grand cours d'eau que j'aie rencontré jusqu'ici ; on le passe sur un pont d'une seule arche, à un quart de lieue de son embouchure. Plusieurs voyageurs qui ignorent l'existence de ce pont suivent le bord de la mer et sont arrêtés par la rivière, qui est trop forte pour être passée à gué comme les autres. Nous sommes allés chercher un peu de repos à l'ombre d'un vieux château en ruines, qui est sur la rive gauche.

Le Nahr-Kasmieh vient de la vallée de Bkaa; il a plusieurs sources, qui ont été visitées et décrites par M. le maréchal Marmont. Une partie de ses eaux se dirigent vers Saïda, et l'autre se verse dans la belle petite vallée que j'ai sous les yeux, après avoir pris différents noms. C'est le *Leontes* de plusieurs cartes modernes et l'*Eleuthérus* des cartes du moyen âge. L'*Eleuthérus* des anciens coule au Nord de Tripoli, en face de l'île Aradus, dans la vallée de Hossn, et porte aujourd'hui le nom de Nahr-el-Kibir.

Il est fait deux fois mention de l'Eleuthérus dans le Ier livre des Machabées. *Jonathas vint au devant du roi* (d'Egypte) *à Joppé en grande pompe, et ils se saluèrent et couchèrent en ce lieu. Et Jonathas alla avec le roi jusqu'au fleuve appelé Eleuthérus : puis il retourna à Jérusalem.* (XI, 6 et 7.) Ailleurs il est dit que Jonathas ayant appris que les généraux de Démétrius venaient contre lui avec une forte armée, s'avança à leur rencontre jusqu'à la région d'Amathita, ne voulant pas leur donner le temps d'entrer sur ses terres. Les ennemis qui avaient espéré de surprendre Jonathas, voyant qu'il était disposé à les bien recevoir, se retirèrent. *Jonathas les poursuivit : mais il ne les atteignit pas; car ils avaient déjà traversé le fleuve Eleuthérus.* (XII, 30.)

Il me semble, malgré l'autorité de tant d'auteurs modernes, que

[1] Pline, à la vérité, désigne ces villes comme il suit : Sarepta, Ornithon, Sidon : mais dans une simple nomenclature, un copiste peut facilement intervertir des noms ; la désignation de Strabon est beaucoup plus précise.

dans ces deux textes, il ne peut être question que d'un fleuve qui est vers les limites de la Palestine, comme la partie supérieure du Nahr-Kasmieh, et non d'une rivière aussi éloignée que l'Eleuthérus dont parlent Pline et Strabon.

Pourquoi ces deux rivières ne porteraient-elles pas le même nom?

La région d'Amathita me paraît être évidemment cette partie de l'Iturée située sur les limites des tribus d'Aser et de Nephtali, vers les contrées de Damas. Comme je l'ai fait remarquer plus haut, la vallée du Nahr-Kasmieh est la continuation de la vallée de Balbek, qui, plus au sud, prend le nom de Bkaa, et finit ici par n'être plus qu'un étroit défilé, qui sépare seul le Liban de l'Anti-Liban. Ces deux chaînes de montagnes, qui sont de même formation, courent presque parallèlement du nord au sud; elles s'écartent fortement dans leur partie septentrionale, et elles ne sont plus séparées ici que par une rivière.

A la première croisade, les armées chrétiennes, avant d'arriver à Tyr, séjournèrent trois jours sur les bords du Nahr-Kasmieh dans un frais vallon. Ils y furent assaillis par des serpents et des insectes qu'on appelait *turentes*, et dont la piqûre leur causait une enflure subite avec des douleurs insupportables et mortelles [1].

A la fin de la quatrième croisade, les chrétiens remportèrent près de ce fleuve une éclatante victoire sur l'armée des musulmans, commandée par Malek-Adhel, frère de Saladin. M. Michaud raconte ainsi cette bataille.

« Malek-Adhel, après avoir détruit les fortifications de Joppé, s'était avancé avec son armée sur la route de Damas, jusqu'à l'Anti-Liban. En apprenant la marche et la résolution des croisés, il revint sur ses pas et s'approcha des bords de la mer. Les deux armées se rencontrèrent entre Tyr et Sidon, dans le voisinage d'une rivière appelée par les Arabes Nahr-Kasmieh, et que nos chroniques du moyen âge ont prise mal à propos pour l'Eleuthère des anciens. Aussitôt les trompettes sonnent la charge; les chrétiens et les musulmans se rangent en bataille; l'armée des Turcs, qui couvrait un espace immense, cherche tantôt à envelopper les Francs, tantôt à les séparer du rivage de la mer; la cavalerie musulmane se précipite tour à tour sur les flancs, sur le front et sur les derrières de l'armée chrétienne. Les croisés serrent leurs bataillons, et présentent partout des rangs impénétrables. Pendant que leurs ennemis les accablent de traits et

[1] Michaud, *Hist. des croisades*, tom. I, liv. 4.

de flèches, leurs lances et leurs épées se rougissent du sang des musulmans. On combattit avec des armes différentes, mais avec la même bravoure et le même acharnement. La victoire resta longtemps indécise; les chrétiens furent plusieurs fois sur le point de perdre la bataille, mais leur opiniâtre valeur triompha enfin de la résistance des musulmans. Les Turcs perdirent un grand nombre de leurs émirs. Malek-Adhel, qui avait montré dans cette journée l'habileté d'un grand capitaine, fut blessé sur le champ de bataille, et ne dut son salut qu'à la fuite. Toute son armée était dispersée; les uns fuyaient vers Jérusalem, les autres suivaient en désordre la route de Damas, où le bruit de cette sanglante défaite porta la consternation et le désespoir [1]. »

La route de Damas remonte cette vallée en passant sous les murs d'Orma, puis de Belfort, aujourd'hui Kalaat-el-Schkif, que je n'ai pas pu visiter. Cette dernière forteresse, très-importante au temps des croisades, a été assiégée par Saladin, qui fut contraint d'en lever le siége après avoir perdu beaucoup de monde [2].

Lorsqu'après la bataille de Tibériade, la ville de Tyr était devenue le dernier asile des chrétiens, Saladin vint l'assiéger, et il campa d'abord ici à l'embouchure de la rivière Kasmieh [3].

Dans quelques saisons de l'année, les vents de la plaine de Balbek, qui s'engouffrent dans cette vallée étroite, rendent cette plage peu sûre par les rafales violentes qui s'y font sentir.

Cette vallée, aussi intéressante pour le géographe que pour l'historien, offre les plus beaux sites, et cependant elle est peu connue. Le Nahr-Kasmieh la parcourt lentement, en serpentant au milieu d'une fraîche bordure d'aulnes, de saules et de roseaux; son eau est froide et profonde; des oiseaux au plumage varié voltigent sur ses bords. Le pont qui est à l'entrée de la vallée est fort élevé, pavé et bien entretenu; une espèce de khan abrité par des nattes et des roseaux se trouve auprès.

Les ruines qui nous abritent sont très-pittoresques; il paraît qu'au moyen âge il y avait ici un fort pour défendre les routes de Sidon et de Damas. Aujourd'hui c'est un lieu de pèlerinage turc: il renferme le tombeau d'un santon très-vénéré. M. Poujoulat dit que c'était un palais de l'émir Fakreddin.

En quittant cette vallée, on se rapproche du bord de la mer, où,

[1] Michaud, *Hist. des croisades*, tom. III, liv. 9.

[2] Adrichomius, *in Aser*.

[3] Voyez la Relation d'Ibn-Alatir, *Biblioth. des croisades*, tom. IV, p. 219.

selon Pline, il y avait d'autres villes ; mais elles ont entièrement disparu : cette plaine n'est plus habitée que par des perdrix et des gazelles.

En deçà de Tyr, on a longtemps montré une pierre sur laquelle on croyait que notre Sauveur était placé en prêchant aux habitants de cette ville, et plusieurs auteurs pensent que c'est là qu'une femme du peuple éleva la voix et lui dit : *Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont allaité.* (Luc, XI, 27.) Cette opinion ne saurait être suffisamment établie [1].

A un quart de lieue de cette ville, l'agent consulaire d'Autriche, M. Farah, vint à notre rencontre. Le chancelier de Beyrouth l'avait fait prévenir de notre arrivée ; il venait m'offrir de descendre chez lui : j'acceptai. Quelques habitants qui étaient assis à la porte de la ville, nous voyant de loin suivre le rivage, attirés par la curiosité, vinrent au devant de nous, et accompagnèrent notre caravane jusqu'à l'extrémité de la presqu'île, où elle dressa ses tentes, tandis que je me rendais chez le vice-consul d'Autriche : M. Farah est un riche négociant arabe qui remplit ces fonctions depuis un grand nombre d'années.

J'avais traversé un monceau de sable, une porte ébréchée, des rues noires et pleines de décombre : c'était tout ce qui reste de l'orgueilleuse Tyr, la reine des cités.

Isaïe appelle Tyr « la fille de Sidon ; » il est inutile de lui chercher une autre origine : le prophète qui a su prédire d'une manière si frappante ce que deviendrait cette ville après tant de siècles, a pu savoir mieux que les prêtres d'Hercule comment et par qui elle a été fondée [2].

L'histoire de Tyr est mêlée à tous les grands événements des temps anciens ; tout se trouve dans ce cadre de quatre mille ans : la fable, la poésie, l'histoire sacrée et profane, Agénor, Didon, Hiram, Nabuchodonosor, Alexandre le Grand, saint Louis et Saladin, Hérodote, Homère, Virgile et le Tasse, la Bible, les croisades et les conciles. Tyr est la mère de Cadix et de Carthage, et son nom seul rappelle le plus haut degré de puissance et de richesse auquel un peuple puisse atteindre. Ses habitants étaient les princes de la mer ; leurs demeures étaient des palais d'or et de marbre, où retentissaient des concerts continuels et le son des harpes harmonieuses ; leurs

[1] *Voyez* Quaresmius ; Adrich. ; Jacq. de Vitri.

[2] Voyez *Hérodote*, liv. 2, chap. 44, et les *Origines* de Drummond, pour la version mythologique. Les prêtres de Tyr racontèrent à Hérodote que la ville avait déjà alors 2,300 ans d'existence, ce qui reporterait sa fondation à 469 ans avant le déluge.

vêtements étaient teints d'hyacinthe et de pourpre; les princes de Cédar leur offraient leurs chevaux sur les places de la ville, les habitants de l'Yémen, de Javan, de Thubal, de l'Arménie, étalaient l'argent, l'étain, les tapis, les manteaux précieux, les rubis, les esclaves, la myrrhe, le corail, et le jaspe; les guerriers de la Perse, de la Lydie et de l'Egypte, suspendaient à ses murailles leurs cuirasses et leurs boucliers pour lui servir d'ornement; les enfants d'Arouad bordaient ses murs, les Djémédéens gardaient ses tours où brillaient leurs carquois; toutes les contrées de la terre s'empressaient de rehausser l'éclat qui l'environnait; son port était plein de navires; ses vaisseaux étaient construits avec les sapins de Sanir; les cèdres du Liban formaient ses mâts, ses rames étaient ornées d'ivoire; les fils de Sidon étaient ses rameurs, et les sages de Tyr ses pilotes; toutes les mers étaient couvertes de ses voiles, et ses flottes touchaient les îles lointaines. (Ezéch., XXVI, XXVII, XXVIII.)

Voilà comment les prophètes exaltent la grandeur et la gloire de cette ville superbe contre laquelle tous les peuples vont s'élever comme les flots de la mer.

« La ville de Tyr s'est réjouie des malheurs de Jérusalem, et elle » a dit : Je m'agrandirai de ses ruines. Elle a mis sa force dans son » intelligence et sa sagesse; son cœur s'est enflé de sa beauté. En » multipliant ses trésors, ses entrailles ont été remplies d'iniquités, » et elle a péché devant le Seigneur. Elle a fait des monceaux d'ar- » gent comme on en fait de poussière, et des monceaux d'or comme » on en fait de la boue qui est dans les rues. Le cœur de son roi » s'est élevé; il a dit : Je suis un dieu, je suis assis sur le trône de » Dieu au milieu des mers[1]. »

Quel sera le châtiment de cette ville coupable? Ici il importe de rapprocher quelques dates. Isaïe commença à prophétiser l'an 735 avant Jésus-Christ; la ville de Tyr, après un siége de treize ans, fut prise par Nabuchodonosor l'an 573; par conséquent, 162 ans après les premières prophéties d'Isaïe, et à une époque où les Assyriens, qui devaient détruire cette ville puissante, n'étaient qu'un peuple peu considérable.

Voici maintenant les prophéties d'Isaïe.

« Vaisseaux de Tharsis[2] poussez des hurlements; Tyr est ravagée

[1] *Voyez* Isaïe, Ezéch., Zachar.

[2] Par les vaisseaux de Tharsis il faut entendre les vaisseaux tyriens qui se rendaient à Tharsis pour le commerce, et que le prophète suppose s'y trouver au moment de la ruine de Tyr.

» de telle sorte qu'il n'y reste plus une maison, et qu'on ne peut plus » y pénétrer : sa ruine a été annoncée aux habitants de Citthim [1]. » Gardez un morne silence, habitants de l'île que les marchands de » Sidon, qui traversent la mer, remplissaient de leurs marchandises. » Les semences de Sichor [2], fécondées par les grandes eaux, les mois- » sons du Fleuve, étaient le revenu de Tyr; Tyr était le marché des » nations. O Sidon, rougis de honte : la ville assise sur les eaux, la » force de la mer, dit maintenant : Non, je n'ai pas enfanté, je n'ai » pas nourri de jeunes gens, je n'ai pas nourri de jeunes filles [3]. En ap- » prenant cette nouvelle, la nouvelle de la ruine de Tyr, l'Egypte sera » consternée. Passez à Tharsis; poussez des hurlements, habitants » de la côte : est-ce donc là cette ville livrée à une folle joie, cette » ville antique? Les pieds de ses enfants les conduisent au loin sur » des terres étrangères. Qui a pu former ce projet contre Tyr qui » donnait des couronnes, dont les marchands étaient des princes, » dont les commerçants étaient les grands de la terre? Jéhovah le Dieu » des armées à formé ce projet, pour abattre à ses pieds le faste de la » gloire, et couvrir d'ignominie les illustres de la terre. » (XXIII.)

Les prophéties qui concernent Tyr sont si nombreuses, si précises et si terribles, que tous ceux qui ont touché ce rivage désolé, frappés de stupeur et d'admiration devant ce prodige permanent de la colère de Dieu, ont ouvert les livres des prophètes, et ils n'ont trouvé que les accents d'Ezéchiel ou d'Isaïe pour rendre les sentiments qui se pressaient dans leur âme.

Voici maintenant les paroles d'Ezéchiel.

« Le Seigneur a dit : Voici que j'amènerai de l'Aquilon contre » Tyr Nabuchodonosor roi de Babylone, roi des rois, avec des che- » vaux et des chars, et des cavaliers et des bataillons et un grand » peuple. Il fera périr par le glaive tes filles qui sont dans les champs; » il fera contre toi une circonvallation, il construira une terrasse, » il lèvera contre toi le bouclier, il battra tes murs avec ses machines, » et il détruira tes tours par le fer;.... il ravira tes richesses, pillera » tes marchandises, abattra tes murs, détruira ces maisons qui sont

[1] Citthim, qui paraît désigner plus spécialement l'île de Chypre, se prend aussi pour les côtes et les îles de la Grèce et même de l'Italie. C'est de ces contrées, où était d'abord parvenue la nouvelle de la ruine de Tyr, qu'elle fut portée aux marchands de cette ville qui se trouvaient alors à Tharsis (probablement Gadès).

[2] Sichor est le Nil encore désigné dans la même phrase sous le nom de Fleuve par excellence.

[3] C'est-à-dire, il ne me reste plus d'enfants; je suis comme si je n'avais jamais donné le jour à aucun.

» tes délices, et jettera au milieu des eaux et tes pierres et tes bois » et ta poussière.... Et je ferai de toi une pierre polie, propre à sécher » les filets, et tu ne seras plus rebâtie.... Je ferai de toi un exemple » terrible; tu disparaîtras : on te cherchera, et on ne te trouvera plus » jamais. » (XXVI.)

Voyons maintenant comment ces prophéties se sont accomplies. L'ancienne ville de Tyr, connue sous le nom de Palæ-Tyros, était bâtie sur le continent, et il n'y avait dans l'île qu'un temple dédié à Jupiter Olympien; les deux ports étaient de chaque côté, l'un tourné vers Sidon et l'autre vers l'Egypte. L'an 581 avant Jésus-Christ, Nabuchodonosor assiégea cette ville et la détruisit de fond en comble. *Depuis elle n'a plus été rebâtie; on la cherche et on ne la trouve plus.* C'est ce monceau de poussière que l'aquilon, continuant l'œuvre de destruction commencée par le roi d'Assyrie, jette encore tous les jours dans la mer; *Ses monceaux d'or et d'argent sont devenus des tas de poussière et de boue.*

Pline dit qu'il n'y avait que sept cents pas de distance de l'île à la terre ferme; Dius et Ménandre rapportent que le roi Hiram, l'ami de Salomon, avait déjà établi une jetée pour se rendre au temple, qui était dans l'île. Nabuchodonosor joignit l'île au continent par la terre, les pierres et le bois qu'il jeta dans l'eau. *Il jettera au milieu des eaux et tes pierres et tes bois et ta poussière*, avait dit le prophète.

Les Tyriens allèrent bâtir leur nouvelle ville dans cette île, et pour se garantir contre un nouveau siége, ils déblayèrent le bras de mer qui les séparait de la terre ferme.

Isaïe avait dit : « Tyr sera dans l'oubli soixante et dix ans comptés » comme les jours d'un roi, et après soixante et dix ans, on lui chan» tera comme des chants à une courtisane..... Après soixante et dix » ans, Jéhovah visitera Tyr; et elle retournera à son gain honteux, » et elle se prostituera à tous les royaumes qui sont sur la face de la » terre. » (Isaïe, XXIII, 15 et 17.)

Du temps d'Alexandre, Tyr, au milieu de son île, *était sortie depuis longtemps de l'oubli*, et avait repris son ancienne prospérité.

Le roi de Macédoine s'étant emparé de toute la Syrie, fit dire aux Tyriens *qu'il souhaitait aller dans leur ville pour offrir ses sacrifices à Hercule*[1]. Il était resté de l'ancienne ville un temple dédié à ce

[1] *Quint.-Curt.*, lib. 4, c. 5; *Justin.*, l. 11, c. 1. On se rappelle qu'un autre conquérant passant à Malte, et usant du même stratagème, demanda au grand-maître

Dieu[1]. Les Tyriens firent répondre au roi qu'il y avait un temple d'Hercule hors de leurs murs, et qu'il pouvait y aller satisfaire sa dévotion avec toutes les cérémonies requises. Alexandre indigné déclara qu'il entrerait de gré ou de force.

Ce fut alors que commença ce siége fameux qui dura sept mois, et qui finit par une nouvelle destruction de la ville. Les Macédoniens comblèrent le bras de mer qui les séparait des murs de Tyr : l'ancienne ville leur fournissait une grande abondance de pierres, et le mont Liban tout le bois qui leur était nécessaire pour bâtir des navires et des tours. Ils jetaient de grands arbres tout entiers dans la mer avec leurs branches, et après, les chargeant de pierres, ils remettaient d'autres arbres qu'ils couvraient d'une terre grasse qui leur servait de mortier. Enfin, après mille combats acharnés, de nouveaux secours arrivèrent aux Macédoniens, tandis qu'une députation de Carthaginois vint annoncer aux Tyriens qu'ils ne devaient plus compter sur eux. La ville attaquée par terre et par mer succomba enfin, et à l'exception de quinze mille hommes, qui furent sauvés par les Sidoniens, tous les habitants périrent. *A peine un petit nombre pourra-t-il échapper.* (Isaïe, XXIV.) Six mille soldats furent tués sur les remparts seulement, et la colère du roi était si grande qu'après tant de carnage et lorsqu'on fut las de tuer, comme il restait encore deux mille hommes, il les fit tous attacher en croix le long du rivage[2].

Cette malheureuse cité se releva encore de ses ruines et redevint florissante sous les successeurs d'Alexandre et après la conquête des Romains; elle fut une colonie romaine, et l'empereur Adrien rebâtit ses murs. Ce n'était plus cette ville somptueuse d'autrefois, mais elle était si avantageusement située pour le commerce qu'elle était encore la ville la plus peuplée de toute la Syrie. L'année 183, elle fut de nouveau réduite en cendres par Niger, parce qu'elle avait proclamé Sévère par haine contre Antioche.

Mais pendant cette époque l'histoire de Tyr n'est plus uniquement païenne, elle se rattache intimement à l'histoire de l'Eglise. Nous avons vu que Jésus-Christ a visité cette ville, et l'Evangile nous apprend qu'une foule de Sidoniens et de Tyriens suivaient notre

de l'ordre de pouvoir entrer dans le port avec ses vaisseaux pour prendre de l'eau : trois jours après, les Français entraient dans la ville, et l'ordre de Malte n'existait plus.

[1] Sichée, époux de Didon, était grand-prêtre d'Hercule.

[2] Voyez *Quinte-Curce*.

Sauveur dans la Galilée[1]. Nous lisons dans les Actes des apôtres qu'elle fut aussi visitée par saint Paul : « Allant vers la Phénicie, nous abor- » dâmes à Tyr, où le vaisseau devait déposer ses marchandises. Ayant » trouvé là des disciples, nous y demeurâmes sept jours ; et ils di- » saient à Paul, par inspiration, qu'il n'allât point à Jérusalem. Ces » sept jours accomplis, nous partîmes; tous, avec leurs femmes et » leurs enfants, nous reconduisirent jusque hors de la ville, et nous » étant mis à genoux sur le rivage, nous priâmes. Et après qu'on se » fut dit adieu de part et d'autre, nous nous embarquâmes, et ils » retournèrent chez eux. » (Act., XXI.)

On voit que les chrétiens de Tyr ne craignaient point de manifester leur foi en priant publiquement à genoux sur le rivage, au milieu d'une population païenne. Bientôt après ils la confessèrent aussi hardiment au milieu des supplices. Les persécutions de Dioclétien et de Maximien s'étant élevées, Eusèbe, témoin oculaire, nous raconte la constance des martyrs de cette ville, exposés à la férocité des bêtes. Des femmes et des enfants, avec un visage serein, élevaient les mains et les yeux vers le ciel, et priaient tranquillement le Seigneur au milieu de l'arène, et entourés de lions affamés. L'auteur de la vie d'Alexandre le Grand, que nous avons cité plus haut, après avoir montré ce héros combattant avec intrépidité du haut d'une tour contre les Tyriens, qui l'avaient reconnu à ses marques royales, ajoute : *Il fit là des choses véritablement dignes d'être vues de toute la terre.* Et pourtant ce roi ambitieux est bien petit, à mon avis, auprès de ces enfants. Les corps de ces héros chrétiens, épargnés par les bêtes féroces, furent déchirés par le fer, et jetés dans la mer[2]. Un des principaux martyrs fut saint Tyrannion, évêque de Tyr, dont l'Eglise célèbre la fête le 22 février[3].

C'est à Tyr que fut réuni, l'année 335, ce fameux concile d'évêques ariens qui poursuivaient de leurs calomnies le plus intrépide défenseur de la vérité, saint Athanase. Confondus dans leurs iniques accusations, ils eurent recours à la violence et ils cherchèrent à le faire périr.

L'Eglise de Tyr devint célèbre, et fut la première dans ces contrées après celle de Jérusalem ; ses archevêques assistèrent aux conciles de Césarée, de Nicée, de Constantinople et de Calcédoine ; quatorze évêchés dépendaient de l'archevêque de Tyr.

[1] *Marc*, III; *Luc*, VI; *Matth.*, XI.

[2] Euseb., *Hist. eccl.*, lib. 8; Niceph., *Hist. eccl.*, lib. 7; Tyr, *Bell. sacr.*

[3] Bolland., Febr. tom. III.

Tout cela fut détruit l'an 636, lorsque les Sarrasins s'emparèrent de la Syrie.

En 1124, la flotte vénitienne, commandée par le doge Michaélis, étant venue en Palestine, on projeta une grande expédition contre les musulmans; le sort fut jeté sur Ascalon et Tyr, et il tomba sur cette dernière ville. Les habitants de toutes les villes déjà occupées par les chrétiens s'étaient réfugiés à Tyr, parce qu'ils la croyaient encore imprenable. Le doge de Venise l'attaqua du côté de la mer, et s'empara du port, tandis que le patriarche de Jérusalem et le comte de Tripoli, régent du royaume, faisaient le siége de la place du côté de l'isthme, où elle était défendue par un triple rang de murailles. Après un siége de cinq mois et demi, ces murs s'écroulèrent sous les efforts des croisés, et la bannière du doge de Venise flotta sur les tours de Tyr avec celle du roi de Jérusalem [1].

Pendant une période de soixante ans et sous la domination des princes chrétiens, la ville de Tyr eut encore quelques jours de gloire et de tranquillité. L'année 1187, elle repoussa les attaques de Saladin qui était venu l'assiéger avec une nombreuse armée. La défense de la ville était confiée à Conrad, marquis de Monferrat, qui fit preuve d'autant de génie que de courage; il releva des fortifications si souvent renversées, il fit creuser de nouveaux fossés, sépara encore une fois l'île du continent, et Tyr redevint inaccessible au milieu des eaux: Saladin fut forcé de se retirer.

Enfin, en 1291, Tyr tomba entre les mains des infidèles pour ne plus se relever; ils la détruisirent, et ses habitants furent à jamais dispersés.

La ville actuelle ressemble plutôt à un cimetière qu'à une ville: quelques maisons basses, pareilles à des sépulcres en pierre ou en terre, recouvrent une petite partie de la presqu'île; aucun monument n'est resté debout, le port est comblé; l'œil peut suivre à la trace de quelques écueils l'ancien mur d'enceinte; des colonnes brisées gisent partout sur le rivage, dans les décombres, dans les vieux murs, dans la mer; des femmes enveloppées dans des linceuls passent silencieuses dans les rues désertes: *Il n'a été laissé à la ville que la solitude, ses portes abattues sont brisées* (Isaïe, XXIV); les hommes, isolés, sont accroupis de loin en loin aux coins des rues: *Au milieu même de la contrée, à peine trouve-t-on quelques hommes, comme lorsqu'on a secoué les olives, ou comme on voit de rares grappes après la*

[1] Michaud, *Hist. des croisades*, liv. 5; Poujoulat, *Corresp. d'Orient*, suite de la lettre CXXXVI.

vendange. (Isaïe, l. c.) En dehors, du côté de la mer, il y a quelques restes de la double enceinte qui la défendait; çà et là, encore des fûts de colonnes; sur le rivage, des roches nues, des pêcheurs et des filets: *Et je te réduirai à n'être plus qu'une pierre polie, propre à sécher les filets*. (Ezéch., XXVI.) Il n'y a plus ni fossés, ni tours, ni remparts.

Je me rendis sur le point le plus élevé de la presqu'île; après que j'eus passé une porte cintrée, mon guide me dit: « Voilà la forteresse! » C'était un charnier, d'où je sortis précipitamment. Elle devait être pourtant en bon état il y a peu d'années, sous Ibrahim-pacha, puisqu'il y a logé.

De là j'allai visiter l'ancienne cathédrale, qui était, m'a-t-on dit, sous l'invocation de saint Thomas; elle fut bâtie par Constantin, qui fit abattre les temples de Jupiter Olympien, et probablement celui d'Hercule, la principale divinité des Tyriens. L'ancienne cathédrale était très-vaste et fort solidement construite; Eusèbe l'a appelée le plus beau temple de la Phénicie; au onzième siècle, on y voyait encore le tombeau d'Origène. Des auteurs arabes assurent que l'empereur Frédéric Barberousse y fut enterré [1]. Elle a été la cathédrale de Guillaume de Tyr, le savant archevêque, qui a dressé les actes du concile de Latran et écrit une des plus judicieuses histoires des croisades. Aujourd'hui elle est à moitié cachée sous les débris et enfoncée en terre; une quantité de masures turques occupent une partie du chœur et des nefs; près d'une de ces maisons il y a encore deux grandes et magnifiques colonnes étendues dans la cour. En parlant de cette église, M. Robinson disait, il y a à peine dix-huit ans: « L'intérieur est divisé en trois ailes séparées par un rang de colonnes de granit. A l'extrémité de chacune des deux branches de la croix était une tour, où l'on montait par un escalier en spirale qui existe encore en entier [2]. » Il n'y a plus maintenant d'autres colonnes que les deux dont j'ai parlé. De ces escaliers en spirale, il n'y en a plus qu'un, et il est tellement dégradé que je n'ai pu le monter

[1] Frédéric s'étant noyé dans la rivière de Salef, Boha-eddin dit que les Allemands firent bouillir le corps du prince, et qu'après avoir dépouillé les os de leur chair, ils les recueillirent dans une caisse, qu'ils emportèrent avec eux pour la déposer à Jérusalem, dans l'église du Saint-Sépulcre. Le compilateur des *Deux Jardins* remarque que les Allemands n'ayant pu arriver jusqu'à Jérusalem, déposèrent les restes de leur empereur Tyr, et que ces restes y étaient encore au moment de la croisade de l'empereur Henri VI. (*Biblioth. des croisades*, tom. IV, p. 274.)

[2] Robinson, *Palestine*, c. 13. A l'époque où le voyageur anglais l'a visitée, elle devait être à peu près dans le même état qu'aujourd'hui.

qu'avec peine, et non sans danger; il ne s'élève plus au-dessus du dernier pan de mur de l'église.

De ce piédestal croulant, j'ai jeté un coup d'œil sur la destruction qui m'environnait. Je ne voyais que « misère et abattement; » même les ruines sont réduites en poussière; dans ce vaste champ, où fut une ville plus puissante qu'Ilion, une seule colonne reste debout, isolée au milieu de ces monticules de décombres. Des fouilles récentes ont été faites alentour par les habitants pour chercher des trésors; et, à une grande profondeur, ils n'ont trouvé encore que poussière. La digue d'Alexandre est méconnaissable; on remarque si peu le travail de l'homme sur les ruines de Tyr, qu'il semble que cette plage désolée a toujours été la proie du désert et de la destruction [1].

La population du village, qui porte le nom de Sour, est composée d'environ 1,000 Turcs et Métualis, 800 Grecs unis, 200 Maronites et 20 Grecs schismatiques.

Il y a un évêque pour les Grecs unis de Sour et de la montagne: il s'appelle Canatios; j'allai lui faire ma visite avec M. Farah. Il nous offrit les pipes et les rafraîchissements d'usage; il était accompagné de quelques prêtres. Il se montra très-satisfait de ma visite; il me demanda ce qu'on pensait des Grecs unis en Europe. Il ne put contenir sa joie quand je lui eus dit que nous les tenions pour catholiques comme nous. Ensuite il ajouta qu'il serait à souhaiter qu'il n'y eût ni musulmans, ni juifs, ni grecs, ni protestants; que les savants de l'Europe, qui font tant de choses, devraient bien se réunir, et faire en sorte qu'il n'y eût plus qu'une seule religion dans le monde. Je lui répondis qu'il avait une trop haute opinion des savants de l'Europe; qu'ils ne sont pas compétents pour cela; que ce n'est pas à eux qu'a été promise l'infaillibilité : qu'ils ne le prouvent que trop chaque jour; et que, s'ils se réunissaient pour discuter sur des matières religieuses, on verrait probablement surgir quelques religions de plus; qu'au reste, il y avait toujours eu des scandales, des schismes et des

[1] M. de Lamartine a passé devant la ville de Tyr, et il a continué son chemin pour aller se reposer auprès des puits de Salomon, en poursuivant les *aigles prophétiques* que son génie lui avait révélés dans la rade de Marseille. Je n'ai nullement l'intention de contester à l'illustre voyageur les aigles qu'il a vus descendre du Liban à son passage; je l'ai d'autant moins que cette image, qu'il attribue à son *mens divinior*, se trouve tout entière dans Ezéchiel (XVII, 3, 4), non comme une réalité, mais dans une énigme. Il y a des aigles dans le Liban; ils peuvent descendre dans la plaine, c'est incontestable. Je tiens seulement à faire remarquer *que M. de Lamartine a passé à une lieue de Tyr, et qu'il n'a pas voulu se détourner de son chemin pour la visiter.* Ce fait, qu'il est très-facile de prouver, peut servir à faire connaître comment voyageait le célèbre poète, et nous mettra à même d'estimer à sa valeur ce qu'il nous dira de la Terre-Sainte.

hérésies dans le monde, et qu'on en verrait aussi longtemps qu'il y aura des hommes orgueilleux et corrompus. L'évêque se plaignit ensuite de son troupeau. « En Europe, me dit-il, les prêtres sont plus respectés qu'en Syrie; il ajouta : du temps d'Ibrahim, les affaires allaient tout autrement : les fidèles étaient plus soumis, ils venaient plus assidûment à l'église; alors il y avait de l'ordre. » J'eus bien de la peine à faire comprendre au bon évêque que, dans ce moment, l'Europe ne se distinguait pas beaucoup par son amour pour l'ordre et la religion.

Je demandai à voir son église; il voulut lui-même m'y conduire. Elle est petite, elle a été bâtie il y a 150 ans; le pavé est en marbres de différentes espèces et en porphyre, le tout enlevé aux décombres du voisinage : on n'a pas employé les colonnes qu'on trouve dans le sable, parce qu'il n'y a personne pour les mouvoir [1]. Djezzâr avait voulu les enlever pour sa mosquée d'Acre, mais ses ingénieurs n'ont pas même pu les remuer [2].

Il est difficile de parler de Tyr sans dire comme tous les autres qu'on ignore complètement, sur les lieux, la manière d'extraire la couleur pourpre des coquillages. Les Tyriens d'aujourd'hui, non-seulement ne cultivent pas les arts des anciens, mais ils n'en ont pas même conservé le souvenir : ce sont des barbares qui sont venus jeter leurs tentes sur l'emplacement d'une ville dont les habitants ont été dispersés; aucun lien ne les rattache à l'époque glorieuse de l'antique cité phénicienne. J'ai parcouru le rivage, je me suis avancé assez loin dans la mer; j'ai trouvé partout une immense quantité de petits coquillages, qui sont rejetés par les flots pendant les mois de juin et de juillet, et qui garnissent toute la plage à plusieurs pieds de profondeur.

Je n'ai pas trouvé la moindre trace du *murex trunculus* et de l'*helix ianthina,* qui devaient donner cette belle couleur, et qui, selon Pline, se trouvaient sur le rivage de Tyr. On lit dans le Deutéronome un texte frappant, qui a rapport soit au sable de ces contrées, qui a servi à l'invention du verre, soit aux coquillages de pourpre qu'on trouvait dans le sable. Le partage de Zabulon s'étendait de la mer de Tibériade à la Méditerranée; c'est pourquoi Moïse dit aux tribus d'Israël : « Zabulon, réjouis-toi dans ta navigation, et Issachar sous

[1] Dans la plupart des villes du Levant, à Rhodes, à Smyrne, à Beyrouth, à Sidon, etc., les seuils des portes, à l'entrée des villes, sont de belles colonnes en marbre ou en granit, enlevées à d'anciens temples.

[2] Volney, tom. II.

» tes tentes : vos enfants appelleront le peuple sur la montagne ; là » ils immoleront les victimes de justice ; *car ils suceront l'abondance » des mers et les trésors cachés dans le sable.* » (Deut., XXXIII, 19.)

La couleur pourpre a été un des objets les plus recherchés du commerce de Tyr, et on voit dans Pline qu'à Rome elle se vendait plus de mille deniers la livre.

D'après la mythologie, c'est la nymphe Tyros, qu'aimait Hercule, qui aurait découvert cette éclatante couleur. Elle se promenait sur le bord de la mer; son chien brisa avec les dents un petit coquillage, et se teignit le museau d'une belle couleur pourpre. La nymphe déclara à Hercule qu'elle ne le verrait plus, à moins qu'il ne lui procurât une robe de cette couleur. Hercule ramassa une quantité de ces coquillages, trempa une robe dans le sang du murex et la donna à la nymphe, qui fut ainsi la première ornée d'un vêtement de pourpre, réservé dans la suite pour les princes et les rois [1]. Le docteur de Schubert [2] a trouvé près de Beyrouth la *ianthina fragilis*, qui donnait la pourpre commune [3].

Je ne veux pas quitter ces ruines célèbres sans faire encore une observation.

En parcourant l'Orient, on est frappé de stupeur en trouvant à chaque pas enfouis dans le sable les squelettes des plus puissantes cités du monde : que des tremblements de terre, ou des guerres d'extermination renversent des citadelles, des palais, ou même des villes entières; que des maladies contagieuses les dépeuplent, cela se voit assez fréquemment; mais peu à peu elles renaissent de leurs

[1] *Origines* de Drummond.

[2] *Reise in das Morgenland*, tom. III, p. 120.

[3] Voici une note assez curieuse, qui se trouve dans l'ouvrage de M. Ferdinand Perrier, ancien aide de camp de Soliman-pacha :

« On a fait de graves dissertations sur les moyens qu'employaient les Tyriens pour extraire la couleur du coquillage. Quoi qu'il en soit, un usage qui existe de temps immémorial dans les environs de Tyr amènerait peut-être la solution de cette difficulté. Vers le mois de juin et jusqu'au milieu de juillet, la mer rejette une assez grande quantité de coquillages, peut-être le *murex-purpureus ;* on les trouve dans les sables de la plage, à peine à un pied de profondeur sous l'eau. A cette époque, on célèbre la fête du Cheik-Machou, santon dont le tombeau en ruines est élevé sur une butte artificielle au milieu de la plaine, et à côté des restes de l'aqueduc qui conduisait anciennement les eaux à la ville. Les enfants vont à la pêche de ce coquillage, qui, retiré de l'eau, rejette une matière baveuse de couleur bleu-pâle ou violette, qu'ils essuient sur des linges blancs, en formant des bandes régulières; ils y ajoutent un peu de soude, et expriment le jus d'un petit limon : leurs linges sont aussitôt teints des plus vives couleurs. Chaque enfant, à la fête du Cheik-Machou, porte au bout d'un bâton son petit drapeau à couleurs vives et variées. »

Cette remarque a été envoyée à une société scientifique de Naples par M. Jionis, directeur de la quarantaine à Sour.

cendres, et à côté de ruines anciennes, on admire souvent la prospérité d'une ville moderne; tandis qu'en Phénicie, en Egypte, en Assyrie, en Judée, Tyr et Sidon, Thèbes et Babylone, Balbek et Palmyre, Ninive et Jérusalem, sont à jamais ensevelies dans l'oubli. Que d'autres expliquent par des causes toutes naturelles ce phénomène unique dans les annales du monde, il sera permis au chrétien de voir dans le renversement de ces empires l'effet frappant des malédictions du ciel : c'est justement contre les peuples d'Assur, de Chanaan, de Chaldée, de l'Ethiopie, de la Palestine et de la Syrie, qu'ont été rendus les oracles les plus terribles de l'Eternel, et ce sont ceux-là même que nous voyons encore aujourd'hui marqués du sceau de la réprobation.

Pourquoi Dieu a-t-il choisi parmi tant de nations coupables précisément celles-là pour en faire un exemple de ses vengeances? Ce n'est pas à nous à scruter ses desseins : témoins de sa puissance, adorons ses impénétrables décrets. Il est un fait que l'impiété n'expliquera jamais, et ne pourra jamais détruire : c'est l'existence des prophéties avant la réalisation des événements prédits, et les preuves matérielles et toujours subsistantes de leur accomplissement.

CHAPITRE XIV.

De Tyr au mont Carmel.

Le port de Tyr. — Départ. — Les environs. — Les puits de Salomon. — La forteresse de Thoron. — Arbres de la côte. — Le cap Blanc. — Scanderium. — Sida. — Le solitaire Zozime. — Echelle de Tyr. — Montagne de Saron. — Première vue du mont Carmel. — Les pastèques. — Zib. — Souvenirs du moyen âge sur les hauteurs de Saron. — El-Esmerieh. — Encore le choléra. — Saint-Jean-d'Acre. — Anecdotes relatives au siége de cette ville par les croisés. — Richard Cœur-de-Lion et Léopold duc d'Autriche. — Prise de Ptolémaïs par le sultan d'Egypte. — Guillaume de Clermont. — Mort du dernier patriarche de Jérusalem. — Le château des Templiers. — Les religieuses de Sainte-Claire. — Action de la Providence sur les destinées politiques des peuples. — Les croisés du dix-neuvième siècle. — La plaine de Saint-Jean-d'Acre. — Une forêt de palmiers. — Le Bélus; invention du verre. — Mort de Foulques-d'Anjou. — Pêche au tir. — Baie de Caïpha. — Torrent de Cison. — Victoire de Débora. — Le prophète Elie et les prêtres de Baal. — Caïpha et son vieux Carme.

26 *Septembre*. Ma chambre avait ses fenêtres sur le port; le matin, quand je voulus contempler cette belle mer de Syrie, en songeant aux flottes nombreuses qui l'animaient autrefois, je vis un enfant qui, s'avançant sur un fût de colonne, traînait par un fil une feuille de nopal épaisse et recourbée qu'il avait ornée d'un mât et d'une petite voile : c'était le seul navire qui se trouvât dans le port de Tyr. Dans la rade, en dehors, il y avait quelques saïques abritées derrière des écueils.

Je pars seul de grand matin pour aller chasser dans la plaine, ou plutôt pour explorer l'emplacement de l'ancienne ville [1]. Quelques-uns de mes compagnons, qui s'étaient fait un autre itinéraire, étaient partis pendant la nuit; les autres vinrent me rejoindre *aux puits de Salomon*.

On sort de Tyr par une seule porte, devant laquelle on trouve une fontaine très-fréquentée. Au delà, il faut gravir des montagnes de décombres. Dans la campagne, vers le sud, il y a des champs fertiles,

[1] On trouve dans l'ouvrage de MM. Jean Yanoski et Max. Veydt l'indication de toutes les sources relatives à l'histoire, au commerce, à la religion des anciens Syriens.

traversés par les débris de l'aqueduc qui amenait l'eau *des puits de Salomon* à Tyr, et qui a été détruit tant de fois par ceux qui ont assiégé cette ville ; ce qui a obligé ses habitants à creuser des puits dans l'intérieur des murs : cet aqueduc remonte à la plus haute antiquité.

Ménandre, cité par Josèphe, rapporte dans ses Chroniques que Salmanazar, après que sa flotte de soixante vaisseaux eut été défaite par les douze vaisseaux tyriens, plaça des gardes aux fontaines et à l'aqueduc pour en interdire l'approche aux habitants de la ville, et qu'ayant fait cela pendant cinq ans, ils furent obligés de creuser d'autres puits[1].

Sur une colline en face de Tyr, il y a une mosquée et la demeure d'un santon; en suivant le pied des montagnes, je trouvai des ruines de temples sur plusieurs autres monticules. Tandis que mon muletier, à une lieue de distance, suivait le bord de la mer, j'errais seul à pied, avec un indicible plaisir, au milieu de toutes ces ruines, dont quelques-unes remontent à plus de mille ans avant Jésus-Christ. L'histoire évoquait de leurs tombes tous ces monuments, ces dieux, ces héros, ces empires dont les restes forment la poussière que je foulais avec un respect religieux. Pour ce peu de poussière, me disais-je, que de nations se sont entre-tuées! Elles croyaient être grandes et puissantes, elles ont combattu pour de grands principes, elles ont voulu fonder de grandes choses... et tout est là enseveli sous ces débris. Aujourd'hui encore, les hommes, les nations s'agitent, et pensent édifier des œuvres éternelles! O que ne puis-je, en prenant un peu de ces cendres éloquentes qui sont à mes pieds, les répandre sur leurs têtes en leur disant avec l'Eglise : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.*

Je suis arrivé ainsi aux puits de Salomon. Ces puits, appelés aujourd'hui *Ras-el-Ain*, sont à une lieue et demie de la ville, au milieu d'une fraîche verdure et de plusieurs moulins.

Ce sont quatre immenses réservoirs d'eau de différentes grandeurs, et s'élevant de quinze pieds au-dessus du sol : le plus grand, qui est octogone, a soixante pieds de diamètre. Un mur d'une extrême solidité renferme cette masse d'eau, qui sort de terre à une grande profondeur, et s'élève jusqu'au niveau du mur; là elle se partage, et elle est conduite par des aqueducs dans les moulins qui sont alentour, et qui forment un petit hameau. Autrefois l'aqueduc dont nous

[1] Jos., *Antiq. jud.*, lib. 9, c. 14.

avons parlé conduisait ces eaux à l'ancienne Tyr, la ville du continent, et les arches qu'on observe encore aujourd'hui s'y rendent directement. Mais lorsque les Tyriens se furent retirés dans leur île, ils prolongèrent cet aqueduc jusque dans la nouvelle ville; c'est pourquoi il se dirige à angle droit vers l'isthme actuel : ce qui est une nouvelle preuve que la première ville de Tyr était sur le continent, et que cet aqueduc est antérieur à la ville prise par Alexandre; car s'il eût été construit pour la ville insulaire, il s'y rendrait en ligne directe.

L'eau sort de ces puits immenses en bouillonnant, comme d'une source très-forte; les Arabes disent qu'on n'en connaît pas la profondeur. Je n'avais rien pour les sonder; il est impossible d'ailleurs de faire un sondage exact au bord d'une surface si étendue, et par un courant ascendant si considérable, sans un appareil et des dispositions particulières. D'après Laroque, la profondeur serait de trente six brasses, et d'après Maundrell, elle ne serait que de trente pieds. Le mur qui retient ces eaux a près de deux toises d'épaisseur; il est fait en cailloutage, et revêtu intérieurement d'un ciment extrêmement dur. On se promène sur ces murs comme sur un rempart, et on ne se lasse pas d'admirer ce travail antique qu'on attribue à Salomon.

Hiram, roi de Tyr, avait fourni à Salomon des bois de cèdre et des ouvriers pour la construction du temple; plusieurs auteurs croient que, par reconnaissance, Salomon a fait construire ces puits qui portent son nom [1], et que c'est là ce qu'il a désigné dans le Cantique des cantiques par ces mots : « La fontaine des jardins; *le puits des eaux » vives, qui se précipitent du Liban;* » (IV, 15.) Il est certain que cette expression s'applique à merveille à ces puits, et je ne sache pas qu'elle convienne aussi bien à aucun autre [2]. Il n'y a pas dans toute la Palestine de *puits d'eaux vives qui se précipitent du Liban* aussi remarquables que ceux-ci. Quant à cette expression, *fontaine des jardins*, elle est également très-juste; car, encore aujourd'hui, elle est au milieu des jardins qu'elle arrose et fertilise. Du reste, ce ne sont

[1] *D. Hortal.*, l. 3; *Titelm.; Adrichom.; Quares.; Niebuhr.*, t. III, p. 78; *Robinson*, t. III, p. 659.

[2] La sagacité de M. Poujoulat est ici en défaut : il dit que *ces eaux ne descendent point du Liban; qu'elles naissent dans la plaine;* mais comme elles s'élèvent à quinze pieds au-dessus de la plaine, d'où descendent-elles, si ce n'est des montagnes voisines? Il ajoute que ces fontaines sont à une demi-lieue de Tyr, et non à une lieue et demie, comme le dit Pokoke : je crois que l'évaluation de Pokoke est plus exacte. M. Poujoulat dit encore que les Grecs appelaient ces fontaines *Callirhoé;* mais selon Josèphe et Pline les eaux de Callirhoé sont des eaux thermales; elles sont au bord de la mer Morte. *Voyez* Legh.

que des conjectures, comme celle de Jacques de Vitri, qui suppose que notre Sauveur s'est arrêté à ce puits en se rendant à Tyr avec ses disciples. Ce fait est probable, puisque la plupart des voyageurs s'y arrêtent; mais nous n'en avons aucune preuve.

Ces eaux sont fraîches, salubres et abondantes. Depuis que l'aqueduc est en ruine, elles se rendent directement à la mer, dont elles ne sont éloignées que de quatre à cinq cents pas. M. de Lamartine les fait encore aller à Tyr « par des aqueducs moitié antiques, moitié modernes, d'un très-bel effet à l'horizon [1]. » Des masses épaisses et noircies de concrétions calcaires formées sous les arches de l'aqueduc prouvent sa haute antiquité.

Il est impossible de s'assurer aujourd'hui si ces puits sont des puits artésiens, dont il faudrait alors reporter l'invention, comme tant d'autres que nous nous attribuons, aux temps les plus anciens; ou des sources naturelles descendant des hauteurs voisines par des canaux souterrains, dont on aurait barré et emprisonné les eaux pour élever leur niveau.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, les puits de Salomon sont des monuments extrêmement remarquables, et ce lieu de station est un des plus intéressants et des plus agréables de la côte.

A trois lieues vis-à-vis de Tyr, et dans les montagnes, se trouvait au moyen âge le fort de Thozon, si connu par le malheureux siége et les dissensions des croisés [2]. Pendant ce siége, des Saxons, venus des mines de Goslar, employèrent pour la première fois les mines pour faire sauter les murs de la forteresse. Ce fut alors que les Sarrasins, effrayés de voir leur château s'écrouler sans qu'on eût employé des machines de guerre, firent la proposition de se rendre, proposition qui ne fut pas acceptée. Peu de temps après, les chefs des croisés ayant quitté clandestinement le camp pour se retirer à Tyr, tous les autres les suivirent et abandonnèrent le siége.

J'étais revenu au bord de la mer, et je m'approchais du cap Blanc, *Ras-el-Abiad;* je me trouvais à peu près au milieu des terres qui avaient été assignées à la tribu d'Aser, et en voyant cette plaine inculte, ces collines sans arbres, je pensais aux bénédictions qui avaient été autrefois répandues sur ces campagnes : « Que la » bénédiction d'Aser soit une postérité nombreuse; qu'il soit cher à

[1] Si M. de Lamartine fut allé, non pas jusqu'à Tyr, mais à deux cents pas de ces sources, il n'aurait pas commis cette erreur.

[2] *Chronique des Slaves*, continuée par Arnold de Lubeck, et Michaud, tom. III, liv. 9.

» ses frères et *qu'il baigne ses pieds dans l'huile.* » (Deut., xxxiii, 24.) Les Hébreux faisaient un grand commerce d'huile. Aujourd'hui, le long de cette côte, je n'ai plus guère trouvé d'oliviers que dans les environs de Sarepta. Un autre arbre qui était fort commun autrefois dans la terre de Chanaan, et qui y est devenu extrêmement rare, c'est le *pistachier* : les pistaches qu'on mange aujourd'hui en Palestine viennent toutes d'Alep. C'est le *caroubier* qu'on trouve le plus fréquemment sur les collines environnantes; mais il est rare qu'on le laisse s'élever à la hauteur d'arbre : ce n'est qu'un buisson au feuillage foncé et touffu, qui s'incline selon la pente des montagnes, et qui sert de remise au gibier. Dans la parabole de l'enfant prodigue, il est fait mention de ses fruits, qu'on donnait aux pourceaux [1]. (Luc, xv, 16.)

Le cap Blanc termine la plaine de Tyr; on le passe par un chemin étroit et escarpé, qui suit les sinuosités des rochers; ces rochers sont ébrêchés du côté de la mer : la route longe souvent un mur à pic de plusieurs centaines de pieds de hauteur; un petit parapet de deux pieds de haut avait été construit sur le bord extérieur, mais il est fortement endommagé, et il n'en existe plus de traces dans les endroits les plus périlleux [2]. « Je descendis de cheval à l'une de ces passes, dit M. Robinson, et je me hasardai à regarder en bas. Quel terrible spectacle ! Et cependant la mer est dans ce moment parfaitement calme. En hiver, lorsque la Méditerranée, soulevée par de violents vents d'ouest, vient se briser avec fureur contre la côte, les vagues s'élèvent, me dit-on, jusqu'à la hauteur même où nous sommes. En me retournant, le vertige qui s'était emparé de moi pendant que je regardais ainsi en bas de la falaise, s'accrut encore en voyant la montagne qui, à partir de mes pieds, s'élevait perpendiculairement à une hauteur encore plus considérable [3]. » J'étais demeuré à cheval jusqu'au sommet; il eût été imprudent de continuer sur une pente rapide et glissante : je descendis, et j'admirai ce passage qui a servi à tant de peuples, et qui est si remarquable par les scènes les plus imposantes de la nature.

On prétend que ce chemin a été creusé par Alexandre : il est probable qu'il y a fait faire des travaux; mais cette route a été frayée bien avant que le héros de Macédoine fût venu dans ces contrées. Les

[1] Le mot κεράτιον, dont se sert saint Luc, signifie *silique, caroube.*

[2] Album promontorium, ubi inter prominentes montes et æstuosum mare arctus et periculosus transitus est. Adrich., *in Aser.*

[3] *Palestine*, ch. 13.

brisures des rochers sont blanches comme de la craie, les roches retentissent sous les pas des chevaux. Des blocs énormes se sont détachés des montagnes, et les lames de la mer viennent continuellement se rompre contre eux et les couvrir d'écume. On voit au bord de la mer une vieille tour en ruines, comme on en rencontre assez fréquemment sur ce rivage, et qui devait servir à des gardes-côtes.

Au delà du cap, j'ai trouvé les traces d'une ville totalement détruite; on n'y voit plus que quelques fragments de mosaïques.

C'est entre les deux caps *Abiad* et *Nakora* qu'il faut placer le fort de *Scanderium*, nom dérivé de celui d'Alexandre. Il l'avait élevé pendant que son armée assiégeait la ville de Tyr, *dans un site agréable, arrosé par des fontaines et des ruisseaux, fertile en blé, en figues, en olives et en fruits de toutes espèces.* Cette description, faite par Guillaume de Tyr, ne saurait plus entièrement convenir au lieu indiqué; mais il y a encore beaucoup de points à éclaircir sur les ruines qu'on trouve en cet endroit. Les cartes anciennes sont très-défectueuses, et les auteurs modernes, dont plusieurs ont confondu l'*Echelle de Tyr* avec le cap *Blanc*, ont augmenté la confusion.

Berghaus place entre ces deux caps, tout près de l'Ain-el-Gaafat, les ruines de *Sida*, bourg maritime de Phénicie, éloigné de vingt stades de Tyr, selon Nicéphore, et qui fut la patrie du solitaire Zozime.

Entre autres histoires curieuses rapportées par Nicéphore sur ce pieux solitaire, se trouve celle-ci qui rappelle celles de la Thébaïde.

Zozime cheminait le long de la mer, se rendant de Sidon à Césarée, accompagné d'un âne qui lui portait ce dont il avait besoin; tout-à-coup un lion sortit des montagnes, se précipita sur l'âne et l'enleva. Le vieillard le suivit lentement dans la forêt, selon que lui permettaient ses forces. Quand il l'eût atteint, le lion déjà rassasié de la chair du pauvre animal était sur le point de s'éloigner; mais le saint homme le regardant en souriant lui dit : « Je n'ai plus la force, mon ami, de porter les bâts de mon âne : l'âge et la pauvreté m'ont affaibli. Ainsi il faut que mettant de côté les prérogatives que t'a données la nature, tu te charges de mon fardeau, si tu veux être libre et continuer à être lion. » Le lion s'approche doucement de Zozime, le caressant de sa queue et se montrant disposé à lui obéir. Le vieillard le charge de ses effets et le conduit jusqu'à Césarée, « faisant assez voir, ajoute Nicéphore, que tout obéit à l'homme qui observe la loi

de Dieu, ainsi qu'il arrivait dès le commencement à notre premier père Adam [1]. »

Nous avions devant nous la montagne de Saron, terminée du côté de la mer par le *Ras-el-Nakora* ou *Echelle de Tyr*, et qui court directement vers l'est. Arrivés au sommet, nous avons trouvé établis dans une vieille tour deux Arabes, qui sont là soit pour protéger les voyageurs, soit pour donner des signaux. Il y a plusieurs corps-de-garde de ce genre dans cette partie des montagnes; on les nomme *caphars*.

C'est ici que M. de Lamartine place la limite de la Palestine : « Sublime porte, dit-il, pour entrer dans le sol des miracles ; » Moïse et Josué l'avaient placée à Sidon.

A peine avais-je gagné le haut de ce rocher, que je vis à l'extrémité de l'horizon le mont Carmel, ce phare de la Terre promise, si cher au pèlerin, auquel il annonce le voisinage de Nazareth, de Bethléem, de Jérusalem, villes saintes qu'il est venu chercher à travers tant de fatigues; mais ces peines, il les oublie bien vite quand il se voit si près d'un tel but. Moi aussi, je fis mon humble prière pour rendre grâces à Celui qui me soutient dans ma course; je lui rendis gloire au fond de mon cœur, et je m'écriai : « Mon Dieu, je vous » cherche dès l'aurore : mon âme a soif de vous; ma chair se con- » sume pour vous dans cette terre inculte, déserte, aride, jusqu'à ce » que je contemple dans le sanctuaire votre puissance et votre gloire. » (Ps., LXII, 1, 2.)

De ce point élevé on domine la plaine de Saint-Jean-d'Acre, et l'on voit cette ville s'avancer comme un cap de marbre au milieu des ondes bleues de la mer.

En moins d'une demi-heure nous fûmes au bas de la montagne; nous dressâmes nos tentes auprès d'une source, sur un peu de gazon, chose si rare en Palestine, et à côté d'un champ de pastèques. Le gardien sortit de sa cabane de roseaux, et vint nous en offrir : elles étaient de la seconde récolte, et elles sont beaucoup moins bonnes que celles de la première. J'ai mangé des pastèques dans toute la Palestine : elles sont délicieuses; ce fruit est un grand bienfait de la Providence dans une contrée chaude, aride, où l'eau est rare et malsaine. Quand on a vécu en Orient, on ne s'étonne pas que ce soit un des fruits que les Israélites ont tant regrettés dans le désert. Une chose digne de remarque, c'est que tous les fruits qu'ils regrettaient si

[1] Nicéphore, *Hist. ecclés.*, liv. 17, ch. 4.

amèrement : les concombres, les pastèques, les poireaux, les ognons, et l'ail, (Nomb., xi, 6) sont encore aujourd'hui la nourriture presqu'exclusive des Orientaux.

Le vent soufflait avec violence du fond de la vallée, le long des flancs de la montagne contre la mer ; pendant la nuit, j'ai cru plusieurs fois qu'il enlèverait nos faibles demeures. Les gardiens des champs nous disent que dans ce moment cette route est peu sûre, et que récemment plusieurs voyageurs ont été détroussés par les Arabes ; nous nous mîmes donc sur nos gardes, les armes chargées furent placées au milieu des tentes, et les muletiers se relevèrent pour faire sentinelle pendant la nuit.

27 *Septembre.* De grand matin, je suis allé explorer la campagne et chercher les ruines d'Achzib. L'eau des sources mentionnées plus haut, arrêtée par les sables de la mer, forme une mare longue et assez profonde, qui sert à fertiliser des champs de maïs, de tabac, et de cannes à sucre ; des arbres de différentes espèces ombragent ce lieu, qui a sans doute été habité autrefois. Je n'ai pas trouvé d'habitations dans le voisinage, ni de ruines le long de la mer ; mais partout du sable et des bruyères. En m'approchant des collines, j'ai parcouru des champs qui pourraient être fertiles, et dont quelques-uns sont cultivés par les habitants d'un petit village situé au pied du Saron, à un ou deux milles de la mer.

Pendant le moyen âge, les chevaliers de l'ordre teutonique avaient trois forteresses sur les principales cimes du mont Saron ; dans les anciennes cartes on les trouve indiquées comme suit : au bord de la mer le *castrum Lamberti ;* à l'extrémité orientale *Indi*, et entre les deux le *mons Fortis.*

Les auteurs arabes de la même époque appellent cette montagne *Karouba*, probablement à cause des caroubiers dont elle était couverte. C'est là que se retirait Saladin, pendant que les croisés assiégeaient Saint-Jean-d'Acre, pour passer l'hiver, appeler des renforts et harceler les chrétiens de la plaine, tandis que les assiégés leur livraient journellement des combats sous les murs. Saladin était informé de ce qui se passait dans la place par *des pigeons*, qui portaient des lettres sous leurs ailes, et par des nageurs, qui traversaient la flotte chrétienne pendant la nuit.

A une lieue du pied de la montagne, au bord de la mer, on trouve un monticule surmonté d'un petit groupe de maisons avec une mosquée et un bouquet de palmiers ; ce lieu s'appelle *Zib :* c'est à peu

près là tout ce qui reste de l'antique ville phénicienne Achzib; elle avait été donnée à la tribu d'Aser, et était nommée par les Grecs Ecdippa [1]. Une rangée d'écueils, comme à Tyr, comme à Sidon, protégeaient ce rivage, qui porte de nombreuses traces d'une opulente cité. Aujourd'hui elle regarde tristement la mer dans son humiliation ; je ne crois pas qu'elle ait 600 habitants.

Phazaël, frère d'Hérode, et le grand-prêtre Hircan furent arrêtés par les Parthes à Ecdippa. Hircan eut les oreilles coupées, et Phazaël se brisa la tête contre un mur [2].

Sur quelques collines, on aperçoit les cahutes isolées de quelques nègres, qui gardent des champs de pastèques. Ces tristes habitations ont servi de comparaisons aux prophètes. « La fille de Sidon est abandonnée comme une cabane dans un champ de melons : » *Sicut tugurium in cucumerario.* (Isa., I, 8.)

Ayant rejoint mes compagnons, nous continuâmes notre route jusqu'au lieu appelé *El-Esmerieh*, délicieux petit oasis arrosé par une fraîche rivière, et planté d'orangers, de figuiers, de grenadiers ; des oiseaux au plumage jaune et azuré habitent seuls ce petit éden, et en disputent les fruits aux voyageurs. Nous avions une petite provision de sucre; l'eau et les limons étaient là en abondance : nous nous fîmes une limonade dont le premier limonadier aurait pu être jaloux. Mais nous fûmes moins heureux pour les grenades ; il y en avait pourtant une quantité : les trompeuses ! elles étalaient leurs joues du plus bel incarnat à côté des oranges dorées; quand nous les eûmes cueillies, véritables pommes de Sodome, elles étaient vides en dedans. Les oiseaux, premiers occupants et légitimes propriétaires, en avaient adroitement tiré les grains par une petite ouverture faite d'un côté ; ils semblaient se rire de notre désappointement, et poussaient un cri moqueur en se sauvant dans l'épaisseur des bosquets.

Un peu plus loin, nous atteignîmes un bel aqueduc, en partie découvert, qui conduit à Saint-Jean-d'Acre une eau échauffée par les rayons du soleil, et salie par tous les débris qu'y jettent constamment les hommes et les brises de la mer.

A mesure que nous approchions de la ville, nous rencontrions des caravanes de plus en plus nombreuses qui la fuyaient : c'étaient de longues files d'hommes, de femmes et de bagages, portés par des

[1] Il en est fait mention dans Josué, XIX, 29; dans le liv. des Juges, I, 31; et dans saint Jérôme.

[2] Josèphe, *Antiquités*, liv. 14, ch. 25.

chameaux. Plusieurs de ces hommes nous crièrent en passant de ne pas aller à Acre, que chaque jour il y mourait un nombre infini de personnes, que tout le monde se sauvait. Il n'en fallait pas tant pour effrayer de nouveau nos muletiers : toutes les fois qu'il passait quelqu'un, ils se serraient le nez pour ne pas prendre le choléra; quelqu'un de notre suite ayant tué une bécassine, ils refusèrent d'aller la chercher, dans la crainte qu'elle ne fût infectée de la maladie.

Arrivés à une demi-lieue de la ville, nous vîmes un grand nombre de tentes dressées sous des arbres au milieu des champs : c'étaient encore des fuyards. Nos guides nous dirent alors qu'il fallait renoncer au projet de visiter la ville ; que dans les circonstances actuelles nous ne trouverions pas à y loger, et qu'il nous restait suffisamment de temps pour aller coucher au mont Carmel. Bien que tout cela nous parût exagéré, nous nous rendîmes à ces discours : il nous aurait fallu user de violence pour faire changer à nos gens de résolution, et peut-être même n'aurions-nous pas réussi.

Voilà donc encore une ville dont je n'ai pas pu approcher. Quel triste pays que la Syrie actuelle ! On trouve partout des débris dont le temps a effacé jusqu'au nom, et quand après des marches pénibles on rencontre des murs encore debout, ou quelques ruines habitées, il faut les fuir comme des lieux d'infection, ou comme des repaires de brigands.

Comme on attendait l'arrivée d'un pacha pour faire l'inspection de la place, on avait badigeonné quelques murs, et remis un peu de plâtre dans les crevasses. La forteresse, telle qu'elle est aujourd'hui, a été bâtie par Ibrahim-pacha en 1838.

A cette distance, la ville de Saint-Jean-d'Acre paraît belle encore : elle brille au soleil derrière sa double enceinte de murailles, au milieu de ses bastions, de ses tours, de ses minarets, de ses temples et de ses palmiers; l'intérieur est dégoûtant de misère, de despotisme et de saleté. L'évêque Pompallier et le baron Baum y avaient passé la nuit précédente chez les pères Franciscains; ils s'étaient hâtés d'en sortir, et nous attendaient au mont Carmel. Ils nous donnèrent les renseignements suivants.

On trouve à Saint-Jean-d'Acre des ruines de toutes les époques : des églises, des mosquées, des palais, des cloîtres, des hôpitaux; mais elles ont été tellement endommagées par la barbarie des hommes qu'on a peine à les discerner les unes des autres. La célèbre mosquée de Djezzâr, pour la construction de laquelle il avait achevé de détruire tant de monuments, sera bientôt elle-même un monceau de dé-

combres. Les rues sont étroites, les maisons lourdes, les bazars sales et peu fréquentés. Le port, si vaste et si profond autrefois, est à peu près comblé. Les consuls étrangers et les Pères de Terre-Sainte demeurent dans des khans pareils à celui de Sidon. On évalue la population actuelle à dix ou douze mille âmes.

L'ancien nom de Saint-Jean-d'Acre est Acco; les Arabes l'appellent encore aujourd'hui Acca; dans la distribution de la Terre-Promise, elle était aussi tombée en partage à la tribu d'Aser. Soumise à l'Egypte, elle prit le nom de Ptolémaïs; elle devint successivement colonie romaine sous l'empereur Claude, possession des Arabes sous Omar; reprise par l'Egypte avant les croisades, elle tomba au pouvoir de Baudoin Ier, roi de Jérusalem, en 1104 : elle conserva la plus grande importance pendant toutes les guerres de cette époque. Saladin s'en empara en 1187; mais Richard Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste la rendirent aux chrétiens en 1191. Les chevaliers de Saint-Jean s'y établirent l'année suivante, et dès lors elle s'appela Saint-Jean-d'Acre. Saint Louis y aborda en 1250, et en fit réparer les murs. Elle se soutint pendant un siècle, puis elle fut le dernier asile des chrétiens en Palestine; le sultan d'Egypte Serapha l'assiégea avec 150,000 hommes, et la prit d'assaut en 1291. Les Turcs la prirent en 1517, et les pachas Daher et Djezzâr augmentèrent ses fortifications à la fin du dernier siècle : c'est le fameux Djezzâr-pacha qui la défendait en 1799, quand elle fut attaquée par Napoléon. De nos jours elle a été bombardée deux fois, par Ibrahim-pacha et par les flottes combinées de l'Angleterre et de l'Autriche.

On ne conçoit pas comment, après tant de destructions auxquelles se joignirent encore la peste et les tremblements de terre, il peut rester quelques vestiges d'une cité sur laquelle tous les fléaux se sont appesantis.

Il est fait souvent mention de Ptolémaïs dans les livres des Maccabées. Jonathas, frère de Judas, y vint plusieurs fois; il y parut avec une magnificence royale aux noces de la fille de Balas et du roi d'Egypte; ce fut aussi dans cette ville qu'il fut attiré par Tryphon, qui se saisit de lui par trahison, fit massacrer les mille Juifs qui l'accompagnaient, et le fit ensuite mourir avec ses deux enfants [1].

Comme Tyr, elle fut honorée de la visite de saint Paul, et nous voyons que dès les commencements l'Eglise y compta des fidèles : « De Tyr nous vînmes à Ptolémaïs, où finit notre navigation; et

[1] I. Maccab., v, 10, 11, 12, 13; et II. Maccab., xiii.

» ayant salué les frères, nous demeurâmes un jour avec eux. » (Act., XXI, 7.) Déjà vers la fin du second siècle il y avait un évêque à Ptolémaïs, et il eut plusieurs successeurs[1].

Le siége de Ptolémaïs par les croisés, commencé en 1189, et qui ne finit que deux ans après par la chute de cette ville, est sans contredit un des événements les plus mémorables, non-seulement dans l'histoire des guerres saintes, mais dans les annales du monde. Ce siége, comparé à celui de Troie, l'égale par l'enthousiasme des guerriers, leurs hauts faits et leurs malheurs; mais il lui est supérieur par la force des deux armées, par les immenses travaux d'attaque et de défense, et surtout par le but qui avait amené en présence tant de peuples de l'Europe et de l'Asie. Un historien arabe, en parlant des chrétiens, dit qu'ils étaient si nombreux *que Dieu seul en eût pu décrire le nombre*[2]; et un auteur chrétien assure que *l'armée de Saladin était plus nombreuse que celle de Darius*[3].

On peut lire dans une foule d'histoires et de chroniques le récit de ce siége[4]; je ne citerai ici que quelques traits moins connus qui caractérisent cette époque, et les chefs qui se sont rencontrés sous les murs de cette ville.

C'était après la malheureuse bataille de Tibériade, qui avait enlevé aux chrétiens Jérusalem et la vraie croix; Guy de Lusignan avait été fait prisonnier, l'Europe était consternée : on prêcha une nouvelle croisade, ce fut la troisième, et tout l'Occident se mit en mouvement vers la Palestine. Le roi de Jérusalem, sorti de captivité, errait dans son royaume, et cherchait à relever son trône par une action d'éclat : il vint assiéger Ptolémaïs. Les fortifications de cette ville venaient d'être relevées; deux tours surtout, devenues célèbres, la protégeaient du côté de la mer : l'une s'appelait la tour des *Mouches*, parce que c'était là, dit un auteur, que les anciens faisaient leurs sacrifices, et que les mouches y étaient attirées par la chair des victimes; et l'autre la tour *Maudite*, parce que ce fut dans ses murs qu'on fabriqua les pièces d'argent pour lesquelles Judas vendit Notre-Seigneur[5]. Ce fut par cette tour que, l'année 1291, les Sarrasins pénétrèrent dans la ville et s'en emparèrent.

[1] Reland, l. 5, pag. 541.

[2] Boha-eddin, *Bibl. des croisades*.

[3] Gauthier Vinisauf.

[4] Voyez entre autres Michaud, *Hist. des croisades*, tom. II, liv. 8, et plusieurs chroniques citées dans la *Bibl. des croisades*.

[5] *Itinéraire du roi Richard*, par Gauthier Vinisauf.

Les Français, les Anglais, les Allemands, les Vénitiens, les Lombards, les Tyriens, les Danois, les Pisans, les Frisons, les Hospitaliers et les Templiers, prirent part à cette guerre. Les archevêques de Ravenne, de Pise, de Cantorbéry, de Besançon, de Nazareth, de Montréal; les évêques de Beauvais, de Salisbury, de Cambrai, de Ptolémaïs, de Bethléhem, s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et conduisaient les guerriers de Jésus-Christ [1].

L'armée des chrétiens s'étendait devant la place, et s'appuyait à la colline de *Thuron;* celle des musulmans avait dressé ses tentes sur la colline de *Kisan*, derrière les croisés, et elle tenait tout l'espace renfermé entre le Bélus et la colline de la *Mosquée*.

Voici la description qu'Ibn-Alatir, médecin de Bagdad, qui se trouvait auprès de Saladin, nous a laissée du camp des musulmans. « Au milieu du camp, dit-il, était une vaste place contenant jusqu'à cent quarante loges de maréchaux ferrants; on peut juger du reste à proportion. Dans une seule cuisine étaient vingt-neuf marmites, pouvant contenir chacune une brebis entière. Je fis moi-même l'énumération des boutiques enregistrées chez l'inspecteur des marchés : j'en comptai jusqu'à sept mille. Notez que ce n'étaient pas des boutiques comme nos boutiques de villes : une de celles du camp en eut fait cent des nôtres; toutes étaient bien approvisionnées. J'ai ouï dire que, quand Saladin changea de camp pour se retirer à Karouba, bien que la distance fût assez courte, il en coûta à un seul vendeur de beurre soixante-dix pièces d'or pour le transport de son magasin. Quant au marché de vieux habits et d'habits neufs, c'est une chose qui passe l'imagination. On comptait dans le camp plus de mille bains : la plupart étaient tenus par des hommes d'Afrique; ordinairement ils se mettaient deux ou trois ensemble. On trouvait l'eau à deux coudées de profondeur. La piscine était d'argile; on l'entourait d'une palissade et de nattes pour que les baigneurs ne fussent pas vus du public : le bois était tiré des jardins des environs. Il en coûtait une pièce d'argent, ou un peu plus, pour se baigner [2]. »

Le camp des chrétiens était fortifié comme une ville; les métiers et les arts mécaniques y étaient exercés comme en Europe; on y trouvait des marchés où s'étalaient toutes les productions de l'Orient et de l'Occident. L'historien des patriarches d'Alexandrie fait remarquer qu'il y avait plusieurs églises surmontées d'un clocher de

[1] Michaud, liv. 8.

[2] *Bibl. des crois.: Chroniques arabes*, p. 262.

bois; les fidèles s'y rassemblaient en foule. Souvent les musulmans profitaient du moment où ils assistaient à la messe pour les attaquer. « Il s'était formé des associations d'hommes pieux pour assister les mourants et ensevelir les morts. Un pauvre prêtre d'Angleterre fit construire à ses frais, dans la plaine de Ptolémaïs, une chapelle consacrée aux trépassés; il avait fait bénir autour de la chapelle un vaste cimetière, dans lequel, chantant lui-même l'office des morts, il suivit les funérailles de plus de cent mille pèlerins[1]. Quarante seigneurs de Brême et de Lubeck firent des tentes avec les voiles de leurs vaisseaux pour y recevoir les pauvres soldats de leur nation et les soigner dans leurs maladies; ce fut là l'origine d'un ordre célèbre qui existe encore aujourd'hui sous le nom *d'Ordre teutonique*. Ce fut à la même époque que s'établit l'institution de la *Trinité* pour le rachat des captifs. »

Malgré la vie des camps, le clergé exhortait les chrétiens à l'observation des préceptes de l'Evangile, et on trouve fréquemment des récits naïfs et touchants relatifs à des actes de piété et de pénitence des croisés.

« Ce qu'il y a de singulier, écrit le Catholique d'Arménie dans sa trop célèbre lettre à Saladin, c'est que les Allemands s'interdisent tout plaisir. Malheur à celui qui se permettrait quelque volupté! ses compagnons le repousseraient aussitôt et l'accableraient d'outrages. Tout cela vient de la tristesse où ils sont d'avoir perdu Jérusalem. Plusieurs d'entre eux se sont fait longtemps scrupule de se vêtir comme de coutume; ils se sont interdit les étoffes les plus grossières, et ils n'ont voulu être habillés que de fer[2]. »

Des auteurs se sont plu à rechercher dans des ouvrages écrits par des musulmans de graves inculpations contre les chrétiens réunis sous Saint-Jean-d'Acre. Il est impossible que, parmi une telle multitude, il ne se soit pas trouvé un grand nombre d'aventuriers venus pour une autre fin que la délivrance des Saints-Lieux; ainsi ces inculpations, fussent-elles vraies, ne prouveraient rien contre le très-grand nombre de ceux qui ont pris part à cette expédition. Au reste j'aime mieux citer quelques autres faits moins suspects et plus instructifs.

Les musulmans firent un grand usage du feu grégeois pour brûler les tours immenses construites par les croisés. L'historien Ibn-Alatir raconte qu'il y avait dans la ville un homme, originaire

[1] Michaud, lib. 8.
[2] *Bibl. des crois.: Chron. arabes*, p. 279.

de Damas, qui s'amusait à manipuler le naphte et à étudier les matières propres à irriter le feu, entre autres celles qui pouvaient vaincre la résistance du vinaigre et de l'argile, substances employées jusque-là pour se garantir du feu grégeois. Quand il eut fini ses expériences, il alla trouver l'émir Caracousch, gouverneur de la ville, et lui dit : « Ordonnez au chef des machines de faire ce que je lui dirai : en lançant contre les tours ce que je lui ordonnerai, elles prendront feu. » Caracousch alors très-irrité le reçut fort mal; mais un des assistants lui ayant fait observer qu'on ne courait aucun risque à faire un essai, il y consentit. Les trois tours, dit un témoin oculaire [1], paraissaient de loin comme autant de hautes montagnes; on les faisait marcher sur des roues; chacune pouvait contenir plus de cinq cents guerriers; le dessus était disposé en plate-forme et pouvait recevoir des pierriers. A l'aspect de ces tours, les cœurs musulmans éprouvèrent une tristesse impossible à décrire. Ce fut alors que l'homme de Damas jeta sa préparation sur ces tours : elles prirent feu aussitôt, et ressemblaient à des montagnes de flammes. Les musulmans éprouvèrent une telle joie qu'ils en pensèrent devenir fous.

Le récit d'un autre historien nous fait voir que déjà alors les musulmans avaient une espèce de *lettres de change*.

Sur ces entrefaites, dit Emad-eddin, on vit arriver un ambassadeur du calife de Bagdad; il était porteur de deux charges de naphte et de roseaux, et il amenait cinq personnes habiles à distiller le naphte et à le lancer [2]. De plus, il était chargé *d'une cédule* de vingt mille pièces d'or, payable sur les marchands de Bagdad, et à l'ordre du divan du calife.

Pendant cette guerre, on inventa aussi ou l'on perfectionna le *zenbourek*, cette arme terrible dont les papes défendirent de se servir entre chrétiens. C'était une flèche de l'épaisseur du pouce, de la longueur d'une coudée, qui avait quatre faces; la pointe de la flèche était en fer, et des plumes en rendaient le vol rapide. Ce trait traversait quelquefois deux hommes du même coup, perçait à la fois la cuirasse et l'habillement du soldat, et allait ensuite se planter en terre; il pénétrait même dans la pierre des murailles.

[1] Boha-eddin, *Bibl. des crois.*, p. 264.

[2] Emad-eddin rapporte que le prince de Mossoul envoya de son côté tout le naphte blanc qu'il put se procurer. Cette substance, ajoute-t-il, était fort rare. Le naphte se tirait probablement des sources de Kerkouk, au delà du Tigre, dans l'ancienne Médie, où on le recueille encore de nos jours. *Bibliothèque des croisades : Chron. arabes*, p. 261.

Voici encore quelques anecdotes de ce siége, rapportées par Vinisauf.

Un croisé, près des fossés de la ville, examinait les murs, soit pour en reconnaître les endroits faibles, soit pour frapper quelque ennemi, car il portait une baliste à la main ; ce croisé était de la tête aux pieds bardé de fer : un Sarrasin qui l'aperçut lui lança contre la poitrine un trait qui, traversant son armure, pénétra jusqu'à un scapulaire sur lequel était écrit le nom de Dieu ; mais le trait, comme s'il eût frappé une lame de fer, retomba tout courbé, et ne fit aucun mal au guerrier [1].

La femme d'un croisé portait avec un zèle et une ardeur infatigables des matériaux propres à combler les fossés de la ville. Un Sarrasin placé en embuscade lui décocha un trait et la renversa. Au milieu des tourments que lui causait sa blessure, elle appela de toutes ses forces son mari à son secours. Il arriva avec beaucoup d'autres chrétiens qui déplorèrent le sort de cette femme ; mais elle, sur le point de mourir, conservant le même zèle, supplia ceux qui l'entouraient de jeter son cadavre dans le fossé, afin qu'après sa mort elle fût encore utile aux travaux du siége.

Quelques croisés avaient coutume de jeter des filets non loin du bord, et de pêcher des poissons qu'ils vendaient à l'armée. Il arriva un jour qu'au coucher du soleil, pendant que les filets étaient tendus, un guerrier chrétien, assis sur le rivage, aperçut au loin dans la mer un homme qui nageait ; sa tête seule paraissait au-dessus de l'eau. Le guerrier en avertit les pêcheurs, qui se mirent de suite à la poursuite du nageur. Ils reconnurent que c'était un Sarrasin ; celui-ci, effrayé de les entendre, voulut retourner en arrière ; mais les pêcheurs, faisant force de rames, l'enveloppèrent dans leurs filets et le saisirent. Comme il était très-habile à nager, il avait passé les premiers filets avec le fardeau qui était suspendu à son cou : c'était du feu grégeois renfermé dans un sac de cuir, qu'il portait aux assiégés. Les Sarrasins faisaient ainsi passer dans la ville, par le moyen des nageurs, du feu grégeois, des lettres et des colombes.

Boha-eddin raconte un combat qui eut lieu entre les enfants des chrétiens et des musulmans ; il ajoute que de part et d'autre on se battit avec beaucoup de courage.

Un incident assez curieux est cité par Vinisauf. Il raconte que les mineurs français qui avaient pénétré sous la tour *Maudite*, se ren-

[1] *Bibl. des crois.*, tom. II, p. 678.

contrèrent avec les mineurs sarrasins, qui avaient creusé la terre vers le même endroit. Tous ces mineurs firent ensemble un traité par lequel il fut convenu que les Sarrasins se retireraient sains et saufs, et qu'ils rendraient la liberté à quelques chrétiens tombés entre leurs mains.

Ces traits, avec une infinité d'autres, se trouvent dans les différents recueils de la Bibliothèque des croisades; on y voit aussi que quelquefois les deux armées, fatiguées de la guerre, se conviaient réciproquement à des réjouissances. Les croisés donnèrent plusieurs tournois dans la plaine de Ptolémaïs et y invitèrent les musulmans. Comme les héros d'Homère, les champions se haranguaient avant de se battre; le vainqueur était porté en triomphe, et le vaincu était obligé de payer sa rançon : puis on dansait au son des instruments des musulmans et des chants des chrétiens.

Le siége avait duré plus de deux ans, et les croisés avaient perdu soixante mille combattants, lorsque la ville se rendit aux chrétiens : une des principales conditions fut la restitution de la vraie croix, qui avait été prise à la bataille de Tibériade; mais cette condition, ainsi que plusieurs autres, ne fut pas remplie.

C'est à la suite de ce siége que la plupart des historiens placent le différend qui s'éleva entre le roi d'Angleterre et Léopold, duc d'Autriche. Richard, qui avait eu une si grande part au succès, traita avec hauteur les autres chefs des croisés. Le duc d'Autriche, qui, dans plusieurs occasions, avait fait aussi des prodiges de valeur, avait arboré son drapeau sur une des tours de la ville; Richard le fit enlever et jeter dans les fossés. Les Allemands allaient se venger de cet affront, mais Léopold les en empêcha, ne voulant pas qu'on exigeât satisfaction du roi d'Angleterre aussi longtemps qu'il serait en Palestine. A son retour, Richard ayant été jeté par la tempête sur les côtes de l'Adriatique, non loin d'Aquilée, et craignant de s'en retourner par la France, prit le chemin de l'Allemagne. Reconnu dans un village des environs de Vienne, il fut arrêté par les soldats de Léopold, et enfermé dans le château de Durenstein, au bord du Danube. On ne savait en Europe ce qu'était devenu le roi d'Angleterre : un gentilhomme d'Arras, nommé Blondel, parcourut l'Allemagne pour le découvrir. Blondel étant venu au pied d'un vieux château, chanta un couplet d'une chanson qu'il avait faite avec Richard ; celui-ci ayant reconnu le troubadour lui répondit par le second couplet. Blondel revint en Angleterre annoncer qu'il avait découvert la prison du roi. Le duc d'Autriche livra alors son prisonnier à Henri VI, qui ne le mit

en liberté qu'après lui avoir fait subir une nouvelle détention d'une année dans le château de Trifels, sur le Rhin[1].

Un siècle après la prise de Ptolémaïs par les chrétiens, cette ville était de nouveau assiégée par toutes les forces de l'Asie, commandées par le sultan d'Egypte. Elle était redevenue riche et puissante; le commerce y avait amené le plus grand luxe; à mesure que les autres villes de la Palestine tombaient au pouvoir des musulmans, elle recueillait les débris de leurs populations chrétiennes, dont elle devint le dernier asile. Enfin elle devait tomber elle-même, bien plus par la faute des chrétiens que par les armes des infidèles. Il y avait encore en Syrie de nombreux croisés, mais l'esprit des croisades n'y était plus : la discorde, la mollesse, la corruption, l'indifférence, s'étaient élevées parmi eux; l'Europe, alors comme aujourd'hui, était froide pour les Saints-Lieux; aucun secours n'arrivait de l'Occident aux assiégés de Ptolémaïs, qui tournaient sans cesse leurs regards vers la mer.

Voici quelques-unes des scènes de désolation du dernier jour des chrétiens en Palestine : on est heureux de trouver, au milieu de tant de sujets de pleurs, des actes héroïques de courage et de vertu.

Une brèche était déjà faite dans les murs; le roi de Chypre, chargé de défendre ce point menacé, s'était sauvé pendant la nuit avec trois mille combattants; les musulmans pénétraient de toutes parts dans la ville, poursuivant le petit nombre des guerriers chrétiens qui, harassés de fatigue, cherchaient à leur résister en attendant des secours; les habitants, divisés par quartiers selon leur nation, et qui jusque-là avaient été dans des dissensions continuelles pour obtenir la prépondérance dans les affaires, voulant réserver leurs forces pour ces luttes intestines refusaient d'exposer leurs soldats pour le salut commun, et voyaient même avec un secret plaisir le massacre de leurs frères. Guillaume de Clermont, maréchal des Hospitaliers, combat seul au milieu des musulmans; il rallie les chrétiens, ranime leur courage et refoule hors des murs l'ennemi qui se croyait déjà maître de la ville. Il retarda de quelques jours la chute de cette malheureuse cité; enfin son cheval étant tombé de lassitude au milieu d'une foule de Sarrasins, Guillaume, accablé par le nombre, fut tué à coups de flèches.

Le patriarche de Jérusalem, Nicolas, qui s'était aussi retiré à

[1] Cette histoire est différemment racontée par les historiens : une des plus intéressantes relations est celle d'Ebendorffer, qui, en plusieurs points, ne s'accorde pas avec le récit quelque peu fabuleux qui est généralement admis.

Ptolémaïs depuis la prise de la ville sainte, témoin des dissensions, de la lâcheté, du désespoir des chrétiens, leur expose les dangers qui les menacent, les rappelle à leur devoir, les exhorte à la pénitence et à mourir pour la défense de la foi. Il se montre partout, et jusqu'au dernier moment il s'expose à tous les périls. La ville étant prise, il est enlevé malgré lui et transporté sur un bateau, où il se plaint amèrement d'être séparé de son troupeau. Là, il reçoit sur son navire tous ceux qui se présentent ; le nombre en est si grand que le vaisseau est submergé, et le saint évêque meurt avec tous ceux qu'il voulait sauver. Ce fut le dernier patriarche de Jérusalem.

Le château des Templiers s'élevait comme une forteresse au milieu de la ville ; les chevaliers s'y défendaient encore, et un grand nombre de chrétiens s'y étaient réfugiés. Le sultan leur offrit une capitulation, et leur envoya trois cents hommes pour l'exécution du traité. A peine ceux-ci y furent-ils entrés qu'ils outragèrent les femmes des chrétiens : les chevaliers indignés les massacrèrent jusqu'au dernier. Le sultan ordonna alors qu'on fît le siége de la tour ; elle s'écroula au moment où les musulmans montaient à l'assaut et les écrasa sous ses débris avec tous ceux qu'elle renfermait.

Il est un autre trait de vertu qui est cité par plusieurs auteurs ; mais il ne saurait être trop connu : il rachète à lui seul bien des actes honteux, commis pendant cette déplorable guerre.

Il y avait à Saint-Jean-d'Acre, dit saint Antonin, un célèbre monastère de religieuses de Sainte-Claire ; l'abbesse, qui avait un grand cœur, apprenant que les Sarrasins avaient pénétré dans la ville, appelle toutes ses sœurs au son de la cloche, et les exhorte à conserver intacte la promesse qu'elles ont faite à Jésus-Christ leur époux : « Mes très-chères filles et excellentes sœurs, leur dit-elle, dans ce danger certain de la vie et de la pudeur, il faut nous mettre au-dessus de notre sexe. Ils sont près de nous ces ennemis, non pas tant de notre corps que de notre âme, qui après avoir assouvi leur passion brutale sur celles qu'ils rencontrent, les percent de leur épée. S'il ne nous est plus possible de leur échapper par la fuite, nous le pouvons par une résolution pénible, il est vrai, mais sûre. C'est la beauté des femmes qui séduit le plus souvent les hommes : dépouillons-nous de cet attrait ; servons-nous de notre visage pour sauver notre pudeur : il faut détruire notre beauté pour conserver intacte notre virginité. Je vais vous donner l'exemple ; que celles qui désirent aller sans tache au devant de leur époux immaculé imitent

leur maîtresse. » Ayant dit cela, elle se coupe le nez avec un rasoir; les autres font de même et se défigurent avec courage pour paraître plus belles devant Jésus-Christ. Par ce moyen, elles conservèrent leur pureté; car les musulmans, en voyant leurs visages ensanglantés, conçurent de l'horreur pour elles, et se contentèrent de leur ôter la vie [1].

Jamais on ne commit plus de crimes dans une ville prise d'assaut. Les renégats, qui étaient nombreux dans le camp des infidèles, s'avancèrent les premiers; tout fut passé au fil de l'épée ou réduit en esclavage. Les églises furent profanées, pillées et livrées aux flammes; les femmes, les filles des chrétiens outragées, mises en vente; les enfants égorgés. On n'entendait que des cris, on ne voyait que des torrents de sang. Un grand nombre furent précipités dans la mer. Les édifices furent démolis. Une foule de fugitifs, courant de ruine en ruine, cherchent un refuge dans la tente du sultan : il partage ces malheureux aux émirs, qui les font massacrer. La rage des musulmans s'étendit sur tout ce qui avait appartenu aux chrétiens; la ville fut rasée, et la domination des chrétiens en Palestine fut ensevelie sous ses décombres [2].

Des auteurs modernes font observer que la plupart des chroniques contemporaines attribuent de si grands désastres aux péchés des habitants de la Palestine, et ne voient dans les scènes de la destruction du royaume chrétien que l'effet de cette colère divine qui s'appesantit sur Ninive et sur Babylone; ils qualifient d'explication facile cette manière d'interpréter ce déplorable événement. Assurément, cette explication est *facile* pour ceux qui ont foi en la parole de Dieu; car il suffit d'ouvrir les Livres saints pour trouver à chaque page les preuves de l'intervention divine dans les destinées des empires. Il me semble même que c'est pénétrer moins avant dans la philosophie de l'histoire de s'en prendre aux instruments dont Dieu se sert pour châtier la corruption ou la sagesse humaine, plutôt que de remonter à l'intelligence suprême qui, du plus haut des cieux, dirige les volontés et les passions des hommes. Si d'ailleurs cette explication est facile, pourquoi tant d'hommes ne la trouvent-ils pas? Volney, en parcourant les ruines de la Palestine, s'écrie : « Tout égare mon jugement et jette mon cœur dans le trouble et l'incertitude, » et il prouve effectivement que son jugement est égaré en allant faire du scepti-

[1] Saint Antonin, tit. 24, ch. IX, 5, 11. Wadin, *Annales minorum*, l. 11, p. 585. Michaud, *Hist. des crois.*, tom. V, liv. 18.

[2] *Chroniques* de Thomas Ebendorffer. Michaud, *Hist. des croisades*.

cisme sur une terre où l'on ne saurait faire un pas sans rencontrer une preuve de la foi. *La malédiction dévorera leur terre,* (Isa., XXIV, 6.) a dit un prophète, et cette malédiction la dévore encore aujourd'hui; sans cela, verrions-nous tant de nations chrétiennes qui se disent puissantes, et qui le seraient en effet si elles étaient unies pour la cause de Dieu, oublier la manière cruelle dont elles ont été chassées de la Palestine, et laisser entre les mains des musulmans, que nous disons faibles et méprisables, cette terre arrosée du sang de Jésus-Christ? Les chroniqueurs du moyen âge, en considérant la perte des Saints-Lieux comme un effet de la colère divine, sont au moins aussi philosophes que ces historiens anciens ou modernes qui ne voient dans l'élévation et l'abaissement des Etats que l'effet des lois physiques du cœur humain [1].

Après la prise de Saint-Jean-d'Acre, le peu de villes qui appartenaient encore aux chrétiens sur les rivages de la Syrie ouvrirent successivement leurs portes aux musulmans, et les derniers débris des colonies chrétiennes en Orient vinrent échouer sur les côtes d'Italie; alors les peuples de l'Europe, n'ayant plus à combattre un ennemi infidèle et barbare au delà des mers, purent tout à leur aise s'entredéchirer, et recommencer les guerres qui avaient été interrompues par les croisades [2].

Depuis un demi-siècle des soldats chrétiens ont été ramenés deux fois sous les murs de Saint-Jean-d'Acre. Cette ville attaquée en 1799 par les Français, fut défendue par Djezzâr et Sidney-Smith; les canons français enlevés par la flotte anglaise; le manque de provisions, une triste rivalité entre les chefs, la crainte de la peste et d'une nouvelle armée turque, obligèrent Bonaparte, après un siége de deux mois et une perte de trois mille hommes, de reprendre le chemin de l'Egypte. Le sort de cette ville décida, comme toujours, de celui de la Syrie.

En 1832, elle servit de prétexte à la rébellion de Méhémet-Ali; assiégée deux fois par son fils Ibrahim, elle ne fut prise d'assaut qu'après qu'un ingénieur européen fut venu diriger les travaux du siége.

[1] Volney, *Les Ruines*, ch. 11.

[2] On sait les efforts que firent les papes pendant tout le temps des croisades pour étouffer les guerres en Europe, afin d'engager les princes chrétiens à réserver leurs armées pour la délivrance des Saints-Lieux. « L'Occident se tut, dit Michaud, et l'Europe jouit pendant quelques mois d'une paix qu'elle ne connaissait plus. » En parlant de la première croisade, le chroniqueur Guibert ajoute : « Avant ce grand événement des nations, partout on entendait parler de vols, de brigandages, d'incendies. Au lieu de continuer leur détestable métier, les brigands demandaient pardon de leurs péchés, et portaient la croix. »

Le traité du 15 juillet 1840 ayant été signé à Londres entre la Russie, la Prusse, l'Autriche, l'Angleterre et la Porte, les flottes de l'Angleterre et de l'Autriche vinrent reprendre cette ville aux musulmans de l'Egypte, soutenus par M. Thiers, pour la rendre aux musulmans de Constantinople, incapables de s'en emparer eux-mêmes sans le secours des chrétiens : voilà quels sont les croisés du dix-neuvième siècle !

On voit combien nous sommes loin des croisades de saint Louis : de nos jours, quand les armées françaises sont en Palestine, elles songent aussi peu au Saint-Sépulcre que les matelots du Foreing-Office ou les capidjis du grand-visir : la politique a remplacé la religion. L'étendard de la croix, ou plutôt les drapeaux d'où la croix a disparu, flottent à côté des bannières de Mahomet, sur lesquelles le croissant se voit encore, et sont levés contre d'autres armées chrétiennes : tels sont les miracles de la politique et de l'incrédulité.

La plaine de Saint-Jean-d'Acre s'étend, du sud au nord, entre le mont Carmel et la montagne de Saron, sur une longueur de sept lieues ; et, entre la mer et les montagnes de la Galilée, sur une largeur qui varie d'une à deux lieues. Elle pourrait être d'une grande fertilité, coupée comme elle l'est par des sources qui descendent des montagnes. Quelques villages placés de loin en loin à l'entrée des vallées jouissent seuls de la fécondité de ces eaux ; le superflu, que l'apathie des habitants ne sait ni retenir ni diriger par des digues ou des canaux, se perd dans le sable, ou va droit à la mer. La plaine est déserte : quelques mares qui se dessèchent en été la rendent malsaine ; on y cultive quelque peu de blé, de dourra, de maïs et de coton. Au pied des collines, on trouve des arbres fruitiers ; du côté de la mer et derrière les dunes de sable, on voit les plus beaux palmiers de la Syrie ; ils y forment une délicieuse petite forêt : c'est la seule que j'aie vue en Palestine. Dans quelques autres endroits, comme à Jaffa, à Naplouse, à Tibériade, à Caïpha surtout, on en trouve quelques-uns ; à Jérusalem il y en a très-peu de grands, et ils ne portent pas de fruits. J'ai mangé d'excellentes dattes fraîches vers la mi-octobre à Jérusalem ; elles venaient de Gaza. Celles de Saint-Jean-d'Acre n'étaient pas encore mûres ; elles formaient de belles grappes rouges au sommet de cet arbre majestueux, qui les couvrait sous le dôme vert de son gracieux feuillage. Une quantité de jeunes palmiers, sans tiges apparentes, et semblables à ceux de nos serres dont on ne voit que les feuilles, sortent du sable, et embellissent encore ce lieu, qui est un des plus agréables qu'on rencontre en Palestine.

Autrefois le palmier était commun en Palestine; aujourd'hui il y est très-rare : la Bible, Tacite, Pline, Strabon, parlent de ce *roi du règne végétal*. On voit par d'anciennes médailles qu'il était l'emblème de la Judée : il en existe de Vespasien, représentant une femme désolée assise sous un palmier, avec l'inscription *Judæa capta;* de Titus, avec un bouclier suspendu à un palmier, et une Victoire qui écrit dessus. Shaw cite une médaille de Domitien, portant un palmier comme emblème de la ville de Naplouse, et une autre de Trajan comme emblème de Sepphoris, capitale de la Galilée [1].

Shaw pense que les palmiers n'ont jamais été cultivés avec avantage dans ces contrées, attendu qu'ils ne peuvent y être féconds, parce que le climat et l'air de la mer leur sont contraires. Cette observation est démentie par Strabon, qui dit (liv. XVI, c. 41) que les dattes de la Judée sont préférables à celles de Babylone et de la Thébaïde, et qu'il y avait près de Jéricho un bois de palmiers de cent stades de longueur. Quant à l'air de la mer, les beaux palmiers de Saint-Jean-d'Acre, de Gaza et d'Alexandrie, dont j'ai mangé d'excellents fruits à mon retour, prouvent assez qu'il ne leur est pas nuisible.

On portait des branches de palmier dans les marches triomphales, comme on le voit dans les livres des Maccabées. (liv. I, c. XIII, 51, et liv. II, c. X, 7.) Le peuple de Jérusalem en porta aussi devant notre Sauveur quand il fit son entrée solennelle : « Une grande multitude » qui était venue pour la fête, ayant appris que Jésus venait à Jéru- » salem, prit des branches de palmier, et alla au-devant de lui, » criant : Hosanna ! » (Saint Jean, XII, 13.) M'étant trouvé à Hébron pour la fête des *Tabernacles*, j'ai vu que les Juifs se servent encore des branches du palmier avec des feuillages d'olivier, de saule et de myrte pour la construction des *cabanes* dans les cours et sur les terrasses. Il était dit au Lévitique au sujet de la fête des récoltes : « Le premier jour, vous prendrez les fruits des plus beaux arbres, et » des spathes de palmier, et des rameaux d'un feuillage épais, et des » saules du torrent, et vous vous réjouirez en la présence de Jéhovah » votre Dieu. » (XXIII, 40.) Autour de cette forêt de palmiers, il y a quelques vignes rampantes, qui garnissent le côté des dunes opposé à la mer.

[1] On ne saurait parler des médailles de la Palestine sans citer la belle collection faite récemment par M. Castellinard, consul de Sardaigne à Jérusalem. Quand M. Castellinard reviendra en Europe, il y apportera un trésor, dont plusieurs pièces sont entièrement inconnues, et qu'il a trouvées lui-même sur le mont Moriah, et dans les environs de Jérusalem.

A une petite distance de la ville, on remarque une vaste enceinte entourée de murs au-dessus desquels s'élèvent des touffes de verdure et des kiosques élégants : c'est la maison de plaisance du pacha, construite à beaucoup de frais par Abdallah.

Au delà, sur le penchant de la colline, il y a de grands approvisionnements de blé au milieu des champs.

Le *Bélus* [1] coule tout près de Saint-Jean-d'Acre; son cours n'est que de deux lieues; il a peu d'eau, et il forme le marais de *Cendevia*, dont Pline fait mention. C'est là l'humble origine d'une des plus admirables inventions des hommes, à l'aide de laquelle la science est parvenue à découvrir les secrets les plus intimes de la nature, et à porter ses regards audacieux dans les profondeurs impénétrables du ciel : c'est à l'aide du sable que charie cette petite rivière que les Phéniciens découvrirent la manière de faire le verre [2]. On n'en faisait déjà plus usage au temps des croisades [3], et aujourd'hui on ne fabrique le verre qu'à Hébron; c'est de là que viennent les anneaux, les bracelets et les divers ornements de verre colorié que les femmes portent dans toute la Syrie et la Palestine. (*Voyez* la note B. à la fin du volume.)

C'est près du fleuve Bélus que Josèphe place le tombeau de Mnémon [4]. La plaine abonde en gibier; j'y ai trouvé des gazelles, des lièvres et des perdrix.

Après la prise de Panéas, Foulque d'Anjou, roi de Jérusalem, traversant la plaine de Ptolémaïs, et poursuivant un lièvre, tomba de son cheval, et mourut des suites de sa chute.

En traversant la presqu'île d'Acre, on trouve des élévations de terrain considérables, évidemment faites de main d'homme, qui ont servi de forteresses à ceux qui ont assiégé cette malheureuse ville; autour de ces monticules, j'ai retrouvé plusieurs boulets de canon épars dans les champs, derniers témoins des luttes de Méhémet-Ali contre la Porte.

Nous avions rejoint le bord de la mer en passant à travers de

[1] Je ne me suis pas assuré de son nom actuel, qui paraît être *Nahr-Naman* : les auteurs arabes du moyen âge l'appellent *Nahr-Alhalou*.

[2] Rivus Pajida sive Belus, vitri fertiles arenas parvo littori miscens : ipse e palude Cendevia e radicibus Carmeli profluit. Plin., *Hist. Nat.*, lib. 5, c. 19.

Tacite s'exprime ainsi, *Histoires*, liv. 5 : Belus amnis Judaico mari illabitur; circa ejus os lectæ arenæ admixto nitro in vitrum excoquuntur; modicum id littus, et egerentibus inexhaustum.

[3] *Gesta Dei per Francos*, p. 1166.

[4] 2 *Bell.*, c. 9.

mauvais villages, et les dunes élevées d'un sable très-fin et éclatant de blancheur, qui bordent la côte. Nous longions une vaste baie qui s'arrondit dans les terres, et qui porte à ses deux extrémités Saint-Jean-d'Acre et le couvent du mont Carmel; il faut quatre heures pour aller de l'un à l'autre. Une mer d'émeraude, moirée d'or par les rayons du soleil qui se jouent dans les flots, verse constamment ses vagues argentées sur le rivage.

Jusqu'à Caïpha nous nous sommes livrés à un passe-temps qui était tout nouveau pour nous. Le sable est si fin, et le talus si mollement incliné, que chaque flot amenait une quantité de poissons, qui se laissaient à moitié échouer sur la grève, et glissaient en se chatouillant sur le sable jusqu'à ce qu'ils fussent emportés par le retour de la vague. Nous suivions le rivage avec nos fusils; quand le flot nous amenait des poissons assez grands, il nous était facile de les tuer, parce qu'ils étaient en partie hors de l'eau; mais il fallait se hâter de les prendre avant l'arrivée d'une nouvelle vague : c'était le divertissement de nos moucres. Souvent le poisson leur échappait, et au moment où ils se baissaient pour le ressaisir, la mer arrivait, les couvrait tout entiers de ses ondes, et quelquefois, aux grands applaudissements de leurs camarades, elle les échouait comme des poissons.

Au reste, aucune voile, aucune barque de pêcheur ne se berce sur une mer si belle. Des débris de navire, enfoncés dans le sable, attestent que cette plage est quelquefois dangereuse; et des voleurs enchaînés, conduits dans les prisons de Saint-Jean-d'Acre, nous prouvent que la voie de terre n'offre pas non plus une bien grande sécurité aux voyageurs.

De temps en temps nous rencontrions quelques Arabes portant sur l'épaule un bâton court, terminé par une boule, et semblable au casse-tête des sauvages : c'est l'arme de ceux qui n'ont pas de fusil. Ces Arabes n'étaient vêtus que d'une tunique légère, retroussée jusqu'au-dessus du genou, et retenue par une ceinture. On voyait leurs jambes et leurs bras noirs et nerveux; la tête seule était bien garantie contre l'ardeur du soleil. Nous avons peine à comprendre comment, sous un ciel aussi chaud, on peut supporter des coiffures lourdes et incommodes : c'est pourtant la seule manière de se préserver des atteintes du soleil, toujours dangereuses et souvent mortelles; pour bien se porter dans les climats méridionaux, il faut toujours avoir la tête en moiteur.

Nous approchions du mont Carmel. Il est bien différent des

montagnes de la Galilée que nous avions à notre gauche : celles-ci sont nues et blanchâtres, le mont Carmel est sombre et couvert de végétation; ce ne sont pourtant pas des forêts continues, ce sont plutôt des arbres isolés, au milieu d'un sol rocailleux. Une nuée de grues venant s'abattre devant nous, nous indiquèrent un petit lac allongé, caché derrière des monceaux de sable : c'est le Nahr-Mokâtta, l'ancien Cison. Je l'ai revu plus tard à sa source, tout près du mont Thabor, et j'ai traversé son lit desséché dans la plaine d'Esdrelon. En hiver, il se grossit d'une partie des eaux de la Samarie et de la Galilée; c'est alors une rivière considérable, tandis qu'en été son lit n'est qu'un marais; c'est pourquoi les Septante l'appellent le *fleuve d'hiver*.

Il est célèbre dans l'Ecriture par la victoire de Débora sur l'armée de Jabin, roi des Chananéens : « Ce fut alors que *le torrent de Cison » roula les cadavres des ennemis.* » (Juges, v.) Nous parlerons de cette victoire sur le champ de bataille de Débora dans la plaine d'Esdrelon.

Cette rivière faisait la limite entre les tribus d'Aser et de Zabulon ; elle est aussi désignée sous le nom de torrent de Jeptaël, et par les Arabes sous celui de Nahr-Haïfa.

Il s'est passé sur le mont Carmel et au bord du Cison un autre événement biblique que ne comprennent point certaines gens qui approuvent des rébellions où des milliers d'hommes, dont un grand nombre sont innocents, perdent la vie ; tandis qu'ils blâment de justes châtiments exercés sur des coupables par les ordres de Dieu.

Le prophète Elie, après avoir ressuscité le fils de la veuve de Sarepta, reçut l'ordre de Dieu de se présenter à Achab : c'était la troisième année de la sécheresse qui désolait la terre, et Dieu voulait la faire cesser. Achab vint à la rencontre d'Elie, et lui dit : « *N'êtes-vous pas celui qui trouble Israël?* Elie lui répondit : Ce n'est » pas moi qui trouble Israël, mais vous, qui avez abandonné les » commandements de Jéhovah, et qui avez suivi Baal. »

Elie ordonna qu'on rassemblât le peuple sur le mont Carmel, et tous les prêtres de Baal, qui étaient au nombre de quatre cent cinquante. Il dit ensuite au peuple : « Jusqu'à quand boîterez-vous de » deux côtés? Si Jéhovah est Dieu, suivez-le; et si Baal est Dieu, ne » suivez que lui. » Le peuple ne lui répondit pas.

Elie fit apporter deux bœufs, et préparer des autels pour les sacrifices. Les prêtres de Baal en choisirent un, ils invoquèrent leur Dieu pour qu'il déclarât par le feu qu'il les avait exaucés; mais il demeura sourd à leurs cris.

Alors Elie s'approcha de son autel et dit : « Jéhovah, qu'on sache » aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël et que je suis votre ser- » viteur, et que c'est *par votre ordre* que j'ai fait toutes ces choses. » Exaucez-moi, Jéhovah, afin que ce peuple apprenne que vous, » Jéhovah, vous êtes Dieu, et que vous avez de nouveau converti leur » cœur. » Et le feu du Seigneur tomba et dévora l'holocauste.

A la vue de ce prodige, le peuple se prosterna le visage contre terre et dit : « C'est Jéhovah qui est Dieu. Alors Elie lui dit : Prenez » les prophètes de Baal, et qu'il n'en échappe pas un seul. Et le peuple » les ayant pris, Elie les mena au torrent de Cison, où ils furent mis » à mort. » (III. liv. des Rois, XVIII.) Ils avaient fait massacrer les vrais prophètes et perverti le peuple; Achab et Jézabel étaient réservés pour d'autres châtiments.

En remontant la vallée, on peut en sept heures se rendre à Nazareth, et de là, en deux jours aller à Jérusalem par Naplouse; mais comme je ne voulais parcourir la Galilée et la Samarie qu'à mon retour, je me dirigeai vers Caïpha. Cette triste bourgade est au pied du mont Carmel; tout y respire l'abandon et la misère : c'est une solitude plantée de cabanes et entourée de murs. Des chameaux occupent seuls la place publique ; quelques pavillons flottent sur les maisons des consuls; cinq navires arabes se perdent dans cette vaste baie; des palmiers d'un côté, de vieux oliviers de l'autre : telle est cette ville, qui a été donnée à Tancrède par Godefroi de Bouillon, qui a été ravagée par Saladin, dont les habitants ont été emmenés en esclavage; qui était le siége d'un évêque pendant les croisades, et qui n'est plus aujourd'hui que celui d'un pauvre religieux de l'ordre des Carmes.

M. de Prokesch dit dans son *Voyage en Terre-Sainte :* « Deux hommes parmi ceux que j'ai vus à Caïpha se sont dessinés dans ma mémoire, le gouverneur de la ville et un moine. Le premier, Algérien, me reçut dans une tour, au milieu d'une troupe de soldats et d'un nuage de fumée ; il était pauvre comme un mendiant, fier comme un roi et comme un héros. L'autre me servait avec empressement, et avec la plus intelligente humilité, dans les petites choses comme dans les grandes. Il était de Malte, vivait depuis vingt-cinq ans dans sa petite maison de Caïpha, qui, toute murée et fermée, y compris son jardin, n'est pas plus grande qu'une salle de nos palais. Prêtre, médecin et ouvrier tout à la fois, il avait autour de lui une bible, un missel, des fioles et un traité des simples, une bêche et un crucifix, des branches de palmier et des sabres turcs ; le tout placé pêle-mêle

dans le plus pacifique désordre, qui était, si je puis le dire, l'image de son âme. »

Ce bon religieux n'y est plus; il a vécu plus de quarante années dans sa petite maison, cultivant son petit jardin et sa petite paroisse, priant, donnant l'hospitalité aux voyageurs, soignant les malades, portant des remèdes et des consolations aux Juifs et aux Arabes, cher aux chrétiens, respecté des musulmans. Il ne monte plus au Carmel, où il a été rencontré par M. de Lamartine; il est monté plus haut, laissant ses fioles et son crucifix à son successeur, qui continue son œuvre; car en Asie comme en Europe *les moines ne meurent pas*.

M. de Lamartine a écrit à son sujet quelques lignes bien senties. « A moitié chemin, dit-il, nous rencontrâmes un des Pères du Carmel, qui, depuis quarante ans, habite une petite maisonnette qui sert d'hospice aux pauvres dans la ville de Caïpha, et qui monte et descend deux fois par jour la montagne pour aller prier avec ses frères. La douce expression de sérénité d'âme et de gaieté de cœur qui brillait dans tous ses traits me frappa. Ces expressions de bonheur paisible et inaltérable ne se rencontrent jamais que dans les hommes à vie simple et rude, et à généreuses résolutions. L'échelle du bonheur est une échelle descendante : on en trouve bien plus dans les humbles situations de la vie que dans les positions élevées. Dieu donne aux uns en félicité intérieure ce qu'il donne aux autres en éclat, en nom, en fortune. J'en ai fait maintes fois l'épreuve. Entrez dans un salon, cherchez l'homme dont le visage respire le plus de contentement intime, demandez son nom : c'est un inconnu, pauvre et négligé du monde. La Providence se révèle partout. »

M. de Lamartine oublie seulement que les inconnus pauvres et négligés du monde fréquentent peu les salons des grands, et que ce n'est pas précisément la pauvreté qui donne la sérénité de l'âme, mais la vertu : *L'homme dont le cœur est pur, qu'il soit riche ou pauvre, aura un visage serein en tout temps.* (Eccl., XXVI, 4.)

Des auteurs pensent que la ville phénicienne de Sycaminum, Porsina ou Porphyrion [1], occupait l'emplacement de Caïpha ou quelque point peu éloigné : je n'ai point trouvé dans les environs de cette ville d'autres ruines que les siennes.

En sortant par la porte du couchant, on laisse à sa droite quelques jardins arides, arrosés par l'eau d'un puits dont un âne fait tourner

[1] *Voyez* Guill. de Tyr; Adrich., *in Issachar;* Josèphe, *Antiquités*, 13, 12, 3.

la roue ; ensuite on traverse une campagne nue, sablonneuse, puis une forêt d'oliviers séculaires; enfin on monte pendant un quart d'heure un chemin à pic, et on arrive au couvent du mont Carmel, « ce donjon du christianisme, comme l'appelle un voyageur [1], dont les sentinelles regardent continuellement vers la plaine, et au couchant dans la vaste étendue des mers, afin de découvrir s'il n'arrive pas quelques preux chevaliers pour délivrer enfin une terre si fortement opprimée par l'islamisme. »

[1] J. Russegger, tom. III.

CHAPITRE XV.

Du Mont Carmel à Tantoura.

Le mont Carmel. — Sa hauteur. — Ses habitants. — Souvenirs profanes et sacrés. — Les prophètes Elie et Elisée. — Anciens anachorètes. — Les Carmes. — Le kiosque d'Abdallah. — Le Frère Jean-Baptiste. — Le couvent actuel. — Hospitalité et reconnaissance. — L'église et les grottes du mont Carmel. — *Ces moines ! que font-ils là ?* — Deux naufragés. — Dernière soirée. — Des traditions chrétiennes en Palestine. — Marche des croisés vers Jérusalem. — Les chemins étroits. — Athlit, ou Castel-Pelegrino. — Aspect de la plaine et des montagnes. — Sauterelles. — Les mouches et les scorpions.

Les 28 *et* 29 *Septembre.* Le mont Carmel court du sud-est au nord-ouest sur une longueur d'environ cinq lieues, et se termine dans la mer par un promontoire fort remarquable, à l'extrémité duquel est situé le célèbre couvent des carmes, à une hauteur de 582 pieds. A l'est, il va aboutir à la plaine d'Esdrelon ; puis, se dirigeant vers le sud, il s'abaisse et forme, après avoir perdu son nom, les collines et les vallées de la Samarie ; son sommet le plus élevé n'atteint pas 2,000 pieds.

La montagne n'a plus d'autres habitants que des Druses disséminés dans les vallées, quelques Bédouins, et un grand nombre de chacals.

Il y a un autre mont Carmel au sud de Jérusalem, dont il est parlé au Ier livre des Rois ; mais le premier est le plus connu : il était appelé quelquefois le *Carmel de la mer*. (Jos., XIX, 29.)

Déjà aux époques les plus reculées, on regardait cette montagne comme un temple sacré où l'on venait adorer Dieu. Jamblique nous apprend que Pythagore se rendait souvent dans le temple qui y était de son temps. Vespasien monta sur le Carmel pour y consulter un prêtre nommé Basilide ; il n'y avait alors ni temple, ni statue, mais seulement un autel et la vénération du lieu[1].

[1] Tacite, *Hist.*, l. 2. Est Judæam inter Syriamque Carmelus : ita vocant montem deumque ; nec simulacrum deo aut templum : sic tradidere majores ; ara tantum et reverentia.

Suétone parle également de l'oracle du Carmel. « Vespasien, dit-il, consulta l'oracle du dieu Carmel dans la Judée, qui lui promit un succès heureux pour tous ses projets, quelques grands qu'ils pussent être [1]. »

Pline parle du promontoire du Carmel, et d'une ville du même nom, qui était sur la montagne [2].

Mais c'est dans l'Ecriture qu'il faut chercher *la gloire du Carmel;* il est toujours désigné dans les prophètes comme un lieu plein de beauté, de fertilité et de délices; son nom même signifie *plantation, vigne de Dieu :* il était orné d'oliviers, de vignes, d'arbustes, d'herbes odoriférantes et d'arbres fruitiers [3]. C'est de là que dans le Cantique des cantiques la tête parée de l'épouse est comparée au Carmel : « Ta tête est comme le Carmel, et ta chevelure comme le » diadème des rois. » (C. VII, 5). Isaïe dit que la *gloire du Liban* et la *beauté du Carmel* sera donnée à l'Eglise. (XXXV, 2.)

Les prophètes Elie et Elisée non-seulement y sont venus dans de certaines circonstances, mais ils y ont fait leur demeure, et le peuple y venait déjà pour adorer Dieu [4].

Nous avons vu que c'est sur le Carmel que Dieu a confondu les prêtres de Baal par le ministère du prophète Elie. Après ce miracle, « Elie monta au sommet du Carmel, et se prosterna contre terre; et » il dit à son serviteur : Monte et regarde du côté de la mer. Le ser- » viteur monta, regarda et dit : Il n'y a rien. Elie lui dit : Retourne » par sept fois. Et la septième fois le serviteur dit : Voilà un petit » nuage, comme le creux de la main, qui s'élève de la mer. Elie » lui dit : Monte et dis à Achab : Mets les chevaux à ton char, et des- » cends, de peur que la pluie ne te surprenne. Et lorsqu'il allait d'un » côté et d'un autre, le ciel se couvrit de nuages, le vent s'éleva, et » il tomba une grande pluie. » (IIIe liv. des Rois, XVIII.)

Elie ayant été enlevé dans un char de feu, son disciple *Elisée alla*

[1] Suétone, *Vie de Vespasien*, c. 5.

[2] Promontorium Carmelum, et in monte oppidum eodem nomine. *Plin.*, l. 5, c. 17.

[3] Lingua punica sive arabica, quæ hebrææ vicina est, adhuc hodie in bætica amœnissimæ ac pulcherrimæ villæ vocantur *Carmenes*. Delrius, *Adagio* 970. — Carmelus maris, qui hebraice dicitur *Carmel*, sive *Charmel*, mons excelsus valde et nemorosus, nobilissimis vineis, oleis, arbustis, fructiferis arboribus, herbisque odoriferis abundans; ut ob summam rerum omnium copiam fertilitati et abundantiæ in Scriptura comparetur. Adrichom., *in Issachar*, 19.

[4] Ce que prouve évidemment le texte suivant du IVe livre des Rois. La Sunamite, après la mort de son enfant, voulant aller sur le Carmel, près d'Elisée, « son mari lui dit : Pourquoi allez-vous vers lui? Ce n'est point aujourd'hui le premier jour du mois, ni un jour de sabbat. » On y allait donc ces jours-là.

sur la montagne du Carmel. (IVe liv. des Rois, II.) Il était sur cette montagne quand la Sunamite vint se jeter à ses pieds et lui dit que son fils était mort. Elisée alla avec elle, pria le Seigneur, et rendit cet enfant plein de vie à sa mère. (IVe liv. des Rois, IV.)

A l'exemple de ces prophètes, qui venaient si souvent dans les solitudes du Carmel fortifier leur âme dans la pensée de Dieu, d'autres anachorètes [1] vinrent méditer les vérités éternelles sur cette montagne miraculeuse, et s'assurer « combien le repos et la solitude est une belle chose, ainsi que l'enseigne le Carmel d'Elie [2]. »

Il y a plus de deux mille grottes dans les vallées du mont Carmel; c'étaient des habitations naturelles offertes à la prière et au recueillement. Des sources tombent des rochers, des plantes odoriférantes croissent partout; un air pur, la mer, la vue du ciel..... que faut-il de plus pour être heureux ?

On lit dans l'office de l'ordre des Carmes que, dès le premier siècle, des hommes pieux, voulant imiter la vie des prophètes Elie et Elisée, et celle de saint Jean-Baptiste, se retirèrent sur cette montagne, et que, animés d'une tendre dévotion pour la Sainte Vierge, qu'ils avaient eu le bonheur de voir et d'entendre, ils construisirent une chapelle sous son invocation, dans laquelle ils se réunissaient plusieurs fois par jour pour prier Dieu. Des auteurs assurent également que le mont Carmel fut un des lieux sur lesquels sainte Hélène fit bâtir une église.

Il est difficile d'établir par des documents authentiques ces deux faits : le premier, qu'une église ait été dédiée à la Sainte Vierge sur le Carmel, l'année 83; l'autre, que sainte Hélène y en ait fait bâtir une pendant le quatrième siècle. Il faut consulter à cet égard la dissertation d'un des plus célèbres continuateurs de Bollandus, le P. Papebroch, Vie de saint Albert, 8 avril. S'il est certain que les anachorètes ont vécu sur le Carmel dès les temps les plus anciens, on ne saurait prouver qu'il y eût une église avant le douzième siècle. Voici le plus ancien document qu'on puisse citer à cet égard. Le prêtre Jean de Phocas, qui visita les Saints Lieux l'année 1185, s'exprime ainsi en parlant du Carmel :

« A l'extrémité de la montagne, du côté qui regarde la mer, est la grotte du prophète Elie, dans laquelle cet homme admirable passa

[1] Alii (viri sancti) ad exemplum Eliæ prophetæ in monte Carmelo vitam solitariam agebant in alvearibus modicarum cellularum, tanquam apes Domini dulcedinem spiritualem mellificantes. Vitria, *Hist. Jeros.*, p. 1075.

[2] Nazianz., *Orat.* 16.

une vie angélique, et fut ensuite enlevé au ciel. Il y avait anciennement dans ce même lieu une grande habitation[1], comme il paraît par les restes de constructions qu'on y voit encore aujourd'hui; mais elle a été détruite par le temps, à l'action duquel rien n'échappe, et par les fréquentes incursions des ennemis. Il y a quelques années qu'un moine, revêtu de la dignité sacerdotale, couvert de cheveux blancs, arriva de la Calabre et s'établit en ce lieu en conséquence d'une révélation du prophète. Il y fit parmi les restes de l'ancienne habitation un mur de clôture, y construisit une tour, y éleva une petite église, y réunit environ dix frères, et maintenant il habite ce saint lieu. » Qu'était-ce que cette grande habitation qui alors déjà était ancienne, et dont on ne voyait plus que les ruines? Nous n'avons à cet égard que des conjectures, sur lesquelles il faut consulter le savant travail du P. Papebroch.

Ce qui est certain, c'est qu'il y avait depuis longtemps sur le mont Carmel des ermites qui regardaient le prophète Elie comme leur modèle, lorsqu'un d'entre eux, nommé Bertold, les réunit en communauté. L'année 1209, Brocard, alors leur supérieur, s'adressa à saint Albert, patriarche de Jérusalem, qui leur donna une Règle pleine de sagesse. Des prières très-fréquentes à l'église et dans leurs cellules, le jeûne de chaque jour excepté le dimanche, l'abstinence de la viande depuis l'Exaltation de la sainte croix jusqu'à Pâques, le travail des mains, le silence pendant une partie de la journée, telles sont les principales dispositions de la règle des *Frères de la Sainte Vierge du mont Carmel*, qui, avec les modifications apportées par le Saint-Siége, sont encore en vigueur aujourd'hui.

Cet ordre se répandit promptement en Europe, et surtout en Angleterre, où il y a toujours eu tant de piété, et où la vie catholique avait de si profondes racines avant les crimes et les persécutions de Henri VIII.

Saint Simon, du pays de Kent, étant devenu général de l'ordre, institua la confrérie du Scapulaire, pour réunir en un seul corps, par des exercices de piété, tous ceux qui voudraient honorer spécialement la Sainte Vierge : Edouard I, roi d'Angleterre, et saint Louis, roi de France, se mirent de cette confrérie.

En France, en Italie, en Espagne, on vit s'élever au milieu des forêts, sur le penchant des collines, au bord des ravins, de beaux ermitages, qu'il aurait fallu conserver pour l'ornement de l'Europe,

[1] Μονή, que le traducteur latin rend par *monastère*, signifie plutôt *demeure*, *habitation*.

puisqu'on ne tenait plus à les garder comme des écoles de morale. Sainte Térèse, qui rappelle tout ce qu'il y a de pur, de saint, d'ardent, d'aimable dans la vie monastique, était de l'ordre des Carmes. On aime mieux voir aujourd'hui des hauts-fourneaux que des clochers, des forgerons que des Carmélites, et on fait disparaître tous nos anciens monuments religieux.

Les Turcs en firent autant sur le mont Carmel. En 1821, Abdallah, le fameux pacha de Saint-Jean-d'Acre, sous le prétexte que ce point pourrait être occupé et fortifié par ses ennemis (les prétextes ne manquent jamais pour détruire les couvents), renversa de fond en comble l'église et le couvent du mont Carmel, et, avec les matériaux, il bâtit à côté un palais, où il venait chercher la fraîcheur en été.

Voilà où en étaient les choses il y a quelques années; voyons ce qui s'est passé depuis.

On a dit : « Si vous voulez que le Louvre soit achevé, il faut le donner aux Capucins[1] : » les Carmes ont fait un bien autre prodige: ils ont failli bâtir le Louvre sur le Carmel; pour cela il ne leur a manqué que les dessins de Claude Perrault.

Le Frère Jean-Baptiste de Frascati avait été envoyé par ses supérieurs, de Rome en Orient; il arriva sur le mont Carmel pour être témoin du vandalisme d'Abdallah-pacha, et pour pleurer sur la dernière pierre de son couvent, à côté de la grotte du prophète Elie, seul asile qui restât aux religieux et aux pèlerins de Terre-Sainte sur cette montagne révérée. Comme Elie, *il se prosterna contre terre*, et il revint en Europe.

Il ne s'agissait de rien moins que de faire désavouer la conduite d'un pacha tout-puissant par le Grand-Seigneur, d'obtenir un acte de justice de la Porte, de recueillir dans notre Europe, qui détruit ses propres couvents, des sommes immenses pour en rebâtir un en Asie, de trouver un architecte, des ouvriers de toute espèce, des pierres de construction, des matériaux, du bois, de l'eau, sur une montagne où il n'y a rien...

Eh bien! ce nouveau miracle s'est encore opéré sur le Carmel; tout cela s'est fait et existe au su de tout le monde.

Sur les réclamations de la France, le sultan a rétabli les Carmes dans leurs anciens droits; il a même ordonné à Abdallah de rebâtir leur couvent à ses frais : c'était trop exiger d'un pacha. D'ailleurs, le

[1] *Corresp. d'Orient*, tom. IV.

Frère Jean-Baptiste avait d'autres ressources : il se mit à parcourir l'Europe. Comme tous les Italiens, il ne sait qu'une seule langue; avec cela il vint à Paris, à Londres, à Vienne, à Berlin; il fut accueilli dans les cours, chez les grands et chez les pauvres; chargé, comblé de politesse et de présents : sans s'en douter, le Frère Jean-Baptiste était devenu le *lion* de l'époque.

Pour lui, les poètes faisaient des vers; les premiers artistes, des tableaux; les compositeurs, des morceaux inédits; les romanciers, des réclames; les grandes dames brodaient, organisaient des loteries et des concerts; pour lui, on a même vu un ministre déchu aller solliciter un ministre au pouvoir. J'ai vu sa liste de souscription, sur laquelle on trouvait pêle-mêle l'empereur d'Autriche et Louis-Philippe, la reine d'Angleterre et le roi de Prusse, M. de Rothschild et le primat de Hongrie, un cardinal et un curé de village, l'archevêque de Paris et Réchid-pacha : tous les pays, tous les rangs, toutes les religions y étaient représentées. Le roi de Prusse avait même ordonné qu'il fût accordé au Frère Jean-Baptiste une place gratuite dans les diligences et sur les chemins de fer, pour qu'il pût faire sa quête où il voudrait dans toute l'étendue de ses Etats; et, chose étrange, un Carme en froc put parcourir, sans insulte, des pays protestants et des pays catholiques.

Voyant que Dieu bénissait son œuvre en Occident, il appela un collaborateur, le frère Charles[1], pour la continuer; et lui, il retourna

[1] Le Frère Charles a été accueilli en France avec un véritable enthousiasme. On se souviendra longtemps du concert qui a été improvisé à l'Odéon, le 1er juillet 1844, en faveur de l'*OEuvre du Mont-Carmel*, et des applaudissements qui éclatèrent dans toutes les parties de la salle, lorsque le président, M. le comte de Fernig, parut, accompagné du Frère Charles. Qu'on me permette de citer ici une cantate composée par M. Emile Deschamps, qui a été chantée dans cette occasion.

I.

Nos paladins et notre armée,
Sous Bonaparte et Godefroy,
Ont, des palmes de l'Idumée
Couronné la France et le Roi.
Beaucoup, par le sabre ou la bombe,
Sont morts d'un trépas immortel.....
Et qui les dota d'une tombe?
Notre-Dame du mont Carmel.

II.

De nos jours, bravant mille obstacles,
Les brillants pèlerins des arts,
De la gloire au sol des miracles
Vont tenter les nobles hasards.
Le tigre, la faim les assiége,
Ou l'Arabe encor plus cruel.....
Et qui les soutient, les protége?
Notre-Dame du mont Carmel.

III.

Un moine vient tendre à l'aumône
Ses deux mains pour le saint couvent;
La France encor s'émeut et donne,
Elle qui donna si souvent!
De votre or emportant l'offrande,
Le bon Frère va, près du ciel,
Prier, pour que Dieu vous le rende.
Notre-Dame du mont Carmel!

en Orient pour y aborder de plus grandes difficultés. Il est facile de bâtir en Europe quand on a des fonds; mais au désert, il faut plus que de l'or, il faut de la patience, avec une incroyable force de volonté. Le Frère Jean-Baptiste se fit architecte, maçon, tailleur de pierre; il façonna des ouvriers qui n'avaient jamais rien fait, jamais rien vu; il creusa des citernes dans le roc vif. Pendant six mois, il ne pleut pas : il fait apporter de l'eau du pied de la montagne. *L'eau, m'a-t-il dit, nous coûtait plus que le vin.*

Qu'on se figure tout ce qu'il a fallu de peines, d'intelligence et de bonheur pour mener à bonne fin une œuvre aussi surprenante, aussi colossale que le couvent actuel du mont Carmel, qui est à la fois une église, un couvent, une hôtellerie, une forteresse, un lazaret; qui possède un orgue, une pharmacie, une bibliothèque. Les pèlerins y sont servis comme en Europe; on y trouve de la porcelaine et des cristaux, des sophas, des tableaux, des cartes géographiques, et mille autres choses que nous avons continuellement sous les yeux, et que nous ne savons apprécier que lorsque nous en sommes privés. Chaque clou de cet immense établissement vient d'Europe; quand on brise un verre ou qu'on égare un couteau, il faut écrire à huit cents lieues pour les remplacer.

Le couvent du mont Carmel est aujourd'hui, non pas le Louvre assurément, mais, sans contredit, le plus grand et le plus bel édifice de la Syrie et de la Palestine : « Il est vaste, dit M. le Maréchal Marmont, très-bien construit et disposé pour la défense. On pourrait y soutenir un siége, et pour peu que l'on voulût résister, il serait imprenable pour des gens qui l'attaqueraient sans canon de gros calibre. Les portes sont revêtues de fer, défendues par un flanquement et des feux de protection; des créneaux et des meurtrières sont ouverts dans toutes les directions, et la terrasse est défilée des hauteurs qui la dominent. »

J'avais vu à Vienne le Frère Jean-Baptiste, et j'avais été assez heureux pour lui rendre quelques légers services. Nous nous étions quittés, il y a quelques années, comme deux frères qui ne pensent plus se rencontrer ici-bas. *Au revoir là haut*, m'avait-il dit en m'embrassant; et j'avais ajouté : *Auparavant sur le mont Carmel*, sans me douter que je disais si vrai.

A peine arrivé, je demandai à voir le Frère Jean-Baptiste; on me dit qu'il avait la fièvre : je montai dans sa petite cellule; il était sur son lit tout habillé. *Je viens vous rendre ma visite*, lui dis-je. Il sauta de son lit pour s'assurer que ses yeux ne le trompaient pas, puis il ajouta :

Dieu est toujours bon pour le Frère Jean-Baptiste! Venez et donnez-moi des nouvelles de tous mes bienfaiteurs. — Hélas! ils sont tous en fuite. — En fuite! mais si tous les braves gens sont en fuite, que reste-t-il?...... Dieu est juste : cela ne durera pas. Après avoir longuement causé de la situation de l'Europe, qu'il connaissait très imparfaitement, il alla chercher une bouteille de vin de Malaga, et il me la montra en disant : *Voyez ce cachet* (c'était celui de la cave impériale); *c'est la dernière,* me dit-il; *la famille impériale, que Dieu bénisse, nous a fait beaucoup de bien : à dîner nous boirons ce vin à sa santé. — Et la fièvre! — Va pour la fièvre de la reconnaissance; celle-là n'a jamais tué personne.* Je lui parlai de son couvent. — *C'est le bon Dieu qui a tout fait,* me répondit-il, *et les bonnes gens.*

Le Frère Jean-Baptiste a fait plusieurs fois le voyage d'Europe pour venir solliciter des secours, et se procurer tout ce dont il avait besoin. Mais il ne s'est pas contenté de faire un appel à la charité, il a aussi eu recours à l'industrie. Quand il vint la première fois sur le Carmel, après y avoir répandu ses larmes et ses prières, il parcourut les environs, et il trouva quelque part sur le chemin de Nazareth une chute d'eau. Le terrain appartenait à un Turc; le Frère lui fait voir le parti qu'on peut en tirer; ils font un contrat, le Turc avance les fonds, le moine y met son talent, et de beaux moulins fournissent aujourd'hui de la farine à toute la contrée, et d'honnêtes bénéfices aux sociétaires.

Qu'est devenu le fameux kiosque d'Abdallah, qui se dressait menaçant sur la pointe la plus avancée du Carmel, à cent pas du couvent? Eh mon Dieu! ce que deviennent toujours les œuvres d'iniquité : le palais du pacha a été abandonné. Les Grecs, qui se montrent partout en Orient là où il y a quelque avanie à faire aux catholiques, voulurent s'emparer des dépouilles d'Abdallah, qui appartenaient à tant de titres aux Pères Carmes; plusieurs fois ils essayèrent de s'y établir; un jour, entre autres, ils vinrent au nombre de 60 ou 80 pour en prendre définitivement possession. Les religieux voulurent s'y opposer, leur prouvant que le terrain et les pierres qui avaient servi à la construction de l'édifice étaient à eux; mais les Grecs étaient en force, les raisons ne servirent qu'à les irriter : les religieux furent obligés de se retirer, et ils allèrent avertir le Frère Jean-Baptiste qui était malade. Il sortit, et de tout loin il s'écria : *In nome di Dio,*

[1] *Voyage du duc de Raguse,* tom. III.

canaglia... Le prophète Elie aurait difficilement produit plus d'effet : les Grecs se sauvèrent par-dessus les rochers, à travers les ravins, les précipices ; ils s'écoulèrent comme la pluie des torrents ; il n'en resta pas un seul. Pour enlever le dernier prétexte à de pareilles visites, le Frère Jean-Baptiste a acheté le palais du pacha, qui sert aujourd'hui d'hospice aux Levantins.

L'église du mont Carmel, dédiée à la Sainte Vierge, quoique simple, est fort belle. Au fond de la nef est la grotte du prophète Elie ; le chœur est bâti au-dessus ; un tableau représentant la mort de saint Louis le décore : il a été envoyé par M. de Pariset. On descend dans la grotte par quelques marches ; elle est fort vénérée, aussi bien par les Turcs et les Druses, que par les Grecs et les catholiques. Le couvent enferme l'église de toutes parts, de sorte qu'on n'en voit rien à l'extérieur, excepté le dôme qui la surmonte.

C'est sur le maître-autel que se trouve la belle et célèbre statue de la Sainte Vierge que tout le monde connaît. La statue du prophète Elie est dans la grotte au-dessus ; non loin de l'église est la grotte du prophète Elisée, et le lieu où l'on croit que la Sunamite est venue trouver l'homme de Dieu.

Devant le couvent, il y a un jardin en terrasse ; au milieu s'élève une chétive pyramide, en attendant un monument plus convenable : c'est là qu'on a enseveli une quantité de soldats français, morts sur le mont Carmel en 1799. A cette époque, le couvent avait été converti en hôpital pour les blessés et les pestiférés.

Bonaparte y monta un jour après la levée du siége de Saint-Jean-d'Acre ; il passa devant ces malheureux, mais sans les toucher, quoiqu'on ait tant de fois célébré ce fait, qui eût été d'ailleurs aussi inutile qu'imprudent. Après la retraite de l'armée française, les Turcs les massacrèrent tous, et laissèrent leurs ossements épars sur la montagne. Lorsque les PP. Carmes furent rétablis dans leur couvent, ils les recueillirent pieusement, les portèrent avec respect dans le tombeau qu'ils leur avaient préparé, et célébrèrent pour ces victimes d'un double fléau un service funèbre solennel.

Dans le voisinage, on voit quelques ruines : elles sont probablement les restes d'un petit fort construit par les Templiers en 1217.

La grotte appelée l'*Ecole des prophètes* se trouve au pied de la montagne ; elle est habitée par un *santon musulman*. M. de Lamartine dit de cette école : « L'endroit était admirablement choisi, et la voix du vieux prophète, maître de toute une innombrable génération

de prophètes, devait majestueusement retentir dans le sein creusé de la montagne qu'il sillonnait de tant de prodiges, et à laquelle il a donné son nom. »

Au-dessus on voit plusieurs grottes qui évidemment ont été habitées à une autre époque ; les religieux disent que c'est leur ancien couvent. Un voyageur moderne aurait quelques velléités de les y faire rentrer, comme tant d'autres catholiques voudraient voir encore le pape et les évêques dans les catacombes : ces enfants de l'Eglise, dans leur affection pour leur mère, ne lui désirent rien de mieux que le temps des persécutions.

Plusieurs protestants qui ont visité le Carmel ne comprennent pas non plus ce que des moines sont venus faire sur cette montagne, et ils ont trouvé bon d'exprimer leur blâme, non-seulement dans leurs ouvrages, mais jusque dans le livre où s'inscrivent les étrangers : ils ont pris le couvent pour une auberge, et ils ont payé leur hospitalité par des livres sterlings et des calomnies, comme si le dévouement se payait avec de l'or, et si l'ingratitude était moins odieuse pour être écrite en anglais. Les bons Pères, qui ne comprennent pas cette langue, ne se doutent pas des souvenirs de reconnaissance qu'on leur laisse. On les accuse, entre autres, de maltraiter les pauvres et les Turcs. J'ai questionné des pèlerins que j'ai rencontrés en Palestine : ils avaient été bien traités et bien nourris, et cela gratuitement pendant trois jours ; quelques-uns qui avaient été malades y étaient demeurés jusqu'à leur guérison, et y avaient reçu de bons soins et de bons remèdes. Quant aux Turcs et aux Arabes, on ne saurait exiger que des religieux qui n'ont rien par eux-mêmes hébergent, avec les deniers de l'Europe, des milliers de personnes qui pourraient leur venir de tous les coins de l'Asie. Voici ce que j'ai vu de mes propres yeux. Un matin j'étais à ma fenêtre ; je vis arriver une longue et joyeuse procession d'hommes et de femmes, précédés par un homme à cheval qui dirigeait toute la bande, et par un joueur de cornemuse, selon l'usage antique : « Votre cœur sera dans la joie comme au jour » où vous allez, au son des instruments, à la montagne du Seigneur. » (Isaïe, xxx, 29.) C'étaient des Druses qui venaient en pèlerinage à la grotte du prophète ; ils étaient plus de deux cents. Les Carmes leur ouvrirent leur église ; les Druses firent leur prière, puis ils allèrent au kiosque d'Abdallah, où un Père alla leur offrir ses services ; ils ne demandèrent que de l'eau, ils firent un repas avec les provisions que chacun avait apportées. Après s'être reposés, ils s'en retournèrent dans l'ordre qu'ils étaient venus. Les choses se passent tou-

jours de même. Si quelqu'un tient à ce que les Druses soient nourris au mont Carmel, qu'il fasse une fondation dans ce but : les dispositions en seront religieusement observées.

Demander ce que ces moines font au Carmel! Que font-ils dans toutes ces hôtelleries que la religion a placées sur des plages inhospitalières, sur des montagnes couvertes de frimats, où la spéculation n'ira jamais s'établir? A-t-on jamais demandé ce que les moines faisaient au Saint-Bernard? Une bande de sauvages a bien pu se couvrir de l'éternelle flétrissure de les expulser des lieux où ils arrachaient tant de voyageurs à la mort, et de voler le patrimoine des pauvres; mais, du moins, ils n'ont pas mis en doute le sentiment d'humanité qui avait appelé au milieu des glaces ces victimes de leur dévouement : hommes sans religion, ils voulaient détruire un établissement religieux. Demander de sang-froid ce que ces moines font là, c'est peut-être plus odieux encore [1]. En Orient, tout le monde ne saurait voyager en prince : que deviendraient les pèlerins pauvres, s'ils n'avaient pas leurs étapes marquées, à travers les déserts de la Palestine, dans les couvents des Carmes et des Franciscains? Il arrive même tous les jours que les détracteurs de ces moines sont trop heureux d'aller réclamer leur hospitalité. Où en sommes-nous donc venus pour que la charité même ne soit plus comprise!

Au reste, je n'ai signalé que de déplorables exceptions; l'empressement avec lequel toute l'Europe catholique et protestante a contribué au rétablissement du couvent du mont Carmel fait assez voir que l'œuvre évangélique de ces bons religieux a été partout comprise.

Le mont Carmel, quoique dépouillé en grande partie des forêts, des vignes et de la culture qui l'ornaient autrefois, conserve de beaux restes de son antique splendeur : des arbres couronnent son sommet, et des plantes rares et odoriférantes embaument ses coteaux [2].

[1] « Les Frères sont quinze : le Carmel, la gloire du Carmel, l'établissement du Carmel, voilà leur dada. Frère Charles reçoit les étrangers, les autres disent les offices, travaillent au jardin, surveillent quelques cultures. Les Frères ont l'air d'excellentes gens : Que font-ils là? A quoi bon? Est-ce là le service de Dieu? Tout cela ne m'empêche pas d'aimer les moines..... et c'est justement parce que j'aime les moines que je n'aime pas l'état monastique. »

Mme de Gasparin, *Journal d'un voyage au Levant*, tom. III.

C'est justement parce que j'aime les chrétiens que je n'aime pas le christianisme qui les fait : voilà un argument qui mérite d'être conservé.

[2] Voyez le Catalogue des plantes du mont Carmel, dans l'excellent ouvrage intitulé : *Reise in das Morgenland von Dr G.-H. von Schubert*, tom. III, p. 212.

Les arbres sont isolés, il est vrai; les rochers percent à travers le feuillage des arbustes; mais en Palestine la moindre touffe de verdure a son prix. Les religieux cueillent ces plantes, dont ils font une liqueur fort belle, et très-estimée comme remède dans plusieurs maladies. Leur petite pharmacie est assez bien fournie, et les Arabes viennent de fort loin pour chercher des remèdes. Dans presque tous ces couvents, il y a un Frère qui a quelques notions de médecine; s'il n'a pas toujours reçu le doctorat, il a étudié à l'école de la Charité, il traite ses malades avec affection et dévouement, et il prie pour eux; le bon Dieu fait le reste : « Celui qui sème dans les bénédictions » moissonne aussi dans les bénédictions. » Vivre dans la retraite comme Elie, prier Dieu sur la montagne comme Moïse, accueillir les étrangers comme Tobie, soigner les malades comme le bon Samaritain, tâcher d'éviter le mal et de faire le bien, puis, au sortir de cette vie, aller avec humilité et confiance solliciter les miséricordes du Seigneur.... voilà ce que ces moines font sur le Carmel, et pas autre chose.

Dans ce moment, ils sont douze, six prêtres et six Frères laïcs.

Le plus illustre pèlerin qui ait été sur le mont Carmel, c'est saint Louis : il n'a voulu laisser en Palestine aucun sanctuaire sans lui donner l'authenticité de sa présence, et le sanctifier encore par sa prière.

J'ai visité le pied de la montagne, et j'ai ramassé plusieurs espèces de coquillages : la plage en est couverte[1].

Cette pointe est dangereuse; un bâtiment anglais y a péri, il n'y a pas longtemps. Un autre naufragé est venu échouer sur cette côte: c'est un pauvre mécanicien d'Alsace, protestant, autant qu'il m'en souvient. Après avoir parcouru l'Europe et l'Asie pour se créer quelques ressources; après avoir perdu ses parents et ses amis dans sa patrie, et ses petites épargnes chez les Turcomans, il est venu frapper à la porte d'un couvent. Bien accueilli dans son dénuement, il a songé à payer sa dette de reconnaissance. Un jour, assis sur un rocher, rêvant aux moyens de se rendre utile, il voit la carène du vaisseau anglais à moitié enfouie dans le sable : il fait transporter sur la montagne toutes les pièces du bâtiment, qui sont en beau bois de l'Inde. Notre mécanicien veut d'abord faire un moulin à vent. Il a fait bâtir une tour sur la pointe la plus avancée des rochers; il s'oc-

[1] Voici les plus communs : *Conus franciscanus*, — *columbella rustica*, — *buccinum maculosum*, — *cyprea lurida*, — *natica monolifera*, et *pectunculus violacescens*. Lamark.

cupe des rouages : comme personne ne comprend, ni son talent, ni sa langue, personne ne peut l'aider ; c'est donc une œuvre de durée qu'il a entreprise, mais aussi une œuvre d'affection. Je l'ai vu travailler dans une des salles basses du palais d'Abdallah ; il m'a expliqué tous ses projets, heureux de trouver quelqu'un qui sût un peu d'allemand : avant de mourir il veut laisser un *monument* sur le mont Carmel, qu'il a choisi pour sa patrie. Je souhaite à cet humble monument la durée des pyramides : nous en voyons tant qui ont été élevés par l'orgueil, et il est si rare d'en trouver qui l'aient été par la reconnaissance !

Du haut du Carmel, de ce mont aimé des cieux, on jouit d'une vue admirable : rien n'est suave comme une soirée passée dans le recueillement sur cette montagne sainte. J'ai laissé écouler bien des heures en face de cette grande mer, en songeant à ceux qui sur l'autre rive pensent à un pauvre pèlerin, et qui ont comme lui une douce larme sous la paupière.

Pour ne rien omettre de ce qui se rattache au mont Carmel, je dirai que c'est sur cette montagne que, selon quelques auteurs, Lamech a tué Caïn [1].

30 *Septembre*. Il fallut prendre congé du Frère Jean-Baptiste : « Cette fois, me dit-il, c'est sérieux : j'ai soixante et onze ans ; j'ai fini mes voyages.... il ne m'en reste plus qu'un.... ce sera quand le bon Dieu voudra. Ici ou là, prions l'un pour l'autre. » J'étais trop ému pour lui répondre. J'allai serrer la main au Père gardien, au Frère Charles, au Frère Clément, qui m'avaient servi avec tant de cordialité, et qui étaient occupés à remplir toutes nos poches de provisions pour la route. Après une dernière visite à la Sainte Vierge, je montai à cheval, et nous descendîmes la montagne par le côté opposé à celui de Caïpha.

Avant d'aller plus avant sur cette *terre des souvenirs*, disons un mot des traditions. Ici le présent n'est rien ; car l'homme, aveugle instrument de la colère divine, a tout détruit. Julien l'apostat, au moment où il croit résister à Dieu, exécute ses éternels décrets en renversant les dernières pierres du Temple, aussi bien que l'ange exterminateur qui frappe l'armée de Sennachérib ; aujourd'hui encore, le stupide fellah qui, pour avoir quelques ramées, met le feu

[1] Cain mons, fons et castrum in pede extremo montis Carmeli. Hic Lamech senectute cæcutiens fratricidam Cain ignoranter pro bestia sagitta occidit. Adrich., *in Issachar*; *Gen.*, IV ; Broca, *Itin.* 6 et Breidenb.; Paschal, *Itin.* 178.

aux montagnes de la Galilée[1], obéit aux prophéties comme ce soldat romain qui jette un tison enflammé dans le Temple de Jérusalem malgré les ordres de Titus. Le présent n'est que le terrible accomplissement des divines vangeances; c'est ce que nous pourrons observer à chaque pas. Mais pour comparer les deux époques, il ne suffit pas de constater l'état actuel de la Palestine, il faut évoquer les anciens souvenirs, c'est-à-dire les traditions. Le pèlerin chrétien qui veut lire sur la page miraculeuse qui s'étend du mont Sinaï jusqu'à Damas, et du Jourdain jusqu'au Carmel, l'histoire de sa rédemption au lieu où elle s'est opérée, doit repeupler toutes ces contrées désertes, et rebâtir pour un instant tous ces monuments détruits; mais tant de nations, tant de siècles, tant de malédictions, ont passé sur cette terre désolée, que souvent on ne retrouve plus la moindre trace non-seulement des monuments, mais des cités et des peuples tout entiers. Peu importe au chrétien plein de foi : son culte n'est pas un culte de pierres ; ce qu'il vient chercher à travers tant de fatigues, c'est Dieu; il vient l'adorer là où il a fait éclater plus particulièrement sa puissance et sa bonté infinies. S'il retrouve le Calvaire, la grotte de Bethléhem, le Jourdain, il les vénère comme des lieux sanctifiés par la présence de Jésus-Christ. Il cherche partout les traces de son Rédempteur et de ses miracles : heureux s'il découvre une fontaine où l'homme Dieu s'est désaltéré, une pierre où il s'est reposé, un sentier qu'il a suivi ; s'il considère tout cela avec respect, est-ce la pierre ou la fontaine qu'il adore? il faudrait avoir un cœur bien mal fait pour le supposer. Ce pèlerin se trompe peut-être ; on a surpris sa piété, ou les preuves ne sont pas assez évidentes aux yeux de la raison... Et qu'importe au fond ! Celui qui lit dans les cœurs sait bien à qui ces hommages s'adressent. Faut-il pour cela tout admettre sans discernement, sans preuves, sans examen? A Dieu ne plaise ! La première qualité d'un pèlerin, c'est la foi sans doute : rien de plus déplacé qu'un touriste sceptique sur la terre sacrée; mais avec beaucoup de foi et de piété, un peu de science n'est pas inutile. Ainsi les deux grands écueils sont de tout rejeter et de tout croire; mais le premier est incomparablement plus dangereux que le second. Aller du Prétoire au Calvaire et du jardin des Oliviers chez Caïphe en disant : « On ignore si Jésus a suivi tel chemin ou tel autre; je viendrai faire ma prière quand on l'aura découvert, » c'est aussi insensé que peu chrétien. Nous avons vu dernièrement des pèlerins

[1] Voir au deuxième volume l'article sur le déboisement de la Palestine.

s'en aller à Bethléhem, au Saint-Sépulcre, à Nazareth, et secouer partout la tête en disant : *Je ne sais pas*. En accusant vingt siècles de superstition et d'erreur, il vaudrait bien la peine de faire au moins quelques recherches pour détruire les traditions qui existent et établir des preuves nouvelles. Mais des preuves, ce n'est pas ce qu'on veut : on veut tout nier pour être dispensé d'adorer ; c'est-à-dire, cacher son impiété derrière quelques lambeaux de science, ou plutôt d'orgueil. Combien j'aime mieux la simplicité de ces pieux fidèles qui, ne sachant pas par quel chemin Jésus allait de Béthanie à Jérusalem, font plusieurs fois cette course par des sentiers divers pour être assurés d'avoir parcouru celui qu'a suivi notre Sauveur ! cette simplicité vient de l'amour, le dédain vient de la haine. Ici, au reste, il ne s'agit pas d'articles de foi ; on peut aller au ciel en croyant que l'empreinte qui est au sommet du mont des Oliviers est celle du pied de Jésus-Christ comme en le révoquant en doute. Bien des protestants croient que lorsqu'on parle *de traditions*, il s'agit toujours pour nous de cette tradition apostolique que nous égalons à l'Ecriture, selon ce précepte de l'Apôtre : *Mes frères, demeurez fermes, et conservez les traditions que vous avez apprises, soit par nos paroles, soit par notre lettre* (2 Thess. II, 14.) ; pour nous faire sérieusement de pareils reproches, il faut plus que de la simplicité. C'est un musulman qui m'a expliqué les traditions chrétiennes qui se rattachent à plusieurs lieux de la Galilée : on comprend bien que je n'ai pas pris tous ses dires pour des articles de foi. Les guides en Orient sont comme des valets de place en Europe : ils cherchent à se rendre intéressants, quelquefois aux dépens de la vérité.

M. de Chateaubriand a fait un *Mémoire* dans lequel il examine l'authenticité des traditions chrétiennes à Jérusalem : c'est à ce travail que je vais emprunter quelques réflexions générales, en attendant que nous puissions peser la valeur des traditions relatives aux principaux sanctuaires de la Terre-Sainte à mesure que nous les visiterons.

La vie de Jésus-Christ est le fait historique le plus incontestablement prouvé : la plupart des monuments qui se rattachent à son histoire ont pour eux de plus nombreux témoignages que le Colisée ou le Parthénon.

Les disciples de Jésus-Christ, déjà au nombre de huit mille après les premières prédications de saint Pierre, étaient des hommes qui assurément connaissaient les lieux sanctifiés par leur divin maître, ou qui se sont hâtés de se les faire montrer après leur conversion ; ce qui était d'autant plus facile, en tenant compte des temps de per-

sécution, que tous les principaux sanctuaires se trouvaient hors de l'enceinte de la ville.

Une réflexion que je ferai ici, parce que je voudrais qu'on l'eût toujours présente dans le cours de ce raisonnement, c'est que j'ai l'intime conviction qu'un chrétien qui a vu le Calvaire, Gethsémani, la grotte de Bethléhem, s'oublierait lui-même plutôt que de perdre le souvenir de ces lieux sacrés; ils sont si reconnaissables, il se détachent tellement de tout ce qui les environne, ils se gravent si profondément dans la mémoire et surtout dans le cœur, qu'un grand nombre d'années après les avoir vus, on pourrait les retrouver facilement, et les montrer à d'autres. Or qu'est-ce que deux mille ans? C'est la vie de quarante personnes qui, de demi-siècle en demi-siècle, seraient dans les conditions voulues pour voir les Saints-Lieux dans leur jeunesse, et, en mourant, les montrer comme un saint héritage à leurs après-venants. Je le demande, peut-on supposer que parmi les millions de chrétiens qui ont habité la Palestine depuis Jésus-Christ, il ne s'en soit pas trouvé deux par siècle dans de pareilles conditions?

Nous, nous avons mieux que des suppositions, nous avons des faits.

Premier siècle. Jacques, frère du Sauveur, fut élu premier évêque de Jérusalem l'an 35 de notre ère; il eut pour successeur Siméon, cousin de Jésus-Christ; puis vint une série non interrompue de treize évêques [1], jusqu'au règne d'Adrien, c'est-à-dire jusqu'à l'année 137 après Jésus-Christ. Pendant ce temps, Titus s'empara de Jérusalem, l'an 70. Les chrétiens qui s'étaient retirés à Pella revinrent quelques mois après s'établir sur ses ruines.

Deuxième et troisième siècle. Les païens maintenant vont aider les chrétiens à marquer l'emplacement des Saints-Lieux. Adrien rebâtit Jérusalem et l'appelle Ælia; il élève une statue à Venus sur le mont du Calvaire, une statue à Jupiter sur le Saint-Sépulcre, et la grotte de Bethléhem est livrée au culte d'Adonis. Par cette horrible profanation, l'authenticité des Lieux saints est mise, pour ainsi dire, sous la sauvegarde des dieux du paganisme.

Jusque-là tous les évêques de Jérusalem avaient été de nation juive; une nouvelle série commence, celle des gentils. Eusèbe nous en a conservé le catalogue jusqu'à Dioclétien, et plusieurs circonstances de leur vie. Nous voyons par là que les chrétiens célébraient les saints mystères à Jérusalem, qu'ils y avaient des écoles et des bibliothèques;

[1] Voici leurs noms : Juste I, Zachée, Tobie, Benjamin, Jean, Mathias, Philippe, Sénèque, Juste II, Lévi, Ephrem, Joseph, Judas.

ils y étaient donc nombreux, et s'ils ne possédaient pas les sanctuaires, ils savaient où ils étaient : des idoles leur en marquaient la place.

Quatrième siècle. La première persécution de Dioclétien eut lieu au commencement du quatrième siècle, l'année 303 de Jésus-Christ; elle fut si violente que les ennemis du christianisme crurent qu'il ne se relèverait plus; ils s'en vantèrent entre autres dans une inscription qui portait qu'ils avaient *aboli le nom et la superstition des chrétiens, et rétabli l'ancien culte des dieux.* Dix ans après, Dioclétien mourait à Salone, et, avant sa mort, il eut la douleur d'apprendre les succès de Constantin et le commencement du triomphe du christianisme.

Constantin devenu empereur écrivit à Macaire, évêque de Jérusalem, et lui ordonna de bâtir une superbe basilique sur le tombeau du Sauveur. Sainte Hélène, mère de Constantin, se rendit pour cela elle-même en Palestine; elle retrouva le Saint-Sépulcre sous les fondations des édifices d'Adrien, et les trois croix dans une grotte profonde au pied du Calvaire : on sait comment fut reconnue celle de Notre-Sauveur. Cela se passait l'année 327.

Sainte Hélène fit construire des églises sur le Saint-Sépulcre, sur la grotte de Bethléhem, et sur la montagne des Oliviers, en mémoire de l'ascension du Seigneur; insensiblement d'autres églises s'élevèrent sur tous les lieux consacrés par les actions de Jésus-Christ.

Depuis cette époque, le christianisme s'est répandu sur toute la terre, et les pèlerins sont arrivés en foule pour vénérer les Saints-Lieux; les descriptions en sont faites dans toutes les langues; les traditions orales sont écrites, et dès lors rien de tout ce qui concerne la Terre-Sainte ne saurait plus tomber dans l'oubli. Que l'on consulte les bibliothèques, et l'on verra s'il est un lieu sur la terre qui ait été parcouru, étudié, décrit, comme le théâtre de la vie de Jésus-Christ.

Déjà l'année 385, saint Jérôme disait : « Qu'il serait trop long de parcourir tous les âges depuis l'ascension du Seigneur jusqu'au temps où il vivait, pour raconter combien d'évêques, combien de martyrs, combien de docteurs, sont venus à Jérusalem; car ils auraient cru avoir moins de piété et de science, s'ils n'eussent adoré Jésus-Christ dans les lieux mêmes où l'Evangile commença à briller du haut de la croix [1]. »

[1] *Epist. ad Marcel.*

Quand on lit la lettre de saint Jérôme à Eustochie, lettre écrite il y a 1444 ans, et qui parle des stations que fit sainte Paule en Palestine, on croirait qu'elle est de ces derniers temps, tant elle s'accorde avec les stations que les pèlerins font encore aujourd'hui.

Sans doute, bien des édifices ont été détruits, l'Eglise du Saint-Sépulcre, entre autres, a été incendiée au moyen âge, comme elle l'a été de nos jours; mais qui pourrait admettre qu'en présence de milliers de chrétiens elle ait été reconstruite sur un autre emplacement?

En suivant le Mémoire de M. de Chateaubriand, on trouve siècle par siècle les témoignages les plus éclatants en faveur des traditions de la Terre-Sainte, et il n'est pas un homme de bonne foi qui ne dise avec lui : *S'il y a quelque chose de prouvé sur la terre, c'est l'authenticité des traditions chrétiennes à Jérusalem* [1].

C'est au pèlerin judicieux à discerner les traditions, qui reposent sur l'Ecriture et sur des documents historiques, de tous ces autres récits auxquels certains voyageurs ne donnent de valeur qu'afin de pouvoir les reprocher aux catholiques.

Nous étions arrivés au pied des montagnes, et nous nous avancions lentement vers *Athlit;* nous étions sur le chemin qu'avaient suivi les croisés après la prise de Ptolémaïs. Les auteurs, tant arabes que chrétiens, nous donnent d'intéressants détails sur la marche des armées de la croix.

Cent mille hommes avaient passé le Bélus; ils étaient divisés en trois corps : le premier était commandé par Gui de Lusignan et formait l'avant-garde, c'étaient les Templiers et les Hospitaliers; le second était composé des Anglais et des Français; le reste formait l'arrière-garde. « Au centre, dit Boha-eddin, dominait une espèce de tour roulante, semblable à un de nos grands minarets, et placée sur un char : c'était l'étendard des chrétiens. » Le *Standard* était confié à la garde des Normands. Les croisés s'avancèrent entre la mer et le mont Carmel; les musulmans garnissaient les montagnes et harcelaient l'armée. La marche était lente, car les chrétiens allaient de conserve avec la flotte, qui longeait la côte, et qui était chargée de vivres et de provisions; ils avaient constamment à se défendre contre les traits des ennemis, et, manquant de bêtes de somme, ils portaient les bagages et les tentes. « Remarquez la constance de ce peuple, dit l'auteur musulman, de s'exposer ainsi aux fatigues les

[1] *Itinéraire*, Introd. Second Mémoire.

plus pénibles, sans *être payé*, sans retirer aucun avantage réel [1]. » Pendant le jour, le soleil embrasait la terre, pendant la nuit, des insectes tourmentaient les guerriers par des piqûres douloureuses. La chaleur et la fatigue firent mourir beaucoup de croisés, qu'on ensevelissait dans le lieu même où la mort les avait frappés; les autres continuaient leur route en chantant les hymnes des morts. Les lieux qu'ils traversaient étaient souvent couverts d'herbes qui s'élevaient à la hauteur de l'homme; dans les endroits marécageux une quantité d'animaux sauvages sautaient entre les jambes des soldats. « L'armée faisait à peine trois lieues par jour; chaque soir elle dressait ses tentes; avant que les soldats se livrassent au sommeil, un héraut d'armes criait dans tout le camp : *Seigneur, secourez le Saint-Sépulcre*. Il prononçait trois fois ces paroles; toute l'armée les répétait en levant les yeux et les mains vers le ciel. Le lendemain, à la pointe du jour, le char qui portait l'étendard de l'armée s'ébranlait au signal des chefs; les croisés s'avançaient en silence, et les prêtres, dans leurs chants religieux, rappelaient les voyages, les souffrances, les périls d'Israël marchant à la conquête de la Terre-Promise [2]. » Ce fut ainsi, dit Vinisauf, qu'on arriva à trois lieues de Caïpha, dans un endroit appelé les *Chemins étroits*, parce qu'en ce lieu la route se resserre entre deux bancs de rochers, où elle a été taillée de main d'homme dans un espace de près d'un demi-mille.

Quand j'arrivai aux *Chemins étroits*, il était près de midi; la chaleur était suffocante. Le sol s'élève, et le chemin se dirige tout-à-coup à droite vers la mer à travers cette passe resserrée, taillée dans des rochers de douze à quinze pieds de haut; la largeur de la route n'est souvent que d'une toise. On remarque encore sur les rochers l'empreinte des chars, qui, hélas! depuis longtemps ont disparu de ces lieux.

Au delà de ce défilé, à une petite distance, se dressent les ruines d'une antique cité que Strabon appelle Sycaminum [3], et que Josué plaçait déjà parmi les villes très-fortes sous le nom de Magdalel [4]; elle n'était plus qu'un petit village du temps de saint Jérôme [5]. Relevée et fortifiée au moyen âge par les Templiers, qui l'appelèrent Fort

[1] *Bibl. des croisades*, tom. IV.
[2] Michaud, *Hist. des crois.*, suite du liv. 8.
[3] Strabon, liv. 16; Pline, *Hist. Nat.*, liv. 5, c. 19.
[4] Civitates munitissimæ, Assedim... Magdalel, etc. *Jos.*, XIX, 38.
[5] Magdiel, parvus viculus in quinto milliario Doræ pergentibus Ptolemaidam. Hieron., *in loc. hebr.*

des Pèlerins, *Castel Pelegrino*, elle n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de décombres, surmonté d'un immense pan de mur, et gardé par une tribu d'Arabes, qui le nomment *Athlit*.

Ce petit coin de terre a subi tant de transformations, il s'y est accumulé tant de nations et tant de débris, que le terrain en est considérablement exhaussé. Du côté de la terre, les murailles, quoique fortement ébrêchées, sont encore assez élevées; elles avaient été construites très-solidement : c'est à leur pied que nous allons faire une halte. Les fentes des remparts se garnissent aussitôt d'une vingtaine d'individus à sinistres figures : leur réputation est faite dans la contrée, ils passent tous pour des voleurs. Il serait impossible de choisir une retraite plus pittoresque et plus convenable à ce genre d'industrie, si la route était plus fréquentée. J'avais lu à mes compagnons la description fantastique que M. de Lamartine fait de ce lieu, et les dispositions militaires qu'il crut devoir prendre pour le visiter. Il n'y en eut que deux qui voulurent m'accompagner dans l'intérieur, et ils s'armèrent jusqu'aux dents. Je pris comme à l'ordinaire mon encrier et mon journal, et nous franchîmes la porte de ce terrible manoir. La presqu'île n'est pas grande, et les cabanes qui la recouvrent aujourd'hui ne peuvent abriter qu'une cinquantaine de familles. Ce qui frappe le plus, c'est ce pan de muraille qui domine les autres ruines, et qui menace d'écraser tout ce qui l'environne : c'est le reste d'une église gothique considérable, qui n'existera bientôt plus ; car des hommes perchés comme des oiseaux de proie sur ces corniches croulantes démolissent ce dernier vestige de civilisation. Inhabiles même à détruire, ils peuvent à peine jeter à terre ces blocs immenses que leurs devanciers avaient su élever jusqu'au ciel. Des barques attendent dans le port ces pierres incrustées de moulures et d'arabesques, pour les transporter à Beyrouth ou à Saint-Jean-d'Acre, où elles serviront d'empattement pour une digue ou de moellons pour les murs de quelque mosquée[1]. C'est ainsi que voyagent les monuments sous l'impulsion de la barbarie. Pour élever la mosquée de Djezzâr-pacha, il a fallu détruire tous les temples de la Syrie, comme à une autre époque on avait dépouillé Delphes, Ephèse, Calcédoine et cent autres villes pour orner Constantinople. Au reste, en fait de vandalisme les Turcs ne sont pas les seuls coupables. « C'est une chose triste à remarquer, s'écrie M. de Chateaubriand, que les peuples civilisés de l'Europe ont fait plus de mal aux

[1] Nouvelle preuve du respect que les Turcs portent *aux ouvrages de l'art.*

monuments d'Athènes, dans l'espace de cent cinquante ans, que tous les Barbares ensemble dans une longue suite de siècles. »

Les plus misérables cahutes qu'on puisse imaginer sont entassées autour de ces belles ruines; elles sont en terre, et ressemblent à des fours. Des enfants nus, des chèvres, des poules et des chiens, sortent de ces bouges obscurs, crient, bêlent et aboient à notre passage; les femmes, couvertes seulement de leur longue chemise bleue, nous font assez voir, par l'expression de leur physionomie, que si l'hospitalité est la vertu de l'Orient, elle n'est pas celle des habitants d'Athlit; des groupes d'hommes étaient accroupis au coin des rues, les uns armés de fusils, les autres de leurs narghilés; des fûts de colonnes en granit gris, des rosaces, des chapiteaux, gisaient çà et là. En errant dans ce dédale d'immondices, je perdis mes compagnons, qui avaient hâte de s'en retourner : je restai seul. Je n'avais pas tout vu; à l'extrémité de la presqu'île sont les restes d'un bel édifice dont il est assez difficile de deviner l'ancienne destination : c'était peut-être un palais; la mer a englouti ses plus beaux ornements : on les voit au fond des eaux parmi les algues et le sable.

En m'en retournant, je fus assailli, non par les voleurs, mais par une demi-douzaine de chiens, qui en appelèrent un grand nombre d'autres. Les habitants ne m'inquiétèrent nullement, ils me laissèrent même rudoyer tout à mon aise mes agresseurs, ce qui était beaucoup; mais ils voyaient que les chiens étaient évidemment dans leurs torts.

Hors de l'enceinte de cette agglomération de cabanes, qui échappe certainement à nos classifications géographiques, se trouve une fontaine, un port, et quelques traces d'un môle et d'un vieux mur; ce qui ferait croire que la ville qui a été élevée sur ce rivage s'étendait au delà de la presqu'île actuelle, trop petite d'ailleurs pour enfermer une ville même de médiocre grandeur. Adrichomius prétend qu'elle était séparée du continent [1]. Les *Chemins étroits*, et les tombeaux taillés également dans le roc qu'on voit encore aujourd'hui près de ce passage, prouvent l'importance qu'a dû avoir cette ville autrefois. Ce que nous en voyons maintenant date de la troisième croisade (l'an 1218); les Templiers avaient fait élever cette forteresse pour protéger les pèlerins contre les voleurs : c'est juste l'inverse de sa destination actuelle. Jacques de Vitri nous apprend que lorsqu'on en creusait les fondements, on découvrit dans la terre des sources

[1] Castrum Peregrinorum, quondam insula in corde maris sita, dicta Petra incisa. Adrich., *in Issachar*, 47.

riture était des sauterelles et du miel sauvage. (Matt., III, 4.) Je ne saurais ajouter comme un autre voyageur : « J'ai mangé de bons plats de ces sauterelles à l'exemple des Arabes, qui les mangent cuites dans l'eau avec du sel. Elles sont aussi bonnes que les plus grosses chevrettes de mer, auxquelles elles ressemblent[1]. » Il faisait trop chaud pour se livrer au passe-temps de la chasse ; au reste, j'avoue que j'étais peu tenté de faire cet essai ; mais on m'a assuré plusieurs fois depuis, que les Arabes et plusieurs peuples de l'Orient les mangent même avec plaisir. Il était permis aux Juifs d'en manger. (Levit., XI, 22.)

Les sauterelles ont un ennemi acharné dans un oiseau très-commun en Palestine, qui est un peu plus grand que l'hirondelle, dont il a les allures, c'est le *samarmar* (turdus seleucis).

Il est un autre genre d'insectes dont je puis parler d'après ma propre expérience, non pas que j'en aie mangé, mais parce que j'en ai été dévoré.

Il est dit dans Josué : « J'ai envoyé devant vous des insectes, et ils » ont chassé de leurs terres deux rois amorrhéens, sans que vous vous » soyez servis ni de l'épée ni de l'arc. » (Josué, XXIV, 12.) Ce ne serait pas l'Ecriture qui nous montre ces deux rois fuyant devant *des mouches* que je le croirais également. Un ennemi invisible, acharné, qui vous perce de mille traits, dont on ne peut se garantir, qui vous harcelle jour et nuit, et qui, comme les Barbares, se sert de dards empoisonnés, est plus à craindre que l'arc et l'épée qu'on voit et contre lesquels on peut se défendre. Ce fléau ne se fait pas sentir partout, ni en tout temps, sans quoi on ne pourrait vivre : c'est surtout dans la vallée du Jourdain, à Hébron, dans quelques plaines marécageuses, comme celle d'Esdrelon, de Saint-Jean-d'Acre, à l'embouchure de quelques fleuves, au Nahr-Kasmieh, et près de plusieurs eaux stagnantes sur cette côte, entre le Carmel et Jaffa, à l'approche du soir et pendant la nuit, que ces insectes se trouvent en plus grand nombre et sont le plus acharnés. Ce sont de toutes petites mouches noires, qui pénètrent partout, jusque dans le nez et les oreilles. J'ai été mis souvent dans un état tel que je ressemblais à un véritable lépreux : j'emploie ce mot au lieu d'un autre, qui est moins en usage ; mais j'avais souvent aux mains surtout une éruption qui durait pendant plusieurs jours et qui était très-douloureuse. Les Philistins avaient un dieu spécial qu'ils invoquaient contre ces redoutables

[1] Joseph de Saint-Ange, *Gazophylacium persicum*. Voyez aussi la description qu'en donne Shaw, tom. I, pag. 331.

ennemis, c'était Baal-Zeboub, le dieu des mouches : comme j'avais peu de confiance dans ce dieu là, je supportai mes piqûres avec patience, et je guéris. Des voyageurs, dans la prévision de mille petites mésaventures, emportent avec eux toute une pharmacie, et laissent souvent en Europe le seul remède efficace, la patience; je conseille fortement celui-là : d'abord il est plus facile à porter, il coûte beaucoup moins qu'on ne pense, et il opère merveilleusement sous tous les climats.

Il y a plusieurs espèces de ces insectes; ils diffèrent beaucoup de ceux du Danube. Nous avons déjà vu combien les croisés eurent à en souffrir. Vinisauf, racontant leur arrivée dans la vallée d'Hébron, parle d'une espèce particulière que je n'ai remarquée que dans la plaine de Jéricho. « L'armée, dit-il, eut beaucoup à souffrir, dans ce lieu, de la chaleur de la saison et de la piqûre de certaines petites mouches, semblables à des étincelles volantes, et qu'on appelait *cincenelles*. Tout le pays en était rempli : elles piquaient les mains, le cou, la gorge, le visage, et leur piqûre occasionnait sur-le-champ une tumeur brûlante, en sorte que les pèlerins ressemblaient à des lépreux[1]. » La piqûre des scorpions est beaucoup plus dangereuse, mais il est plus facile de s'en garantir; il paraît que cet insecte est le même que la *tarente* dont parlent si fréquemment les historiens des croisades. Vinisauf, Schaw, indiquent la thériaque de Venise comme remède[2]; Albert d'Aix dit qu'il suffit de presser fortement la place de la piqûre pour en exprimer le venin. Dans les environs de la mer Morte, nous avons trouvé des scorpions jusque sous nos tentes; mais personne n'en a été inquiété. Le scorpion a une longue queue terminée par un aiguillon avec lequel il pique et insinue son venin; c'est à cause de cela qu'il est regardé comme l'emblème du traître. *Le prince grec*, dit un vieil auteur, *est comme l'escorpion qui par devant ne fait nul mal et point* (*pique*) *de la queue*[3].

Schaw dit que les scorpions de Zaab et du Sahara sont plus gros et plus noirs que ceux qui sont en deçà de l'Atlas, et que leur venin est beaucoup plus violent et cause souvent la mort[4]. Le scorpion est appelé *hakrâb* dans l'Ecriture, et saint Jean en fait mention dans l'Apocalypse. (Apoc., IX, 3, 5.)

[1] *Bibl. des croisades*, tom. II, p. 710.

[2] A Venise, où ils sont très-nombreux, on se guérit de leur piqûre avec une huile préparée avec le corps même de cet insecte.

[3] Bernard le Trésorier, *Hist. des croisades*.

[4] Shaw, tom. I, p. 334.

Il était d'assez bonne heure quand nous arrivâmes à Tantoura; nous eûmes le temps de nous établir fort agréablement au bord de la mer, à quelques centaines de pas de ce hameau, et de visiter les ruines du rivage pendant que nos gens allaient chercher des provisions et préparaient notre repas.

CHAPITRE XVI.

De Tantoura à Jaffa.

Tantoura.— Ruines de Dor.— Liberté religieuse énergiquement proclamée par un proconsul romain.— Rivière de Koradje.— La Zerka, ou fleuve des Crocodiles de Pline.— Crocodeilonpolis.—Victoire des croisés sur Saladin.— Le plongeon.— Césarée; sa fondation; son état actuel.— Souvenirs bibliques et historiques.— Marais de Césarée.— Léviathan.— Tortues.— La forêt d'Arsur.— Pays des Phérézéens et des Raphaïm.— Des géants de l'Ecriture.— Faune de cette contrée.— Galgal.— Aspect de la plaine de Saron.— Antipatris.— Les tentes des Bédouins.— Bataille d'Arsur.— La rivière de Haddar.— Ruines d'Apollonia.— Siéges et destruction d'Arsur.— Le village d'Ali-ebn-Harami; son école et sa mosquée.— Du flux et du reflux.— Des citernes et des puits. —Troupeaux de bœufs.— Des animaux domestiques.— Le Nahr-Ugeh, ou Torrent de Gaas.—Vue de Jaffa.— Notre campement à la porte de la ville.

30 *Septembre*. Nous avions passé la nuit sur l'emplacement d'une ville puissante, dont il ne reste que le souvenir.

Le misérable amas de cabanes qu'on nomme aujourd'hui *Tantoura* était autrefois la ville de Dor, capitale d'une contrée de la terre de Chanaan. Josué en tua le roi (Jos., XII, 23), et donna la ville à la demi-tribu de Manassé (Jos., XVII, 11.). Dor devint ensuite une forteresse considérable; le roi de Syrie, Antiochus Sidètes, l'assiégea par terre et par mer avec 120,000 hommes d'infanterie, et 8,000 cavaliers, parce que l'usurpateur Tryphon s'y était réfugié (1. Mach., XV.)

Sous les Romains, les Juifs y avaient une synagogue; des jeunes gens de la ville s'étant permis, de leur propre mouvement, d'y placer une statue de l'empereur, le roi Agrippa porta ses plaintes à Pétrone, gouverneur de la province. Celui-ci écrivit une lettre remarquable et très-énergique aux magistrats de cette ville, en leur ordonnant de lui envoyer les auteurs de cet acte audacieux, de veiller qu'à l'avenir on ne cherchât plus aux Juifs aucune occasion de querelle, et qu'on laissât à chacun la liberté d'adorer Dieu selon ses rites [1].

[1] Publius Petronius, legatus Tiberii Claudii Cæs. Aug. Germanici, magistratibus Doriensium. Quoniam tam audax est quorumdam vestrum insolentia ut etiam contra edic-

Dor eut depuis un évêque chrétien, qui dépendait de l'église métropolitaine de Césarée. Un de ses évêques assista à un concile de Constantinople ; mais au temps de saint Jérôme, cette ville était déjà entièrement détruite, et sainte Paule en admira les ruines [1]. A l'époque des croisades, les chrétiens rebâtirent une ville ou une forteresse sur son emplacement ; elle était appelée Mirla [2]. Aujourd'hui il ne reste debout qu'un seul pan de mur, dernier débris sans doute d'une tour de la forteresse des croisés ; il s'élève comme une colonne au milieu de cette ville ensevelie : il semble que la première tempête la confondra avec le sable qui entoure sa base ; un bouquet de verdure couronne son sommet, sur lequel des oiseaux de proie viennent continuellement se reposer. Au-dessus, et sur des rochers travaillés par la main des hommes, on voit encore quelques bouts de murs aussi solides que leurs fondements. La côte est coupée par plusieurs petites baies ; au bord de la mer il y a des dunes dont la base rocheuse ressemble aux scories d'un volcan ; les pores nombreux de ces rochers sont remplis de coquillages. Des colonnes brisées sont à moitié ensevelies sous les eaux et dans le sable du rivage. Des rochers à lames horizontales, qui s'élèvent à peine au-dessus du niveau de la mer, garnissent une anse arrondie qui baignait la ville ; ils sont creusés par le bas et percés de plusieurs trous : quand les vagues viennent les frapper et s'engouffrer par-dessous, les eaux jaillissent par ces ouvertures, comme les jets d'eau de nos jardins. Des pêcheurs, tenant leur amorce à un bâton, la font passer par ces ouvertures, et prennent les poissons qui viennent se cacher en grand nombre sous ces rochers. Le port est petit et sans profondeur ; il est abrité par des îlots, qui ne laissent qu'un étroit passage vers le sud. Quelques petits

tum Claudii Cæs. Aug. Germanici, quo Judæi permittuntur suis legibus vivere, synagogam eorum profanaverint, illata Cæsaris statua, quod religione ipsorum non est licitum, atque hoc facto non Judæorum tantum pietas læsa est, sed numen etiam Cæsaris, cui rectius in proprio templo statua poneretur quam in alieno, maxime in synagoga, cum justum sit et imperatoris judicio comprobatum ut sui quisque loci sit dominus : ne mea decreta commemorem post contemptam auctoritatem Cæsaris, qui Judæis non religionem tantum permisit, verum etiam æquum civitatis jus cum Græcis cohabitantibus : his ergo de causis eos qui contra edictum Augusti ausi sunt talia, indignantibus etiam propriis magistratibus, hæc furore populi, non suo consensu facta asseverantibus, jubeo per centurionem Vitellium Proculum ad me adduci rationem reddituros.

(Josèphe, *Antiq.*, l. XIX, c. 6.)

Voilà un proconsul romain bien autrement avancé en fait de liberté religieuse que les libéraux de nos jours.

[1] Mirata ruinas Dor, urbis quondam potentissimæ... Hieron., *Epitaph. Paulæ*.

[2] Voir la *Chronique de Vinisauf*. Dor est probablement aussi la ville appelée Bukolonpolis par Strabon, l. 16, p. 758.

bâtiments y sont à l'ancre. Vis-à-vis est la mauvaise bourgade actuelle, qui n'a pas 500 habitants : ils sont mahométans, et ils font un commerce de blé et de lentilles, dont nous voyons de grands tas dans la plaine.

Une source, située à égale distance entre l'ancienne ville et le village actuel, abreuve toute la population, et les femmes y vont constamment puiser de l'eau. La source est si près de la mer que chaque vague un peu forte vient y mêler ses eaux.

Nous levâmes notre petit camp vers huit heures, et après une heure de marche, nous atteignîmes la rivière peu considérable appelée *Koradje* (Kerseos). Allant toujours directement au sud, à travers une plaine sablonneuse, nous fûmes bientôt au bord de la rivière *Zerka* [1] que nous passâmes à gué à quelques pas de son embouchure, près des restes d'un pont : ce devrait être l'ancien Crocodilon, le fleuve des Crocodiles; *il est ainsi appelé,* dit Vinisauf, *parce que des crocodiles avaient autrefois dévoré deux soldats qui se baignaient dans ses eaux.* Ce nom a une origine beaucoup plus ancienne, puisque Pline, Strabon et Ptolémée en font mention, ainsi que d'une ville qui était bâtie à son embouchure, Crocodeilonpolis [2], mais qui était déjà détruite du temps de Strabon [3].

Sur la rive gauche de la rivière, se trouve un tertre peu élevé, sur lequel on remarque quelques débris de constructions et les restes d'une tour; c'est probablement là que devait se trouver la petite ville dont parlent les auteurs anciens.

Je n'ai pas remonté la rivière pour m'assurer si elle forme plus haut ces marais profonds qui nourrissaient des crocodiles; mais il est certain qu'il n'y a jamais eu de crocodiles dans la partie de son cours que j'ai pu observer. Dans cette saison, il y a à peine deux pieds d'eau, et le rivage peu élevé ne permet guère qu'il y en ait le double dans la saison des pluies; je crois donc que c'est à la pièce d'eau que nous trouverons au delà de Césarée qu'il faut appliquer ce qu'on lit sur le fleuve des Crocodiles.

Une bataille sanglante a été livrée sur les bords de ce fleuve par les croisés à l'armée de Saladin. Voici comme elle est racontée dans la chronique de Jean Bromton.

« Richard approchant de Césarée et du fleuve qui porte le même

[1] Un autre fleuve du même nom se jette dans la mer Morte : c'est le Yabbok de la Bible.

[2] Pline, *Nat. Hist.*, l. 5, c. 19.

[3] Strab., l. 16, p. 758.

nom, rencontra Saladin et sa grande armée, qui, occupant les rives du fleuve, se disposaient à arrêter les chrétiens dans leur marche. Richard qui vit que les croisés et les bêtes de somme périraient de soif pendant la nuit, si l'eau leur manquait, ou seraient tués par les Sarrasins qui les environnaient, s'ils tentaient de reculer, partagea aussitôt son armée par bataillons, et donna l'ordre d'attaquer vigoureusement les ennemis. Il se fit jour à travers leurs rangs, et traversant le fleuve avec les siens, il se rendit maître des deux rives [1]. »

Saladin fut blessé d'un coup de lance par le roi d'Angleterre, et il ne parvint qu'avec peine à s'éloigner du combat.

C'est ici que j'ai remarqué pour la première fois l'oiseau désigné par le mot *schâlâch* dans l'Ecriture, et que les Grecs appelaient *katarraktès :* c'est le *plongeon*. Je l'ai observé depuis sur plusieurs autres rivières. Il se nourrit de poisson; pour le prendre il s'élève à une quinzaine de pieds au-dessus de la surface de l'eau où il plane en cherchant sa proie; quand il l'a aperçue, il se place verticalement, et fond sur elle comme un trait.

Un bel aqueduc, qu'on peut suivre encore dans toute sa longueur, quoiqu'il soit souvent enfoui sous le sable, portait les eaux de la Zerka à Césarée, dont on aperçoit bientôt les ruines imposantes.

Il était une heure lorsque nous y arrivâmes. Nous franchîmes d'abord les fossés et les murs d'enceinte, en partie parfaitement conservés; on croit entrer dans une ville de guerre européenne. En pénétrant plus avant, on se trouve au milieu de ruines immenses, qui semblent faites de la veille, et plutôt par un tremblement de terre que par la main des hommes; car l'homme détruit comme il édifie, pierre par pierre; il démonte ses propres œuvres : Dieu seul les anéantit tout d'un coup. A Césarée, des murailles tout entières gisent sur le sol, ou ont été jetées dans la mer. D'immenses colonnes de granit, des blocs de marbre, des fragments de porphyre, des débris de temples et de palais, des tours renversées, un amphithéâtre comblé, des troupeaux des Bédouins, tout cela est entassé, confondu sur une vaste étendue.

Un fort, appelé *Tour de Straton*, probablement du nom du général qui y commandait les troupes de Darius lorsqu'Alexandre l'attaqua et s'en rendit maître, occupait alors l'emplacement de Césarée.

Hérode l'Ascalonite, dit le Grand, et qui ne le fut que par ses crimes, le même qui régnait à Jérusalem quand Jésus naquit à Beth-

[1] *Chronicon Johannis Bromton abbatis Jornalensis*, tom. I, c. 725; *Biblioth. des croisades*, tom. II, p. 748.

lébem, qui fit massacrer les Innocents, mourir ses proches, ses amis, sa femme, étrangler ses enfants, et qui périt rongé des vers; d'abord partisan de Brutus, puis d'Antoine, qui le fit tétrarque et plus tard roi de Judée; ce même Hérode, toujours du parti du plus fort, courut jusqu'à Rhodes après la bataille d'Actium pour complimenter Auguste, qui agrandit son royaume; vil jusqu'à l'impiété, il lui érigea alors un temple comme à un Dieu, bâtit cette ville en son honneur, et l'appela Césarée.

Josèphe [1] se plaît à décrire les travaux immenses que fit Hérode pour orner, défendre sa nouvelle ville, et en faire un lieu de délices. Il construisit un port magnifique, égal en grandeur à celui du Pirée, en jetant dans la mer des masses énormes de rochers qu'il fallait aller chercher au loin. Un vaste quai, embelli par de nombreux édifices de marbre, entourait ce port, *locus ad inambulandum animi causa jucundissimus;* de hautes tours, dont la plus belle était consacrée à la mémoire de Drusus, protégeaient les murs; sur un monticule s'élevait un temple que les navigateurs apercevaient de loin, et dans lequel étaient les statues de Rome et de César. Les cloaques mêmes, dit Josèphe, étaient admirables; un théâtre, et, dans la partie méridionale du port, un amphithéâtre, se faisaient remarquer par leur solidité et leur étendue : tous ces travaux furent terminés dans l'espace de douze ans.

Cette ville fut bâtie vingt-deux ans avant Jésus-Christ, et fut appelée Césarée de Palestine, pour la distinguer de Césarée de Philippe. Dans la suite, on la nomma Colonia Flavia, lorsque Vespasien lui accorda les priviléges de colonie romaine, et elle devint la capitale de toute la Palestine après la ruine de Jérusalem [2].

Cette ville est fréquemment citée dans le Nouveau-Testament. Hérode Agrippa y vint après la délivrance miraculeuse de saint Pierre, et après avoir ordonné qu'on menât au supplice les soldats qui l'avaient gardé. Etant monté sur son trône avec ses habits royaux, il harangua le peuple, et *le peuple s'écria :* « C'est la voix d'un Dieu, et non pas d'un homme. » En ce moment un ange du Seigneur le frappa, et il mourut dévoré par les vers. (Act., XII.)

Césarée fut la première ville des gentils qui fut éclairée des lumières de la foi dans la personne du centurion Cornélius. Celui-ci, averti par un ange, fit chercher saint Pierre, qui vint de Joppé et baptisa Cornélius avec ses parents et ses amis. (Act., X.) Cornélius

[1] Josèphe, *Antiq.*, l. 15, c. 13.
[2] Il existe plusieurs médailles de Césarée : voir Ekhel, 428.

succéda à Zachée, premier évêque de cette ville. Du temps de saint Jérôme on voyait encore sa maison qui avait été convertie en église.

L'apôtre saint Philippe vint à Césarée après avoir baptisé le gardien des trésors de la reine d'Ethiopie (Act., VIII, 40); il y avait sa demeure. Ses quatre filles y vivaient dans la prière et la virginité; elles peuvent être regardées comme les premières religieuses du monde chrétien; Dieu leur avait accordé le don de prophétie. Sainte Paule, dans son pèlerinage de la Terre-Sainte, visita leurs chambres, qui étaient alors en grande vénération [1].

Saint Paul fut amené à Césarée par les fidèles lorsqu'ayant disputé à Jérusalem avec les Grecs, ceux-ci cherchèrent à le tuer. (Act., IX, 30). L'Apôtre s'arrêta dans cette ville en revenant d'Ephèse, et, plus tard, il demeura quelques jours dans la maison de saint Philippe; ce fut alors que le prophète Agabus lui annonça qu'il serait lié par ses ennemis à Jérusalem. Saint Paul lui répondit : *Je suis prêt non-seulement à être enchaîné, mais à mourir pour le nom du Seigneur Jésus.* (Act., XXI.) Peu après son arrivée à Jérusalem, il fut saisi par les Juifs, qui ne lui pardonnaient point sa conversion, maltraité et livré au tribun romain, auquel il imposa par sa fermeté, comme il venait de le faire au peuple; envoyé à Césarée, sous une escorte de deux centurions, deux cents soldats, soixante et dix cavaliers et deux cents lances, il fut mis en prison dans le palais même d'Hérode, et il y demeura deux ans, parce que le gouverneur Félix *voulait plaire aux Juifs.* Ce fut pendant ce temps qu'il parla avec tant de force à Agrippa que ce roi lui dit : *Peu s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire chrétien.* Saint Paul s'embarqua à Césarée pour aller à Rome. (Act., XXVI.)

Saint Paul n'avait que trois coudées, nous dit un auteur, *et pourtant il touchait le ciel.*

Oui, il touchait le ciel, où il puisait constamment une science et une force divines. Il a confondu par son courage, par sa sainteté, par son éloquence, la synagogue, l'aréopage, la corruption de Rome et la philosophie de tous les temps. Bossuet disait que si toutes les preuves du christianisme disparaissaient, les épîtres de saint Paul l'y tiendraient constamment attaché. Aussi les ennemis du christianisme, qui s'en prennent à tout, sont toujours embarrassés quand il s'agit des écrits de ce grand homme; ils n'ont à leur opposer que les

[1] Hieron. *in Epit. Paulæ;* Act., XXI.

sarcasmes et les injures, de même qu'autrefois parmi les Athéniens qui l'entendirent parler de la résurrection des morts, que les impies redoutent plus que le néant, les uns se moquèrent de lui, tandis que d'autres s'en allèrent en disant : Nous vous écouterons sur cela une autre fois : *Audiemus te de hoc iterum.* (Act., XVII, 32.)

Vespasien apprit à Césarée la mort de Néron et l'avènement de Galba; il fit partir immédiatement son fils Titus, accompagné du roi Agrippa, pour complimenter le nouvel empereur. L'année suivante (69), il reçut dans la même ville la nouvelle de l'avènement de Vitellius; cette nouvelle excita le mécontentement de l'armée qui était sous ses ordres, et qui le proclama empereur à Césarée, tandis que d'autres légions le proclamaient aussi à Alexandrie.

Les habitants de Césarée étaient en grande partie Grecs ou Syriens; comme ils s'entendaient fort mal avec les Juifs, qui, riches et puissants, voulaient occuper seuls le sénat de la ville, une insurrection sanglante s'éleva, et il s'ensuivit une guerre générale entre les Juifs et les Romains, qui amena enfin la destruction de Jérusalem. C'est à Césarée que Titus débarqua, venant d'Alexandrie pour aller assiéger cette ville.

Comme nous l'avons vu, Césarée eut un évêque dès les premiers temps de l'Eglise; plus tard elle eut un siége métropolitain auquel tous les évêques de la Palestine étaient soumis [1]. Un concile tenu à Césarée l'an 195 décida que la pâque devait être célébrée le dimanche, jour où le Sauveur avait triomphé de la mort.

Ce fut à Césarée qu'Origène, ce docteur *tombé comme un éclair du ciel en terre*, fut ordonné prêtre par Théoctiste, évêque de cette ville, et qu'il expliqua les divines Ecritures.

Eusèbe, qui nous a laissé de si précieux écrits sur la Terre-Sainte, était évêque de Césarée. Un grand nombre de martyrs expièrent en cette ville leur attachement à la foi de Jésus-Christ [2]. Les chrétiens y avaient souffert bien des outrages et des persécutions de la part des Samaritains et des Sarrasins, lorsqu'en 1101 elle fut prise d'assaut par les croisés, sous Baudouin Ier, roi de Jérusalem [3]. Plusieurs faits fort curieux sur le siége de Césarée se trouvent dans les Annales de Gènes, par Caffaro [4]. Cette ville passa plusieurs fois encore des mains

[1] Hieron., *Epist.* XXXVIII *ad Pammach.;* Reland, p. 676.

[2] Euseb., *De Mart. pal.*, cap. 1.

[3] Théoph., *Chron. ad ann.* 548; Guill. de Tyr, XIV, 12.

[4] *Caffari ejusque continuatorum Annales Genuenses ab anno* 1100 *ad annum usque* 1293, tom. VI, p. 248.

des chrétiens dans celles des musulmans. Saint Louis releva ses murailles détruites. *Le roi*, dit Joinville, *les fit refaire en grande diligence, et fit bien fortifier la ville, en sorte que tout le monde s'émerveillait comme en si peu de temps, il avait pu si bien clore la cité de murs*[1].

En 1265, Césarée tomba pour la dernière fois dans les mains des infidèles, qui la ruinèrent de fond en comble, et la mirent dans l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Bibars, sultan d'Egypte, voulant se venger des chrétiens, qui, dans leur faiblesse, en appelaient à toutes les nations voisines, et s'étaient alliés avec ses ennemis, vint tout-à-coup fondre sur Césarée, et l'emporta en peu de jours. Voici comment Makrisi raconte cet événement : « Bibars, en se mettant en marche, avait, à dessein, dissimulé son projet, afin de prendre la ville au dépourvu. Il feignit de n'être occupé que du plaisir de la chasse ; les émirs avaient ordre de faire comme lui : personne dans l'armée ne savait où l'on allait. En attendant, on travaillait nuit et jour aux machines du siége ; le sultan lui-même était au milieu des ouvriers, les animant par son exemple. Quand tout fut prêt, l'armée se rassembla tout d'un coup devant Césarée. On était alors au jeudi, 9 de gioumadi premier (26 février), et les habitants n'avaient fait aucun préparatif. L'attaque eut lieu le jour même. Les soldats, se faisant des espèces d'échelles avec les piquets de fer et les courroies de leurs chevaux, sautèrent dans les fossés et escaladèrent les remparts. En un moment la ville fut occupée, et les chrétiens se réfugièrent dans la citadelle : c'était un des châteaux les mieux bâtis et les plus forts de la Palestine ; le roi de France (saint Louis), pendant son séjour en Palestine, l'avait fortifié avec beaucoup de soin ; il était entouré de tous côtés de fossés baignés par les eaux de la mer ; les pierres qui avaient servi à sa construction étaient extrêmement dures et s'enchâssaient les unes dans les autres en forme de croix, ce qui les mettait à l'épreuve de la brêche et de la mine ; après même qu'on était parvenu à creuser sous le mur, la partie supérieure restait suspendue et ne tombait pas. Pendant qu'on l'attaquait, Bibars envoya dévaster les pays situés du côté du Jourdain, ainsi que les campagnes d'Acre.

» Cependant les assauts ne discontinuaient pas. Le sultan s'était établi en face de la citadelle, au haut d'une église, d'où il dirigeait les attaques. Quelquefois il s'avançait dans les machines roulantes et venait visiter lui-même la brêche. Un jour on le vit, le bouclier à la

[1] Mathieu Pâris donne des détails peu connus sur le séjour des croisés à Césarée pendant cette époque : voir *Bibl. des croisades*, t. II, p. 843.

main, combattre avec intrépidité, et à son retour avoir son bouclier hérissé de traits. Il ne cessait de donner lui-même l'exemple de la bravoure : quiconque se distinguait était sur le champ récompensé; plusieurs fois il distribua des robes d'honneur aux émirs et aux soldats. A la fin les chrétiens, lassés de tant d'efforts, se rendirent moyennant la vie sauve. Le siége n'avait duré que quelques jours. La ville fut détruite; les émirs et les soldats se partagèrent les travaux; le sultan y prit part en personne.

» On dévasta aussi les environs; les arbres furent coupés, les maisons rasées. Quand tout fut détruit, le sultan se remit en marche et se porta contre Arsouf [1]. »

Il n'y a plus aujourd'hui un seul habitant à Césarée. L'espace occupé par ses ruines forme un parallélograme de 540 pas de long, sur 350 de largeur. La ville devait avoir quatre portes, dont deux sont encore visibles; une d'elles, assez bien conservée, nous servit d'abri : elle est près d'un puits où de jeunes Arabes tiraient de l'eau pour abreuver leurs troupeaux. La forteresse s'avançait dans la mer sur une pointe de rocher; le port était au sud, il s'ouvrait vers le nord. Dans la partie nord-ouest on remarque encore les restes d'une église souterraine. En face de la citadelle, plusieurs murs de soutènement de l'église sur laquelle se tenait Bibars pour diriger l'attaque sont encore debout. Dans ces dernières années, on a achevé de démolir ses plus beaux édifices pour en transporter les débris à Saint-Jean-d'Acre et à Jaffa. Césarée est à 31 milles de Jaffa, à 25 de Naplouse et à 20 de la pointe du Carmel; les Arabes l'appellent encore Kaïçariyé [2].

Un des plus touchants récits de la vie des Pères du désert se rattache à l'histoire de Césarée. Saint Martinien vivait sur une montagne voisine dans une grande austérité; le bruit de ses vertus se répandit au loin. Un jour qu'on s'en entretenait dans une place de Césarée, une femme nommée Zoé dit que Martinien n'était pas moins fragile que les autres hommes, qu'il ne passait pour vertueux que parce qu'il n'avait pas l'occasion d'offenser Dieu; et, pour en donner la preuve, elle se rendit dans sa cellule afin de le porter au mal. Mais le Seigneur vint en aide à son serviteur. Martinien, qui avait été sur le point de faiblir, alluma un feu, et, en présence de cette femme, il se mit au milieu du brasier, les pieds nus, et se disant en

[1] *Bibl. des crois.*, tom. IV, p. 491.

[2] Jules David, *Syrie moderne;* Munk, *Palestine*, pag. 59; Poujoulat, *Corresp. d'Orient*, tom. IV, p. 160; Scholz, 147; Prokesch, 29; Allioli, 424.

lui-même : « Que t'en semble, Martinien ? ce feu est-il comparable à celui de l'enfer que le démon te prépare si tu commets le péché ? » Cette femme fut touchée de repentir, et elle se retira à Bethléhem dans le monastère de sainte Paule, où elle vécut dans la pénitence pendant dix ans, et mourut dans la paix du Seigneur[1].

Nous étions à peine installés depuis un quart d'heure dans les ruines de Césarée que trois Bédouins, armés de lances, y arrivèrent avec toute la vitesse de leurs chevaux : on leur avait fait sans doute des signaux, car il était impossible qu'ils nous eussent aperçus, blottis, comme nous l'étions, sous la porte de la ville. Je ne sais s'ils étaient venus dans de mauvaises intentions ; mais nous étions trop nombreux pour qu'ils pussent nous attaquer.

Après avoir fait une assez longue station, nous continuâmes notre route sur le rivage de la mer. Nous avions à peine fait une lieue de chemin que j'aperçus une foule de canards sauvages sur une nappe d'eau que je crus d'abord peu considérable ; m'en étant approché, je reconnus qu'elle était fort longue, sur une largeur de cent à cent cinquante pieds. Elle est encaissée comme un fleuve, et ses bords sont garnis d'arbres et de roseaux ; l'eau est sans écoulement, et elle paraît être très-profonde. C'est évidemment *l'Etang de Césarée* dont parlent les auteurs du moyen âge, et qui devait nourrir un grand nombre de crocodiles[2]. C'est là que vinrent camper les chrétiens de la première croisade ; ils s'arrêtèrent pendant deux jours près du lac de Césarée, dit Raimond d'Agiles, et c'est là que vint s'abattre un pigeon mortellement blessé par un vautour, et qui portait une lettre conçue en ces termes :

« *Le Roi d'Accon au duc de Césarée.* Une race de chiens, (les chrétiens) a passé chez moi, race folle et querelleuse, à laquelle, si tu aimes ta loi, tu dois faire tout le mal que tu pourras, tant par toi que par les autres ; fais savoir ceci dans les autres villes et dans les châteaux[3]. »

C'est encore sur les bords de ce lac que l'armée de Richard vint camper quatre-vingt-dix ans après, et que le roi fut légèrement blessé d'une flèche[4]. Les croisés étaient tellement harcelés par les

[1] *Vies des Pères des déserts d'Orient.*

[2] Jacques de Vitri, c. 86. Adrichomius dit que Césarée est entourée à l'Occident par la grande mer, et au Levant par un marais d'eau douce et profond, dans lequel il y a une multitude de crocodiles, comme l'assure Breidenbach ; Adrich., *in Manass.*, I, 22. Vinisauf l'appelle la *Rivière d'eau salée*, peut-être parce que l'eau est un peu saumâtre et assez désagréable à boire.

[3] Cette lettre est citée dans le IV[e] vol. de la *Corresp. d'Orient*, p. 163.

[4] *Bibl. des croisades*, tom. II, p. 696.

Sarrasins que leurs armures étaient toutes hérissées de traits ; ce qui a fait dire à un auteur arabe que les chevaliers ressemblaient à des porcs-épics.

C'est encore dans ces environs que Baudouin faillit perdre la vie, ainsi que le raconte Albert d'Aix.

Durant le court intervalle de paix qu'avait le royaume de Jérusalem, dit cet historien, Baudouin allait souvent à la chasse. Un jour qu'il chassait, accompagné de dix chevaliers, dans les environs de Césarée, on vint lui annoncer que soixante cavaliers musulmans s'étaient répandus dans la contrée pour piller les chrétiens. A cette nouvelle, Baudouin excita ses chevaliers à poursuivre les Sarrasins. Quoique couverts d'armes légères, sans cuirasses, ni boucliers, ni lances, ils piquent leurs chevaux et se précipitent, le glaive en main, vers les musulmans, qu'ils atteignent bientôt. Baudouin marchait en tête, et, selon l'expression forte et pittoresque du chroniqueur, il multipliait la mort, *cædem multiplicans ;* mais, au milieu du combat, il fut blessé par la flèche d'un Sarrasin qui l'atteignit à l'endroit où la cuisse se joint aux reins. Le roi de Jérusalem pâlit, chancela, puis tomba de cheval, baigné dans son sang. A ce spectacle, ses chevaliers redoublent de courage et contraignent les Sarrasins à prendre la fuite. Ils portèrent ensuite Baudouin à Jérusalem, dont la population entière versa des larmes ; mais par les soins de médecins habiles toutes les craintes furent calmées [1].

J'ai parcouru les deux rives de ce petit lac, mais je n'ai pu m'assurer s'il renferme encore des crocodiles : ceux qu'on y voyait autrefois étaient moins grands que ceux d'Egypte. Notre cuisinier est allé chercher, à la nage, les poules d'eau et les canards sauvages que j'avais tués, et il ne lui est pas arrivé l'accident rapporté par Vinisauf.

Je ne veux pas quitter ce sujet sans rappeler l'admirable peinture que Job fait du crocodile sous le nom de léviathan (Job, XLI.) ; les prophètes le citent aussi fréquemment dans leurs images énergiques : Ezéchiel, apostrophant le roi d'Egypte sous le nom de cet animal, lui dit : « Je viens à toi, grand dragon marin, qui es couché au milieu » de tes fleuves, et qui dis : *Mon fleuve est à moi, et je me suis fait* » *moi-même.* » (XXIX, 3.)

J'ai trouvé quelquefois des tortues le long de ce rivage : c'étaient des émydes assez petites, qui vivent près du Nahr-Kasmieh, près de l'Haddar et du fleuve Ugeh.

[1] *Bibl. des croisades*, tom. I, p. 75.

Mes compagnons avaient continué leur route; Soleyman m'engagea à ne pas demeurer seul en arrière, parce que nous avions des contrées dangereuses à traverser. En effet, à une lieue au delà, le terrain commence à s'élever, des rochers s'avancent jusque dans la mer, et le chemin, qui ne saurait plus côtoyer le rivage, pénètre dans une région montueuse, couverte de bruyères, de hautes herbes, de chênes nains, de caroubiers qui ont à peine dix ou douze pieds de hauteur, et qui déploient comme des tentes leurs tiges rameuses et touffues, abri des animaux sauvages et des voleurs. Ce lieu est connu dans les chroniques du moyen âge sous le nom de forêt d'Arsur.

Après avoir marché quelques heures sous un soleil ardent dans cette forêt sans ombre, nous entrâmes sous le dôme frais d'un caroubier dont les branches s'étendaient jusqu'à terre. Nos moucres, qui formaient l'arrière-garde, allaient passer sans nous apercevoir; lorsque nous les appelâmes, ils nous firent observer que nous avions choisi une retraite de voleurs, ce qui nous ôta l'envie d'y séjourner longtemps. Plusieurs fois je pus remarquer que nous n'étions pas seuls dans ce lieu de sinistre aspect; cependant il ne nous arriva aucun accident.

Les croisés, toujours harcelés par les Sarrasins, traversèrent aussi cette forêt : « En quittant les bords de *la Rivière salée*, dit Vinisauf, l'armée chrétienne devait traverser la forêt d'Arsur : on croyait que l'ennemi mettrait le feu à cette forêt; mais les pèlerins la traversèrent sans péril et sans obstacle. Ils allèrent dresser leurs tentes dans une vaste plaine, près d'une rivière nommée *Rochetalie*. Ce fut là qu'ils apprirent que l'armée de Saladin, au nombre de 300,000 hommes, se préparait à livrer un combat à l'armée chrétienne, qui ne comptait alors que 100,000 guerriers [1]. » Nous parlerons du succès de cette bataille, lorsque nous arriverons dans la plaine d'Arsur.

Cette grande forêt montagneuse n'est habitée que par des Bédouins nomades dont nous avons aperçu quelques tentes, ainsi que les troupeaux; aux époques les plus anciennes, cette contrée était fréquentée par les fils des géants, les Phérézéens et les formidables Raphaïm, peuples aborigènes de cette partie de la terre de Chanaan.

Après que les Israélites eurent soumis les Chananéens, les enfants de Joseph, peu contents des montagnes d'Ephraïm, qui leur étaient

[1] Seconde partie de la Chronique de Vinisauf; *Bibl. des croisades*, tom. III, p. 696.

échues en partage, se plaignirent à Josué qui lui répondit : « Si vous » êtes un peuple si nombreux, montez dans la forêt, et étendez-vous » en abattant les bois dans la terre des Phérézéens et des Raphaïm » (Jos., XVII, 15). En effet cette forêt se prolonge vers le sud-est jusqu'aux montagnes d'Ephraïm, qu'on aperçoit bientôt le long de la plaine de Saron.

Les Raphaïm, que les versions chaldaïque et syriaque, ainsi que la Vulgate, rendent par *géants*, habitaient encore d'autres contrées de la terre de Chanaan, dans les environs de Jérusalem, à Hébron et même au delà du Jourdain ; mais ils étaient surtout répandus dans les montagnes de Juda et d'Israël : les géants Goliath et Saphaï étaient de la race des Raphaïm.

L'Ecriture parle fréquemment de plusieurs autres races d'hommes gigantesques, qui ont habité la Palestine ; elle les désigne comme des hommes formidables, d'une grande force, violents, guerriers. Moïse parle du lit d'Og, roi de Basan, qui avait neuf coudées de long, c'est-à-dire, *quinze pieds, quatre pouces et demi* [1]. Goliath avait six coudées et une paume de haut, c'est-à-dire, dix pieds, sept pouces [2].

Les traditions des peuples, comme les récits d'une foule d'auteurs, attestent qu'il y a eu des hommes d'une taille beaucoup plus élevée que celle des hommes ordinaires. Saint Augustin [3], Pline [4], Plutarque [5], etc., citent des faits aussi surprenants que ceux de la Bible ; de sorte que, si l'on voulait nier l'existence des géants, il faudrait, comme le fait observer Don Calmet, « s'inscrire en faux contre l'Ecriture sainte, contre les histoires les plus certaines, et contre la tradition de tous les peuples [6]. »

Nous avons d'autant moins de raisons de nier l'existence des géants, surtout pour l'époque antérieure au déluge, que nos musées d'his-

[1] Deutér., III, 11. Moïse dit que ce lit était en fer; Ritter croit que ce devait être un sarcophage en basalte : le basalte est très-commun dans le Basan, et il contient quelquefois un cinquième de fer; son nom même, selon Buttmann, veut dire fer. Voyez Munk, *Palest.*, p. 17. C'est ce même Og qui, d'après l'opinion des rabbins, s'est sauvé du déluge en montant sur le toit de l'arche.

[2] I. Rois, XVII, 4. Ces mesures ne peuvent être données que par approximation, puisqu'on ne connaît pas le rapport exact de la coudée avec nos mesures.

[3] Aug., *de Civitate Dei*, l. 15, c. 9.

[4] Plin., *Natural. Hist.*, l. 7, c. 16.

[5] Plutarch., *in Sertorio*. Voyez aussi Appollodor., *Biblioth.*, l. 1, c. 6; Diodor. de Sic., l. 1, c. 26.

[6] *Dict. de la Bible*, art. *Géants*. Consultez Glaire, *Les Livres saints vengés*, tom. II, ch. 1, art. 3.

toire naturelle s'enrichissent journellement de débris de plantes et d'animaux anté-diluviens auprès desquels, comme les Israélites auprès des fils d'Enac, nos plantes et nos animaux actuels, sans en excepter les baleines et les éléphants, ne paraîtraient *que comme des sauterelles.* (Nomb., XIII, 33, 34.)

M. Munk fait remarquer que depuis le temps de Josué les noms des peuples géants disparaissent de l'histoire, et que seulement quelques descendants de *Rapha* sont encore mentionnés sous David. (II. Rois, XXI, 16.)

Les animaux sauvages qu'on trouve dans cette forêt et dans la chaîne de montagne qui l'avoisine jusqu'à la plaine d'Esdrelon et la pointe du Carmel, sont : le sanglier, la panthère commune, l'once, l'hyène, le chacal, le renard, le hérisson, le lièvre et le porc-épic.

En sortant de la forêt, nous aperçûmes une vaste plaine qui s'étend jusqu'au centre de la Judée : c'est la plaine célèbre de Saron. Les montagnes la bordent du côté opposé à la mer; sur plusieurs cimes on voit des villes dépeuplées qui les surmontent, comme on voit, sur les bords du Rhin ou du Danube, les ruines du moyen âge. Dans une plaine si belle et si fertile, aucun village n'arrête les regards : des troupeaux de chèvres, quelques oliviers épars, quelques tentes de Bédouins, ce sont là les seuls habitants d'une plaine qui pourrait nourrir 300,000 hommes.

Sur une petite élévation où se trouvaient quelques tentes de Bédouins et quelques cahutes en terre, ou faites seulement avec des branches d'arbres, il y a un immense sycomore, et à une portée de fusil une excellente source : c'est là que nous jetons nos tentes pour la nuit. Les Arabes s'empressent de nous apporter de très-bonnes pastèques, des œufs, du lait et des fruits. Des femmes tatouées et portant une espèce de masque noir qui leur couvre le bas de la figure, viennent nous offrir de l'eau. Ce lieu s'appelle Galgal [1].

Galgal, au temps de Josué, avait un roi qui fut vaincu et tué par les Hébreux quand ils s'emparèrent de la Terre-Promise [2]. Ce n'était plus qu'un village du temps de saint Jérôme, et je ne sais quel nom lui donner aujourd'hui. M. de Lamartine avait campé à une lieue d'ici, du côté de la mer, dans le village de El-Mukhalid; ne pouvant dormir, il avait contemplé pendant la nuit cette terre ense-

[1] Une ville du même nom, dont nous parlerons dans la suite, se trouvait sur les bords du Jourdain.

[2] Jos., XII, 23; I. Macc., IX, 2; Onomas, art. *Gelgel.*

velie sous une nuit éternelle. « La nuit est brûlante, dit-il, je ne puis tenir sous la tente; je me lève et vais m'asseoir près de la fontaine sous un olivier. La lune éclaire toute la chaîne des montagnes de la Galilée qui ondule gracieusement à l'horizon, à deux lieues environ de l'endroit où je suis campé. C'est la plus belle ligne de l'horizon qui ait encore frappé mes regards. Les premières branches de lilas qui pendent en grappes au printemps n'ont pas une teinte plus fraîche et plus nuancée que ces montagnes à l'heure où je les contemple. A mesure que la lune monte et s'en approche, leur nuance s'assombrit et devient plus pourpre; les formes en paraissent mobiles comme celles des grandes vagues qu'on voit par un beau coucher du soleil en pleine mer. Toutes ces montagnes ont de plus un nom et un récit dans la première histoire que nos yeux d'enfants ont lue sur les genoux de notre mère. Je sais que la Judée est là, avec ses prodiges et ses ruines; que Jérusalem est assise derrière un de ces mamelons; que je n'en suis plus séparé que par quelques heures de marche; que je touche ainsi à un des termes les plus désirés de mon voyage [1]. »

Moi aussi, je suis venu pendant les heures du silence et de recueillement contempler cette scène admirable, si pleine de souvenirs et de tendres émotions. J'étais à trois lieues de Sébaste, à cinq de Sichem, la ville de Jacob; j'avais à mes pieds la plaine de Saron; au delà, l'immense amphithéâtre des montagnes d'Ephraïm, et derrière..... la Ville sainte, objet de tous mes vœux. A mesure que j'en approchais, je sentais augmenter mon impatience; depuis bien des nuits j'éprouvais cet empressement des croisés si naïvement décrit dans les anciennes chroniques : *Ils ne purent oncques dormir cette nuit, tèle ardeur avaient de voir la cité qui devait estre fin de leur travail et accomplissement de leur vœu; moult leur tardait que le jour venist et leur semblait que cèle nuit estait beaucoup plus longue que les autres* [2].

1er *Octobre.* Hérode, le fondateur de Césarée, avait la manie de bâtir; l'intérêt de sa gloire, *studium memoriæ propagandæad posteros*, ne lui faisait épargner aucune dépense pour fonder des villes et des châteaux; toutes ses œuvres sont détruites, on en trouve à peine les traces, et s'il n'en était fait mention dans quelques livres, on en aurait perdu le souvenir : telle est la ville d'*Antipatris*, qu'on

[1] *Voyage en Orient*. 23 octobre 1832.
[2] *Hist. des croisades*, par Bernard le Trésorier.

ne saurait retrouver, malgré les indications précises des auteurs. « Après la célébration des fêtes quinquennales, dit Josèphe, Hérode bâtit une autre ville dans une plaine qu'on nomme Caphar-Saba, après avoir choisi un lieu convenable, arrosé et fertile; un fleuve enferme la ville et un bois des plus beaux arbres l'environne; il l'appela Antipatris du nom de son père Antipater [1]. » Nous savons en outre par un texte de la Bible que cette ville était sur le chemin de Jérusalem à Césarée : *Les soldats donc ayant pris Paul selon l'ordre qu'ils en avaient, le conduisirent la nuit à Antipatris, et le jour suivant, laissant des cavaliers pour aller avec lui à* (Césarée), *ils retournèrent à la forteresse.* (Act., XXIII, 31.) L'historien de la guerre des Juifs nous donne la distance exacte : « Sur la route de Jérusalem à Césarée, à 150 stades de Joppé [2]. » Il semblerait après cela, qu'on me pardonne cette expression, qu'il n'y a qu'à mettre la main dessus, et pourtant on ne peut la retrouver : tant les ruines même en Judée sont détruites, *etiam periere ruinæ.*

Un évêque d'Antipatris a siégé au concile de Calcédoine.

La situation la plus probable de cette ville est celle qui est indiquée par M. de Prokesch, à environ deux lieues de Galgal et à 4 $^{1}/_{2}$ milles d'Allemagne au nord de Lydda [3]; on y trouve quelques ruines : ce lieu s'appelle encore Kefr-Saba; un peu au-delà j'en ai vu de plus considérables qui sont sans nom.

Parmi ces tas de poussière, qui furent d'opulentes cités, on cherche vainement la tour d'Aphec, la ville riche de Saron, Aphérima donnée par Démétrius à la Judée, Hélon la ville sacerdotale, Balsalisa, qui pendant la famine envoya du pain à Elisée (IV. Rois, IV.) : tout cela est détruit; la fertilité des champs, l'ombre des forêts, les eaux mêmes du fleuve, tout a disparu; les ennemis ont dévoré cette terre avec fureur: *devorabunt Israel toto ore.* (Isa., IX, 12.) Et, qu'on ne l'oublie pas, cette terre c'est la plaine de Saron, si célèbre par sa fertilité et sa beauté. Il y a plus de deux mille ans qu'Isaïe, dans toute la concision de son langage, a annoncé ce qu'elle est aujourd'hui : « Saron n'est plus qu'un désert. » *Factus est Saron sicut desertum.* (Isa., XXXIII, 9.)

Et il y a encore des hommes qui disent : « Nous ne voyons plus de miracles, il n'y a plus de prophètes au milieu de nous. » (Ps.

[1] Jos., *Antiq.*, lib. 17, c. 9.

[2] Jos., *Bell. jud.*, I, 4, 7; IV, 8, 1; I, 21, 9.

[3] Adrichomius confond Antipatris avec Dora, Jacques de Vitri avec Assur, Guillaume de Tyr avec Apollonia, et Berghaus la place trop au nord.

XLXXIII, 10.) Comme les dieux dont parle Baruch, la poussière de la terre leur couvre les yeux : *Oculi eorum pleni sunt pulvere.* (Bar., VI, 16.) On aurait beau ressusciter des morts en leur présence, ils ne le verraient pas. Ne sont-ce pas précisément les villes où notre Sauveur a fait le plus de miracles qui ont le plus persisté dans leur aveuglement ? Les villes de Corozaïn et de Capharnaüm sont célèbres par leur incrédulité, les habitants de Nazareth ont voulu précipiter Jésus d'un rocher, ceux de Jérusalem l'ont fait mourir. Les hommes qui ne croient pas à Moïse et aux prophètes ne croiraient pas non plus aux nouveaux prophètes qu'ils demandent à Dieu pour le tenter.

Après avoir parcouru la plaine à l'aube du jour, je vins rejoindre mes compagnons; nous nous mîmes en route en nous rapprochant de la mer, où nous n'arrivâmes cependant que vers midi. Nous traversâmes des terrains sablonneux, souvent couverts de hautes herbes et de bruyères, parcourus par de nombreuses gazelles. Sur cette immense étendue, on n'aperçoit aucune habitation, sinon, de loin en loin, quelques tentes de Bédouins, quelquefois une tribu toute entière. Au printemps, ces tribus s'avancent vers le nord, maintenant elles retournent vers le midi. Les tentes sont placées selon les saisons : en été, au sommet des collines, dans les lieux ouverts, où l'Arabe peut voir de loin ce qui se passe dans le désert; en hiver, au bord des vallées, souvent dans le voisinage de la mer et dans quelque endroit abrité; toujours rapprochées, autant que possible, des sources ou des puits.

Les tentes sont plus grandes que celles que j'avais vues sur le Liban : ce sont probablement celles de quelques chefs; elles ont deux, quelquefois trois compartiments; le dernier, appelé *alcobbah*[1], est toujours destiné aux femmes. Les tentes sont leur ouvrage; ce sont elles qui filent le poil de chèvre ou de chameau, qui le tissent ensuite, qui dressent les tentes, et qui, avec une incroyable promptitude, les chargent sur les chars quand le signal est donné de lever le camp.

Telle était la demeure des patriarches et des Israélites dans le désert il y a 3500 ans, telle est encore aujourd'hui la demeure de l'Arabe nomade, et il la préfère à nos habitations que nous croyons si commodes; mais il y jouit de trois choses que nous avons rarement dans nos villes, de l'air, du ciel et de la liberté.

De temps en temps, nous rencontrons de longues files de cha-

[1] C'est là l'origine du mot français *alcôve*.

lui-même : « Que t'en semble, Martinien? ce feu est-il comparable à celui de l'enfer que le démon te prépare si tu commets le péché? » Cette femme fut touchée de repentir, et elle se retira à Bethléhem dans le monastère de sainte Paule, où elle vécut dans la pénitence pendant dix ans, et mourut dans la paix du Seigneur[1].

Nous étions à peine installés depuis un quart d'heure dans les ruines de Césarée que trois Bédouins, armés de lances, y arrivèrent avec toute la vitesse de leurs chevaux : on leur avait fait sans doute des signaux, car il était impossible qu'ils nous eussent aperçus, blottis, comme nous l'étions, sous la porte de la ville. Je ne sais s'ils étaient venus dans de mauvaises intentions, mais nous étions trop nombreux pour qu'ils pussent nous attaquer.

Après avoir fait une assez longue station, nous continuâmes notre route sur le rivage de la mer. Nous avions à peine fait une lieue de chemin que j'aperçus une foule de canards sauvages sur une nappe d'eau que je crus d'abord peu considérable; m'en étant approché, je reconnus qu'elle était fort longue, sur une largeur de cent à cent cinquante pieds. Elle est encaissée comme un fleuve, et ses bords sont garnis d'arbres et de roseaux; l'eau est sans écoulement, et elle paraît être très-profonde. C'est évidemment *l'Etang de Césarée* dont parlent les auteurs du moyen âge, et qui devait nourrir un grand nombre de crocodiles[2]. C'est là que vinrent camper les chrétiens de la première croisade; ils s'arrêtèrent pendant deux jours près du lac de Césarée, dit Raimond d'Agiles, et c'est là que vint s'abattre un pigeon mortellement blessé par un vautour, et qui portait une lettre conçue en ces termes :

« *Le Roi d'Accon au duc de Césarée.* Une race de chiens, (les chrétiens) a passé chez moi, race folle et querelleuse, à laquelle, si tu aimes ta loi, tu dois faire tout le mal que tu pourras, tant par toi que par les autres; fais savoir ceci dans les autres villes et dans les châteaux[3]. »

C'est encore sur les bords de ce lac que l'armée de Richard vint camper quatre-vingt-dix ans après, et que le roi fut légèrement blessé d'une flèche[4]. Les croisés étaient tellement harcelés par les

[1] *Vies des Pères des déserts d'Orient.*

[2] Jacques de Vitri, c. 86. Adrichomius dit que Césarée est entourée à l'Occident par la grande mer, et au Levant par un marais d'eau douce et profond, dans lequel il y a une multitude de crocodiles, comme l'assure Breidenbach; Adrich., *in Manass.*, I, 22. Vinisauf l'appelle la *Rivière d'eau salée*, peut-être parce que l'eau est un peu saumâtre et assez désagréable à boire.

[3] Cette lettre est citée dans le IV[e] vol. de la *Corresp. d'Orient*, p. 163.

[4] *Bibl. des croisades*, tom. II, p. 696.

Sarrasins que leurs armures étaient toutes hérissées de traits ; ce qui a fait dire à un auteur arabe que les chevaliers ressemblaient à des porcs-épics.

C'est encore dans ces environs que Baudouin faillit perdre la vie, ainsi que le raconte Albert d'Aix.

Durant le court intervalle de paix qu'avait le royaume de Jérusalem, dit cet historien, Baudouin allait souvent à la chasse. Un jour qu'il chassait, accompagné de dix chevaliers, dans les environs de Césarée, on vint lui annoncer que soixante cavaliers musulmans s'étaient répandus dans la contrée pour piller les chrétiens. A cette nouvelle, Baudouin excita ses chevaliers à poursuivre les Sarrasins. Quoique couverts d'armes légères, sans cuirasses, ni boucliers, ni lances, ils piquent leurs chevaux et se précipitent, le glaive en main, vers les musulmans, qu'ils atteignent bientôt. Baudouin marchait en tête, et, selon l'expression forte et pittoresque du chroniqueur, il multipliait la mort, *cædem multiplicans ;* mais, au milieu du combat, il fut blessé par la flèche d'un Sarrasin qui l'atteignit à l'endroit où la cuisse se joint aux reins. Le roi de Jérusalem pâlit, chancela, puis tomba de cheval, baigné dans son sang. A ce spectacle, ses chevaliers redoublent de courage et contraignent les Sarrasins à prendre la fuite. Ils portèrent ensuite Baudouin à Jérusalem, dont la population entière versa des larmes ; mais par les soins de médecins habiles toutes les craintes furent calmées [1].

J'ai parcouru les deux rives de ce petit lac, mais je n'ai pu m'assurer s'il renferme encore des crocodiles : ceux qu'on y voyait autrefois étaient moins grands que ceux d'Egypte. Notre cuisinier est allé chercher, à la nage, les poules d'eau et les canards sauvages que j'avais tués, et il ne lui est pas arrivé l'accident rapporté par Vinisauf.

Je ne veux pas quitter ce sujet sans rappeler l'admirable peinture que Job fait du crocodile sous le nom de léviathan (Job, XLI.) ; les prophètes le citent aussi fréquemment dans leurs images énergiques : Ezéchiel, apostrophant le roi d'Egypte sous le nom de cet animal, lui dit : « Je viens à toi, grand dragon marin, qui es couché au milieu » de tes fleuves, et qui dis : *Mon fleuve est à moi, et je me suis fait* » *moi-même.* » (XXIX, 3.)

J'ai trouvé quelquefois des tortues le long de ce rivage : c'étaient des émydes assez petites, qui vivent près du Nahr-Kasmieh, près de l'Haddar et du fleuve Ugeh.

[1] *Bibl. des croisades*, tom. I, p. 75.

souvent mention dans l'histoire des Juifs[1]. Les cartes modernes placent les ruines d'Apollonia à une lieue plus au nord, près de celles d'Arsur.

Après la victoire d'Ascalon, la ville maritime d'Arsur ou Arsouf fut assiégée par Godefroy de Bouillon; ce fut alors que les habitants attachèrent à un mât fort élevé Gérard d'Avesne, qui leur avait été donné en otage, et l'exposèrent aux coups des assiégeants. Le chevalier supplia le roi de le délivrer en renonçant à prendre la ville: « Lors même que mon frère Eustache serait à votre place, lui répondit le roi, je ne pourrais le délivrer de la mort. » Les chrétiens attaquèrent vigoureusement la ville; mais ils furent repoussés. Les habitants d'Arsur, touchés de la constance de Gérard d'Avesne, qui s'était résigné à mourir, mais qui n'avait pas été atteint par les traits des croisés, le renvoyèrent au roi de Jérusalem.

Ce fut pendant ce siége que des émirs de Naplouse et de Samarie, qui avaient entendu parler des hauts faits de Godefroy, descendirent des montagnes pour venir le saluer et lui offrir des présents. Un d'eux, qui avait entendu dire que le roi pouvait abattre d'un seul coup la tête des plus grands chameaux, le pria de renouveler ce prodige sous ses yeux. Le roi se prêta de bonne grâce à ce qu'on demandait de lui; alors les Arabes se retirèrent, en proclamant que jamais homme n'avait été plus digne de commander aux nations.

Je puis dire, avec l'éloquent historien des croisades : « J'ai vu, dans l'église du Saint-Sépulcre, cette terrible épée, qui tour-à-tour abattait les têtes des chameaux et pourfendait les géants sarrasins[2].

Plus tard, Arsur fut prise par Baudouin I, et les chrétiens la gardèrent jusqu'à l'année 1265, qu'elle fut détruite par les Mameluks.

Bibars, après avoir détruit Césarée, vint assiéger la ville d'Arsouf, qui était aussi une des places fortifiées par saint Louis. On se battit de part et d'autre avec le plus grand acharnement: « J'ai vu, dit le cadi Mohi-eddin, auteur d'une vie de Bibars, j'ai vu ce prince, marchant seul et sans suite, un bouclier à la main. Tantôt il était dans les galeries couvertes, tantôt aux ouvertures qui donnaient sur les fossés, tantôt sur les bords de la mer, d'où il lançait des traits aux navires chrétiens qui approchaient du rivage, tantôt dans des

[1] Josèphe, *Antiq.*, 13, 5, 4; *Guerre*, 1, 8, 4.
[2] Michaud, *Hist. des croisades*, tom. II, liv. 5.



machines roulantes, tantôt derrière les parapets, d'où il combattait de pied ferme, ou observait les efforts des siens pour les récompenser. Un jour il lança trois cents traits de sa main : une autre fois il se plaça à une ouverture du chemin couvert, du côté des fossés, un arc à la main. En vain les assiégés s'avancèrent contre lui, armés de dards et de crocs pour le mettre en pièces; rien ne put lui faire lâcher pied. Il avait à ses côtés un émir qui le fournissait de flèches et de pierres avec lesquelles il tua deux cavaliers chrétiens. Pendant tout le siége, il ne cessa d'aller et de venir au milieu des combattants, seul et sans suite, ne voulant pas qu'on fît attention à lui [1]. »

Au bout de quarante jours, le sultan planta l'étendard du prophète sur les tours de la ville, et les musulmans furent appelés à la prière dans les églises converties en mosquées. Les Mameluks massacrèrent une grande partie des habitants; les autres, réduits à la servitude et chargés de chaînes, furent condamnés à détruire leur propre ville.

A midi, nous arrivâmes au village d'Ali-ebn-Harami, c'est-à-dire, *Ali, fils de voleur :* c'est toute une tribu d'Arabes groupés avec leurs tentes et leurs cahutes autour de la mosquée d'Ali ; elle renferme son tombeau. Il est placé au milieu d'une assez vaste cour, dans une petite enceinte découverte, où les Arabes viennent continuellement faire leurs prières. Un minaret d'une architecture fort ancienne est isolé au milieu de la cour; il ressemble à une tour, et il est plus orné que tous ceux que j'ai vus jusqu'ici en Palestine. Ne trouvant pas d'ombre ailleurs, nous entrâmes sans difficulté dans cette cour. J'allai examiner le tombeau du santon, pour lequel les musulmans ont une grande vénération ; mais un Arabe vint me dire, en d'assez mauvais termes, qu'il n'était pas permis à un infidèle de regarder ce tombeau : c'est bien du respect pour un fils de voleur. J'allai dans une autre partie de l'édifice; c'était une école, où une sixaine d'enfants chantaient, sur tous les tons, les louanges du prophète, comme exercice de lecture : c'étaient des textes du Coran. On le voit, les Arabes n'ont pas encore proscrit tous les livres religieux de leurs écoles. J'assistai à la leçon : c'était une espèce d'enseignement mutuel; je ne m'attendais pas à le trouver là ; le maître était couché sur une natte et laissait chanter ses élèves.

Cependant le muezzin était monté au minaret et appelait le peuple à la prière ; il voulut sans doute se distinguer ce jour-là : il le prit sur

[1] Makrisi, *Bibl. des crois.*, tom. IV, p. 492; Michaud, *Hist. des crois.*, t. V, liv. 17.

un diapason si élevé que je craignis pour le peu qui restait des ruines d'Apollonia qui étaient vis-à-vis. Au reste, il eut plus de succès que beaucoup de nos cloches : les musulmans vinrent en foule ; il y en avait de toutes couleurs, même de noirs, armés de casse-tête. Comme d'habitude, il n'y avait pas de femmes : c'est l'inverse de chez nous ; mais là c'est une loi et un usage absurdes qui excluent les femmes des assemblées religieuses, comme si elles en étaient indignes ; parmi nous, ce sont les hommes eux-mêmes qui dédaignent les pratiques de la religion, et qui les abandonnent aux femmes ; pour eux, ils se font un culte plus digne, sans doute, de leur haute intelligence. Ces Arabes ne voulurent point prier en ma présence, et ils me renvoyèrent ; ils étaient dans leur droit : ce fut précisément un de ces nègres armés de casse-tête qui leur servit de suisse ; au reste, il y mit toutes les formes dont il était capable ; il nous tira de l'eau fraîche d'un puits voisin pour en remplir nos outres, et nous souhaita un bon voyage.

En descendant une petite vallée, nous eûmes bientôt rejoint le bord de la mer, cette belle mer de Syrie que je côtoyais depuis si longtemps et que je devais bientôt quitter ; je l'aimais beaucoup mieux que la forêt que j'avais traversée la veille. Nous reprenons notre allure accoutumée sur le sable d'or blanchi à tout moment par les flots d'argent de la mer. Je regarde chaque vague qui s'approche en mugissant ; d'autres, puis d'autres encore la suivent ; une enfin, plus grande, les engloutit toutes et se précipite avec fureur pour nous engloutir nous-mêmes. Qu'est-ce qui nous en sépare ? rien, un peu de sable couché sur le rivage, et la vague menaçante s'arrête paisiblement à nos pieds, comme le timide animal qui vient chercher nos caresses, puis elle retourne dans ses abîmes profonds. Comment m'expliquera-t-on ce miracle ? Par les lois de l'équilibre et de l'attraction, répond le physicien. Et cette force d'attraction, qui l'a mise dans les molécules des corps ?.... Plaisante science que la nôtre ! Quand nous croyons avoir deviné une des lois que nous appelons lois de la nature, nous nous imaginons sérieusement l'avoir faite, et nous parlons du ciel et de la terre comme si les astres marchaient à notre commandement : on n'entend plus le nom de Dieu sur les lèvres de nos physiciens, et c'est dans leurs formules qu'ils ont trouvé la dernière raison des choses. *C'est moi*, dit le Seigneur, *qui ai donné le sable pour borne à la mer, loi éternelle qu'elle ne dépassera jamais : et ses flots se précipiteront, et ils n'iront pas au-delà ; et ses flots monteront, et ils ne le franchiront pas.* (Jérém., v, 22.)

Pendant tout le temps que j'ai parcouru les côtes de la mer de Syrie, je n'ai pas remarqué de différence entre le flux et le reflux, tant il est peu sensible; tandis que dans l'Adriatique, à Venise, la marée est d'environ trois pieds.

Nous longions la côte entre la mer et un mur de rochers qui en est éloignée d'une centaine de pas. Il y avait en cet endroit de nombreux troupeaux de gros bétail; nulle part, en Palestine, je n'en ai trouvé d'aussi considérables; ils descendaient de la plaine de Saron et venaient s'abreuver aux puits qui sont au pied de ces rochers.

Les puits et les citernes sont d'une extrême importance pour les peuples nomades, surtout dans un pays où les sources d'eaux vives sont très-rares, et nous voyons déjà dans la Bible qu'ils furent la cause de nombreuses querelles [1]. Les puits appartiennent aux tribus qui les ont creusés, et qui viennent y abreuver leurs troupeaux: des auges en pierre, ou des trous creusés dans le roc, sont à côté, et les pasteurs y versent l'eau qu'ils ont puisée.

Les citernes sont des excavations quelquefois d'une très-grande étendue, ordinairement enduites à l'intérieur d'un ciment inaltérable; elles reçoivent les eaux des pluies et les conservent pures et fraîches, même pendant les plus grandes chaleurs. Leur ouverture est fort petite, et on la ferme au moyen d'une pierre; quelquefois on la recouvre de sable pour la cacher aux étrangers. J'en ai trouvé un grand nombre autour de Jérusalem, sur les chemins de Jéricho et d'Hébron, qui étaient à sec. Dans cet état elles servaient de prison, comme nous le voyons par l'histoire de Joseph et par d'autres passages de l'Ancien Testament [2]; on y jetait aussi des cadavres [3], et elles devenaient quelquefois le repaire d'animaux sauvages: « Banaïas descendit dans une » citerne, et y tua un lion au temps de la neige.» (1. Paral., xi, 22.)

De jeunes garçons et de jeunes filles vinrent très-obligeamment tirer de l'eau pour nos montures.

Je fus étonné de trouver tant de bœufs et tant de vaches en ce lieu; je n'en avais pas vu depuis longtemps: ils avaient assez mauvaise apparence, mais aussi la plaine était entièrement desséchée. C'est dans cette plaine que venaient paître les troupeaux du roi (I. Paral., xxvii, 29); aujourd'hui elle ne pourrait pas fournir sa table pendant une semaine. « Les vivres pour la table de Salomon étaient, » chaque jour, dix bœufs gras, vingt bœufs de pâturage, cent mou-

[1] Gen., xxi, 25; xxvi, 18; Exod., ii, 16.
[2] Jérém., xxxviii, 6; Ps. xxxix, 2.
[3] Jérém., xli, 7, 9.

» tons, outre les cerfs, les chevreuils, les daims et les oiseaux de l'air. » (III Rois, IV, 22, 23.) Où faudrait-il prendre maintenant les vingt-deux mille bœufs et les cent vingt mille brebis (III Rois, VIII, 63) que Salomon offrit en holocauste le jour de la consécration du temple ?

Rien ne peint mieux l'état dans lequel se trouvent les troupeaux de la Palestine pendant cette saison que la réponse que me fit le Père gardien de Bethléhem. Comme il y avait fort longtemps que je n'avais pris de café au lait, et que j'avais vu trois ou quatre vaches paître non loin du couvent, je priai les religieux de me procurer un peu de lait. « Du lait ? me dit le gardien, il n'y en a pas durant tout l'été : les vaches n'ont rien à manger. — De quoi vivent-elles donc, lui dis-je ? — *De l'espoir d'avoir de l'herbe au printemps.* »

Les *animaux domestiques* de la Palestine sont : le bœuf, qui est rare et petit dans les environs de Jérusalem ; on le trouve plus fréquemment dans la Galilée, au-delà du Jourdain, et au nord de la mer de Tibériade : il y a des *buffles* le long de la côte jusqu'en Egypte. Le *chameau* est employé partout pour porter des fardeaux. Mais l'*âne* est l'animal utile par excellence, comme monture et comme bête de somme ; il est plus grand, plus fort et plus leste qu'en Europe ; on le rencontre sur tous les chemins. L'âne était la monture ordinaire des Juges et des Rois d'Israël ; aujourd'hui encore, de grands personnages, des femmes surtout, ne dédaignent pas de s'en servir, même dans les villes ; les Orientaux le dédommagent de nos mépris. Aussi ses allures sont plus fières : il sent son prix ; sensible aux bons traitements, il paie largement sa dette de reconnaissance ; du reste, il est sobre, comme partout. Que de fois j'ai rencontré une mère montée sur un âne et portant son enfant sur les genoux, tandis que son mari menait le patient animal par la bride ! et je pensais à la *fuite en Egypte.* Sur le chemin de Bethphagé, à travers le mont des Oliviers, j'ai pensé aussi à cette ânesse sur laquelle notre Sauveur a voulu faire son entrée triomphale à Jérusalem. Ce sont là des titres assez beaux pour que l'âne puisse supporter nos injustes dédains. Le *mulet*, souvent mentionné dans l'Ecriture, quoique sa reproduction fût défendue aux Hébreux (Lévit., XIX, 19), se voit encore très-fréquemment en Palestine, où il est plus cher que le cheval. Le *cheval* est petit, le plus souvent de sang arabe ; mais, mal nourri, mal soigné, il atteint rarement les belles proportions que nous lui connaissons en Occident. La Palestine est un pays de montagnes, où le cheval ne peut pas être d'une bien grande utilité ; c'est plutôt un objet de luxe. Aussi Dieu avait-il défendu aux chefs de son peuple

d'avoir beaucoup de chevaux. (Deut., XVII, 16.) Salomon est le premier des rois qui ait violé ce précepte. Viennent ensuite les *brebis* et les *chèvres ;* elles ont toujours été très-nombreuses, et Josèphe nous apprend qu'on tuait 256,500 agneaux pour célébrer la pâque [1]. Elles ont diminué, comme tout le reste, dans la proportion des habitants, de l'abondance et de la sécurité ; pourtant le nombre en est encore fort considérable. Les béliers ont la queue très-large et très-grasse, et c'est la meilleure partie de l'animal. Les chèvres ont le nez aquilin, les oreilles pendantes, les cornes très-courtes, le poil fin et très-long. Les *chiens* sont très-nombreux dans les villes, et ils n'appartiennent à personne ; ils se nourrissent dans la rue de ce qu'on leur jette en passant, et de ce qu'il y a de plus sale dans les égouts ; ils étaient déclarés impurs par la loi de Moïse. Il paraît que, déjà dans l'antiquité, il y avait de ces chiens errants dans les rues. Elie dit à Achab : « Si Achab meurt dans la ville, les chiens le mangeront. » (III Rois, XXI, 24.) Quand Jézabel mourut, son sang fut léché par les chiens. Les Bédouins ont toujours des chiens pour garder leurs tentes et leurs troupeaux. Le *porc* est rare en Palestine ; il est en aversion à la plupart des Orientaux, comme aux Juifs, et il est probable que les Hébreux s'abstenaient de sa chair, même avant la défense de Moïse. Au temps d'Adrien, ils en avaient encore une telle horreur que ce prince, pour les empêcher de rentrer à Jérusalem, n'eut qu'à faire mettre un porc en relief sur les portes de la ville. On demande comment il a donc pu se trouver un grand troupeau de ces animaux sur les bords du lac de Génézareth, quand Jésus guérit des possédés dans le pays des Géraséniens. (Matth., VIII.) Josèphe nous apprend que cette partie de la Décapole était habitée par des Grecs : Gaza, Gadara, Hippos, dit-il, sont des villes grecques. « Auguste les sépara du royaume de Judée après la mort d'Hérode et les réunit à la Syrie [2]. » Il y avait aussi des Juifs dans ces villes, mais ils étaient de beaucoup les moins nombreux [3].

Les auteurs sacrés ne dédaignent pas, dans leurs fréquentes images, d'employer le nom de ce vil animal. Par exemple, il est dit dans les Proverbes : « La beauté sied à une femme qui n'est pas vertueuse, » comme un anneau d'or au groin d'un pourceau. » *Circulus aureus in naribus suis, mulier pulchra et fatua.* (Prov., XI, 22.) Il serait

[1] *Bell. jud.*, l. 6, c. 9.
[2] *Antiq.*, l. 17, c. 13.
[3] Voyez aussi le Commentaire de D. Calmet sur saint Matthieu.

difficile de dire d'une manière plus énergique, qu'il n'y a pas de beauté sans vertu.

A une lieue de Jaffa, nous traversons avec beaucoup de peine le *Nahr-Ugeh ;* après le Nahr-Kasmieh, c'est la rivière la plus considérable que j'aie rencontrée sur cette côte. Son cours, au lieu où il se jette dans la mer, est très-rapide ; plus haut, arrêtées qu'elles sont par les sables du rivage, ses eaux sont tranquilles comme celles d'un lac, et très-profondes. Il n'y a pas de pont : quand il a plu, il faut remonter à plusieurs lieues pour trouver un gué ; nous avons risqué perdre une partie de nos effets en le traversant. J'ai tiré plusieurs poules d'eau le long de cette rivière : en général on est sûr de trouver de ces oiseaux sur la côte de Syrie, partout où il y a quelque eau stagnante.

Cette rivière est le torrent de Gaas de l'Ecriture [1]. Elle prend sa source au mont Gaas, près duquel était le tombeau de Josué. « Et on » l'enterra dans son héritage à Thamnath-Saré, qui est situé sur la » montagne d'Ephraïm, vers la partie septentrionale du mont Gaas.» (Jos., XXIV, 30.) Du temps de saint Jérôme, on montrait encore ce tombeau sur lequel on avait gravé l'image du soleil, parce que Josué avait fait arrêter cet astre [2]. Le torrent de Gaas faisait la limite entre la Samarie et la Judée, comme aussi entre la tribu de Dan et la demi-tribu de Manassé.

Nous avions devant nous la ville de Jaffa ; elle s'élève sur son rocher au bord de la mer, dans toute la splendeur d'une ville orientale. Rien ne prête à l'imagination comme ces antiques cités de l'Asie, entourées de murailles crénelées, de forêts d'orangers et de palmiers, au milieu des vagues de la mer, toutes noyées dans des flots de lumière, dans le parfum de leurs jardins, et vues à travers le prisme mystérieux des souvenirs. Mais, à mesure qu'on s'en approche, l'illusion et la poésie disparaissent, et il ne reste que la réalité la plus triste et la plus prosaïque.

Il était 4 heures quand nous arrivâmes à Jaffa. Il n'y avait, de ce côté de la ville, qu'un cimetière pour y dresser nos tentes ; voyant que cela nous déplaisait, nos gens pénétrèrent dans un jardin, et se mirent en devoir de mesurer notre camp. Un nègre, gardien du lieu, voulut s'y opposer ; il arrachait les piquets à mesure que nos moucres les enfonçaient en terre : une discussion violente s'ensuivit.

[1] II. Rois, XXIII, 30 ; I. Paral., XI, 32.
[2] Hieron., *in loc. Hebr.,* litt. A. G. T., *et in epist. Paulæ.*

Nos moucres avaient évidemment tort, mais le nègre était le plus faible ; il alla chercher du secours. Le propriétaire vint, nos muletiers crièrent beaucoup, et à la fin ils eurent recours à leur grand moyen, celui de nous faire passer pour des pachas d'Occident : le pauvre nègre fut condamné à nous faire des excuses. Je n'ai jamais tant regretté de ne pas savoir l'arabe que dans ce moment-là, pour m'inscrire en faux contre un pareil jugement. Mais notre interprète avait pris parti contre l'innocent, il aurait mal rendu ma protestation : je me tus, et la condamnation eut force de chose jugée. *Si la justice est le pain du peuple*, il y a bien des gens condamnés à mourir de faim.

J'avais des lettres pour les Pères de Terre-Sainte et pour M. Damiani, le consul de France et d'Autriche, si connu par l'aimable accueil qu'il fait aux voyageurs ; mais j'avais peu de temps à donner à Jaffa, je craignais les visites et les réceptions : je pris un guide et je parcourus la ville.

CHAPITRE XVII.

De Jaffa au Puits de Job.

Joppé; sa haute antiquité; ses traditions; son histoire profane et sacrée. — Jaffa moderne. — Ses jardins et la plaine de Saron. — Etat de l'agriculture; opinion d'un pacha. — Tour des Quarante Martyrs. — Ramla. — Lydda. — Modin. — Thamna. — Jamnia. — Caspin. — Geth. — Samson et les Philistins. — Pierre du secours. — Impressions. — Latroun. — Châteaux des Plans et de Maé. — Des chemins. — Puits de Job. — Des chacals ou renards de Samson. — Une attaque de voleurs.

Jaffa, c'est la ville des pèlerins : qu'on vienne en Palestine par l'Egypte, par la Grèce ou par Constantinople, par le nord ou par le sud, il faut toucher à Jaffa; c'est le port des vaisseaux et des caravanes; tous les voyageurs s'y arrêtent, tous les écrivains en ont parlé. Je ne ferai donc qu'indiquer rapidement les principaux traits de ses traditions et de son histoire : j'ai hâte de visiter d'autres lieux.

Jaffa est à quinze lieues de Jérusalem. C'est une des plus anciennes villes du monde; on prétend même qu'elle fut bâtie avant le déluge. On dit que c'est là que l'arche fut construite par Noé; son premier nom fut Joppé. Selon la mythologie, c'est à Joppé qu'Andromède fût enchaînée au rocher pour être exposée au Centaure, et qu'elle fut délivrée par Persée. Pline raconte qu'on montrait encore de son temps les trous des chaînes d'Andromède [1]; saint Jérôme lui-même confirme le même fait [2]. Ce fut dans le port de cette ville qu'arrivèrent les cèdres du Liban pour la construction du Temple de Salomon et de celui de Zorobabel [3]. Le prophète Jonas vint à Joppé, afin de s'embarquer pour Tharsis et de fuir la face du Seigneur [4].

[1] Joppe Phœnicum, antiquior terrarum inundatione, ut ferunt. Insidet collem præjacente saxo, in quo vinculorum Andromedæ vestigia ostendunt. Colitur fabulosa Ceto. Plin., *Hist. Nat.*, l. 5, c. 13. Cicéron dit aussi : *Piscem Syri venerantur*, lib. 3, *De Nat. deor.*

[2] Hic locus est in quo usque hodie saxa monstrantur in littore, in quibus Andromeda religata Persei quondam sit liberata præsidio. *Comment. in Jonam*, c. 1.

[3] II. Paral., II, 16; I. Esdr., III, 7.

[4] Jon., I, 3.

Judas Maccabée, pour venger la mort de deux cents de ses frères que les habitants de Joppé avaient fait mourir par trahison, vint mettre le feu au port, brûla les navires, et fit périr par le glaive les meurtriers qui avaient échappé au feu [1]. Plus tard, les deux princes Jonathas et Simon Maccabées enlevèrent cette ville aux Syriens et la fortifièrent [2].

La ville de Joppé compta de bonne heure un grand nombre de disciples de Jésus-Christ. Saint Pierre y ressuscita Tabithe. « Il y » avait à Joppé une femme nommée Tabithe, en grec Dorcas. Sa vie » était pleine de bonnes œuvres, et elle faisait beaucoup d'aumônes. » Or il arriva qu'étant tombée malade elle mourut, et après qu'on » l'eut lavée, on la mit dans une chambre haute. Comme Lydda » était près de Joppé, les disciples apprenant que Pierre était là, » envoyèrent vers lui deux hommes, le priant de se hâter de venir » jusque chez eux. Et Pierre se levant vint avec eux. Quand il fut » arrivé, on le conduisit dans la chambre haute, et là toutes les » veuves s'assemblèrent autour de lui, pleurant, et lui montrant les » tuniques et les vêtements que Dorcas leur faisait. Pierre ayant fait » sortir tout le monde se mit à genoux et pria; et se tournant vers » le corps il dit : Tabithe, levez-vous. Et elle ouvrit les yeux, et » ayant vu Pierre, elle s'assit. Alors Pierre lui donna la main, l'aida » à se lever, et ayant appelé les saints (les fidèles) et les veuves, il la » leur rendit vivante. Ce miracle fut connu de toute la ville de Joppé, » et plusieurs crurent au Seigneur, et Pierre demeura plusieurs jours » à Joppé, chez un corroyeur nommé Simon [3]. »

Saint Pierre était encore chez Simon quand les serviteurs du centurion Corneille vinrent le prier de se rendre à Césarée; ce fut alors qu'il eut la vision qui lui enjoignit de porter l'Evangile aux Gentils [4].

Après que les Juifs se furent soulevés contre les Romains, Cestius assiégea Joppé, la prit d'assaut, la brûla, et fit périr huit mille habitants. Cependant elle fut bientôt rebâtie. Des pirates étant sortis de son port pour infester les côtes de Syrie, Vespasien la reprit, la rasa, et fit élever une citadelle à sa place. Elle ne tarda pas à être entourée d'une nouvelle ville [5], qui fut le siége d'un évêque depuis le

[1] II. Mach., XII, 3.
[2] Josèphe, *Antiq.*, 14, 4, 4; 15, 7, 3; 17, 11, 4.
[3] Act., IX, 36.
[4] Act., X.
[5] Josèphe, *Bell. jud.*, 2, 18, 10; 3, 9, 3.

règne de Constantin jusqu'à l'invasion des Arabes en 636 ; les croisés rétablirent cet évêché, qui fut soumis au siége métropolitain de Césarée. Pendant les croisades, elle subit les différentes dominations qui se sont succédé en Palestine.

Quand saint Louis vint à Jaffa, la ville était occupée par Gautier de Brienne, qui fit de son mieux pour lui donner un bon aspect, quoiqu'elle fût dans un misérable état. « Et quand le comte de Japhe, dit Joinville, vit que le roi venait, il assorta et mist son chastel de Japhe en tel point qu'il ressembloit bien une bonne ville défensable. » Saint Louis en releva les murs, et fit des dépenses considérables pour l'embellissement de la ville et l'ornement des églises. « Les grands deniers que le roi mit à fermer Japhe, ajoute Joinville, ne convient-il pas parler que c'est sans nombre, car il ferma le bourg dès l'une des mers jusques à l'aultre ; là il ot bien vingt-quatre tours, et furent les fossés curés de l'un dehors et dedans. Trois portes y avoient, dont le légat en fit l'une et un pan de mur. » Ce fut à Jaffa que Louis IX reçut la nouvelle de la mort de sa mère [1]. Quand le saint roi vit que l'archevêque de Tyr et son confesseur entraient chez lui avec une grande tristesse sur le visage, il les fit passer dans sa chapelle, *qui était son arsenal contre toutes les traverses du monde*. Lorsqu'il eut apprit la fatale nouvelle, il se jeta à genoux, et, les mains jointes, il s'écria en pleurant : « Je vous remercie, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez prêté madame ma mère tant qu'il a plu à votre volonté ; et de ce que maintenant, selon votre bon plaisir, vous l'avez retirée à vous. Il est vrai que je l'aimais au-dessus de toutes les créatures, et elle le méritait ; mais puisque vous me l'avez ôtée, votre nom soit béni éternellement. »

L'année 1268, Bibars arrivant d'Egypte avec une puissante armée détruisit les travaux de saint Louis ; la citadelle fut rasée ; le marbre et le bois qu'on put sauver furent envoyés par mer au Caire, où on les employa à la mosquée que Bibars y faisait bâtir [2]. En 1583, Christophe Radziwil n'y trouva que des ruines [3]. Quand Monconys visita la Palestine, il ne vit à Jaffa qu'un château, et trois cavernes creusées dans le roc. Thévenot ajoute que les moines de Terre-Sainte avaient élevé devant les cavernes des baraques de bois, et que les Turcs

[1] D'après la Chronique de Geoffroi de Beaulieu, confesseur du roi, M. Michaud adoptant le récit de Joinville, dit que saint Louis était alors à Sidon. Entre de telles autorités le choix est difficile.

[2] Makrisi, *Bibl. des crois.*, tom. IV, p. 503.

[3] Hierosolymitan. Reise und Wegfart, S. 123.

contraignirent les Pères de les démolir[1]. Enfin, prise par les Français en 1799, occupée par Ibrahim en 1832, cette ville subit aujourd'hui, comme toutes celles de la Palestine, les destinées que lui fait le gouvernement ottoman.

Le passage de Bonaparte à Jaffa est marqué pour deux événements d'une égale cruauté, qu'on ne justifiera jamais en alléguant la dure loi de la nécessité : le massacre de plusieurs milliers de prisonniers Albanais et Arnautes, et l'empoisonnement des pestiférés.

« Pendant trois jours, dit M. A. Gabourd, Bonaparte résista aux cris de la troupe et aux conseils des officiers; enfin ne pouvant trouver aucun moyen de sauver la vie aux prisonniers, il donna à regret l'ordre, tant de fois réclamé, de les fusiller. Ce déplorable massacre fut exécuté ; mais le sang des victimes retomba sur l'armée, et la peste, fléau plus redoutable que la guerre et la faim, fut chargée de faire expier aux Français leur précaution criminelle. » Le second fait est ainsi raconté par le même auteur. « Bientôt les Français atteignirent Jaffa. Là aussi un dépôt de pestiférés avait été établi. Pour soustraire ces misérables aux horreurs du sort qui les attendait, on crut pouvoir sans crime abréger leurs jours par le poison. Cet acte de pitié coupable a été révoqué en doute, mais il est maintenant avéré. Ajoutons qu'on n'agit ainsi qu'à l'égard des pestiférés réputés incurables[2]. »

La ville de Jaffa est bâtie sur sa colline en forme d'amphithéâtre ; les murs sont crénelés dans quelques endroits, mais faibles partout. Chaque maison a sa petite coupole, c'est-à-dire que la terrasse est arrondie, et renflée au milieu.

La porte de la ville et quelques rues adjacentes sont très-animées ; le reste est désert. Sur les murs, on voit quelques canons; ils sont du plus petit calibre et de la plus chétive apparence. Les maisons sont plus solidement construites que dans les autres villes de la côte ; mais les rues sont tout aussi sales et aussi étroites. Les femmes avec leurs linceuls blancs ressemblent toujours à des spectres ; telles femmes du peuple ne portent qu'une robe bleue, et, sur le visage, un masque noir accroché sur le nez; des rangées de piastres leur entourent la figure : tout cela est très-laid. Ajoutez que la seule partie découverte, les yeux, est d'un aspect dégoûtant : l'habitude de coucher en plein air, d'être exposé à l'abondante rosée du matin, occasionne des ophtal-

[1] Châteaub., *Itinér.*, tom. II.

[2] Am. Gabourd, *Hist. de la Révolution et de l'Empire*, tom. V. M. Thiers nie ce fait : pour l'honneur de l'humanité, il serait à désirer que son avis pût prévaloir.

mies purulentes, hideuses à voir; une quantité de personnes en sont atteintes, des enfants surtout; on rencontre aussi beaucoup d'aveugles. Les maux d'yeux et les fièvres intermittentes sont les maladies les plus fréquentes en Palestine.

Je passais dans une rue écartée, non loin de la mer; je vis plusieurs personnes entrer et sortir par une porte basse : elles étaient assez mal vêtues, leur costume décelait des Européens. Mon guide me dit que c'étaient de pauvres pèlerins, et que cette maison était le couvent des PP. de Terre-Sainte. Je venais de lire ce passage de M. de Lamartine. « Le couvent latin est magnifique. On l'embellissait encore à notre passage; mais nous n'éprouvâmes pas l'hospitalité de ces religieux. Leurs vastes appartements ne s'ouvrirent ni pour nous, ni pour aucun des étrangers que nous rencontrâmes à Jaffa [1]. Ils restent déserts, pendant que les pèlerins cherchent avec peine l'abri de quelque misérable khan turc, ou l'hospitalité onéreuse de quelque pauvre toit de Juif ou d'Arménien habitant de Jaffa. » J'entrai; j'allai d'abord à la chapelle. Elle est construite sur l'emplacement de la maison de ce corroyeur Simon qui a donné l'hospitalité à saint Pierre : elle est dédiée au chef des apôtres; elle est petite, mais fort propre. Les matériaux de cette église ont été amenés de Césarée. Ainsi, comme le remarque le P. de Géramb, les pierres qui avaient servi à Hérode pour élever des palais à son orgueil et des temples en l'honneur d'Auguste, sont employées maintenant à la construction d'une église consacrée à l'enfant qu'il avait voulu faire périr, et qui n'avait pas de son vivant un lieu pour y reposer sa tête.

Le couvent est assez vaste et bizarrement construit; il a plusieurs étages; dans la cour, il y avait une quantité de chevaux et de mulets, les chambres et les galeries étaient remplies de pèlerins; je doute que, dans le cas même où je l'aurais voulu, j'eusse pu y trouver place. Les religieux (ils sont cinq et de nation espagnole), allaient, venaient de l'un à l'autre, cherchant à héberger et à contenter tout ce monde. C'est ainsi qu'ils répondent à leurs détracteurs, en offrant à tous l'hospitalité, tantôt dans des cavernes, tantôt, quand la Providence accorde des temps meilleurs, dans des cellules plus commodes. En sortant de Jaffa, M. de Lamartine était accompagné d'un médecin qui lui raconta le trait suivant. « Il y a quelques jours que je me trouvais à Acre; un voyageur revenant de Bethléhem frappa à la porte

[1] Leurs appartements s'ouvrent pour les pèlerins qui vont demander l'hospitalité au couvent; il sied mal à ceux qui la dédaignent de calomnier ces religieux.

du couvent des Pères de Saint-François; ils ouvrirent, ils étaient sept. Le surlendemain, les portes du couvent étaient murées par l'ordre du gouverneur : le pèlerin et les sept religieux étaient morts en vingt-quatre heures [1]. » Ici M. de Lamartine ne fait aucune réflexion : sept religieux qui meurent de la peste en vingt-quatre heures pour avoir donné l'hospitalité à un pèlerin l'intéressent beaucoup moins que « les pistolets du médecin, incrustés de ciselures d'argent, » dont il fait une brillante description. C'est d'ailleurs une chose si simple de voir des religieux quitter leur patrie et s'exposer chaque jour à la mort et aux avanies des mécréants pour soulager leurs frères qu'elle est à peine remarquée de certains voyageurs.

Il y a deux autres couvents dans la ville, un pour les Grecs, l'autre pour les Arméniens : ce sont ces religieux qui tiennent les deux lazarets construits il y a quelques années. La population de Jaffa est d'environ six mille âmes ; la population chrétienne est assez flottante, elle ne dépasse guère le nombre de cinq cents. Le port est petit, en partie ensablé, inabordable pour des bâtiments même d'un faible tonnage, qui sont obligés de se tenir dans la rade ; la rade est aussi fort dangereuse, car le fond n'est qu'un banc de rochers qui s'étend tout le long de la côte. Si Jaffa avait un bon port, cette ville deviendrait sans doute une station des bateaux à vapeur allant d'Alexandrie à Beyrouth, et le trajet de Marseille ou de Trieste à Jaffa, pourrait s'effectuer dans une huitaine de jours. Maintenant, si l'on ne veut pas se servir des méchantes barques, souvent non pontées, des caboteurs arabes, il faut traverser le désert ou faire le détour de Beyrouth. Une compagnie anglaise s'était formée cette année pour tenir sur cette côte un bâtiment à vapeur, qui touchait à Jaffa ; mais le bateau était si mauvais qu'il mit une fois dix jours pour aller d'ici à Alexandrie, et cessa ses courses. Un naturaliste rapporte qu'il existe à Jaffa une espèce de poissons qui donnent, quand on en mange, des vertiges et de violents maux de tête. Il paraît que le siége du venin se trouve dans la tête du poisson, parce que si on a soin de la couper pendant qu'il est vivant, on peut manger le reste sans être incommodé [2].

Ce qu'il y a de plus remarquable à Jaffa, ce sont ses jardins, sans contredit les plus beaux de la Palestine. Qu'on se figure une enceinte d'une étendue de deux milles toute plantée des plus beaux arbres ;

[1] *Voyage en Orient*, 23 octob. 1832.

[2] J. Russegger, *Reise in Europa, Asien und Afrika*, tom. III, p. 122.

c'est une forêt, verte et odorante, d'orangers chargés de fleurs et de fruits, de grenadiers dont les pommes le disputent en éclat aux fleurs qui les ont produites, de bananiers au feuillage large et satiné, de figuiers de toute espèce, d'amandiers, de mûriers, et de palmiers s'élevant au-dessus de cet éden, enfermé dans des haies de nopals, et arrosé par de nombreuses fontaines.

Les habitants de Jaffa viennent quelquefois passer des journées entières sous ces délicieux ombrages. Nous voyons par différentes relations qu'à l'époque des croisades, la reine Berengère, la veuve de Guillaume, roi de Sicile, et la fille d'Isaac, vinrent rejoindre dans ces mêmes jardins le roi d'Angleterre. « L'armée chrétienne, dit M. Michaud, était campée dans des vergers et des jardins où les arbres se courbaient sous le poids des figues, des pommes et des grenades[1].

2 *Octobre.* Au milieu de la nuit, j'ai été réveillé par deux coups de fusil tirés assez près de nos tentes. Ayant demandé ce que c'était, on me répondit : « Des chacals. » Mais le matin, j'appris que des voleurs avaient voulu s'introduire dans la maison située au milieu de notre jardin; que les deux gardes avaient fait feu sur eux, mais que les ayant manqués, ils avaient été fort maltraités par les voleurs, et qu'on venait de les transporter à l'hôpital : un d'eux était le pauvre nègre dont j'ai parlé plus haut.

De grand matin je retournai dans la ville; en traversant le cimetière, je trouvai un grand nombre de musulmans accroupis sur une tombe et priant en attendant le lever du soleil. Nous méprisons les Turcs, et depuis longtemps nous prédisons la mort de cette nation : des hommes qui prient pensent à Dieu, et sentent le besoin qu'ils ont de lui; ils sont moins méprisables que ceux qui, connaissant une loi plus parfaite, ne s'en prévalent que pour fouler aux pieds tous ses préceptes : c'est l'impiété qui fait la ruine des nations : *Regnantibus impiis ruina hominum.* (Prov., XXVIII, 12.)

Il y avait déjà beaucoup de bruit et de mouvement autour de la porte de la ville : on craint le soleil du midi, les affaires se font à l'aube du jour. On vendait surtout des grenades d'une incroyable grosseur, des cannes à sucre, et de ces vases en terre poreuse, à goulot, qui conservent l'eau fraîche, et dont on se sert dans tout le Levant.

Nous quittâmes Jaffa d'assez bonne heure, parce que nous avions un long trajet à faire. On met deux journées, coupées inégalement,

[1] *Hist. des crois.*, suite du liv. 8.

pour se rendre de Jaffa à Jérusalem. Ordinairement on va coucher à Ramla, qui n'est éloigné que de trois lieues; de là, en partant de très-grand matin, on peut arriver le second jour à Jérusalem. Cet arrangement est le plus sage; nous fîmes autrement : nous partageâmes notre chemin en deux parties égales, au risque de trouver un mauvais gîte pour la nuit, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Nous suivions le chemin ombragé qui traverse les jardins de Jaffa ; nous avions passé auprès d'une belle fontaine, et dans chaque enclos je voyais un puits dont l'eau ne tarit jamais. Des ânes, par le moyen de chaînes à augets, étaient continuellement occupés à en élever l'eau jusqu'à la hauteur des conduits qui la distribuent dans toute l'étendue de ces jardins, dont je ne cessais d'admirer la fraîcheur et la fertilité; ces puits, avec ces sortes de chapelets hydrauliques qu'on appelle norias, se rencontrent assez fréquemment en Orient. Tout-à-coup cette belle végétation cessa, et nous nous trouvâmes dans le désert, qui ne discontinue plus jusqu'à Jérusalem, jusqu'au Jourdain. Pourquoi ce contraste? N'est-ce pas la même terre, la même plaine, toujours la plaine de Saron, une des plus fertiles de la Terre promise? Il n'y a pas un seul village dans ces vastes campagnes qui n'attendent que des mains laborieuses pour rendre au centuple la semence qu'on leur refuse depuis tant de siècles. Les maisons qu'on voit blanchir au pied des montagnes sont abandonnées, les ruines qui couronnent ces rochers à l'entrée de la vallée sont habitées par des voleurs. Pourquoi cette terre, qui pourrait être si riche, est-elle si misérable? Le voyageur qui vient ici la Bible à la main et un peu de droiture dans le cœur, voit la réponse écrite sur chacune des pierres de cette contrée, comme il la trouve dans chacune des pages de l'Ecriture. Un autre y vient avec un bandeau sur les yeux : que peut-il voir? il juge à travers les ténèbres. *Quasi per caliginem judicat.* (Job, XII, 13.)

Excepté le petit nombre des voyageurs qui sont venus en Palestine uniquement pour donner un démenti aux Livres saints, tous ceux qui ont visité ce pays nous apprennent qu'il se trouve dans le plus déplorable état. Voici comment s'exprime Volney :

« Dans les cantons ouverts aux Arabes, tels que la Palestine, il faut semer le fusil à la main. A peine le blé jaunit-il qu'on le coupe pour le cacher dans les caveaux souterrains. On en retire le moins que l'on peut pour les semences, parce que l'on ne sème qu'autant qu'il faut pour vivre; en un mot, l'on borne toute l'industrie à satisfaire les premiers besoins. Or, pour avoir un peu de pain, des

ognons, une mauvaise chemise bleue, et un pagne de laine, il ne faut pas la porter bien loin. Le paysan vit donc dans la détresse ; mais du moins il n'enrichit pas ses tyrans, et l'avarice du despotisme se trouve punie par son propre crime[1]. »

Là où il n'y a pas de sécurité, il ne peut y avoir d'agriculture, et le paysan exposé à des dangers continuels, réduit à la plus profonde misère, ne peut rien donner à ses oppresseurs ; mais aussi la terre qui demeure en friche ne saurait nourrir ses habitants : la population doit donc diminuer de jour en jour, et c'est ce qui arrive. Volney, comme la plupart des voyageurs, en jette la faute sur le gouvernement ottoman, ou sur les pachas envoyés plutôt pour ruiner que pour administrer les provinces. J'ai pu me convaincre également jusqu'à quel point ces reproches sont fondés. Je n'ai pas la moindre envie de disculper les pachas de leurs méfaits, mais j'ai été bien aise d'avoir l'occasion d'apprendre comment ils expliquent le malheureux état de la Palestine.

Dans le cours de ce voyage, comme je le dirai ci-après, j'ai rencontré Méhémet-pacha, qui se rendait à Londres en qualité d'ambassadeur de la Porte. C'est un homme fort distingué, instruit, ayant des formes agréables, et s'exprimant parfaitement en français. Je tenais d'autant plus à avoir son avis sur plusieurs questions qui concernent la Palestine qu'il a été pacha de Jérusalem, il y a peu d'années. Je lui ai donc demandé pourquoi la Palestine est dépeuplée et inculte. Voici sa réponse : « Il n'y a rien à faire avec les Arabes : ils sont vagabonds et paresseux, ils aiment mieux vivre de rapine que de cultiver la terre. J'ai fait différents essais dans la plaine du Jourdain et à Jaffa ; à Jéricho, j'ai fait planter l'indigotier, qui réussissait à merveille ; mais avant qu'il fût mûr, les Bédouins venaient d'au-delà du Jourdain, détruisaient tout, et mettaient le feu aux maisons des fellahs. J'ai fait réparer la tour de Jéricho, j'y ai mis cinquante soldats pour protéger les pèlerins et les récoltes ; mais il en faudrait autant pour chaque champ : les tribus se détestent, elles font des excursions pendant la nuit, elles coupent les arbres, ravagent les champs et enlèvent tout ce qu'elles peuvent. A Jaffa, où la sécurité pourrait être plus grande, j'ai engagé les habitants à étendre leurs jardins dans la plaine. Le terrain appartient au gouvernement ; j'ai voulu leur en céder autant qu'ils voudraient, moyennant une faible redevance de quelques piastres, uniquement pour constater le droit

[1] Volney, *Voyage en Syrie*, ch. 13.

de propriété du gouvernement; l'eau se trouve en abondance, il suffit de creuser la terre à cinq ou six mètres pour en avoir. Eh bien, ils ont tous refusé. Alors je leur ai signifié que s'ils ne voulaient pas étendre leurs plantations je ferais couper tous les arbres qui entourent la ville. Voilà où il a fallu en venir pour les forcer d'agrandir un peu leurs jardins. »

On pensera ce qu'on voudra de cette manière de protéger l'agriculture; je veux constater une seule chose, l'*état dans lequel se trouve cette terre désolée.*

Comme on le voit, le gouvernement jette la faute sur le peuple, et le peuple sur le gouvernement : ils sont tous, sans le savoir, les instruments de la Providence; car le Seigneur a dit par la bouche de son prophète. « Votre terre est une solitude, vos villes sont la proie » des flammes : des étrangers, sous vos yeux, dévorent votre patrie : » elle est comme une contrée dévastée par l'ennemi. » (Isa., I, 6.)

Quand on pense combien chaque année l'Europe envoie de milliers de colons dans le Nouveau-Monde pour défricher ces terres lointaines, tandis que les côtes de Syrie sont si près de nous, et que, vu le prodigieux accroissement de ces émigrations, il suffirait d'une série de peu d'années pour donner à la Palestine une population chrétienne aussi nombreuse que le fut celle de la Judée sous les règnes de David et de Salomon [1], et que pourtant personne ne songe à aller s'y établir, il faut bien convenir qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire, même quand on refuse d'y voir le doigt de Dieu.

Jusqu'ici, en parcourant la partie maritime de la Terre-Sainte, nous avons rencontré, de Sidon à Jaffa, près de vingt villes, dont quelques-unes comptaient parmi les plus célèbres du monde, et aujourd'hui leur population totale n'est pas de trente mille âmes.

A quatre lieues au nord-est de Jaffa, on remarque, près du village de Tahun, et sur le Nahr-Odsche, les restes d'une ancienne écluse dont l'usage, sans aucun doute, était de retenir les eaux de cette rivière pour l'irrigation de la plaine; ce qui indique un degré de culture bien supérieur à celui qui existe aujourd'hui.

En parlant de la plaine de Saron, M. de Chateaubriand s'exprime ainsi : « Le sol est une arène fine, blanche et rouge, et qui paraît, quoique sablonneuse, d'une extrême fertilité. Mais grâce au despotisme musulman, ce sol n'offre de toutes parts que des chardons,

[1] Il est constaté par le dernier concile de Baltimore que l'émigration européenne et catholique pour l'Amérique du Nord dépasse chaque année le chiffre de 250,000 âmes.

des herbes sèches et flétries, entremêlées de chétives plantations de coton, de dourra, d'orge et de froment. Çà et là paraissent quelques villages toujours en ruines, quelques bouquets d'oliviers et de sycomores [1]. »

Les voyageurs qui viennent ici au printemps trouvent encore cette plaine couverte de fleurs; on y voit, entre autres, des tulipes, des lis, des roses blanches, des narcisses, des anémones, qui y croissent spontanément.

Au pied des montagnes, il y avait encore une forêt du temps des croisades. C'est là qu'un jour, dans la *forêt de Saron*, le roi d'Angleterre étant à la chasse, s'arrêta et s'endormit sous un arbre. Tout-à-coup il fut réveillé par les cris de ses compagnons : une troupe de musulmans accourait pour le surprendre. Il monte à cheval et se met en défense; mais, accablé par le nombre, il allait périr, lorsqu'un chevalier français, Guillaume de Pratelle, s'écrie : *Je suis le roi, sauvez ma vie.* Ce guerrier fut fait prisonnier, et le roi *Richard put regagner Joppé* [2]. *Il rendit aux musulmans plusieurs émirs en échange d'un chevalier si dévoué.*

Après avoir passé auprès d'un puits souvent mentionné dans les auteurs, on arrive, à l'extrémité de la plaine, à Ramla. Deux Arabes se disputaient au milieu du chemin pour la possession d'un sac; ils allaient en venir aux mains. Je m'avançai vers eux, et celui qui avait crié le plus fort se sauva à toutes jambes : il arrive partout qu'on cherche à cacher la faiblesse des raisons par la force des cris. Nous ne fîmes à Ramla qu'une halte de quelques heures.

Avant d'y arriver, on voit d'assez loin une vieille tour carrée, connue sous le nom de *Tour des Quarante Martyrs.* On se rappelle ces généreux soldats de la douzième légion exposés nus, par l'ordre de Lysias, sur l'étang glacé de Sébaste en Arménie, pour avoir refusé de sacrifier aux idoles. Après leur mort, les chrétiens se partagèrent une partie de leurs reliques qu'ils purent soustraire aux flammes, et elles furent déposées dans différentes églises, entre autres à Constantinople, à Césarée. On pense qu'une partie fut aussi transportée à Ramla, où l'on bâtit cette église qui leur était dédiée ; elle fut gardée par les Templiers au moyen âge; plus tard elle fut convertie en mosquée, et elle ne sera bientôt plus qu'un amas de ruines ; on y monte par cent vingt-cinq marches, et de son sommet on jouit d'une

[1] *Itinéraire*, tom. II.

[2] Michaud, *Hist. des crois.*, suite du livre 8.

vue magnifique. Au-dessous était une église souterraine dans laquelle on descend par une trentaine de marches; elle est reconnaissable par un cintre soutenu par vingt-quatre arcades, des pilastres et quelques restes de peintures. On y a trouvé des débris de tombeaux provenant des croisades.

Ramla est aujourd'hui une ville de 3,000 habitants, la plupart musulmans; il y a des Grecs, des Juifs, et quelques catholiques. On croit que c'est l'ancienne Arimathie, où demeurait Joseph, cet homme riche qui alla chez Pilate pour lui demander le corps de Jésus, et qui eut le bonheur de l'ensevelir [1]. Le nom que les Arabes lui donnent aujourd'hui, Ramleh, signifie *sable*. D'après quelques auteurs, ce serait la ville de Rama ou Ramatha citée fréquemment dans l'Écriture; mais il y avait en Judée plusieurs villes de ce nom, comme nous le verrons ci-après.

Elle devint célèbre pendant les guerres saintes. Les croisés s'étant d'abord emparé de Lydda, qui en est peu éloignée, et y ayant laissé un évêque, entrèrent à Ramla en 1099; la ville avait été abandonnée de ses habitants. Plus tard, elle donna son nom à une bataille funeste aux chrétiens, dans laquelle périrent le comte de Blois et le comte de Bourgogne; Harpin, comte de Bourges, et le connétable Conrad y furent faits prisonniers. Baudouin Ier, roi de Jérusalem, se retira presque seul du combat, et se cacha parmi les herbes et les bruyères qui couvraient la plaine. Les musulmans y mirent le feu, et il fut sur le point d'être étouffé; il se réfugia à Ramla, où il fut délivré, pendant la nuit, par un émir qui le conduisit à Arsur; le lendemain, tous les chrétiens qui se trouvaient dans la ville furent tués ou faits prisonniers. Saladin et Richard occupèrent cette ville tour à tour, et ce fut dans les plaines de Ramla que le roi d'Angleterre signala surtout sa valeur. Comme les pèlerins arrivaient en foule, Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, y fonda un hospice à leur usage, et la chapelle fut dédiée à saint Joseph d'Arimathie. Bibars enleva cette ville aux chrétiens l'année 1266, et elle eut le sort de tant d'autres malheureuses cités. Au seizième siècle, elle avait à peine douze maisons habitées [2], et au dix-septième, elle ne ressemblait qu'à un grand village [3].

Aujourd'hui, indépendamment de l'hospice catholique, il y a encore

[1] Matth., XXVII, 57. On lit dans saint Jérôme : *Haud procul ab ea* (Lydda) *Arimathiæ viculus est, ex quo Joseph oriundus, qui Dominum sepelivit. In Epitaph. Paulæ.*

[2] Ed. Robinson, *Palestina*.

[3] Chev. d'Arvieux, *Mémoir.*, tom. II.

un couvent grec et plusieurs mosquées. Les pèlerins de toutes les nations et de tous les cultes sont bien accueillis par les PP. Franciscains, qui sont au nombre de trois. Pendant l'expédition française en Syrie, le couvent latin était le bivouac de l'état-major de Bonaparte, et l'église de Ramla se changea en hôpital pour les blessés; quelques soldats de cette armée, morts à Ramla, y furent ensevelis parmi les vieux sépulcres des chevaliers de la croix [1]. Ainsi les Français, ces fils des croisés, arrivent à une journée de Jérusalem, et ils ne daignent pas même la visiter. *Jérusalem n'entre pas dans ma ligne d'opération,* répondit Bonaparte à quelqu'un qui lui proposait d'aller jusqu'à la ville sainte. Saint-Jean-d'Acre fut comprise dans sa ligne d'opération, et nous savons comment cette opération a réussi.

La ville de Lydda, ou plutôt ses ruines, n'est pas à une lieue de Ramla; c'est là que saint Pierre guérit Enée le paralytique [2]. En parlant de la vénération que les chrétiens de Lydda ont conservée pour la mémoire de saint Pierre, il est échappé à Volney une naïveté qui mérite d'être rapportée : « Tout ce pays, dit-il, est plein de pareilles traditions. L'on n'y fait pas un pas que l'on ne vous y montre des traces de quelque apôtre, de quelque martyr, de quelque vierge; mais quelle foi ajouter à ces traditions, quand l'expérience constate que les événements d'Ali-bek et de Dâher sont déjà contestés et confondus? » C'est que les pachas ont le sort des philosophes, leur miracles sont bientôt oubliés. Le sentiment religieux de Volney ne va pas même jusqu'à soupçonner qu'on puisse mettre une différence entre saint Pierre et Ali-bek.

Il y avait aussi à Lydda, qui était devenue une ville épiscopale, une célèbre église dédiée à saint Georges; elle avait été bâtie sous Constantin, et les reliques de saint Georges y avaient été transportées: elle fut détruite par les habitants de Ramla à l'époque des croisades.

Je voyais *Modin,* où demeurait Mattathias, père des Maccabées, quand un officier d'Antiochus vint dans ce bourg pour forcer les habitants à renoncer au culte du vrai Dieu, et où Simon, après avoir recueilli les ossements de tous les héros de sa famille, les ensevelit, éleva sur leur sépulcre sept pyramides, des colonnes, des armes, et des navires sculptés, qui étaient aperçus de tous ceux qui naviguaient sur la mer [3] : on les voyait encore du temps de saint Jérôme [4]. Je

[1] *Corresp. d'Orient,* suite de la lettre 93.
[2] Act., IX, 32.
[3] I. Macc., XIII, 25.
[4] Hieron., *in Onom.,* art. Modin.

devais être près de l'emplacement de l'ancienne ville de *Thamna*, dont il est déjà fait mention dans la Genèse, où Juda, fils de Jacob, se rendit pour tondre ses brebis, et où il rencontra sa belle-fille Thamar [1]; où Samson descendit pour se marier, dans le voisinage de laquelle il déchira le jeune lion [2], et brûla les blés des Philistins [3].

J'avais au couchant *Jamnia*, autrefois une des plus populeuses cités de la Judée, où il y avait des idoles, et où Judas Maccabée vainquit les Arabes; et *Caspin*, la ville forte, entourée de ponts et de murailles, dont l'étang fut rougi du sang de ses habitants [4]. Ici devait se trouver *Geth* près de la mer, la patrie de Goliath [5]; *Léchi*, nom qui signifie *mâchoire*, parce que Samson y défit les Philistins avec la mâchoire d'un âne [6]; à deux lieues au sud-est est le champ de bataille où les Israélites perdirent l'arche du Seigneur, et où périrent les fils du grand-prêtre Héli; ce fut là que Samuel, après que les guerriers d'Israël eurent frappé les Philistins, plaça une pierre pour marquer le lieu où le Seigneur avait secouru son peuple, et elle fut appelée la *Pierre du secours* [7].

Cent autres lieux célèbres de l'histoire sacrée se pressent sur ce petit espace, qui fut autrefois le pays des Philistins, et une partie des tribus de Dan et de Benjamin. Mais comment les visiter tous? La vie d'un homme ne suffirait pas pour remuer la poussière de tant de peuples, et évoquer tant de grands souvenirs. C'est ici qu'on peut dire avec bien plus de raison encore que M. Poujoulat en parlant de l'Italie : « A mesure qu'on y fait un pas, l'horizon de l'intelligence s'étend par des initiations nouvelles. Les monuments ou les débris expliquent, complètent les souvenirs qui vous assiégent; par la puissance de votre imagination, la poussière s'anime, les tombeaux rendent leurs illustres morts, et vous entrez en société avec les grandes figures dont le monde sait les noms. Ce qui jusque-là avait été un songe brillant de votre esprit devient une réalité plus magnifique que le rêve, une réalité vivante, que vous voyez de vos yeux, que vous touchez de vos mains. »

[1] Gen., XXXVIII, 12.
[2] Jug., XIV, 5.
[3] Jug., XV, 5.
[4] II. Macc., XII, 13.
[5] I. Rois, XVII, 4.
[6] Jug., XV, 14.
[7] I. Rois, IV, 10; VII, 12.

Si cela est vrai lorsqu'il s'agit des ruines de Rome ou d'Athènes, que n'éprouve-t-on pas quand on peut se dire : C'est ici que l'arche sainte a passé ; c'est là que le soleil a obéi à Josué ; ces rochers ont entendu la voix des prophètes ; cette terre a été arrosée du sang de Jésus-Christ !

Oh ! que celui qui vient ici sans convictions religieuses est malheureux ! Ses émotions profondes et poétiques, il les a laissées dans la plaine de Troie, et sur les rives de l'Eurotas : là tout était pour lui d'un immense intérêt, le moindre débris, les roseaux des fleuves, les arbustes des champs, et jusqu'à la couleur des eaux et de la poussière ; il ne doutait de rien ; un paysan d'Argos ou un pâtre des Thermopyles était pour lui un guide infaillible. Ici, où les traditions sont si constantes, les preuves si nombreuses, il doute de tous les monuments chrétiens ; pour lui toutes les ruines sont d'anciennes mosquées ou des forteresses du moyen âge ; plus insensible que les rochers frappés par Moïse dans le désert, il demeure indifférent aux prodiges qui ont sillonné cette terre en y laissant des traces indestructibles des châtiments ou de l'infinie miséricorde de Dieu. Le chrétien, au contraire, s'abandonne aux plus douces comme aux plus saintes émotions : l'histoire d'Abel, de Ruth, de Joseph, les anges qui luttent avec Jacob, qui guident le jeune Tobie, qui apparaissent à Abraham, ces trois jeunes gens qui chantent les louanges du Seigneur au milieu des flammes, tous ces récits qui sont si bien compris par l'innocence, et qui ont fait le bonheur de son jeune âge, reviennent à sa mémoire, peuplent ces solitudes, et raniment son cœur en le remplissant de vérité, d'amour et d'espérance.

Au-delà de Ramla, le chemin continue pendant deux heures sur un terrain inégal et pierreux jusqu'au premier défilé des montagnes de la Judée. Là on trouve quelques masures habitées, et sur les collines on aperçoit les ruines de *Latroun*, lieu du séjour présumé du bon larron[1]. *Latroun,* ainsi que les châteaux forts des *Plans* et celui de *Maé*, dont on voit à peine les débris sur les hauteurs voisines, étaient à l'époque des croisades comme les gardiens du chemin de Jérusalem ; ils ont été démolis par Saladin après la destruction de Joppé, de Ramla et d'Ascalon. Ces ruines, dont l'aspect est aussi sinistre que la réputation, étaient plus considérables il y a quelques années ; mais comme elles servaient de repaire à des bandits qui n'avaient conservé



[1] Quelques auteurs assurent qu'une église avait été construite en ce lieu en l'honneur du bon larron, qui s'appelait Dima, et qui était égyptien d'origine. *Quaresm.*, tom. II, liv. 5.

du bon larron que les traditions de sa vie et non celles de son repentir, Ibrahim avait renversé ces forteresses du brigandage, et sous sa domination la sécurité avait reparu. Mais lorsque les pachas de Constantinople furent rentrés dans leurs anciennes possessions, les voleurs de Latroun et autres lieux revinrent dans les leurs. Ils paraissent assez nombreux aujourd'hui [1].

Quelquefois on faisait payer le caffar aux pèlerins quand ils entraient dans les montagnes; on nous laissa passer sans nous inquiéter.

Ici le chemin paraît affreux à ceux qui ne connaissent pas ceux du Liban; il serpente autour des rochers et au fond d'un torrent; des pierres tantôt aiguës, tantôt arrondies et glissantes, le recouvrent partout. Les collines sont nues, éblouissantes; elles réfléchissent avec une égale intensité la lumière et la chaleur, si incommodes l'une et l'autre à ceux qui parcourent ces tristes contrées. C'est là à peu près l'état de tous les chemins de la Palestine; nulle part ils ne sont tracés ou entretenus : ils sont l'œuvre des torrents et des caravanes.

Mes compagnons étaient accablés de soif, de chaud et de fatigue; un d'eux, M. C., qui était en avant, et qui d'ordinaire avait soin de notre campement, trouvant un peu de gazon auprès d'un puits et d'une petite source, arrêta nos bagages, et fit dresser les tentes. Quand nous arrivâmes, nos mules avaient bu l'eau de la source; celle du puits était à une quinzaine de pieds de profondeur, et nous n'avions pas de corde pour y descendre. Le besoin rend ingénieux : nous nous aidâmes des sangles et des brides de nos chevaux, et nous eûmes bientôt quelques vases pleins d'une eau impotable partout ailleurs, mais qui avait un prix infini dans ce désert. Ce lieu s'appelle *Beer Ayoub* le Puits de Job, et dans l'Ecriture fontaine de *Nephtoa* (fontaine ouverte).

L'abbé Mariti, qui avait vu tant de choses en Palestine, aurait rendu un immense service aux voyageurs en indiquant plus exactement où se trouvent toutes les cascades et les fontaines qu'il a admirées là où des pèlerins moins philosophes que lui sont réduits à périr de soif.

La vallée est très-resserrée en cet endroit : nous n'avions devant nous qu'un terrain en pente de trente pas de largeur, qui allait finir dans le lit desséché du torrent, bordé de saules et d'arbustes assez

[1] Il n'a pas dépendu de Volney de faire croire que ce sont les Arabes qui sont détroussés par les pèlerins, et il a découvert un proverbe qui dit : *Prenez garde au pèlerin de Jérusalem.* Les voyageurs peuvent se tenir pour avertis. (Voir *Etat politique de la Syrie*, chap. 6.)

élevés. Au-delà, la montagne se relevait abrupte et sauvage, mais sans forêts, sans rochers élevés ; quelques arbres nains, des pierres brisées, une terre déchirée, tout décèle une nature usée et vieillie.

La nuit était venue, Soleyman préparait notre dîner, nous étions assis devant nos tentes, causant de ce que nous avions vu, mais plus encore de ce que nous verrions le lendemain; quelques voyageurs attardés, craignant de continuer leur route, s'étaient joints à nous et fumaient leur narghilé près du feu, lorsque les chacals vinrent nous donner le plus désharmonieux concert que j'aie entendu de ma vie. Ces hurlements qui sortent de toutes les cavernes, de toutes les fentes de rochers, qui ne se font entendre que pendant la nuit et dans les plus affreuses solitudes, produisent une étrange sensation. C'est à ces chacals du désert que l'Ecriture compare les faux prophètes. *Quasi vulpes in desertis prophetæ tui, Israel.* (Ezech., XIII, 4.)

Je ne sais s'il y en avait trois cents, mais j'ai acquis la certitude que si un nouveau Samson voulait brûler tous les blés de l'ancien pays des Philistins, il trouverait dans cette seule vallée encore aujourd'hui plus de renards et plus de sarments qu'il ne lui en faudrait. Comme on l'a vu, dans une même journée j'ai trouvé la plaine où Samson a lâché ses trois cents renards dans les champs des Philistins, et pendant la nuit les descendants de ces mêmes renards sont venus par leurs cris lugubres me prouver qu'ils ont survécu à toutes les nations qui se sont succédé sur cette terre coupable, qui sont tombées sous le tranchant du glaive et qui sont devenues la proie des loups dévorants : *Tradentur in manus gladii, partes vulpium erunt.* (Ps., XLII, 11.)

Le mot *schouhal* ou *schoughal* de l'Ecriture signifie à la foi *loup* et *renard,* ou plutôt cet animal qui tient de l'un et de l'autre, et que dans le Levant on appelle *dschaghâl,* d'où vient évidemment notre mot français *chacal;* de tout temps les loups et les renards ordinaires ont été fort rares en Palestine, tandis que les chacals s'y sont toujours trouvés en grande quantité. Ainsi, on ne peut douter que ce ne soient là les animaux qui ont été pris, attachés deux à deux pour qu'ils ne pussent pas rentrer dans leurs tanières, et lâchés avec des flambeaux allumés dans les moissons des Philistins [1].

Quant au moyen employé par Samson pour prendre un si grand nombre de renards, l'Ecriture n'en dit rien ; mais je pense que cela ne lui fut pas plus difficile, à lui qui habitait le pays, et qui a dû



1. La ville d'Ephra, patrie de Gédéon, qui se trouvait dans ces montagnes, est appelée par Josué la *Terre des renards.* (Jos., XV, 28.)

sans aucun doute trouver parmi les ennemis des Philistins un grand nombre de personnes disposées à l'aider, qu'il ne le fut à Probus de lâcher à Rome, dans le théâtre, mille autruches, mille cerfs, mille sangliers, mille daims, et une infinité d'autres animaux [1].

Le voisinage de tant de chacals ne nous avait pas empêchés de dormir; nous avions fait un bon feu pour les éloigner, et, comme à l'ordinaire, un de nos moucres montait la garde. A une heure du matin, nous fûmes réveillés par un coup de fusil et par le cri de détresse : *Les voleurs, les voleurs!* Nos fusils étaient chargés, j'en pris un au mât de notre tente, et je sortis. Tous nos gens étaient déjà sur pied, je me trouvai au milieu d'un épouvantable vacarme : des coups de feu partaient dans tous les sens, on criait, on hurlait; quelques-uns de nos muletiers, montés sur nos chevaux, couraient vers la montagne; notre feu s'était éteint, nous n'avions pour nous diriger que les éclairs de nos armes, qui rendaient l'obscurité encore plus profonde. Quand je pus distinguer un peu les objets, je m'aperçus qu'il n'y avait personne en face de nous; cependant nos gens chargeaient et tiraient toujours; alors je leur dis : « S'il y a des voleurs, pourquoi tirer votre plomb en l'air? attendez qu'ils se montrent; s'il n'y en a pas, pourquoi faire tant de bruit? » Ils n'en tirèrent pas moins, et firent toujours leurs charges de cavalerie. Nous étions environ vingt personnes : si les voleurs avaient été six, bien armés, bien résolus, nous aurions été perdus, car nos gens tiraient comme des insensés; si la confusion avait encore un peu duré, ils auraient tiré les uns sur les autres. On me dit que les voleurs étaient venus par le lit desséché de la rivière; je m'approchai, il n'y avait plus personne; on m'assura alors qu'ils s'étaient sauvés par la montagne, et on me fit remarquer un feu qui brillait au sommet, en me disant que c'était leur camp : cela ne me parut guère plus probable. Enfin, il me resta la conviction, peu charitable peut-être, que cette alerte avait été organisée par nos gens pour se faire valoir et obtenir des *bakchis*. Tous mes compagnons furent d'un autre avis, et crurent que nos muletiers

[1] Apud Vopisc., *in Probo*.

On trouve dans les *Fastes* d'Ovide la description d'une fête assez curieuse qui se célébrait à Rome au mois d'avril. On lâchait dans le cirque des renards qui portaient sur le dos des flambeaux allumés, et le peuple prenait plaisir à voir courir ces animaux, jusqu'à ce que le feu qu'ils portaient sur eux les eût fait mourir. Quelques auteurs ont pensé que cela se faisait en souvenir de l'action de Samson, comme beaucoup d'autres usages, qui avaient passé de l'Orient à Rome. Ovide lui donne une autre origine. *Fastes d'Ovide*, liv. 4. Consultez sur ce sujet Glaire, *Les Livres saints vengés*, tom. II, art. 2.

nous avaient sauvé la vie. La seule chose qui vienne à l'appui, c'est que, huit jours après, un percepteur d'impôts, quoique protégé par sept hommes, a été complètement dévalisé dans ce même endroit : ce que j'ai appris étant à Jérusalem. A la suite de ce vol, le pacha a fait faire une battue générale à Latroun et dans les lieux circonvoisins, et soixante individus ont été enfermés dans les prisons de Jérusalem et de Ramla.

Nous nous recouchâmes vers deux heures, et nous ne fûmes plus inquiétés.



CHAPITRE XVIII.

Du Puits de Job à Jérusalem.

Souvenirs bibliques.— Emmaüs (Nicopolis).— Nob.— Bethsamès.— Gabaon.— Aspect des montagnes d'Ephraïm et d'une partie des tribus de Benjamin et de Juda.— Prophéties.— Etendue de la Palestine.— Population.— Ses différents noms.— Divisions actuelles.— Kariath-el-Enab (Cariathiarim).— La famille d'Abou-Gosch.— Ramathaïm-Sophim.— Le bourg d'Emmaüs.— La vallée de Térébinthe.— Combat de David et de Goliath.— Arrivée à Jérusalem.— Premières visites et premières impressions.

Je commence à me faire à la vie des Bédouins, vie pleine de variété, d'émotions, d'intérêt et de charme. Les privations sont moins sensibles qu'on ne pense : il importe peu de coucher sur la terre, si on dort mieux que dans un lit, ou de n'avoir qu'une nourriture grossière, si elle est assaisonnée par la santé, l'appétit et le contentement.

Au lever du soleil, j'escaladais les montagnes; je voulais voir, au moins de loin, la situation des anciennes villes qui se trouvaient dans cette contrée. J'étais tout près d'*Emmaüs*, non le bourg du même nom mentionné par saint Luc, et qui était plus rapproché de Jérusalem, mais la ville qui fut appelée *Nicopolis* par les Romains. C'est là que Judas Maccabée vainquit Gorgias [1]. Il y avait autrefois une fontaine où l'on croyait que Notre-Seigneur s'était arrêté; Julien l'Apostat la fit boucher en haine de Jésus-Christ. Nicopolis a été plusieurs fois détruite; brûlée pendant la guerre des Juifs, elle fut renversée par un tremblement de terre, l'an 131 de Jésus-Christ, et rebâtie en 224. Pendant la durée du royaume chrétien, cette ville eut un évêque; ses ruines ont servi depuis à la reconstruction des murs de Jérusalem. Plusieurs médailles attestent son ancienne importance [2]. Un peu au delà était Nob, la ville sacerdotale où était venu David lorsqu'il fuyait la colère de Saül. Le grand prêtre

[1] I. Macc., III, 57.

[2] Quaresmius, II; Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. 2, c. 3, 5; *Chroni. Pasch.*, *ad ann.* 223.



Achimelech lui donna les pains de proposition, et lui remit l'épée de Goliath; c'est pourquoi Saül en ayant été informé fit tuer tous les prêtres et tous les habitants de Nob, et saccagea la ville[1]. Plus au sud était la ville de *Bethsamès* (maison du soleil), où l'Arche, renvoyée par les Philistins, s'arrêta dans le champ de Josué le Bethsamite[2]. Salomon plaça dans cette ville un des douze officiers qui fournissaient la table du roi[3]; Joas, roi d'Israël, vainquit Amasias, le prit dans Bethsamès et l'emmena à Jérusalem[4]. A environ une lieue et demie vers le nord se trouvait la grande cité de Gabaon. Les cinq rois des Amorrhéens étant campés autour de Gabaon, Josué monta de Galgal pendant la nuit, fondit tout-à-coup sur eux, les frappa d'une grande plaie, et les poursuivit par la voie qui monte vers Bethoron. Alors Josué fit sa prière, puis il dit au soleil : « *Soleil, arrête-toi sur* » *Gabaon*, et le soleil s'arrêta jusqu'à ce que les ennemis fussent » entièrement défaits[5]. » Ce fut encore sur l'autel qui était à Gabaon que Salomon vint offrir un holocauste au Seigneur, et qu'il lui demanda la sagesse[6].

Après la mort de Saül, et tandis que David régnait sur Juda, les deux armées de David et d'Isboseth se rencontrèrent au même lieu, et les soldats d'Israël furent vaincus par les serviteurs de David. Avant cette bataille, douze jeunes gens de chaque armée s'étaient levés, avaient combattu les uns contre les autres, et étaient tombés morts percés des coups de leurs adversaires; cet endroit fut nommé le *Champ des vaillants*[7].

Un chemin passe de Lydda à Gabaon pour aller à Jérusalem : c'est celui que suivit Cestius avec son armée; mais il fut harcelé par les Juifs dans ces défilés, et les Romains perdirent près de six mille hommes, leurs bagages et leurs machines de guerre[8]. Quand Titus vint cinq ans après, il passa par la Samarie.

J'étais presque au centre de la Judée, entre la mer Morte et la Grande Mer; mes regards s'étendaient sur une grande partie des tribus d'Ephraim, de Benjamin et de Juda, auxquelles il avait été promis tant

[1] I. Rois, XXII, 9.
[2] I. Rois, VI, 19. Consultez Glaire, *Les Livres saints vengés*, tom. II, ch. 8.
[3] III. Rois, IV, 9.
[4] IV. Rois, XIV, 11.
[5] Josué, X. Consultez Glaire, tom. II, ch. 6.
[6] III. Rois, III, 4.
[7] II. Rois, II.
[8] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. 2, c. 19.

de bénédictions et de prospérité. *Les enfants d'Israël*, avait dit Jacob en mourant, *lorsqu'ils voudront bénir quelqu'un, diront : Que Dieu vous rende comme Ephraïm!* Moïse avait dit de Benjamin : *Le bien-aimé de Jéhovah habitera auprès de lui avec sécurité; Jéhovah le protégera tout le jour, et il établira sa demeure dans son héritage.* Juda, plus que tous les autres, devait habiter une terre heureuse et féconde. Et je ne voyais au loin que des pierres et des ronces, deux ou trois misérables villages perdus au milieu de ces immenses solitudes, et quelques pâles oliviers, qui se détachaient à peine de l'arène poudreuse du désert.

Et je me rappelai que les prophètes avaient dit : « Dans soixante-» cinq ans Ephraïm sera brisé de sorte qu'il cessera d'être un peuple. » (Isa., VII, 8.) Malheur à la couronne d'orgueil des hommes ivres » d'Ephraïm, à cette fleur éclatante dont la gloire va se faner, qui » s'élève au-dessus de la fertile vallée des hommes troublés par le » vin ! Je vois quelque chose de fort, de terrible entre les mains du » Seigneur, comme une grêle impétueuse, comme un tourbillon » qui ravage, comme une forte pluie qui inonde, qui se précipite sur » la terre avec violence. Les enfants de Juda chancellent dans le vin, » ils vont çà et là dans l'ivresse; le prêtre et le prophète chancellent, » ils sont engloutis dans le vin; ils s'égarent dans la vision, ils » vacillent dans le jugement. Toutes les tables sont pleines des traces » dégoûtantes de leur intempérance, il n'y a pas de lieu qui n'en » soit souillé..... C'est pourquoi écoutez la parole de Dieu, railleurs » qui dominez sur mon peuple de Jérusalem. Vous dites : Nous avons » fait un pacte avec la mort, nous avons fait un traité avec l'enfer : » quand le fléau inondateur passera, il ne viendra pas jusqu'à nous; » nous avons fait du mensonge notre asile, nous nous sommes cachés » sous la tromperie. A cause de cela le Seigneur, Jéhovah a dit : » L'équité sera ma règle et la justice ma loi; la grêle détruira l'asile » du mensonge, et les eaux inonderont le lieu où il se cache. Et » votre pacte avec la mort sera détruit, votre alliance avec l'enfer » sera rompue; quand le fléau inondateur passera, vous en serez » écrasés. » (Isaïe, XXVIII.)

Et je descendis des hauteurs d'Ephraïm en répétant ces paroles du même prophète : « Seigneur, vous êtes mon Dieu; je vous glorifierai et je célébrerai votre nom, parce que vous avez fait des prodiges; vos conseils éternels sont fidélité et vérité. »

Arrivé près de nos tentes, je pris le Voyage de M. de Lamartine et je lus le passage suivant : « Quand nous fûmes au revers de cette

colline » (une colline de la Galilée) « la Terre-Sainte, la terre de Chanaan, se montra toute entière devant nous » (ce qui est tout aussi impossible que de voir l'Italie des bords du lac de Genève); « l'impression fut grande, agréable et profonde; ce n'était pas là cette terre nue, rocailleuse, stérile, cette roche de montagnes basses et décharnées qu'on nous représente pour la Terre promise, sur la foi de quelques écrivains prévenus ou de quelques voyageurs pressés d'arriver et d'écrire, qui n'ont vu, des domaines *immenses* et variés des douze tribus, que le sentier de roche qui mène, entre deux soleils, de Jaffa à Jérusalem; trompé par eux, je n'attendais que ce qu'ils décrivent, c'est-à-dire un pays sans étendue, sans horizon, sans vallées, sans plaines, sans arbres et sans eau; terre potelée de quelques monticules gris ou blancs, où l'Arabe voleur se cache dans l'ombre de quelques ravines pour dépouiller le passant : telle est, peut-être, la route de Jérusalem à Jaffa; MAIS VOICI LA JUDÉE[1]..... » Jusqu'à ce que nous apprenions comment la Judée peut se trouver au milieu de la Galilée, ou plutôt, que nous ayons parcouru, non pas les *immenses domaines* des douze tribus, mais la terre désolée qui fut la Terre promise, pour la décrire comme nous l'aurons trouvée nous-mêmes, je recommande à l'attention du lecteur la peinture suivante de la Judée : « C'est bien là que Sion était assise, site bizarre et malheureux pour la capitale d'un *grand* peuple : c'est plutôt la forteresse naturelle d'un petit peuple chassé de la terre, et se réfugiant avec son temple *sur un sol que nul n'a intérêt à lui disputer, sur des rochers qu'aucunes routes ne peuvent rendre accessibles, dans des vallées sans eau, dans un climat rude et stérile, n'ayant pour horizon que des montagnes calcinées par le feu intérieur des volcans, les montagnes d'Arabie et de Jéricho, et qu'une mer infecte sans rivage et sans navigation, la mer Morte!* VOILA LA JUDÉE[2]. »

Cette Judée-ci est aussi de M. de Lamartine; il faut lire dans le même auteur toutes ces contradictions pour savoir jusqu'où peut aller une imagination qui s'est jetée en dehors de toute vérité.

Comme je n'ai rien dit encore de l'étendue et de la population de la Palestine, je vais citer quelques chiffres qui serviront à faire connaître l'une et l'autre.

Sous le nom de *Palestine*, dit M. Munk, nous comprenons le pays habité autrefois par les Israélites, et qui aujourd'hui fait partie

[1] *Voyage en Orient*, tom. I, pag. 281, édit. in-12, 1843.
[2] *Voyage en Orient*, tom. I, p. 429.

des pachaliks d'Acre et de Damas. Il s'étendait entre le 31[e] et le 33[e] degré de latitude N. et entre le 32[e] et le 35[e] degré de longitude E., sur une superficie d'environ 1300 lieues carrées. Quelques écrivains, jaloux de donner au pays des Hébreux une certaine importance politique, ont exagéré l'étendue de la Palestine; mais nous avons pour nous une autorité que l'on ne saurait récuser : Saint Jérôme, qui avait longtemps voyagé dans cette contrée, dit dans sa lettre à Dardanus (*Ep.* 129) que de la limite du nord jusqu'à celle du midi il n'y avait qu'une distance de 160 milles romains, ce qui fait environ 55 lieues. Il rend cet hommage à la vérité, bien qu'il craigne, comme il le dit lui-même, de livrer par là la *Terre promise* aux sarcasmes des païens[1].

La Suisse a une superficie de 2430 lieues carrées; ainsi l'étendue de la Palestine est à peu près la moitié de celle de la Suisse; et pourtant personne n'a jamais parlé de l'immensité de ce dernier pays.

Un article qui est aussi d'un grand intérêt et qui à lui seul réfute bien des objections, est celui de la population. Ici, sans doute, il est difficile de donner des chiffres exacts; cependant on trouve dans les Livres saints et dans les auteurs profanes différents recensements qui permettent d'approcher beaucoup de la vérité.

La population dépend surtout de la fertilité d'un pays et de la manière de vivre de ses habitants; or nous savons que la Palestine était un pays d'une extrême fertilité. Nous lisons au Deutéronome (VIII) : « Jéhovah votre Dieu vous introduira dans une terre excel-
» lente, dans une terre pleine de torrents, de fontaines et de lacs
» dont les eaux jaillissent dans les vallées et sur les montagnes; dans
» une terre de froment, d'orge, de vignes, de figues et de grenades;
» dans une terre d'huile d'olive et de miel; dans une terre où vous
» mangerez votre pain sans éprouver la disette, où vous ne man-
» querez de rien; dans une terre dont les pierres sont du fer[2], et des
» montagnes de laquelle vous tirerez l'airain : et vous mangerez,
» et vous serez rassasiés, et vous bénirez Jéhovah votre Dieu de
» vous avoir donné une si excellente terre. »

[1] Pudet dicere latitudinem terræ repromissionis, ne ethnicis occasionem blasphemandi dedisse videamur.

[2] Probablement le *basalte*, qui contient une grande proportion de fer oxydé, et qui se trouve très-abondamment dans le pays de Basan, autour du lac de Tibériade et au-delà du Jourdain. C'est la tribu d'Aser qui est particulièrement désignée dans le Deutéronome comme renfermant du fer et du cuivre, et c'est entre Sidon et le Carmel, où se trouvait cette tribu, que furent les hauts-fourneaux des anciens.

L'Ecriture est pleine de passages qui attestent le même fait. Saint Jérôme dit que celui qui aura parcouru la Judée dans toute son étendue ne pourra douter qu'elle ne soit la plus fertile de toutes les terres [1]. Les auteurs profanes confirment les paroles des auteurs sacrés [2]. Aujourd'hui encore nous retrouvons les restes de la plus admirable végétation dans les jardins de Sidon, de Jaffa, d'Hébron, de Naplouse, et dans ceux de Salomon au delà de Bethléhem, comme preuve toujours existante de l'antique fertilité de la Terre promise. Dans les environs de Jérusalem, sur le chemin d'Hébron, sur les collines de la Samarie, on voit encore les traces des murs qui soutenaient, comme dans le Liban, des terrasses cultivées; on voit même les *tours des gardes*, dont il est fait si souvent mention dans l'Ecriture, ou plutôt on en voit les ruines, là où il n'y a plus aucun champ à garder : d'Arvieux et Volney ont fait la même observation. Ainsi il est tout aussi impossible de douter de l'ancienne fertilité de la Palestine que de sa désolation actuelle. Volney fait remarquer que les territoires de Jamnia et de Joppé, qui, selon le géographe philosophe Strabon, furent jadis si peuplés qu'ils pouvaient armer quarante mille hommes, pourraient à peine en fournir trois mille aujourd'hui.

L'extrême sobriété des Orientaux est connue : pendant tout le temps que j'ai voyagé avec des guides arabes, je ne les ai jamais vus manger, excepté dans quelques occasions de réjouissance où nous leur faisions partager notre dîner; souvent c'est pendant les marches qu'ils font leur repas, qui consiste dans les galettes ou quelques fruits qu'ils portent avec eux. La grande chaleur ôte de l'appétit, surtout pendant le jour. Il est facile de remarquer, même en Europe, la grande différence qui existe dans le manger entre les peuples du midi et ceux du nord, et dans le même pays entre l'hiver et l'été. La principale nourriture des Hébreux se tirait du règne végétal; on y ajoutait le lait des animaux : le peuple, comme aujourd'hui, ne mangeait presque jamais de viande. On peut donc conclure que si les Orientaux consomment beaucoup moins pour leur subsistance que les peuples de l'Occident, et que si la Palestine était un pays d'une si grande abondance, la population a pu s'y agglomérer dans une proportion beaucoup plus forte que dans nos pays occidentaux.

Sans parler des autres recensements du peuple de Dieu que nous

[1] Hieron., *Comm. in Ezech.*

[2] Tacit., *Hist.*, l. 5, c. 6; Justin., l. 36, c. 3; Ammien, l. 14, c. 8.

trouvons dans la Bible, celui qui se fit sous David élève à 1,300,000 le nombre des hommes en état de porter les armes. (II Rois, xxiv, 9.) Si l'on considère que dans ce nombre ne sont pas compris les lévites, les esclaves, et les Chananéens encore fort nombreux qui étaient demeurés parmi les Juifs, on ne sera plus étonné de cette assertion de Josèphe[1], que, de son temps, le moindre bourg de la Galilée avait plus de 15,000 habitants. La population de la Palestine a dû être prodigieuse, puisqu'on trouve dans toute son étendue les ruines amoncelées de ses villes et de ses bourgades. D'après le chiffre de l'armée donné par Joab, et en admettant que le nombre d'hommes en état de porter les armes soit environ le cinquième de la population, nous trouvons qu'au temps de David le nombre total des habitants de la Palestine devait être de 6,500,000. Janssens le porte à 7,000,000[2]; d'où il résulterait que la Palestine serait aujourd'hui près de vingt-quatre fois moins peuplée qu'au temps de David.

A la destruction de Jérusalem par les Romains, cette population était déjà considérablement diminuée. « D'après le tableau assez bien constaté de la Judée au temps de Titus, dit Volney, cette contrée devait contenir quatre millions d'âmes; et aujourd'hui elle n'en a peut-être pas trois cent mille[3]. »

Voici, d'après M. A. David, le tableau de la décroissance de la popolation pour toute la Syrie.

Sous les Romains.	15,000,000
Sous les Ommiades..	10,000,000
Sous les Abbassides.	8,000,000
Sous Hakem.	5,000,000[4].
En 1785 d'après Volney.	2,305,000[5].

Si le décroissement continue dans la même proportion, dans trois siècles il n'y aura plus personne.

Un phénomène bien frappant est celui-ci: tandis que nous voyons la population générale de la Syrie décroître d'une manière si effrayante, nous voyons en même temps une seule peuplade prospérer, et sa po-

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. 3, c. 3.

[2] Janssens, *Herm. sacr. Append.*, tom. II; Glaire, *Introd. hist.*, etc., p. 19; Munk, *Palestine*, p. 16, l'évalue à 5,000,000 d'hommes.

[3] Volney, *Voyage en Syrie*, c. 8.

[4] *Syrie moderne*, p. 215.

[5] *Voyage en Syrie*, ch. 8.

pulation suivre une progression inverse : c'est le peuple chrétien du Liban. La nation dominante, oppressive, qui occupe les parties fertiles, les plaines et le rivage de la mer, dépérit, et la nation opprimée, refoulée sur des montagnes inaccessibles, sur des rochers stériles, grandit pour de meilleurs temps sous la protection du ciel.

L'évaluation de M. Perrier, faite en 1840, diffère peu de celle de Volney. En voici le tableau divisé par nations.

Arabes, mahométans indigènes.	1,350,000
Turcs.	360,000
Chrétiens.	870,000
Druses.	83,000
Métualis.	38,000
Juifs.	27,000
Turcomans, Curdes, Ansariens, etc. . . .	100,000
Population de la Syrie.	2,828,000

On évalue généralement la population de la Palestine proprement dite à 300,000 âmes.

Quant à la dénomination de Palestine, elle vient du mot hébreu *Pelèscheth ;* dans un sens restreint, elle ne s'applique qu'au pays des Philistins ou Palestins. Les Septante semblent croire que le mot Philistiim signifie étrangers. Dans un sens plus étendu, la Palestine comprend tout le pays de Chanaan, ou des fils de Cham. Après l'entrée des Israélites, elle s'appela Terre des Hébreux, Terre d'Israël et de Juda, Terre-Sainte et Terre-Promise.

Elle se divise aujourd'hui de la manière suivante :

1o *El-kods* (la sainte), nom que les Arabes donnent à Jérusalem ; on y joint Jéricho.

2o *El-khalil* (l'ami de Dieu), c'est-à-dire Hébron.

3o *Gaza* avec tout le littoral jusqu'à Jaffa.

4o *Loudd,* c'est-à-dire Lydda, avec tous les villages environnants.

5o *Naplouse* et l'ancienne Samarie.

6o *Areta,* le mont Carmel avec la partie occidentale de la plaine d'Esdrelon.

7o *Sapheth* avec l'ancienne Galilée.

Nos tentes avaient été pliées et chargées : chacun reprit son bourdon de pèlerin, cette fois pour ne le déposer qu'au terme du pèlerinage.

[illegible] pour [illegible] Cette affaire [illegible] plusieurs [illegible]

Le [illegible] de la [illegible]

[illegible]

sert pour ravager les tribus ennemies ou rançonner les voyageurs, et partage le butin avec eux. Ces différentes peuplades se croient indépendantes des pachas, qui n'exercent aucune autorité sur elles, qui souvent les craignent ou cherchent à les gagner.

Pendant un grand nombre d'années, tous les voyageurs ont parlé d'Abou-Gosch et de l'impôt qu'il exigeait d'eux. C'est Méhémet-pacha qui a mis fin à ce brigandage.

On raconte qu'il s'y prit de cette manière. Abou-Gosch était en guerre avec un autre cheik; sous le prétexte de travailler à un rapprochement, Méhémet, alors pacha de Jérusalem, les fit mander chez lui : ils vinrent sans défiance; mais il se saisit de tous les deux, et les envoya dans les prisons de Saint-Jean-d'Acre, où leurs parents croient qu'ils sont encore. Méhémet-pacha m'a dit qu'il les a fait enfermer l'un à Belgrade, l'autre à Widin. Il m'a confirmé que c'est lui qui les a fait arrêter, mais il ne m'a pas parlé de la manière dont il s'y est pris. Il a ajouté qu'il avait eu l'intention de faire construire une caserne dans ce village, qui a toujours été un repaire de voleurs; mais qu'il n'en a pas eu le temps.

Déjà Ibrahim-pacha, qui a si énergiquement comprimé le brigandage dans toute la Syrie, avait fait arrêter Abou-Gosch, et l'avait fait jeter dans les galères de Saint-Jean-d'Acre; mais en 1834, lorsque les habitants de la Galilée, de la Samarie et de la Judée se furent soulevés contre lui, et qu'il était étroitement assiégé dans Jérusalem par Kasim-Akmet de Naplouse, Méhémet-Ali, voyant le péril de son fils, vint à son secours; il délivra Abou-Gosch, lui donna beaucoup d'argent et une pelisse d'honneur pour qu'il usât de son influence en faveur de la cause égyptienne.

C'est ainsi qu'on entend la justice.

Plusieurs membres de la famille d'Abou-Gosch, qui avaient voulu exercer la même industrie, ont été arrêtés depuis. Le neveu de ce cheik nous fit remarquer les deux palais qui lui appartiennent, et qui s'élèvent au-dessus du village; il nous dit que c'était son oncle qui les avait fait bâtir, l'un pour les Européens, l'autre pour lui et sa famille; qu'il en occupait un avec les femmes et les enfants des *princes exilés*, et que l'autre était à notre disposition. Nous le remerciâmes; il parut contrarié de notre refus.

Les habitants de ce village ont l'air farouche; leur physionomie annonce qu'ils reprendront contre les pachas et les pèlerins une éclatante revanche, si jamais il se représente une occasion favorable.

Le moine Boniface dit qu'en venant du Puits de Job, on rencontre

sur le chemin une grande église sous l'invocation du prophète Jérémie ; que de son temps déjà elle était en ruines, ainsi que le couvent de Franciscains qui y existait autrefois. Quatre-vingts ans auparavant, des voleurs arabes avaient massacré pendant une nuit tous les religieux qui s'y trouvaient, et avaient saccagé le couvent. Les ruines de cette église existent encore aujourd'hui ; elles servent d'écurie : partout la barbarie obtient le même résultat. C'était une église à trois nefs, dont les murs étaient recouverts de peintures à fresque.

Les chrétiens appellent ce lieu Saint-Jérémie. Les auteurs tant anciens que modernes sont entièrement partagés sur son ancien nom. Les uns pensent que c'est Anathoth, la patrie de Jérémie ; les autres Emmaüs, le bourg où se rendaient les deux disciples lorsque notre Sauveur se joignit à eux ; d'autres encore que c'est *Cariathiarim* (Kiriath-jearim) la ville des forêts : la contrée est encore un peu boisée. Sans vouloir décider une question fort difficile, il me semble que cette dernière ville est celle qui réunit le plus de probabilités ; nous trouverons l'emplacement d'Anathoth et d'Emmaüs plus près de Jérusalem, vers le nord.

L'arche sainte était demeurée à Bethsamès, mais les habitants firent dire à ceux de Cariathiarim : « Les Philistins ont ramené » l'arche du Seigneur : descendez et conduisez-la chez vous. » Ils vinrent donc, emmenèrent l'arche, et la placèrent dans la maison d'Abinadab, où elle demeura pendant vingt ans [1]. Mais après que David eût été établi roi sur tout Israël, il rassembla le peuple et il monta sur la colline de Cariathiarim. On mit l'arche de Dieu sur un char neuf, et David, et tout Israël témoignèrent leur joie devant l'arche en chantant des cantiques, et en jouant de la harpe, de la lyre, du tambour, de la cymbale et des trompettes : elle fut amenée ainsi à Jérusalem et placée dans la maison d'Obédédom [2].

Le prophète Uri, fils de Séméi, était de Cariathiarim ; il prophétisa contre cette ville et contre toute cette terre. Le roi Joachim le frappa du glaive, et jeta son cadavre dans les sépultures des derniers du peuple [3], ce qui n'a pas empêché l'accomplissement de la prophétie : depuis deux mille ans, cette terre est sous le poids des malédictions ; aujourd'hui, parmi tant de ruines, on cherche Cariathiarim, et si on la trouve, elle est la proie des voleurs.

[1] I. Rois, VI, VII.
[2] I. Paralipp., XIII.
[3] Jérém., XXVI, 20.

Le prophète Zacharie était de la même ville[1]. Voici en quels termes il avait annoncé la plus heureuse nouvelle à sa patrie ; on dirait que ses paroles sont d'un évangéliste et non d'un prophète, tant elles sont précises, et pourtant elles ont été écrites 500 ans avant Jésus-Christ : *Tressaille d'allégresse, fille de Sion; pousse des cris de joie, fille de Jérusalem : voilà que ton roi viendra vers toi, juste et sauveur; il sera doux, monté sur un âne, sur le fils de l'ânesse* (Zach., IX, 9) ; et les Juifs ont tué Zacharie entre l'autel et le temple.

A une petite distance, sur une montagne vers le nord-est, se trouve le village de *Saint-Samuel*, Rama ou Ramathaïm-Sophim de la Bible, qui fut la patrie du prophète Samuel, le dernier des juges d'Israël[2]. Elle était frontière d'Ephraïm et de Benjamin. Samuel y avait érigé un autel au vrai Dieu et y jugeait le peuple. C'est là que les anciens d'Israël vinrent le trouver pour lui demander un roi. Saül, avec un serviteur, passant sur la montagne d'Ephraïm pour chercher les ânesses de son père, vint à Ramatha, et il y fut sacré roi d'Israël[3].

David persécuté par Saül se réfugia à Ramatha près de Samuel. Saül envoya plusieurs fois des soldats pour le prendre ; enfin il vint lui-même ; mais l'esprit du Seigneur descendit sur lui, et il prophétisa avec les autres devant Samuel. De là était venu le proverbe : *Saül est-il aussi entre les prophètes*[4] ? A la mort de Samuel, les Israélites le pleurèrent et ils l'ensevelirent dans sa maison à Ramatha. Saint Jérôme nous apprend que les ossements de Samuel furent transportés en Thrace par le profanateur Arcadius. Aujourd'hui une mosquée s'élève sur son tombeau ; il n'y a que des ruines alentour.

Près de Rama se trouvaient Maspha, Gabaa, Socho, dont nous parlerons ailleurs.

Toutes ces villes sont égalées au sol, et l'étranger qui les cherche demande où sont leurs ruines. « Israël est-il un esclave ou un fils » d'esclave ? pourquoi est-il devenu une proie ? Les lions ont rugi » contre lui, et ils ont poussé de grands cris, ils ont réduit sa terre » en solitude ; ses villes ont été brûlées, et personne n'y habite. » (Jérém., II, 14, 15.)

Le bourg d'*Emmaüs* est à mi-chemin entre Saint-Samuel et Jérusalem : ce n'est qu'un amas de ruines avec quelques maisons de fel-

[1] Adrichomius, *Dan.*, 17.
[2] I. Rois, I, 1, 19 ; VII, 5.
[3] I. Rois, IX, X.
[4] I. Rois, XIX.

lahs ; on voit encore quelques restes d'une église construite autrefois sur l'emplacement de la maison du disciple Cléophas.

Nous nous étions remis en route et nous avions fait à peine une demi-lieue que le cavas du baron Baum, qui nous avait aperçus du haut de la montagne, vint nous annoncer que monseigneur Pompallier et le chancelier nous suivaient de près ; effectivement, nous les vîmes bientôt arriver avec toute la vitesse de leurs chevaux ; nous n'avions compté les revoir qu'à Jérusalem. Après leur voyage de Nazareth et de Tibériade, ils avaient voulu se rendre à Jérusalem par le chemin le plus direct ; mais ayant appris que le choléra sévissait fortement à Naplouse et que d'ailleurs les chemins étaient peu sûrs, ils avaient fait un détour assez considérable par la route de Djenin à Ramla. Partis à deux heures du matin, ils avaient rencontré des voleurs qui emmenaient une vache ; les Arabes, dans la crainte sans doute de perdre le butin qu'ils avaient déjà, les avaient laissés passer sans les inquiéter : j'étais heureux de les revoir et de faire avec eux mon entrée dans la ville sainte.

Nous descendîmes dans la vallée par un chemin escarpé, couvert de pierres arrondies qui glissaient sous les pas de nos chevaux ; nous avions à notre gauche les ruines d'un antique et vaste bâtiment. Le moine Boniface dit qu'il y avait en ce lieu un grand monastère et une belle église. M. de Chateaubriand croit y avoir trouvé des traces d'une architecture romaine, si pas hébraïque : effectivement, ce qui reste de ce monument n'a pas le caractère des constructions du moyen âge. Nous fûmes bientôt au fond de la vallée et près du torrent qui sont célèbres dans l'Ecriture par la victoire de David sur Goliath : c'est la vallée de Térébinthe et le torrent dans lequel David choisit cinq pierres pour armer sa fronde.

Quoique la vallée de Térébinthe soit assez étroite, c'est une des plus riantes de la Palestine.

Cette vallée, qui occupe une si grande place dans les souvenirs de notre enfance, est resserrée entre des collines couvertes de mûriers et d'oliviers ; elle est variée dans ses contours ; le lit du torrent serpente autour de ces montagnes, tantôt nues, calcinées, brûlantes, tantôt ombragées par des sycomores, des vignes, des térébinthes ; quelques villages, entourés de nopals et échelonnés sur les coteaux, animent cette nature tout à la fois grande, triste et sauvage, bizarre et solennelle, digne des combats des géants et des scènes sublimes de la Bible, où il semble qu'on entend retentir encore les chants de victoire des femmes d'Israël, et les sons lugubres des lamentations de Jérémie.

Le térébinthe, qui a donné son nom à cette vallée, est un bel arbre dont la feuille ressemble à celle du laurier; il porte des fruits qui sont verts d'abord, puis rouges et enfin noirs; c'est de la résine de cet arbre qu'on fait la térébenthine et une espèce de baume. On comprend quelquefois, sous ce nom, le chêne vert, qui se trouve fréquemment dans cette vallée et dans plusieurs contrées de la Palestine.

Nous passâmes le torrent à pied sec; puis il fallut gravir et descendre plusieurs montagnes qui se touchent par la base, et qui se ressemblent toutes par les assises régulières et circulaires de leurs rochers, qu'on prend de loin pour les murs d'enceinte d'une forteresse. A part quelques rares oliviers au fond des vallées, on ne trouve plus aucun arbre; partout où la vue peut s'étendre, on ne voit que des pierres : on dirait qu'un volcan a couvert de ses laves cette terre désolée. Mais il est temps de se recueillir, nous approchons de la cité sainte.

Mes compagnons se pressaient d'atteindre les hauteurs, dans l'espoir de découvrir quelque chose de Jérusalem; mais toujours de nouveaux obstacles, de nouveaux sommets, de nouveaux déserts se présentaient à leurs regards. Je savais que ce n'est qu'au moment d'y entrer qu'on peut voir la cité de Dieu : je suivais de loin, occupé d'une seule pensée, plein d'émotion, et le cœur agité d'amour et de reconnaissance.

J'étais au milieu d'une plaine nue et pierreuse; à l'extrémité, mes compagnons s'étaient découverts et se tenaient immobiles et silencieux; je vis sur une montagne quelques édifices d'une éclatante blancheur : c'était le Mont des Oliviers; et, bientôt après, des murs crénelés, des dômes, des tours : c'était Jérusalem... et je sentis couler mes larmes.....

« Je te salue, cité sainte, tabernacle que le Très-Haut a sanctifié pour sauver en toi et par toi le genre humain. Je te salue, cité du grand roi, où, presque sans interruption depuis l'origine du monde, ont éclaté des miracles nouveaux. Je te salue, maîtresse des nations, reine des provinces, possession des patriarches, mère des prophètes, institutrice de la foi, gloire du peuple chrétien. Tu as toujours été attaquée, selon la permission de Dieu, pour donner à tes vaillants défenseurs l'occasion d'exercer leur courage et de mériter le salut. Je te salue, terre promise, qui ne faisais couler autrefois des ruisseaux de lait et de miel que pour tes habitants, et qui donnes maintenant à l'univers entier les remèdes du

salut, la nourriture de la vie; terre bonne, excellente qui, recevant dans ton sein fécond la semence céleste qu'y a déposée le cœur de Dieu, as produit de si riches moissons de martyrs, et les as encore multipliées au centuple par toute la terre. Aussi ceux qui t'ont vue, délicieusement remplis et inondés de tes douceurs, proclament la magnificence de ta gloire devant ceux qui n'ont pas eu ce bonheur, et leur racontent tes merveilles. Des choses glorieuses sont dites de toi, ô cité de Dieu [1]. »

En arrivant à Jérusalem par Jaffa, on ne rencontre au-dehors de la ville aucun jardin, aucune habitation; rien ne sépare la ville de Sion du désert qui l'environne. On la voit apparaître tout-à-coup, dix minutes avant d'y entrer, avec ses créneaux, ses coupoles, ses murailles, ses tours; tout cela a une teinte grisâtre comme les vallées, les montagnes, comme le pays tout entier. Je remarquai que l'ensemble de la ville, de ses murs et de ses monuments a un air de dignité, qui me fit un vif plaisir, et je me dis : Elle est belle encore dans sa désolation. Mon imagination était tellement frappée qu'il me semblait distinguer comme une image de la ville sainte dans les vapeurs blanches qui voilaient légèrement une partie du ciel, et je voyais à la fois la cité de David sur la colline de Sion, et une Jérusalem nouvelle, *resplendissante de clarté, qui descendait du ciel, venant de Dieu.* (Apoc., XXI, 10.)

Je puis dire, avec l'auteur du Génie du christianisme : « Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai ce désert, qui semble respirer encore la grandeur de Jéhovah et les épouvantements de la mort. »

Jérusalem ne ressemble à aucune autre ville : ce n'est pas une place forte, comme nous en voyons en Europe; ce n'est pas une ruine antique, noircie, ou couverte de lierres; c'est moins encore une cité moderne, agitée et bruyante : c'est une enceinte vaste et lugubre, entourée de débris et de monuments funéraires; aucun bruit ne sort de ses murs, aucun être vivant ne parcourt les sentiers pierreux de ses vallées, les oiseaux du ciel se taisent, le torrent du Cédron est sans eau, les piscines sont desséchées, les rochers d'alentour sont brisés, les collines sont des monceaux de sable, la terre est comme brûlée et couverte de cendres, les animaux des champs n'y trouvent point de pâture, la mort et la douleur habitent seules cette profonde solitude. « A quoi te comparerai-je, ô fille de Jérusalem ? » que trouverai-je qui égale tes malheurs, et comment te console-

[1] Ex D. Bernardo, tom. I, *Serm. ad milites templi*, c. 5. 11.

» rai-je, ô vierge fille de Sion ? Ta douleur est grande comme la mer : » qui te guérira?... Est-ce là cette ville d'une beauté si parfaite, la joie » de toute la terre? Tous tes ennemis ont ouvert la bouche contre » toi; ils ont sifflé, ils ont grincé des dents, et ils ont dit : Nous la » dévorerons..... Jéhovah a fait ce qu'il a pensé; il a accompli la » menace qu'il avait proférée dès les jours anciens : il a détruit et » il n'a pas épargné; il t'a faite un sujet de joie pour tes ennemis, il » a exalté la force de tes oppresseurs. » (Jérém. Lam., II.)

Arrivés à la porte de Jaffa, ou des Pèlerins, quelques soldats turcs voulurent nous soumettre à je ne sais quelle formalité. Pendant que notre drogman disputait avec eux, nous pénétrâmes dans la ville, et nous prîmes la direction du couvent de Saint-Sauveur, où nous arrivâmes à quatre heures après midi.

Les PP. Franciscains nous reçurent avec toute la bonté, toute la prévenance et tous les égards possibles. On nous donna, à monseigneur Pompallier et à moi, des chambres au couvent, et nos compagnons furent installés à la *Casa-Nuova*, qui appartient aussi au couvent, et n'en est séparée que par une rue étroite. Deux Pères vinrent se mettre à notre disposition, le P. Laurent, Piémontais, et le P. Joseph, Espagnol.

A peine étions-nous dans nos chambres, que nous eûmes la visite de monseigneur Valerga, le patriarche latin, qui daignait nous prévenir et nous souhaiter la bienvenue.

Dès que je fus installé dans ma petite cellule, je voulus aller d'abord au Saint-Sépulcre. Le P. Laurent me fit observer qu'il fallait en obtenir la permission des Turcs, et que cela ne pouvait avoir lieu que le lendemain. Eh bien ! commençons par la *Voie Douloureuse*, lui dis-je, c'est le chemin du Calvaire. Une heure après mon arrivée à Jérusalem, je parcourais le *Chemin de la Croix*, ce chemin qu'un Dieu a tracé en portant l'instrument de son supplice, et que des millions de chrétiens ont arrosé de leurs larmes. Il est impossible de rendre ce qu'on éprouve sur ce chemin de la passion quand votre guide vous dit : *C'est ici que Jésus tomba pour la première fois; c'est ici qu'il fut rencontré par sa mère.....* On ne peut faire aucune prière, l'âme toute entière s'épanche dans une effusion d'amour et de douleur. J'ai suivi plusieurs fois la Voie Douloureuse pendant mon séjour à Jérusalem : je ne l'ai jamais fait sans être ému jusqu'aux larmes. Le premier jour je voulus être seul; le lendemain j'y vins avec mes compagnons de voyage, nos domestiques, nos muletiers. Nous nous mettions à genoux dans la rue, au lieu des stations; nous

baisions la terre foulée par les pas de notre Sauveur; il y avait deux protestants parmi nous, j'ai été témoin de leur émotion [1].

4 Octobre. C'était le jour de la Saint-François, la fête patronale des Pères de Terre-Sainte; après avoir dit la messe dans leur église, j'assistai à la messe pontificale célébrée par monseigneur Pompallier. Ensuite je fis ma visite aux dignitaires du couvent : le révérendissime Père gardien était absent : il visitait les maisons de l'ordre; je ne l'ai pas vu pendant tout le temps de mon séjour : il était remplacé par le Père Vicaire.

Je reçus ensuite la visite du consul de France, M. Hélouis-Jorelle, et du consul de Sardaigne, M. Castellinard, dont j'ai eu tant à me louer pendant mon séjour à Jérusalem : ces messieurs sont assez obligeants pour prévenir les pèlerins, et doubler, par leur extrême politesse, le prix des services qu'ils sont à même de rendre chaque jour. L'Autriche, dans ce moment, n'a pas de consul à Jérusalem : c'est M. Weber, agent consulaire de Prusse, qui gère les affaires d'Autriche.

Je sortis vers midi pour faire mes visites; elles se font à pied. Les patriarches, les consuls, ont à leur service des employés du gouvernement qui les précèdent, et qui portent à la main des cannes avec un grand pommeau d'argent : on les appelle cavas ou janissaires, comme à Constantinople. On me donna celui du couvent, et j'allai d'abord chez le patriarche latin, monseigneur Valerga; puis chez monseigneur Mazloum, patriarche melchite ou grec-uni; ensuite chez les consuls de France et de Sardaigne, et enfin chez l'agent consulaire de Prusse, qui me conduisit chez le pacha.

Le gouverneur de Jérusalem occupe une maison sans apparence; la cour était pleine de soldats et de janissaires. Le pacha me reçut dans une salle basse; le chef de police se tenait debout à la porte. Il fut aussi obligeant qu'il pouvait l'être : il me demanda des nouvelles de Constantinople, du choléra, comment je trouvais la Syrie; il m'offrit ses services pour mon voyage en Palestine; après avoir accepté des rafraîchissements, je pris congé de lui. Il me dit alors que, sans doute, je serais bien aise de voir, d'aussi près que possible, *Kubbet-el-Sachrah* (la mosquée d'Omar). Il me donna le chef de la police pour me conduire à la caserne ou maison de Pilate. Du haut de la terrasse de cette maison on domine l'immense enceinte de l'em-

[1] J'ai appris depuis que l'un d'eux s'est fait catholique.

placement du temple de Salomon, occupé par la mosquée d'Omar, et une quantité d'autres édifices. Le colonel qui commande les deux bataillons formant la garnison turque de la ville, après le cérémonial de la pipe et du café, me fit les honneurs de la vue admirable dont on jouit sur cette terrasse. Non-seulement on voit, dans ses moindres détails, tout ce qui se trouve aujourd'hui sur le mont Moriah, mais encore toute la ville, la vallée de Josaphat et la montagne des Oliviers. Avec quelle avidité mes regards se portaient sur tant d'objets qui m'intéressaient si vivement, que j'avais vus en imagination toute ma vie, et que je voyais alors en réalité! Je suis donc réellement à Jérusalem, me disais-je; voilà l'église du Saint-Sépulcre, voilà le jardin des Oliviers, la grotte de Jérémie, le torrent de Cédron....; mon cœur avait deviné tous ces lieux avant qu'on me les montrât : si j'avais été seul, combien je serais demeuré à les contempler!

En rentrant au couvent, j'appris que je pouvais aller au Saint-Sépulcre. Je partis immédiatement avec le P. Laurent, et cinq minutes après, j'étais agenouillé auprès du tombeau de mon Sauveur... Voilà donc le lieu où ils l'ont placé!.... *Ecce locus, ubi posuerunt eum.* (Marc, XVI, 9.)

Se retrouver, après une vie d'agitation, après s'être occupé si longtemps de tant de choses qui dissipent l'âme et la détournent de Dieu, se retrouver, dis-je, tout-à-coup si fortement sous la pensée de Dieu, avec les émotions vives et pures de l'enfance, c'est la plus douce jouissance qu'il soit donné d'éprouver. C'était le bonheur continuel des saints, qui se pénétraient de la présence de Dieu, et que Dieu récompensait en se révélant à eux; c'est un avant-goût du ciel, et c'est pourquoi ils s'écriaient avec le prophète : *Un jour passé avec vous, ô mon Dieu, vaut mieux que mille jours.* C'est là ce que nous ne comprenons plus au milieu du monde, c'est là ce que j'ai senti auprès du Saint-Sépulcre.

Il faut que notre langage soit bien imparfait, puisque, pour exprimer vivement la reconnaissance, l'admiration, l'amour, la joie, la douleur, il faut toujours y suppléer par nos larmes! Les larmes, c'est le langage de l'enfant, de la femme, du vieillard; disons mieux, c'est le langage de l'âme sensible; et pourquoi l'homme, qui se montre si sensible quand il s'agit de son honneur et de ses intérêts, rougirait-il de l'être quand il s'agit des plus nobles affections de l'âme? J'avoue que j'ai pleuré rarement en ma vie, que ce n'est qu'en Palestine que j'ai éprouvé combien il y a de douceurs dans les

larmes, et que j'ai compris que c'est quelquefois un châtiment de Dieu de ne pouvoir pleurer. Oh ! que je m'estimerais malheureux si je n'avais pas trouvé de larmes dans mon cœur auprès du tombeau de Jésus-Christ !

Je montai ensuite sur le Calvaire, où s'est consommé le plus grand sacrifice, où le Fils de Dieu a racheté le monde.

M. de Chateaubriand, après avoir parcouru les Stations de l'église du Saint-Sépulcre, s'exprime ainsi : « Où trouver dans l'antiquité rien d'aussi touchant, rien d'aussi merveilleux que les dernières scènes de l'Evangile ? Ce ne sont point ici les aventures bizarres d'une divinité étrangère à l'humanité : c'est l'histoire la plus pathétique ; histoire, qui non-seulement fait couler des larmes par sa beauté, mais dont les conséquences, appliquées à l'univers, ont changé la face de la terre. Je venais de visiter les monuments de la Grèce et j'étais encore tout rempli de leur grandeur ; mais qu'ils avaient été loin de m'inspirer ce que j'éprouvais à la vue des Lieux-Saints [1] ! » C'est là le langage d'un chrétien que la vue des Saints-Lieux console et fortifie dans la foi, tandis que ceux qui viennent ici avec le doute dans le cœur et le mépris sur la langue, s'en retournent sans avoir rien compris et sont pires qu'auparavant ; *Les méchants et les imposteurs avanceront de plus en plus dans le mal, séduisant les autres, et étant eux-mêmes jouets de la séduction.* (II. Timoth., III, 13.)

Je rentrai au couvent pour écrire à ceux qui, en Europe, faisaient avec moi, par la pensée, ce saint pèlerinage. J'avais atteint le but de mes vœux, je devais à mes amis de les rendre participants de mon bonheur. Je me préparai ensuite à visiter, les jours suivants, méthodiquement et avec fruit, tout ce qui m'intéressait à Jérusalem [2].

[1] *Itinér.*, tom. II.

[2] Les personnes qui aiment à connaître les indulgences qu'on peut gagner en Palestine doivent consulter la Note C à la fin de ce volume. Cette note est en même temps la meilleure indication des sanctuaires de la Terre-Sainte.

NOTES.

NOTE A.

Coucher du soleil.

Je laisse aux physiciens l'explication de ce phénomène météorologique aussi intéressant qu'il est magnifique. L'image du soleil, reproduite à la surface de l'eau, était renversée : ce qu'il était facile d'observer à la dépression de l'image, au moment où le soleil avait déjà une partie de son disque sous l'horizon.

J'assistai à deux couchers successifs du soleil : à celui du soleil véritable, qui disparaissait le premier derrière l'île de Chypre, et à celui de son image, qui s'aplatissait peu à peu à l'horizon après que le soleil avait disparu. L'image, qui était visible encore quand le soleil ne l'était plus, devait être, ce me semble, produite par réfraction, et serait alors la continuation d'un phénomène de mirage; car, si l'image qui venait à mon œil quand le soleil était sur l'horizon avait été simplement produite par réflexion, elle aurait disparu avec le soleil.

L'interposition de l'île de Chypre entre le soleil et son image rendait ce phénomène beaucoup plus intéressant : il me faisait reconnaître le vrai soleil par la silhouette des montagnes, et me prouvait que son image, placée entre l'île et moi, était reproduite sur la surface de la mer, et non dans le ciel; que par conséquent cette apparition n'avait rien de commun avec les phénomènes des parhélies.

D'ordinaire l'île de Chypre, qui est à 30 lieues de la côte, n'est pas visible des hauteurs du Liban; pour la voir, il fallait cette circonstance remarquable qu'elle se trouvât précisément au point où le soleil semblait se plonger dans les eaux.

J'ai observé ce phénomène six jours de suite à Bzommar et à Mar-Sciallita, tandis que je n'ai plus rien vu les jours suivants du pied des montagnes.

NOTE B.

Sur l'invention du verre.

Voici dans son entier le passage de Pline.

« Dans une contrée de Syrie appelée Phénicie, au pied du mont Carmel, se
» trouve un marais qu'on nomme Cendevia. On croit que c'est de là que tire
» son origine le fleuve Bélus, qui se jette dans la mer à cinq mille pas de la
» colonie de Ptolémaïde. Il coule avec lenteur; ses eaux sont insalubres, mais

» on s'en sert dans les cérémonies sacrées; il est limoneux, profond; son sable » n'est visible qu'autant qu'il est lavé par les flots de la mer, qui pénètrent » dans son lit. On croit qu'il ne pourrait être d'aucun usage sans le principe acre » que les eaux marines lui communiquent. Pendant plusieurs siècles, ce rivage, » qui n'a pas une étendue de plus de cinq cents pas, a seul fourni le verre. » On prétend que des marchands de nitre y ayant abordé, ils se répandirent » sur le rivage pour préparer leur repas, et que ne trouvant pas de pierres » pour soutenir leurs chaudières, ils allèrent prendre des morceaux de nitre » dans leur vaisseau. Ces morceaux, mêlés au sable du rivage, s'étant allumés, » on vit couler des morceaux transparents d'un nouveau liquide, et ce fut là » l'origine du verre. » Plin. *Hist. nat.*, liv. XXXVI, c. 65.

Cette version, souvent reproduite d'une manière absolue, bien que les termes en soient assez dubitatifs, perd toute vraisemblance dès qu'elle est soumise à l'examen. Le nitre dont les marchands avaient formé les supports de leurs vases culinaires étant fusible à 350° centigrades, et très-rapidement décomposable par le charbon embrasé, à la première impression du feu se serait donc décomposé, liquéfié et soustrait à son office. Le liquide contenu dans les vases brusquement privés de leurs supports se serait répandu, et tout aussi brusquement aurait mis fin à l'expérience. On sait d'ailleurs que la température convenable à l'ébullition des liquides et à la préparation des aliments est très-loin de suffire, non-seulement à la fusion du verre le plus fusible, qui a lieu à 50° pyrométriques, mais surtout à sa formation, qui exige un feu violent et soutenu pendant plusieurs heures.

Je ferai cependant observer que Berzelius admet sans commentaire l'explication de Pline [1].

Au lieu d'attribuer entièrement au hasard la découverte si importante de la préparation du verre, ne serait-il pas plus juste de l'attribuer à l'esprit observateur que l'on ne saurait contester aux anciens? Certaines opérations industrielles, telles que la fabrication des poteries et l'extraction des métaux, ne leur étaient-elles pas très-familières? Exigeant l'emploi d'une température élevée et soutenue, et des matériaux d'une nature déterminée, ces opérations ne pouvaient livrer alors que ce qu'elles nous livrent aujourd'hui dans les poteries et les scories des fourneaux de réduction : des silicates plus ou moins vitrifiés, plus ou moins colorés, plus ou moins translucides ou diaphanes, dont le verre n'est qu'une espèce plus parfaite.

Tout fait croire cependant que les Phéniciens furent les inventeurs du verre, et que cette invention se fit avec le sable du Bélus. Josèphe dit que ce sable servait principalement à faire le verre. (*Bell. Jud.* l. 2. c. 17.) Strabon assure que tout le sable de cette côte était propre à sa fabrication (liv. 16). Moïse semble avoir voulu désigner le verre et la pourpre en parlant des trésors cachés dans le sable. (Deut., XXXIII, 19.) Job nous prouve aussi l'antiquité du verre et le prix qu'il avait de son temps. *L'or et le verre*, dit-il, *ne sont pas compa-*

[1] Voyez *Chimie minérale : Des sels de sodium*. L'édition de Berzelius de 1829 est une traduction de Jourdan sur des documents inédits de l'auteur, et sur la dernière édition allemande. Cet ouvrage est donc antérieur à celui de Dumas, qui n'admet point la version de Pline (p. 553), et la place « au rang de ces vaines suppositions, par lesquelles les anciens commentateurs ont souvent essayé de suppléer au silence de l'histoire, et qui se sont transformés en articles de foi par quelque méprise de copiste ou quelque erreur d'un nouveau commentateur. »

rables à la sagesse. (Job, xxviii, 17.) S'il est quelquefois question de vitres et de miroirs dans les auteurs anciens, on sait qu'ils n'étaient pas en verre. Les vitres étaient faites avec une pierre transparente, qui ne permettait de voir les objets extérieurs que d'une manière confuse. (Plin., *Hist. nat.*, l. xxxiv, c. 18.) Quant aux miroirs dont les femmes ont trouvé depuis si longtemps l'usage, ils étaient en métal; ce que nous prouve un passage de l'Exode (xxxviii, 8). Ce texte nous fait voir aussi qu'elles savent en faire quelquefois généreusement le sacrifice. Ce ne fut qu'aux troisième et quatrième siècles qu'on commença à avoir des carreaux de vitre, quoique les Romains eussent connu la fabrication du verre, et même du verre coloré, ce que prouvent les objets trouvés à Herculanum; cet art s'était perdu et il ne fut rapporté en Europe que pendant le douzième ou le treizième siècle par les croisés. Cette industrie fut d'abord établie à Venise; ensuite elle fut introduite en France par Colbert.

NOTE C.

Saints lieux auxquels l'Église a attaché des indulgences.

Il y a dans la Terre-Sainte beaucoup de lieux auxquels sont attachées des indulgences, les unes plénières, indiquées dans la liste suivante par une †, les autres de 7 ans et de 7 quarantaines, qu'on gagne en honorant ces lieux, et en y récitant une fois l'oraison dominicale avec la salutation angélique. Quaresmius les divise en 25 pèlerinages, de la manière qui suit :

I. De Joppé à Jérusalem.

† La ville de Jaffa[1].
La ville de Ramla.
L'église de saint Jean.
L'église des Quarante Martyrs.
Lydda, et dans cette ville l'église de saint Georges.
Le bourg du bon larron.
L'église des SS. Maccabées.
L'église du saint prophète Jérémie.
La vallée de Térébinthe.
† La ville sainte de Jérusalem.

II. Dans la Ville sainte.

L'église de Saint-Sauveur, et dans cette église :
† L'autel du Saint-Esprit, en mémoire de la Pentecôte.
† L'autel de l'institution de l'Eucharistie.
} [2].

[1] Cette même indulgence est également attachée à tout autre port par où les pèlerins abordent en Palestine.

[2] Ces trois indulgences ont été transférées du mont Sion à l'église de St.-Sauveur.

† L'autel de l'apparition de Jésus-Christ à saint Thomas.
Le lieu où Jésus-Christ apparut aux femmes après sa résurrection, et leur dit : *Je vous salue.*
† L'église de saint Thomas, apôtre.
L'église de saint Jacques-le-Majeur.
† Le temple de la présentation de la sainte Vierge.
La prison de saint Pierre, apôtre.
L'église de saint Jean l'évangéliste, appelée aussi la maison de saint Jean et de Zébédée.
L'église ou la maison de Marie, mère de Jean.
† La maison du Pharisien, dite aussi de sainte Magdeleine, qui y reçut le pardon de ses péchés.
La piscine probatique.
† L'église de sainte Anne, et le lieu de la conception et de la naissance de la sainte Vierge.
† Le temple du Seigneur, appelé communément le temple de Salomon.

III. Mont de Sion.

† L'église des SS. Apôtres où se trouve :
Le Cénacle.
Le lieu où Jésus-Christ lava les pieds à ses disciples.
Le lieu où le Saint-Eprit descendit sur les apôtres.
Le lieu où fut le tombeau de David.
Le lieu où le sort tomba sur Matthias.
Le lieu où les apôtres se séparèrent.
Le tombeau de saint Etienne, premier martyr.
† La maison où, après l'ascension de N.-S., vécut et mourut la sainte Vierge.
La chapelle de saint Jean l'évangéliste, dans laquelle il célébrait les divins mystères en présence de la sainte Vierge.
Le lieu où les Juifs voulurent perdre le corps de la sainte Vierge lorsqu'on le portait au tombeau.
La grotte où saint Pierre pleura amèrement.

IV. Voie de la captivité, hors de la Ville sainte.

Vallée de Josaphat.
† Torrent de Cédron.
Villa de Gethsémani.
Le lieu où Jésus-Christ renvoya les huit apôtres.
Le lieu où Jésus-Christ laissa les trois apôtres lorsqu'il alla prier son Père.
† Le lieu où Jésus-Christ pria et sua le sang.
† Le lieu où Jésus-Christ fut trahi par un baiser, pris par les Juifs, abandonné de ses disciples, etc.
† Vestiges du Sauveur imprimés sur le rocher de Cédron.
† La maison d'Anne, grand-prêtre des Juifs.

Olivier dans la maison d'Anne, auquel fut lié Jésus-Christ.
† La maison du grand-prêtre Caïphe, et dans cette maison :
La prison de Jésus-Christ.

V. Voie de la Croix ou Voie douloureuse, dans l'enceinte de la Ville.

† Le palais de Pilate, gouverneur, et autres saints lieux.
† L'église et lieu de la flagellation de Notre-Seigneur.
† Le palais d'Hérode, tétrarque de Galilée.
† L'arc où Pilate montra Jésus-Christ aux Juifs en disant : *Voilà l'homme.*
Le temple de Notre-Dame des douleurs.
Le carrefour où Simon de Cyrène fut contraint de porter la croix de Jésus, etc.
La maison de sainte Véronique.
La porte Judiciaire.

VI. Hors de la Ville sainte, à l'Orient.

L'église de la sainte Vierge dans la vallée de Josaphat, où se trouve :
† Le tombeau de cette même Vierge, Mère de Dieu.
Le tombeau de saint Joseph, époux de Marie.
Les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne, parents de la sainte Vierge.
Le tombeau de Josaphat.
La grotte de saint Jacques-le-Mineur.
Le tombeau du prophète Zacharie que les Juifs tuèrent entre le temple et l'autel.
La vallée de Siloé.
Le puits de Néhémie ou du Feu.
Endroits où s'étaient cachés les apôtres après avoir abandonné Jésus-Christ.
Haceldama, c'est-à-dire, le Champ du sang.
La fontaine de la B. V. Marie.

VII. Mont des Oliviers.

Le lieu où saint Etienne fut lapidé.
Le lieu où gisait le corps de saint Etienne avant d'être enseveli.
Pont construit sur le torrent de Cédron.
Mont des Oliviers.
Le lieu où la sainte Vierge se reposa et pria.
L'endroit où l'apôtre saint Thomas trouva la ceinture de la sainte Vierge après son assomption.
Le lieu où Jésus-Christ pleura sur la ville.

VIII. Suite du mont des Oliviers.

L'endroit où les Apôtres composèrent le symbole.

Le lieu où Jésus-Christ pria et enseigna à prier.
Les tombeaux des prophètes.
Le lieu où Jésus-Christ prédit la destruction de Jérusalem et la fin du monde.
La grotte de sainte Pélagie, pénitente.
† L'endroit où Jésus-Christ monta au ciel.
L'endroit appelé *Hommes de Galilée*.
Le lieu où la sainte Vierge sur le point de mourir reçut une palme d'un ange.

IX. De Jérusalem à Béthanie et à Bethphagé.

Le champ où Jésus-Christ maudit un figuier et le fit sécher.
La maison de Simon le lépreux, pharisien.
Le château de Lazare, frère de Marie-Magdeleine et de Marthe.
† Le tombeau de Lazare.
Le bourg de Béthanie.
La maison de sainte Marie-Magdeleine.
La maison de sainte Marthe.
La citerne de sainte Marthe.
† La pierre de Béthanie sur laquelle Jésus-Christ fut assis.
Bethphagé.
Le château appelé *Contra vos* ou de *l'ânesse*.
† La porte de la Ville sainte par laquelle Jésus entra le jour des palmes, appelée la *porte d'Or*.

X. Saint-Sépulcre.

† La chapelle de l'apparition de Jésus-Christ à la sainte Vierge.
† La colonne de la flagellation.
La prison de Notre-Seigneur.
La chapelle de saint Longin, ou du titre de la sainte Croix.
La chapelle du partage des vêtements de Jésus-Christ.
† L'endroit où a été trouvée la sainte Croix.
† La chapelle de sainte Hélène.
La chapelle *improperiorum Christi*.
† Le mont sacré du Calvaire où Jésus-Christ fut crucifié.
† Le lieu où il fut élevé en croix, et où il rendit l'âme; la fente de la montagne.
La chapelle d'Adam.
† La pierre de l'onction de Jésus-Christ Notre-Seigneur.
Le lieu où les proches de Jésus-Christ se tenaient loin de lui, lorsqu'on le crucifiait, et où étaient les femmes pendant qu'on oignait son corps.
† Le Saint-Sépulcre.
Le lieu où Jésus-Christ apparut à Marie-Magdeleine sous la forme de jardinier.
Le tombeau de Joseph d'Arimathie.

XI. Plan du temple de la Résurrection.

La chapelle de la sainte Vierge et de saint Jean l'évangéliste, où est l'escalier par lequel on montait autrefois au mont du Calvaire.
Les autres chapelles n'existent plus.

XII. De Jérusalem à Bethléhem.

La tour du saint vieillard Siméon.
Le térébinthe de la sainte Vierge Marie.
La citerne des Trois Rois.
Saint Élie prophète.
Le prophète Habacuc, c'est-à-dire, le lieu de sa translation.
La maison ou tour de Jacob.
Le tombeau de Rachel, épouse de Jacob.
Bethléhem, cité de David.

XIII. Lieu de la naissance du Sauveur.

L'école de saint Jérôme.
L'église de la sainte Vierge.
L'église de sainte Catherine, vierge et martyre.
La grotte de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans laquelle est le lieu où il est né.
Le lieu où il était couché dans la crèche.
Le lieu où il fut adoré par les Mages.
La chapelle de saint Joseph, époux de la Mère de Dieu.
Le tombeau des saints Innocents.
L'oratoire de saint Jérôme.
Le tombeau de saint Jérôme.
Le tombeau de sainte Paule et d'Eustochie sa fille.
Le tombeau de saint Eusèbe, abbé de Crémone.

XIV. Environs de Bethléhem.

La grotte de la sainte Vierge, ou l'église de saint Nicolas.
Le monastère de sainte Paule.
La maison de saint Joseph, époux de la sainte Vierge.
La maison des pasteurs.
L'église des saints Anges, à l'endroit où la naissance de Jésus-Christ fut annoncée aux pasteurs.
La ville de Thécua.
Le désert d'Engaddi, où David se cacha.
Le monastère de saint Sabas, abbé.

XV. De Bethléhem aux montagnes de Judée et à Jérusalem.

La fontaine de saint Philippe.
Les montagnes de Judée.
Le désert et la grotte de saint Jean-Baptiste.
La maison de Zacharie, dans laquelle entra la sainte Vierge lorsqu'elle salua Elisabeth.
† L'église et le lieu où est né saint Jean-Baptiste.
L'église de la sainte Croix.

XVI. De Jérusalem au bourg d'Emmaüs.

Le lieu où Jésus-Christ se joignit aux deux disciples qui allaient à Emmaüs.
† Le bourg d'Emmaüs, et la maison de Cléophas où Jésus-Christ fut reconnu à la fraction du pain.
Le tombeau de saint Samuel sur la montagne d'Ephraïm.
La fontaine de saint Samuel.
Les tombeaux des juges d'Israël.
Les tombeaux des rois d'Israël.

XVII. De Jérusalem au Jourdain.

La fontaine des saints Apôtres.
† Le fleuve du Jourdain.
L'église de saint Jean-Baptiste.
Le monastère de saint Jérôme dans une vaste solitude.
La maison de Zachée le publicain.
La ville de Jéricho.
La fontaine du prophète Elisée.
† Le mont sacré de la Quarantaine.

XVIII. De Jérusalem à Hébron.

La maison de la bienheureuse Vierge Marie.
La vallée de Mambré.
Le lieu où Abraham donna l'hospitalité aux Anges.
La ville d'Hébron.
La double caverne du champ Damascène.
L'église des Quarante Martyrs.

XIX. De Judée en Galilée jusqu'à Nazareth.

El-Bir, où il y avait une église de la sainte Vierge Marie.
† Le puits de la Samaritaine et le domaine de Jacob.
La ville de Sichem ou Naplouse.

Sébaste, où il y a une église de saint Jean-Baptiste.
Jemni ou Ginin, bourg de Samarie.
† La ville de Naïm.
† Le mont Thabor.
† La ville de Nazareth et l'église de l'Annonciation de la sainte Vierge.
La maison de saint Joseph, époux de la Mère de Dieu.
La fontaine de Jésus et de Marie, ou l'église de saint Gabriel.
L'église appelée vulgairement *S. Maria del timor.*
La table de Jésus-Christ.
Le précipice du Seigneur.
Le petit village de Sapha, patrie de Zébédée et de ses fils.
Séphoris, patrie de Joachim et d'Anne, parents de la très-sainte Mère de Dieu.

XX. De Nazareth au gué de Jacob et au pont du Jourdain.

† La ville de Cana en Galilée.
Les montagnes où Jésus-Christ rassasia, avec quelques pains et quelques poissons, quatre et cinq mille hommes.
La ville de Tibériade.
Magdalon, château de Marie-Magdeleine.
La ville de Bethsaïde, patrie de saint Pierre.
La ville de Capharnaüm.
La mer de Galilée.
La citerne où fut jeté Joseph.
Le gué de Jacob et le pont du Jourdain.

XXI. Damas.

Le lieu de la conversion de l'apôtre saint Paul, dans la ville de Damas.
La maison d'Ananie, qui baptisa saint Paul.
La maison de Jude, où saint Paul resta trois jours.
L'église où est la fontaine dans laquelle saint Paul fut baptisé.
La fenêtre par laquelle les frères descendirent saint Paul.

XXII. De Jaffa au mont Liban.

Césarée en Palestine.
Le château des Pèlerins.
Le mont Carmel.
Sarepta.
La ville de Sidon, vulgairement Saida.
La ville de Ptolémaïde.
La ville et les églises de Beyrouth.
Le mont Liban, et les églises qui s'y trouvent.
Tripoli.
Antioche.

XXIII. Egypte.

Il y a au Caire plusieurs églises chrétiennes, dont les plus remarqu
sont :

L'église de sainte Marie de la colonne, où fut enseveli le corps de s
Barbe.

L'église des Jacobites, où l'on dit que le bienheureuse Vierge
habita avec l'enfant Jésus.

Près de Matarea est la fontaine de la sainte Vierge.

XXIV. Mont Sinaï.

Le mont Horeb.

† Le mont Sinaï, ou de sainte Catherine.

Le rocher d'Horeb, frappé par la verge de Moïse.

Le lieu où le Seigneur apparut à Moïse dans le buisson.

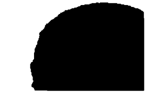
XXV. Alexandrie.

L'église de sainte Catherine, et, dans cette église, le lieu où elle sc
le martyre.

L'église de saint Marc, où il prêchait et où il reçut la couronr
martyre.

Quaresmius, *Elucidatio Terræ Sanctæ*, tom. I, pag. 448.

TABLE DES MATIÈRES.





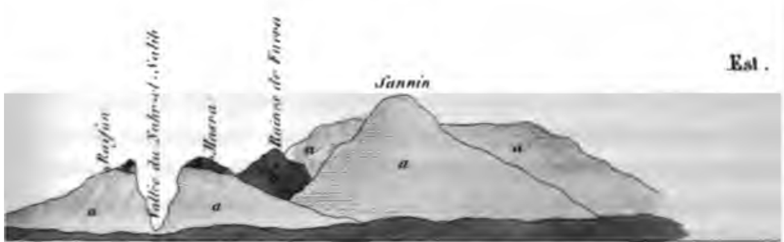


FIN DU PREMIER VOLUME.

Dé



Coupe du Sannin.



...ches appartenant au groupe supérieur du Jura.
...ches appartenant à la craie inférieure et à la Série des grès verts.

a b

Coupe du Liban par Korneil, Sannin et la plaine de Balbek.



...e du groupe crétacé jurassique supérieur, formation centrale du Liban - b Grès vert et calcaire de ...férieure c. Calcaire du groupe supérieur jurassique avec gisements de divers minerais de fer. d. Pisolit... ...e et marne de la craie blanche supérieure. f. Grès houiller brun.



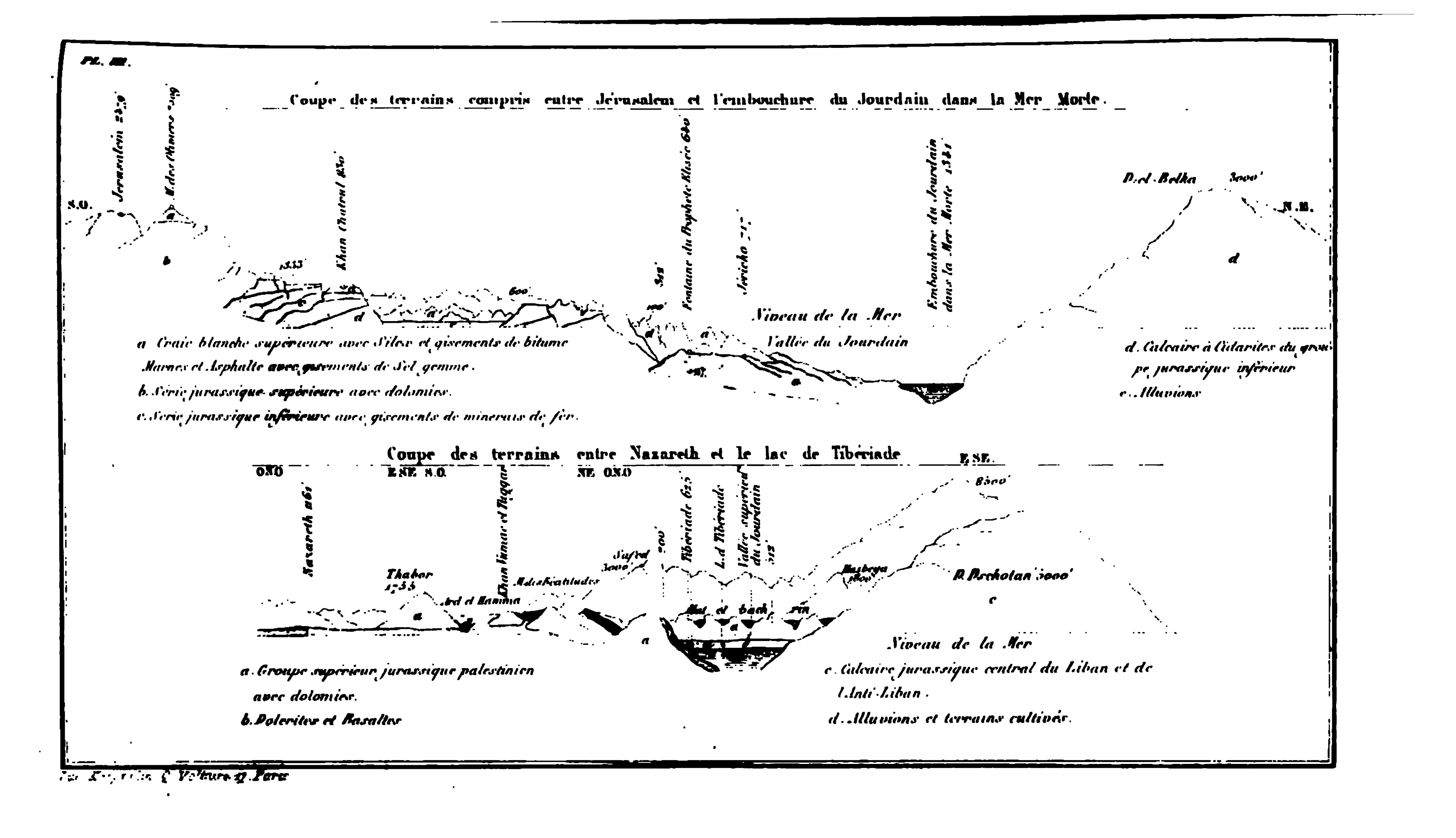
Coupe du Liban par le sommet du Makmel et Balbek.



... blanche supérieure riche en Silex avec Marnes. b. Calcaire compacte gris appartenant probablem.t ...raies inférieures et grès-verts c. Calcaire à gryphées nombreuses d. Sol cultivé e Calcaire ...gé fragmentaire appartenant probablement à la craie supérieure.



...Visconti 11 Paris



Pl. III.
Coupe des terrains compris entre Jérusalem et l'embouchure du Jourdain dans la Mer Morte.
S.O.
Jerusalem 2379
Khan Chatrul 830
600
Fontaine du Prophete Elisée 640
Jéricho
Niveau de la Mer
Vallée du Jourdain
Embouchure du Jourdain dans la Mer Morte 1381
D. el Belka 3000'
N.E.
a Craie blanche supérieure avec Silex et gisements de bitume
Marnes et Asphalte avec gisements de Sel gemme.
b. Série jurassique supérieure avec dolomies.
c. Série jurassique inférieure avec gisements de minerais de fer.
d. Calcaire à Cidarites du groupe jurassique inférieur
e. Alluvions
Coupe des terrains entre Nazareth et le lac de Tibériade
ONO
ESE S.O.
NE ONO
E.SE.
Nazareth
Thabor 1755
Safed 3000
200
Tibériade 625
L. de Tibériade
Vallée supérieure du Jourdain
D. Dscholan 3000'
8500'
Niveau de la Mer
a. Groupe supérieur jurassique palestinien avec dolomies.
b. Dolerites et Basaltes
c. Calcaire jurassique central du Liban et de l'Anti Liban.
d. Alluvions et terrains cultivés.

LES
SAINTS LIEUX.

TOME SECOND.

BESANÇON, TYPOGRAPHIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS,
IMPRIMEUR DE S. E. MGR. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE.

LES

SAINTS LIEUX.

PÈLERINAGE A JÉRUSALEM,

EN PASSANT

PAR L'AUTRICHE, LA HONGRIE, LA SLAVONIE, LES PROVINCES DANUBIENNES, CONSTANTINOPLE, L'ARCHIPEL, LE LIBAN, LA SYRIE, ALEXANDRIE, MALTE, LA SICILE ET MARSEILLE.

PAR M.gr MISLIN,

ABBÉ MITRÉ DE SAINTE-MARIE DE DEG EN HONGRIE,
CAMÉRIER SECRET DE S. S. PIE IX, CHEVALIER DU SAINT-SÉPULCRE,
COMMANDEUR DE L'ORDRE CONSTANTINIEN DE SAINT-GEORGES DE PARME,
MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES DE LA SUISSE,
DE ROME ET DE LA TOSCANE.

TOME SECOND.



IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUES
DE
GUYOT FRÈRES
A PARIS (Même maison) A LYON
5, RUE DU PETIT-BOURBON | 8, RUE DE L'ARCHEVÊCHÉ,
Saint-Sulpice. | Hôtel de la Manécanterie.
1851.



PROTESTATION DE L'AUTEUR.

Attaché d'esprit et de cœur à l'Eglise, je soumets chacun de mes sentiments, chacune de mes paroles à son jugement infaillible.

LES

SAINTS LIEUX.

CHAPITRE XIX.

La Passion racontée sur les lieux.

Jésus va avec ses disciples au jardin des Oliviers. — Description de Gethsémani. — Témoignages de plusieurs voyageurs. — Rocher sur lequel les apôtres se sont endormis. — La grotte de l'Agonie. — Les Juifs s'assemblent chez Caïphe. — Mont du Mauvais Conseil. — Agents provocateurs. — Corruption. — Trahison de Judas. — Lieu où Jésus fut arrêté. — Voie de la Captivité. — Maison d'Anne et de Caïphe. — La Prison du Christ. — Saint Pierre renie notre Sauveur. — Caverne où il pleura sa faute. — Interrogatoire et condamnation de Jésus par le Sanhédrin. — Désespoir de Judas. — Haceldama. — Le Prétoire; première station de la Voie Douloureuse. — *Scala sancta.* — Le procès de Jésus devant Pilate. — Jésus renvoyé à Hérode. — Il est reconnu innocent, mais condamné à être flagellé. — Eglise et colonne de la Flagellation. — Chapelle où Jésus fut couronné d'épines. — La couronne d'épines. — *Ecce Homo.* — Jésus livré aux bourreaux par Pilate. — Il rencontre la Sainte Vierge. — Il tombe pour la première fois. — Simon le Cyrénéen. — La maison du Mauvais Riche. — Jésus tombe pour la seconde fois. — Il rencontre les femmes de Jérusalem. — Sainte Véronique. — Porte Judiciaire. — Le Golgotha. — Les Juifs démentent sur le Calvaire l'accusation qu'ils ont portée à Pilate contre Jésus.

La pensée qui domine toutes les autres à Jérusalem, c'est celle de la *Passion* du Sauveur; ce qu'on veut connaître avant tout, ce sont les lieux où se sont passées les grandes scènes de la rédemption, ces lieux où la plus innocente victime a été trahie, maltraitée, condamnée, mise à mort par un peuple qu'elle venait sauver, et qu'elle avait comblé de bienfaits : ce sont ceux-là que je vais décrire.

Prenant l'Evangile pour guide, je vais suivre la Passion en m'occupant tout à la fois de *la description des lieux, et de l'examen du procès de Jésus-Christ :* ces deux choses ont tant de rapport qu'on



LES

SAINTS LIEUX.

TOME SECOND.

me permettra de les unir, et de m'étendre sur un sujet qui intéresse à un si haut point tant d'âmes chrétiennes, que les préoccupations du temps ne sauraient détourner des pensées et des affections religieuses. Cette discussion serait déplacée dans un voyage ; j'espère qu'elle ne le sera pas dans un livre auquel j'ai voulu donner avant tout un caractère religieux.

D'ailleurs, à une époque qui a tant de ressemblance avec les temps marqués dans l'histoire du monde par de grands châtiments de Dieu, rendus nécessaires pour refaire une société qui s'abîme, il peut être utile de rendre attentif sur cette analogie de pensées, de doctrines et d'actions, qui se trouve dans tous les hommes livrés à la puissance du mal.

Nul ne sait comment serait traité le Fils de Dieu s'il revenait aujourd'hui sur la terre, et il serait trop pénible de le rechercher en montrant comment on traite sa doctrine. Il est bien assez honteux pour l'humanité de devoir avouer qu'une fois déjà le *Juste* a été traîné au supplice par des hommes. Aujourd'hui, comme aux époques de dissolution qui ont appelé les châtiments de Dieu, *toutes les pensées des hommes sont tournées au mal.* (Gen., VI, 5.) Jamais la foi n'a été plus ouvertement attaquée, et *jamais les hommes n'ont trouvé plus agréable le pain du mensonge.* Ils étouffent la vérité sous le poids des persécutions, *et ils établissent des devins* pour pervertir les peuples. Plus violents que les pharisiens, qui criaient à Jésus : *Maître, faites taire vos disciples* (Luc, XIX, 39.), on les entend tous les jours redire à leurs prophètes : « Cessez de montrer à nos yeux » le Saint d'Israël. *Dites-nous des choses agréables, prophétisez-nous des » mensonges.* » (Isa., XXX, 10.) La justice s'est transformée en esprit de parti, et la balance trompeuse est devenue publiquement la règle des peuples. Tout ce qui était bien est devenu mal, et les crimes sont devenus des actes de vertu. Une société ainsi faite est condamnée à périr. *In synagoga peccantium exardebit ignis, et in gente incredibili exardescet ira.* (Eccli., XVI, 7.)

Voyons maintenant comment a été consommée la plus grande œuvre d'iniquité.

En sortant de Jérusalem par la porte Orientale, que les chrétiens appellent aujourd'hui porte de Saint-Etienne, on descend dans la vallée de Josaphat, et après avoir passé le torrent de Cédron, on se trouve au pied de la montagne des Oliviers, et tout près du jardin et de la grotte de Gethsémani.

L'Evangile nous apprend que Jésus-Christ, après avoir célébré la

sainte cène avec ses disciples, s'en alla avec eux sur la montagne des Oliviers, et qu'il vint en un lieu appelé Gethsémani : ce mot signifie *vallée de l'huile* (vallis pinguedinum), et aussi *pressoir d'huile.* Les évangélistes donnent à ce lieu les noms de jardin, villa, domaine : c'était un lieu retiré, planté d'oliviers, comme il l'est encore aujourd'hui, où Jésus-Christ *avait coutume* de venir prier[1]. Il passait souvent le jour à enseigner dans le temple, et la nuit il venait prier sur la montagne des Oliviers, et il y passait la nuit avec ses disciples. Dans le temps des grandes solennités surtout, où tant de monde affluait à Jérusalem, on passait là nuit dans les environs en plein air : ce que permettait la douceur du climat, et ce qui a lieu encore aujourd'hui.

Arrivé dans ce jardin, Jésus y laissa ses disciples, et prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il commença à s'attrister et à s'affliger, et il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort : demeurez ici » et veillez avec moi. » (Matth., XXVI, 36, 37, 38.) Et il s'éloigna » d'eux à la distance d'un jet de pierre, et s'étant mis à genoux, il » priait, disant : Mon père, si vous voulez, éloignez de moi ce calice; » toutefois, que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre. Et il lui » apparut du ciel un ange qui le fortifiait; et entrant en agonie, il » priait avec plus d'instance. Et il lui vint une sueur comme des » gouttes de sang qui tombaient sur la terre. Et s'étant levé après sa » prière, il vint vers ses disciples, qu'il trouva endormis de tristesse. » Et il leur dit : Pourquoi dormez-vous? Levez-vous, et priez, afin » que vous n'entriez point en tentation. » (Luc, XXII, 41.)

Au lieu appelé encore aujourd'hui Gethsémani, il y a d'abord un enclos, tout à côté un rocher bas et uni, et à un jet de pierre une grotte assez vaste[2].

La simple inspection des lieux fait voir comme ils conviennent admirablement au récit des évangélistes.

Puisque Notre-Seigneur venait du cénacle, il remontait la vallée de Josaphat, et il s'arrêta dans le jardin des Oliviers. Ce jardin appartient aux Pères de Terre-Sainte; ils l'ont entouré récemment d'un mur d'environ huit pieds de haut pour protéger les arbres qui occupent seuls cet espace long de 160 pieds et large de 150. Ce jardin,

[1] Venit Jesus in villam quæ dicitur Gethsemani. (*Matth.*, XXVI, 36.) Et egressus ibat secundùm consuetudinem in montem Olivarum. (*Luc.*, XXII, 39.) Egressus est Jesus cum discipulis suis trans torrentem Cedron ubi erat hortus, in quem introivit ipse et discipuli ejus. (*Joan.*, XVIII, 1.)

[2] Consulter le Plan joint à ce volume et la légende Note M.

le plus saint qui existe, et ses arbres, les plus vénérables après l'arbre de la Croix, puisque Jésus-Christ venait prier sous leurs ombrages, sont honorés par les pèlerins de toutes les religions. Aussi ceux-là mêmes qui leur refusent une si haute antiquité ne peuvent nier qu'ils ont été nourris dans une terre arrosée des pleurs et du sang de Notre-Sauveur. Aujourd'hui ils sont encore au nombre de huit.

Voici comme en parle un auteur protestant, botaniste distingué, qui les a visités en 1837 [1].

« On trouve dans ce jardin quelques oliviers de la plus haute antiquité, que les Turcs mêmes entourent d'un pieux respect, et qu'ils ne permettent pas aux autres de violer. Leur aspect, joint à la considération de la grande vétusté que cet arbre peut atteindre, autorise le sentiment qui reporte leur origine à des siècles très-reculés. Ils sont creux à l'intérieur; afin qu'ils ne puissent être brisés par le vent, on les a remplis de pierres, et on a également entassé autour de leurs troncs des tas de pierres pour les protéger et les consolider. »

M. le maréchal Marmont, qui a visité la Terre-Sainte non-seulement comme savant et comme militaire, mais encore comme chrétien, s'exprime ainsi : « Huit oliviers sont debout, probablement les mêmes qui existaient du temps de Notre-Seigneur. Deux de ces arbres ont vingt-cinq pieds de tour. On sait comme l'olivier vit longtemps et combien il est lent à croître et à prendre son développement. C'est donc sous l'ombrage de ces mêmes arbres que Jésus-Christ s'est reposé, qu'il a conversé avec ses disciples, qu'il fut arrêté, et que ses disciples effrayés l'abandonnèrent et prirent la fuite [2]. »

M. de Chateaubriand fait cette observation. « L'olivier est pour ainsi dire immortel, parce qu'il renaît de sa souche. On conservait dans la citadelle d'Athènes un olivier dont l'origine remontait à la fondation de la ville. Les oliviers du jardin de ce nom à Jérusalem sont au moins du temps du Bas-Empire. En voici la preuve : En Turquie, tout olivier trouvé debout par les musulmans lorsqu'ils envahirent l'Asie ne paye qu'un médin au fisc, tandis que l'olivier planté depuis la conquête doit au Grand-Seigneur la moitié de ses fruits; or, les huit oliviers dont nous parlons ne sont taxés qu'à huit médins [3]. »

[1] Le Dr G.-H. de Schubert, *Voyage en Orient*, tom. II, p. 519.

[2] *Voyage de M. le maréchal duc de Raguse*, tom. III.

[3] J'ai encore été témoin cette année de l'exactitude de cette assertion. Ces oliviers, à

On lit dans la *Correspondance d'Orient* : « Les oliviers qu'on remarque dans cette enceinte ont assisté à toutes les révolutions de Jérusalem. Ils sont mentionnés dans les relations de nos vieux pèlerins ; on en comptait neuf au dix-septième siècle, on n'en compte plus que huit ; ils ne sont défendus que par une simple clôture de pierre [1]; personne ne songe à dérober leurs fruits, dont on fait de saintes reliques, et tout le monde les respecte comme les témoins de Dieu et les contemporains de Jésus. Quelques écrivains ont objecté que Titus avait fait couper tous les arbres aux environs de Jérusalem [2], mais on sait que l'olivier renaît de sa souche et de ses racines [3]. »

Pour qu'il ne manque aucun genre de témoignage à ces antiques témoins des prières et des angoisses de Jésus-Christ, citons encore celui de M. de Lamartine. « Il reste, non loin de la grotte de Gethsémani, un petit coin de terre ombragé encore par sept (huit) oliviers, que les traditions populaires assignent comme les mêmes arbres sous lesquels Jésus se coucha et pleura. Ces oliviers, en effet, portent réellement sur leurs troncs et sur leurs immenses racines, la date des dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis cette grande nuit. Ces troncs sont énormes, et formés, comme tous ceux des vieux oliviers, d'un grand nombre de tiges qui semblent s'être incorporées à l'arbre sous la même écorce, et forment comme un faisceau de colonnes accouplées. Leurs rameaux sont presque desséchés, mais portent cependant encore quelques olives. Nous recueillîmes celles qui jonchaient le sol sous les arbres ; nous en fîmes tomber quelques-unes avec une pieuse discrétion, et nous en remplîmes nos poches pour les apporter en reliques, de cette terre, à nos amis. Je conçois qu'il est doux pour l'âme chrétienne de prier en roulant dans ses doigts les noyaux d'olives de ces arbres dont Jésus arrosa et féconda peut-être les racines de ses larmes, quand il pria lui-même pour la dernière fois sur la terre. Si ce ne sont pas les mêmes troncs, ce sont probablement des rejetons de ces arbres sacrés. Mais rien ne prouve que ce ne soient pas identiquement les mêmes souches. J'ai parcouru toutes les parties du monde où croît l'olivier : cet

raison sans doute de leur grand âge, ne portent plus que rarement des fruits. Il y avait huit ans qu'ils n'en avaient porté ; ils en ont eu cette année ; les religieux se les sont partagés sans qu'il en soit revenu un seul au gouvernement. Ils en ont fait un peu d'huile ; j'ai été assez heureux pour en obtenir un petit flacon, que je conserve comme un de mes plus précieux souvenirs de Terre-Sainte.

[1] Le mur dont j'ai parlé a été élevé cette année.

[2] Voyez la Note A à la fin du volume.

[3] Tom. IV, Lettre XCIV.

arbre vit des siècles, et nulle part je n'en ai trouvé de plus gros, quoique plantés dans un sol rocailleux et aride [1]. »

Tout près de ces arbres se trouve un rocher plat sur lequel six ou huit personnes peuvent s'asseoir ou se coucher commodément; indépendamment de la tradition, tout porte à croire que c'est là que Jésus dit à ses disciples : « Asseyez-vous ici, *sedete hic*, tandis » que j'irai là pour prier » (Matth., XXVI, 36); c'est donc sur ce rocher que se sont endormis les apôtres.

Selon saint Luc, Jésus s'avança encore *du jet d'une pierre*, et ce fut là qu'il tomba le visage contre terre pour prier, et que l'ange lui apparut. Or, à la distance d'un jet de pierre de ce rocher, toujours en s'avançant vers le nord, se trouve une grotte assez spacieuse; il est donc naturel de croire que Jésus, voulant être seul, s'est retiré là : on l'appelle *la grotte de l'Agonie*. Elle est dans l'état où plusieurs personnes voudraient que fussent les autres sanctuaires, c'est-à-dire, comme elle était au temps de Notre-Seigneur. Seulement, dans la partie orientale on a placé un autel, au-dessus duquel est un tableau qui représente l'agonie de Notre-Sauveur et l'apparition de l'ange. On y lit cette inscription :

Hic factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram. (Luc, XXII, 44.)

« C'est ici que lui vint une sueur, comme des gouttes de sang qui » découlaient jusqu'à terre. »

J'ai eu le bonheur d'offrir à Dieu sur cet autel la victime innocente qui s'était offerte elle-même à son Père pour des hommes coupables, et qui a bu en ce lieu jusqu'à la lie le calice de toutes les amertumes.

Autrefois il y avait des inscriptions et des peintures sur les parois des rochers, mais le temps les a fait disparaître. Saint Jérôme nous apprend que de son temps il y avait une église en ce lieu [2]; il n'en reste plus le moindre vestige. Elle existait encore au moyen âge [3]. Mais revenons à la passion de Notre-Sauveur.

[1] *Voyage en Orient*, tom. I, p. 470.

A cette occasion on ne lira pas sans intérêt les remarques sur la longévité de certains arbres, citées à la fin du volume, Note B.

[2] Gesemani locus ubi Salvator ante passionem oravit. Est autem ad radices montis Oliveti nunc ecclesia desuper ædificata. *De locis hebraicis.*

[3] Nous lisons dans un manuscrit du treizième siècle : « Au pié du mont d'Olivet, avoit I. moustier en une roche qe on appeloit *Gessemani* : là fu Jhesu Cris pris; d'autre part la voie, si con l'en monte au mont d'Olivet, tant con on giterait une pierre, avoit I. moustier que on apeloit S. Sauveur; là Jhesu Cris a ourer la nuit qu'il fu pris; et là li sueurs de son cors aussi com sans. » *Assises de Jérusalem*, tom. II, p. 531, *manuscrit de la Bibliothèque Royale, publié par M. le comte Beugnot.*

Quelques jours avant la pâque, des Juifs *qui avaient assisté à la résurrection de Lazare*, et qui n'avaient point cru au Fils de Dieu, étaient allés chez les Pharisiens, et leur avaient dit ce que Jésus avait fait. . . . .

« Les princes des prêtres et les Pharisiens s'assemblèrent, et ils » disaient : Que faisons-nous? *car cet homme opère beaucoup de » miracles.* Si nous le laissons ainsi, chacun croira en lui, et les » Romains viendront et détruiront notre ville et notre nation. Or » l'un d'eux, nommé Caïphe [1], le grand-prêtre de cette année là, » leur dit : Vous n'y entendez rien, et vous ne considérez pas qu'il » vous est expédient qu'un homme meure pour le peuple, et non » pas que toute la nation périsse. Depuis ce jour, ils cherchèrent en- » semble les moyens de le mettre à mort. » (Jean, XI, 48.)

Une chose bien digne de remarque pour les personnes qui ne se contentent pas de Moïse et des prophètes, mais qui encore aujourd'hui disent comme les Scribes et les Pharisiens de l'Evangile : *Maître, nous voudrions voir un miracle de vous* (Matth., XII, 38), c'est l'exemple que nous donnent les princes des prêtres qui voulurent tuer Lazare, après sa résurrection, afin d'empêcher les Juifs, qui allaient en foule pour le voir, de croire en Jésus-Christ. *Cogitaverunt autem principes sacerdotum ut et Lazarum interficerent, quia multi propter illum abibant ex Judæis, et credebant in Jesum.* (Joan., XII, 10, 11.) Ce qui confirme d'une manière si frappante ces paroles d'Abraham au mauvais riche : *S'ils n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes, ils ne croiront pas quand même quelqu'un des morts ressusciterait.* (Luc, XVI, 31.)

Du reste, les paroles de Caïphe sont pleines de la plus noire hypocrisie. Il commence par inspirer au peuple cette peur qui le rendra ensuite capable de tout. D'abord il intimide ceux qui devront ensuite intimider Pilate. Au lieu de dire : « Si l'on croit en Jésus, on ne croira plus en nous : » ce qui serait la vérité ; il dit : « Si nous laissons Jésus faire des miracles, les Romains nous extermineront ; » ce qui est un mensonge.

On croit par tradition que le conseil où il fut résolu d'arrêter Jésus-Christ a été tenu dans la maison de campagne de Caïphe, située vis-à-vis du mont Sion, de l'autre côté de la vallée, par conséquent hors de la ville, au lieu appelé depuis montagne du Mauvais Conseil, *Mons mali Consilii ;* on n'y voit plus que des ruines.

[1] Caïphas signifie *qui recherche avec soin*, ou *vomissement.*



Les ennemis de Jésus-Christ, qui étaient les princes des prêtres, les Pharisiens, les Scribes et hommes de lois, tous *gens lettrés*, commencèrent par envoyer contre lui des *agents provocateurs*[1]. « Comme » ils ne cherchaient que les occasions de le perdre, ils lui envoyèrent » *des personnes apostées, qui contrefaisaient les gens de bien*, pour le » *surprendre* dans ses paroles, afin de le livrer au magistrat et au » pouvoir du gouverneur (xx, 20) s'il lui échappait le moindre » mot contre les puissances et le gouvernement. »

Il importe de remarquer que le Talmud et les livres historiques des Juifs confirment tous ces récits des évangélistes. Le Talmud, après avoir cité deux miracles faits par Jésus à Bethléhem, ajoute :

« Les habitants de Bethléhem, frappés de ces merveilles, se prosternèrent devant lui et l'adorèrent, en lui disant : *Vous êtes véritablement le Fils de Dieu.* Le bruit de ces merveilles ayant été porté à Jérusalem, les *méchants* en eurent beaucoup de joie; mais *les gens de bien*, les sages, les sénateurs, en ressentirent la douleur la plus amère.

Ils prirent la résolution de l'attirer à Jérusalem pour le condamner à mort. Pour cela, ils lui députèrent deux sénateurs du petit sanhédrin, qui, s'étant transportés auprès de lui, l'adorèrent. *Jeschu*, croyant qu'ils venaient augmenter le nombre de ses disciples, les reçut avec bonté. Ces sénateurs s'étant ainsi *insinués* dans ses bonnes grâces, lui dirent : Les sages et les personnages les plus considérables nous ont envoyés près de vous, pour vous prier de venir dans cette ville, *parce qu'ils ont appris que vous étiez le Fils de Dieu*[2].

On n'a jamais porté plus loin la bassesse et l'espionnage.

Jésus dans son admirable réponse : « Rendez à César ce qui appartient à César, » ainsi que dans tout le cours de sa vie, avait fait voir quel était son respect pour les autorités établies; mais il passait pour aimer le peuple et son pays. Les Pharisiens, qui étaient Juifs comme lui, et qui auraient dû aussi aimer leur pays, se font les espions des Romains, et cherchent à surprendre leur compatriote dans son amour pour sa patrie, afin de pouvoir le livrer aux magistrats étrangers.

On trouve dans le procès de Jésus-Christ, à ne le considérer que sous le rapport purement humain, les moyens employés tant de fois depuis pour perdre l'innocence.

[1] Voir l'excellent ouvrage publié en 1828 par M. Dupin aîné, intitulé : *Jésus devant Caïphe et Pilate.*

[2] Talmud de Babylone : voir Wagenseil, *Tela ignea satanæ*, Altorf, 1681.



Les Juifs, c'est-à-dire les prêtres et les hommes de loi, voyant bien que légalement ils ne pouvaient rien contre lui, prirent la résolution de s'en défaire d'une manière quelconque : *Ils tinrent conseil ensemble sur les moyens de s'emparer de Jésus par dol et de le tuer.* (XXVI, 5.)

Mais Jésus était entouré de ses disciples, et le peuple l'aimait..... Ils eurent recours à la trahison. Un des douze, nommé Judas Iscariote, alla trouver les princes des prêtres, et leur dit : *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai.*

C'est une honte pour l'humanité ; mais tant qu'il y aura quelqu'un pour payer la trahison, il y aura des traîtres.

On lui promit trente deniers[1]. Dès lors il chercha l'occasion de le livrer : Judas connaissait le lieu où était son maître : « Jésus y » était allé souvent avec ses disciples. Judas prenant donc une » cohorte et des serviteurs des princes des prêtres et des pharisiens, » vint en ce lieu avec des lanternes, des flambeaux et des armes. » (XVIII, 2, 3.)

C'est toujours ainsi que cela se pratique : *de nuit,* et avec une cohue de valets et de gens apostés ; si, parmi eux, il y avait des soldats romains, ils n'avaient pas été légalement requis, puisque Pilate ignorait encore ce qui se passait.

Cependant Jésus, ayant achevé sa prière, revint près de ses disciples, et leur dit : « Levez-vous, allons : celui qui doit me livrer est » près d'ici. Comme il parlait encore, Judas arriva avec sa troupe, et » s'approchant de Jésus, il dit : Je vous salue, Maître ; *et il le baisa,* » ainsi qu'il avait été convenu. » Le témoignage le plus expressif d'affection et de respect est choisi comme signal de la plus indigne trahison.

La trahison de Judas est ainsi rapportée dans le Talmud.

« Le lendemain, *Jeschu* étant venu au temple, Judas se jeta à ses pieds (pour l'adorer), comme il en était convenu. Alors tous les citoyens de Jérusalem bien armés se saisissent de Jeschu, tuent plusieurs de ceux qui l'accompagnaient, en arrêtent quelques-uns, tandis que le reste prend la fuite dans les montagnes[2]. »

Le lieu où Judas trahit Notre-Sauveur est à dix ou douze pas du

[1] 15 fr. d'après D. Calmet, qui estime le denier à 10 sous. Il est assez difficile de comparer exactement la valeur des monnaies romaines et hébraïques avec nos monnaies actuelles ; le denier romain pesait 69 grains 8/10 ; ainsi 30 deniers pesaient 2094 grains d'argent, en admettant 94, 1 gr. pour 1 fr., 2094 grains vaudraient 22 fr. 26 centimes.

[2] Loco citato.

rocher où se trouvaient les apôtres ; Jésus s'était un peu avancé vers Judas, et il lui avait dit : Ami, pourquoi êtes-vous venu ? *Amice, ad quid venisti ?* Alors ceux qui étaient venus avec Judas se saisirent de Jésus. C'est dans ce même lieu que saint Pierre coupa l'oreille à Malchus, valet du grand-prêtre ; que Jésus fit un miracle pour le guérir, et qu'il dit à ceux qui se saisissaient de lui, et qui le garrottaient : « Vous êtes venus comme pour un voleur, avec des glaives » et des bâtons. J'étais tous les jours avec vous dans le temple, et » vous n'avez pas mis la main sur moi. Mais c'est maintenant votre » heure et la puissance des ténèbres. » (Luc, XXII.)

C'est donc ici que commence *la Voie de la Captivité ;* elle a environ un mille de longueur jusqu'à la maison du grand-prêtre sur le mont Sion. Elle descend la vallée de Josaphat, en croisant le chemin que Notre-Sauveur avait suivi quelques jours auparavant lorsqu'il fit son entrée triomphante à Jérusalem ; puis elle traverse le Cédron, vis-à-vis des monuments de Josaphat et d'Absalon, monte la colline du temple, pénètre dans la ville par la porte Sterquiline, et va aboutir à la maison de l'ancien grand-prêtre Anne[1]. La maison d'Anne était sur le mont Sion, dans l'intérieur de la ville actuelle ; elle a été convertie en église, et elle appartient aux Arméniens.

Quand les disciples virent qu'on emmenait Jésus, ils l'abandonnèrent tous et s'enfuirent. (Marc, XIV.) C'est là le plus grand exemple de la faiblesse humaine et la preuve la plus frappante que de nous-mêmes nous ne pouvons rien. Ces apôtres qui, après avoir reçu le Saint-Esprit, se sont exposés tant de fois à la mort pour confesser leur divin Maître à la face du monde, fuient lâchement devant quelques ministres du temple. Ils avaient été témoins de la vie et des miracles de Jésus-Christ, ils croyaient en lui, et ils l'abandonnent.

Combien en cela ils ont d'imitateurs de nos jours ! Il y a tant d'honnêtes gens qui vénèrent pieusement Jésus-Christ au fond de leur cœur, et qui seraient peinés si sa doctrine disparaissait tout-à-fait de la terre ; mais quand il s'agit de la défendre contre d'injustes agressions, ils fuient honteusement : ils laisseraient, comme le jeune homme de l'Evangile (Marc, XIV, 52), le dernier lambeau de christianisme pour mettre en sûreté leur personne nue de tout bien ; ils abandonnent le Christ entre les mains des scélérats qui l'outragent.

Ici l'œuvre de la rédemption devait s'accomplir, et Jésus-Christ

[1] Annas *qui afflige, qui humilie,* ou *gracieux, miséricordieux.*

lui-même ne veut pas qu'on oppose de résistance ; du reste il aurait pu aller dans un autre lieu, *puisqu'il savait ce qui devait arriver ;* mais au point de vue légal, la résistance eût été légitime, et pour les apôtres elle était un devoir. On a cherché à prouver que résister eût été *un acte de rébellion à main armée contre un mandement de justice;* mais il n'y avait ni ordre légitime, ni forme légale, ni autorité compétente : c'était un guet-à-pens organisé par les prêtres et les pharisiens.

Saint Pierre seul, qui avait fait un peu de résistance, a le courage de suivre de loin son divin Maître; encore le renie-t-il bientôt après.

Nous voyons dans saint Jean (XVIII, 16) que dans la cour du grand-prêtre il y avait un autre disciple : tout porte à croire que c'était saint Jean lui-même, que nous retrouvons plus tard sur le Calvaire.

Près du monument d'Absalon est l'antre de Saint-Jacques, dont nous parlerons plus tard : on croit que ce fut dans cette grotte que les apôtres se cachèrent pendant la passion de Notre-Sauveur.

Ainsi, Jésus-Christ est arrêté, garrotté, maltraité, sans jugement, sur un ordre émané d'un conciliabule composé de prêtres et de docteurs de la loi; et cela au milieu de la nuit, avec l'aide d'un traître et d'une troupe de valets : c'est-à-dire qu'on a violé toutes les lois, mis de côté toutes les formes juridiques, et que ces prêtres et ces jurisconsultes ont agi comme les malfaiteurs qui attendent leurs victimes dans les bois et dans les antres des rochers, ou comme tant d'autres magistrats qui, à différentes époques, ont voulu perdre quelques disciples de Jésus-Christ, coupables d'avoir enseigné la doctrine de leur maître.

Une tradition porte que Notre-Sauveur, en traversant le Cédron, tomba sur une pierre, qui conserva l'empreinte de ses genoux et de ses mains. Quaresmius, en citant entre autres le témoignage du cardinal Baronius et celui du prince de Radziwil, qui assure avoir vu ces empreintes encore parfaitement conservées, ajoute : « Je n'ignore pas que quelques-uns ont tourné en ridicule ce fait comme vain et apocryphe ; mais c'est bien plutôt à eux que le ridicule appartient, puisque non-seulement l'impression de ces vestiges n'est pas opposée à la raison, mais elle a pour elle une certaine convenance, l'autorité et d'autres faits semblables [1].

[1] Quaresm., tom. II, p. 170.

Les empreintes qu'on voit aujourd'hui sont peu distinctes.

« Ils l'amenèrent premièrement chez Anne, *car* il était beau-
» père de Caïphe : » singulier motif pour avoir le droit d'interroger un accusé ! « Anne interrogea donc Jésus sur ses disciples et sa doc-
» trine. Jésus lui répondit : J'ai parlé publiquement au monde ; j'ai
» toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous
» les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'in-
» terrogez-vous? interrogez ceux qui m'ont entendu : ceux-là savent
» ce que j'ai dit. Et comme il disait cela, un des ministres qui étaient
» présents donna un soufflet à Jésus, disant : Est-ce ainsi que tu ré-
» ponds au grand-prêtre? Jésus lui répondit : Si j'ai mal parlé,
» montrez en quoi j'ai mal dit; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me
» frappez-vous? »

Que pouvait-on répondre à ces raisons de Jésus?

Anne l'envoya enchaîné chez Caïphe. (Jean, XVIII.) Ainsi, on cherchait des griefs contre Jésus, on n'en avait pas, et pourtant on l'enchaînait, on le frappait ! On l'enferme ensuite dans une cour, et, en attendant, les valets qui l'avaient arrêté, sachant qu'ils feraient plaisir à leurs maîtres, couvrirent d'outrages le Fils de Dieu. « Ceux
» qui tenaient Jésus se moquaient de lui, le frappant. Et ils lui voi-
» lèrent les yeux, et ils le frappaient au visage, et ils l'interrogeaient,
» disant : Devine qui t'a frappé. Et ils disaient encore beaucoup
» d'autres choses en blasphémant contre lui. » (Luc, XXII, 63, 64, 65.) Ce sont bien là ces âmes vénales, qui n'ont pas d'autre dieu que le salaire qu'ils reçoivent, et qui outrepassent toujours les volontés criminelles de leurs maîtres.

La maison de Caïphe était peu éloignée de celle de son beau-père ; elle est aujourd'hui en dehors de la porte de Sion, et elle est convertie en un couvent qui appartient aux Arméniens. Dans l'intérieur de l'église, près du maître autel, on montre le lieu où Notre-Sauveur était attaché pendant la nuit cruelle qu'il passa dans la maison de Caïphe ; on l'appelle *la prison du Christ.* Sainte Hélène y avait fait bâtir une église dédiée à saint Pierre ; plus tard, elle fut appelée *église du Saint-Sauveur.*

Ce fut aussi dans cette cour que saint Pierre renia son maître.

« Ils (les gardes) allumèrent du feu au milieu de la cour, et s'as-
» sirent auprès, et Pierre s'assit parmi eux. Une servante l'ayant
» vu assis devant le feu, et l'ayant considéré, dit : « Celui-ci était aussi
» avec lui. Mais Pierre le nia, disant : Femme, je ne le connais pas.
» Et, un peu après, un autre le voyant, dit : Tu es aussi de ces

» que-là. Pierre répondit : Homme, je n'en suis pas. Et, environ une
» heure après, un autre assurait la même chose en disant : Certai-
» nement cet homme était aussi avec lui, car il est Galiléen. Et
» Pierre dit : Homme, je ne sais ce que vous dites. Et soudain,
» comme il parlait encore, le coq chanta. Et le Seigneur se retour-
» nant regarda Pierre ; et Pierre se rappela ce que le Seigneur lui
» avait dit : Avant que le coq chante, tu me renonceras trois fois. Et
» étant sorti, il pleura amèrement. » Luc, XXII, 58, etc.

Les fidèles avaient construit une chapelle au lieu où saint Pierre alla pleurer son péché : elle était à une petite distance de la maison de Caïphe, à l'extrémité orientale du mont Sion, où l'on remarque encore une caverne[1]. Nous lisons dans un document du treizième siècle : « Et de cele porte à main destre sur cele voie, avoit I. moustier de saint Pierre en Galicante (Chant du coq). En tel moustier avoit une parfonde caverne. La où on disoit que saint Pierre se muça quant il ot Jhesu Crist renoié, et il oï le coq chanter, et la plora il[2]. »

« Or, le matin étant venu, tous les princes des prêtres et les an-
» ciens du peuple tinrent conseil contre Jésus pour *le livrer à la*
» *mort*. » Matth., XXVII, 1. Ce n'était donc pas pour *le juger*, c'était pour le condamner. Caïphe l'interrogeant lui dit : « Si vous êtes
» le Christ, dites-le nous. Et Jésus reprit : Si je vous le dis, vous ne
» le croirez pas. » Luc, XXII, 66, 67.

Jusque-là, tout s'était passé de nuit, quoique, dans les causes capitales, cela fût interdit par la loi[3] ; le temps des audiences était la matinée, où la foule était plus nombreuse. Caïphe, qui a déjà commis tant d'illégalités, qui a déjà prononcé qu'il est utile que Jésus meure pour tous, qui est à la fois juge et accusateur, procède maintenant à un interrogatoire captieux. Si Jésus dit qu'il est le Messie, Fils de Dieu, on le condamnera comme blasphémateur ; s'il dit qu'il est Roi des Juifs, on le livrera au gouverneur romain, comme séditieux ; s'il pouvait dire qu'il n'est ni l'un ni l'autre, on le perdrait auprès de ses disciples. Au lieu de produire des témoins, comme cela était nécessaire dans les affaires criminelles[4], Caïphe veut surprendre Jésus

[1] Est etiam ibi ecclesia dicta vulgariter Gallicantus, in qua caverna profunda est ubi Petrus flevit amare. Sanutus, lib. 3, c. 9.

[2] Voyez *Assises de Jérusalem*, tom. II, p. 531.

[3] Selden *de Synedr.*, lib. 2, c. 9, art. 2, p. 685.

[4] Il en fallait au moins deux. Numb., XXXV, 30 ; Deut., XIX, 15. Il faut même, disent les rabbins, que les témoins aient averti le coupable de la peine qu'il encourrait. Mat-



par ses aveux. C'est pourquoi Jésus lui fit cette réponse aussi simple que sublime : « Si je vous dis que je suis le Christ, vous ne le » croirez pas. »

En attendant, on avait trouvé deux faux témoins, apparemment de ceux *qui avaient feint d'être justes* pour pouvoir approcher le Sauveur; ils vinrent déposer et ils dirent : « Celui-ci a dit : Je puis » détruire le temple de Dieu, et le rebâtir en trois jours. » (Matth., XXVI, 61.)

Par le langage et l'intelligence de ces témoins, on voit qu'ils étaient dignes de ceux qui les employaient. Aussi Jésus ne répondit rien. En parlant de sa résurrection, il avait dit : *Détruisez ce temple, et dans trois jours je le rebâtirai.* (Jean, XI, 29.) C'est-à-dire : Vous me ferez mourir, et je ressusciterai dans trois jours. Ce *crime* n'étant pas encore suffisant pour une condamnation à mort, le grand-prêtre lui dit : « Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire si » vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. » C'était aux témoins qu'il fallait faire cette terrible adjuration pour les obliger à dire la vérité, et c'était ce que voulait la loi (Levit., V, 1), tandis qu'un juge ne pouvait pas mettre un accusé dans l'alternative d'être parjure ou de s'incriminer lui-même. Jésus lui répondit : « Vous l'avez dit : » *je le suis.* » Alors le grand-prêtre déchira ses vêtements en disant : *Il a blasphémé!* qu'avons-nous plus besoin de témoins? Vous venez vous-mêmes d'entendre le blasphème : qu'en pensez-vous? Et ils répondirent : *Il mérite la mort.* (Matth., XXVI, 66.)

Pour mériter la mort par le blasphème, il fallait avoir prononcé *un des sept noms sacrés*[1]; ce que Jésus n'a pas fait. Mais moins ce juge inique trouve de motifs de condamnation, plus il se met en colère; il veut grossir le crime en grossissant ses emportements. Cela devait produire de l'effet sur ses collègues, car il y a des juges qui ne sont accessibles qu'à de telles preuves.

Jésus est donc condamné à mort par le Sanhédrin *pour cause de blasphème.* Nous verrons bientôt ce tribunal abandonner ce chef d'accusation; remarquons maintenant que les Juifs, soumis aux Romains, n'avaient plus le droit de vie et de mort, que les Romains n'abandonnaient jamais. *Apud Romanos, jus valet gladii, cætera transmittuntur.* Ils avaient laissé aux Juifs l'exercice public de leur religion et l'usage de leurs lois civiles, mais il ne leur était plus

monid., l. c., ch. 12, § 1. On interrogeait chaque témoin à part, et en présence de l'accusé. Voyez Munk, *Adm. de la justice*, p. 219.

[1] Mischna, tit. *Sanhedr.*, c. 7; Jarchi ad Levit., XXIV, 15.

permis de faire mourir personne. (Jean, XVIII, 31.) Dans les émotions populaires, dont ils avaient déjà le secret, ils se permettaient bien de tuer quelqu'un, comme ils firent à l'égard de saint Etienne, et comme ils furent sur le point de le faire plusieurs fois à l'égard de Jésus, de saint Paul et des autres apôtres; mais ils n'avaient que ce *jugement de zèle*, comme l'appellent les auteurs juifs, et qui ressemble si fort à l'assassinat. Ainsi, la condamnation de Jésus par le Sanhédrin était une nouvelle infraction aux lois.

On lit dans la *Palestine* de M. Munk, p. 567, la note suivante : « Selon le Talmud, la condamnation de Jésus aurait eu lieu longtemps avant la pâque, et le Synédrium l'aurait fait proclamer publiquement pendant quarante jours, en invitant tous ceux qui sauraient justifier Jésus à venir déposer en sa faveur. Voyez le traité synédrin, fol., 43, a, édition de Venise. Dans la plupart des éditions du Talmuld, ce passage a été supprimé par la censure. »

Comme M. Munk ne cite pas les éditions du Talmud qui, selon lui, ont été mutilées par la censure, nous n'avons pu vérifier l'exactitude de cette assertion. Mais ce que nous pouvons assurer, c'est que ce passage, qu'il croit peut-être fort dangereux pour la foi chrétienne, se trouve reproduit en entier, non-seulement dans nos éditions du Talmud, mais dans une foule d'ouvrages qui sont dans les mains de tout le monde. (Voyez entre autres : Wagenseil, *Tela ignea satanæ, tom.* 2. — Bullet, *Hist. de l'établissement du christianisme.* — Raymond des Martins, *Poignard de la foi.* — *Annales de Philos. chrétienne, 2me année, tom.* 3, *p.* 52, *etc., etc.*) Dans l'intérêt, non du christianisme, mais de la synagogue, la censure aurait bien fait de supprimer autre chose que de simples passages de l'immense et absurde rapsodie des rabbins, à laquelle il est assez étrange que M. Munk attache tant de valeur.

M. Munk dit en outre : « Selon le Talmud, la condamnation de Jésus aurait eu lieu longtemps avant la pâque. » Nous lisons dans le Talmud, précisément au lieu cité par M. Munk : *La veille de la fête de Pâques, Jésus fut pendu.* Sa condamnation a dû être très-rapprochée, puisque nous voyons dans le même ouvrage de M. Munk, page 219, *Administration de la justice*, que chez les Hébreux, *si l'accusé était déclaré coupable, l'exécution du jugement ne se faisait pas attendre.*

Quant à la proclamation du Synédrium, je répondrai 1° qu'il n'est pas probable que les Juifs, qui traitaient toujours leurs procès d'une manière *sommaire* (Munk, p. 219), aient fait une exception en



cette occasion; du reste M. Munk lui-même en convient quand il dit en parlant de Jésus-Christ (page 567) : « Il serait inutile de raconter son procès *sommaire* et sa mort. » 2° Que si le Synédrium a réellement fait publier cette proclamation, ce n'a été qu'un nouvel acte d'hypocrisie, puisque nous lisons dans le Talmud que les sénateurs, avant même de s'être emparés de Jésus, *avaient pris la résolution de l'attirer à Jérusalem,* non pour entendre des dépositions justificatives, mais *pour le condamner à mort.*

Après ce *jugement,* les Juifs conduisirent Jésus de la maison de Caïphe au prétoire, chez Ponce-Pilate [1], gouverneur romain.

« Cependant Judas voyant qu'il était condamné, touché de re- » pentir, reporta les trente pièces d'argent aux princes des prêtres » et aux sénateurs, et leur dit : J'ai péché en livrant le sang inno- » cent. Ils lui répondirent : Que nous importe? c'est votre affaire. » Alors, jetant cet argent dans le temple, il se retira et alla se » pendre. » (Matth., XXVII.)

Judas, *par avarice,* a été un instrument de la haine des Juifs; après qu'ils s'en sont servis, ils l'abandonnent. Le traître se repent : *que leur importe!* Il va se pendre : *c'est son affaire!* Cet exemple ne servira-t-il donc jamais à tous ceux que l'on flatte quand on a besoin d'eux, et que l'on abandonne au désespoir, quand on s'en est servi?

Le champ du potier que l'on acheta avec le *prix du sang,* et qui s'appela *Haceldama* (le champ du sang), est situé au sud de Jérusalem, à la jonction des trois vallées, sur la hauteur [2].

Ponce-Pilate, dont le nom est resté pour qualifier la lâche condescendance des juges, avait succédé à Valérius Gratus comme gouverneur, *præses,* de la Judée; son administration, qui a duré onze ans, est appelée tyrannique par les auteurs juifs; Josèphe nous le peint comme un homme emporté et avide. Deux ans après la mort de Notre-Sauveur, il fut destitué par Vitellius, alors gouverneur général de la Syrie, et envoyé à Rome pour se justifier devant l'empereur sur plusieurs actes de cruauté qu'il avait commis. Exilé à Vienne dans les Gaules par Caligula, il se tua de désespoir.

Pilate habitait le palais situé au coin nord-ouest de la grande enceinte extérieure du temple dont une partie sert aujourd'hui de caserne, comme nous l'avons dit plus haut; le lieu où il rendait la justice, le Prétoire, était vers la partie orientale du bâtiment; c'est

[1] Pontius, *marin*, Pilatus, *armé d'un dard.*

[2] Voyez ci-après, chap. XXVII, et sur le Plan *Montagne du Mauvais Conseil.*

la première station du *Chemin de la Croix*, ou de la *Voie Douloureuse*.

Les Juifs, qui devaient manger la pâque le soir, et qui ne craignaient pas de se souiller en répandant le sang innocent, ne voulurent pas entrer dans la maison d'un païen, et se tinrent dans la cour, où Pilate vint les trouver. « Et il leur dit : De quel crime » accusez-vous cet homme? Ils lui répondirent : *Si ce n'était pas* » *un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré.* » Cette phrase n'a pas encore cessé de servir aux injustes accusateurs. Pilate leur dit ironiquement : « Eh bien! jugez-le selon votre loi. » Ce fut alors que les Juifs, reconnaissant qu'ils n'avaient pas le droit de faire mourir personne, lui firent cette réponse : *Nobis non licet interficere quemquam.* (Jean, XVIII, 3.)

Pilate entra dans le prétoire, où il interrogea Jésus. L'escalier que monta Notre-Sauveur est connu sous le nom de *Scala sancta;* il est maintenant à Rome, près de la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Notre-Sauveur l'a monté trois fois pendant sa passion : cette première fois pour son interrogatoire, la seconde en revenant de chez Hérode, et la troisième après sa flagellation. Cet escalier, arrosé du sang de Jésus-Christ, a 28 marches; il fut transporté à Rome par ordre de Constantin. Il a été tellement usé par les fidèles qui le montent à genoux, qu'on a été obligé de le revêtir en tables épaisses de bois de noyer, et on les a déjà renouvelées plusieurs fois [1].

Après l'interrogatoire, Pilate vint dire aux Juifs : *Je ne trouve aucun crime en cet homme.* (Jean, XVIII.) Première sentence du juge compétent : elle est contraire à celle du Sanhédrin.

Alors les ennemis de Jésus-Christ, qui l'avaient condamné pour cause de *blasphème*, sans plus faire mention de ce chef d'accusation, en inventent un nouveau, et lui imputent *un crime politique : Il soulève le peuple.* (Luc, XXIII, 3.)

Quelle infamie! Ces Juifs qui supportaient si impatiemment le joug des Romains, qui organisaient contre eux des conspirations et des émeutes dans toutes les villes de la Syrie, et qui ont fini, peu d'années après la mort de Jésus-Christ, par amener la destruction entière de leur nation en donnant le signal d'un soulèvement général contre Rome, ces mêmes Juifs poussent maintenant l'hypocrisie jusqu'à se constituer les délateurs d'un de leurs concitoyens, et lui imputent un crime qu'ils ont dans le cœur, tous, excepté Jésus qu'ils accusent.

[1] Voyez une *Notice* très-intéressante dans *Les sept basiliques de Rome*, par M. de Bussière, tom. I, p. 203.

Ils s'écrient : « Nous avons trouvé celui-ci pervertissant notre » nation, et empêchant de payer le tribut à César, disant qu'il est » le Christ *roi*... Il soulève le peuple, enseignant dans toute la Judée » depuis la Galilée jusqu'ici. » (Luc, XXIII, 2.)

Autant de calomnies. Ils savaient fort bien que Jésus avait dit : « Rendez à César ce qui est à César, » et qu'il s'était sauvé quand ils avaient voulu le faire roi; mais ils voulaient se montrer bons citoyens romains, ces Juifs *si avides de payer l'impôt* qu'ils viennent dénoncer Jésus qui, selon eux, cherchait à les en empêcher[1].

Pilate, apprenant que Jésus était de la Galilée, le renvoya à Hérode, tétrarque de la Galilée, qui venait d'arriver à Jérusalem[2].

N'ayant pas le courage de résister en face aux Juifs, Pilate était bien aise d'avoir un motif de se débarrasser de cette affaire, et renvoya Jésus au tétrarque de la Galilée, parce qu'il était de sa juridiction. Hérode se réjouit de cette circonstance; car depuis longtemps il souhaitait de voir Jésus, parce qu'il avait ouï beaucoup de choses de lui, et qu'il espérait lui voir faire *quelque miracle*. (Luc, XXIII.)

Mais Jésus ne répondit rien à toutes les questions qui lui furent adressées; c'est pourquoi Hérode, se moquant de sa royauté, le revêtit d'une robe blanche et le renvoya à Pilate.

Le palais d'Hérode n'était qu'à une petite distance du prétoire, sur la colline d'Acra. Le lieu où fut traduit notre Sauveur avait été converti en église; mais elle est en ruines aujourd'hui, ainsi que le reste du palais[3].

L'innocence de Jésus est reconnue partout : Pilate va la proclamer

[1] Voici comment les peuples voisins de la Judée, c'est-à-dire les Syriens, les Phéniciens, les Ammonites, les Moabites et les Samaritains, dépeignirent le caractère des Juifs à Cambyse, quand ils lui écrivirent pour l'engager à les empêcher de rétablir le temple et la ville de Jérusalem :

« Nous croyons être obligés de vous avertir que les Juifs qui avaient été transférés à Babylone sont revenus en ce pays; qu'ils rebâtissent leur ville qui avait été détruite à cause de leur révolte, qu'ils en relèvent les murs, qu'ils y établissent des marchés, et qu'ils rebâtissent aussi le temple. Que si on leur permet de continuer, ils n'auront pas plutôt achevé qu'ils refuseront de payer les tributs dûs à votre Majesté, et d'exécuter ce qu'on leur ordonnera de sa part, parce qu'ils sont toujours prêts à s'opposer aux rois par cette humeur qui les porte à vouloir toujours commander et jamais obéir. Ainsi, voyant avec quelle ardeur ils travaillent à l'édification de ce temple, nous avons cru qu'il était de notre devoir d'en donner avis à votre Majesté, et s'il lui plaît de se faire lire les registres des rois ses prédécesseurs, elle y trouvera que les Juifs sont naturellement ennemis des souverains, et que ç'a été pour cette raison qu'on a ruiné leur ville. » (Josèphe, *Antiquités*, liv. 11, c. 2.)

[2] Hérode Antipas, fils de l'Ascalonite, le même qui avait fait mourir saint Jean-Baptiste. Hérode fut dans la suite dépouillé de ses états par Caligula, exilé à Lyon, où Hérodiade le suivit, et où ils moururent tous les deux misérablement.

[3] Villalpandus, tom. III, *Appar.*, p. 1. lib. 2, c. 5; Quaresmius, tom. II, p. 204.

solennellement. « Ayant convoqué les princes des prêtres, les séna-
» teurs et le peuple, il leur dit : Vous m'avez présenté cet homme
» comme soulevant le peuple, et néanmoins, l'ayant interrogé en
» votre présence, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont
» vous l'accusez ; ni Hérode non plus, car je vous ai renvoyés à lui,
» et il ne l'a pas plus que moi jugé digne de mort. Je m'en vais donc
» le renvoyer, après l'avoir fait châtier[1]. » (Luc, XXIII, 13.)

Cette sentence est d'une souveraine injustice, mais enfin « elle est utile pour élever une fin de non-recevoir contre toute nouvelle procédure en raison du même fait. *Non bis in idem ;* cet adage nous est venu des Romains[2]. » Jésus a subi trois condamnations différentes dans un seul jour.

Mais Pilate est entré dans la voie des concessions : il fait flageller un innocent ; sa faiblesse cruelle est plus funeste à l'accusé que ne l'eût été un arrêt de mort : au lieu d'un supplice, Jésus en subira deux.

« Pilate prit donc Jésus et le fit flageller. Et les soldats entrelaçant
» une couronne d'épines, la mirent sur sa tête, et le revêtirent d'un
» manteau de pourpre. Et ils venaient à lui, et disaient : Salut, roi
» des Juifs ; et ils lui donnaient des soufflets. » (Jean, XIX, I.)

Le Talmud confirme ce fait : « Les sénateurs firent attacher *Jeschu* à une colonne de marbre qui était dans la ville, le firent fouetter, et lui mirent une couronne d'épines sur la tête. »

Nous voyons dans plusieurs auteurs profanes que ce genre de supplice était aussi en usage chez les Romains, et qu'ils attachaient le supplicié à une colonne[3].

On avait coutume de flageller les malfaiteurs hors de l'enceinte du palais, et nous voyons d'ailleurs dans saint Marc (XV, 15, 16), « que les soldats conduisirent Jésus dans la cour du prétoire » après qu'il eut été battu de verges ; il a donc été flagellé ailleurs.

Le lieu de la flagellation est de l'autre côté de la rue. Une petite église marquait cet emplacement ; elle avait beaucoup souffert par les injures du temps et des infidèles. Un illustre pèlerin écrivait il y a peu d'années : « La salle où eut lieu l'horrible flagellation n'est plus qu'un endroit immonde, en face des ruines du prétoire et sur

[1] Adrichomius rapporte la sentence de Pilate. « Jesum Nazarenum, virum seditiosum, et mosaicæ legis contemptorem, per pontifices et principes suæ gentis accusatum, expoliate, ligate et virgis cædite. I, lictor, expedi virgas. » (Jerus., 57.)

[2] M. Dupin aîné, *Jésus devant Caïphe et Pilate*, p. 104.

[3] Adducite hunc
Intro, atque adstringite ad columnam fortiter. (*Plaut.*)

« Que ferai-je donc de Jésus? leur dit Pilate : Qu'il soit crucifié ! Le » gouverneur leur dit : Quel mal a-t-il fait ? Mais eux criaient encore » plus fort : Qu'il soit crucifié ! » (Matth., XXVII.) Tel est le peuple quand on a excité ses passions : que lui importent la justice, l'innocence ! C'est l'assassin Barabbas qui doit être délivré, et Jésus mis à mort. Pilate continue, et prend des termes de raillerie pour les désarmer. « Crucifierai-je votre roi ? » Les princes des prêtres se montrant toujours plus Romains que Pilate, répondent servilement : « Nous n'avons pas d'autre roi que César. » (Jean, XIX, 15.)

Il s'élevait toujours de nouveaux cris : *Mort! mort! crucifiez-le!* (Jean, XIX, 15) et ils devenaient de plus en plus menaçants. (Luc, XXIII, 23.) Enfin, Pilate *voulant satisfaire le peuple*, fit apporter de l'eau, et se lavant les mains, il dit : *Je suis innocent du sang de ce juste.* Et tout le peuple répondit : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.* Alors Pilate le leur abandonna pour être crucifié. (Matth., XXVII.)

« Lave tes mains, Pilate, elles sont teintes du sang innocent ! Tu l'as octroyé par faiblesse, tu n'es pas moins coupable que si tu l'avais sacrifié par méchanceté ! Les générations ont redit jusqu'à nous : Le juste a souffert sous Ponce-Pilate : *Passus est sub Pontio Pilato*[1] *!* »

J'étais agenouillé au lieu même où fut rendu cet inique arrêt ; j'étais entouré des ruines du prétoire et du palais d'Hérode ; je me rappelais le châtiment et le désespoir d'Hérode et de Pilate ; je voyais le temple de Salomon détruit et une mosquée élevée à sa place : tout a disparu, le peuple juif, les princes des prêtres, les scribes, les sénateurs et les docteurs de la loi ; il n'y a plus ni autel, ni tribu, ni sacrificateur ; *le sang du juste est retombé* d'une manière terrible sur ce peuple coupable, dispersé aujourd'hui au milieu des nations et livré à leur mépris, tandis que des temples sont élevés par toute la

[1] M. Dupin, ibid., p. 108. — Voici, selon une antique tradition, quel aurait été l'arrêt de Pilate : « Jesum Nazarenum, seductorem gentis, contemptorem Cæsaris, et falsum Messiam, ut majorum suæ gentis testimonio probatum est, ducite ad communis supplicii locum, et cum ludibriis regiæ majestatis in medio duorum latronum cruci affigite. I, lictor, expedi cruces. »

« Conduisez au lieu ordinaire du supplice Jésus de Nazareth, séducteur du peuple, qui a méprisé l'autorité de César, et s'est faussement donné pour le Messie, suivant qu'il est prouvé par le témoignage des anciens de sa nation ; crucifiez-le entre deux voleurs, avec le titre dérisoire de roi. Va, licteur, prépare les croix. »

Il n'est pas probable que Pilate ait mis dans son arrêt les mots *falsum Messiam*. Il lui importait assez peu que Jésus fût un *vrai* ou un *faux* Messie pour en faire un des motifs de son jugement.

terre au *Fils de l'homme* qu'ils ont condamné à la mort au milieu de tant d'ignominies : et je me demandais comment il est encore possible de ne pas se dire comme le centurion de l'Evangile : *Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu!*

Résumons cette procédure. Jésus-Christ a été condamné à mort clandestinement comme *blasphémateur* par le Sanhédrin. Accusé immédiatement après de *sédition* par le même Sanhédrin au tribunal de Pilate, il est *jugé* innocent par le tétrarque de la Galilée et par le gouverneur romain; mais il est *condamné au fouet* pour fléchir ses accusateurs. Les Juifs, de plus en plus irrités par cet acte de condescendance, demandent sa mort à grands cris, et l'obtiennent par *intimidation*, sans que le premier, ou plutôt, le seul jugement de Pilate ait été rapporté : c'est-à-dire que la mort de Jésus-Christ, qui a racheté le genre humain, a été de la part des hommes l'acte le plus inique qui ait jamais été commis [1].

Le palais de Pilate, où se sont passées tant de scènes douloureuses de la passion de Notre-Sauveur, avait été converti en église par la piété des fidèles; aujourd'hui il appartient tout entier aux musulmans : on y trouve une caserne, des écuries et des ruines.

« Et Jésus portant sa croix alla au lieu appelé le Calvaire. »

De la maison de Pilate au sommet du Calvaire on compte environ 1320 pas : c'est là la *Voie Douloureuse,* dont voici les différentes stations [2].

Jésus, suivi de ses accusateurs, de ses bourreaux et d'une grande foule de monde, passa sous l'arcade où il avait été montré au peuple; la rue, longue d'environ deux cents pas, est en pente, et descend jusqu'à la rencontre de celle qui vient de la porte de Damas, autrefois d'Ephraïm. Sur la gauche en descendant, on trouve le lieu où la Sainte Vierge, qui s'était tenue dans les environs du prétoire durant cette cruelle matinée, et qui voulait encore voir son fils pour la dernière fois, se plaça sur son passage, et tomba comme demi-morte.

Je ne connais rien de plus saisissant que cette rencontre. Il n'en est pas fait mention dans l'Evangile; mais tous les Pères en ont parlé, et il est du reste infiniment probable que la Sainte Vierge, que nous retrouvons sur le Calvaire, a suivi partout son divin fils. Il y

[1] Il s'est pourtant trouvé des écrivains qui, tout en plaignant l'aveuglement des Hébreux de ce qu'ils n'ont pas reconnu *un Dieu* dans Jésus, ont cherché à établir que, en tant *que citoyen*, il a été jugé d'après la loi et les formes existantes.

[2] Elles sont indiquées sur le Plan.

« Que ferai-je donc de Jésus? leur dit Pilate : Qu'il soit crucifié ! Le » gouverneur leur dit : Quel mal a-t-il fait ? Mais eux criaient encore » plus fort : Qu'il soit crucifié ! » (Matth., xxvii.) Tel est le peuple quand on a excité ses passions : que lui importent la justice, l'innocence ! C'est l'assassin Barabbas qui doit être délivré, et Jésus mis à mort. Pilate continue, et prend des termes de raillerie pour les désarmer. « Crucifierai-je votre roi? » Les princes des prêtres se montrant toujours plus Romains que Pilate, répondent servilement : « Nous n'avons pas d'autre roi que César. » (Jean, xix, 15.)

Il s'élevait toujours de nouveaux cris : *Mort! mort! crucifiez-le!* (Jean, xix, 15) et ils devenaient de plus en plus menaçants. (Luc, xxiii, 23.) Enfin, Pilate *voulant satisfaire le peuple*, fit apporter de l'eau, et se lavant les mains, il dit : *Je suis innocent du sang de ce juste.* Et tout le peuple répondit : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.* Alors Pilate le leur abandonna pour être crucifié. (Matth., xxvii.)

« Lave tes mains, Pilate, elles sont teintes du sang innocent ! Tu l'as octroyé par faiblesse, tu n'es pas moins coupable que si tu l'avais sacrifié par méchanceté ! Les générations ont redit jusqu'à nous : Le juste a souffert sous Ponce-Pilate : *Passus est sub Pontio Pilato*[1] *!* »

J'étais agenouillé au lieu même où fut rendu cet inique arrêt; j'étais entouré des ruines du prétoire et du palais d'Hérode; je me rappelais le châtiment et le désespoir d'Hérode et de Pilate ; je voyais le temple de Salomon détruit et une mosquée élevée à sa place : tout a disparu, le peuple juif, les princes des prêtres, les scribes, les sénateurs et les docteurs de la loi ; il n'y a plus ni autel, ni tribu, ni sacrificateur ; *le sang du juste est retombé* d'une manière terrible sur ce peuple coupable, dispersé aujourd'hui au milieu des nations et livré à leur mépris, tandis que des temples sont élevés par toute la

[1] M. Dupin, ibid., p. 108. — Voici, selon une antique tradition, quel aurait été l'arrêt de Pilate : « Jesum Nazarenum, seductorem gentis, contemptorem Cæsaris, et falsum Messiam, ut majorum suæ gentis testimonio probatum est, ducite ad communis supplicii locum, et cum ludibriis regiæ majestatis in medio duorum latronum cruci affigite. I, lictor, expedi cruces. »

« Conduisez au lieu ordinaire du supplice Jésus de Nazareth, séducteur du peuple, qui a méprisé l'autorité de César, et s'est faussement donné pour le Messie, suivant qu'il est prouvé par le témoignage des anciens de sa nation ; crucifiez-le entre deux voleurs, avec le titre dérisoire de roi. Va, licteur, prépare les croix. »

Il n'est pas probable que Pilate ait mis dans son arrêt les mots *falsum Messiam*. Il lui importait assez peu que Jésus fût un *vrai* ou un *faux* Messie pour en faire un des motifs de son jugement.

terre au *Fils de l'homme* qu'ils ont condamné à la mort au milieu de tant d'ignominies : et je me demandais comment il est encore possible de ne pas se dire comme le centurion de l'Evangile : *Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu!*

Résumons cette procédure. Jésus-Christ a été condamné à mort clandestinement comme *blasphémateur* par le Sanhédrin. Accusé immédiatement après de *sédition* par le même Sanhédrin au tribunal de Pilate, il est *jugé* innocent par le tétrarque de la Galilée et par le gouverneur romain; mais il est *condamné au fouet* pour fléchir ses accusateurs. Les Juifs, de plus en plus irrités par cet acte de condescendance, demandent sa mort à grands cris, et l'obtiennent par *intimidation*, sans que le premier, ou plutôt, le seul jugement de Pilate ait été rapporté : c'est-à-dire que la mort de Jésus-Christ, qui a racheté le genre humain, a été de la part des hommes l'acte le plus inique qui ait jamais été commis [1].

Le palais de Pilate, où se sont passées tant de scènes douloureuses de la passion de Notre-Sauveur, avait été converti en église par la piété des fidèles; aujourd'hui il appartient tout entier aux musulmans : on y trouve une caserne, des écuries et des ruines.

« Et Jésus portant sa croix alla au lieu appelé le Calvaire. »

De la maison de Pilate au sommet du Calvaire on compte environ 1320 pas : c'est là la *Voie Douloureuse*, dont voici les différentes stations [2].

Jésus, suivi de ses accusateurs, de ses bourreaux et d'une grande foule de monde, passa sous l'arcade où il avait été montré au peuple; la rue, longue d'environ deux cents pas, est en pente, et descend jusqu'à la rencontre de celle qui vient de la porte de Damas, autrefois d'Ephraïm. Sur la gauche en descendant, on trouve le lieu où la Sainte Vierge, qui s'était tenue dans les environs du prétoire durant cette cruelle matinée, et qui voulait encore voir son fils pour la dernière fois, se plaça sur son passage, et tomba comme demi-morte.

Je ne connais rien de plus saisissant que cette rencontre. Il n'en est pas fait mention dans l'Evangile; mais tous les Pères en ont parlé, et il est du reste infiniment probable que la Sainte Vierge, que nous retrouvons sur le Calvaire, a suivi partout son divin fils. Il [illegible]

[1] Il s'est pourtant trouvé des écrivains qui, tout en plaignant [illegible] les Hébreux de ce qu'ils n'ont pas reconnu *un Dieu* dans Jésus, ont cherché à établir que en tant *que citoyen*, il a été jugé d'après la loi et les formes [illegible]

[2] Elles sont indiquées sur le Plan.

avait autrefois en ce lieu une église dédiée à Notre-Dame-des-Douleurs, et confiée à la garde de religieuses [1].

A l'extrémité de cette rue, fléchissant sous le poids de la croix et des souffrances, Notre-Sauveur tomba pour la première fois. Une colonne en marbre rouge brisée, à moitié enfoncée en terre, marque ce lieu à la dévotion des fidèles.

On croit que ce fut au même lieu que les Juifs « forcèrent Simon » de Cyrène, qui passait par là en revenant des champs, de porter la » croix de Jésus. » (Marc, xv, 21.) Il était probablement entré par la porte d'Ephraïm.

Un peu plus loin, on laisse à gauche la maison du mauvais riche dont parle saint Luc (xvi) [2].

On monte ensuite à droite une rue assez rapide. Vers le bas, les chrétiens ont taillé dans un mur un signe comme devant indiquer la seconde chute de Notre-Sauveur, ou le lieu où il rencontra les femmes de Jérusalem qui pleuraient. « Or il était suivi d'une grande » multitude de peuple, et de femmes qui se frappaient la poitrine et » qui le pleuraient. Et Jésus se tournant vers elles leur dit : Filles » de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-» mêmes et sur vos enfants. » (Luc, xxiii, 27, 28.)

Vers le milieu de la rue à gauche, on montre l'emplacement de la maison de sainte Véronique. Ce nom veut dire vraie image, *vera icon,* ou *vera iconica*, selon Grégoire de Tours. La face de Notre-Seigneur, empreinte sur un linge, est gardée à Saint-Pierre de Rome, sous le nom de *Volto santo ;* les uns pensent que ce linge est le suaire qui fut mis sur le visage de Jésus-Christ, et d'autres que c'est le mouchoir avec lequel une sainte femme essuya le visage du Sauveur lorsqu'il allait au Calvaire [3].

[1] Sanutus, lib. 3, part. 14, c. 10; D. Bernard. *Opusc.;* D. Bonav., *lib. Medit. vitæ Christi*, c. 77, 79 et 80; Quaresmius, tom. II, p. 209.

[2] Quaresmius, tom. II, p. 105.

[3] Il existe plusieurs copies de la *Véronique* de Rome. Voir au sujet de la vraie image Papebroch, Maij. t. VII, p. 356, n. 126, et les *Notes* de Chastelain sur le Mart. rom., p. 201. Le Dante parle du *Volto santo* au moment où il voit saint Bernard implorer en sa faveur l'assistance de la Sainte Vierge :

Quale è colui che forse di Croazia
Viene a veder la *Veronica* nostra,
Che per l'antica fama non si sazia,
Ma dice nel pensier, fin che si mostra :
Signor mio Gesù Cristo, Iddio verace,
Or fu sì fatta la sembianza vostra?
Tale era io mirando la vivace
Carità di colui che in questo mondo
Contemplando gustò di quella pace.

Dante, *Canto XXXI.*

Au haut de la rue se trouvait la porte *Judiciaire*. C'est là que finissait la ville du temps de Notre-Sauveur ; et aujourd'hui encore, il est facile de reconnaître qu'il y avait là une ancienne porte, comme nous le dirons ci-après.

Le Golgotha, ou *lieu du crâne* (Calvariæ locus), commence proprement ici ; c'était la place des exécutions. Maintenant cet espace est enfermé dans la ville, et il est couvert de maisons ; c'est pourquoi on ne peut suivre le reste de la Voie Douloureuse. La partie la plus élevée du Calvaire et les lieux adjacents sont tous compris dans l'église du Saint-Sépulcre.

Pendant que l'on crucifiait Jésus, les soldats, les sénateurs et le peuple se moquaient de lui. Et ils lui disaient : « Si tu es le roi des » Juifs, sauve-toi toi-même. » (Luc, XXVIII, 39.)

Ces paroles injurieuses, que les Juifs vont proférer jusque sous la croix, sont la plus éclatante justification de celui qu'ils ont faussement accusé devant Pilate.

Ils avouent maintenant qu'il n'a jamais été question d'une royauté temporelle, car un roi cloué sur une croix est aussi incapable de se sauver que le dernier des hommes. « Il a sauvé les autres, disent-ils, » qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu. » Il ne s'agit plus d'impôt, ni de César ; ils révèlent maintenant le fond de leur pensée, la haine qu'ils portent au Christ, à l'élu de Dieu, et contredisent sur le Calvaire l'écriteau placé par Pilate sur la tête de *l'innocente victime*, pour indiquer à tous la cause de sa mort : « La » cause de sa condamnation, dit saint Marc, était marquée par cette » inscription : *Roi des Juifs*. » (XV, 26.)

Parlons maintenant de l'église du Saint-Sépulcre et des sanctuaires qu'elle renferme, qui ont rapport au crucifiement du Sauveur.

Il est infiniment pénible au pèlerin chrétien qui visite ces saints lieux de devoir être continuellement armé contre le doute, l'incrédulité et la discussion, au lieu de s'abandonner tout entier aux douces impressions de son âme ; comme le voyageur qui parcourt le désert, il doit porter cent fois la main à ses armes pour repousser les attaques incessantes des ennemis qui l'entourent. Les débris de vingt peuples, qui n'ont jamais quitté la ville sainte, se disputent depuis deux mille ans la possession d'un tombeau ; et des nouveaux venus, des hommes sans passé comme sans avenir, viennent chaque jour de l'Occident pour dire sans examen, sans étude, sans raison : « Ce tombeau, ce Calvaire, sont apocryphes. » Il est si facile d'être savant de la sorte qu'il faut peu s'étonner qu'il y en ait tant.

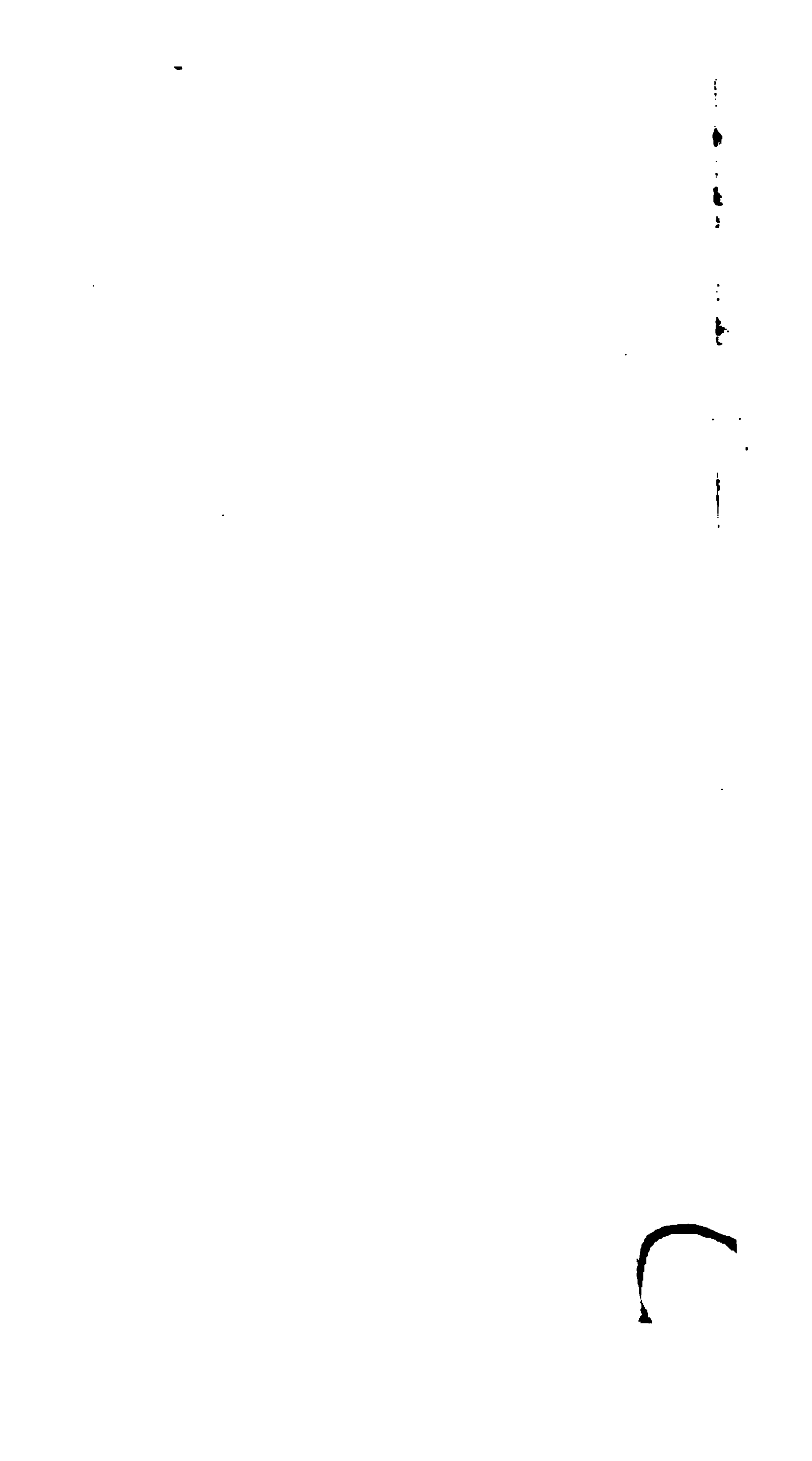
L'authenticité des Saints-Lieux est depuis longtemps établie; mais puisqu'on nie si souvent, il ne faut pas se lasser d'affirmer : il y a tant de gens qui oublient, ou qui croient que c'est parce que les hommes de foi n'ont pas de preuves qu'ils ne répondent point!

Que résulte-t-il du doute qu'on jette dans les esprits? Ce que nous voyons : l'indifférence pour les Saints-Lieux, leur abandon, et la perte successive de tous les sanctuaires.

Citons encore, à ce sujet, les belles paroles de M. de Chateaubriand.

« Les premiers voyageurs étaient bienheureux : ils n'étaient point obligés d'entrer dans toutes ces critiques; premièrement, parce qu'ils trouvaient dans leurs lecteurs la Religion, qui ne dispute jamais avec la vérité; secondement, parce que tout le monde était persuadé que le seul moyen de voir un pays tel qu'il est, c'est de le voir avec ses traditions et ses souvenirs. C'est en effet la Bible et l'Evangile à la main que l'on doit parcourir la Terre-Sainte. Si l'on veut y porter un esprit de contention et de chicane, la Judée ne vaut pas la peine qu'on l'aille chercher si loin. Que dirait-on d'un homme qui, parcourant la Grèce et l'Italie, ne s'occuperait qu'à contredire Homère et Virgile? Voilà pourtant comme on voyage aujourd'hui : effet sensible de notre amour-propre, qui veut nous faire passer pour habiles en nous rendant dédaigneux[1]. »

[1] *Itinéraire*, tom. II.



« Que ferai-je donc de Jésus? leur dit Pilate : Qu'il soit crucifié ! Le » gouverneur leur dit : Quel mal a-t-il fait ? Mais eux criaient encore » plus fort : Qu'il soit crucifié ! » (Matth., xxvii.) Tel est le peuple quand on a excité ses passions : que lui importent la justice, l'innocence ! C'est l'assassin Barabbas qui doit être délivré, et Jésus mis à mort. Pilate continue, et prend des termes de raillerie pour les désarmer. « Crucifierai-je votre roi ? » Les princes des prêtres se montrant toujours plus Romains que Pilate, répondent servilement : « Nous n'avons pas d'autre roi que César. » (Jean, xix, 15.)

Il s'élevait toujours de nouveaux cris : *Mort ! mort ! crucifiez-le !* (Jean, xix, 15) et ils devenaient de plus en plus menaçants. (Luc, xxiii, 23.) Enfin, Pilate *voulant satisfaire le peuple*, fit apporter de l'eau, et se lavant les mains, il dit : *Je suis innocent du sang de ce juste.* Et tout le peuple répondit : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.* Alors Pilate le leur abandonna pour être crucifié. (Matth., xxvii.)

« Lave tes mains, Pilate, elles sont teintes du sang innocent ! Tu l'as octroyé par faiblesse, tu n'es pas moins coupable que si tu l'avais sacrifié par méchanceté ! Les générations ont redit jusqu'à nous : Le juste a souffert sous Ponce-Pilate : *Passus est sub Pontio Pilato*[1] ! »

J'étais agenouillé au lieu même où fut rendu cet inique arrêt ; j'étais entouré des ruines du prétoire et du palais d'Hérode ; je me rappelais le châtiment et le désespoir d'Hérode et de Pilate ; je voyais le temple de Salomon détruit et une mosquée élevée à sa place : tout a disparu, le peuple juif, les princes des prêtres, les scribes, les sénateurs et les docteurs de la loi ; il n'y a plus ni autel, ni tribu, ni sacrificateur ; *le sang du juste est retombé* d'une manière terrible sur ce peuple coupable, dispersé aujourd'hui au milieu des nations et livré à leur mépris, tandis que des temples sont élevés par toute la

[1] M. Dupin, ibid., p. 108. — Voici, selon une antique tradition, quel aurait été l'arrêt de Pilate : « Jesum Nazarenum, seductorem gentis, contemptorem Cæsaris, et falsum Messiam, ut majorum suæ gentis testimonio probatum est, ducite ad communis supplicii locum, et cum ludibriis regiæ majestatis in medio duorum latronum cruci affigite. I, lictor, expedi cruces. »

« Conduisez au lieu ordinaire du supplice Jésus de Nazareth, séducteur du peuple, qui a méprisé l'autorité de César, et s'est faussement donné pour le Messie, suivant qu'il est prouvé par le témoignage des anciens de sa nation ; crucifiez-le entre deux voleurs, avec le titre dérisoire de roi. Va, licteur, prépare les croix. »

Il n'est pas probable que Pilate ait mis dans son arrêt les mots *falsum Messiam*. Il lui importait assez peu que Jésus fût un *vrai* ou un *faux* Messie pour en faire un des motifs de son jugement.

terre au *Fils de l'homme* qu'ils ont condamné à la mort au milieu de tant d'ignominies : et je me demandais comment il est encore possible de ne pas se dire comme le centurion de l'Evangile : *Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu!*

Résumons cette procédure. Jésus-Christ a été condamné à mort clandestinement comme *blasphémateur* par le Sanhédrin. Accusé immédiatement après de *sédition* par le même Sanhédrin au tribunal de Pilate, il est *jugé* innocent par le tétrarque de la Galilée et par le gouverneur romain; mais il est *condamné au fouet* pour fléchir ses accusateurs. Les Juifs, de plus en plus irrités par cet acte de condescendance, demandent sa mort à grands cris, et l'obtiennent par *intimidation*, sans que le premier, ou plutôt, le seul jugement de Pilate ait été rapporté : c'est-à-dire que la mort de Jésus-Christ, qui a racheté le genre humain, a été de la part des hommes l'acte le plus inique qui ait jamais été commis [1].

Le palais de Pilate, où se sont passées tant de scènes douloureuses de la passion de Notre-Sauveur, avait été converti en église par la piété des fidèles; aujourd'hui il appartient tout entier aux musulmans : on y trouve une caserne, des écuries et des ruines.

« Et Jésus portant sa croix alla au lieu appelé le Calvaire. »

De la maison de Pilate au sommet du Calvaire on compte environ 1320 pas : c'est là la *Voie Douloureuse*, dont voici les différentes stations [2].

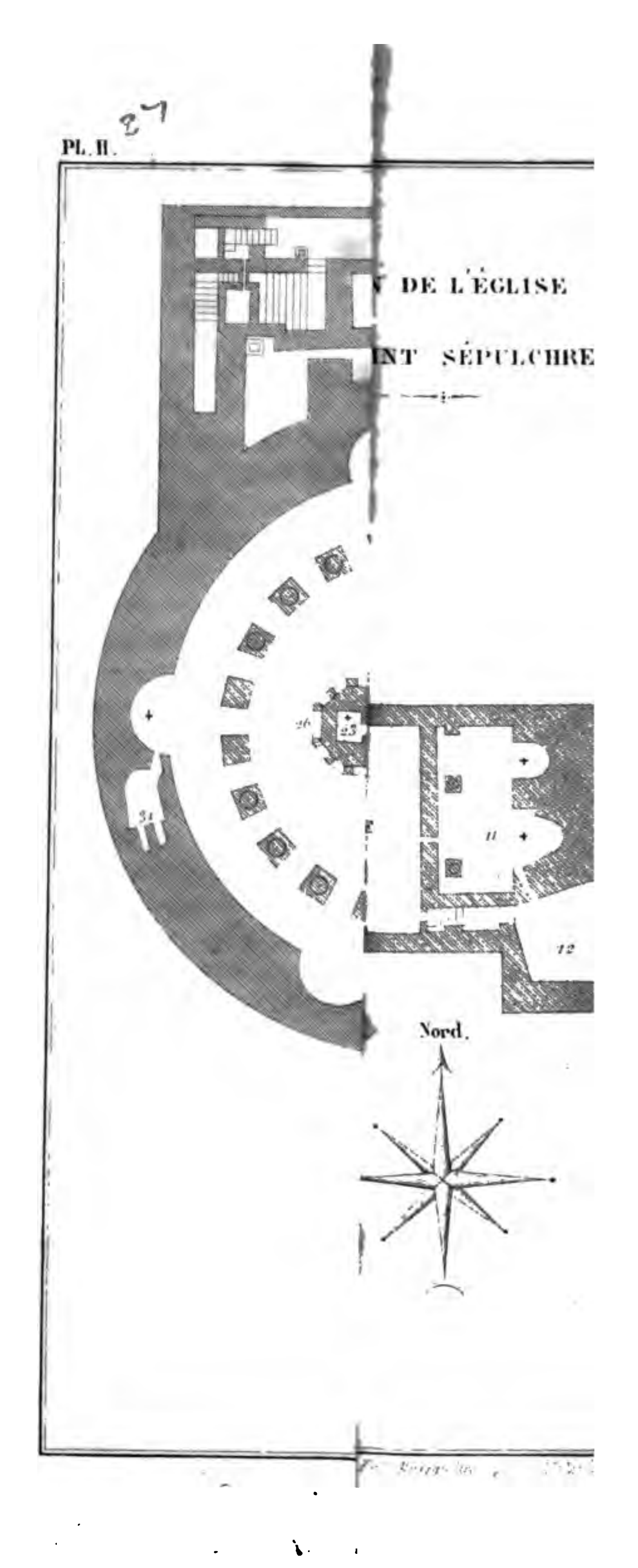
Jésus, suivi de ses accusateurs, de ses bourreaux et d'une grande foule de monde, passa sous l'arcade où il avait été montré au peuple; la rue, longue d'environ deux cents pas, est en pente, et descend jusqu'à la rencontre de celle qui vient de la porte de Damas, autrefois d'Ephraïm. Sur la gauche en descendant, on trouve le lieu où la Sainte Vierge, qui s'était tenue dans les environs du prétoire durant cette cruelle matinée, et qui voulait encore voir son fils pour la dernière fois, se plaça sur son passage, et tomba comme demi-morte.

Je ne connais rien de plus saisissant que cette rencontre. Il n'en est pas fait mention dans l'Evangile; mais tous les Pères en ont parlé, et il est du reste infiniment probable que la Sainte Vierge, que nous retrouvons sur le Calvaire, a suivi partout son divin fils. Il y

[1] Il s'est pourtant trouvé des écrivains qui, tout en plaignant l'aveuglement des Hébreux de ce qu'ils n'ont pas reconnu *un Dieu* dans Jésus, ont cherché à établir que, en tant *que citoyen*, il a été jugé d'après la loi et les formes existantes.

[2] Elles sont indiquées sur le Plan.

Pl. II.



Marc, seizième évêque de Jérusalem, commença la série des gentils : un décret d'Adrien frappait les chrétiens qui avaient appartenu au judaïsme. Nous retrouvons dans la Chronique d'Eusèbe les noms de quatorze évêques qui se succédèrent alors pendant cinquante ans jusqu'à l'épiscopat de saint Narcisse, qui fut un des présidents du concile de Césarée tenu en 195[1].

Admettre que tous ces évêques, qui, sans interruption, ont habité la sainte cité, ainsi que les fidèles confiés à leur soin, avaient perdu le souvenir du Calvaire, c'est non-seulement faire voir que l'on ne comprend pas le sentiment religieux, mais c'est rejeter l'évidence. Saint Narcisse calomnié se retira au désert ; pendant son exil volontaire, trois évêques gouvernèrent son église. On le croyait mort, lorsqu'on le vit rentrer à Jérusalem aux acclamations de tous ; mais comme il était trop âgé pour gouverner seul son église, Alexandre, évêque de Cappadoce, lui fut donné, avec le consentement de tous les évêques, pour coadjuteur[2]. Saint Alexandre, chargé de fers, mourut dans les prisons de Césarée, sous le règne de Décius, après avoir occupé pendant trente-neuf ans le siége de Jérusalem.

Nous voyons ensuite sur le mont Sion Mazabane, Hyménée qui enseigne l'Evangile à la légion Thébéenne commandée par saint Maurice, puis Zambda, Herman, et enfin Macaire qui était évêque de Jérusalem lorsque Constantin monta sur le trône. Une des premières pensées de l'empereur fut de retrouver le tombeau de Notre-Sauveur, si indignement profané par les païens, et de l'honorer autant qu'il avait été méprisé auparavant.

Mais ici laissons parler un témoin oculaire des travaux faits par Constantin : voici comment s'exprime Eusèbe : évêque de Césarée, qui a assisté à la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre.

« Il y avait longtemps que les impies, ou plutôt que les démons qui se servaient de leurs mains, avaient tâché d'abolir le monument d'où un ange, descendu du ciel et tout éclatant de lumière, avait roulé une pierre, et avait en même temps levé la pierre de l'incrédulité de dessus les cœurs durs et insensibles de ceux qui croyaient que le Sauveur était encore couché parmi les morts, quand il apprit aux femmes l'heureuse nouvelle de la résurrection. Ces impies et ces profanes s'étaient follement imaginé qu'ils enseveliraient la vérité de ce mystère sous le même amas de terres et de matières dont ils

[1] Eus., lib. V, cap. 12.
[2] Idem, lib. VI, cap. 10 et 11.

combleraient ce sacré tombeau. Y en ayant donc apporté une prodigieuse quantité, ils pavèrent la surface, et élevèrent au-dessus un tombeau propre à recevoir non les corps, mais les âmes. C'est ainsi que je parle d'une obscure caverne qu'ils bâtirent en l'honneur du démon de l'impureté sous le nom de Vénus. Ils y offrirent depuis d'exécrables sacrifices. Ces misérables n'avaient pas assez de sens pour juger qu'il n'est pas possible que le soleil tourne dans le ciel, et que l'on ne voie pas ses rayons de dessus la terre. La puissance du Sauveur avait déjà rempli la terre de son éclat, bien qu'elle éclairât les esprits, au lieu que le soleil n'éclaire que les corps. Cependant les desseins que les profanes et les impies ont faits contre la vérité ont réussi durant quelque temps, et il ne s'est trouvé ni gouverneur de province, ni général d'armée, ni empereur; enfin il ne s'est trouvé que le seul Constantin qui ait été capable de lever ce scandale, et d'abolir cette abomination. Ce prince si agréable à Dieu, et si fort rempli de son esprit, ne pouvant souffrir sans une extrême indignation qu'un lieu si saint eût été couvert d'ordures, et comme enseveli dans l'oubli par un effet de l'artifice des ennemis de la foi, commanda de le nettoyer, à dessein de le rendre le plus éclatant et le plus magnifique qu'il y eût sous le soleil. Il n'eut pas sitôt donné cet ordre que les édifices que la tromperie avait élevés, et que la superstition avait consacrés au culte des démons, furent rasés, et que ce culte fut aboli.

» L'empereur ne se contenta pas d'avoir abattu le temple de l'idole de l'impureté. Il en fit jeter fort loin les démolitions, et commanda même de creuser la terre qui avait été souillée par l'impiété des sacrifices, et de la porter ailleurs.

» Ces ordres n'eurent pas été sitôt exécutés, et on n'eut pas sitôt creusé jusqu'à l'ancienne hauteur de la terre, que l'on vit, contre toute sorte d'attente, le très-saint et très-auguste tombeau d'où le Sauveur était autrefois ressuscité; et l'on admira, dans la découverte de ce sanctuaire, la plus fidèle et la plus vive image que l'on eût jamais pu désirer du mystère de la glorieuse résurrection.

» Constantin donna à l'heure même les ordres nécessaires pour bâtir une magnifique église proche du lieu où était le Saint-Sépulcre, et ordonna aux gouverneurs des provinces de fournir les sommes dont on aurait besoin pour cet effet. Il écrivit pour le même sujet à l'évêque de Jérusalem, et appuya fortement par sa lettre la doctrine de la foi. »

Lettre de Constantin à Macaire, évêque de Jérusalem.

« La grâce que le Seigneur nous a faite est si extraordinaire et si admirable qu'il n'y a point de paroles qui la puissent dignement exprimer. En effet, qu'y a-t-il de si admirable que l'ordre de la Providence par lequel il a caché sous terre durant un si long espace de temps le monument de sa passion, jusqu'à ce que l'ennemi de la piété eût été vaincu, et que ses serviteurs eussent été mis en liberté? Il me semble que quand on assemblerait tout ce qu'il y a de savants et d'orateurs dans le monde, ils ne pourraient jamais rien dire qui approchât de la grandeur de ce miracle, parce qu'il est autant au-dessus de toute créance que la sagesse éternelle est au-dessus de la raison. C'est pourquoi je me propose d'exciter tous les peuples à embrasser la religion avec une ardeur égale à l'éclat des événements merveilleux par lesquels la vérité et la foi est confirmée de jour en jour. Je ne doute point que comme ce dessein là que j'ai est connu de tout le monde, vous ne soyez très-persuadé que je n'ai point de plus forte passion que d'embellir par de magnifiques bâtiments ce lieu qui, étant déjà saint, a été encore sanctifié par les marques de la passion du Sauveur, et qui a été déchargé par la volonté de Dieu, et par mes soins, du poids d'une idole dont il avait été chargé.

» Je remets à votre prudence de prendre les soins nécessaires pour faire en sorte que les édifices surpassent en grandeur et en beauté tout ce qu'il y a de beau et de grand au reste du monde. J'ai donné charge à notre très-cher Dracilien, vicaire des préfets du prétoire et gouverneur de la province, d'employer suivant vos ordres les plus excellents ouvriers à élever des murailles. Mandez-moi quels marbres et quelles colonnes vous désirez, afin que je les fasse conduire.

» Je serai bien aise de savoir si vous jugez à propos que l'église doive être lambrissée, ou non; car si elle doit être lambrissée, on y pourra mettre de l'or. Faites savoir au plus tôt aux officiers que je vous ai nommés, le nombre des ouvriers, et les sommes d'argent qui seront nécessaires, et les marbres, et les colonnes, et les ornements qui seront les plus beaux et les plus riches, afin que j'en sois promptement informé. Je prie Dieu, mon très-cher père, qu'il vous conserve. »

« Le projet contenu dans cette lettre, ajoute Eusèbe, fut suivi d'une prompte exécution, et l'on éleva incontinent après, proche

du Sépulcre du Sauveur, une nouvelle Jérusalem, vis-à-vis du lieu où avait été autrefois l'ancienne, dont Dieu avait permis la ruine en haine de l'impiété de ses habitants. L'empereur éleva contre elle un trophée pour conserver la mémoire de la victoire remportée par le Sauveur sur la mort que cette ville sacrilége lui avait fait souffrir. Cette église bâtie par Constantin est peut-être la nouvelle Jérusalem prédite par les prophètes, et honorée du témoignage des Livres saints. Le tombeau proche duquel l'ange avait autrefois annoncé le mystère de la résurrection fut avant toutes choses enrichi de divers ornements.

» La magnificence de l'empereur parut d'abord dans la beauté des colonnes et des autres ornements dont il fit embellir le monument de la résurrection de notre Maître.

» On allait de ce tombeau à une place de vaste étendue, pavée de belles pierres, et embellie de trois galeries élevées à trois des côtés.

» L'église fut bâtie au côté opposé au tombeau, et exposé à l'Orient. C'est un ouvrage admirable pour sa hauteur, sa longueur, et sa largeur. Le dedans était revêtu de marbre de diverses couleurs, et le dessous paré de pierres si polies et si bien jointes qu'elles ne cédaient guère au marbre en beauté. Le comble fut couvert de plomb, afin qu'il résistât plus aisément aux pluies de l'hiver. Le dedans fut lambrissé de menuiserie, et le lambris couvert d'un or qui jetait un merveilleux éclat dans toute l'église.

» Il y avait aux deux côtés de l'église deux galeries, une basse et une haute, de même longueur que l'église même, dont le dedans de la couverture était lambrissé et doré comme le reste. A l'endroit du portail et au dehors étaient soutenues de hautes colonnes, et au dedans elles n'étaient appuyées que sur des bases quarrées, embellies de quantité d'ornements. Il y avait trois portes du côté d'Orient.

» Vis-à-vis de ces trois portes était comme un hémisphère qui est la partie principale de tout l'édifice. Il était entouré d'autant de colonnes qu'il y a d'apôtres. Au haut de chaque colonne, il y avait de grandes corbeilles d'argent que l'empereur avait données en l'honneur de ces douze saints, et qu'il avait consacrées à Dieu.

» En sortant de l'église on trouvait une grande place, aux deux côtés de laquelle il y avait deux galeries, et au bout, la porte de la place qui répondait sur une autre place beaucoup plus grande où se tenait le marché, et d'où l'on découvrait avec admiration la beauté de tous ces bâtiments.

» Cette église si magnifique ayant été élevée pour servir de mo-

nument à la résurrection glorieuse du Sauveur, elle fut embellie de présents d'or, d'argent, et de pierres précieuses, dont je n'ai pas le loisir de décrire la multitude ni la beauté[1]. »

On peut voir dans le récit d'Eusèbe combien fut grande la joie des chrétiens lorsque le tombeau du Sauveur apparut à leurs yeux : il avait été si longtemps au pouvoir des païens qu'ils ne savaient pas dans quel état ils le retrouveraient.

On demandera sans doute comment ils firent pour reconnaître que c'était le sépulcre de Jésus-Christ. Je répondrai à ceux qui n'admettent pas que, pour une aussi sainte entreprise, ils étaient dirigés par l'esprit de Dieu, qu'ils avaient premièrement la tradition des fidèles; secondement, l'Evangile, qui dit que le monument dans lequel on mit Jésus-Christ était tout près du Calvaire (Jean, XIX, 41); troisièmement, qu'il n'y a aucun autre sépulcre autour de Golgotha, excepté celui qu'on appelle le tombeau de Joseph d'Arimathie, dont je parlerai dans le chapitre suivant; mais le tombeau de Joseph est plus éloigné du Calvaire, et il est à plusieurs niches, tandis que celui de Notre-Sauveur n'en avait qu'une. *C'était un sépulcre neuf dans lequel personne n'avait été mis.* (Jean, XIX, 41.) Il était neuf, non-seulement en ce sens que personne n'avait été mis dans la même cellule, ce qui n'avait jamais lieu chez les Juifs, mais parce qu'aucun autre sépulcre n'avait été creusé dans le même rocher; ainsi il était impossible de se méprendre sur le tombeau de Jésus-Christ.

Indépendamment de ces preuves, qui sont de toute évidence, nous avons les temples et les statues d'Adrien, qui, pendant 180 ans, ont marqué d'une manière si providentielle la place du Calvaire et du Saint-Sépulcre. Cette preuve est si forte qu'on n'a pu chercher à l'atténuer qu'en disant que les auteurs contemporains n'ont pas parlé de ce fait. Mais ceux qui ont renversé ces temples et ces statues, et qui nous en parlent avec tant de détails et de précision, n'étaient-ils pas des auteurs contemporains[2]?... On a dit aussi que ce fut sur la place où s'était trouvé l'ancien sanctuaire des

[1] Eusèbe, *Vie de Constantin*, liv. III, traduction de M. Cousin, président de la cour des monnaies, Paris, 1675.

[2] Voici comment en parle saint Jérôme, qui est venu en Palestine 50 ans après ces événements : Ab Adriani temporibus usque ad imperium Constantini, per annos circiter centum octoginta, in loco resurrectionis simulacrum Jovis, in crucis rupe, statua ex marmore Veneris a gentibus posita colebatur, existimantibus persecutionis auctoribus quod tollerent nobis fidem resurrectionis et crucis, si loca sancta per idola polluissent. (Hieron., *ad Paulin*, pag. 102. Bâle, 1537. *Epist. XIII.*)

Juifs qu'Adrien fit élever un temple à Jupiter *Capitolin* [1], ce qui serait loin de prouver qu'il n'en a pas élevé sur les sanctuaires des chrétiens. Mais si ce fait était vrai, il serait question de ce temple 170 ans après, lorsque Julien voulut rebâtir au même lieu le temple des Juifs.

La pieuse mère de Constantin s'était rendue elle-même à Jérusalem, malgré son grand âge (elle avait quatre-vingts ans), pour exécuter les ordres de son fils.

L'année 335 on célébra la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre, appelée *Martyrium* (témoignage), comme nous le voyons par les paroles de saint Cyrille, évêque de Jérusalem, qui douze ans après, prêchant dans le même lieu, disait : « Ce temple ne porte pas le nom d'église comme les autres, mais il est appelé Témoignage, comme le prophète l'avait prédit [2]. »

Il avait fallu six ans pour bâtir ce temple, et la dédicace en fut célébrée avec une pompe extraordinaire, au milieu d'un immense concours de fidèles et d'un grand nombre d'évêques alors réunis en concile à Jérusalem [3]. Eusèbe nous a donné, dans plusieurs de ses ouvrages, les détails les plus circonstanciés comme les plus authentiques sur tout ce qui se fit alors pour honorer les monuments de la passion de Notre-Seigneur [4].

D'autres auteurs non moins dignes de foi, qui ont vécu dans le même siècle, tels que Cyrille, évêque de Jérusalem, année 315 [5]; Théodoret, évêque de Cyr, 393 [6]; saint Jérôme, 331 [7], et plusieurs autres [8], ont tous confirmé les mêmes faits. Quand on peut s'appuyer sur de pareils témoignages, on peut aussi ne pas s'inquiéter de ces hommes qui viennent, après quinze siècles, apprendre aux habitants étonnés de Jérusalem qu'il n'y a plus ni Calvaire, ni Saint-Sépulcre; que le temps a tout emporté. Il faut pourtant que les traditions du chrétien à Jérusalem soient bien établies, pour que Gibbon ait été

[1] Munk, *Palestine*, p. 606.

[2] Saint Cyr. *Cat. XVI. Illum.*

[3] Arius a assisté à ce concile et à la dédicace de l'église; Athan. *Apol.*, 2; Sozom., l. 2, c. 25.

[4] Consulter ses ouvrages : *Vie de Constantin*, *Histoire de l'Eglise*, et *Description des villes et lieux de l'Ecriture sainte.*

[5] *Catéchèses*, 1-10-13.

[6] *Histoire ecclésiatique.*

[7] *Epître à Paulin et à Rufin.*

[8] Voir Socrate, Nicéphore, Sévère, Sozomène et l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.*

obligé d'en convenir. « Ils fixèrent, dit-il, par une tradition *non douteuse* la scène de chaque événement mémorable [1]. »

Si les chrétiens, avant Constantin, savaient où étaient ces saints lieux, ils s'en tenaient éloignés, ne voulant pas que l'on pût dire qu'ils y allaient adorer les statues de Vénus et de Jupiter.

Dans les fouilles qui furent faites autour du Calvaire, sainte Hélène retrouva la *vraie croix*, qui avait été jetée au bas de Golgotha et enfouie dans la terre avec tout ce qui avait servi au crucifiement, comme cela se pratiquait chez les Juifs. Sainte Hélène, après avoir consulté les souvenirs des habitants, ou plutôt inspirée du ciel [2], fit faire les recherches dans la partie orientale du Calvaire. Pendant ce temps, la pieuse impératrice était en prière, et s'agenouillant au même lieu, elle dit ces paroles : « Voici la place du combat, mais où donc gît le signe de la victoire? Je cherche l'étendard du salut et ne le trouve point. Quoi! je suis sur le trône, et la croix du Seigneur est couchée dans la poussière! Je demeure dans les palais, et l'instrument du triomphe du Christ est enseveli sous les ruines!... Comment me croirai-je rachetée, si le signe de la rédemption est célé à tous les yeux? Démon, esprit malheureux, c'est toi qui caches la puissante épée qui t'a frappé; mais Isaac a bien su débarrasser des sources que des étrangers avaient obstruées, et n'a pas permis qu'elles demeurassent dans l'oubli; qu'on enlève donc ces ruines, afin que la source de vie apparaisse, qu'on mette au grand jour le cimeterre qui a coupé la tête au véritable Goliath; que le sein de la terre s'ouvre afin que l'instrument du salut brille à tous les yeux! Père du mensonge, tu nous caches le bois très-saint dans l'espoir de nous vaincre encore; mais Marie t'a abattu, elle a donné le jour au triomphateur, et, sans cesser d'être vierge, elle est devenue mère de celui qui t'a subjugué du haut de la croix. Tu seras vaincu de même aujourd'hui, et une autre femme dévoilera tes embûches [3]. »

Les ouvriers, qui travaillaient avec une sainte ardeur, trouvèrent enfin, au fond d'une grotte profonde, trois croix, le titre, la lance et les clous. Mais le titre était détaché et on ne pouvait reconnaître la croix du Sauveur : sainte Hélène consulta l'évêque Macaire, qui ordonna des prières publiques pour obtenir de Dieu qu'il fît connaître la vraie croix.

[1] Gibbon, tom. IV, pag. 101.

[2] Voir Eusèbe. *Hist. ecclésiast.*, liv. x, chap. 7; Nicéphore, liv. VIII, ch. 29.

[3] Ambr., *Concion. in obitu Theodosii Sen.*, Aug., n. 43.

« Dans ce temps-là, dit Rufin, il y avait à Jérusalem une femme connue de la ville entière, gravement malade, et réduite à la dernière extrémité. Ce fut vers sa maison que s'acheminèrent l'évêque et l'impératrice avec les croix nouvellement trouvées. S'approchant du lit de la moribonde, Macaire s'agenouilla et s'écria : « Dieu tout-puissant, qui avez daigné sauver le genre humain par le supplice de la croix qu'a enduré votre Fils unique, et qui avez allumé dans le cœur de votre servante l'ardent désir de retrouver l'instrument sacré auquel le salut du monde a été suspendu, faites-nous connaître d'une manière évidente laquelle de ces trois croix a servi au triomphe du Sauveur, et permettez que la femme expirante ici couchée revienne à la vie des portes de la mort aussitôt que le bois salutaire l'aura touchée [1]. »

Le saint évêque fit toucher alors successivement les trois croix à la malade; à l'attouchement de la dernière, la malade fut instantanément guérie, de telle sorte qu'elle se mit à parcourir sa maison à la vue des assistants, louant et glorifiant le Seigneur, aussi forte et robuste que si jamais elle n'eût été souffrante.

Le même jour, saint Macaire rencontra un mort qu'une grande foule de monde accompagnait au cimetière; il fit arrêter ceux qui le portaient, et toucha inutilement le cadavre avec deux des croix. Aussitôt qu'on eut approché celle du Sauveur, le mort ressuscita [2].

Sainte Hélène envoya une partie de la vraie croix à son fils, qui la reçut à Constantinople avec beaucoup de respect, et la fit porter devant lui à la guerre; une autre fut envoyée à Rome pour l'église qu'elle y fonda sous le nom de *Sainte-Croix de Jérusalem*, où elle se trouve encore aujourd'hui avec le titre qui avait été placé sur la croix du Sauveur [3].

La plus grande partie de la vraie croix demeura à Jérusalem dans l'église de la *Résurrection* ou du Saint-Sépulcre, qu'on appelle aussi

[1] Rufinus, *Additamenta ad Hist. Eusebii*, cap. 3.

[2] Parmi les preuves nombreuses que nous avons de la manière dont se fit l'invention de la sainte croix, et des miracles qui l'ont accompagnée, j'indiquerai le témoignage de trois auteurs contemporains de cet événement : une lettre de saint Cyrille, évêque de Jérusalem, à l'empereur Constance, fils de Constantin-le-Grand; un passage de la Chronique d'Eusèbe, évêque de Césarée, et un autre où il rappelle les miracles qui ont eu lieu de son temps au tombeau du Sauveur et au Calvaire. (Montfauçon, *Pr. ad Euseb. Comm. in Psal.*, c. 3, n. 6); et une *Lettre* du pape Eusèbe rapportée par Gratien, *de Consecrat.* dist. 3. Voyez également saint Paulin, *Epist.* 31, Tillemont, tom. VII, p. 5, etc.

[3] Juste-Lipse, l. *de Cruce*, Bozius, *de Cruce*, lib. I, cap. 2. L'inscription est en lettres rouges sur du bois blanchi, mais elle n'est plus entière.

basilique de la Sainte-Croix, et elle fut confiée à la garde de l'évêque Macaire.

Sous le règne d'Héraclius, Cosroès II s'empara de la ville sainte, pilla les églises et emporta la croix du Sauveur.

Après dix ans de revers, Héraclius battit le roi de Perse, délivra les chrétiens emmenés en captivité, et obligea le successeur de Cosroès à rendre la vraie croix, que l'empereur ramena à Jérusalem comme le plus beau trophée de ses victoires. Il la porta lui-même sur ses épaules jusque sur le Calvaire, à travers les rues de Jérusalem, ayant les pieds nus, suivi de ses soldats et d'un peuple immense, qui répandaient des larmes de joie. Ce fut là l'origine de la fête de l'Exaltation de la sainte croix que l'Eglise célèbre encore aujourd'hui.

L'année 1099, lorsque les croisés entrèrent à Jérusalem, un de leurs premiers soins fut de s'enquérir du bois sacré. Les chrétiens enfermés dans la ville l'avaient dérobé aux regards des musulmans. Son aspect excita les plus vifs transports parmi les pèlerins. « *De cette chose*, dit une vieille chronique, *furent les chrétiens si joyeux, comme s'ils eussent vu le corps de Jésus-Christ pendu dessus icelle* [1]. »

Peu après, nous voyons les guerriers chrétiens sortir de Jérusalem ayant à leur tête le patriarche Arnould, qui portait la sainte croix : ce fut ainsi qu'ils marchèrent contre le calife du Caire qui s'avançait vers Ascalon. Ils la portèrent depuis dans un grand nombre de batailles.

A la désastreuse journée d'Hittin [2], la sainte croix tomba au pouvoir de Saladin. Elle était portée par l'évêque de Ptolémaïde, qui, blessé mortellement, la laissa à l'évêque de Lydda; celui-ci fut pris, ainsi que le roi et tous ceux qui la défendaient. Un auteur musulman raconte ainsi ce malheur. « La grande croix fut prise avant le roi, et beaucoup d'*impies* (de chrétiens) se firent tuer autour d'elle. Quand on la tenait levée, les infidèles fléchissaient le genou et inclinaient la tête. Ils disent que c'est le véritable bois où fut attaché le Dieu qu'ils adorent. Ils l'avaient enrichie d'or fin et de pierres brillantes; ils la portaient les jours de grande solennité, et lorsque leurs prêtres et leurs évêques la montraient au peuple, tous s'inclinaient avec respect. Ils regardaient comme leur premier devoir de la défendre; la prise de cette croix leur fut plus douloureuse que la captivité de leur roi; rien ne put les consoler de cette perte [3]. »

[1] Michaud, *Hist. des croisades*, tom. I, liv. IV.
[2] Voir ci-après chapitre XXXVI.
[3] Emad-Eddin, *Bibl. des croisades*, tom. IV, p. 195.

Elle ne fut rendue aux chrétiens que trente-deux ans après, à la prise de Damiette.

Déjà plusieurs fragments en avaient été détachés, et depuis ce moment elle a été divisée à l'infini; de sorte qu'on en trouve aujourd'hui des parcelles dans tous les pays du monde.

Indépendamment du fragment qui est à Rome, dont j'ai déjà parlé, et de celui de Constantinople, nous voyons dans l'*Histoire de la Norwège par Torféus* que le roi Sigurd demanda et obtint, pour prix des services qu'il rendit aux croisés au siége de Sidon avec ses 10,000 Norwégiens, un morceau de la vraie croix, qu'à son retour dans sa patrie il déposa dans la ville de Konghell. Valdemar III, roi de Danemark, en obtint aussi un fragment du pape Urbain V, à condition qu'il marcherait à la délivrance des Saints-Lieux. Plusieurs autres morceaux nous sont venus en Europe par Constantinople. Celui de Constantin échut à Dandolo, qui en fit présent à la république de Venise; Philippe-Auguste en apporta un en France, qui fut conservé dans la Sainte-Chapelle jusqu'en 1791, puis à Saint-Denis, où il retourna après avoir échappé à un comité de la Convention en 1793. Un autre a été enlevé d'une manière assez curieuse à la prise de Constantinople, par l'abbé Martin, du monastère de Paris dans la Haute-Alsace, et apporté dans ce couvent [1]. Dans la suite il a été partagé entre plusieurs abbayes de l'Alsace [2].

Quant aux clous qui ont été trouvés avec la vraie croix, il y en a un à Monza, un autre à Rome : on sait d'une manière moins certaine ce que les autres sont devenus [3].

Mais revenons à notre sujet.

[1] Voyez Gunther, *Histoire de la prise de Constantinople par les Latins*, tom. IV, pag. 1.

[2] Monast. Parisiens. Lucellen. Chron. Alsat. Caspar. Mercklin append. Alsat.; *Ursprung dess Gotts-hauses Lützel durch Bernard Buchinger, Bruntraut* 1663, pag. 96.

[3] Des hommes aussi malveillants que peu instruits, pour se moquer de la piété des fidèles, se sont plu à multiplier indéfiniment ces saintes reliques afin de détruire leur authenticité; Calvin entre autres compte quatorze ou quinze *vrais clous*, parmi lesquels il y en a plusieurs dont on n'a jamais entendu parler. Au reste, les catholiques eux-mêmes les ont multipliés, mais voici de quelle manière. On limait les *vrais clous*, et on en faisait d'autres pareils aux premiers, en y mêlant un peu de cette limaille : plusieurs villes s'estimaient heureuses d'en avoir, sachant fort bien comment ils avaient été faits. On peut voir que le vrai clou de Rome n'a plus de pointe : elle a été limée de la sorte. Saint Charles Borromée, qui en fait de reliques était d'une grande sévérité, ne s'est pas fait scrupule de distribuer des clous semblables à celui de Milan, après qu'ils l'avaient touché : ce fut un de ceux-là qu'il donna à Philippe II. (Consulter Grégoire de Tours, liv. I, *De glor. martyrum*. Théodoret, liv. II, c. 18. *Hist. eccl.*)

M. de Chateaubriand, tout en rapportant les preuves les plus irrécusables en faveur des Saints-Lieux, puisées dans les ouvrages des anciens pèlerins, s'exprime ainsi :

« Parmi ces travaux, j'aurais choisi de préférence ceux des voyageurs protestants, à cause de l'esprit du siècle : nous sommes toujours prêts à rejeter aujourd'hui ce que nous croyons sortir d'une source trop religieuse. Malheureusement, je n'ai rien trouvé de satisfaisant sur le Saint-Sépulcre dans Pococke, Shaw, Maundrell, Hasselquist et quelques autres[1]. »

Ce n'est pas notre faute si ces messieurs, ainsi que d'autres voyageurs beaucoup plus modernes, ont de la dévotion pour tout autre chose. On sait que *toutes* les communions chrétiennes avaient des représentants sur le théâtre de notre rédemption, excepté les Protestants; depuis peu d'années ils ont envoyé un évêque à Jérusalem : on pourrait croire que ce fut pour réparer un ancien oubli, et s'unir à tous les autres pour vénérer les Saints-Lieux ; nous verrons que *c'est au contraire pour séduire les catholiques qui les vénèrent.*

En attendant, c'est une véritable satisfaction pour nous de pouvoir dire que nous sommes plus heureux que M. de Chateaubriand : nous allons citer des témoignages que l'esprit du siècle récusera difficilement, à moins de récuser en même temps la science et la loyauté.

Voici d'abord un passage de M. le Dr de Schubert, qu'on ne trouvera pas trop long à raison de son intérêt.

« Tandis que nous nous tenions en face de l'église, la conversation s'engagea entre moi et un ami qui m'avait accompagné, sur les choses tant anciennes que nouvelles qui sont dignes de remarque dans l'église du Saint-Sépulcre, et sur l'emplacement du sépulcre de Jésus-Christ.

» Dans cette partie-ci de la relation de mon voyage, il me paraît nécessaire de m'entendre avec mes lecteurs sur l'importance historique de cette église.

» Une circonstance sur laquelle se fondait principalement le doute qu'il fallût chercher l'emplacement de Golgotha et du Saint-Sépulcre là où la dévotion des chrétiens les vénéra plus tard, était que ces lieux se seraient trouvés dans l'intérieur des murs de la ville, ce qui eût été en contradiction évidente avec l'Ecriture, comme avec la disposition et les usages de la capitale des Juifs. Cette difficulté a été

[1] *Itinéraire*, tom. II, part. IV.

levée par les recherches sur la situation et la circonférence des murs de la ville au temps de Jésus-Christ; car, par ces recherches, il a été démontré que le mur d'alors ne se dirigeait pas de la citadelle de David vers l'ouest, comme l'enceinte actuelle, mais de l'angle oriental de la citadelle contre le nord-est, puis du côté du nord, et enfin vers la porte actuelle de Damas [1]. D'après cette ancienne délimitation de la ville, tout cet angle occidental, qui paraît à l'œil comme une adjonction si contraire à la symétrie, et dans lequel se trouvent le couvent latin, la plus grande partie du couvent grec et l'église du Saint-Sépulcre, est en dehors des anciens murs, dont on remarque des restes incontestables près de la porte Judiciaire. Cette partie de la ville actuelle, dans laquelle, déjà du temps de Jésus-Christ, il y avait des maisons isolées de la nouvelle ville (Bezetha), qui étaient entourées de jardins, fut sans aucun doute, dans la suite, sous le règne de Claude, et par les soins d'Agrippa I, entourée d'un mur (qui était la troisième enceinte); ce changement de l'ancien contour de la ville n'eut lieu cependant que près de dix ans après le crucifiement de Jésus-Christ [2].

» Indépendamment de ces preuves purement négatives, qui écartent le doute, il y en a encore d'autres positives, qui constatent l'authenticité du Saint-Sépulcre et du Calvaire.

» L'amour, qui a des yeux si attentifs et si clairvoyants pour découvrir les vestiges du bien-aimé, eut bientôt reconnu et retrouvé l'emplacement du Golgotha, même au milieu des ruines, après la destruction de Jérusalem par Titus. Le petit troupeau intimidé des disciples, comme avec les ailes de la colombe « qui connaît le chemin de la patrie, » visita maintes fois ce lieu sanctifié, et y célébra le souvenir de la plus grande des victoires.

» L'empereur Adrien, qui avait une intelligence si cultivée (mais la haute culture ne protège point contre le mauvais vouloir envers la simplicité du christianisme), voulant mettre un terme aux pèlerinages que les Nazaréens faisaient au Golgotha, qui appartenait alors à *Ælia Capitolina*, fit bâtir, soixante ans après la destruction de Jérusalem, un temple de Vénus à l'endroit où Jésus avait été crucifié; au-dessus du rocher dans lequel avait été taillé le Saint-

[1] M. de Schubert renvoie au *Plan* qui accompagne son ouvrage: nous renvoyons au nôtre, qui y est parfaitement conforme, et qui est fait d'après un autre auteur protestant, M. le Dr Schultz. Un seul coup d'œil sur le plan fera comprendre toutes ces indications.

[2] K. von Raumer, pages 356 et 357, et particulièrement la note 237 de la 2me édition.

Sépulcre s'élevait une statue de Jupiter [1]. Les impuretés du culte de Vénus avaient sans doute éloigné les colombes du désert, habituées à l'air pur du ciel; cependant, cette fois encore, comme cela arrive si souvent, ce fut la haine au lieu de l'amour qui prépara les voies. Deux siècles s'étaient à peine écoulés (c'était l'année 326 après Jésus-Christ), lorsque l'impératrice Hélène, faisant son pèlerinage et étant à Jérusalem [2] avec des pleins pouvoirs pour exécuter la volonté de son fils, l'empereur Constantin, chercha ces saints lieux pour les consacrer par des temples chrétiens; alors ce furent précisément les restes de ces temples païens qui donnèrent des indices certains pour la direction des fouilles. Lorsqu'après avoir enlevé les décombres, on trouva, au pied du rocher de Golgotha, la grotte du Saint-Sépulcre exactement comme l'avait dépeinte les récits des anciens âges; lorsqu'elle fut purifiée au milieu des chants de triomphe des chrétiens, et consacrée de nouveau comme lieu de dévotion, alors l'architecture chrétienne se montra, pour sa première œuvre, pleine d'une juvénile beauté [3]. »

Ainsi s'exprime M. de Schubert. Un autre protestant, M. le Dr Schultz, après avoir fait les études les plus approfondies sur la topographie et l'histoire de Jérusalem, est amené à cette conclusion : « Si vous vouliez connaître mon sentiment, je dois dire que la tradition sur l'emplacement du Saint-Sépulcre, d'après les circonstances que je viens de développer, me paraît digne de foi, et, comme tout porte du moins à me le faire croire, que l'église du Saint-Sépulcre marque la place qui s'appelait le Golgotha [4]. » Je reviendrai sur les preuves apportées par M. Schultz en parlant de l'enceinte qu'avait Jérusalem du temps de Jésus-Christ.

Il faut lire dans les auteurs contemporains la joie des fidèles en voyant, après tant d'années de souffrances et d'humiliations, un temple si beau dédié à leur Dieu sur la montagne même où Jésus avait expiré dans les ignominies de la croix. Leurs yeux n'étaient pas accoutumés à tant de splendeur : le marbre, les pierres éclatantes, l'or et les colonnades, rien ne fut épargné pour embellir des lieux si chers.

La dédicace de ce temple dura huit jours, et les cantiques qu'on fera entendre sous ses voûtes sacrées n'auront plus de fin.

[1] Hieron. (*ep. ad Paulin*. Ed. Vallars. I, 321.) Rufini *Hist. eccles.*, 1, 7; M. v. Raumer, p. 297.

[2] Théodoret 1, 18, Raumer *in der anm.* 60 a.

[3] G. v. Schubert, *Reise in das Morgenland*, 2me vol. p. 502 et suiv.

[4] *Jérusalem*, p. 100.

Sainte Hélène fit construire, suivant quelques historiens [1], un grand nombre d'églises en Palestine ; Eusèbe n'en nomme que six [2].

Ce fut l'an 614 que l'armée de Cosroës, renforcée par 26,000 Juifs qui ne respiraient que la vengeance, s'empara de Jérusalem : on dit que 90,000 chrétiens perdirent la vie dans cette occasion. L'église du Saint-Sépulcre fut entièrement ravagée, et la vraie croix enlevée, comme nous l'avons dit ailleurs.

Cosroës périt de la main de Siroës son fils, qui fut contraint de rendre la vraie croix et la paix aux chrétiens. L'église du Saint-Sépulcre fut rétablie dans son ancienne magnificence : c'est la même qui fut visitée par l'évêque Arculfe, et dont Adamannus nous a laissé la description [3].

Le calife Omar devint maître de Jérusalem en 636 ; cependant il permit aux chrétiens l'exercice de leur culte, mais seulement dans l'intérieur de leurs églises ; ils jouirent de cette faculté pendant près de quatre siècles, et ils ne crurent pas la payer trop cher par les avanies auxquelles ils étaient continuellement exposés.

Pendant le neuvième siècle, nous voyons Aaron-el-Réchid envoyer solennellement à Charlemagne les clefs du Saint-Sépulcre et de la ville sainte.

Mais Hakem, le cruel et insensé calife qui se faisait passer pour un dieu, vint dévaster le Calvaire vers l'année 1008, et l'église du Saint-Sépulcre ne fut rebâtie que trente-sept ans après, sous l'empereur grec Constantin IX, surnommé *Monomaque*. Nous avons vu que le premier destructeur de cette église fut mis à mort par son fils ; Hakem périt à la suite d'un complot organisé par sa sœur.

Tous les malheurs de la ville sainte ne la rendaient que plus vénérable aux fidèles, et les pèlerins affluaient de toutes les parties de la terre : « Le peuple fidèle était semblable, dit Guillaume de Tyr, à un malade dont les douleurs s'apaisent ou s'augmentent selon que le ciel est serein ou chargé d'orage [4]. »

Enfin les croisés entrèrent à Jérusalem le 15 juillet 1099, et aussitôt Godefroy, suivi de trois serviteurs, se rendit sans armes et les pieds nus au tombeau de Notre-Sauveur. Les guerriers chrétiens imitèrent bientôt son exemple. « Lorsque l'armée chrétienne fut ainsi réunie autour du saint tombeau, la nuit commençait à tomber. Le

[1] Voir à la fin du volume la liste que nous en a donnée Nicéphore, Note C.

[2] Eusebius *in Oratione de laudibus Constantini.*

[3] Adamannus, *De locis sanctis.*

[4] Guil. de Tyr, liv. I, ch. 3.

silence régnait sur les places publiques et sur les remparts ; on n'entendait plus dans la ville sainte que les cantiques de la pénitence, et ces paroles d'Isaïe : *Vous qui aimez Jérusalem, réjouissez-vous avec elle*[1].»

Cette même église existait encore au commencement de ce siècle. Cependant, nous voyons dans la Chronique de Guillaume de Tyr qu'elle fut agrandie, et qu'on enferma dans son enceinte des sanctuaires qui jusque-là avaient été en dehors[2]. Nous lisons aussi dans une relation contemporaine qu'il y avait en dehors de l'église « un moustier que l'on apelle *S. Jaque des Jacopins*, et une chapelle que en apeloit *Seinte-Trinité*. Cele chapelle si estoit mout grans, car on y espousoit toutes les fames de la cité. Et là estoit li fons où en baptizoit touz les enfans de la cité. Et cele chapelle si estoit tenant au sepucre[3]. »

Un siècle ne s'était pas écoulé que la ville sainte était retombée dans les mains des infidèles. Saladin fit son entrée triomphante à Jérusalem au commencement d'octobre 1187, et les chrétiens, au nombre de cent mille, après avoir arrosé de leurs larmes le Saint-Sépulcre, le Calvaire, les rues de Jérusalem qu'ils ne devaient plus revoir, sortirent de la ville : un auteur arabe dit que les larmes coulaient de leurs yeux *comme les pluies descendent des nuages*. Les croix furent abattues, traînées dans les rues, les cloches brisées, toutes les églises converties en mosquées, excepté celle du Saint-Sépulcre ; quatre prêtres latins seulement eurent la faculté de demeurer pour desservir cette église rachetée par les Syriens. « Quelques zélés musulmans, dit Emad-eddin, avaient conseillé à Saladin de détruire cette église, prétendant qu'une fois que le tombeau du Messie serait comblé et que la charrue aurait passé sur le sol de l'église, il n'y aurait plus de motif pour les chrétiens d'y venir en pèlerinage ; mais d'autres jugèrent plus convenable d'épargner ce monument religieux, parce que ce n'était pas l'église, mais le Calvaire et le tombeau qui excitaient la dévotion des chrétiens, et que, *lors même que la terre eût été jointe au ciel*, les nations chrétiennes n'auraient pas cessé d'affluer à Jérusalem. Ils firent observer que lorsque le calife Omar, dans le premier siècle de l'islamisme, se rendit maître de la ville sainte, il permit aux chrétiens d'y demeurer, et respecta l'église du Saint-Sépulcre[4]. »

[1] Michaud. *Hist. des crois.*, tom. I, suite du liv. IV.
[2] Guil. de Tyr, liv. 8.
[3] *Assises de Jérusalem*, tom. II.
[4] *Bibl. des croisades*, 4me part. p. 214.

Voilà donc ce que les musulmans pensaient de nos sanctuaires il y a sept siècles; et aujourd'hui il se trouve des chrétiens plus mécréants que ces infidèles, qui font passer la charrue de leur scepticisme sur les lieux saints respectés par les califes[1].

Vers le milieu du treizième siècle, les chrétiens, profitant des discordes des musulmans, étaient rentrés à Jérusalem; ils en relevaient les murs, réparaient les églises, et bénissaient le ciel de cette faveur inattendue. Mais une horde de Barbares, chassés de leur territoire par les Mogols, vinrent plonger la ville sainte dans le deuil et la désolation : les Karismiens (1243) commirent plus de profanations dans l'église du Saint-Sépulcre qu'on n'en avait vu aux plus mauvais jours marqués par la colère de Dieu[2].

Cependant l'église elle-même fut conservée, et subsista, à travers plusieurs siècles de calamités, jusqu'en 1808, qu'elle fut en grande partie détruite par les flammes.

J'ai retrouvé dans le couvent de Saint-Jean, aux environs de Jérusalem, le P. Trifone Lopez, qui est en Palestine depuis quarante-quatre ans; il a été témoin de l'incendie, et il m'en a raconté plusieurs circonstances. Pendant son récit, de grosses larmes se voyaient sur le bord de ses paupières.

Le R. P. de Géramb ayant publié une relation complète de ce malheureux événement, faite par un témoin oculaire, je n'en citerai que ce peu de mots :

« Le feu a commencé pendant la nuit du 11 au 12 octobre 1808, dans la chapelle des Arméniens, sur une des galeries de l'église. Le sacristain des PP. Franciscains, chargé du soin des lampes pendant la nuit, s'en aperçut le premier, et appela au secours. Mais le feu avait déjà fait de tels progrès, il trouvait tant d'aliments, et les moyens de le combattre étaient si imparfaits, qu'il fallut dès le commencement renoncer à l'espoir de sauver un édifice pour lequel nous aurions exposé cent fois notre vie. Au bout de deux heures, le dôme s'écroula au-dessus du Saint-Sépulcre, entraînant les galeries, une partie des murs, et écrasant les colonnes et les chapelles qui l'en-

[1] Consultez pour les documents de ce siècle et du siècle précédent Baronius, tom. XII, an. 1187, num. 7 et 9; — Saint Antonin, *Hist.* 2 part. tit. 16.

[2] Guillaume de Nangis dit que la Terre-Sainte fut envahie *par une maniere de gens qu'on appelle Gressains*. Alors, continue-t-il, fu la prophecie David accomplie qui dist : Une gens viendront en ton héritage, ton temple gasteront de sang et de vilaines ordures, tes gens occiront et abandonneront aulx oiseaulx et aulx bestes, le sang espandront autour Jerusalem en si grant abondance comme une riviere. (Voir *Les Gestes de saint Louis* et l'*Hist.* de Matthieu Paris.)

touraient. On ne devint maître de l'incendie que longtemps après; personne n'a péri. Voici ce qui a été sauvé : presque toute la façade, telle qu'on la voit aujourd'hui; la pierre de l'Onction; le Saint-Sépulcre : on a retrouvé dans cette chapelle jusqu'à un tableau peint sur toile; la chapelle de l'Ange est demeurée presque intacte; celle de Sainte-Marie-Magdeleine, la sacristie et le couvent des Franciscains. L'incendie ne s'est étendu que sur la moitié du Calvaire; le lieu du crucifiement et le petit oratoire de Notre-Dame-des-Douleurs ont été épargnés, ainsi que les deux chapelles souterraines de sainte Hélène, de l'Invention de la sainte Croix, celles de l'Impropère et de la Division des vêtements [1]. »

Ce déplorable événement a été attribué à la malveillance, et on a accusé les Grecs et les Arméniens. Ce qui est certain, c'est qu'avant l'incendie les Arméniens n'avaient aucun droit dans l'église du Saint-Sépulcre; qu'ils ne possédaient qu'une chapelle qui menaçait ruine, et qu'ils sollicitaient depuis longtemps l'autorisation de la reconstruire, autorisation que la Porte leur avait constamment refusée; qu'ils ont beaucoup gagné à cet incendie, et que le feu a commencé dans leur chapelle, d'où il s'est communiqué à tout l'édifice. Les Grecs eux-mêmes rejettent l'odieux de ce crime sur les Arméniens [2].

Quant aux Grecs, voici comment en parle un écrivain consciencieux et parfaitement informé. « Le 12 octobre 1808, *le feu est mis à dessein par les Grecs* à la grande coupole du Saint-Sépulcre. Ils savaient que les ressources de Terre-Sainte étaient fort réduites en ce moment, qu'elle ne pourrait en entreprendre la reconstruction, et qu'eux, en s'en chargeant, pourraient faire valoir à la copropriété des prétentions qui n'avaient jamais été admises. On sait comment l'incendie dévora toute la partie du temple occupé par ces audacieux profanateurs, et comment il respecta, à la grande admiration de tous, les autres parties appartenant à nos religieux surpris et consternés; on eût dit d'un jugement du feu, ménagé par le Christ, sur les légitimes gardiens de son tombeau [3]. »

Les catholiques ont immensément perdu à cet incendie. Les Pères de Terre-Sainte, oubliés de l'Europe, ne purent relever l'église du Saint-Sépulcre. La Porte, foulant aux pieds toutes les règles de l'équité, accorda aux Grecs la permission de restaurer l'antique

[1] *Pèlerinage*, tom. I, *lettre* 16me.
[2] *Description de la ville sainte*, Moscou, 1837.
[3] Eug. Boré, *Question des Lieux-Saints*.

église de Sainte-Hélène, qui ne leur avait jamais appartenu. L'ambassadeur de France, le général Sébastiani, contrairement aux traditions de tous ses prédécesseurs, abandonna cette noble cause des Saints-Lieux placée sous sa sauve-garde, et ne sut pas défendre des droits sacrés et imprescriptibles. Les ruines fumantes de l'édifice le plus vénéré de la catholicité furent abandonnées à un maçon grec qui les profana par des restaurations de mauvais goût, et détruisit ce qui avait été respecté par les flammes, c'est-à-dire, le monument du Saint-Sépulcre, afin de pouvoir y mettre des inscriptions grecques, comme sceau de leur prétendu droit de propriété. L'église actuelle, rebâtie sur les fondements de l'ancienne, est loin de l'égaler en beauté ; mais peu importe le travail des hommes : ce que nous venons chercher, c'est le souvenir de celui qui remplit le monde de son nom, et qui, pour expier des fautes dont il était innocent, s'est livré lui-même entre les mains des bourreaux : c'est ici le lieu de son supplice, entrons avec un saint recueillement.

Tout ce qui a été épargné par l'incendie est évidemment de style byzantin, notamment les deux portes d'entrée ; celle de droite est murée aujourd'hui.

Nous nous rendrons d'abord dans la partie septentrionale de l'édifice, dans la chapelle catholique, où nous allons commencer notre pieux pèlerinage[1]. Tous les jours après complies, les Pères de Terre-Sainte font une procession solennelle aux différents sanctuaires dans l'ordre suivant.

La chapelle de la Sainte-Vierge, dite de *l'Apparition*, est la petite église des Franciscains où ils font leurs offices ; le maître-autel est appelé de l'Apparition, parce qu'on croit que ce fut là que Notre-Seigneur apparut à la sainte Vierge après la résurrection.

Le petit autel collatéral de droite s'appelle de *la Sainte-Croix*, parce qu'on y conservait une partie considérable de la croix de Notre-Sauveur ; cette partie là a été perdue pendant les temps de persécution. Plus tard, lorsque le Père Boniface, préfet du Mont-Sion, en eut trouvé une autre parcelle qui avait été déposée dans le Saint-Sépulcre par sainte Hélène, elle fut aussi conservée en ce lieu[2]. Mais l'année 1537, les Pères de Terre-Sainte ayant été incarcérés par Soliman, les Arméniens gérèrent leurs affaires, s'emparèrent de cette précieuse relique et l'envoyèrent en Arménie.

[1] Consultez le plan de l'église du Saint-Sépulcre et la légende Note N.

[2] Consultez la Note E.

Le petit autel qui est à gauche de l'autel principal renferme *la colonne de la flagellation* dont nous avons parlé ailleurs.

Ces trois autels, selon l'antique usage de l'Eglise, sont tournés vers l'orient.

De là la procession se dirige vers *la prison de Notre-Seigneur ;* Jésus fut retenu en ce lieu pendant qu'on faisait les apprêts de son supplice [1].

Près de là est la petite chapelle dite de *Saint-Longin*, et aussi du *Titre de la Croix.* On croit que Longin était le soldat qui a percé Notre-Sauveur de sa lance ; mais qu'ayant vu les prodiges qui se sont opérés à la mort de Jésus, touché de la grâce, il est venu pleurer sa faute en ce lieu, et plus tard s'est retiré en Cappadoce, où il a souffert le martyre [2]. La sainte lance se trouve aujourd'hui à Rome parmi les reliques de la basilique de Saint-Pierre.

Le *titre* de la Croix a été conservé quelque temps dans cette chapelle, après avoir été retrouvé par sainte Hélène.

A douze pas au-delà est la chapelle de la *Division des vêtements.* On lit dans l'Evangile de saint Jean : « Les soldats, après avoir » crucifié Jésus, prirent ses vêtements, et en firent quatre parts, » une pour chaque soldat. Ils prirent aussi sa tunique ; or, la tunique » était sans couture, et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'au bas. » Ils se dirent donc les uns aux autres : Ne la coupons point, mais » tirons au sort à qui elle appartiendra ; afin que cette parole de » l'Ecriture fût accomplie : Ils ont partagé entre eux mes vête- » ments, et ils ont tiré ma robe au sort. Et les soldats firent ainsi. » (Jean, XIX, 23, 24.)

L'habillement chez les Hébreux était composé de plusieurs pièces : ils portaient un *manteau* (simla), une *tunique* (chetoneth), souvent par dessous une espèce de *chemise* (sadîn), et un *caleçon* (michrasim). C'est encore le costume de la plupart des Orientaux. On vénère aujourd'hui à Trèves et à Argenteuil une robe et une tunique qui sont probablement le *sadîn* et *chetoneth*, ou peut-être une *tunique supérieure* appelée *metl :* ce qui est moins probable cependant ; car le *metl* n'était qu'à l'usage du grand-prêtre et des personnes riches [3].

[1] Villalpandus, tom. III, app. p. 1, lib. 2, c. 9. Autrefois cette chapelle appartenait aux Géorgiens, aujourd'hui aux Grecs.

[2] On lit dans le Martyrol. rom. 15 mars : Cæsareæ in Cappadocia, passio S. Longini militis, qui latus Domini lancea perforasse perhibetur. Evang. Nicod.—Valmer. tom. X. tract. 48.

[3] Voyez Braun, *De vestitu sacerdotum hebræorum ;* et pour les reliques de Trèves et d'Argenteuil : Marx, *Histoire de la robe de Jésus-Christ conservée dans la cathé-*

Nous avons vu de nos jours des choses bien extraordinaires à l'occasion de l'exposition de la sainte tunique. Je ne veux pas parler des guérisons ou autres faits de ce genre qui ont eu lieu à Trèves: c'est à l'Eglise à les apprécier. Mais ce que tout le monde sait, c'est que dans notre siècle d'apathie et d'incrédulité, *des millions d'hommes* ont fait le pèlerinage de Trèves; que des *millions d'autres* s'en sont émus; qu'il s'en est suivi une nouvelle hérésie qui annonçait la mort certaine de la vieille superstition catholique; qu'aujourd'hui cette hérésie est presque aussi oubliée que celles de Montan et de Carpocras, et qu'à la prochaine exposition de la sainte tunique les catholiques iront à Trèves comme auparavant. L'hérésie de Ronge a eu cet avantage que dans un laps de temps infiniment court, elle nous a montré toutes les phases que les hérésies ne parcourent d'ordinaire qu'en un grand nombre d'années. Un mauvais prêtre veut faire parler de lui, il donne du scandale, il est fait dieu par tous les ennemis de l'Eglise catholique, il va de triomphe en triomphe; mais tout-à-coup il tombe dans l'oubli, et l'Eglise continue sa course. Une chose bien digne de remarque, c'est que les protestants, qui méprisaient si fort la tunique de Notre-Sauveur, ont eu de la dévotion pour des reliques de Ronge: Ronge ayant prêché à Francfort, le peuple s'est jeté sur l'estrade que *le prophète* avait touchée de ses pieds, et on s'en est partagé les morceaux comme *de saintes reliques*.

Un peu plus loin, on trouve l'escalier par lequel on descend dans la *chapelle de Sainte-Hélène;* cet escalier a vingt-huit marches. C'est ici que la sainte impératrice se tenait en prière pendant qu'elle faisait chercher la croix de Notre-Sauveur: cette chapelle, qui appartient aux Arméniens, porte le caractère évident de la première architecture chrétienne; elle forme un carré à peu près régulier, dont un des côtés peut avoir quinze mètres. En descendant treize autres marches vers la droite, on parvient dans la grotte profonde où la sainte croix a été enfouie pendant trois siècles, et où elle fut trouvée au milieu des acclamations de joie; elle porte le nom de l'*Invention de la sainte croix*. Cette chapelle appartenant aux Pères latins, j'ai pu y célébrer la sainte messe.

Quand on est sorti de ces deux chapelles souterraines, on voit immédiatement sur la gauche celle de la *Colonne d'Impropère* (Columna improperiorum). Sur l'autel de cette petite chapelle, on voit un tronçon de la colonne de marbre gris qui se trouvait au

drale de Trèves, et Guérin, *La sainte tunique, recherches sur cette relique et sur le pèlerinage d'Argenteuil.*

prétoire, et sur laquelle Notre-Sauveur était assis quand il fut abreuvé d'injures par les soldats de Pilate : « Les soldats du gou-» verneur prenant Jésus dans le prétoire, assemblèrent autour de » lui toute la cohorte. Et le dépouillant de ses habits, ils le cou-» vrirent d'un manteau de pourpre ; et entrelaçant une couronne » d'épines, ils la placèrent sur sa tête et mirent un roseau dans sa » main droite ; et fléchissant le genou devant lui, ils le raillaient, » disant : Salut, roi des Juifs. » (Matt., XXVII.)

Cette colonne appartient aux Grecs ; autrefois elle appartenait aux Abyssins.

Montons maintenant sur le Calvaire. On y arrive par un escalier qui a dix-huit marches[1]. On se trouve alors sur une plate-forme d'environ quarante-six pieds carrés ; elle est divisée en deux parties. La chapelle méridionale, construite sur le lieu où Notre-Sauveur a été cloué sur la croix, s'appelle *chapelle du Crucifiement ;* l'autre est celle de la *Plantation de la Croix.*

Et Jésus portant sa croix alla au lieu appelé le Calvaire, en hébreu Golgotha, où ils le crucifièrent. (Jean, XIX, 18.)

C'est donc ICI que s'est consommée l'œuvre de la Rédemption ! Si, le jour plus particulièrement destiné à nous rappeler la mort de Jésus-Christ, nous ne pouvons lire sans une émotion profonde ces paroles de l'Evangéliste : « Et Jésus poussant un grand cri, dit : » Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ; et disant ces » paroles, IL EXPIRA » (Luc, XXIII, 46.) ; qu'on se figure ce qu'on éprouve quand on se trouve au lieu même où ce cri a été entendu, où la terre a tremblé, où les morts sont sortis du tombeau, où la nature entière a pris le deuil pour l'Homme-Dieu expirant sur la croix !

La mort de Jésus-Christ, c'est le crime de l'humanité. Nous sommes trop habitués à en faire retomber exclusivement la honte sur le peuple déicide qui a mérité par ses mépris de servir d'instrument aux passions de tous les hommes. Nous qui nous disons chrétiens, combien de fois n'avons-nous pas, comme les Juifs, fait entendre ce cri : « Nous ne voulons pas que celui-là règne sur nous ! »

[1] C'est là ce qui reste de hauteur au Calvaire après toutes les transformations qu'a subies le sol qui l'environne : 16 pieds au-dessus du niveau du tombeau de Notre-Sauveur. On peut encore voir aujourd'hui que l'église du Saint-Sépulcre repose sur un roc qui probablement était à pic au nord et à l'est ; du côté du sud, sa hauteur se trouve masquée par les ruines de l'hôpital de Saint-Jean, qui sont comblées de débris jusqu'à la hauteur du premier étage, où se trouve un jardin d'où l'œil plonge dans la rue comme dans un fossé.



Combien de fois n'avons-nous pas grossi la troupe de ces hommes en fureur qui outragent le Christ, qui le raillent, qui le flagellent et le couvrent de crachats, qui demandent sa mort et qui le crucifient !....

Si les Juifs ont vu les œuvres de Jésus sans en être touchés, nous en voyons de plus grandes auxquelles nous demeurons insensibles. Dans quel état se trouvait le monde à la mort de Jésus-Christ? Il était plongé dans l'idolâtrie et l'esclavage. A peine le sang du Juste a-t-il coulé sur le Golgotha que tout change dans l'univers. Le polythéisme s'est écroulé avec l'empire des Césars ; des peuples nouveaux, rachetés par le sang de Jésus-Christ, ont partout remplacé la société corrompue de l'ancien monde. Le christianisme a changé les institutions, les mœurs et les hommes; nous voyons tout-à-coup un monde régénéré à la place d'un monde déchu : rien ne les sépare que la croix plantée sur le Calvaire, et nous ne nous jetons pas au pied de cette croix pour adorer le Dieu que nous avons méconnu !

A côté du Calvaire, mais en dehors de l'église, est la chapelle de *Notre-Dame-des-Douleurs ;* on y monte par un petit escalier qui est à droite de la grande porte d'entrée. C'est là que se tenait la Sainte Vierge avec saint Jean et les saintes femmes pendant que l'on crucifiait Notre-Sauveur, et c'est de là qu'elle est allée sous la croix avec le disciple bien-aimé, quand les bourreaux se furent éloignés. Cette situation, la plus douloureuse qu'il soit donné à l'âme de concevoir, a inspiré les hymnes les plus sublimes des poètes chrétiens. Qui peut redire en ce lieu, sans être ému jusqu'aux larmes, le *Stabat mater dolorosa?*

Cette chapelle, avec celle du crucifiement, qui est à côté, appartient aux catholiques; le lieu où fut élevée la croix appartient aux Grecs.

Tout près du trou où la croix fut plantée, commence une fente large et profonde, qui descend dans le rocher jusqu'au bas du Calvaire. La tradition nous dit que c'est là un des rochers qui se fendirent à la mort de Jésus-Christ.

Si des rochers se sont fendus, prodige qu'un chrétien ne peut révoquer en doute : *Petræ scissæ sunt* (Matth., XXVII, 51), tout porte à croire que ce furent principalement ceux du Golgotha.

Déjà au quatrième siècle, c'est-à-dire aussitôt que les chrétiens furent en possession du Calvaire, saint Cyrille, évêque de Jérusalem, nous apprend qu'on montrait sur le Calvaire les rochers fendus par

la force du tremblement de terre arrivé à la mort du Sauveur, et il dit ces paroles remarquables : « Si je voulais nier que Jésus-Christ ait été crucifié, cette montagne de Golgotha, sur laquelle nous sommes présentement assemblés, me l'apprendrait [1]. »

Les auteurs profanes eux-mêmes nous ont parlé du grand tremblement de terre arrivé sous le règne de Tibère [2].

Citons maintenant des auteurs modernes.

Maundrell, protestant, homme d'une véracité reconnue, dit : « Que ce déchirement ait été occasionné par un tremblement de terre qui eut lieu lors de la passion de Notre-Seigneur, il n'y a que la tradition qui le prouve ; mais, que ce soit une rupture naturelle et dans laquelle l'art n'est pour rien, c'est ce dont le sens et la raison suffiront pour convaincre quiconque la verra. En effet, ses deux côtés s'adaptent parfaitement l'un à l'autre, et pourtant elle fait des circuits tellement compliqués qu'il serait impossible à l'art de les contrefaire, ni d'y parvenir par le moyen d'aucun instrument. »

Plusieurs voyageurs anglais, Millar, Fléming, Schawet, en ont parlé dans le même sens. Je ne citerai que le passage suivant que nous trouvons dans Addisson.

« Un gentilhomme anglais, homme très-estimable, qui avait voyagé dans la Palestine, m'a assuré que son compagnon de voyage, déiste plein d'esprit, cherchait, chemin faisant, à tourner en ridicule les récits que les prêtres catholiques leur faisaient sur les lieux sacrés. Ce fut dans ces dispositions qu'il alla visiter les fentes du rocher que l'on montre sur le mont Calvaire comme l'effet du tremblement de terre arrivé à la mort de Jésus-Christ, et que l'on voit aujourd'hui renfermé dans le vaste dôme construit par l'empereur Constantin. Mais, lorsqu'il vint à examiner ces ouvertures avec l'exactitude et l'attention d'un naturaliste, il dit à son ami : *Je commence à être chrétien*. J'ai fait, continua-t-il, une longue étude de la physique et des mathématiques, et je suis assuré que les ruptures du rocher n'ont jamais été produites par un tremblement de terre ordinaire et naturel. Un ébranlement pareil eût, à la vérité, séparé les divers lits dont la masse est composée ; mais c'eût été en suivant les veines qui les distinguent, et en rompant leur liaison par les endroits les plus faibles. J'ai observé qu'il en est ainsi dans les rochers que les tremblements de terre ont soulevés, et la raison ne nous ap-

[1] Cyrill. Hierosolym. *Catech. Commun.* 13.

[2] Tacite dit entre autres, *Ann.* liv. 2, c. 47 : Sedisse immensos montes, visa in arduo quæ plana fuerint, effulsisse inter ruinam ignes memorant. Voyez Sueton. in Tiber. c. 48.



prend rien qui n'y soit conforme. Ici, c'est tout autre chose : le roc est partagé transversalement, la rupture croise les veines d'une façon étrange et surnaturelle. Je vois donc clairement et démonstrativement que c'est le pur effet d'un miracle, que ni l'art ni la nature ne pouvaient produire. C'est pourquoi, ajouta-t-il, je rends grâce à Dieu de m'avoir conduit ici pour contempler ce monument de son merveilleux pouvoir, monument qui met dans un si grand jour la divinité de Jésus-Christ [1]. »

Je me contenterai d'ajouter 1° qu'il est de toute évidence que cette fente n'a pas été faite de main d'homme ; 2° qu'elle ne ressemble nullement aux fractures ordinaires des rochers ; 3° qu'il est au moins fort surprenant qu'un phénomène de ce genre se trouve précisément là où nous savons que se sont opérés tant d'autres prodiges, et où la foi est autorisée à le chercher.

Je rappellerai ici en passant, à l'occasion d'un autre miracle qui s'est fait à la mort du Sauveur, que le prophète Joël avait dit : « Le » soleil et la lune ont été couverts de ténèbres » (II, 10) ; qu'Amos avait également prédit « qu'en ce jour-là le soleil s'éclipserait en » plein midi, et que la terre serait couverte d'obscurité en plein jour » (VIII, 9, 10) ; et que nous savons par les évangélistes qu'effectivement ce jour-là « toute la terre a été couverte de ténèbres. » (Matth., XXVIII, 45.)

Voici maintenant les auteurs profanes qui confirment ce fait. Phlégon, affranchi d'Adrien, dit que la quatrième année de la deuxième Olympiade (année de la mort de Jésus-Christ), il y eut la plus grande éclipse de soleil que l'on eût encore vue, puisqu'on voyait les étoiles au milieu du jour ; il dit aussi que ces ténèbres furent accompagnées d'un fort tremblement de terre [2]. Thallus rapporte le même fait [3]. Denys l'Aréopagite, étant en Egypte, a aussi vu cette éclipse au temps de la passion de Notre-Sauveur ; et comme, d'après les règles de l'astronomie, il ne devait pas y en avoir en ce temps-là, Apollophanes qui étudiait avec lui s'écria : *Ce sont là, mon cher Denys, des changements surnaturels et divins* [4].

Aussi voyons-nous Tertullien renvoyer les païens de son temps aux

[1] *De la religion chrétienne*, tom. II. Voyez sur le plan de l'église du Saint-Sépulcre cette fente, non pas telle qu'elle est, puisqu'on ne saurait la voir dans toute son étendue, mais telle qu'on peut la supposer à en juger par ses deux points visibles.

[2] Hieronym. *in Chronic.*

[3] African. apud Syncel. pag. 322.

[4] Dionys. *Ep. 7. ad Polycarp.* — Voir D. Calmet, *Comm. sur saint Matth.*, cap. XXVII. 45.

archives publiques pour y trouver la nuit arrivée en plein midi au temps de la passion [1].

Si on voulait donner le même soin aux choses divines qu'aux choses de la terre, et qu'on vînt méditer en ce lieu les événements qui s'y sont accomplis, je ne crois pas qu'on pût passer une heure sur le Calvaire sans s'écrier avec le centurion et les soldats qui gardaient Jésus : « Cet homme était vraiment le fils de Dieu : *Vere filius Dei* » *erat iste.* » (Matth., XXVII, 54.)

Excepté le lieu où était la croix, et deux endroits de la fente du rocher, le Calvaire est tout recouvert de marbre : il a fallu le soustraire à la dévotion par trop dévastatrice des pèlerins. Au reste, tous ces sanctuaires avaient été embellis par des siècles de foi ; notre siècle de doute voudrait les retrouver comme ils étaient sous Ponce-Pilate : le chrétien les vénère dans quelque état qu'il plaise à la bonté de Dieu de les lui conserver.

Cependant, il faut dénoncer ici une nouvelle supercherie des Grecs. La cavité qui est au sommet du Calvaire n'est pas celle où fut plantée la croix du Sauveur. Après l'incendie de 1808, les Grecs bouleversèrent le Calvaire, enlevèrent la pierre dans laquelle avait été enfoncée la vraie croix pour la transporter à Constantinople, et en mirent une autre à sa place. La véritable fut perdue par le naufrage du bâtiment qui la portait [2].

En descendant du Calvaire, on trouve immédiatement la *pierre de l'Onction*.

Joseph d'Arimathie, ayant obtenu la permission de Pilate, vint enlever le corps de Jésus ; Nicodème y vint aussi avec environ cent livres d'une composition de myrrhe et d'aloës. Et ayant pris le corps de Jésus, ils l'enveloppèrent dans des linceuls avec des aromates, selon que les Juifs avaient coutume d'ensevelir. (Jean, XIX.)

La pierre sur laquelle on oignit le corps de Jésus est aujourd'hui recouverte d'une table de marbre rougeâtre, qui n'a que quelques pouces d'épaisseur ; elle est longue de huit pieds, large de deux. Des pommeaux de cuivre doré sont placés aux quatre coins, où l'on voit aussi de grands candélabres, et tout alentour dix lampes en argent.

Ce sanctuaire est commun aux Grecs, aux Arméniens et aux catholiques.

[1] *Apologetic.*, cap. 21. Et tamen eum mundi casum relatum in arcanis vestris habetis.

[2] Voyez Eug. Boré, *Question des Lieux-Saints*, p. 42.

La procession se rend enfin au Saint-Sépulcre. La chapelle qui se trouve au centre de la grande coupole est un monument séparé du reste de l'église; il est en marbre blanc et jaune. Une petite porte conduit d'abord dans la *chapelle de l'Ange;* une pierre qui est au centre indique le lieu où se tenait l'ange quand les saintes femmes vinrent voir le sépulcre.

« Un ange du Seigneur descendit du ciel, et s'approchant, il ren-» versa la pierre, et s'assit dessus. Son visage était comme l'éclair, et » son vêtement, comme la neige... Et l'ange s'adressant aux femmes » dit : Ne craignez point, car je sais que vous cherchez Jésus qui a » été crucifié. Il n'est point ici : il est ressuscité comme il l'avait » dit. Venez, voyez le lieu où le Seigneur était placé. » (Matth. XXVIII.) Un ange seul était digne de faire les honneurs d'un tel lieu.

La chapelle de l'Ange est carrée, ayant environ dix pieds en tous sens. Le monument qui renferme le Saint-Sépulcre a 29 pieds de long à l'extérieur, et 18 1/2 de large : le Saint-Sépulcre est à 63 pieds de la pierre de l'Onction.

En avançant un peu, on se trouve dans une petite chapelle de deux mètres de largeur; la partie qui est à droite est occupée par le Saint-Sépulcre; quatre personnes peuvent se tenir agenouillées à côté. La voûte et les parois sont revêtues de marbre, ainsi que le tombeau. Une quantité de lampes en or et en argent brûlent constamment dans ce sanctuaire [1]; des fleurs toujours renouvelées y répandent leur parfum. Deux tableaux représentent les mystères opérés dans ce lieu; mais ces mystères se révèlent à l'âme d'une manière si puissante qu'on oublie tout ce qui frappe les sens pour jouir d'un bonheur intérieur qui n'est qu'une manifestation plus intime de la présence de Dieu.

Du temps de Notre-Sauveur, ce lieu était un jardin dans lequel se trouvait un sépulcre neuf, taillé dans le roc. (Jean, XIX, 41.) Aujourd'hui encore, en parcourant la Palestine, on rencontre à chaque pas de ces tombeaux, dont l'entrée était fermée par une pierre; ils sont disséminés autour des villes, dans les jardins et dans les campagnes.

La haine des Juifs n'était pas satisfaite par la mort de Jésus : ils savaient qu'il avait dit qu'il ressusciterait; ils allèrent donc trouver Pilate,

« Et ils lui dirent : Seigneur, nous nous sommes souvenus que

[1] Plusieurs de ces lampes sont des dons de la famille impériale d'Autriche.

» cet imposteur a dit lorsqu'il était encore en vie : Je ressusciterai » trois jours après ma mort. Commandez donc que le sépulcre soit » gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne vien- » nent dérober son corps et ne disent au peuple : Il est ressuscité » d'entre les morts ; et ainsi la dernière séduction serait pire que la » première. Pilate leur répondit : Vous avez une garde ; allez, faites- » le garder comme vous l'entendrez. Ils s'en allèrent ; et pour s'as- » surer du sépulcre, ils en scellèrent la pierre, et y mirent des » gardes. » (Matth., XXVII, 63-66.)

Ainsi les Juifs prennent des mesures que les disciples mêmes de Jésus n'auraient pu prendre, pour que sa résurrection, c'est-à-dire la preuve la plus éclatante de sa mission divine, puisse être établie de la manière la plus évidente, la plus incontestable.

Voilà le corps de Jésus sous le sceau du grand-prêtre, et des gardes sont auprès. Les apôtres intimidés sont cachés dans des cavernes autour de Jérusalem. Que les choses restent ainsi pendant quatre jours, et Jésus est un imposteur ; les princes des prêtres, les Scribes et les Pharisiens ont gagné leur cause pour toujours ; et non-seulement eux, mais tous ceux qu'ils représentent, tous ces ennemis du Christ qui, depuis Adam, lui ont déclaré une guerre si acharnée ; l'enfer est triomphant, le bien, la vertu, la vérité, le ciel, sont à jamais vaincus : le démon si clairvoyant, si actif, ne pourra-t-il veiller pendant ce peu de jours pour gagner le grand procès qu'il fait à Dieu ? Et pourtant, le troisième jour, le tombeau se trouve vide ; si Jésus n'est pas ressuscité, qu'est-il devenu ? Vous qui aviez tant d'intérêt à le garder, répondez. — *Les disciples sont venus et l'ont enlevé pendant notre sommeil.* — Saint Augustin vous a confondus depuis longtemps : si vous dormiez, comment pouvez-vous dire ce qui s'est passé ? si vous ne dormiez pas, vous avez sans doute livré un combat : où sont vos morts et vos blessés ? Donnez des détails sur cette lutte sanglante ; personne d'entre vous n'a appelé du secours ! personne n'a poursuivi ces disciples qui enlèvent un mort que votre devoir, votre intérêt, vous obligent à garder ! Vous avez pour vous tout le peuple juif et les soldats romains, et vous vous laissez vaincre par des femmes et quelques fugitifs ! Ces disciples qui l'ont renié quand il était vivant, dont le plus courageux n'a pu supporter un mot d'une servante, se seraient exposés à la mort pour sauver le cadavre d'un imposteur, qui s'est joué de leur bonne foi jusqu'au delà de la tombe par la promesse de sa résurrection, promesse à laquelle ils ne croyaient même pas !



Jésus est sorti glorieux et immortel du tombeau, il a vaincu la mort et l'enfer, il a rempli les prophéties; le judaïsme expirant frémit, le paganisme frémira à son tour, et une religion nouvelle va régénérer le monde.

Chose bien digne de remarque : à la mort du Sauveur, les Juifs semblent croire bien plus à sa résurrection que les apôtres eux-mêmes. « Les disciples ne savaient pas encore, nous dit saint Jean, » ce que l'Ecriture enseigne, *qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre » les morts* » (Jean, xx, 3); tandis que les Juifs, instruits par leurs anciennes traditions, s'attendaient à la résurrection du Messie. Le rabbin Moïse Hadarsan, en expliquant ces paroles du Psalmiste : *Le soir ce sont des pleurs, et le matin des chants d'allégresse*, avait dit : « Lorsque le Messie mourra, tous ses disciples seront affligés de sa mort, et lorsqu'il retournera à la vie, ou lorsqu'il ressuscitera, ils se réjouiront et chanteront[1]. » C'est parce qu'ils connaissaient l'immense portée de cet événement qu'ils prennent tant de précautions, non pour s'assurer si Jésus-Christ ressuscitera, mais pour pouvoir nier sa résurrection.

Lorsque le corps de Notre-Sauveur eut disparu du lieu où ils croyaient le tenir enfermé, ils furent étrangement embarrassés.

On lit dans le Talmud que « ce fut Judas qui enleva secrètement le corps de Jésus, et qu'il l'enterra dans son jardin. Les disciples ayant ouvert le sépulcre, et n'y ayant point trouvé le corps de leur maître, se mirent à crier : Il n'est pas dans le tombeau, il est monté au ciel, comme il nous l'a dit lorsqu'il était vivant. Mais Judas le fit voir au peuple, lorsque les apôtres prêchèrent sa résurrection[2]. » Et ce peuple, témoin d'une imposture si évidente, se convertit en foule à la religion de Jésus-Christ; le nombre des disciples de Jésus s'accrut au point que dans peu de temps, selon le Talmud lui-même, ils furent assez nombreux pour empêcher les Juifs de venir à Jérusalem aux grandes solennités! Tandis que les Juifs étaient dans la plus grande consternation à la vue de ces malheurs, la religion des Nazaréens prenait chaque jour des accroissements et se répandait au loin. La contradiction était par trop évidente : il fallut abandonner l'histoire de l'enlèvement du corps de Jésus par Judas, et recourir à un autre moyen. *Les Juifs dirent qu'il avait été ressuscité par la*

[1] Galatin, *De arcanis catholicæ veritatis*, lib. 8, c. 22.

[2] Sepher Toldoth Jeschu. Voir aussi la réfutation de ce livre; Wagenseil, *Tela ignea satanæ*, tom. II.

force de la nécromantie[1]. Singulier magicien que celui qui, non content d'avoir ressuscité des morts pendant sa vie, se ressuscite lui-même après avoir été trois jours dans le tombeau !

Aussi, tous ceux d'entre les Juifs qui avaient encore des yeux pour voir, et un peu d'intelligence pour comprendre, se convertirent à Jésus-Christ[2].

Tibère lui-même, informé par Ponce-Pilate de la vie, de la passion, de la mort, des miracles et de la résurrection de Jésus-Christ, proposa au sénat de le mettre au rang des dieux. Mais le vrai Dieu, comme autrefois l'arche sainte dans le temple de Dagon, devait auparavant renverser les idoles qui souillaient les temples de Rome, et régner seul sur la terre, comme il règne seul dans les cieux.

Le sénat rejeta la proposition de Tibère[3]. « S'il restait une niche vide sous la voûte du monument d'Agrippa, l'image de quelque stupide empereur déifié pouvait bien la remplir[4]. » Aujourd'hui le Panthéon est consacré à Jésus-Christ, et toutes les nations, comme les prophètes l'avaient prédit, adorent le Fils de Jessé, et son sépulcre à Jérusalem est glorieux : *Ipsum gentes deprecabuntur, et erit sepulcrum ejus gloriosum.* (Is., XI, 10.)

Vers le milieu du seizième siècle, le monument qui recouvrait le Saint-Sépulcre tombait en ruines. Jules III ordonna au Père Boniface, alors gardien des Saints-Lieux, de le reconstruire. On ne lira pas sans intérêt les détails que le Père Boniface nous a transmis sur l'état dans lequel il trouva le saint tombeau. Voyez la note E à la fin du volume.

Quand on est sorti du Saint-Sépulcre, on trouve bientôt le lieu où se tenait Marie-Magdeleine lorsque le Seigneur lui apparut après la résurrection.

« Marie était debout près du sépulcre, pleurant....... Les anges

[1] Dicunt (Judæi) præterea Christum necromantiam exercuisse, ejusque vi post crucem fuisse suscitatum. Bolland. 1 feb.

[2] Tacite, Suétone, Josèphe, Celse et plusieurs autres auteurs profanes confirment ce fait, qu'après la mort de Jésus-Christ un grand nombre de Juifs embrassèrent sa doctrine.

[3] Si les *Actes de Pilate* ou la *Lettre de Pilate à Tibère*, tels que nous les avons aujourd'hui, après les nombreuses altérations qu'ils ont subis, n'ont pas une grande valeur historique pour les détails, ils ne doivent pas être entièrement rejetés, surtout pour les circonstances qui sont confirmées par l'autorité de Tertullien, d'Eusèbe, de saint Jérôme, auteurs si rapprochés du temps où ces *Actes* ont été écrits. Voyez D. Calmet, *Dissert. sur les Actes de Pilate.* — Bolland. — Tillem. Voyez également, Note D, le passage de Josèphe sur la vie et la résurrection de Jésus-Christ.

[4] Poujoulat, *Hist. de Jérus.*, tom. II.

» lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous? Elle leur répondit : » Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont » mis. En disant cela, elle se retourna et vit Jésus debout; et elle ne » savait pas que c'était lui. Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-» vous ? Qui cherchez-vous? Elle, croyant que c'était le jardinier, » lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où » vous l'avez mis, et je l'emporterai. Jésus lui dit : Marie! Et se » retournant elle lui dit : Rabboni! c'est-à-dire, mon maître! Jésus » lui dit : Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers » mon Père. » (Jean, xx, 11 et suiv.)

Ce lieu est marqué par du marbre incrusté dans le pavé de l'église; vis-à-vis est un autel dédié à sainte Marie-Magdeleine.

Plusieurs Pères ont cru que la Sainte Vierge n'a pas quitté les environs du tombeau de son Fils jusqu'au moment de la résurrection, dont elle a été témoin[1]. Ne pouvant approcher du Saint-Sépulcre, à cause des gardes qui l'environnaient, elle se tenait à une petite distance, où nous avons dit que se trouve aujourd'hui la chapelle de *l'Apparition*, et où quelques-uns pensent que devait être la maison de Joseph d'Arimathie. C'est là que se rendait autrefois le patriarche de Jérusalem, dans les cérémonies saintes, pour entonner ce cantique d'allégresse à la Reine du ciel : *Regina cæli lætare, alleluia.*

Tels sont les sanctuaires que renferme l'église du Saint-Sépulcre.

[1] Vidit Maria resurrectionem Domini, et prima vidit et credidit. D. Ambrosius, *lib.* 3 *de Virg.* — D. Bonav., *in Vita Christi.*

CHAPITRE XXI.

Intérieur de l'église du Saint-Sépulcre.

Le couvent des Franciscains dans l'église du Saint-Sépulcre. — L'épée de Godefroy de Bouillon. — Les chevaliers du Saint-Sépulcre. — Nuit passée dans l'église. — Le chœur des Grecs. — Dissensions entre les Grecs et les Latins. — Tombeau de Godefroy de Bouillon et de Baudoin Ier. — Le feu sacré. — Tombeau de Joseph d'Arimathie. — Traditions relatives à la tête d'Adam. — Les gardes musulmans à la porte de l'église. — M. de Lamartine. — Affluence actuelle des pèlerins. — Secours envoyés d'Europe.

L'église du Saint-Sépulcre est desservie par des religieux catholiques, grecs et arméniens, qui y célèbrent journellement l'office divin. Les Cophtes ont aussi une petite chapelle adossée à la partie occidentale du Saint-Sépulcre, où ils font le service de leur rite.

Les Franciscains ont continuellement dix de leurs Pères enfermés dans cette église pour garder les sanctuaires des catholiques, pour le service du chœur, et pour entendre les confessions des pèlerins : ils ont remplacé les vingt chanoines qui avaient été institués par Godefroy de Bouillon. Ils y demeurent pendant trois mois sans pouvoir sortir; on leur passe la nourriture par un guichet. L'étroit local qu'ils habitent est situé derrière leur chapelle ; ils ont là quelques cellules obscures, humides et malsaines ; des écuries de quelques musulmans occupent la partie supérieure du couvent et de l'église : pendant les offices, on peut entendre le piétinement des chevaux.

J'ai vu les plombs de Venise et les cachots du Spielberg : ils sont préférables à la prison de ces religieux. C'est à cela que les ont réduits les envahissements des Arméniens et des Grecs, l'insatiable avidité des Turcs, et notre indifférence.

C'est dans une pièce voisine de la chapelle que les Pères de Terre-Sainte gardent la vaillante épée de Godefroy de Bouillon et ses éperons dorés. Ces souvenirs d'un guerrier aussi pieux que brave, qui, à travers tant de dangers, mais aussi avec tant de gloire, a su délivrer le tombeau du Sauveur du joug de l'islamisme, leur fait espérer qu'un jour peut-être ses glorieux exemples ne seront pas

perdus, et que le temps viendra où les chrétiens se ressouviendront des Saints-Lieux.

Cette épée, autrefois si redoutable, ne sert plus que pour la réception des chevaliers pacifiques du Saint-Sépulcre, milice dont la noble mission est de conserver les sanctuaires que nous possédons encore, et de revendiquer ceux que nous avons perdus.

L'ordre du Saint-Sépulcre ayant été fondé par Godefroy de Bouillon ou par Baudoin Ier, est un des plus anciens qui existent; nous voyons déjà ses chevaliers se distinguer à la prise de Ptolémaïs en 1104. « A l'exemple des Hospitaliers et des Templiers, dit M. Michaud, des chanoines, institués par Godefroy pour prier auprès du saint tombeau, s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et, sous le nom de chevaliers du Saint-Sépulcre, se distinguaient parmi les soldats de Jésus-Christ [1]. »

Dès l'origine de cet ordre, le patriarche de Jérusalem en a été le grand-maître. Quand les infidèles se furent emparés de la Palestine, les chevaliers du Saint-Sépulcre, comme ceux de Saint-Jean, furent obligés de s'éloigner des lieux qui leur étaient si chers, et ils se réfugièrent en Italie. Le patriarcat de Jérusalem ayant cessé, le révérendissime gardien de Terre-Sainte reçut du pape Alexandre VI, et en qualité de son vicaire perpétuel, le pouvoir de conférer cet ordre, et les Souverains Pontifes se réservèrent le titre de grand-maître.

La plupart des souverains catholiques de l'Europe, notamment ceux de France, d'Espagne, de Portugal, de Pologne et d'Italie, reconnurent cet ordre de chevalerie dans leurs Etats, et le protégèrent, dans la vue d'être utiles aux Saints-Lieux. Après une interruption de cinq siècles et demi, Pie IX vient enfin de donner un successeur au patriarche Nicolas dans la personne de monseigneur Valerga, qui occupe maintenant le siége de Jérusalem, et il lui restitue le pouvoir de créer des chevaliers du Saint-Sépulcre. Jusqu'ici leur nombre était assez restreint; le patriarche actuel pense donner à cet ordre une plus grande extension; il en a modifié sagement les *statuts*, qui sont soumis dans ce moment à l'approbation du Souverain Pontife. D'après cette nouvelle organisation, on créerait une milice nombreuse, intelligente, active et dévouée, dont le principal devoir serait de ranimer partout le zèle pour les Saints-Lieux, en éclairant l'opinion publique sur les droits des catholiques, les pertes qu'on

[1] *Hist. des croisades*, tom. II, liv. V.

leur a fait éprouver, les dangers qui les menacent encore. Ce serait un appel fait, en un mot, aux hommes de foi, de talent et de dévouement.

Voici les devoirs d'un chevalier du Saint-Sépulcre.

1° Il doit tous les jours, s'il en a l'opportunité, entendre la messe.

2° Lorsque cela est nécessaire, il doit exposer ses biens temporels et sa vie, quand il y aura une guerre déclarée *universelle* contre les infidèles, et venir en propre personne, ou envoyer quelqu'un qui soit *idoine* à le remplacer.

3° Il est obligé de défendre la sainte Eglise de Dieu et ses ministres contre leurs persécuteurs, et de la délivrer autant qu'il est en lui.

4° Il doit éviter absolument les guerres injustes, les salaires et les gains honteux, les tournois, le duel, et toute action semblable, excepté dans le cas d'un exercice militaire.

5° Il doit établir la paix et la concorde entre tous les hommes, orner et fortifier la chose publique, protéger les veuves et les orphelins, éviter les jurements, les parjures, les blasphèmes, les rapines, les usures, les sacrilèges, les homicides, l'ivresse, les lieux suspects, les personnes infâmes et les vices de la chair, et s'en garantir comme d'une peste, être irrépréhensible devant Dieu et devant les hommes, et se montrer, par ses actions et par ses paroles, digne d'un si grand honneur, en fréquentant les églises, et en enrichissant le culte divin.

La décoration que portent les chevaliers est *une croix rouge potencée et contournée de quatre croisillons*, suspendue à un ruban noir. Ce sont les cinq croix de Jérusalem, qui, selon les historiens, rappellent les cinq plaies de Notre-Seigneur.

C'est une cérémonie imposante que la réception d'un chevalier du Saint-Sépulcre, faite à quelques pas du tombeau qu'il jure de défendre jusqu'à la mort, en tenant dans ses mains l'épée de ce héros qui l'a arraché, il y a plus de sept siècles, à la domination des infidèles.

J'ai assisté une fois à cette cérémonie; mais comme la description de M. de Chateaubriand, celles de M. Artaud de Montor et de Hermant, sont dans les mains de tout le monde, et que les choses se passent à peu près de même aujourd'hui, je ne puis que renvoyer à ces auteurs[1].

Quand on veut faire ses dévotions dans la chapelle du Saint-

[1] Voir aussi Quaresmius, et le *Précis historique de l'ordre royal, hospitalier et militaire du Saint-Sépulcre de Jérusalem*, par le comte Allemand.

Sépulcre, ou assister aux messes qui s'y disent tous les jours, il faut passer la nuit dans l'église, parce que les offices commencent à minuit et se suivent d'après les différents rites; la porte extérieure ne s'ouvre qu'à cinq ou six heures du matin. Les pèlerines s'établissent sur les galeries, où elles trouvent des femmes pour les servir [1].

Je me rendis un soir à l'église de bonne heure, et je partageai le modeste repas des religieux. Ils me donnèrent une de leurs meilleures chambres, et je m'y retirai pour me recueillir; comme elle recevait le jour d'une autre qui n'en avait presque pas, la nuit vint vite.

Tout était tranquille autour de moi; les Pères, qui devaient se lever au milieu de la nuit, étaient allés prendre un peu de repos : je descendis le petit escalier en bois qui conduit à la chapelle, et je fus bientôt sous les voûtes obscures et silencieuses de la vaste basilique. Je me dirigeai d'abord vers le Saint-Sépulcre; des lampes éternelles jetaient le plus vif éclat dans l'intérieur du monument; il me semblait que l'ange en gardait encore l'entrée. Avec quel saisissement j'y fis ma prière!..... Je parcourus ensuite les nefs de l'église : j'étais seul, je fis les stations du Chemin de la croix dans la plus profonde obscurité, n'ayant pour me diriger qu'une petite bougie que j'avais allumée au Saint-Sépulcre. Quelques lampes brûlaient sur le Calvaire, et leur lueur se perdait sous les immenses coupoles, en jetant une faible clarté sur les galeries, les colonnes, qu'elle dessinait faiblement dans l'épaisseur des ténèbres. Comme à cette heure on jouit de la sainteté du lieu! On n'est plus distrait, comme pendant le jour, par la foule des curieux ou des pèlerins; rien ne rattache à la terre, la pensée s'élève directement vers Dieu, dont chaque pierre de cet immense édifice rappelle la bonté infinie. Quels moments de trouble, d'émotion et de bonheur! Je descendis dans la grotte où fut trouvée la Sainte-Croix, puis je me dirigeai vers le Calvaire; en montant les degrés, j'entendis des gémissements, et, parvenu au sommet, je vis un homme absorbé dans sa douleur, qui pleurait au lieu où mourut Notre-Sauveur. C'était un Levantin. Ici la raison de pleurer est si naturelle que personne ne demande : Pourquoi pleurez-vous? Voyant

[1] On a coutume d'appeler *luogo santo* l'intérieur des couvents d'hommes, où il n'est pas permis aux femmes de pénétrer, et réciproquement. On pourrait croire que chacun est à même d'apprécier les motifs de convenance qui font établir de pareils lieux. Voici pourtant comment en parle *une femme* qui avait envie de pénétrer partout : « Le couvent est *luogo santo;* les femmes, par conséquent, n'y entrent pas : cette conséquence m'a toujours paru d'une souveraine outrecuidance. » (Mme de Gasparin, *Journal*, t. III.) Quant à l'expression de *luogo santo*, elle me paraît tout aussi convenable que celles-ci : *lieu interdit aux hommes, entrée défendue aux femmes.*

que j'étais prêtre, et que je voulais m'agenouiller près de lui, il jeta son manteau sur les dalles pour que je pusse le faire plus commodément; mais ce n'était pas le lieu de prendre ses aises : je le remerciai par signe, et nous fîmes ensemble notre prière. J'ignore quelle est sa patrie, comme lui ne sait pas quelle est la mienne; nous ne nous reverrons plus ici-bas. Puisse celui que nous avons invoqué ensemble nous donner la patrie commune, qui nous a été ouverte à tous par les mérites du Calvaire!

En descendant de la sainte montagne, je me suis souvenu de cette inscription placée pieusement par un ancien auteur au bas d'un tableau représentant le Calvaire : puisse-t-elle être constamment ma devise, et celle de tous les chrétiens :

Christus se tibi
Tu te Christo[1].

Je rentrai ensuite dans ma cellule.

A onze heures moins un quart, je fus réveillé en sursaut par un grand bruit de timbales et de clochettes. Les Arméniens célébraient une de leurs fêtes principales; ils carillonnèrent ainsi jusqu'à deux heures après minuit. Il va sans dire qu'il me fut impossible de me rendormir. Peu après, on vint me dire qu'il était temps de me lever.

On se figurera sans peine ce qu'on éprouve en célébrant les saints mystères sur le sépulcre même de Jésus-Christ. Alors, ce tombeau n'est plus séparé de sa victime, on croit assister avec Joseph d'Arimathie et les saintes femmes à cette cérémonie funèbre où Jésus fut déposé dans le sépulcre; mais la tombe et sa victime sont remplies de gloire : ce n'est plus Jésus sous les enveloppes de la mort, mais Jésus ressuscité et sous la forme mystique de l'eucharistie, ayant triomphé de la mort : *Absorpta est mors in victoria.* (Osée, XIII, 14.)

Je n'ai pas voulu être seul à jouir de ce bonheur, le plus grand qui puisse nous être donné sur la terre : autant qu'il était en moi, j'ai partagé les faveurs qu'on reçoit en ce lieu avec tous ceux qui me sont chers, et qui m'ont si souvent associé à leurs prières; leurs noms, leurs peines, leurs espérances, j'ai tout déposé dans le sépulcre de Notre-Seigneur, pour qu'il les sanctifie par la mort qu'il a soufferte pour nous. Pendant une des nuits que j'ai ainsi passées dans cette église, j'ai eu la consolation d'assister en qualité de parrain à une cérémonie célébrée dans le Saint-Sépulcre, qui m'a profondément touché : mon-

[1] Le Christ s'est sacrifié pour toi, sacrifie-toi pour lui. *Adrich.*, Jérus.

seigneur Pompallier administrait le sacrement de Confirmation à deux de mes compagnons de voyage, nouvellement convertis au catholicisme.

En face du Saint-Sépulcre se trouve le chœur des Grecs. Il est élevé de quelques pieds au-dessus du niveau de l'église; il est vaste et fort riche; l'autel appelé *le Saint des Saints*, est dans la partie orientale : c'est au milieu du chœur que les Grecs montrent *le centre de la terre*.

Les voyageurs parlent beaucoup des dissensions qui existent entre les religieux grecs et latins, et ils trouvent que les abords du Saint-Sépulcre sont un lieu mal choisi pour se faire la guerre; ce qui est incontestable. Il serait à désirer que ces voyageurs trouvassent également le moyen de faire rendre justice à qui elle est due, et toutes ces déplorables dissensions auraient un terme.

Les journaux ont rapporté la rixe sanglante qui a eu lieu sur le Calvaire; voici comment elle m'a été racontée par un témoin oculaire, qui n'était ni Grec, ni Latin, mais musulman.

Les catholiques ont le droit, entre autres, de faire quelques fonctions religieuses dans le lieu où a été dressée la croix de Notre-Sauveur, lieu qui est aux Grecs, comme nous l'avons vu; mais ils ne peuvent faire usage d'aucun des ornements qui parent l'autel. Ils y vinrent donc un jour en procession, comme ils avaient l'habitude de le faire; mais ils trouvèrent sur le marche-pied de l'autel un grand tapis rouge, qui recouvrait même le lieu qu'ils venaient vénérer. Les Pères Franciscains prièrent le pope grec, qui était présent, d'enlever ce tapis. Le pope répondit qu'il ne le pouvait pas. Deux Franciscains alors prirent le tapis, et se mirent en devoir de le plier pour ne pas retarder la cérémonie; mais en même temps, des hommes apostés tombèrent sur eux à coups de poignard. J'en ai encore vu les marques dans les vêtements du Père gardien de Rhodes, qui a été un des principaux acteurs. La chose était assez sérieuse pour que les Franciscains cherchassent à se défendre : une mêlée s'ensuivit; plusieurs personnes furent mortellement blessées, et la procession se retira. On alla porter plainte au pacha; il vint lui-même avec des troupes, ordonna aux religieux catholiques de recommencer leur procession, se plaça près de l'autel, et avec son sabre il enleva le tapis qui avait été replacé par les Grecs. Cette fois la procession ne fut pas troublée. Ce pacha, qui a ainsi rendu justice à qui elle était due, est Méhémet-pacha, dont j'ai déjà parlé, et qui m'a raconté lui-même ce fait comme je viens de le dire.

On ne comprend peut-être pas la conduite des Grecs et l'impor-

tance qu'ils attachaient à ce tapis. Les Grecs empiètent journellement sur les droits des catholiques; ils voient avec peine que les Franciscains aient encore l'usage de plusieurs sanctuaires, et peu à peu ils voudraient les leur enlever : l'expérience d'un siècle prouve qu'ils n'y réussissent que trop. Or ce tapis était non-seulement un signe de propriété pour les Grecs, mais d'exclusion pour les catholiques; s'ils avaient cédé en cette occasion, ils n'auraient plus eu la faculté de remplir des fonctions religieuses au lieu où s'est opérée notre rédemption que par le bon plaisir des Grecs, tandis qu'ils y ont droit[1]. Tous les moyens employés pour nous déposséder sont odieux, et cependant les Grecs atteignent leur but. Le pacha a été juste cette fois, mais les Grecs ne se déconcerteront point; ils feront d'autres tentatives, et je ne serais point étonné d'apprendre au premier jour que les catholiques ont été tout-à-fait expulsés, non-seulement du Calvaire, mais de l'église du Saint-Sépulcre. Personne ne soutient nos religieux, ils sont abandonnés à eux-mêmes : faut-il s'étonner qu'ils exposent leurs plaintes à tous les voyageurs qui leur arrivent d'Europe? A qui peut-on épancher son cœur, sinon à des frères? Et puis, ils espèrent que les pèlerins, de retour dans leur patrie, feront connaître la désolation dans laquelle se trouve la Terre-Sainte; qu'ils ranimeront quelque étincelle de zèle et d'amour dans les peuples; que les gouvernements se réveilleront enfin, et feront entendre quelques paroles généreuses en faveur des Saints-Lieux. Mais ils ne savent pas avec quels pèlerins ils ont affaire, ces bons religieux uniquement occupés de la conservation de sanctuaires révérés autrefois, mais si profondément oubliés aujourd'hui. Ils parlent des mystères de Bethléhem et de Nazareth à des hommes qui vont en Palestine pour admirer la religion de Mahomet, et pour sonder les *mystères* des chapiteaux de Balbek[2]; et ces pèlerins, revenus en Occident, nous parlent des éternelles doléances de ces moines, auxquelles ils n'ont rien compris; ils nous vantent leur bonheur, leur richesse, et jusqu'à leur puissance. Les faits disent plus que les phrases, plus que les calomnies surtout. Tous les sanctuaires de la Palestine appartenaient aux

[1] Cette partie du Calvaire a aussi appartenu exclusivement aux catholiques; ils en ont été dépouillés par les Géorgiens soutenus par les Mamelouks : les Grecs ont recueilli l'héritage des Géorgiens.

[2] Chapiteaux que mon œil mêle en les regardant;
Sur l'écorce du globe immenses caractères,
Pour vous toucher du doigt, pour sonder vos mystères
Un homme est venu d'Occident.
M. de Lamartine, *Voyage en Orient*.

catholiques, ils les ont payés cent fois de leur or et de leur sang; aujourd'hui ils n'en ont plus la moitié, et chaque année ils en perdent encore. De deux choses l'une : ou ces sanctuaires, comme la grotte de Bethléhem, qu'on nous a enlevée il y a quelques mois, valent la peine qu'on fasse des réclamations, ou il faut les abandonner tous au premier occupant, et laisser construire des mosquées sur la grotte de la Nativité et sur le Golgotha, pour remplacer les temples de Vénus et d'Adonis qu'on y voyait autrefois.

Eh bien, les nations catholiques ont abandonné ces sanctuaires; on peut impunément les transformer en temples païens, ou faire passer la charrue sur leurs débris.... Je me trompe : non, ils ont encore trouvé des protecteurs qui défendent pied à pied le terrain sacré sur lequel ils combattent depuis six cents ans, et nous, pour prix de tant de dévouement, nous n'avons à leur offrir que nos reproches et nos dédains. Comment veut-on que ces religieux se défendent autrement que par des réclamations, des protestations, des plaintes et des prières, c'est-à-dire, par les armes des faibles, puisque les forts les délaissent! Ces dissensions sont déplorables, j'en conviens; mais est-ce bien à nous à jeter la pierre à ces moines qui se disputent pour un coin du Calvaire? et nous, pourquoi nous disputons-nous? Quand nos organes quotidiens n'auront plus entre eux que des paroles de paix, quand nos mandataires se donneront fraternellement la main, quand nous serons d'accord avec les autres ou avec nous-mêmes sur une foule de choses infiniment moins importantes, alors peut-être pourrons-nous nous étonner que ces religieux n'aient pas encore pu s'entendre sur la possession de ces monuments auxquels ils attachent tant de prix.

Depuis quelque temps, il y a une nouvelle cause de dissension, qui probablement se terminera à notre désavantage. Il paraît que les Grecs ont envie de faire quelque changement, soit au petit monument du Saint-Sépulcre, soit à la coupole qui est au-dessus. Instruits par une longue expérience, les Franciscains savent que pour eux toute innovation est désastreuse; ils cherchent donc à s'y opposer. Les Grecs, pour les y contraindre, endommagent la toiture, et je les ai vus moi-même enlever des feuilles en plomb qui couvrent la coupole. Méhémet-pacha m'a dit que pour les mettre d'accord, il avait voulu se charger des réparations au compte du gouvernement. On prétend que c'est le sultan lui-même qui veut faire reconstruire cette coupole *comme un hommage rendu à la chrétienté*. Ce serait un spectacle nouveau dans le monde, si l'on voyait un sultan honorer,

par sa munificence, les Saints-Lieux oubliés par les souverains catholiques. Ces offres n'ont pas été acceptées, parce qu'on craint que dans la suite un sultan moins équitable ne se prévale de ces dons pour prétendre à la propriété de l'édifice, comme le font les Grecs aujourd'hui. Jusqu'à l'incendie de 1808, ce furent toujours les catholiques qui construisirent cette coupole et y firent les réparations, parce que seuls ils en sont les légitimes propriétaires.

Autour de la pierre de l'Onction, on remarque les lieux où se trouvaient les tombeaux des rois chrétiens de Jérusalem, notamment ceux de Godefroy de Bouillon et de Baudoin son frère. Ils étaient tous les deux au pied du Calvaire; les Grecs ont profané et fait disparaître ce que l'incendie et les musulmans avaient respecté. Il était facile de prévoir que la nation qui a mis tout en œuvre pour empêcher les croisés d'approcher de Jérusalem, profiterait de la première occasion pour effacer de l'église du Saint-Sépulcre les noms les plus illustres des croisades. D'autres barbares avaient déjà, au treizième siècle, livré aux flammes les dépouilles de ces héros.

Les rois de Jérusalem recevaient la couronne au Saint-Sépulcre, mais ils allaient immédiatement l'offrir sur le Calvaire. « Costume est en Jérusalem, dit un historien, quant le roi prent corone au sepulcre, il la porte en son chief de ci au temple où Jesus-Christ fu offert : là si offre sa corone. Quant le roi avoit offert sa corone au temple, si avaloit les degrés qui sont dehors le temple, et entroit en son pales, au temple de Salomon, où li Templiers manoient[1]. »

On a souvent parlé *du miracle du feu sacré*, c'est-à-dire, du scandale donné par les Grecs le samedi saint. A la huitième heure, le patriarche grec suivi d'une quantité de prêtres, puis le patriarche arménien hérétique, et enfin les Cophtes et les Syriens, font trois fois le tour du Saint-Sépulcre en chantant des cantiques; le patriarche grec entre seul alors dans le monument, tandis qu'une foule immense de pèlerins venus de toutes les parties de la Grèce et de la Russie s'agitent au-dehors et crient de toutes leurs forces : « O Dieu, manifestez en ce moment vos prodiges! » Tout-à-coup le patriarche présente au peuple, à travers des trous pratiqués à cet effet, une quantité de bougies allumées *au feu descendu du ciel*.

N'ayant pas été témoin moi-même de cette imposture, je ne puis que renvoyer aux auteurs qui y ont assisté. Seulement j'aime à détruire une assertion trop souvent répétée : on dit que *le miracle* ne

[1] Continuation de Guillaume de Tyr.

se fait qu'au signal donné par le pacha; Méhémet-pacha, qui a assisté à la cérémonie en qualité de gouverneur, m'a assuré du contraire : la chose en elle-même est déjà bien assez absurde, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter.

Nous trouvons dans les récits contemporains une naïve description des cérémonies usitées pendant les croisades. « En milieu du cuer au chanoines, avait I. letrin de marbre, que en apeloit *le compas;* lassus list en l'epistre. A main destre du mestre autel de ce cuer estoit mons de Calvarie. Si que, quant on chantoit messe de la Resurrexion, li diacres, quant il chantoit l'Evangile, si se tournoit vers le mons de Calvarie quant il disoit *crucifixum;* après si ce tournoit vers le monument quant il disoit *resurrexit, non est hic,* si monstroit au doit : *Ecce locus ubi posuerunt eum;* et puis si se retournoit au livre si pardisoit son Evangile [1]. »

A l'extrémité occidentale de l'église, se trouve un sépulcre qu'on appelle *le tombeau de Joseph d'Arimathie,* non parce qu'il a renfermé le corps de ce disciple dévoué, mais parce qu'on suppose qu'il l'avait fait creuser de son vivant comme devant lui servir de sépulture [2]. On ne connaît pas bien le lieu où mourut Joseph d'Arimathie; quelques-uns croient qu'il demeura à Jérusalem, et d'autres qu'il vint à Marseille avec Lazare, Marthe et Marie, et d'autres disciples; que de là il passa en Angleterre, où il mourut, et où il était très-honoré autrefois, surtout à Glastenbury.

Ces tombeaux, qui sont taillés dans le roc, comme tous les anciens sépulcres des Juifs, et qui remontent évidemment à l'époque hébraïque, me paraissent fournir une preuve sans réplique contre ceux qui prétendent que l'emplacement de l'église du Saint-Sépulcre devait être dans l'intérieur de la ville du temps de Notre-Sauveur.

Je veux citer auparavant ces paroles de M. le Dr. Schultz, qui dit en parlant de ces tombeaux : « Des explorateurs modernes ont pensé que ces sépulcres pouvaient dater des croisades. Il est vrai que les croisés se faisaient volontiers ensevelir dans l'église du Saint-Sépulcre; mais on n'a pas remarqué la différente construction de ces tombeaux. Ceux qui entrent perpendiculairement dans la terre peuvent bien appartenir à une époque plus rapprochée, peut-être à l'époque des croisades; mais les niches qui sont taillées horizontalement dans le

[1] *Assises de Jérusalem*, tom. II.

[2] Cette tradition, rapportée par Quaresmius, paraît être contraire au texte de saint Matthieu, qui dit en parlant du corps de Notre-Sauveur : « Et posuit illud in monu» mento *suo* novo, quod exciderat in petra. » (XXVII, 60).

rocher sont exactement pareilles à celles qu'on rencontre si fréquemment dans les nécropoles autour de Jérusalem. Il me paraît hors de doute qu'il y avait ici un rocher sépulcral longtemps avant qu'on bâtît l'église du Saint-Sépulcre, et un rocher sépulcral des anciens Juifs, qui remonte par conséquent à l'époque qui précède la destruction de Jérusalem par les Romains[1]. » Or chez les Hébreux les lieux de sépulture devaient être hors de la ville[2]; on ne faisait d'exception que pour les tombeaux des rois. Ainsi le lieu que les chrétiens désignent comme étant le Calvaire était hors de la ville à l'époque qui a précédé la destruction de Jérusalem, puisqu'alentour il y avait des tombeaux.

Nous trouvons dans Josèphe une preuve du même genre, mais beaucoup moins concluante, puisque le tombeau dont il parle n'existe plus; c'est celui du grand-prêtre Jean[3] : tout porte à croire qu'il était dans cette partie-ci de la ville.

La tradition rapporte qu'il y a dans l'église du Saint-Sépulcre un autre tombeau beaucoup plus ancien encore que ceux dont je viens de parler; on me permettra d'en dire quelques mots.

Voici comment en parle M. le maréchal Marmont : « Je venais de voir tous ces objets avec une pieuse émotion; je vivais dans les siècles passés, et une profonde rêverie s'était emparée de moi, lorsque le Père Camille m'en tira en disant : « — Adesso vi farò vedere la tomba d'Adamo. — Qu'est-ce? m'écriai-je, qui? Adam? — Sì, Adamo, il primo uomo. — Ah! mon Père, que me dites-vous? » Il se hâta de me répondre pour me calmer : « Non è di fede; è solamente di tradizione e di storia. » L'effet était produit et la sensation durable. Quel tort ont fait et font chaque jour ces moines en se livrant à une sotte superstition, qu'alimente l'ignorance, et dont la moindre réflexion démontre l'absurdité[4]! » Je crois que c'est le seul mouvement d'impatience que se soit permis l'illustre voyageur contre les religieux de Terre-Sainte, impatience d'autant plus excusable qu'il avait témoigné un respect plus profond pour toutes les autres traditions des Saints-Lieux. J'ajouterai encore qu'il est parfaitement d'accord avec saint Jérôme, une des plus grandes autorités qu'on puisse invoquer en Palestine[5].

[1] Schultz, *Jérusalem*, p. 97.
[2] La même loi existait chez les Romains. Cicer., 2 *de Legibus*.
[3] Voir dans Josèphe la relation du siége de Jérusalem par Titus.
[4] *Voyage*, tom. III.
[5] Audivi quemdam exposuisse Calvariæ locum, in quo sepultus est Adam; et ideo sic

Je ne sais si les religieux de Jérusalem ont été effrayés de l'apostrophe un peu vive de M. le maréchal Marmont : personne ne m'a plus parlé du tombeau d'Adam ; mais comme j'aime à étudier les traditions, je veux aussi remonter à la source de celle du Père Camille, qui est loin d'être un article de foi, comme il le dit lui-même. Au reste, d'autres ne se font pas scrupule de parler des traditions d'Andromède à Jaffa, de celle de la fille d'Agénor à Tyr, de la mort d'Adonis au Nahr-Ibrahim, traditions qui ne sont pas non plus des articles de foi ; je les ai rapportées moi-même : pourquoi ne serait-il pas permis de parler de la plus respectable de toutes, au moins par son antiquité, de celle qui concerne notre premier père Adam ?

Ecartons d'abord ce qu'elle paraît avoir de trop incroyable. Il n'est pas question d'un monument qui se serait conservé après cinquante siècles, à travers le déluge et mille autres révolutions presque aussi destructives, mais d'une tradition qui dit que la tête d'Adam a été enterrée sur le Calvaire. Quand nous arriverons dans la vallée de Mambré, je donnerai des raisons assez plausibles de croire que le corps d'Adam a été enseveli à Hébron ; or cette ville n'est qu'à huit lieues de Jérusalem ; il n'est donc pas si absurde d'admettre que sa tête a pu être transportée sur le Calvaire.

Nous voyons dans l'Ecriture que le patriarche Jacob, en mourant en Egypte, recommande à ses descendants de porter ses dépouilles dans la Terre-Promise pour les y ensevelir [1]. Les Israélites, en fuyant de l'Egypte, emportèrent les ossements de Joseph, et les déposèrent à Sichem dans le champ acheté par Jacob [2]. Plusieurs saints Pères ont cru que, par respect pour le père du genre humain, Noé avait voulu sauver du déluge les ossements d'Adam, ou au moins sa tête, qu'il emporta dans l'Arche, qu'ensuite il l'ensevelit à Jérusalem sur le Calvaire, qui prit de là le nom de Golgotha, c'est-à-dire, en hébreu, *le lieu du crâne*.

D'autres pensent que ce fut par ordre de notre premier père que ses ossements ont été portés d'abord en Judée, puis dans l'Arche [3].

appellatum esse quia ibi antiqui hominis sit conditum caput ; et hoc esse quod Apostolus dicit (Ephes., v, 14) : *Surge, qui dormis, et exurge a mortuis, et illuminabit te Christus.* Favorabilis interpretatio et mulcens aures populi, nec tamen vera. Hieronym., *in cap.* XXVII *Matth.*

[1] Gen., XLIX, 29 ; L, 24.

[2] Jos., XXIV, 32.

[3] Massius, *Comment. in Josue.*

Les autorités sont ici nombreuses, je ne citerai que les suivantes[1].

Voici comment s'exprime saint Basile.

« On conserve dans l'Eglise une tradition qui nous apprend que l'ancienne Judée fut habitée par Adam, qui s'y réfugia aussitôt qu'il fut chassé du Paradis de délices, afin d'adoucir un peu la perte des biens dont il venait d'être privé ; que ce fut aussi la Judée qui reçut les dépouilles mortelles du premier homme, après qu'il eut satisfait pleinement à la sentence de condamnation portée contre lui. Sa tête fut enterrée en un lieu qu'ils appelèrent tout naturellement *Cranion*, Calvaire (ou le lieu du crâne), parce qu'un tel objet devait nécessairement frapper les hommes de cette époque. Il est bien probable que Noé n'ignorait pas où était le tombeau du chef et du père du genre humain, puisque, aussitôt après le déluge, et de la bouche même de Noé, cette tradition se répandit partout, et que ce fut là, sur le lieu du Calvaire, que Notre-Seigneur souffrit pour frapper la mort dans son origine même[2]. »

Origène confirme la même tradition en ces termes :

« Le Calvaire était le lieu où devait mourir celui qui mourait pour tous les hommes; car une tradition m'apprend que le corps du premier homme a été enseveli dans le lieu même où Jésus fut crucifié, afin que tous les hommes qui avaient reçu la mort par Adam reçussent la vie par Jésus-Christ, et que, dans ce lieu qu'on appelle le Calvaire, c'est-à-dire, le lieu de la tête, Adam, la tête du genre humain, retrouvât la vie avec toute sa race par la résurrection du Sauveur qui y a souffert et y est ressuscité[3]. »

Ecoutons maintenant saint Augustin.

« La tradition des anciens nous rapporte qu'Adam, le premier homme, fut enseveli dans l'endroit même où fut plantée la croix, et qu'on a donné à ce lieu le nom de Calvaire, parce que, comme on le dit, il renferme *la tête* du genre humain. Et réellement, mes frères, il n'est pas inconvenable de croire que le médecin est allé là où était couché le malade. Et il était raisonnable que là où était tombé l'orgueil humain, là aussi descendît la miséricorde divine; et que ce sang précieux, qui a daigné couler pour effacer le péché, vînt racheter, en se répandant sur elle, la poussière du premier pécheur[4]. »

[1] Quaresm., tom. II, liv. 5, c. 4; Adrich., *in Jud.*, num. 7.
[2] Basil., *in Isai.*, cap. 15.
[3] Origen., *Tract.* 35, *in Matth.*
[4] D. Aug., *Serm.* 71 *de Tempore.*



Ajoutons que c'est à cause de cette tradition qu'on a coutume de peindre ou de sculpter une tête de mort au pied du crucifix[1].

Bossuet, pénétrant dans la profondeur de nos mystères, retrouve sur le Calvaire, pour notre rédemption, tout ce qui avait servi autrefois pour la perte du genre humain. « Jésus-Christ est le nouvel Adam; Marie est la nouvelle Eve. Eve, comme le remarquent les saints Pères, aurait dû être appelée la mère des morts, et elle est appelée « mère des vivants » (Gen., III, 26), comme étant la figure de la Sainte Vierge. Un ange de ténèbres intervient dans notre chute : Dieu prédestine un ange de lumières, qui doit intervenir dans notre réparation. L'ange de ténèbres parle à Eve encore vierge; l'ange de lumière parle à Marie qui le demeurera toujours. Eve écoute le tentateur et lui obéit; Marie écoute aussi l'ange du salut et lui obéit. La perte du genre humain, qui devait commencer en Adam, commença par Eve : en Marie commence aussi notre délivrance; elle y a la même part qu'Eve a eue à notre perte. Tout ce qui nous a perdu se change en mieux. Je vois paraître un nouvel Adam, une nouvelle Eve, un nouvel ange : il y a aussi un nouvel arbre, qui sera celui de la croix, et un nouveau fruit sur cet arbre, qui détruira tout le mal que l'ancien fruit avait causé. Ainsi l'ordre de notre réparation est tracé par celui de notre chute : tous les noms malheureux sont changés en bien pour nous, et tout ce qui avait été employé pour nous perdre, par un retour admirable de la divine miséricorde, se tourne en notre faveur[2]. »

Après avoir lu une foule de documents relatifs à cette tradition, je crois qu'on peut admettre avec beaucoup de vraisemblance qu'Adam a été enterré à Hébron, et que sa tête, longtemps conservée dans la famille des patriarches, a été ensevelie sur le Calvaire.

Une autre tradition non moins intéressante se rattache encore au Calvaire : c'est celle du sacrifice d'Abraham. Saint Augustin, invoquant l'autorité de saint Jérôme, croit qu'Abraham a dû immoler Isaac là où dans la suite le Christ a été crucifié[3]. Cependant, l'opinion qui fixe sur l'emplacement du temple le lieu du sacrifice d'Abraham me paraît la plus suivie[4].

Je n'ai rien dit encore de ces trois ou quatre gardiens musulmans

[1] Molanus, *Des peintures sacrées*, liv. 4, ch. 78.
[2] Bossuet, *Elévations sur les mystères*.
[3] D. Aug., *Serm. 7 de Tempore;* Quaresm., tom. II, l. 5, c. 3.
[4] Voyez ci-après *Mont Moriah*.

de l'église du Saint-Sépulcre, qu'on trouve, en y entrant, à gauche de la grande porte.

Ils sont à moitié couchés sur leur divan, causant, fumant et prenant le café; ce sont eux qui ont la clé de cette sainte basilique, et ils l'ouvrent chaque fois que cela est réclamé par une des trois nations, grecque, arménienne et latine, qui jouissent seules de ce privilége, sauf à payer une entrée qui revient à 100 paras, 2 francs et demi, plus un peu de café. Les pèlerins pauvres attendent que de plus riches aient fait ouvrir l'église pour entrer avec eux. Toutes les fois qu'on a obtenu, comme on dit, *una apertura*, on en donne le signal avec une cloche.

« Ce sont là ces cinq ou six figures vénérables de Turcs à longues barbes blanches, accroupies sur un divan de riches tapis *d'Alep* » dont parle M. de Lamartine, et qui ont été si respectueux pour l'illustre voyageur que par reconnaissance il n'a pas craint de dire « que le peuple turc est le *seul* peuple tolérant, *celui qui comprend le mieux le culte et la prière*, et que ce peuple est *nécessaire* pour maintenir la paix entre les innombrables et *haineuses* ramifications *de l'idée chrétienne.* » — Chacun sait comment et pourquoi les Turcs gardent les Saints-Lieux. Ils pourraient, il est vrai, dévaster l'église du Saint-Sépulcre, comme ils ont dévasté mille autres églises de la Palestine : celle-ci leur rapporte immensément, ils la laissent intacte; ils n'insultent pas le pèlerin qui vient y faire sa prière, mais ils le rançonnent, et ils le mettraient à mort, si, par curiosité ou par mégarde, ce même pèlerin franchissait, à quelques pas de là, le seuil de la mosquée d'Omar. Par qui tant d'églises élevées à *l'idée chrétienne* ont-elles été pillées, renversées de fond en comble; par qui tant de couvents ont-ils été incendiés, tant de moines égorgés, si ce n'est par *le plus tolérant de tous les peuples*[1] ! Si quelques temples sont encore debout, c'est que sa cupidité est plus grande encore que son fanatisme.

Après cela, il serait difficile de dire quelles sont les idées historiques, topographiques et religieuses d'un homme qui, à propos de l'église du Saint-Sépulcre, a tracé les lignes suivantes.

« C'est un monument élevé à la plus grande *pensée humaine*; où la pensée même qui l'a élevé est écrite dans les détails comme dans l'ensemble de l'édifice. Partout où le musulman voit l'idée de Dieu dans la pensée de ses frères, il s'incline et il respecte. »

[1] Le massacre récent des chrétiens à Alep est une nouvelle preuve de la *tolérance* de ce peuple.

— Il a tellement respecté qu'à l'époque de l'invasion, depuis Sainte-Sophie jusqu'à Hébron, toutes les églises chrétiennes, excepté celle du Saint-Sépulcre, ont été changées en mosquées.

« Que les chrétiens s'interrogent, continue M. de Lamartine, et se demandent de bonne foi ce qu'ils auraient fait si les destinées de la guerre leur avaient livré la Mecke et la Kaaba. Les Turcs viendraient-ils, de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie, y vénérer en paix les monuments conservés de l'islamisme? » Quand M. de Lamartine écrivait ces lignes, il pouvait voir, sur le mont des Oliviers, l'église de l'Ascension détruite; sur le mont Sion, le Cénacle converti en mosquée; l'église de Saint-Pierre, qui avait servi de prison à cet apôtre, changée en voirie; l'église de Sainte-Anne, où demeura la Sainte Vierge, devenue une mosquée de derviches, etc., etc;..... et tout cela n'a pu retenir sa plume! Si les chrétiens étaient à la Mecque, ils s'y comporteraient en chrétiens, et il est probable que l'Arabie adopterait le christianisme, au grand déplaisir des admirateurs de l'islamisme. Il a été un temps où l'on voyait des mosquées en Espagne et en Hongrie, et des temples païens à Rome et dans les Gaules; si M. de Lamartine regrette que ces mosquées et ces temples soient devenus des églises chrétiennes, je ne comprends pas pourquoi il ne se coiffe pas d'un turban, et, docile à la voix du muezzin, il ne va pas, inclinant son front dans la poussière des mosquées, crier *Allah* avec tous les musulmans qu'il admire. Comparer la Kaaba avec le Saint-Sépulcre, c'est un sacrilége. On a beau voir les choses au point de vue musulman, il y a une Providence qui les voit telles qu'elles sont; elle nous a conservé miraculeusement le sépulcre de Jésus-Christ, et elle nous le conserve encore aujourd'hui par un miracle, puisqu'il est entre les mains de nos ennemis et qu'ils n'osent le détruire. Depuis deux mille ans, qui est-ce qui a retenu les Juifs, les païens, les soudans d'Egypte, les rois de Perse et les sultans de Constantinople? C'est qu'apparemment il y a quelqu'un qui veille auprès du tombeau de Jésus-Christ, tombeau plus nécessaire au monde que le monument de la Kaaba.

M. de Lamartine continue. « Le centre de cette coupole (celle du Saint-Sépulcre), que les traditions locales donnent pour le centre de la terre..... » — Les traditions *des Grecs* donnent le chœur des Grecs pour le centre de la terre, et non le Saint-Sépulcre. Il y a à Jérusalem des traditions vraies et des traditions absurdes qu'il ne faut pas confondre. —« Ce monument a été construit *en* 1817. »—Il a été incendié *en* 1808, et reconstruit l'année suivante.— « Les chapelles

renferment toutes des témoignages *réels ou supposés* des scènes de la rédemption. Les peintures ont été accumulées par des générations *superstitieuses*, qui ont cru avoir quelque chose de précieux devant Dieu. » — Les musulmans dont nous parlait tout à l'heure M. de Lamartine respectent « ce que d'autres hommes vénèrent et adorent, » mais lui, tout en faisant leur éloge, est bien loin d'avoir le même respect et la même tolérance. « — La partie de l'église du Saint-Sépulcre qui n'est pas sous la coupole est exclusivement réservée aux Grecs schismatiques. » — Tout ce qui appartient exclusivement aux Arméniens et aux catholiques est ailleurs que sous la coupole.

« On est loin de s'attendre à trouver le tombeau de Joseph d'Arimathie, taillé dans le roc, hors des murs de Sion, à cinquante pas du Calvaire, lieu des exécutions, renfermé dans l'enceinte des murailles modernes; mais les traditions sont telles et elles ont prévalu. L'esprit ne conteste pas, sur une pareille scène, pour quelques pas de différence entre les vraisemblances historiques et les traditions. » —Nous ignorons « le nombre de pas des vraisemblances historiques » qu'exige de M. de Lamartine pour les opposer aux traditions. Mais saint Jean qui parle beaucoup plus clairement nous dit : « Il y avait » au lieu où Jésus a été crucifié, un jardin, et dans ce jardin un » sépulcre neuf. *Erat autem in loco, ubi crucifixus est, hortus; et in* » *horto, monumentum novum.* » (Jean, XIX, 41.) La distance du sépulcre et du Calvaire ne saurait se régler sur *l'attente* des visiteurs; nous voyons, d'après l'évangéliste, que ces lieux étaient fort rapprochés; il est difficile de deviner pourquoi cinquante pas ne suffisent pas à l'esprit de M. de Lamartine, et ce que la vraisemblance y gagnerait s'ils étaient plus éloignés.

Enfin le pèlerin entre dans le Saint-Sépulcre avec ses compagnons; chacun y reste environ un quart d'heure, et chacun peut y apporter des sentiments divers, « soit, dit-il, qu'il ait gardé la lettre du christianisme et les dogmes de sa mère, soit qu'il n'ait qu'un christianisme philosophique et selon l'esprit; soit que le Christ pour lui soit un Dieu crucifié, soit qu'il ne voie en lui que le plus saint des hommes, divinisé par la vertu, inspiré par la vertu suprême, et mourant pour rendre témoignage à son père..... Il y a des moments dans la vie où les pensées de l'homme, longtemps vagues et douteuses, et flottantes comme des flots sans lit, finissent pas toucher le rivage où elles se brisent et reviennent sur elles-mêmes avec des formes nouvelles et un courant contraire à celui qui les a poussées

jusque-là. Ce fut pour moi un de ces moments : celui qui sonde les pensées et les cœurs le sait, et je le comprendrai peut-être moi-même un jour : ce fut un mystère dans ma vie qui se révèlera plus tard. » — Hélas ! il ne s'est révélé que trop tôt, ce mystère d'une intelligence si chrétienne autrefois, qui, se brisant contre je ne sais quel rivage, est revenue sur elle-même avec un courant contraire à celui qui l'avait poussée jusque-là, a démenti toutes les nobles inspirations qu'elle devait au christianisme, et s'est égarée dans les abîmes du doute, comme un astre qui a perdu la voie que Dieu lui avait tracée : et c'est au tombeau de Jésus-Christ, où tant d'autres ont puisé les lumières et la vie, qu'il est allé éteindre la dernière étincelle de sa foi ! Terrible exemple des dispositions qu'il faut avoir pour approcher des choses saintes. Il m'est pénible de citer ici ces paroles de saint Grégoire de Nysse : « Si vous avez le cœur rempli de pensées perverses, fussiez-vous sur le Golgotha, sur le mont des Olives ou en face du saint tombeau, vous serez encore aussi loin du Christ que ceux qui n'ont jamais professé la foi évangélique[1]. »

Dans ce moment il y a peu de pèlerins à Jérusalem : cette année n'est pas favorable pour faire des courses lointaines. Quand le monde croule, on ne quitte pas volontiers sa famille et sa patrie, incertain de l'état dans lequel on retrouvera l'une et l'autre. Du reste, c'est pour les fêtes de Pâques que les pèlerins arrivent en foule en Palestine, de toutes les contrées de l'Orient : ce sont surtout des Grecs de la Russie, de la Grèce, de l'Archipel et des côtes de Syrie ; des Arméniens, des Syriens, des Cophtes, des Nestoriens, des Maronites et des Abyssins. Ils se mettent en route, selon leur éloignement de la ville sainte, en janvier ou en février, et ils arrivent les uns par terre, les autres sur de mauvais bâtiments où ils sont entassés presque comme des nègres qu'on transporte dans les colonies. Ce ne sont pas seulement des hommes, mais des familles entières qui font ces longs pèlerinages, des femmes, des filles, des enfants, des vieillards ; ils s'exposent au mauvais temps, aux privations sans nombre et aux exactions des Turcs et des Arabes. Il se réunissent par troupes nombreuses, emportant avec eux leurs provisions, leurs nattes, leurs lits, leurs ustensiles de cuisine, qu'ils chargent sur des chameaux,

[1] Voici quelles furent les impressions d'*une femme* piétiste au Saint-Sépulcre : « Nous nous arrêtons devant un bloc de marbre. Deux capucins mettaient là leurs ustensiles ; on a jeté sur le bloc un paquet de bougies, des linges à essuyer, que sais-je ?..... C'est le tombeau du Christ ! » Mme de Gasparin, *Journal*, tom. III, p. 248.

Que le bon Dieu me pardonne cette citation ! Depuis les sacrilèges profanations des karismiens, jamais personne n'a prononcé de tels blasphèmes sur le tombeau de Jésus-Christ.



des ânes et des mulets, tandis qu'ils cheminent à pied, faisant de petites journées, couchant en plein air, et contents de supporter tant de fatigues, pour vénérer les lieux que Jésus-Christ a consacrés par ses souffrances.

Il y a longtemps qu'on a cru pouvoir blâmer les pèlerinages au nom de la moralité, de l'intérêt et de la raison ; ils subsisteront aussi longtemps que nos cœurs auront besoin de soulagement, et qu'il y aura de la foi dans nos âmes. Les pèlerinages sont les voyages du pauvre, du malheureux et du chrétien. Le pauvre, le malheureux ne peut-il donc pas avoir ses joies, ses récréations, ses voyages ? Heureusement, ce ne sont pas nos grandes villes qui ont de l'attrait pour lui, ce sont des chapelles dans les bois, des grottes sur des montagnes, un sépulcre au delà des mers. Pendant de longues années, le pèlerin se prive de la moitié de sa chétive nourriture ; mais cette privation même est un soulagement à sa misère actuelle par le plaisir qu'il se promet de son pèlerinage. Au temps fixé, il supporte avec joie le chaud, le froid, la pluie et les orages ; et quand il a fait sa prière là où son cœur et sa foi l'ont guidé, il retourne content reprendre sa misère et ses travaux : il a puisé des consolations pour le reste de sa vie. Que l'on compare les hommes qui vont en pèlerinage avec ceux qui s'en moquent, et que l'on dise si ces derniers sont plus riches, plus vertueux, plus heureux. Nos peuples, qu'ont-ils gagné en bonheur depuis qu'ils vont demander leurs consolations à leurs semblables, ou à des dieux qui rappellent ceux du paganisme ? Demandez à l'enfant qui a été déposer sur l'autel la première fleur du printemps, à la veuve qui a porté ses douleurs au pied d'une croix vénérée, à celui qui, échappé à la mer, va suspendre ses vêtements aux murs de la chapelle du rivage, demandez-leur s'ils n'ont pas reçu le prix de leur piété ? « La philosophie peut remplir ses pages de paroles magnifiques, a dit M. de Chateaubriand, mais nous doutons que les infortunés viennent jamais suspendre leurs vêtements à son temple [1]. »

Mais si les pèlerinages en eux-mêmes sont une chose sainte et louable, ils peuvent être accompagnés de circonstances qui les rendent dangereux ; c'est pour cela que plusieurs saints personnages, qui avaient fait eux-mêmes le pèlerinage à la ville Sainte, ont cru en devoir blâmer les abus, notamment saint Grégoire de Nysse et saint Jérôme. Alors l'idée s'était accréditée chez plusieurs qu'un

[1] *Génie du christianisme : Dévotions populaires.*

voyage en Terre-Sainte était presque indispensable au salut. Saint Jérôme, s'élevant contre cette erreur dans une lettre à Paulin, dit « que le temps est venu où les vrais adorateurs ne doivent plus adorer le Père ni à Jérusalem, ni sur le mont Garizim ; que Dieu est esprit et vérité, et que la terre entière appartient au Seigneur ; que la voix des apôtres s'est fait entendre jusqu'aux extrémités de la terre, et que partout où l'on fait de bonnes œuvres on reçoit une égale récompense. » Dans le même temps, saint Augustin disait aussi : « C'est en aimant qu'on vient à celui qui est partout, et non pas en naviguant : *Ad eum qui ubique est amando venitur, non navigando.* » Il fallait rappeler ces éternels principes de vérité à une époque d'entraînement et d'enthousiasme ; aujourd'hui, il est beaucoup moins nécessaire d'insister sur ce point : nous sommes tous de l'avis de saint Jérôme et de saint Augustin, comme nous sommes en général de l'avis des saints qui prêchent sur les défauts des autres ; si au moins nous *aimions*, on nous dispenserait volontiers de *naviguer*.

Lorsque les pèlerins sont arrivés à la porte de Jérusalem, ils sollicitent la permission d'entrer, et paient le tribut, qui est de quatre paras par tête ; les Francs en sont exempts. De là ils se rendent dans le couvent de leur nation. Autrefois on faisait une réception solennelle à ceux qui venaient d'Occident ; aujourd'hui, cette cérémonie n'a plus lieu, faute de pèlerins. Saint Jérôme nous apprend que déjà de son temps on arrivait en foule en Palestine, et qu'auprès du saint tombeau on entendait dans toutes les langues célébrer les louanges du Fils de Dieu. « C'était un temps de révolutions et de malheurs ; le vieil empire romain croulait sous les coups des Barbares ; l'ancien monde tombait, comme tombe toute chose dont le destin est achevé ; un grand malaise avait saisi les âmes au milieu de ces calamités et de ces ruines ; on se dirigeait vers le lieu où s'était levée une foi nouvelle[1]. » Nous avons les révolutions et toutes leurs calamités, un malaise universel nous oppresse, mais nous n'avons pas encore tourné les regards vers le lieu où se lève une foi toujours nouvelle.

Les couvents grec et arménien comptent chacun 2 à 3,000 pèlerins par année, tandis qu'il n'en arrive pas 100 dans le couvent catholique.

On le voit, si les droits des sanctuaires dépendaient de l'affluence

[1] *Hist. des croisades*, tom. I, p. 4.

des prétendants, il faudrait peu s'étonner des pertes que nous faisons tous les jours.

Voici des chiffres tout aussi significatifs.

L'Espagne envoyait autrefois, pour la conservation des Saints-Lieux, 60,000 colonati, environ 300,000 francs, qui se sont réduits ces dernières années à 3 ou 4,000 colonati.

Le Portugal, qui envoyait 45,000 colonati, n'envoie plus rien ; on a l'espérance que cette interruption cessera prochainement.

La France, àutrefois si généreuse, oublie aussi maintenant les gardiens du Saint-Sépulcre. Aux époques malheureuses de la révolution et des guerres qui l'ont suivie, on ne pouvait guère songer à la Terre-Sainte; aussi le couvent latin de Jérusalem fut-il réduit à un tel dénuement que les Pères furent obligés de vendre les vases sacrés pour ne pas mourir de faim. « Depuis ce temps, écrivait M. Michaud en 1831, la charité des rois, la charité des fidèles a été sollicitée; quelques voix se sont quelquefois élevées en faveur des gardiens du Saint-Sépulcre; j'ai souvent entendu un de nos orateurs sacrés rappelant à ses auditeurs la misère qui régnait dans les Saints-Lieux, et prêchant, comme il le disait lui-même [1], une croisade de charité; à la voix du prédicateur, au nom de Jérusalem délaissée, de nombreuses aumônes étaient recueillies, et la pauvreté de Sion a pu être soulagée; mais les fruits de cette croisade de charité ne pouvaient suffire à des besoins sans cesse renaissants et toujours les mêmes. Les Pères de Saint-Sauveur m'ont dit que le roi Charles X leur envoyait chaque année une somme de deux mille francs; cette somme, pour l'année 1830, vient d'arriver à Beyrouth, et le consul de France leur en a donné l'avis; mais il est plus que probable que cette modique pension sera supprimée, et qu'aucun secours ne viendra désormais du royaume très-chrétien [2]. »

Après quelques interruptions, des associations et de pieux fidèles firent encore parvenir leurs aumônes à Jérusalem; ce n'est que depuis 1843 que la prédiction de M. Michaud s'est accomplie, et qu'aucun secours n'a été envoyé de la France.

Les différents Etats de l'Italie, excepté Rome, ont aussi considérablement diminué leurs secours. Cependant la Sardaigne et Naples surtout s'étaient distingués, dans tous les temps, par leur dévotion

[1] Je n'ai pas besoin de vous citer ici le bon abbé Démasures, qui a fait deux fois le voyage de Terre-Sainte, et qui a prêché dans toutes les provinces de France pour les pauvres de Jérusalem.

[2] *Correspondance d'Orient*, Lettre XCIX.

et leur munificence pour les Saints-Lieux. La Lombardie figure pour une part considérable dans les collectes qui se font en Autriche. Le grand duché de Baden et le Wurtemberg envoient peu de chose. La Suisse a envoyé son obole : j'ai été assez heureux pour servir d'intermédiaire à cette bonne œuvre.

L'Autriche, pendant le dernier siècle, dans moins de trente ans, c'est-à-dire depuis 1755 jusqu'en 1782, avait envoyé 113,264 ducats, environ un million et demi de francs, et de plus, un nombre très-considérable d'ornements de toute espèce, des lampes, encensoirs, instruments pour l'infirmerie, remèdes pour les malades; presque tous ces dons provenaient de la famille impériale. Tout-à-coup Joseph II supprima le commissariat de Terre-Sainte qui était à Vienne, et défendit l'exportation des aumônes à *l'étranger*. Mais le 21 février 1842, l'empereur Ferdinand I rétablit ce commissariat, et permit de faire une quête chaque année le vendredi-saint dans toutes les paroisses de la monarchie; le produit de cette quête devait être affecté aux Saints-Lieux. J'étais à Vienne alors, et j'ai vu avec quelle joie, quel empressement les fidèles ont apporté leur pieuse offrande aux pieds des autels, la première fois qu'il leur fut permis de le faire après une interruption de soixante ans. On recueillit ce jour-là 64,249 *florins*, plus de 160,000 francs. L'année suivante on recueillit plus encore, et le bon Dieu bénit cette œuvre.

En Bavière, déjà en 1838, le roi Louis avait ordonné qu'une somme de 6000 florins, 13,500 francs, provenant de l'association appelée *Ludwigs-Verein*, serait envoyée annuellement aux Pères de Terre-Sainte; et en 1843, il permit qu'on fit chaque année, comme en Autriche, une collecte dans les églises. De plus, MM. Phillips et Gœrres, ces généreux et savants défenseurs de la cause catholique, ayant ouvert une souscription dans l'excellente Revue intitulée *Historisch-politische Blætter*, des sommes considérables leur furent envoyées de toutes les parties de l'Allemagne pour les *sentinelles du Saint-Sépulcre*.

Depuis peu, des secours ont été envoyés du Nouveau-Monde. L'Amérique, cette fille cadette de l'Eglise, commence à grandir au milieu de ses sœurs; déjà nous connaissions ses conciles, le zèle de ses apôtres, la liberté de ses institutions, et maintenant nous avons des preuves de sa charité, une des vertus qui porte le plus de bonheur; cette jeune église est pleine de beauté et d'espérance. A la vue d'une société qui s'éteint, je salue ces Eglises du Nouveau-Monde, destinées peut-être à recevoir nos dépouilles. L'avenir dira

si la foi, ce soleil des âmes, doit éclairer le monde comme l'astre de la lumière ; nous avons coutume de dire : *Ex Oriente lux*, sans penser que la nuit et la barbarie viennent après.

Il est consolant de voir poindre quelque part de faibles rayons d'espérance, et qu'il est encore des âmes charitables qui disent avec saint Paul : « Maintenant je m'en vais à Jérusalem porter des secours » aux fidèles ; car les Eglises de Macédoine et d'Achaïe ont résolu » de faire part de leurs biens à ceux d'entre les saints de Jérusalem » qui sont pauvres. » (Rom., xv, 26.)

CHAPITRE XXII.

Les Pères de Terre-Sainte.

Saint François d'Assise va en Palestine. — Les premiers Franciscains sont tous mis à mort par les musulmans. — Robert de Sicile et la reine Sanche établissent les Franciscains sur le mont Sion, de concert avec le Saint-Siége. — Les persécutions continuent. — Les Pères, chassés du mont Sion, s'établissent dans le couvent de Saint-Sauveur. — Ils étendent leur mission dans tout le Levant. — Organisation et statistique de l'ordre des Franciscains en Orient. — Population catholique de la Palestine. — Devoirs, occupations, dernière ressource des Pères de Terre-Sainte. — Monseigneur Valerga, nouveau patriarche de Jérusalem. — Contradictions de M. de Lamartine.

On s'est demandé peut-être quel pouvait être l'emploi des sommes considérables qu'on envoyait à Jérusalem; j'espère satisfaire à cette question en donnant ici un aperçu de l'histoire et des travaux des Pères de Terre-Sainte.

Au treizième siècle, c'est-à-dire, à l'époque où les armées chrétiennes allaient être contraintes d'abandonner les lieux qu'elles avaient conquis au prix de tant de sacrifices, Dieu suscita d'autres croisés : saint François d'Assise partit pour les Saints-Lieux à la tête d'une armée de douze pauvres moines, et débarqua à Ptolémaïs l'année 1219; il venait fonder un royaume beaucoup plus durable que celui de Godefroy de Bouillon. *Il avait eu un pressentiment miraculeux de la défaite des chrétiens*[1]. Après avoir parcouru et évangélisé toute la Palestine, il eut en mourant la consolation de voir de nombreux disciples établis à Ptolémaïs et à Jérusalem.

Ceux de Jérusalem furent tous massacrés dans l'église même du Saint-Sépulcre et au pied des autels avec une troupe de religieuses, d'enfants et de vieillards, qui y avaient cherché un refuge contre la cruauté d'une horde de Karismiens[2].

[1] M. Michaud, *Hist. des croisades*.

[2] Voir les relations des massacres des Karismiens dans la lettre du grand-maître des Hospitaliers, rapportée par Mathieu Pâris, sur l'année 1244.

Ceux de Ptolémaïs eurent le même sort l'année 1291 [1]. Ce fut ainsi qu'ils commencèrent leur mission.

Cette même année, on vit tomber le royaume chrétien en Palestine, et avec lui le patriarcat de Jérusalem, les quatre archevêchés de Césarée, de Nazareth, de Krak et de Tyr, les neuf évêchés de Lydda, d'Hébron, de Beyrouth, de Ptolémaïs, de Sidon, de Panéas, de Sébaste, de Tibériade et du Sinaï, et une quantité d'abbayes, de chapitres et de couvents d'hommes et de femmes [2].

Le sang des martyrs a toujours été fécond : d'autres disciples de saint François quittèrent l'Europe et allèrent remplacer leurs frères, et peu d'années après (1299), on les retrouve déjà veillant et priant auprès du Saint-Sépulcre. Les Turcs, qui les prenaient pour une espèce de *derviches*, et qui étaient témoins de leur piété, de leur douceur et de leur pauvreté, se sentirent un moment touchés de respect : ils leur cédèrent une demeure sur le mont Sion, et une place auprès du Saint-Sépulcre.

Cependant Robert, roi de Sicile, et Sanche sa femme, pour mettre les Saints-Lieux à l'abri des persécutions des musulmans, les achetèrent du sultan d'Egypte pour des sommes très-considérables ; ils les cédèrent au Saint-Siége, qui en confia la garde aux Franciscains par une bulle de Clément V (*Nuper charissima*), datée d'Avignon, 21 novembre 1342. La reine Sanche fit bâtir sur le mont Sion un beau couvent, qui renfermait le cénacle, si cher aux chrétiens. La pieuse reine fit aussi une dotation pour l'entretien de douze religieux et trois frères laïcs.

C'est donc un acte authentique fait par deux souverains qui garantit la propriété des sanctuaires aux religieux catholiques : ce titre est au-dessus des caprices des pachas, des vicissitudes des gouvernements et des envahissements des conquérants [3].

Les fidèles, qui s'étaient tenus cachés durant les persécutions, se réunirent peu à peu autour de ces nouveaux défenseurs, qui, le plus souvent, ne pouvaient les protéger qu'en mourant pour eux. Les pèlerins reprirent aussi le chemin de la Terre-Sainte. Une dame de Florence, nommée Sophie, voulant pourvoir au besoin des pauvres

[1] Witrowski, *Hist. de bello sacro*, l. 10.

[2] Voir le *Tableau du royaume de Jérusalem*, par l'abbé Guénée.

[3] Les Pères de Terre-Sainte possèdent des pièces authentiques du sultan Omar, de l'année 1213 ; du sultan Akmed-Barcout (1310) ; du sultan Akmed-Acheref (1277), qui leur garantissent la propriété du Saint-Sépulcre, des habitations, de la moitié du Calvaire, du couvent du mont Sion, de l'église de Bethléhem avec la grotte de la Nativité. (Voyez Eug. Boré, *Question des Saints-Lieux*, p. 6.)



et des malades, acheta le terrain qui entourait le couvent et y fit construire un hôpital.

Les Pères furent loin de jouir en paix de ces bienfaits que la Providence leur envoyait comme des consolations, ou plutôt comme des moyens de multiplier leurs bonnes œuvres : ils furent encore tous massacrés par les Turcs, l'année 1368. Une nouvelle colonie étant venue remplacer ces douze martyrs, les Turcs en tuèrent quatre en 1391. L'année 1482, ils firent périr Jean de Calabre, qui était aussi religieux du mont Sion, et en 1537 ils s'emparèrent de tous les religieux, qu'ils se contentèrent cette fois d'enfermer pendant quatre ans, partie à Damas, partie dans la tour des Pisans à Jérusalem ; mais en 1547, les musulmans revinrent à leurs anciennes habitudes, et ils massacrèrent les deux religieux Junipère de Sicile et Jean de Mantoue [1].

M. de Chateaubriand reproduit une liste beaucoup plus longue des religieux qui ont souffert le martyre hors de Jérusalem. On y voit le frère Limin, de la province de Touraine, décapité au Grand-Caire ; le frère Conrad, de la province de Toscane, fendu depuis la tête jusqu'en bas, aussi au Grand-Caire ; le frère Jean d'Ether, de la province de Castille, mis en pièces par le pacha de Casa ; sept religieux décapités par le sultan d'Egypte ; deux religieux écorchés tout vifs en Syrie, etc., etc [2].

La légitime possession des Pères de Terre-Sainte avait été confirmée par plusieurs sultans d'Egypte et de Constantinople ; ils n'en furent pas moins chassés du mont Sion, l'année 1561, par le double prétexte que le mont Sion était un lieu fort, qui pourrait servir aux chrétiens s'ils tentaient un jour de reprendre Jérusalem, et qu'il ne convenait pas que *des chiens* possédassent le tombeau de David situé en ce lieu, et pour lequel les Turcs ont une grande vénération. Le cénacle fut converti en mosquée, et des santons s'emparèrent du couvent. *Ecclesia sancta in mesquitam versa, et conventu religiosorum mutato in lupanar et speluncam effeminatorum* [3].

Les religieux ne furent pas cependant expulsés de la ville sainte ; ils achetèrent des Turcs à grands frais l'église et le couvent de Saint-

[1] *Missions-Notizen aus dem heiligen Lande*, I heft, Wien, 1846. Ces Notices, dans lesquelles j'ai trouvé des renseignements fort exacts, sont publiées par le commissariat général de Vienne.

[2] *Itinéraire*, tom. II, p. 347, édit. 1822.

[3] *Quaresmius*, tom. I, p. 52.

Sauveur, qui avaient appartenu aux Géorgiens et qui étaient depuis longtemps abandonnés.

Qui réclama alors contre l'acte d'iniquité commis à leur égard? Hélas! personne ne songeait plus aux Saints-Lieux, et on commettait les mêmes profanations dans tous les pays de l'Europe. Charles IX régnait en France, Elizabeth en Angleterre, Ferdinand Ier en Allemagne, et Soliman II à Constantinople. Les princes catholiques luttaient contre la nouvelle hérésie qui menaçait de tout envahir, et les souverains protestants jetaient aux vents les saintes reliques comme objets de superstition. Les Pères de Terre-Sainte, abandonnés de tous, non-seulement demeurèrent auprès du tombeau qui leur était confié, mais ils recueillirent les débris des communautés de fidèles disséminées dans la Palestine; ils les maintinrent dans leur religion, ils leur bâtirent des églises, et leurs couvents furent tout à la fois des hôtelleries, des écoles et des hôpitaux.

Voici quel est aujourd'hui l'état de leur mission dans le Levant.

La première autorité de l'ordre est celle du Père Révérendissime; il a le titre de Paternité Révérendissime. Il est préfet des missions de Syrie, de Chypre et d'Egypte; gardien du mont Sion, du Saint-Sépulcre, et custode de Terre-Sainte. Il dépend du général, qui est à Rome, et de la Propagande. Il a le droit d'officier pontificalement. Cette dignité est toujours dévolue à un Italien; aujourd'hui, c'est le père Bernardino di Montefranco qui en est revêtu[1].

La seconde est celle du vicaire du Révérendissime. D'après les statuts, elle devait être donnée à un Français; mais depuis qu'en France il n'y a plus de religieux de cet ordre, cette charge est remplie par un Italien : c'est aujourd'hui le Père Joseph Tober de Bologne.

La troisième est celle de procureur-général; il est caissier et s'occupe de l'administration temporelle; il doit toujours être Espagnol.

Le chef des religieux enfermés dans l'église du Saint-Sépulcre

[1] Quaresmius, dont j'invoque si souvent l'autorité, remplissait cette charge importante en 1630. Après un séjour de plusieurs années en Palestine, il publia le meilleur ouvrage que nous ayons sur les Saints-Lieux. Il est écrit en latin et porte le titre : *Elucidation historique, théologique et morale de la Terre-Sainte, composée par F. François Quaresmius de Lodi, théologien de l'ordre des Mineurs, autrefois custode de Terre-Sainte et commissaire apostolique*, 2 vol. in-fol., Anvers, 1639, avec plans et gravures.

L'auteur, comme il le dit lui-même, a conçu, mis en ordre et achevé son ouvrage sur les lieux. C'est un homme plein d'érudition, de sagacité et de bonne foi. Il a fait des recherches immenses, et il a élevé en l'honneur des Saints-Lieux le plus beau, le plus utile et le plus durable de tous les monuments. Il l'a dédié à Jésus-Christ.

porte le titre de président : aujourd'hui c'est le Père Edouard ; il est Allemand. Depuis 1843, il y a cinq Pères de cette nation.

Il doit y avoir, pour entendre les confessions, dix pénitenciers. J'ai remarqué qu'on peut se confesser en latin, en italien, en français, en espagnol, en allemand, en hongrois, en bohème, en polonais, en arabe, et probablement en grec.

Je ferai remarquer encore que, d'après les statuts de l'ordre, les Pères pouvaient retourner dans leur patrie au bout de trois ans; depuis 1841, on a fixé le terme de 6 ans, et, pour les missionnaires, de 12 ans. Depuis la même époque, les dignitaires sont nommés pour 6 ans. On a le catalogue authentique et presque complet des Révérendissimes custodes de Terre-Sainte qui ont gardé le Saint-Sépulcre depuis l'extinction du royaume chrétien; il est reproduit par M. Artaud de Montor; il y en a 170 depuis l'année 1226. C'est une digne suite du catalogue des patriarches et évêques de Jérusalem, et une preuve en faveur de l'identité des Saints-Lieux qu'on ne réfutera jamais; car, par eux, en remontant jusqu'aux premiers siècles, nous avons la certitude que nous avons toujours eu des sentinelles intrépides et vigilantes auprès du tombeau de Jésus-Christ : des témoins qui se font massacrer auprès du dépot qui leur est confié, sont dignes de foi.

Voici maintenant la statistique complète de la Mission des Pères de Terre-Sainte, telle qu'elle est aujourd'hui :

JÉRUSALEM. *Couvent de Saint-Sauveur* : une église, un hospice, 28 prêtres, 32 Frères laïcs, 940 catholiques, une école de garçons divisée en deux sections : 68 élèves; et, depuis cette année, une école pour les filles avec trois religieuses de Saint-Joseph.

Eglise du Saint-Sépulcre : 10 à 12 prêtres pour garder le saint sépulcre et pour le service religieux; le nombre des prêtres est doublé aux jours de grande solennité.

BETHLÉHEM. Un couvent, une église, un hospice, 10 prêtres, 6 Frères, 1500 catholiques, une école de 90 enfants.

SAINT-JEAN. Un couvent, un hospice, une église dans laquelle est le sanctuaire de la Nativité de saint Jean-Baptiste, 3 prêtres, 2 Frères, peu de catholiques.

NAZARETH. Un couvent avec un hospice séparé pour les pèlerins, plusieurs sanctuaires, 10 prêtres, 7 Frères, 600 catholiques latins, 400 maronites, une école : 80 garçons, 60 filles.

TIBÉRIADE. Une église, un petit couvent où l'on recueille les étrangers, organisé cette année, 1 prêtre, quelques catholiques.

DAMAS. Un couvent, une église, 2 prêtres, 1 Frère, 5000 catholiques de différents rites, 1 école de 100 enfants, indépendamment de celle des Lazaristes.

HARISSA, dans le Liban : couvent isolé où les missionnaires qui arrivent d'Europe étudient l'arabe ; celui de Damas a la même destination ; mais, depuis la révolution d'Espagne, il n'est plus venu de jeunes religieux de ce pays.

ALEP. Un couvent, une église, 5 prêtres, 3 laïcs et 600 catholiques.

RAMLA. Une église, un grand couvent pour la réception des pèlerins, 5 prêtres, 2 laïcs, peu de catholiques.

JAFFA. Une église, un couvent, un hospice autrefois maison de Simon-le-Corroyeur habitée par saint Pierre, 3 prêtres, 2 Frères, 500 catholiques, 1 école : 26 enfants.

SAINT-JEAN-D'ACRE. Un couvent, une église, un hospice, 2 prêtres, 1 Frère, 1200 catholiques presque tous Maronites.

SAÏDA. Un couvent, une église, un hospice, 2 prêtres, 1 Frère, 500 catholiques.

BEYROUTH. Un couvent, une église, un hospice, 3 prêtres, 1 Frère, 3000 catholiques.

TRIPOLI. Un couvent, une église, un hospice, 2 prêtres, 500 catholiques.

LATAKIÉ (Laodicée). Un couvent, une église, un prêtre, quelques familles catholiques, 260 Maronites, une école : 20 enfants.

NICOSIE (île de Chypre). Un couvent, une église, 2 prêtres, une école : 25 enfants.

LARNACA (île de Chypre). Un couvent, deux églises, quatre prêtres, 2 Frères, 400 catholiques, une école : 20 enfants.

LIMASOL (île de Chypre). Un couvent, une église, 2 prêtres, peu de catholiques.

AU CAIRE. Un couvent, une église, 6 prêtres, 3 Frères, 1200 catholiques, une école de garçons : deux divisions, 110 enfants ; deux religieuses du Bon-Pasteur tiennent l'école des filles : 65 élèves.

ALEXANDRIE. Un couvent, une église, 5 prêtres, 3 Frères, 4000 catholiques; l'école de garçons compte 30 élèves.

FAYUM. Un hospice, un prêtre, peu de catholiques.

ROSETTE. Un hospice, un prêtre, quelques catholiques.

Dans ces 23 établissements il y a :

Prêtres.	102	169
Frères laïcs. . . .	67	
Paroisses.		16
Ecoles.		10
Elèves.		694
Catholiques. . . .		12,122

Ainsi, indépendamment de la conservation des Saints-Lieux, le but de cette mission est de pourvoir aux besoins spirituels de ces catholiques, et à ceux des Maronites, des Cophtes, des Arméniens, des Melchites, des Chaldéens disséminés dans ces contrées. Puisqu'il n'y a pas de colléges, il ne peut y avoir de clergé indigène comme dans le Liban. Dans ce moment, il y a deux seuls prêtres originaires de la Palestine; ils ont été élevés à Rome.

On peut remarquer qu'en supprimant le nombre de catholiques qui appartiennent à l'Egypte, à la Syrie et à l'île de Chypre, il n'y a aujourd'hui, dans toute la Palestine, que 4000 catholiques latins. Il est probable que sans les Pères il n'y en aurait plus aucun. Ces catholiques, pauvres pour la plupart, sont hors d'état d'entretenir leurs curés, leurs églises, leurs écoles; les Pères de Terre-Sainte sont souvent obligés de nourrir les enfants qui fréquentent les écoles, et de les fournir de livres et de vêtements.

Comment font les Orientaux qui professent d'autres religions et qui ne veulent pas fréquenter les écòles des catholiques? Ils s'en passent. De là le degré d'instruction qu'on trouve en Asie. Les couvents grecs et arméniens, qui sont fort riches, ont des établissements bien dotés. Les Turcs, qui jouissent des emplois et du droit d'exaction, dont personne ne sait user comme eux, sont également fort riches. Les Juifs reçoivent de nombreux secours d'Europe.

Le seul couvent de Saint-Sauveur entretient environ 80 pauvres, vieillards, veuves ou orphelins, qui sont logés en ville, dans des maisons qui appartiennent au couvent. Les malades sont soignés par un Frère; il va sans dire que les consultations et les remèdes se donnent gratuitement.

Les pèlerins sont une charge, et non un bénéfice, pour le couvent : il n'y a presque plus de pèlerins latins, et la plupart sont pauvres ; les riches, à une si grande distance de leur patrie, craignant d'épuiser leurs ressources, se contentent le plus souvent de payer leurs dépenses. Les Pères acceptent ce qu'on leur donne, et ne réclament jamais rien [1].

M. de Chateaubriand cite des chiffres qui font connaître combien est petite l'affluence des pèlerins latins. Thevenot, en 1656, se trouva le vingt-deuxième au Saint-Sépulcre ; souvent, pendant la semaine sainte, il est arrivé que le nombre des pèlerins n'était pas suffisant pour la cérémonie du lavement des pieds. En 1589, on ne vit que sept pèlerins en Palestine. M. Seetzen s'y trouva tout seul à Pâques de l'année 1806. Le R. P. de Géramb a fait la même observation en 1831. « Quand je jette un coup d'œil, dit-il, sur cette multitude, et que je viens à compter les pèlerins catholiques, je suis frappé d'un étonnement qui va jusqu'à la stupeur ; sur quatre mille, nous sommes..... Devinez combien ? — Six cents ; quatre cents ; deux cents au moins, me direz-vous. — Vous vous trompez. Nous sommes..... quatre : un cordonnier polonais d'Odessa avec sa femme, encore un autre Polonais, et votre serviteur [2]. » Dans ce moment, nous sommes sept : quatre Anglais, Monseigneur Pompallier, le baron Baum et moi ; et, pendant mon séjour, il est encore arrivé trois ouvriers allemands. On nous a fait observer que probablement depuis la destruction du royaume chrétien de Jérusalem, on n'avait pas vu trois prélats assister à la fois à la procession du Saint-Sépulcre.

On voit donc que ce n'est pas l'affluence des pèlerins qui peut mettre les Pères de Terre-Sainte en état de subvenir aux frais d'entretien des églises, des écoles et des hospices. Aussi l'ambassadeur Deshayes écrivait-il déjà en 1621 : « Les pauvres religieux sont aussi réduits aucunes fois à de si grandes extrémités, faute d'être assistés de chrétienté, que leur condition est déplorable. Ils n'ont pour tout revenu que les aumônes qu'on leur envoie, qui ne suffisent pas pour faire la moitié de la dépense à laquelle ils sont obligés ; car, outre leur nourriture, et le grand nombre de luminaires qu'ils entretiennent, il faut qu'ils donnent continuellement aux Turcs, s'ils veulent vivre en paix ; et, quand ils n'ont pas le moyen de satisfaire à leur avarice, il faut qu'ils entrent en prison [3]. »

[1] Voir Note F, *Générosité de M. de Lamartine à Nazareth.*
[2] *Pèlerinage*, tom. I, lettre 17.
[3] *Description de la Terre-Sainte*, p. 436.



L'intolérance des Turcs s'est un peu calmée, et les religieux ne seraient plus exposés aujourd'hui à être massacrés si un chat venait à tomber dans une citerne[1]. Un acte de brutalité pareil à celui de leur expulsion violente du mont Sion pourrait difficilement se renouveler; ces choses là, aujourd'hui, ne se font plus qu'en Europe.

Les derniers pachas ont diminué ces taxes exorbitantes qu'on imposait précédemment à ces pauvres religieux; par exemple, le couvent de Jérusalem payait un impôt de 23,000 piastres, et cela en sus des taxes extraordinaires qui s'élevaient à 100,000 piastres, c'est-à-dire, pour un seul couvent, une imposition annuelle de 30,750 francs[2]. Mais si les pachas sont moins menaçants, les Grecs le deviennent de jour en jour davantage; et, comme la justice se vend, l'impôt a pris une autre forme : il faut payer pour rentrer dans ses droits, et payer une somme d'autant plus forte que la partie adverse est plus riche. Un autre ennemi s'est glissé à Jérusalem depuis quelques années, c'est le protestantisme. Pour séduire le peu de catholiques qui sont encore en Palestine, il a pris le manteau de la charité; il est arrivé avec un hôpital, une école, un beau temple, un évêque et beaucoup d'argent; je traiterai cette question d'une manière spéciale.

Pour lutter contre tant d'ennemis, il n'y avait jusqu'ici que quelques moines abandonnés de tout le monde. Le Saint-Siége a envoyé cette année aux Saints-Lieux un puissant auxiliaire dans la personne du nouveau patriarche, Monseigneur Valerga. Il convenait qu'un apôtre fût sur le siége de saint Jacques; il convenait qu'un évêque fût auprès du Saint-Sépulcre, auprès de la grotte de Bethléhem.

Monseigneur Valerga est de Gènes; quoique jeune encore, il a parcouru une grande partie de l'Asie, et il connaît à fond plusieurs langues de l'Orient. Intrépide missionnaire, il est tombé deux fois dans les mains des Turcomans, qui l'ont attaqué dans le désert, dévalisé, après l'avoir percé d'un coup de lance. Pie IX ne pouvait envoyer un plus digne successeur à tous les confesseurs de la foi qui ont illustré le siége de Jérusalem par leur courage, leurs talents, leurs vertus et leur martyre.

C'est lui qui est maintenant à la tête de la petite communauté des fidèles de la Palestine. Il est arrivé à Jérusalem avec toute la pauvreté apostolique : tandis que les patriarches schismatiques sont richement

[1] Roger, page 330 : fait cité par M. de Chateaubriand.

[2] Ce qui est une bagatelle à côté des taxes imposées aux couvents dans certaines localités de la Suisse l'an de grâce 1848.

dotés, le patriarche d'une religion qui compte deux cents millions de fidèles se trouve dans le dénuement, n'ayant qu'une légère subvention de la Propagande de Rome; il est sans demeure, sans clergé, sans séminaire, sans église. Les Grecs et les Arméniens ont des églises magnifiques; les musulmans, la mosquée d'Omar et un grand nombre d'autres; les Juifs, plusieurs synagogues; le patriarche melchite bâtit une église en ce moment; les protestants, établis à Jérusalem depuis si peu d'années, ont déjà un temple fort élégant en face du château de David : et nous, qui sommes établis à Jérusalem depuis deux mille ans, nous n'avons en propre que la chapelle de la Flagellation, quelques sanctuaires dans l'église du Saint-Sépulcre, et la petite église du couvent de Saint-Sauveur. Elle est au premier étage, et n'a que 19 pas de longueur, sur autant de largeur; elle est tout enfermée dans le couvent : c'est là la seule église qui nous appartienne entièrement.

Je ne puis rendre tout ce que cette réflexion met d'amertume dans mon âme, surtout quand je songe à tous les palais que j'ai vus en Europe élevés aux princes et aux rois, à l'industrie, au commerce et aux arts. Nous nous cotisons pour élever des monuments aux grands hommes; nous employons des sommes énormes pour construire de beaux théâtres et de superbes prisons, pour orner nos cités, nos promenades et nos places publiques; nous éprouvons un légitime sentiment d'orgueil quand nous voyons s'embellir notre patrie, et nous n'avons plus une obole, non pas seulement pour embellir les Saints-Lieux, mais même pour empêcher qu'ils ne tombent entre les mains des hérétiques et des infidèles!

Faut-il faire une réflexion plus pénible encore? On ne rougit pas de donner dans une seule soirée quatre, six et jusqu'à dix mille francs à un musicien de renom, à un chanteur, ou à une danseuse; les princes leur prodiguent des diamants, la foule leur jette des couronnes, des hommes qu'on croirait doués de raison s'attellent à leurs chars comme des bêtes de somme [1] : faut-il s'étonner alors qu'ils n'aient plus rien à donner pour le tombeau de Jésus-Christ, et que leur admiration, prodiguée avec tant de discernement, soit tarie devant le dévouement d'un missionnaire qui s'expose à la mort en allant porter l'Evangile au-delà des mers! Non; mais je ne m'étonne

[1] J'ai vu cela même en Allemagne, pays qu'on dit être celui de la philosophie; un soir entre autres, des milliers d'individus, après avoir traîné la voiture d'une danseuse, ont failli se faire écraser et en sont venus aux mains pour avoir quelques lambeaux de son mouchoir de poche.

pas non plus que, lorsque les riches et les grands font un pareil usage de leur bon sens et de leurs richesses, il arrive des temps où les peuples, se sentant pris de doute sur la légitime possession des biens dont on fait un aussi indigne abus, brisent violemment une société qui n'a que trop mérité la rigueur des châtiments de Dieu.

Les Pères de Terre-Sainte et les pauvres chrétiens que la Providence leur a confiés, se voyant oubliés de leurs frères, ont eu recours à une petite industrie. Ici je laisserai parler M. Michaud, premièrement parce que je ne pourrais pas dire aussi bien, et ensuite parce que sa parole aura plus de poids.

« J'ai voulu savoir, dit-il, comment les Pères latins, abandonnés ainsi par les rois et par une grande partie de la chrétienté, avaient pu se soutenir; voici les renseignements qui m'ont été donnés et qui sont d'une grande exactitude. La charité des fidèles suffit encore aux besoins des gardiens du Saint-Sépulcre ; mais cette charité a besoin d'être réveillée par une sorte d'industrie ; la Providence, en donnant la pâture aux petits oiseaux, n'a point entendu par là que les oiseaux ne chercheraient pas eux-mêmes leur nourriture ; les Pères de Saint-Sauveur ont compris la Providence de cette manière, et n'ont rien négligé pour se mettre en état de donner le *pain quotidien* aux familles chrétiennes dont le sort leur est confié. Une grande quantité de chapelets se fabriquent sous leurs auspices, soit à Jérusalem, soit à Bethléhem; on bénit tous les chapelets et beaucoup d'autres reliques sur le Saint-Sépulcre, puis on les envoie dans des grosses caisses aux ports de Saint-Jean-d'Acre, de Jaffa et d'Alexandrie; de là on les expédie par des occasions sûres, et presque toujours sans frais, pour l'île de Malte, pour les Deux-Siciles, pour l'Espagne et le Portugal; deux ou trois Frères du couvent de Saint-Sauveur accompagnent ces pieuses cargaisons et débitent les chapelets qu'on leur a confiés. Les produits de cette vente sont envoyés à Jérusalem, sans qu'il y ait jamais la moindre infidélité : telle est la précieuse manne qui tombe chaque jour sur les Lieux-Saints, et nourrit leurs pauvres habitants [1]. Si cette ressource venait à leur manquer; si, d'un autre côté, les rois d'Espagne et de Portugal ne leur envoyaient plus aucun secours, tout me porte à croire qu'ils retomberaient

[1] Je voudrais bien que ces lignes fussent lues en France par quelques personnes assez influentes pour faire supprimer les droits d'entrée établis sur cette manne des chrétiens de Terre-Sainte. Quand j'arrivai à Marseille, le premier mot qu'on me dit à la douane, quand je déclarai trois caisses de chapelets, ce fut celui-ci : *Prohibé.* J'obtins cependant de les faire passer en transit. Je ne suis pas assez versé dans les questions de finance pour deviner le motif d'une pareille prohibition.

dans la misère où la première révolution de France les avait plongés, et qu'ils n'auraient pas de quoi fournir l'huile aux lampes du saint tombeau. Je vous ai donné ces détails parce qu'on ne les connaît pas en Europe; il importe d'ailleurs aux gardiens du Saint-Sépulcre de ne pas passer pour être plus riches qu'ils ne le sont, et cela par deux raisons qui me paraissent sans réplique : d'abord, si les Turcs pouvaient croire qu'ils ont des trésors, ce serait tous les jours de nouvelles *avanies*, de nouveaux bakchis; en second lieu, les sources de la charité se trouveraient taries, car on ne fait pas l'aumône à ceux qu'on croit riches [1]. »

M. Michaud a parfaitement compris combien il importe de détruire les préventions qui peuvent exister au sujet des gardiens des Saints-Lieux. D'où vient que la France aujourd'hui reste en arrière de ce qui se fait en Allemagne? Sa sève catholique et féconde coule abondamment dans toutes les missions étrangères, et pourtant il en revient une si petite part à une terre qui lui est chère à tant de titres! On répand, il est vrai, tous les jours de nouveaux mensonges; mais ils sont tellement absurdes qu'ils se réfutent d'eux-mêmes. Le plus mauvais livre que l'on ait écrit depuis longtemps sur la Palestine, est, sans contredit, celui de M. de Lamartine : le voyage de Volney avait bien au plus haut degré ce parfum philosophique qui lui a procuré son grand succès, mais au moins c'était un ouvrage sérieux; si sa tendance était anti-chrétienne, c'était, sous d'autres rapports, le fruit de la réflexion et de l'étude [2]. On jugera si M. de Lamartine a réfléchi en écrivant les lignes suivantes.

« Les greniers du couvent sont bien remplis. »—M. de Lamartine ne s'est pas donné la peine de les visiter; au reste, s'ils étaient vides, avec quoi les religieux nourriraient-ils les pèlerins?— « Les caves renferment les meilleurs vins que cette terre produise. Eux seuls savent le faire. » — Il est de toute évidence que si personne ne fait de vin

[1] Michaud, *Corresp. d'Orient*, lettre XCIX.

[2] Au reste, quand il s'agit de calomnier les religieux, Volney et M. de Lamartine sont parfaitement d'accord. « On loge les pèlerins, dit Volney, dans les cellules des couvents. Les religieux ont bien soin de dire que ce logement est gratuit; mais il ne serait ni honnête, ni *sûr* de s'en aller sans faire une offrande qui excède de beaucoup le prix marchand d'une location. » — Il importerait de savoir le peu de sûreté qu'a trouvé M. de Lamartine pour n'avoir payé qu'une location de 1 fr. 60 cent. par jour. — « En outre, l'on ne peut se dispenser de payer des messes, des services, des exorcismes, etc., autre tribut assez considérable. L'on doit acheter encore des crucifix, des chapelets, des agnus-dei, etc. » (*Etat polit. de la Syrie.*) Dans ce passage et contre son habitude, Volney a voulu être plaisant; il est à regretter qu'il ne nous ait pas dit combien on lui a fait payer les exorcismes et les agnus-dei, etc.

qu'eux, ils doivent avoir le meilleur. Mais chacun sait que les Grecs, les Arméniens et les Juifs font aussi du vin. — « Tous les deux ans un vaisseau arrive d'Espagne, et apporte le revenu que les puissances catholiques leur envoient. » — Un vaisseau de revenus! — « Cette somme, *grossie* des aumônes pieuses des chrétiens d'Egypte, de la Grèce, de Constantinople et de la Syrie, leur fournit, *dit-on*, un revenu de trois ou quatre cent mille francs. » — Les aumônes qu'on recueille en Europe sont précisément pour entretenir les missions d'Egypte, de la Grèce, de Constantinople et de Syrie avec celle de la Palestine : comment se fait-il que ces chrétiens qui vivent d'aumônes enrichissent les Pères de Terre-Sainte? — « Les édifices, continue M. de Lamartine, sont bien entretenus, et tout indique *l'aisance* et même la *richesse*[1]. » — Il est vrai qu'ailleurs cette aisance et cette richesse se changent en *pauvreté!* Aussi M[me] de Lamartine, en parlant d'un religieux de Jérusalem, dit-elle : « cet humble apôtre de la *pauvreté* et de l'abnégation[2]. » — L'illustre voyageur dit à l'occasion d'une semonce qu'il a donnée aux Arabes de Bethléhem, qui réclamaient sa protection : « Je leur réponds avec gravité, en leur faisant de sévères reproches sur leurs rapines, que j'aurai égard à leur requête et que je la présenterai au pacha, mais à condition qu'ils respecteront les Européens, les pèlerins, et surtout les couvents de Bethléhem et du désert de Saint-Jean ; et que s'ils se permettent la moindre violation de domicile à l'égard de ces *pauvres religieux*, la résolution d'Ibrahim est de les exterminer jusqu'au dernier [3]. » On pourrait croire, d'après cela, que les Arabes se permettent quelquefois *des violations de domicile.* Il n'en est rien, d'après M. de Lamartine. « Les moines, dit-il, que j'ai vus dans la Terre-Sainte, bien loin de me présenter l'image du long martyre dont on leur fait honneur, m'ont paru *les plus heureux, les plus respectés, les plus REDOUTÉS* des habitants de ces contrées[4]. » — M[me] de Lamartine, en parlant de Bethléhem, dit qu'on a muré la grande porte de l'église « pour soustraire ces restes vénérés à la profanation des hordes d'Arabes brigands qui entraient à cheval jusqu'au pied de l'autel pour rançonner les religieux [5] : » on conviendra que ces Arabes ont une manière à eux de témoigner leurs respects à

[1] *Voyage en Orient*, tom. I, p. 324.
[2] Tom. II, p. 150.
[3] Tom. I, p. 470.
[4] Tom. I, p. 323.
[5] Tom. II, p. 153.



ces bons Pères. Voilà pour Bethléhem. M. de Lamartine étant venu au couvent de Saint-Jean du désert, accompagné par le neveu d'Abou-Gosch, dit « que les Arabes, qui sont groupés sur les rochers à l'ombre du monastère, sont les plus féroces et les plus perfides de tous les hommes; que le nom d'Abou-Gosch fait *pâlir les moines*, et que ces religieux ne cessaient de demander sa protection auprès du tyran de leurs tyrans [1]. » Ce n'est donc pas Abou-Gosch avec ses féroces Arabes qui pâlit devant les moines *redoutés*.

« Maintenant, qui sont ces moines? » — M. de Lamartine fait d'autant mieux de se poser cette question que jusqu'ici il nous était assez difficile de le deviner! — « En général, des paysans d'Espagne et d'Italie. » — Dans le catalogue de ces Pères, j'en ai trouvé de toutes les villes d'Italie : de Venise, de Milan, de Rome, de Gènes, de Vérone, de Turin, de Florence, de Palerme; mais ce seraient tous des paysans que cela ne prouverait qu'une chose, c'est que leur *bonheur* n'est pas du goût des grands, des riches et des savants. — « Nous n'en trouvâmes pas un seul qui pût soutenir *la moindre conversation raisonnable* [2]. » — Mme de Lamartine, en parlant d'un de ces religieux, dit au contraire : « Le procureur-général était un Espagnol d'un esprit supérieur, doué d'une haute intelligence des hommes et des choses [3]. » Et M. de Lamartine lui-même nous dit au couvent de Saint-Jean : « Nous passâmes la soirée dans le corridor du couvent, dans de *douces conversations*, avec l'excellent supérieur et les bons Pères Espagnols [4]. » — On peut supposer que ces *douces* conversations devaient être un peu *raisonnables*. Ce qui n'empêche pas M. de Lamartine de dire encore : « Point de livres, nulles études, *aucune fonction utile*. L'ennui les dévore : *les cabales* se forment dans l'intérieur du couvent, les Espagnols médisent des Italiens, les Italiens des Espagnols [5]. » — La même plume a aussi tracé ces lignes : « Les couvents de Terre-Sainte ne sont pas, au reste, dans ce cas : *ils sont utiles au monde* par l'asile qu'ils offrent aux pèlerins d'Occident, par l'exemple des vertus chrétiennes qu'ils peuvent donner aux peuples qui ignorent ces vertus [6]. » Quant aux cabales, il me semble qu'elles sont éloquemment réfutées par

[1] *Voyage en Orient*, tom. I, p. 393.
[2] Tom. I, p. 324.
[3] Tom. II, p. 150.
[4] Tom. I, p. 393.
[5] Tom. I, p. 324.
[6] Tom. I, p. 391.



ces belles paroles, cette fois-ci de M. de Lamartine lui-même : «Le Père supérieur, surtout, est le modèle le plus accompli des vertus du chrétien : simplicité, douceur, humilité, patience inaltérable, obligeance toujours gracieuse, zèle toujours opportun, soins infatigables des Frères et des étrangers, sans acception de rang ou de richesse ; foi naturelle, agissante et contemplative à la fois ; sérénité d'humeur et de parole et de visage, qu'aucune contrariété ne pouvait jamais altérer. C'est un de ces rares exemples de ce que peut produire la perfection du principe religieux sur une âme d'homme : l'homme n'existe plus que dans sa forme visible ; l'âme est transformée en quelque chose de surhumain, d'angélique, de *déifié*, qui fuit l'admiration, mais qui la commande. Nous fûmes tous également frappés, maîtres et domestiques, chrétiens ou Arabes, de la sainteté communicative de cet excellent religieux ; son âme semblait s'être répandue *sur tous les Pères et les Frères du couvent ;* car, à des degrés différents, nous admirâmes dans tous un peu des qualités du supérieur, et *cette maison de charité et de paix* nous a laissé un ineffaçable souvenir [1]. »

Quel sentiment peut inspirer un pareil langage? Ces paroles, dans la bouche d'un homme sincère, seraient le plus bel éloge qu'on pût faire d'une maison religieuse ; dans celle de M. de Lamartine, ce sont des phrases à effet, des antithèses. S'il lui faut de l'ombre pour ses tableaux, il la prend dans le premier couvent venu, à Nazareth, par exemple ; s'il a besoin de coloris, de lumière, de blanc vif, il trempe ses pinceaux au couvent de Saint-Jean, sauf à brouiller ses couleurs ou à faire l'inverse à la première occasion. Il prend là les cabales, l'oisiveté, l'ignorance ; ici la paix, la charité, les soins infatigables : là il voit des hommes passionnés, fanatiquement crédules ; ici des êtres *surhumains, angéliques, déifiés.* Assurément tous les religieux de Terre-Sainte ne sont pas des hommes également parfaits ; mais le même esprit, la même discipline, la même règle, le même but, se retrouvent dans toutes les maisons. Aussi M. de Lamartine, plus équitable que les Juifs qui doutaient qu'il pût y avoir quelque chose de bon à Nazareth, finit-il par dire de ces religieux : « Quelques-uns, même à Nazareth, m'ont semblé de véritables saints, animés de la foi la plus ardente et de la charité la plus active ; humbles, doux, patients, serviteurs volontaires de leurs frères et des étrangers. J'emporte leur physionomie de paix et

[1] *Voyage en Orient*, tom. I, p. 390.

CHAPITRE XXIII.

Enceintes de Jérusalem. — Mont Sion.

Situation de Jérusalem. — Première muraille de David et de Salomon. — Seconde muraille des rois Joathan, Ezéchias et Manassès; preuves du docteur Schultz. — Troisième muraille d'Agrippa. — Enceinte actuelle de Soliman; ses dimensions. — Portes nouvelles. — Portes anciennes. — Quartiers de la ville. — Population actuelle. — Population ancienne. — *Mont Sion.* — Citadelle. — Souvenirs bibliques. — Le temple protestant et le palais d'Hérode. — Autres établissements de la mission anglicane. — Le couvent des Syriens, ou la maison de saint Marc. — Quartier des Arméniens. — Leur couvent. — Lieu du martyre de saint Jacques-le-Majeur. — Maison de saint Thomas. — Les cimetières des différentes communions chrétiennes. — Le Cénacle. — Si la Sainte Vierge est morte sur le mont Sion ou à Ephèse. — Tombeaux de David, de Salomon, de Manassès. — Huttes des lépreux. — *Quartier des Juifs.* — Etat des Juifs et leur aveuglement. — D'un nouveau royaume d'Israël. — Des lieux appelés *Xystus* et *Mello.*

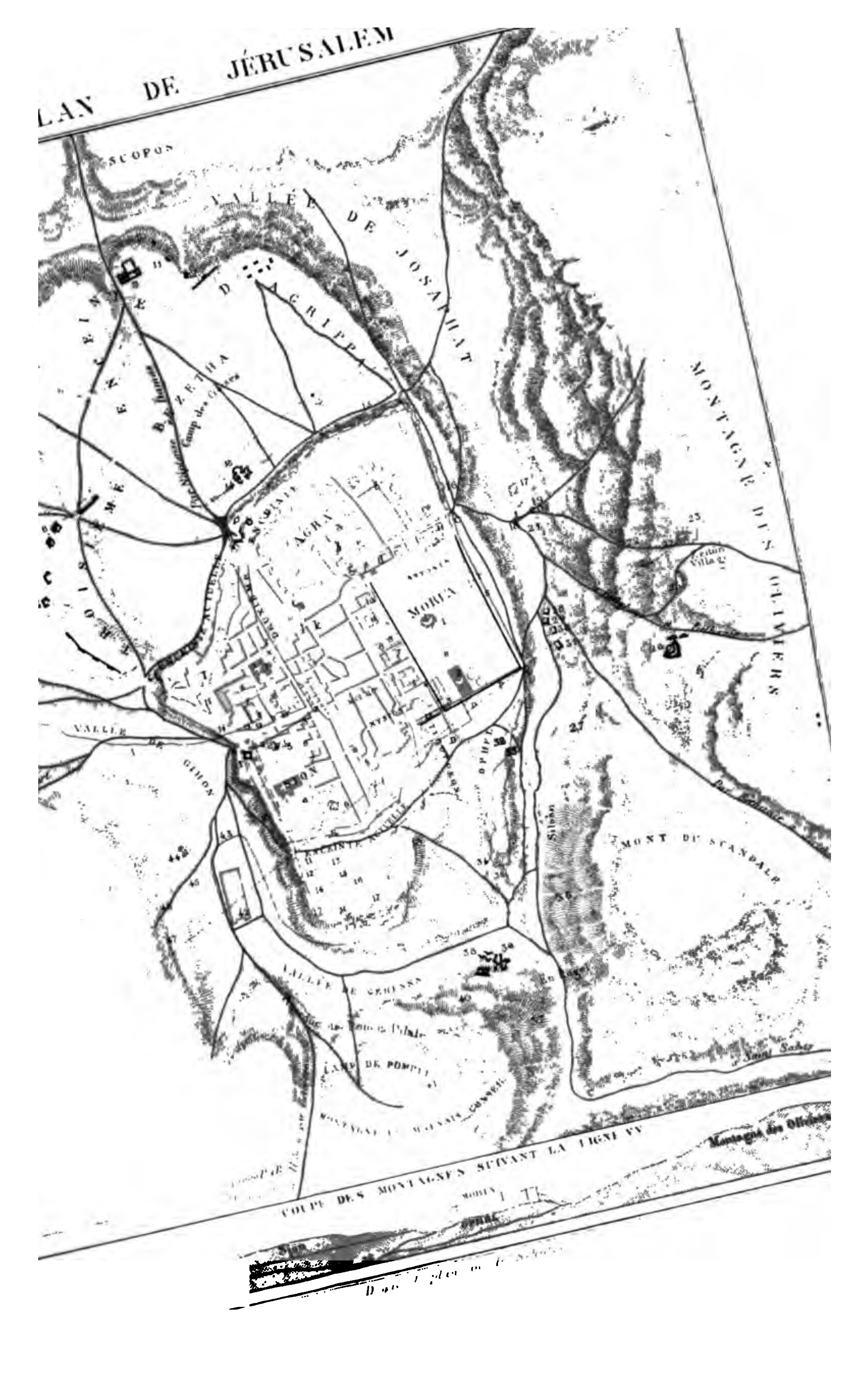
« Je me suis réjoui lorsqu'on m'a dit : Nous irons dans la maison » du Seigneur. Déjà nos pieds se sont arrêtés dans tes parvis, ô » Jérusalem. » (Ps. CXXI, 1, 2.)

Chaque jour ma première pensée est un acte de reconnaissance quand je me dis en me réveillant : *Je suis à Jérusalem.* Ce bonheur que tant d'autres m'envient, que je n'aurais jamais pu espérer, je le possède, j'en jouis, et il me rendra heureux toute ma vie.

Maintenant que la première impatience est satisfaite, disons mieux, que ce premier devoir est rempli par ces fréquentes visites aux lieux sanctifiés par la passion de Notre-Sauveur, tâchons d'étudier une ville où il y a tant d'autres monuments sacrés et profanes qui excitent à un si haut point la curiosité et l'intérêt.

La ville de Jérusalem est assise sur un terrain fort inégal, dont la principale inclinaison va du nord-ouest au sud-est; elle est entourée de trois côtés par de profondes ravines, et forme comme une presqu'île qui ne tient à la terre que par le nord-ouest. Elle est bâtie sur trois collines : *Sion*, la plus élevée (c'était la haute ville); *Acra* (la basse ville), et *Moriah* ou la colline du Temple.

Antiochus Epiphanes fit construire une citadelle sur la seconde colline, appelée depuis mont Acra; mais Simon Maccabée rasa cette


PLAN DE JÉRUSALEM
SCOPOS
VALLÉE DE JOSAPHAT
MONTAGNE DES OLIVIERS
MONT DU SCANDALE
VALLÉE DE GEHENNA
CAMP DE POMPÉE
VALLÉE DE GIHON
AGRA
MORIA
SION
OPHEL
Siloah
COUPE DES MONTAGNES SUIVANT LA LIGNE VV
Montagne des Oliviers

citadelle, et avec ses débris il combla le vallon qui séparait Acra et Moriah. Salomon avait aplani le mont Moriah pour la construction du temple, de sorte que les inégalités primitives de l'emplacement de la ville sont de beaucoup diminuées; elles l'ont été aussi par les différentes destructions qu'a éprouvées cette malheureuse ville.

Agrippa Ier ajouta à la ville une quatrième colline, celle de *Bezetha*, qui s'étendait au nord: c'était la ville neuve; elle n'existe plus aujourd'hui, il ne reste que les traces de son enceinte.

Jérusalem a eu, selon Josèphe, trois enceintes de murailles.

La *première*, et la plus ancienne, commençait à la tour Hippicus, et allait jusqu'au portique occidental du temple; on remarque encore aujourd'hui la direction des fossés : elle séparait la haute ville de la basse. De la tour Hippicus, les murs se dirigeaient au sud autour du mont Sion, en descendant vers la porte des Esséniens. De là ils allaient passer au-dessus de la fontaine de Siloé, près de l'étang de Salomon, puis ils remontaient vers le portique oriental du temple. On trouve sur cette ligne plusieurs restes de vieux murs et des citernes; et au lieu où devait être la porte des Esséniens, il y a un sentier qui conduit du mont Sion dans la vallée de Hinnom. Cette enceinte a été construite par David et Salomon, et, comme on le voit, elle entourait le mont Sion et une partie de Moriah.

La *seconde muraille* enfermait le mont Acra. Elle commençait, selon Josèphe, à l'endroit de la première muraille où se trouvait la *Porte Gennath* (la porte des jardins), et allait vers le septentrion, puis tournait à l'est, jusqu'à la tour Antonia.

Voilà les seules indications données par Josèphe; mais comme plusieurs auteurs font dépendre de la direction de cette muraille l'identité du Calvaire, il importe de lui donner une attention particulière. Les preuves que nous avons de cette identité, et que j'ai données en parlant de l'église du Saint-Sépulcre, n'ont rien à craindre de l'omission de Josèphe; mais comme on a profité de cette omission pour enfermer dans la ville, par une ligne imaginaire, le Golgotha, qui au temps de Notre-Sauveur devait être hors des murs, cherchons plus soigneusement les traces de cette seconde enceinte.

Dans ces derniers temps, des auteurs protestants ont traité cette question avec autant de talent que de bonne foi, et ils ont été amenés à cette conclusion *que l'étude topographique de Jérusalem est parfaitement d'accord avec nos traditions*. J'ai déjà cité le docteur Schubert; ici je suivrai le travail du docteur Schultz[1].

[1] C'est au consulat de Prusse à Jérusalem que j'ai appris à connaître l'important tra-

Il relève d'abord l'erreur de Robinson qui avait placé le commencement de la seconde enceinte, et par conséquent la porte Gennath, près de la tour Hippicus. Josèphe, qui part de cette tour pour indiquer la première et la troisième enceinte, n'aurait pas manqué de le faire aussi pour la seconde, si elle se fût dirigée, comme la muraille d'aujourd'hui, de la tour Hippicus à la porte de Damas, en s'étendant vers le nord-ouest. Donc la porte Gennath était ailleurs, et ne pouvait être que dans cette partie de l'ancien mur située entre Hippicus et le portique du temple; mais pour en déterminer la situation, allons d'abord à la porte de Damas, qui, de l'avis de tout le monde, devait nécessairement se trouver dans la seconde enceinte de fortifications.

« En entrant dans la ville par cette porte, dit M. Schultz, et en suivant la rue qui conduit au grand bazar, on rencontre presqu'à l'extrémité de la rue un tronçon de colonne. Un peu au-delà est le lieu désigné par la tradition où devait se trouver la porte Judiciaire au bout de la Voie Douloureuse. En ce lieu, il y a une antique colonne; elle se trouve dans la boutique d'un ouvrier, située dans le passage voûté de cette rue : cette colonne, bien conservée, est encore debout, et perce le toit de la boutique. Plus loin, dans le bazar, il y a trois autres colonnes brisées, dont les fûts sortent de terre : un vieux fragment de la même matière gît sur le sol. Derrière la colonne qui est la plus au midi, et dans une boutique, on voit la partie inférieure d'un pilastre, et dans une autre, un reste de mur composé de morceaux antiques d'architecture fort considérables. Ces pièces détachées correspondent entre elles, et rendent probable cette conclusion, qu'un grand portail devait se trouver là autrefois. Derrière ces débris de colonnes, il y a un fossé sur lequel passe le chemin qui conduit devant l'église du Saint-Sépulcre, et mène, par dessus la chapelle souterraine de Sainte-Hélène, au couvent des Abyssins. Vis-à-vis de l'entrée de ce couvent, vers le nord, se trouve la porte d'une maison qui appartient à la partie inférieure du couvent des Cophtes, et dans laquelle on descend à la citerne appelée *Trésor de Sainte-Hélène*. Cette citerne est la plus antique et la plus remarquable que j'ai vue à Jérusalem ; elle est située de manière que si le

vail de M. Schultz sur la topographie de la ville sainte, intitulé : *Jerusalem, Eine Vorlesung,* accompagné d'un *Plan* dressé par M. Kiepert, d'après les recherches de M. Schultz. Ce Mémoire a été lu à la *Société géographique de Berlin*, en 1844. Je m'en suis servi dans mes courses, et j'ai été à même d'en apprécier toute l'exactitude. Malheureusement je n'ai pu voir l'auteur, qui était gravement malade à Beyrouth d'un coup de soleil.

portail supposé était une ancienne porte de la ville, cette citerne a pu appartenir à une tour des fortifications, comme on en avait creusé par prévoyance, selon Josèphe, et comme on en voit ailleurs près des ruines des autres murailles. En avançant, nous verrons près du grand bazar un grand cloaque de la ville, qui est recouvert avec des dalles, et qui court dans la direction du nord au sud. Si nous escaladons les ruines de l'ancien hôpital des chevaliers de Saint-Jean, contre lequel s'appuie le grand bazar, nous trouvons encore les restes bien conservés de la plus petite moitié d'un beau portail, qui, à en juger par son architecture, pourrait appartenir à l'époque romaine de la destruction de Jérusalem par Titus. En suivant le grand bazar jusqu'au point où la rue coupe à angle droit celle qui descend de la porte de Jaffa vers le *Mehkemeh* (palais de justice) jusqu'au pied du mont Sion vers le nord, nous trouvons à la gauche de cette rue, dans le mur d'une maison particulière, deux arceaux presqu'entièrement détruits, bâtis avec de grosses pierres qui tombent en poussière, et qui peuvent bien avoir été une ancienne porte de la ville. Plus haut, vers l'hôpital de la société des missions de Londres, on voit, sous un passage voûté moderne, mais fait en grande partie avec d'anciens matériaux, un fût de colonne brisé, qui auparavant était planté en terre. D'après la tradition des habitants, il devait y avoir eu une porte de la ville qu'ils appellent en italien *Porta Feriale*. Ce passage s'ouvre du nord au sud, et le précédent, de l'ouest à l'est. Nous voici déjà sur la ligne où la première muraille de la ville, qui est la plus ancienne, a dû se trouver. Cette porte appelée *Porta Feriale*, ou le portail qui en est peu éloigné, est probablement, d'après la description de Josèphe, la porte Gennath de cet historien. En réunissant tous les restes d'ancienne architecture que je viens de mentionner, je me crois en droit d'admettre que la partie occidentale de la seconde muraille suivait la direction que nous venons de parcourir. La porte Gennath aurait conduit alors, non pas de la ville haute dans la basse ville, mais de la ville haute sur le vaste emplacement où l'on a construit l'hôpital des chevaliers de Saint-Jean. Et comme aujourd'hui encore la cour de ce grand édifice est un jardin, tout cet emplacement pouvait être autrefois occupé par des jardins qui donnèrent à la porte qui y conduisait le nom de porte des Jardins[1]. » Ce qui s'accorde parfaitement

[1] Dr Schultz, *Jérusalem*, p. 59. — On peut consulter encore la Dissertation publiée par M. Scholz, professeur à l'université de Bonne; elle est intitulée : *Commentatio de Golgothæ et sanctissimi D.-N. J.-C. sepulcri situ*. Bonnæ, 1825.

avec ce texte de l'Evangile : *Or il y avait au lieu où il avait été crucifié un jardin, et dans ce jardin un sépulcre neuf.* (Jean, XIX, 41.)

En suivant dans la ville sainte le chemin indiqué par le docteur Schultz pour vérifier l'exactitude de ses assertions, il me semblait que la Providence faisait, selon le besoin, sortir de la terre où elles avaient été enfouies si longtemps, ces preuves matérielles de l'authenticité du plus saint des monuments, afin de convaincre à jamais l'incrédulité de mauvaise foi et d'impuissance [1].



M. Schultz établit sans peine qu'au delà de la porte de Damas, la seconde muraille suivait l'enceinte actuelle. Cette seconde muraille a été bâtie par les rois Joathan, Ezéchias et Manassès.

Je n'ajouterai que peu de mots relativement à la *troisième enceinte.* M. de Chateaubriand dit « qu'on ne doit pas prendre à la lettre le texte de Josèphe, lorsque cet historien assure que les murs de la cité s'avançaient au nord jusqu'aux sépulcres des Rois [2]. » Des recherches plus modernes ont démontré que l'assertion de Josèphe est rigoureusement exacte.

Il dit que la troisième muraille commençait à la tour Hippicus, allait directement vers le nord jusqu'à la tour Psephina, puis, tournant à l'est, revenait à la vallée du Cédron rejoindre l'ancien mur, en passant par les *grottes royales*, etc [3]. Cette enceinte a été bâtie dix ans après la mort de Jésus-Christ, par Agrippa Ier, et par ordre de l'empereur Claude, ou plutôt par son avarice, comme le fait remarquer Tacite [4].

Comme elle existait par conséquent à l'époque du siége de Titus, et qu'elle agrandissait prodigieusement la ville du côté du nord, on s'étonne moins du nombre d'habitants qui pouvaient être alors à Jérusalem.

On n'en a pas sans doute le recensement exact, puisqu'un très-grand nombre n'y était venu que pour la célébration de la pâque; mais si on ne veut pas admettre les chiffres donnés par Josèphe, l'é-

[1] Il est assez curieux de voir comment s'expriment les ennemis de nos traditions pour réfuter les preuves les plus solidement établies : *Il se pourrait, à la vérité, que le Golgotha ait été situé dans le quartier de Bezetha, qui, lors de la mort de Jésus, était encore exclu de la ville.* Munk, *Palestine*, p. 52. Ce n'est que dans une note qu'il ose dire : « La question a été *définitivement* résolue dans le même sens par MM. Robinson et Smith. » Peu leur importe que le tombeau de Jésus-Christ soit à Bezetha ou ailleurs; ce qui leur pèse, c'est qu'il soit constaté qu'il est quelque part.

[2] *Itinéraire*, tom. II.

[3] *Guerre*, l. 6, c. 6.

[4] Atque per avaritiam Claudianorum temporum empto jure muniendi struxere muros in pace tanquam ad bellum. *Hist.*, lib. 5, c. 12.

tendue du terrain ne s'oppose assurément pas à l évaluation de Tacite, qui porte le nombre des assiégés à 600,000 âmes [1]. Josèphe avait dit que onze cent mille personnes avaient péri par le glaive, par les maladies et par la famine [2].

Le chiffre de Tacite paraît encore plus probable quand on considère que les Juifs ne purent défendre que pendant quinze jours la muraille d'Agrippa, et que par conséquent toute la population fut refoulée derrière la seconde et la première muraille.

Les murs de Jérusalem furent relevés par Adrien, et enfin, en 1534, par le sultan Soliman; c'est à cette époque que remonte l'enceinte actuelle. Elle est très-bien entretenue; les murs ont 36 pieds de hauteur [3], et trois à quatre pieds d'épaisseur; ils sont crénelés et flanqués de tours nombreuses, ce qui donne à Jérusalem l'aspect d'une ville forte du moyen âge.

Le circuit de la ville a été mesuré de la manière la plus exacte par Maundrell, et depuis, par plusieurs autres; voici les dimensions de ses quatre faces : celle du nord a 1435 pas, celle de l'est 1005, celle du midi 1290, et celle de l'ouest 900; en tout 4630 pas. Il m'a fallu près d'une heure et demie pour en faire le tour.

Ces murs ne sont percés que de cinq portes.

1. Au couchant, la porte de Jaffa. — Bâb el-Châlîl (*a*).
2. Au nord, la porte de Damas. — Bâb el-Amoud (*b*).
3. Au levant, la porte de Saint-Etienne. — Bâb Sitti-Marjam (*c*).
4. Au Midi, la Petite-porte. — Bâb el-Mughâribeh (*d*).
5. Au Midi, la porte de Sion. — Bâb Isahioun (*e*).

(*a*). Ce qui signifie, *porte de l'ami* (*de Dieu*), ou d'Abraham; parce qu'elle mène à Hébron, appelée El-Châlîl, ville d'Abraham. Elle s'appelait *porte de David*. Elle a encore le nom de porte des Pèlerins et porte de Bethléhem.

(*b*). C'est-à-dire, *porte de la Colonne*. C'est l'ancienne *porta Villæ fullonis* et *porte d'Ephraim*.

[1] Multitudinem obsessorum, omnis ætatis, virile ac muliebre secus, sexcenta millia fuisse accepimus. *Hist.*, l. 5, c. 13.

[2] *Guerre*, l. 6, c. 9, 3.

[3] Selon M. de Lamartine « les murailles s'élèvent de cinquante, de *cent !* et plus loin, de *deux !!* à *trois cents !!!* pieds au-dessus de leur base de terre. » Tom. I, p. 407. Il est vrai que l'illustre voyageur a dit quelque part : « Je le dis au hasard, *car je ne mesure rien :* la toise ne sert qu'à l'architecte. »

A l'est de la porte de Damas on voit une autre porte murée : c'est la porte d'Hérode ; les Arabes l'appellent Bâb el-Zahari.

(*c*). C'est-à-dire, *porte de Notre-Dame-Marie*, parce qu'elle conduit au tombeau de la Sainte Vierge dans la vallée de Josaphat. On l'appelle *porta Sancti Stephani* depuis la mort de Saint-Etienne : c'est devant cette porte qu'il a été lapidé. C'est l'ancienne porte de Benjamin et porte des Poissons.



Au sud de la porte de Saint-Etienne est la porte Dorée : c'est par cette porte que Notre-Seigneur a fait son entrée triomphale à Jérusalem, aujourd'hui elle est murée, parce qu'une tradition musulmane dit que les chrétiens s'empareront de Jérusalem par cette porte.

(*d*). C'est-à-dire, *porte des Barbaresques*, parce que leur quartier est tout près de là. On ne l'ouvre qu'en automne et en hiver, afin qu'on puisse aller puiser de l'eau à la fontaine qui est au fond de la colline.

(*e*). Elle s'appelle aussi Bâb el-Nabi Daoud, c'est-à-dire, *Porte du prophète David*. C'est l'ancienne *porta Thecuitis*, ainsi nommée parce qu'elle menait à Thécua.

On n'a pas assez de données pour fixer avec précision la situation de toutes les anciennes portes aujourd'hui murées ou détruites ; voici leurs noms [1].

Porte Gennath (Porta Ferialis).
Porte de l'Angle (Porta Judicialis).
Porte d'Hérode.
Porte des Poissons.
Porte Dorée.
Porte de la Vallée,
Porte des Chevaux.
Porte de la Source (de Siloé).
Porte des Ordures.
Porte des Esséniens.

La ville est divisée aujourd'hui en quatre quartiers :

1° *Le quartier chrétien*, autour de l'église du Saint-Sépulcre ; 2° *le quartier arménien*, sur le mont Sion ; 3° *le quartier juif*, sur le penchant du mont Sion, vers le mont Moriah ; 4° *le quartier maho-*

[1] Voir le Plan.

métan, plus grand que les trois autres, qui occupe toute la partie nord-est de la ville.

La population se divise comme suit :

Mahométans.			5,000
Chrétiens.	Grecs.	2,000	
	Catholiques. . . .	900	
	Arméniens. . . .	350	
	Kophtes.	100	
	Syriens.	20	
	Abyssins.	20	
		3,390	3,390
Juifs.			7,120
			15,510 habitants.

En ajoutant à ce nombre 60 à 70 protestants, quelques Grecs unis (Melchites), dont le patriarche s'est fixé nouvellement à Jérusalem, et la garnison turque, qui est de deux bataillons (800 à 1000 hommes), on n'obtient pas le chiffre de 17,000 âmes pour la population totale.

Le nombre des pèlerins de toutes les religions qui arrivent annuellement à Jérusalem varie entre 3,000 et 10,000.

Il est fort difficile de savoir quelle a été la population de l'ancienne Jérusalem; nous voyons par une citation de Josèphe [1] que déjà du temps d'Alexandre le Grand elle était de 150,000 habitants.

Elle a dû être plus considérable dans la suite; cependant, la ville a été détruite tant de fois, sa population emmenée en captivité, décimée par tant de fléaux, qu'on ne s'étonne pas de trouver son enceinte étroite, si on la compare à celle de nos grandes villes : Jérusalem n'a jamais été la capitale d'un grand peuple. Souvent il s'y est trouvé de grandes agglomérations d'hommes, notamment à l'époque de sa destruction par Titus : il semble que Dieu ait voulu alors convoquer cette nation coupable pour exercer contre elle ses terribles vengeances, comme elle avait été réunie pour commettre le plus grand de tous les crimes : ce fut pendant les fêtes de pâques qu'elle fit mourir Jésus-Christ; ce fut aussi à cette même époque qu'elle subit son châtiment.

[1] *Jos. contre Apion*, l. 1, c. 22.

Entrons maintenant dans la ville par la porte de Jaffa, et parcourons le mont Sion. Nous trouvons d'abord à notre droite la citadelle, *el-Kal'ah*. Au moyen âge, elle s'appelait le château des Pisans : elle est sur l'emplacement de l'ancien château de David. La tour Hippicus a été bâtie par Hérode l'Ascalonite dans le même lieu, et on reconnaît encore aux fondements des tours et des murailles actuelles des restes qui appartiennent à l'architecture des Hébreux. Titus a conservé une muraille au couchant, parce qu'il voulait y bâtir une citadelle.

David, devenu roi de tout Israël, voulut s'emparer de la haute ville, qui était encore au pouvoir des anciens habitants, les Jébusites; il promit à celui qui entrerait le premier dans le fort qu'il serait le chef de toute son armée : ce fut Joab. Le roi s'établit alors sur le mont Sion, qui fut appelé Ville de David, et dont le nom a servi souvent à désigner Jérusalem[1].

Cette citadelle est encore aujourd'hui le point le plus fort de la ville; elle est entourée de fossés et de hautes murailles : il y a une partie de la garnison turque; l'autre partie, comme nous l'avons vu, se trouve dans l'ancien prétoire.

Ce fut sur le mont Sion que s'éleva le palais de David; ce fut là que le roi-prophète, en jouant de la cithare et en dansant devant l'arche sainte, la fit transporter au milieu du tabernacle qu'il avait dressé, et où elle demeura quarante-quatre ans; ce fut là aussi qu'il commit sa double faute, qu'il la pleura et qu'il écrivit ces admirables psaumes qui sont demeurés comme les accents les plus vrais de l'humilité et du repentir. Salomon bâtit encore sur le mont Sion cette maison de bois du Liban toute resplendissante de richesse et de beauté; il y rendit ses célèbres jugements et y reçut la reine de Saba. C'est de là que le mont Sion est si souvent appelé dans l'Ecriture *Cité de Dieu, Citadelle du roi, Maison de David, Trône de David, Palais ou Maison du roi.*

Antiochus Epiphanes établit sur le mont Sion le trône de ses cruautés. Il fut donné à cet impie d'inventer un nouveau genre de supplice : il faisait périr les mères qui, pour obéir à la loi de Dieu, avaient circoncis leurs enfants, en les précipitant du haut des murailles avec leurs enfants suspendus au cou. Simon Maccabée purifia la citadelle, et rentra dans Sion à la tête du peuple et au milieu des palmes, des harpes et des cymbales. Jérémie a été enfermé dans la

[1] Sion signifie *monument élevé, amas de pierres dressées, sépulcre* et *sécheresse*.

prison du mont Sion pour avoir prédit que la ville serait prise par Nabuchodonosor.

En face de la citadelle actuelle se trouve un enclos fort étendu, qui appartient au consulat d'Angleterre.

Quand la Prusse et l'Angleterre eurent conçu l'idée d'établir à Jérusalem un évêque mixte, et sans nom dans les annales du christianisme, il fallut aussi songer à construire un panthéon pour les fidèles des religions si diverses qui viendraient s'y abriter. On obtint de la Porte l'autorisation de bâtir une chapelle *pour le service du consulat anglais;* cette chapelle a fini par être un très-beau temple, assez vaste pour contenir dix fois le diocèse anglo-prussien, tel qu'il est aujourd'hui : toutes les pièces, les bancs, les escaliers, la chaire, la charpente, la toiture, tout a été apporté d'Angleterre [1].



Aujourd'hui, un des premiers objets qui frappe la vue quand on entre dans la ville sainte, c'est ce temple nouveau qui étale son isolement sur une des hauteurs du mont Sion, où il ne sait comment rattacher son culte à celui des apôtres, et dont les ministres ont oublié pendant dix-huit cents ans que Jésus-Christ est mort à Jérusalem.... Je me trompe, ces ministres sont d'hier.

Les protestants qui prennent leur religion au sérieux ont fortement désapprouvé cette création composite, qui ne deviendra une œuvre sérieuse que le jour ou l'anglicanisme aura exclu du nouveau temple de Sion toutes les autres communions protestantes [2].

Il me semble que l'emplacement de ce nouveau temple n'a pas été heureusement choisi. Assurément on peut prier partout : *Volo viros orare in omni loco* (Tim., II, 8); mais il est des lieux saints *que le Seigneur s'est choisis* (Deut., XVIII, 6), comme il est des convenances qui sont observées par tous les peuples. Tandis que les autres communions chrétiennes se groupent autour des sanctuaires marqués par la vie et la passion de Jésus-Christ, le protestantisme érige son temple sur un lieu souillé de sang et de honte, sur les ruines....... du palais d'Hérode [3]. Indépendamment de tous les autres

[1] On m'a dit qu'il a coûté un million deux cent cinquante mille francs.

[2] Das anglo-preussische Bisthum zu St. Jacob in Jerusalem und was daran haengt. Freib. u. Bern 1842.— Neuer Sophronizon : Die anglicanische Bischoeflichkeit, etc.— Berliner allgemeine Kirchenzeit. 1842. N° 14. Historisch-politische. Blaetter a. a. o. 506 ff. — Gersdorfs Repertorium N° X, zweites. Maiheft. 1842. s. 300.— Allioli, Bib. Erd-und Laenderkunde s. 286.

[3] Les musulmans même ont en vénération plusieurs de nos sanctuaires, et ils ont des mosquées sur divers lieux marqués par des événements de l'ancien et du nouveau Testament.

Quant à l'emplacement du temple d'Hérode, consultez les passages suivants de Josèphe :

[illegible]. Il est probable que c'est de ce même palais qu'est parti l'ordre de faire mourir l'enfant Jésus avec tous les Innocents de Jérusalem.

Tout le monde conviendra que le sentiment religieux est infiniment mieux rendu par les lignes suivantes, sorties de la plume d'un écrivain protestant peu d'années avant l'érection du nouveau temple, que par cette maison de prière qui s'élève sur la demeure du plus vil et du plus cruel de tous les hommes.

« Le palais d'Hérode, écrivait naguère le Dr. de Schubert, avec tous les édifices d'Agrippa, avec les citernes et les jardins qui l'entourent, a entièrement disparu ; un seul témoin oculaire en fait encore mention, c'est Josèphe, l'historien juif. Aucun pèlerin ne demande en passant où étaient ces salles magnifiques où des centaines de convives étaient assis à la table d'Hérode ; mais l'amour du dernier venu des générations présentes demande avec un tendre empressement le lieu où Jésus a mangé l'agneau pascal avec ses disciples, et célébré avec eux la sainte cène [1]. »

Il semble qu'il eût été convenable de ne pas toucher à des ruines si justement réprouvées par tant de siècles, et de dresser un autel à Jésus-Christ dans un lieu qui lui fût plus agréable ; car le palais d'Hérode n'est assurément pas *un lieu que le Seigneur s'est choisi*, et personne ne s'étonnera que les catholiques préfèrent le lieu de la sainte cène et l'étable de Bethléhem.

Les autres établissements de la mission anglicane, l'école et l'hôpital, sont derrière le temple.

Les trois tours Hippicus [2], Phasaël [3] et Mariamne [4], que Titus, après la prise de Jérusalem, avait ordonné d'épargner comme des monu-

Guerre des Juifs, liv. 1, ch. 16 ; liv. 6, ch. 6 ; — *Antiquités*, liv. 15, c. 12, et comparez avec le plan du docteur Schultz.

[1] Dr von Schubert, *Reise in das Morgenland*, tom. II, p. 546.

Tous les protestants ne sont pas de l'avis de M. de Schubert ; beaucoup de ceux qui vont maintenant à Jérusalem se rendent avec empressement sur les ruines du palais d'Hérode, et voici ce qu'ils pensent du lieu où Jésus a mangé l'agneau pascal avec ses disciples :

« Le tombeau de David se trouve près de là, dit Mme de Gasparin ; la mosquée abandonnée qui le contient s'élève, selon la tradition, sur l'emplacement de la maison où le Seigneur mangea la dernière pâque. *Hypothèse en l'air*. L'Ecriture ne dit rien là dessus..... » (Mme de Gasparin, *Journal d'un voyage au Levant*, tom. III, p. 227.)

[2] Du nom d'Hippicos, ami d'Hérode, qui périt dans la guerre contre les Parthes.

[3] Phasaël était frère d'Hérode ; fait prisonnier par les Parthes, il se brisa la tête contre le mur de sa prison.

[4] Mariamne, de l'illustre famille des Maccabées, femme d'Hérode, seule innocente dans cette maison criminelle ; elle fut envoyée au supplice par son mari.

ments qui devaient attester la puissance du peuple juif, avaient été construites par Hérode non loin de son palais.

On trouve un peu au delà le couvent des Syriens, bâti sur l'emplacement de la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc[1].

Tout le reste de ce grand emplacement, jusqu'à la porte de Sion, est occupé par les Arméniens, dont ce quartier porte le nom : *Hâreth el-Arman* (quartier des Arméniens) : ils sont schismatiques, ainsi que les Syriens.

Excepté la mosquée d'Omar, les Arméniens possèdent les plus beaux édifices de Jérusalem; leur couvent est très-vaste et leur église très-riche. Les religieux sont nombreux, et cette nation est la seule qui ait un couvent de femmes dans la ville sainte[2]. C'est l'église de ces religieuses qui occupe l'emplacement de la maison du grand-prêtre Anne, devant lequel fut conduit Notre-Sauveur après avoir été arrêté au jardin des Oliviers.

Dans l'église des Arméniens, on montre le lieu où Hérode Agrippa fit trancher la tête à saint Jacques-le-Majeur; ce tyran le fit mourir pour satisfaire les Juifs, à qui cette mort fut fort agréable, parce que le zèle du saint apôtre pour la prédication de l'évangile le leur avait rendu odieux.

Le corps de saint Jacques fut transporté dans la suite à Compostelle.

L'imprimerie des religieux arméniens et celle des Pères latins sont les deux seuls établissements de ce genre qui soient à Jérusalem.

Le beau couvent dont nous venons de parler avait été bâti par l'Espagne, qui a toujours eu une grande vénération pour saint Jacques; mais les Espagnols en ont été dépossédés par les Arméniens. Le lieu où a dû être la maison de saint Thomas se trouve dans la rue qui sépare les deux couvents des Arméniens.

En dehors de la muraille actuelle de la ville, il n'y a plus aujourd'hui sur le mont Sion qu'un autre couvent des Arméniens, bâti sur l'emplacement de la maison de Caïphe, et plus au sud, l'ancien couvent des Franciscains, ou le Cénacle.

Nous avons parlé ailleurs de la maison du grand-prêtre Caïphe, où Jésus a passé la nuit douloureuse de sa passion. C'est autour de ce couvent que se trouvent les cimetières des catholiques, des Armé-

[1] Voir ci-après Prison de saint Pierre, et Actes des Apôtres XII.

[2] Je parlerai ailleurs des religieuses grecques du couvent de Sainte-Croix situé à deux milles de Jérusalem, et des trois religieuses catholiques de l'ordre de Saint-Joseph, arrivées depuis peu.

niens, des Grecs, et des Anglicans; les deux derniers sont entourés de murs.

Tous les bâtiments situés à l'extrémité méridionale de Sion qui ont été construits par les catholiques, possédés par nos religieux pendant trois siècles et demi, et dont l'emplacement avait été acheté par eux au sultan d'Egypte, occupent des lieux consacrés par les plus saints mystères. C'est là que Jésus institua l'eucharistie, qu'il lava les pieds à ses disciples, qu'il prédit à saint Pierre qu'il serait renié par lui, qu'il fit à ses apôtres, après la sainte Cène, cet admirable discours qui est comme l'abrégé de sa doctrine, et qu'il leur promit un consolateur (Jean, XIV, 15); c'est là qu'il apparut à ses disciples le jour même de sa résurrection, et, huit jours après, quand il fit toucher ses plaies à saint Thomas; c'est là que le Saint-Esprit descendit sur les apôtres[1].

Quelques-uns pensent que c'est encore en ce même lieu que fut institué le sacrement de confirmation[2]; que saint Jacques-le-Mineur fut consacré évêque de Jérusalem[3]; que saint Matthias fut désigné par le sort[4]; que saint Etienne et les six autres diacres furent choisis[5], et enfin, que les apôtres se séparèrent pour aller prêcher l'évangile par toute la terre[6].

Le cénacle est converti en mosquée; on y trouve plusieurs habitations. En le visitant, nous étions suivis de huit ou dix Turcs qui nous laissèrent faire tranquillement nos prières aux lieux qu'on nous désignait comme ayant été consacrés par quelque événement religieux.

Ibrahim-pacha habitait cette maison pendant qu'il était à Jérusalem.

La maison où vécut la Sainte Vierge après la descente du Saint-Esprit, et où il est probable qu'elle mourut, était attenante au cénacle.

L'Ecriture, qui nous a laissé ignorer une grande partie de sa vie, et qui ne nous montre la mère du Sauveur que dans le recueillement de Nazareth, dans ses sollicitudes maternelles, fuyant en

[1] Adrichomius, *Loci montis Sion;* Quaresmius, *Peregrinatio IV;* Hesy, *in Lev.*, p. 876; Joan. Damascenus, lib. 4, *De Fide*, c. 14; Landulphus, *De Vita Christi.*

[2] S. Cyprianus, in Serm. *De Unctione chrismatis;* Fabianus papa, *Epist.* 2, c. 1.

[3] Quaresmius, tom. II, p. 121.

[4] Brocardus; Bonifacius, *De perenni cultu Terræ Sanctæ*, l. 2.

[5] Quaresm., tom. II, p. 121.

[6] Bonifacius, loc. cit.

Egypte, recueillant dans son cœur les paroles de son fils, ou pleurant sous la croix, pour apprendre aux femmes chrétiennes que leur vie est une vie d'humilité, de retraite et de douleur, ne nous donne aucun renseignement sur sa mort : « Il semble, dit un auteur, que Dieu ait voulu favoriser son humilité dans sa mort aussi bien que dans sa vie [1]. »

Deux opinions ont été émises sur le lieu de la mort de la Sainte Vierge : les uns pensent qu'elle est morte à Ephèse, les autres à Jérusalem.

Les premiers s'appuient sur un passage d'une lettre écrite en 431 par les Pères du concile d'Ephèse au clergé et au peuple de Constantinople ; ce passage est ainsi conçu : *C'est pourquoi Nestorius...... étant venu dans la ville d'Ephèse, dans laquelle saint Jean et la vierge Marie, mère de Dieu.......* Cette phrase est inachevée ; on la complète le plus communément en ajoutant *ont habité* [2].

On ne peut faire que des conjectures sur la lettre des Pères d'Ephèse ; mais en admettant même le sens le plus probable, c'est-à-dire que la Sainte Vierge a habité cette ville, cela ne prouve pas qu'elle y soit morte. Elle a vécu au moins quatorze ans après la mort de Jésus ; elle a donc pu facilement aller à Ephèse, puis retourner à Jérusalem, où tant de motifs devaient la retenir. Si cette ville était devenue chère aux chrétiens, à plus forte raison elle devait l'être à celle qui ne vivait plus que dans le souvenir de son fils.

Il est certain d'ailleurs que saint Jean ne s'est établi à Ephèse qu'après l'année 66 de notre ère, et très-probablement la Sainte Vierge ne vivait plus. Elle avait quinze ans à la naissance de Notre-Sauveur ; elle en aurait eu alors plus de quatre-vingts, et si elle est demeurée à Jérusalem jusqu'à cet âge, on peut croire qu'elle n'a plus quitté cette ville.

On s'appuie encore sur les Actes du même concile, dans lesquels on voit que la cathédrale, où le concile était réuni, était dédiée à la Sainte Vierge. Comme l'usage des premiers siècles était de ne bâtir des églises sous le nom d'un saint que lorsqu'on avait ses reli-

[1] Tillemont.

[2] Voici le texte original avec la version latine : Ὅθεν καὶ Νεστόριος... φθάσας ἐν τῇ Ἐφεσίων, ἔνθα ὁ θεολόγος Ἰωάννης καὶ ἡ θεοτόκος παρθένος ἡ ἁγία Μαρία, τοῦ συλλόγου τῶν ἁγίων πατέρων καὶ ἐπισκόπων ξενώσας ἑαυτόν..... Quare et Nestorius... cum in Ephesiorum civitatem pervenisset, in qua Joannes theologus et deipara virgo sancta Maria (*aliqui subintelligunt :* aliquando habitaverunt ; *alii :* ædes habent), a sanctorum Patrum et episcoporum cœtu seipsum abalienans.....

(*Conciliorum coll. reg.*, Par., 1644, fol., tom. V, pag. 551.)

ques, ou sur le lieu où il avait souffert le martyre, on en a conclu que la Sainte Vierge était morte à Ephèse.

Ce second motif n'est pas non plus concluant; bien que l'usage de l'Eglise fût d'honorer spécialement les saints sur le lieu de leur triomphe, cet usage n'était pas aussi restreint qu'on semble le croire. Alors, comme aujourd'hui, on tâchait de se procurer les reliques des saints pour lesquels on avait une dévotion particulière, mais ils n'en étaient pas moins vénérés par tous les fidèles, et on leur dédiait des autels et des églises dans plusieurs villes à la fois. C'est ce qui a eu lieu surtout pour la Sainte Vierge; car nous voyons aussitôt que les chrétiens eurent le libre exercice de leur culte qu'ils érigèrent plusieurs églises sous l'invocation de la mère de Dieu [1]. De plus, prétendre que les reliques de la Sainte Vierge étaient à Ephèse (ce dont personne n'a jamais parlé), ce serait nier son assomption admise par toute l'Eglise.

Nous voyons au cinquième siècle Juvénal, évêque de Jérusalem, qui n'ignorait pas ce qui s'était passé au concile d'Ephèse, puisqu'il y assistait, répondre à l'impératrice Pulchérie et à l'empereur Marcien, qui lui demandaient des reliques de la Sainte Vierge, que l'on montrait son tombeau à Gethsémani, mais qu'il était vide.

Polycrate, dans sa lettre au pape Victor, faisant l'énumération des priviléges de l'église d'Ephèse, ne dit pas que la Sainte Vierge y soit morte, ce qu'il n'eût pas manqué de faire si on l'avait cru à cette époque.

Nous avons en outre les relations d'un grand nombre de voyageurs qui, à commencer au septième siècle, ont visité le lieu où mourut la Sainte Vierge sur le mont Sion, et son tombeau dans la vallée de Josaphat, où on le montre encore aujourd'hui [2]. C'est là la tradition la plus accréditée.

Les auteurs grecs admettent la même tradition. Celui qui est le plus explicite, c'est André, archevêque de Crète, qui vivait au septième et au huitième siècle. Il dit que la Sainte Vierge demeurait sur le mont Sion, qu'on y montrait sa maison convertie en une église, qu'elle y mourut en présence des apôtres et des disciples, que son corps fut porté par les apôtres dans la vallée de Gethsémani,

[1] Outre celle d'Ephèse, qui portait le nom de la *Mère de Dieu*, et dans laquelle s'est réuni le concile de 431, nous savons que, vers le même temps, l'impératrice Pulchérie en fit bâtir deux à Constantinople, également sous la protection de la mère de Dieu; que saint Sabas en fit bâtir une à Jérusalem, et le pape Libère celle de Sainte-Marie-Majeure à Rome.

[2] Villibald. Odoepor., *apud Canis.*, c. 2; Adaman., *Itiner. de Locis sanctis*, p. 502.

qu'il n'y éprouva point la corruption, qu'il ressuscita et monta au ciel, et que le tombeau de Marie est honoré par le concours des peuples [1].

Parmi tous les auteurs qui adoptent ce sentiment, si on en excepte Denys l'Aréopagite [2], dont les écrits ne sont pas d'une authenticité incontestable, il n'y en a aucun qui soit plus ancien; de sorte que cette question laisse encore beaucoup à désirer. Cependant, le sentiment de ceux qui placent le lieu de la mort de la Sainte Vierge à Jérusalem est le plus généralement suivi [3]. Ce qui lui donne le plus grand poids, c'est qu'il est aussi adopté par les liturgies des Eglises orientales [4].

Près de la maison de la Sainte Vierge était une petite chapelle dans laquelle saint Jean célébrait pour elle les saints mystères [5].

Le lieu où l'on croit que les Juifs voulurent s'emparer du corps de la Sainte Vierge, quand les apôtres le portaient dans la vallée de Josaphat, se trouve vers le penchant oriental du mont Sion, tout près de la caverne où saint Pierre pleura son péché : on y avait construit une chapelle, elle n'existe plus. Sur le mont Sion, plus que partout ailleurs, il n'y a que des ruines, mais elles sont chères aux chrétiens : « O Dieu! vos serviteurs chérissent encore les pierres de » Sion, ils pleurent sur sa poussière. » (Ps., CI, 14.) Les corps de saint Etienne, de Gamaliel, de Nicodème et d'Abibas ont été transportés sur le mont Sion, dans la plus ancienne église de Jérusalem, puis en différents autres lieux [6].

Il y a encore sur le mont Sion d'autres tombeaux beaucoup plus anciens, c'est-à-dire, ceux de David et de Salomon.

Le tombeau de David, construit sur le mont Sion par Salomon, était d'une grande magnificence; ce prince y enferma des trésors qui furent enlevés dans la suite par Hircan, dans le temps qu'Antiochus faisait le siége de Jérusalem.

Selon Josèphe, Hérode ayant appris que le grand-prêtre Hircan avait trouvé de grandes sommes d'argent dans ce tombeau, y descendit de nuit avec quelques amis pour que le peuple ne le sût pas.

[1] And. Cretens., *Orat. in dormit. B. M.*
[2] Dionys. Areopagita, *De divinis nominibus*, l. 1, c. 3.
[3] Voyez la *Dissertation de la Bible de Vence*, tom. XV, *Act. des Apôt.*
[4] Voyez ci-après le passage relatif au *tombeau de la Sainte Vierge.*
[5] *Marinus Sanutus*, lib. 3, par. 14, c. 8; Bonifacius, *De perenni cultu Terr. Sanct.*, lib. 2.
[6] Luci. de Ste. c. 7; S. Aug. B. t. 7, ap. p. 3 et 4; Soz., l. 9, c. 16.

Il n'y trouva pas les trésors qu'il cherchait, mais une quantité de riches ornements. Ayant pénétré plus avant et jusqu'aux chambres qui renfermaient les corps de David et de Salomon, il perdit deux de ses satellites par des feux qui éclatèrent tout-à-coup contre ces téméraires. Hérode effrayé se retira, et, pour expier son crime, il fit construire un monument en marbre blanc à l'entrée du sépulcre[1].

Benjamin de Tudèle, qui écrivait en 1173, rapporte qu'environ quinze ans avant son arrivée en Palestine, un mur du mont Sion étant tombé, les prêtres y envoyèrent des ouvriers pour le réparer. Un jour, deux d'entre eux étant demeurés après les autres, levèrent une pierre qui leur donna entrée dans un souterrain. Ils y trouvèrent un palais soutenu de colonnes de marbres et incrusté d'or et d'argent. A l'entrée il y avait une table, et sur cette table une couronne et un sceptre d'or; il y avait aussi des urnes, mais ils ne purent voir ce qu'elles contenaient. Ayant voulu pénétrer plus avant, ils furent renversés par un tourbillon, et demeurèrent sans sentiment jusqu'au soir; alors ils ouïrent une voix qui leur dit de se lever et de s'en aller.

Cette histoire paraît avoir été calquée sur celle d'Hérode; car il n'est guère probable qu'au douzième siècle il y ait encore eu un sceptre et une couronne en ce lieu.

Voici maintenant le peu de documents certains que nous avons sur ces tombeaux.

Saint Pierre, en parlant aux Juifs du prophète David, leur avait dit : « Et son sépulcre est parmi nous jusqu'à ce jour. » (Act., II, 29.) Dion raconte qu'une partie du sépulcre de Salomon est tombée d'elle-même du temps d'Adrien[2]. Saint Jérôme nous apprend que ce tombeau était fréquenté par les chrétiens de son temps, puisqu'il fait dire à sainte Paule et à sa fille : « Quand est-ce qu'il nous sera donné d'entrer dans le tombeau du Sauveur, et de prier dans le mausolée de David[3] ! » Ce qui veut dire probablement, dans l'édifice construit sur ce tombeau.

J'ai demandé aux Turcs qui nous accompagnaient s'il n'était pas permis de descendre dans le sépulcre de David. Ils ont répondu que cela n'était permis à personne, pas même aux mahométans; qu'il est toujours fermé, qu'on n'enlève la pierre qui en bouche l'entrée qu'une fois par an, pour jeter dans le sépulcre les présents que le sultan envoie de Constantinople, et qui consistent ordinairement en

[1] Josèphe, *Antiq.*, l. 16, c. 11.
[2] Dio, *in Adriani vita.*
[3] Hieron., *Ep. ad Marcellam.*

tapis richement brodés ; qu'ordinairement il n'en envoie qu'un ou deux, mais que cette année il en a envoyé six magnifiques ; qu'il arrive toujours de grands malheurs à ceux qui en approchent ; qu'un ouvrier trop curieux, qui travaillait à des réparations extérieures, il y a peu d'années, ayant enlevé la pierre pour regarder ce qu'il y avait dessous, est devenu aveugle.

Ce sont là tous les renseignements que j'ai pu obtenir : il est facile de voir que c'est l'ancienne tradition des satellites d'Hérode qui s'est conservée jusqu'aujourd'hui ; il est probable aussi que c'est pour imiter Salomon que le sultan envoie chaque année ses présents au tombeau de David.

Quaresmius, qui a visité plusieurs fois ce lieu avec l'interprète des Frères, et qui avait vu le tombeau quand les Pères de Terre-Sainte occupaient encore leur couvent du mont Sion, assure qu'il n'y a plus rien que ce qu'on montre encore aujourd'hui au-dessus du caveau [1] ; il paraît que le souterrain est entièrement comblé.

Quelques auteurs ont confondu le tombeau de David et de Salomon avec le *tombeau des Rois*, qui est au nord de la ville, et dont nous parlerons dans la suite.

On croit que le jardin d'Oza, où furent ensevelis Manassès [2] et plusieurs autres rois, se trouvait aussi sur le mont Sion.

Tout près du cénacle, on voit des ruines qu'on appelle, on ne sait trop pourquoi, Hammâm Thabarijeh, *Bains de Tibériade.*

Rentrons maintenant dans la ville par la porte de Sion ; nous trouverons vis-à-vis du quartier des Juifs et au pied des murailles une quantité de misérables cabanes en terre : ce sont les *huttes des lépreux.* Elles sont toujours habitées par vingt ou trente de ces malheureux, hommes, femmes et enfants ; ils sont tous musulmans, et vivent d'aumônes.

La lèpre, que plusieurs peuples de l'Asie appellent *Paparoga* (maladie du péché), s'est toujours conservée en Orient, et on trouve des *léproseries* jusque dans les environs de Constantinople, dans le cimetière de Scutari.

Chez les Indous, chez les Perses et chez les Egyptiens, comme chez les Hébreux, il existait des lois sévères qui interdisaient aux lépreux l'approche des personnes saines ; ils demeuraient hors des villes et dans des lieux inhabités.

[1] Pineda, *De rebus Salomonis*, lib. 8, c. 3.

[2] IV. Rois, XXI, 18.

Les personnes attaquées de cette maladie se réunissaient et formaient de petites sociétés; nous en trouvons plusieurs exemples dans l'Ecriture[1]. Autrefois cette maladie était fréquente aussi en Europe; les uns l'attribuaient aux Juifs, et d'autres aux voyages qu'on faisait en Palestine pendant les croisades : elle se communique avec facilité. Les lépreux s'appelaient *ladres;* Matthieu Paris dit qu'alors il y avait en Europe dix-neuf mille ladreries.

La lèpre affecte surtout la peau, qui devient calleuse, ou se couvre d'ulcères rongeants, quelquefois blancs comme la neige : *candens lepra quasi nix* (Num., XII, 10). Les yeux des lépreux sont enflammés, leur voix est rauque, leur visage chargé de boutons, leurs pieds sont considérablement enflés. Cette hideuse maladie ronge l'homme à l'extérieur en lui laissant toutes ses facultés, de sorte qu'il est témoin de sa propre décomposition[2].

Nous voilà dans le populeux quartier des Juifs, *Hareth-el-Jahûd.*

Dans toute la Palestine, il n'y a plus aujourd'hui que 8,000 à 10,000 Juifs, qui vivent presque tous à Jérusalem[3]. Ils sont entassés entre le mont Sion et l'emplacement du temple, sur un espace beaucoup trop resserré pour leur nombre : on a calculé que si, dans les autres quartiers de la ville, la population était agglomérée comme dans celui des Juifs, il y aurait à Jérusalem plus de cent mille habitants. Ils ne descendent pas de familles depuis longtemps établies dans le pays : les familles s'éteignent bien vite et deviennent la proie des maladies contagieuses; les Juifs de Jérusalem sont tous étrangers; plusieurs n'y viennent que dans un âge avancé, pour mourir dans la terre de leurs pères et être ensevelis dans la vallée de Josaphat. La plupart sont pauvres, et ne vivent que du produit des quêtes qu'on fait pour eux en Europe chez leurs coréligionnaires.

On m'a dit cependant qu'il ne faut pas s'en rapporter à cet extérieur de misère qu'on remarque dans le quartier des Juifs, car plu-

[1] IV. Rois, VII, 3, 8; Luc, XVII, 12.

[2] Voir sur ce sujet Michaëlis, *Mosaïsches Recht*, tom. IV, § 208 et suiv.; Jahn, *Archéologie*, t. I, 2. part., p. 355 et suiv.

[3] D'après le docteur Schultz, ils sont partagés comme suit :

Jérusalem,	7,120
Hébron,	400
Saphed,	400
Tibériade,	300
Naplouse,	150
Schavram.	75
Total	8,445

sieurs familles doivent être fort à leur aise; mais elles sont obligées de cacher leurs richesses pour ne pas exciter l'avidité de leurs oppresseurs.

Ici chacun vit de sa croyance, les Juifs comme les autres; il n'y a ni trafic, ni industrie, ni commerce à Jérusalem; les hommes y sont morts comme les monuments; il n'y a que des ruines et des sépulcres, et les rares habitants qui se promènent silencieux dans ses débris ne sont eux-mêmes que les restes de tous les peuples qui ont passé sur cette terre marquée du sceau de la réprobation.

On ne comprend pas l'aveuglement des Juifs en face de la Bible, dont tous les mots sacrés sont pour eux une éclatante condamnation; mais en face de Jérusalem, en face de cette nation éteinte, de cette terre frappée de stérilité, après cette captivité de dix-huit siècles, attendre encore la venue d'un Messie sorti de la tribu de Juda, de la race royale de David, c'est un aveuglement si incompréhensible que parmi tous les prodiges qu'on voit sur cette terre de miracles, c'est un des plus frappants, et qui durera, comme celui de la dispersion et de la conservation de ce peuple, jusqu'à la fin des siècles. « Ils attendent toujours, dit saint Paul, le Messie, qui ne » paraîtra qu'au jour du jugement pour les juger, et pour lever le » voile qui est sur leur cœur. » (II. Cor., III, 14, 15.)

Les païens eux-mêmes, qui ont été les ministres des célestes vengeances, ont recherché avec soin les descendants de David pour les faire périr, et ôter aux Juifs le dernier espoir de voir s'élever, dans cette famille royale, le Messie qui devait apporter la consolation et rendre l'indépendance à la malheureuse race de Jacob[1].

Tout en déplorant l'aveuglement de la plus coupable des nations, et qui doit expier son crime jusqu'à la fin des temps, j'avoue qu'on éprouve un vif sentiment de compassion et de douleur à la vue de ces débris d'Israël, échappés au glaive et au mépris de tous les peuples, qui viennent pleurer sur les ruines de leur patrie et chercher un lieu de sépulture parmi les tombeaux de leurs ancêtres. En voyant quelques Juifs faire leur prière tournés vers ce lieu où s'élevait le sanctuaire du Très-Haut, et dont ils n'osent plus approcher, je me suis senti profondément ému, et c'est avec les larmes aux yeux que j'ai demandé au Seigneur d'avoir pitié de ces enfants égarés, qui l'invoquent du fond de l'abîme de leur endurcissement.

[1] Voyez Munk, *Palestine*, p. 604; Suétone, *Domitianus*, c. 12; Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. 8, ch. 12 et 19.

De combien d'amour le Seigneur avait environné ce peuple! que de prodiges, que d'avertissements et de bienfaits ont précédé son châtiment et sa ruine! « Parcourez les rues de Jérusalem, avait dit » le prophète, et voyez, et considérez; et cherchez dans ses places » publiques si vous trouverez *un* homme, un seul qui accomplisse » la justice et recherche la vérité, *et je pardonnerai à toute la* » *ville*..... Seigneur, vous les avez frappés, et ils n'ont point eu de » douleur; vous les avez brisés, et ils ont refusé de recevoir la cor- » rection; ils ont rendu leur front plus dur que la pierre, et ils n'ont » pas voulu revenir à vous. » (Jérém., v, 1, 3.)

Dieu est juste, et ses menaces ne sont pas vaines.

Quand on compare les gémissements que les Israélites répandaient près des fleuves de Babylone, et ceux qu'ils font entendre depuis qu'ils ont fait mourir le fils de Dieu, on trouve dans les uns le repentir sincère et la confiance dans la miséricorde du Seigneur, et dans les autres les sombres accents du désespoir. « O Sion, s'écrie un de leurs plus célèbres poètes[1], quand je pleure ta chute, c'est le cri lugubre du chacal; mais quand je rêve le retour de la captivité, ce sont les accents de la harpe qui jadis accompagnait tes chants divins. Pourquoi mon âme ne peut-elle planer sur les lieux où la Divinité se révélait à tes prophètes? Donne-moi des ailes, et je porterai sur tes ruines les débris de mon cœur; j'embrasserai tes pierres muettes, et mon front touchera ta sainte poussière. Qu'il me serait doux de marcher nu-pieds sur les ruines de ton sanctuaire, à l'endroit où la terre s'ouvrit pour recevoir dans son sein l'arche d'alliance et ses chérubins! j'arracherais de ma tête cette vaine parure, et je maudirais le destin qui a jeté tes pieux adorateurs sur une terre profane. Comment pourrais-je m'abandonner aux jouissances de cette vie, quand je vois des chiens entraîner tes lionceaux? Mes yeux fuient la lumière du jour, qui me fait voir des corbeaux enlevant dans les airs les cadavres de tes aigles. Arrête-toi, coupe de souffrances! laisse-moi un seul moment de repos; car déjà toutes mes veines sont remplies de tes amertumes. Un seul moment, que je pense à Ohola (Samarie), et puis j'achèverai ton amer breuvage; encore un court souvenir d'Oholiba (Jérusalem), et puis je te viderai jusqu'à la lie. »

[1] Rabbi Jehouda Hallévi, Juif espagnol, qui fit le voyage de la Palestine vers 1140, et qui composa plusieurs poésies empreintes, comme le remarque M. Munk lui-même, qui donne la traduction de son élégie sur Sion, de la sombre mélancolie des prières hébraïques de cette époque. L'original hébreu se trouve dans le Recueil d'élégies à l'usage des synagogues des rites allemand et polonais, pour l'anniversaire de la destruction de Jérusalem. Voir Munk, *Palestine*, p. 627.

On a parlé souvent de la restauration du royaume de David par les fils d'Israël; on voudrait renvoyer en Palestine tous les Juifs disséminés par le monde. Il y a deux choses dans cette pensée : une impiété et une folie. Qu'on veuille se débarrasser des Juifs, que l'on considère comme la lèpre de l'Occident, c'est un désir qui s'est déjà souvent manifesté, et ce moyen serait plus humain que celui qui a été presque toujours employé; mais prétendre faire mentir les oracles divins, ce serait continuer l'œuvre de Julien, et la montagne du temple est là pour nous dire quel en serait le succès.

Les Juifs et la Judée n'ont plus d'histoire depuis la mort de Jésus-Christ : frappé au cœur par Titus et Jules Sévère, ce peuple n'a plus d'existence politique; il n'en est resté que des lambeaux, attachés comme les branches des cèdres aux rochers des vallées : *Je jure que je ferai de toi une solitude, et que tes villes seront désertes.* (Jérém., XXII, 6.)

La Palestine, descendue au rang de province, n'a plus rien à elle; les faits isolés qui se passent sur cette terre, conquise autrefois par les enfants de Jacob, se rattachent tous à des intérêts et à des peuples étrangers. Les croisades elles-mêmes, qui ont redonné des rois à Jérusalem, ne sont que des épisodes dans l'histoire des nations de l'Europe; elles ont passé sur les ruines de la ville sainte comme les peuples nomades de l'Asie, en s'arrêtant un moment pour y dresser leurs tentes et adorer l'accomplissement des décrets éternels. « Et une » multitude de nations passera sur cette ville, et chacun dira à son » voisin : Pourquoi Jéhovah a-t-il fait ainsi à cette grande ville?» (Jérém., XXII. 8.)

Ce sont les Turcs aujourd'hui qui sont campés sur les hauteurs de Sion, comme dans les champs de l'Idumée. J'ignore qui y sera demain; mais je sais qu'il est écrit : « Il n'y aura plus là de princes ; » on n'y rétablira jamais un royaume; tous ses chefs seront anéantis. » (Isa., XXXIV, 12.) Malgré la philanthropie qui ne protège que les coupables, le peuple juif est et demeurera anéanti, et sa dispersion sera éternelle : « Toi donc, a dit le Seigneur, ne prie pas pour ce » peuple, parce que je ne t'exaucerai point. » (Jér., VII, 16.) Ses débris ont une autre mission à remplir que celle de relever le trône de David, et celle-là aussi a été annoncée par les prophètes. « Je lais- » serai quelques-uns d'entre eux échapper à l'épée, à la famine et à » la peste, afin qu'ils racontent tous leurs crimes chez les peuples » où ils iront; et ils sauront que moi je suis Jéhovah. » (Ezéch., XII, 16.)

La synagogue de Jérusalem est dans un piteux état de saleté et [illegible]. Les Juifs y ont un grand-rabbin qu'on nomme [illegible].

Vers le milieu du quartier des Juifs se trouvait la place appelée [illegible], où se tinrent plusieurs assemblées populaires ; de là un pont qui joignait le mont Sion et le mont Moriah, était jeté sur la vallée de Tyropéon.

Un peu au-delà, vers le nord, était un emplacement appelé *Mello*[1], c'était autrefois une vallée profonde, qui fut comblée à grands frais par David et Salomon. On en prit une partie pour une place publique, pour les murs de la première enceinte, et Salomon y bâtit un palais pour sa femme, la fille de Pharaon[2].

Les travaux que Salomon avait fait faire dans la vallée de Mello furent la cause de la révolte de Jéroboam[3].

Arrivés au pied du mont Sion, nous nous trouvons près du mont Moriah, autre colline célèbre entre tous les lieux qui ont été consacrés par la présence de l'Eternel.

[1] Mello, *plénitude* ou *réplétion*.
[2] II. Liv. des Rois, v, 9 ; III. Liv. des Rois, ix, 15, 24 ; I. Par., xi, 8.
[3] III. Liv. des Rois, xi, 27, 28.

CHAPITRE XXIV.

Mont Moriah.

Mont Moriah. — Lieu présumé du sacrifice d'Abraham. — L'aire d'Ornan. — Temple de Salomon. — Prophéties de Jérémie. — Destruction du temple par les Chaldéens. — Edit de Cyrus. — Retour de la captivité. — Temple de Zorobabel. — Temple d'Hérode. — Il est sanctifié par la présence et l'enseignement de Jésus-Christ. — Titus devant Jérusalem. — Prodiges rapportés par les Juifs et les païens. — Incendie du temple. — Efforts de Titus pour le préserver. — Sa destruction. — L'empereur Julien essaie de le rebâtir. — Il en est empêché par des tourbillons de feu. — Proposition aux ennemis du christianisme. — Mosquée d'Omar (el-Sachrah). — Elle est convertie en église pendant les croisades. — Saladin la rend au culte de Mahomet. — Son état actuel. — L'église de la *Présentation* convertie en mosquée (el-Aksa). — Etablissements publics qui entourent la mosquée d'Omar. — Place des Pleurs. — Forteresse Antonia. — Piscine Probatique. — Murs d'enceinte et parvis de la mosquée. — Profanation des tombeaux chrétiens. — Les chevaliers du Temple. — Martyre de saint Jacques-le-Mineur. — Encore une preuve de l'incroyable endurcissement des Juifs. — Décombres entassés sur le mont Moriah.

Le mont Moriah [1] s'élève dans la partie orientale de la ville, au bord de la vallée de Josaphat. On croit que ce fut sur cette montagne qu'Abraham voulut immoler son fils : cette tradition est assez intéressante pour nous engager à remonter à son origine.

Pendant qu'Abraham était à Bersabée [2], Dieu lui dit : « Prends » ton fils, ton unique, que tu chéris, Isaac ; va dans la terre de » Moriah, et offre-le en holocauste sur une des montagnes que je te » dirai. Abraham se levant de grand matin sella son âne, prit avec » lui deux serviteurs et Isaac son fils, fendit le bois pour l'holo- » causte, se leva et s'achemina vers le lieu que Dieu lui avait dit. » Le troisième jour, Abraham leva les yeux, et vit la montagne de » loin. » (Gen., XXII, 2, 3, 4.)

Bersabée est à trois petites journées de Jérusalem, et le nom *Moriah*, bien qu'il soit donné à plusieurs montagnes, a toujours été

[1] Moriah, *domination du Seigneur.*
[2] Bersabée, *puits du jurement.*

appliqué plus spécialement à la hauteur où fut bâti, plus tard, le temple de Salomon.

Je ne sache pas qu'il y ait d'autres preuves en faveur de cette tradition; cependant, on s'accorde généralement à croire que le sacrifice d'Abraham a eu lieu sur le mont Moriah, ou sur le Calvaire, qui en est très-rapproché [1].

Pendant que l'ange exterminateur frappait le peuple d'Israël, le prophète Gad ordonna à David de dresser un autel dans l'aire d'Ornan le Jébusite. David donna donc à Ornan, pour l'aire, six cents sicles d'or. « Et il bâtit là un autel à Jéhovah, offrit des holo- » caustes et des hosties pacifiques, et cria vers Jéhovah; et Jéhovah » lui répondit par le feu du ciel qu'il fit descendre sur l'autel de l'ho- » locauste; et par l'ordre de Jéhovah, l'ange remit son glaive dans le » fourreau. » (I. Par., XXI, 18 et suiv.) Or cette aire, où les quatre fils d'Ornan battaient le blé, était sur le mont Moriah.

David avait rassemblé les matériaux pour bâtir un temple au Seigneur; mais Dieu lui avait dit : « Tu ne bâtiras point une maison » à mon nom, parce que tu es un homme de guerre et que tu as ré- » pandu le sang; » il avait réservé cette œuvre à Salomon. « Sa- » lomon commença à bâtir le temple de Jéhovah à Jérusalem, sur la » montagne de Moriah, qui avait été montrée à David son père, au » lieu même que David avait préparé, dans l'aire d'Ornan le » Jébusite. » (II. Par., III.) Cette montagne, qui était irrégulière, fut aplanie; du côté de la vallée, Salomon fit élever un mur d'une grande hauteur pour soutenir les terres et agrandir la surface du terrain.

Salomon avait écrit à Hiram, roi de Tyr, pour avoir des cèdres et des pins du Liban, des architectes phéniciens et un artiste pour diriger les travaux.

Dix mille hommes, se relevant tous les mois, étaient occupés à couper des bois sur les hauteurs du Liban. Salomon avait soixante-dix mille hommes qui portaient des fardeaux, et quatre-vingt mille qui taillaient des pierres sur la montagne; le roi leur commanda de prendre de grandes pierres, des pierres d'un grand prix, pour les fondements du temple : elles avaient soixante et dix pieds de longueur. Les ouvriers de Salomon et ceux d'Hiram eurent soin de les

[1] D. Augustinus, *Serm.* 71 *de tempore;* Beda, *De Locis sanctis*, cap. 2.
Au lieu de Moriah les Samaritains lisent *Moré*, qui est près de Sichem, et prétendent que le sacrifice d'Abraham eut lieu sur le mont Garizim; d'autres pensent que ce fut sur le mont Thabor.

polir, et ceux de Giblos travaillèrent les bois et les pierres. Les matériaux arrivaient tout préparés sur l'emplacement du temple, où l'on n'entendait ni le marteau, ni la scie, ni la hache, ni aucun autre outil de fer. Ceux qui présidaient aux travaux étaient au nombre de trois mille trois cents. (III. Rois, v, 13 et suiv.)

Les ouvrages en fonte et en airain furent exécutés par un artiste nommé Hirôm : il était de Tyr; il établit ses ateliers dans la plaine du Jourdain, près de Succôth. Les fondements du temple furent jetés 1008 ans avant Jésus-Christ, et il fut achevé au bout de sept ans.

La plate-forme sur laquelle le temple était bâti avait 600 coudées sur chaque côté [1]. Tout cet espace était environné d'une muraille haute de six coudées et large d'autant. De chaque côté, un magnifique portique donnait entrée dans la première enceinte, qui était le parvis des gentils, destiné aux étrangers et aux Juifs impurs. Le parvis d'Israël venait ensuite : c'est là que se tenait le peuple pendant les sacrifices et les prières. Cet espace était entouré de galeries et de colonnades.

Le troisième était le parvis des prêtres; c'était là qu'ils exerçaient leurs fonctions. Le temple venait ensuite; il était en pierre, et avait soixante et dix coudées de long de l'est à l'ouest, vingt coudées de large, et trente de hauteur. Il était divisé en trois parties, le vestibule, le saint, et le sanctuaire; deux fois par jour un prêtre entrait dans le saint pour y offrir l'encens; le sanctuaire n'était accessible qu'au grand-prêtre une fois par an : c'est là que se trouvait l'Arche sous les ailes des chérubins.

Les objets sacrés se trouvaient dans les autres parties du temple.

Dans ces immenses édifices, on voyait avec profusion des lambris et des sculptures en bois de cèdre, des pavés en marbre; il n'y avait rien dans le temple qui ne fût couvert d'or, et la beauté du travail égalait partout la richesse de la matière [2].

La dédicace en fut célébrée pendant sept jours, et tout le peuple fut convié à cette fête solennelle : cent vingt mille brebis et vingt deux mille bœufs furent offerts en sacrifice.

[1] Environ 1625 pieds. Aujourd'hui cette plate-forme a 1500 pieds de long sur 900 de large.

[2] On trouve la description du temple dans Ezéchiel, dans les livres des Rois et les Paralipomènes. Les meilleurs ouvrages à consulter ensuite sont : Villalpandus, *Sur la Description du temple de Jérusalem*, 3 vol. in-fol.; B. Lami, *De Tabernaculo fœderis, de sancta civitate Jerusalem et de templo ejus*, Paris, 1720, in-fol.; Jacob Jehuda Leon, *De Templo Hierosolymitano*, Amsterd., 1650, in-4, en hébr., traduit en latin par Saubert.

420 ans après que Salomon eut jeté les fondements de ce temple, il fut réduit en cendres par Nabuchodonosor, 528 ans avant Jésus-Christ.

Les Juifs l'avaient profané, et ils avaient élevé des idoles jusque dans le sanctuaire; dans la maison de Dieu, des femmes tissaient des voiles pour couvrir les mystères de débauche qui souillaient le lieu saint; les prophètes étaient mis à mort, l'idolâtrie et la corruption s'étendaient sur toute la terre de Juda.

Alors Jérémie fit entendre sa voix à ce peuple prévaricateur. « Ecoutez, avait-il dit, écoutez la parole de Jéhovah, rois de Juda et » habitants de Jérusalem : Voici ce que dit le Seigneur des armées, » le Dieu d'Israël : Je vais amener sur ce lieu des maux tels que les » oreilles tinteront à quiconque les entendra; parce qu'ils m'ont » abandonné, qu'ils ont profané ce lieu, qu'ils ont brûlé de l'encens » à des dieux étrangers qu'ils ne connaissaient pas, ni eux, ni leurs » pères, ni les rois de Juda; qu'ils ont rempli cette terre du sang des » innocents; qu'ils ont élevé sur les hauts lieux des autels à Baal pour » brûler leurs enfants en holocauste......; c'est pourquoi les jours » viennent, dit Jéhovah, où ce lieu ne sera plus appelé Tophet et » vallée des fils de Hinnom, mais vallée du carnage..... Je ferai de » cette ville un sujet de stupeur et de sifflement; tous ceux qui » passeront à travers seront stupéfaits et siffleront à la vue de toutes » ses plaies. Et je leur ferai manger la chair de leurs fils et la chair » de leurs filles; et ils se dévoreront les uns les autres durant le siège » et la détresse où les réduiront leurs ennemis (XIX.); Et les Chal- » déens viendront combattre contre cette ville, et ils la brûleront, et » ils la réduiront en cendres. » (XXXII.)

Jérémie fut frappé, mis en prison, menacé de mort; mais, au temps marqué, les Chaldéens prirent la ville; on mit le feu au temple, au palais du roi, à tous les principaux édifices; les murailles furent rasées, et toute la ville changée en un monceau de ruines. Un grand nombre d'habitants furent mis à mort, et les autres menés en captivité avec le roi Sédécias, qui vit égorger ses deux fils et qui eut ensuite les yeux crevés par ordre de Nabuchodonosor.

Les deux colonnes Yachin et Boaz et la mer d'airain furent brisées et transportées à Babylone avec tout ce qui restait des vases sacrés. L'Arche sainte, le tabernacle et l'autel des encensements furent cachés par Jérémie dans une caverne du mont Nébo, en un lieu qui demeura inconnu. (II. Maccab., II, 4, 5)[1].

[1] On lit dans le Talmud que Salomon ayant su par révélation que les Assyriens brû-

Mais le roi de Babylone délivra Jérémie de sa prison, et ordonna qu'on eût pour lui les plus grands égards.

Jérémie avait annoncé la captivité de Babylone dès la première année du règne de Nabuchodonosor[1], 606 ans avant Jésus-Christ, 18 ans avant la destruction de Jérusalem : il avait dit : « Ces nations » serviront le roi de Babylone durant 70 ans. » (Jérém., xxv, II.) La première année que Cyrus réunit les puissantes monarchies des Perses, des Mèdes et des Babyloniens, l'an 536 avant Jésus-Christ, et 70 ans après la première prophétie de Jérémie, il rendit le décret suivant : « Jéhovah le Dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de » la terre, et il m'a commandé de lui bâtir une maison à Jérusalem » dans la Judée. Qui parmi vous est de son peuple? Que son Dieu » soit avec lui; qu'il monte à Jérusalem, qui est en Judée, et qu'il » bâtisse la maison de Jéhovah, Dieu d'Israël : c'est le Dieu qui » est à Jérusalem. Et à tous ceux qui restent dans les lieux où ils » habitent comme étrangers, qu'il soit fourni par les hommes de » chaque endroit des secours en argent, en or, en meubles, en bêtes » de somme, et des offrandes pour la maison de Dieu qui est à » Jérusalem. » (I. Esdras, I, 2, 3, 4.)

Les fils de la captivité se mirent donc en route, sous la conduite de Zorobabel, pour retourner à Jérusalem et dans Juda; ils étaient au nombre de 42,360 avec 7,337 serviteurs et servantes, et parmi eux, 200 chanteurs et chanteuses. Ils mirent quatre mois à faire leur voyage.

Quand ils furent dans la ville sainte, les chefs de famille firent des dons volontaires pour édifier la maison de Dieu; ils donnèrent 61,000 drachmes d'or, 5,000 mines d'argent[2] et cent robes sacerdotales. (I. Esd., II, 69.)

En attendant qu'ils pussent construire le nouveau temple, ils bâtirent un autel pour y offrir des holocaustes. Puis, selon les ordres de Cyrus, ils donnèrent de l'argent aux tailleurs de pierre et aux maçons, et du froment, du vin et de l'huile aux habitants de Sidon et de Tyr pour apporter des bois de cèdre du Liban à la mer de Joppé.

leraient le temple, avait fait faire un souterrain où l'on pouvait cacher les objets les plus précieux, et que Josias y avait en effet déposé, avant l'arrivée de Nabuchodonosor, l'arche d'alliance, la verge d'Aaron, le vase de la manne, le pectoral du grand-prêtre et l'huile sainte; mais que les prêtres, après la captivité, n'ayant plus la connaissance de ce lieu, ces objets demeurèrent à jamais perdus. (Galatin, l. 4, *De arcanis*, c. 9).

[1] Son père, Nabopolassar, vivait encore, mais il l'associa au royaume en le chargeant de l'expédition contre Néchao.

[2] 2,028,000 francs; voyez Munk, *Palestine*, p. 400, 403 et 464.

Quand le temple fut bâti, les prêtres et le peuple s'y rendirent avec des instruments et chantèrent des hymnes ; mais les anciens, qui avaient vu le temple de Salomon, pleuraient avec de grands cris, et l'on ne pouvait distinguer la voix de ceux qui se réjouissaient de la voix de ceux qui pleuraient.

Au lieu des victimes sans nombre qu'avait offertes Salomon, on immola cent veaux, deux cents béliers, quatre cents agneaux, et douze boucs pour les péchés d'Israël.

Les objets sacrés, l'autel des parfums, le chandelier et la table d'or, qui avaient été enlevés par Nabuchodonosor, furent rendus par Cyrus et replacés dans le temple. Mais le saint des saints demeura vide, et nous voyons par les auteurs profanes qu'à la prise de ce temple par Titus il n'y avait rien dans le sanctuaire [1].

Ce ne fut que dans la sixième année du règne de Darius, vers l'année 516 avant Jésus-Christ, que se fit la dédicace de ce nouveau temple. Alexandre le Grand le visita et y offrit des sacrifices au vrai Dieu.

Les Juifs, se rendant de plus en plus indignes de la protection du ciel, furent encore abandonnés à leurs ennemis : leurs emportements allaient si loin que le grand-prêtre Jonathan tua son propre frère dans le temple. Antiochus Epiphanes fut chargé du ministère des vengeances ; il vint à Jérusalem, il y fit périr une multitude d'hommes, souilla le sanctuaire, enleva tous les trésors qui y étaient cachés, prit l'autel, le chandelier et tous les vases d'or, la table des propositions et les bassins, et plaça la statue de Jupiter dans le temple de Jéhovah. (I. Maccab., I.)

Ce temple fut purifié par Judas Maccabée, qui rétablit le culte du vrai Dieu.

Pompée, après avoir pris Jérusalem, 63 ans avant notre ère, entra dans ce même temple, et pénétra, avec sa suite, jusque dans le saint des saints. « Il entra dans le temple par le droit de la victoire, dit Tacite. On apprit alors que l'enceinte ne renfermait l'image d'aucun dieu, et qu'elle était vide [2]. »

Pompée ne toucha ni au trésor ni aux vases sacrés, et le lendemain il ordonna de purifier le sanctuaire et d'y offrir des sacrifices.

Ce temple subsista jusqu'à la dix-huitième année du règne d'Hérode, 19 ans avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire pendant 497 ans.

[1] Josèphe, *Guerre*, l. 5, c. 14.
[2] Tacite, *Hist.*, liv. 5, c. 9.

Ce prince, voulant faire une chose agréable aux Juifs, fit reconstruire avec une grande magnificence le temple de Zorobabel. Dix mille ouvriers y furent occupés; mille prêtres, ayant été instruits dans l'art de tailler des pierres et de travailler le bois, bâtirent le sanctuaire, où les ouvriers ne pouvaient pas pénétrer; mille chariots amenaient les matériaux.

L'esplanade du temple fut encore agrandie, toute la montagne fut entourée d'une triple enceinte de murailles; les pierres employées à cet ouvrage avaient jusqu'à quarante coudées de long. Ce sont là les pierres dont il est question dans l'Ecriture : « Comme il (Jésus) » sortait du temple, un de ses disciples lui dit : Maître, regardez » quelles pierres et quelle structure! Or Jésus répondant lui dit : » Vous voyez ces grands bâtiments? il n'en restera pas pierre sur » pierre qui ne soit détruit. » (Marc, XIII, I, 2.)

Elles étaient liées ensemble avec du fer et du plomb. Les colonnes qui ornaient les portiques étaient si grandes qu'à peine trois hommes pouvaient les embrasser; et il y en avait cent-soixante deux[1].

Ce fut dans ce temple qu'une jeune fille, âgée de trois ans, fut admise parmi les vierges attachées au service du Seigneur. Quelques années après, elle y présentait son premier-né qu'elle rachetait par deux tourterelles, et le saint vieillard Siméon, le prenant dans ses bras, bénissait Dieu de lui avoir montré le Sauveur du monde; c'est dans ce temple que Jésus vint chaque année célébrer la pâque avec ses parents, et qu'il enseigna les docteurs à l'âge de douze ans. Ce fut sur le haut de ce temple qu'il fut tenté par le démon; ce fut là qu'il remit les péchés à la femme adultère, qu'il chassa les vendeurs qui profanaient la maison de son père, qu'il confondit les pharisiens qui lui demandaient s'il fallait payer le tribut à César, et qu'il fit l'éloge du denier de la veuve; ce fut là qu'il enseigna plusieurs paraboles, qu'il adressa des reproches sévères aux scribes et aux pharisiens, et qu'il entra triomphant, quelques jours avant sa mort, au milieu des acclamations du peuple.

Ce temple fut détruit de fond en comble 77 ans après sa reconstruction.

Les Juifs devaient enfin subir la peine de toutes leurs prévarications.

Titus était venu avec ses légions; il plaça la dixième, qui était arrivée par Jéricho, sur le mont des Oliviers, au lieu où Jésus avait

[1] Consulter Josèphe, *Guerre des Juifs*, 5, 5; — *Antiquités*, 15, 11.

pleuré sur Jérusalem en pensant aux malheurs qui allaient fondre sur elle; le corps de l'armée romaine campa au nord-ouest de Bezetha, le seul côté abordable et par où avaient pénétré tous les conquérants de Jérusalem. Au bout de quinze jours de siége, le quartier de Bezetha fut emporté par les Romains; neuf jours après, ils s'emparèrent de la basse ville. Les Juifs n'occupaient plus que la haute ville, la forteresse Antonia[1] et le temple[2]. C'est alors qu'ont commencé pour cette nation aveugle les plus horribles malheurs dont l'histoire du genre humain fasse mention.

Josèphe, prêtre et pharisien, s'approcha de la muraille et leur dit « *que c'était Dieu qui livrait la ville aux Romains*, et que les crimes qu'ils avaient commis ne leur permettaient pas de compter sur la miséricorde divine. » On lui lança des flèches, et il fut couvert de malédictions.

Tout le monde connaît ces accents lugubres, qui ont retenti pendant sept ans dans les rues de la ville coupable : *Malheur, malheur à la ville! malheur au peuple! malheur au temple!* et qui n'ont cessé que par la mort du prophète.

Les païens eux-mêmes ont reconnu qu'il s'était opéré des prodiges pour avertir cette malheureuse ville.

« Il s'était manifesté des prodiges, dit Tacite; mais ce peuple superstitieux, ennemi des pratiques religieuses, eût regardé comme un crime de les conjurer par des sacrifices ou des vœux. On vit, dans le ciel, des soldats qui s'entre-choquaient, des armes étincelantes. Des feux, allumés tout-à-coup dans les nuages, illuminèrent le temple. Les portes du sanctuaire s'ouvrirent d'elles-mêmes[3]. Une voix plus forte que la voix humaine cria *que les dieux s'en allaient*, et en même temps il y eut un grand mouvement, comme au moment d'un départ[4]. »

Josèphe rapporte encore que « le jour de la Pentecôte, les sacrificateurs étant la nuit dans le temple intérieur pour célébrer le ser-

[1] Elle était située dans les environs du prétoire, au nord du temple, avec lequel elle communiquait par un portique.

[2] Le docteur Schultz, en suivant, d'après les récits de Josèphe, les différents combats de ce siége mémorable, en déduit une des plus fortes preuves en faveur de sa délimitation de la seconde enceinte de la ville, par conséquent en faveur de l'identité du Saint-Sépulcre. *Jérusalem*, pag. 68 et suiv.

[3] C'était la grande porte du temple, qui regardait l'orient; elle était d'airain, il fallait vingt hommes pour l'ouvrir; elle était fermée avec de grosses serrures et des barres de fer. Les gardes du temple donnèrent aussitôt avis de ce prodige aux magistrats.

[4] Tacite, *Histoire*, liv. 5, 13.

vice divin ; ils entendirent du bruit, et, aussitôt après, une voix qui répéta plusieurs fois : *Sortons d'ici*[1]. »

Les rabbins confirment la plupart de ces faits[2].

Lorsque Titus se fut emparé de la ville et qu'il eut admiré ses fortifications, il s'écria : « Il paraît bien que Dieu a combattu pour nous, et a chassé les Juifs de ces tours, puisqu'il n'y avait point de forces humaines, ni de machines qui fussent capables de les y forcer[3]. »

Les villes voisines de la Judée étant venues lui offrir des couronnes à cause de ses victoires, il leur répondit « qu'il ne méritait pas cet honneur ; que ce n'était pas lui qui avoit vaincu les Juifs, *mais Dieu*, à la colère duquel il n'avait fait que servir d'instrument[4]. »

Tous les sentiments de la nature furent étouffés pendant ces horribles combats, et les Juifs, sous les coups de cette épée vengeresse qui exterminait leur nation, ne cessaient de provoquer la colère du ciel par des crimes inouïs. « Si les Romains, dit Josèphe, avaient tardé de venir contre les coupables, la terre se serait entr'ouverte pour engloutir la ville, ou elle eût péri par un nouveau déluge, ou elle eût été frappée par les feux de la foudre et de Sodome[5].

Ce n'était pas assez de tous les fléaux appesantis à la fois sur eux, ils s'entre-déchiraient. Titus, voyant les cadavres décharnés qu'on jetait du haut des murs, et apprenant la cruauté sans exemple de cette femme de Pérée qui avait tué son enfant pour s'en nourrir, attestait ses dieux qu'il n'était pas l'auteur de tant de maux, et que c'étaient les Juifs qui avaient refusé la paix qu'il leur avait offerte.

Titus voulait conserver le temple à tout prix pour qu'il restât comme un des plus beaux monuments de l'empire romain ; il tint un conseil à ce sujet, et il fut décidé que ce magnifique édifice devait être préservé ; mais Jésus avait dit *qu'il serait détruit*[6].

Les Romains avaient d'abord incendié les portiques, et le feu s'avançait vers le temple ; Titus donna des ordres pour qu'on l'étei-

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. 7, c. 11, 12.
[2] Talmud de Babylone, traité *Avoda sacra*, c. 1.
[3] Jos., *Guerre des Juifs*, liv. 7, ch. 16.
[4] Philostrate, *Vie d'Apollonius*, liv. 6, ch. 29.
[5] Jos., *Guerre*, liv. 6, ch. 16.
[6] Il me semble que M. Munk donne encore une bien grande preuve de l'aveuglement des Juifs quand il dit, en parlant de la destruction du temple : « Il était écrit dans *le livre du destin* que le temple serait détruit en ce jour fatal. » (*Palestine*, pag. 598.) Il n'a lu cela nulle part dans le livre du destin, mais, comme nous, il l'a lu *dans l'Evangile*, dont lui et ses coréligionnaires détournent les yeux aujourd'hui comme au temps de Titus.

gnît. Les Juifs, voulant sauver le sanctuaire de leur religion et de leur nationalité, se précipitèrent sur les Romains qui cherchaient à empêcher les progrès de l'incendie. Ce fut alors qu'un soldat romain se fit soulever jusqu'à la hauteur d'une fenêtre, et, poussé *par une force divine*[1], il jeta un tison ardent dans une chambre adossée au temple. Le feu se communique avec rapidité. Titus, prévenu aussitôt, accourt sur son char[2]; tous les chefs le suivent, et après eux toute l'armée; il commande de la voix et du geste qu'on éteigne l'incendie. On feint de ne pas comprendre ses ordres, et les soldats s'animent les uns les autres pour hâter les progrès du feu; chacun suit l'impulsion de sa rage. Comme les flammes n'avaient pas encore pénétré dans le temple, Titus, pensant toujours qu'il pouvait être préservé, s'y précipite lui-même, et ordonne aux centurions de frapper les soldats qui ne voulaient point obéir. Mais les flammes se montrent tout-à-coup dans l'intérieur, et obligent Titus et les chefs de se retirer. Les Juifs alors poussèrent des cris affreux; ils auraient donné leur vie pour sauver le temple : il était trop tard. Une foule immense et désarmée, qui s'y était réfugiée, fut égorgée par les soldats en fureur, et le sanctuaire du Dieu vivant s'écroula sur les autels profanés, sur les prêtres indignes, sur le peuple qui avait appelé ces châtiments, et qui fut à jamais enseveli sous ses ruines.

Les trésors qu'on trouva dans le temple furent si considérables que la valeur de l'or diminua de moitié.

On retrouva dans la suite en Afrique plusieurs ornements qui avaient été enlevés dans cette occasion. « Lorsque l'Afrique fut conquise par Bélisaire, on trouva parmi les dépouilles des barbares les ornements du temple de Salomon enlevés par Titus; ces précieuses dépouilles, que les destinées de la guerre avaient transportées à Rome, puis à Carthage, furent portées à Constantinople, ensuite à Jérusalem, où elles ajoutèrent à la splendeur de l'église du Saint-Sépulcre. Ainsi les guerres, les révolutions, les revers du monde chrétien, contribuaient à augmenter l'éclat de la ville de Jésus-Christ[3]. »

Il y avait 1130 ans que Salomon avait commencé, au même lieu, les premiers travaux de son temple.

Il n'y avait pas 40 ans que Jésus-Christ avait dit : *Je vous le dis*

[1] Josèphe, liv. 7, c. 10.

[2] Fatigué du combat, Titus venait de se retirer dans sa tente quand il fut averti de l'incendie du temple.

[3] *Histoire des croisades*, tom. I, liv. 1.

en vérité, tous ces maux viendront sur cette génération; et : *Cette génération ne passera point que tout cela n'arrive.* (Matth., xxiii, 36; xxiv, 34.)

Plusieurs de ceux qui avaient vu Jésus vivaient encore, entre autres saint Siméon, cousin de Notre-Sauveur, et alors évêque de Jérusalem, qui, instruit par ces paroles du divin maître : *Alors, que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes* (Matth., xxiv, 16), s'était retiré avec les chrétiens dans les montagnes au-delà du Jourdain.

Ces oracles, qui ont reçu un si frappant accomplissement, ont toujours singulièrement embarrassé la philosophie. Trois siècles après la destruction du temple, un philosophe, devenu empereur, voulut convaincre de fausseté la prédiction de Jésus-Christ, et rebâtir le temple de Jérusalem. Les Juifs furent rappelés dans leur patrie; Alypius, ancien gouverneur de la Grande-Bretagne, puissamment secondé par le gouverneur de la Syrie, fut chargé des travaux. Que reste-t-il à désirer pour le succès d'une entreprise qui est soutenue par toute la puissance d'un empereur et par l'ardeur d'un peuple presque anéanti qui a l'espoir de reconquérir son culte et sa nationalité; qui réunit ainsi en sa faveur la richesse, la science, la force et le fanatisme; qui n'a contre elle qu'une chose..... une ancienne prophétie du *Galiléen*.

Tout le monde se met à l'œuvre avec ardeur : les femmes, non contentes de donner leurs parures, portent elles-mêmes la terre et déblaient les décombres; plusieurs ont fait faire pour ces travaux des hoyaux, des pelles et des hottes d'argent.

Maintenant, laissons parler un auteur païen, homme de guerre qui a servi sous Julien, et qui nous a laissé une des plus judicieuses histoires de cet empereur : « Tandis qu'Alypius pressait vivement les travaux, aidé par le gouverneur de la province, il sortit des fondements de terribles tourbillons de flammes qui dévorèrent à plusieurs reprises les ouvriers et rendirent ce lieu inaccessible. Ce fut de cette sorte qu'obstinément combattue par cet élément, l'entreprise fut abandonnée [1]. »

Nous avons sur cet événement plusieurs autres témoignages; aussi on ne peut le révoquer en doute, mais on l'explique. M. Tourlet,

[1] Cum itaque rei idem fortiter instaret Alypius, juvaretque provinciæ rector, metuendi globi flammarum prope fundamenta crebris assultibus erumpentes fecere locum exustis aliquoties operantibus inaccessum; hocque modo elemento obstinatius repellente, cessavit incœptum. *Ammianus Marcellinus*, l. 23, c. 1.



par un calcul chronologique, a voulu établir que les globes de feu qui ont dévoré les ouvriers de Julien ne furent que *le tremblement de terre* qui a dévasté plusieurs villes de l'Orient pendant le troisième consulat de Julien, en 362. Mais un tremblement de terre dure quelques secondes, et les ouvriers auraient pu d'autant plus facilement continuer leurs travaux qu'ils n'en étaient encore qu'aux fondements, et que, par conséquent, un pareil accident n'aurait pu leur causer un grand dommage. Au reste, « il est digne de remarque, dit M. Munk, que de tout temps le territoire de Jérusalem est resté presque intact dans les grandes secousses; un des plus anciens poëtes a dit : *Dieu est au milieu d'elle, elle ne chancelle pas.* » (Ps. XLVI, 9.)[1].

Le miracle raconté par un païen a aussi fort embarrassé M. Munk, comme il avait déjà embarrassé Voltaire, Gibbon et tant d'autres; c'est pourquoi, après avoir raconté le fait d'après Ammien Marcellin, et blâmé les Pères qui, selon lui, y ont ajouté plusieurs circonstances surnaturelles, il ajoute : « Cependant le fait en lui-même doit être considéré comme *historique;* il y eut probablement une forte explosion, causée par l'air inflammable longtemps comprimé dans les souterrains. Le même phénomène arriva aussi sous Hérode, lors de l'ouverture des sépulcres de David et de Salomon[2]. Il n'est pas étonnant que le phénomène le plus naturel ait été considéré comme un miracle par des hommes qui en ignoraient la cause. Au reste, la cessation définitive des travaux s'explique aussi par la mort de Julien, qui tomba bientôt après, dans un combat contre les Perses[3]. »

M. Munk est trop bon physicien pour ne pas sentir la différence qu'il y a entre un phénomène qui se produit dans un souterrain où l'on entre avec des torches enflammées, et celui qui a lieu plusieurs fois, en plein air, qui dévore les ouvriers, au point qu'une œuvre commencée par tant de monde et avec tant de zèle doit être abandonnée; il est obligé d'avoir recours à un motif qui ne se trouve pas dans Ammien Marcellin, c'est-à-dire, à la mort de Julien. Il est vrai que cet empereur mourut bientôt après; mais si sa mort avait été la cause de la cessation des travaux, les auteurs païens, et surtout les rabbins, se seraient abstenus d'en donner une autre qui leur était si peu favorable. Au reste, Julien s'est chargé lui-même de nous édifier à cet

[1] *Palestine*, pag. 13.
[2] Josèphe, *Antiquités*, 16, 7, 1.
[3] Munk, *Palestine*, p. 609.

égard. Vous trouverez dans une de ses lettres ces mots qui ne sauraient laisser le moindre doute : « Il est vrai que les prophètes parmi les Juifs nous ont reproché tous ces désastres; mais que diront-ils eux-mêmes de leur propre temple détruit trois fois, et qu'on n'a pu rebâtir jusqu'à présent ? Ce n'est pas que je veuille insulter à leur fortune, *puisque j'ai moi-même voulu rebâtir ce temple en l'honneur de la divinité qu'on y invoquait*[1]. »

Julien lui-même avoue que la cessation de son entreprise est due à une autre cause. L'apparition des globes de feu est donc un fait *historique*, reconnu comme tel par les historiens païens, par Julien, par les Juifs contemporains de l'événement[2], et par les Juifs du dix-neuvième siècle.

Gibbon, cité par M. Munk, sans nier le fait, se prévaut du silence de saint Jérôme pour dire : « que sur les lieux le prétendu miracle avait fait beaucoup moins de sensation que dans les contrées éloignées. » — D'abord saint Jérôme n'était pas sur les lieux alors : il n'est venu à Jérusalem que 23 ans après la mort de Julien ; puis il ne pouvait pas prévoir toutes les questions qu'on lui ferait dans la suite des siècles. Son autorité est du plus grand poids sans doute, mais c'est quand il parle ; et il serait à désirer que tout le monde ajoutât autant de foi à ses paroles qu'on semble attacher d'importance à son silence. Puisque Gibbon a tant de confiance dans les auteurs ecclésiastiques de cette époque, pourquoi n'admet-il pas le témoignage de Rufin, de Théodoret, de Socrate, de Sozomène, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Ambroise, de saint Jean Chrysostome ?

Plusieurs Pères parlaient publiquement de cet événement, tandis que, dans leur auditoire, il se trouvait un grand nombre de personnes qui en avaient été témoins, ou qui l'avaient appris de ceux qui l'avaient vu. C'est par eux que nous connaissons plusieurs circonstances omises par Marcellin : les pierres qui étaient dans les fondements furent jetées au loin, et les édifices d'alentour renversés ; des galeries sur lesquelles se tenaient ceux qui surveillaient les

[1] Jul., *Fragm.*, pag. 540, 541.

[2] Voyez l'histoire intitulée *Schalscheleth Hakkabbala*, par le rabbin Gedaliah Ben Joseph Jechaia. L'auteur, à la vérité, vivait un siècle après cet événement, mais il le rapporte d'après les annales conservées par les Juifs. Voici ce passage :

« In diebus R. Chanaan et sociorum ejus, anno circiter orbis conditi 4349, memorant libri annalium magnum in orbe universo fuisse terræ motum, collapsumque esse templum quod struxerant Judæi Hierosolymis præcepto Cæsaris Juliani Apostatæ, impensis maximis. Postridie ejus diei (quo mota fuerat terra), *de cœlo ignis multus cecidit, ita ut omnia ferramenta illius ædificii liquescerent, et amburerentur Judæi multi, atque adeo innumerabiles.* » Apud Wagenseil, *Tela ignea satanæ.*

travaux tombèrent avec fracas, et ensevelirent ceux qui s'y trouvaient; des tourbillons de vent enlevèrent tous les matériaux, et le feu consuma jusqu'aux outils des ouvriers; le lendemain, les Juifs étant revenus furent poursuivis par des feux qui en dévorèrent un grand nombre, et à plusieurs reprises; des croix lumineuses s'attachaient à leurs vêtements; continuellement repoussés par un prodige si effrayant, ils cessèrent les travaux, et plusieurs d'entre eux demandèrent le baptême [1].

Saint Cyrille, qui était alors évêque de Jérusalem, s'était moqué de l'entreprise des Juifs, en leur citant les prophéties de Daniel et de Jésus-Christ, et en leur répétant sans cesse *qu'il ne resterait pas pierre sur pierre* [2]; et ils achevèrent l'accomplissement de ces divins oracles par la démolition des derniers vestiges du temple.

Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur un fait si important, qui ne peut être contesté par personne, pour peu qu'on ait de bonne foi [3]. D'ailleurs, nous qui vivons tant de siècles après cet événement, nous avons une preuve plus évidente, s'il se peut, que le témoignage des historiens : c'est qu'aujourd'hui encore ce temple n'est pas rebâti, et cependant ce ne sont pas les Juliens qui auraient manqué à cette entreprise. Nous savons tous aussi entre quelles mains se trouvent les trésors du monde; et pourtant, nous pouvons, à l'exemple de saint Cyrille, donner un défi à tous les Juifs et à tous les apostats de la terre. On nous a montré en Grèce que c'est une chose facile que de rétablir un royaume aux dépens de la Turquie; on aurait une belle occasion à Jérusalem d'affaiblir tout à la fois le despotisme ottoman, de purger l'Europe, de rétablir une nationalité de plus, et surtout de faire mentir les prophéties.

Pendant les cinquième et sixième siècles, la plus grande partie de l'emplacement du temple fut abandonnée par les chrétiens; seulement ils édifièrent une magnifique église dans la partie méridionale du parvis, au lieu où la Sainte Vierge avait été présentée au temple.

Vers l'année 636, Omar s'étant emparé de Jérusalem demanda où était la pierre qui avait servi d'oreiller à Jacob lorsqu'il eut sa vision miraculeuse; on lui montra l'emplacement du temple. Le

[1] Ambr., *Epist.* 40; Chrys., *In Jud. Or.* 2; Greg. Naz., *Or.* 4.

[2] Rufin, p. 176.

[3] Comme plusieurs auteurs ont cherché à expliquer par les lois de la physique le phénomène rapporté par Ammien Marcellin, il est bon d'examiner leurs raisonnements. Voir la Note G à la fin du volume.

kalife fut indigné de trouver ce lieu plein d'immondices, et il résolut d'y bâtir une des plus belles mosquées de l'islamisme. Et, pour donner l'exemple, il prit de la terre et des immondices autant que pouvait en contenir le pan de sa robe, et les porta au loin; tous les musulmans en firent autant : ce lieu fut bientôt déblayé, puis on jeta les fondements de la mosquée qui existe encore aujourd'hui. Elle s'appelle *El-Sachrah* (la Roche)[1], et elle est devenue presque aussi sacrée pour les musulmans que celles de Médine et de la Mecque[2]. Elle ne fut achevée que par les successeurs d'Omar.

Cette mosquée fut convertie en église chrétienne pendant l'occupation de la ville sainte par les croisés; un légat du pape Innocent II en fit la dédicace vers le milieu du douzième siècle.

Nous avons des descriptions incomplètes de cette église telle qu'elle était à cette époque[3].

En 1187, la ville sainte retomba sous la domination des infidèles. Les auteurs musulmans nous fournissent beaucoup de détails sur tout ce qui se fit alors dans la mosquée d'Omar.

« Les premiers soins de Saladin, disent-ils, furent de restaurer la célèbre mosquée; il fournit des marbres et de *l'argent doré de Constantinople*[4], et d'autres objets de prix. Les musulmans, par suite de leur horreur pour les images, ne laissèrent pas le moindre vestige des figures que les chrétiens y avaient représentées. Le neveu de Saladin se rendit avec une grande suite à la chapelle de la Sachrah, et prenant lui-même un balai, il nettoya le sol de toute immondice; ensuite il lava avec de l'eau les murs et les lambris à plusieurs reprises, puis il y passa de l'eau de rose; et après avoir ainsi lavé ce lieu, il distribua d'abondantes aumônes aux pauvres. Les fils de Saladin suivirent le même exemple. Ensuite le sultan vint y faire sa prière. Le vendredi suivant, on manquait de siéges[5] pour la multi-

[1] De la pierre dont il est fait mention dans la Genèse (XXVIII, 11, 18). Les rabbins disent aussi que la pierre sur laquelle Jacob reposa sa tête à Bethel fut mise dans le sanctuaire du temple, et que l'arche d'alliance fut placée dessus. C'est de là qu'est venue, chez les anciens, la superstition des *béthules*. *Voyez Asclépiades cité dans Damascius sur les béthules de la Vénus Aphacite.*

[2] Voyez Théophane; Eutychius, *Annales*. Oxf.

[3] Voir Guillaume de Tyr, dans Bongars, pag. 748; et le 2e vol. des *Assises de Jérusalem*.

[4] D'où il paraîtrait que les Grecs avaient trouvé le moyen de gagner Saladin, ce qui explique pourquoi les chrétiens du rite grec ne furent pas inquiétés à la prise de Jérusalem.

[5] Ceci est sans doute une faute du traducteur, car je n'ai pas vu un seul siége dans toutes les mosquées que j'ai visitées : les Orientaux s'accroupissent à terre.

tude des assistants. Le sultan ordonna au cadi Mohi-eddin de faire les fonctions de *Kalib* ou prédicateur; le discours qu'il prononça excita notre admiration : il exposa les prérogatives de la sainteté de Jérusalem; il parla de la purification de la mosquée; il dit un mot sur la fuite des prêtres et le silence des cloches. Les Francs avaient bâti une église au-dessus de la chapelle de la Sachrah. On y voyait un autel et des logements pour les prêtres. Là était déposé le livre des Evangiles; une coupole dorée avait été construite au-dessus de l'endroit marqué par l'empreinte du pied de Mahomet, et que les chrétiens disaient être la trace du pied du Christ [1]. La coupole était supportée par des colonnes de marbre de la plus grande élégance. Le sultan fit tout rebâtir dans son ancien état, et la roche fut revêtue d'une grille en fer. On rappela au sultan que vingt ans auparavant Noureddin avait fait faire à Alep une chaire très-bonne et très-solide, dans la vue de l'envoyer à Jérusalem si jamais il en était maître; que cette chaire avait coûté plusieurs années de travail, et qu'il n'existait rien de si beau dans l'islamisme. Saladin la fit donc venir d'Alep et la plaça dans un lieu convenable. Il y avait sur la coupole de la Sachrah une grande croix d'or. Le jour que la ville se rendit, plusieurs musulmans montèrent au haut pour l'abattre. A ce spectacle, les yeux des chrétiens aussi bien que des musulmans se tournèrent de ce côté. Quand la croix tomba, il s'éleva un cri général dans la ville et les environs : c'étaient des cris de joie de la part des musulmans, des cris de douleur et de rage de la part des chrétiens : le bruit fut tel, qu'on eût cru que le monde allait s'abîmer [2]. »

Depuis cette époque, il est défendu aux chrétiens d'entrer dans la mosquée sous peine de mort. Les musulmans ne laissent pas même franchir les portes ou l'extrémité des rues qui conduisent à son immense parvis. Cette année même, un médecin français (si je ne me trompe) ayant été appelé, pour un cas pressant, dans une maison turque voisine de la mosquée, crut pouvoir déroger à cette défense. Quand il sortit, il fut assailli à coups de pierres par des enfants; il porta plainte, mais il ne put obtenir aucune satisfaction. D'autres voyageurs cependant, notamment M. Schubert, se sont pro-

[1] Quelques auteurs ont adopté cette tradition et plusieurs autres pareilles, qu'ils ont puisées dans les livres des musulmans. Il semblerait que les traditions chrétiennes devraient être prises dans les livres chrétiens, ou, si on les prend dans les livres musulmans, il faudrait indiquer leur origine.

[2] Voyez *Biblioth. des croisades; Chroniques arabes*, p. 214 et suiv.

menés sur l'esplanade sans qu'il leur soit arrivé de mésaventure.

J'ai pu voir la mosquée d'Omar, comme je l'ai dit ailleurs, du haut de la tour bâtie sur l'emplacement de la maison de Pilate. Tout en remerciant le pacha Moustafa-Zurif de la faveur qu'il m'accordait, je lui ai témoigné le regret de ne pouvoir pénétrer dans l'intérieur, en lui faisant observer qu'en Europe les musulmans avaient la faculté d'entrer partout. « Cette défense tient au fanatisme du peuple, me répondit-il; il ne dépend pas de moi de la lever. Au reste, vous n'y perdez rien : la mosquée est bien moins belle en dedans qu'à l'extérieur. »

Comme la description en a été faite par tous les voyageurs, je n'en dirai que quelques mots.

La mosquée se trouve presqu'au milieu de la vaste esplanade en forme de parallélogramme dont j'ai déjà parlé plusieurs fois. C'est un bâtiment octogone régulier, dont les côtés ont 60 pieds de longueur; sa hauteur est de 90 pieds; il est surmonté d'une coupole de 40 pieds de diamètre; il était recouvert autrefois en cuivre doré, et aujourd'hui en plomb; une lanterne s'élève au-dessus, et un croissant surmonte tout l'édifice. Il est sur une petite plate-forme à laquelle on monte par huit marches. Les murs sont tout recouverts extérieurement de briques peintes de diverses couleurs et chargées d'arabesques; vu de loin, les nuances disparaissent, et l'édifice bleu se détache de l'horizon terne qui l'environne. Il y a quatre portes dans les faces qui sont aux quatre points cardinaux; celle du nord est ornée d'un portique supporté par huit colonnes en marbre; ces quatre faces ont cinq fenêtres, les autres en ont huit, les vitraux sont coloriés. Des portiques légers et à colonnades gracieuses se dressent à distance du monument devant ses façades principales, et contribuent beaucoup à lui donner ce caractère étrange à la fois et magnifique, riche de forme, de couleurs et d'harmonie. Tout alentour le parvis est recouvert de dalles luisantes : elles servent pendant la saison des pluies à recevoir pures les eaux qui descendent de là dans les citernes pour les usages de ceux qui desservent la mosquée.

Le P. Roger, qui paraît avoir pénétré dans l'intérieur de la mosquée, nous dit que « chaque porte a son portail bien élabouré de moulures, et six colonnes avec leurs piédestaux et chapiteaux, le tout de marbre et de porphyre. Le dedans est tout de marbre blanc; le pavé même est de grandes tables de marbre de diverses couleurs, dont la plus grande partie, tant des colonnes que du

marbre, et le plomb, ont été pris par les Turcs, tant en l'église de Bethléhem qu'en celle du Saint-Sépulcre, et autres qu'ils ont démolies. Il y a trente-deux colonnes de marbre gris en deux rangs qui soutiennent la voûte.

» Il y a une pierre dans le pavé qui semble de marbre noir, de deux pieds et demi en carré, élevée un peu plus que le pavé. En cette pierre, il y a vingt trois trous où il semble qu'autrefois il y ait eu des clous, comme de fait il y en reste encore deux; savoir à quoi ils servaient, je ne le sais pas : même les mahométans l'ignorent, quoiqu'ils croient que c'était sur cette pierre que les prophètes mettaient les pieds lorsqu'ils descendaient de cheval pour entrer au temple, et que ce fut sur cette pierre que descendit Mahomet lorsqu'il arriva de l'Arabie heureuse, quand il fit le voyage du paradis pour traiter d'affaires avec Dieu [1]. »

Richardson, qui avait guéri Omar-effendi d'un mal d'yeux, obtint, en 1816, la permission de visiter cette mosquée [2]. L'Espagnol Badia (Ali-Bey), qui y a pénétré, en a aussi donné une description; mais elle ne nous fournit aucun nouveau renseignement. La description la plus détaillée et la plus intéressante est sans doute celle de M. Bonami, qui, à l'aide de son costume et de sa connaissance des langues et des usages de l'Orient, y est entré en 1834, ainsi que ses deux compagnons de voyage, MM. Catherwood et Arundale [3].

La mosquée *el-Aksa* [4], qui est au sud de la précédente, conserve encore aujourd'hui la forme d'une église chrétienne; elle avait été bâtie en l'honneur de la Sainte Vierge et appelée église de la *Présentation*, parce que c'est là que les parents de Marie l'offrirent au Seigneur lorsqu'elle n'avait encore que trois ans. Nous voyons dans les temps les plus anciens que de jeunes vierges, désignées sous le nom de Halmah, étaient attachées au service du Seigneur, et figuraient même dans les solennités religieuses des Hébreux. La Sainte Vierge fut élevée à l'ombre du sanctuaire avec ses jeunes compagnes jusqu'à l'âge de quinze ans, époque de ses fiançailles avec saint Joseph [5].

[1] Voyez la Note N, tom. II de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

[2] Voyez Richardson, tom. II, p. 224.

[3] Voyez Hogg, *Visite à Damas*, etc.

[4] Je crois que M. Poujoulat se trompe quand il nomme la mosquée d'Omar *el-Aksa*, et l'église de la Présentation *el-Sakhra*.

[5] Consulter à ce sujet : Jacques de Vitry, *Hist. Jerosol.*, c. 62; S. Ambr., lib. 1, *De Virgin.*; Canisius, l. 1, *De Maria Deipara*, c. 12; Quaresm., tom. II, p. 77.

C'est là aussi qu'habita Anne la prophétesse, qui salua l'enfant Jésus quand il fut présenté au temple.

Il paraît, d'après un passage de saint Cyrille, que cette église fut bâtie par Justinien I, et qu'elle était une des plus anciennes et une des plus belles de toutes celles qui ont été dédiées à la Sainte Vierge[1].

Tout à côté se trouve encore la mosquée *el-Mughâribeh*, c'est-à-dire, des Maugrabins ou Barbaresques, dont le quartier touche au grand parvis de la mosquée d'Omar; il occupe une partie de la vallée de Tyropœon : c'est un des plus misérables quartiers de Jérusalem, et, comme l'indique son nom, il est habité par des Africains.

Là se trouvent les restes antiques d'une muraille que les Juifs regardent comme ayant appartenu au temple de Salomon; ils y vont encore tous les vendredis pleurer sa destruction : ce lieu s'appelle la *Place des Pleurs*. Quant au second temple, les Juifs conviennent eux-mêmes qu'il n'en reste pas pierre sur pierre[2]. De là, en allant vers le nord, on trouve successivement : le *Mehkemeh*, lieu où l'on rend la justice; des bains *Hammâm el-Schefa ;* un bazar couvert; un couvent de derviches, et un autre des derviches aveugles.

Arrivés dans la partie nord de l'esplanade, nous trouvons la caserne turque dont nous avons déjà parlé; tous ces vastes bâtiments, à moitié démolis, occupent l'emplacement du prétoire des Romains et de la forteresse Antonia qui a été défendue avec tant d'acharnement contre Titus.

Cette citadelle avait été bâtie par Hircan Maccabée sur un rocher haut de cinquante coudées, et on l'appelait *Tour-de-Baris*. Jusqu'à Hérode, elle fut la demeure des grands-prêtres. Hérode, trouvant ce lieu favorable pour observer et comprimer les Juifs, y fit faire de grands travaux pour le fortifier, et lui donna le nom de M. Antoine son ami. Il y fit pratiquer des passages souterrains pour qu'il pût s'y réfugier en cas de sédition; un portique élevé joignait cette forteresse au prétoire. Du haut de ces tours, les soldats Romains pouvaient observer les mouvements séditieux des Juifs jusque dans les parvis du temple, et c'est ainsi que la forteresse Antonia était la citadelle du temple, comme le temple était la citadelle de la ville[3].

[1] « Jerosolymis templum Dei genitrici Justinianus imperator locavit, cui nullum plane aliud æquiparari potest. Novam ecclesiam incolæ vocant; quod quale sit ipse declarabo. » Voir la description de cette église dans les Annales de Baronius, tom. 7, année 530.

[2] Voyez Plin. Fisk.

[3] Josèphe, *Antiquités*, liv. 15, ch. 14; *Guerre des Juifs*, liv. 1, ch. 4, 16; liv. 6, chap. 6.



Au-delà, vers l'est, et au milieu d'un vaste bâtiment en ruine, est la piscine *Bethsaïda*[1].

On lit dans l'Evangile : « Or il y avait dans Jérusalem, près de la » porte des Brebis, une piscine appelée en hébreu Bethsaïda, ayant » cinq portiques, où gisait une grande multitude de malades, d'a- » veugles, de boiteux, de paralytiques, attendant le mouvement de » l'eau. Car un ange du Seigneur descendait au temps marqué dans » la piscine et remuait l'eau, et celui qui y descendait le premier » après que l'eau avait été agitée, était guéri, de quelque maladie » qu'il fût atteint. » (Jean, v, 2 et suiv.)

Ce fut là que Jésus guérit le paralytique qui était malade depuis trente-huit ans, et que les Juifs cherchèrent à le faire mourir parce qu'il avait fait un miracle le jour du sabbat.

Du temps de saint Jérôme, les cinq portiques avaient disparu ; il ne restait que deux lacs, dont l'un se remplissait par les eaux de l'hiver, l'autre paraît avoir été rempli par un aqueduc particulier[2]. Scholtz dit qu'il y a vu une source d'eau saline qui ne coule que le matin de 3 heures à 6 heures, et que cette eau a une vertu curative[3]. Je n'ai pas eu occasion de rechercher les conduits souterrains qui ont dû amener les eaux dans ce réservoir : si la pluie seule l'eût alimenté, il eût été à sec la plus grande partie de l'année, comme les autres grandes piscines ; mais il me semble qu'il a dû l'être aussi par les deux aqueducs qui amenaient l'eau de la fontaine Scellée et des étangs de Salomon dans les fontaines et les réservoirs du temple, d'où elle devait s'écouler dans la piscine Probatique qui en était si rapprochée[4].

Quand je la visitai, je pris avec moi, comme j'avais coutume de le faire pour toutes les fontaines les plus remarquables, un flacon en fer-blanc pour puiser de son eau et la rapporter en Europe. J'avais oublié cette description de M. de Chateaubriand. « Cette piscine, qu'on nomme *Birket Jsra'ïl*, est maintenant desséchée et à demi comblée; il y croît quelques grenadiers et une espèce de tamarins sauvages dont la verdure est bleuâtre; l'angle de l'ouest est tout

[1] Bethesda, *piscine de miséricorde;* Bethsaïda ou Probatique, signifie *piscine aux brebis.*

[2] Hieron., *in locis hebraicis,* Bethesda ; Chrysost., *Hom.* 35 ; Cyrill., liv. 2, c. 122 ; Adrich., *Jérusalem,* N° 62 ; Brocard, *Itinéraire,* 6 ; Jos., l. 6, *De bello,* c. 6.

[3] Voir sa *Traduction et Explication du N. T.,* Jean, v, 2.

[4] D. Calmet dit que « cette piscine était pleine des eaux de Siloé, qui a sa source près de là. » Le niveau de la source de Siloé est à environ 200 pieds plus bas. Si D. Calmet eût connu la disposition des lieux, il n'aurait pas commis cette erreur.

rempli de nopals. » Il y a encore quelques arbres et quelques pieds de nopals à l'extrémité occidentale ; l'autre partie se comble tous les jours de plus en plus : c'est le lieu dans lequel on jette toutes les immondices du quartier. Il n'y a plus une goutte d'eau. Tajar-pacha, qui était gouverneur de la Palestine il y a peu d'années, ayant fait déblayer les ruines de l'église de Sainte-Anne, qui est en face, fit jeter tous les décombres dans cette piscine.

Brocard dit « que cette piscine avait été construite par Salomon, et que les Nathinéens, ou serviteurs du temple, y lavaient les victimes qu'ils présentaient aux prêtres pour être offertes en sacrifice. » On y retrouve la même maçonnerie que dans les étangs de Salomon au-delà de Bethléhem, et une couche en cailloutage, comme aux puits de Salomon près de Tyr, et le même enduit à l'extérieur. Les dimensions de cette piscine sont données exactement par M. de Chateaubriand : elle a 150 pieds de long sur 40 de large; il serait difficile d'en mesurer la profondeur, qui a dû être fort considérable.

Un mur, qui en quelques endroits s'élève jusqu'à la hauteur de 60 pieds, entoure le parvis de la mosquée; on trouve dans la partie orientale, tout près de la piscine dont nous venons de parler, la *porte Dorée,* par laquelle Notre-Sauveur a fait son entrée dans le temple le jour des Rameaux. Plus au sud, selon les traditions musulmanes, on montre le lieu d'où Mahomet doit juger les hommes réunis dans la vallée de Josaphat. Plusieurs autres lieux sont encore marqués à la dévotion des musulmans [1].

Tout ce qui dépend de cette mosquée se nomme *el-Haram* (le temple) et forme comme une cité à part; elle a son administration séparée, son cheik et ses chérifs, qui sont tous des personnages considérables : la mosquée a de grands revenus.

C'est ainsi qu'elle existe depuis plus de douze siècles, c'est-à-dire qu'elle a déjà duré trois fois plus que le temple de Salomon.

Dans la partie orientale de cette vaste esplanade, on voit s'élever les noires pyramides des cyprès placés comme de funèbres monuments dans un lieu où tout respire le deuil et la désolation. On remarque au milieu de leur solitude le pâle feuillage de l'olivier, du grenadier et du lotus. On voit encore au-dessus de la mosquée d'Omar, comme autrefois au-dessus du temple des Juifs, ces corneilles qui avaient obligé Hérode à garnir de pointes le haut du temple. « Le toit de cet édifice, dit Josèphe, était tout couvert de

[1] Ils sont tous indiqués sur le Plan.

broches d'or très-pointues, afin que les oiseaux ne pussent s'y poser et le salir[1].

Au moyen âge, des chevaliers chrétiens sommeillaient dans leurs tombes à quelques pas de la vallée du jugement ; leurs barbares vainqueurs ne leur ont pas même laissé cette funèbre conquête, et leurs tombeaux ont été effacés de cette terre qu'ils avaient achetée au prix de leur sang. Les chevaliers du Temple ont été longtemps les gardiens de ces sépulcres et de l'église qui avait remplacé le temple de Salomon.

C'est ici qu'a pris naissance l'ordre des Templiers ou de la milice de Salomon[2].

« La dévotion des pèlerinages, dit M. Michaud, amenait chaque jour en Orient une foule d'hommes impatients d'échanger le bourdon et la panetière contre le glaive des combats. La piété inspirait la valeur, et près du tombeau du Christ, tout devenait belliqueux, jusqu'à la charité évangélique. Du sein d'un hôpital consacré au service des pauvres et des pieux voyageurs, on vit sortir des héros armés contre les infidèles[3]. »

Le chevalier avait pour principale mission de défendre les Saints-Lieux contre les musulmans : « Je jure, disait-il, de passer les mers pour la défense de mes frères ; je donnerai mon bras à l'Eglise et aux rois contre les princes infidèles ; tant que mes ennemis ne seront pas trois contre moi, je les combattrai, et jamais ne prendrai la fuite ; seul, je les combattrai si ce sont des mécréants. »

On sait avec quelle noble ardeur les Templiers ont tenu leurs promesses aussi longtemps qu'ils ont été en Palestine ; le souvenir de tant d'héroïsme rend plus douloureuses encore les causes déplorables qui ont amené leur fin.

Je ne veux pas quitter l'emplacement du temple sans dire quelques mots du martyre de saint Jacques.

« Jésus-Christ, en retournant à son Père, recommanda à saint Jacques, dit saint Jérôme[4], les enfants de sa mère, c'est-à-dire, l'église de Jérusalem tirée de la synagogue, comme à son véritable frère. »

Dès le jour de l'Ascension, cet apôtre devint évêque de Jérusalem et gouverna son église pendant 28 ans. Il fut également révéré des

[1] *Guerre des Juifs*, l. 5, c. 5 ; l. 6, c. 14.
[2] Leur statut est ainsi intitulé : *Regula pauperum commilitonum templi Salomonis.*
[3] *Hist. des croisades*, tom. II, liv. 5.
[4] Hieron., *in Gal.*, p. 164.

Juifs et des chrétiens[1], à cause de sa justice et de la sainteté de sa vie.

Festus, gouverneur de la Judée, étant mort, Ananus ou Anne, grand-prêtre et fils de celui devant lequel avait comparu Jésus-Christ, profita de cet interrègne pour faire mourir saint Jacques. Il assembla le sanhédrin, toujours animé du même esprit qu'au temps de Notre-Sauveur, et le saint apôtre fut condamné à être lapidé.

Eusèbe rapporte que les pharisiens, s'imaginant pouvoir amener saint Jacques à renoncer à sa foi, le firent venir près du temple en présence de tout le monde; ils se plaignirent à lui, disant que le peuple était dans l'erreur touchant Jésus, et le prenait pour le Christ. Ils ajoutèrent que c'était à lui à les délivrer de cet égarement, puisque tout le monde était prêt à croire ce qu'il dirait, à cause de l'estime générale qu'on avait pour sa vertu et pour sa sincérité. On le fit monter sur un endroit du dehors du temple assez élevé pour qu'il fût entendu de tout le monde, et on lui cria d'en bas : « Dites-nous, homme juste, ce que nous devons croire de Jésus qui a été crucifié; car il faut que nous, tant que nous sommes, nous suivions ce que vous direz. » Il répondit aussitôt à haute voix, et dit à tout le peuple : *Jésus, le Fils de l'homme dont vous parlez, est maintenant assis à la droite de la Majesté souveraine comme Fils de Dieu, et doit venir un jour, porté sur les nuées du ciel.*

Un grand nombre de ceux qui étaient présents crièrent : *Hosanna!* et rendirent gloire à Jésus. Mais les pharisiens crièrent : *Quoi! le juste s'égare aussi!* et pour intimider ceux qui voudraient croire en Jésus-Christ, et aussi pour obéir au grand-prêtre, ils jetèrent le saint apôtre du haut du temple. Il ne fut pas tué de cette chute, mais se releva, et mettant le genou en terre, il demanda pardon à Dieu pour ses ennemis. Et ceux-ci, voyant qu'il vivait encore, s'animèrent les uns les autres à le tuer, et le lapidèrent[2].

Nous trouverons son tombeau dans la vallée de Josaphat.

La mort de saint Jacques est un événement si odieux que les Romains et plusieurs d'entre les Juifs en furent indignés. A l'arrivée d'Albinus, nouveau gouverneur romain, le grand-prêtre fut réprimandé et dépossédé du souverain pontificat, dont il n'a été revêtu que pendant trois mois.

Il est un acte de la vie de saint Jacques qui prouve jusqu'à quel

[1] Josèphe, *Antiq.*, l. 20, c. 8; Euseb., l. 2, c. 23.

[2] Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. eccl.*, tom. I, p. 377.

point d'endurcissement les Juifs étaient parvenus : *ce fait nous e rapporté par le Talmud*[1].

Un Juif nommé Eligazer ayant été mordu par une couleuvre saint Jacques vint pour le guérir au nom de Jésus, mais un rabbi l'en empêcha ; bientôt Eligazer tomba mort, et le rabbin s'écria « Fils de Duma, tu es heureux d'être sorti de ce monde en pa sans avoir violé les règles des sages. »

Ainsi ils préféraient mourir plutôt que d'être guéris par l miracles des apôtres.

L'histoire de ce peuple est d'un bien grand enseignement. L Juifs n'avaient pas voulu reconnaître le véritable Messie, et cepen dant ils étaient tellement convaincus que l'époque de sa venue éta arrivée que toutes les fois qu'on voulait les entraîner dans d séditions les imposteurs devaient prendre le titre de messie : l Romains firent mourir plusieurs faux messies, dont le plus célèb fut Bar-Cochebas (fils de l'étoile). C'est ainsi qu'on devient néce sairement le jouet des plus folles erreurs quand on a fermé les yeu à la vérité.

Le mont Moriah, à la suite de toutes les destructions qu'il subies, est aujourd'hui tellement recouvert de décombres qu' faut creuser à une profondeur de quarante et de cinquante pie pour retrouver l'ancienne surface de la montagne[2].

[1] Talmud de Jérusalem, *Schiabath*, c. 14.

[2] C'est à cause de cela qu'après les grandes pluies les amateurs d'antiquités vont che cher des médailles sur ses flancs, du côté de la vallée de Josaphat.

CHAPITRE XXV.

Quartier des Musulmans. — Quartier des Chrétiens.

Eglise de Sainte-Anne. — Lieu où quelques-uns pensent qu'est née la Sainte Vierge. — Maison de Simon le Pharisien; église et couvent de Sainte-Marie-Magdeleine. — Projet de monseigneur Valerga. — Prison de saint Pierre. — Maison de Marie, mère de saint Marc. — Maison de saint Jean. — Origine des Hospitaliers. — Leur palais. — « Rue au Patriarche. » — Piscine d'Ezéchias. — Couvent des Cophtes et des Grecs. — « Rue des Paumes. » — Anciennes abbayes de religieuses. — Couvent des Abyssins. — Dignitaires ecclésiastiques. — Maison de l'évêque anglo-prussien. — Maison du patriarche latin. — Maison du patriarche melchite. — Maison d'Urie. — Physionomie de Jérusalem. — Propriété foncière. — Des eaux. — Manière de faire le pain. — Expédition nocturne. — Des minarets et des cloches. — Ecoles. — Sœurs de Saint-Joseph. — De l'usage de se farder les yeux.

L'immense quartier des Musulmans, *Hâreth el-Muslimîn*, comprend, outre les dépendances de la mosquée d'Omar, le mont Acra et la partie centrale de la ville, terminée à peu près par les anciens murs. Tout l'espace, presque inhabité, qui s'étend au nord-est de la ville, s'appelle *Hâreth Bâb el-Hitta.*

Là, près de la porte de Saint-Etienne, et en face de la piscine Probatique, on voit les restes de l'église de *Sainte-Anne.* Une question importante se rattache à l'histoire de cette église, c'est celle du lieu de naissance de la Sainte Vierge. Comme l'Ecriture ne nous la fait pas connaître, nous ne pouvons avoir recours qu'au témoignage des auteurs anciens, et aux traditions locales : trois opinions se sont élevées à cet égard.

D'après la première, qui est la moins probable, la Sainte Vierge serait née à Séphora, ville de la Galilée, près de Nazareth [1].

En général, les traditions orientales sont favorables à l'opinion que la Sainte Vierge est née à Jérusalem [2]. Plusieurs auteurs pensent

[1] Sententia Abulensis in cap. 2 Matth., quæst. 91; Hippol. mart. apud Niceph., lib. 1, cap. 3; Breid., 26 jul.; Sal., tom. VIII, cap. 6; Jac. Vitri, cap. 58.

[2] Joan. Damasc., *Orat. de nativ. Virginis*, et lib. 4 *Fidei orthod.*, c. 15; Guilielm. Tyrius, lib. 2, c. 1 *Belli sacri;* Bonifacius, *De perenni cultu Terræ Sanctæ*, lib. 2; Quaresm., tom. II, lib. 4, et alii.

qu'elle est née à Nazareth, où ses parents demeuraient alors. Cette opinion a surtout pour elle l'auteur inconnu du livre intitulé *De Nativitate S. Mariæ*[1], qu'on joint aux œuvres de saint Jérôme; et les expressions : *maison natale,* données par le bréviaire romain à la maison de Lorette; *ubi nata, in quo nata*, qu'on trouve dans des Bulles de Pie IV et de Sixte V; et cette inscription placée sur la même maison par ordre de Clément VIII : *Hîc Maria in lucem edita.*

Adrichomius, après avoir apporté beaucoup de témoignages dans sa *Description de Jérusalem,* nº 37, pour prouver que la Sainte Vierge est née dans cette ville, dit dans sa *Chronique* (an du monde 3945) qu'elle est née à Nazareth. Cette dernière opinion me paraît être la plus probable.

L'église de Sainte-Anne, dont il reste d'assez belles ruines, avait été jointe à une abbaye de religieuses sous les rois chrétiens : « Près de la porte de Josaphat (de Saint-Etienne), à main senestre, avoit une abaïe de nonnains, si avoit à non *Sainte-Anne*[2]. » On rapporte que Baudoin I y enferma sa femme. L'abbaye fut convertie en un collége de faquirs par Saladin, et aujourd'hui on y voit encore une mosquée. Les Pères de Terre-Sainte obtenaient chaque année, à prix d'argent, la permission de célébrer la messe dans ces ruines le jour de sainte Anne. La petite maison où plusieurs disent qu'est née la Sainte Vierge est un peu au-delà.

Saint Joachim et sainte Anne y sont morts, et sont enterrés à quelques centaines de pas, dans la vallée de Josaphat. A l'extrémité septentrionale de ce quartier se trouvent les ruines d'une autre église qui était dédiée à sainte Marie-Magdeleine; un couvent de religieuses y avait été joint, et c'est là qu'on donnait l'hospitalité aux femmes qui venaient en pèlerinage à Jérusalem. Plusieurs auteurs ont pensé qu'elle avait été bâtie sur l'emplacement de la maison de Simon le Pharisien, où sainte Marie-Magdeleine a arrosé de ses larmes les pieds du Sauveur[3]. Ce lieu, aujourd'hui, est désolé comme tous les autres; les restes de l'église sont encore reconnaissables.

C'est dans la partie de la ville que nous venons de parcourir, entre

[1] Hieron., tom. IX.

[2] *Assises de Jérusalem.*

[3] Les sentiments sont partagés sur le lieu où se fit la conversion de sainte Marie-Magdeleine; consultez Quaresm., tom. II, p. 98; Adrichom., *Jérus.; Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Magdeleine;* Tillemont, tom. II, note 2, sur sainte Marie-Magdeleine; Guillaume de Tyr, *De la guerre sainte*, liv. 18, c. 5; Bonifacius, *De perenni cultu T. S.*, lib. 2.

le prétoire, la piscine Probatique, la maison de sainte Anne, la chapelle de la Flagellation et une partie de la Voie Douloureuse, que monseigneur Valerga a l'intention de fonder une colonie chrétienne en venant s'y établir lui-même. Le quartier des Chrétiens est petit, et, à cause des vastes établissements qu'on a construits autour de l'église du Saint-Sépulcre, il y reste peu de place pour la population; tandis que cette partie du mont Acra est à peu près inhabitée : les chrétiens, en général fort pauvres, pourraient s'y procurer des demeures à un prix beaucoup moins élevé, et peu à peu ils tireraient de leurs ruines les nombreux sanctuaires qui s'y trouvent. Les musulmans mettront sans doute mille entraves à l'exécution d'un projet si avantageux aux chrétiens; mais la plus grande difficulté sera toujours le peu d'appui que le patriarche trouvera dans l'Occident.

Le palais d'Hélène, reine d'Adiabène, s'élevait sur le mont Acra, où l'on ne voit plus aujourd'hui que des décombres. Cette reine était venue à Jérusalem, attirée par la renommée de la cité de David, et elle avait embrassé la religion des Juifs. Elle avait érigé au nord de la ville un monument qui devait lui servir de sépulcre, et, après sa mort, elle y fut ensevelie par les soins de Monabaze, son fils [1].

La Voie Douloureuse traverse par le milieu tout le quartier des Musulmans, dans lequel on ne trouve plus rien qui mérite l'attention que le grand bazar, quelques bains publics, des fabriques de savon assez considérables, et l'hôpital de Sainte-Hélène, que les Arabes appellent *el-Tekijjeh*, et qui est presque tout en ruines; cependant on y distribue encore de la nourriture aux pauvres et aux pèlerins musulmans.

Excepté dans le voisinage du bazar et de quelques autres établissements publics, ce quartier, à raison de son étendue, est désert. Je me suis souvent engagé seul dans ces rues sombres, sans qu'il me soit arrivé le moindre accident. Lorsque je faisais des visites, j'étais précédé par un cavas musulman, qui croyait avoir le droit de rudoyer ceux qui nous obstruaient le passage. Je recommandais en français et en italien à mon cavas d'être un peu plus poli; il me répondait en arabe, et, à la première occasion, il frappait plus fort le premier malheureux qu'il rencontrait.

Il y a à Jérusalem trois races de musulmans : les Maugrabins,

[1] Josèphe, *Antiq.*, l. 20, c. 2; *Guerre des Juifs*, l. 6, c. 6 et 7.

dont j'ai déjà parlé, les Arabes et les Osmanlis; il y a aussi parmi eux différentes sectes religieuses, dont chacune a sa mosquée.

En traversant la rue qui conduit de la porte Judiciaire au grand bazar, nous entrons dans le *quartier des Chrétiens*, (Hâreth el-Nussârah, c'est-à-dire, quartier des Nazaréens).

Tout près de l'église du Saint-Sépulcre se trouve la *prison de saint Pierre.*

Hérode Agrippa, voyant qu'il avait fait plaisir aux Juifs en mettant à mort saint Jacques, fit aussi arrêter saint Pierre, et le jeta dans une prison, voulant le faire mourir publiquement après la pâque. Pendant que saint Pierre était gardé dans la prison, les prières de l'Eglise s'élevaient sans cesse à Dieu pour lui. Mais la nuit avant le jour où Hérode devait le faire mourir, un ange du Seigneur vint le délivrer. (Act., XII.)

Les fidèles avaient élevé une église en cet endroit; on en voit encore des traces; mais c'est un des lieux les plus immondes de Jérusalem.

Les ruines de cette église sont une nouvelle preuve que cette partie de la ville actuelle se trouvait hors de l'enceinte de l'ancienne ville; car il est dit dans l'Ecriture, au sujet de la sortie de saint Pierre sous la conduite de l'ange, qu'*après qu'ils eurent passé la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de Fer, qui conduit à la ville* (Act., XII, 10); d'où il suit que la prison était hors de la ville, ainsi que l'emplacement du Saint-Sépulcre, qui est à quelques pas de la prison de saint Pierre.

Si ce que nous lisons dans Adrichomius est vrai, que l'église des Syriens occupe la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc, dans laquelle saint Pierre se rendit en sortant de prison, *la porte de Fer* a dû être la même que la porte Gennath. On trouve les traces de deux autres portes plus rapprochées de la prison de saint Pierre, mais non dans la direction de la maison de Marie.

Quant à cette maison, nous voyons dans les Actes des apôtres que l'ange conduisit saint Pierre jusqu'à l'extrémité de la rue, et s'éloigna. Alors Pierre, ayant réfléchi, vint à la maison de Marie où plusieurs étaient en prière. « Il frappa à la porte, et une jeune fille, nommée » Rhode, vint pour écouter. Dès qu'elle eut reconnu la voix de » Pierre, dans sa joie elle n'ouvrit pas, mais elle courut annoncer » que Pierre était à la porte. On lui dit : Vous avez perdu l'esprit. » Mais elle persistait, assurant que c'était lui. Alors on dit : C'est son » ange. Cependant Pierre continuait à frapper; et lorsqu'ils eurent

» ouvert, ils le virent et furent dans la stupeur. Mais lui, de la main, » leur faisant signe de se taire, raconta comment le Seigneur » l'avait tiré de la prison, et dit : Annoncez cela à Jacques (l'évêque » de Jérusalem) et aux frères. Et sortant, il alla dans un autre lieu. » (Act., XII.)

Adrichomius nous apprend que cette maison fut la première église des Grecs, devenue aujourd'hui l'église épiscopale des Syriens[1].

En revenant vers le nord, à peu près à égale distance entre le couvent syrien et l'église du Saint-Sépulcre, nous trouvons l'église de Saint-Jean : c'était la maison de cet évangéliste et de Zébédée son père[2]; elle appartient au patriarche grec.

L'espace qui s'étend au-delà est occupé par un vaste jardin et par les ruines du palais des chevaliers de Saint-Jean, qui sont devenus plus tard les chevaliers de Rhodes, et ensuite les chevaliers de Malte, et dont tout le monde connaît la glorieuse histoire : c'est là qu'ils ont pris naissance.

Dans l'origine de l'ordre, les hospitaliers ne s'occupaient que du soin des blessés et des malades; ils lavaient les pieds aux pèlerins, ils administraient les consolations de l'Eglise aux mourants. Ce ne fut que plus tard qu'on ajouta à leurs statuts l'obligation de porter les armes.

La rue qui va du nord au sud en coupant celle qui vient de la porte de Jaffa ou rue *David*, était nommée, pendant le royaume chrétien, *rue au Patriarche*, « pour ce que li patriarches manoient au chief de cele rue[3], » et aussi *rue des Bains du patriarche*[4], à cause de la grande piscine qui s'y trouve : c'est la piscine d'Ezéchias, autrefois appelée *stagnum Amygdalon*[5] (étang des amandes), *Birket Hammâm el-Batrak* (étang des bains du patriarche).

Cette piscine d'Ezéchias mérite une attention particulière. Rapprochée comme elle est de l'église du Saint-Sépulcre, on voudrait prouver qu'elle était autrefois dans l'intérieur de la ville comme aujourd'hui, ce qui n'est dit nulle part. Prévoyant l'arrivée des As-

[1] Adrichom., *Jérus.*, num. 127; Sal., tom. VIII, c. 4.

[2] Quaresm., tom. II, l. 4, p. 93.

[3] *Assises de Jérusalem*, tom. II.

[4] Ruba balneorum Patriarchæ, Seb. Pauli, *Codice diplomatico*, P. I, pag. 248, N° CC.

[5] Pendant le siége de Jérusalem, Titus plaça la dixième légion près de cette piscine : il n'avait pas encore emporté la seconde muraille; donc cette piscine, et par conséquent le Calvaire, étaient en dehors de la seconde enceinte. Voir *Guerre des Juifs*, liv. 6, chap. 12.

syriens, Ezéchias fit couler sous terre les eaux de la piscine Supérieure de Gihon *à l'occident de la ville de David* (II. Paral., XXXII, 30.), dans la piscine qu'il avait creusée. La piscine Supérieure était trop loin des murs; par là même ses eaux eussent été à l'usage des ennemis : Ezéchias en fit une autre près de la ville, dont l'approche pouvait être facilement défendue. Excepté la piscine Probatique, faite pour les usages du temple, toutes les autres étaient à l'extérieur de la ville, mais sous les murs. Le passage suivant d'Isaïe est loin d'être contraire à cette opinion : « Vous avez fait un réservoir entre » deux murs pour les eaux de l'ancienne piscine. » (Is., XXII.) Il est évident, ainsi que le Dr Schultz en fait la remarque, que cette piscine, enfermée dans cet angle, était tout aussi bien entre deux murs que la porte de la ville par laquelle Sédécias s'enfuit vers la porte de Jéricho. (IV. Rois, XXV, 4.)

Nous trouvons bientôt le couvent des Cophtes, pauvre, mais assez étendu; et, vis-à-vis, le couvent des Grecs, dans lequel il y a quelques évêques et quarante religieux : il est dédié à saint Constantin.

C'est à l'extrémité de la rue, au nord de l'église du Saint-Sépulcre, qu'était la demeure des patriarches au temps des croisades : ce bâtiment est appelé aujourd'hui *el-Chânkeh* par les Arabes.

Entrons dans la petite rue qui mène à l'église du Saint-Sépulcre. Autrefois il était défendu aux Juifs de passer par cette rue et d'entrer dans l'église du Saint-Sépulcre; le jour même de mon arrivée à Jérusalem, on a publié un ordre qui lève cette interdiction[1]. La partie de cette rue qui est au-delà du parvis et qui longe les ruines de l'hôpital de Saint-Jean, s'appelait pendant les croisades *rue des Paumes* (Ruha Palmariorum). C'est là qu'on vendait les palmes que les pèlerins rapportaient en Occident comme marque de leur pèlerinage[2]. Ils laissaient leur bourdon à Jérusalem, et prenaient pour le retour un bâton de palmier.

Au nord de cette rue, il y avait deux abbayes de religieuses, où l'on ne voit plus aujourd'hui que de sales décombres et une tannerie turque : « Au chief des eschopes avoit une abaïe de nonnains, que on

[1] Interdire l'approche du Calvaire aux Juifs, ce n'était peut-être pas une mesure libérale, mais c'était un acte de convenance et de justice.

[2] Qui de Hierosolymis veniunt, palmam in manibus ferunt in signum quod illi Regi militarunt qui Hierosolymis cum palmis receptus est. Durando, lib. 1 *Ration.*, cap. 3, num. 14.

apeloit *Seinte-Marie-la-Grant* (S. Mariæ Majoris); après cele abaïe de nonnains trouvoit on une abaïe de moignes noirs, que on apeloit Seinte-Marie-la-Latine[1], » celle-ci était de l'ordre de saint Benoît.

Il y avait encore un autre couvent appelé *Sainte-Marie-Mineure* (S. Mariæ Petittæ); mais on ne sait où il était situé[2]. Il y avait une quantité d'autres églises à Jérusalem; déjà du temps de saint Jérôme le nombre en était si grand que le saint docteur nous apprend qu'on ne pouvait les visiter toutes en un jour. Elles sont entièrement détruites.

Derrière l'église du Saint-Sépulcre et au-dessus de la chapelle souterraine de Sainte-Hélène est le couvent des Abyssins.

Les dignitaires ecclésiastiques des différentes communions chrétiennes qui se trouvent en ce moment à Jérusalem sont :

Le patriarche latin, depuis 1848.

Le R^{me} custode de Terre-Sainte.

Le patriarche melchite (grec uni), depuis 1848, avec l'évêque de Lydda.

Le patriarche grec schismatique, avec plusieurs évêques.

Le patriarche arménien, avec plusieurs évêques.

Un évêque cophte.

Un évêque protestant, depuis 1840.

Les Juifs ont aussi un grand rabbin.

Si, après avoir parcouru tout ce quartier, nous revenons vers la porte de Jaffa, nous trouverons, en face de la citadelle, la maison de l'évêque anglican; à l'angle occidental de la même rue, celle du patriarche latin; et au nord de celle-ci, dans une petite rue adjacente, celle du patriarche melchite, qui est venu s'établir à Jérusalem cette année; son église et sa maison sont à peine achevées : c'est moi qui ai étrenné sa salle de réception.

Les consuls de France, de Prusse et de Sardaigne habitent tous les trois la ville basse.

Dans un espace vide et d'une très-grande étendue, qui longe les murailles de la ville, on montre le lieu où était la maison d'Urie et de Bethsabée. (II. Rois, XI.) La petite citerne ouverte qui était à côté et qu'on appelait *piscine de Bethsabée*, n'avait rien de commun avec ce qui est raconté au second livre des Rois, puisque Bethsabée

[1] *Assises de Jérusalem*, tom. II. Voyez aussi G. de Tyr, liv. 19, c. 4, p. 198, et Jacq. de Vitri, p. 1078, où il est fait mention de plusieurs autres couvents et églises qui n'existent plus aujourd'hui.

[2] Seb. Pauli, *Archives des Hospitaliers*, N° CXC, tom. I, p. 235.



était sur la terrasse de sa maison quand le roi la vit. En 1844, le consul de France, qui logeait en face, la fit combler, parce qu'elle ressemblait plus à un cloaque qu'à une citerne.

Voilà quels sont les monuments de l'intérieur de la ville.

Que dire maintenant de la physionomie de Jérusalem? J'ai parcouru les rues de cette malheureuse ville à toutes les heures du jour et de la nuit, et toujours elle m'a inspiré le même malaise, la même tristesse.

Les rues sont étroites, souvent voûtées et obscures, toujours sales et en grande partie désertes; dans les quartiers fréquentés, de misérables échoppes, où l'on trouve à peine les objets les plus nécessaires à la vie, s'ouvrent sous des arcades ou des bazars. Quel commerce pourrait-il y avoir dans un pays où il n'y a ni agriculture, ni industrie, ni chemins, ni canaux, ni sécurité, ni stabilité; où tout dépend de l'arbitraire? Les poids mêmes, les mesures et les monnaies changent d'une ville à l'autre, et souvent d'un jour à l'autre. De petites pièces d'or que j'avais payées 13 piastres à Smyrne n'en valaient plus que 11 3/4 à Beyrouth, et 10 1/2 à Jérusalem. Les relations sont rares, les transports coûteux. Tout se charge à dos de chameaux et de mulets, et, pour peu que la cargaison ait de valeur, il faut attendre le départ d'une caravane : on n'ose se hasarder seul dans une contrée dont la rapine est la seule industrie. Il n'y a aucun luxe, ni dans les maisons, ni dans l'ameublement, ni dans le costume, ni dans la table. La parure des femmes, loin de servir le commerce, y met des entraves en retirant de la circulation les nombreuses pièces d'or dont elles se chargent en croyant se parer; lorsque toutes ces pièces, qui ont été percées, rentrent dans la circulation, il faut les estimer au trébuchet : autant vaudrait avoir l'or ou l'argent brut, puisqu'il faut le peser quand on veut s'en servir.

Les relations sont bien entravées par la diversité des religions, puisqu'il n'y a que quatre jours d'affaires à Jérusalem, le vendredi, le samedi et le dimanche étant chômés successivement par les Mahométans, les Juifs et les chrétiens.

Les maisons sont basses, carrées, presque sans ouvertures sur le devant, et, s'il y en a, elles sont couvertes de treillis comme dans les temps anciens. (Jug., v, 28.) Les toits sont en terrasse; ils ne sont pas entièrement plats comme dans le nord de la Syrie, mais un peu élevés au milieu, de sorte que chaque maison est surmontée d'un petit dôme de quatre à cinq pieds d'élévation : c'est là qu'on



a prendre le frais, qu'on se retire quand on veut être seul, que on couche dans la belle saison, que les musulmans vont souvent ure leur prière, que les Juifs dressent les *tabernacles* à la fête de e nom, et que l'on monte pour observer ce qui se passe quand il a quelque événement, ou un concours de monde.

Le pavé des rues est extrêmement glissant, et il est dangereux de s parcourir à cheval. Des chiens vagabonds errent dans la ville. eaucoup de mendiants, surtout aux abords de l'église du Saint-épulcre, sollicitent la charité des passants en disant : *mesquine*, *esquine*, mot arabe qui signifie pauvre ou malheureux, et d'où ient évidemment le mot français *mesquin*.

Tous ces débris de vingt peuples différents de race et de religion, ui forment la population de Jérusalem, vivent séparés les uns des utres, hostiles, défiants, jaloux. Il y a des sectes parmi les Juifs, omme parmi les musulmans et les chrétiens; le sentiment par quel un certain ordre est maintenu, ce n'est assurément pas amour, mais la crainte. Il n'y a pas d'autre lien possible entre ne population nomade sans cesse renouvelée par les pèlerinages, ar la peste, par les oppressions; au bout de quelques années, l'Eu-opéen meurt ou retourne en Europe, les pachas et leurs gardes ont à Damas ou à Constantinople, et l'Arabe au désert. Jérusalem 'est qu'un lieu où chacun vient poser sa tente; mais la ville de avid n'a plus de peuple. Le terrain sur lequel la ville est bâtie ppartient en grande partie à des mosquées et à des églises, et pour ela est appelé *wakf;* il y a donc le *wakf el-Hâram*, propriété de a grande mosquée; le *wakf el-Takijjeh*, propriété de l'hôpital e Sainte-Hélène; le *wakf frandji*, propriété du couvent latin; le *akf rûmi*, propriété du couvent grec, etc. Une autre partie du ol ne doit revenir à ces établissements publics que dans le cas 'extinction des familles qui le possèdent, ou à défaut d'héritiers âles, et s'appelle *mulk maukûf* (main morte). La plus petite partie u sol est propriété privée (*mulk*). La moindre parcelle de terrain un grand nombre de propriétaires, de sorte que rien n'est plus ifficile que de faire une acquisition quelconque à Jérusalem [1].

On ne conçoit pas comment une ville qui a été si populeuse a u subsister sans qu'une seule source d'eau vive coulât dans son nceinte. Nous ne trouverons que la fontaine de la Sainte Vierge u fond de la vallée de Josaphat. Pour une cité assise sur un

[1] Voyez Schultz, *Jérusalem*, p. 32.

plateau élevé, au milieu d'une contrée où l'eau est d'une rare
extrême [1], il a fallu des travaux gigantesques pour alimenter l
fontaines et les bassins qu'on y voyait dans les temps les plus ancien
Outre les piscines dont nous avons parlé, on en avait creusé pl
sieurs autres tout autour de la ville; mais elles ne pouvaient êt
remplies que par les pluies de l'hiver, car il ne pleut pas penda
tout l'été. A trois lieues de Jérusalem, il y a une petite source da
les montagnes (*fons signatus*); son eau fut amenée par un aqued
pour le service du temple, et au même lieu Salomon creusa c
trois immenses réservoirs connus sous le nom d'*étangs de Sal
mon* [2], dont les eaux furent aussi conduites dans la ville de la mêm
manière. Mais, en cas de siége, ces aqueducs devenaient inutiles; o
fut donc obligé de creuser des citernes dans la plupart des maison
« Le temple, dit Tacite, avait une fontaine qui ne tarissait pa
des souterrains sous la montagne, des citernes pour conserver l'ea
des pluies [3]. » Il n'y a jamais eu de source sur le mont Moriah
on n'aurait pas fait venir l'eau de trois lieues si on l'avait eue
près. Quant à la fontaine de Siloé, qui est au pied de la colli
d'Ophel, il n'est pas probable qu'on ait jamais eu d'autre moye
de la faire arriver au niveau du temple qu'en allant la puiser a
fond des souterrains, ou en la faisant monter par des chapele
hydrauliques ou autres moyens analogues, comme cela se fait enco
aujourd'hui en Orient. Nous savons qu'il y avait une tour à la fon
taine de Siloé (Luc, XIII, 4), mais il est peu probable qu'elle a
servi à cet usage.

Des souterrains d'une construction admirable furent pratiqu
dans les profondeurs du mont Moriah. Les auteurs anciens et mo
dernes nous parlent de ces souterrains [4], dont la plupart sont san
doute comblés aujourd'hui, et que l'étroite méfiance des Turcs n

[1] Voyez dans l'*Histoire des croisades* les horribles souffrances de l'armée chrétien
pendant le siége de Jérusalem : les croisés étaient obligés d'aller chercher à plusieu
lieues de la ville une eau bourbeuse et fétide, pleine de vers et de sangsues. Michau
tom. I, liv. 4.

[2] Voyez ci-après Chapitre XXX.

[3] Fons perennis aquæ, cavati sub terra montes, et piscinæ cisternæque servandis in
bribus. *Hist.*, 5, 12.

[4] Tantus est eductarum aquarum assiduus fluxus ut perennem fontem inunda
putes. Sed mirabilius est et fere inenarrabile subterraneorum conceptaculorum magn
tudo, quæ ad quinque stadia per circuitum templi cuncta penetrat. *Aristeas.*— Strab
XVI, 2, 40; Dio Cass., LXVI, 4; Joseph, VI, 8, 5; VII, 2, 1; *Itinerar. Hierosol.*, 59
Quaresm., tom. II, p. 285, 713; Monro. *Summer-Ramble in Syria*, II, 181; Raume
p. 332; Schubert, tom. II, p. 573.

permet plus de visiter. C'est dans un de ces souterrains que s'étaient cachés un grand nombre de Juifs avec leurs trésors pendant le siége de Titus, et que Simon, chef des zélateurs, fut pris pour être conduit à Rome et avoir la tête tranchée sur le Forum. Pendant le siége, les Juifs s'étaient souvent servis de ces allées souterraines pour faire des sorties contre les Romains. Dans les derniers soulèvements contre Ibrahim-pacha, les Arabes se sont souvenus de leur existence pour pénétrer dans la ville.

Le Dr Schultz raconte, entre autres, ce qu'il en coûte à Jérusalem pour avoir du pain; on pourrait en dire autant de toutes les choses les plus nécessaires, puisqu'il faut les faire chez soi de toutes pièces, et qu'on en est souvent réduit, comme il en fait la remarque, aux ingénieuses ressources de Robinson, qui ont fait le bonheur de notre enfance. Personne ne sait en Europe l'immense distance qu'il y a entre une poignée de blé et une brioche; il faut aller l'apprendre dans un pays où il n'y a ni courant d'eau, ni moulin à vent pour moudre le blé, ni boulanger, ni instrument quelconque: c'est l'antiquité la plus reculée prise sur le fait; on mange par terre, avec les doigts, des mets apprêtés comme au temps de Jacob. Pourtant à Jérusalem on a des moulins à ânes et des fours, choses rares qui ne se trouvent que dans les villes. J'ai vu faire du pain à des Bédouins dans la plaine d'Esdrelon : c'était une scène de la Genèse. Deux femmes, en chantant, avaient écrasé de l'orge entre deux pierres : elles avaient fait tourner la meule de dessus avec un morceau de bois. La farine ainsi obtenue fut pétrie avec un peu d'eau qu'une fille était allée chercher fort loin dans une outre. En attendant, on avait chauffé le four avec du fumier de chameau : ce four n'était qu'un vaisseau de terre plat, sur lequel on étendait les galettes; on mit par-dessus une plaque en fer qui fut recouverte de cendres chaudes, et en peu d'instants, nous mangeâmes un pain pareil à celui que Sara avait préparé pour les anges.

Mais revenons à Jérusalem. Quand je passais mes soirées hors du couvent, un des PP. Franciscains venait me chercher. Un soir je fus oublié; je m'en retournai seul. La nuit était fort sombre : j'eus le malheur de marcher sur un chien, qui était couché au milieu de la rue. Il aboya très-fort, et se mit à ma poursuite; en un moment dix ou douze autres se joignirent à lui, et m'accompagnèrent jusqu'au couvent. L'esprit de corps est souvent une fort belle chose, mais il est quelquefois très-injuste, témoin ma mésaventure. J'aime les chiens, mais ils faillirent me faire un mauvais parti. Pendant que

je frappais à la porte du couvent de manière à faire comprendre que j'avais hâte d'y entrer, j'entendis les pas précipités de plusieurs chevaux qui montaient la rue. Ce devait être une patrouille ; j'étais en double contravention : je n'avais pas de lanterne, et j'avais maltraité les chiens, car ils déposaient contre moi, et sans aucun doute leur témoignage eût prévalu sur le mien ; mais ils eurent peur de la patrouille et se sauvèrent. Je sais qu'on avance peu ses affaires par la fuite : je restai. Les soldats passèrent sans m'apercevoir, ou sans vouloir faire attention à moi. Il y avait de l'infanterie et quelques cavaliers ; ils étaient précédés par quatre ou cinq Bédouins, et ils paraissaient être très-pressés. Ce ne fut que le lendemain que j'eus l'explication de cette expédition nocturne.

Le fils d'un cheik de Bethléhem, enrôlé dans un des bataillons stationnés à Jérusalem, venait de déserter, et s'était enfui dans le désert. Le pacha voulait en tirer une vengeance éclatante ; il envoyait ses soldats pour s'emparer des membres de sa famille et de leurs troupeaux : les Bédouins, qui étaient des environs de Bethléhem, devaient les leur faire connaître. Il paraît que l'expédition réussit, au moins en partie, car, le lendemain matin, on vit rentrer ces soldats à Jérusalem avec des troupeaux de moutons.

Voilà comment s'exerce la justice dans ce pays : quand le fils est coupable, c'est le père qu'on punit, et réciproquement.

Je ne sais si le portier du couvent avait eu peur, mais il me fit encore attendre longtemps avant de descendre ; ce qui me plaisait d'autant moins que j'avais vu, à la lueur de quelques falots que portaient les soldats, deux Arabes qui étaient couchés dans la rue.

On voit un grand nombre de minarets s'élever au-dessus des ruines de Jérusalem, mais on ne voit plus de clochers ; la belle tour de l'église du Saint-Sépulcre a été rasée aux deux tiers, et ses cloches fondues. C'est la voix du muezzin que l'on entend maintenant retentir dans les solitudes de la ville sainte, convoquant les disciples de Mahomet. Je ne saurais rendre ce que cette voix, qui proclame l'humiliation du christianisme dans le lieu même où il a pris naissance, a de douloureux pour une âme chrétienne. J'étais un jour agenouillé au sommet du Calvaire, lorsque d'un minaret voisin cette voix vint troubler ma prière. Je voyais le lieu où avait été plantée la croix qui a sauvé, régénéré, civilisé le monde, et j'entendais les chants de triomphe de l'islamisme et de la barbarie. Mais une pensée consolante vint fortifier mon âme : qu'importent ces chants, si le Christ est vainqueur ! Le mensonge est nécessaire comme châtiment



de ceux qui méprisent la vérité; l'homme qui est sciemment dans l'erreur s'en glorifie, il se complaît dans son aveuglement. Ce qui m'arrivait d'une manière si frappante sur le Calvaire, n'est-ce pas ce qui arrive tous les jours au chrétien partout où il se trouve? Il n'entend que les chants des barbares qui s'applaudissent d'avoir vaincu la vérité : ce sont encore les cris des Juifs qui se réjouissent de l'ignominie du Christ. Mais le disciple de Jésus sait qu'il y en a qui mettent leur gloire dans ce qui devrait les couvrir de honte (Phil., III, 19), et lui ne fonde sa gloire et son espérance que dans la croix de Jésus-Christ, et cette espérance ne sera pas déçue.

C'est à Jérusalem que M. de Lamartine a osé écrire ces lignes : « C'était l'heure de midi, l'heure où le muetzlin épie le soleil sur la plus haute galerie du minaret, et chante l'heure et la prière de toutes les heures; voix vivante, animée, qui sait ce qu'elle dit et ce qu'elle chante, bien supérieure, à mon avis, à la voix sans conscience de la cloche de nos cathédrales[1]. »

Hélas! il y a bien des *voix vivantes* qui sont sans conscience, et qui ne savent ni ce qu'elles disent ni ce qu'elles chantent, puisqu'un jour elles disent le contraire de ce qu'elles avaient chanté la veille[2].

La voix des cloches est chère au chrétien, parce qu'elle lui rappelle les solennités de son culte et les plus touchants mystères de sa foi. Nos ennemis savent aussi bien que nous ce qu'elle chante, puisqu'ils commencent toujours par l'étouffer quand ils veulent faire une guerre impie au christianisme.

Il y a nécessairement un grand nombre d'écoles dans une ville si divisée de croyances, et où le principe des écoles mixtes, c'est-à-dire, d'indifférence, n'a pas encore pénétré. La population de Jérusalem ignore bien des choses utiles et nécessaires, mais je la félicite de ce qu'elle n'a pas encore appris que c'est en fondant dans le cœur des enfants le Coran, l'Evangile et le Talmud, qu'on les amènera à la connaissance et à l'amour de la vérité.

Les écoles sont toutes dépendantes des églises, des couvents,

[1] *Voyage en Orient*, tom. II, p. 481.

[2] En parlant des cloches du Liban, M. de Lamartine a dit qu'il aime ces cloches comme *une voix de liberté et d'indépendance*, et dans sa belle hymne du *Poète mourant* on lit ces vers :

L'airain retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour à tour *chante* et *pleure*,
Pour célébrer l'hymen, la naissance et la mort.

Vme *Harmonie*.

des missions, des mosquées : ce sont des établissements de bienfaisance, où il faut exercer toutes les œuvres de miséricorde ; ils prospèrent selon les ressources qui viennent d'Europe.

Des Sœurs de Saint-Joseph sont à la veille d'ouvrir une école pour les filles. Cette petite colonie, composée de trois religieuses venues de la France, de Malte et de l'Italie, va commencer ses travaux de civilisation. Depuis les croisades, il n'y a plus eu de religieuses en Palestine, et cependant les missions ne peuvent avoir de plus utiles auxiliaires : ce n'est que par les femmes qu'on peut atteindre la famille en Orient ; le mur de jalousie, élevé par les Orientaux à l'entrée du sanctuaire de la famille, ne saurait être franchi par des hommes. Je crois donc que ç'a été une très-heureuse pensée que celle qui a donné des successeurs à sainte Paule : puisse le ciel bénir leur entreprise ! Depuis qu'une femme a été choisie pour être *mère de Dieu*, la femme, dans tous les pays chrétiens, a été tirée de son état d'abjection ; il est pénible de voir, sur les lieux où s'est opéré ce grand mystère de la maternité divine, les femmes considérées encore comme des êtres impurs, et dont on ne parle que d'une manière offensante pour la dignité humaine. Une locution usitée dans tout le Levant est celle-ci : « *Adschallak Marah.* C'est une femme, en parlant par respect. » Au reste, les femmes peuvent se consoler de cette expression barbare, car le même peuple dit aussi : « *Adschallak Nusrâni.* C'est un chrétien, en parlant par respect. » Un proverbe oriental dit encore « qu'il y a trois sortes d'êtres au milieu desquels il ne faut jamais se trouver en public, *les chameaux, les ânes et les femmes.* » Plusieurs peuples de l'Orient refusent à la femme, jusque dans leurs lois, la qualité de personne.

Il existe parmi les femmes de la Palestine un usage qui remonte à la plus haute antiquité, c'est celui de se peindre en noir les sourcils et les cils. Nous lisons dans l'Ecriture que Jézabel voyant arriver Jéhu « *mit ses yeux dans le fard* et orna sa tête. » (IV. Rois, IX, 30.) Depuis, combien d'empires ont été détruits de fond en comble ! et trois mille ans sont venus se briser contre l'usage le plus bizarre de la toilette des femmes. Il m'est arrivé souvent d'entrer dans une maison et de surprendre les femmes ayant leurs yeux tels que la nature les leur a donnés. Après les premières politesses, elles saisissaient le moindre prétexte pour se retirer ; quand elles rentraient, elles étaient méconnaissables, tant elles avaient mis, dans l'intervalle, de choses étranges sur leur figure. Le collyre noir que l'on met autour des yeux semble les agrandir et leur



donner plus d'éclat. Au reste, les femmes ne sont pas les seules qui aient eu recours à ce moyen : Josèphe[1], Juvénal[2] et un grand nombre d'auteurs anciens nous apprennent que les hommes avaient la même faiblesse. Saint Cyprien, adressant ce reproche aux fidèles, s'écrie : « *Inunge oculos tuos non stibio diaboli, sed collyrio Christi*[3]. Oignez vos yeux, non avec le fard du démon, mais avec le collyre *de Jésus-Christ.* »

[1] *Guerre*, liv. 5, c. 9.

[2] Ille supercilium madida fuligine tinctum
Obliqua producit acu, pinxitque trementes
Attollens oculos.
Satir. II.

[3] *De opere et eleem.*—Voyez D. Calmet sur le 9e chap. du IVe Livre des Rois.

CHAPITRE XXVI.

Promenade autour des murs.

Piscine Supérieure. — Camp des Assyriens. — Lieu où Isaïe fit sa plus célèbre prophétie. — Tombeau d'Agrippa. — Château de Goliath. — Tour Pséphina et tour des Femmes. — Camp de Titus. — Tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène. — Tombeau des Juges. — Tombeau des Rois. — Hauteur de Sapha. — Rencontre d'Alexandre et du grand-prêtre Jaddus. — Tombeau de Simon le Juste. — Tour de l'Angle. — Monument du Foulon. — Grotte et citerne de Jérémie. — Tombeau d'Alexandre Jannée. — Camp des croisés. — Vallée de Josaphat. — Le Cédron. — Lieu du martyre de saint Etienne. — Tombeau de la Sainte Vierge. — Montagne des Oliviers. — Croix lumineuse. — Lieu où Jésus enseigna le *Pater* à ses disciples. — Grotte de sainte Pélagie. — Eglise de l'Ascension. — Vestiges des pieds de notre Sauveur. — Village de Zeitûn. — Sommet de la montagne ; admirable panorama. — *Viri Galilæi.* — Mont de Scandale. — Tombeaux des prophètes.

Il nous reste une longue et intéressante course à faire autour des murs de Jérusalem.

Sortons encore par la porte de Jaffa. A quelques centaines de pas de la ville, nous trouvons, près d'un cimetière turc, une grande piscine appelée la *piscine Supérieure*, l'*étang des Serpents*, et par les Arabes *Birket el-Mâmillah*[1]. Au moyen âge, on l'appelait le *loy du Patriarche.* Voici les curieux renseignements qui ont été publiés dans les *Assises de Jérusalem.* « Dehors la porte avoit 1. lai (lac) par devers soleil couchant, que en apeloit le *loy du Patriarche*, là où on recueilloit les iaues d'iluec entour pour abreuver les chevos. Près de cele lai avoit un charnier que en apeloit *charnier du Lyon.* Il avint ja, si com en disoit, à 1 jour qui passez étoit, qu'il avoit entre crestiens et Sarrasins une bataille entre celle charnier et Jhérusalem, où il avoit mout de Crestiens ocis, et que li Sarrasins de la bataille les devoient tous faire lendemain ordoir pour la puor. Tant que il avint que uns lyons vint par nuit, les porta touz en cele fosse ; si con

[1] Elle est appelée par saint Jérôme *piscine du Foulon* (Hieron., *in loc. heb., litt.* T); et par Josèphe, *Bethara,* ce qui signifie *piscine de la montagne*, ou *piscine supérieure.* (*Guerre*, liv. 6, ch. 4.)

en disoit; pour ce l'apeloit on le charnier du Lyon. Et dessus ce charnier avoit 1 moustier où en chantoit chascun jour près d'ileques[1]. » On croit que cette église étoit celle de saint Babilas, d'où est venu sans doute le mot *Mamillah*. L'espace qui sépare cette piscine de la ville s'appelait *Champ du Foulon :* c'est la partie supérieure de la vallée de Gihon, et c'est là que les foulons avaient coutume de laver et d'étendre le drap. Un aqueduc conduisait les eaux de cette piscine dans la piscine Inférieure, dont nous parlerons ci-après, et dans la piscine *Amygdalon*. Elle n'a aucune source ; elle ne recueille que les eaux de l'hiver : c'est celle qui fut agrandie par Ezéchias à l'approche des Assyriens.

C'est près de là et jusqu'au couvent de Saint-Sauveur que les Assyriens placèrent leur camp lorsqu'ils vinrent assiéger Jérusalem : « Etant arrivés, ils s'arrêtèrent près de l'aqueduc de la pis- » cine Supérieure, qui est sur la voie du Champ du Foulon. » (IV Rois, XVIII, 17.) Rabsacès, un de leurs chefs, s'approcha de la muraille et parla aux envoyés d'Ezéchias et au peuple qui était sur les murs, en disant des blasphèmes contre Dieu. Mais Ezéchias invoqua le Seigneur, et Isaïe vint lui annoncer que sa prière avait été entendue. Pendant la nuit, l'ange du Seigneur tua cent quatre-vingt mille hommes dans le camp des Assyriens[2]. (IV Rois, XIX, 35.)

Ce fut au même lieu qu'Isaïe prédit que le Messie naîtrait d'une vierge. « Jéhovah dit à Isaïe : Sors à la rencontre d'Achaz, toi et » Sear-Jasub ton fils, à l'*extrémité de la piscine Supérieure, sur le* » *chemin du Champ du Foulon*..... Et le prophète dit :.... Le Seigneur » vous donnera lui-même un signe. Voilà que la vierge concevra et » enfantera un fils, et elle l'appellera Emmanuel. » (Isaïe, VII, 3, 14.) C'est là aussi que Salomon avait été sacré roi par ordre de David, et aux acclamations du peuple[3]. (III. Rois, I, 34.)

Près de cette piscine est le tombeau d'Hérode Agrippa[4] : c'est le

[1] *Fonds de Sorbonne*, N° 387.

[2] Selon M. Munk, cet ange du Seigneur, *c'est la peste !* (pag. 336.)
Quelle peste miraculeuse que celle qui tue si à propos et en une seule nuit cent quatre-vingt cinq mille hommes ! Josèphe se sert de la même expression, mais il fait voir en même temps ce qu'elle a de providentiel : « Sennachérib, dit-il, trouva en une seule nuit son armée diminuée de cent quatre-vingt cinq mille hommes, par une peste envoyée de Dieu. » *Antiquités*, liv. 10, ch. 2.

[3] Cet amphithéâtre naturel, si bien adapté pour des fêtes populaires, sert encore aujourd'hui aux fêtes des habitants de Jérusalem, notamment pour célébrer le commencement du Ramazan et du Baïram, et le retour des pèlerins de la Mecque. Schultz, *Jérusalem*, p. 79.

[4] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. 6, c. 4.

même Hérode qui avait fait mourir saint Jacques et emprisonner saint Pierre. (Act., XII.) Agrippa était mort dévoré par les vers à Césarée, au moment où ses adulateurs venaient de le proclamer dieu.

A l'angle nord-ouest de la ville, on voit encore les vastes débris d'une tour qu'on appelle Château de Goliath (Kasr Dschalûd). Elle a probablement été construite dans cette partie faible de la ville à l'époque d'Adrien.

En s'avançant toujours vers le nord-est, on trouve les restes incontestables de la troisième muraille d'Agrippa, et les fondements de la tour Péphina et de la tour des Femmes. La hauteur voisine, au couchant, est, comme nous l'avons dit, l'emplacement du premier camp de Titus. Dans une reconnaissance que fit Titus près de la tour Péphina, il fut entouré par les Juifs et faillit perdre la vie.

Ce fut toujours par ce côté que Jérusalem fut assiégée. Sennachérib et Nabuchodonosor, les Romains, les croisés et les Sarrasins, tous vinrent camper sur ce plateau élevé qui domine la ville, et qui n'en est pas séparé par un ravin profond, comme les autres. Cet espace, occupé anciennement par des jardins, a été aplani par les ordres de Titus.

On voit plusieurs tombeaux dans les environs; on les nomme *Kubûr el-Mudschâhedin*. C'est près de là que l'on croit reconnaître les ruines de celui d'Hélène et d'Isate son fils : ce tombeau était d'une grande magnificence [1]; il existait encore du temps de saint Jérôme [2].

Les chambres sépulcrales extrêmement remarquables qui sont à environ une demi-lieue de la ville, et qu'on appelle tombeau des Juges, n'ont probablement jamais renfermé leurs cendres, puisque nous trouvons dans l'Ecriture que, sur les quinze juges d'Israël, huit ont été ensevelis dans leurs tribus [3]. Nous ne connaissons pas les tombeaux des autres, mais il est vraisemblable qu'on a suivi à leur égard la coutume établie. Toutefois, il est évident que le monument qui nous occupe est d'une haute antiquité. Il est bien conservé, et

[1] Schultz, *Jérusalem*, p. 37; Eus., 2 *Hist. eccl.*, 12; S. Jérôme, *Lettre 22 à Eust.*; Joséph., *Antiq.*, liv. 20, c. 2; *Guerre*, liv. 6, c. 2, 5, 6.

[2] M. de Chateaubriand, en parlant de ces différents tombeaux, dit qu'on a jeté beaucoup d'obscurité sur cette question, ce qui est vrai; mais alors on ne connaissait pas l'emplacement du tombeau d'Hélène et de celui d'Hérode, que l'on confondait avec les *Grottes royales*, dont parle Josèphe. Voir à ce sujet un curieux passage de Pausanias, *Itinér.*, tom. II.

[3] Voyez le livre des Juges, les Paralipomènes, et le Ier livre des Rois. — Quaresm., tom. II, p. 728.



les niches sont très-nombreuses. Quelques auteurs pensent, j'ignore sur quelles preuves, que ces tombeaux étaient destinés aux membres du sanhédrin.

Un monument pareil, mais plus grand, plus somptueux, et d'une architecture plus moderne, se trouve à l'extrémité septentrionale de Bethséda, près de la vallée de Josaphat : c'est le tombeau des Rois [1], appelé *Grottes royales* par Josèphe, et *Kubûr el-Mulûk* par les Arabes. On entre d'abord dans une petite cour au fond de laquelle il y a une antique citerne, puis dans une enceinte plus vaste, également découverte et taillée dans le roc. A l'entrée des sépulcres, il y a une grande porte taillée dans les rochers; les ornements des frises et des corniches qui la surmontent sont d'une grande délicatesse de travail. On pénètre avec peine aujourd'hui dans les chambres sépulcrales, dont les portes sont encombrées de débris. Dans l'intérieur, on trouve des sarcophages en pierre, des colonnes brisées, des portes également en pierre. Les anciens voyageurs y ont encore vu des ossements. Arculfe, Richardson, Robinson, M. de Chateaubriand et plusieurs autres en ont donné des descriptions exactes; mais jusqu'ici personne n'a pu dire avec quelque certitude quels sont les rois qui ont été ensevelis dans ces tombeaux. L'Ecriture nous fait connaître les lieux de sépulture de tous les rois de Juda jusqu'à la captivité de Babylone; nous connaissons aussi par Josèphe et les livres des Maccabées les tombeaux de plusieurs autres rois, de sorte qu'il est à peu près certain que ces chambres funèbres n'ont pu servir qu'à des princes de la famille d'Hérode. Hérode l'Ascalonite est enterré à Hérodium [2]; ses fils Alexandre et Aristobule, et plusieurs de leurs ancêtres à Alexandrion, près de Silo [3]; Agrippa dans la vallée de Gihon; Antipas est mort dans les Gaules : le champ des suppositions ne reste donc ouvert que pour les autres. M. Schultz cite Aristobule empoisonné par les partisans de Pompée, dont le corps, plongé dans du miel, a été envoyé à Jérusalem par Antoine [4]. L'architecture du monument, qui est d'ordre dorique, ne permet pas de lui attribuer une origine plus ancienne [5]. Une citerne se trouve dans les environs.

[1] C'est celui que plusieurs écrivains confondent avec le tombeau de David et de quelques autres, qui se trouvent sur le mont Sion.

[2] Voir ci-après, chap. XXXI, *Montagne des Francs*.

[3] Voir ci-après, chap. XXXIV.

[4] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. 1, c. 9.

[5] Au reste, quelques princes de la famille d'Hérode, qui étaient presque tous grands constructeurs de monuments, ont bien pu faire creuser ces sépulcres pour eux et les

Le chemin de Damas, qui passe tout près du tombeau des Rois, conduit vis-à-vis sur une hauteur appelée *Sapha*, en grec *Scopos* (speculator)[1] : elle est célèbre par la rencontre d'Alexandre et du grand-prêtre Jaddus. Alexandre irrité marchait contre Jérusalem ; Jaddus vint au devant de lui. Le nom de Dieu, écrit en lettres d'or, brillait sur sa tiare. Le roi de Macédoine, frappé d'une vision qu'il avait eue, se prosterne, l'embrasse et se rend au temple offrir des sacrifices à Dieu[2].

Cestius et Titus s'arrêtèrent tous les deux sur cette colline, qui est à sept stades de la ville, quand ils vinrent l'assiéger.

A quelques pas du tombeau des Rois et sur le bord de la vallée, on trouve encore plusieurs autres sépulcres. Celui que les Juifs désignent comme étant le tombeau de *Simon-le-Juste* est fort remarquable; les rochers qui le surmontent sont en partie affaissés. On voit près de là les ruines d'une tour, probablement la *tour de l'Angle*, dont parle Josèphe, et le monument du Foulon[3].

En traversant toute la ville neuve, où il n'y a plus qu'un cimetière et quelques oliviers, on arrive, presque en face de la porte de Damas, près d'un monticule qui renferme la *grotte de Jérémie* et le *tombeau du roi Alexandre*.

La grotte de Jérémie a 70 pieds de longueur et environ 40 de hauteur; on croit que c'est là que le prophète d'Anathot a composé ses Lamentations.

C'est à Jérusalem qu'il faut lire ces chants de la douleur : il semble qu'on entend cette voix tour à tour plaintive, suppliante et terrible, gémir au milieu de ces ruines et raconter tous les malheurs de Sion.

« Le Seigneur a assouvi sa fureur; il a répandu l'ardeur de sa
» colère; il a allumé dans Sion un feu qui en a dévoré les fonde-
» ments..... L'enfant et le vieillard sont étendus par terre, sur les
» places; mes vierges et mes jeunes hommes sont tombés sous le
» glaive... Les mains des femmes si tendres à la pitié ont fait bouillir
» leurs enfants : ils sont devenus leur nourriture dans la ruine de la
» fille de mon peuple.... A quoi te comparer, fille de Jérusalem? à
» quoi t'égaler, et comment te consoler, vierge, fille de Sion? ta

membres de leur famille, sans prévoir qu'ils seraient ensevelis ailleurs : quel est celui qui sait où il laissera sa dépouille? De plus, Josèphe n'appelle pas ces sépulcres *tombeaux des Rois*, mais seulement *Grottes royales;* il se peut donc qu'elles n'aient servi qu'aux enfants et aux femmes des derniers rois de la Judée.

[1] Parce que la vue y est fort étendue.

[2] Josèphe, *Antiquités*, liv. 11, c. 8.

[3] Josèphe, *Guerre*, liv. 6, c. 6.



» brisure est grande comme la mer ; qui te guérira ?..... Est-ce là » cette ville d'une beauté éclatante, la joie de toute la terre ? O vous » tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une dou- » leur comme ma douleur, parce que Jéhovah m'a affligée au jour de » sa fureur. » (Jérémie, Lament.)

Jérémie avait prédit les malheurs de Jérusalem ; comme ses paroles ne plaisaient pas aux Juifs, ils se saisirent de lui, ils le mirent quatre fois en prison, et ils voulurent le faire mourir. Un jour ils le descendirent avec des cordes dans une citerne, où il était dans la boue jusqu'au cou[1]. On montre cette citerne à une petite distance de la grotte de Jérémie[2].

Le *tombeau du roi Alexandre* est au même lieu : c'est cet Alexandre Jannée, surnommé *le tueur* (trucidator), qui était devenu si odieux aux Juifs que, lorsqu'il leur demanda un jour ce qu'il devait faire pour les contenter, ils lui répondirent : Mourir. Quelque temps après ils lui firent de magnifiques funérailles[3].

Quoi qu'il en soit des traditions qui se rattachent à ce lieu[4], il est remarquable par ses carrières, ses citernes, ses tombeaux anciens, dont on voit les traces dans le roc. Il est fermé aujourd'hui, parce qu'on y a enterré quelques santons ; c'est un derviche qui en a la clef, mais il l'ouvre moyennant une petite reconnaissance.

Ce fut près de la porte de Damas que Godefroy de Bouillon, s'élançant le premier du haut d'une tour mouvante sur les remparts, renversa les musulmans, et pénétra dans la ville. Le camp des croisés s'étendait au-delà de la grotte de Jérémie sur l'emplacement de Bezetha ; Tancrède était plus au couchant, et le comte Raymond avait planté son drapeau sur le mont Sion.

Continuons au-delà de la porte de Damas notre course vers l'est. Après avoir passé devant l'ancienne porte d'Hérode, aujourd'hui murée, nous trouvons, à l'angle nord-est, l'étang appelé *Birket el-Hidscheh*, qui est en communication avec le réservoir extérieur de la porte Saint-Etienne, qu'on nomme *Birket Hammâm Sitti Mariam*[5].

[1] Jérémie, XXXVIII, 9; Josèphe, *Antiquités*, liv. 10, ch. 10.

[2] Quaresm., tom. II, p. 732. On a peu de documents pour constater l'identité de la *grotte* et de la *citerne* de Jérémie.

[3] Josèphe, *Antiq.*, liv. 13, c. 21 ; Schultz, *Jérusalem*, p. 36. Adrichomius place son tombeau dans l'intérieur de la ville ; il semble avoir pour lui un passage de Josèphe. Voir *Guerre*, liv. 6, c. 8.

[4] Consulter Hammer, *Fundgruben des Orients*, tom. II et III. « Grotte de Cotton. »

[5] Selon M. de Lamartine « c'est dans l'une de ces deux piscines que le Christ guérit

Nous voilà dans la *vallée de Josaphat.*

Aucun lieu sur la terre n'évoque de plus solennelles pensées : c'est la vallée des larmes, du recueillement et de la mort. Rien d'animé ne distrait celui qui vient méditer dans cette triste solitude : une ville ensevelie sous ses malheurs, un torrent sans eau, partout des monuments funèbres, des roches nues, quelques arbres sans verdure, des montagnes arides, des tombes brisées, le souvenir des martyrs et des prophètes, l'agonie du Fils de Dieu et sa venue à la fin des siècles pour juger tous les hommes ; voilà ce qui saisit l'âme, et qui la remplit d'émotion et d'effroi.

La vallée de Josaphat, allant du nord au sud, est enfermée entre la montagne des Oliviers et la ville ; elle se rétrécit au-dessous de Gethsémani, et finit par n'avoir plus que la largeur du Cédron. Elle a été considérablement comblée par les débris qui y sont accumulés.

Le Cédron est presque toujours desséché ; aucune source ne coule dans son lit pierreux ; en hiver, il recueille les eaux des pluies et il les roule vers la mer Morte à travers les plus affreuses vallées que l'imagination puisse concevoir. Son nom, comme on l'a prétendu, ne vient pas des cèdres ; il n'est pas probable qu'il y en ait jamais eu dans cette vallée, mais d'un mot hébreu qui signifie *obscurité*[1]. Ce qui est dit dans l'Ecriture (II. Paral., I. 15) que Salomon a rendu les cèdres aussi communs que les sycomores, doit s'entendre de ceux qu'il a fait couper dans le Liban. Quelques interprètes croient que le Cédron portait aussi le nom de *Pila* (profondeur), et appliquent à cette vallée ces paroles de Sophonie : « Jetez des cris de douleur, habitants de Pila. » (Soph., I, 11[2].)

David, obligé de fuir devant la rébellion d'un fils dénaturé, traversa le Cédron en pleurant, les pieds nus et la tête voilée, pour aller se cacher au désert avec un petit nombre de serviteurs fidèles. (II Rois, XV.) Et depuis trois mille ans, tous les hommes qui passent dans cette vallée prennent une pierre dans le torrent et la jettent contre le tombeau d'Absalon en maudissant sa mémoire.

le paralytique, » tom. II, p. 402. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que jamais personne n'avait trouvé là la *piscine Probatique.*

[1] Il est appelé Cédron parce qu'il a son cours dans des lieux profonds et obscurs, du mot hébreu *câdar*, qui signifie *tenebrosus fuit*. Les personnes qui ont vu le torrent de Cédron, près de Saint-Sabas entre autres, savent que jamais dénomination n'a été plus justement appliquée. D'après saint Jérôme, Cédron signifie *triste*, ou *douleur*.

[2] Hieron., *in Sophon.*— Quaresm., tom. II, pag. 156.— D. Calmet, *Dictionn. de la Bible.*

, au commencement de son règne, fit brûler au bord du
i les statues d'Astarté (Vénus) et de Priape, dont le culte était
é par sa grand'mère Maacha. Ezéchias détruisit également
iples des faux dieux, brûla leurs idoles, et en jeta les cendres
e torrent. Josias fit emporter de la maison du Seigneur, hors
isalem, en la vallée du Cédron, l'idole du bois sacré, la brûla,
jeta la poussière sur les sépulcres du peuple. (IV Rois,
6.)

re-Sauveur a traversé un grand nombre de fois le Cédron pour
u Jourdain, à Jéricho, et à Béthanie, et pour aller prier sur
itagne des Oliviers; il l'a traversé entre autres le jour où il a
n entrée triomphante à Jérusalem, et pour la dernière fois,
e nous l'avons vu, quand il a été arrêté à Gethsémani.

nd on sort de la ville pour venir dans la vallée, on passe par
te de Saint-Etienne. C'est en ce lieu que les Juifs traînèrent
t martyr qui leur reprochait la dureté de leurs cœurs, et le
ent. (Act., VII.) On montre le rocher sur lequel Etienne
en priant pour ses persécuteurs, et le lieu où ceux-ci mirent
êtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul[1].

là, en descendant au fond de la vallée, on passe un pont en
d'une seule arche, jeté sur le torrent, et on se trouve au pied
montagne des Oliviers. A quelques pas, vers la gauche, est
e de l'église souterraine qui renferme le *tombeau de la Sainte*
; on y descend par un fort bel escalier. L'église est bâtie en
de croix. Vers le fond, à droite, est le monument qui ren-
le sépulcre : c'est là que la Sainte Vierge avait été ensevelie;
Dieu n'a pas voulu que cette demeure de la mort gardât le

iste de graves difficultés au sujet de la porte de Saint-Etienne, que la plupart
urs du moyen âge placent, non à l'orient, comme on le fait aujourd'hui, mais
de la ville : « Cele devers aquilon avoit non la porte Seinte Estiene. Par cele
ntroient tout li pelerin et tout cil qui par devers Acre venoit en Jhérusalem, et
e la terre du flun jusqu'à la mer d'Escalone. Dehors cele porte, ainsi com on y
à mein destre avoit I. moustier de monseigneur saint Estienes qui fu lapidés. Ce
r de S. Estienes abatirent li Crestien de Jhérusalem devant ce qu'il fussent assé-
ce que li moustiers estoit près des murs. » (*Assises de Jérus.*) Un autre voyageur,
it le pèlerinage de Terre-Sainte en 1507, écrivait : « Per portam Cedar (quæ
Stephani) fit egressus de civitate versus montem Oliveti per descensum ad duo
1 vallem, ubi primo est lapis albissimus latus et aliqualiter eminens a terra, ubi
anus est lapidatus. » (F. Anselmus, tom. ult. Antiq. lectionum H. Canisii.) Je
e s'il y a des difficultés quant au nom de la porte, il ne peut y en avoir quant
où saint Etienne a été martyrisé : ce que prouve surtout Adrichomius, qui place
de Saint-Etienne au nord de la ville, et le lieu du martyre en face de Geth-
Voyez Villalpandus, tom. III, *App.*, lib. 3, cap. 7. — Quaresmius, tom. II,

corps qui avait été la demeure de la vie : exempt de toute souillure, le corps de Marie devait échapper à la contagion du tombeau.

Le sépulcre est taillé dans le roc, comme tous ceux qu'on trouve autour de Jérusalem. On demande pourquoi il n'est pas fait mention de ce tombeau à l'époque où sainte Hélène vint en Palestine pour honorer tous les monuments chrétiens [1]. Avant tout, il falloit retrouver le sépulcre de Notre-Sauveur. Pour celui de la Sainte Vierge, on n'avait pas toutes les indications dont nous avons parlé plus haut ; et puis, il était enfoui à vingt-cinq ou trente pieds sous les décombres qui avaient été jetés dans la vallée de Josaphat. Ce tombeau était autrefois à fleur de terre, tandis qu'on y descend aujourd'hui par un escalier qui a cinquante marches. Au reste, cette église a été bâtie peu de temps après, puisque nous voyons que l'impératrice Pulchérie en parle à Juvénal, qui est devenu évêque de Jérusalem l'année 429 [2]. L'architecture de cette église fait voir également qu'elle appartient à une époque très-reculée. Autrefois il y avait aussi une église supérieure qui n'existe plus [3]. Voici ce que nous lisons dans les *Assises de Jérusalem :* « De la porte de Josaphat si avaloit en val de Josaphat. Si avoit une abeïe de noirs moigne. En cele abeïe avoit un moustier de madame Sainte Marie ; en cel moustier estoit li sepulcres où ele fut enfouie. Li Sarrasins, quand il orent prise la cité, abatirent cele abeïe, et portèrent les pierres à la cité fermer, mais le moustier n'abatirent il mie. » Guillaume de Tyr nous apprend que Gildon, abbé élu de Sainte-Marie de la vallée de Josaphat, assistait au concile de Naplouse tenu en 1120 [4].

Cette église était autrefois la propriété exclusive des catholiques [5], comme le prouvent tous les anciens documents ; aujourd'hui les Abyssins, les Syriens, les Arméniens, et même les musulmans y ont conservé une place pour y faire leur prière : les catholiques seuls ont été entièrement dépossédés par les Grecs. C'est à peine si, dans un lieu si saint, on peut contenir l'indignation qu'on éprouve quand on se rappelle ces odieuses usurpations.

[1] Nicéphore Cal. dit, à la vérité, que cette église a été bâtie par sainte Hélène, ce qui n'est pas admissible.

[2] Voici les paroles de la sainte impératrice :

« Jerosolymis principem et eximiam Dei genitricis ac perpetuæ virginis Mariæ ecclesiam esse audimus in eo loco qui Gethsemani vocatur, ubi corpus ipsius, quod vitam tulit, in loculo conditum est. » Joan. Damasc., *Orat.* 2 *de B. M. V. assumptione ex Euthymiaca historia*, lib. 3, c. 40.

[3] Adamnanus, *De locis sanctis*, lib. 1, c. 9.

[4] Guillaume de Tyr, *De la guerre sainte*, liv. 12, c. 13.

[5] Voyez Quaresm., tom. II, p. 241.

En remontant l'escalier, on trouve à droite le tombeau de saint Joseph, et, vis-à-vis, ceux de saint Joachim et de sainte Anne. On a dit que cela ressemble trop à un tombeau de famille; c'est qu'effectivement les anciens sépulcres dont la Palestine est couverte étaient presque tous des tombeaux de famille.

On se rappelle que la maison où habitèrent les parents de la Sainte Vierge, et où ils moururent, était près de la porte de Saint-Etienne, c'est-à-dire, vis-à-vis de ces tombeaux.

Ces trois tombeaux, qui appartenaient aux catholiques, ont été également usurpés par les Grecs.

La reine Mélisende, femme de Baudoin III, et régente, a été ensevelie dans cette même église.

Le chemin qui conduit sur la montagne des Oliviers passe entre cette église et Gethsémani. Sur le penchant de la colline, on trouve le lieu où Notre-Sauveur enseigna l'oraison Dominicale à ses disciples. (Luc, XI, 2.) Les fidèles y avaient bâti une église[1] dont on ne retrouve plus même les ruines.

Près du sommet est le lieu où une célèbre pécheresse, Pélagie, comédienne d'Antioche, vint faire pénitence sous le nom de Pélage, et mérita d'être placée au nombre des saints; elle vivait au cinquième siècle. On voit encore les restes de l'église qu'on lui avait dédiée; il y avait une abbaye. Ici encore on se trouve au milieu de ruines nombreuses. Une des plus intéressantes pour le pieux pèlerin, est celle de l'église de l'Ascension. Cette église avait été bâtie par sainte Hélène[2], au lieu même où Jésus, après avoir accompli sa mission divine, monta au ciel en présence de sa mère et de cent vingt disciples. Il ne reste de cette église que le pavé, quelques pans de murs, et les traces du double rang de colonnes qui l'ornait à l'intérieur. Saint Arnulfe, qui l'a visitée au septième siècle, nous en a laissé une description fort détaillée[3]. Saint Jérôme et plusieurs autres Pères nous apprennent qu'on n'a pu fermer la coupole au lieu où le corps de Notre-Sauveur s'est élevé à travers les airs[4].

Tous les voyageurs ont parlé de la trace des pieds du Sauveur, qui

[1] Bonifacius, *De perenni cultu T. S.*, lib. 2.— « Seur le tour de cele voie avoit I. moustier qui avoit à non Sainte Patenotre. » *Manuscrit du treizième siècle.*— Comparer ci-après chapitre XXXVIII, *Montagne des Béatitudes.*

[2] Eusèbe, *Vie de Constantin*, liv. 3, c. 42.

[3] Adamnanus, *De locis sanctis*, lib. 1, c. 17.

[4] Denique cum ecclesia, in cujus medio sunt (vestigia Domini) rotundo schemate et pulcherrimo opere conderetur, summum tantum cacumen, ut perhibent, propter Domini corporis meatum, nullo modo contegi et concamerari potuit. *De locis hebraicis.*

se trouve encore imprimée dans le rocher. Il n'y a plus que celle du pied gauche, soit que l'autre ait été effacée, soit qu'elle ait été enlevée par les Musulmans et placée dans la mosquée d'Omar [1], ce qui me paraît moins probable. Les fidèles qui viennent ici adorer Jésus-Christ *in loco ubi steterunt pedes ejus* (Ps. CXXXI, 7.), ne manquent pas de baiser les derniers vestiges qu'il a laissés sur la terre, jusqu'à ce qu'il revienne au même lieu pour y juger tous les hommes.

Je les ai vus et vénérés après tant d'autres, et mon faible sentiment ne pourrait être d'aucun poids après celui des saints et des docteurs qui les ont regardés comme ceux des pas de Jésus-Christ. Je m'en rapporte à leur témoignage bien plus qu'à celui de mes yeux, qui n'ont plus trouvé, après tant de siècles, qu'une empreinte reconnaissable encore, mais déformée par la piété des fidèles [2]. Personne ne nous impose cette croyance, mais il est difficile de rejeter les plus anciennes et les plus respectables autorités. Saint Jérôme nous apprend que déjà de son temps on montroit ces derniers vestiges du Sauveur [3], et cette tradition s'est conservée jusqu'aujourd'hui. A en juger par l'empreinte de ses pas, Jésus-Christ en montant au ciel était tourné vers le nord.

Cette pierre est enfermée dans un petit édifice dont les Turcs ont la clef; ils l'ouvrent d'assez bonne grâce, et viennent eux-mêmes vénérer ces pas de Jésus. Les chrétiens des différents rites y célèbrent leur office le jour de l'Ascension.

Tout à côté est un misérable village appelé *Zeitûn;* il est sur le plateau qui couronne la montagne des Oliviers, *Djebel Tur*.

Si on avance à environ deux cents pas au-delà, jusqu'au bord du versant oriental de la montagne, on jouit d'un point de vue des plus intéressants du monde.

Vers l'orient, le regard, après avoir traversé des montagnes nues et désertes, plonge dans la vallée du Jourdain et dans le bassin profond de la mer Morte. Cette mer apparaît, entre les ondulations des montagnes et sous le reflet d'un soleil ardent, comme un lac d'un métal en fusion. Derrière, on voit les montagnes d'Arabie, murs immenses qui séparent les déserts de Moab du désert actuel de la Terre-Promise. Le mont Nébo se détache des hauteurs qui l'environnent,

[1] Radziwil, *Epist.* 2, pag. 74.—Voyez aussi Quaresmius, tom. II, pag. 318.

[2] La pierre a été en partie usée par le frottement des chapelets, des anneaux et des médailles des pèlerins.

[3] « Mons Oliveti ad orientem Jerosolymæ, torrente Cedron interfluente, ubi ultima vestigia Domini humo impressa hodieque monstrantur. » (*De locis hebr.*)

hauteurs aplaties, sans sommets, sans végétation, coupées par des déchirures nombreuses au fond desquelles coulent de sombres torrents. La pureté de la lumière donne aux flancs de ces montagnes cette teinte indéfinissable que nous avons tant de fois admirée dans les paysages du Liban et au-dessus de la plaine de Balbek. Le Jourdain trace seul, par les arbres qui rafraîchissent ses rives, une ligne de verdure au milieu de cette contrée aride, où se sont passées les premières scènes de l'histoire du monde. Au nord, les montagnes d'Ephraïm, couronnées par les ruines et les mosquées de Saint-Samuel, vont rejoindre les monts Hébal et Garizim au centre de la Samarie. Au couchant, on a à ses pieds la vallée de Josaphat, dont on distingue chaque monument; le plateau de la ville, dont on pourrait compter les maisons. Avec quelle avidité l'œil se promène du mont Sion au Golgotha, de l'esplanade du temple à la forteresse de David! L'ancien et le nouvean Testament, l'histoire de cent peuples mêlée aux cendres de cette ville, se déroulaient devant moi : fasse le ciel que je n'oublie jamais cette page sublime, ni ses divins enseignements!

Une pensée bien pénible s'est présentée à mon esprit. Si un étranger demandait, au sommet de la montagne des Oliviers, à quel culte appartiennent les coupoles, les édifices religieux qui seuls encore apparaissent avec quelque splendeur au milieu des décombres de Jérusalem, on pourrait lui montrer les mosquées de toutes les sectes musulmanes, les églises de toutes les sectes chrétiennes, jusqu'au nouveau temple protestant qui s'élève sur le plus haut point de Sion : mais on ne voit aucune église qui appartienne aux catholiques : les dômes du Saint-Sépulcre sont bien plus aux autres qu'à nous, et la modeste chapelle de Saint-Sauveur se cache inaperçue au milieu des terrasses du couvent.

Pour toute végétation, on ne voit que quelques buissons de nopals, quelques palmiers chétifs et de pâles oliviers. Aucun oiseau ne chante parmi ces ruines; les seules corneilles qui voltigeaient, il y a deux mille ans, autour du temple d'Hérode[1], sont demeurées sur les hauteurs de Moriah, et font entendre leurs cris lugubres au-dessus des cyprès et des coupoles de la mosquée d'Omar. Au sud, l'aspect, s'il se peut, est plus triste encore, car rien n'est plus désolé que les montagnes qui entourent Bethléhem : c'est le désert dans son affreuse nudité. Le regard peut suivre le lit tortueux du Cédron vers les défilés sauvages de Saint-Sabas, le couvent de Saint-Elie,

[1] Josèphe, *Guerre*, l. 6, c. 6.



la montagne des Francs, le désert de Thécua, la plaine de Rhaphaïm; des ruines, puis d'autres ruines encore, c'est là tout ce qu'on voit de l'héritage de Juda. « La ville de votre Saint est devenue déserte, Sion est une solitude, Jérusalem est désolée. La maison de notre sainteté et de notre gloire, où nos pères vous ont chanté, n'est plus qu'un amas de cendres; nos palais les plus beaux, un monceau de ruines. » (Isaïe, LXIV, 10, 11.) Je ne sache pas qu'on ait jamais représenté le panorama de la montagne des Oliviers, et pourtant il n'y en a pas qui excite à un plus haut point l'intérêt, et qui soit aussi plein d'instruction. Un auteur dit avec beaucoup de justesse que si le pinceau rendait fidèlement les effets de lumière qui colorent cet admirable tableau, on croirait, dans nos contrées du nord, que ce n'est qu'un jeu de la fantaisie de l'artiste. La première fois que je suis venu sur cette montagne, j'y ai resté plusieurs heures; quoique ce fût au mois d'octobre, j'y étais allé de grand matin pour éviter la chaleur; mais la lumière était si vive que j'en ai eu mal aux yeux pendant quatre jours.

Le 7 mai 351, un prodige éclatant manifesta la gloire de Dieu aux yeux des habitants de Jérusalem. Une croix lumineuse, égale en splendeur à l'astre du jour, fut aperçue au-dessus de la vallée de Josaphat; elle s'étendait du Golgotha au sommet de la montagne des Oliviers; elle dura plusieurs heures, et tout le peuple, après l'avoir contemplée, courut dans l'église pour chanter les louanges de Celui qui rendait témoignage à la foi des chrétiens [1].

La montagne des Oliviers a trois sommets, dont le plus élevé est celui du milieu [2]. Celui du nord s'appelle *Viri Galilæi :* on suppose que les habitants de la Galilée s'établissaient en ce lieu quand ils venaient à Jérusalem [3]; on y trouve quelques restes de constructions. Le sommet qui est au midi s'appelle mont de *l'Offense* ou du *Scandale,* parce que ce fut là, en face du temple du vrai Dieu, que Salomon, à la fin de sa vie, fit bâtir des temples aux idoles de ses femmes [4]; ce lieu est encore couvert de ruines. Les dieux qu'adora le plus sage des hommes sont Astarté, déesse des Sidoniens; Moloch, idole des Ammonites; Chamos, le dieu des Moabites, et plusieurs

[1] Soc., l. 2, c. 28.— Sozom., l. 4, c. 5.

[2] Son altitude est de 2,556 pieds; celle de l'église de l'Ascension de 2,530; celle du couvent de Saint-Sauveur de 2,475; celle du Cénacle de 2,381; celle du mont Moriah de 2,280; celle du Cédron de 2,140. (Schubert, tom. II, p. 521.) Les mesurements de MM. Schultz et Russegger diffèrent peu de ceux de M. de Schubert.

[3] Quaresmius, tom. II, p. 320.

[4] III. Rois, XI, 4; IV. Rois, XXIII, 13.

autres[1]; c'est-à-dire, tout ce qu'il y a de plus honteux, de plus cruel et de plus insensé : tant est fragile la sagesse humaine !

A l'arrivée des croisés devant Jérusalem, Tancrède vint seul sur le mont des Oliviers contempler la ville sainte. Cinq musulmans l'ayant aperçu s'avancèrent contre lui. Le héros chrétien ne refusa point un combat si inégal; il tua trois de ses ennemis, et les deux autres prirent la fuite.

Après un grand nombre d'assauts meurtiers et infructueux, les croisés, comme autrefois les Israélites autour de Jéricho, firent le tour des murailles de la sainte cité, les pieds nus, et chantant des psaumes et des cantiques. Ils vinrent sur la hauteur de l'Ascension, où ils admirèrent la ville promise à leurs armes. Ensuite, excités par les paroles d'Arnould de Rohes et de Pierre l'Hermite, ils s'humilièrent devant Dieu, oublièrent leurs discordes et jurèrent d'être fidèles aux préceptes de l'Evangile.

Sous Baudoin III, les habitants de Jérusalem défirent sur la montagne des Oliviers plusieurs princes turcs qui étaient venus menacer la ville, et qui furent presque tous tués dans leur fuite à travers les montagnes; le reste tomba dans les mains d'une troupe de guerriers de Naplouse, qui, selon Guillaume de Tyr, réalisa ce proverbe de l'Ecriture : *La chenille a dévoré ce que la sauterelle avait laissé.*

A une petite distance de la grotte de sainte Pélagie, où le chemin de Béthanie à Jérusalem commence à descendre vers la ville, on montre le lieu où Jésus pleura sur Jérusalem le jour où il y fit son entrée triomphante. « Et comme il approchait déjà de la descente » de la montagne des Oliviers, toute la foule des disciples, dans sa » joie, se mit à louer Dieu à haute voix pour tous les prodiges qu'ils » avaient vus, disant : Béni soit le roi qui vient au nom du Sei- » gneur. Et quand Jésus fut près de Jérusalem, à la vue de cette » ville, il pleura sur elle, disant : Ah ! si tu savais en ce jour ce qui » peut t'apporter la paix ! Mais maintenant c'est caché à tes yeux. » Car des jours viendront sur toi, et tes ennemis t'environneront » d'une circonvallation, et ils t'enfermeront, et ils te presseront » de toutes parts; et ils te renverseront par terre, toi et tes fils qui » sont en toi, et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce

[1] Astarté ou Astoreth est la déesse de la volupté; elle portait chez différents peuples les noms de Baala, d'Aschéra, d'Isis, de Lune et de Vénus. Moloch est identique avec Saturne, et Chamos avec Baal, Apollon ou le Soleil; plusieurs interprètes prennent Chamos pour Phégor.



» que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. » (Luc, XIX, 37 et suiv.)

Ce fut dans ce même lieu que Titus fit camper sa dixième légion[1], quand il vint, quarante ans après, enfermer d'une circonvallation[2] cette ville aveugle, et renverser par terre Jérusalem et ses enfants.

Tout près est une caverne où l'on croit que les apôtres, avant de se séparer, ont composé le *Credo*. Ils n'auraient pu se réunir dans la ville à cause de la persécution d'Agrippa. Ce qui est hors de doute, c'est que le symbole a été composé à Jérusalem.

C'est à la même hauteur, vers le sud, que se trouvent ces tombeaux remarquables, aussi taillés dans le roc, connus sous le nom de *tombeaux des Prophètes* (*Kubûr el-umbia*). Josèphe les appelle *Péristereon*, c'est-à-dire, colombier, à cause de la grande quantité de niches qu'ils renferment. On sait quelle est la destinée de ceux qui sont chargés d'annoncer la vérité aux hommes ; en lisant l'histoire des prophètes, on voit que la plupart ont été lapidés, jetés dans les prisons et les fournaises, sciés en deux, précipités des rochers : ce sont là les honneurs qu'on leur a rendus, sur la terre ; il n'est donc guère probable que ces sépulcres leur aient été destinés.

Ces niches ont longtemps servi de demeures aux anachorètes. C'était probablement là qu'habitaient les solitaires du mont des Oliviers, qui, déjà au quatrième siècle, copiaient les dialogues de Cicéron pour saint Jérôme[3] : ce qui prouve que depuis longtemps les moines sont *ennemis* des lettres.

« Au Val de Josaphat avoit hermites et veveles » est-il dit dans notre relation du treizième siècle. Nous avons la vie d'un grand nombre d'entre eux. Rufin y avait une cellule, et ce fut à la prière de ces ermites qu'il écrivit son livre des *Vies des Pères*[4].

[1] Josèphe, *Guerre*, liv. 6, c. 3.

[2] Titus, pour affamer les Juifs, construisit une muraille tout autour de la ville; cette muraille passait par l'endroit même où se trouvait Jésus quand il fit cette prophétie. Voyez Josèphe, liv. 6, ch. 13. Cette ligne est tracée sur le Plan.

[3] Hieron., *in Eph.*, 6.

[4] Voyez *Vies des Pères des déserts*, tom. V. Monastères de Jérusalem et des environs.

CHAPITRE XXVII.

Promenade autour des murs. (*Suite.*)

Figuier frappé de stérilité. — Bethphagé. — Procession des Rameaux. — *Castellum contra vos.* — Béthanie. — Tombeau de Lazare. — Scènes de l'Evangile. — Eglises et couvents du moyen âge. — Ordre de Saint-Lazare. — Cimetières des Juifs et des Musulmans dans la vallée de Josaphat. — Tombeau de Josaphat. — Pilier d'Absalon. — Crypte de saint Jacques. — Tombeau de Zacharie. — Lieu où Athalie fut mise à mort. — Lieu où l'on croit que Judas se pendit. — Village de Siloan. — Colline d'Ophel. — Fontaine de la Sainte Vierge. — Fontaine et piscine de Siloé. — Lieu du martyre d'Isaïe. — Fontaine de Rogel. — Rocher de Zoheleth. — Vallée d'Hennon. — Topheth. — Idolâtrie et châtiment des Juifs. — Tombeau du grand-prêtre Anne. — Haceldama. — Camp de Pompée. — Ruines de Deïr Kaddis - Modistûs. — Piscine Inférieure. — Rencontre d'Abraham et de Melchisédek. — Aqueduc de Ponce-Pilate. — Eglise grecque de Saint-Georges. — Autres ruines. — Vallée de Gihon. — Tours de Gaza.

Un des sentiers qui conduisent à Béthanie passe à côté du tombeau des Prophètes ; nous sommes à peu près à moitié chemin de ce bourg : faisons d'ici cette courte excursion.

On croit que c'est sur le penchant oriental de la montagne des Oliviers que Jésus a frappé de stérilité un figuier sur le bord du chemin. (Matth., XXI, 18, 19.)

On trouve bientôt, en descendant, une petite vallée où l'on voit encore quelques grenadiers et quelques figuiers : c'est l'emplacement du village de Bethphagé, *maison des figues*[1]. Sous les Juifs, ce village appartenait aux prêtres qui desservaient le temple. Plus tard, on y construisit une église chrétienne.

Quaresmius raconte la procession qu'on y faisait encore de son temps, le jour des Rameaux, au milieu d'un grand concours de chrétiens. Lorsque le Père gardien était arrivé en ce lieu avec les autres religieux, tout le monde baisait la terre, et le Père gardien faisait un discours au peuple. Ensuite le diacre chantait l'Evangile du jour ; lorsqu'il était à ces mots : *Jésus envoya deux de ses disciples leur disant*, deux religieux s'agenouillaient devant le célébrant,

[1] Ou *maison de la bouche*, et *embouchure des vallées*.



qui ajoutait : *Allez à la maison qui est devant vous ; vous y trouverez une ânesse attachée : déliez-la et me l'amenez.* Ils s'y rendaient et ramenaient une ânesse : le célébrant la montait, tandis que les assistants couvraient le chemin de vêtements et de branches d'arbre ; puis la procession se dirigeait vers Jérusalem en chantant : « Les fils des Hébreux portaient des branches d'olivier, etc. » On s'arrêtait à l'endroit où Jésus, apercevant la ville, pleura sur elle, et on chantait l'Evangile qui renferme les prophéties de Jésus contre Jérusalem. (Luc, XIX, 42.) La procession parcourait ainsi tout le chemin qu'avait suivi Notre-Sauveur.

Mais déjà alors il n'existait plus rien ni de Bethphagé, ni de la villa, qu'on appelait *Castellum contra vos.*

En descendant encore environ un demi-mille par une pente raide et pierreuse, on trouve derrière une colline le village de *Béthanie*, (maison de mon affliction ou d'obéissance)[1]. Un profond ravin coupe la vallée, des rangées d'oliviers et de mûriers serpentent le long du torrent et s'élèvent sur quelques coteaux. Le village n'est plus composé que d'une vingtaine de masures, et de quelques tas de décombres au milieu desquels se mêlent quelquefois les tentes d'une tribu de Bédouins ; il n'est habité que par des Arabes : sa distance de Jérusalem est de trois quarts de lieue.

C'est là qu'aimait à se rendre Notre-Sauveur ; il y venait souvent passer la nuit, et il y fit un de ses miracles les plus éclatants.

Jésus, après avoir raconté la parabole du Samaritain, vint en un bourg, et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison ; elle avait une sœur nommée Marie, laquelle s'asseyant aux pieds de Jésus, écoutait sa parole, tandis que Marthe était fort occupée à préparer tout ce qu'il fallait. Ce fut à cette occasion que Jésus prononça cette divine parole que nous oublions trop souvent : *Une seule chose est nécessaire.* (Luc, X, 42.)

Le miracle de la résurrection de Lazare est un des plus éclatants qu'ait faits Notre-Sauveur, et par là même celui qui a le plus violemment excité la colère de ses ennemis. Les Juifs, qui étaient venus

[1] M. de Lamartine appelle ce lieu *Béthulie.* Du reste, il ne dit pas un mot de Notre-Sauveur ou de Lazare ; voici tout ce qui l'a intéressé dans cet endroit : « Arrivés au village de *Béthulie*, dit-il, peuplé encore de quelques familles arabes, nous y reconnaissons les restes d'un monument chrétien. Il y a une bonne source. Un Arabe tire de l'eau, pendant une heure, pour abreuver nos chevaux et remplir nos jarres, suspendues aux selles de nos mulets. Il n'y a plus d'eau jusqu'à Jéricho » (il y a encore la fontaine des Apôtres) ; « dix ou douze heures de marche » (il y en a sept). « Nous repartons de *Béthulie*, etc... » *Voyage en Orient*, I. Part., pag. 489.



pour consoler Marthe et Marie, ne pouvaient douter de la mort de Lazare, qui était depuis quatre jours dans le sépulcre; et ensuite ils doutèrent si peu de sa résurrection qu'ils prirent la résolution de le tuer afin de cacher le miracle de Jésus-Christ.

Le tombeau de Lazare, tel qu'on le montre aujourd'hui, est une cavité taillée dans le roc, revêtue en partie de maçonnerie; on y descend par six degrés; il était recouvert par une pierre placée horizontalement, qui en fermait l'entrée : ce qui s'accorde parfaitement avec les paroles de l'Evangile : « C'était une grotte, et une » pierre était placée *dessus.* » (Jean, XI, 38.) Quoiqu'il diffère de la forme ordinaire des sépulcres anciens, entre autres du Saint-Sépulcre, il ressemble cependant à quelques tombeaux qu'on trouve encore aujourd'hui, et où l'on ne mettait pas les morts dans des niches séparées, mais dans une grotte unique qui pouvait renfermer plusieurs corps. Avant d'arriver à ce tombeau, on descend par un escalier de 24 marches dans un souterrain qui sert de vestibule, et où les PP. Franciscains viennent dire la messe deux fois par an. Il leur a fallu acheter le droit de pratiquer cette entrée à prix d'argent, parce qu'on a bâti une mosquée où se trouvait l'ancienne porte[1].

Raban Maur, qui possédait les *Actes de Lazare*, dit qu'après la descente du Saint-Esprit, «les apôtres résolurent de changer en maison de prière la maison des amis des Jésus-Christ, Lazare, Marie et Marthe.» Sainte Paule a visité le tombeau de Lazare, et il a toujours été en grande vénération. On vit successivement s'élever trois églises dans le bourg de Béthanie : l'une sur le tombeau de Lazare, bâtie par sainte Hélène, comme nous l'apprend saint Jérôme[2]; une autre sur la maison de Marthe et de Marie, et la troisième sur celle de Simon le Lépreux. Avant les croisades, il y avait déjà un grand couvent sur le tombeau de Lazare; il a été détruit par les infidèles[3].

[1] M. Munk dit, en parlant de Béthanie : « On y trouve quelques familles arabes, dont les chefs mettent à profit la crédulité des pèlerins chrétiens en leur faisant montrer, pour une rétribution, la maison de Lazare et son tombeau taillé dans le roc. » (*Palest.*, p. 56.) La maison de Lazare est de l'invention de M. Munk; quant au tombeau, je l'ai trouvé ouvert. J'ai donné quelques paras à une petite fille, qui a tenu mon cheval pendant que j'y suis descendu; c'est là tout ce que m'a coûté ma crédulité, et je ne pense pas qu'il en soit rien revenu au chef de l'endroit.

[2] Post, ingressa sepulcrum Lazari, Mariæ et Marthæ vidit hospitium. (*Hieron. ad Eustoch.*).

[3] Arculfus quemdam Bethaniæ campulum magna olivarum silva circumdatum visitavit, ubi grande inest monasterium et grandis basilica super illam ædificata spelun-

Dans la partie la plus élevée du village, on voit les restes encore reconnaissables d'une ancienne église, et d'une forte tour. La reine Mélisende fonda à Béthanie une abbaye de femmes de l'ordre des Bénédictins, et sa sœur Ivette, qui auparavant était religieuse dans l'abbaye de Sainte-Anne à Jérusalem, en devint abbesse [1]. Le couvent fut fortifié par des fossés et des tours, et la reine l'enrichit en lui donnant Jéricho et ses dépendances, et une quantité d'ornements d'or et d'argent. En outre, ces religieuses avaient un couvent à Jérusalem dans la ville basse, où elles se retiraient en temps de guerre [2].

Simon le Lépreux habitait aussi Béthanie, comme nous l'apprend l'Evangile. « Or, comme Jésus était à Béthanie, dans la maison de » Simon le Lépreux, une femme vint à lui, ayant un vase d'albâtre » plein d'un parfum très-précieux, et elle le répandit sur sa tête » lorsqu'il était à table. » (Matth., XXVI, 6.) Plusieurs des personnes présentes, et surtout Judas, en furent indignées, disant qu'il eût mieux valu donner aux pauvres la valeur de ce parfum. Jésus les reprit; et pour nous montrer l'effet que les réprimandes même les plus douces produisent sur les cœurs mauvais, l'évangéliste nous montre Iscariote allant de là trouver les prêtres et leur disant : *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai* (loc. cit. 15)? Etait-ce pour le donner aux pauvres que Judas sollicitait le prix de sa trahison? L'impiété a toujours tenu le même langage : tout ce qu'on offre à Dieu est de l'argent perdu. *Pourquoi bâtir de belles églises et parer les autels? avec cet argent on pourrait nourrir tant de pauvres!* N'est-ce pas ce que nous entendons chaque jour de tous les Judas qui sont prêts à vendre Jésus-Christ, non pour nourrir les pauvres, mais pour se faire une bourse d'iniquité. Les pauvres, assurément, ne perdent rien à tout ce qui peut développer le sentiment religieux dans les cœurs, et ce n'est pas là où il y a de belles églises que les pauvres sont le plus malheureux.

Béthanie est appelée aujourd'hui El-Azirijeh [3]. Dans les environs, on remarque plusieurs traces d'anciennes constructions. Les pèlerins visitent, sur une hauteur voisine, une pierre sur laquelle on croit que Notre-Sauveur était assis lorsque Marthe, venant à sa rencontre, lui

cam, de qua Dominus quatriduanum mortuum suscitavit Lazarum. (*Acta sanctorum ord. Bened.*, t. IV.)

Inde perrexerunt a Bethania in descensu montis Oliveti, in quo est monasterium, cujus ecclesia sepulcrum monstrat Lazari. (*Bernardi monachi Franci Itinerarium.*)

[1] Guillaume de Tyr, l. 15, c. 16.— Jacq. de Vitri, *Hist. occid.*, c. 38.

[2] *Assises de Jérusalem.*

[3] De El-Azir, c'est-à-dire, Lazare.



dit : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas » mort. » (Jean, XI, 21.) On l'appelle *pierre du Colloque* ou *pierre de Sainte-Marthe*. Tout près de là, il y a une citerne aussi nommée *citerne de Sainte-Marthe*. On croit que la maison de cette sainte femme était au même lieu [1].

Des questions importantes ont été agitées dans l'Eglise à l'occasion de Lazare et de ses sœurs; les principales sont de savoir : — si Marie-Magdeleine est la même personne que Marie, sœur de Marthe, et la pécheresse dont parle saint Luc; — si Lazare a été évêque de Béthanie; — si Marie-Magdeleine est morte à Ephèse, ou si l'arrivée de saint Lazare, de sainte Marthe et de sainte Magdeleine en Provence peut être prouvée par des documents authentiques. Des travaux aussi savants que consciencieux, faits ces dernières années, ont établi de la manière la plus évidente l'authenticité des anciennes traditions de l'Eglise, que de téméraires écrivains s'étaient efforcés de détruire. Il ne saurait plus y avoir de doute sur l'unité des trois Marie et l'apostolat en Provence de cette famille amie du Sauveur [2]. Les traditions et les monuments qu'on trouve en Palestine sont tous favorables à cette opinion.

Je ne veux pas quitter Béthanie sans dire que l'ordre de Saint-Lazare y a pris, sinon son origine, au moins le nom de son protecteur. Il paraît que c'est à Saint-Jean-d'Acre que l'ordre de Saint-Lazare a été fondé; il était à la fois militaire et religieux. Dans la suite, il se divisa en trois classes : une partie des chevaliers étaient chargés de repousser les infidèles avec les armes, une autre soignait les léproseries, et la troisième, composée de prêtres, était consacrée aux autels, et donnait le saint viatique et tous les secours spirituels aux malades.

Je retournai vers Jérusalem par le chemin du sud, qui me ramena au fond de la vallée de Josaphat, près du Pilier d'Absalon. Sur le penchant de la montagne, on rencontre une quantité innombrable de tombes modernes recouvertes d'une seule pierre ou des débris de la montagne : c'est là le cimetière des Juifs. C'est pour avoir ce petit coin de terre de la vallée que des centaines de Juifs quittent chaque année les pays lointains où le soufle de la colère de Dieu les a jetés, pour venir reposer dans la terre de leurs pères. Les mahomé-

[1] Bonifacius, lib. 2; Radzivilius, epist. 2; Adrichom., *Jérus.*, num. 182; Quaresm., tom. II.

[2] Consultez *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Magdeleine en Provence*, publiés par J.-P. Migne, 2 vol.

tans tiennent le côté opposé, tout près du lieu où doit venir le prophète pour juger les hommes : ils ont pris la droite de la vallée pour être plus sûrs de l'avoir au dernier jugement.

C'est au bord du Cédron que se trouvent les quatre monuments de Josaphat, d'Absalon, de saint Jacques et de Zacharie.

Le roi Josaphat a été enseveli avec ses pères dans la cité de David (III Rois, XXII, 51.); on ne sait pourquoi ce tombeau porte son nom. C'est une chambre sépulcrale creusée dans le rocher, en grande partie enfouie, dont le fronton est simplement orné.

Absalon ayant été tué au-delà du Jourdain fut jeté en une grande fosse dans la forêt (II Rois, XVIII, 17.) Mais, de son vivant même, il s'était fait ériger un monument dans la vallée de Josaphat. « Or » Absalon avait dressé pour lui, quand il vivait, un cippe en la vallée » du roi; car il avait dit : Je n'ai point de fils; ce sera pour conserver » le souvenir de mon nom. » (II Rois, XVIII, 18.)

Ce qu'on appelle aujourd'hui *Tombeau* ou *Pilier d'Absalon* n'est point une colonne; c'est un bloc de rocher taillé et entouré de pilastres, surmonté d'une maçonnerie ronde et bizarre, qui se termine par une pointe conique, et qui a bien pu faire donner à tout le monument le nom de colonne. On ignore si, par respect pour la douleur de David, le corps de son fils fut transporté dans ce tombeau; mais je ne doute nullement que ce ne soit là le monument dont il est fait mention dans l'Ecriture[1].

C'est contre ce tombeau que les passants jettent des pierres de mépris.

Le tombeau de Saint-Jacques est une crypte taillée dans le roc, au lieu où précédemment se trouvait la caverne dans laquelle on croit que se cachèrent les apôtres après qu'on se fût saisi de Notre-Sauveur dans le jardin des Oliviers. La tradition rapporte que saint Jacques-le-Mineur y demeura durant les trois jours de la passion, sans vouloir prendre aucun aliment, jusqu'à ce que Jésus fut ressuscité; que ce fut là que Notre-Sauveur lui apparut, et que ce saint apôtre y fut enseveli après avoir été précipité du temple[2]. Hégésippe dit que saint Jacques fut enterré auprès du temple, et qu'on lui érigea un

[1] Josèphe indique sa distance de la ville, qui s'accorde parfaitement avec celle de ce tombeau. « Absalon, dit-il, s'était érigé dans la vallée du Roi une colonne de marbre avec une inscription; elle était à deux stades de Jérusalem, et il voulut qu'on l'appelât *Main d'Absalon.* » *Antiquités*, liv. 7, c. 9.

[2] Comparez I. aux Corinth., XV, 7; Saint Jérôme sur le ch. 2 de l'Evang. des Nazar.; Mar. Sanut, l. 3, part. 14, c. 9; Grégoire de Tours, l. 1 Mirac., c. 27; Quaresm., t. II, p. 258.



monument qui fut célèbre jusqu'à la destruction de Jérusalem par Titus et Adrien ; c'est là également ce qu'on lit dans le martyrologe romain : ce qui ne me paraît pas contredire la tradition de Jérusalem, puisque le *tombeau de saint Jacques* est tout près du temple, et que nous savons qu'au temps de son martyre on n'avait pas coutume d'ensevelir les morts dans la ville. Les fidèles ont creusé cette église souterraine, qui est en vénération encore aujourd'hui.

Le quatrième monument a quelque ressemblance avec celui d'Absalon : c'est un bloc de rocher carré, que l'on a détaché de la montagne en creusant tout alentour une galerie dans le roc ; il est orné de colonnes et surmonté d'un cône ; il porte le nom de *tombeau de Zacharie* : on croit que c'est le fils de Barachie, que les Juifs ont tué entre le temple et l'autel, et dont Notre-Sauveur leur a reproché la mort. (Matth., XXIII.)

Ici nous nous trouvons vis-à-vis de le partie sud-est de l'esplanade du temple, où était la *porte des Chevaux*. C'est par là que fut entraînée Athalie hors de l'enceinte de la maison du Seigneur, et tuée par le glaive dans la vallée du Cédron [1].

Avant d'arriver au village de Siloan, on montre sur la gauche de la vallée le lieu où Judas se pendit [2].

Le village de Siloan (Kefr Silwân), peuplé d'Arabes aussi redoutables que ceux du désert, est attaché aux rochers, et on ne sait, en voyant les tas de pierres dans lesquels habite cette tribu de Bédouins, si ce sont des tombeaux ou des repaires de voleurs.

La colline qui se prolonge au sud de Moriah, entre les deux vallées de Josaphat et de Tyropœon, s'appelait Ophel, *lieu élevé*. Elle était autrefois comprise dans la vallée ; ses murailles avaient été bâties par Joatham (II Paral., XXVII, 3), et surtout par Manassès (II Paral., XXXIII, 14.). L'hôtel des monnaies, à l'époque de Salomon, se trouvait sur cette colline. Au treizième siècle, il y avait un village et des ruines considérables [3].

Nous trouvons au pied de cette colline, vis-à-vis le village de

[1] Comparez IV Rois, XI, 15 ; II Paral., XXIII, 15 : et Josèphe, *Antiquités*, liv. IX, 7, 3. Voici la traduction latine du texte de l'historien juif, qui était plus à même que nous de connaître les localités indiquées dans l'Écriture : « Joadus contra accitis centurionibus, jubet mulierem arripi ducique in torrentem Cedronis, atque illic pœnas luere ; neque enim fas esse templum venefica supplicio pollui. »

[2] Au moyen âge, on montrait ce lieu dans l'intérieur de la ville : « Par la rue Couverte aloit on en une rue par le change des Latins : cele rue apeloit on la *rue de l'arc de Judas*, parce qu'on disoit que Judas s'y pendi. » Voyez *Assises de Jérusalem*.

[3] Schultz, *Jérusalem*, p. [illegible].

Siloan, l'entrée d'un souterrain qui débouche dans la partie occidentale de l'esplanade du temple : c'est par là que dans les dernières guerres les Bédouins avaient pénétré dans la ville [1].

Un peu au-dessous est la fontaine de la Vierge Marie, appelée par les Arabes *Ain Um el-Deraï*. Cette fontaine est vénérée même par les Turcs, qui ont près de l'entrée un lieu de prière. Plusieurs anges, dont quelques-uns taillés dans le roc, sont en face de la porte, de l'autre côté du chemin. La source est sous terre, et on y descend par un escalier qui a 26 marches. Quoique l'entrée soit assez large, quand on arrive près de l'eau, il fait si sombre qu'on peut à peine distinguer les objets. Au fond est un bassin long d'environ quinze pieds, et large de six ; il reçoit l'eau qui découle des rochers. Quand j'y descendis, il n'y avait que quelques pouces d'eau dans le bassin ; elle est continuellement remuée et salie par les femmes de Siloan, qui viennent remplir leurs outres, et qui marchent dans l'eau pour aller jusqu'à la source, qui coule tranquillement au fond. Le moucre qui m'accompagnait et qui portait le flacon en fer-blanc que j'avais l'intention de remplir, voulant avoir de l'eau de la source sans se mouiller les pieds, arrache l'outre d'une de ces femmes pour lui prendre son eau ; elle résiste et appelle au secours. Avant que j'eusse le temps d'intervenir, six ou huit autres femmes que le moucre n'avait pas vues au fond du bassin obscur étaient accourues, et un combat s'était engagé. Le moucre était robuste, les femmes tenaces et l'escalier glissant ; le lieu, l'eau, l'obscurité, rendaient cette scène assez étrange. Je me trouvais au milieu de cette lutte, entre ces femmes et leurs outres mouillées, sans pouvoir me faire comprendre de personne. Il ne me restait qu'un seul langage : je me servis, contre mon moucre, de la cravache que j'avais oublié de laisser à l'autre muletier qui tenait mon cheval à la porte de la fontaine ; chacun comprit l'équité de mon jugement ; le moucre fut honni, et le combat cessa. Ensuite j'allai chercher de l'eau moi-même. On appelle cette source *fontaine de la Vierge Marie*, parce qu'on croit qu'elle y venait puiser de l'eau quand elle était à Jérusalem. Effectivement, il est impossible de douter qu'elle n'y soit venue : c'est la seule source de la ville, et elle est assez rapprochée de la maison que la Sainte Vierge a habitée à la porte de Saint-Etienne. On peut dire avec la même certitude que Notre-Sauveur, qui a passé si souvent dans cette vallée, a bu de l'eau de cette source.

[1] Schultz, *Jérusalem*, p. 41.



Selon toute probabilité, c'est là la *source du Dragon* de l'Écriture (Néhémie, II, 13)[1]. En parlant de la fontaine de Siloé, nous donnerons l'origine de ce nom.

On a construit un canal souterrain qui conduit l'eau de cette source à l'extrémité de la colline d'Ophel, jusqu'à la piscine de Siloé. Ce canal est long de 1750 pieds. Quaresmius avait déjà fait faire des recherches en 1620, et Robinson est parvenu, avec mille difficultés, à le suivre dans toute sa longueur[2]. Selon l'observation de ce voyageur, on a travaillé à ce souterrain en commençant à la fois par les deux bouts. Remontons l'escalier de la fontaine de Marie pour aller retrouver le canal à son extrémité inférieure.

En descendant la vallée, on est bientôt vis-à-vis de l'ancienne porte de la ville dite *des Ordures* ou *Sterquiline ;* puis, au bas de la vallée de Tyropœon ou des Fromagers, on trouve la fontaine et la piscine de Siloé.

On lit au second livre des Paralipomènes : « Lorsqu'Ézéchias vit » que Sennachérib s'avançait, et marchait droit contre Jérusalem, » il tint un conseil des princes et des grands de son royaume pour » boucher les fontaines qui étaient hors de la ville ; et ils l'aidèrent » dans ce projet. Une grande multitude fut donc rassemblée et » détourna toutes les sources et le torrent qui coulait au milieu de la » terre, disant : Pourquoi, si les rois d'Assyrie viennent, leur lais» serions-nous de l'eau en abondance? » (II Par., XXXII 2, et suiv.) Nous avons déjà parlé ailleurs des travaux que fit Ézéchias pour détourner et cacher les eaux qui étaient au couchant de la ville; il est donc probable que ce fut à la même occasion qu'on creusa le canal souterrain de la fontaine du Dragon. Toutes les fois que la ville fut menacée d'un siége, on prit les mêmes précautions.

Ce fut aussi en détournant la source de Siloé que Saladin obligea Richard *Cœur-de-Lion* à lever le siége de Jérusalem.

Autrefois il y avait une tour près de la source de Siloé ; elle écrasa dix-huit personnes dans sa chute. (Luc, XIII, 4.)

La fontaine de Marie, et par conséquent la fontaine de Siloé, sont des fontaines intermittentes très-remarquables ; ce qu'il est facile d'établir par le témoignage des auteurs les plus dignes de foi.

[1] P. Bonifacius, *De perenni cultu T. S.*, lib. 2. C'est là que M. de Lamartine a trouvé la fontaine de Siloé; il est même fort étonné que depuis le temps qu'on va à Jérusalem il ne se soit trouvé personne pour faire cette découverte : « Voici la fontaine de Siloé, dit-il; je ne sais comment tant de voyageurs ont eu de la peine à la découvrir. » (Tom. I, pag. 438.)

[2] Robinson, tom. II, p. 149.

Josèphe, dans un de ses discours aux Juifs, pour leur prouver que Dieu les a abandonnés, leur rappelle que la fontaine de Siloé, qui ne coulait plus pour eux avant le siége, donnait abondamment ses eaux aux Romains [1]. On trouve dans le même auteur que pareille chose arriva pendant le siége de Nabuchodonosor.

« Siloé, dit saint Jérôme, est une source située au pied du mont Sion, qui ne coule pas toujours, mais seulement certains jours et à certaines heures, et qui sort avec un grand bruit à travers des cavités souterraines et des grottes formées par les rochers les plus durs. Nous ne pouvons en douter, nous surtout qui habitons ce pays [2]. »

On a observé le même phénomène pendant les croisades. En parlant des souffrances des pèlerins devant Jérusalem, M. Michaud ajoute : « Le torrent du Cédron était desséché, toutes les citernes du voisinage avaient été comblées ou empoisonnées. La fontaine de Siloé, qui coulait *par intervalles*, ne pouvait suffire à la multitude des pèlerins [3]. »

Enfin, M. Robinson raconte que lorsqu'il faisait ses préparatifs pour mesurer le bassin de la source supérieure, c'est-à-dire, de la Sainte Vierge, son compagnon avait un pied sur le dernier degré tout près de l'eau, et l'autre sur une pierre au milieu du bassin ; il s'aperçut que son soulier se remplissait d'eau, et, dans la persuasion que la pierre avait bougé, il retira son pied sur le degré ; mais il se couvrit également d'eau. Leur curiosité ayant été excitée par là, ils virent sourdre l'eau de dessous les pierres, et, en cinq minutes, elle monta d'un pied ; dix minutes après, l'eau s'écoula et reprit son ancien niveau [4].

On dit communément à Jérusalem qu'elle a un flux et reflux comme la mer, et c'est ainsi qu'on m'a expliqué sa périodicité. Les Arabes disent que son intermittence est due à un dragon qui est caché

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. 6, ch. 11.

[2] Hieron., *in Isaiam*, 8, 6.

[3] *Histoire des croisades*, tom. I, liv. 4.— Lorsque la source de Siloé venait à couler, dit aussi Raymond d'Agiles, les chrétiens s'y précipitaient les uns sur les autres, et souvent ils y périssaient avec leur bétail. La source était ainsi remplie, et de ceux qui s'y laissaient tomber, et de cadavres d'animaux. *Historia Francorum qui ceperunt Hierusalem.*

L'eau était si rare pendant le siége de la ville sainte que les pèlerins allaient à six milles de distance chercher des eaux fétides dans de petits vases qu'ils avaient faits avec des peaux de bœufs, et d'autres animaux. Ces eaux, quoique puantes, se vendaient à un prix si exorbitant qu'un homme, avec un écu, ne pouvait en avoir assez pour étancher sa soif. (Bibl. des croisades, *Hist. du voyage à Jérusalem*, par P. Tudebode.)

[4] Robinson, *Palestine*, II, 175.



dans ces cavités; c'est peut-être cette croyance qui anciennement la fit appeler *fontaine du Dragon.* (Néhém., II, 13.) Pendant la fête des Tabernacles sous l'ancienne loi, on venait chercher, avec beaucoup de solennité, de l'eau à la fontaine de Siloé, et on la portait sur l'autel où elle était mêlée au vin du sacrifice.

Cette fontaine coule dans la *piscine de Siloé* (Natatoria), qui est surtout connue par un miracle de Notre-Sauveur. Les Juifs lui ayant jeté des pierres, il sortit du temple. En passant, il vit un homme aveugle de naissance; il fit de la boue avec sa salive, en frotta les yeux de l'aveugle, et lui dit : Va, et te lave dans la piscine de Siloé (mot qui signifie *envoyé*). Il y alla donc, se lava, et revint ayant recouvré la vue. (Jean, IX, 1.)

Cette piscine est en grande partie comblée aujourd'hui; il y a quelques arbres et des légumes; elle a 53 pieds de long sur 18 de large et 19 de profondeur : on trouve auprès, des restes de murs et de colonnes. On y avait autrefois construit une église; elle était dédiée au Sauveur *Illuminateur*[1]. C'est probablement là le réservoir appelé *étang de Salomon* par Josèphe[2], et *étang du Roi* par Néhémie. (II Esd., II, 14.) Un peu plus bas, on remarque encore les traces d'une ancienne piscine plus grande, destinée à recueillir les eaux des deux vallées.

Entre ces deux piscines se trouve un petit tertre qui sert de lieu de prière aux musulmans. Un arbre fourchu, qui est au milieu, marque aux fidèles l'endroit où le plus éloquent des prophètes, Isaïe, a été martyrisé. Il avait dit aux rois et au peuple : « Vos mains » sont souillées de sang, et vos doigts d'iniquités; vos lèvres pro- » fèrent le mensonge, et votre langue médite l'iniquité. Personne » n'appelle en jugement avec justice, personne n'appuie la défense » de sa cause sur la vérité; chacun se confie dans la vanité, et a » recours au mensonge. (LIX, 3.) Malheur à l'homme qui dispute » avec celui qui l'a formé : lui, vase d'argile, semblable aux autres » vases de terre. L'argile dit-elle au potier : Que faites-vous? Votre » ouvrage dit-il : Celui qui m'a fait n'a pas de mains. (XLV, 9.) Les » impies sont comme une mer agitée qui ne peut s'apaiser, et dont » les flots ne rejettent que la boue et la fange. Nulle paix pour les » impies, dit mon Dieu. (LVIII, 20.) »

Il reçut le prix de son courage, et fut scié en deux dans la vallée

[1] P. Bonifacius, *De perenni cultu T. S.,* lib. 2.

[2] *Guerre des Juifs,* liv. 5, ch. 4. Il ne faut pas le confondre avec les étangs de Salomon, qui sont au-delà de Bethléhem.

du Cédron. Selon la tradition des Juifs et des chrétiens, Isaïe a été mis à mort au commencement du règne de Manassès, et son corps fut enterré sous un chêne près de la fontaine de Rogel [1].

Le jardin du Roi était au fond de la vallée où sont aujourd'hui les seuls jardins de Jérusalem hors des murs; ils sont arrosés par les eaux fécondantes de Siloé.

La *fontaine de Rogel* (ou du Foulon), *fontaine de Néhémie, fontaine de Job* (Bîr-Ajub), et aussi *puits du Feu*, est un peu plus bas, à la jonction des vallées.

Elle servait de limite entre les tribus de Juda et de Benjamin. (Jos., xv, 7.)

Jonathas et Achimaas étaient près de cette fontaine quand une servante vint leur dire les projets qu'Absalon avait formés contre son père. Ces deux serviteurs fidèles portèrent ce message à David, qui passa le Jourdain et échappa aux mauvais desseins d'Absalon. (II Rois, xvii, 17.)

David étant vieux, son fils Adonias donna un festin près du rocher de Zoheleh [2], voisin de la fontaine de Rogel, à ses partisans, et se fit proclamer roi; mais il entendit bientôt après les cris de joie du peuple, lorsque le grand-prêtre Sadoc et le prophète Nathan eurent sacré Salomon dans la partie supérieure de la vallée. (III Rois, i) [3]. Lors de la captivité, les prêtres chargés du service divin prirent le feu qui était sur l'autel et le cachèrent dans une vallée, où il y avait un puits profond et desséché. Après plusieurs années, Néhémie ordonna aux petits-fils de ces prêtres de chercher ce feu sacré; ils ne le trouvèrent point, mais seulement une eau épaisse. Il leur ordonna de puiser cette eau et d'en faire des aspersions sur le bois et les sacrifices; alors le soleil resplendit, un grand feu s'alluma, et tous furent dans l'admiration. Lorsque cet événement fut connu du roi de Perse, il en fit rechercher avec soin la vérité, puis il fit bâtir au même lieu un temple et une enceinte sacrée. Néhémie appela ce lieu Neptar, c'est-à-dire, purification; mais plusieurs l'appellent Nephi. (II Macc., i.)

Une quantité de soldats turcs faisaient leur lessive à cette fon-

[1] Origen., *in c.* 23 *Matth., et Epist. ad Jul. African., et Homil. in Isa.;* Tertull., *De patientia*, c. 14; Hieron., l. 15 *in Is.*

[2] Le Dr Schultz a cru pouvoir indiquer sur son plan le rocher Zoheleth près d'un lieu de la vallée qui sert encore aujourd'hui à des parties de plaisir. Zoheleth signifie *qui glisse*, ou *qui attire*.

[3] Voyez aussi II Rois, xvii, 17.



taine quand j'allai la visiter. Elle ressemble de loin à une petite mosquée; il y a un puits, un bassin, quelques ruines, une voûte et un lieu de prière pour les musulmans. En temps ordinaire, il n'y a que peu d'eau dans le puits; après les pluies de l'hiver, il est alimenté par deux sources qui sortent de terre dans les environs. Le puits, qui a plus de cent pieds de profondeur, porte les caractères d'une construction très-ancienne.

C'est ici que finit la vallée de Josaphat.

Maintenant que nous l'avons parcourue, nous comprendrons mieux le sens des différents noms qui lui ont été donnés. On l'appelle *vallée du Cédron*, *vallée des Montagnes* et *vallée de Siloé;* mais elle est plus communément appelée *vallée de Josaphat*, soit à cause du *tombeau de Josaphat*[1], soit à cause de sa destination future : *vallée de Josaphat* signifie *vallée du jugement*. Le Seigneur a dit par la bouche du prophète Joël : « J'assemblerai toutes les nations, et je les » ferai descendre dans la vallée de Josaphat, et là j'entrerai en juge- » ment avec eux. » (Joël, III, 7.) Et plus loin : « Que les nations » se lèvent, et montent vers la vallée de Josaphat, parce que j'y serai » assis pour juger les nations. » (l. c. 12.) Les anges qui apparurent aux disciples après l'ascension de Notre-Sauveur, leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi demeurez-vous là les yeux tournés » vers le ciel? Ce Jésus qui du milieu de vous s'est élevé dans le ciel » viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. » (Act., I, 11.) Tout cela a fait croire que c'est ici qu'aura lieu le jugement dernier. Je sais qu'on peut discuter beaucoup sur la valeur des mots; mais chacun est libre d'adopter le sentiment qui lui paraît le plus raisonnable : ce qui est de foi, c'est qu'il y aura un jugement.

Le Père Nau, cité par M. de Chateaubriand, dit « qu'il est raisonnable que l'honneur de Jésus-Christ soit réparé publiquement dans le lieu où il lui a été ravi par tant d'opprobres et d'ignominies, et qu'il juge justement les hommes où ils l'ont jugé si injustement. »

Remontons maintenant la *vallée d'Hennon*, ou des Enfants d'Hennon, aussi appelée *Gehenna*, et par les Arabes *Wadi el-Rubâb*. Le fond de cette vallée s'appelait Topheth[2].

C'est là, selon l'expression de saint Jérôme, que périt le peuple juif par le culte honteux qu'il rendit à Moloch. Salomon avait élevé des temples et des statues aux dieux étrangers sur la colline voisine;

[1] Beda, *De locis sanctis*, c. 6.

[2] Voyez IV Rois, XXIII, 10; Jérém., VII, 31; XIX, 5; XXXII, 35.

les autres rois et le peuple idolâtre sacrifièrent au même lieu, et dans les jardins et le bois de Topheth, leurs fils et leurs filles à Moloch [1]. Ils avaient construit une statue de bronze dans laquelle étaient placées leurs innocentes victimes; on la chauffait par de grands feux, et afin que les pères et les mères des enfants, qui devaient assister à ces barbares sacrifices et demeurer impassibles, ne fussent point émus par leurs cris lamentables, les prêtres battaient des tambours [2].

Ce fut Josias qui brisa ces statues. « Le roi profana Topheth, qui » est dans la vallée des fils d'Hennon, afin que personne ne fît plus » passer son fils ou sa fille par le feu en l'honneur de Moloch. » (IV Rois, XXIII, 10.)

Les lieux de Jérusalem qui avaient été particulièrement souillés par les crimes des Juifs sont le temple, dans lequel ils avaient placé des idoles et qui était devenu un lieu de prostitution (liv. cit. 7), et la vallée d'Hennon; et ce fut dans ces mêmes lieux que s'exerça plus spécialement la colère de Jéhovah. Nous savons ce qui est arrivé dans le temple à la prise de Jérusalem par Titus; voici maintenant ce qui concerne Topheth.

On lit dans Jérémie : « Les enfants de Juda ont fait ce qui est » mal à mes yeux, dit Jéhovah.... Ils ont construit des autels sur » les hauteurs de Topheth, qui est dans la vallée du fils d'Hennon, » pour y brûler leurs fils et leurs filles : ce que je n'ai pas ordonné, » et qui n'est pas venu dans mon cœur. C'est pourquoi, voici que » les jours viennent, dit Jéhovah, et l'on ne dira plus Topheth ni » vallée du Fils d'Hennon, mais vallée du carnage; et l'on ensevelira » les morts dans Topheth, parce qu'il n'y aura plus d'autre lieu. » (VII, 30.)

Après avoir lu ces paroles, je levai les yeux, et en ne voyant autour de moi que des sépulcres entr'ouverts et des collines couvertes encore des tombes brisées de tout un peuple brisé lui-même, je frissonnai

[1] Les Juifs avaient pris le culte de cette divinité aux Chananéens qu'ils avaient vaincus. Moloch et Saturne paraissent avoir été le même dieu; leur culte était le même : les Carthaginois, descendants des Chananéens, sacrifiaient des victimes humaines à Saturne. « Il y avait chez eux, dit Diodore de Sicile (liv. 20, ch. 14), une statue de bronze représentant Chronos (Saturne); elle avait les mains tendues et inclinées vers la terre, de sorte que l'enfant que l'on y mettait tombait en roulant dans un gouffre plein de feu. »

[2] C'est de là que quelques auteurs, entre autres saint Jérôme, font dériver le mot *topheth*, qui signifie *tambour*. Ce nom vient aussi sans doute de ce que les habitants de Jérusalem venaient, les jours de fête, se réjouir au son des tambours et des instruments dans les jardins et les bois de cette vallée.

de terreur comme si les accents du prophète eussent retenti sur ma tête au milieu de cette vallée de mort.

Lorsque la ville fut prise et détruite par les Chaldéens et par les Romains, un grand nombre de Juifs furent tués en ce lieu, et on lui donna le nom de *Polyandrion*, comme étant le tombeau d'une multitude d'hommes[1].

Il me semblait, en repassant toutes ces choses dans mon esprit, qu'Isaïe sortait de sa tombe et répétait ces prophétiques paroles : « Le bruit joyeux des tambours a cessé, on n'entend plus les chants » d'allégresse, la joie de la cithare a disparu. » (Is., XXIV, 8.)

Le nom de cette vallée était si plein de terreurs que dans la suite les Juifs eux-mêmes s'en servirent pour désigner l'enfer; de là notre mot de *gehenna*[2].

Toute la colline au sud de Topheth n'est qu'une vaste nécropole. Parmi ces tombeaux taillés dans les rochers, on voit celui du grand-prêtre Anne ou Ananus[3]; il y en a de toutes les époques; quelques-uns portent des inscriptions. Tous ces tombeaux ont été profanés, les cendres qu'ils renfermaient jetées aux quatre vents, et on trouve des ossements épars mêlés à la poussière et aux débris des collines environnantes : « Ils jetteront hors de leurs sépulcres les os » des rois de Juda, et les os de ses princes, et les os des prêtres, et » les os des prophètes, et les os de ceux qui ont habité Jérusalem; » on ne les rassemblera point, on ne les ensevelira point, mais on » les laissera comme de la boue sur la face de la terre. » (Jérém., VIII, 1, 2.)

C'est au-dessus de ces tombeaux qu'est *Haceldama*, le champ du sang. On y trouve de l'argile blanchâtre propre à la poterie, dont on se sert encore aujourd'hui[4]; c'est le seul lieu autour de Jérusalem où il y en ait, excepté le village d'Abu-Waïr. On voit jusqu'à quel point cela s'accorde avec ce passage de l'Ecriture, où il est dit en parlant des princes des prêtres : « Après avoir délibéré, ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers. » (Math., XXVII, 7.) Cette circonstance, ainsi que celle des trente pièces d'argent, avait été annoncée par les prophètes[5].

[1] Hieronymus *in II Par.*, 33; *in locis heb. lit. G et T, et in Matth.*, c. 10; *in Jon.*, chap. 2.

[2] Gehenna, selon l'hébreu, signifie *vallée de la vanité* ou *de la tromperie;* selon le syriaque, *vallée de la tristesse*, ou *enfer*.

[3] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. 6, c. 13.

[4] Voyez *Jérusalem*, p. 39, par le Dr Schultz.

[5] Et dixi ad eos : Si bonum est in oculis vestris, offerte mercedem meam; et si non,

« Une chose digne d'attention, dit le R. P. de Géramb, et que mon drogman me fit remarquer, c'est que l'on trouve dans ce champ une grande quantité de têts ou morceaux de vases de terre cassés, qui indiquent la profession du propriétaire auquel il appartenait d'abord. J'en ramassai plusieurs en qui on reconnaît l'empreinte d'une haute antiquité[1]. » Ce fait est parfaitement exact, et j'en ai aussi trouvé un grand nombre. Au reste, quand on y regarde de près, on voit que toute la Palestine est couverte de pareils fragments, et souvent ils sont les seules traces de ses villes les plus puissantes. « Le Seigneur la brisera, a dit le prophète, comme le vase fragile du » potier, et il ne se trouvera pas parmi ses débris de quoi puiser de » l'eau dans une citerne, ou porter le plus petit charbon enflammé. » (Is., XXX, 14.)

Il est probable que l'argile dont nous venons de parler pouvait aussi servir à la préparation des laines, puisqu'il est fait si souvent mention dans l'Ecriture des foulons de cette vallée.

On voit à Haceldama des excavations taillées dans le roc, qui ont évidemment servi déjà très-anciennement de tombeaux. Pendant l'occupation chrétienne, les Frères de Saint-Jean avaient coutume d'y ensevelir les pèlerins qui mouraient à Jérusalem; il y avait aussi une église. « D'autre part la vallée avait I carnier que en apeloit Chaudemar[2]. Là getoit on les pèlerins qui mouroient à l'ospital de Jhérusalem. Cele valée où li charniers estoit fu acheté des deniers dont Judas vendi le cher Jhesu Crist, si comme l'Evangile témoigne[3]. »

Les Arméniens, à qui ce champ appartient aujourd'hui, ont continué d'y faire inhumer les étrangers jusque dans ces derniers temps.

Sainte Hélène l'avait fait entourer d'un mur dont on voit encore les restes.

quiescite. Et appenderunt mercedem meam triginta argenteos. Et dixit Dominus ad me : Projice illud ad statuarium decorum pretium quo appretiatus sum ab eis. Et tuli triginta argenteos, et projeci illos in domum Domini ad statuarium. (*Zach.*, XI, 12 et 13.)

[1] *Pèlerinage à Jérusalem*, lettre 25.

[2] On sait avec quelle facilité les croisés défiguraient les noms propres; on en trouve ici une nouvelle preuve.

[3] Voyez *Assises de Jérusalem*, tom. II.— Quant à l'église, nous avons un autre document qui en parle. On lit dans les *Archives des Hospitaliers*, année 1143 : « Ego Willelmus D. G. Sctæ Jherusalem patriarcha..... notum facio quod ego ecclesiam quamdam quæ in agro qui *Achel demach* dicitur sita est, ubi peregrinorum sepeliuntur corpora, cum tota ejusdem agri terra, ab antiquis Surianis nobis præsentibus divisa, hospitali quod est in Jherusalem habendam in perpetuum concessi. »



Sur le sommet de cette montagne, qu'on appelle encore du *Mauvais Conseil*, à cause du conseil tenu dans la maison de campagne de Caïphe, se trouvent les ruines du village *Deïr Kaddis Modistus.* Ce fut là aussi que Pompée, en venant par Jéricho pour attaquer la ville, plaça son camp[1]. On a pu voir jusqu'ici combien de montagnes entourent Jérusalem, et combien est juste cette expression du Psalmiste : *Montes in circuitu ejus.* (CXXIV.)

La vallée d'Hennon faisait la limite entre la tribu de Juda et la terre des Jébusites. (Jos., XV, 8.) Elle tourne autour du mont Sion jusqu'auprès de la piscine appelée aujourd'hui Birket el-Sultân. La plupart des auteurs, adoptant la tradition de Josèphe[2], placent ici, ou dans la vallée de Josaphat, l'entrevue qui a eu lieu, il y a 4,000 ans, entre Abraham et Melchisédek (roi de justice). Melchisédek était roi de Salem (Jérusalem), et prêtre du Très-Haut. Il offrit à Dieu du pain et du vin, et bénit Abraham. (Genes., XIV, 18.)

La grande piscine, qui porte le nom de piscine Inférieure, est aussi appelée la piscine Nouvelle, par opposition à la piscine Supérieure de Gihon, qui est l'Ancienne. Il y avait pourtant déjà un aqueduc entre ces deux piscines du temps de David, puisque nous voyons qu'à la prise de Jérusalem par ce prince, cet aqueduc fut un des points les plus vaillamment défendus. Elle a été sans doute agrandie ou réparée au moyen âge par les Allemands. « Quant on avoit avalé le mont, est-il dit dans notre relation du treizième siècle, si trouvoit en I lai en la valée, qu'en appeloit le *lai Germain*, que Germains le fist faire pour recueillir les iaues qui descendoient des montaignes quant il plovoit ; et là abuvroit on les chevaus de la cité [3]. »

Cette piscine a 240 pas de longueur et 105 de largeur. On l'a souvent appelée piscine de Bethsabée, d'après une fausse indication de Boniface[4].

Immédiatement au-dessus, on voit l'aqueduc construit par Ponce-Pilate. Cet aqueduc amenait l'eau des étangs de Salomon, qui sont à trois lieues de Jérusalem, jusque dans le temple. Nous le retrouverons au-delà de Bethléhem, à côté d'un aqueduc plus ancien ; ici, il est facile de le suivre autour de la montagne du Mauvais Conseil, puis de l'autre côté de la vallée autour de Sion, jusqu'à l'angle

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. 6, c. 13.
[2] Josèphe, *Antiquités*, liv. 1, c. 11.
[3] *Assises de Jérusalem*, II, p. 531, N° 48. Il en est fait mention dans le *Cartulaire du Saint-Sépulcre*, de l'année 1177.
[4] *De perenni cultu T. S.*, lib. 2.

sud-ouest de l'esplanade du temple. Pour le construire, Ponce-Pilate enleva l'argent du trésor sacré ; il s'ensuivit une émeute que le gouverneur comprima en mêlant dans la foule des soldats romains déguisés qui portaient des poignards sous leurs vêtements, et qui tuèrent un grand nombre de Juifs[1]. Cet aqueduc a été réparé à la fin du treizième siècle par le sultan Mohammed ibn Kelavûn, comme l'indique une inscription que l'on voit encore aujourd'hui[2].

Sur la colline opposée à la ville, on voit la petite église grecque de Saint-Georges, les ruines d'un village arabe *Abu Wair*, détruit depuis un siècle, et celle de *Kasr el-Asfûr* ou *Kasr el-Ghazâl*, c'est-à-dire, château des oiseaux ou des gazelles[3]. Pendant le siége de Titus, il y avait déjà un village au même lieu[4] que Josèphe appelle *Erebinthôn Oikos* (maison des pois chiches).

Toute la partie des murailles qui domine cette vallée, depuis la citadelle jusqu'à l'angle du sud-ouest, s'appelle les Tours de Gaza (*Abrâdsch Ghazzeh*), et la vallée elle-même, jusqu'au dessus de l'étang Supérieur, s'appelle *vallée de Gihon* (vallée de la grâce).

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. 2, ch. 8.

[2] Schultz, *Jérusalem*, p. 94 ; Adamannus, *De situ sanctorum locorum*, lib. 1, c. 12 ; Robinson, *Palestina*, tom. II, p. 168.

[3] Schultz, *Jérusalem*, p. 39.

[4] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. 6, c. 13.

CHAPITRE XXVIII.

Mission protestante.

M. Gobat, évêque anglican.— But ou prétexte de la fondation de l'évêché anglican de Jérusalem.— C'est après trois siècles d'oubli que le protestantisme va s'établir à Jérusalem.— Travaux *évangéliques* de M. Gobat en Abyssinie.— Ses attaques contre la Sainte Vierge.— Les catholiques sont des papistes et des idolâtres.— M. Gobat passe pour être supérieur à l'archange Michel.— Il explique en amharique ce que Jésus n'a pu expliquer dans le langage humain.— Il explique aux Abyssins plusieurs passages de la Bible.— Il condamne et admet l'appellation de *mère de Dieu*.— M. Gobat est en opposition avec les plus célèbres théologiens anglicans, avec les *canons* d'Elisabeth et de Jacques Ier, avec le *Livre des prières communes* et avec lui-même.— Sa *douceur évangélique* quand il reprend les prêtres et les moines.— De la table et du pain de la communion.— Condamnation du jeûne et du célibat, etc.— M. Gobat, après avoir blâmé ceux *qui vont adorer le Père à Jérusalem*, bâtit un temple sur le mont Sion.— Ses attaques contre la vie monastique.— Comment il interprète saint Paul. — Il accuse saint Ephrem d'avoir enfanté le Coran.— Ses livres canoniques et ceux de plusieurs auteurs protestants.— Union de toutes les sectes dans le temple protestant de Jérusalem.— Comment les églises orientales sont des condamnations vivantes des hérésies du seizième siècle.— La mission protestante n'obtient aucun succès parmi les Juifs.— Elle tourne ses attaques contre l'Eglise catholique.— Les ennemis des catholiques se fortifient à Jérusalem, tandis que les gouvernements et les peuples catholiques abandonnent la cause des Saints-Lieux.

Pendant mon séjour à Jérusalem, j'ai fait plusieurs visites à l'évêque anglican, M. Gobat. J'avais été chez la plupart des dignitaires ecclésiastiques des autres cultes, je voulus aussi me rendre chez lui; j'avais même un motif particulier de faire ces visites, puisque M. Gobat est mon compatriote [1].

C'est un homme de 45 à 50 ans; sa langue maternelle est la langue française, mais il connaît à fond plusieurs autres langues, et en particulier les langues de l'Orient, où il a été longtemps missionnaire. C'est un homme instruit, affable, sans affectation, un peu froid et gêné peut-être au premier abord, mais qui devient plus liant, plus expansif dans le cours de la conversation. Il a remplacé l'évêque Alexandre qui est mort dans le désert, et qui avait été

[1] M. Gobat est de Cremine, près de Moutier-Grandval, dans l'ancien évêché de Bâle.

le premier évêque protestant de Jérusalem. L'évêque Alexandre était un Juif converti à l'anglicanisme; M. Gobat appartenait à la religion réformée; il a été *agrégé* à l'église anglicane à Malte, et choisi par le roi de Prusse comme successeur de l'évêque Alexandre. Il me reçut avec cordialité, et il vint me rendre ma visite au couvent, où il n'avait jamais été. Je regrette de devoir entrer en lice avec lui; mais je croirais trahir mes convictions religieuses si, pour le bon accueil que m'a fait M. Gobat, je me taisais sur les travaux hostiles au catholicisme, entrepris par la mission protestante. Les tendances des missionnaires anglicans de Jérusalem ne m'ont été dévoilées que plus tard, et ce sont des protestants qui me les ont fait connaître. Mais, dans ce que j'ai à dire, je ne m'appuierai que sur des documents rendus publics.

« *Chose extraordinaire!* » s'écriait, il y a peu d'années, un pieux pèlerin de Terre-Sainte, « *les catholiques, les Grecs, les Arméniens qui habitent le Liban, etc., en un mot tous les peuples chrétiens ont à Jérusalem des représentants, dont la voix s'élève sans cesse avec l'encens vers Dieu, qui sacrifia son fils unique pour sauver le monde: une seule voix n'y murmure pas le nom de Jésus-Christ!...... c'est celle du protestant*[1]..... »

Depuis cette époque, et après trois siècles d'oubli, le protestantisme a enfin songé..... à quoi? au Sépulcre de Notre-Sauveur, à la Voie Douloureuse, à Gethsémani? Non, toutes ces choses ne sont pour lui que des pierres apocryphes, aujourd'hui comme hier, comme aux premiers jours de la Réformation : il a songé à la conversion des Juifs! Mais la dispersion du peuple d'Israël a eu lieu depuis longtemps; il y a mille fois plus de Juifs en Europe qu'en Palestine, plus à Londres qu'à Jérusalem; pourquoi donc traverser les mers avec tant de bruit pour aller combattre le Talmud sur le mont Sion, tandis que la Société biblique trouverait, à moins de frais, des Juifs à convertir en Angleterre?

La mission protestante de Jérusalem a été fondée en 1840; elle a pour but avoué, ou plutôt pour prétexte, la conversion des Juifs; nous verrons tantôt quels sont les succès qu'elle a obtenus, sous ce rapport, après dix-huit années d'existence.

Cependant l'évêque actuel, pour écarter, comme l'a dit un auteur protestant, *les charbons ardens de la responsabilité qui pèse sur lui*, annonce le Christ aux pèlerins de toutes les nations, en leur vendant

[1] *Pèlerinage à Jérusalem*, par le R. P. Marie-Joseph de Géramb, tom. I, ch. 16.



des Bibles à la porte de l'église du Saint-Sépulcre, et aux Bédouins du désert, en leur envoyant un évangéliste arabe, monté sur un cheval chargé de livres.

C'est Mme de Gasparin [1] qui nous donne ces curieux renseignements.

« J'ai appris avec joie, dit-elle, qu'on avait quelquefois vendu les Ecritures aux pèlerins sur le parvis extérieur de l'église du Saint-Sépulcre. Vendu, et non *donné*, parce qu'on voit revenir page après page, et sous forme de cornets ou d'enveloppes, les Saints Livres qu'on remet sans exiger une petite rétribution en retour [2]. »

De ce côté, la mission n'a pas obtenu de grands succès; voyons maintenant ce qui se passe au-delà du Jourdain.

« *La lumière du monde,* continue le même auteur, doit luire pour *tout le monde;* elle n'est placée sur la montagne que pour cela. » Notre respectable ami, M. Gobat, le sent si bien, qu'il vient d'entreprendre d'évangéliser les Bédouins. *Le commencement est petit.* Dieu les aime tels. — Un Arabe de Jérusalem lui sert d'évangéliste; il part avec un cheval chargé de livres, et va lire la Bible aux habitants des villes et des villages situés au-delà du Jourdain. On se rassemble en foule autour de lui, on l'écoute avec avidité, on lui adresse ce reproche, qui nous couvre de honte : *Vous saviez ces choses, pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt* [3] *?*

Il faut convenir que ce n'est pas mal raisonner pour des Bédouins.

Oui, *ces choses,* qu'aux erreurs près, les protestants tiennent des catholiques, ils les savaient depuis longtemps, c'est-à-dire, depuis trois siècles, et *ils ne sont venus qu'hier.* C'est Mme de Gasparin qui le dit : *Cela les couvre de honte.* Je n'aurais pas prononcé moi-même de si dures paroles, mais j'ai le droit de les citer.

Pour regagner le temps perdu, voici avec quelle violence elle conseille à M. Gobat de poursuivre son œuvre.

« Il est impossible, dit-elle, que la mission anglicane à Jérusalem *n'élargisse* pas les limites de son œuvre, n'entame pas, coûte que coûte, l'évangélisation des pèlerins.

[1] *Journal d'un voyage au Levant,* tom. III, p. 257.

[2] L'usage qu'on fait de ces Bibles n'a rien de bien étonnant si, à Jérusalem, comme en Abyssinie, M. Gobat en distribue à des gens qui ne savent pas lire.

Parce qu'un chef, nommé Cantiba, avait fait mettre aux fers un prêtre, M. Gobat lui fit cadeau d'un exemplaire de l'Evangile : « Je n'ai encore vu personne, dit-il, qui témoignât un si grand plaisir à recevoir l'Evangile; *cependant il ne savait pas lire.* » *Journal d'un séjour en Abyssinie,* p. 193.

[3] *Journal d'un voyage au Levant,* tom. III, p. 257.

— » Que diront les Patriarches ?
— » Ce qu'ils voudront.
— » Que deviendra la bonne intelligence des communions ?
— » Ce qu'elle pourra. Les âmes se perdent, il faut les sauver; les pèlerins viennent chercher Christ à Jérusalem, il faut qu'ils y trouvent Christ, non le diable[1]. »

Ce ton, s'il n'était d'une femme, est bien plus conforme au despotisme sanglant du Coran qu'à la douceur de l'Evangile. Heureusement que Mme de Gasparin n'a pas la main armée d'un sabre, sans quoi les malheureux pèlerins qui refuseraient ses livres sous les parvis de l'église du Saint-Sépulcre seraient contraints plus d'une fois d'implorer la protection des Turcs.

Ainsi, tous ces pieux fidèles qui, sans interruption, depuis dix-huit cents ans, sont venus pleurer sur le Calvaire et adorer le Sauveur du monde aux lieux qu'il a fécondés de son sang; ces pèlerins de toutes les nations, qui sont venus à Jérusalem avant l'établissement de l'évêché anglican pour y chercher Jésus-Christ, *n'y ont trouvé que le diable !*

On pourrait pardonner ce fanatisme de langage à une femme enthousiaste; malheureusement, nous allons voir que le chef actuel de la mission protestante partage les mêmes préjugés, et parle avec tout autant de passion et d'aveuglement.

C'est dans son Journal d'un séjour en Abyssinie que nous allons connaître comment M. Gobat, alors missionnaire de l'Evangile au service de la société épiscopale d'Angleterre, s'exprime relativement aux sociétés chrétiennes qui diffèrent de l'Eglise anglicane. La publication de cet ouvrage ayant beaucoup contribué à la réputation de M. Gobat, et la tendance de ses travaux en Abyssinie, qu'on a voulu récompenser ou développer en le nommant évêque de Jérusalem, étant celle qu'il donne à ses travaux actuels, on pourra juger dans quel esprit a été faite l'érection de cet évêché protestant, et les moyens qu'on emploie pour opérer *des conversions*.

L'Abyssinie avait été convertie au christianisme dès les premiers siècles de l'Eglise; mais souvent les disputes et les erreurs de l'école d'Alexandrie exercèrent sur elle une fâcheuse influence. Plus tard, le mahométisme opprima, sans l'étouffer, cette Eglise chrétienne; elle se releva, à différentes reprises, aux prédications des missionnaires catholiques, notamment des Jésuites. Aujourd'hui encore,

[1] *Journal*, p. 257.

la plus grande partie de l'Abyssinie est chrétienne, mais divisée en plusieurs sectes. Le reste est habité par des Juifs et des mahométans.

M. Gobat y a fait deux voyages; voici quelques extraits de son *Journal*.

Dans un entretien qu'il eut avec un jeune Abyssin nommé Habeta-Selassé, il lui prouva, d'une manière tout-à-fait curieuse, que la Sainte Vierge était pécheresse.

Habeta-Selassé. « Quelle est la cause de la mort? »

M. Gobat. « Le gage du péché, c'est la mort, dit saint Paul. »

Habeta-Selassé. « Pourquoi donc la Sainte Vierge Marie est-elle morte, puisqu'elle était sans péché? »

M. Gobat. « Vous pouvez voir ici à quelles erreurs on est entraîné quand on suit les doctrines humaines, comme vous le faites; car, outre les passages généraux de la Bible qui disent que tous les hommes sont pécheurs, menteurs, égarés, etc., je veux vous prouver, par deux passages de l'Evangile, que Marie était pécheresse avant et après la naissance de Jésus-Christ, aussi bien que les autres enfants d'Adam. D'abord, vous avouerez que tous ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, et que tous ceux qui ne sont pas pécheurs perdus n'ont pas besoin de sauveur; or, Marie elle-même appelle le Seigneur son sauveur. » (Luc, I.)

Habeta-Selassé (et tous les autres se regardant les uns les autres). « C'est incontestable. »

M. Gobat. « Le second passage est en saint Luc : quand Marie et Joseph vinrent à Jérusalem avec Jésus âgé de douze ans, il est dit que l'enfant Jésus demeura à Jérusalem sans que Marie s'en aperçût. »

Habeta-Selassé (interrompant M. Gobat.) « Oui, il faut avouer que c'était un péché que de se séparer de Jésus[1]. »

D'où M. Gobat conclut qu'il ne faut pas *adorer* Marie.

Voilà donc la Sainte Vierge déclarée pécheresse par M. Gobat et Habeta-Selassé, et d'une manière fort étrange, on en conviendra. C'est dans le *Magnificat* que M. Gobat est allé chercher la preuve que Marie est aussi au nombre des *pécheurs perdus*. Après qu'un ange fut descendu du ciel pour venir saluer l'humble vierge de Nazareth par ces paroles : « Je vous salue, Marie, *pleine de grâce*, » et non *pleine de péché*, comme le veut M. Gobat, elle alla visiter sa

[1] *Journal d'un séjour en Abyssinie*, p. 165.

cousine Elisabeth, et, dans le transport de sa joie et de sa reconnaissance pour les grandes choses que le Tout-Puissant a opérées en elle, elle s'écria : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de » joie en Dieu *mon sauveur.* » (Luc, I, 46.)

A quoi donc en est réduit le protestantisme pour chercher si niaisement à souiller le nom de la plus pure des créatures? Voilà donc la preuve de sa culpabilité dans le seul aveu qu'elle fait que Dieu est son sauveur, comme il est le sauveur de tous les hommes! Ce qui m'étonne, c'est que M. Gobat n'ait pas aussi prouvé que Jésus-Christ lui-même n'a pas été sans péché, puisqu'il s'est mis au rang des pécheurs par sa circoncision et son baptême? Qui ne voit que Marie, préservée de tout péché par un privilége spécial, et uniquement en vertu des mérites de son divin fils, a pu appeler Dieu son sauveur dans un sens très-vrai, puisqu'en la *préservant* il l'a *sauvée* d'une manière bien plus excellente que le reste des créatures.

Le second argument vaut le premier : *Marie s'est séparée de Jésus sur le chemin de Jérusalem;* donc c'est une pécheresse. Jésus avait sa mission à remplir; aussi il répondit à sa mère qui lui adressait de tendres reproches, après l'avoir retrouvé dans le temple, « Pourquoi » me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé » à ce qui regarde le service de mon père? » (Luc, II.)

Au reste, nous demanderons à M. Gobat comment il sait que cette courte séparation fut un péché, puisqu'elle n'est pas qualifiée ainsi dans l'Ecriture. Heureusement que l'évêque anglican n'a aucun intérêt à incriminer l'enfant Jésus lui-même, sans quoi il le mettrait aussi au nombre des pécheurs perdus, attendu qu'un enfant qui se sépare *volontairement* de sa mère pourrait paraître aussi coupable qu'une mère qui se sépare *involontairement* de son enfant; car l'Ecriture nous dit que c'est l'enfant Jésus qui *demeura* à Jérusalem sans que son père et sa mère s'en aperçussent. Lorsqu'on voit, aujourd'hui encore, comment on voyage dans ces contrées quand on est en société nombreuse, comme c'était alors le cas au retour de la fête de Pâque, on comprend cette séparation momentanée, même quand on ne veut lire qu'avec des yeux charnels la vie du fils de Dieu. On n'est pas réuni par familles, mais d'après le sexe et l'âge. Tous les hommes marchent ensemble, les femmes de même, les petites filles avec leurs mères, les jeunes garçons indistinctement dans un groupe ou dans l'autre. La Sainte Vierge pouvait croire que l'enfant Jésus était avec saint Joseph, comme celui-ci pouvait supposer qu'il était avec sa mère ou ses autres parentes. Ce ne fut qu'à la première sta-

tion [1] que remarquant tous les deux l'absence de leur fils, ils le cherchèrent parmi leurs parents et ceux de leur connaissance.

Quand les apôtres allaient en un lieu, ils annonçaient Jésus-Christ, sa doctrine, ses vertus, sa vie, ses miracles, sa résurrection; quand les missionnaires protestants parcourent le monde, c'est toujours encore pour prêcher que le pape est l'antechrist, que Rome est la prostituée de Babylone. Expliquer l'Evangile, faire ressortir les vertus du Sauveur, exposer ses divins préceptes, gagner les cœurs à sa doctrine, est pour eux bien moins méritoire que de déployer leur haine contre tout l'enseignement de l'Eglise catholique ou celui qu'ils lui imputent.

Pour M. Gobat, les catholiques ne sont jamais que des papistes et des idolâtres; passe pour les injures, voyons la doctrine.

Un homme qui a embrassé une conviction religieuse a sans doute le droit de la défendre, et je ne prétends pas que M. Gobat, calviniste ou anglican, aille prêcher le catholicisme en Abyssinie ou ailleurs; mais il me semble qu'un missionnaire a mieux à faire que d'aller porter en Asie ou en Afrique des calomnies discréditées depuis longtemps en Europe.

Quand le duc d'Yorck demanda à l'archevêque Scheldon si c'était la doctrine de l'Eglise anglicane de tenir pour idolâtres les catholiques romains, il répondit que non; mais « que les jeunes gens de ce parti voulaient être populaires, et qu'une pareille accusation était le moyen d'y parvenir [2]. » Il est fâcheux de voir un homme comme M. Gobat se mêler aux jeunes gens pour se rendre populaire.

On comprendra qu'en faisant ces nombreux extraits, je les ai accompagnés de quelques réflexions, sans avoir voulu toutefois entamer une controverse sérieuse, qui serait ici déplacée. Je me serais abstenu si M. Gobat avait mis plus de modération dans son enseignement, et n'avait pas, lui, nouveau venu, constamment attaqué une religion qui a au moins le mérite, aux yeux du monde, d'avoir converti à la foi chrétienne toutes les nations qui ont rejeté le paganisme, sans en excepter la nation anglaise, convertie par les papes.

« Toute la matinée, dit le missionnaire, j'ai eu ma maison pleine de monde, entre autres plusieurs prêtres qui m'ont fait diverses questions, en particulier celle-ci, qui est toujours une des premières

[1] Voyez ci-après, chapitre XXXIV, *El-Bir*.

[2] Burnet, *Histoire de mon temps*, ann. 1673.

questions des prêtres : duquel des quatre principaux siéges apostoliques dépendons-nous ? J'ai répondu, comme à l'ordinaire, que saint Paul reproche aux Corinthiens de dire : Moi je suis de Paul, et moi d'Apollos. » (I. Cor., I, 12.)

La question de ces prêtres était tout au moins aussi indiscrète que si l'on demandait au premier rabbin s'il est de la tribu de Lévi ou de la tribu de Benjamin ; aussi M. Gobat, qui appartient aussi peu à l'un des quatre principaux siéges apostoliques qu'à l'une des douze tribus d'Israël, condamne les siéges et les tribus, tandis que saint Paul ne condamne que les schismes et les divisions ; et c'est ici qu'il aurait pu ajouter, comme il le fait ailleurs : Je leur ai donné une réponse *équivoque*.

« Ils (les prêtres) m'ont ensuite demandé si nos églises portaient le nom d'un saint, comme saint Georges, etc. J'ai répondu qu'autrefois (c'est M. Gobat qui parle), quand nos pères étaient dans l'ignorance, ils consacraient, comme eux, les églises aux saints ; mais que nous avons reconnu, par la parole de Dieu, que tous les saints et les anges sont des serviteurs de Dieu comme nous, et que le moindre hommage religieux qu'on rend à tout autre qu'à Dieu n'est qu'une idolâtrie, un péché ; c'est pourquoi nos églises sont consacrées à Dieu, ainsi que le sont tous les jours de l'année. »

M. Gobat calomnie ses pères, car ils n'ont jamais consacré d'église qu'à Dieu, comme le font encore aujourd'hui les catholiques. *Les protestants*, dit-il, *ont reconnu que les anges et les saints sont des serviteurs de Dieu ;* leurs pères avaient découvert cette vérité quinze cents ans auparavant, ou plutôt ils l'avaient reçue des apôtres, et ils l'ont toujours conservée comme les catholiques la conservent et la professent encore aujourd'hui : comment se fait-il que M. Gobat l'ignore ?

Mais les protestants ont reconnu en outre par la parole de Dieu que le moindre hommage religieux qu'on rend à tout autre qu'à Dieu est une idolâtrie. M. Gobat calomnie maintenant la parole de Dieu, car elle ne dit pas cela. Voici un théologien protestant, plus connu et aussi estimé que l'évêque actuel de Jérusalem, qui est d'un autre avis :

« Que ceux-là, dit-il (qui accusent les papistes d'idolâtrie), ne mènent pas le peuple par le nez jusqu'à lui faire croire qu'ils peuvent prouver leurs suppositions, lorsque cela leur est impossible[1]. »

[1] Throndike, *Les balances justes*, p. 11.

En attendant que ces deux messieurs soient d'accord, qu'on me permette de citer encore un témoignage anglican au sujet de l'ignorance des pères de M. Gobat.

« Le catholicisme, a dit Hutchinson à la chambre des pairs [1], qui a donné lieu à beaucoup d'injures, a été la croyance des nations les plus puissantes et les plus *éclairées* de l'Europe, et des personnages les plus illustres qui aient jamais honoré le nom d'homme. »

M. Gobat nous dit quelque part qu'il ajoute à ses leçons en Abyssinie « le peu qu'il sait de l'histoire des peuples [2]. » Si l'on ne connaissait de M. Gobat qne la leçon d'histoire que nous venons de citer, on pourrait croire que, pour lui, immédiatement au-delà de la réforme, commence l'obscurité des temps fabuleux.

Il continue son enseignement sur l'idolâtrie :

« Etre idolâtre, c'est ravir à Dieu l'amour et le respect qu'on lui doit, pour les donner aux créatures. Vos églises mêmes sont devenues des temples d'idoles, dès que vous les avez remplies d'images que vous priez et devant lesquelles vous vous prosternez [3]. »

Si les pauvres Abyssins venaient en Angleterre et voyaient les magnifiques cathédrales peuplées d'un monde de figures et de statues d'anges et de saints, trop souvent, hélas! les seuls habitants actuels de ces temples délaissés, que diraient-ils des sermons de M. Gobat ou de l'orthodoxie de l'Eglise établie?

Il est vrai que ces cathédrales, encore aujourd'hui les plus beaux monuments de l'Angleterre, ont été bâties dans le temps où ce pays *était dans l'ignorance*, c'est-à-dire, catholique.

Il est vrai encore qu'il y a quelque trois siècles, des enfants de lumière sont venus qui ont renversé bon nombre de ces statues, qui en ont mutilé des milliers d'autres, qui ont lacéré les peintures, brisé les vitraux, qui auraient détruit jusqu'aux chérubins de l'arche d'alliance s'il les avaient rencontrés, et que ces hommes n'étaient plus catholiques.

Il est probable que les Abyssins demanderaient pourquoi ces iconoclastes se sont arrêtés, et pourquoi ils n'ont été vandales qu'à demi? car une idole qui n'a qu'un bras ou une jambe, n'en est pas moins une idole.

M. Gobat répondrait sans doute que les Anglais n'adorent pas

[1] 10 mai 1805.

[2] *Journal*, p. 348.

[3] *Id.*, p. 275.

les statues et les images. Les Abyssins ne les adorent pas non plus. — Ils se prosternent devant elles. — Mais les Abyssins pourraient voir en Angleterre tout le peuple, dans les églises, se prosterner devant la table de la communion : serait-ce une nouvelle forme de divinité à ajouter aux idoles si variées de l'Egypte ou de l'Inde? Les Anglais adoreraient-ils le marbre ou le bois, ou le pain et le vin qu'on leur présente? Parce que les pairs d'Angleterre font, au trône vide de leur souverain, une révérence, comme ils doivent la faire au nom de Jésus, selon les canons de Jacques Ier, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, faut-il les ajouter à la liste des idolâtres dressée par M. Gobat?

Chose étrange! c'est pourtant le même jour où, selon la pittoresque expression de M. Throndike, M. Gobat menait par le nez tous ces braves Abyssins, qu'il passa à leurs yeux pour être l'archange Michel : c'est lui-même qui nous raconte modestement cette aventure.

« Pendant que je causais, dit l'humble missionnaire, avec mon voisin chez Cassaï, celui-ci a beaucoup parlé de moi avec ses gens; il leur a dit tout doucement : Que vous en semble? Quand je vois cet homme, je me demande toujours si c'est vraiment un homme, ou si ce n'est pas un ange. J'ai vu plusieurs blancs, mais je n'en ai jamais vu comme celui-ci. Un autre a dit : Si je le trouvais seul, à la campagne, je prendrais la fuite, ou je mourrais de crainte. » Un troisième : « Ces cheveux flottant sur les épaules, cette longue barbe rouge et ce visage blanc, le rendent vraiment supérieur à l'archange Michel[1]? »

M. Gobat ne dit pas qu'il les ait détrompés.

Combien cette opinion n'a-t-elle pas dû augmenter chez ces pauvres Abyssins quand ils ont vu le révérend missionnaire *connaître jusqu'à leurs pensées* et leur expliquer ce que Jésus n'a pu faire dans le langage humain. Je me hâte de laisser parler M. Gobat lui-même.

« Ensuite, me tournant vers toute la compagnie, je leur ai dit : Je vous vois tous très-stricts à observer le jeûne, tandis que je connais vos mauvaises pensées[2]. »

Et ailleurs, dans un dialogue avec l'Etchégué, c'est-à-dire chef des moines : *L'Etchégué.* « Comment s'opère la régénération dans

[1] *Journal*, p. 232.
[2] *Id.*, p. 141.

l'homme? » *M. Gobat.* « Il paraît que Jésus ne pouvait pas l'expliquer dans le langage humain : combien moins le pourrais-je, moi qui suis encore si faible dans votre langue! Mais en rassemblant les passages de l'Ecriture qui en parlent, voici comment je crois qu'on peut l'expliquer. » Alors M. Gobat donne les éclaircissements laissés imparfaits par l'impuissance où était Jésus-Christ de s'exprimer ou de rassembler les passages de l'Ecriture; puis il termine par ces paroles remarquables : « Voilà la faible description de la régénération que je puis vous donner. Mais comme Jésus-Christ dit du vent (Jean, III.) qu'on ne sait ni d'où il vient, ni où il va, mais qu'on en entend simplement le son; de même celui qui est né de l'esprit sait qu'il en est ainsi, comme nous savons qu'il y a du vent quand nous en entendons le son [1]. »

Qu'aurait dit M. Gobat, si l'Etchégué lui avait fait ce faible raisonnement :

Ma religion est véritable et la vôtre est fausse; moi qui suis né de l'Esprit tout comme un autre, je sais qu'il en est ainsi, sans pouvoir dire d'où me vient cette science, ni où elle va, comme je sais qu'il y a du vent quand je l'entends mugir à travers les plaines de Gondar.

Mais continuons :

« Ensuite l'Etchégué m'a dit : Quand Jésus-Christ est mort pour nous sauver, est-ce son humanité seule qui est morte, ou bien sa divinité a-t-elle aussi souffert la mort? »

M. Gobat. « C'est une question difficile à expliquer, et si la parole de Dieu ne me donnait pas une étincelle de lumière là-dessus, je me croirais incapable et indigne de vous répondre un seul mot; mais saint Paul dit à Timothée que Dieu est *immortel*, et saint Pierre dit que Christ a souffert *en la chair*; d'où j'ose conclure que ce n'est que l'humanité qui a souffert..... »

C'est fort heureux que cette étincelle soit venue si à propos, sans quoi nous demeurions dans le doute si la divinité est morte ou si elle vit encore.

L'Etchégué. « C'est aussi là notre opinion; mais si ce n'est que l'humanité de Jésus qui est morte, qui est-ce qui est né de la Vierge Marie? »

M. Gobat. « Cette question est aussi très-difficile, parce que la

[1] *Journal*, p. 211.
[2] *Id.*, p. 212.



Bible ne s'explique pas clairement à cet égard. Il y a eu beaucoup de troubles et de confusion dans l'Eglise à ce sujet, *parce que les hommes veulent toujours en savoir plus que ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler* » (témoin M. Gobat qui, en cent endroits de son livre, prétend suppléer à l'obscurité ou à l'insuffisance de la révélation de Jésus-Christ et de la Bible par des révélations et des *étincelles* particulières); « toutefois écoutez mon opinion et vous en jugerez. Il me semble qu'il n'y a rien de plus naturel que de croire que ce qui est né dans le temps, c'est ce qui est mort. D'ailleurs, la raison nous dit que la mère doit exister avant le fils; mais Marie n'a point existé avant que Jésus-Christ fût Dieu : d'où je conclus que c'est une grande erreur que d'appeler Marie mère de Dieu, malgré tout le respect que j'ai pour elle, la plus heureuse des femmes. Je crois que nous devons nous contenter d'appeler Marie, *mère de Jésus*, comme les apôtres faisaient. »

Toutes les fois que M. Gobat croit avoir vaincu le catholicisme, il ne manque jamais de se faire applaudir par l'Etchégué ou quelque autre Abyssin qui s'écrie : « *Eounate nao, eounate nao*, c'est la vérité, c'est la vérité[1]. »

« Je crois, » ajoute M. Gobat, « qu'aucun des assistants ne s'attendait à un pareille réponse; du moins, ils paraissaient tous hors d'eux-mêmes..... L'Etchégué a paru très-content de notre conversation, et moi je ne me suis jamais exprimé aussi facilement en amharique[2]. »

M. Gobat se rend témoignage à lui-même; il est très-satisfait d'avoir été plus clair en amharique que les auteurs sacrés ne l'ont été dans leur propre langue et sous l'inspiration de Dieu. Si les Abyssins ne s'attendaient pas à une pareille réponse, j'avoue que je ne m'y attendais pas non plus, surtout après avoir lu un autre passage où M. Gobat admet expressément cette *grave erreur* : « Un prêtre, dit-il, me demande subitement pourquoi je ne voulais pas qu'on appelât Marie, *mère de Dieu; je lui répondis simplement que Jésus-Christ étant vrai Dieu et vrai homme, je ne m'opposais point à ce que, dans un sens, on appelât Marie, mère de Dieu;* mais pourvu qu'on n'en tirât pas la conséquence qu'il faut l'invoquer et l'adorer, parce qu'une faible créature ne peut être placée à côté du seul vrai Dieu et sauveur du monde dans l'œuvre de notre rédemption[3]. »

Les Abyssins, pas plus que nous, n'appellent Marie, *mère de*

[1] *Journal*, p. 208 et passim.
[2] *Id.*, p. 212.
[3] Pag. 433.

Dieu, pour l'adorer, mais parce qu'elle est mère de Jésus-Christ, qui est vrai Dieu et vrai homme.

Que dirait l'Etchégué de cette contradiction du missionnaire?

Cette expression de *mère de Dieu* choque extrêmement le protestantisme, comme elle a choqué les hérésies de tous les temps[1]; il voudrait la remplacer par celle-ci, *mère de Jésus*, que nous acceptons aussi de grand cœur. Mais les anglicans, dont M. Gobat a adopté la doctrine et les préjugés, qui nous accusent d'adorer la Sainte Vierge et les saints parce que nous traitons avec respect leurs images, doivent, selon les injonctions de la reine Elisabeth et le dix-huitième canon de la seconde année de Jacques Ier, faire la révérence au nom de Jésus. Voici ce canon : *Il est ordonné que toute personne, jeune ou vieille, rende au nom de Jésus le respect qui lui est dû, en faisant une révérence profonde, et en se découvrant la tête, comme cela est nécessaire en pareil cas*[2].

Si ces marques de respect se rapportent à un *son* ou à l'humanité de Jésus, la reine Elisabeth et Jacques 1er doivent encourir le reproche d'idolâtrie; si, au contraire, elles se rapportent à *Jésus-Dieu*, pourquoi cette pointilleuse distinction entre mère de Jésus et mère de Dieu?

Au reste, mieux que dans les édits des rois d'Angleterre, il est dit dans l'Ecriture qu'*au nom de Jésus tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.* (Pilip., II, 10.) Quels honneurs plus grands peut-on rendre au nom de Dieu?

A quel misérable amas de subtilités et de contradictions il faut avoir recours quand on est loin de la vérité!

On a pu remarquer que M. Gobat, malgré la supériorité qu'on lui attribue sur l'archange Michel, est souvent obligé d'avouer, quelquefois mal à propos, il est vrai, que des passages de l'Ecriture sont fort obscurs; il est même fier de pouvoir dire de temps en temps : *Je ne sais pas.* D'autres fois il explique un texte par un autre; ou bien, il donne son interprétation sans la justifier autrement que par cette raison plausible : « Je sais qu'il en est ainsi, comme je sais qu'il y a du vent, sans savoir d'où il vient ni où il va. » Ce qui ne l'empêche pas de laisser dire à l'Etchégué, sans le reprendre : « Jamais il n'est venu en Abyssinie un homme comme Samuel (M. Gobat), qui

[1] Julien l'Apostat, qui reprochait aux chrétiens d'adorer Jésus comme le fils de Dieu, leur faisait aussi un crime d'appeler Marie *theotocos*, mère de Dieu; il est ainsi devenu un témoin irrécusable de la doctrine de la primitive Eglise. (Jul., *Opera*, tom. II.)

[2] Wilk, *Con.*, vol. IV, p. 188, 382.

prouve tout ce qu'il dit par la parole de Dieu, et qui persiste toujours à rejeter toute autorité en matière de foi. Les Anglais sont *sûrs* de toutes les parties de leur religion[1].... »

Voilà un témoignage qui doit flatter étonnamment *l'Eglise établie,* à qui il est sans doute adressé par M. Gobat, ainsi que plusieurs autres compliments de la même espèce. Notre révérend missionnaire aurait pu dire aux Abyssins que les Anglais sont tellement sûrs de toutes les parties de leur religion, qu'ils ont eu une confirmation spéciale de l'Esprit-Saint pour chaque altération successive du même dogme, à mesure que les circonstances les obligeaient de modifier leur croyance.

Par exemple, le Saint-Esprit a dicté au Parlement et à Edouard VI une formule eucharistique qui renfermait le dogme de la présence réelle.

Deux ans après, on s'aperçut de cette bévue et on rédigea, sous l'inspiration du même Saint-Esprit, une formule qui rejetait la présence réelle ou corporelle du Christ dans la sainte Eucharistie.

Mais plusieurs personnes timorées se scandalisèrent de ce nouveau langage de l'Esprit-Saint, de sorte qu'on fut obligé, dans la troisième année du règne d'Elisabeth, de fondre, toujours avec le soufle du Saint-Esprit, ces deux formules opposées en une formule mixte, qui arrangea tout le monde, parce qu'elle est claire, comme les oracles de l'antiquité, et que chacun y trouve ce qu'il veut y trouver[2].

Voilà donc *trois différentes révélations divines* sur la même vérité!

Que dire de la bonne foi des missionnaires anglicans qui vont au loin faire accroire à des peuples abusés que leur Eglise est *sûre* de toutes les parties de son enseignement, tandis qu'en Europe l'Eglise anglicane, ébranlée jusque dans sa base, divisée même sur le point fondamental de la régénération baptismale, offre à tous les yeux le spectacle de sa dissolution, et fait dire à un de ses évêques les plus éminents (l'évêque d'Exeter), « que des doutes très-sérieux se sont élevés dans l'esprit d'un grand nombre sur le point de savoir si l'Eglise anglicane ne perd pas ses droits à être regardée comme une portion de l'Eglise de Jésus-Christ. »

Comme tous ses coréligionnaires, M. Gobat rejette toute autre autorité que la sienne, et dans les passages les plus inintelligibles,

[1] *Journal*, p. 387.

[2] Voir Gilbert, évêque de Sarum, *sur les trente-neuf articles*, art. 28.

quand l'Ecriture lui manque, il se prend à l'*esprit*, à l'*étincelle*, au *vent;* mais quand l'esprit de ses auditeurs dit blanc, quand le sien dit noir, que leur étincelle ne vient pas à temps ou que leur vent souffle dans une autre direction, alors surgit la tempête. C'est ce qui lui est arrivé plusieurs fois avec les prêtres et les moines d'Abyssinie, qu'il traite d'*ignorants, de mondains, d'esprits obtus, infiniment inférieurs aux plus grossiers paysans, qui ont cependant assez de ruse pour cacher leur ignorance aux plus simples, et qui maintiennent, par une sagacité déhontée, leur réputation auprès d'un petit nombre d'idiots qui les entretiennent*[1].

M. Gobat fait à ce sujet cette observation : « Plus je reprends rudement les prêtres et les autres, et plus ceux qui l'entendent ont de respect pour moi... Il est vrai que je tâche toujours de m'exprimer *fortiter in re, leniter in modo,* fortement, quant au fond, *avec douceur,* dans la forme[2]. » Cette douceur n'est pas angélique, on en conviendra, et pourtant M. Gobat nous dit : « Je crois que si je voulais maintenant me faire passer pour un ange, il y aurait à peine la dixième partie d'entre eux qui doutât de mon assertion[3]. » Tant il les avait bien disposés à n'admettre que la vérité! Dans un autre endroit, il dit aux prêtres, en présence de tout le monde : « Vous êtes vous-mêmes pécheurs, et vous avez besoin d'un sauveur pour vous absoudre; *par conséquent toutes vos messes ne servent de rien ni aux vivants, ni aux morts*[4]. »

Comment *Samuel, qui prouve tout ce qu'il dit par la parole de Dieu*, prouverait-il tout cela, notamment que les messes ne servent de rien, ni aux vivants, ni aux morts?

Evidemment son zèle l'emporte trop loin; car l'Eglise épiscopale, dont il est le missionnaire, n'a jamais nié, que je sache, que les prières, même des pécheurs, ne puissent être utiles aux vivants. Est-ce que M. Gobat considérerait encore la messe comme une *horrible idolâtrie*, ainsi qu'il a été révélé à Luther par le diable[5]?

Quant aux morts, on sait comment le protestantisme s'est débarrassé de ce texte du second livre des Maccabées : *C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils*

[1] *Journal*, p. 220.
[2] *Id.*, p. 306.
[3] *Id.*, p. 356.
[4] *Id.*, p. 374.
[5] Voir le récit de la conférence du diable avec Luther, fait par Luther lui-même, 1681, in-12.

soient délivrés de leurs péchés (XII, 46.) : il a rejeté les Maccabées. Nous verrons plus bas que des auteurs, tout en demeurant protestants, ont rejeté l'Evangile de saint Matthieu, l'Evangile de saint Marc, l'Evangile de saint Luc, l'Evangile de saint Jean, l'Epître aux Hébreux, les Epîtres de saint Jean, les Psaumes, etc., etc.

Au reste, voici bien d'autres choses que Samuel affirme, et qu'il serait bien embarrassé de prouver par l'Ecriture. Un moine vivait dans la solitude, comme les Pères du désert ; pour ce seul fait, il est convaincu de péché.

« Pour le convaincre de péché, dit M. Gobat, j'ai commencé par lui dire que sa vie est en opposition directe avec l'Evangile ; car ou il n'a point de lumière, et dans ce cas il est un hypocrite de se faire passer pour un enfant de lumière devant les hommes ; ou il a de la lumière, et alors il pèche contre le précepte de Jésus-Christ, qui veut que ses disciples fassent luire leur lumière devant les hommes[1]. »

Par le même raisonnement, M. Gobat condamne trente années de la vie de Notre-Sauveur. Il n'est guère possible d'abuser plus étrangement de la parole pour se tromper soi-même et pour tromper les autres.

D'abord M. Gobat dit lui-même, quelques lignes plus haut, « que c'est le genre de vie de ce moine qui lui donne une réputation de sainteté dans tous les environs, » ce qui n'est pas du tout la même chose que de se faire passer *pour un enfant de lumière*. En outre, ce moine ne mettait pas la lumière sous le boisseau : puisque M. Gobat nous assure que son genre de vie lui donnait une réputation de sainteté dans tous les environs, il paraît bien que son genre de vie *luisait*.

Si M. Gobat connaissait mieux la vie des solitaires, il ne dirigerait pas contre eux un si calomnieux raisonnement.

Cette vie d'anachorète n'est pas une invention des derniers temps ; saint Paul, en parlant des saints de l'ancienne loi, qui ont *accompli la justice et reçu l'accomplissement des promesses*, ne dit-il pas que ces hommes de foi « dont le monde n'était pas digne, erraient dans » les déserts, dans les montagnes, et se retiraient dans les cavernes et » dans les trous de la terre. » (Héb., XI, 38.)

Et qui a fait luire la lumière d'une manière plus éclatante que tous ces reclus volontaires qui allaient tremper leur génie dans la solitude et dans la contemplation de Dieu? « Un seul monastère de

[1] *Journal*, p. 417.

Bénédictins, a dit Gibbon, a produit plus de bons ouvrages que toutes nos universités. » Et M. Gobat ignore-t-il donc si complètement l'histoire des premiers siècles de l'Eglise qu'il n'ait jamais entendu parler de saint Athanase, qui écrivait dans les sables et parmi les sépulcres de l'Egypte; de saint Grégoire de Nazianze, qui a fini sa glorieuse carrière dans sa retraite de Cappadoce; de saint Basile, qui a donné des règles à la vie cénobitique; de saint Chrysostome, qui a vécu plusieurs années sur les montagnes et dans les cavernes; de saint Jérôme, de ses œuvres et de son désert? Du fond de leur solitude, tous ces grands hommes ont-ils porté assez haut la lumière, ou l'ont-ils étouffée sous le boisseau?

Et ces autres grandes figures de la Thébaïde, ces Paul, ces Antoine, ces Pacôme, ces Macaire, ces Hilarion et ces légions d'autres ascètes, qui ne sortaient de leurs grottes que pour venir siéger dans les conciles, dans les synodes et les conseils des empereurs, pour pacifier les peuples, ou pour implorer le pardon des villes rebelles quand tous les autres tremblaient devant la colère des gouverneurs et des rois, ne resplendissent-elles pas autant dans le monde par l'éclat de leurs travaux et de leur courage que cet apôtre du protestantisme qui ose se rire de leur pénitence sur le théâtre même de leurs vertus?

Ne pas sentir, d'ailleurs, ce qu'il peut y avoir de consolant et de sublime dans une vie de retraite et de recueillement, c'est comprendre aussi peu le cœur de l'homme que l'esprit du christianisme.

Ailleurs M. Gobat, voulant sans doute condamner l'usage des autels, répond à l'etchégué, qui lui demandait quelle était la forme de la table dans les églises protestantes :

« Elle n'a pas toujours la même forme; mais elle ressemble à une table ordinaire de famille, parce que, quand Jésus-Christ institua la sainte cène, il le fit avec une table ordinaire, puisqu'il venait de souper avec les douze apôtres [1]. »

L'Ecriture ne dit rien de précis sur la forme des tables chez les Hébreux; mais si, dans ces points peu essentiels, on voulait s'en tenir à une exactitude pharisaïque, il faudrait aller chercher la forme d'une table ordinaire, non à Londres, mais en Palestine; et depuis que M. Gobat est évêque de Jérusalem, il a pu se convaincre que les tables ordinaires de famille de ce pays-là ne ressemblent en rien à

[1] *Journal*, p. 337.

celles des temples protestants, puisque, comme au temps de Notre-Sauveur, on se couche encore pour manger. *Et ingressus Jesus recubuit*. (Luc, XI, 37.)

Je fais la même observation pour le *pain ordinaire de la table*, dont parle M. Gobat. Le pain des Hébreux était des galettes fort minces, comme on les voit encore aujourd'hui dans tout le Levant, et qui ressemblaient beaucoup plus à nos hosties qu'aux pains d'une hauteur démesurée qu'on mange en Angleterre.

Toutes les fois que l'occasion se présente, M. Gobat condamne les pénitences qu'on impose pour les péchés, comme opposées à la Bible; le jeûne, non-seulement comme une chose inutile, mais *criminelle* : « Ce n'est pas, dit-il entre autres, par des jeûnes de quarante jours, ni par le célibat que Jésus-Christ veut que ses diciples se fassent connaître au monde[1]. » Encore une condamnation du jeûne de Jésus-Christ et de son célibat.

Relativement aux pénitences, M. Gobat paraît être en désaccord avec tout ce qu'il y a de plus estimé dans l'Eglise anglicane.

On lit le passage suivant dans le *Livre des prières communes* que les lords, les communes et le roi ont déclaré avoir été composé avec l'aide du Saint-Esprit. « Il y avait anciennement une discipline *sainte*, d'après laquelle, au commencement du Carême, les personnes convaincues de péchés notoires étaient condamnées à une pénitence publique, et punies ainsi afin que leurs âmes pussent être sauvées au jour du Seigneur; et il serait très-désirable que ladite discipline pût être renouvelée. »

Ce n'est qu'un pieux désir, sans doute, de l'Eglise anglicane; mais ce langage est bien différent de celui de M. Gobat. Il dit encore : « La prétendue puissance de lier et de délier, attribuée aux prêtres, l'invocation des saints et des anges, le jeûne, les pèlerinages, etc., sont autant de faux sauveurs et d'antechrists que le diable a établis pour éloigner du vrai Sauveur les âmes travaillées et chargées[2]. »

Le diable est toujours là pour tenir la place de l'Ecriture. Quant au jeûne si, c'est une œuvre non-seulement inutile mais criminelle, comment se fait-il que toutes les années encore un jour de jeûne est ordonné par le chef de l'Eglise anglicane?

Un Abyssin ayant consulté M. Gobat sur le projet qu'il avait formé de faire le pèlerinage de Jérusalem : « Comme je le fais dans

[1] *Journal*, p. 191.
[2] *Id.*, p. 358.



de pareils cas, dit notre missionnaire, je lui ai donné une réponse *équivoque*[1]. » Ce qui était d'autant plus prudent que M. Gobat lui-même a fait depuis le pèlerinage de Jérusalem.

Un jeune prêtre lui ayant demandé son avis sur le même objet : « Je le lui ai déconseillé, dit-il, en lui citant le passage de saint Jean (IV, 21, 23)[2]. » Or ce passage est celui-ci : « Jésus dit à la Samari- » taine : *Femme, croyez-moi, le temps va venir où vous n'adorerez* » *plus le Père ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem.* »

Si M. Gobat considère cette parole du Sauveur comme une défense d'adorer Dieu sur le mont Garizim et à Jérusalem, il est assez étonnant qu'il soit allé, quelques années plus tard, élever son église épiscopale sur le sommet du mont Sion.

Le protestantisme, qui a commencé par la violation du célibat dans la personne de Luther, en a toujours eu depuis une horreur étrange. Aussi notre missionnaire, à son endroit, est-il implacable, et, pour le combattre plus avantageusement, il calomnie les intentions.

« Le vœu du célibat, dit-il, est par soi-même un péché, et par conséquent illicite. En effet, il est basé sur les propres forces de l'homme, et non sur la parole de Dieu[3]. »

Ici, il est question du vœu, du célibat et de la pensée présomptueuse de celui qui s'y engage. Le vœu, en lui-même, n'est pas un péché, puisque l'Ecriture loue ceux qui en font[4]. Le célibat n'est pas un péché non plus, sans quoi Notre-Sauveur ne s'en serait pas rendu coupable. Quant à la pensée, M. Gobat ne la connaît pas.

M. Gobat dit ensuite aux Abyssins que « dans son pays il y a plusieurs personnes qui ne se marient pas, mais elles se contentent de dire : Aujourd'hui je ne suis pas marié, mais, pour demain, Dieu seul sait ce qui me convient. » J'ignore si les célibataires anglais font un vœu de chasteté à courte échéance; mais ce que je sais, c'est qu'il faut aussi la grâce de Dieu pour ne pas l'offenser, même pendant un jour.

Du reste, voici qui est plus sérieux. Quand M. Gobat écrivait ces

[1] *Journal*, p. 203.

[2] *Id.*, p. 206.

[3] *Id.*, p. 287.

[4] Voir entre autres Gen., XXVIII, 20, 22; Lev., XXVII, 1-25.— Il est singulier de voir un évêque qui admet l'Ecriture condamner ce que Dieu approuve. On lit aux Nombres, ch. VI : « Jéhovah parla à Moïse, disant : Parle aux enfants d'Israël, et tu leur diras : L'homme ou la femme qui aura fait le vœu de nazaréen, afin de se consacrer à Jéhovah, s'abstiendra de vin, etc. Telle est la loi du nazaréen. » Saint Jean-Baptiste s'était ainsi consacré au Seigneur.

lignes, il n'était pas évêque ; il l'est devenu depuis, du moins il en a pris le titre [1]. Or, d'après saint Paul, il faut que l'évêque soit irrépréhensible, qu'il n'ait épousé qu'une femme, qu'il soit sobre, prudent, grave et modeste, chaste, aimant l'hospitalité, capable d'instruire, etc., etc. (I Ep. à Tim.) Or, n'y a-t-il pas là des choses au moins aussi difficiles à observer que le célibat? comment donc M. Gobat et tous les évêques de l'Eglise anglicane ne tremblent-ils pas d'assumer cet immense fardeau, non-seulement pour un jour, mais pour la vie entière? Cette *présomption* est-elle basée sur les forces de l'homme, ou sur la grâce de Dieu? Ici, au lieu de ces mots : « Il faut que l'évêque n'ait épousé qu'une femme, » M. Gobat fait dire à saint Paul : « Que l'évêque doit être mari d'une seule » femme [2]. » Plaisant précepte que celui qui met la femme parmi les qualités d'un évêque! Or saint Paul, qui aurait donné ce précepte, n'avait pas de femme ; il s'est donc condamné lui-même.

Voici encore quelques points saillants d'un livre qu'il faudrait transcrire tout entier si l'on voulait rapporter toutes les fausses allégations qu'il renferme.

On voulait faire M. Gobat *aboun*, c'est-à-dire, évêque ; il refuse et il ajoute : « Quand rien ne s'opposerait à ce que je revêtisse cette charge, je ne pourrais pas supporter les *adorations* qu'on rend à un évêque en Abyssinie et dans tout le Levant. »

M. Gobat cependant oublia un jour ce qu'il avait dit tant de fois, et baisa la main, non à un évêque, bien entendu, mais au chef Saba-Gadis : « Je voulus, dit-il, lui baiser la main, mais il ne voulut me le permettre qu'après qu'il eut baisé la mienne [3]. » Les voilà pris tous les deux en flagrant délit d'idolâtrie.

« Demander la bénédiction à un évêque est une idolâtrie, lui baiser la main est un péché [4]. »

En blâmant les écrits de saint Ephrem, il dit : « Qu'Ephrem soit saint ou non, je n'en sais rien. Ce sont peut-être ses écrits qui ont enfanté le Coran des musulmans ; du moins Mahomet n'en fait que trop usage pour séduire ses disciples [5]. »

Il faut donc aussi condamner la Bible tout entière ; car Mahomet en a fait un bien plus grand usage encore. Et tous les hérétiques ne

[1] Voyez *Nullité des ordinations anglicanes*, par le P. Lequien.
[2] *Journal*, p. 282.
[3] *Id.*
[4] *Id.*, p. 362.
[5] *Id.*, p. 162.

se sont-ils pas servis des Ecritures pour séduire leurs disciples?

On demande à M. Gobat : Pourquoi il y a tant de croyances et de sectes parmi les chrétiens? Il répond : « C'est parce qu'ils négligent la parole de Dieu pour suivre les doctrines des hommes, toujours sujettes à l'erreur[1]. » Cette fois il est dans le vrai; mais quel terrible aveu contre le protestantisme!

On lui demande encore : « Combien comptez-vous de livres du Nouveau-Testament? » Il répond : « Vingt-sept. — Et de l'Ancien-Testament? — Trente-neuf[2]. » M. Gobat, qui prouve tout ce qu'il dit par l'Ecriture, comme on sait, *a oublié* de citer le passage de la Bible où il a trouvé ces deux chiffres importants. Plus loin, il reproche aux prêtres abyssins d'avoir reçu les livres apocryphes des papistes[3], sans leur dire de qui lui, M. Gobat, tient les livres qui ne sont pas apocryphes : s'il ne les tient pas des papistes, de qui les tient-il?

On trouve dans l'*Histoire de Luther,* par M. Audin, un curieux rapprochement sur le chiffre auquel se réduiraient les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament si l'on voulait s'en rapporter au témoignage des auteurs protestants. L'un rejette le Nouveau-Testament comme n'ayant pas conservé intacte la pure doctrine de Jésus-Christ; un autre, l'Evangile de saint Matthieu, comme n'étant l'œuvre ni d'un apôtre, ni d'un témoin oculaire; un autre encore, les Evangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc, comme extraits d'un manuscrit araméen; un autre assure que l'Evangile de saint Jean est l'œuvre d'un philosophe d'Alexandrie; Lucke assigne la même origine à l'Epître aux Hébreux; Claudius attribue les Epîtres de saint Jean à un Juif inconnu; Haffner nous apprend que le livre de Judith est un roman pieux, et le Cantique des Cantiques une idylle pastorale. Bretschneider appelle les Psaumes le produit d'un cerveau exalté, etc.[4]. Faut-il s'étonner si les peuples du Levant, voyant à quoi se réduisent les dogmes et les pratiques religieuses des protestants, se demandent *si ces hommes ont une religion?*



M. Gobat assure que le jour de Pâque, en Abyssinie, « est un jour de gourmandise, comme chez les autres sectes antibibliques, et que ce jour-là on ne doit pas faire de visites. » Il a aussi oublié la citation

[1] *Journal*, p. 163.
[2] *Id.*, p. 176.
[3] *Id.*, p. 276.
[4] Tom. II, chap. 21.

de l'Ecriture ; c'est dommage : lui qui n'admet pas le jeûne du Carême, il nous aurait peut-être indiqué l'endroit où Notre-Sauveur a ordonné de jeûner le jour de Pâque. Quant aux visites défendues ce jour-là, ne serait-ce peut-être pas un précepte humain, attendu qu'il ne se trouve pas dans la Bible ?

Ensuite il ajoute : « J'ai passé quelques heures avec Habeta-Selassé, qui m'a dit que ses amis et lui s'étaient convaincus que les Anglais sont de vrais chrétiens, parce que je distribue l'Evangile gratis ; » et il ajoute : *Nous ne sommes chrétiens que de nom : nous ne donnons rien gratis ; les meilleurs prêtres même n'instruisent que pour de l'argent* [1].

Si Habeta-Selassé et ses amis savaient à combien s'élève annuellement l'enseignement *gratuit* des évêques et du clergé d'Angleterre, que diraient-ils de la bonne foi dans laquelle les a laissés M. Gobat au sujet de ce curieux argument de son orthodoxie ?

« On a ensuite parlé de la confession des péchés aux prêtres et de l'absolution. Ce sont ces deux coutumes, lui ai-je dit, qui sont la cause de la corruption du pays [2]. »



D'où il suit que les peuples qui n'ont ni confession ni absolution doivent être innocents comme des enfants nouveau-nés ; ce qui est notoire pour chacun de nous. Toutefois, l'honneur de cet argument ne revient pas entièrement à M. Gobat ; car déjà en 1806, l'évêque de Durham avait assuré à son clergé *que les terribles conséquences de la révolution française étaient dues aux pratiques corrompues de l'Eglise romaine* [3].

Un des endroits les plus curieux du *Journal d'un séjour en Abyssinie* est celui-ci :

Un prêtre : « Il y a la foi des Grecs, celle des Francs, celle des Arméniens, etc. ; de quelle foi êtes-vous ? »

M. Gobat. « Tous ces différents noms de croyance n'ont rien à faire avec la véritable foi. Ces divisions prouvent plutôt l'incrédulité et la désobéissance des hommes : c'est parce qu'ils ont abandonné la parole de Dieu pour suivre des doctrines humaines qu'ils se sont ainsi divisés. Saint Paul dit qu'il n'y a qu'une seule foi. »

Il paraît qu'à la suite de ce discours notre missionnaire a entendu les cent mille voix discordantes de *l'unité protestante*, et que ce

[1] *Journal*, p. 299.
[2] *Id.*, p. 301.
[3] *Exhortation adressée au clergé du diocèse de Durham*, par Shute.

concert varié l'a empêché de dire : Cette foi *une*, c'est le protestantisme.

Voici comment un auteur plus indiscret parle d'une cérémonie religieuse présidée par sa seigneurie l'évêque Gobat le jeudi-saint de l'année 1848, à Jérusalem.

«Il y avait là des représentants *de plusieurs communions évangéliques* agenouillés à côté les uns des autres dans un *même esprit*, dans un même amour. On a lu les saintes Ecritures, on a prié, on a chanté, en anglais, en allemand, en français et en hébreu : en hébreu pour un Juif prosélyte qui recevra demain le baptême. Je ne comprenais pas l'hébreu, pas l'allemand, guère l'anglais, mais nous comprenions tous que le Seigneur était au milieu de nous, et que nous étions *un* en lui[1]. »

Ce que je comprends, moi, moins que l'allemand, moins que l'anglais, moins que l'hébreu, c'est cette *unité* de *plusieurs communions*, et comment un même esprit qui réunit tant de sectes opposées, tant de dogmes contradictoires et tant de symboles plus variés encore par le fond que par la langue, comme celui des luthériens, des calvinistes, des quakers, des anglicans, des méthodistes, des trembleurs, des sauteurs et de tant d'autres, ne réunirait pas encore les monophysites de l'Abyssinie : ce qui offrirait le double avantage d'accroître l'unité et d'épargner aux membres de la société épiscopale de pénibles missions, comme celle de M. Gobat, qui n'a eu d'ailleurs pour résultat que de lui faire dire après tant de fatigues : « *Perdidi annum!* J'ai perdu mon année[2]. »



Je terminerai ici cet examen, déjà trop long, de la manière dont l'évêque actuel de l'Eglise protestante de Jérusalem a exercé sa mission en Abyssinie.

Cependant, je ne veux pas quitter ce sujet sans faire encore la réflexion suivante.

La communion religieuse qu'a voulu évangéliser le missionnaire anglican n'appartient point à l'Eglise catholique, elle s'en est séparée dès les premiers temps du christianisme; elle a été ensevelie sous l'oubli des peuples, comme les antiques monuments de l'Ethiopie l'ont été sous les sables du désert. Au seizième siècle, quand ce monument vivant des institutions primitives apparaît tout-à-coup aux nations de l'Occident, qui, dans le cours des siècles, s'étaient

[1] *Journal d'un voyage au Levant*, tom. III, p. 238.
[2] *Journal*, p. 406.

entre-déchirées par des questions théologiques et des révoltes incessantes contre l'Eglise, il peut bien, dans son isolement, avoir subi quelque altération partielle, mais, dans son ensemble, il se montre tel qu'il était dans son origine. C'est ainsi que dans les colonies du Canada, du Mexique, de l'Islande, on retrouve les mœurs, le costume de la mère-patrie, comme ils étaient à l'époque où ces colonies en ont été séparées. De même encore, dans les catacombes de Rome, on découvre, avec les premières églises du christianisme, les preuves matérielles de la foi des premiers chrétiens[1]. Or, à quoi ressemble cet Herculanum religieux de l'Abyssinie, avec ses pèlerinages, ses couvents, ses jours de jeûne et d'abstinence, le dogme de la présence réelle, la messe, la confession, l'invocation de la Sainte Vierge[2] et des saints, le célibat ecclésiastique, les bonnes œuvres, etc., c'est-à-dire, tout ce que les novateurs des derniers temps ont renié et flétri? Autant vaudrait-il affirmer que la lune est la continuation de notre planète que de dire : Les doctrines négatives du seizième siècles sont les filles légitimes du christianisme des premiers siècles. Dès le temps des apôtres, le fléau nécessaire des hérésies a ravagé l'Eglise, mais elle les a continuellement rejetées de son sein par l'autorité infaillible de ses conciles. La plupart de ces rameaux desséchés ont disparu, plusieurs sont encore là ; ils ont été retranchés de l'Eglise à différentes époques, mais, à part l'erreur particulière de chacune d'elles, toutes ces antiques communautés chrétiennes sont d'accord avec l'Eglise-mère sur l'ensemble des traditions apostoliques et l'interprétation des Ecritures. Seul, le protestantisme se détache de l'antique et unanime croyance; il vient, après une période de quinze siècles, attaquer cet inébranlable édifice, mettre une orgueilleuse raison à la place de la raison universelle, et admettre plutôt une révélation individuelle et controuvée que de se soumettre à l'autorité de l'Eglise, qui a pour elle la plus haute antiquité historique, comme elle a seule l'autorité divine.

Maintenant que nous connaissons sous quels auspices se trouve la mission protestante de Jérusalem, disons un mot des succès qu'elle a obtenus jusqu'ici, et de ses projets pour l'avenir. A part le per-

[1] Voir l'ouvrage publié par le P. Marchi sur l'église découverte en 1840 dans les catacombes de Sainte-Agnès.

[2] Il y a peu d'années qu'un ministre anglican (le jeune comte Talbot) se convertit au catholicisme après une visite aux catacombes, où il avait trouvé les preuves des dogmes contestés par l'hérésie; devenu prêtre, il obtint l'année dernière la faveur de pouvoir célébrer la messe dans les catacombes de Sainte-Agnès, sur le tombeau au-dessus duquel est peinte *la Madone avec l'enfant Jésus*.

sonnel des consulats de Prusse et d'Angleterre, et celui de la mission, qui se compose d'un évêque, de deux missionnaires, d'un médecin et d'une institutrice, elle compte une cinquantaine de Juifs aventuriers, venus des quatre points cardinaux, et qui se convertissent pour le temps qu'ils sont à Jérusalem, moyennant un subside quand ils sont en santé, et un lit à l'hôpital quand ils sont malades; après quoi ils redeviennent plus Juifs que jamais dès qu'ils ont atteint Jaffa, Hébron ou Tibériade.

Quant aux Juifs qui sont domiciliés dans la ville sainte, ou qui viennent à Jérusalem pour être enterrés dans la vallée de Josaphat, on conçoit facilement qu'ils n'abandonneront pas, dans la cité de David, la loi donnée à leurs pères sur le mont Sinaï, pour adopter un culte qui ne remonte qu'au mariage incestueux d'Henri VIII. Voici comment M. Munk parle de la propagande anglicane exercée au milieu de ses coréligionnaires : « Le prosélytisme protestant a profité des derniers événements pour essayer d'établir à Jérusalem un foyer de propagande; pour la première fois, la ville sainte renferme dans ses murs un *siége épiscopal* protestant. Il est inutile de dire que les tentatives de l'évêque Alexandre, ex-Juif, envoyé en Palestine sous les auspices de l'Angleterre et de la Prusse, n'ont eu, jusqu'ici, aucun succès parmi les anciens coréligionnaires du nouvel apôtre[1]. »

Les autres prosélytes sont des espèces de Juifs-errants qui forment la partie flottante de la ville avec les pèlerins et quelques industriels de toutes les nations et de toutes les religions. Mais, comme me le disait un protestant de Jérusalem, très à même de connaître ces conversions, « elles font peu d'honneur à la mission; c'est pourquoi à Londres on pense plutôt à la restreindre qu'à lui donner de l'extension. »

Voici un fait qui s'est passé depuis peu, et qui m'a été raconté par Méhémet-pacha. Un Juif qui s'était fait anglican afin d'avoir un schelling par jour tomba malade et fut transporté à l'hôpital de la mission. Voyant que la chose devenait sérieuse, il fit appeler un rabbin, confessa sa faute, rentra dans le sein du judaïsme et mourut. Il s'agissait de savoir à qui il appartenait et qui devait l'enterrer. Il y eut une lutte entre les protestants et les Juifs à qui ne l'aurait pas. Pendant la nuit, on attacha notre pauvre homme par un pied, on le hissa par dessus le mur de la ville, et on le déposa au cimetière, qui, pour lui, ne fut pas un lieu de repos; car il dut faire encore plu-

[1] Munk, *Palestine*, p. 653.

sieurs fois le trajet de la vallée de Josaphat au cimetière protestant, et du cimetière protestant à la vallée de Josaphat : personne n'en voulait. Enfin l'autorité musulmane trancha la question, et le fit mettre dans un terrain neutre, où maintenant il repose en paix.

C'est à de pareilles conversions que se borne tout le succès obtenu par la mission protestante.

J'ai été plusieurs fois le témoin, pendant mon séjour à Jérusalem, des débats survenus entre les consuls au sujet d'individus qui avaient passé si souvent d'une religion à une autre qu'à leur mort on ne pouvait constater à quelle croyance et à quelle nationalité ils appartenaient.

Il est donc probable que le but avoué de la mission protestante à Jérusalem, qui est la conversion des Juifs, ne sera pas atteint. D'un autre côté, les pèlerins renvoient la Bible sous forme de cornets aux missionnaires, de qui ils l'avaient reçue; les Arabes du désert font le plus accablant reproche à l'évangéliste qui a pensé si tard à leur salut; les Turcs demeurent impassibles aux luttes religieuses qui se livrent autour d'eux; les nombreuses communions chrétiennes de l'Orient, si expansives dans leur culte, se demandent encore si les nouveaux venus de l'Angleterre ont une religion ou s'ils n'en ont point : faut-il donc s'étonner si, depuis 1840, à peine une cinquantaine de protestants de toutes les communions et autant de Juifs forment seul l'évêché protestant de Jérusalem, qui est assurément le plus petit de l'univers?

Quel champ reste donc ouvert au zèle bien connu de l'évêque et de ses missionnaires!

C'est encore Mme de Gasparin qui va nous l'apprendre. « Bientôt, dit-elle, les travaux rayonneront en tous sens. Notre excellent ami, M. Gobat *songe* à faire évangéliser par un missionnaire itinérant les populations chrétiennes de la Judée; il y a une grande lassitude de Rome chez les âmes qui lui sont encore assujetties : qu'on sache lire, qu'on possède la Bible, et la réforme se fera toute seule[1]. »

Voilà donc ce grand projet, caché soigneusement par ses auteurs sous un masque judaïque, qui nous est révélé tout-à-coup par l'indiscrétion d'une femme.

Chasser Rome de la Judée! Que le Saint-Père, que les catholiques

[1] *Journal d'un voyage au Levant*, tom. III, p. 274. Je n'attache pas plus d'importance à ces paroles qu'elles ne méritent; mais je les cite, parce que les renseignements que j'ai recueillis sur les lieux s'accordent parfaitement avec le plan que Mme de Gasparin prend la peine de nous dévoiler.



de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal, qui ont fait tant de sacrifices, se tiennent pour avertis!

Partout ailleurs la concurrence protestante est peu à craindre; mais dans un pays où l'on obtient tout du gouvernement par l'argent, où les catholiques ont déjà à lutter contre les richesses des Grecs, l'influence de la Russie, l'avidité des pachas et l'indifférence des gouvernements catholiques de l'Europe, un nouvel ennemi, soutenu par la protection de l'Angleterre dont il est le servil instrument, peut amener sur les populations chrétiennes de la Palestine des malheurs plus grands encore que ceux qui ont naguère et si cruellement ensanglanté le Liban. Avec de l'or, on trouve partout des Druses prêts à égorger les moines, à piller les couvents, à incendier les villages et à profaner les églises. Le protestantisme ne s'établira pas plus dans les montagnes de la Judée que chez les Maronites; mais si l'on parvient à exciter les haines de populations demi-sauvages contre les faibles établissements que nous avons en Palestine, les sanctuaires révérés de Jérusalem, de Bethléhem, du Carmel, de Nazareth, que nous ne possédons déjà plus qu'à moitié, seront bientôt des ruines fumantes comme les églises catholiques du Liban. Là, au moins, il y avait trois cent mille Maronites, sinon pour les défendre, au moins pour les reconstruire; ici il y a quatre mille catholiques pauvres et dispersés, que le fanatisme et la barbarie peuvent faire disparaître en un jour.

Ce serait là un beau résultat évangélique dont pourrait s'applaudir la société des missions anglaises, et un spectacle édifiant à donner aux populations non chrétiennes de la Palestine. Il n'y avait donc pas assez de rivalités autour du berceau du christianisme, il faut de nouvelles jalousies et de nouvelles guerres! Si le protestantisme était venu à Jérusalem uniquement pour se prosterner au pied du Calvaire, et avoir un représentant en adoration devant le Sauveur du monde sur la terre qu'il a arrosée de son sang, on ne pourrait que louer un si pieux motif; mais trois siècles d'oubli prouvent assez quel est son respect pour les Saints-Lieux. Si donc, par l'influence d'un diplomate connu par son animosité contre l'Église catholique[1], la société des missions, sous la protection de deux puissances, l'une anglicane, l'autre luthérienne, envoie à Jérusalem un évêque mixte, d'abord hébraïque-anglican, puis anglican-évangélique, il est facile de prévoir que de ces éléments hostiles et

[1] M. de Bunzen.

hétérogènes il ne sortira que de la confusion et de la haine.

Les gouvernements des puissances catholiques, en voyant naître cet établissement qui est anti-chrétien, puisqu'il ne doit amener que des dissensions, ont cru avoir tout fait en se moquant de cet évêché amphibie et du long cortége de progéniture épiscopale qui suivait l'évêque Alexandre quand il fit son entrée à Jérusalem.

Maintenant, ridicule ou non, cet établissement existe, il est à l'œuvre, on connaît sa tendance. « L'évêque de Jérusalem, nous dit l'auteur cité plus haut, marche avec prudence, mais il marche avec fermeté ; ses pas ont de la sûreté, parce qu'il les mesure d'avance[1]. » On peut penser ce que l'on voudra des travaux apostoliques de M. Gobat ; pour moi, j'ai acquis la conviction que par la persuasion ils n'auront aucun résultat ; mais que, s'il survient des troubles, comme ceux de 1846, par exemple (et au besoin on pourra les faire naître), l'existence de nos établissements religieux de Terre-Sainte est fortement compromise. Ce n'est pas l'Eglise anglicane qui recueillera notre héritage, ce sera la barbarie ; mais peu importe au protestantisme, qui feint de croire qu'en détruisant nos églises, il détruit des repaires d'idolâtrie. Cette mission a commencé par l'hypocrisie et le mensonge, elle finira par la corruption et la violence.

Un vaste champ serait ouvert au zèle de ses missionnaires parmi les nations païennes, s'ils avaient vraiment à cœur la propagation de l'Evangile. Sous le pontificat de Grégoire XVI, près de quarante évêchés catholiques ont été érigés dans les missions étrangères, la plupart en Amérique et dans l'Océanie ; c'est à Gibraltar, à Malte, à Jérusalem, au milieu des populations catholiques, que le protestantisme établit les siens.

Le catholicisme craint peu les luttes engagées sur le terrain de la discussion et de la science ; aussi, nous donnerions volontiers le conseil aux savants missionnaires qui se contentent de distribuer clandestinement des Bibles à la porte des églises de Jérusalem, ou de déclamer contre les doctrines du papisme devant quelques pauvres Abyssins, d'employer plus utilement leurs talents pour retenir dans le sein de leur Eglise tous ces docteurs des universités anglaises qui l'abandonnent journellement : ce que nous craignons pour les chrétiens de la Palestine, c'est le vandalisme qui menace leurs églises, c'est la ruse et la séduction, c'est l'appel aux passions, ce sont les

[1] Mme de Gasparin, tom. III, p. 310.



piéges que l'on tend à des hommes sans défiance en leur offrant quelques mots d'un faux savoir en échange de leur foi, et plus souvent en achetant les consciences avec de l'or; en un mot, nous craignons l'action incessante de l'intrigue, de la richesse et du despotisme, c'est-à-dire de la Russie, de l'Angleterre et de la Porte, et c'est ce triple ennemi que nous signalons aux catholiques.



... 17 Quai Voltaire, Paris

BETHLÉEM.

On sort de Jérusalem par la porte de Jaffa ou de Bethléhem, et l'on se dirige vers le sud. On est bientôt dans la vallée de Raphaïm ou des Géants, si célèbre dans l'Ecriture [1]. Les Philistins y sont venus camper plusieurs fois aux portes de Jérusalem, et ils y ont été défaits par David qui leur enleva leurs idoles [2]. C'est le seul endroit où l'on trouve quelques champs autour de la ville. Isaïe compare la gloire de Jacob au glaneur de cette vallée : *Attenuabitur gloria Jacob..... et erit sicut quærens spicas in valle Raphaïm.* (Is., XVII, 4).

A deux milles de la ville et à une petite distance à la droite du chemin, on montre, au milieu des champs, des ruines et une citerne, où l'on croit qu'était l'habitation de Siméon le Juste, qui a reçu l'enfant Jésus dans ses bras; on appelle ce lieu la *Tour de Saint-Siméon* [3].

Il existe une charmante tradition au sujet d'un arbre de cette vallée. A moitié chemin entre Jérusalem et Bethléhem, il y avait un térébinthe sous lequel on disait que s'était reposée la Sainte Vierge lorsqu'elle portait l'enfant Jésus au temple. Tandis que la sainte famille était réunie sous ses branches avec les deux tourterelles qui devaient être offertes au Seigneur, l'arbre s'était incliné en étendant ses rameaux comme une couronne pour saluer cet enfant qui était le Dieu de la nature, comme il est dit dans la Sagesse : « J'ai étendu » mes rameaux comme le térébinthe, et mes rameaux sont des » rameaux d'honneur et de grâce. » (Eccli., XXIV, 22.) Toutes les nations, dit un pèlerin du seizième siècle, baisaient cet arbre en souvenir de cet événement [4].

Au pied d'une colline, on trouve bientôt le *puits des Trois-Rois* : c'est là que l'étoile apparut de nouveau aux Mages, et qu'à sa vue ils furent transportés d'une grande joie. (Matth., II, 10.)

Au haut de la colline est le couvent grec de *Saint-Elie.* Comme tous les couvents de la Terre-Sainte, c'est une forteresse qui pourrait soutenir un siége : là où il n'y a pas de sécurité, il faut être armé pour voyager, et se retrancher dans sa demeure contre les attaques des Arabes. Les murs sont très-élevés, presque sans ouvertures; la porte est en fer, elle est basse et très-forte; les fenêtres sont

[1] Josué, XV, 8; XVIII, 16; II. Rois, V, 18; I. Paral., XI, 15; XIV, 9.

[2] A cette occasion, l'Ecriture nous apprend qu'il y avait des poiriers dans cette vallée; je ne crois pas qu'il en reste un seul aujourd'hui.

[3] Bonifacius, lib. 2.

[4] *Ibid.*

hautes, petites et garnies de barreaux. Sur la terrasse, il y a un mur qui sert de parapet; il est formé de pierres détachées qui, au besoin, peuvent servir de projectiles.

A la droite du chemin, on montre un rocher sur lequel on dit que le prophète Elie s'est couché lorsque, fuyant la colère de Jézabel, il vint dans les déserts de Juda. (III Rois, XIX, 3.)

C'est de là que j'ai vu pour la première fois Bethléhem, et que je me suis écrié avec sainte Paule : *Je te salue, Bethléhem, maison de pain, dans laquelle est né le pain qui est descendu des cieux*[1]; pain des anges, que Dieu, dans sa bonté infinie, a donné aux hommes; pain de bénédiction, pain des pauvres, qui leur sera donné en abondance. « *Edent pauperes et saturabuntur* : les pauvres mangeront et seront rassasiés. » (Ps. XXI, 27.) D'ici on voit ces trois points remarquables : l'église de Bethléhem où Notre-Sauveur est né, l'église du Saint-Sépulcre où il est mort, et le mont des Oliviers où il est monté au ciel.

La contrée, assurément, n'est pas riante, mais la pensée qui précède le pèlerin, comme l'étoile des Mages, est si pleine de lumière, de vérité et de bonheur, qu'il semble que la nature s'est embellie, et qu'un autre soleil luit sur la cité où s'est levée *l'étoile de Jacob et la lumière du Christ*. Les rochers ont une autre teinte, les coteaux, comme ceux du Liban, sont divisés en terrasses, les figuiers, les oliviers sont plus nombreux, et ils ont plus de fraîcheur qu'à Jérusalem. La petite cité de David, assise sur sa colline élevée, brille comme une couronne éclatante parmi les montagnes de Juda.

Le tombeau de Rachel est un peu plus loin, sur la droite du chemin. Jacob revenait avec elle de Mésopotamie lorsqu'elle mourut en mettant au monde Benjamin. « Elle fut ensevelie sur le chemin » d'Ephrata (c'est Bethléhem). Et Jacob mit un cippe sur son tom- » beau : c'est le cippe du tombeau de Rachel qu'on voit encore » aujourd'hui. » (Gen., XXXV, 19, 20.) Plus de sept cents ans après, lorsque le prophète Samuel eut consacré Saül, il lui parla de ce tombeau, auprès duquel le nouveau roi devait trouver les envoyés de son père (I Rois, X, 2.) Au quatrième siècle, saint Jérôme l'a vu, et il en fait mention plusieurs fois dans ses ouvrages[2]. Saint Arculphe l'a vu aussi au septième siècle, et il nous en a laissé une

[1] Hieron., *Epist.* 27.

[2] Deinde (Paula) perrexit Bethlehem, et in dextera parte itineris stetit ad sepulcrum Rachel. *Hieron. ad Eustochium.*

description très-détaillée; il était alors surmonté d'une pyramide[1]. Edrisi, géographe arabe du douzième siècle, y a vu un monument composé de douze pierres, selon le nombre des fils de Jacob; elles étaient placées debout et surmontées d'un dôme en pierre. Brocard, et une foule d'auteurs du moyen-âge, en ont parlé dans les relations de leurs voyages. Les chrétiens, les Juifs et les musulmans ont une grande vénération pour ce tombeau, sur lequel les chrétiens avaient construit une chapelle; aujourd'hui il appartient aux Turcs, qui l'ont recouvert d'un dôme blanc et informe, comme tous leurs monuments[2].

Des ruines sont éparses sur les collines; quelques-uns ont cru que ce devait être celles de Rama[3], parce que saint Matthieu, appliquant au massacre des Innocents un passage du prophète Jérémie, dit : « Une voix a été entendue dans Rama, des plaintes, des cris, » de grands gémissements : c'est Rachel pleurant ses enfants et » refusant toute consolation, parce qu'ils ne sont plus. » (Matt., II, 18.) Je ne sache pas qu'il y ait jamais eu de lieu appelé Rama si près de Bethléhem; il me paraît plus exact de prendre simplement ce mot hébreu dans le sens de *hauteur,* comme l'a fait saint Jérôme dans sa traduction de Jérémie : *Vox in excelso audita est*[4]. (Jer., XXXI, 15.)

Ce fut donc là qu'on entendit les cris déchirants, qui s'élevèrent jusqu'au ciel, des mères de Bethléhem et des environs, personnifiées dans Rachel, la mère des enfants d'Israël[5].

[1] Adamnanus, *De locis sanctis,* lib. 2, c. 6. Voyez aussi Adrichomius, *in Benjamin,* num. 101.

[2] On a droit de s'étonner que M. Poujoulat se soit contenté de faire cette réflexion au sujet de ce monument : « Je pourrais me dispenser de vous dire que ce qu'on appelle le tombeau de Rachel est tout simplement la sépulture de quelque santon. » *Corresp. d'Orient,* lettre 95. Personne, sans doute, ne prétend que la blanche coupole qu'on voit aujourd'hui, et qui est ornée d'inscriptions du Coran, soit le tombeau élevé par Jacob : c'est la tradition du lieu que j'ai voulu défendre, et celle-là me paraît suffisamment établie.

[3] Il y avait quatre ou cinq villes du nom de Rama, dans diverses parties de la Palestine.

[4] Saint Matthieu, qui écrivit son évangile en hébreu, avait sans nul doute, en citant cet endroit de Jérémie, rapporté ses propres expressions; il avait donc écrit : בְּ רָמָה (be râmâh) *in excelso.* Au lieu de rendre ce mot par un équivalent dans sa langue, le traducteur grec s'est contenté de le transcrire, sans autre changement que celui des caractères; et c'est ce qui a donné occasion à l'erreur qui l'a pris pour un nom propre de lieu. On peut remarquer que ce sont probablement les LXX qui lui ont donné l'exemple (Jérém. XXXVIII, suivant les éditions grecques), quoique le manuscrit alexandrin de leur version porte : ἐν τῇ ὑψηλῇ (in excelso).

[5] Les historiens païens eux-mêmes ont parlé du massacre des Innocents ordonné par Hérode. Macrobe, mêlant par erreur la mort d'Antipater, fils d'Hérode, victime aussi de la cruauté de son père, avec le massacre de Bethléhem, rapporte qu'*Auguste apprenant*

A quelques pas de la ville, j'attendis sous un arbre notre aimable guide qui était resté en arrière avec mes compagnons; je pus me recueillir un instant, et penser à l'entrée que Joseph et Marie firent à Bethléhem, il y a dix-huit siècles, quand, ne trouvant de place nulle part, ils furent obligés d'aller loger dans une étable. Les renards ont leurs trous, les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais le Fils de l'homme ne devait pas avoir où reposer sa tête. (Luc, IX, 58.)

Nous nous acheminâmes lentement vers la ville; quelques hommes étaient assis à l'entrée, comme au temps de Booz. La rue que nous traversions est étroite; il y avait plus de vie que dans une ville turque; les habitants témoignaient de l'empressement à nous voir; ce n'étaient pas ces physionomies impassibles ou dédaigneuses des musulmans : nous comprîmes bien vite que nous étions au milieu d'une population chrétienne. Cependant, nous ne demandâmes pas s'il y avait de la place dans les hôtelleries : nous nous dirigeâmes vers le lieu où s'était arrêtée l'étoile, et nous descendîmes près de l'étable où est né l'enfant Jésus.

Le Père gardien, informé de notre arrivée, vint à notre rencontre, et nous fûmes bientôt introduits dans le couvent. Pendant qu'on déchargeait nos bagages, je priai le P. Laurent de me conduire dans la *grotte de la Nativité.* Je pris un cierge, ainsi que cela a lieu pour la visite de tous les sanctuaires, et je suivis mon guide. Le plus profond silence régnait dans la grotte où est né le divin enfant; la douce lumière des lampes éclairait son berceau. Avec quel bonheur je baisai la poussière d'un si saint lieu! *Il faut honorer*, dit saint Jérôme, *bien plus par son silence que par ses faibles paroles, la crèche où le petit enfant fait entendre ses cris.* J'étais près du berceau d'un Dieu, d'où est parti ce rayon de lumière qui a éclairé le monde, cette étoile radieuse qui nous montre le chemin des cieux!

Quand on est heureux, le temps n'a pas de mesure. Le P. Laurent m'avertit qu'on m'attendait. Je remontai pour prendre possession de la chambre qu'on m'avait destinée; mais mes effets ne se trouvèrent pas parmi les bagages. Je soupçonnai bien vite qu'on avait pu les envoyer avec ceux de monseigneur Pompallier, et j'expédiai aussitôt un Bethléhémite à Jaffa pour tâcher d'atteindre mes anciens compagnons de voyage avant leur embarquement. Je ne

que, parmi les enfants âgés de moins de deux ans qu'Hérode, roi des Juifs, avait fait mettre à mort en Syrie, se trouvait aussi le fils d'Hérode, dit qu'il vaudrait mieux être le porc d'Hérode que son fils. (Macrobe, *Saturn.* II, 4.)

revis plus mon messager : attaqué par les voleurs dans les montagnes d'Abou-Gosch, il fut maltraité par eux, et il arriva trop tard à Jaffa. Le baron Baum avait reconnu ce qui m'appartenait, et il l'avait renvoyé à Jérusalem par une occasion sûre; il est probable que si mon Bethléhémite fût arrivé à temps pour prendre mes effets, on l'aurait dévalisé à son retour. Il ne revint à Bethléhem que plusieurs jours après mon départ, et c'est à sa famille que j'allai témoigner ma reconnaissance et mes regrets. Jusqu'à ma rentrée à Jérusalem, je fus privé des objets les plus indispensables du voyage; les bons Pères de Bethléhem et de Saint-Jean y pourvurent; en attendant, pour mes visites, je mis un habit de Franciscain. Je fus à même de juger ce qu'il pèse sous un tel climat. Les Pères Franciscains sont habillés en Palestine comme en Europe ; le seul allégement qu'ils se permettent, est de porter un grand chapeau de paille quand ils sortent, pour ne pas être exposés aux coups de soleil.

Il y a à Bethléhem quinze religieux, dont huit prêtres. A trois heures, ils firent la procession aux différents sanctuaires, comme cela se pratique dans tous les couvents de Terre-Sainte. J'eus le bonheur de les accompagner ce jour-là. Ils se rendirent d'abord dans l'église de Sainte-Catherine. C'est la chapelle du couvent où se font les offices, et en même temps l'église paroissiale de la communauté catholique de Bethléhem. C'est là qu'ont dû se réfugier les catholiques, depuis qu'ils sont dépossédés de la magnifique église qui était autrefois leur cathédrale.

De là, la procession descend dans la grotte de la Nativité : c'est une caverne naturelle, longue de quinze pas, large de cinq, mais elle se rétrécit vers le fond ; sa hauteur est de dix pieds ; la voûte et les parois ont été taillées, sans doute, quand on les a revêtues de marbre. On y a pratiqué aussi des entrées et des corridors pour faciliter le service religieux. La grotte, au temps de Notre-Sauveur, était ouverte du côté de Bethléhem, et on pouvait y entrer de plein pied : on a dû fermer cette entrée par un mur pour protéger la grotte et le couvent contre les ennemis.

Il est probable qu'il y avait autrefois aux portes de Bethléhem un établissement dans le genre de ceux qu'on rencontre encore fréquemment en Orient à l'entrée des villes, notamment à Nazareth, où les étrangers vont mettre leurs bêtes de somme, quand ils n'ont pas d'autres maisons qui puissent les recevoir. Qu'il y ait eu des grottes dans ce lieu, c'est ce dont il est facile de se convaincre en faisant le tour des rochers sur lesquels est bâtie l'église de la Nativité. C'est

donc dans une de ces grottes que devait se retirer la Sainte Vierge pour y trouver une demeure tranquille et un abri contre les rigueurs de la saison.

Un grand nombre d'habitations, non-seulement à Bethléhem, mais dans toute la Palestine, sont encore aujourd'hui adossées à des rochers. J'ai trouvé, à cinq minutes de Bethléhem, de ces cavernes qui servent de demeure aux gardes des champs, ou d'écuries aux bestiaux. Pendant l'hiver, ces cavernes sont chaudes et fort sèches. Les pluies sont ordinairement très-abondantes en Palestine pendant les mois de décembre et de janvier; et, dans les lieux élevés, comme le sont Nazareth, Jérusalem, Bethléhem, elles se changent quelquefois en neige. Souvent l'Ecriture fait mention de neige et de glace. *Le Seigneur envoie la neige comme la laine*, dit le Psalmiste, *et il répand les frimats comme la cendre.* (Ps. CXLVII, 16.) Il est dit au Ier livre des Maccabées que Triphon ne put aller à Galaad avec sa cavalerie, parce qu'il y avait beaucoup de neige. (XIII, 22.) Josèphe raconte qu'Hérode se rendit à Séphoris par une grande neige[1]. Ces circonstances expliquent suffisamment pourquoi une pauvre femme, qui allait devenir mère, et qui ne trouvait pas à se loger dans la ville, choisit cette habitation souterraine; ainsi s'est accomplie *à la lettre* cette prophétie d'Isaïe, qui avait dit, en parlant du Christ : *Hic habitabit in excelsa spelunca petræ fortis*[2]. (Is., XXXIII, 16.)

On descend dans cette grotte par l'église de Sainte-Catherine et par le chœur des Grecs; l'escalier a quinze marches. C'est dans la partie orientale qu'est le sanctuaire de la Nativité. Le rocher est un peu arrondi et tout recouvert de marbre blanc; le pavé, aussi couvert de marbre, est incrusté de jaspe et de porphyre. Au milieu il y avait une étoile d'argent sur laquelle étaient gravés ces mots :

Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est.

Exprimer l'ineffable douceur qui pénètre dans l'âme avec cette pensée : *C'est* ICI *que Jésus-Christ est né de la Vierge Marie*, c'est ce que ne pourra jamais faire le langage de l'homme. Après avoir adoré Jésus-Christ dans sa naissance, comme j'avais eu le bonheur de l'adorer sur son tombeau, je me livrai tout entier à la douleur de voir un lieu si saint, pour la défense duquel tant de chrétiens se-

[1] Josèphe, *Guerre*, liv. 3.
[2] Selon la version des Septante.

raient disposés à donner leur vie, enlevé aux catholiques par l'acte de la plus révoltante iniquité.

Les Grecs, comme nous l'avons dit tant de fois déjà, se sont emparés de plusieurs sanctuaires qui nous appartenaient, et leurs envahissements continuent de jour en jour; de sorte que si les puissances catholiques demeurent dans leur coupable léthargie, on peut fixer l'époque où les Saints-Lieux seront entièrement perdus pour nous.

Dans l'année qui vient de s'écouler, les catholiques ont fait deux pertes infiniment sensibles, dont l'une est le lieu où est né Notre-Sauveur. Les firmans n'ont plus de valeur; aussi dit-on communément : *Les Latins ont les firmans, et les Grecs, les sanctuaires;* mais une des preuves les plus convaincantes de notre droit de propriété, c'est l'étoile dont nous venons de parler, qui portait l'inscription latine qui a été copiée par tous les voyageurs. Les Grecs mettent des inscriptions en langue grecque sur les lieux qui leur appartiennent.

Depuis quelque temps, les Pères Franciscains s'apercevaient qu'on faisait des efforts pour enlever cette étoile; ils tâchèrent de la consolider de leur mieux, ce que prouvent les empreintes des clous qu'ils avaient enfoncés dans le marbre. Enfin, dans le courant du mois d'octobre 1847, ils eurent la douleur de voir un matin que l'étoile avait été volée pendant la nuit. S'il ne s'agissait que d'une perte matérielle, elle serait bientôt réparée : on replacerait une autre étoile avec la même inscription, et tout serait dit. Mais les Grecs s'y opposent; donc on peut légitimement soupçonner qu'ils ont eu part au larcin[1]. Les Pères Franciscains ont fait des recherches, et ils ont porté plainte. Le pacha a entendu des témoins, il en a référé à Constantinople, et depuis un an rien ne se fait. Selon toute probabilité,

[1] A l'occasion de ce vol, Mme de Gasparin a jugé à propos d'écrire les lignes suivantes, sans doute pour réjouir ses lecteurs.

Le P. Franciscain qui la conduisait lui raconte comment « l'étoile qui guidait les Mages *était venue d'elle-même* se fixer dans la mosaïque qui pave le sanctuaire. Le *Padre* nous montre la place vide.— I Greci ! signori miei, i Greci l'hanno rubata ! — S'ils l'ont volée, où donc l'ont-ils mise? demande *naïvement* mon mari.— Le *Padre* se retourne, et avec l'imperturbable solennité monastique : — Quello che ruba, nasconde il furto ! Celui qui dérobe cache son larcin.— A dater de ce moment, le *Padre* se tait. Nous sommes, cette fois, dûment atteints et convaincus d'hérésie. » (*Journal d'un voyage au Levant*, t. III, pag. 201.)

Assurément le *Padre* ne pouvait rien faire de mieux que de se taire après l'inconcevable *naïveté* de M. de Gasparin, et il a fort bien deviné qu'il fallait être, sinon hérétique, du moins étrangement prévenu contre ces pauvres religieux, pour être *distrait* au point de n'admettre l'existence du larcin qu'il déclarait qu'autant qu'il pourrait dire où se trouvait l'objet volé. Du reste, on a su bientôt après que l'étoile avait été portée à Saint-Sabas.

nous perdrons notre cause, parce que personne ne la défend que notre zélé patriarche, monseigneur Valerga : abandonné par les puissances catholiques, il est trop faible pour lutter seul contre les richesses des Grecs, la vénalité des Turcs et la puissance de la Russie [1].

Ce n'était pas assez pour les Grecs de commettre ce vol sacrilége, il fallait encore en jeter l'odieux sur les catholiques ; ils les accusèrent d'en être les auteurs. Voici comme répond M. Boré à cette impudente calomnie [2].

« Les catholiques avaient-ils un intérêt à la disparition de ce signe incontestable de leur propriété, eux qui, cinq années auparavant, avaient averti la Porte que les Grecs voulaient l'enlever, et obtenu d'elle un ordre, existant entre nos mains, et qui en défend le déplacement ? L'auraient-ils fait avec la brutalité de profanateurs, et à l'heure où les Grecs ont la jouissance de ce sanctuaire ? Leur fait-on l'injure de peser leurs dénégations au même poids que celles de leurs accusateurs, que nous avons vus tour à tour proclamés, par la bouche même des sultans, *calomniateurs*, *voleurs* et *faussaires* ? Quand est-ce que nous avons été marqués de la même flétrissure ? Ne sait-on pas, d'ailleurs, que l'étoile a été portée en triomphe au couvent grec de Saint-Sabas, distant de quatre lieues, et que là il lui a été fait une ovation dérisoire pour ceux qu'affligeait sa perte ? N'est-ce pas ce que confirme l'aveu de Moustafa-Zurif, pacha de Jérusalem, nous disant : « J'aurais pu retrouver l'étoile dans le commencement, si M. le consul de France ne s'était mêlé de l'affaire. » Raison qui condamne doublement le pacha, connaissant les voleurs sans les arrêter, ni les punir, et persistant encore aujourd'hui dans le refus de reconnaître une intervention officielle, autorisée par les traités internationaux. S'il n'y avait sous tout ce jeu le péché habituel et local de la vénalité et de la corruption, le cadi aurait-il fait proposer au procureur du couvent de terminer tout à notre avantage pour 11,000 piastres ? Proposition rejetée par nous, comme contraire à l'honneur des catholiques et du gouvernement qui prohibe actuellement ces trafics scandaleux. »

Voilà comment se traitent toutes les questions à Jérusalem, et comment nous sommes chaque jour dépossédés de nos droits.

[1] Consulter Eug. Boré, *Questions des Lieux-Saints*, p. 62 et suiv., où le savant auteur établit, de la manière la plus évidente, les droits des catholiques sur les sanctuaires de Bethléhem.

[2] Page 70.

A sept pas du lieu de la Nativité est une autre petite grotte : c'est là qu'était la crèche dans laquelle la Sainte Vierge plaça l'enfant Jésus, entre un âne et un bœuf ; c'est là qu'il fut adoré par les bergers et par les Mages. Cette grotte appartient aux catholiques ; mais comme elle est trop petite pour qu'on puisse y dire la messe, on a dressé un autel vis-à-vis, à l'endroit où se tenaient les Mages ; on l'appelle l'autel des Trois-Rois. J'ai eu deux fois le bonheur d'y célébrer le saint sacrifice.

La crèche de l'enfant Jésus se trouve à Rome dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure.

Trente-deux lampes brûlent continuellement dans la chapelle de la Nativité ; elles sont, pour la plupart, des présents des pieux souverains de l'Europe : Louis XIII, les rois de Naples, la famille impériale d'Autriche, ont contribué à l'embellissement de ce sanctuaire ; elles répandent sur la crèche du Sauveur une douce clarté, *pareille à celle de la lune pendant une nuit du printemps*[1]. Toute la grotte était tendue de draperies en soie ; il en reste encore des lambeaux sur lesquels il y a des lettres latines et la quintuple croix de Terre-Sainte ; ce qui prouve évidemment que c'étaient les catholiques qui les avaient placées. Les Pères latins ont voulu les enlever pour en remettre d'autres plus convenables ; les Grecs les en ont empêchés, prétendant que ce droit leur revient : nouvelles réclamations auprès du pacha, nouvelles lenteurs ; en attendant, cette sainte chapelle demeure dans un état de délabrement qui afflige. Je ne tiens pas à ces draperies, car j'aimerais mieux voir la roche nue de *l'étable*, que des tentures en soie et des pavés de marbre ; mais ce qui est intolérable, c'est cette situation, ces chicanes et ces prétentions continuelles, en violation des droits les plus formels.

Pourquoi, au lieu de s'abandonner aux tendres impressions d'un lieu si saint, faut-il être distrait par tant de pénibles préoccupations ?

Après les Grecs, viennent les mécréants : je ne parle pas des Turcs, car ceux-là croient et vénèrent ; je parle de ceux qui, étant venus de l'Europe, et ne trouvant plus l'enfant Jésus dans cette grotte, disent et écrivent qu'il n'y a jamais été.

Il n'y a pas de lieu sur la terre dont l'identité soit mieux établie que celle de la grotte de Bethléhem.

D'abord, par sa situation, elle s'adapte parfaitement au récit

[1] M. de Schubert.

des évangélistes. Elle est à peu près à deux cents pas de la ville ; au-delà sont des rochers abruptes, et tout à l'entour de profondes vallées: c'eût été trop s'éloigner de Bethléhem que d'aller s'établir au pied de ces collines.

On ne peut pas supposer que les bergers, les apôtres, les disciples, qui ont connu par les anges et les récits de la Sainte Vierge et de saint Joseph le lieu où est né Jésus-Christ, n'aient pas eu pour ce lieu sacré une dévotion aussi grande que la nôtre. Aussi voyons-nous les persécuteurs des premiers siècles chasser les pieux fidèles d'un sanctuaire vénéré, en le souillant par le culte immonde des divinités païennes : Adrien, qui avait profané la tombe de Jésus-Christ, profana également son berceau en plantant alentour un bois dédié à Adonis [1]. Mais au moins ces odieuses persécutions prouvent qu'au deuxième siècle, les païens, aussi bien que les chrétiens, connaissaient l'étable de Bethléhem. Dans le même siècle, Justin et Origène ont apporté leur témoignage en faveur de la grotte de la Nativité [2]; et, sous Constantin, sainte Hélène vint la purifier de toutes ces profanations, et éleva la magnifique église qui en marquera éternellement la place [3].

Peu d'années après, de 384 à 420, saint Jérôme, fuyant l'envie et les mensonges du monde, vint se réfugier dans une caverne voisine, et érigea par ses vertus et ses immenses travaux un impérissable monument sur le berceau de Jésus-Christ.

Depuis lors il est inutile de multiplier les témoignages. M. de Schubert a noblement vengé la grotte de Bethléhem de tous les dédains que d'autres auteurs protestants ont déversés sur elle en haine des traditions catholiques. Ici, comme à Jérusalem, les écrivains anti-religieux ont été uniquement occupés de leur œuvre de destruction ; cependant, comme Jésus-Christ est né quelque part, ils devraient bien nous dire où est ce lieu, car nous irons le vénérer partout où il sera, s'ils ont des preuves plus authentiques que les nôtres. Mais non : ce qu'ils ont, c'est le doute; c'est le scepticisme qu'ils montrent sous toutes les formes, et ils louent ceux qui répètent après eux : *Je ne sais pas*. M. de Schubert s'est donné la peine de relire les auteurs des premiers siècles, ou plutôt, c'était pour lui

[1] Bethlehem nunc nostram lucus inumbrabat Thamus, id est, Adonidis, et in specu ubi quondam Christus parvulus vagiit, Veneris amasius plangebatur. (*Hieron. ad Paulinum*, p. 102, Bâle, 1537.)

[2] Justin M., *Dial. cum Tryph.*, 78; Orig. *cont. Cels.*

[3] Euseb., *Vita Constant.*



une douce jouissance, comme pour tout homme qui cherche la vérité, et il a joint son éloquent et pieux témoignage à celui des hommes éclairés de tous les siècles[1].

Continuons notre visite des sanctuaires. En suivant des corridors souterrains, on trouve, à droite, une petite chapelle dédiée à saint Joseph. Elle a été érigée, l'année 1621, par le Rme P. François de Novare, à la prière des pieux fidèles, qui ont voulu que le père nourricier de l'enfant Jésus fût aussi particulièrement honoré dans un lieu où il a eu tant de part aux saints mystères qui s'y sont accomplis.

A côté, est une chapelle qui porte le nom des *Saints-Innocents;* elle a été dédiée à ces innocentes victimes, soit parce qu'il était convenable qu'elles fussent honorées près du berceau pour lequel elles ont répandu leur sang, soit que leurs corps, comme le disent les traditions, aient été jetés dans la caverne qui se voit au même lieu.

De là on se rend, par d'étroits passages, dans l'*Oratoire de saint Jérôme :* c'est une chapelle souterraine dans laquelle le saint docteur venait s'inspirer au berceau du Sauveur, et où il a surtout travaillé à la version latine des Livres saints que l'Eglise a déclarée authentique, sous le nom de *Vulgate.*

Saint Jérôme a vécu pendant trente-huit ans à Bethléhem, où il s'était retiré, comme il le dit, pour y pleurer ses péchés, renfermé et caché dans une cellule en attendant le jour du jugement.

Il travaillait jour et nuit : il apprenait en même temps aux enfants la grammaire et la crainte de Dieu, il se faisait instruire dans les langues, il entretenait une correspondance avec tous les grands hommes de son siècle, il confondait les hérétiques, il traduisait les Livres saints et commentait les ouvrages des Pères de l'Eglise.

Plusieurs dames romaines, qui depuis longtemps avaient renoncé aux grandeurs du monde pour s'appliquer uniquement à l'exercice des œuvres chrétiennes et à l'étude des Ecritures, entraînées par l'amour des Saints-Lieux et le goût des choses célestes, quittèrent Rome pour aller s'ensevelir près du berceau du Sauveur. Parmi les plus illustres, se trouvaient sainte Paule et sa fille sainte Eustochie, descendantes des Gracques et des Scipions. Sainte Paule fonda à Bethléhem trois couvents de femmes, qui furent placés sous la direction de saint Jérôme. Des pèlerins accouraient de toutes les parties

[1] D. v. Schubert, *Reise in das Morgenland,* III, p. 17.

du monde à la crèche de Jésus-Christ : saint Jérôme bâtit un monastère et un hôpital pour les étrangers, de peur, disait-il, que Joseph, venant encore à Bethléhem avec Marie, n'y trouvât plus de logement.

A côté de l'oratoire de saint Jérôme, on voit une chapelle dans laquelle est son tombeau; vis-à-vis est celui de sainte Paule et de sainte Eustochie.

Sainte Paule mourut l'an 404 dans les bras de sa fille; elle fut assistée par l'évêque Jean de Jérusalem et par plusieurs autres; elle fut enterrée en ce lieu par les soins de saint Jérôme qui fit l'inscription de son monument et écrivit son éloge [1].

Sainte Eustochie mourut quinze ou seize ans après sainte Paule, et elle fut mise dans le même tombeau. Elle avait été si attachée à sa mère qu'on ne la vit jamais découcher d'avec elle, jamais faire un pas sans elle, jamais manger qu'avec elle. Pendant la maladie de sainte Paule, elle ne la quittait que pour aller à la crèche du Sauveur et demander par ses larmes qu'elle fût portée en terre dans un même cercueil. La mort les a réunies. Un tableau placé au-dessus de leur tombeau les représente toutes les deux mortes et couchées à côté l'une de l'autre. « Par une idée touchante, dit M. de Chateaubriand, le peintre a donné aux deux saintes une ressemblance parfaite; on distingue seulement la fille de la mère à sa jeunesse et à son voile blanc. » Depuis la mort de sainte Paule, sa fille avait vécu avec cinquante vierges qu'elle assistait et qu'elle édifiait par ses vertus. « Qu'y a-t-il de plus courageux qu'Eustochie, nous dit saint Jérôme, qui, par sa résolution de garder la virginité, a brisé les portes de la noblesse et la fierté d'un sang consulaire, et a réduit sous l'empire de la chasteté la première noblesse de la première ville du monde [2]. »

Saint Jérôme mourut l'année suivante 420, et un an après mourut également saint Eusèbe de Crémone, disciple du saint docteur, et qui fut abbé du monastère de Bethléhem; on trouve son tombeau tout près de celui de son maître.

Voilà quels sont les lieux qu'on vénère dans les souterrains de Bethléhem.

Montons maintenant dans l'église qui est au-dessus, et reportons-nous à l'entrée de ce magnifique monument. Dans le vaste parvis, on

[1] Hieron., *Epist.* 27, *ad Eust.*
[2] Ibid., *Epist.* 26, *ad Pammachium.*



avait creusé des citernes qui existent encore. A droite de la porte sont les couvents des Grecs et des Arméniens : c'est là qu'était *l'école de saint Jérôme.*

Un auteur contemporain[1] de sainte Hélène nous apprend qu'un des premiers soins de la mère de Constantin fut de purifier l'étable de Bethléhem et d'y élever un temple qui fut dédié à la Sainte Vierge. Elle a subi, à la suite des temps et des persécutions, de nombreux changements ; réparée par les empereurs grecs, embellie par les rois latins, elle fut une des plus belles églises, non-seulement de la Palestine, mais de la chrétienté[2]. Aujourd'hui même, elle pourrait être une fort belle église si elle était dans d'autres mains.

Le peu de mahométans qui sont à Bethléhem se servent de la nef comme d'un bazar. Dans cette nef se trouvent, sur quatre rangs, quarante-huit belles colonnes de marbre ; elles sont d'ordre corinthien, elles ont dix-huit pieds de hauteur et deux pieds six pouces de diamètre[3]. L'église, bâtie en forme de croix, est sans voûte : de l'intérieur on voit la charpente ; sur les murs il y avait de belles peintures, des inscriptions et des mosaïques ; on en trouve encore des restes.

A gauche est une petite porte basse : c'est l'entrée du couvent des Franciscains. Au fond, il y a un mur qui sépare la nef du chœur ; il sert d'église aux Grecs et aux Arméniens. Toute l'église, autrefois aux catholiques, a été usurpée par les Grecs, mais elle est beaucoup trop grande pour leur usage ; quoiqu'ils aient ici un évêque, leur nombre ne s'élève pas au-dessus de mille.

Cette église a été préservée de la destruction par Tancrède. A l'approche des croisés, les musulmans se sauvaient à Jérusalem ; sur leur passage ils brûlaient les églises et dévastaient toutes les maisons des chrétiens. Les fidèles de Bethléhem envoyèrent une députation à Godefroy, qui fit aussitôt partir Tancrède avec cent cavaliers. Les croisés furent reçus au milieu des bénédictions du peuple. Ils visitèrent, en chantant les cantiques de la délivrance, l'étable où naquit le Sauveur ; le brave Tancrède fit arborer son drapeau sur la sainte métropole à l'heure même où la naissance de Jésus-Christ avait été annoncée aux bergers[4].

[1] Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, III, 43.

[2] M. de Schubert l'attribue à Placidie et à Eudoxie, la femme et la sœur de Théodore II. Voyez les descriptions de Sanutus, de Brocard, d'Adrichomius et de Quaresmius.

[3] Voyez l'*Itinéraire* de M. de Chateaubriand, tom. II.

[4] Michaud, tom. I, liv. 4.

Après avoir terminé la visite de l'église, je montai à cheval pour parcourir Bethléhem et les environs.

A cinq minutes du couvent, vers le sud, est la *grotte du Lait;* elle porte ce nom, d'après une tradition locale, parce que la Sainte Vierge, effrayée par les menaces d'Hérode, aurait perdu son lait, et qu'elle ne l'aurait recouvré qu'en se réfugiant dans cette grotte, qui lui offrait un asile plus retiré encore que la grotte de la Nativité. D'après une tradition arménienne, la Sainte Vierge serait venue souvent en ce lieu pour allaiter son divin enfant.

Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que toutes les femmes des environs, juives, chrétiennes et musulmanes, ont une telle dévotion pour cette grotte qu'il y en a toujours qui viennent y faire leur prière. La roche dans laquelle se trouve la grotte est une craie extrêmement blanche et friable; on la réduit facilement en poudre, et on en fait de petits pains qu'on envoie dans tout le pays. Les nourrices qui ont perdu leur lait en prennent dans les aliments. J'ignore l'effet d'un tel remède, mais on y a recours si fréquemment que la grotte, qui était petite dans son origine, est déjà fort grande et s'agrandit encore chaque jour. Il y avait ici autrefois une église dédiée à saint Nicolas, et on croit qu'un des couvents de sainte Paule avait été bâti au même lieu.

De là je suis allé à Bethléhem. Son altitude est de 2538 pieds, c'est-à-dire que Bethléhem est de 59 pieds plus élevée que Jérusalem [1]. Bethléhem signifie *maison de pain;* on l'appelait aussi Ephrata, *fertilité* [2]. Bethléhem, par un phénomène assez singulier, est demeurée une ville chrétienne au milieu de ces contrées musulmanes; sa population s'élève à près de 3,000 âmes, dont 1,500 catholiques, 1,000 Grecs et une centaine d'Arméniens; les autres sont des Arabes. L'emplacement de la ville sur la crête d'une montagne ne permet pas de supposer qu'elle ait jamais été beaucoup plus considérable.

Le jeune lévite qui fut bien accueilli par Michas à qui il servit de prêtre, et qui s'enfuit avec les enfants de Dan, emportant ce que Michas avait de plus précieux, était de Bethléhem. (Jug., XVII, 18.) La malheureuse femme du lévite d'Ephraïm, dont le corps fut

[1] D'après M. Russegger.

[2] Ces noms lui viennent de ceux de ses fondateurs plutôt que de la fertilité de son sol. Elle a été fondée par les fils de Hur, descendant de Juda : Phanuel autem pater Gedor, et Ezer pater Hosa; isti sunt filii Hur primogeniti Ephrata patris Bethlehem. (I Paral., IV, 4.)



coupé en douze parts et envoyé aux tribus d'Israël, était aussi de cette ville. (Jug., xix.) David y est né, et c'est pendant qu'il gardait les troupeaux de son père Isaï sur les collines voisines, que Samuel fut envoyé pour verser l'huile sainte sur son front. (I Rois, xvi.) Abesan, juge d'Israël, était encore de Bethléhem, et y fut enseveli. (Juges, xii, 10.) Azaël, frère de Joab, le léger coureur frappé par Abner, fut porté à Bethléhem et mis dans le tombeau de son père. (II Rois, ii, 32.) Plus tard Joab assassina Abner à Hébron pour venger la mort d'Azaël. Après la captivité de Babylone, il n'y eut que cent vingt-trois fils de Bethléhem qui revinrent dans leur patrie. (I Esd., ii, 21.) Nous savons par saint Jérôme que le tombeau d'Archélaüs était tout près de sa cellule [1]; on croit que c'est Archélaüs, fils d'Hérode l'Ascalonite, celui qui se jeta aux genoux d'Auguste pour lui demander le titre de roi, et qui gouverna la Judée avec tant de violence qu'il fut exilé dans les Gaules [2]. Sur les cendres des innocentes victimes de son père, il y a un autel que chacun vénère aujourd'hui, tandis que personne ne s'enquiert du tombeau d'Archélaüs. L'année 1110, Bethléhem fut érigée en évêché par le pape Pascal II, à la demande de Baudoin I. Elle fut presque entièrement saccagée en 1244 par les Karesmiens; l'église fut pillée, mais non détruite, et ce beau monument échappa à la fureur de ces barbares. En 1834, la ville a encore beaucoup souffert; Ibrahim a fait raser le quartier des Turcs, j'ai encore vu les ruines qu'il y a laissées; plusieurs maisons cependant ont été relevées. Une partie des habitants sont fellahs, quoiqu'ils aient peu de terres à cultiver. Les autres font des chapelets, des crucifix, des médaillons, la plupart en bois d'olivier, en fruits du dattier et en nacre de perle. Ils représentent en nacre des sujets religieux, surtout ceux qui sont arrivés à Bethléhem : la crèche, l'arrivée des Mages, l'ange et les bergers, la fuite en Egypte, tout cela est travaillé aussi bien que le permettent l'imperfection de leurs instruments et le défaut de bons modèles; ce qui les inspire, c'est moins l'art que la piété. Le pèlerin achète tous ces objets avec joie, parce qu'ils portent le cachet de leur origine, et que, destinés à lui rappeler des lieux infiniment chers, ils lui offrent l'occasion de faire une bonne œuvre. De quoi vivraient les pauvres catholiques de la Terre-Sainte s'ils n'avaient pas, pour les nourrir, cette pieuse industrie? Quelques voyageurs

[1] Hieron., *in loc. hebr.*

[2] Josèphe, *Antiquités*, liv. 17, c. 15; *Guerre*, liv. 2, c. 6.

qui ont vu, sans doute, des vendeurs de chapelets coiffés d'un turban, les ont pris pour des Turcs, et ils n'ont pas manqué de le dire; cela peut produire quelque effet dans une relation de voyage, mais c'est inexact.

Si les habitants de Bethléhem, qui sont si près de la vallée de Raphaïm, ne sont pas des géants, au moins sont-ils d'une taille sensiblement plus élevée que la plupart de ceux de la Palestine; ils sont aussi mieux vêtus. Les femmes ont toutes le même costume, c'est-à-dire, une robe bleue, et, sur la tête, un voile blanc qui descend jusqu'à la moitié du corps. Cet habillement est fort simple, mais elles ont une parure qui est du plus haut prix: tout le monde loue leur vertu.

Je n'ai vu nulle part ces chaussures précieuses qui, comme celle de Judith, pouvaient ravir les yeux d'Holopherne : les hommes gardent pour eux, aujourd'hui, les souliers couleur de pourpre, et les femmes vont pieds nus; dans les villes, cependant, elles portent des bottines et des pantoufles.

Il est question d'une citerne de Bethléhem au IIme livre des Rois, XXII. Pendant que David était en la caverne d'Odollam, l'armée des Philistins était à Bethléhem; David ayant soif témoigna le désir d'avoir de l'eau de la citerne *qui est près de la porte de Bethléhem*. Trois vaillants hommes passèrent à travers le camp ennemi, vinrent puiser de l'eau à la citerne et la portèrent à David. Mais il la refusa : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je boive le » sang de ces hommes qui sont allés à la citerne au péril de leur vie; » et il l'offrit au Seigneur.

Il est probable que cette citerne est celle qui devait se trouver à la porte orientale de la ville, et qui est aujourd'hui entre la ville et l'église de la Nativité, au lieu où la colline penche vers le sud. L'eau en est très-bonne; j'y ai trouvé une quantité de femmes qui étaient venues en puiser et qui lavaient leur linge. Comme elle est fort rapprochée de l'étable où était Notre-Sauveur, on peut facilement admettre qu'elle a aussi servi à la sainte famille.

Au reste, il y a très-peu d'eau à Bethléhem; on est obligé de recueillir en hiver l'eau de pluie dans des citernes pour tout le reste de l'année. « Dans les lieux que nous habitons maintenant (Bethléhem), dit saint Jérôme, à part quelques petites fontaines, toutes les eaux sont des eaux de citerne, et si la colère divine suspend les pluies, on a plus à craindre de la soif que de la faim[1]. »

[1] Hier., *in Amos.*, IV, 7.



En descendant dans la vallée qui est au nord du couvent, on se rend dans un lieu un peu élevé où l'on trouve des ruines et des citernes; on croit qu'il y avait là un des couvents de sainte Paule, et que c'est là qu'elle habitait.

La petite vallée qui s'étend à l'orient de Bethléhem offre plus d'un genre d'intérêt au pèlerin chrétien. Elle est à peu près longue d'une lieue: c'est le seul endroit de la contrée qui réponde à l'idée que nous avons d'une campagne arable; elle se dirige vers la mer Morte, elle est entourée de montagnes au-dessus desquelles se dresse la montagne des Francs comme une immense pyramide.

C'est là que s'élevait la *tour du Troupeau* (Mighdal Héder) de la Bible. Jacob, est-il dit dans la Genèse, après avoir mis un cippe sur le sépulcre de Rachel, étant parti, dressa sa tente au-delà de la *tour du Troupeau.* (xxxv, 21.)

Tout porte à croire que c'est dans ces mêmes champs que s'est passée une des plus candides histoires de la Bible, celle de Ruth. Booz étant un homme riche de Bethléhem, on peut facilement présumer qu'il avait des propriétés dans cette vallée, la plus fertile des environs, ou plutôt la seule où il y eût des champs. Tandis que je relisais le livre de Ruth, des enfants, devant moi, glanaient dans un champ d'orge, non des épis, mais le chaume desséché pour le brûler au lieu de bois.

Pendant la nuit où naquit le divin enfant, des bergers gardaient leurs troupeaux, lorsque « l'ange du Seigneur parut auprès d'eux; » une clarté divine les environna, et ils furent saisis d'une grande » crainte. L'ange leur dit : Ne craignez point; car voici que je vous » annonce une grande joie, qui sera pour tout le peuple: c'est qu'il » vous est né aujourd'hui, en la cité de David, un Sauveur qui est le » Christ, le Seigneur. Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez: » vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une » crèche. Et soudain, une troupe de l'armée céleste se joignit à » l'ange, louant Dieu et disant : *Gloire à Dieu au plus haut des » cieux.* » (Luc, II.)

Saint Jérôme dit, en parlant de sainte Paule, qu'après avoir visité la crèche, elle descendit à la tour d'Héder, auprès de laquelle Jacob avait fait paître ses troupeaux, où les bergers, qui veillaient pendant la nuit, avaient eu le bonheur d'entendre le *Gloria in excelsis,* et que ce lieu est à environ mille pas de Bethléhem [1].

[1] Hieron., *Epist.* 27, et in libro *De locis hebr.*



Sainte Hélène y avait fait construire une église qui était dédiée aux *saints Anges*[1]; il en existe encore une partie, mais elle est sous terre, et on y descend par dix ou douze marches. Il est probable que cette chapelle était une crypte, et qu'une église s'élevait au-dessus. En cherchant sur le sol, on trouve des pierres détachées de mosaïque et quelques autres débris qui font supposer que ce monument était digne de celle qui a laissé en tant de lieux des témoignages de sa piété et de sa munificence[2].

Cette grotte, très-pauvrement décorée, est à peu près abandonnée aujourd'hui; elle appartient aux Grecs, et c'est un pope qui m'y a conduit. Des voyageurs, abusant du peu de connaissance qu'il a de nos langues occidentales, ont chargé les murs d'un lieu qu'ils auraient dû respecter d'inscriptions peu flatteuses pour les Grecs.

Selon quelques auteurs, c'est ici qu'aurait été le monastère de Cassien, où fut institué l'office de Prime, qui fut ensuite reçu parmi les heures canoniales[3].

A une petite distance de là, vers Bethléhem, il y a un pauvre hameau qu'on appelle le *Village des Pasteurs*. Il est à croire que c'est de là qu'étaient les bergers qui ont été les premiers conviés par les anges au berceau du Sauveur : dignes courtisans d'un roi qui était couché sur la paille, dans une crèche, au milieu d'une étable.

Des troupeaux paissaient autour du village, des enfants les gardaient. Je ne puis dire combien j'étais ému à la vue de toutes ces scènes de la Bible. Les lieux conviennent si bien aux admirables récits de l'Evangile qu'on pourrait les reconnaître sans guide, en suivant les impulsions de son cœur. C'est ici qu'a été annoncée la bonne nouvelle, c'est là que les bergers se disaient les uns aux autres : « Allons à Bethléhem. » Il me semblait que je devais me joindre à leur troupe empressée; et, heureux de me trouver sur une terre bénie où se sont opérées de si grandes choses, j'en rendis gloire à Dieu par le sublime cantique des anges.

Je revins au couvent pour jouir de la bienveillante hospitalité des religieux. Ils sont obligés de faire venir de Jérusalem la plupart des choses dont ils ont besoin; un âne va chercher les provisions de chaque jour, même le pain. Quant au vin, les religieux de Bethléhem le font eux-mêmes avec des raisins qu'ils achètent à Hébron et qu'ils font transporter à dos de chameaux. Le vin est

[1] Nicéph., l. 8, c. 38; Hieron., *Quæstiones sive Tradit. hebr. in Gen.*

[2] Voyez *De locis sanctis*, lib. 2, c. 8; Adamnanus, lib. 2, c. 5.

[3] *Vies des Pères du désert*, tom. V, Monastère de Cassien.

meilleur que celui qu'on fait à Jérusalem ; cependant il est trop spiritueux. Je crois que le couvent de Saint-Sauveur fait venir ses raisins des environs de Saint-Samuel ; en parcourant un jour cette contrée, j'ai acheté une grande corbeille d'excellents raisins pour sept piastres (moins de deux francs). Je visitai l'école du couvent, où je trouvai environ quarante enfants apprenant l'arabe et l'italien. Depuis saint Jérôme, cette bonne œuvre n'a pas cessé auprès du berceau de celui qui a dit : *N'empêchez pas les enfants de venir à moi.* (Matth., XIX, 14.) Mais ici, où il s'agit de donner la nourriture du corps avec l'instruction et la nourriture de l'âme, la philanthropie ne vient pas faire concurrence à la charité chrétienne ; personne ne conteste aux moines leur droit d'enseigner, et, en ce point, le pacha de Jérusalem est assez éclairé pour ne pas faire sentir son despotisme sous la forme d'un diplôme ou d'un brevet de capacité.

J'ai vu avec plaisir le portrait de Robert d'Anjou et de la reine Sanche orner une des salles du couvent : c'est une si belle chose que la reconnaissance !

Un savant naturaliste étant à Bethléhem fut conduit par le curé sur une des hauteurs voisines, d'où il vit la mer Morte ; frappé de son extrême dépression, il dit à son guide « que la structure du pays lui rendait *très-probables* les données de la Bible sur les événements de Sodome et de Gomorre. » Le religieux se récria à ce mot de *très-probable*, et le savant, qui croyait avoir fait une assez large concession à la Bible, fut très-étonné du mécontentement du pauvre moine. Je ne doute pas qu'un bon nombre de lecteurs ne se rangent du côté du naturaliste, ne fut-ce que pour paraître savants comme lui ; malgré l'estime que je professe pour les connaissances, je me mets du côté du moine, parce que l'un a confiance dans la science, et l'autre dans l'Ecriture : le moine regarde comme infaillible la parole de Dieu, et n'estime pas la science quand elle lui est contraire ; l'autre tient à ses systèmes plus qu'à la Genèse : ce qui est infaillible, selon lui, ce sont les théories de la science, et les récits de la Bible ne deviennent vraisemblables que lorsqu'ils leur sont conformes. C'est ainsi que l'homme se confie dans ses œuvres ; et cependant, comme l'a fait observer M. Deluc, « l'homme n'eût pas été capable de rien découvrir sur l'origine du monde sans la révélation ; c'est elle qui est la vraie cause des progrès que les hommes ont faits dans l'étude de la nature, et le seul guide qui les ait dirigés. »

CHAPITRE XXX.

Course à Hébron.

Départ pour Hébron. — Aspect du pays. — Chasse sur les terres des Amorrhéens. — Cailles des Israélites dans le désert. — Salamandres. — Ruines indiquées à Beit-Djibrin. — La pluie de pierres. — Ruines de Bethsour. — Souvenirs historiques. — Adasa. — Halhul. — Restes d'une route ancienne. — Citerne de Sira. — Mort d'Abner. — Tours des gardes. — Nuit passée à Hébron. — Premières impressions. — Hébron ; ses traditions et son histoire. — Double caverne ; mosquée de Saint-Abraham. — Altitude et population. — Tombeau d'Abner et d'Isboseth. — Fête des Tabernacles. — Puits des patriarches. — Ruines et anciens tombeaux. — Fertilité. — Vallée et chêne de Mambré. — Emplacement de Debir. — Kerbet-el-Nassara. — Villa de la Sainte Vierge. — Caphar-Barucha. — Engaddi. — La ville de Carmel. — Déserts de Ziph, de Maon et de Bersabée. — Etangs de Salomon. — Fontaine Scellée. — Jardin Fermé. — Etam. — Retour à Bethléhem.

Le 11 *Octobre*, aussitôt que je pus descendre dans la grotte de la Nativité, j'allai y célébrer la sainte messe, que j'offris à Dieu pour ma ville natale : puisse le Seigneur répandre sur elle les bénédictions que je lui ai demandées dans toute l'effusion de mon cœur !

Ensuite je partis pour Hébron, qui est au sud de Bethléhem ; on met ordinairement cinq à six heures à faire ce voyage. On entre bientôt dans des montagnes entièrement déboisées aujourd'hui, et où s'élevait autrefois la forêt de Bethléhem qu'habitait cet Adéodat le tisserand qui tua le frère de Goliath. (I Paral., xx. 5.)

Après une heure de marche dans un sentier pierreux, on arrive près d'un grand bâtiment carré dont les murs semblent avoir été déjetés par un tremblement de terre. C'est une espèce de khan fortifié ; on y met des troupes au besoin pour défendre les deux chemins qui conduisent à Jérusalem : à côté sont les vastes réservoirs appelés *étangs de Salomon*, dont je parlerai à mon retour. Au delà, les montagnes se couvrent de quelque verdure : ce sont d'abord des bruyères, puis des arbrisseaux ; plus loin, des caroubiers et des chênes verts. Les montagnes ont la même forme que celles que nous avons



vues en arrivant à Jérusalem : ce sont des mamelons élevés, ceints de roches calcaires dont les assises circulaires et parallèles s'élèvent comme des degrés jusqu'au sommet. Entre les bases de ces monticules séparés, qui apparaissent comme d'immenses taupinières, il y a de petites plaines et des vallées remplies d'une terre blanche; elle devient rouge, à mesure qu'on s'approche de la vallée de Mambré : cette terre est très-fertile là où elle est arrosée et cultivée. Mais de Bethléhem à Hébron, on ne rencontre pas un village, pas une habitation, et, à l'exception de quelques Arabes que nous avons trouvés au fond des vallées occupés à construire des fours à chaux, nous n'avons pas vu un seul homme sur toute la route. Il y avait, par contre, une prodigieuse quantité de cette espèce de perdrix qu'on nomme *katta;* je m'amusai à chasser, mais la saison était trop avancée : elles ne tenaient plus. Burckhart dit qu'elles abondent tellement dans les montagnes de Belka, de l'autre côté du Jourdain, que les petits garçons en tuent souvent deux ou trois à la fois, rien qu'en jetant un bâton au milieu d'une volée de ces oiseaux. Il n'est pas invraisemblable, ajoute-t-il, que le katta soit la caille des Israélites, appelée *selav* dans leur histoire. Il importe assez peu que les oiseaux qui ont nourri deux millions d'hommes pendant un mois dans le désert aient été des cailles ou des perdrix, ou même des faisans, comme le veut Jonathan : faisans qui ne sont plus que des sauterelles pour Ludolf; ce qui constitue le miracle, c'est la grande quantité qui sont venus, comme ils avaient été annoncés par Moïse, s'abattre au milieu du camp des Israélites. Il y en avait tant que le Psalmiste les compare à une pluie de poussière et aux grains de sable de la mer : *Et pluit illis sicut pulverem carnes, et sicut arenam maris volatilia pennata.* (Ps. LXXVII, 27.) Au reste, tous les Orientaux se servent du même mot, ou d'un terme qui en approche, pour désigner des cailles. Aurais-je jamais pu songer, dans les rêves les plus fantastiques de mon enfance, qu'un jour je viendrais chasser dans le pays des Amorrhéens[1] ! Tandis que mes compagnons suivaient la route, j'avais un indicible plaisir à parcourir seul cette terre des géants, où il ne reste plus un seul de ces fils de Chanaan que le prophète Amos comparait aux cèdres pour la hauteur, et aux chênes pour la force : ils ont été abattus, et leurs racines les plus profondes sont arrachées. (Amos, II, 9.) J'étais à une lieue de la patrie d'Amos, et il me semblait entendre au milieu de ces vastes solitudes la voix rude du pâtre de Thécua disant au roi d'Israël : « Jéroboam mourra par l'épée, » et Israël sera emmené captif hors de son pays. Ne cherchez plus Bé-



» thel; car Béthel va être réduit au néant. » Le prophète fut accusé de révolte, chassé dans les déserts de Juda avec défense de prophétiser à Béthel, *parce que c'était le lieu saint du roi.* (Amos, VII.) Aujourd'hui, on cherche les ruines de Béthel, et on ne les trouve plus. Les fils de Juda, comme les enfants de Chanaan, ont été brisés depuis l'entrée d'Emath jusqu'au torrent du désert, et il n'y a plus personne pour répondre à celui qui vient demander : *Avez-vous encore des morts?* (Amos, VI, 10.)

J'ai trouvé bien des ruines sans nom. Quand je voyais un monticule qui semblait avoir conservé quelques restes de murs, je m'approchais; assis sur de vieux débris, je déployais une carte, et je ne trouvais que les traces incertaines d'Eglon, d'Adullam, de Bethsour, de Lachis, de Macéda, de Bézek, d'Azéca, et personne ne venait pour me donner quelques renseignements. De gros lézards tachetés de noir, qui depuis des siècles n'avaient pas été dérangés dans leur solitude, se dressaient sur leurs mains au sommet des pierres éparses, et, la bouche béante, ils semblaient me demander raison de ma visite. Je tuai d'un coup de fusil celui qui me parut être le plus grand; il avait trois pouces de circonférence et un pied de long. La salamandre est appelée *sage* dans les Proverbes, parce qu'elle a cette sagesse humaine propre à ceux qui veulent parvenir : *Elle prend avec les mains, et elle se glisse dans les palais des rois* (Prov., XXX, 28); selon l'usage des flatteurs, elle jouit des palais quand les rois n'y sont plus. La salamandre prospère sous tous les soleils, dans les républiques comme dans les Etats les plus absolus; elle rampe devant le peuple quand elle ne trouve pas de rois sur son chemin; elle est *sage:* depuis trois mille ans les rois amorrhéens ont abandonné leurs palais; les salamandres y sont encore : leur race est impérissable. Moïse les avait placées parmi les animaux impurs qu'il faut avoir en abomination. (Lévit., XI, 20.)

Les terres que je parcourais étaient celles de ces rois qui s'étaient ligués contre Josué et qui avaient été défaits à Gabaon pendant que le soleil s'était arrêté au milieu de sa course. Ils étaient venus se réfugierdans la caverne de Macéda, où ils périrent, et Josué s'empara de toutes les villes jusqu'en la terre de Gosen au-delà d'Hébron. (Jos., X.)

Ce fut ce jour-là, et dans les campagnes que je parcours, que le Seigneur fit un des miracles qui ont le plus mécontenté les rationalistes. Il est dit au livre de Josué que lorsque les Amorrhéens fuyaient devant Israël, le Seigneur fit tomber du ciel sur eux de



grosses pierres jusqu'à Azéca, et il en périt un plus grand nombre par cette grêle de pierres que les enfants d'Israël n'en avaient tué par le glaive. (Jos., x, 11.) On a nié le passage miraculeux du Jourdain, sous prétexte qu'on n'y trouve plus les douze pierres dont il est fait mention dans l'Ecriture, et qu'il n'y en a pas dans le lit du fleuve; je puis certifier une chose, c'est que si on n'a qu'un pareil motif à alléguer contre la grêle de pierres qui a achevé la défaite des Amorrhéens, c'est le plus authentique de tous les miracles, attendu que tout ce pays est couvert de pierres au point qu'on croirait que cette grêle ne date que d'hier. Quoi qu'il en soit, si on n'admet qu'une grêle naturelle, il me semble que le miracle n'est pas moins grand; car une grêle qui harcèle les Amorrhéens de Béthoron jusqu'à Azéca, qui tue la moitié de leur armée en épargnant les Israélites qui les suivent, me paraît être une grêle au moins aussi extraordinaire qu'une pluie de pierres[1].

C'est à Bézek que croissait le meilleur vin de la Palestine. Aujourd'hui, dans toute cette contrée, jusqu'à Hébron, il n'y a plus même de vignes : « Vous avez planté des vignes délicieuses, » avait dit le prophète de Thécua, et vous n'en boirez pas le vin. » (Amos, v, 11.)

Je n'ai su que plus tard qu'il y a des ruines très-considérables non loin de là; je l'ai appris à Malte de Méhémet-pacha. Il appelait cet endroit Beit-Djibrîn (maison de Gabriel); il y avait été lui-même, et il me dit que ce sont les plus belles ruines de la Palestine. Il y a une église bien conservée, de fort belles colonnes, et, dans les environs, d'autres ruines fort intéressantes que personne ne connaît: il ajouta que les voyageurs suivent trop souvent les chemins tracés, et qu'il y aurait encore beaucoup de découvertes à faire dans cette partie du pays.

Ce récit que je donne tel qu'il m'a été fait se rapporte, sans aucun doute, à Eleuthéropolis dont les ruines doivent être considérables. L'ancien nom d'Eleuthéropolis est Betograba; il est ainsi indiqué dans Ptolémée et la Table de Peutinger. Les auteurs arabes du moyen âge l'appellent Beit-Djibrîn.

En général, quand on veut entreprendre un voyage dans le Levant, il faut s'y préparer en Europe par l'étude des lieux qu'on doit parcourir, parce que dans le pays on trouve peu ou point de ressources.

[1] Au reste, les pluies de pierres sont des phénomènes météoriques que la science elle-même a dû admettre, témoin celle qui est tombée à L'Aigle en 1803. Je possède moi-même des pierres qui sont tombées en Hongrie pendant mon séjour en Autriche.

Attiré par des ruines que j'aperçus de loin, je vins rejoindre le chemin d'Hébron.

J'étais à peu près à deux lieues de cette ville et à six lieues au sud de Jérusalem. Je trouvai sur une hauteur des ruines assez considérables. A gauche et tout près du chemin, il y a une fontaine, et au-delà un édifice presque entièrement détruit, qui paraît avoir été une église; elle a trois nefs voûtées. Au nord de l'église sont plusieurs tombeaux taillés dans le roc. De l'autre côté du chemin, sur une colline, il y a un dernier pan de mur d'une forteresse ou d'une tour, qui est seul demeuré debout au milieu des décombres entassés à ses pieds.

Il y a là des restes de différentes époques, dont les plus anciens et les mieux conservés sont les tombeaux, puis la forteresse qui domine la route, et enfin l'église, moins ancienne que la tour, et qui fait voir par son peu d'étendue qu'à l'époque où elle a été bâtie le nombre des habitants de cette ville ne devait plus être fort considérable. Tout cela me porte à croire que ces ruines sont celles de Bethsour.

Bethsour (maison du fort) avait été fortifié par Roboam, qui avait déjà reconnu l'importance de cette position. (II Paral., XI, 7.) Les habitants de cette ville aidèrent à relever les murs de Jérusalem. (II Esd., III, 16.) Lysias, régent du royaume sous Antiochus le Jeune, mit le siége devant Bethsour avec une armée de soixante-cinq mille hommes, mais il fut battu par Judas Maccabée qui n'en avait que dix mille. (I Macc., IV.) Antiochus étant mort, son fils, surnommé *Eupator*, vint l'année suivante avec une armée *de cent mille fantassins, vingt mille cavaliers, et trente-deux éléphants*, commandée encore par Lysias, et la première attaque fut contre la forteresse de Bethsour. Judas, qui s'était éloigné de la place, attira l'ennemi du côté de Bethsacara [1], et, pénétrant dans son camp pendant la nuit, il lui tua près de quatre mille hommes; mais le lendemain, Antiochus ayant rangé son armée en bataille, Judas fut obligé de se retirer, et les soldats qui étaient dans Bethsour capitulèrent, parce qu'ils n'avaient plus de vivres : c'était l'année du repos de la terre [2]. Bacchide augmenta les fortifications de cette place qui servait de refuge à ses troupes; cependant, après un long siége, elle fut reprise par Simon Maccabée [3]. Ce fut encore sous les murs

[1] Voyez au Chapitre suivant *Montagne des Francs*.

[2] Comparez Josèphe, *Antiquités*, 12, 9; *Guerre des Juifs*, 1, 15.

[3] *Voyez* I Macc., IV, 61; VI, 31; IX, 52; X, 14; XI, 65.

de Bethsour, entre cette place et Adasa[1] qui n'en était éloigné que de trente stades, que Nicanor livra contre les Juifs la célèbre bataille où il périt. (II Macc., xv.)

On a de fortes raisons de croire que cette ville est la même que Béthar, qui fut le dernier refuge des Juifs sous le règne d'Adrien. Les débris de la nation juive s'étaient soulevés et avaient mis à leur tête *Bar-Cocheba* qui se disait le *Messie-roi ;* ils s'emparèrent de Jérusalem et d'une grande partie de la Judée. Adrien envoya contre cette terrible insurrection Jules-Sévère qui reprit aux Juifs toutes les places fortes. Bar-Cocheba s'enferma dans la forteresse de Béthar ; les Romains prirent la ville d'assaut après un siége de trois ans et demi, l'année 136 de l'ère chrétienne, et, selon la tradition juive, le jour anniversaire de la destruction du temple. *Cinq cent quatre-vingt mille* Juifs furent encore massacrés par les Romains, les autres furent vendus au prix des chevaux, et la Judée devint un désert[2]. Bar-Cocheba avait été reconnu par tout le peuple comme étant le *Messie-roi*[3]; il avait fait battre monnaie[4]; les plus illustres docteurs avaient déclaré qu'il était le Messie annoncé par les prophètes[5]..... C'est ainsi qu'a péri cette nation qui avait accusé Jésus de se faire passer pour le *Christ-roi*, d'avoir voulu la soulever contre les Romains, et l'empêcher de payer l'impôt : elle a péri justement en commettant tous les crimes qu'elle avait injustement imputés à Jésus-Christ.

Au cinquième siècle, Bethsour n'était plus qu'un village ; voici ce que nous en lisons dans saint Jérôme : « Bethsour dans la tribu de Juda, ou de Benjamin : c'est aujourd'hui le village de Bethoron, situé à vingt milles de Jérusalem sur la route d'Hébron, et auprès duquel une fontaine, sortant du pied de la montagne, est absorbée par la terre qui l'avait produite. Les actes des Apôtres rapportent que c'est ici que l'eunuque de la reine de Candace a été baptisé par Philippe[6]. »

Je parlerai ailleurs des divers sentiments qui existent au sujet

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. 13, c. 18.

[2] Dion Cassius, liv. 69, c. 13; Eusèbe, *Hist. ecclés.*, liv. 4, c. 6; Munk, *Palestine*, pag. 606.

[3] Talmud de Jérusalem, *Thanith*, ch. 4.— Münter, *Ueber den jüdischen Krieg unter Trajan und Hadrian*.

[4] Talmud de Jérusalem, *Maaserschéni*, ch. 1.

[5] *Midrasch* sur les Lamentations de Jérémie, 11, 2; Munk, p. 605.

[6] Hieron., *De locis hebraicis*.

de la fontaine de saint Philippe ; je dirai seulement ici que je n'ai rien trouvé de plus concluant que ce passage de saint Jérôme.

Ce passage nous explique pourquoi cette église est si petite et sans ornements. D'un autre côté, les sépulcres qui sont auprès, et qui devaient être hors de l'ancienne ville, nous font connaître que la forteresse de Bethsour était tout entière sur la hauteur, à droite de la route actuelle. Il serait intéressant de faire des recherches plus approfondies sur une ville qui a joué un si grand rôle dans les guerres des Maccabées.

A peu près à deux milles au delà, on trouve les ruines d'une ancienne ville dont il est fait mention dans Josué (xv, 58), sous le nom de Halhul (attente de la douleur). Saint Jérôme l'appelle Elul et Alula [1]. Il n'y a plus que des fondements de murailles.

Une des principales routes de la Palestine passait par Hébron; elle conduisait au sud, d'une part vers l'Egypte, et de l'autre vers Pétra; elle était pavée, et on en voit des traces au nord d'Hébron.

A trois quarts de lieue de la ville, on remarque dans une petite vallée à droite du chemin une citerne que je n'ai pu visiter en allant, parce qu'il commençait à faire nuit; mais je ne doute pas que ce ne soit *la Citerne de Sira* (chaudrons ou trahison), puisqu'il n'y en a pas d'autre dans les environs, et qu'elle est à la distance de vingt stades donnée par Josèphe [2].

Lorsqu'Abner voulut abandonner le fils de Saül, il vint trouver David qui régnait à Hébron. Le roi lui donna un festin, fit alliance avec lui, et le renvoya en paix. Pendant ce temps, Joab était à la poursuite des brigands; quand il revint, il reprocha à David d'avoir ainsi accueilli Abner, et il envoya des messagers après lui à l'insu du roi. Ils l'atteignirent auprès de la citerne de Sira, et le ramenèrent à Hébron. Joab alla lui parler au milieu de la porte, et il le tua par trahison, afin de venger le sang d'Azaël son frère. (II Rois, III, 27.)

Nous approchions de la ville; au milieu des vignes et des jardins plantés d'oliviers, il y a de hautes tours : à notre approche, on tirait des coups de fusil, pour nous avertir, sans doute, que les gardes étaient à leurs postes. Ce sont là les *tours des gardes* dont il est fait si souvent mention dans l'Ecriture; elles donnent un singulier aspect au pays, et une idée peu favorable de la sécurité qui y règne. Combien

[1] *De locis hebr.*

[2] *Antiquités*, liv. 7, c. 1.

de fois, dans mes courses en Palestine, me suis-je rappelé ces paroles du Sauveur : « Un homme planta une vigne, l'entoura d'un mur, » creusa un pressoir, et bâtit une tour. » (Marc, XII, 1.) Tout cela se retrouve comme il y a deux mille ans.

Je n'ai rien vu d'Hébron en y entrant ; je croyais arriver dans une ville dépeuplée, il n'y avait aucun bruit, aucune lumière. Je descendais par un chemin rapide et glissant, pavé par les premiers rois d'Israël ; on n'y avait guère touché depuis. Un muletier me précédait, tenant mon cheval par la bride. Après avoir ainsi marché pendant une demi-heure, je vis un grand feu au bas d'une colline, et trois tentes dressées alentour : c'était notre petit campement. Soleyman, comme à son ordinaire, nous avait préparé un bon dîner, dont nous avions un extrême besoin. Il s'était procuré chez un Juif d'Hébron quelques bouteilles d'un vin cuit, brun, siroté, qui m'a rappelé le vin de Tokay, et que les Arabes appellent *Dibs*. J'étais dans le pays des enfants de Heth ; comme eux, je me couchai sur la terre, en face du tombeau d'Abraham.

Je ne dormis pas longtemps : l'homme qui était de garde donna l'alarme, et nos muletiers montèrent tous à cheval pour courir après les Arabes qu'on avait signalés. J'étais trop fatigué pour en faire autant ; au reste, depuis notre aventure du Puits de Job, j'étais devenu incrédule, et je me rendormis en m'inquiétant assez peu des Bédouins.

12 *Octobre. N'a point un bon matin, qui a mauvais voisin.* Au lieu d'un j'en avais cent mille : c'étaient les *cincenelles* des croisés. A la vérité, je ne vis pas leurs étincelles volantes, mais bien les piqûres qu'elles m'avaient faites : j'en avais les mains et la figure couvertes. Je me levai aussitôt qu'il fut jour, pour admirer le paysage qui était autour de moi. Peu de voyageurs viennent à Hébron, et il y a peu de choses à y voir ; cependant, celui qui veut se reporter aux premiers âges du monde, vivre de la vie des patriarches, fouler le sol où ils ont planté leurs tentes, comprendre leurs pérégrinations et leurs mœurs, et jouir des fortes et délicieuses impressions de cette vie primitive, doit venir dans ces contrées lointaines ; il n'y a que des souvenirs, il est vrai, mais l'homme vit-il d'autre chose que de souvenirs et d'espérances ? Nos espérances, toujours incertaines, sont trop souvent déçues, tandis que le passé nous est acquis ; d'ailleurs, quels souvenirs que ceux qui nous placent au milieu des temps d'innocence, où les anges descendaient sur la terre, et où Dieu con-

versait avec les hommes! Les grandes scènes de la nature élèvent l'âme vers celui qui a créé toutes choses; sur une haute montagne, en pleine mer, dans le désert, on se rapproche de Dieu, parce qu'on sent mieux son infinie bonté et le besoin qu'on a de lui : où pourrait-on mieux comprendre la bonté infinie de Dieu qu'au berceau du genre humain!

Hébron[1] est une des plus anciennes villes du monde. Il est dit dans l'Ecriture qu'elle fut bâtie sept ans avant Tanis, capitale de la Basse Egypte (Nombre, XIII, 23), et, d'après Josèphe, elle est plus ancienne que Memphis. Elle s'appelait *Cariath-Arbé* (Kiriath-Arbah), ville d'Arbé, du fils d'Enac qui en fut le fondateur. Enac donna son nom aux géants Enacites, qui étaient encore à Hébron lorsque Josué en fit la conquête, 1446 ans avant Jésus-Christ. On lit dans la Vulgate : « Hébron s'appelait auparavant Cariath-Arbé; et » Adam, le plus grand entre les Enacites, y est enterré. » (Jos., XIV, 15.) *Hebron ante vocabatur Cariath-Arbe : Adam maximus ibi inter Enacim situs est.* C'est là le passage sur lequel se fonde saint Jérôme pour dire qu'Adam est enseveli près d'Hébron[2]. Ce que n'admettent point d'autres interprètes, qui rendent ainsi le texte hébreu : « Hébron s'appelait auparavant Ville d'Arbah (Kiriath-Arbah): ce fut un homme grand parmi les Enacites. »

Plusieurs ont pensé que c'est à Hébron qu'Adam a été formé avec la terre du champ qu'on appelle encore *Champ Damascène*[3], dont la terre est rouge, et d'où est venu le nom du premier homme : *Adam*, en hébreu, signifie *rouge*. Cette opinion n'est pas contraire à la Genèse, puisqu'Adam n'a pas été créé dans le paradis terrestre, mais il y a été placé après avoir été formé ailleurs. (Gen., II, 8.) Comme l'Ecriture ne nous donne pas d'indications plus précises, on comprend qu'un vaste champ est ouvert aux conjectures. Les Orientaux ont un grand respect pour cette terre, qu'ils viennent chercher et qu'ils emportent au loin. On montre aussi dans les environs d'Hébron la contrée où, selon quelques auteurs, Adam et Eve seraient

[1] Chebron, *conjugium*, sive *incantator*, aut *visio sempiterna*. Hieron.

[2] Adam vero sepultum juxta Hebron et Arbe, in Jesu filii Nave volumine legimus. (*In Matth.*, XXVII.)

[3] Ager Damascenus. Hic asserunt Adam à Deo plasmatum, et hinc translatum in paradisum terrestrem, atque inde rursus ejectum peccato, quo se et nos omnes perdidit, huc relatum. Distat autem spatio quantum arcus jacit ab Ebron : ager usque adeo fertilis et speciosus, ut aliqui paradisum terrestrem intelligi hic debere crediderint. Habet terram rubram et mire tractabilem, quam Saraceni deferunt in Ægyptum, Indiam, Æthiopiam, care vendentes. (Adrich., *Ager Damascenus*, *Juda*, 90); Josèphe, *Antiq.*, l. 1, c. 2; Brocard, *Itin.*, 6; Breid., *Salig.*, tom. 10, c. 5.

venus se réfugier pour faire pénitence après leur péché, loin du paradis où ils avaient été heureux [1].

Mais reprenons des événements que nous savons avec certitude s'être passés à Hébron.

Lorsque Abraham eut reçu du Seigneur l'ordre de quitter la Chaldée, il vint dans la terre de Chanaan, et s'étant séparé de Lot, qui alla s'établir dans la plaine où est aujourd'hui la mer Morte, « il enleva sa tente, vint et habita près des chênes de Mambré, à » Hébron; et il dressa là un autel à Jéhovah. » (Gen., XIII, 18.) Il vécut de longues années sur cette terre, et il y fit alliance avec Dieu. C'est là que s'est passée l'histoire d'Agar, qui s'est retirée avec Ismaël dans le désert de Bersabée, situé à quelques lieues au sud d'Hébron. Un jour qu'Abraham était assis à l'entrée de sa tente en la vallée de Mambré, il vit trois hommes debout près de lui; il se prosterna, et leur offrit du beurre, du lait, le veau qu'il avait choisi dans son troupeau, et les pains que Sara avait fait cuire sous la cendre. Tandis que Sara se tenait derrière la porte de sa tente, un d'eux (c'était Dieu lui-même) annonça à Abraham qu'il lui naîtrait un fils; puis il alla vers Sodome, parce que les péchés de ses habitants s'étaient multipliés devant lui. Sara étant morte à Hébron, Abraham l'ensevelit dans la caverne double du champ qu'il avait acheté d'Ephron, et qui était en face de la vallée de Mambré. (Gen., XXIII.) Abraham lui-même y fut enterré, ainsi que Rebecca et Lia, Isaac et Jacob [2]. Joseph vint de l'Egypte avec tous les anciens de la maison de Pharaon, avec des chars, des cavaliers et une grande multitude pour ensevelir son père dans la double caverne d'Hébron, ainsi qu'il le lui avait promis. Saint Jérôme traduit *Cariath-Arbe* par *ville des quatre*, c'est-à-dire, des quatre patriarches, Adam, Abraham, Isaac et Jacob [3].

Lorsque les Israélites étaient dans le désert de Pharan, Moïse envoya douze hommes pour considérer la terre de Chanaan; ils vinrent jusqu'à Hébron, où ils furent effrayés de la haute stature des descendants d'Enac: « C'est une terre, dirent-ils, où coulent véritablement le lait et le miel, mais elle a des villes grandes et forti-

[1] Ceux qui désireraient s'occuper de ces questions trouveront des renseignements dans les ouvrages cités plus haut, et dans Quaresmius, tom. II, p. 777 et suiv.

[2] Voici une invocation qui se trouve dans le rituel funéraire des Juifs : « Pères du siècle, qui dormez en Hébron, ouvrez au défunt les portes du jardin d'Eden, et dites : Qu'il arrive en paix. » (*L. Chasidim, Theologia Judæorum*, de Voisin, p. 81.)

[3] *Onomasticon*, art Arboch.



» fiées, ses habitants sont redoutables, et près d'eux nous paraissons » comme des sauterelles. » (Gen., XIII.) Josué s'était d'abord emparé d'Hébron; cette ville fut assignée à Caleb, qui en fit de nouveau la conquête, aidé par la valeur d'Othoniel. Elle fut déclarée ville sacerdotale et ville de refuge. Après la mort de Saül, David y établit le siége de son royaume; il y demeura sept ans et six mois; et après la mort d'Isboseth, il y fut sacré roi en présence de toutes les tribus d'Israël. (II Rois, V, 1.) Ce fut à Hébron que vint Absalon sous le prétexte d'accomplir un vœu, quand il commença sa révolte contre David. Il envoya des courriers dans toutes les tribus d'Israël, disant : Absalon est roi en Hébron. (II Rois, XV, 10.) Roboam la fortifia, mais elle tomba au pouvoir des Iduméens pendant la captivité. Après leur retour, un grand nombre de Juifs vinrent la repeupler. Cette ville joua un rôle important sous les Maccabées : Judas l'enleva aux descendants d'Esaü, et Simon, fils de Gioras, aux Romains; mais elle fut reprise 69 ans après Jésus-Christ par le général romain Céréalis, qui massacra la garnison juive et brûla la ville [1].

Au quatrième siècle, sainte Hélène construisit une église sur la double caverne qui renferme les tombeaux des patriarches. Hébron devint un évêché pendant les croisades, et porta le titre de *Saint-Abraham*; mais il ne subsista que de l'année 1167 à 1187, que la ville retomba sous le joug des Musulmans [2]. Ce fut à Hébron que Richard Cœur-de-Lion enleva aux Sarrasins la riche caravane qui arrivait d'Egypte; elle était composée de quatre mille sept cents chameaux, et escortée par deux mille hommes [3].

Les Arabes appellent Hébron *el-Châlil*, ville de *l'ami* (de Dieu).

La ville actuelle est divisée en trois parties; celle du milieu est la plus considérable. Elle s'élève en amphithéâtre sur la colline. Elle n'est pas entourée de murailles; elle a 400 maisons et une population d'environ 5000 habitants tous musulmans, à l'exception de 400 Israélites établis dans le bas de la ville; son altitude est de 2842 pieds [4] : elle dépasse de 263 pieds celle de Jérusalem. L'église de Saint-Abraham est convertie en mosquée, et les musulmans l'appellent *Mesdjed-el-Châlil* ; il est interdit aux chrétiens d'y pénétrer. Nous en avons une description que nous devons à Aly-Bey.

« Les sépulcres d'Abraham et de sa famille, dit-il, sont dans un

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. 5, c. 7.
[2] *Gesta Dei per Francos*, 10, 32; 12, 22; Guill. de Tyr, 20, 3.
[3] *Bibliothèque des croisades*, tom. II, p. 712.
[4] Et d'après le Dr Schubert de 2,664.

temple qui était jadis une église grecque. Pour y arriver, on monte un large et bel escalier, qui conduit à une longue galerie, d'où l'on entre dans une petite cour; vers la gauche est un portique appuyé sur des piliers carrés. Le vestibule du temple a deux chambres, l'une à droite qui contient le sépulcre d'Abraham, et l'autre à gauche qui contient celui de Sara. Dans le corps de l'église, qui est gothique, entre deux gros piliers à droite, on aperçoit une maisonnette isolée, dans laquelle est le sépulcre d'Isaac, et dans une autre maisonnette pareille sur la gauche, celui de sa femme. Cette église, convertie en mosquée, a son *méhereb*, ou tribune pour la prédication des vendredis, et une autre tribune pour les muddens ou chanteurs. De l'autre côté de la cour est un autre vestibule qui a également une chambre de chaque côté. Dans celle de gauche est le sépulcre de Jacob, et dans celle de droite celui de sa femme.

» A l'extrémité du portique du temple, sur la droite, une porte conduit à une espèce de longue galerie qui sert encore de mosquée; de là on passe dans une autre chambre où se trouve le sépulcre de Joseph, mort en Egypte, et dont la cendre fut apportée par le peuple d'Israël[1]. Tous les sépulcres des patriarches sont couverts de riches tapis de soie verte, magnifiquement brodés en or; ceux de leurs femmes sont rouges, également brodés. Les sultans de Constantinople fournissent ces tapis qu'on renouvelle de temps en temps. J'en comptai neuf l'un sur l'autre au sépulcre d'Abraham. Les chambres où sont les tombeaux sont aussi couvertes de riches tapis; l'entrée en est défendue par des grilles en fer et des portes en bois, plaquées en argent, avec des serrures et des cadenas du même métal; pour le service du temple, on compte plus de cent employés et domestiques. » Tout le monument paraît avoir 150 pieds de longueur sur 80 de largeur; la mosquée a une seconde enceinte de murs élevés, flanqués d'anciennes tours qui tombent en ruines.

Il y a encore à Hébron quelques vestiges de la plus haute antiquité. Au bas de la ville, on voit la grande piscine qu'on fait remonter au temps de David, et qui est probablement celle où furent suspendus les pieds et les mains des assassins d'Isboseth; elle a 66 pas en tout sens; on peut y descendre commodément par des escaliers qui sont aux quatre angles et qui ont quarante marches. Non loin de là est la porte de la ville, sombre et basse, qui rappelle l'assas-

[1] Joseph n'a pas été enseveli à Hébron, mais à Sichem. (Josué, XXIV, 32.) D'après d'autres auteurs, ce tombeau serait celui d'Esaü. Nous verrons le tombeau de Joseph dans notre voyage à Naplouse.

sinat d'Abner. Plus haut sont des restes de vieux murs qu'on dit avoir appartenu au château de David. Des sépulcres taillés dans le roc sont aussi des monuments qu'on peut faire remonter à l'époque des rois d'Israël. On montre dans les environs de la grande mosquée un bâtiment qui doit recouvrir les anciens sépulcres d'Abner et d'Isboseth.

Les funérailles d'Abner furent faites par David; il suivit le convoi avec tout le peuple, et pleura sur son tombeau. (II Rois, III, 31, 32.) Abner était le dernier soutien d'Isboseth, fils de Saül; les partisans d'Isboseth le voyant affaibli par cette mort, entrèrent dans sa maison, à midi, lorsqu'il dormait sur son lit, pendant la chaleur du jour; ils frappèrent Isboseth et portèrent sa tête à David. Mais David commanda à ses serviteurs de mettre à mort ceux qui avaient tué l'innocent en sa maison; ils leur coupèrent les pieds et les mains, et les suspendirent à la piscine d'Hébron; ils prirent ensuite la tête d'Isboseth, et l'ensevelirent dans le tombeau d'Abner. (II Rois, IV.)

En 1834, les habitants d'Hébron se soulevèrent contre Ibrahim-pacha, qui prit la ville et la livra au pillage. C'est à Hébron qu'on fabrique tous ces objets de verroterie qu'on trouve si fréquemment en Orient : des anneaux, des bracelets, des pendants d'oreille en verre de diverses couleurs, qui parent les femmes druses et maronites dans le Liban comme celles de la Samarie et de la Judée. Les restes des antiques forêts qui ombrageaient les vallées de l'Idumée suffisent à cette imparfaite fabrication. Il n'y a pas de maisons remarquables à Hébron; plusieurs portent encore les traces du tremblement de terre du 1er janvier 1837, qui s'est fait sentir d'une manière si désastreuse dans toute la Palestine.

Les Juifs d'Hébron célébraient la *fête des Tabernacles*; ils avaient construit des cabanes en feuillage dans les cours et sur les toits, et ils y vivaient depuis plusieurs jours selon les prescriptions du Lévitique[1]. Cette fête, une des plus grandes de l'ancienne loi, avait été instituée en commémoration de la vie nomade du désert. Rien ne manquait pour me rendre intéressante cette scène des premiers âges : ma tente était dressée sur la terre d'Abraham, à une demi-journée du désert de Pharan où avaient été campés les Israélites, et je voyais les derniers débris d'Israël célébrer leurs fêtes antiques sur une

[1] Bien des Juifs, en Europe, ont trouvé un singulier moyen d'éluder le précepte de Moïse : ils enlèvent pendant sept jours une tuile au toit de leur maison, et vivent commodément sous leurs ingénieux *tabernacles*.



terre qui leur est devenue étrangère, et demandant vainement au Seigneur qu'il mette un terme à une captivité qui n'aura pas de fin.

En sortant de la ville et en allant vers le sud, on trouve dans la vallée trois puits qui portent les noms d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Plusieurs femmes y puisaient une eau claire et abondante ; je m'approchai pour en boire ; une jeune fille vint à ma rencontre, et, comme une autre Rebecca, elle posa promptement sur son bras le vase en terre qu'elle portait sur la tête, et me donna à boire. (Genèse, xxiv, 18.)

Sur la hauteur voisine, il y a plusieurs ruines, parmi lesquelles on distingue celles d'une ancienne église, qui portait le nom des *Quarante Martyrs*. C'est là que serait le tombeau d'Isaï, père de David, d'après les traditions musulmanes ; d'autres pensent que c'est plutôt celui de Caleb, un des douze députés envoyés par Moïse dans la terre de Chanaan, qui avait possédé cette ville (Jos., xv, 13), et dont le tombeau se voyait encore à Hébron du temps de saint Jérôme [1]. On croit que l'ancienne ville était bâtie sur cette montagne.

Quand on vient du mont Sinaï ou de l'Egypte, on peut faire sa quarantaine soit à Gaza, soit à Hébron ; on a bâti depuis peu, près de cette dernière ville, un lazaret sous la direction d'un médecin français. Je voulus lui faire ma visite, mais il était absent.

Comme je n'avais plus rien à voir à Hébron, je montai à cheval et je me dirigeai vers la vallée de Mambré. A une certaine distance de nos tentes, je rencontrai un cheik à cheval, suivi de quelques nègres : c'était le gouverneur de la ville, et il se dirigeait vers notre camp. Il dit à notre interprète qu'il avait appris l'arrivée d'un *uléma* de la religion chrétienne, et qu'il venait le complimenter. L'interprète, qui craignait qu'il ne fût venu dans l'intention de me rançonner, ne voulut pas faire courir après moi, et lui dit que j'étais déjà parti. Il y a peu d'années, en effet, qu'on exigeait un impôt de tous les voyageurs qui passaient à Hébron ; cette ville se considérait comme tout-à-fait indépendante, et ne payait aucun tribut à la Porte : le gouvernement ottoman a profité des dissensions des deux chefs pour la soumettre.

Les environs de la ville, et surtout la vallée de Mambré, qui s'étend vers le nord-ouest, prouvent encore aujourd'hui l'ancienne fertilité de la Terre-Promise. On y trouve des arbres chargés d'ex-

[1] Hieron., *Epist.* 27 *ad Eustoch.*

cellents fruits ; c'est l'endroit de la Palestine où j'ai vu les plus grands pistachiers, ces arbres dont les fruits ont été envoyés par Jacob à son fils Joseph, comme étant des plus précieux fruits de la terre. (Gen., XLIII, 11.) Les oliviers s'y trouvent en grande abondance ; la vigne couvre partout les collines : j'ai vu des grappes qui avaient deux pieds de longueur ; d'autres voyageurs en ont vu qui pesaient douze livres. Si l'on considère que ces vignes donnent de pareils fruits sans culture, on concevra aisément que ce pays, dans son état de prospérité, a pu produire des grappes qui ont fait l'étonnement des envoyés de Moïse. (Nomb., XIII, 23.) Aussi plusieurs auteurs pensent que c'est ici *la vallée de la Grappe* (Nahal-Eschol[1]), où ces envoyés coupèrent une grappe que deux hommes portèrent sur un bâton pour la montrer aux Israélites. Ce sentiment est aussi celui de saint Jérôme, qui indique ce lieu dans les environs d'Hébron[2]. On trouve dans la vallée de Mambré des grenades et des figues d'une grosseur remarquable : ce sont aussi là les fruits que prirent les chefs envoyés par Moïse[3].

A l'extrémité de la vallée s'élève un magnifique chêne vert que plusieurs voyageurs ont pris pour le chêne (*quercus Mambre*) sous lequel se sont reposés les trois anges qui ont apparu à Abraham. « J'apporterai un peu d'eau, leur dit Abraham ; lavez-vous les pieds » et reposez-vous sous *cet arbre.* » (Gen., XVIII.) On lit dans Josèphe « qu'Abraham habitait alors près du chêne appelé Ogygès, dans le pays de Chanaan, non loin de la ville d'Hébron[4]. » Ce chêne existait encore du temps de saint Jérôme, et il était en grande vénération même chez les païens, qui lui rendaient un culte comme à une divinité[5]. Il y avait au pied de l'arbre un autel sur lequel on offrait des sacrifices. Chacun y célébrait une fête selon sa religion : les Juifs honoraient la mémoire de leurs patriarches ; les chrétiens l'apparition de Dieu et des anges ; on croit que les païens y rendaient un culte aux anges sous la forme de dieux ou de démons favorables. Ils leur offraient des libations de vin et d'encens ; d'autres immolaient un

[1] D'autres placent cette vallée plus au nord, en un lieu que nous indiquerons en allant au désert de saint Jean.

[2] *Epist.* 27 *ad Eustoch.*

[3] M. de Schubert donne la liste des plantes qu'il a trouvées à Hébron, tom. II, p. 480.

[4] *Antiq.*, I, 11.

[5] Est quercus Mambre juxta Chebron, in qua usque ad ætatem infantiæ meæ et Constantii regis imperium, terebinthus monstratur pervetus, et annos magnitudine indicans, sub qua habitavit Abraham ; miro enim cultu ab Ethnicis habita est, et velut quodam insigni numine consecrata. *De locis hebraicis.*



bœuf, un bouc, un mouton ou un coq, qu'ils avaient nourris avec soin, pendant toute l'année, pour le festin de cette fête. On ne pouvait alors puiser de l'eau au puits, parce que les païens y jetaient du vin, des parfums, des gâteaux, des pièces de monnaie, et les lampes qu'ils avaient allumées sur le bord. La foule de ceux qui y venaient était si grande qu'on y établit une foire qui fut longtemps célèbre, et Adrien y fit vendre à vil prix, l'an 135, une infinité de captifs juifs, les derniers débris de cette nation : ceux qui ne furent pas vendus furent transportés en Egypte où ils périrent misérablement [1]. Eutropia, belle-mère de Constantin, étant venue au chêne de Mambré pour y accomplir un vœu, et ayant vu toutes les superstitions qu'on y pratiquait, en informa l'empereur. Constantin écrivit à Eusèbe de Césarée et aux autres évêques de renverser l'autel des faux dieux et de faire bâtir une église à sa place [2]. Sanute assure que le tronc du chêne de Mambré existait encore de son temps, et qu'on en tirait des morceaux auxquels on attribuait une grande vertu [3].

Le chêne qu'on voit aujourd'hui est à deux milles d'Hébron, ce qui est exactement la distance donnée par saint Jérôme ; il est à l'extrémité de la vallée de Mambré, où il y a une source et des ruines : ainsi on ne peut guère douter qu'il ne soit vers le lieu où étaient l'ancien chêne et la tente d'Abraham ; mais ce n'est plus le même arbre, car il ne ressemble pas à la description des anciens auteurs [4]. Saint Jérôme, en parlant de sainte Paule, dit qu'elle a vu *les restes* du chêne de Mambré, tandis que celui-ci est un des plus beaux arbres que j'aie vus, et qu'il est dans un parfait état de conservation. Il a plus de trente pieds de circonférence ; à la hauteur de huit pieds, il se divise en trois branches qui seraient elles-mêmes de grands arbres. A quelques centaines de pas au-delà, il y a encore un chêne beaucoup moins bien conservé : ce sont les seuls que j'aie remarqués dans la vallée.

Le fond de la vallée paraît être le torrent dont il est fait mention dans le livre de Judith. (II, 14.) Près de là est l'emplacement de la forteresse de *Debir*, anciennement Kiriath-Sépher (la ville du livre) ;

[1] Hieron. *in Zachar.*, XI, 4 ; Jerem., XXXI, 15 ; Sozom., *Hist. eccl.*, II, 4.

[2] Euseb., *De vita Constantini*, lib. 3, cap. 52 ; Socrat., *Hist.*, l. 1, c. 18 ; Soz., l. 2, c. 4.

[3] Sanut., *in secret. fidel. crucis*, p. 248.

[4] Voir la *Dissertation* de Quaresmius, tom. II, p. 783, et D. Calmet, *Dict. de la Bible*, art. *Mambré* et *Térébinthe*.

elle fut prise par Othoniel, qui reçut en récompense Axa, fille de Caleb. (Jos., xv, 16.)

Sur le penchant de la colline qui domine vers le nord la vallée de Mambré, il y a un misérable hameau qui s'appelle *Kerbet el-Nassara;* c'est là que se trouvait autrefois une colonie chrétienne, comme l'atteste encore ce nom. Du haut de cette colline, je me retournai une deuxième fois vers cette vallée où je n'ai rien vu de ce qui attire d'ordinaire les regards de la curiosité, mais dans laquelle j'ai joui des plus agréables émotions qu'il soit donné d'éprouver. « Aucun pays en Orient, dit M. Poujoulat, ne m'aura aussi délicieusement ému que le pays d'Hébron, et cela par les seuls souvenirs de la *Genèse.* Pour nous, hommes des derniers âges, habitants d'un vieux monde qui croule, quel charme d'ouvrir le livre de la vie à sa première page, de s'asseoir à la source du grand fleuve de l'humanité. Quand on regarde les nations de la terre du haut de la colline de Mambré, où la pensée replace les tentes d'Abraham, alors surtout on s'aperçoit combien le temps a marché. C'est un des heureux priviléges du voyageur de parcourir ainsi, chemin faisant dans les régions lointaines, toute la chaîne des siècles; chacune de ses haltes forme un chapitre d'histoire; au bruit des pas du voyageur, les générations éteintes sortent de la poussière, et lui disent : Nous voici[1]. »

J'allai rejoindre la route de Jérusalem près de la citerne de Sira. Elle était pleine d'eau et entourée de troupeaux nombreux et pressés par la soif, qui m'empêchèrent de l'examiner longtemps. Elle est indiquée sur la carte de Berghaus sous le nom de Sirrueh; mais elle est trop au nord.

A côté du chemin, il y avait autrefois en ce lieu une petite habitation; à la tombée de la nuit, trois fugitifs, trop pauvres pour recevoir l'hospitalité dans la ville, s'adressèrent à des pauvres comme eux et leur demandèrent un asile pour la nuit : ces fugitifs, c'étaient un artisan, une jeune mère et son enfant. Pourquoi fuyait-elle, cette famille, la plus innocente, la plus sainte qui fut jamais? Pour nous apprendre que le juste doit être persécuté, et que ni la simplicité d'un artisan, ni la douceur d'une mère, ni l'innocence d'un enfant, ne sauraient trouver grâce devant la méchanceté des hommes. Fuyez donc en Egypte, divin enfant : une terre ingrate vous rejette, une terre plus heureuse est prête à vous recevoir.

[1] *Correspondance d'Orient*, V. lettre 122e.

Cette maison, qu'on a appelée Villa de la Sainte Vierge, a longtemps appartenu aux Grecs; il n'en reste plus rien aujourd'hui [1].

Ensuite je voulus explorer, en m'en retournant, le pays élevé qui s'étend vers la mer Morte. On aperçoit cette mer profonde par les ouvertures des vallées; je devais être vers le lieu appelé *Caphar Barucha* (villa de bénédiction) : c'est jusque-là qu'Abraham reconduisit les anges qui allaient à Sodome, et qu'il pria le Seigneur d'épargner cette ville s'il y trouvait seulement dix justes; le Seigneur le lui promit. (Gen., XVIII, 32.) Le lendemain, Abraham revint au même lieu, et il vit une fumée monter de la terre comme la fumée d'une fournaise : Dieu avait détruit les villes de cette contrée. (Gen., XIX.)

Sainte Paule est venue aussi sur cette montagne. Ayant vu la caverne de Lot, elle pleura sur le crime qui s'y est commis, et fit remarquer à ses compagnes combien il importe d'éviter le vin quand on veut conserver son cœur chaste [2]. Je n'ai pas vu cette grotte, parce qu'il n'y avait personne pour me la montrer. C'est surtout de ce pays que M. de Chateaubriand aurait pu dire « que tout semble y respirer l'horreur et l'inceste d'où sortirent Ammon et Moab [3]. »

Je devais être à peine à deux lieues d'Engaddi (fontaine du bouc), renommée autrefois par ses puits de bitume, par ses palmiers et ses baumiers. Le baume s'obtenait en faisant des incisions dans l'écorce de l'arbre avec une pierre ou un fragment de verre; le baumier ne suait que pendant les mois d'été. Les jardins d'Engaddi ont été détruits pendant les guerres des Juifs, et rétablis par les Romains [4]. Il est souvent question d'Engaddi et de ses vignes dans l'Ecriture. C'est là que se réunissaient souvent les Moabites et les Amorrhéens dans leurs guerres contre les Juifs. Au temps de saint Jérôme, cette ville n'était déjà plus qu'un village; aujourd'hui on trouve à peine ses ruines fréquentées tour à tour par quelques tribus de Bédouins : ils appellent ce lieu *Ain Dschiddi* (source de la chèvre); il n'y a plus alentour ni baumiers, ni palmiers, ni habitations, mais partout le désert, les solitudes affreuses des bords de la mer Morte, et, dans les défilés des montagnes, ces roches bizarres, pleines de

[1] Quaresmius, tom. II, p. 766.

[2] Cum aspexisset speluncam Lot, versa in lacrymas, virgines socias admonebat : Cavendum esse vinum, in quo est luxuria. Hieron., *in Epitap. Paulæ.*

[3] Ammon, *populus mœroris;* Moab, *de patre.*

[4] Plin., *Hist. nat.*, l. 12, c. 25; Tacit., *Hist.*, l. 5, c. 6; Abdallatif, *Relation de l'Egypte;* Ritter, *Erdkunde*, tom. II; Munk, p. 21; Allioli, tom. II, p. 332.

cavernes, découpées de mille manières, qui offrent ces formes fantastiques produites par les érosions des eaux pluviales; au bas de ces défilés, on trouve de la craie molle et de la marne solidifiée en couches horizontales. Plusieurs sources d'eau salée coulent de là vers la mer Morte. Plus au sud, on voit plusieurs collines de forme conique et à sommets de peu d'étendue. La ville de Carmel, près de laquelle Saül érigea un arc de triomphe au retour de son expédition contre Amalec, s'élevait sur la pointe d'une des montagnes à l'est d'Hébron. (I Rois, xv, 12.) C'est de cette ville qu'était Abigaïl. (I Rois, xxv.) David a erré dans ces contrées quand il fuyait la colère de Saül; j'ai retrouvé les restes de ces antiques forêts du désert de Ziph dans lesquelles David et Jonathas firent alliance devant le Seigneur, et se jurèrent cette tendre amitié qui les unit jusqu'à la mort. (I Rois, xxiii, 16.)

C'est dans ce désert qu'était le lieu appelé le *rocher de la Séparation*, où Saül, sur le point de se saisir de David, fut rappelé pour marcher contre les Philistins. David eut le temps de se cacher dans des lieux plus sûrs, mais il se trouva des traîtres pour aller dire à son ennemi : « Voilà que David est caché au désert d'Engaddi. » (I Rois, xxiii, xxiv.) Nous visiterons bientôt cette retraite.

Le désert de Maon et celui de Bersabée s'étendent au sud de celui de Ziph. Tous ces lieux étaient habités autrefois par des lions, des ours et des chamois [1]; je n'y ai pas trouvé un seul être animé.

J'étais à l'extrémité méridionale de la Palestine; je l'avais déjà parcourue dans toute sa longueur, et je me proposais de la remonter encore par un autre chemin en passant par Naplouse pour aller à Nazareth; ainsi, j'aurai mesuré deux fois la distance de *Dan à Bersabée*, expression dont se sert fréquemment l'Ecriture pour indiquer les deux extrémités de la Terre-Promise.

Je rejoignis notre caravane à une lieue des *étangs de Salomon*. Nous fûmes bientôt auprès de ces immenses réservoirs, appelés par les Arabes *el-Burak*, et que je n'avais pas eu le temps d'examiner en allant à Hébron. Ces trois piscines sont creusées dans le roc au fond de la vallée, sur un terrain en pente, de sorte que les eaux recueillies dans la piscine supérieure se déchargent dans la seconde, et de celle-ci dans la troisième. Des murs d'une grande épaisseur les séparent; une forte maçonnerie revêtue d'une couche de plâtre en enferme les

[1] I Rois, xvii, 37, xxiv, 3; Hieron., *Epist. ad Dard.*



bords. Les piscines sont de dimensions inégales : la piscine supérieure a 403 pieds de longueur, la seconde 562, et la troisième 619, sur une largeur moyenne de 253 pieds; la profondeur varie de 25 à 50 pieds : ce qui donne pour les trois une surface d'environ 42,230 mètres carrés, et une quantité de liquide pour chaque mètre de profondeur de 42,230,000 litres; les parois ne sont pas partout verticales.

Elles n'ont pour les alimenter que les eaux pluviales. On a pratiqué des entailles profondes dans les flancs des montagnes qui s'élèvent de chaque côté, pour faciliter l'arrivée des eaux; un aqueduc, que l'on peut encore suivre à une grande distance, les amenait à Jérusalem. C'est probablement ici que venait aboutir l'aqueduc de Ponce-Pilate dont nous avons parlé; la distance de 400 *stades* donnée par Josèphe est évidemment une faute de copiste : c'est 40 qu'il faut lire; ce qui est à peu près la distance qu'il y a de ces piscines à Jérusalem. On attribue généralement la construction de ces réservoirs à Salomon; ils portent le caractère de la plus haute antiquité; il en est fait mention dans l'Ecriture. (Eccli., II, 6.)

A quelques pas de la piscine supérieure est la *fontaine Scellée* (fons signatus) dont parle Salomon dans le Cantique des Cantiques. (IV, 12.) On y descend par un escalier d'environ quinze marches, et on trouve sous terre deux salles voûtées formées par des arches fort anciennes. Une eau excellente sort de trois canaux différents. Ce n'est point ici la source : elle se trouve à quelques centaines de pas plus haut. Les eaux de cette fontaine étaient conduites à Jérusalem, où elles servaient aux usages du temple de Salomon; l'aqueduc existe encore en partie. A en juger par la grosseur des tuyaux, cette fontaine a dû être beaucoup plus abondante; il est vrai que je l'ai visitée dans la saison la moins favorable. Ces tuyaux de conduite ont dix pouces de diamètre; ils sont en terre cuite, et sont renfermés entre des pierres creusées à cet effet. Tout cela est joint par un ciment très-dur, et protégé par un canal en pierre construit à fleur de terre le long des montagnes. Ces tuyaux ne vont pas à Jérusalem par une pente continue, mais ils montent et descendent; de sorte que la continuité de la colonne d'eau a dû être souvent rompue par la présence de l'air, à moins que les ouvertures que l'on voit de distance à distance sur les sommités n'aient été pratiquées pour le laisser échapper : ce qui reporterait à une haute antiquité l'invention des ventouses. Cet aqueduc va joindre celui des trois piscines, et ils

courent ensemble vers Jérusalem. Je les ai suivis jusqu'aux approches de Bethléhem; ils sont hors d'usage; l'un d'eux avait été réparé au treizième siècle par le sultan Mohammed Ibn-Kelavûn pour alimenter la belle fontaine qui est sur l'esplanade de la mosquée d'Omar[1].

C'est jusqu'ici, c'est-à-dire à trois lieues de Jérusalem, que les croisés mourant de soif étaient obligés de venir chercher l'eau pendant qu'ils faisaient le siége de la ville sainte.

Je visitai aussi le grand caravansérail qui est auprès des piscines; ses antiques murailles crénelées sont désertes et tombent en ruines.

Pour retourner à Bethléhem, je pris le chemin qui tourne la montagne vers la droite et le long des aqueducs. Toutes ces collines n'offrent que des pierres brisées, et des roches d'une désolante aridité. Au bout d'une demi-heure, le voyageur s'arrête étonné en voyant au fond de la vallée la verdure la plus fraîche, les plus beaux arbres chargés de fleurs et de fruits, et les jardins les mieux cultivés. Jamais contraste n'a été plus frappant et plus subit. C'est là le *jardin Fermé* (hortus conclusus) qui faisait les délices de Salomon, et auquel il compare sa bien-aimée : *Hortus conclusus soror mea sponsa, hortus conclusus, fons signatus. Emissiones tuæ paradisus.* (Cant., IV, 12.) Salomon dit aussi dans l'Ecclésiaste : « J'ai fait des » jardins et des vergers, et je les ai remplis d'arbres de toute espèce. » J'ai creusé des réservoirs pour arroser les plants de jeunes arbres. » (II, 5, 6.) On ne saurait douter que les réservoirs dont nous venons de parler ne soient ceux qui sont ici désignés; leurs eaux coulaient naturellement dans ces jardins pour les arroser. Ce jardin est appelé jardin fermé, parce qu'il est entouré de tous côtés par de hautes montagnes. Les orangers, les figuiers, les pommiers, les grenadiers, les mûriers, y répandent le parfum, l'ombre et la fraîcheur; une source abondante et limpide sort du pied de la montagne et sillonne ce petit éden; du gazon, si rare en Palestine, repose agréablement les yeux fatigués par les reflets éblouissants des rochers. Si la beauté de ce lieu est encore si grande aujourd'hui, on comprend ce qu'il a dû être lorsqu'il était orné avec toute la prédilection du grand roi.

Du côté du couchant, on voit quelques ruines antiques; et, plus haut, le misérable hameau appelé Urta, qui est encore au milieu de

[1] Comparer avec ce que nous avons dit en parlant du mont Moriah.

ses ruines modernes : Ibrahim pacha l'avait rasé, parce que ses habitants avaient pris part au soulèvement de 1834.

La ville d'Etam de l'Ecriture était bâtie sur cette colline ; et ce fut dans les cavernes de ces rochers que Samson vint demeurer après avoir frappé les Philistins [1].

A la tombée de la nuit, j'étais de retour à Bethléhem.

[1] Josué, xv, 60; I Par., iv, 32; II Par., xi, 6; Jug., xv, 8, 11.

CHAPITRE XXXI.

Le Labyrinthe. — Montagne des Francs. — Saint-Jean du désert.

Excursion aux déserts de Bethléhem et de Thécua.— Souvenirs de l'enfance de David. —Vue des montagnes de Moab. — Djebel-Châlil. — Le Labyrinthe. — Scènes de la Bible. — Ruine d'un ancien fort. — Thécua. — Montagne des Francs (Bethacarem, Hérodium). — Vue qu'on a sur son sommet. — Mont Nébo. — Château de Machérus. — Eaux thermales de Callirrhoé.— Massada.—Vallée de la Bénédiction.— Rencontre de quelques Arabes pendant la nuit.— Portrait des Bédouins.— Excursion au désert de Saint-Jean.— Beit Djalla. — Fontaine de saint Philippe. — Baptême du trésorier de la reine de Candace.— Nouvelle rencontre d'Arabes; ils nous conduisent au désert. — Sorec.— Torrent de la Grappe.— Aspect du pays.— L'huile et le miel de la Terre-Promise.— Grotte où saint Jean a passé son enfance.—Ruines d'un couvent.— Encore la vallée de Térébinthe. — Maison de la Visitation. — Fontaine de la Sainte Vierge (Ain-Karim).—Arrivée au couvent.— Le P. Trifone Lopez.— De la peste et des persécutions.— Couvent de la Sainte-Croix.— Retour à Jérusalem.

Le 13 *Octobre*. Après avoir dit la messe dans la grotte de saint Jérôme et avoir fait une visite à la crèche de Notre-Sauveur, je me remis en route, avec quatre ou cinq compagnons, pour les déserts de Bethléhem et de Thécua.

Nous descendîmes bientôt dans une longue vallée qui se dirige au sud-est; quelques bergers tristes et silencieux nous regardaient passer: les chants ont cessé dans les pâturages de Juda. Autrefois, dans ces mêmes lieux, un jeune pâtre exprimait ainsi sa confiance dans le Seigneur.

« Jéhovah est mon pasteur, je ne manquerai de rien. Il m'a placé » au milieu d'abondants pâturages; il me mène à des eaux pures et » tranquilles. Il rend la force à mon âme; il me conduit dans les sen- » tiers de la justice à cause de son nom. Quand je marcherais dans » la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce » que vous êtes avec moi. » (Ps. XXII.)

Ce pâtre devint roi : combien de rois, depuis David, ont perdu leurs couronnes pour avoir mis leur confiance en eux-mêmes ou dans les ennemis de Dieu !

C'est dans ces mêmes pâturages que le jeune berger luttait contre les ours et contre les lions : « Quand ils venaient prendre un mouton » au milieu du troupeau, dit-il, je les poursuivais, je les frappais, » et j'arrachais leur proie de leur gueule; et lorsqu'ils se levaient » contre moi, je les prenais à la gorge, je les frappais et les tuais. » (I Rois, XVII, 34, 35.)

Les vallées devenaient de plus en plus profondes, les montagnes prenaient un caractère plus sévère; la *montagne des Francs*, que nous nous proposions de visiter à notre retour, dressait devant nous son cône que, par sa régularité, on croirait façonné par la main des hommes, si sa grandeur ne révélait la main de Dieu. Nous étions au fond d'un torrent d'hiver; il nous fallut tout-à-coup gravir une montagne escarpée, et nous atteignîmes un terrain élevé, inégal et pierreux. Arrivés sur la dernière hauteur, nous nous trouvâmes en face des montagnes de Moab. Elles sont plus élevées que celles de la Judée, et, vues à cette distance, elles paraissent comme une terre élevée et continue, quoiqu'elles soient profondément déchirées sur les pentes qui tombent dans la mer Morte. Je n'en étais séparé que par cette mer; comme jamais je ne les avais vues de si près, jamais non plus je n'ai autant admiré cette teinte violacée qui leur est propre, et qui, ce jour-là surtout, était d'une admirable douceur. Le soleil était dans tout son éclat, dans toute sa brûlante majesté; aucun nuage n'était au ciel, aucun vent ne troublait l'immobilité saisissante du désert; nous-mêmes, accablés sous le poids de la chaleur, nous suivions, pensifs et silencieux, l'Arabe que nous avions pris à Bethléhem, et qui nous servait de guide.

Après avoir traversé plusieurs collines et plusieurs vallées rocailleuses, bouleversées et crevassées en tous sens, nous arrivâmes au bord d'un précipice affreux, au fond duquel roule, dans la saison des pluies, un torrent qui porte ses eaux à la mer Morte. Cette profonde vallée n'est qu'une faille immense dans cette chaîne de rochers qui courent vers le sud, et que les Arabes appellent Djebel-Châlîl, ou montagnes d'Hébron. A ma gauche, je remarquai des citernes et des ruines, mais dans ce moment la solennité du désert absorbait toute mon attention. La vallée est extrêmement étroite; les parois de rochers sont verticales; des blocs énormes sont demeurés comme suspendus dans les airs; d'autres, semblables à des tours isolées, se dressent sur une base chancelante, et menacent de s'écrouler au fond des abîmes. Des cavernes dont jamais personne n'a sondé la profondeur, s'ouvrent à des hauteurs diverses, et aug-

mentent l'effroi qu'inspire ce lieu où règne une éternelle horreur.

Qu'étais-je venu faire ici? Visiter une de ces cavernes; et, je dois le dire, à part les douces et ineffables émotions des Saints-Lieux, peu de sites, dans le cours de mon long voyage, m'ont si vivement intéressé que le *Labyrinthe;* car c'est de cette caverne que je veux parler. Il est vrai qu'il existe au sujet de cette caverne quelques difficultés : elle est connue généralement sous le nom du *Labyrinthe;* plusieurs auteurs lui donnent aussi le nom de caverne de Thécua, d'Engaddi, d'Odollam ou Adullam[1]; les Arabes l'appellent *el-Maama* (la cachette). Tant par sa situation que par sa disposition intérieure, elle convient à merveille aux différents événements que nous allons rapporter.

David, fuyant Saül, vint en la caverne d'Odollam. Lorsque ses frères et toute la maison de son père l'eurent appris, ils descendirent vers lui et le choisirent pour chef; ils étaient environ quatre cents. (I Rois, XXII, 12.)

David a erré longtemps dans ces déserts, se cachant dans les forêts, dans les lieux sûrs et dans les cavernes; or celle-ci, qui était sans contredit la plus sûre de toutes, et qui n'était qu'à deux lieues de la maison de son père, ne devait pas lui être inconnue.

Saül, après avoir poursuivi les Philistins, revint dans le désert avec trois mille hommes pour chercher David et ses compagnons sur les rochers les plus escarpés, habités seulement par les chamois. Et il vint au parc des brebis qui était sur le chemin, et il entra dans une caverne où étaient cachés David et les siens. Les gens de David lui dirent : « Voici le jour dont Jéhovah parlait lorsqu'il vous a dit : Je livrerai votre ennemi entre vos mains, et » vous lui ferez ce qui sera bon à vos yeux. Et David se levant, » coupa secrètement le bord du manteau de Saül. » (I Rois, XXIV.)

La ville de Thécua n'était qu'à une demi-lieue de cette caverne. Guillaume de Tyr raconte que, l'année 1338, tandis que le roi Foulque assiégeait une caverne de brigands au delà du Jourdain, des Sarrasins vinrent fondre sur Thécua, et que les habitants se réfugièrent dans la caverne d'Odollam[2].

Les traditions du pays rapportent que les Arabes se sont réfugiés

[1] D'après Eusèbe et saint Jérôme, la caverne d'Odollam était à dix milles à l'est d'Eleuthéropolis, c'est-à-dire, un peu plus au couchant que ce qu'on appelle aujourd'hui le Labyrinthe.

[2] Will. Tyr., l. 15, c. 6; *Gesta Dei per Francos*, vol. 1.

plusieurs fois dans cette caverne pour échapper à l'influence des vents pestilentiels.

L'entrée de cette caverne est très-difficile. Tandis que nous nous dirigions vers la droite, sur une pente très-escarpée, deux Bédouins armés de longs fusils sortirent d'une autre caverne près de laquelle il y a une source, et s'offrirent de nous servir de guides dans le Labyrinthe. Ils nous aidèrent à escalader les blocs de rochers qui nous barraient le passage, et à franchir le dernier précipice qui nous séparait de l'entrée. Ce pas est fort dangereux : il faut sauter d'un rocher dans une ouverture basse qui sert de porte à la caverne. On trouve au-delà plusieurs corridors qui aboutissent tous, par différents détours, à une vaste salle dont la voûte est très-élevée; on y remarque comme des portes tailléesdans le roc, des piliers, des voûtes, des citernes : tout cela est si régulier qu'on croirait que c'est l'ouvrage des hommes.

Nous avions apporté des flambeaux; ils furent allumés par nos Bédouins en attendant l'arrivée de tous nos compagnons. Alors il fut résolu que nous visiterions tout l'intérieur. Les Bédouins prirent chacun un flambeau d'une main et un pistolet de l'autre, et, après s'être assurés que dans les derniers recoins il n'y avait pas de bêtes fauves, ils nous conduisirent près d'une ouverture si basse qu'il fallut ramper pour y passer, et ils nous firent signe de les suivre. Un d'eux passa le premier; je me mis à sa suite, l'autre Arabe venait après, et nous nous avançâmes ainsi fort longtemps sans pouvoir nous tenir debout. Enfin nous arrivâmes dans un lieu plus spacieux, et je fis signe aux Bédouins d'attendre mes autres compagnons; ils obéirent. J'appelai à plusieurs reprises, d'abord assez gaîment, puis sur un ton un peu plus sérieux. J'eus bientôt acquis la certitude qu'ils m'avaient laissé venir tout seul. Il m'était facile de mesurer les conséquences d'une pareille lâcheté : j'étais dans les entrailles de la terre avec deux Bédouins du désert que je n'avais jamais vus, qui connaissaient seuls les détours de ce dédale; ils étaient armés jusqu'aux dents, et moi je n'avais absolument rien pour me défendre. Je pouvais charitablement supposer que mes compagnons m'attendaient à l'entrée de la caverne (ils n'avaient pas même eu cette précaution); mais si je n'en fusse plus sorti, auraient-ils eu le courage de venir me chercher dans un lieu qu'ils ne connaissaient pas, et lorsqu'ils auraient eu la certitude que j'étais avec des malfaiteurs? En tout cas, la nuit venue, ils eussent été obligés de partir. Assurément ils n'avaient pas fait toutes ces réflexions; je les fis pour eux, ou plutôt



pour moi, et je trouvai que ma position était loin d'être rassurante. Rentrer au plus vite dans le trou par où j'étais venu ne m'eût servi de rien, et c'eût été, à mon tour, montrer de la lâcheté devant des hommes qui la méprisent à bon droit, et qui ont une haute estime d'un Franc. Je me retournai donc vers mes Bédouins, et je leur dis : *Rou*, *rou* (en avant, en avant). Je voyais partout autour de moi des crevasses, des enfoncements d'une profondeur effrayante; les torches de mes guides éclairaient ces abîmes d'une façon lugubre et fantastique. A mesure que nous avancions, tantôt escaladant des rochers, tantôt glissant dans des puits, je disais à chaque nouvel obstacle : *Rou*, *rou*, et mes Bédouins me répondaient : *Bravo*, *signor*, *bravo*, et ils avançaient toujours. J'avais complètement gagné leur confiance, et je les aurais menés au centre de la terre : c'étaient bien les deux plus aimables Bédouins qu'on puisse imaginer.

Arrivés en un lieu où nous pouvions nous asseoir, je leur fis signe de venir se reposer près de moi. Un d'eux me prit la main et me la serra à me faire crier, en me disant : *Bravo, signor ;* je lui donnai quelques petits coups sur la joue, comme j'aurais fait à un gentil enfant. Il sourit, mais en me montrant ces dents blanches qui donnent aux Arabes une expression de férocité toutes les fois qu'ils ouvrent la bouche : je retirai ma main par un mouvement involontaire.

Il fait, dans ce souterrain, une chaleur extrême; le bas est recouvert de poussière à plusieurs pouces d'épaisseur. Mes guides exploraient avec soin toutes les cavités, et ne permettaient jamais que je fusse seul en avant ou en arrière, crainte d'accident ; ils avaient toujours en main leurs pistolets armés, et, loin de me vouloir du mal, j'avais la conviction qu'ils auraient exposé leur vie pour protéger la mienne. C'était le cas de me demander au moins un *bakchis ;* il est vrai que je n'avais pas deux sous vaillant ; je prenais cette précaution toutes les fois que je prévoyais devoir être exposé à de mauvaises rencontres : c'était une vieille réminiscence de La Fontaine qui m'avait donné cette idée.

Enfin, après avoir longtemps erré sous cette montagne, nous arrivâmes au bord d'un puits immense, qui s'ouvrait à pic devant nous. Il n'y avait aucun autre passage ; les Bédouins s'arrêtèrent tout court, et en me montrant l'abîme, ils me dirent : *Maphisch* (il n'y a plus rien). J'en avais bien assez : j'étais tout mouillé de chaud. Je ne sais où l'on irait si l'on pénétrait dans ce puits, mais je ne crois pas que jamais personne y soit descendu. Ainsi j'ai été aussi

loin qu'on peut aller, et toute ma course n'a pas duré plus de trois quarts d'heure. Quand donc les Bédouins disent qu'une journée de marche ne suffirait pas pour arriver à l'extrémité de cette caverne, selon leur habitude, ils exagèrent.

Nous nous en retournâmes par un chemin que je pourrais difficilement retrouver.

On comprend maintenant que plusieurs centaines de personnes aient pu y trouver un asile. En revenant dans le premier vestibule, où probablement Saül s'était endormi, je pensais à cette scène intéressante de la Bible, qui est aujourd'hui si loin de nous, mais que la vue de ces lieux me rendait si présente; comme David, je sortais de l'intérieur de la caverne en marchant sur les mains et sur les genoux; mais, au lieu de trouver un roi endormi, je vis sur la pointe d'un rocher un nouveau Bédouin appuyé sur son fusil; une barbe blanche descendait sur sa poitrine, et son long manteau drapait majestueusement ce roi du désert. Je n'avais nulle envie d'aller lui couper un coin de son manteau; je m'aperçus que mes compagnons étaient partis, et le vieux Bédouin était juste à l'endroit où je devais passer. Il était superbe, et je l'aurais admiré longtemps s'il eût été de l'autre côté de la vallée.

Je sortis, comme je pus, de mon labyrinthe, et je me dirigeai droit au Bédouin; il y avait à peine de la place pour nous deux sur la pointe du rocher. En lui montrant son vaste domaine, je lui dis : *Tayeb!* (que c'est beau!) J'étais étonné moi-même de savoir tant d'arabe. *Tayeb*, répondit le Bédouin avec une expression de féroce contentement que je n'oublierai jamais; il me tendit sa main noire et calleuse, et nous nous saluâmes comme de vieux amis. Il me fit remarquer toutes les horreurs du désert, les oiseaux de proie qui planaient sur les abîmes; j'examinai son long fusil, que je lui rendis en disant encore : *Tayeb!* et nous nous quittâmes enchantés l'un de l'autre.

A quelques pas étaient les ruines que j'avais aperçues en venant; j'avoue que je ne les ai pas examinées longtemps: j'étais seul avec trois Arabes, ignorant s'il n'en viendrait pas d'autres moins traitables, et je ne savais où étaient mes compagnons.

On peut difficilement comprendre la pensée qui a fait élever des habitations en un tel lieu; on voit des restes de tours, de fortifications, probablement d'une église, et une citerne bien conservée. La ville d'Odollam, prise par Josué, avait un roi. (Jos., xv, 35.) Quelque mesquins (en prenant ce mot dans son acception arabe)

qu'aient été les rois de cette époque, il est difficile d'admettre que ces ruines aient jamais été la capitale d'un royaume; c'était plutôt un château fort, ou un couvent, et les restes présumés d'une église font voir que ce lieu a été habité par des chrétiens. La ville d'Odollam est nommée plusieurs fois dans la Bible. Après que les fils de Jacob eurent vendu Joseph, Juda vint dans cette ville chez un berger appelé Hiram, et y épousa une Chananéenne, fille de Sué. (Gen., xxxviii, 42.) Odollam a été fortifiée par Roboam; ce fut dans la même ville que Judas Maccabée célébra le sabbat avec son armée après avoir défait Gorgias. (II Macc., xii, 38.)

David était encore au même lieu quand il eut soif et qu'il témoigna le désir d'avoir de l'eau de la fontaine de Bethléhem : l'Ecriture dit qu'il était dans une forteresse près de la caverne d'Odollam. (II Rois, xxiii, 13, 14.)

Il était temps de me mettre à la recherche de mes compagnons. Je fis signe à mes guides de la caverne de me suivre : ils vinrent, et, au détour d'un rocher où elle s'était mise à l'ombre, je trouvai toute notre caravane, maîtres et muletiers, qui m'attendait : ils furent très-étonnés quand je leur demandai ce qu'ils auraient fait au cas où je ne serais pas revenu.

Je chargeai l'interprète de témoigner toute ma satisfaction à mes deux Bédouins, et de leur donner le bakchis qu'ils avaient si bien mérité; j'allai leur serrer la main, en leur faisant dire que je désirais qu'ils fussent aussi contents de moi que j'étais content d'eux, parce qu'ils étaient de braves gens. Ils portèrent ma main à leur cœur et à leur front, et nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir.

Il nous restait à voir Thécua et la montagne des Francs; le jour commençait à baisser : il fallut renoncer à Thécua, dont je n'étais éloigné que d'une demi-lieue. Si nous eussions mieux pris nos mesures, nous aurions pu visiter l'une et l'autre; je le regrette vivement, car cette ville, quoiqu'entièrement détruite, rappelle d'intéressants événements.

Thécua [1] était une forteresse du désert, bâtie ou restaurée par Roboam contre les ennemis des rives de la mer Morte. Elle était la patrie de cette femme sage appelée par Joab pour réconcilier David avec Absalon. (II Rois, xiv.) Les deux prophètes Amos et Habacuc l'ont habitée; Amos y est mort, et du temps de saint Jérôme on y montrait encore son tombeau, mais elle n'était déjà plus qu'un village.

[1] Thécua signifie *trompette*, ou *son de la trompette*.

On croit que les enfants de Thécua furent aussi immolés par Hérode. Pendant que Titus était à Jérusalem, il envoya Flavius Josèphe à Thécua avec mille chevaux pour voir si ce lieu était propre à y établir un campement. Sous Théodose le Jeune, plusieurs religieux y souffrirent le martyre. A cette occasion, Cassien nous révèle un fait assez singulier. Il dit que l'estime qu'on avait de leur sainteté était telle qu'une infinité de personnes de deux villes voisines qu'il ne nomme pas, probablement Bethléhem et Thécua, sortirent en armes et se déclarèrent la guerre pour savoir qui aurait les reliques de ces anachorètes. Ce qui prouve la vénération qu'on avait au quatrième siècle pour les reliques des saints. Cassien dit que ces anachorètes vivaient près du bourg de Thécua; ce qui permettrait de supposer que les ruines dont je viens de parler sont les anciennes demeures de ces martyrs [1]. Ne serait-ce pas la laure de Suca, fondée par Chariton, dont il est fait mention dans les *Vies des Pères* du désert? Pendant les croisades, cette ville fut donnée par la reine Mélisende aux chanoines du Saint-Sépulcre en échange de Béthanie. L'année 1138, les chevaliers du Temple, qui étaient accourus au secours des habitants de Thécua, furent tous massacrés par les infidèles, et le pays fut jonché de leurs cadavres.

Les chrétiens avaient à Thécua une grande et belle église dont on voit encore les ruines : des colonnes, des murs, un baptistère bien conservé, une croix, les armes des chevaliers du Temple, attestent la présence du christianisme et de la civilisation dans ces déserts d'où ils sont pour toujours l'un et l'autre bannis [2].

Je voulais absolument gravir encore la montagne des Francs; remarquant quelque irrésolution dans mes compagnons, je pris les devants. Je rencontrai plusieurs femmes de Bédouins qui avaient été chercher de l'eau à une grande distance, et qui la ramenaient à leur tribu dans des outres chargées sur des ânes. L'eau, sous les zônes brûlantes, est presque la seule chose indispensable; les habitants peuvent se passer plus facilement de pain et de vêtements.

J'attendis mes compagnons au fond d'un ravin, mais ils me dirent qu'ils avaient renoncé au projet d'aller sur la montagne des Francs, parce qu'il était trop tard, et ils firent tout ce qu'ils purent pour m'empêcher d'y aller moi-même, me disant que je serais surpris par la

[1] *Martyrologe romain*, 28 mai.

[2] Consulter sur Thécua, Josué, xv, 60; Paral., xi, 6; xx, 20; Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. 5, c. 7; Saint Jérôme, ch. 6 *sur Jérém.*; Guillaume de Tyr, l. 8, c. 1 et 15; l. 6, c. 21.

nuit et que je tomberais entre les mains de Bédouins. Il n'y eut pas jusqu'au Père Laurent qui me dit qu'il avait de tristes pressentiments sur cette excursion, et qu'il me priait de ne pas l'entreprendre.

Je n'avais pas fait un voyage de mille lieues pour ne rien voir, et je craignais aussi peu les Bédouins que les pressentiments; je dis donc à mon vieux muletier de me suivre, et je m'élançai vers la montagne. L'interprète maronite et un Anglais ne voulurent pas me laisser aller seul, et bientôt je les vis accourir au grand galop. Une demi-heure après, j'étais au sommet de la montagne.

Le mont conique que nous appelons *montagne des Francs*[1] est désigné par les Arabes sous le nom de *el-Fureidis* (le petit paradis): c'est la forteresse connue sous le nom d'Hérodium, et très-probablement Bethacara ou Bethzacara de l'Ecriture. Tous ces lieux, selon Josèphe et saint Jérôme, se trouvaient dans les environs de Thécua, à 60 stades (trois lieues) au sud-est de Jérusalem, ce qui est juste la distance de la montagne des Francs; si donc ces différents noms ne désignent pas la même ville, ils se rapportent au moins à des villes qui devaient être bien rapprochées.

Nous avons dit, en parlant de Bethsour, que Judas Maccabée s'était éloigné de cette forteresse pour attirer Antiochus Eupator et Lysias vers Bethzacara (maison de la mémoire). L'armée d'Antiochus s'avançait par les hautes montagnes et par la plaine; Juda lui tua six cents combattants. Ce fut alors qu'Eléazar, fils de Saura, se dévoua pour ses frères. Voyant un des éléphants couvert des ornements royaux, il crut que le roi était porté par cet animal : il courut au milieu de la légion, frappant les ennemis, vint sous l'éléphant, le tua, et fut écrasé par sa chute. (I Macc., VI.) Le point où nous nous trouvons est à environ deux lieues de Bethsour.

Bethacara, en hébreu Bethhakkérem, signifie *maison de la vigne* : c'était une forteresse élevée sur une montagne. « Fuyez

[1] M. Poujoulat appelle cette montagne *Mont-Français*, *mont de Béthulie* et *Saint-Abraham*. (*Correspond. d'Orient*, tome V.) Je crois que ces trois dénominations sont inexactes. Montagne des Francs ne veut pas dire Mont-Français; le mot *Francs*, comme nous l'avons dit ailleurs, répond aux termes d'Européens, de chrétiens ou plutôt de *Latins*, et on le trouve avec cette signification dans des documents antérieurs aux croisades. (Eug. Boré, *Question des Saints-Lieux*, p. 5.) L'expression même de *montagne des Francs* n'est pas connue des habitants du pays; elle n'est admise que par les Occidentaux.— Béthulie ou Béthul avait aussi un château, ou plutôt un temple bâti sur une éminence faite de terre rapportée, comme Hérodium (Sozom., *Hist. eccl.*, l. 5, c. 15; S. Jérôme, *Vie de S. Hilar.*); mais elle appartenait à la tribu de Siméon. (Jos., XIX, 4.) Félix Fabri est ici d'accord avec M. Poujoulat.— Quant au château de Saint-Abraham, il était près d'Hébron.



» s'écrie Jérémie, fuyez, fils de Benjamin, du milieu de Jérusalem » à Thécua; sonnez de la trompette, et élevez un signal sur Beth- » hakkérem, parce qu'un fléau a été vu du côté de l'aquilon, et une » grande calamité (les Chaldéens). » (Jérém., vi, 1.) Après la captivité, Melchias, prince de Bethacara, aida à reconstruire les portes de Jérusalem. (II Esd., III, 14.)

Cette forteresse acquit surtout de l'importance par les constructions d'Hérode. Ce prince, après avoir été obligé de fuir de Jérusalem, fut poursuivi par les Parthes et par les Juifs partisans d'Antigone, jusque près de Bethacara. Il conduisait sa mère, sa sœur, Mariamne sa fiancée, et d'autres parents dans la forteresse de Massada, qui était près de la mer Morte, lorsqu'il fut attaqué par ses ennemis, à 60 stades de Jérusalem; mais il les battit dans un combat meurtrier. Lorsqu'il fut devenu roi, il voulut bâtir, au lieu où il avait remporté cette victoire, un château et une ville, qu'il appela *Hérodium*[1].

« Il fit construire, dit Josèphe, sur une montagne du côté de l'Arabie, un château extrêmement fort qu'il nomma Hérodium, et il donna le même nom à une colline distante de soixante stades de Jérusalem, qui n'était pas naturelle, mais qu'il fit élever en forme de mamelon en y apportant de la terre; il environna le sommet de tours rondes. Au-dessous, il bâtit des palais, dont le dedans n'était pas seulement très-riche, mais le dehors était si splendide qu'on ne pouvait le voir sans admiration. Il y fit venir de fort loin, et avec une extrême dépense, une grande quantité de belles eaux, et l'on y montait par deux cents degrés de marbre blanc. Il fit aussi élever, au pied de la colline, un autre palais pour loger ses amis; il était si spacieux et si rempli de toutes sortes de biens qu'à n'en considérer que la grandeur et l'abondance on l'aurait pris pour une ville; mais sa magnificence faisait assez voir que c'était une maison royale[2]. » Tout à l'entour, dans la plaine, il y avait d'autres maisons opulentes en si grand nombre qu'elles auraient pu former une ville, dont le magnifique château de la colline était comme la citadelle[3].

Le texte de l'Ecriture que j'ai cité plus haut (Jérém., vi, 1); la rencontre que j'ai faite, dans les environs, de plusieurs autres montagnes coniques pareilles à celle-ci; les dimensions de cette montagne, qui a 400 pieds de haut sur 800 de circonférence, et le

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. 1, c. 11; *Antiquités*, l. 14, c. 25.
[2] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. 1, c. 16.
[3] Josèphe, *Antiquités*, l. 15, c. 12.

texte même de Josèphe[1], prouvent évidemment qu'il existait déjà au même lieu une hauteur considérable qui aura été élevée encore et rendue plus régulière par Hérode.

Ce prince étant mort à Jéricho dans des souffrances horribles et rongé des vers, fut apporté dans ce château, selon sa dernière volonté. Des funérailles magnifiques lui furent faites par son fils Archélaüs. Dans ce trajet, qui était de deux cents stades (dix lieues), le corps d'Hérode fut porté sur un lit orné d'or et de pierreries; il avait une couronne et un diadème sur la tête, et le sceptre dans la main; une armée de Thraces, de Germains et de Gaulois l'accompagnaient, et cinq cents esclaves portaient des parfums[2].

A la prise de Jérusalem par les Romains, le château d'Hérodium était déjà un repaire de brigands, qui fut assiégé et pris par Lucilius Bassus[3].

Au quinzième siècle, Félix Fabri parle de cette forteresse sous le nom de Béthulie, et il vante la fertilité des environs. Il dit qu'une maladie épidémique fut la seule cause qui fit tomber cette place entre les mains des infidèles. Généralement, dans le pays, on conserve la tradition que les chevaliers de Saint-Jean se sont maintenus quarante ans dans cette forteresse après la chute de Jérusalem (1517).

Il me fallut escalader à pied la dernière partie de la montagne. Arrivé sur le sommet, je le trouvai creux au milieu, comme le cratère d'un volcan[4]; il est garni intérieurement d'une muraille fort épaisse, qui forme, avec les sables et les débris de l'extérieur, un large parapet sur lequel on se promène commodément. Les fondements des tours sont encore reconnaissables, ainsi que des parois de citerne; mais c'est là tout ce qui reste des splendides constructions d'Hérode. Les aqueducs, les escaliers en marbre, les palais, la ville même, tout a disparu, au point que les voyageurs qui viennent ici ne se doutent pas qu'il y ait jamais eu au pied de la colline une seule habitation, et ont perdu la trace des palais décrits par Josèphe.

Après avoir examiné avec un vif intérêt ces antiques décombres, je portai au loin mes regards. Le soleil se couchait derrière les montagnes d'Ephraïm en couronnant de ses derniers rayons le mont Nébo

[1] *Loc. cit.*

[2] Josèphe, *Guerre*, à la fin du liv. 1.

[3] Josèphe, *Guerre*, l. 5, c. 8; l. 7, c. 25.

[4] Clarke, qui n'a vu cette montagne que de loin, l'a prise effectivement pour un volcan.

qui s'élève de l'autre côté de la mer Morte, au milieu des terres de Moab. La vallée du Jourdain fuyait vers le nord, et se perdait sous l'ombre des montagnes de la Samarie. Autour de moi, il n'y avait plus que des collines arides, des plaines brûlées; une couleur terne s'étendait sur cet immense paysage, où régnaient la solitude et la désolation. Excepté deux ou trois maisons de Bethléhem, je ne voyais aucun lieu habité, aucun être vivant, pas un arbre, pas un brin d'herbe. La mer Morte était à mes pieds comme un sombre abîme qui semble vouloir cacher le souvenir des crimes qu'il recouvre. Les vallées ne retentissaient pas des chants des bergers, et la mer immobile était sans vagues et sans murmure. Les ondulations de la plaine paraissaient comme des monceaux de cendre et de poussière; on aurait pu croire qu'un monde détruit par la colère de Dieu s'était affaissé sur l'héritage de Juda. Et je me souvins alors de cette parole de l'Eternel : « Jéhovah répandra sur tes terres, au lieu de pluie, » du sable et de la poussière; il en tombera du ciel sur toi, jusqu'à » ce que tu sois détruit. » (Deut., XXVIII, 24.)

C'est là cette terre que Dieu a montrée à Moïse du haut de la montagne de Nébo, en lui disant : « Voilà la terre au sujet de laquelle » j'ai juré à Abraham, à Isaac et à Jacob, disant : Je la donnerai à » votre postérité. Je te l'ai fait voir de tes yeux, mais tu n'y entreras » pas. » (Deut., XXXIV, 4.) Autant vaudrait-il aujourd'hui montrer les déserts de l'Arabie. Si Dieu faisait voir à Moïse l'état actuel de la Terre-Promise, il pourrait aussi lui dire : « La voilà sous le poids des malédictions.... et tu sais pourquoi. »

Je décris cette contrée telle que je l'ai trouvée: je sais qu'au printemps la plaine peut être couverte de quelque verdure; mais au printemps, pas plus qu'au mois d'octobre, il ne peut y avoir des villes et des villages, des arbres, des champs et des habitants pour les cultiver. « Je ferai de vos villes une solitude, dit le Seigneur; je » désolerai votre terre, et vos ennemis qui l'habiteront en seront » stupéfaits..... Pendant que vous serez dans la terre de vos ennemis, » votre terre se reposera dans la solitude, parce qu'elle ne s'est » point reposée en vos jours de sabbat, quand vous l'habitiez. » (Levit., XXVI.)

Quels sont les édifices que j'aperçois sur une des cimes qui dominent cette immense dévastation? Je reconnais avec un indicible plaisir que c'est l'église de Bethléhem. Je foule à mes pieds le lieu où fut le fastueux monument que s'était érigé l'orgueil du roi de la Judée; depuis des siècles le vent en a emporté la dernière

trace, tandis que l'étable où est né le pauvre enfant nu et délaissé que poursuivait la cruauté du tyran, est vénérée par tous les peuples de la terre.

C'est au pied du mont Nébo, aujourd'hui Attarus, que sont les ruines du château Machérus ou Machéronte, et, selon quelques-uns, Hérodium [1] : c'est là qu'Hérode Antipas a fait trancher la tête à saint Jean-Baptiste, et que la vie du plus grand des hommes a été le prix de la danse d'une fille [2].

Dieu n'a pas attendu longtemps de punir un crime si énorme : les Juifs eux-mêmes attribuèrent la défaite inattendue de l'armée d'Hérode, qui suivit de près, à la mort du saint Précurseur [3]. Nous avons parlé ailleurs de la fin misérable des deux coupables. Josèphe pense que c'est pour une raison politique qu'Hérode a commis ce crime; l'Evangile nous en fait connaître le véritable motif : de tout temps les oppresseurs de la vérité ont su inventer des conspirations et des troubles, pour faire périr ceux qui les gênaient par leurs paroles et par leurs vertus.

La forteresse de Machérus, défendue par Eléazar, fut prise par Lucilius Bassus.

C'est dans une vallée au pied de cette montagne que repose le législateur du peuple d'Israël, et aucun homme n'a connu le lieu de sa sépulture jusqu'à ce jour. (Deut., XXXIV, 6.) C'est aussi dans une caverne du mont Nébo que Jérémie a caché le tabernacle, l'arche et l'autel des encensements. (II Macc., II, 5.)

Entre le mont Nébo et la mer Morte sont les eaux thermales de Callirrhoé, où Hérode, le meurtrier des Innocents, peu de temps avant sa mort, et déjà saisi par les châtiments de Dieu, vint chercher des secours pour un corps qui tombait en putréfaction [4].

En deçà de la mer Morte, deux lieux remarquables sont encore à signaler : Massada et la vallée de la Bénédiction.

Massada, au bord de la mer, est cette place fortifiée par Jonathas, rendue imprenable par Hérode, qui fut défendue avec acharnement par les *Zélateurs* après la prise de Jérusalem par Titus. Jugeant que toute résistance était inutile, ils embrassèrent leurs femmes et leurs enfants, et ils les immolèrent de leurs propres mains; ensuite

[1] La situation du second château, appelé Hérodium, n'est pas bien connue.

[2] Josèphe, *Antiquités*, liv. 18, c. 7.

[3] Voir la Note H à la fin du volume.

[4] Josèphe, *Guerre*, l. 1, c. 21. — Ce lieu est appelé Lasa dans la Genèse (x, 19). Voyez le commentaire de saint Jérôme sur ce passage.

ils livrèrent aux flammes tous les objets précieux, et ils s'égorgèrent tous jusqu'au dernier. Lorsque Flavius Silva pénétra le lendemain dans la place, il y trouva neuf cent soixante cadavres.

La vallée de la Bénédiction, où Josaphat réunit les Israélites pour bénir le Seigneur de ce qu'il avait sauvé son peuple des mains des enfants d'Ammon, de Moab et des habitants du mont Seïr, s'étend entre la montagne des Francs et la mer Morte. Josaphat étant arrivé par le désert de Thécua sur le lieu élevé où l'on découvre le désert, vit au loin toute la plaine couverte des cadavres de ses ennemis. (II Paral., xx.)

Un vent fort s'était levé, la nuit était proche, et nous avions encore une lieue et demie de chemin. Je descendis à regret de cette montagne. Nos moucres étaient demeurés à mi-côte; en attendant, un des chevaux était parvenu à se détacher : il prit le mors aux dents, et courut par monts et par vaux, semant dans le désert la selle, les manteaux et les tapis dont il était chargé; mon vieux muletier, obligé de courir après, emporta le seul fusil que nous eussions. A la tombée de la nuit, nous traversions une montagne élevée; nous rencontrâmes trois Arabes, un seul était armé; ils nous laissèrent passer fort tranquillement. Mes camarades pressaient le pas, j'étais un peu en arrière, il faisait fort sombre : je perdis le chemin, et j'allai tomber sur cinq ou six Arabes qui étaient assis près d'un four à chaux; mon cheval, effrayé des hommes et du feu, ne voulut plus avancer. C'étaient des fellahs; avec eux il y avait deux Bédouins: un de ces derniers se leva, rangea les tas de fagots qui obstruaient le passage, et, prenant mon cheval par la bride, il me reconduisit sur le bon chemin. Pour reconnaissance, il me demanda du tabac à priser. Je lui exprimai, comme je pus, mon regret de ne pas en avoir, et je lui serrai la main en signe de reconnaissance. Cependant, mes compagnons ne me voyant pas arriver, revinrent en arrière au grand galop, et me trouvant aux prises avec un Bédouin, ils lui crièrent de me lâcher. Je les rassurai, en leur disant que je m'étais fait un nouvel ami.

Puisque je me suis trouvé si souvent en contact aujourd'hui avec des Bédouins, il ne sera peut-être pas hors de propos de citer le portrait que nous en a laissé Jacques de Vitri.

« Ils tirent principalement leur origine, dit-il, de ces Arabes dont on prétend que Mahomet descendait; ils ont pour principe que ne pouvant prévenir ni retarder le jour que Dieu a marqué pour leur mort, ils ne doivent jamais aller au combat couverts d'armes

défensives ; aussi ne vont-ils qu'avec des chemises et la tête enveloppée d'un voile, comme les femmes. Ils ne se servent que de lances et d'épées (aujourd'hui fréquemment de fusils) ; ils dédaignent l'arc et les flèches dont les autres Sarrasins font usage ; quoiqu'ils prennent aisément la fuite, ils regardent comme des lâches les Sarrasins qui lancent de loin des traits et des javelots. Ces barbares manquent de foi, non-seulement envers les chrétiens, mais envers les musulmans ; ils sont menteurs, inconstants, avides, dissimulés dans leur conduite, et s'attachent volontiers au parti du plus fort. Ils portent, avec leur voile, des bonnets rouges ; dans leurs tentes, ils couchent sur des peaux d'animaux. N'ayant aucune demeure fixe, ils marchent par tribus, habitant çà et là dans les plaines, cherchant les verts pâturages, vivant de lait, et traînant avec eux de nombreux troupeaux ; entièrement oisifs, ils abandonnent à leurs femmes le soin de leurs chevaux, de leurs bœufs et de leurs brebis. »

Ce portrait, fait il y a plus de six cents ans, est encore fort exact ; cependant, comme on l'a vu, les Bédouins ne sont pas inaccessibles à de généreux sentiments, et ils ont de l'estime pour les blancs qui se confient à eux.

Il n'était pas huit heures que nous étions de retour à Bethléhem ; nous avions passé par le village de Saint-Georges, mais je n'en avais rien vu.

10 *Octobre*. Le matin, je fis ma dernière visite à la grotte de la Nativité.

Après avoir fait mes adieux aux bons Pères de Bethléhem, je pris le chemin du désert de Saint-Jean. Le fidèle M. C., qui m'avait accompagné à la montagne des Francs, ne voulut pas me laisser aller seul ; un jeune homme de Bethléhem qui s'était offert de me servir de guide et de drogman, et un muletier, composaient toute notre caravane.

Nous passâmes d'abord sous le village de Beit-Djalla, situé sur une colline au bas de laquelle on trouve une fontaine abondante et une forêt d'oliviers. Au-delà, nous entrâmes dans un défilé étroit, au fond duquel est un torrent desséché, mais qui doit être fort considérable en hiver : c'est une des branches principales de la rivière d'Ascalon.

Nous nous trouvons sur le chemin le plus direct de Jérusalem à Gaza. Selon la plupart des auteurs modernes, c'est ici que fut con-

duit saint Philippe par l'Esprit du Seigneur, qui lui dit : Lève-toi, et va du côté du midi, sur le chemin qui descend de Jérusalem à Gaza. Dans le même temps, un Ethiopien, l'un des premiers de la cour de Candace, reine d'Ethiopie, qui était venu à Jérusalem pour adorer, s'en retournait assis sur son char, et lisait le prophète Isaïe. Philippe accourant lui dit : Croyez-vous comprendre ce que vous lisez? L'Ethiopien répondit : Comment le pourrais-je, si quelqu'un ne me l'explique? Et il pria Philippe de monter, et de s'asseoir près de lui. Philippe lui expliqua l'Ecriture, et lui annonça Jésus. Après qu'ils eurent marché quelque temps, ils vinrent vers une fontaine, et l'Ethiopien dit : Voilà de l'eau : qu'est-ce qui empêche que je ne sois baptisé? Philippe répondit : Cela se peut, si vous croyez de tout votre cœur. Et il reprit : Je crois que Jésus-Christ est le fils de Dieu. Il ordonna qu'on arrêtât son char, et Philippe le baptisa. (Act., VIII.)

Dans ce temps-là, on croyait qu'il fallait quelqu'un pour expliquer l'Ecriture; on croyait qu'il ne suffisait pas d'en avoir la lettre morte si on n'en avait pas l'intelligence, et que cette intelligence, ou la foi, vient de ce qu'on a entendu, comme le dit saint Paul aux Romains : *Fides ex auditu* (x, 17) : en un mot, on croyait au principe d'autorité. Un principe d'orgueil lui a été substitué; dès lors tout a été bouleversé dans le monde; l'autorité du prêtre, l'autorité du magistrat, l'autorité des parents, ont été méconnues à la fois; on nie la religion, la société et la famille : telles sont aujourd'hui les conséquences d'un principe audacieusement proclamé il y a trois siècles.

Après une heure de marche, nous arrivons à la *fontaine de Saint-Philippe;* elle est à la gauche du chemin, sortant du pied de la colline. Elle a dû être fort ornée autrefois; on remarque encore quelques ciselures et des débris assez considérables. Dans un champ voisin, il y avait une église; deux colonnes sont encore debout. Tout près, on voit plusieurs tombeaux taillés dans le roc.

Quaresmius cite une quantité de témoignages pour prouver que cette fontaine est bien celle dont il est fait mention aux Actes des Apôtres. J'ai cité, en parlant de Bethsour, un passage de saint Jérôme qui est contraire à cette tradition; mais Quaresmius, pour ne pas contredire le sentiment de saint Jérôme, pense que c'est ici qu'il faut placer la ville de Bethsour : ce qui n'est guère admissible [1].

Comme je voulais emporter de cette eau, je descendis de cheval pour aller en puiser; quand je revins, je trouvai sept Arabes, tous

[1] Voyez l'itinéraire de sainte Paule, tracé par saint Jérôme, *Epist.* XXVII *ad Eust.*

armés de longs fusils, debout sur les rochers qui bordent le chemin; deux vinrent à notre rencontre, et après avoir échangé quelques paroles avec notre interprète, ils marchèrent devant nous.

C'est près de là que se trouve un autre torrent qui vient d'une vallée voisine où l'on croit que se trouvait la ville de Sorec, citée plusieurs fois dans l'Ecriture à cause de ses excellents vins[1], et comme ayant été la demeure de Dalila, cette femme perfide qui fut cause de la mort de Samson[2].

La vallée où nous nous trouvons est regardée par plusieurs auteurs[3] comme étant le lieu où fut coupée la grappe de raisin des envoyés de Moïse. L'inspection des lieux favorise cette opinion. C'est une vallée très-profonde, dont les collines sont en plusieurs endroits garnies de vignes qui portent encore aujourd'hui des fruits d'une grosseur prodigieuse. La vendange était faite depuis une quinzaine de jours quand j'y ai passé; mais, comme à Hébron, j'y ai encore trouvé des grappes qui avaient plus de deux pieds de longueur et dont les raisins étaient délicieux. Le large torrent qui est au fond de la vallée serait alors le *Nahal-Eschol* ou le torrent de la Grappe de l'Ecriture. (Nomb., XIII, 24.) Je préfère cependant le sentiment de saint Jérôme, qui place cette vallée près d'Hébron[4].

Nous gravissions depuis quelque temps une montagne extrêmement escarpée, et les deux Arabes nous précédaient toujours. J'appelai notre guide, et je lui demandai ce que ces deux hommes faisaient avec nous. — Je vous le dirai plus tard, me répondit-il. — C'est maintenant qu'il m'importe de le savoir, lui dis-je : ou vous ne savez pas le chemin, ou vous avez peur. Si vous ne savez pas le chemin, il ne fallait pas vous offrir pour guide ; si vous avez peur, vous deviez rester chez vous. Renvoyez ces deux hommes, sinon je les renverrai moi-même. Les Arabes s'arrêtèrent, et nous continuâmes notre chemin ; mais nous nous étions à peine éloignés de quelques centaines de pas, que nous nous trouvâmes au milieu de rochers dont il nous fut impossible de sortir. Je fus obligé de mettre pied à terre pour ne pas m'exposer à faire une chute comme dans le Liban. Alors je fis une forte réprimande à notre pauvre Bethléhémite, et lui dis de rappeler les deux Arabes, que j'allais les prendre pour guides. — « Comment! vous voulez aller au désert avec ces *deux amis?* me dit

[1] Isa., v, 2.
[2] Jug., XVI, 4.
[3] Voyez entre autres Schubert, tom. III, p. 44, et la carte de Berghaus.
[4] *Epist.* XXVII *ad Eustoch.*

M. C. — Laissez faire, je connais mes Arabes. » Notre Bethléhémite m'avoua qu'il n'avait été qu'une fois au désert de Saint-Jean ; il rappela les Arabes : ensuite je lui dis qu'il pouvait s'en retourner chez lui. Il me supplia de lui permettre de nous accompagner, parce qu'il n'oserait jamais s'en retourner seul à Bethléhem : nous en étions à peine éloignés de deux lieues ; on peut juger par là combien est grande la terreur dans laquelle vivent les pauvres chrétiens de ce pays. Les deux Arabes étaient revenus, et ils consentirent à nous servir de guides.

Nous continuâmes donc notre voyage. Le pays est extrêmement aride, montueux. Sur les hauteurs, j'ai remarqué plusieurs sommets coniques, pareils à celui de el-Fureidis. Dans cette contrée qu'on appelle un désert, il y a pourtant quelques villages ; ils sont échelonnés sur les collines partout où il y a un peu d'eau : on trouve dans des ravins, de la verdure, des jardins en terrasse, des vignes, des troupeaux. Mais l'arbre que l'on voit le plus fréquemment dans les montagnes de la Judée, c'est l'olivier : il croît partout sur le sol le plus desséché, au milieu des rochers ; ainsi se vérifient encore aujourd'hui ces paroles de l'Ecriture : « Le Seigneur a établi son peuple » dans une terre élevée ; il lui a fait sucer le miel du rocher, et » l'huile de la pierre la plus dure : *Oleumque de saxo durissimo.* » (Deut., XXXII, 13.) Quant au miel, il n'est pas rare d'en trouver dans les fentes des rochers comme autrefois, et les Franciscains du désert de Saint-Jean m'en ont servi qui provenait de là. L'histoire ancienne nous fournit plusieurs exemples qui prouvent jusqu'à quel point les abeilles se multiplient en Orient. Les Rauciens furent chassés de leur pays par des légions d'abeilles, et les habitants de Thémiscyre, assiégés par Lucullus, opposèrent à ses mineurs des essaims de ces insectes [1].

Trois heures après avoir quitté Bethléhem, nous arrivâmes à la grotte de *saint Jean-Baptiste.*

Cette grotte est située sur le haut d'une colline très-escarpée, tournée au nord-ouest, et qui domine la vallée de Térébinthe. Elle est d'un accès assez difficile ; mais quand on est dedans, on la trouve si bien appropriée à la destination qu'elle a eue, à la vie d'ermite, qu'on la croit faite de main d'homme, et qu'on est tenté d'y demeurer. C'est une cellule naturelle, longue de dix à douze pieds, large de six ; elle a deux ouvertures, dont l'une sert de porte et l'autre

[1] Bochart, *Hiero.*, liv. 4, c. 12.

de fenêtre : celle-ci donne sur la vallée et a une très-belle vue. Au fond de la grotte, il y a un rocher qui semble taillé tout exprès pour servir de siége et de couche ; on l'appelle lit de saint Jean. Une source d'eau fraîche et limpide sort d'une fente de la montagne ; elle forme au pied de la grotte un petit bassin, et s'épanche dans la vallée en traçant un étroit ruban de verdure.

C'est ici que le saint Précurseur a passé son enfance. L'Evangile dit en parlant de lui : « Or l'enfant croissait, et se fortifiait en es- » prit, *et il demeura dans le désert* jusqu'au jour de sa manifesta- » tion à Israël. » (Luc, I, 80.) Dans la suite, il prêcha et baptisa dans le désert, sur les rives du Jourdain. (Luc, III, 3; Matth., III.) Mais les saints Pères ont tous admis que, dès son bas âge, il a fui les lieux habités pour demeurer dans les déserts, « où, comme le dit Origène, *l'air est plus pur, le ciel plus ouvert, et Dieu plus familier*[1] ». A ce sujet, Bossuet s'exprime ainsi : « Cet homme, dès son enfance, d'une retraite et d'un silence si prodigieux, mène une vie si étonnante ; n'ayant pour tout habit qu'un rude cilice de poil de chameau, une ceinture aussi affreuse sur ses reins ; pour toute nourriture, des sauterelles, sans qu'on explique comment il les rendait propres à sustenter sa vie, et du miel sauvage (Matth., III, 4.), et dans sa soif, de l'eau pure. Le désert lui fournissait tout ; et sans rien emprunter des villes ni des bourgades, il n'eut aucune société avec les hommes mauvais dont il venait reprendre les vices et réprimer les scandales[2]. »

Outre le miel et les sauterelles, dont j'ai parlé ailleurs, le désert lui fournissait encore le fruit du caroubier (*ceratonia siliqua*), dont les pauvres gens se nourrissent ; ils en mâchent la pulpe ou la mêlent à l'eau. Parmi les arbres qu'on remarque sur la colline où se trouve la grotte de saint Jean, il y a encore aujourd'hui plusieurs caroubiers. Cet arbre s'appelle en allemand *arbre du pain de saint Jean* (Johannisbrodbaum).

Successeur des prophètes Elie et Elisée, qui vivaient d'herbes et de racines dans les grottes du mont Carmel, saint Jean a donc été le premier anachorète du christianisme, et son exemple a bientôt été suivi par des milliers d'autres : dès les premiers siècles, ces déserts ont été peuplés par ses pieux imitateurs.

[1] Digne igitur, qui sic conceptus fuerat et natus, non expectavit ut à patre nutriretur usque in diem ostensionis suæ ad Israel ; sed recessit, fugiens tumultum urbium, populi frequentiam, viciniam civitatum, et abiit in deserta, ubi purior aer, et cœlum apertius, et familiarior Deus. (*Homil. II in Lucam*).

[2] *Elévations*, Saint Jean au désert dès son enfance.

Toutes les communions chrétiennes de l'Orient ont conservé les traditions des solitaires de la Thébaïde, du Sinaï, du Carmel et du Liban ; le protestantisme seul fait exception, et condamne la vie des anachorètes et des cénobites.

Au-dessus du rocher dans lequel est la grotte de saint Jean, il y avait autrefois un couvent et une église dont les ruines sont encore très-reconnaissables. Il est probable que ce sont les religieux de ce couvent qui ont donné à la grotte la forme qu'elle a aujourd'hui [1].

Maintenant, personne ne vient plus prier en ce lieu que quelques rares pèlerins, et, une fois par an, les Pères Franciscains, qui viennent en procession y dire la messe le jour de saint Jean, et chanter dans cet antre du désert l'hymne que l'Eglise adresse au saint Précurseur :

Antra deserti teneris sub annis,
Civium turmas fugiens, petisti,
Ne levi posses maculare vitam
Crimine linguæ.

L'Eglise est partout sublime par ses chants, par ses rites, comme par ses enseignements; au désert comme dans nos capitales : tantôt par sa simplicité, tantôt par la grandeur de ses pompes.

Toute la Judée a retenti autrefois de cette voix qui criait dans le désert : *Faites de dignes fruits de pénitence;* l'Eglise a la mission de redire ces paroles aujourd'hui dans un désert plus aride encore, un monde qui a perdu la foi. Nous savons ce qu'est devenue la Judée par son endurcissement, nos après-venants sauront ce que nous serons devenus par le nôtre.

La vallée de Térébinthe est ici plus large qu'à l'endroit où nous l'avons passée en arrivant à Jérusalem; le lit du torrent où David a pris les cinq pierres est celui d'une rivière de médiocre grandeur, mais il est sans eau. Vis-à-vis de la grotte, il y a un village qui s'appelle Szataf.

Il est probable qu'en venant de Bethléhem nous avons suivi le même chemin que David quand il porta à ses frères dans le camp de Saül de la farine d'orge et dix pains, et dix fromages à leur chef.

Modin est en face sur la hauteur, dominant toute la contrée; ainsi ce petit coin de terre rappelle à la fois les combats héroïques de David

[1] Une tradition rapporte que les Mages firent en ce lieu leur première station, lorsqu'en quittant Bethléhem ils s'en retournèrent dans leur pays par un autre chemin que celui de Jérusalem.

et les Machabées, et les victoires plus étonnantes encore que remporta sur lui-même et sur le monde le saint Précurseur de Jésus-Christ.

Nous n'étions qu'à une lieue de la maison de Zacharie et d'Elisabeth, actuellement couvent de Saint-Jean; nous n'avions plus besoin de nos deux Arabes : je leur donnai leur bakchis et leur témoignai tout mon contentement. Je remarquai que leurs fusils étaient ornés d'incrustations en nacre; je les leur pris pour les examiner, et leur demandai où ils avaient été faits. Ils me dirent que le canon et la batterie venaient de Constantinople, et la crosse de Bethléhem. Je leur fis voir notre fusil à piston, et je cherchai à leur expliquer son avantage; voyant qu'ils ne me comprenaient pas, je fis une cible avec du papier que j'attachai à un arbre, et puisant un peu d'eau à la fontaine, je la versai sur la capsule, puis je donnai le fusil à l'un des Arabes en l'engageant à tirer. Cette manière d'amorcer un fusil le surprit étrangement; cependant il lâcha son coup, et cribla mon papier de dragées. Je n'ai jamais vu un homme aussi heureux; il riait, il dansait et sautait de joie. L'autre tira ensuite, et fut tout aussi adroit et aussi content. Nous mîmes le comble à leur bonheur en leur donnant de la poudre et du plomb; mais je leur dis que c'était à condition qu'ils ne s'en serviraient pas contre les chrétiens. Ils chargent ordinairement leurs fusils avec des morceaux de plomb qu'ils coupent eux-mêmes. Ils nous accompagnèrent encore une petite partie du chemin, en nous témoignant leur plaisir et leur reconnaissance.

Les collines que nous eûmes à traverser sont couvertes de vignes; nous vîmes plusieurs gazelles (*antilope hinnuleus*) courir devant nous : dans ces contrées sauvages et désertes, c'est un double plaisir de voir un animal si inoffensif et si gracieux.

Arrivés sur le revers d'une montagne, le petit village appelé par les chrétiens Saint-Jean de la Montagne nous apparut sur le penchant d'une colline. A un mille de distance, on trouve sur la droite du chemin des ruines considérables : c'est là qu'habitait sainte Elisabeth quand elle fut visitée par la Sainte Vierge. Je pris l'Evangile et je lus : « En ces jours-là, Marie se levant alla en hâte vers les » montagnes dans une ville de Juda. Elle entra dans la maison de » Zacharie, et salua Elisabeth. Dès qu'Elisabeth entendit la salutation » de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein, et Elisabeth fut remplie » du Saint-Esprit, etc. » (Luc, I, 39 et suiv.) Elle salua Marie par ces paroles prophétiques que toute la terre a répétées depuis : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni.*

C'est le lieu de l'entrevue la plus touchante et la plus sublime qui fut jamais. Elisabeth court au devant de Marie, Jean tressaille à la présence de Jésus-Christ. *Illa Mariæ, iste Domini sensit adventum*[1]. C'est alors que dans un transport d'une joie ineffable, Marie exalte les grandes choses que le Seigneur a faites en elle par le plus admirable cantique qui soit monté au trône de Dieu : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon sauveur.*

Après avoir récité à genoux et du plus profond de mon cœur, sur le seuil de cette maison sainte, le *Magnificat*, là où il a été dit la première fois par celle que tous les siècles ont proclamée bienheureuse, je visitai les ruines qui m'entouraient. Avec quelle douleur j'ai trouvé un lieu si vénérable dans un état complet d'abandon et de délabrement ! La partie inférieure de la maison est encore conservée : c'est une petite chambre basse, au fond de laquelle est un autel où les Pères de Terre-Sainte viennent dire la messe le jour de la Visitation. On montait au premier étage par un escalier qui est à droite ; il est en grande partie détruit. Par-dessus on avait bâti une église dont il reste plusieurs pans de murs ; alentour on voit encore d'autres ruines qu'on croit être celles d'un couvent de femmes.

La Sainte Vierge a vécu trois mois avec sa cousine, c'est-à-dire, jusqu'à ce que le temps d'Elisabeth s'accomplît (Luc, I, 57) ; mais l'Evangile ne dit pas si elle vit la naissance de saint Jean-Baptiste ; il ne dit pas non plus si saint Joseph l'avait accompagnée dans cette visite, ce qui du reste paraît fort probable. Il y a vingt-cinq lieues de Nazareth jusqu'ici ; de tout temps ce voyage dans les montagnes a dû être fort pénible, et en Orient, moins que partout ailleurs, les femmes ne voyagent jamais seules[2].

La maison que nous venons de visiter était la maison des champs, une villa, du prêtre Zacharie ; elle est isolée sur le penchant d'une colline, adossée à des rochers et entourée de quelques oliviers ; une petite vallée latérale, plantée d'oliviers et de vignes, descend par une pente douce dans la profonde vallée de Térébinthe. Sur la colline qui est en face, on voit plusieurs anciens tombeaux taillés dans le roc ; ils sont bien conservés, mais sans ornements. A droite, un peu

[1] Ambr., liv. 2, *in Luc*, n. 23.

[2] C'est aussi le sentiment des saints Pères. Voici comment s'exprime saint Bonaventure en parlant de cette maison : « O qualis domus, qualis camera, qualis lectus, in quo et in qua commorantur tales matres, talibus filiis fecundatæ, Maria et Elisabeth, Jesus et Joannes ! sunt autem ibi magnifici senes, Joseph et Zacharias. Quid, quæso, jucunditatis defuit sancto Joseph sive dum novam conjugem in itinere comitatur, sive dum in obsequio Elisabeth demoratur ? » *De vita Christi.*

sur la hauteur, on voit le village de Saint-Jean : c'est un amas de misérables cabanes groupées autour du couvent latin qui est bâti sur la maison de Zacharie où est né le saint Précurseur. Le couvent, entouré de cyprès et d'arbres de différentes espèces, s'élève massif comme un fort au-dessus du village arabe.

En nous dirigeant vers ce village, nous trouvâmes à moitié chemin une grande et belle fontaine, que les chrétiens nomment fontaine de la Sainte Vierge, parce que la Sainte Vierge s'est évidemment servie de son eau, puisqu'il n'y en a pas d'autre dans les environs : les Arabes l'appellent *Ain Karim*. Elle fournit une eau très-abondante, qu'on dirige dans les jardins qui sont auprès, et qui sont d'une grande fertilité. Des femmes puisaient de l'eau ; elles en tirèrent pour désaltérer nos chevaux, tandis qu'au-dessus, des musulmans faisaient leur prière sans se laisser distraire par notre approche.

Nous arrivâmes de bonne heure au couvent, où nous attendait la plus amicale réception. Avant tout, je me rendis à l'église, accompagné du Père gardien et de quelques religieux : c'est une des plus belles de la Terre-Sainte. A gauche du maître autel, on descend par un bel escalier dans la chapelle de la Nativité de saint Jean-Baptiste. C'est donc ici que Dieu manifesta sa miséricorde sur sainte Elisabeth, en lui donnant dans sa vieillesse un fils que devait être grand devant le Seigneur, et convertir plusieurs des enfants d'Israël. Les voisins et les parents étaient arrivés en grand nombre pour la féliciter. Le huitième jour, on donna à l'enfant le nom qui était venu d'en haut : on l'appela Jean, nom qui signifie grâce et miséricorde, parce que Dieu avait destiné ce nom au précurseur de sa grâce et de sa miséricorde. Ce fut alors que son père, qui avait été longtemps muet, entonna ce cantique de bénédiction et s'écria : Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple. (Luc, I, 68.)

Quelles douces jouissances attendent chaque jour le pèlerin de Terre-Sainte! Prêt à succomber sous le poids de la chaleur, de la fatigue et des privations, il arrive le soir épuisé de forces, jamais de courage, au but qu'il s'était proposé. Mais il a bientôt oublié ses peines quand il sait qu'il est près d'un sanctuaire cher à sa foi, où s'est manifestée l'infinie bonté de son créateur. Il y va puiser une ardeur nouvelle, et il bénit celui qui le conduit sain et sauf à travers les dangers pour qu'il puisse louer le Tout-Puissant là où il a fait éclater ses merveilles.

Il y a peu de jours que je me trouvais au lieu où Notre-Sauveur a enseigné le *Pater* à ses disciples, puis dans la grotte où les apôtres ont composé le *Credo*, sur l'emplacement du temple où Siméon loua Dieu par le *Nunc dimittis*, ensuite dans les champs où les anges ont fait retentir les airs du *Gloria in excelsis;* naguère j'étais à genoux à l'endroit où Marie a glorifié Dieu par le divin cantique du *Magnificat*, maintenant j'entends les transports de Zacharie réjouir la terre par le *Benedictus*, et bientôt je serai dans l'humble demeure de Nazareth où l'ange Gabriel salua la plus pure des vierges par ces paroles : *Ave, gratia plena :* c'est ainsi qu'à chaque pas, dans cette terre sacrée, on entend les accents des anges, les leçons des prophètes, et qu'on recueille quelques paroles tombées de la bouche de Dieu même.

Le sanctuaire de la Nativité de Saint-Jean est disposé comme celui de la Nativité de Notre-Sauveur. Cinq bas-reliefs en marbre blanc, encadrés dans un fond noir, et qui ont environ quinze pouces de hauteur, représentent les principales scènes de la vie du Précurseur : sa naissance, sa prédication dans le désert, son martyre, la visitation, le baptême de Jésus-Christ; ils sont disposés en demi-cercle autour du sanctuaire. Tout cela est d'un fort beau travail, et a été envoyé par le roi de Naples. Six lampes brûlent continuellement en ce lieu. Au-dessus il y a une table en marbre où l'on dit la messe. Sur l'autel est un beau tableau d'un maître espagnol : il représente la naissance de saint Jean.

La famille des PP. Franciscains de Saint-Jean, qui n'est d'ordinaire que de cinq religieux, en a huit dans ce moment; ils sont tous Espagnols. J'ai parlé ailleurs du P. Trifone Lopez; je savais qu'il était ici. Je demandai à voir ce vénérable vieillard, qui est depuis quarante-quatre ans dans la Terre-Sainte; il a vu l'ancienne église du Saint-Sépulcre, et il a assisté à sa destruction. Il a passé par bien des phases pénibles, et il a été exposé avec ses frères à mille vexations, auxquelles ils se sont soumis pour conserver les Saints-Lieux; le P. Trifone lui-même a été obligé de balayer les rues de Jérusalem. Il m'a raconté, les larmes aux yeux, comment l'église a été brûlée, comment la chapelle du Saint-Sépulcre a été conservée comme par miracle, puis détruite par les Grecs pour avoir le prétexte de la rebâtir et de s'en emparer. Le P. Trifone attend dans cette solitude, loin d'une patrie qu'il aime et qu'il ne verra plus, qu'il plaise à Dieu de lui donner la palme des confesseurs dans une autre patrie.

J'ai pu m'entretenir longuement avec ces excellents religieux,

qui m'ont édifié par leurs discours où régnaient tout à la fois la piété, la simplicité, l'abnégation, la confiance en Dieu des anachorètes, et la douceur, l'urbanité, la connaissance du cœur humain que possèdent rarement ceux qui ont vécu de longues années dans la société des hommes. Les religieux de Saint-Jean sont les seuls qui aient trouvé grâce devant M. de Lamartine; encore en parlant d'eux n'a-t-il pas craint d'écrire ces lignes : « Les religieux épouvantés du tumulte qu'ils voient du haut de leur toit, du nombre de nos chevaux et de nos hommes, *et de la peste que nous leur apportons*, refusent d'ouvrir les portes de fer du monastère. *Nous maudissons la dureté de cœur des moines;* j'envoie mon drogman parlementer encore avec eux et leur adresser *les reproches qu'ils méritent* [1]. »

On ne réfute pas de telles paroles, on les signale.

A propos de la peste, je dirai que dès qu'elle se déclare dans un endroit où il y a des religieux, celui qui remplit les fonctions de curé se dévoue, il demeure avec ses ouailles pour leur administrer les secours de la religion; mais le couvent se ferme, toute communication avec l'extérieur est interrompue : si le curé meurt, on en envoie un second, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Le village de Saint-Jean est peu considérable; il n'y a que quelques familles chrétiennes, tout le reste est musulman. On dit que les Arabes des environs sont des plus farouches; ils ont souvent rançonné et chassé les pauvres religieux. En 1621, le Père Thomas de Novare a enfin obtenu, par des sommes considérables, la concession des terrains suffisants autour du sanctuaire pour bâtir un couvent. Cependant, peu de mois après, les religieux furent contraints d'abandonner en pleurant ce saint lieu, et ce ne fut qu'à la suite d'une longue interruption qu'ils purent relever l'église actuelle. A l'occasion des dernières guerres contre l'Egypte, ils ont couru mille dangers, entre autres celui de périr de faim.

Les Arabes appellent ce village *Ain Karim*, du nom de la fontaine dont nous avons parlé.

15 *Octobre*. Après avoir dit la messe à l'autel de la Nativité de Saint-Jean, je pris congé des religieux pour retourner à Jérusalem, dont je n'étais éloigné que d'environ une lieue et demie. Sur le chemin, on rencontre fréquemment des tas de pierres qui indiquent d'anciennes habitations.

[1] *Voyage en Orient*, tom. I, p. 388.

A une lieue de Saint-Jean se trouve sur la droite le couvent de Sainte-Croix, ainsi appelé parce qu'on dit que c'est là qu'on a coupé l'olivier qui a servi pour faire la croix de Notre-Sauveur. Ce couvent, qui appartient aux Grecs, est occupé par des religieuses ; c'est une véritable forteresse. Un pope me conduisit dans l'église, qui est spacieuse et ornée ; il me fit voir sous le maître autel une ouverture qu'on a pratiquée dans le marbre à l'endroit où était l'olivier. Plusieurs auteurs [1] ont rapporté la tradition qui se rattache à ce lieu, et nous avons la preuve que déjà au treizième siècle il y avait là un couvent de femmes pour honorer ce sanctuaire. « A une lieue, dit la relation de cette époque, avoit une abeïe de nonnains, là où en disoit que une des pièces de la vraie croie fu cueillue. »

L'objection que fait M. Poujoulat ne me paraît pas sérieuse : il dit : « Puisqu'on voulait dresser une croix à l'Homme-Dieu avec du bois d'olivier, l'olivier ne manquait pas aux bourreaux du Christ sous les murs de Jérusalem, et je ne vois pas pourquoi on serait allé en chercher à trois quarts d'heure de là [2]. » Il n'est dit nulle part, que je sache, qu'on soit allé le chercher exprès pour cette occasion ; il ne serait pas invraisemblable d'ailleurs qu'on fût allé prendre à une si petite distance un arbre qu'on n'aurait pas voulu couper dans les jardins de la ville.

Ce couvent est appelé par les Arabes *Deir el-Mussallabeh ;* on dit qu'il renferme beaucoup de manuscrits géorgiens.

D'ici on commence à apercevoir Jérusalem, désolée au milieu de son éclatante solitude, attendant vainement les peuples qui ne viendront plus à ses solennités. La tristesse qu'inspirent les malheurs de la sainte cité est toujours mêlée d'un tendre sentiment d'affection, et à sa vue on s'écrie involontairement avec le Psalmiste : « O Dieu, levez-vous et prenez pitié de Sion : le temps d'avoir pitié » d'elle est venu ; il est venu, le temps marqué. Vos serviteurs » chérissent encore ses pierres, ils aiment sa poussière. » (Ps. CI, 13, 14.) [3].

Immédiatement après mon arrivée, je me rendis chez M. le consul de France ; il voulut me donner tous les renseignements nécessaires pour le voyage que nous avions projeté de faire au Jourdain et à

[1] Bonifacius, *De perenni cultu T. S.*, l. 2 ; Adrich., *in Benj.*, num. 120 ; Quaresm., tom. II, p. 712.

[2] *Corresp. d'Orient*, lettre 96.

[3] Consultez la Note J pour avoir une idée de la fidélité des peintures de M. de Lamartine.

la mer Morte. J'allai dîner chez monseigneur Valerga, qui me fit le plaisir de m'annoncer qu'il serait aussi de ce voyage : c'était la plus agréable nouvelle qu'il pût me donner.

Nous fîmes donc nos préparatifs pour nous mettre en route le surlendemain.



CHAPITRE XXXII.

De Jérusalem à Jéricho.

Voyage au Jourdain et à la mer Morte.— Contrat avec un chef de Bédouins.— Bahurim. — Fontaine des Apôtres.— Parabole du Samaritain.—Torrent des Epines.—Adommim. —Aspect du désert.— Ruines d'une mosquée.— Commencement de la dépression de la vallée du Jourdain.— Désert de la Quarantaine.— Les anciens anachorètes.—Wadi-Kelt. — Le prophète Elie au torrent de Carith. — Vue de la plaine du Jourdain. — Ruines.— Lieu où Jésus guérit deux aveugles.— Forts de Thrax et de Taurus.— De l'emplacement de Jéricho.— Fontaine du prophète Elisée.— Sa température; altitude négative.— Miracle d'Elisée.— Huile de Jéricho.— Description de cette contrée par Josèphe.— Emplacement de Cypros et des palais d'Auguste et d'Agrippa.— Rose de Jéricho.— Pomme de Sodome.— Montagne de la Quarantaine.— Jeûne et tentation de Notre-Sauveur.— Grottes des anachorètes; leur vie.— Origine du Rosaire.— Ruines de Doch.—Arrivée à Jéricho.— Les scorpions.—Village de Rieha.— Souvenirs historiques et religieux.

17 *Octobre.* Depuis longtemps je me réjouissais dans l'attente de faire bientôt le voyage du Jourdain et de la mer Morte, voyage qui ne dure que trois jours, mais qui laisse d'impérissables souvenirs.

A Jérusalem même, il est considéré comme très-pénible et très-dangereux, et les habitants ne le font guère qu'avec la grande caravane des Grecs, ou lorsque l'arrivée de quelques Européens leur permet de le faire avec sécurité.

Les voyageurs prennent une escorte, c'est-à-dire qu'ils traitent avec des voleurs pour que ceux-ci les protégent contre d'autres voleurs; chaque personne donne ordinairement 100 piastres (25 francs): c'est une rançon qu'il faut payer à Jérusalem pour ne pas être dévalisé dans le désert. On fait venir un chef de Bédouins devant le pacha, on discute les conditions du contrat, et le Bédouin est rendu responsable de la vie des voyageurs. Le pacha n'a pas l'air de se douter que c'est une honte pour lui et pour son gouvernement.

Le protecteur qui nous échut s'appelait Abdallah; il était de Jéricho; il promit de nous escorter, lui avec quinze hommes, moyennant qu'on lui donnerait 500 piastres et le mouton d'usage, plus un bakchis d'une cinquantaine de piastres.

Notre caravane se mit en marche à huit heures du matin ; elle était fort nombreuse. Outre Mgr le Patriarche, son secrétaire, quelques-uns de mes anciens compagnons de voyage, et le Père Laurent, des jeunes gens de Jérusalem se joignirent à nous ; de sorte que, y compris les domestiques, les moucres et les Bédouins, nous étions plus de trente personnes.

Pour éviter le pavé glissant de la ville, nous sortîmes par la porte de Bethléhem, et faisant le tour par le nord, nous atteignîmes bientôt la vallée de Josaphat et la montagne des Oliviers.

Un peu au delà de Béthanie, à la droite du chemin et sur une hauteur, j'ai remarqué l'emplacement d'un village détruit, probablement *Bahurim* [1], où se reposa David quand il se sauvait vers le Jourdain, et où il fut maudit par Séméi qui lui lança des pierres. (II Rois, XVI, 13.) Lorsqu'Abner ramena Michol à David, Phaltiel la suivit en pleurant jusqu'à Bahurim. (II Rois, III, 16.)

On descend une colline fort escarpée, au fond de laquelle on trouve une fontaine qu'on appelle *fontaine des Apôtres*. Comme les apôtres ont fait plusieurs fois le chemin de Jérusalem à Jéricho à la suite de Notre-Sauveur, ils se sont arrêtés, comme tous les voyageurs, à cette fontaine pour se désaltérer et prendre de l'eau pour le reste du voyage : en été, on n'en trouve plus jusqu'à Jéricho.

Nous y fîmes une petite halte pour attendre nos bagages, c'est-à-dire, nos tentes, notre cuisine, nos provisions ; quant à moi, j'avais pris mes précautions ordinaires, et je pouvais rire à la barbe des voleurs. Nous commencions à entrer dans leur domaine traditionnel. C'est ici que Notre-Sauveur a placé la scène du bon Samaritain : ce lieu est si bien choisi que plusieurs interprètes ont pensé que Jésus-Christ a raconté une histoire véritable sous la forme d'une parabole : « Un homme descendait [2] de Jérusalem à Jéricho, et il tomba entre » les mains des voleurs, etc.... » (Luc, X, 30 et suiv.)

Aujourd'hui, il n'y a plus un seul lieu habité sur ce chemin. On traverse plusieurs fois une petite vallée qu'on appelle la vallée des Acacias, parce que dans le lit du torrent on trouve le bel acacia dont j'ai déjà parlé [3]. Il est d'abord à l'état d'arbuste, puis il grandit à mesure qu'on descend dans la plaine, et devient un des plus beaux

[1] *Bahurim* signifie *dans les cavernes*.

[2] De Jérusalem à Jéricho on descend de 3,000 pieds.

[3] L'acacia dont il est question ici n'est pas l'arbre que nous désignons communément sous ce nom. Le nôtre est originaire d'Amérique, et s'appelle *robinia pseudo-acacia*. Celui de la Palestine appartient au genre *mimosa*.

arbres qu'on puisse voir près de la fontaine du prophète Elisée. Mais dans les montagnes où nous nous trouvons, on ne le voit que dans le lit du torrent. Je crois donc pour ce motif, et à cause de sa situation et du nom qu'elle porte encore aujourd'hui, que cette vallée est la vallée de Sittim de l'Ecriture (Nachal[1] Haschittim), c'est-à-dire, le *torrent des Epines* de la Vulgate. (Joël, III, 18.)

C'est près de ce torrent, à la gauche du chemin, que se trouvait la ville d'Adommim, qui faisait la limite entre les tribus de Juda et de Benjamin. Saint Jérôme dit que ce mot signifie « *lieu de sang*, parce qu'il y est versé beaucoup de sang par les attaques des voleurs[2]. » Les Romains, pour cette raison, avaient été obligés d'y bâtir un fort. On prétend que le voyageur de l'Evangile a été attaqué à Adommim[3]. Brocard, qui est de cet avis, dit que pareille chose arrivait encore fréquemment de son temps. « C'est un lieu horrible à voir, ajoute-t-il, très-dangereux, et personne n'ose y passer sans escorte. » Effectivement, le pays devient affreux, des gorges de plus en plus profondes descendent entre des rochers coupés à pic dans des abîmes où l'œil ne plonge pas sans effroi. De temps en temps, lorsqu'on arrive sur la croupe de quelque colline, on aperçoit la mer Morte entre les déchirures des montagnes; éclairée par les feux du soleil levant, elle étincelle comme une immense fournaise, et on dirait que le brasier allumé par la colère de Dieu n'est pas encore éteint.

Pour rendre l'illusion plus frappante, de noirs tourbillons de fumée, pareils à ceux que nos anciens cartographes plaçaient sur les gouffres de Sodome et de Gomorrhe, s'élevaient au-dessus des ondes. Les Arabes emploient souvent l'incendie comme moyen de défrichement : ils mettent le feu aux herbes desséchées de l'automne, et ils embrasent de la sorte toute une contrée. Cette fumée venait de la plaine qui est au-delà du Jourdain, et un léger vent du nord la soufflait contre la mer Morte. Comme la cause nous en était encore inconnue, quelques-uns de mes compagnons prirent cette fumée pour les vapeurs méphitiques qui, selon quelques voyageurs, s'exhalent de cette mer. Ils eurent d'autant plus soin de me les faire remarquer que j'avais annoncé l'intention de me baigner dans la

[1] Le mot hébreu נחל (nahal *ou* nachal) signifie *ruisseau*, *torrent*, et *vallée* arrosée par un ruisseau ou un torrent.

[2] Hieron., *in Epitap. Paulæ.* — Latine appellari potest adscensus ruforum, sive rubentium, propter sanguinem qui illic crebro à latronibus funditur. *Onomast.*

[3] Hieron., *in Matth.*, XX.

mer Morte; ils cherchaient tous à m'en détourner. Nos Arabes de Jéricho appelés en témoignage avaient des histoires effrayantes à raconter : plusieurs voyageurs qui avaient fait le même essai étaient morts subitement, d'autres avaient gagné des maladies mortelles, quelques-uns qui n'y avaient mis que les pieds les avaient vu s'enfler au point de ne pouvoir plus marcher. Le Père Laurent ajouta que j'étais confié à sa garde, et qu'il saurait bien m'empêcher de faire des folies.

En attendant, la chaleur devenait de plus en plus intense, et Mgr le Patriarche, tout habitué qu'il est à ces climats, fut sur le point de se trouver mal, et s'arrêta à l'ombre d'un rocher. Il reprit bientôt de nouvelles forces, et, comme il est excellent cavalier, il piqua son cheval dans les défilés, et toute la caravane le suivit au grand galop.

A peu près à moitié chemin entre Jérusalem et Jéricho, on trouve sur une hauteur des ruines qui paraissent avoir appartenu à un khan; alentour il y a plusieurs citernes.

Ce lieu est désigné comme ayant été l'hôtellerie dont il est fait mention dans la parabole de Notre-Sauveur.

« Un Samaritain qui voyageait vint en cet endroit, et voyant cet » homme demi-mort, il fut ému de compassion : il s'approcha, banda » ses plaies et y répandit de l'huile et du vin; puis, le mettant sur » son cheval, il le conduisit dans une hôtellerie, et en prit soin. » (Luc, x, 34.)

Les ruines que l'on voit aujourd'hui ne sont pas fort anciennes. Il y a deux siècles qu'il y avait encore au même lieu une mosquée dédiée à Moïse, *Nebi Musa*[1]; une petite grotte nous offrit un peu d'ombre pour notre halte du midi.

A la droite du chemin que nous venons de parcourir, et à deux lieues et demie de Jérusalem, il y avait une laure célèbre, souvent mentionnée dans les *Vies des Pères du désert* sous le nom de *laure de Pharan*[2]. Celle de saint Euthyme était à une lieue et demie plus loin[3].

Bientôt on se trouve sur un des points les plus intéressants du

[1] Quaresm., tom. II, pag. 786.— Breidenbach dit qu'il y avait un couvent appelé *Cerra*.

[2] On appelle *laure* un grand nombre de cellules éparses ou réunies, qui formaient une espèce de village peuplé par des anachorètes; les plus célèbres étaient celles de la Thébaïde, du mont Sinaï et des environs de la mer Morte : il y en avait qui renfermaient plusieurs milliers de solitaires.

[3] Tillemont, tom. XVI, *Vie de saint Euthyme*.

globe, c'est-à-dire, au bord de l'immense dépression de la mer Morte : on est au niveau de la mer Méditerranée, et on voit à ses pieds de hautes montagnes dont le sommet atteint à peine ce niveau. La violence des vents, l'ardeur du soleil et l'absence de l'eau ont banni toute végétation de ces roches souvent blanches comme la craie, quelquefois polies et luisantes comme une glace. L'agitation violente qu'elles ont subie a produit ces ruptures profondes qui mugissent en hiver sous le poids des torrents, et dans lesquelles se promènent en sécurité les serpents et les bêtes fauves. Toute cette contrée appartient à cette ligne de déserts qui touche aux portes de Jérusalem, s'étend au couchant de la mer Morte, et va se réunir vers le sud à ceux de l'Arabie : c'est une terre brûlée, détruite, bouleversée jusques dans ses entrailles. « Un feu s'est allumé dans ma » colère, a dit le Seigneur, et il brûlera jusque dans les entrailles » de l'enfer; il dévorera la terre avec ses germes, et il consumera » les fondements des montagnes. » (Deut., XXXII, 22.)

Saint Jean-Baptiste a habité longtemps ces déserts, et c'est là que Notre-Sauveur a jeûné pendant quarante jours : c'est pour cette raison qu'on l'appelle *le désert de la Quarantaine*. Toutes ces affreuses solitudes ont été peuplées d'anachorètes qui venaient jeûner et prier aux lieux mêmes où Notre-Sauveur en a donné l'exemple; on trouve fréquemment dans les rochers des marques incontestables de la présence de ces pieux solitaires, qui n'avaient souvent pour compagnons que les lions du désert. Nous qui sommes disposés chaque jour à dévorer ceux de nos frères qui pensent autrement que nous, nous ne comprenons pas qu'il ait jamais pu s'établir de l'amitié entre des bêtes sauvages et des hommes, et que des lions aient obéi à des anachorètes : cette vie d'innocence est plus loin de nous par la diversité de nos mœurs que par la distance des temps.

Entre le désert de la Quarantaine et la route que nous suivons, il y a une vallée, ou plutôt une déchirure dans les flancs de la montagne, qui est une des plus abruptes, des plus étroites, des plus noires et des plus sauvages qu'on puisse imaginer; dans le fond coule le Wadi-Kelt[1], rivière considérable en hiver et au printemps, et qui maintenant n'a pas une goutte d'eau. Je crois que c'est le *torrent de Carith* de la Bible (Nachal Kerith)[2].

[1] Voyez *Wadi-Kild* de la carte de Berghaus.

[2] Carith signifie *coupure, déchirure*.

Le prophète Elie avait annoncé à Achab la longue sécheresse qui désolerait la terre; le Seigneur parla au prophète et lui dit : « Pars » d'ici, tourne-toi vers l'Orient, et cache-toi dans le torrent de » Carith, qui est vis-à-vis du Jourdain. Tu boiras de l'eau du » torrent, et j'ai commandé aux corbeaux de te nourrir là. Elie » partit donc, et fit comme Jéhovah lui avait dit : il alla demeurer » dans le torrent de Carith, qui est vis-à-vis du Jourdain. Les cor» beaux lui apportaient du pain et de la chair le matin, et du pain » et de la chair le soir, et il buvait de l'eau du torrent. Au bout » de quelque temps, le torrent sécha, car il n'avait pas plu sur la » terre; et alors Jéhovah lui parla, disant : Lève-toi et va à Sarepta. » (III Rois, XVII.)

J'ai vu dans les parois de rochers des cavernes élevées, protégées par un petit mur, et qu'on avait rendues accessibles par des sentiers ou des escaliers taillés dans le roc : ce sont les restes des anciennes demeures des successeurs d'Elie. Des corbeaux planaient alentour, mais ils ne trouvaient plus d'anachorètes : les Sarrasins ont égorgé des hommes qui ne faisaient d'autre mal que de chanter dans les déserts les louanges de Dieu; mais pour les impies la prière a toujours été considérée comme un crime : il ne faut pas remonter bien haut dans notre propre histoire pour en trouver des preuves.

Nous étions arrivés sur la dernière colline qui borde la plaine. La belle plaine du Jourdain, qui pourrait être si fertile, n'est plus aujourd'hui qu'une vaste solitude. Elle a cinq ou six lieues de largeur; le Jourdain coule au milieu. Rieha, l'ancienne Jéricho, est à une lieue du pied des montagnes; des aqueducs, presque les seules traces d'une époque de grandeur dont les habitants de Rieha ont perdu le souvenir, sont jetés sur les torrents. A deux lieues vers la droite commence la mer Morte; à gauche, tout près des montagnes, on voit les bosquets odorants sous lesquels serpente la fontaine du prophète Elisée; tout le reste est une plaine grisâtre, sablonneuse, couverte en quelques endroits de chaume, de dourra, ou de bruyères, et au-delà de laquelle s'élèvent comme des remparts les montagnes de Belka.

La dernière pente est excessivement difficile; je la descendis à pied, ce qui me donna l'occasion d'examiner un aqueduc semblable à ceux des étangs de Salomon, qui suit le côté droit du chemin, et qui vient des montagnes que nous avions parcourues : comme il n'y a pas une goutte d'eau aujourd'hui dans ces déserts pierreux, il serait assez curieux de remonter à la source tarie qui alimentait cet aque-

duc. D'une extrémité à l'autre de la Judée, on voit l'accomplissement de cette prophétie : « Les animaux des champs crient, parce que » les ruisseaux sont desséchés, et que le feu a dévoré les pâturages » du désert. » (Joel, I, 20.)

Cet aqueduc conduisait les eaux de la montagne dans un fort ou un château dont on trouve l'emplacement sur le penchant de la colline à droite de la route. Sur un petit plateau nivelé pour des constructions, on voit une fort belle citerne, des fondements de murailles, un tronçon de colonne. J'avais cru pouvoir prendre ces ruines pour celles du fort de Doch [1], dont il est parlé dans l'Ecriture (I Macc., XVI, 15), où Simon Maccabée fut tué en trahison dans un festin par Ptolémée son gendre; mais il paraît que les ruines de cette forteresse sont à deux lieues plus au nord : je ne les ai pas visitées.

C'est sur le chemin qui conduit d'ici à Jéricho que Jésus a guéri deux aveugles. Il sortait de Jéricho avec ses apôtres, allant à Jérusalem pour y subir la mort, et une grande foule le suivait. « *Et deux* » *aveugles qui étaient assis près du chemin*, ayant ouï dire que Jésus » passait, commencèrent à crier en disant : Ayez pitié de nous, Sei- » gneur, fils de David... Et Jésus ému de compassion leur toucha » les yeux; et aussitôt ils recouvrèrent la vue, et le suivirent. » (Matth., XX, 29).

Nous voilà descendus dans la plaine; nous avons devant nous un monticule de terre, pareil aux *tumulus* d'Achille et de Patrocle qu'on voit dans la campagne de Troie. Ne serait-ce pas, avec les ruines dont je viens de parler, les restes des deux forts rasés par Pompée, et dont il est fait mention dans Strabon ? « Pompée, dit-il, détruisit les lieux où étaient gardés les trésors des tyrans (de la Judée). Il y en avait deux qui dominaient l'entrée de Jéricho, Thrax et Taurus [2]. »

La chaleur était étouffante; nos chevaux altérés se précipitèrent vers le torrent, mais il était desséché et brûlant comme la plaine. Abdallah, au lieu d'aller directement à Jéricho, longea les montagnes vers le nord, et nous conduisit à la fontaine du prophète Elisée, éloignée de trois quarts de lieue de ce torrent. Notre petite troupe débandée suivait; de loin en loin on voyait les traînards. Parmi nos Bédouins, il y avait des jeunes gens qui se trouvaient extrêmement fatigués de cette course, qu'ils avaient faite à pieds; si on nous eût attaqués dans ce moment-là, on aurait eu bon marché de nous et de notre escorte.

[1] *Arx Dagon* de Josèphe; voyez *Antiq.*, liv. 13, ch. 14 et 15.
[2] Strab., *Géogr.*, l. 16.

Nous étions sur un terrain un peu élevé et en pente, qui s'étend le long des montagnes entre leur pied et la plaine. Je l'ai examiné attentivement, et j'y suis revenu plusieurs fois, parce que c'est là que les ennemis des traditions catholiques placent Jéricho. J'ai trouvé effectivement un sol remué et de nombreux fragments de vases et de terre cuite, ce qui peut faire présumer que ce lieu a été habité; mais pourquoi y mettre Jéricho, lorsque tous les siècles nous montrent cette ville ailleurs? Au reste, l'inspection des lieux ne permet pas de supposer que ce soit l'emplacement d'une ville aussi considérable[1].

Il va sans dire que M. de Lamartine a déplacé Jéricho du lieu que lui assignent nos traditions pour se procurer la fantaisie de la bâtir sur le petit plateau dont je viens de parler : « Nous supposons, dit-il, que c'est là le véritable emplacement de l'ancienne Jéricho[2]. Il a fallu de grands progrès de civilisation pour bâtir les villes dans les plaines. On ne se trompe jamais en cherchant les villes antiques sur les hauteurs[3]. »

Excepté pourtant quand elles étaient dans la plaine; or Josèphe dit expressément en parlant de Jéricho : *Cette ville est assise dans une plaine* (ἐν πεδίῳ)[4].

Indépendamment de la Bible, de la tradition et de l'histoire, il y a encore aujourd'hui des pierres qui marquent l'emplacement de Jéricho à ceux qui n'admettent que ce genre de preuve : ces pierres sont des colonnes entières, et des fragments de fûts de colonne, de chapiteaux, d'architraves et autres pierres taillées, qu'on trouve sous les arbres du castel de Jéricho[5]; de plus, les aqueducs dont j'ai parlé naguère, et qui se dirigent vers l'emplacement qu'on a toujours désigné comme étant celui de Jéricho.

Nous sommes arrivés à quatre heures à la fontaine du prophète Elisée, huit heures après notre départ de Jérusalem. Après une journée de fatigue, se reposer à l'ombre d'un beau feuillage, au bord d'une source limpide, est une agréable jouissance en quelque lieu qu'on se trouve; mais sous un ciel brûlant, après n'avoir eu pour se désal-

[1] Voyez ci-après l'article *Cypros*.

[2] *Le beau et large plateau* sur lequel M. de Lamartine a vu *des traces évidentes d'antiques constructions* est tellement rapproché des montagnes qu'il serait vraiment curieux de connaître le chemin qu'ont suivi les Israélites lorsqu'ils firent le tour de la ville : il n'y a que des chamois qui pourraient faire ce tour aujourd'hui.

[3] Voyez *Voyage en Orient*, tom. I, pag. 465.

[4] *Guerre des Juifs*, liv. 5, c. 4.

[5] Voyez Schubert, tom. III, p. 77.

térer qu'une eau chauffée tout le jour par le soleil, c'est un bonheur dont on ne saurait se faire une idée sous les zônes tempérées, où la douceur constante du climat n'est pas appréciée par la plupart de ceux qui en jouissent. Nos plaisirs ici-bas sont toujours proportionnés à nos peines : celui qui n'a pas souffert ne sait pas jouir.

La fontaine d'Elisée, appelée *Aïn Sultan* par les Arabes, sort de terre au pied d'un monticule qui est éloigné d'un quart de lieue de la montagne de la Quarantaine. Depuis les belles sources du Liban et les puits de Salomon près de Tyr, je n'avais plus vu une source si abondante. Elle forme un charmant ruisseau qui a six ou huit pieds de largeur et de six à neuf pouces de profondeur. M. le maréchal Marmont a trouvé sa température de vingt degrés cinq dixièmes centigrades. Elle se partage en plusieurs branches, dont l'une se rend à Jéricho, qui est à une petite lieue de la source. D'après Russegger, elle est 640 pieds plus bas que le niveau de la Méditerranée.

Voici pourquoi elle porte le nom du prophète Elisée. Pendant que le prophète demeurait à Jéricho, les habitants lui dirent : « La » situation de la ville est excellente, comme mon seigneur le voit ; » mais les eaux y sont mauvaises, et la terre stérile. Et il leur » dit : Prenez-moi un vase neuf, et mettez-y du sel. Lorsqu'ils » le lui eurent apporté, il sortit vers la source, y jeta le sel, et dit : » Voici ce que dit Jéhovah : J'ai guéri ces eaux, et il n'en viendra » plus la mort, ni la stérilité. Ces eaux furent donc guéries, jus- » qu'à ce jour, selon la parole que prononça Elisée. » (IV Rois, II, 19.)

L'Eglise a conservé ces paroles et cette cérémonie pour la bénédiction de l'eau.

Les montagnes qui entourent la mer Morte contiennent beaucoup de sel ; de là vient que la plupart des sources qui en sortent sont salées : j'ai rencontré moi-même deux de ces fontaines dont l'eau n'est pas potable, au bord de la mer Morte ; telle était cette fontaine, qui ne pouvait être d'aucun usage aux habitants de Jéricho.

Le miracle d'Elisée a extrêmement embarrassé les rationalistes ; ils ont dit que chez les Hébreux les prophètes étaient en même temps naturalistes, et qu'Elisée sans doute a effectué le changement de ces eaux par quelque moyen naturel, *mais qu'on ne saurait préciser la méthode dont il s'est servi* [1]. Ce qui est d'autant plus vrai que malgré les grands progrès que nous avons faits dans les sciences naturelles

[1] Nur darf man nicht die Art bestimmen wollen wie er dabei verfuhr. (*Winer-Biblisches Realwoerterbuch*, I, 378.)

depuis Elisée, nous ne possédons pas de méthode pour atteindre et assainir des eaux coulantes jusque dans les entrailles de la terre, et pour faire durer cet effet par une seule opération pendant deux mille six cents ans; car l'effet de la *méthode* d'Elisée dure encore. J'ai beaucoup bu de cette eau, je l'ai trouvée très-bonne, et j'en possède encore [1].

Quant à sa qualité fécondante, elle ne saurait être mise en doute : les bords de cette fontaine sont garnis de la plus luxuriante végétation; elle coule sur le sable dans une petite forêt où l'on voit les plus beaux arbres, parmi lesquels on remarque le chalef à feuilles étroites (eleagnus angustifolius, *Linn.*), qu'on appelle *zakkum*. C'est avec ces fruits qu'on fait l'huile de Jéricho, très-estimée par les Arabes comme médicament pour les blessures. Plusieurs botanistes pensent que cette huile est le *baume de Galaad* mentionné dans l'Ecriture. « N'y a-t-il point de baume en Galaad? s'écrie Jérémie; ne s'y » trouve-t-il point de médecin? Pourquoi donc n'est-elle pas » bandée, la plaie de la fille de mon peuple? » (Jer., VIII, 22). Les marchands qui achetèrent Joseph de ses frères et qui le conduisirent en Egypte, avaient leurs chameaux chargés de baume de Galaad [2]. (Gen., XXXVII, 25.) C'est le myrobolan des anciens. Les chrétiens de Jérusalem se servent du noyau de ces fruits pour faire des chapelets. Comme ses branches sont très-épineuses, quelques auteurs ont pensé qu'elles ont servi à faire la couronne de Notre-Sauveur [3].

[1] Cette eau, dit M. le maréchal Marmont, est bonne à boire, quoique d'une saveur peu agréable.

[2] Ce serait le *vrai baume de Gilead* (amyris gileadensis, *Linn.*) de la famille des térébinthacées. Cet arbre donne le baume de la Mecque, dont la première qualité, qui s'obtient par incision, se nomme *opobalsamum;* celui qui s'obtient par l'ébullition des rameaux est appelé baume blanc, baume de Constantinople, baume de Syrie, baume de Judée, baume d'Egypte, baume du Grand-Caire, vrai baume de Gilead, térébinthe de Judée. C'est un excitant; on s'en sert comme diurétique et sudorifique : il est peu en usage en médecine à cause de sa cherté. On s'en sert beaucoup comme cosmétique. Le fruit nommé *carpobalsamum* entre dans la thériaque, ainsi que les jeunes rameaux appelés *xylobalsamum.* On brûle aussi ces derniers dans les temples et les palais.

Extrait de Duchesne. (Plantes utiles.)

Caractères du genre. Calix 4 dentatus. Petala 4, oblonga, patentia. Stigma subcapitatum. Bacca drupacea, monosperma, per abortum.

Caractères de l'espèce. Foliis ternatis integerrimis, pedunculus unifloris lateralibus.

Extrait de Persoon. (Synopsis plantarum.)

Le *faux baume de Gilead* vient d'une espèce de sapin, originaire de l'Amérique Septentrionale. (*Abies balsamea.* Michaux.)

[3] Voyez *Correspondance d'Orient*, tom. IV, pag. 372; M. de Schubert, tom. III, pag. 74.

Il y a aussi un grand nombre de jujubiers (ziziphus jujuba, *Lamk*). Cet arbre, qui fleurit deux fois l'an, était en pleine floraison, quoique nous fussions à la mi-octobre, et il répandait au loin son parfum : ses feuilles, ses fruits, se mangent comme des cerises.

On a dit que des Bédouins et des sangliers se cachent dans cette forêt ; je n'y ai trouvé qu'une grande quantité d'oiseaux au plumage éclatant, et surtout beaucoup de perdrix.

On ne lira pas sans intérêt la description que Josèphe nous a laissée de la fertilité produite par les eaux de cette source, et qui nous fait connaître d'une manière si complète l'état de ce pays du temps de Jésus-Christ. Après avoir raconté le miracle du prophète Elisée, il ajoute : « Le pays que cette fontaine traverse a soixante et dix stades de long et vingt de large. On y voit une quantité de très-beaux jardins, où elle nourrit des palmiers de diverses espèces, et dont les noms, aussi bien que le goût de leurs fruits, sont différents. Il y en a qui donnent un miel qui ne diffère guère du miel ordinaire qu'on trouve en abondance dans ce pays. On y voit aussi un grand nombre de cyprès et de mirobolans, de ces arbres dont distille le baume, cette liqueur que nul fruit ne peut égaler. Ainsi on peut dire qu'un pays où croissent tant de plantes si excellentes a quelque chose de divin, et je doute qu'en tout le reste du monde il y en ait un qui puisse lui être comparé. On doit, à mon avis, en attribuer la cause à la chaleur de l'air, et au pouvoir singulier qu'a cette eau de contribuer à la fécondité de la terre : l'un fait ouvrir les fleurs et les feuilles, et l'autre fortifie les racines par l'augmentation de leur sève durant les ardeurs de l'été qui y sont si extraordinaires que sans ce rafraîchissement rien n'y pourrait croître qu'avec une extrême peine. Mais quelque grande que soit cette chaleur, il s'élève le matin un petit vent qui rafraîchit l'eau que l'on puise avant le lever du soleil ; durant l'hiver elle est toute tiède, et l'air y est si tempéré qu'un simple habit de toile suffit lorsqu'il neige dans les autres endroits de la Judée. Ce pays est éloigné de Jérusalem de cent-cinquante stades (sept lieues et demie), et de soixante du Jourdain (trois lieues). L'espace qu'il y a jusqu'à Jérusalem est pierreux et tout désert ; et quoique celui qui s'étend jusqu'au Jourdain et au lac Asphaltite ne soit pas si élevé, il n'est pas moins stérile ni plus cultivé [1]. »

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. 5, c. 4.

Au bord de cette fontaine, l'habitant des zônes tempérées remarque plus que partout ailleurs l'absence du gazon. Dans toute la Syrie, comme sous les zônes tropicales, on trouve quelquefois au bord des fontaines et des rivières une belle végétation ; mais ce sont quelques touffes d'arbres ou des plantes élevées, nulle part l'œil ne peut se reposer sur un vert tapis de gazon : la nature y est quelquefois grandiose, mais plus souvent elle est bizarre et sauvage; jamais elle n'est douce ou riante.

Le monticule au pied duquel est la source a été évidemment couvert de constructions; il est facile de le voir à sa forme et aux débris qu'on y trouve : j'y ai recueilli des fragments de vases en terre et une anse en fer. Du reste, cette situation était admirablement choisie. Il est probable que c'est ici que s'élevait le *château de Cypros* bâti par Hérode le Grand au-dessus de Jéricho en l'honneur de sa mère Cypros, « château, dit Josèphe, également fort et délicieux [1]. » Dans ce cas, les ruines que j'ai trouvées en venant seraient déterminées par un autre passage de Josèphe : « Ce prince, dit-il en parlant d'Hérode, fit aussi bâtir auprès de Jéricho, *entre le château de Cypros et les anciennes maisons royales*, d'autres palais plus commodes auxquels il donna les noms d'Auguste et d'Agrippa [2]. » Ainsi il y avait de Cypros jusqu'à Jéricho une suite de jardins et de palais. La garnison romaine qui occupait Cypros à l'époque de l'insurrection générale des Juifs fut passée au fil de l'épée par les zélateurs.

Puisque nous voilà près des jardins de Jéricho, c'est le lieu de parler des roses. La Sagesse dit dans l'Ecriture *qu'elle s'est élevée comme les rosiers de Jéricho*. (Eccli., xxiv, 18.) Nous voyons aussi par quelques auteurs que c'était *un arbre* qui portait cette fleur [3]. Ce qu'on appelle aujourd'hui *rose de Jéricho* (anastatica hierochuntina, *Linn*), ou jérose hygrométrique (*Lamk*), est une plante de la famille des crucifères, de trois à quatre pouces de longueur, qui croît dans quelques localités sablonneuses de la Syrie et de l'Arabie; je l'ai cherchée en vain dans les environs de Jéricho. J'en ai apporté en Europe un seul exemplaire qu'on m'a donné au couvent de Jérusalem; Quaresmius dit qu'on les fait venir d'Egypte [4]. Lorsque

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. 16, c. 9; et *Guerre*, liv. 1, c. 16.

[2] *Guerre des Juifs*, liv. 1, c. 16.

[3] Adrich., *in Benj.*, num. 33; Radziw., *Peregr.*, Epist. 1.

[4] Ego aliquando in desertis Arabiæ Petrææ, cum irem ad montem Sinaï, aliquas non ex arboribus, sed ex terra ipsa evulsi; et quæ ex Jerusalem deferuntur et rosæ Jericho

les fruits de cette plante sont mûrs, la plante se dessèche, ses petites branches se rapprochent et se contractent en un peloton un peu moins gros que le poing. C'est dans cet état qu'elle est souvent arrachée du sol et portée au loin par les vents. Elle est susceptible de s'ouvrir et d'étendre ses rameaux en se pénétrant d'humidité; elle est même sensible aux impressions de l'air[1]. Les personnes qui en possèdent les mettent ordinairement dans l'eau la nuit de Noël pour les faire épanouir. Ritter cite une expérience faite après sept cents ans sur une des roses rapportées de la Terre-Sainte aux temps des croisades[2].

C'est sur les bords de la fontaine d'Elisée que j'ai trouvé, sans le savoir, le fruit qu'on appelle communément *pomme de Sodome*. En parcourant cette forêt, je vis une plante de hauteur d'homme, chargée de fruits jaunes pareils à de petites oranges; j'en cueillis quelques-unes pour les faire voir à mes compagnons. J'en ouvris une avec un couteau; elle était pleine d'un suc incolore et très-abondant, qui en noircit la lame avec une rapidité surprenante : c'est le fruit du *solanum sodomeum* de Linnée[3]. On le prend généralement pour la célèbre pomme de Sodome dont parlent les auteurs anciens, fruit trompeur, beau au dehors, mais dont le suc donne la mort, et qui se change souvent en poussière. Hasselquist attribue cet effet à un insecte (tenthredo), qui convertit tout le dedans en poussière, ne laissant que la peau entière, sans lui faire rien perdre de sa couleur[4]. N'y ayant pas trouvé de poussière, j'ai douté que ce fût le fruit dont on a tant parlé, et je n'en ai conservé aucun. M. le maréchal Marmont en a cueilli au même lieu, et il les a trouvés remplis de grains noirs. Je suis porté à croire que la plante dont je viens de parler est la même que celle qui a été décrite par Hasselquist, M. de Chateaubriand, le maréchal Marmont et plusieurs autres; seulement ils l'ont vue à des époques différentes. Quoique nous fussions dans une saison avancée, j'ai trouvé plusieurs tiges qui, avec de jeunes fruits, avaient encore des fleurs. Au reste, cette plante n'est pas la seule qui convienne à l'idée que nous avons de la pomme de Sodome, ce qui explique la diversité des sentiments des voyageurs.

appellantur, primo ex Ægypto et magna Cairo asportantur, ut manifestum est. (Tom. II, p. 735.)

[1] Voyez Lamarck, *Botanique.*

[2] *Erdkunde*, tom. II, p. 431.

[3] Voyez Persoon, *Synopsis plantarum.*

[4] Voyez *Itinéraire* de M. de Chateaubriand, tom. II.

Il est dit dans l'Ecriture : « Leur vigne est un rejeton de la vigne » de Sodome, leur raisin vient des champs de Gomorrhe : leur raisin » est empoisonné, et leurs grappes sont amères. » (Deut., xxxii, 32). On trouve le long du Jourdain, vers son embouchure dans la mer Morte, *l'asclépiade géante* « dont le suc laiteux est âcre et caustique ; cette plante cause la mort aux animaux qui en mangent[1]. » L'historien Josèphe dit en parlant de la terre de Sodome que ses cendres maudites produisent des fruits qui paraissent bons à manger, mais que l'on ne touche pas plutôt qu'ils se réduisent en poudre[2]. C'est probablement *l'asclépiade de Syrie*, ou l'arbre dont parle Seetzen et qui porte le nom *d'aoescha-ez ;* ses fruits n'ont point de chair intérieurement, mais ils sont remplis d'une *ouate* semblable à du coton très-fin et soyeux[3]. Cette plante, du reste, est connue depuis longtemps ; elle a été même parfaitement décrite par saint Grégoire de Tours[4]. Burckhardt, sur le rapport des Bédouins de la plaine de Ghor, parle d'un grenadier sauvage dont le fruit, exactement semblable à la grenade, se trouve, quand on vient à l'ouvrir, ne renfermer que de la poussière. « *L'ascheyr,* dit-il, est très-commun dans la plaine de Ghor ; il porte un fruit tirant sur le jaune et le rouge, qui a trois pouces de diamètre et contient une substance blanche, semblable à la plus belle soie, et dans laquelle les graines sont enveloppées. Les Arabes la recueillent pour en faire des mèches de fusil qui prennent feu plus vite que les communes. Vingt charges de chameau et plus, de ce produit, pourraient être annuellement extraites de la plaine, et les manufactures de soie ou de coton d'Europe en tireraient peut-être parti. Quant à présent, la plupart des fruits de l'ascheyr pourrissent sur l'arbre. Si on fait une incision dans ses plus grosses branches, il en sort une liqueur blanche que l'on recueille par le moyen d'un roseau ou autre bois creux introduit dans l'incision. Les Arabes vendent cette liqueur aux droguistes de Jérusalem, qui l'emploient, dit-on, contre les catarrhes violents et opiniâtres[5]. »

[1] Voyez Lamarck, *Asclepias gigantea.*

[2] *Guerre des Juifs,* liv. 4, c. 5. Voici comment s'exprime Tacite : Nam cuncta sponte edita aut manu sata, sive herba tenus aut flore, seu solitam in speciem adolevere, atra et inania velut in cinerem vanescunt. *Hist.,* l. 5, c. 7.

[3] Voyez Seetzen, *Flora Palestina,* et Lamarck, *Botanique, Asclépiade de Syrie.*

[4] Prope Jericho, inquit, habentur arbores quæ lanas gignunt : exhibent enim poma in modum cucurbitarum, testas in circuitu habentia duras, intrinsecus autem plena sunt lanæ. (Lib. 1 *Mirac.,* cap. 18.)

[5] Burckhardt, *Travels in Syria and the holy land.*

Il me reste à parler de la *montagne de la Quarantaine;* je l'ai visitée avec Mgr le Patriarche. Cette montagne termine le désert du même nom dont nous avons parlé. Elle est éloignée d'environ dix minutes de la fontaine d'Elisée. Avant de parvenir à la montagne, on trouve un petit vallon élevé qui pourrait être une des plus délicieuses retraites de l'univers. Il y avait une source autrefois, puisqu'on y voit les ruines encore considérables d'un aqueduc; d'ailleurs, des arbres et des plantes nombreuses attestent la présence de l'humidité. Mais ce qui lui donne un tout autre prix, c'est que ce lieu a toujours été considéré comme ayant été sanctifié par le jeûne de Notre-Sauveur. La montagne de la Quarantaine s'élève verticalement au-dessus du vallon; les rochers, à une grande hauteur, sont percés de grottes. On croit que Jésus était dans la plus élevée quand le tentateur lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, dis que ces » pierres deviennent des pains. » (Matth., IV, 3.) Sainte Hélène y étant venue convertit cette grotte en une chapelle dont on voit encore les restes; les murs étaient ornés de peintures qui n'étaient pas encore entièrement effacées du temps de Quaresmius[1]. On y venait il y a deux siècles dire la messe, ou, si on ne le pouvait pas, on chantait l'Evangile de saint Matthieu : *Alors Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par Satan* (IV, I.)

Près de cette chapelle, on voit encore une citerne creusée par les anachorètes habitant ces rochers.

Cette montagne est très-élevée; à son sommet, il y a les ruines d'une ancienne chapelle qu'on y avait bâtie, parce qu'on croit que c'est là que le Seigneur fut tenté la troisième fois par Satan, et qu'il lui dit : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur » ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. » (Matth., IV, 10.) Le moine Boniface y a encore trouvé une peinture représentant Jésus ayant le diable à ses pieds[2].

Dès les premiers siècles de l'Eglise, des anachorètes nombreux vinrent habiter les grottes de cette pieuse solitude. Evagre, qui a fait un voyage en Palestine vers l'an 440, nous fait connaître quel était leur genre de vie. Quoique les pratiques fussent différentes dans chaque laure, elles tendaient toutes à la même fin. Les uns vivaient en communauté : ils ne possédaient point d'argent, ils n'avaient pas même la propriété de leurs habits, ils changeaient

[1] Voyez *Elucidatio Terræ Sanctæ*, tom. II, p. 757.

[2] Bonif., *De perenni cultu T. S.*, lib. 1; Comparez, Brocard, I. part., c. 7, § 28; S. Bonav., *De vita Christi*, c. 16; Aranda, c. 27.

Cantique des cantiques : *l'hiver est déjà passé, les pluies ont cessé, les fleurs paraissent sur notre terre, le temps de travailler les arbres est venu.* Des diverses parties du monde, de toutes les tribus et de toutes les langues, de toutes les nations qui sont sous le ciel, des pèlerins dévoués à Dieu, des hommes religieux attirés par le parfum des Lieux-Saints, accouraient en foule dans la Palestine. Les églises antiques étaient restaurées, on en construisait de nouvelles; des couvents de religieux réguliers s'élevaient sur des emplacements bien choisis, fondés par les libéralités des princes et par la charité des fidèles; nulle part les ministres ne manquaient aux autels; des hommes saints, renonçant au siècle, choisissaient à leur gré les lieux les plus convenables pour leur vie de dévotion : les uns, à l'exemple du Seigneur, préféraient ce désert où Jésus, après son baptême, jeûna pendant quarante jours; d'autres, en imitation du prophète Elie, vivaient solitaires sur le mont Carmel, habitant au milieu des rochers de petites cellules, et, véritables abeilles du Seigneur, faisaient du miel d'une douceur toute spirituelle : *dulcedinem spiritualem mellificantes* [1]. »

On pourrait encore aujourd'hui comparer la montagne de la Quarantaine à un rucher, tant il y a de cellules; mais les abeilles n'y sont plus. Un auteur du quatorzième siècle nous raconte que, de son temps, le roi Gazare avait fait couper le sentier qui conduisait sur la montagne, afin que les anachorètes n'en pussent pas descendre, ni les pèlerins monter dans les grottes [2]. Le moine Boniface y a vu, dans une grande caverne, les corps d'une quantité d'anachorètes : « Ils étaient intacts, dit-il; les uns levaient les yeux au ciel, les autres étaient à genoux, et d'autres étendaient les bras, comme s'ils eussent été vivants [3]. »

Le secrétaire de Mgr Valerga, Dom Giovanni, crut qu'il serait possible de trouver un sentier pour escalader la montagne : il s'aventura seul au milieu des rochers; nous le suivîmes des yeux. Il parvint jusqu'au quart de la montagne, c'est-à-dire, jusqu'aux cellules les plus élevées; plusieurs sont des grottes naturelles, mais plusieurs aussi ont été taillées de main d'homme. Il ne put aller au-delà : plus haut la montagne est tout-à-fait inaccessible; si on voulait aller au sommet, il faudrait y monter par le couchant.

[1] Jacobi de Vitriaco, *Historia hierosolymitana*, traduction de la *Bibl. des croisades*, tom. I, p. 173.

[2] Rudolf Kirchherr zu Suchem.

[3] Liv. 2 et 3.

On dit qu'à une lieue de cet endroit, au pied de la même montagne, du côté du nord, il y a une autre source qu'on appelle Duk, et des ruines qui portent le même nom. C'est sans doute le château de Doch ou Dagon dont j'ai déjà parlé, sur les murailles duquel Ptolémée, l'assassin de Simon Maccabée, fit cruellement battre de verges la mère et les deux sœurs d'Hircan qui l'assiégeait[1].

C'est probablement ici qu'il faut placer la caverne des sept vierges dont il est parlé dans l'*Itinéraire* d'Antonin. Ces vierges vivaient dans la prière au fond de la caverne où elles avaient chacune leur cellule. Elles y étaient amenées dès leur enfance, et lorsqu'une d'elles mourait, sa cellule lui servait de tombeau, et on creusait une nouvelle cellule pour une nouvelle vierge. « L'imagination ascétique, dit M. Poujoulat[2], n'a rien inventé de plus étrange et de plus saisissant que la vie de ces sept vierges dans une caverne, se renouvelant toujours à un nombre égal, tandis qu'autour d'elles les cellules se multiplient en devenant des sépulcres. »

Cette montagne est de nature calcaire, et est appelée Djebel Kourountoul par les Arabes.

En redescendant, j'ai visité des ruines qui sont près de là, et trois petits monticules formés par les débris d'anciens édifices.

Ce n'est qu'à notre retour de la mer Morte que j'ai eu le temps de faire toutes ces courses; j'en ai parlé maintenant pour réunir tout ce qui a trait à ce sujet.

Mes compagnons se trouvaient si bien au bord de l'eau qu'ils ne voulaient plus s'en aller; mais la journée du lendemain eût été trop forte, et par là nous nous exposions à mettre quatre jours au lieu de trois pour notre voyage, ce qui pouvait avoir des suites fâcheuses dans un pays peu sûr et où il n'y a pas de vivres. Tout le monde se rendit à ces raisons, et nous nous remîmes en marche. Heureusement la course n'était pas longue; nous suivîmes à peu près les bords de la petite rivière qui finit par se réunir au torrent de Kelt, et en moins d'un heure nous fûmes à Rieha, misérable village sur l'ancien emplacement de Jéricho, ville qui ne le cédait en magnificence qu'à Jérusalem.

A notre arrivée, nous fûmes poursuivis par des femmes et des enfants qui témoignèrent leur étonnement en se moquant de nous.

[1] Josèphe, *Antiquités*, l. 13, c. 15.— Les Templiers avaient une forteresse qui s'appelait Duk. Voyez Münter, *Statutenbuch des Ordens der Tempelherren*, I, 419; Hurter, *Histoire d'Innocent III*.

[2] *Histoire de Jérusalem*, tom. II, p. 278.

Nous allâmes dresser nos tentes sur un petit plateau sablonneux à deux cents pas du village. Il fallut d'abord purger ce lieu des scorpions qui s'y trouvaient. Nous n'étions pas loin de cette limite de la Judée, désignée plusieurs fois dans l'Ecriture sous le nom de *hauteur des Scorpions*. (Jos., xv, 3 ; Jug., I, 36.); elle était dans les environs de la mer Morte. Les scorpions y sont plus noirs que ceux que j'avais vus ailleurs ; on dit que leur piqûre est beaucoup plus dangereuse.

Le village de Rieha est composé d'une quarantaine de cabanes, moitié en boue, moitié en feuillage, habitées par des Arabes qui, dit-on, vivent de brigandage, métier qui doit être peu productif, attendu qu'ils sont tout seuls au milieu de ce désert, et que les voyageurs sont fort rares. Ils cultivent quelques champs situés au nord du village, le long de la fontaine d'Elisée. Leurs cabanes sont entourées de haies de nopal et de branches d'arbustes épineux pour les protéger contre les chacals et les léopards. Ces haies ont trois ou quatre pieds de hauteur, et sont fort épaisses : ce sont là aujourd'hui les remparts de Jéricho [1].

Un grand bâtiment carré, qu'on nomme la *Tour* ou le *Castel* de Jéricho, est le seul bâtiment qui rappelle un autre âge; il est au sud et séparé du village : Scholtz le fait remonter à l'époque romaine. Quelques soldats turcs nous observent un moment du haut de cette tour, puis reprennent leurs pipes et leur indolence : c'est là toute la force armée qui protége ce pays contre les incursions des Arabes d'au-delà du Jourdain.

Jéricho [2], qui s'appelait la *ville des palmiers*, n'a plus que trois ou quatre chétifs exemplaires d'un arbre qui faisait sa gloire [3]. J'ai remarqué autour du village des oliviers, des grenadiers, des figuiers et des vignes, qui ne semblent avoir échappé à la dévastation que pour rappeler ces paroles de Joël : « Le vin est dans la honte, l'huile » dans la langueur....; le figuier est malade ; le grenadier, le palmier,

[1] Murailles de *vingt pieds* d'élévation, dit M. de Lamartine; fortifications *qui ne se seraient pas écroulées au son de la trompette.*

[2] Jéricho, *odor ejus*, sive *luna.*

[3] Il est donc très-probable qu'en moins d'un siècle il n'y aura plus un seul palmier dans toute cette contrée; alors un naturaliste incrédule qui la visitera pourra dire qu'il n'y en a jamais eu, et cela avec tout autant de raison que ceux qui disent aujourd'hui qu'après le déluge la colombe envoyée hors de l'arche par Noé n'a pu rapporter une branche d'olivier, parce que cet arbre ne se trouve plus en Arménie. M. de Lamartine, qui dans le Liban a vu des cèdres en tant de lieux où il n'y en a pas, a vu également ici de *beaux palmiers* autour des maisons éparses de la *ville.*

» le pommier et tous les arbres des champs, sont desséchés, et la » joie a fui le visage des hommes. » (c. I, 11.)

Les fragments dont j'ai parlé et quelques tas de débris qu'on trouve vers le nord sont les seuls restes qui pourraient faire soupçonner l'emplacement d'une ville détruite. Il paraît que l'ancienne Jéricho, celle des Chananéens, s'étendait plus particulièrement dans la direction de la fontaine d'Elisée; celle qui fut rebâtie par Hérode et Adrien devait être autour du château actuel.

Jéricho fut la première ville du pays de Chanaan prise par Josué. (Jos., II, 1.) Lorsque les Israélites étaient encore de l'autre côté du Jourdain, il y envoya des espions qui furent reçus par une femme nommée Rahab; elle les logea chez elle et les sauva de la main du roi, qui avait envoyé pour les faire arrêter. Le Seigneur avait dit à Josué qu'il lui livrerait la ville, et que les murailles tomberaient d'elles-mêmes le septième jour au bruit des trompettes. Chaque jour les Israélites firent le tour de la ville en portant l'arche d'alliance; le septième, lorsque les prêtres sonnaient des trompettes, le peuple jeta un grand cri; soudain les murs tombèrent, et les Israélites s'emparèrent de la ville. (Jos., VI.) On a voulu expliquer cet événement par un tremblement de terre. C'est apparemment que les trompettes auront fait trembler la terre au lieu de faire trembler les murailles. Il faut convenir que les explosions du carbure d'hydrogène du mont Moriah, le reflux de la mer Rouge, l'aurore boréale qui marchait devant les Israélites, les volcans de Sodome, le tremblement de terre de Jéricho, et tant d'autres phénomènes plus ou moins naturels, arrivent toujours si à propos qu'il semble que la nature entière conspire contre le rationalisme en faveur de la religion révélée.

On a dit aussi que les promenades de Josué autour de la ville, ainsi que le bruit des trompettes, étaient une ruse de guerre pour cacher le travail de ses mineurs. Cette ruse a si parfaitement réussi, et Josué a si bien caché les travaux de ce siège, qu'aujourd'hui même, malgré l'invention de la poudre à canon, nous ignorons encore complètement l'art de faire tomber tout d'un coup les fortifications d'une ville.

On dit enfin que le langage de la Bible est un *langage poétique* que les croyants prennent à la lettre[1] : — il fallait bien en venir là, car il était impossible de se soutenir sur les mines et sur les tremblements de terre; — c'est-à-dire qu'on rejette la Bible comme

[1] Voyez Munk, *Palestine, conquête de Chanaan.* Il cite à l'appui : Herder, *Geist der hebræischen Poesie*, t. II, c. 7, et Hartmann, *Pentateuque.*

un livre positif et divin, et qu'on ne veut plus y voir que des allégories et des mythes.

Le Seigneur avait ordonné que Jéricho fût vouée à l'anathème; Josué la détruisit de fond en comble, et il prononça cette imprécation : « Maudit soit devant Jéhovah l'homme qui se lèvera et rebâtira » cette ville, Jéricho; que son premier-né meure lorsqu'il en jettera » les fondements, et qu'il perde le dernier de ses enfants lorsqu'il en » mettra les portes. » (Jos., VI, 26.) Cette imprécation s'accomplit, pendant le règne d'Achab, sur Hiel de Béthel, qui entreprit de rebâtir Jéricho : il perdit Abiram, son fils aîné, lorsqu'il en jeta les fondements, et Ségub, le dernier de ses fils, lorsqu'il en posa les portes. (III Rois, XVI, 34.) Jéricho eut une école des prophètes du temps d'Elie et d'Elisée, qui visitèrent cette ville. Après la captivité, ses habitants aidèrent à relever les murs de Jérusalem (I Esd., II, 34.) Jonathas, après avoir défait l'armée de Bacchide près du Jourdain, fortifia la citadelle de Jéricho (I Maccab., IX, 50.); mais ce fut surtout à Hérode I qu'elle dut ses embellissements. Outre les palais dont nous avons parlé, il s'en fit bâtir un dans la ville, ainsi qu'un hippodrome et un amphithéâtre. Ce fut à Jéricho que ce prince cruel fit noyer le jeune Aristobule, auquel il avait donné la grande sacrificature pour mieux cacher ses desseins [1]; mais ce fut aussi dans cette ville que Dieu punit ses crimes par une mort honteuse et terrible. Frappé d'une maladie qui inspirait l'horreur à tous ceux qui l'entouraient [2], ses souffrances étaient si affreuses qu'il essaya de se suicider. Dans ces derniers moments, il fit encore périr son fils Antipater; il fit brûler vifs les jeunes gens qui avaient arraché l'aigle romaine qu'Hérode avait fait placer sur le portail du Temple au mépris de la loi; et prévoyant que sa mort serait un sujet de joie dans toute la Judée, il fit enfermer dans le cirque de Jéricho les hommes les plus distingués du pays, et ordonna qu'on les fît périr au moment de sa mort, afin de donner au peuple un sujet de deuil : cet ordre ne fut pas exécuté. C'est ainsi que finit le tyran qui avait voulu faire mourir l'enfant Jésus, et à qui l'histoire a donné le nom de *Grand!* C'est d'ici qu'il fut transporté avec tant de pompe à Hérodium.

Jésus est venu différentes fois à Jéricho, et y a fait plusieurs miracles [3]. Du temps de saint Jérôme, on voyait encore le sycomore

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. 15, c. 3.
[2] Josèphe, *Antiquités*, liv. 17, c. 6; *Guerre des Juifs*, liv. 1, c. 33.
[3] Luc, XVIII, 35; XIX, 1; Matth., XX, 29; Marc, X, 46.

sur lequel était monté Zachée pour voir passer Notre-Sauveur[1]. On croit que la maison de ce chef des Publicains était près du château où l'on trouve quelques traces d'une ancienne église. Trajan, après avoir assujéti tout ce qui était au-delà du Jourdain, rejoignit Vespasien à Jéricho. Cette ville, autrefois si célèbre, était presque toute dépeuplée; le peu d'habitants qu'elle avait alors s'enfuirent dans les montagnes, et une partie de ceux qui demeurèrent furent mis à mort. La ville fut détruite pendant le siège de Jérusalem, 70 ans après Jésus-Christ, et rebâtie par Adrien. Elle eut plusieurs évêques depuis l'année 325 jusqu'en 536. L'empereur Justinien y fit bâtir une église et une hôtellerie pour les pèlerins. Pendant les croisades, l'évêque de Jéricho était suffragant du patriarche de Jérusalem; il y avait en outre trois monastères de l'ordre des Carmes, des Basiliens et des Bénédictins. Cette ville du désert a été une des premières qui sont tombées au pouvoir des infidèles[2], et elle a été bientôt réduite à l'état où nous la voyons. Cet antique séjour des rois avait été donné par Antoine à Cléopatre. Au moyen âge, la reine Mélisende en fit don à l'abbaye de Béthanie comme d'un riche domaine; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un repaire de voleurs. Il ne passe plus à Jéricho que les caravanes qui vont à Damas, et quelques rares pèlerins. Seulement une fois par an, le lundi de Pâques, les pèlerins grecs, venus à Jérusalem pour la semaine sainte, se rendent tous ensemble au Jourdain, et campent à Jéricho. Il y en a plusieurs mille, et le pacha de Jérusalem leur donne une escorte de trois à quatre cents hommes : c'est ce qu'on appelle la grande caravane.

[1] Ce que les Européens appellent sycomore est un érable (Acer pseudoplatanus); le véritable sycomore est un arbre du genre figuier (Ficus sycomorus. *Lin.*).

[2] Guill. de Tyr, l. 11, c. 15, et l. 14, c. 12.



an

nits bi-
nciens
messe
l'an-
uve
nes
es



CHAPITRE XXXIII.

Le Jourdain. — La mer Morte. — Saint-Sabas.

Nuit passée à Rieha ; altitude négative.— El-Ghor.— Manne du désert.— Souvenirs bibliques. — Les douze pierres du Jourdain. — Vallée d'Achor. — Traces des anciens débordements du Jourdain. — Premier aspect du fleuve. — Nous célébrons la messe sur ses bords.— Entrée dans le fleuve.— Passage des Israélites.— Souvenirs de l'ancien et du nouveau Testament.— Description du Jourdain.— Exploration de ce fleuve par M. Lynch, des Etats-Unis.— L'abbé Zozime et sainte Marie Egyptienne.— Ruines des couvents de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Jérôme.— Aspect de la mer Morte.— Sensation qu'on éprouve quand on s'y baigne. — Extrême salure et amertume de ses eaux. — Ses diverses dénominations. — Pesanteur spécifique. — Analyse. — Aucun poisson ne vit dans la mer Morte. — Polypier madréporien trouvé sur ses bords. — Etendue. — Si elle a des communications souterraines. — Embrasement de Sodome. — Enorme dépression de la mer Morte. — Sa grande profondeur. — De l'ancien lit du Jourdain. — Asphalte. — Si l'on voit encore les ruines de Sodome. — De la statue de la femme de Lot. — Si le bassin de la mer Morte est le cratère d'un volcan. — Scène de nuit dans le désert.—Retour à Jérusalem.— Départ pour Saint-Sabas.— Les Bédouins aux portes de Jérusalem. — La fontaine du Soleil. — Couvent de Saint-Sabas. — Sa position. — Souvenirs. — Son état actuel.

18 *Octobre*. — Le village de Rieha est à 717 pieds au-dessous du niveau de la Méditerranée ; il y fait une chaleur excessive.

Monseigneur le Patriarche, Dom Giovanni, le P. Laurent et moi, nous avons passé la nuit dans une même tente, mais aucun de nous n'a pu dormir, tant à cause de la chaleur suffocante qu'à cause des insectes de toute espèce qui n'ont cessé de nous tourmenter.

Nous nous sommes levés les quatre avant le jour, parce que nous avions le projet d'aller dire la messe au bord du Jourdain. Nous avons pris la moitié de notre escorte, laissant l'autre à nos compagnons, qui devaient nous suivre deux heures après, et nous sommes partis. Il y a deux heures de marche de Jéricho au Jourdain [1]. La plaine est nue ; je n'y ai vu que quelques champs de coton, et çà et là des broussailles élevées : c'est tout ce qu'il y a aujourd'hui dans les champs où les Israélites, après avoir traversé le Jourdain,

[1] Cinq, selon M. de Lamartine, tom. I, p. 453.

trouvèrent une moisson abondante, et déjà mûre au mois d'avril[1]. Toute la plaine est appelée *El-Ghor* par les Arabes. Galgala[2], lieu du premier campement de Josué sur la Terre-Promise, n'était qu'à dix stades, une demi-lieue, à l'est de Jéricho[3] : c'est là que Josué dressa les douze pierres qu'il avait fait prendre dans le lit du Jourdain en signe qu'Israël avait passé le fleuve à pied sec. Les Israélites célébrèrent la pâque au même lieu; ils mangèrent des fruits de la terre de Chanaan, et la manne cessa de tomber. Puisque c'est ici que la *manne* est tombée pour la dernière fois, j'en dirai quelques mots.

Cette manne miraculeuse a aussi offusqué les rationalistes, et comme on a découvert diverses substances ayant le même nom, on n'a pas manqué de dire que le miracle de Moïse était suffisamment expliqué. Il est un arbre très-commun en Arabie, le tamarisque (*tamarix mannifera*), qui donne une manne sucrée, bonne à manger; elle suinte des branches de l'arbre pendant l'été par de petites ouvertures faites par des insectes. Il est facile de voir qu'elle n'a rien de commun avec la manne des Israélites; qu'elle eut été bien loin d'être suffisante pour nourrir tout ce peuple pendant quarante ans; et, quand même la quantité eût été assez grande, cette gomme n'est point un aliment qui puisse entretenir la vie., comme plusieurs expériences l'ont démontré.

On s'est plu à donner le nom de manne à des substances qui, dit-on, tombent de l'air, et qu'on recueille dans quelques pays pour en faire un aliment : telles sont la rosée du Liban, la manne de la Calabre, la manne de Pologne, etc.[4]; mais de tous ceux qui la prônent, il n'y en a aucun qui voulût s'en nourrir pendant quarante jours.

Au reste, ce qui prouve combien les opinions que l'on émet à cet égard soutiennent peu la critique, c'est le jugement qu'en porte M. Munk lui-même. « La contrée, dit-il, dans laquelle il faut chercher le désert de Sin, possède encore aujourd'hui beaucoup de tamarisques, qui donnent la manne. Plusieurs voyageurs y ont même trouvé une espèce de manne qui tombe de l'air, et qui s'attache aux pierres, aux branches ou à l'herbe; si leurs observations

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. 5, ch. 1.
[2] Galgal, *rota*, vel *revelatio*.
[3] Josèphe, loc. cit., et liv. 4, ch. 19.
[4] Voyez OEdmann, *Sammlungen*, cah. 6, c. 1; D. Calmet, *Comment. sur l'Exode*; Glaire, *Les Livres saints vengés*, tom. I; Léon de Laborde, *Comment. géogr.*, p. 95.

sont exactes, ce ne peut être que la manne végétale, qui est attirée par l'air d'où elle retombe. Mais si on réfléchit que cette manne ne se trouve que dans la presqu'île du Sinaï, et seulement pendant les mois de juin et de juillet, tandis que, selon la Bible, les Hébreux en recueillirent tous les jours pendant quarante ans et sur toute leur route, jusqu'à Edrei et à Guilgal; que d'ailleurs la récolte ne produit maintenant, dans les meilleures années, que cinq à six cents livres, et que la substance n'est pas non plus assez dure pour être écrasée dans un mortier ou dans un moulin, comme nous le lisons dans le livre des Nombres (XI, 8.), *il faudra renoncer à expliquer le récit biblique par les faits naturels qu'ont observés les voyageurs*[1]. »

Galgala joue un grand rôle dans l'histoire du peuple de Dieu. Samuel y est venu rendre la justice (I Rois, VII, 16.), offrir des sacrifices (X, 8.), et annoncer à Saül qu'il était réprouvé du Seigneur (XIII, 14.), au même lieu où il avait été reconnu roi par tout le peuple. (XI, 15.)

Après la mort d'Absalon, tous les hommes de Juda vinrent à la rencontre de David jusqu'à Galgala. (II Rois, XIX, 15.) Les prophètes Elie et Elisée y vinrent aussi lorsque le Seigneur voulut enlever Elie au ciel dans un tourbillon (IV Rois, II, 1.), et ils passèrent le Jourdain à pied sec après qu'Elie en eut frappé les eaux avec son manteau. Mais les méchants oublient aussi vite les miracles que les bienfaits : les enfants d'Israël dressèrent des idoles aux faux dieux sur la place même qui avait été marquée par tant de prodiges[2]. (Jug., III, 19.) Alors le Seigneur prononça contre eux cet arrêt : « Toute leur perversité est dans Galgala ; car là je les ai haïs à » cause de la malice de leurs œuvres : je les chasserai de ma maison. » (Osée, IX, 15.) On cherche en vain les ruines de Galgala. Sainte Paule y a vu les douze pierres du Jourdain[3]; saint Arculfe les vit encore l'an 690 : il dit qu'elles étaient si grandes que deux jeunes gens avaient de la peine à en lever une ; elles étaient dans une église qu'on avait érigée en ce lieu[4].

Josèphe rapporte que les descendants de Seth ayant appris d'Adam que le monde devait périr par l'eau et ensuite par le feu, et suppo-

[1] Munk, *Palestine*, p. 124.

[2] Un auteur prétend qu'ils élevèrent un temple à Priape au lieu où étaient les douze pierres qui devaient leur rappeler le passage miraculeux du Jourdain. Voyez Quaresm., tom. II, p. 751.

[3] Hieron., *Epit. Paulæ*.

[4] Adamnanus, *De locis sanctis*, lib. 2, c. 12.

sant que quelques hommes seraient épargnés, voulurent conserver à la postérité les découvertes qu'ils avaient faites dans l'astronomie; ils les gravèrent donc sur deux colonnes, l'une en pierre, pour résister à l'eau, et l'autre en briques, pour résister au feu, et ils placèrent ces deux colonnes dans la Syriade [1]. D'après Vossius, la Syriade serait ce canton que l'Ecriture appelle *Schirat*, près de Galgala, dans le territoire de Jéricho.

C'est dans cette plaine que Sédécias, fuyant vers le Jourdain après la prise de Jérusalem, fut atteint par les Chaldéens. Nabuchodonosor lui fit crever les yeux, et le jeta dans un cachot à Babylone.

La vallée d'Achor était près de Jéricho et de Galgala : c'est le lieu où Achan fut lapidé pour s'être souillé de l'anathème en emportant des dépouilles prises à Jéricho. (Jos., VII.)

De Rieha jusqu'au Jourdain, au lieu d'immersion des pèlerins, la plaine s'abaisse graduellement de 574 pieds. A mesure qu'on approche, elle est de plus en plus sillonnée par les érosions qu'y faisaient les débordements du fleuve. La terre a été emportée par les eaux à une grande profondeur; on descend parfois une berge en terre de quinze à vingt pieds de hauteur, et on se trouve sur un terrain travaillé par les courants; on voit des canaux, des golfes, des monticules capricieusement formés dans ces alluvions par la violence d'un grand cours d'eau. Le Jourdain n'atteint plus jamais cette élévation, mais les traces qu'il a laissées loin de ses rives actuelles sont des preuves évidentes de ces anciens débordements dont il est parlé dans l'Ecriture. (Jos., III, 15; I Paral., XII, 15.) Ces débordements avaient lieu en mars et en avril. Le Père Laurent, qui nous accompagnait, avait visité le Jourdain à Pâques, et une autre fois en décembre ou janvier; au printemps, à l'époque de la fonte des neiges de l'Anti-Liban, le fleuve était très-gros, mais il était cependant contenu dans son lit : ce que confirment, du reste, tous les renseignements que j'ai pris [2].

[1] Cette tradition paraît avoir la même origine que celles qu'on trouve dans plusieurs auteurs païens, relatives aux *syringes* ou cavernes dans lesquelles on grava des hiéroglyphes. Maneth., *apud Euseb.* Voici ce qu'on lit dans Ammien Marcellin : *Sunt syringes subterranei quidam et flexuosi secessus, quos, ut fertur, periti rituum vetustorum, adventare diluvium præscii, metuentesque ne cæremoniarum oblitteraretur memoria, penitus operosis digestos fodinis per loca diversa struxerunt, et excisis parietibus volucrum ferarumque genera multa sculpserunt, et animalium species innumeras, quas hieroglyphicas litteras appellarunt.* Ammian., l. 23. Voyez D. Calmet, *Comment. sur la Gen.*, VI.

[2] M. de Bertou dit : « Mais un plus scrupuleux examen du terrain m'amena à penser que, pendant l'hiver, presque tout le *Ghor* est couvert par les eaux qui tombent des

Il résulte de ce que je viens de dire qu'une énorme diminution a eu lieu dans les eaux du Jourdain et de ses affluents, ou un abaissement considérable de son lit, ou plutôt du bassin dans lequel il se jette. Les Livres saints nous expliquent le premier phénomène, et nous sommes trop près de la mer Morte pour ne pas être frappés du second.

Pleins de la pensée des grandes choses opérées sur cette plage, tantôt par la bonté infinie de Dieu, tantôt par sa juste colère, nous marchions silencieux à travers ces vastes solitudes. A chaque pas, je voyais augmenter mon impatience, et je sentais battre plus vivement mon cœur. J'étais à une petite distance du Jourdain, mais rien n'annonçait encore sa présence. Enfin, j'aperçus des arbres de toutes espèces, dont les cimes s'élevaient au-dessus d'un petit vallon qui serpentait comme un fleuve dans la plaine; un bruit léger se fit entendre : c'était le murmure des eaux. Je m'approchai, et du haut du rivage je vis couler au milieu des joncs une rivière de soixante pas de largeur, dont les eaux légèrement troubles ne permettent pas à l'œil de sonder la profondeur. Des saules, des tamarisques, des acacias formaient un dôme de feuillage au-dessus de ces ondes sacrées qui se sont ouvertes devant l'arche du Seigneur, et qui ont coulé sur le front de Jésus-Christ.

Autrefois, chaque année les Pères de Terre-Sainte faisaient un pèlerinage au Jourdain, et ils célébraient la messe sur ses bords; depuis un demi-siècle cette pieuse coutume a cessé. On trouve dans les archives du couvent de Saint-Sauveur les prescriptions qui avaient été faites pour ce voyage; il est dit, entre autres, que les Pères doivent se munir d'instruments nécessaires pour enterrer les morts. Le peu de sécurité qui règne dans cette contrée, les frais qu'occasionnait une escorte nombreuse, et la perte qu'ils ont faite de plusieurs de leurs confrères, enlevés par les Arabes ou par les maladies, ont obligé les Franciscains de renoncer à ce pèlerinage.

Nous avions amené un autel portatif; une tente fut dressée dans un endroit un peu élevé, où le feuillage le plus frais nous préservait des ardeurs du soleil; l'autel fut placé dessous, et j'eus le bonheur de célébrer la première messe qui ait été dite sur les bords du

montagnes qui l'enferment. » *Bulletin de la Société géol.*, 2[e] série, 1839, t. XI, p. 285. Il dit encore, t. XII du même recueil, p. 157 : « Quand j'interrogeai les Arabes sur le flux des eaux du Jourdain, ils m'apprirent que le fleuve, que je voyais réduit à une largeur de 8 à 13 mètres, s'élargit considérablement pendant la saison des pluies, et devient, suivant leur expression, *comme une mer* qui inonde une grande partie de la vallée. » Je crois que cette assertion est inexacte.

fleuve de Dieu depuis cinquante-sept ans. Le bruit des ondes, comme un doux cantique, interrompait seul le silence du désert.

Monseigneur le Patriarche dit la seconde messe, et j'eus l'honneur de l'assister. Dom Giovanni et le P. Laurent célébrèrent aussi le saint sacrifice, de sorte qu'il y eut quatre messes ce jour-là sur les rives du Jourdain. Il y avait plus de six cents ans qu'un patriarche de Jérusalem n'avait accompli ce saint pèlerinage ; je m'estime heureux de l'avoir fait avec monseigneur Valerga. J'avais offert à Dieu le saint sacrifice pour celle qui m'a donné la vie ; j'associai à mes prières ceux qui avaient été les garants des promesses de mon baptême. Il me restait un saint devoir à remplir : je descendis dans le fleuve, et au milieu de ses ondes, là où Jésus-Christ a été baptisé, je renouvelai ces engagements sacrés ; je m'écriai que je voulais vivre et mourir chrétien : puisse m'en donner la grâce celui qui connaît la sincérité de mon cœur !

Monseigneur le Patriarche entra dans le fleuve un instant après. Nous étions vis-à-vis de Jéricho ; ainsi, très-probablement au lieu où les Israélites passèrent le Jourdain.

C'est un de ces endroits où le fleuve est accessible ; presque partout ailleurs il est encaissé dans des bords à pic et fort élevés. C'est un rapide extrêmement violent, qui n'a, à la vérité, que trois ou quatre pieds de profondeur. Je me rappelais ces paroles de Robinson : « Je voulus traverser le fleuve ; mais le lit était si caillouteux et le courant si rapide que j'avais de la peine à me tenir sur mes jambes. Ceux qui essayèrent de nager (et parmi nous il y avait d'excellents nageurs) ne purent lutter longtemps contre la rapidité du courant : l'eau les entraîna, et ils ne parvinrent à se dégager qu'en s'accrochant aux branches des saules qui bordent le fleuve[1]. » Malgré cela, et quoique je fusse au même lieu, je tenais à m'assurer par moi-même si le passage était possible. Quand Abdallah, qui était couché sous un saule du rivage, devina mon intention, il me cria d'arrêter. Je lui fis signe de me laisser faire, et je me mis à la nage. Mais je n'étais pas encore au milieu du fleuve que je me sentis emporter avec une extrême vitesse vers un gouffre qui est plus bas. Tout ce que je pus faire, ce fut de me laisser jeter contre des roseaux, où je pus me retenir. Ensuite, nageant le long du bord, m'accrochant à des branches et à des racines, je remontai jusqu'à un endroit où

[1] (*Palestine*, ch. 4.) Maundrell dit que la largeur du Jourdain vis-à-vis de Jéricho, au temps qu'il le vit, était d'environ 60 pieds, et que sa rapidité était telle qu'un homme n'aurait pu le passer à la nage.

le courant est beaucoup moins fort. J'essayai alors de traverser: parvenu au milieu du Jourdain, je fus encore entraîné assez loin, ce qui ne m'empêcha pas d'atteindre l'autre rive. Comme l'eau était plus tranquille de ce côté, je voulus en mesurer la profondeur, et je me laissai aller au fond. Je ne tardai pas à m'apercevoir que j'avais commis une imprudence : je sentis une quantité de racines et de branches d'arbres entre lesquelles il eut été fort dangereux de s'engager. Autant que je pus en juger, il y avait dix pieds d'eau. Je suis resté trois quarts d'heure dans le fleuve, et je l'ai traversé quatre fois. On m'a assuré que souvent à l'époque du pèlerinage des Grecs on a à déplorer la perte de quelques pèlerins.

Tel est donc ce gué à la fin de l'été, quand il y a le moins d'eau; les Israélites l'ont passé en avril, à l'époque où il y en a le plus : *Le Jourdain avait couvert ses rives pendant la moisson.* (Jos., III, 15.) Voici maintenant, d'après l'Ecriture, comment s'est effectué ce passage.

Les Israélites, qui n'avaient pas de bateaux pour faire un pont, attendirent deux jours sur le rivage. Alors Josué dit au peuple : « Sanctifiez-vous; car Jéhovah fera demain parmi vous des merveilles.» Et il dit aux prêtres : « Portez l'arche de l'alliance, et passez devant le peuple. » Quand ils furent entrés dans le Jourdain, et que leurs pieds commencèrent à être mouillés, les eaux s'arrêtèrent, et elles paraissaient de loin comme une montagne ; mais les eaux qui étaient au-dessous descendirent dans la mer Morte. L'armée marchait, chacun selon sa tribu; les femmes et les enfants étaient au milieu. Les sacrificateurs demeurèrent au milieu du fleuve avec l'arche jusqu'à ce que tous l'eurent passé. Alors Josué choisit un homme de chaque tribu, et il leur dit : « Passez devant l'arche de Jéhovah votre » Dieu au milieu du Jourdain, et que chacun lève une pierre sur son » épaule, selon le nombre des enfants d'Israël, afin que ce soit un » monument au milieu de vous. Quand vos fils vous interrogeront un » jour, disant : Que signifient ces pierres ? Vous leur répondrez : Les » eaux du Jourdain se sont retirées devant l'arche d'alliance de » Jéhovah ; quand elle passait le Jourdain, les eaux se sont retirées : ces » pierres en seront à jamais un monument aux enfants d'Israël. » Josué mit aussi douze autres pierres au milieu du fleuve où les prêtres qui portaient l'arche s'étaient arrêtés. (Josué, III, IV.)

Voilà le récit de l'Ecriture; qu'on me permette d'y ajouter cette réflexion de M. Munk. « C'est ainsi que le livre de Josué raconte cet événement mémorable. Ici, comme dans le passage de la mer Rouge,

le fait historique a été sans doute *amplifié* par la tradition : le miracle n'est pas dans le passage en lui-même, car nous savons que le Jourdain est guéable dans plusieurs endroits ; mais c'est la saison dans laquelle s'opérait le passage du Jourdain qui rend cet événement miraculeux. Nous ne répèterons pas les différentes conjectures des rationalistes ; car il nous paraît difficile de faire la part du fait historique et celle de la tradition poétique[1]. »

On a vu comment le Jourdain est *guéable* en automne, et je tiendrais aujourd'hui au moins pour fort extraordinaire le passage de deux millions d'hommes, y compris les vieillards, les femmes et les enfants, qui s'effectuerait sans qu'un très-grand nombre pérît dans les flots. On peut en faire l'essai : comme le Jourdain est encore là, que le peuple des *rationalistes* se rende au mois d'avril au-delà du fleuve et essaie de le traverser d'une manière *rationelle.* Je retournerais volontiers en Palestine pour assister à ce curieux passage. Les Israélites n'avaient ni planches, ni bateaux, et ils en auraient eu que très-probablement ils n'auraient pas pu s'en servir. Cette barrière du pays des Chananéens était tellement considérée par eux-mêmes comme infranchissable qu'ils ne songèrent pas même à la défendre. Les gués du Jourdain sont tous très-rapides ; celui-ci est un des plus faciles, à cause de la disposition du rivage.

On a prétendu aussi qu'il serait impossible de trouver dans le lit du Jourdain de grosses pierres comme le voulait Josué pour ériger son monument. Il est vrai que les rives du Jourdain inférieur sont en grande partie formées de terre, mais dans le fond de son lit j'ai trouvé des pierres, et même de fort grandes.

Moïse vint avec les Israélites jusqu'au bord du fleuve ; là, avant de les quitter, il partagea la Terre-Promise aux différentes tribus, et il leur enseigna tout ce que le Seigneur lui avait commandé. Ensuite il dit devant le peuple qui l'écoutait son dernier et plus sublime cantique : « Cieux, écoutez ce que je vais dire ; que la terre entende les » paroles de ma bouche. »

« Le même jour Dieu parla à Moïse et lui dit : Monte sur le mont » des Passages (Habarim), sur le mont Nébo, qui est dans la terre » de Moab, vis-à-vis de Jéricho, et regarde la terre de Chanaan que » je donnerai aux fils d'Israël ; tu mourras sur cette montagne. » (Deut., XXXII.) La rive droite du Jourdain, au lieu où nous sommes, a été donnée à la tribu de Benjamin, et la rive gauche vis-à-vis à la

[1] *Palestine, Conquête de Chanaan*, p. 220.

tribu de Ruben et de Gad ; le pays à l'est du Jourdain était la Pérée, ou le pays de Galaad. Les montagnes commencent à deux lieues du Jourdain, et s'élèvent à pic comme de puissantes murailles. Sur leur croupe, elles portent un vaste plateau habité par des Arabes indépendants, nomades et sédentaires ; elles sont connues sous le nom de Djebel Belka.

Il est souvent fait mention du Jourdain dans l'ancien Testament à l'occasion des guerres des Hébreux avec les Moabites, les Ammonites, les Madianites, les Philistins, et à l'époque des Maccabées. Naaman, couvert de lèpre, vint se baigner dans le Jourdain par ordre d'Elisée, et fut guéri. Mais ce fleuve doit surtout sa célébrité à saint Jean-Bapiste et au baptême de Notre-Sauveur. Toute la Judée venait sur ses rives entendre les prédications du saint Précurseur; le peuple confessait ses péchés, et il était baptisé par lui dans le Jourdain. Jésus vint aussi de la Galilée pour être baptisé; ce fut alors que les cieux furent ouverts, et qu'on entendit une voix qui dit : « Celui-ci est mon » fils bien aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » (Matth., III.) Plus tard, des solitaires vinrent en foule habiter ces rivages; des pèlerins y accoururent de toutes les parties du monde; ils se plongeaient dans ces ondes sacrées avec le linceul qui devait leur servir après leur mort : cette coutume s'est conservée jusqu'aujourd'hui. Chacun emporte dans sa patrie, comme un précieux souvenir, de l'eau du fleuve, et se rappelle avec délices les trop courts instants passés sur ses bords.

Le Jourdain est le seul *fleuve* de la Palestine. Il était appelé *Yarden* par les Hébreux, et aujourd'hui *el-Urdun* par les Arabes, ou *Scheriat-el-Kebir*. Il a trois sources dans l'Anti-Liban : le *Banias* qui sort d'une grotte près de Césarée de Philippes; le *Dan* qui a sa source au nord du Banias près de Tel-el-Kadi; et le *Nahr Hasbani* qui vient de Hasbeya, au pied du Djebel el-Scheik. Ces trois rivières réunies forment le Jourdain, qui se jette dans le lac Houlé ou *eaux de Mérom* (eaux de la hauteur) selon l'Ecriture. Ce lac, en hiver, a environ trois lieues et demie de longueur sur une lieue de largeur; il n'a presque pas d'eau en été. A une demi-lieue du lac Houlé se trouve le pont de Jacob, auprès duquel est un khan; le pont est bâti en basalte. Le Jourdain en cet endroit n'a que trente-cinq pieds de largeur, mais il paraît avoir une grande profondeur. C'est au sud de ce pont, et dans la distance qui le sépare du lac de Tibériade, que commence la dépression de la vallée du Jourdain, qui est la plus remarquable des dépressions du globe, tant par sa longueur que

par son incroyable profondeur : elle s'étend jusqu'au point de partage des eaux entre la mer Morte et la mer Rouge, sur une longueur de trois degrés de latitude ; son point le plus bas est le bassin de la mer Morte. Du pont de Jacob le Jourdain se rend au lac de Tibériade ; en sortant du lac, le fleuve est fort large, mais peu profond ; il se rétrécit, et se rend à la mer Morte par beaucoup de sinuosités. La plus grande largeur du Jourdain, en été, ne dépasse pas cent cinquante pieds ; la longueur entière de son cours est d'environ 42 lieues. La différence de niveau de la mer de Tibériade et de la mer Morte est de 716 pieds ; par conséquent, en admettant une distance de 25 lieues entre les deux mers, le Jourdain a une pente moyenne de 28 pieds 3/5 par lieue. Ses sources sont à plus de 800 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée, et son embouchure à 1341 pieds au-dessous, ce qui donne une pente totale de 2141 pieds.

A l'époque où je l'ai vue, l'eau du Jourdain avait une teinte grisâtre ; elle est fort agréable à boire[1] ; j'en ai fait une ample provision que j'ai rapportée en Europe. J'ai recueilli aussi de petits coquillages des univalves du genre *buccinum*, et des bivalves du genre *cyclas* de Lamark. J'ai coupé quelques roseaux (*arundo donax*). Ces roseaux atteignent une hauteur de dix à douze pieds, et garnissent le rivage avec la lisière de beaux arbres dont j'ai parlé : c'est là *l'orgueil du Jourdain*, dont il est fait mention dans Zacharie, et où se cachaient les lions, qui rugissaient quand ils étaient chassés de leurs retraites par les inondations du fleuve : « Voix du rugissement » des lions, parce que l'orgueil du Jourdain a été dévasté. » (Zach., XI, 3.) Ces fourrés épais sont encore aujourd'hui le repaire de plusieurs espèces d'animaux sauvages ; mais ce sont particulièrement des onces et des chacals ; dans le Jourdain supérieur, dans les marais du lac Houlé, on a trouvé des sangliers. On dit que des ennemis beaucoup plus redoutables (les Bédouins) s'y tiennent souvent en embuscade. Pendant que j'étais sur la rive gauche du fleuve, j'ai entendu plusieurs fois du bruit dans les joncs, sans savoir ce qui le produisait. Mais ici, comme ailleurs, je n'ai pas eu à me plaindre des Arabes ; aussi je ne craindrais pas de faire la course au Jourdain

[1] M. Gay-Lussac a analysé un échantillon d'eau du Jourdain rapporté par M. le comte de Forbin ; il a trouvé qu'elle tient en dissolution du sel marin, du muriate de magnésie, une très-légère quantité de sulfate de chaux, et probablement aussi du muriate de chaux, mais en quantité extrêmement petite. *Annales de chimie et de physique*, 1819, t. XI, p. 198 et 199.

et à la mer Morte sans escorte. Je prendrais seulement deux hommes pour m'accompagner, et j'éviterais avec soin le village de Rieha, dont les habitants croient avoir le droit de conduire les voyageurs. Au reste, cet avis, je le suivrais, mais je ne voudrais le donner à personne.

Une quantité d'oiseaux chantent dans les bosquets qui bordent le Jourdain[1]; parmi eux j'ai reconnu, comme dans les champs de l'Italie, la voix aimée et mélodieuse du rossignol.

Ce fleuve, dans plusieurs endroits, a deux lits, un lit profond et étroit pour l'été, et un autre plus ouvert pour l'hiver et le printemps.

Le Jourdain, le premier fleuve du monde par l'intérêt historique et religieux qui s'y rattache, qui a été connu et visité dans tous les temps, n'avait jamais été exploré d'une manière scientifique. Ce n'est que depuis une douzaine d'années que des travaux entrepris et terminés avec autant de persévérance que de courage par des savants de différentes nations ont jeté de nouvelles lumières sur ces contrées qui offraient déjà tant de genres d'intérêt[2]. Le Jourdain n'est pas navigable; au moins personne n'avait essayé de franchir des obstacles qui paraissaient invincibles. En 1847, un officier anglais, M. Molyneux, s'embarqua sur le lac de Tibériade [illegible] du mois d'août, et arriva à la mer Morte par le Jourdain le 3 septembre; deux jours après, il fut obligé de débarquer, et rejoignit son navire à Jaffa où il mourut.

Dans le même temps, mais dans un autre hémisphère, un intrépide voyageur conçut la pensée de traverser l'Atlantique et la Méditerranée pour venir étudier le coin de terre qui s'étend de l'embouchure du Jourdain dans la mer de Tibériade jusqu'à l'extrémité méridionale de la mer Morte. M. le lieutenant Lynch des Etats-Unis soumit son plan d'exploration à M. Mason, secrétaire d'Etat de la marine,

[1] Voici comment M. de Lamartine appelle cette étroite bordure de feuillage qui suit le cours du Jourdain : « Ces forêts s'étendaient *à perte de vue* des deux côtés et sur les deux rives du fleuve. » (Tom. I, p. 454.)

[2] Ouvrages à consulter sur le cours du Jourdain et le bassin de la mer Morte :

Notice sur la dépression de la mer Morte et du cours du Jourdain jusqu'au nord du lac de Tibériade, et discussion des résultats des observations barométriques de MM. Jules de Bertou et Russegger, qui constatent ces dépressions au-dessous de la surface d'équilibre des mers; par le commandant Delcros. *Bulletin de la Société géol. de France*, tom. XIV, année 1842 à 1843.

Elie de Beaumont, *Sur la dépression de la mer Morte;* J. d'Edimbourg, 1843.

Humbold, *même Journal*, 323.

Letronne, *Sur l'origine de la séparation des bassins de la mer Rouge et de la mer Morte*, 1842, 1 vol.

qui l'approuva au nom de son gouvernement. On construisit deux barques, l'une en fer, nommée *Yanny Mason*, et l'autre en cuivre, *Yanny Skinner*, qui devaient servir pour la navigation du Jourdain et de la mer Morte. M. Lynch, capitaine de cette expédition, partit de New-York en novembre 1847, et, après s'être pourvu à Constantinople des firmans nécessaires, il vint aborder à Saint-Jean-d'Acre avec le lieutenant Dale, qui mourut à Beyrouth peu de temps après cette expédition.

Les deux barques furent transportées à dos de chameaux de Caïpha au lac de Tibériade, et elles furent mises à flot avec pavillon américain, le 8 avril 1848. Après l'exploration de la mer de Galilée, M. Lynch descendit le Jourdain. Outre les savants qui faisaient partie de l'expédition, il avait avec lui une dizaine de matelots, des gens qui allaient chercher les provisions, et des cavaliers fournis par les cheiks pour protéger l'expédition contre les attaques des Arabes : en tout environ quarante personnes. M. Lynch prit à Tibériade un pilote du pays pour la navigation difficile du Jourdain, mais ce pilote connaissait aussi peu le fleuve que les matelots de New-York, et il ne fut d'aucune utilité ; M. Lynch fut obligé de diriger lui-même ses embarcations.

On estime à 200 milles la longueur du Jourdain entre les deux mers, en tenant compte de ses détours ; les embarcations ne faisaient que 6 milles par jour. Souvent le fleuve est impétueux au milieu des brisants et des écueils sans nombre : on franchit vingt-sept rapides effrayants, et plusieurs autres moins considérables ; on heurta plusieurs fois contre les rochers, et le canot en cuivre fut assez fortement endommagé : il a aussi plus souffert que l'autre par les eaux corrosives de la mer Morte. Le 18 mai, M. Lynch arriva au lieu de l'immersion des pèlerins qu'il désigne comme très-dangereux. De là, le lieutenant Dale se rendit par terre à la mer Morte avec les bagages, et M. Lynch continua sa pénible et aventureuse navigation jusqu'à l'embouchure du Jourdain.

L'approche de la mer Morte devint sensible par une odeur fétide, provenant de courants imprégnés de soufre, et les barques entrèrent dans la mer avec un vent frais du nord-ouest. La mer agitée offrait à sa surface comme une couche de saumure écumante. « Nos faces et nos habits, dit M. Lynch, se couvraient d'incrustations salines, qui causaient sur la peau une sécrétion piquante excessivement pénible pour les yeux. Les barques, pesamment chargées, n'éprouvèrent d'abord qu'une faible résistance ; mais quand le vent s'éleva, il sembla,

tant l'eau était dense, qu'elles étaient frappées par des marteaux d'enclume, au lieu de l'effet ordinaire d'une mer agitée[1]. » Au bout de quelque temps, M. Lynch fut obligé d'aborder sur le rivage nord-ouest, où il prépara des sondes pour son exploration de la mer Morte.

Je parlerai plus loin de ses observations. J'ajouterai seulement ici que le voyage de M. Lynch, depuis son départ de Saint-Jean-d'Acre, a duré trois mois ; qu'il a fait deux fois le tour de la mer Morte, près de laquelle il a campé pendant un mois entier; que pendant tout ce temps il n'y a eu que deux malades parmi ses compagnons, dont un, le matelot qui gardait les vivres, l'est devenu par intempérance : il a été transporté au monastère de Saint-Sabas, où il s'est promptement rétabli[2]. M. le lieutenant Dale est mort, je crois, deux mois après. On a proposé à M. Lynch de laisser ses deux canots au bord de la mer Morte pour le service des voyageurs, en les mettant sous la garde de quelque cheik puissant; il a préféré les emporter dans sa patrie, comme souvenir de son expédition.

J'ai passé toute la matinée au bord du Jourdain; nos autres compagnons étaient arrivés à Jéricho vers dix heures. Pendant qu'ils se baignaient, je fis quelques courses le long du fleuve; on dirait que jamais ses rives n'ont été habitées, tant elles sont incultes et désertes. Je me suis rappelé avec attendrissement une coutume des solitaires qui peuplaient autrefois ces contrées.

Quand était venu le temps de la sainte quarantaine, on ouvrait les portes des monastères, les religieux disaient leur coulpe, se donnaient le baiser de paix, et sortaient en procession en chantant : *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui pourrais-je craindre?* Ils passaient ensuite le Jourdain, et ils se séparaient dans le désert pour ne plus revenir que le dimanche des Rameaux. Il leur était défendu de s'informer les uns des autres, pour ne converser qu'avec Dieu, et afin qu'on ne sût pas dans quelle abstinence ils avaient vécu. Ils s'avançaient ainsi dans ces vastes solitudes, ils psalmodiaient et s'acquittaient de leurs exercices de piété ; ils couchaient sur la terre au lieu où la nuit les surprenait.

Un jour l'un d'eux, nommé Zozime, aperçut loin de lui comme un

[1] Extrait du Rapport fait par M. Jomard à la Société géographique de Paris, sur le voyage d'exploration de M. Lynch, d'après les renseignements que lui a fournis M. Maury, directeur de l'Observatoire de Washington.

[2] M. le Dr Anderson, médecin géologue, membre de cette expédition, que j'ai vu à Constantinople, où il m'a donné ces détails, m'a assuré que les frais de toute l'expédition ne se sont pas élevés au-delà de 250,000 francs.

fantôme ayant la figure humaine; il se dirigea de ce côté, mais cette figure s'éloignait avec d'autant plus d'empressement que Zozime faisait plus d'efforts pour l'atteindre. Ils arrivent au bord d'un torrent desséché ; le fantôme se cache sur l'autre rive et s'écrie : « Abbé Zozime, pour l'amour du Seigneur, n'avancez pas davantage, parce que je suis une femme, et que je n'ai rien qui me couvre; jetez-moi votre manteau, et alors je vous prierai de me bénir. » Elle vint ensuite se jeter à ses pieds : c'était cette Marie Egyptienne, qui avait été repoussée du seuil de l'église du Saint-Sépulcre par une main invisible, à cause de ses crimes, et qui depuis quarante-sept ans les expiait dans le désert. Elle vint l'année suivante recevoir la sainte communion au bord du Jourdain, et elle mourut le même jour. Un an après, quand le pieux solitaire retourna au désert, il trouva son corps, et ces mots écrits sur le sable : *Abbé Zozime, ensevelissez ici le corps de la pécheresse Marie, et, en rendant la terre à la terre, priez pour elle.* Cela se passait vers l'an 430 [1]. Félix Fabri, Dominicain d'Ulm, trouva encore des restes du couvent de saint Zozime en 1483 [2].

J'ai quitté le Jourdain vers midi, avec infiniment de regret, et en répétant avec émotion et reconnaissance ces paroles du Psalmiste : « O mon Dieu! mon âme est troublée; je me suis souvenu de vous » dans la terre du Jourdain. (Ps. XLI, 6.) »

Nous l'avons encore rencontré quelquefois ; mais à une lieue de son embouchure, nous l'avons laissé se diriger vers les montagnes d'Arabie, et nous sommes allés directement à la mer Morte à travers une plaine brûlante, blanchie par les émanations salines de la mer; la terre réfléchissait la lumière et la chaleur, au point que la chaleur qui venait d'en bas était plus insupportable que les rayons même du soleil. La plaine a différents niveaux ; elle s'élève successivement, puis elle s'abaisse de nouveau vers la mer Morte, qui est encore de 50 pieds plus basse que le point du Jourdain que nous venions de quitter. Ce trajet de deux heures a été très-pénible.

Nous avons laissé à notre droite des ruines fort considérables, que je me repens de n'avoir pas visitées; c'est dans ces environs que se trouvaient les couvents de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Jérôme [3].

Arrivés à une petite distance de la mer, nos Arabes s'élancèrent au galop sur une dune qui borde le rivage, comme ils l'auraient

[1] Voyez *Vies des Pères des déserts d'Orient.*

[2] *Reyssbuch*, p. 144.

[3] Fabri, *loc. cit.;* Adrichomius, *Loca externa*, I ;Allioli, *Bib. Erd-und Laenderkunde*, § 112.

fait contre un ennemi, et ils déchargèrent tous leurs armes à feu. Un de nos compagnons qui avait voulu les suivre fut jeté sur le sable par son cheval, qui voyait cette mer pour la première fois : elle était si éblouissante qu'il en fut effrayé ; il fit un écart et recula dans la plaine. Les Arabes ont l'habitude de courir le *djérid* chaque fois qu'ils conduisent des étrangers à cette mer.

Les dunes qui entourent la mer Morte, et qui sans aucun doute étaient ses anciennes limites, prouvent, comme les traces des débordements du Jourdain dans la plaine de Ghor, que les eaux de ce fleuve étaient anciennement plus abondantes, et la surface de la mer plus étendue.

Qu'on se représente un vaste bassin qui se prolonge à perte de vue entre deux murailles hautes de trois mille pieds, et séparées l'une de l'autre de cinq à six lieues. Cette immense étendue est remplie par une eau limpide, un peu blanchâtre quand on la voit de près; mais à une certaine distance et à cette heure du jour, où un soleil des tropiques pèse sur cette masse liquide, unie comme une glace, et qui réfléchit de toutes parts des rayons éblouissants, rien ne rappelle que c'est de l'eau, ni l'agitation des vagues, ni les brises de la mer; aucune voile ne sillonne les flots, on n'aperçoit pas un être animé au milieu de cette scène de mort. A part quelques roseaux qui se dressaient sur des monticules sablonneux vers les montagnes de la Judée, je n'y ai pas vu un arbre, pas une plante. Le ciel était sans nuages, l'air sans mouvement, les montagnes sans ombre et sans verdure. Le rivage, couvert d'une bordure de sel, est blanc et paraît calciné ; des branches, des racines et des arbres entiers, arrachés aux rives du Jourdain et repoussés promptement sur la grève, ont pour écorce une couche de sel, et enferment cette mer lugubre comme une enceinte d'ossements. L'œil ne peut se reposer nulle part, tant la lumière est vive et éclatante; une chaleur intense, pareille à celle d'une fournaise, vient augmenter le malaise qu'on éprouve ; de sorte qu'après avoir ardemment désiré de voir une mer si célèbre, on se sent pris à son aspect de tristesse et de dégoût, et on veut s'éloigner aussitôt de cette plage frappée de malédiction [1].

Nous avions eu l'intention de dresser une tente pour nous défendre contre l'ardeur du soleil, mais nous y avons renoncé. Nous nous

[1] « L'aspect de la mer Morte, dit M. de Lamartine, n'est ni triste, ni funèbre, excepté à la pensée. » (Tom. I, pag. 460.) Ailleurs il la compare *aux plus beaux lacs de la Suisse et de l'Italie*. (Pag. 414.) Volney appelle cette contrée « la plus sauvage de la nature. » (*Etat polit. de la Syrie.*)

sommes avancés vers une petite presqu'île, formée par de grosses pierres détachées, et qui est probablement submergée en hiver. Mon premier soin fut de prendre de l'eau : je m'approchai du bord, et croyant placer mon pied sur un rocher plat qui était à fleur d'eau, j'enfonçai jusqu'à mi-jambe dans une substance noire et pâteuse d'où j'eus de la peine à me retirer : c'était du bitume, recouvert d'une couche de sel. Les pierres étaient glissantes, une écume sale s'agitait faiblement sur le bord ; mais l'eau est tellement chargée de substances solides qu'aux endroits même où elle n'a qu'une petite profondeur on ne distingue pas le fond.

Ici encore je voulus vérifier par moi-même le récit des voyageurs, non pas quant à la densité de l'eau, qui est parfaitement connue, mais quant à l'effet qu'elle produit sur ceux qui s'y plongent. Selon Josèphe, « Vespasien ayant eu la curiosité d'aller voir cette mer y fit jeter des hommes qui ne savaient pas nager, et qui avaient les mains attachées derrière le dos. Tous revinrent sur l'eau comme si quelque vent les eût poussés de bas en haut [1]. » J'allai donc derrière la presqu'île pour trouver un endroit convenable et assez profond; mes compagnons firent encore de vains efforts pour me retenir.

On sait que la pesanteur spécifique du corps humain est presque toujours inférieure à celle de l'eau douce, et qu'il doit naturellement y surnager; on sait aussi que l'exercice de la natation est plus facile dans la mer que dans les rivières; à plus forte raison devra-t-on surnager dans la mer Morte, dont les eaux renferment dix fois plus de matières salines que celles de l'Océan [2]. J'entrai donc dans la mer avec la persuasion qu'on devait nager très-facilement; mais je fus bien surpris de voir que je ne pouvais pas me servir des pieds, qui restaient hors de l'eau, et avec les mains seules j'avançais fort peu. N'ayant pas de point d'appui suffisant, je n'étais pas maître de mes mouvements, et j'étais soulevé et ballotté à droite et à gauche. Dans un de ces mouvements involontaires, je bus passablement de cette eau affreuse. Mon intention avait bien été d'en boire un peu, mais j'en pris beaucoup plus que je n'en avais envie : c'est tout ce qu'il y a de plus amer et de plus nauséabond; j'en eus la langue et le palais comme brûlés, il me vint un fort accès de toux, et je regagnai le rivage. Lorsque je rentrai

[1] *Guerre des Juifs*, liv. 4, c. 27.— Periti imperitique nandi perinde attollantur. (Tacit., *Hist.*, l. 5, c. 6.)

[2] Pesanteur spécifique de l'eau de l'Océan, 1,0250.
» de la mer Morte, par Gay-Lussac (à 17° cent.), 1,2283.

dans l'eau, je pus décider un de mes compagnons à me suivre; mais il éprouva une sensation si étrange que la peur le saisit, quoiqu'il fût excellent nageur, et il sortit au plus vite. Il semble qu'on flotte sur une eau huileuse; elle est sans fraîcheur, désagréable au toucher; on y est mal à l'aise. Il faut nager sur le côté : on a alors un pied et une main dans l'eau, et on peut avancer plus facilement. J'ai acquis la certitude que l'expérience de Vespasien est exactement rapportée par Josèphe, mais je plains les malheureux dont on s'est servi pour la faire. Quoique ne sachant pas nager et ayant les pieds et les mains attachés, ils sont revenus à la surface sans aucun doute, mais ils ont dû boire prodigieusement de cette eau détestable. J'avais voulu d'abord m'avancer assez loin, mais je craignis un coup de soleil, quoique je me fusse muni d'un chapeau de paille. Je le laissai un instant flotter sur l'eau, et j'essayai de plonger; malgré tous mes efforts, je descendis à peine à deux brasses au-dessous de la surface. A cette petite profondeur, je n'y voyais plus, tant à cause de la densité de l'eau, que parce que j'éprouvai une vive douleur aux yeux. Cette douleur cessa quand j'eus regagné le bord; je ne sentis plus qu'une assez forte démangeaison aux mains et aux pieds où j'avais été piqué par les insectes la nuit précédente. Ce bain, du reste, ne me fit aucun mal : seulement j'eus l'haleine brûlante pendant tout le reste de la journée à cause de l'eau que j'avais bue; il me semblait que la langue et le palais étaient recouverts d'une couche de sel, et il me resta de l'amertume dans la bouche jusqu'au lendemain. Plusieurs fois il m'était arrivé de boire de la sorte un peu d'eau de mer, mais son amertume n'est pas comparable : celle-ci m'occasionna une soif dévorante, qui ne se calma que trois heures après, lorsque je fus arrivé à la fontaine d'Elisée. A mon retour en Europe, quelques personnes en ayant voulu goûter en ont été incommodées [1].

[1] On pourra comparer mon expérience avec celle d'un Anglais, M. Legh, qui s'est baigné dans la mer Morte avec ses compagnons, en 1818, malgré les observations des Arabes qui les accompagnaient.

« Quoique la moitié de notre corps, dit-il, pût parfaitement nager, elle était soulevée *(buxsed)* en haut d'une manière tout-à-fait étrange. La sensation que nous éprouvâmes immédiatement en plongeant, fut d'être comme si nous avions perdu notre pesanteur; mais bientôt toutes les parties du corps qui étaient excoriées, vinrent à nous cuire d'une manière horrible. La saveur de l'eau nous parut amère et excessivement salée. Plusieurs d'entre nous éprouvèrent de graves inconvénients de cette expérience. Une sorte d'incrustation huileuse restait sur notre corps, et nous ne pûmes, par des lavages réitérés, parvenir à l'enlever pendant quelque temps; plusieurs parties continuèrent en outre à perdre des lambeaux de peau pendant plusieurs jours successifs. » (J. T. Verneur, *Journal des voyages*, tom. VI, p. 7.) Malgré cela, je conseille aux voyageurs qui ont la peau saine de renouveler l'expérience sans aucune espèce de crainte.

L'eau de la Méditerranée contient environ 4 pour cent de matières salines, tandis que les eaux de la mer Morte en contiennent à peu près 25, c'est-à-dire le quart de leur poids[1].

On attribue le haut degré de salure de la mer Morte au voisinage des montagnes formées de grands blocs de sel, à l'énorme dépression du niveau de cette mer, et à la haute température de l'air et du sol.

Cet extrême degré de salure paraît être la principale cause de l'absence des êtres animés dans ses eaux, circonstance qui lui a fait donner le nom expressif de mer Morte. Elle est encore appelée *mer de Sel* (Gen., XIV, 3); *mer du Désert* (Deut., IV, 49); *mer Orientale* (Joël, II, 20), comparée à la Méditerranée; *lac*

[1] *Analyse de MM. Marcet et Tennant.*

100 parties d'eau de la mer Morte contiennent :

	Par un 1er mode d'analyse.	Par un 2e mode d'analyse.
Muriate de chaux	3,792	3,920
Muriate de magnésie	10,100	10,246
Muriate de soude (sel marin)	10,676	10,360
Sulfate de chaux	0,054	0,054
	24,622	24,580

Analyse de M. Gay-Lussac.

Chlorure de sodium (sel marin)	6,95
Chlorure de calcium (muriate de chaux)	3,98
Chlorure de magnésium (muriate de magnésie)	15,31
	26,24

Analyse de MM. James C. Booth et Alexandre Muckle (1848) :

Pesanteur spécifique à 60° = 1,22742.

Chloride de magnésium	145,8971
» de calcium	31,0746
» de sodium	78,5537
» de potassium	6,5860
Bromide de potassium	1,3741
Sulfate de chaux	0,7012
	264,1867
Eau	735,8133
	1000,0000

Somme totale de matière solide obtenue par une expérience directe : 267,0000.

Outre les substances signalées par les deux premières analyses, M. Russegger indique aussi la présence du brôme. On comprend d'ailleurs qu'une analyse faite avec de l'eau prise dans la mer Morte avant la saison des pluies, doit offrir une différence notable avec celle qui a été prise immédiatement après.

Asphaltite, par les Grecs et les Romains, à cause de l'asphalte qu'elle contient; *mer Maudite* et *mer du Diable* au moyen âge; et enfin, *lac de Lot* (Bahr Lout) par les Arabes. Cette salure détruit tout règne organique, ou du moins le règne animal presque tout entier, puisqu'on n'a trouvé dans la mer Morte pour représentant de ce règne qu'un *polypier madréporien*[1]. Ce polypier (porites elongata, Lam.) a été rapporté au Muséum de Paris par le marquis Charles de l'Escalopier, qui en a recueilli un échantillon en se baignant dans cette mer[2]. Plusieurs voyageurs ayant trouvé sur ses rives des poissons morts et des coquillages, s'étaient crus en droit de conclure qu'il y a des poissons dans la mer Morte; tandis qu'il a été démontré que ces poissons avaient été entraînés par le Jourdain dans la mer, où ils avaient péri, et qu'ils avaient été ensuite rejetés sur les bords. Même les poissons des courants d'eau salée qui y affluent meurent à l'instant, si on les y jette. Le compagnon de M. Lynch, M. le Dr Anderson, m'a raconté que plusieurs fois il avait observé ces petits poissons qui descendaient vers la mer Morte; arrivés à trois ou quatre pieds de l'embouchure, ils rebroussaient chemin; si on les effrayait pour les obliger d'entrer dans la mer, ils sautaient plutôt hors de l'eau. M. le docteur Grassi, médecin en chef du service sanitaire en Egypte, a fait l'autopsie de poissons de la Méditerranée qui étaient morts une demi-minute après avoir été mis dans de l'eau de la mer Morte; il a trouvé leurs organes digestifs sans lésion apparente, et il en conclut que la mort avait été causée par une asphyxie, ou que le poison avait agi sur le système nerveux.

Voici comment en a parlé Volney : « Le seul lac Asphaltite ne contient rien de vivant, ni même de végétant. On ne voit ni verdure sur ses bords, ni poissons dans ses eaux; mais il est faux que son air soit empesté au point que les oiseaux ne puissent le traverser impunément. Il n'est pas rare de voir des hirondelles voler à sa surface pour y prendre l'eau nécessaire à bâtir leurs nids[3]. La vraie cause de l'absence des végétaux et des animaux est la salure âcre de ses eaux, infiniment plus forte que celle de la mer. La terre qui l'environne, également imprégnée de cette salure, se refuse à produire des plantes; l'air lui-même, qui s'en charge par l'évaporation, et qui reçoit encore les vapeurs du soufre et du bitume, ne peut

[1] Voyez *Bulletin de la Société géologique de France*, tom. XIV, p. 382.

[2] *Asie centrale*, tom. II, p. 517. Note de M. le prof. Valenciennes.

[3] Il est possible qu'il y ait des hirondelles, mais il n'est pas probable qu'elles y prennent de l'eau.

convenir à la végétation. De là cet aspect de mort qui règne autour du lac [1]. »

M. Lynch a vu des canards sauvages nager à sa surface.

M. de Schubert a trouvé plusieurs petits poissons sur le rivage; Hasselquist et Maundrell y avaient trouvé des coquillages. Voici ce que M. Poujoulat dit à ce sujet : « Nos savants naturalistes se demandent encore s'il existe des poissons dans la mer Morte ; je puis vous donner la solution de ce problème: *oui, il existe des poissons dans la mer Morte; ils sont en général maigres et petits.* » Ailleurs il dit encore : « Je regarde comme une chose importante de pouvoir vous *assurer* qu'il existe dans la mer Morte *des poissons, des coquillages, des ulves* [2]. » Saint Jérôme avait mieux observé lorsqu'il disait : « Conformément au nom qu'elle porte, cette mer, à cause de son excessive amertume, ne renferme aucun être qui respire et se meuve.... S'il arrive que le Jourdain grossi par les pluies y transporte des poissons, ils meurent sur-le-champ, et la pesanteur des eaux les fait flotter à la surface [3]. »

Je n'ai senti aucune odeur particulière sur le rivage. Je n'ai vu aucun oiseau, mais plusieurs voyageurs en ont trouvé : le voisinage des bosquets du Jourdain, qui en renferment un si grand nombre, ne permet pas de douter qu'il n'en vienne quelquefois jusque sur la mer Morte; il y a d'ailleurs non loin du rivage une grande quantité d'insectes pour les attirer. Un amateur d'entomologie pourrait faire, je crois, bien des découvertes sur les bords de cette mer.

La mer Morte a 19 ou 20 lieues de longueur sur 5 ou 6 de largeur. On a supposé longtemps, en voyant la quantité des eaux qui y affluent, que des communications souterraines existaient entre elle et la mer Rouge, ou la mer Méditerranée ; mais la dépression du bassin de la mer Morte a démontré l'impossibilité d'une telle supposition : le niveau de cette mer étant beaucoup plus bas que celui des deux autres, si cette communication existait, malgré la différence de la pesanteur spécifique des eaux des trois mers, celles de la Méditerranée ou de la mer Rouge devraient nécessairement faire irruption dans la mer Morte. On a été amené, en calculant la surface de la mer et la température de l'air, à ce résultat, que l'évaporation et le volume des eaux affluentes se font équilibre. Il s'ensuit nécessairement qu'en hiver, où les eaux affluentes sont plus

[1] *Etat physique de la Syrie*, ch. 1, § 7.
[2] *Corresp. d'Orient*, lettre 107.
[3] Hieron. *in Ezech.*, XLVII, 9.

considérables et l'évaporation moins forte, la surface de la mer doit s'étendre; ce que prouvent, du reste, les troncs d'arbres et autres débris végétaux amenés surtout du Jourdain, et étendus maintenant sur le rivage assez loin du niveau actuel de la mer.

Mais que devenait le Jourdain avant l'existence de la mer Morte? La contrée abîmée aujourd'hui sous les flots était une vallée fertile, arrosée par ce fleuve; il s'y trouvait plusieurs villes et un grand nombre d'habitants. Le Seigneur irrité à cause des crimes qui s'y commettaient « fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe[1] le » soufre et le feu du ciel, et il détruisit ces cités, et toute la contrée » qui les environne, et tous les habitants des villes, et toutes les » plantes de la terre. » (Gen., XIX, 24, 25.) Voilà ce que nous dit l'Ecriture. Abraham a été témoin oculaire de cet événement; il habitait alors la vallée de Mambré, près de la ville d'Hébron, qui existait déjà. Lot, son neveu, avait choisi pour lui cette terre « qui » était tout arrosée comme le jardin de Jéhovah. » (Gen., XIII, 10.) Moïse, qui nous a transmis ce fait historique, a pu le savoir de Caath, son aïeul, qui l'avait appris de Jacob, petit-fils d'Abraham. Les prophètes parlent souvent de la ruine de Sodome et de Gomorrhe comme d'un des plus grands effets de la colère de Dieu, et ils disent que ces lieux seront arides, inhabités *et déserts éternellement. Siccitas spinarum, et acervi salis, et desertum usque in æternum*[2]. Jésus-Christ a confirmé le récit de Moïse et des prophètes. « Le jour que » Lot sortit de Sodome, a-t-il dit, une pluie de feu et de soufre » descendit du ciel et perdit tous les habitants. » (Luc, XVII, 29.)

Les auteurs païens ont aussi eu connaissance d'un événement si extraordinaire. Strabon, qui n'était éloigné du temps de l'embrasement de Sodome que comme nous le sommes de celui où il vivait, parle de ces villes détruites. Tacite fait aussi mention de ces campagnes fertiles et de ces grandes villes consumées par le feu du ciel, dont il restait encore des vestiges[3]. Il est donc de toute certitude qu'il y avait des villes où se trouve aujourd'hui la mer Morte. Dieu, qui s'est servi d'un moyen naturel, c'est-à-dire, l'extermination par les Israélites, pour punir les Chananéens coupables des mêmes crimes que les habitants de Sodome, aurait pu aussi employer un moyen naturel, comme la foudre, un volcan, un tremblement de terre, un affaissement, pour détruire les villes de la Pentapole. Ce

[1] Sodoma, *pecus silens;* Gomorra, *populi timor.*

[2] Jérém., XLIX, 18; L, 38; Deut., XXIX, 22; Sophon., II, 9; Amos, IV, 11.

[3] Strab., l. 16; Tacit., *Hist.*, l. 5, c. 7.

châtiment n'en serait ni moins terrible, ni moins exemplaire, et ceux qui ajoutent foi aux oracles des prophètes et aux paroles de Jésus-Christ seraient tout aussi convaincus de la réalité des vengeances divines que si Dieu eût dérogé aux lois de la nature pour faire tomber du ciel une pluie de feu et de soufre; tandis que ceux qui n'ont foi qu'en la *nature* ne croiraient pas à l'intervention divine, quand même ils verraient une pluie de miracles. Mais quand on considère toutes les circonstances du châtiment de Sodome, il est impossible de ne pas y voir l'effet d'une cause surnaturelle.

Ce n'est que depuis quelques années (1837) qu'on connaît l'énorme dépression de la vallée du Jourdain, et en particulier du bassin de la mer Morte. Cette dépression est évaluée par M. Russegger à 1341 pieds, ou 434 mètres[1].

De plus, les sondages récents de M. Lynch ont fait connaître que la plus grande profondeur de la mer Morte est de 1308 pieds[2]; de sorte que le sol sur lequel étaient bâties les villes coupables se trouve aujourd'hui dans un abîme de 2649 pieds au-dessous du niveau de la Méditerranée.

Selon le même auteur, le fond de la mer Morte se compose de deux plaines submergées, l'une élevée, l'autre très-enfoncée; la première couverte d'une vase gluante, l'autre de vase mêlée de cristaux de sel; *un ravin étroit y fait suite au lit du Jourdain à une grande profondeur* [3]. M. le Dr Anderson, m'a assuré qu'au sud de la mer Morte l'ancien lit du Jourdain ne saurait être méconnu; qu'il a les mêmes dimensions, les mêmes caractères que le lit actuel au nord de cette mer, et il ne doute nullement qu'avant l'affaissement du bassin de la mer Morte le Jourdain ne se rendît dans le golfe Akaba, au nord de la mer Rouge[4].

Il est vrai que la plus grande partie de la vallée el-Araba, par laquelle on suppose que se faisait l'écoulement des eaux du Jourdain dans la mer Rouge, a sa pente vers la mer Morte; le point de partage des eaux se trouve à 10 ou 11 lieues de la partie nord du golfe Akaba; si donc les rapports des niveaux actuels avaient toujours existé, le déversement du Jourdain dans la mer Rouge ne serait pas

[1] Dépression sous-méditerranéenne de la mer Morte, d'après M. Delcros, 426m,3.
» d'après le lieutenant du génie anglais Symonds, 427m,0.

[2] D'après MM. Moore et Beke, et Robinson, elle serait plus grande encore : ils la portent à 1,688 pieds.

[3] Voyez le Rapport de M. Jomard.

[4] Cette hypothèse, qui est aussi celle de M. de Schubert, est fortement combattue par M. Russegger.

admissible. Mais ce terrain a éprouvé de si grandes perturbations que la différence de niveau du point de partage des eaux, qui n'est tout au plus que de 150 pieds, a bien pu se former lors de l'affaissement du bassin de la mer Morte.

Ainsi, et pour répondre à la question que je me suis faite plus haut, il est probable que le Jourdain se rendait dans la mer Rouge; autrement il faudrait admettre l'existence d'un lac souterrain sous les villes de la Pentapole.

M. Lynch, en explorant la mer Morte, a été si frappé de tout ce qu'il y voyait qu'il s'écrie dans sa relation : « Cette mer est *merveilleuse* dans toute l'acception du mot, tant les changements d'aspect y sont soudains : on dirait un monde enchanté; on dirait que nous sommes sur les bords d'une vaste chaudière, quelquefois bouillante. »

Il n'y a pas d'îles dans cette mer; au sud, il y a une assez grande presqu'île qui vient de la partie orientale. Je n'ai vu d'asphalte que sur ses bords, et à l'état que j'ai indiqué plus haut; on en trouve aussi çà et là des morceaux dans le sable. C'est ainsi qu'on peut encore aujourd'hui vérifier l'exactitude de ces paroles de la Genèse : « Dans la vallée de Siddim (vallée de Sodome), il y avait plusieurs » puits de bitume. » (Gen., XIV, 10.) Josèphe parle aussi du bitume de la mer Morte [1]. On en faisait usage dans la médecine, et on s'en servait pour embaumer les corps. Démétrius, fils d'Antigone, roi de Macédoine, étant venu avec son armée sur le lac Asphaltite, y remarqua cette grande quantité de bitume et en informa son père, qui envoya Jérôme le Cardien avec une quantité d'ouvriers pour le recueillir. Mais à peine eut-il fait les bateaux nécessaires, que les Arabes au nombre de six mille vinrent fondre sur lui, brulèrent ses bateaux et tuèrent une partie de ses ouvriers [2]. Aujourd'hui, on fait avec ce bitume des vases que les voyageurs emportent comme souvenirs; j'en ai acheté plusieurs à Jérusalem.

Quant aux ruines des villes englouties sous les eaux, il va sans dire que lors même qu'elles existeraient encore, on ne pourrait pas les voir à une profondeur de plus de mille pieds; mais soit que l'une ou l'autre de ces villes se soient trouvées sur les bords de la mer, soit qu'elles y aient été rebâties après cette grande catastrophe, il est certain qu'on a vu longtemps des ruines sur ces rivages.

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. 5, c. 4.

[2] Diod. de Sicile, liv. 19.

Strabon parle des ruines de Sodome, il en donne même le circuit[1]. Josèphe dit aussi : « On y voit encore quelques restes de ces cinq villes abominables[2]. » J'ai beaucoup questionné sur ce sujet M. le Dr Anderson : il n'a rien vu qui puisse rappeler les vestiges de quelques ruines ; cependant, comme je l'ai dit, il a fait deux fois le tour du lac, il l'a parcouru dans toute son étendue ; je crois donc que c'est une question résolue que ces ruines n'existent plus.

On me permettra sans doute de dire un mot de la *statue de la femme de Lot*. Voici comment en a parlé Volney. « Enfin l'on y voit, d'espace en espace, des blocs informes, que des yeux prévenus prennent pour des statues mutilées, et que les pèlerins ignorants et superstitieux regardent comme un monument de l'aventure de la femme de Lot, quoiqu'il ne soit pas dit que cette femme fut changée en pierre comme Niobé, mais en sel, qui a dû se fondre l'hiver suivant[3]. » Il est très-probable qu'une statue de pierre n'eût pas plus trouvé grâce devant l'auteur des *Ruines* qu'une statue de sel. Un livre écrit plus de mille ans après la punition de la femme de Lot nous apprend que cette statue subsistait encore : on lit dans le livre de la Sagesse : « Une statue de sel est debout, souvenir d'une » âme qui ne voulut pas croire. *Et incredibilis animæ memoria stans figmentum salis.* » (Sag., x, 7.) Josèphe, après mille autres hivers, écrivait encore ces mots : « J'ai parlé dans un autre lieu de cette colonne, *que l'on voit encore aujourd'hui*[4]. » Saint Irénée dit qu'on la voyait de son temps, non sous la forme d'une femme, mais sous celle d'une colonne de sel. C'est probablement de cette même colonne qu'ont parlé saint Clément, saint Cyrille de Jérusalem, saint Jean Chrysostome et plusieurs autres[5]. L'auteur du poème de Sodome attribué à Tertullien s'exprime ainsi :

Et simul illic
In fragilem mutata salem stetit, ipsa sepulcrum
Ipsaque imago sibi, formam sine corpore servans.
Durat adhuc etenim nuda statione sub OEthra,
Nec pluviis dilapsa situ, nec diruta ventis.

J'ignore combien de temps a subsisté ce monument d'une âme incrédule, mais je crois avoir prouvé qu'il a duré plus d'un hiver.

[1] Strab., *Géog.*, liv. 15.
[2] Josèphe, *Guerre*, liv. 5, c. 5.
[3] *Etat physique de la Syrie*, § 7.
[4] *Antiquités*, liv. 1, c. 11.
[5] Iren., lib. 4, c. 31 ; Clem. pap., *Epist.* 1 ; Cyrill. Hieros., *Catech.* 19 ; Chrysost., *Hom.* 43, 44 *in Genes.*

Que l'on veuille comparer ce que je viens de dire avec les lignes suivantes écrites en 1848 par M. Lynch. « En passant, dit-il, la montagne d'Uzdom (Sodome), nous vîmes une grande colonne semblable à une tour, faisant face au sud-est, *formée d'une roche de sel*, recouverte de carbonate calcaire, et toute crystallisée ; nous en prîmes un échantillon [1]. » Je ne prends pas sur moi d'assurer que cette colonne est la statue de la Genèse, mais on a la preuve qu'une colonne *formée d'une roche de sel*, et au moins contemporaine de la femme de Lot, existe encore aujourd'hui [2]. Au reste, c'est un fait acquis par la science, témoin les monticules coniques de sel crystallisé situés dans le bassin des lacs amers. L'observation de Volney doit donc être mise à côté de tous ces arguments que Voltaire empruntait à la physique et à la chimie de son temps pour jeter du ridicule sur la religion et sur les livres saints ; arguments qui sont devenus parfaitement ridicules aujourd'hui, et dont personne n'ose plus se servir.

Que n'a-t-on pas dit aussi sur la formation de la mer Morte ? Il semblait qu'il n'était plus permis de douter que cette mer ne fût un ancien cratère de volcan. « La catastrophe de ces villes, dit M. Munk en parlant de Sodome, etc., fut amenée sans doute par l'éruption d'un volcan. Les laves et les pierres ponces qu'on trouve sur les bords du lac ne laissent pas de doute sur la nature volcanique de ces contrées [3]. » C'est aussi l'explication de Volney : « Il paraît certain, dit-il, que l'accident des cinq villes foudroyées eut pour cause l'éruption d'un volcan alors embrasé. Strabon dit expressément [4] que *la tradition des habitants du pays*, c'est-à-dire des Juifs mêmes, était que *jadis la vallée du lac était peuplée de treize villes florissantes, et qu'elles furent englouties par un volcan*. Ce récit semble confirmé par les ruines que les voyageurs trouvent encore en grand nombre sur le rivage occidental. Les éruptions ont cessé depuis longtemps [5]. »

Eh bien, *il est certain* aujourd'hui qu'il n'y a ni laves, ni pierre ponce, ni cratère, et qu'il n'y a jamais eu la plus petite éruption. Quant aux traditions juives, si on ne veut pas admettre celles qui

[1] Voyez le Rapport de M. Jomard.

[2] Voyez sur ce sujet l'excellent ouvrage de M. Glaire, *Les Livres saints vengés*, t. I, art. 10.

[3] *Palestine*, pag. 11.

[4] Strabo, lib. 16, p. 264.

[5] Volney, *Etat physique de la Syrie*, § 4.

sont consignées dans leurs livres sacrés, il était plus naturel de les chercher dans les ouvrages de leurs propres historiens que dans ceux des auteurs étrangers. Or Josèphe, contemporain de Strabon, mais qui connaissait mieux que lui les traditions de son pays [1], dit expressément : « La terre de Sodome, voisine de ce lac, et qui autrefois n'était pas seulement abondante en toutes sortes de fruits, mais si célèbre par la richesse et la beauté de ses villes, ne conserve plus maintenant que l'image affreuse de cet horrible embrasement que la détestable impiété de ses habitants attira sur elle, *lorsque Dieu, pour punir leurs crimes, lança du ciel ses foudres vengeurs qui la réduisirent en cendres* [2]. » Si donc on veut s'en tenir aux traditions juives, il me semble qu'elles sont bien établies.

Au reste, les naturalistes modernes ont fait justice des volcans.

Voici ce que dit M. de Schubert des terrains qu'il a rencontrés entre la mer Morte et Saint-Sabas : « Le terrain est un calcaire argileux partiellement avec gypse pénétré de soufre et de bitume ; on voit dispersés sur le sol des fragments compacts plus ou moins gros de bitume, jusqu'à une hauteur considérable et à une grande distance de la mer, ou qui font partie du terrain même ; de telle sorte que l'aliment ne manquerait pas à un embrasement communiqué d'en haut qui se répandrait sur l'emplacement de l'ancien incendie. Quoique nombre d'enfoncements circulaires, par la teinte noire de leurs parois due à l'asphalte, rappellent au premier aspect les cratères des volcans, on ne tarde pas à se convaincre que ces bassins sont sans communication avec des cavités éloignées, et qu'il ne saurait être ici question de volcans réels. Au lieu de cratères, ils offrent plutôt l'aspect du foyer d'un embrasement terrestre, qui aurait consumé toute la masse d'un gisement de soufre et d'asphalte [3]. »

M. Russegger est du même avis, et il dit que nulle part autour de la mer Morte *il n'y a de roches volcaniques* [4]. Voilà donc encore une de ces assertions si accréditées détruite de manière à ne pouvoir plus se reproduire.

Maintenant, à la théorie des volcans on en substitue d'autres tout aussi infaillibles. Selon les uns, le bassin de la mer Morte a été produit *par un affaissement de l'écorce du globe* ; selon d'autres, c'est

[1] Strabon ne connaissait que très-imparfaitement la Palestine ; ce que Reland a démontré jusqu'à l'évidence : *Palestina*, p. 390.

[2] *Guerre des Juifs*, liv. 4, c. 28.

[3] *Reise in das Morgenland*, tom. III, p. 94.

[4] Voir à la fin du volume la Note K, *Hypothèse de M. Russegger*.

une des parties de l'écorce terrestre *qui n'a pas encore été soulevée au-dessus du niveau des mers;* des troisièmes veulent enfin que ce soit *un ancien fond de mer* [1].

Le *polypier* de M. le marquis de l'Escalopier est venu fort à propos jeter un grand jour sur la question; il ne s'agit plus que de savoir s'il a été pris mort ou vivant : « *Vivant*, il prouve que la mer Morte était unie à la mer Rouge; *mort* et à l'état fossile, c'est la mer Morte qui s'est affaissée [2]. »

On le voit, ce polypier nous jette bien loin des volcans. En attendant, il est au Museum sans se douter de l'immense intérêt qu'il inspire, et des graves questions qui attendent de lui leur solution [3].

Une réflexion qu'on ne saurait trop répéter et qui acquiert tous les jours plus d'importance est celle-ci. Nous avons un livre, le Pentateuque, qui est écrit depuis des milliers d'années; ce livre traite des plus hautes questions scientifiques, et nous reporte à l'origine des temps. Les hommes les plus versés dans les sciences ont tous étudié ce livre, plusieurs l'ont attaqué avec acharnement. Tandis que le progrès des sciences révèle chaque jour les erreurs inévitables des systèmes qui reposent sur l'intelligence humaine, il fait de plus en plus ressortir l'éclatante vérité des récits de Moïse. Cette exploration récente, faite pour la première fois par des savants du Nouveau-Monde, était elle-même basée sur le doute, et elle n'a fait que jeter de nouvelles lumières sur l'état actuel et la formation de la mer Morte, qui intéresse à un si haut point la science et la religion. La science,

[1] Voir Angelot, *Recherches sur l'origine du haut degré de salure des divers lacs placés dans le fond de grandes dépressions du sol des continents. Bulletin de la Soc. géol.*, tom. XIV, p. 356.

[2] *Même ouvrage*, p. 381.

[3] A propos de ce *polypier*, il est bon de rappeler comment l'Académie des sciences de Paris est parvenue à savoir que les madrépores sont des animaux. Jusqu'à Tournefort, tous les naturalistes les prenaient pour des plantes; mais comme leur organisation différait de celle des autres végétaux, ils les appelèrent *plantes-pierres*, comme faisant le passage entre les végétaux et les minéraux. En 1727, un médecin de Marseille, Peysonnel, envoya un Mémoire à l'Académie, par lequel il prouvait que les *fleurs* de Marsigli étaient des *animaux*. L'Académie, qui, comme tous les corps, ne jugeait vrai que ce qu'elle enseignait, ne fit aucune attention à ce Mémoire. Quelques années après, Trembley publia ses découvertes sur les *polypes d'eau douce;* alors des membres de l'Académie se rappelèrent le Mémoire de Peysonnel et la concordance de ses observations avec celles de Trembley, et trois d'entre eux, Réaumur, Bernard de Jussieu et Guettard se rendirent sur les bords de la mer pour vérifier ses expériences. Les résultats de ce voyage furent complétement en faveur de l'opinion de Peysonnel, et le polypier, qui avait déjà eu l'avantage de passer du règne quasi-minéral dans le règne végétal, eut encore celui d'être définitivement élevé au rang des animaux, et cette fois sans espoir ultérieur d'avancement. (Voyez *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts, par une société de naturalistes*, art. Madrépores.)

par un de ses plus dignes organes[1], n'a rien de mieux à dire, après trois mille cinq cents ans, sinon *qu'elle reconnaît comme très-probables les données de la Bible sur les événements de Sodome et de Gomorre.* « Reconnaissons-le, dit un écrivain très-estimé[2], Moïse domine au-dessus des générations et des siècles comme une colonne impérissable de vérité. Hérodote, Manéthon, les marbres de Paros, les historiens chinois, le sanscrit, toutes ces sources, les plus anciennes du monde, demeurent de 500 ans, de 1,000 ans au-dessous de lui. Aussi, touchée de cet accord merveilleux, la foi religieuse triomphe, et, frappée d'un tel résultat, l'incrédulité philosophique chancelle; vaincue par ses propres lumières, elle se voit contrainte d'avouer qu'il y a dans tout cela quelque chose de surnaturel qu'elle ne comprend pas, mais qu'elle ne saurait nier. » Ici donc, comme partout, on est amené à cette irréfutable conclusion : *Les sciences physiques ne peuvent que se disputer l'honneur d'apporter un témoignage au récit de Moïse*[3].

Pendant mes courses autour de la mer Morte, je m'aperçus que mes compagnons étaient partis. Je les rejoignis à une demi-lieue du rivage, et je fus accueilli par eux avec de grands éclats de rire. Je ne pouvais pas trop m'en rendre compte; à la fin, on me fit remarquer que j'avais sur la figure un masque de sel. J'avais bien ressenti de la pesanteur dans le mouvement des paupières, mais je l'attribuais à un reste de la douleur que j'avais éprouvée en plongeant. J'étais entièrement recouvert d'une couche de sel dont je ne pus me débarrasser qu'à la fontaine d'Elisée.

Nous aurions dû retourner à Jérusalem par Saint-Sabas; mais notre station près de cette fontaine avait tant plu à mes compagnons qu'il avait fallu leur promettre d'y venir passer la nuit. Nous y arrivâmes vers 6 heures, après une course extrêmement fatigante.

Entre huit et neuf heures, après notre dîner, nous étions tous assis devant nos tentes, ou couchés au bord de l'eau, par la plus belle des nuits. Les uns fumaient leur narghilé, les autres chantaient; Soleyman nous servait un excellent café : nous étions tous heureux d'avoir fait sans accident une course pénible, dangereuse et infiniment intéressante. Tout-à-coup nous fûmes tirés de notre joyeuse quiétude par un spectacle que je n'oublierai de ma vie. Nos Bédouins avaient fait leurs préparatifs dans l'obscurité; nous vîmes subitement

[1] M. Russegger.
[2] Comte de Las-Cases, *Atlas historique*, etc.
[3] *De la philosophie de l'histoire*, par M. Roux-Lavergne.

briller derrière nos tentes un feu magnifique, qui éclairait un tableau digne de la main d'un grand peintre.

Au fond du tableau, il y avait douze Bédouins debout, demi-nus, appuyés les uns sur les autres, qui chantaient en frappant dans leurs mains, en se balançant à droite et à gauche, et en fléchissant leurs genoux d'une manière langoureuse, selon l'expression de leur chant. A côté, assis par terre sur un tapis, était leur chef Abdallah, fumant son narghilé de Damas, et donnant, comme un chef d'orchestre, la mesure de cette musique sauvage. Vis-à-vis d'Abdallah un nègre attisait le feu brillant qui éclairait cette scène pittoresque. Sur le premier plan, deux jeunes gens, fils d'un aga de Jérusalem, dans leur riche et gracieux costume, nous donnèrent la représentation d'un combat; armés chacun d'un yatagan, ils sortirent de l'épais feuillage, et fondirent l'un sur l'autre. Après une lutte acharnée, l'un d'eux, pour mettre fin au combat, tira un pistolet de sa ceinture, et étendit son adversaire à ses pieds. Il se releva aussitôt; alors les deux combattants exécutèrent une danse guerrière. Leurs attitudes pittoresques, caractéristiques, excitaient le plus vif intérêt. Ce tableau était bordé d'un côté par les plus beaux arbres et par la fontaine qui réfléchissait mille fois le feu de notre brasier; de l'autre par nos tentes, devant lesquelles étaient groupés nos moucres. Tout cela se passait la nuit, au milieu du désert, entre des hommes venus de différentes parties du monde, et qui allaient se quitter le lendemain pour ne plus se rencontrer jamais. Cette scène a duré pendant plus d'une heure.

Nous nous couchâmes fort tard, mais personne ne put dormir. Un peu après minuit, nous fûmes attirés hors de nos tentes par un coup de fusil: c'était le muletier de garde qui avait tiré sur un chacal.

Le lendemain, nous repartîmes pour Jérusalem où nous arrivâmes à quatre ou cinq heures du soir.

Nous avons tellement souffert du chaud pendant ce petit voyage de trois jours, que plusieurs d'entre nous en ont eu la figure brûlée, au point que la peau s'en est détachée, particulièrement du nez; d'autres ont gagné la fièvre.

22 *Octobre*. Après m'être reposé deux jours, je partis pour le couvent de Saint-Sabas.

Le consul de France, M. Hélouis-Jorelle, voulut bien m'en faire les honneurs, et me donner une nouvelle preuve de cette exquise obligeance dont il m'avait entouré jusque-là; obligeance qui a tant

contribué à rendre mon séjour dans la ville sainte, non-seulement plus utile, en me facilitant les visites des lieux que je m'étais proposé de voir, mais encore extrêmement agréable par les rapports que j'ai eus tant avec lui qu'avec les personnes auxquelles il m'a présenté.

Nous partîmes de grand matin pour éviter la chaleur. Mon aimable et fidèle compagnon, le Père Laurent, ne voulut pas m'abandonner pour cette dernière course; avec les drogmans et cavas du consulat et nos moucres, nous étions huit personnes.

Sortis par la porte de Bethléhem, nous descendîmes à gauche dans la profonde vallée de Gihon; puis, passant près de la fontaine de Rogel, nous entrâmes dans la vallée du Cédron que nous devions suivre dans une grande partie de son cours. A peine étions-nous à une demi-lieue de Jérusalem que déjà nous voyions les tentes noires d'une tribu de Bédouins : tant la cité de David est aujourd'hui rapprochée du désert ! Sur le chemin, on trouve au pied d'un rocher une fontaine dont il est fait mention dans le livre de Josué (xv, 7) : c'est la *fontaine du Soleil* (Hen Schémesch), qui faisait la limite de la tribu de Juda du côté du nord. Un peu au-delà, nous passâmes à côté d'une seconde tribu de Bédouins; elle était composée de vingt-huit tentes. A notre approche, les chiens donnèrent l'alarme, les femmes et les enfants sortirent pour nous voir passer, et deux hommes prirent leurs armes pour nous suivre. Près de là commence le seul chemin fait de main d'homme que j'aie vu en Palestine; il tourne une montagne escarpée qui s'élève au-dessus du Cédron; il est comme attaché à une immense paroi de rocher qui borde la rive droite du torrent : bientôt on voit les deux tours de Saint-Sabas.

Rien ne peut donner une idée de l'aspect sauvage de ce lieu. C'est une gorge affreuse, hérissée de roches nues sur lesquelles plane une éternelle désolation. Le silence de la mort règne dans ce désert; le Cédron lui-même, desséché au fond de son abîme, n'a que des vagues pétrifiées, et semble craindre de troubler le silence de cette horrible solitude.

Saint-Sabas (Mâr-Saba [1]) est à deux lieues de Jérusalem, et à cinq de la mer Morte, que l'on aperçoit des hauteurs; le couvent est bâti en gradins sur les rochers qui dominent le lit du Cédron. Dans la partie supérieure, il y a deux tours, du haut desquelles on peut défendre l'entrée du couvent contre les agressions des Arabes, et surveiller la contrée. A notre approche, le caloyer qui était de garde descendit un panier, M. Hélouis-Jorelle y mit une lettre du patriarche grec de Jérusalem : sans lettre de recommandation, l'entrée du cou-



vent est interdite. Après quelques moments d'attente, une première porte fut ouverte, puis une seconde; nous descendîmes dans le couvent par des détours et des escaliers nombreux. Introduits dans le divan, un religieux vint nous recevoir et nous offrir à déjeûner. Nous avions apporté nos provisions avec nous; comme il ne croît pas un brin d'herbe dans tous les environs, les religieux sont obligés de faire venir de Jérusalem absolument tout ce dont ils ont besoin, excepté l'eau : il y a une excellente source dans le couvent. Les moines, de l'ordre de saint Basile, sont Grecs schismatiques.

Des millions d'anachorètes avaient choisi autrefois ces rochers pour leur retraite et les uniques témoins de leurs austérités; ils s'étaient creusé des cellules que l'on voit encore dans le roc. Euthyme de Mélitène y vint l'année 405; la sainteté de sa vie y attira des personnes qui venaient de toutes parts pour le consulter, et des disciples en grand nombre, qu'il plaça sous la direction de Théoctiste, compagnon de ses travaux. L'impératrice Eudoxie vint aussi trouver saint Euthyme; mais, comme elle ne pouvait entrer dans la laure, elle fit bâtir une tour qu'elle habita. Le saint s'était retiré au désert de Ruban; Théoctiste l'y alla chercher, et obtint qu'il vînt parler à la princesse : par ses conseils, Eudoxie quitta la doctrine d'Eutychès et rentra dans l'unité de l'Eglise. Saint Sabas, un des plus fervents disciples de saint Euthyme, lui succéda; il bâtit le couvent au lieu où nous le voyons aujourd'hui, et réunit autour de lui une si grande foule d'anachorètes que ce désert en était tout peuplé. Quaresmius dit qu'il y en avait dix mille dans les antres des rochers, et quatre mille dans le monastère [1]. Il est de certaines époques où il semble que le monde soit pour toujours livré à la puissance du mal; il n'est pas étonnant qu'alors des hommes, se sentant pris de dégoût pour la corruption et l'iniquité, se rapprochent de Dieu, et aillent le chercher dans la solitude, loin du vice et de l'impiété. Un grand nombre des compagnons de saint Sabas étaient des fidèles persécutés ou proscrits par les hérétiques et les barbares; le saint anachorète les dirigea dans les voies de la pénitence, comme il les édifia par la sublimité de ses vertus. Deux fois il sortit de son désert : ce fut pour aller plaider à Constantinople la cause des opprimés. L'empereur Anastase persécutait les chrétiens orthodoxes; saint Sabas ne craignit point de se constituer leur défenseur. Sous Justinien, les Samaritains de

[1] Quaresmius, tom. II, p. 687.

Naplouse révoltés fondirent sur les chrétiens, en massacrèrent un grand nombre, pillèrent et brûlèrent leurs églises. Un ami de Julien l'Apostat, Arsénius, homme habile et éloquent, était allé à Constantinople pour calomnier les chrétiens, en les accusant d'avoir été la première cause de ces cruautés; saint Sabas fut envoyé pour faire connaître la vérité à Justinien. L'empereur, qui avait pour lui la plus profonde vénération, le reçut honorablement, et lui accorda ce qu'il demandait : c'était d'exempter d'impôts, pour un certain temps, le peuple de la Palestine, ruiné par les ravages des Samaritains; de bâtir un hôpital à Jérusalem pour les pèlerins, et une forteresse pour mettre les anachorètes et les moines à l'abri des incursions des barbares, et d'accorder sa protection aux catholiques [1].

Le prince Radziwill raconte que, sous le sultan Sélim, mille de ces anachorètes furent mis à mort, sous le prétexte qu'ils étaient trop nombreux et qu'ils pourraient fomenter des séditions.

Huit jours avant la prise de Jérusalem par Chosroès, ses soldats étant venus à Saint-Sabas, les pieux solitaires effrayés prirent la fuite. Il en demeura quarante-quatre; les soldats après avoir dépouillé l'église, ne pouvant rien enlever à des gens qui ne possédaient rien, les firent périr cruellement [2].

Après quelques instants de repos, nous visitâmes le couvent, l'église, la chapelle de Saint-Jean-Damascène, la grotte de saint Sabas, les reliques des anachorètes massacrés par les musulmans [3].

Il faisait une chaleur insupportable entre ces murs, ces terrasses, ces rochers, où il n'y a pas un pouce de terre; une lumière éblouissante fatiguait la vue; le silence solennel régnait dans cette antique

[1] M. Munk a pris les Samaritains sous sa protection et accuse saint Sabas. Il profite de cette occasion pour reprocher à M. Poujoulat de n'avoir pas puisé aux mêmes sources *historiques* que lui.

Pour connaître le caractère violent des Samaritains, on peut étudier toutes les querelles qu'ils eurent avec les Juifs, notamment celle qui éclata sous le gouvernement de Cumanus. Pour mettre fin à toutes leurs intrigues, le gouverneur de la Syrie fut obligé de faire saisir les chefs des Juifs et des Samaritains, et les envoya à Rome plaider leur cause devant l'empereur. « *Claude décida en faveur des Juifs; trois des principaux Samaritains furent mis à mort.* » (Voyez Munk, pag. 574.) M. Munk n'a pas un mot de blâme contre la sévérité de ce jugement, lui qui s'élève avec tant de passion contre celui de Justinien. Déjà sous le règne de Cyrus, les Samaritains avaient fait tous leurs efforts pour empêcher la reconstruction du temple de Jérusalem, et les moyens qu'ils employèrent furent la corruption et la calomnie. Josèphe nous a conservé la lettre qu'ils écrivirent à Cambyse; ils parvinrent à faire suspendre les travaux pendant neuf ans. L'histoire de ce peuple est marquée par mille traits de fourberie et de cruauté.

[2] Baronius, tom. VIII, *Annal. eccl.*, ann. 614.

[3] Il n'est pas permis aux femmes d'entrer dans le couvent; quand il en vient, elles sont logées, comme l'impératrice Eudoxie, dans une tour qui est hors de l'enceinte.

demeure de la prière et de la méditation : il semblait qu'elle était inhabitée. Il n'y a plus aujourd'hui que vingt religieux[1].

Quand on croyait à la nécessité, à l'efficacité de la prière, on pouvait défendre la vie monastique en citant les préceptes et les exemples de Jésus-Christ ; aujourd'hui on est réduit à demander aux barbares qui envahissent les couvents comme les soldats de Chosroès : De quel droit voulez-vous empêcher les autres de prier? Vous avez le droit, vous, d'être sceptiques, athées, païens, et vous ne voulez pas laisser aux chrétiens, aux affligés, celui de pleurer ou de prier loin de vos exemples et de vos persécutions ?

« C'est une politique bien barbare et une politique bien cruelle, s'écrie le plus éloquent écrivain de notre siècle, que celles-là qui veulent obliger l'infortuné à vivre au milieu du monde. Des hommes ont été assez peu délicats pour mettre en commun leurs voluptés; mais l'adversité a un plus noble égoïsme : elle se cache toujours pour jouir de ses plaisirs, qui sont ses larmes. S'il est des dieux pour la santé du corps, ah! permettez à la religion d'en avoir aussi pour la santé de l'âme, elle qui est bien plus sujette aux maladies, et dont les infirmités sont bien plus douloureuses, bien plus longues et bien plus difficiles à guérir. Des gens se sont avisés de vouloir qu'on élevât des retraites *nationales* pour ceux *qui pleurent*. Certes, ces philosophes sont profonds dans la connaissance de la nature, et les choses du cœur humain leur ont été révélées! C'est-à-dire qu'ils veulent confier le malheur à la pitié des hommes, et mettre les chagrins sous la protection de ceux qui les causent. Il faut une charité plus magnifique que la nôtre pour soulager l'indigence d'une âme infortunée; Dieu seul est assez riche pour lui faire l'aumône[2]. »

Nous sommes retournés le même soir à Jérusalem.

[1] On trouve dans Tillemont la vie de plusieurs anachorètes de Saint-Sabas, tom. XVI. *Vie de saint Euthyme.*

[2] M. de Chateaubriand, *Génie du christianisme, Origine de la vie monastique.*

CHAPITRE XXXIV.

De Jérusalem à Naplouse.

Départ de Jérusalem.— Routes anciennes et modernes de la Palestine.— Anathoth.— Gabaa.— Exploit de Jonathas.— Les deux rochers de Bosès et de Sené.— Baalthamar. — Ephrem.— Gischala.— La pierre Ezel.— El-Bir.— Ruse des Gabaonites.— Jébrud. — Béthel.— Echelle de Jacob.— Autel du vrai Dieu et idolâtrie.— Haï.— Gophna.— Du chemin de Sichem.— Il a été suivi plusieurs fois par Notre-Sauveur.— Du *Schibboleth* des Ephratéens.— Le khan de Lebna.— Silo.— Josué y assemble le peuple.— L'arche et le tabernacle.— Enlèvement des filles de Silo.— Le grand-prêtre Héli et Samuel.— Le prophète Ahias et la femme de Jéroboam.— Corea et Alexandrion.— Puits de Jacob.— Entretien du Sauveur avec la Samaritaine.— Réhabilitation de la femme par le christianisme.—Tombeau de Joseph.— Sichem au temps des patriarches. Les douze tribus renouvellent l'alliance avec Dieu.— Bénédictions et malédictions.— Les monts Hébal et Garizim.— Souvenirs historiques de Sichem.— Le christianisme s'y établit de bonne heure.— Saint Paulin.— Naplouse pendant les croisades et sous les Ottomans.— Les Samaritains.

23 *Octobre*. Pour la première fois depuis mon séjour à Jérusalem, je me suis levé le cœur plein de tristesse : c'est le jour où je dois quitter la cité sainte et me séparer pour toujours de lieux que j'aime plus que ma vie.

De grand matin j'ai pu dire encore la messe sur le Golgotha, j'ai visité les principaux sanctuaires, et je suis rentré chez moi afin de prendre mes dernières dispositions pour mon voyage de Nazareth.

On compte à peu près vingt-quatre lieues de Jérusalem à Nazareth. Je devais faire ce trajet avec le Père Hortense, curé de Nazareth, qui est faible de santé, et qui avait l'imagination frappée des dangers que nous allions courir; j'avais en outre un cavas turc, très-âgé, et un vieux muletier du Liban.

Je voulais aller en Galilée en passant par Naplouse et le milieu de la Judée, malgré le choléra qui ravageait la Samarie, et le peu de sécurité qui régnait dans ces contrées où des tribus étaient en guerre.

Dans le courant de la matinée, je reçus la visite de Monseigneur Valerga : je ne puis dire tout ce qu'il m'en a coûté de prendre congé d'un homme si dévoué à la mission sublime que la Providence lui

a confiée, et qui la remplit avec tant de courage, lorsque tout le monde l'abandonne. Les consuls de France et de Sardaigne, les Pères Franciscains, mes anciens compagnons de voyage, tous ceux à qui je devais de la reconnaissance, et dont mon cœur conservera toujours le souvenir, vinrent encore me souhaiter un heureux voyage. Les bons religieux avaient pensé à tout, j'étais abondamment pourvu de provisions; au dernier moment, chacun d'eux avait encore son cadeau à me faire de tout ce qu'ils avaient de plus précieux : de l'huile et quelques olives de Gethsémani, des croix les mieux travaillées par les catholiques de Bethléhem, et des parcelles des plus saintes reliques. Le Père Sébastien, surtout, ne mit aucune borne à sa générosité. Ce religieux est de Vienne, et son éloignement n'a fait qu'augmenter son affection pour son souverain et pour la famille impériale, dont il a trouvé à Jérusalem des preuves nombreuses de piété et de munificence. Comme c'est lui qui garde le bois qu'on enlève chaque année aux huit oliviers de Gethsémani, espérant que, par mon entremise, il pourrait envoyer à cette auguste famille une marque de sa gratitude, il m'ouvrit son petit trésor, et m'y laissa puiser avec indiscrétion. Je ne crois pas que jamais voyageur ait été, sous ce rapport, aussi riche que moi. Mes caisses de chapelets, d'eau du Jourdain, de la mer Morte et des fontaines sanctifiées par la présence du Sauveur et de la Sainte Vierge, étaient chargées sur une de nos mules.

En pleurant, je pris congé de tous mes amis, et je partis avec ma faible escorte.

Je sortis par la porte de Jaffa; arrivé sur la hauteur, je me retournai pour voir encore une fois Jérusalem que je quittais pour jamais. Mes yeux étaient inondés de larmes; cependant, j'éprouvais un bonheur infini de la grâce que le Seigneur m'avait accordée. En voyant les dômes qui s'élèvent au-dessus du tombeau du Sauveur, et en pensant à tous les dangers qui menacent nos sanctuaires, je répétai ce cri de guerre des croisés : *Dieu, secourez le Saint-Sépulcre!* Bientôt les murs et les coupoles de la cité sainte disparurent à mes yeux.

La route que nous allons parcourir a été de tout temps une des plus fréquentées de la Palestine : c'est la route de la Samarie et de la Galilée. Elle court directement au nord, en passant par El-Bir, Jébrud, Naplouse, Sanour, Djenin, où elle coupe la grande route de Gaza à Damas; puis elle va à Nazareth, à travers la plaine d'Esdrelon. De Nazareth, une de ses branches se rend à Saint-Jean-d'Acre; par Safureh, et l'autre, par Tibériade, au pont de Jacob.

Au sud de Jérusalem, la route de l'Egypte en est comme la continuation; celle-ci se divise également en deux branches, dont l'une va à Gaza par Eleuthéropolis, et l'autre par Hébron. De Gaza, elle se rend en Egypte. Une autre route se dirige d'Hébron, par Pétra, vers l'Arabie.

Aujourd'hui la route des caravanes, qui vient de l'Egypte, passe à Gaza, à Ramla, où elle coupe celle qui va de Jaffa à Jérusalem; puis elle continue par Lydda, Djenin, Bisan; puis, sur la rive gauche du Jourdain, elle va rejoindre celle du Haouran pour aller à Damas par le pont de Jacob.

La grande voie commerciale des Romains suivait la côte de la mer de Syrie, d'Antioche jusqu'en Egypte, par les principales villes de Béryte, Sidon, Tyr, Ptolémaïs, Césarée de Palestine, Joppé, Ascalon, Gaza.

Ces grandes lignes étaient coupées par la route de Jaffa à Jérusalem, qui continuait vers l'est, en allant à Jéricho; puis, en longeant le Jourdain, elle allait rejoindre celle de Damas à Bisan ou Scythopolis.

Ce sont là les grandes voies de communication; il y en avait d'autres moins importantes. Tous ces chemins existent encore, mais ils sont impraticables pour des chars; ils continuent à être tracés par les pas des chameaux : personne ne les entretient, et il arrive souvent qu'on a de la peine à les reconnaître et à les suivre. Plusieurs de ces routes étaient pavées autrefois, et on en trouve encore des traces, notamment à Hébron et sur les deux rives du Jourdain[1].

A une lieue de Jérusalem, je vis l'emplacement d'Anathoth[2], patrie du prophète Jérémie[3] : c'est à peine si l'on peut en retrouver quelques débris; et plus au nord, celui de la ville de Gabaa[4], patrie de Saül, où fut commis, sur la femme d'un Lévite d'Ephraïm, le crime infâme qui amena la destruction de cette ville et l'extermination presqu'entière de la tribu de Benjamin. (Jug., XIX.) Il n'en reste plus qu'une colonne mutilée et quelques escaliers taillés dans le roc.

Ce fut sur un rocher qui est au nord de Gabaa, que Jonathas, fils de Saül, suivi d'un seul écuyer, pénétra au milieu des gardes

[1] Consultez *Tabula Peutingeriana;* Antonini Aug. *Itinerarium;* Eusebii et Hieronymi *Onomasticon.*

[2] Anathoth signifie *réponse*, ou *obéissance*.

[3] Josué, XXI, 8; II Rois, XXIII, 27; Jérém., I, 1; Isa., X, 30; *Onomast.*

[4] Gabaa, *colline.*

ennemies, tua vingt Philistins, et jeta l'effroi dans leur armée qui fut entièrement défaite à Béthaven par Saül. (I Rois, xiv.) Deux rochers en forme de pyramide s'élèvent près de Gabaa, au couchant du village de Schafat; on y trouve une citerne et des restes de fortifications. On lit au premier livre des Rois (xiv.) : « Il y a à l'endroit » par où Jonathas cherchait à passer jusqu'aux premières gardes des » Philistins, deux dents de rochers de chaque côté du passage : » l'une s'appelle Bosès, et l'autre Seneh[1]. » Il n'est pas possible de méconnaître ces deux témoins des exploits de Jonathas.

L'Ecriture fait mention d'une forêt dans laquelle coulait le miel, et où Jonathas, ce jour-là harassé de fatigue, trempa l'extrémité de son bâton dans un rayon de miel. Le miel était si commun en Palestine qu'il était compté parmi les bénédictions de la Terre-Promise : *elle distillait le lait et le miel.* Les nombreux essaims d'abeilles sauvages déposaient leur miel dans les rochers et le creux des arbres; les Hébreux s'en servaient au lieu de sucre[2].

David remporta une grande victoire sur les Philistins à Gabaa de Benjamin, qui est un peu plus au nord-est. Nous voyons, en cette occasion qu'il y avait en ce lieu des *bacâ*, arbre semblable au baumier[3]. Le Seigneur avait dit à David : « Ne monte point contre » les Philistins, mais va derrière eux jusqu'à ce que tu sois parvenu » au lieu des bacâ. » (II Rois, v, 23-25.) Cette ville, ainsi que Maspha, fut fortifiée par Asa, roi de Juda, avec le bois et les pierres que Baasa, roi d'Israël, avait fait préparer pour bâtir Rama, afin que ceux du parti d'Asa ne pussent ni entrer, ni sortir. (III Rois, xv, 17-22.) On n'en trouve plus la moindre trace.

Les Israélites défirent ceux de la tribu de Benjamin à Baalthamar (Bethamari)[4], qui est peu éloignée de Gabaa. Les tribus d'Israël, après avoir été battues deux fois par les Benjaminites, se mirent en embuscade en ce lieu, et leur tuèrent vingt-cinq mille hommes. (Jug., xx, 33.)

A deux lieues et demie de Jérusalem, on voit, sur une colline élevée, le village de El-Ram, que l'on prend pour Rama (hauteur), ancienne forteresse des Hébreux. Ce petit village est vis-à-vis de

[1] Bosès, *fleur;* Seneh, *buisson.*

[2] Voir Deut., xxxii, 13; Ps. lxxxi, 16; Ezéch., xxvii, 17; Marc, i, 16; Rosenmuller, *Biblische Naturgeschichte*, tom. II, p. 425.

[3] Onomast., art. *Baalthamar.*

[4] Voyez au Chapitre XXXII ce que nous avons dit du bacca ou bacâ à l'article *Baume de Gilead.* — Baalthamar signifie *maître du palmier.*

cette contrée par où ils devaient passer. « Assur est venu à Haïath, » dit-il; il a traversé Magron, il laisse ses bagages à Machmas. Il a » franchi le passage; Gébah est le lieu où il passe la nuit. Rama » est dans l'épouvante; Gibehah de Saül a pris la fuite. Elève la » voix, fille de Gallim; prête l'oreille, Laïsah, malheureuse » Anathoth. » (Isaïe, x, 28, etc.) Jonathas Maccabée, après le départ de Bacchide, vint s'établir à Machmas, où il jugea le peuple d'Israël. (I Macc., IX, 73.)

Au-delà d'El-Bir, j'ai trouvé une contrée de plus en plus montagneuse. Les hauteurs étaient nues, quelques arbustes perçaient les flancs rocailleux des collines; des oliviers et des figuiers remplissaient le fond des vallées; souvent je rencontrais des ruines, surtout auprès du village de Jébrud, où il y a aussi des tombeaux taillés dans le roc.

C'est dans ces environs, à quatre lieues de Jérusalem, sur le chemin de Sichem, selon Eusèbe[1], que se trouvait Béthel, ville qui remontait à la plus haute antiquité. Elle s'appelait Louz, amandier[2], lorsque Jacob, fuyant la colère de son frère Esaü et allant en Mésopotamie, s'y s'arrêta pour y passer la nuit. Il prit une pierre qu'il mit sous sa tête, et s'endormit. Il vit en songe une échelle qui allait jusqu'au ciel, et les anges de Dieu qui montaient et descendaient. Ce fut alors que le Seigneur lui promit de donner à sa postérité la terre sur laquelle il reposait, et de multiplier sa race comme le sable de la mer. Jacob, s'étant réveillé, s'écria plein d'effroi : « Que ce lieu est terrible! c'est ici la maison de Dieu et la porte du » ciel! » Il se leva, prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, l'éleva comme un monument, y répandit de l'huile, et appela ce lieu Bethel (maison de Dieu[3].) (Gen., XXXVIII.)

Abraham y avait déjà élevé un autel au Seigneur qui lui avait apparu et lui avait promis de donner cette terre à sa postérité. (Gen., XII, 7.) Ce fut là aussi qu'il se sépara de Lot son neveu, parce que leurs pasteurs et leurs troupeaux étaient trop nombreux pour demeurer dans la même terre. (Gen., XIII.)

Lorsque Jacob revint de la Mésopotamie, il éleva un autel à Dieu à Béthel; le Seigneur le bénit et lui donna le nom d'Israël (qui pré-

[1] *Onomast.*, art. Béthel. Voyez aussi Josué, XVIII, 13.

[2] Et venit Jacob in Luzam (id est Amygdalon ante vocitatam) in terram Chanaan, quæ est Bethel. (Hieron., *Quæst. hebr.*).

[3] Voir ce que nous avons dit de cette pierre et des *béthules* en parlant de la mosquée d'Omar, chap. XXIV.

vaut contre Dieu.) Débora, nourrice de Rebecca, étant morte à Béthel pendant ce voyage, y fut enterrée sous un chêne, et ce lieu fut appelé *Chêne des pleurs*. (Gen., xxxv.)

Cette ville fut prise par les Ephraïmites, quoiqu'elle fût échue à Benjamin. Il en est fait très-souvent mention dans l'Ecriture. Les Israélites y vinrent prier le Seigneur après qu'ils eurent été défaits par les Benjaminites. (Jug., xx, 26.) Samuel y venait tous les ans rendre la justice au peuple. (I Rois, vii, 16.) Avant la construction du temple de Jérusalem, on y accourait de toutes parts pour adorer le Seigneur. C'est pourquoi Jéroboam, dans son impiété, après s'être révolté contre la maison de David, prévoyant que si le peuple allait à Jérusalem pour sacrifier en la maison du Seigneur, le cœur des enfants d'Israël retournerait au roi de Juda, fit fondre deux veaux d'or, et en plaça un à Béthel, en disant aux Israélites : « Voilà » vos dieux qui vous ont tirés de l'Egypte. » Il vint lui-même de Sichem pour sacrifier aux dieux qu'il avait forgés ; il monta sur l'autel pour offrir de l'encens, et il établit dans Béthel les prêtres des hauts lieux qu'il avait bâtis.

C'est ainsi que dans tous les temps la politique a créé des dieux, et qu'elle trouve toujours des prêtres et des adorateurs prêts à sacrifier aux veaux d'or qu'elle forge à la stupidité des peuples.

La plupart des prophètes n'osèrent pas s'élever contre les impiétés du roi. Cependant il en vint un du pays de Juda [1] qui lui annonça, pendant qu'il remplissait les fonctions de grand sacrificateur, que son autel serait détruit, et que tous les prêtres des idoles seraient brûlés sur l'autel qu'il avait bâti. Jéroboam étendit la main pour faire prendre le prophète, mais sa main se dessécha et l'autel se fendit. Les prophéties reçurent leur accomplissement trois cent soixante ans après, sous le règne de Josias [2].

C'est contre Jéroboam II que les prophètes Osée et Amos firent entendre les terribles menaces du Seigneur. Ils changèrent le nom de Béthel en celui de *Beth-aven* (maison de crime). « N'allez point » à Galgala, s'écrie Osée, ne montez pas à Bethaven.... Ephraïm » conduira ses enfants à leurs meurtriers..... Les hauts lieux des » idoles, crime d'Israël, seront détruits ; les chardons et les épines » monteront sur leurs autels. Et ils diront aux montagnes : Couvrez- » nous ; et aux collines : Tombez sur nous. Voilà les calamités

[1] Josèphe le nomme Jadon. Voyez *Antiquités*, liv. 8, c. 3.
[2] Josèphe, *Antiquités*, liv. 10, c. 5.

» qu'amènera sur vous Béthel, à cause de la grandeur de son ini-
» quité. » (Osée, IV, IX, X.) « Ne cherchez point Béthel, dit Amos :
» Béthel sera détruite. Je m'élèverai avec le glaive contre la maison
» de Jéroboam. » (Amos, V, VII.)

A l'occasion de cette dernière prophétie, un prêtre de Béthel, nommé Amasias, dénaturant les paroles d'Amos, l'accusa auprès du roi d'avoir prédit que *Jéroboam mourrait par l'épée.* (VII, 11.) Comme Jéroboam est mort tranquillement dans son palais, les incrédules ont accusé Amos d'avoir fait une prophétie qui n'a pas reçu son accomplissement, sans se douter qu'ils le rendent responsable d'une prédiction qu'il n'a pas faite. La menace du prophète s'est accomplie sur le fils de Jéroboam, qui a été tué par Sellum, et a été le dernier de sa maison.

Bethaven existait encore sous les Romains; Vespasien y mit une garnison. Du temps de saint Jérôme, elle n'était plus qu'un petit village; depuis, elle a entièrement disparu.

La ville de Haï (Haïath[1]) était à une petite distance, à l'orient de Béthel. Abraham y avait dressé sa tente (Gen., XII, 8.), et Josué, après que les trois mille hommes, qu'il avait d'abord envoyés contre elle, eurent été mis en fuite à cause du péché d'Achan, la prit par la ruse et la détruisit. (Jos., VIII.)

A la tombée de la nuit, j'atteignis le village de Djafna. Notre cavas avait rencontré quelques jeunes gens sur son chemin, qui nous offrirent l'hospitalité. Ils nous conduisirent chez leurs parents, où nous passâmes la nuit. La maison se composait d'une seule pièce. Le père, la mère et leur fille étaient déjà couchés; ils dormaient tout habillés sur des nattes, dans un coin de l'appartement. Pendant que notre moucre soignait nos chevaux, le cavas étendit mon tapis sur la terre, dans un autre coin; après avoir mangé un peu de poulet et des œufs durs, que nous avions apportés de Jérusalem, nous souhaitâmes une bonne nuit à nos hôtes inconnus, et, la fatigue aidant, nous ne tardâmes pas à nous endormir.

24 *Octobre.* Djafna n'a plus que quelques centaines d'habitants. Ce village, bâti sur une colline, occupe l'emplacement de l'ancienne Gophna, qui était une des dix toparchies de la Judée, sur les limites de Benjamin et d'Ephraïm. Eusèbe place cette ville à cinq lieues de Jérusalem, sur la route de Sichem. Cassius s'en empara; Vespa-

[1] *Amas.*

sien, après avoir assujetti Gophna et l'Acrabatène, prit Béthel et Ephrem; Titus passa par cette ville en venant de la Samarie[1].

Une vallée riche et verdoyante s'étend au pied du village. J'y ai remarqué une grande quantité de beaux oliviers, des figuiers et des grenadiers; les coteaux sont garnis de vignes.

Il faudrait faire un séjour dans chaque village pour apprendre à connaître les ruines qui sont éparses dans toute cette contrée. Comme dans le reste de la Palestine, les habitants ne peuvent donner aucun renseignement. Le P. Hortense avait fait déjà une ou deux fois ce voyage; mais il n'avait jamais eu le temps de faire quelque excursion, ou de s'arrêter pour étudier le pays à l'aide de l'histoire et de l'Ecriture; je crois même qu'il n'en avait jamais été fort tenté : le passage de l'Ecriture qui paraît l'avoir le plus frappé, est celui ou le prophète Osée compare les prêtres de Galaad *aux brigands du chemin de Sichem, qui attendent les voyageurs pour les tuer.* (Osée, VI, 9.) Il avait à me raconter une quantité d'histoires, tant anciennes que modernes, qui prouvaient que la seule tradition qui se soit bien conservée dans le pays, c'est celle de rançonner les voyageurs. Des quatre personnes dont se composait notre caravane, une seule était armée : c'était notre vieux musulman, le cavas; encore son fusil rouillé ne pouvait-il inspirer qu'une médiocre confiance. Je tranquillisai de mon mieux le bon Père, et nous reprîmes le chemin, si redouté, de Sichem.

Une chose surtout qui me rendait ce chemin infiniment cher, c'est qu'il a été parcouru plusieurs fois par Notre-Sauveur[2].

Les bonnes gens qui nous avaient hébergés nous firent bien promettre de leur donner la préférence et d'aller loger chez eux quand nous retournerions dans leur village, promesse que j'ai pu faire sans beaucoup me compromettre; puis ils nous accompagnèrent jusqu'au-delà du vallon.

Nous avions à notre gauche les montagnes d'Ephraïm; les formes en sont belles, mais les cimes ne sont pas couvertes de végétation; les campagnes sont désolées, les villes sont détruites, « la » gloire d'Ephraïm a disparu. » (Osée, IX, 11.) Près de quelques petits villages, cependant, on trouve de belles vallées, au fond desquelles se cachent des forêts d'oliviers. Nous rencontrons aussi quelque peu de vignes; il semble qu'elles ne soient là que pour

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. 1, c. 11; l. 3, c. 3; l. 5, c. 8; l. 6, c. 1.
[2] Voyez à la fin du chapitre suivant.

rappeler ces paroles du même prophète : *Le vin pour eux est menteur.* (Osée, IX, 2.) Depuis bien longtemps les pressoirs d'Ephraïm ne foulent plus la vendange dont les anciens habitants avaient tant abusé que leur nom même était devenu une injure. « Malheur, s'écrie » Isaïe, malheur à la couronne d'orgueil, aux ivrognes [1] d'Ephraïm. » *Væ coronæ superbiæ, ebriis Ephraïm.* (XXVIII, 1.)

Le livre des Juges nous apprend que les habitants d'Ephraïm ne pouvaient pas prononcer le *schin*, qui répond au *ch* en français : comme les personnes qui disent *semin* pour *chemin;* ce défaut de langue leur devint funeste dans la guerre injuste qu'ils firent à Jephté de l'autre côté du Jourdain. Défaits près de la forêt qui a porté depuis le nom de forêt d'Ephraïm, ils regagnaient leur patrie en fuyant de tous côtés; mais ceux de Galaad gardaient les gués du Jourdain. Les fuyards, en arrivant, disaient : Je vous prie de me laisser passer. Ceux de Galaad leur demandaient s'ils étaient d'Ephraïm. Ils répondaient : Non. — Dites donc *schibboleth* (ce qui signifie un épi). *Numquid Ephratæus es? Dic ergo schibboleth.* Comme ils prononçaient *sibboleth,* ils étaient reconnus et mis à mort. Quarante-deux mille périrent dans cette occasion. (Jug., XII.)

J'arrivai vers neuf heures au khan de Lebna ; il est au fond d'une assez large vallée arrosée par une source abondante ; des femmes nous puisèrent de l'eau, et nous y fîmes notre déjeûner. Pendant que nous y étions, une nombreuse caravane de chameaux déboucha de la vallée qui se dirige au nord-est vers le Jourdain, et vint se reposer au même lieu. La fontaine est murée; il y a quelques ruines à l'entour, mais il est probable que la ville de Lebona (blancheur), dont il est parlé au livre des Juges (XXI, 19.), était au nord de ce caravansérail, près du village de Loubban.

C'est sur la hauteur qui est de l'autre côté de la vallée que se trouvait un des lieux les plus célèbres de la Palestine, Silo [2]. Cette localité convient parfaitement à l'indication donnée au livre des Juges. « Silo, y est-il dit, est située au septentrion de Béthel, à » l'orient du chemin qui va de Béthel à Sichem, et au midi de la » ville de Lebona. » (Jug., XXI, 19.) Eusèbe la place à douze milles, ou quatre lieues de Sichem.

C'est à Silo que Josué assembla le peuple pour faire le partage de la Terre-Promise aux sept tribus qui n'avaient pas encore reçu leurs

[1] *Siccorím* (ivrognes), qui vient de *sichar* (enivrer); nom que les Hébreux donnaient, par ironie, à Sichem.

[2] *Paix*, ou *abondance.*

lots, et qu'il plaça le tabernacle du Seigneur. (Jos., XVIII.) « Il choisit ce lieu, dit Josèphe, à cause de la beauté de sa situation, jusqu'à ce que les circonstances permissent de bâtir le temple [1]. » C'est un des plus beaux points de la Judée. La plaine élevée sur laquelle était bâtie Silo s'avance comme un promontoire au-dessus de la vallée qui l'enferme au nord et au couchant; cette vallée est très-fertile; des collines, déboisées aujourd'hui, mais qui étaient riantes, peuplées, couvertes de vignes et de villages, lui formaient une vaste et magnifique enceinte.

L'Arche sainte y demeura depuis le jour où elle fut transportée de Galgal jusqu'au temps du grand-prêtre Héli, qu'elle fut emmenée dans le camp des Israélites et tomba entre les mains des Philistins, c'est-à-dire pendant 328 ans. (I Rois, IV.) Pendant tout ce temps, les Hébreux vinrent adorer Dieu et célébrer leurs solennités dans la *maison du Seigneur à Silo.*

Lorsque les onze tribus eurent presque anéanti la tribu de Benjamin à cause du crime de ceux de Gabaa, elles en eurent une grande douleur. Ne voulant pas laisser périr une des tribus d'Israël, et toutes les femmes des Benjaminites ayant été tuées, le peuple était embarrassé à cause du serment qu'il avait fait à Silo, en disant : Maudit soit celui qui donnera sa fille en mariage aux enfants de Benjamin. Sur la proposition des anciens, les Israélites dirent aux enfants de Benjamin : « Voici la fête solennelle de Jéhovah qui se » célèbre tous les ans à Silo... : allez, cachez-vous dans les vignes, et, » lorsque vous verrez que les filles de Silo sont sorties pour danser, » sortez des vignes, et que chacun de vous prenne pour sa femme une » des filles de Silo. » Les enfants de Benjamin firent ce qui leur avait été conseillé. (Jug., XXI.)

C'est à Silo qu'Anne, femme d'Elcana, vint pleurer devant le Seigneur et lui demanda un fils, promettant de le consacrer au service du temple. Ayant obtenu de Dieu Samuel, elle l'amena à Silo, où il servait en la présence du Seigneur. C'est là que Dieu lui parla et lui annonça les malheurs qui allaient frapper la maison du grand-prêtre Héli. Lorsque les Israélites eurent été défaits par les Philistins, un homme de Benjamin, accourant de l'armée, vint le même jour à Silo, avec sa robe déchirée et la tête couverte de poussière. Héli était assis sur son siége, les yeux fixés sur le chemin. Cet homme annonça qu'Israël s'était enfui, que les deux fils du grand-prêtre,

[1] *Antiquités*, liv. 5, ch. 1.

Ophni et Phinées, étaient morts, et que l'arche de Dieu était prise. Quand il eut nommé l'arche de Dieu, Héli tomba de son siége, et, s'étant brisé la tête, il mourut. (Jug., IV.)

Le prophète Ahias, qui annonça à Jéroboam qu'il régnerait sur dix tribus d'Israël, était de Silo. A la fin de son règne, ce roi impie ayant un fils malade, se souvint du prophète; il dit à sa femme : « Lève-toi, change de vêtements, pour qu'on ne sache pas que tu » es la femme de Jéroboam, et va à Silo, où est le prophète Ahias, » qui m'a prédit que je régnerais sur ce peuple... Va le trouver; car » il te dira ce qui doit arriver à cet enfant. » Le prophète ne pouvait voir, parce que ses yeux s'étaient obscurcis à cause de la vieillesse. Quand il entendit les pas de la femme de Jéroboam, il dit : « Entrez, » femme de Jéroboam : pourquoi feignez-vous d'être une autre? Je » vous suis envoyé comme un fâcheux messager : » Alors il lui annonça la mort de son enfant, et tous les maux que Dieu ferait tomber sur sa maison. (III Rois, XIV.)

Silo était déjà entièrement détruite et abandonnée du temps de saint Jérôme, qui n'y a plus trouvé que les fondements de l'autel des holocaustes [1]. Le moine Boniface, qui donne d'ailleurs une description fort exacte de sa situation, dit y avoir vu un autel et une église en ruines [2]. Je n'y ai trouvé que des tas de débris informes.

Jérémie avait prédit que le temple de Salomon deviendrait comme Silo. « Allez, dit-il, au lieu qui m'était consacré, à Silo, où j'ai fait » résider mon nom dès le commencement, et voyez ce que je lui ai » fait à cause de la malice de mon peuple d'Israël. (VII, 12.) Je ren- » drai ce temple comme Silo, et je livrerai la ville en malédiction à » toutes les nations de la terre. » (XXVI, 6.)

Le long de la vallée qui se dirige au nord-est, et à une ou deux lieues de Silo, doivent se trouver les ruines de Coréa et d'Alexandrion. Je n'ai pu les visiter. Plus on étudie la Palestine, plus on voit combien il reste à faire. Aucun pays n'a été tant de fois décrit; cependant, malgré les nombreux et précieux ouvrages que nous possédons, il reste à découvrir une infinité de lieux aussi importants pour l'histoire profane que pour l'histoire sacrée. Nos cartes sont encore très-imparfaites, et les travaux qu'il faudrait entreprendre dépassent de

[1] Vix altaris fundamenta monstrantur. Hieron. *in Sophron.*, 1, 14. — Quid narrem Silo, in qua altare dirutum hodieque monstratur. *Epitaph. Paulæ.*

[2] Hinc (id est ex El-Bir), ad quindecim milliaria descendens in quamdam vallem, ubi magnum diversorium invenies, et extra fores illius fontem aquæ vivæ, præbentem transeuntibus refrigerium. Ad dexteram haud longe est Silo, ubi Israel olim adorabat, et arca Domini multo tempore stetit. Altare et ecclesia diruta conspiciuntur.

beaucoup les forces individuelles. Que peuvent faire des voyageurs qui parcourent rapidement cette terre sacrée? Donner quelques indications superficielles au lieu d'un examen approfondi que mériterait chaque localité.

Pompée et Vespasien sont venus à Coréa[1].

Alexandrion était une forteresse bâtie par Alexandre Jannée[2], qui fut démolie par Gabinius[3] et rétablie par Hérode[4]. La plupart des princes de la famille d'Alexandre Jannée y sont enterrés. Hérode y fit transporter les cadavres de ses deux fils Alexandre et Aristobule, qu'il avait fait étrangler à Sébaste, comme nous le dirons ci-après.

Après une marche de plus de trois heures à travers les montagnes de la Samarie, j'arrivai dans une vallée très-ouverte, à laquelle plusieurs autres vallées latérales venaient se joindre, comme les affluents d'un grand fleuve. Au couchant, deux cimes de montagnes s'élevaient au-dessus de toutes les autres, et ne laissaient entre elles qu'un étroit vallon allant de l'est à l'ouest, et qui s'ouvrait dans la plaine au lieu où j'étais; ces deux cimes sont les monts Hébal et Garizim: je me trouvais sur le champ de Jacob, près de la ville de Sichem.

Lorsque Jacob revint de la Mésopotamie, il s'établit à Sichem; il acheta, des enfants d'Hémor, une portion du champ où il avait ses tentes, et, y ayant élevé un autel, il invoqua le Dieu d'Israël. (Gen., XXXIII, 18, 19, 20.) Il fut obligé de quitter cette terre, à cause de la perfidie avec laquelle ses deux fils, Siméon et Lévi, avaient vengé l'outrage fait à leur sœur Dina. Cet acte de cruauté les fit maudire par leur père sur son lit de mort. (Gen., XLIX, 7.) Avant de quitter ce pays, Jacob convoqua sa maison; il l'engagea à se purifier et à rejeter les dieux étrangers. Tous lui donnèrent leurs dieux et leurs pendants d'oreilles, et il les cacha sous un térébinthe, derrière la cité de Sichem. (Gen., XXXV, 4.) Jacob, en mourant, donna à Joseph le champ qu'il avait acheté d'Hémor. (Gen., XLVIII, 32.)

Il existe encore en ce lieu deux monuments du plus haut intérêt: un puits creusé par Jacob et le tombeau de Joseph; je visitai d'abord le puits de Jacob, qui est le plus au sud.

C'est là que vint Notre-Sauveur après la mort de saint Jean-Baptiste. « Il vint dans une ville de Samarie, nommée Sichar, près

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. 14, c. 3; *Guerre*, liv. 1, c. 6; liv. 4, c. 8.
[2] Josèphe, *Antiquités*, liv. 13, c. 24.
[3] *Ibid.*, liv. 14, c. 10.
[4] *Ibid.*, liv. 14, c. 27.

» de la terre que Jacob donna à Joseph, son fils. Là était la fontaine » de Jacob. Jésus donc, fatigué du chemin, s'assit sur la fontaine: » c'était vers la sixième heure. Une femme Samaritaine vint puiser » de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi à boire. Car ses disciples s'en » étaient allés à la ville pour acheter des vivres. Or cette femme » Samaritaine lui dit : Comment vous, qui êtes Juif, me demandez-» vous à boire, à moi qui suis Samaritaine? (car les Juifs n'ont pas » de commerce avec les Samaritains). Jésus lui répondit. Si vous » saviez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi » à boire, vous lui en auriez peut-être demandé, et il vous aurait » donné de l'eau vive. Cette femme lui dit : Seigneur, vous n'avez » pas de vase pour puiser, et le puits est profond; d'où auriez-vous » donc cette eau vive? Etes-vous plus grand que Jacob, notre père, » qui nous a donné ce puits? Et lui-même en a bu, et ses enfants, » et ses troupeaux. Jésus lui répondit : Quiconque boit de cette eau » (du puits de Jacob) aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau » que je lui donnerai n'aura jamais soif..... » (Jean, IV, 5 et suiv.) Ce fut alors que Notre-Sauveur révéla à la Samaritaine qu'il était le Christ; elle crut en lui, ainsi qu'un grand nombre des habitants de la ville.

Les Grecs ont donné le nom de Photine à la Samaritaine; ils disent qu'elle alla en Afrique, où elle convertit au christianisme toute la ville de Carthage, sous l'empire de Néron. Ils lui ont fait une histoire qui manque de toute vraisemblance [1].

On avait élevé une église au-dessus de ce puits; elle était bâtie en forme de croix. Saint Jérôme nous apprend qu'elle fut visitée par sainte Paule [2]. Elle existait encore en 740, et le saint évêque Willibalde y vint faire sa prière. D'autres auteurs en font encore mention plus tard; mais déjà en 1283, Brocard ne parle plus de l'église. Le moine Boniface nous apprend qu'il y avait eu un couvent de femmes, mais, de son temps, l'église et le couvent étaient entièrement détruits; il n'y avait plus qu'un autel sur lequel on disait la messe une fois par an [3]. Quaresmius y est venu plusieurs fois; il n'y

[1] Voyez Bollandus, 20 mars, et les *Martyrologes* sur le même jour.

[2] Transivit (Paula) Sichem, et ex latere montis Garizim exstructam circa puteum Jacob intravit ecclesiam, super quo residens Dominus sitiensque et esuriens Samaritanæ fide satiatus. Hieron., *Epist.* 86; *De locis hebr., in Act. Apost.*

[3] Pergentes per hanc planitiem, et partem datam Joseph, devenimus ad puteum Jacob, qui est ex latere montis Garizim. Juxta hunc puteum ab Helena sancta fuit exstructa magna ecclesia, quam plusquam centum virgines incolebant; nunc autem solo æquata cernitur ecclesia et monasterium : tantum in ore putei remanet altare, in quo sacrum Altissimo offertur semel in anno.

a plus trouvé que des fondements et des ruines : deux fragments de colonnes étaient encore debout. Il s'est fait descendre dans le puits avec une corde : pendant le mois de juillet 1626, il n'y avait pas d'eau. Il y a trouvé une petite chapelle et un autel où les Grecs schismatiques de Naplouse célébraient quelquefois la messe.

Ce puits, que les chrétiens appellent communément puits de la Samaritaine, est un peu à droite du chemin, à vingt minutes de Naplouse. On ne saurait le voir à une certaine distance, parce que son orifice est à fleur de terre, et qu'alentour rien n'est resté debout. L'ouverture n'était pas fermée ; comme le dit Quaresmius, elle est à peine assez grande pour laisser passer un homme : n'ayant aucun appareil pour cela, je n'ai pu y descendre. Maundrell dit qu'il a cent pieds de profondeur et neuf de largeur ; il faut que depuis il ait été en partie comblé, car il n'a plus cette profondeur aujourd'hui ; la Samaritaine avait dit à Notre-Sauveur : *Le puits est profond.* Je n'y ai pas trouvé une goutte d'eau. Des colonnes brisées, en granit gris, sont couchées sur le sol : on voit alentour plusieurs autres débris ; mais ce lieu saint est tout-à-fait abandonné, et bientôt on ne pourra plus le retrouver. A une cinquantaine de pas vers le nord, il y a un bâtiment bas, obscur et carré, qui m'a paru être une étable.

C'était une belle et sainte pensée, celle qui avait confié à des vierges chrétiennes la garde d'un lieu où Notre-Sauveur a autorisé par son exemple les relations immédiates que les femmes devaient avoir avec l'Eglise. La femme a été affranchie, d'abord dans la personne de la Sainte Vierge, puis dans celle des saintes femmes qui ont suivi le Sauveur et ont reçu de sa bouche la doctrine simple, pure et sublime qui va si bien au cœur de la femme dans les trois principales situations de sa vie : dans l'innocence du premier âge, la chasteté virginale et la dignité de mère chrétienne. Aussi, dans tous les temps, elle a plus spécialement témoigné à l'auteur de sa réhabilitation sa reconnaissance et son amour. Ce furent surtout les femmes qui suivirent Notre-Sauveur sur le Calvaire ; elles furent les premières qui visitèrent le Saint-Sépulcre, et les premières aussi à qui Jésus-Christ apparut après sa résurrection [1]. C'est dans

[1] Quelqu'un fit à saint François de Sales l'injuste reproche que l'on ne voyait que des femmes autour de lui (on sait combien fut grande sa circonspection à cet égard). — « Sans comparaison, répondit le saint, il en était ainsi de Notre-Seigneur, et plusieurs en murmuraient. » L'autre ajouta qu'il avait pris garde à son confessionnal, que pour un homme, il y avait un grand nombre de femmes qui l'assiégeaient.— « Que voulez-vous ? ajouta le saint évêque, ce sexe est plus enclin à la piété, et c'est pour cela que l'Eglise l'appelle dévot. Plût à Dieu que les hommes, qui font bien d'autres péchés,

la société chrétienne seule que les femmes tiennent le rang qu'elles méritent, et elles le perdent à mesure que le christianisme s'efface de nos mœurs. La dégradation des femmes dans le Levant est affreuse, et elle sera la même jusqu'à la fin des siècles, si Dieu ne prend pas pitié de ces peuples en leur faisant aimer la liberté et la chasteté de sa loi. Chez les païens, un mari chassait sa femme dès qu'elle était devenue vertueuse par le christianisme [1]; et les Turcs, aujourd'hui, ne permettent que des spectacles lascifs aux femmes des harems: ce n'est pas assez pour eux d'avilir leurs compagnes par l'esclavage, il faut les avilir mille fois plus par la corruption. C'est au puits de la Samaritaine qu'a été inaugurée la sainte et pudique liberté qui devait régner entre les fidèles; il était juste que des femmes vinssent honorer en ce lieu, par leurs vertus et leurs reconnaissantes prières, le divin auteur de leur régénération; mais les vierges chrétiennes ont été chassées de cette contrée: l'esclavage et la barbarie en ont repris aussitôt possession [2].

A un quart de lieue au nord du puits de la Samaritaine, et au milieu de quelques arbres, se trouve le tombeau de Joseph. Comme les Turcs ont un grand respect pour ce tombeau, ils l'ont orné par un monument de leur goût, en élevant au-dessus une petite coupole. Si le monument est peu intéressant en lui-même, le lieu où il se trouve, et les restes qu'il renferme, méritent toute notre vénération. C'est ici cet héritage de Joseph qui lui fut donné par Jacob, en sus de la part qui lui revenait. (Gen., XLVIII, 22.) Moïse, en quittant l'Egypte, emporta les os de Joseph, selon que Joseph l'avait fait promettre aux enfants d'Israël. (Exod., XIII, 19.) A leur arrivée dans la Terre-Promise, les Israélites les ensevelirent en ce même lieu, comme nous le voyons dans le livre de Josué: « On ensevelit » aussi les ossements de Joseph, que les fils d'Israël avaient emportés » d'Egypte à Sichem, dans une partie du champ que Jacob avait » acheté des fils d'Hémor, père de Sichem, au prix de cent kesites [3], » et qui depuis appartint aux fils de Joseph. » (Jos., XXIV, 32.) Saint

eussent autant d'inclination pour la pénitence! » (*L'Esprit de saint François de Sales.*)

[1] Uxorem jam pudicam maritus jam zelotypus ejecit. (Tertullianus, *Apologetic.*, cap. 3.)

[2] Burckardt rapporte que dans certaines tribus, les maris renvoient leurs femmes à leurs parents quand elles tombent malades, avec un billet ainsi conçu: « Faites soigner votre fille; ayant acheté de vous une femme bien portante, il n'est pas juste que j'aie la peine et que je supporte les frais de sa guérison. »

[3] La *kesite* était une pièce de monnaie de la valeur d'environ quatre sicles.

Jérôme nous apprend que, non-seulement Joseph, mais encore tous ses frères furent ensevelis au même lieu [1].

C'est donc ici que finit cette histoire de Joseph, une des plus belles de l'Ancien-Testament, que nous avons tous apprise avec bonheur; et c'est ici qu'elle avait commencé. Le jeune Joseph, revêtu de la tunique de diverses couleurs qui lui avait été donnée par l'affection paternelle, était venu au même lieu chercher ses frères. Envoyé de la vallée d'Hébron, « il vint en Sichem. Et un homme le trouva » errant dans les champs, et lui demanda ce qu'il cherchait. Joseph » répondit : Je cherche mes frères; dites-moi où ils font paître les » troupeaux. » (Gen., XXXVII, 14.) Lorsqu'il les eut trouvés en Dothaïn, ils voulurent le faire mourir. Il repose maintenant au milieu de ses frères, après avoir été *leur prince, l'appui de sa famille, le chef de ses proches et le ferme soutien de son peuple.* Il a mérité d'être l'image de Jésus-Christ; sa vie entière a été une prophétie, et, comme le dit l'Ecriture : *Ses os ont été visités par le Seigneur.* (Eccli., XLIX, 16.) Après trente-quatre siècles, son tombeau est encore connu et vénéré, comme celui de sa mère près de Bethléhem, et celui de Jacob dans la double caverne d'Hébron : tant sont profondes les racines que ces familles patriarcales ont jetées dans cette terre antique et dans le souvenir reconnaissant des nations!

Entrons maintenant dans l'étroite vallée qui va nous conduire à Naplouse.

A peu près à moitié chemin, et à dix minutes de la ville, on passe près d'une fontaine que plusieurs auteurs modernes ont prise pour le puits de la Samaritaine, prétendant que cette fontaine étant plus rapprochée de la ville, la Samaritaine n'a pas dû aller chercher de l'eau plus loin, puisqu'il y en avait là en abondance.

Mais il faut observer qu'il n'est pas dit dans l'Evangile que cette femme habitait Sichem : étant pauvre, il est probable que sa maison était hors de la ville. Du reste, cette fontaine ne peut nullement convenir au texte de l'Evangile. Nous voyons par les paroles de la Samaritaine qu'il s'agissait d'un puits, et non d'une fontaine, puisqu'elle dit à notre Sauveur : « Seigneur, vous n'avez pas de vase » pour puiser, et le puits est profond. » Ici, les voyageurs n'ont besoin de personne pour puiser de l'eau : elle coule à la surface de la terre. Le puits est plus rapproché du tombeau de Joseph; par conséquent, du champ de Jacob, et convient mieux au récit de saint

[1] *Epith. Paulæ; Epist.* 101 *ad Pammachium.*

Jean. Ajoutez à cela que l'ancienne Sichem n'était pas sur l'emplacement de la ville actuelle, mais plus à l'est, ce qui la rapprochait du puits de la Samaritaine [1]. D'ailleurs, les fragments de colonnes qu'on y trouve, comme les descriptions des auteurs anciens, prouvent que, dans les premiers siècles, c'est toujours le puits que nous avons décrit qui a été regardé pour le puits de Jacob et celui de la Samaritaine.

On arrive à Naplouse en passant dans une forêt d'antiques oliviers; nulle part, excepté au pied du mont Carmel et à Gethsémani, je n'ai vu des troncs aussi gros. Pendant que j'étais au puits de la Samaritaine, j'avais envoyé deux hommes en avant pour m'acheter des vivres, et surtout pour s'informer de la situation de la ville, où je savais que le choléra était dans toute sa force. Ils vinrent me dire que la ville était dans la consternation, que toutes les relations avaient cessé, que je ne serais reçu nulle part : chacun fuit ou s'enferme chez soi. Il y a, à Naplouse, un petit couvent grec qui reçoit les pèlerins, mais je vis bien que, dans le cas même où l'on consentirait à m'y recevoir, mes guides ne voudraient pas me suivre; je pris mon chemin en dehors de la ville, et j'allai m'établir au pied du mont Hébal, près d'une source délicieuse. Quelques jardins me séparaient de la ville, et de l'autre côté s'élevait devant moi le mont Garizim.

Abraham étant sorti d'Haran vint dans cette vallée avec Sara sa femme, Lot son neveu, et toutes ses richesses. Le Seigneur lui apparut et lui dit : Je donnerai cette terre à ta postérité. Et Abraham éleva un autel au Seigneur. (Gen., XII, 6.) Ce pays appartenait aux Chananéens et aux Phérézéens. Lorsque Jacob y vint, il y avait une ville du nom de Sichem; elle fut détruite par ses enfants Siméon et Lévi. (Gen., XXXIV, 27.) Les Hébreux s'étant rendus maîtres de la terre de Chanaan, Sichem échut à la tribu d'Ephraïm, et elle devint une ville lévitique. (Jos., XX, 7; XXI, 20.)

Moïse avait ordonné aux enfants d'Israël d'élever un autel au Seigneur sur le mont Hébal, quand ils seraient en possession de la Terre-Promise, et de renouveler en ce lieu l'alliance qu'ils avaient faite avec Dieu. Josué donc, après la prise de Haï, conduisit le peuple à Sichem pour accomplir tout ce qui avait été prescrit. Un autel de pierres non polies fut dressé sur le mont Hébal, la loi de

[1] Sichar est ante Neapolim juxta agrum quem dedit Jacob filio suo Joseph. Hieron., *De locis hebr.* Breidenbach assure que de son temps on voyait encore, près du puits de Jacob, les ruines de l'antique Sichem.



Moïse fut gravée sur ces pierres, et Josué offrit des holocaustes. Les six tribus issues de Rachel et de Lia furent placées sur le mont Garizim pour bénir le peuple, et les six autres tribus, descendant de Ruben, qui avait perdu son droit d'aînesse, de Zabulon et des deux servantes de Jacob, reçurent l'ordre de prononcer les malédictions du haut du mont Hébal. L'arche sainte fut portée entre les deux montagnes par les prêtres et les lévites; les juges, les officiers et les anciens du peuple se tenaient debout des deux côtés de l'arche. Josué alors, élevant la voix, prononça les bénédictions réservées à ceux qui demeureraient fidèles à l'alliance du Seigneur; et les six tribus qui étaient sur Garizim répondirent : *Amen*. Ensuite, se tournant vers le mont Hébal, il appela les malédictions contre les violateurs de la loi; et les six autres tribus répondirent tout d'une voix : *Amen* [1].

On me permettra sans doute ici, au lieu même où cette alliance a été renouvelée d'une manière si solennelle, de rappeler quelques-unes des conditions du contrat conclu entre Dieu et son peuple. Nous connaissons les infractions sans nombre qui ont été faites à cette alliance par la perversité et l'inconcevable aveuglement des Juifs, et nous savons aussi si Dieu a été fidèle à sa parole.

Voici donc les bénédictions et les malédictions prononcées par ordre de Dieu.

« Si tu écoutes la voix de Jéhovah ton Dieu, toutes ces béné-
» dictions viendront sur toi... Tu seras béni dans la ville, tu seras
» béni dans les champs. Béni sera le fruit de ton ventre, et le fruit
» de ta terre, et le fruit de tes bestiaux, les petits de tes vaches et
» ceux de tes brebis. Bénie sera ta corbeille et ta huche. Tu seras
» béni à ton entrée, tu seras béni à ta sortie... Jéhovah enverra
» sa bénédiction sur tes greniers et sur toutes tes entreprises...
» Il t'ouvrira le trésor de ses biens, le ciel, pour répandre sur la
» terre la pluie en son temps, et pour bénir tous les travaux de tes
» mains.

» Mais si tu n'obéis pas à la voix de Jéhovah ton Dieu, en gar-
» dant et en accomplissant tous ses commandements et ses ordres
» que je te prescris aujourd'hui, toutes ces malédictions fondront sur

[1] Deut., XI; XXVII; Josué, VII. — Josèphe dit que six tribus étaient sur une montagne, et six sur l'autre; que les sacrificateurs et les lévites étaient partagés également sur ces deux montagnes, et qu'ils prononcèrent, les uns et les autres, les bénédictions et les malédictions, en se répondant mutuellement par de solennelles acclamations. *Antiquités*, liv. 4, c. 8.

» toi, et te saisiront. Tu seras maudit dans la ville, et maudit dans » les champs. Maudite sera ta corbeille et ta huche. Maudit sera le » fruit de tes entrailles, et le fruit de tes terres, les petits de tes » vaches et ceux de tes brebis. Tu seras maudit à ton entrée, et » maudit à ta sortie. Jéhovah enverra sur toi la malédiction, et le » trouble, et la ruine dans toutes tes entreprises, jusqu'à ce que tu » sois exterminé et que tu périsses soudain à cause de tes actions » par lesquelles tu l'as abandonné. Jéhovah y joindra la peste, jusqu'à » ce qu'il t'ait consumé dans la terre en possession de laquelle tu » vas entrer..... Ton ciel, qui est au-dessus de ta tête, sera d'airain, » et la terre qui est sous tes pieds sera de fer. La pluie que Jéhovah » répandra sur ta terre sera du sable et de la poussière; il en tombera » du ciel sur toi jusqu'à ce que tu sois détruit. Ton cadavre servira » de pâture à tous les oiseaux du ciel et à toutes les bêtes de la terre, » et nul ne les chassera... Un peuple que tu ignores dévorera les » fruits de la terre et tous tes travaux, et tu seras opprimé et brisé » tous les jours de ta vie. » (Deut., XXVIII.)

L'histoire nous apprend combien grande a été la prospérité de ce pays aussi longtemps qu'il a été fidèle à Dieu; son état actuel nous fait voir si les malédictions se sont accomplies.

Un philosophe, en parcourant cette terre, deux mille ans après qu'elles se furent appesanties sur elle, nous la dépeint ainsi : « Hélas ! je l'ai parcourue, cette terre ravagée ! j'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeur, et je n'ai vu qu'abandon et que solitude..... J'ai cherché les anciens peuples et leurs ouvrages, et je n'en ai vu que la trace, semblable à celle que le pied du passant laisse sur la poussière. Les temples se sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre, nue d'habitants, n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres [1]..... »

Volney (car c'est lui qui a tracé ce véridique tableau de la Palestine), Volney a vu tout cela, mais il a méconnu la main qui a frappé ce peuple et cette terre infidèle.

Les monts Hébal et Garizim [2] ne sont éloignés l'un de l'autre que de 1200 pas. Ils ont tous les deux la même hauteur, c'est-à-dire 2500 pieds [3], mais ils ne s'élèvent que de 750 pieds au-dessus de la plaine. Cette vallée remarquable, et placée au centre de la Judée,

[1] *Les Ruines*, ch. 2.

[2] Garizim, *divisio sive præcisio;* Ebal, *vallis vetus* aut *acervus lapidum*.

[3] Mesurement de M. de Schubert, tom. III, p. 145.



était éminemment propre à cette cérémonie. Avant qu'on y bâtit une ville, elle était occupée par une forêt de térébinthes. Moïse dit aux Israélites qu'ils devront proclamer les bénédictions et les malédictions près des chênes de Moreh. (Deut., xi, 30.) Les Samaritains lisant Moreh, au lieu de Moriah, dans le passage de la Bible où il est question du sacrifice d'Isaac, disent que c'est sur le mont Garizim, situé près de Moreh, qu'Abraham voulut immoler son fils. David appelle encore cette vallée, *vallée des Tentes* : « Partibor Sichimam et convallem tabernaculorum metibor. » (Ps. lix, 8.)

La ville de Sichem fut détruite de fond en comble par Abimélech, fils de Gédéon. Il s'était fait déclarer roi de Sichem après avoir tué tous ses frères, excepté Joathan, le plus jeune. Joathan vint sur la montagne de Garizim, et parlant aux Sichémites, il leur reprocha, dans un apologue, le choix qu'ils avaient fait d'Abimélech, et prédit les malheurs de leur ville. Trois ans après, ils se soulevèrent contre Abimélech ; mais il les battit, rasa leur ville et y sema du sel. (Jug., ix..)

Elle était déjà relevée à la mort de Salomon, lorsque Roboam y rassembla le peuple pour se faire proclamer roi ; les dix tribus d'Israël s'étant révoltées contre lui, Jéroboam s'établit à Sichem, qu'il agrandit, et elle fut la capitale du royaume d'Israël.

Elle devint aussi le siége principal du culte des Samaritains, comme nous le dirons bientôt. Le temple qu'ils bâtirent du temps d'Alexandre le Grand sur le mont Garizim fut détruit deux cents ans après par Jean Hircan. La ville de Sichem est souvent appelée Sichar [1], et c'est sous ce nom qu'elle est désignée dans l'Evangile de saint Jean. (iv, 5.) Vespasien en ayant fait une colonie romaine, elle reçut le nom de Flavia Neapolis : Flavie était le surnom de la famille de Vespasien ; elle a toujours porté depuis le nom de Naplouse ; cependant elle perdit ses priviléges sous Sévère, pour avoir résisté trop longtemps aux armes de ce prince vindicatif. Josèphe dit que les habitants lui donnaient le nom de Mabartha ou Mamortha.

Plusieurs Samaritains ayant cru à Notre-Sauveur après l'avoir entendu (Jean, iv, 42.), il se forma de bonne heure une communauté chrétienne dans cette ville, et nous trouvons, dans

[1] Saint Jérôme croit que c'est une corruption du mot Sichem ; d'autres pensent que ce nom lui était donné par ironie, pour se moquer du culte de ses faux dieux, ou du penchant à s'enivrer qu'avaient ses habitants.

les annales de la primitive Eglise, plusieurs évêques de Sichem.

Un des noms les plus illustres de cette époque est celui du philosophe Justin, qui était de Sichem, et qui fut martyrisé à Rome sous le règne de Marc-Aurèle, vers l'an 167. Personne ne défendit la vérité avec plus d'ardeur et de talent. Il parle du baptême et de l'Eucharistie avec une telle clarté que ses œuvres suffiraient à elles seules pour confondre les hérésies qui se sont élevées touchant ces sacrements. Voici, entre autres, ce qu'il dit de l'Eucharistie : « De même que Jésus-Christ Notre-Sauveur, fait chair par la parole de Dieu, avait, pour notre salut, de la chair et du sang : de même il nous a été enseigné que cette nourriture consacrée (εὐχαριστηθεῖσαν) par la prière que lui-même a prononcée, de laquelle, par le changement qui s'en fait en nous, notre sang et notre chair sont nourris, est la chair et le sang de ce Jésus fait chair [1]. » C'est aussi saint Justin qui a fait, sur l'interprétation de l'Ecriture, cette réponse si pleine de sagesse, que bien des chrétiens devraient se rappeler. Le Juif Tryphon, qui plus tard a été converti au christianisme par Justin, avait cherché à lui prouver qu'il y avait des contradictions dans l'Ecriture. Le saint lui répondit : « Si c'est avec simplicité, et non par une malice affectée, que, lorsque vous avez rapporté ce passage, vous avez omis ce qui le précède et ce qui le suit, vous êtes excusable ; mais si vous avez prétendu par là m'embarrasser et me faire avouer que les paroles de l'Ecriture sont contraires les unes aux autres, vous vous êtes trompé : je n'aurai jamais la témérité, ni de le penser ni de le dire. Et toutes les fois qu'on m'objectera de pareils passages, qui paraîtront se contredire, comme je suis entièrement persuadé que jamais l'Ecriture n'est contraire à elle-même, j'avouerai plutôt que je ne les comprends pas [2]. »

Il avait un tel amour pour l'Ecriture que tous ses livres sont remplis de passages qui en sont tirés ; il semble quelquefois n'avoir pas d'autres paroles que celles que lui fournissent les Livres saints. Il citait si souvent les mêmes passages qu'il a cru devoir s'en excuser en disant : « Quoique je vous aie déjà dit plusieurs fois la même chose, je sais bien néanmoins que vous ne trouverez pas mauvais que je le répète encore. Nous voyons le soleil, la lune et les astres suivre toujours la même route et produire les mêmes vicissitudes des saisons ; ceux qui enseignent à compter ne se lassent pas de dire

[1] Just., *Apol.*, I, 61.
[2] Just., *Dial.*

à ceux qui le leur demandent, que deux fois deux font quatre, quoiqu'ils l'aient déjà dit plusieurs fois; ne serait-il pas ridicule que celui qui traite des prophètes s'ennuyât de répéter souvent les mêmes passages, comme s'il s'imaginait pouvoir trouver des pensées et des expressions meilleures que celles de l'Ecriture [1]. »

C'est aussi l'excuse que je fais à ceux qui voudront bien lire cet ouvrage : partout où j'ai pu, j'ai fait usage des paroles des Livres saints, bien convaincu que c'est satisfaire au pieux désir des lecteurs chrétiens, à qui ce *Pèlerinage* s'adresse.

Après la prise de Jérusalem par les croisés, Naplouse se soumit avec toute la contrée, et Tancrède vint en prendre possession; les revenus de la ville furent assignés au Saint-Sépulcre. Raoul de Caen raconte comment Tancrède découvrit, près de Naplouse, une forêt, et même des poutres toutes travaillées, pour faire le siége de Jérusalem : « Lorsque la nouvelle parvient dans le camp, dit-il, les tentes des Français retentissent de cris d'allégresse, et tout le peuple s'avance en procession, comme lorsqu'on chante les litanies [2]. » C'est là que le Tasse a placé sa forêt enchantée [3]. Sous le pontificat de Calixte II (1120), il fut tenu à Naplouse un concile, en présence de Baudouin, roi de Jérusalem, dont le but était la réforme des mœurs [4]. Pendant qu'à Jérusalem on couronnait Guy de Lusignan, les barons du royaume réunis à Naplouse offrirent la couronne Homfroi de Thoron, parce qu'ils voyaient *la perdition de la terre* dans l'élévation au trône de l'époux de Sibylle, qu'ils regardaient comme *un fol et un musard* [5]; ce que les événements n'ont que trop justifié. Naplouse tomba au pouvoir de Saladin après la désastreuse bataille de Hittin. L'année 1202, elle fut ravagée par un des plus violents tremblements de terre dont l'histoire ait conservé le souvenir : une seule rue resta debout, celle des Samaritains [6]. Tout récemment, le 1 janvier 1837, le même désastre a désolé cette ville, ainsi qu'une quantité d'autres dans toute la Palestine : on en voit encore les nombreux débris.

L'esprit de révolte des anciens Sichémites s'est maintenu à travers les siècles, et les habitants de Naplouse sont tout aussi insoumis

[1] Justin. *Dialog.*
[2] *Gesta Tancredi principis in expeditione Hierosolymitana.*
[3] *Bibliothèque des croisades*, tom. I, p. 521.
[4] Guillaume de Tyr, *De la guerre sainte*, liv. 12, ch. 13.
[5] Continuation de Guill. de Tyr.
[6] Voir le récit de saint Antonin dans Baronius, *Annales eccles. ad ann.* 1202.

aujourd'hui qu'ils l'étaient au temps de Jéroboam. Inquiets, braves, turbulents, ils s'insurgent contre leurs maîtres, contre les pachas du Grand-Seigneur, contre l'Egypte, comme ils le feraient contre leurs propres cheiks si l'un d'eux s'emparait du pouvoir. Une des plus terribles insurrections fut celle de 1834. Poussés à bout par les cruautés et les exactions d'Ibrahim-pacha, les paysans de la Palestine se soulevèrent, et, conduits par le cheik Kasim-Akmet de Naplouse, ils assiégèrent Ibrahim qui s'était enfermé sur le mont Sion. Ce fut alors que Méhémet-Ali, tremblant pour la vie de son fils, délivra Abou-Gosch, qu'il avait chargé de fers, et fit venir à Jaffa le cheik de Naplouse, dont il accepta toutes les conditions. La paix ayant été jurée par Méhémet-Ali et par Ibrahim, le siége de Jérusalem fut levé, et les fellahs retournèrent à leurs travaux. Alors Ibrahim, avec seize mille hommes, se jeta sur ce malheureux pays qu'il ravagea d'une extrémité à l'autre; Naplouse fut à moitié détruite; le cheik Kasim-Akmet fut emmené à Damas et décapité avec ses quatre fils.

Malgré tous les fléaux conjurés contre elle, cette ville est si heureusement située qu'elle se relève bien vite, pour subir de nouvelles dévastations. Aujourd'hui même, en passant près du cimetière, j'ai pu juger avec quelle intensité sévit le choléra, en voyant les tombes fraîches de ses nombreuses victimes. Dans ce moment, la population de Naplouse ne s'élève pas à 8,000 âmes, tous musulmans, excepté cinq cents Grecs schismatiques, deux cents Juifs et cent-cinquante Samaritains.

La secte des Samaritains, dont il reste ces faibles débris, descend des peuples idolâtres, particulièrement des Chuthéens, que les rois d'Assyrie envoyèrent au-delà de l'Euphrate pour repeupler et garder la Samarie, dont les habitants avaient été emmenés en captivité par Salmanasar, l'an du monde 3283. (IV Rois, XVII, 24.) Le roi d'Assyrie, Asarhaddon, ayant appris que des lions dévoraient ces peuples parce qu'ils ne craignaient pas le Seigneur, leur envoya un des prêtres juifs captifs, qui vint s'établir à Béthel, et leur apprit à honorer le Seigneur. Mais, accoutumés qu'ils étaient au culte des idoles, chacun de ces peuples se fit son dieu, ils les mirent dans les temples et dans les hauts lieux, et l'idolâtrie se répandit dans toute la Samarie.

Josèphe raconte comment, sous le règne de Darius, se consomma le schisme religieux d'un grand nombre de Juifs, et à quelle occasion on bâtit sur le mont Garizim un temple rival de celui de Jérusalem. Cette histoire, qui a tant de rapports avec l'origine des schismes

dont nous sommes encore les témoins, offre le plus grand intérêt[1].

Manassès, frère du grand-prêtre Jaddus, avait épousé, contrairement à la loi de Moïse, une Chuthéenne, fille de Sanaballet, gouverneur de Naplouse. Les Juifs orthodoxes de Jérusalem réclamèrent contre cette violation de la loi, et obligèrent Manassès ou à répudier sa femme, ou à quitter les fonctions qu'il remplissait dans le temple. Comme il tenait plus à sa place qu'à sa femme, il alla à Naplouse exposer son embarras à son beau-père. Sanaballet lui dit que pourvu qu'il voulût garder sa fille, il le ferait établir grand-sacrificateur et prince de la Judée. Effectivement, il obtint le consentement de Darius pour bâtir un temple semblable à celui de Jérusalem sur la montagne de Garizim, et tous les Juifs qui avaient violé la loi de Dieu en contractant des mariages avec des femmes étrangères, tous ceux qui violaient le sabbat, qui mangeaient des viandes défendues, ou qui avaient commis quelqu'autre crime, quittèrent Jérusalem avec Manassès ; ils vinrent en Samarie professer la religion qu'ils avaient obtenue de la libéralité du grand roi, et dirent qu'on leur faisait tort à Jérusalem.

Ce fut alors que, selon l'opinion de la plupart des critiques, les Samaritains reçurent le Pentateuque qu'ils ont encore aujourd'hui, et qui est un document si important pour constater l'authenticité des Livres saints, puisque l'original de Moïse existait encore à l'époque où ils en ont reçu un exemplaire de Manassès, et que, malgré la séparation totale des Samaritains et des Juifs depuis deux mille cinq cents ans, le Pentateuque des Samaritains est essentiellement conforme à celui que nous tenons des Juifs.

Des auteurs pensent que la Pentateuque fut apporté aux Samaritains par le prêtre envoyé de Babylone par Asarhaddon.

Peu de temps après, l'armée de Darius fut vaincue par Alexandre. Comme il arrive toujours, ceux qui avaient été infidèles à leur Dieu le furent aussi à leur roi. Les habitants de Naplouse s'empressèrent de s'incliner devant la fortune du nouveau maître, tandis que le grand-prêtre Jaddus fit répondre à Alexandre, qui lui demandait des secours : « Que les Juifs avaient promis à Darius, avec serment, de ne porter jamais les armes contre lui, et qu'ils ne pouvaient y manquer tandis qu'il serait en vie. » Nous avons vu comment Alexandre, qui allait à Jérusalem pour tirer vengeance du grand-prêtre, s'est prosterné devant lui sur le mont Scopos.

[1] Voyez Josèphe, *Antiquités*, liv. 2, ch. 8.

Sanaballet était allé trouver Alexandre au siége de Tyr, et, par des discours insidieux, il l'avait engagé à ratifier la permission donnée par Darius de bâtir un temple sur le mont Garizim. Les Samaritains y travaillèrent avec une incroyable activité. C'est en parlant de ce temple que la Samaritaine dit à Notre-Sauveur, en lui montrant le mont Garizim : « Nos pères ont adoré sur cette mon- » tagne, et vous autres Juifs vous dites que c'est à Jérusalem qu'il » faut adorer. »

Les Samaritains ne tardèrent pas à se révolter contre Alexandre, qui les chassa du pays et donna cette province aux Juifs[1]. Cette préférence augmenta la haine qui existait entre ces deux peuples, et qui ne s'est jamais éteinte.

Josèphe rapporte un débat assez curieux qui s'éleva à cette époque entre les Samaritains et les Juifs qui habitaient Alexandrie. Les Juifs disaient que le temple de Jérusalem était le seul qu'on dût révérer, et les Samaritains soutenaient que celui de Garizim était le vrai temple. La contestation fut portée devant le roi Ptolémée; mais il ordonna, avant de prendre connaissance de la cause, que les avocats qui perdraient seraient mis à mort. Il réunit un grand conseil, et on entendit les parties. Les Juifs prouvèrent avec tant d'évidence que le temple de Jérusalem était le seul temple bâti conformément à la loi de Moïse, que les deux avocats des Samaritains, Sabée et Théodose, perdirent leur cause et furent mis à mort[2].

Sous Antiochus Epiphane, les Samaritains consacrèrent à Jupiter le temple de Garizim, qu'ils avaient élevé au Dieu d'Israël.

Plusieurs passages de l'Ecriture nous font voir combien était grande l'animosité entre les Juifs et les Samaritains. La Samaritaine s'étonne que Jésus lui parle et lui demande à boire. Le Sauveur ayant un jour envoyé ses disciples pour lui préparer un logement dans une ville des Samaritains, ceux-ci ne voulurent pas le recevoir, parce qu'il se dirigeait vers Jérusalem. Ce fut alors que Jacques et Jean dirent : « Seigneur, voulez-vous que nous commandions au feu » de descendre du ciel et de les consumer? » (Luc, IX.)

Ce fut à l'occasion des Samaritains que Ponce-Pilate fut exilé. Un imposteur avait fait croire aux Samaritains que les vases sacrés de Moïse étaient enterrés sur le Garizim (nous avons vu que c'est Jacob qui y a fait enfouir des idoles); la foule accourut de toutes parts.

[1] Josèphe, *contre Appion*, liv. 2; Q. Curt., liv. 4, c. 21.

[2] Josèphe, *Antiquités*, liv. 13, ch. 6.— Basnage en a fait la critique, *Hist. des Juifs*, liv. 8, c. 1.

Pilate envoya des troupes, une lutte s'engagea, et les Samaritains perdirent beaucoup de monde. Ils portèrent plainte ; Pilate fut appelé à Rome, et envoyé en exil à Vienne dans les Gaules par Caligula : comme Judas, dont il avait été le complice, il se tua de désespoir [1].

Tandis que Vespasien faisait le siége de Jotapat, il envoya Céréalis contre les Samaritains qui s'étaient réfugiés sur le mont Garizim. Céréalis les enferma par un retranchement; comme c'était en été (27 juin), et qu'ils n'avaient pas d'eau, plusieurs moururent de soif. Le général romain les attaqua alors, et il n'en échappa aucun de onze mille six cents qu'ils étaient : ils furent tous mis à mort [2].

Sous l'empereur Zénon, les Samaritains se donnèrent un roi dans la ville de Naplouse, et tuèrent beaucoup de chrétiens. Nous avons dit ailleurs quelles cruautés ils commirent sous le règne de Justinien, et comment, à la sollicitation de saint Sabas, ils furent condamnés à réparer une partie du mal qu'ils avaient causé. Dans la seule ville de Naplouse, ils avaient brûlé cinq églises chrétiennes et tué l'évêque.

Il y a longtemps que les Samaritains ont cessé d'exister comme nation, ou plutôt ils n'ont jamais été une nation indépendante, quoiqu'ils aient été très-nombreux, et probablement le peu d'individus qui ont survécu à tant de révolutions disparaîtront bientôt. On les croyait même entièrement éteints; ce n'est que dans ces derniers siècles qu'on les a retrouvés. Jules Scaliger paraît avoir été le premier qui ait attiré sur eux l'attention des savants, en faisant voir de quelle importance il était de procurer à l'Europe le Pentateuque samaritain. Ce fut en 1616 que Pietro-della-Valle put s'en procurer un exemplaire qui fut publié par le P. Morin, dans la Polyglotte de Le Jay. Depuis cette époque, plusieurs autres voyageurs et plusieurs savants se sont mis en rapport avec les Samaritains; aujourd'hui, on possède à peu près tous leurs manuscrits, et on connaît parfaitement leur religion [3]. M. Sylvestre de Sacy s'est occupé spécialement de cette question, qui intéresse à un si haut degré la religion et les sciences, et il a publié une *Dissertation* sur l'état actuel des Samaritains qui ne laisse rien à désirer [4].

[1] Euseb., *Hist. eccles.*, II, 7.

[2] Josèphe, *Guerre*, liv. 3, ch. 22.

[3] Voyez *Beytræge zur Philosophie und Geschichte der Religion und Sittenlehre;* le Traité publié sur cette matière par M. Buns (1797).

[4] Voyez *Annales des voyages*, XIX[e] vol., et *Annales de philosophie chrétienne*, tom. IV.

Il y avait autrefois des Samaritains en Egypte, à Damas, à Césarée, à Ascalon et à Gaza; aujourd'hui, il n'y en a plus qu'à Naplouse; ils croient cependant qu'il existe en Europe une nombreuse colonie de leurs coreligionnaires, et on n'a jamais pu les faire revenir entièrement de cette erreur. Au reste, ils sont très-pauvres; ils occupent un misérable quartier de la ville, et ils vivent, comme les Juifs en Europe, par un petit trafic et en faisant le métier de changeurs. Leur chef prend le titre de *prêtre-lévite*.

La société biblique a fait de grands efforts, dans ces derniers temps, pour gagner, par l'appât de l'or, ces malheureux débris de l'ancien schisme judaïque, qui s'est séparé du culte légitime de Jérusalem pour un motif analogue à celui de Henri VIII, quand il s'est fait déclarer, comme Manassès, grand sacrificateur, pour pouvoir se mettre au-dessus de la loi de Dieu et prendre des femmes étrangères, contrairement à cette loi. Malgré cette ressemblance d'origine et toutes leurs promesses, les anglicans n'ont obtenu aucun succès, et il est probable que les Samaritains périront comme toutes les sectes, c'est-à-dire dans leur propre opiniâtreté.

La Providence semble ne les avoir conservés que comme un éclatant témoignage de l'authenticité des livres de Moïse, de même que les sectes issues des hérésies qui se sont formées dès l'origine de l'Eglise, et dont les restes épars et stériles se retrouvent dans les contrées qui avaient reçu le christianisme aux temps apostoliques, ont gardé, dans leur ensemble, les doctrines de l'Eglise primitive, et sont la condamnation vivante des hérésies des derniers siècles.

Je voulais monter sur le Garizim, mais il aurait fallu passer la nuit à Naplouse, et mes compagnons avaient trop peur du choléra; il me fut impossible de les retenir. Après avoir visité superficiellement la ville et ses jardins, plantés d'arbres magnifiques et arrosés par des sources fraîches et très-abondantes qui sortent des monts Hébal et Garizim, je m'acheminai vers Sébaste.

CHAPITRE XXXV.

De Naplouse à Nazareth.

Samarie. — Sa fondation. — Souvenirs bibliques et historiques. — Hérode rebâtit cette ville et l'agrandit. — Saint Philippe, saint Pierre et saint Jean viennent à Samarie. — Simon le Magicien. — Tombeaux des prophètes Abdias et Elisée, et de saint Jean-Baptiste. — Leur profanation sous l'empereur Julien. — Etat actuel de Sébaste, comparé aux prophéties. — Emplacement présumé d'Iscarioth et de Thersa. — Mauvais gîte dans un village arabe. — Sanour. — Souvenirs de Judith. — Indications des ruines de Thèbes, d'Ephra, de Dothan et de Succoth. — Djennin. — La plaine d'Esdrélon. — Souvenirs bibliques d'Aphec, de Jezrael, de Mageddo, d'Adadrimmon, de Thanak, de Cyamon, de Jaramoth, de Bisan et de Naïm. — Sunam et le prophète Elisée. — Endor et la Pythonisse. — Fuleh. — Victoire des Français. — Le petit Hermon. — Le torrent de Cison. — Victoire et cantique de Débora. — Une armée chrétienne sur les bords du Cison. — Arrivée à Nazareth.

On va en deux heures de Naplouse à Sébaste. Près du village de Beit-Ajaba, en trouve un aqueduc qui conduit encore de l'eau. En se dirigeant de là vers le nord, on passe à travers une contrée montueuse, qui offre fréquemment au pied des collines de belles forêts d'oliviers. Un second aqueduc, à une petite distance de Sébaste, amène ses eaux à un moulin auprès duquel on remarque les traces d'une ancienne piscine. Cette vallée profonde est dominée par les ruines de Sébaste qui s'élèvent sur le plateau de Someron (Samarie).

On lit au troisième livre des Rois : « Amri étant devenu roi d'Is- » raël, acheta la montagne de Someron, de Sémer, pour deux » talents d'argent, et il y bâtit une ville qu'il appela Someron, du » nom de Sémer[1], maître de la montagne. » (XVI, 24.) Telle est l'origine de cette ville, qui fut pendant deux siècles la résidence des rois de Samarie : *caput Ephraïm Samaria* (Is., VII, 9.), et qui donna son nom à toute la contrée[2].

Sous Achab, elle fut assiégée par Bénadad, roi de Syrie, et trente-deux autres rois qu'il avait amenés avec lui. Les Syriens furent

[1] C'est de Sémer ou Somer, qui signifie *gardien*, que sont dérivés les noms de Samarie et Samaritains.

[2] Elle s'appela aussi Mareon, Ectenias, Sébaste ou Augusta.

vaincus par les Israélites. (III Rois, xx.) Ce fut devant la porte de Samarie que Josaphat, roi de Juda, et Achab, roi d'Israël, assis tous les deux sur leurs trônes, consultèrent les faux prophètes sur la guerre qu'ils devaient porter à Ramoth en Galaad. Ces prophètes donnèrent tous des réponses favorables. Mais le prophète Michée ayant été amené, prédit que le roi d'Israël périrait dans cette guerre. Michée fut frappé sur la joue et jeté en prison, où Achab ordonna qu'il fût nourri du *pain de la tribulation et de l'eau de l'angoisse* jusqu'à son retour de la guerre. Mais le roi d'Israël fut atteint d'une flèche sur son char qui fut inondé de sang, et on ne ramena que son cadavre. On lava son char et les rênes de ses chevaux dans la piscine de Samarie[1], et les chiens léchèrent son sang, selon la parole que le Seigneur avait prononcée. (III Rois, xxii.) Quelque temps après, Jéhu s'étant fait apporter à Jezraël les têtes des enfants d'Achab, vint à Samarie, où il rassembla dans le temple de Baal tous les prêtres de cette idole, et les fit massacrer sans qu'il en échappât un seul; puis il brûla la statue, détruisit le temple et en fit un lieu d'ordures[2]. Les rois de Samarie avaient orné cette ville avec magnificence; Achab y avait bâti un palais d'ivoire. « Je détruirai votre » maison d'hiver avec votre maison d'été, avait dit le prophète » Amos; vos maisons d'ivoire périront, et la multitude de vos maisons » disparaîtra, dit Jéhovah. Ecoutez cette parole, vaches de Basan, » qui êtes sur la montagne de Samarie, qui accablez les pauvres, » et qui écrasez les indigents, qui dites à vos maîtres : Apportez, et » nous boirons. » (Amos, iii, 15, iv, 1.) Bénadad lui-même avait contribué à orner cette ville, et y avait bâti des rues et des places publiques où les Syriens demeuraient pour y trafiquer. Bénadad l'assiégea plusieurs fois sans pouvoir s'en emparer. Pendant le dernier siége, la ville fut réduite à une telle famine qu'une mère y mangea son enfant. Ce fut pendant le même siége que le roi Joram voulut faire mourir le prophète Elisée, et que l'homme de Dieu prédit l'abondance qui règnerait le lendemain aux portes de Samarie. Quatre lépreux, qui étaient près de la porte de la ville, s'étant rendus dans le camp le jour suivant, le trouvèrent plein de vivres : les Syriens l'avaient abandonné pendant la nuit. (IV Rois, vii.) Elisée amena dans les murs de Samarie une troupe de voleurs que le Seigneur avait frappés d'aveuglement. (IV Rois, vi.)

[1] Probablement la piscine dont j'ai parlé plus haut.

[2] Destruxerunt quoque ædem Baal, et fecerunt pro ea latrinas usque in diem hanc. (IV Rois, x.)

.a neuvième année du règne d'Osée, Salmanasar, roi d'Assyrie, nta contre Samarie, l'assiégea pendant trois ans, la prit, la ruisit de fond en comble, et ravagea toute la Samarie dont il mena les habitants en captivité. Ce fut alors que les Chuthéens et res peuples du pays des Mèdes furent établis dans les villes de la narie en la place des enfants d'Israël (IV Rois, xvii.), et que hem devint la capitale du pays.

.es habitants, qui avaient relevé de ses ruines la ville de Samarie, évoltèrent contre Andromaque qu'Alexandre le Grand avait établi ıverneur de Syrie, et le brûlèrent vif. Alexandre revint de gypte, prit la ville, et la peupla de Macédoniens[1]. Détruite de ıveau par Jean Hircan, elle fut rebâtie par Gabinius, proconsul Syrie, et reçut le nom de Gabinienne. Hérode le Grand lui rendit t son ancien éclat, et l'appela Sébaste, nom grec qui signifie gusta, en l'honneur d'Auguste qui lui avait donné la ville[2]. nme à Césarée, il y érigea un temple à l'empereur. Il entoura la e de fortes murailles, et agrandit tellement son enceinte qu'elle it alors vingt stades de circuit. Craignant toujours les séditions, oulait avoir dans le voisinage de Jérusalem une forteresse qui pût tenir dans le devoir toute la contrée; il y mit un grand corps troupes composé en partie d'étrangers. Au milieu de cette vaste einte, il y avait une place d'un stade et demi où l'on voyait ce ıple fameux destiné par son fondateur à transmettre à la postérité grandeur de son nom[3]. Ce fut dans cette ville qu'Hérode célébra noces avec l'infortunée Mariamne, et qu'il fit étrangler ses deux Alexandre et Aristobule qu'il avait eus d'elle. Lorsque plus tard ut aussi fait mourir leur mère, il fut atteint à Sébaste d'une ladie qui lui troubla l'esprit et fit désespérer de sa vie. Malthacé, Hérode épousa après la mort de Mariamne, et qui fut la mère Hérode Antipas, le meurtrier du saint Jean-Baptiste, était de narie.

Après la mort de saint Etienne, saint Philippe vint dans cette e pour y prêcher Jésus-Christ, et y fit plusieurs miracles. Le ıple voyant qu'il chassait les démons, qu'il guérissait les boiteux es paralytiques, se convertit en grand nombre. Lorsque les apôtres étaient à Jérusalem eurent appris que ceux de Samarie avaient reçu

Quint. Curt., liv. 4, c. 21; Euseb., *Chron.*

Josèphe, *Antiquités*, liv. 13, c. 10; liv. 15, c. 8; *Guerre*, liv. 1, c. 20; Ptolém., 5, c. 16.— Voir, dans Mionnet, les monnaies de Sébaste.

Josèphe, *Antiquités*, liv. 15, c. 11; liv. 16, c. 7.

la parole de Dieu, ils leur envoyèrent Pierre et Jean, qui leur imposèrent les mains afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit. Ce fut alors que Simon le Magicien offrit de l'argent aux apôtres pour avoir comme eux le pouvoir de faire descendre le Saint-Esprit : « Que ton argent périsse avec toi, lui dit saint Pierre, toi qui » as cru que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent. » (Act., VIII.)

Il est fait mention de plusieurs évêques de Samarie dans les anciens conciles; un, entre autres, nommé Marius, assista à celui de Nicée. Les croisés rétablirent l'évêché de cette ville, l'an 1155. Les tombeaux d'Abdias, d'Elisée et de saint Jean-Baptiste étaient à Samarie; on les voyait encore du temps de saint Jérôme [1].

Le prophète Abdias paraît être le même que cet intendant d'Achab qui, du temps d'Elie, cacha les prophètes dans des cavernes pour les soustraire à la fureur d'Achab et de Jézabel. Sainte Paule alla sur la montagne pour visiter ces deux cavernes [2].

Saint Jean-Baptiste ayant été mis à mort au château de Machérus, *ses disciples emportèrent son corps et l'ensevelirent.* (Matth., XIV, 12.) On n'a rien de positif quant au lieu où ils l'enterrèrent immédiatement après sa mort; cependant on voit, par les profanations commises sous le règne de Julien, que personne, pas même les païens, ne doutait alors que le saint Précurseur ne fût enterré à Sébaste.

Les païens qui habitaient cette ville, excités par la haine que l'empereur portait aux chrétiens, violèrent le tombeau de saint Jean-Baptiste, et jetèrent au loin ses ossements. Ils les ramassèrent ensuite pour les brûler avec des os d'animaux; ils en mêlèrent les cendres avec de la poussière, et les répandirent dans les champs. Cependant Dieu ne permit pas que ces reliques fussent totalement perdues. Des moines qui étaient venus de Jérusalem pour les vénérer s'exposèrent à la mort pour en conserver une partie : ils se mêlèrent à ces profanateurs, et ils recueillirent quelques-uns de ces restes précieux qu'ils rapportèrent à Jérusalem et donnèrent à leur abbé, nommé Philippe, qui les envoya à saint Athanase [3].

Le peuple, pour plaire à son maître impie, commit de telles hor-

[1] Sepulcrum ejus (Abdiæ) usque hodie cum mausoleo Helisæi prophetæ et Baptistæ Joannis in Sebaste venerationi habetur. (Hieron. *in Abdiam.*)

[2] Hieron., *Epit. Paulæ.*

[3] Rufin, liv. 11, c. 28; Théodoret, liv. 3, c. 8; Philostorge, liv. 7, c. 4; S. Grég. de Naz., *Orat.* 4; *Chron. d'Alexandrie;* S. Jérôme, *Ep.* 17, 27.

reurs dans toute cette contrée que Julien lui-même convient qu'on en fit plus qu'il n'avait voulu [1].

Les restes du prophète Elisée subirent les mêmes traitements.

Il est probable qu'une partie des reliques de saint Jean furent replacées dans son tombeau. Saint Athanase cacha dans le mur du temple de Sérapis à Alexandrie celles qui lui avaient été envoyées par l'abbé Philippe; elles y demeurèrent jusqu'à ce que Théodose fit démolir le temple, et bâtit une magnifique église en l'honneur de saint Jean-Baptiste. On croit que le chef du saint Précurseur est longtemps demeuré à Jérusalem, soit que l'abbé Philippe ait voulu le garder, soit qu'il y ait été enseveli par les ordres d'Hérodiade, qui n'avait pas voulu permettre que sa tête fût enterrée avec son corps [2]. Dès le temps de Constantin, ce chef fut transféré à Emesse en Phénicie, et trouvé dans une caverne, l'an 453, par l'abbé Marcel. La plupart de ces reliques furent portées à Constantinople, d'où quelques-unes vinrent en Occident; une partie du chef de saint Jean est à Rome, l'autre à Amiens; on conserve de ses reliques à Malte et en plusieurs autres lieux; de ses cendres, à Gènes; et à Venise, dans l'église de Saint-Marc, la pierre de la prison qui fut teinte de son sang [3].

On admire encore, dans la partie antérieure de la montagne de Someron, les ruines imposantes de la belle église que les chevaliers de Saint-Jean avaient érigée sur le tombeau du protecteur de leur ordre avec les débris des palais d'Hérode. L'église a 150 pieds de longueur sur 75 de largeur; les murs s'élèvent à une grande hauteur, et attestent l'antique magnificence de cet édifice. La croix des chevaliers se voit encore gravée sur des dalles en marbre éparses au milieu de ces ruines. On descend dans le caveau où était le tombeau de saint Jean-Baptiste par un escalier de vingt et une marches.

Les ruines des temples et des palais d'Hérode couvrent une grande étendue; des colonnes nombreuses, dont plusieurs sont encore debout, marquent l'emplacement des superbes édifices qui rivalisaient avec ceux de Rome. Les propriétaires des champs voisins brisent ces

[1] Julien, *Misop.*

[2] Probablement dans la crainte qu'il ne ressuscitât. Hérode lui-même avait une telle estime de saint Jean que, lorsqu'il entendit parler des miracles de Jésus-Christ, il crut que c'était saint Jean qui était ressuscité. Nicéphore et Métaphraste disent qu'Hérodiade fit enterrer le chef du Précurseur à Machéronte; Adon et Pierre des Noëls pensent que ce fut dans le palais d'Hérode à Jérusalem.

[3] Consulter Rufin, c. 27; Théophane, p. 64; S. Jérôme, *Ep.* 17; Théodoret, 5; Tillemont, tom. I; Quaresmius, tom. II, liv. 7.

fûts de colonnes et leurs chapiteaux d'ordre corinthien pour les faire servir aux terrasses de leurs vignes.

Du milieu de toutes ces ruines et du haut de la montagne de Someron, on jouit d'une vue admirable, qui s'étend sur les collines et les vallées fertiles de la Samarie. Ce plateau est à 926 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il semble qu'il ne manque rien à ce malheureux pays pour redevenir ce qu'il était du temps de Notre-Sauveur, quand la moindre bourgade de la Samarie avait au moins quinze mille habitants. Le village qu'on nomme aujourd'hui Sebustieh et Sebastiyya n'est qu'un misérable amas de cabanes formées de boue et de décombres. Les débris de Samarie gisent sur le penchant des collines, et des blocs de pierres et de marbre ont roulé au fond de la vallée; on ne voit partout que des monceaux de ruines, et les murailles de la ville sont renversées jusqu'aux fondements.

Toutes les hauteurs qui environnent cette ancienne capitale des rois d'Israël ont été souillées par les idoles de Baal; c'est pourquoi la voix des prophètes s'est élevée contre elles.

« La couronne d'orgueil [1] des hommes ivres d'Ephraïm sera » foulée aux pieds ; cette fleur d'une beauté si éclatante, qui s'élève » au-dessus d'une fertile vallée, et qui va se flétrir, sera comme une » figue mûre avant l'été : à peine l'a-t-on aperçue qu'on la saisit, » et on la dévore. (Isaïe, XXVIII.) Samarie est détruite; son roi est » comme de l'écume sur la surface de l'eau. Les hauts lieux consacrés » aux idoles, péché d'Israël, seront dévastés : des chardons et des » épines monteront sur leurs autels. (Osée, X, 7; — Mich., VI, 16.) » Je ferai de Samarie, dit le Seigneur, un monceau de pierres » dans un champ, un lieu propre à planter des vignes : je ferai » rouler ses pierres dans la vallée, et je découvrirai ses fondements. » (Mich., I, 6.)

Il était cinq heures quand j'eus fini de visiter les ruines de Sébaste ; j'étais peu tenté d'y passer la nuit, je continuai ma route dans l'espérance de trouver un meilleur gîte.

Eusèbe et saint Jérôme placent le bourg d'Iscarioth, patrie de Judas, dans la tribu d'Ephraïm [2]; sur les cartes on l'indique ordinairement à l'est de Sébaste.

C'est aussi entre Sébaste et le Jourdain que devait se trouver Thersa, qui fut la capitale des rois d'Israël avant Samarie.

[1] Samarie était bâtie comme une couronne autour de la montagne.

[2] *In Isaiam*, XXVIII.



Vers six heures du soir, j'arrivai dans un grand et beau village situé sur le penchant d'une colline, et je chargeai notre cavas de nous trouver un logement. Ce village est habité par des Arabes fanatiques et voleurs ; ce sont les plus méchants de la contrée. La plupart de ceux à qui nous nous adressions répondaient qu'ils avaient un logement, mais non pour des gens comme nous. Après avoir été ainsi renvoyés plusieurs fois, je dis au Père Hortense qu'il ne me convenait pas d'aller de maison en maison ; que nous devions laisser aller notre cavas, qui, musulman lui-même, saurait s'arranger avec ses coreligionnaires, tandis que nous attendrions au milieu de la rue, et que si à la fin on ne voulait pas nous recevoir, j'étais intentionné de camper sous un arbre ou de continuer mon voyage pendant la nuit. Le bon Père fut tellement effrayé de ma proposition que je fus obligé d'y renoncer. Il ne voulut pas même demeurer dans la rue sans notre cavas ; il me dit que le P. gardien de Terre-Sainte, quelques semaines auparavant, avait craint de traverser la Samarie de jour ; qu'il arrivait souvent des accidents, et qu'il serait très-imprudent de s'engager à une heure si avancée dans des montagnes désertes.

Notre cavas vint nous dire qu'on avait consenti à nous donner une maison ; qu'elle était neuve, humide, à peine achevée : nous allâmes nous y établir, et nous fîmes un grand feu dans la cour. Une quantité d'enfants vinrent nous voir, mais ils furent aussitôt rappelés par leurs parents ; aucun habitant ne se mit en relation avec nous : nous eûmes la plus grande difficulté de nous procurer un peu d'huile pour alimenter une lampe, puis nous nous barricadâmes de notre mieux, et nous essayâmes de dormir.

25 *Octobre.* A quatre heures j'étais levé. Comme on nous avait obligés de payer notre hôte d'avance, nous pûmes partir sans en donner avis à personne. Je fus tout étonné, en sortant, de voir tout le monde réveillé dans le village ; il faisait encore nuit, et chacun vaquait déjà à ses affaires. Je quittai cet endroit inhospitalier sans avoir fait aucune recherche pour connaître s'il a jamais eu quelque importance : je ne le trouve indiqué sur aucune carte. Il est à une lieue au nord de Sébaste, à peu près sur les limites des tribus d'Ephraïm et de Manassès : on me l'a désigné sous le nom de Birket.

Au-delà, nous gravîmes des montagnes assez élevées en suivant des ravins pierreux, bouleversés, par des chemins presque infran-



chissables. Sur le versant opposé, il y avait plusieurs villages. Il nous fallut passer près d'une tour au haut de laquelle plusieurs hommes armés montaient la garde; ils semblaient être sur le qui vive. Peu après, nous descendîmes dans une belle plaine, et nous vîmes une montagne conique surmontée d'une forteresse en mauvais état : c'est la ville de Sanour (Santorri), que l'on considère assez généralement aujourd'hui comme étant sur l'emplacement de l'ancienne Béthulie [1].

Cette localité convient à la description que nous trouvons dans le livre de Judith. Le grand-prêtre Eliacim avait écrit à tous ceux qui habitaient la Samarie et les environs de la grande plaine d'Esdrelon, près de Dothaïn, d'occuper les chemins des montagnes par où l'on venait à Jérusalem, de garder tous ces lieux, d'entourer les bourgs de murailles, et de rassembler des vivres pour se préparer au combat. Holoferne, avec cent vingt mille fantassins et vingt-deux mille cavaliers, vint camper dans la vallée voisine de Béthulie, près de la fontaine. Son armée s'étendait en largeur de Dothaïn jusqu'à Belma, et en longueur de Béthulie jusqu'à Cyamon, qui est vis-à-vis d'Esdrelon. (Judith, VII.) De la plaine d'Esdrelon à Jérusalem le chemin le plus direct passe par Sanour, et aucune forteresse dans les environs ne pouvait être aussi bien placée pour résister à cette puissante armée. Les expressions suivantes du livre de Judith conviennent parfaitement à cette ville. « Les Israélites prenant leurs armes vinrent dans » les lieux qui mènent au passage du chemin étroit entre les mon- » tagnes [2], et ils les gardaient nuit et jour. (VII, 5.) Les enfants d'Israël » ne comptent pas sur leurs lances, mais sur les hauteurs des mon- » tagnes qu'ils habitent. » (VII, 8.)

Il est question d'une source qu'Holoferne a trouvée en parcourant les lieux d'alentour; elle coulait au midi de la ville, et l'on voyait les habitants de Béthulie y puiser furtivement de l'eau pendant le siége : je n'ai pu la découvrir. Mais aujourd'hui, comme alors, il n'y a dans la ville que de l'eau de citerne.

Je ne doute nullement que ce ne soit ici que s'est passé ce drame héroïque où une femme, comme au temps de Débora, a servi d'instrument à la puissance de Dieu pour délivrer son peuple et confondre l'orgueil de ses ennemis.

Clarke a pris cette ville pour Samarie; il dit qu'il a vu sur une

[1] Bethulia, *dolens domus Dei;* Judith, *laudans* aut *confitens;* Holofernes, *vitulus saginatus.*

[2] Probablement les défilés qui sont au nord de la ville.

montagne, à trois lieues au sud de Djennin, une forteresse appelée Santorri, qui est inconnue à tous les voyageurs.

Le fort de Sanour, après un siége de six mois, a été pris en 1831 par Abdallah, pacha de Saint-Jean-d'Acre, qui voulait y tenir une garnison; il perdit six mille hommes devant cette place, et il ne l'emporta qu'à l'aide de la famine. Ses remparts, détruits par Abdallah, furent relevés par Ibrahim; mais les habitants de Sanour ayant pris part à l'insurrection qui éclata contre lui, elle fut réduite à l'état où nous la voyons aujourd'hui : elle est démantelée; cependant quinze cents ou deux mille fellahs habitent encore ses décombres. Je traversai lentement la plaine qui avait été couverte des tentes des Assyriens. Malgré l'automne, il faisait encore une chaleur excessive; un soleil de plomb pesait sur nos têtes, et nous rappelait la mort prématurée de l'époux de Judith.

« Et son mari, est-il dit dans l'Ecriture, fut Manassès, qui mourut » dans les jours de la moisson de l'orge; car il surveillait ceux qui » liaient les gerbes dans les champs, et l'ardeur du jour frappa sa » tête, et il mourut dans Béthulie sa ville, et fut enterré avec ses » pères. » (Judith, VIII, 2, 3.) Les coups de soleil sont extrêmement dangereux : les voyageurs ne sauraient prendre assez de précautions pour s'en garantir.

C'est dans cette même plaine, qui s'étend à l'est vers le Jourdain, que doivent se trouver les ruines de Thèbes où périt Abimélech de la main d'une femme qui lui lança un morceau de meule du haut d'une tour : Abimélech était ce fils de Gédéon qui avait tué ses soixante et dix frères, et s'était fait reconnaître roi par les Sichémites. (Jug., IX.) Ephra, patrie de Gédéon, où ce crime a été commis, était aussi à l'est de cette contrée vers le Jourdain, ainsi que Dothan, Succoth et plusieurs autres villes remarquables le long des montagnes de Gelboé. C'est à Dothan ou Dothaïn, à quatre lieues de Samarie, que se trouvaient les frères de Joseph quand il vint les trouver de la part de Jacob, et c'est là qu'ils le vendirent à des marchands ismaélites. (Gen., XXXVII, 17.) Au quinzième siècle, on montrait encore la citerne dans laquelle on croyait que Joseph avait été mis. Elisée était à Dothan quand le roi de Syrie envoya des soldats pour l'arrêter; il les frappa d'aveuglement et les conduisit à Samarie. (IV Rois, VI, 13.)

Avant de m'engager dans les défilés des montagnes, je fis une halte au pied d'une colline boisée où je trouvai de l'ombre qui est si rare et dont j'avais grand besoin. A peine étais-je assis qu'un coup de feu fut tiré derrière les buissons tout près de nous; j'ignore s'il

nous était destiné. Notre cavas, selon l'incompréhensible habitude du pays, tira aussitôt en l'air le seul coup de fusil que nous eussions, sans attendre que notre ennemi se montrât, et nous laissa en butte à une attaque facile ; mais nous ne vîmes paraître personne. Je jugeai pourtant qu'il était prudent de quitter ce lieu, et nous nous dirigeâmes vers Djennin.

Chemin faisant, nous rencontrâmes un puits où venaient boire une quantité de troupeaux. De fort loin, nos chevaux, qui étaient exténués par la soif, se précipitèrent à travers ces troupeaux pour arriver avant eux; mais les Arabes refusèrent longtemps de nous puiser de l'eau; notre cavas fut sur le point de leur faire un mauvais parti. Déjà du temps des patriarches les puits étaient des objets de querelles.

Ce fut près d'une citerne le long de ce chemin que Jéhu se rendant à Samarie rencontra les frères et les parents d'Ochosias, roi de Juda, et qu'il les fit tous égorger : il étaient quarante-deux. (IV Rois, x, 13, 14.)

Il est assez difficile de dire si les noms de Ginea, Naïs, Ginum, Gilim et Jemni, qu'on trouve dans différents auteurs, désignent tous la bourgade qu'on nomme encore aujourd'hui Djennin, ou des villages qui devaient en être fort rapprochés. Je suis assez porté à croire que ce sont des noms du même lieu. Quoi qu'il en soit, voici les principaux souvenirs qui s'y rattachent.

Sous l'empereur Claude, les Juifs de la Galilée, qui se rendaient à Jérusalem pour les grandes solennités, ayant coutume de passer par les terres de Samarie, furent attaqués par les Samaritains qui habitaient Naïs, et plusieurs y perdirent la vie. Le gouverneur romain Cumanus, qui avait été corrompu par l'argent des Samaritains, ayant refusé de punir les coupables, les Juifs prirent les armes et ravagèrent la Samarie. Cumanus, aidé de la cavalerie de Sébaste et d'un grand nombre de Samaritains, marcha contre eux, en tua plusieurs, et fit un grand nombre de prisonniers. A la sollicitation des Juifs de Jérusalem, cette cause fut ensuite plaidée devant le gouverneur de la Syrie à Tyr, à Sébaste, à Lydda, et enfin portée à Rome au tribunal de l'empereur, qui se prononça en faveur des Juifs. Cumanus fut exilé, les Samaritains qui étaient allés à Rome furent mis à mort, et un maître de camp, nommé Céler, fut renvoyé à Jérusalem pour y être traîné par les rues en présence de tout le peuple jusqu'à ce qu'il expirât [1].

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. 20, c. 5. (Voir ce que nous avons dit de cet événement au chapitre XXXIII, en parlant de Saint-Sabas.)

On croit communément que ce fut dans les environs de Djennin que Notre-Sauveur rencontra les dix lépreux auxquels il dit d'aller se montrer aux prêtres. Le seul qui vint lui rendre grâce était Samaritain. (Luc, XVII.)

Le moine Boniface donne à ce lieu le nom de *Zantich*[1], sous lequel il est assez difficile de reconnaître le nom actuel; mais la distance et la description qu'il donne ne permettent pas de s'y méprendre. Les chrétiens, en mémoire du miracle de Notre-Sauveur, avaient construit à Djennin une fort belle église dont on voit encore quelques restes, quoiqu'elle fût déjà en ruines à l'époque où le Père Boniface l'a visitée (en 1555)[2].

Ce bourg est habité par deux mille mahométans; il est enfermé dans des haies de nopal; de beaux palmiers et une mosquée assez apparente s'élèvent au-dessus des maisons et des touffes d'arbres qui les environnent. Une source très-abondante arrose les jardins, et porte ses eaux à travers la plaine dans le lit du Cison. Djennin est à 515 pieds au-dessus du niveau de la mer[3]. La grande route des caravanes, allant de l'Egypte à Damas, passe à Djennin, et coupe obliquement celle qui va du nord au sud.

Lorsque la Samarie se souleva contre Ibrahim, les troupes s'assemblèrent à Djennin. « Lors de la dernière révolution qui a éclaté à Naplouse et à Jérusalem, dit M. le maréchal Marmont, les rebelles étaient réunis au village de Jenni. Ibrahim-pacha les y châtia sévèrement[4]. » Le nom de rebelles convient au moins autant aux soldats du vice-roi d'Egypte qu'à ceux du cheik Kasim-Akmet; le châtiment qu'Ibrahim infligea aux Naplousiens était un abus de la force et la violation de la foi jurée.

Nous entrons dans la magnifique plaine d'Esdrelon, la plus vaste et la plus célèbre de la Palestine après celle du Jourdain. Elle s'étend en longueur, de l'est à l'ouest, l'espace de huit à dix lieues entre le mont Carmel jusque vers la plaine du Jourdain, sur une largeur d'environ cinq lieues entre les montagnes de Gelboé et celles de Nazareth. Le mont Hermon s'élève au centre, et le mont Thabor au nord; ils dominent cette immense étendue, qui est pleine des plus

[1] Ad duodecim milliaria (id est a Sebaste) inveniemus castrum Zantich, ubi mundavit Jesus decem viros leprosos.

[2] Extra castrum istud erat in loco mundationis pulchra ecclesia, sed nunc in pulvere et ruinis cernitur; prope etiam est fons aquæ limpidissimæ, refrigerium transeuntibus præstans. (*De perenni cultu Terræ Sanctæ.*)

[3] Schubert, tom. III.

[4] *Voyage de M. le duc de Raguse*, tom. III.

illustres souvenirs, et qui offre le plus majestueux tableau qu'on puisse contempler.

La plaine d'Esdrelon n'est pas parfaitement unie; elle a même des mouvements de terrain assez considérables, surtout vers l'est. Elle est coupée par le lit de plusieurs rivières, dont la plus considérable est le Cison (Nahr el-Mekatta); mais la plupart n'ont de l'eau qu'en hiver : toutes celles que j'ai traversées étaient à sec. La ligne de partage des eaux passe par Jezraël, l'Hermon et le Thabor; les unes se rendent dans la Méditerranée, les autres dans le Jourdain.

Cette plaine, *le paradis et le grenier de la Syrie,* est appelée plaine de Jezraël, le Grand-Champ, la campagne d'Esdrela, plaine de Mageddo; au moyen âge, plaine de Sabas, et aujourd'hui *merdj ibn Amer* (pâturage du fils d'Amer).

Les Madianites, les Amalécites, et autres peuples de l'Orient, ayant passé le Jourdain, vinrent camper dans la plaine de Jezraël, où ils se répandirent comme des sauterelles; leurs chameaux étaient aussi nombreux que les grains du sable qui est sur le bord de la mer. Gédéon rassembla quelques tribus d'Israël près de la fontaine d'Harad, au pied des montagnes de Gelboé. Le Seigneur lui dit que le peuple qu'il avait avec lui était en trop grand nombre, qu'il devait le mener auprès de l'eau, et que tous ceux qui, en passant, mettraient les genoux en terre pour boire devraient être renvoyés : il n'en demeura que trois cents avec Gédéon [1]. Il les divisa en trois corps, leur donna des trompettes à la main, des vases de terre vides et des lampes au milieu. Pendant la nuit, il pénétra dans le camp des Madianites par trois côtés, ses soldats sonnèrent de la trompette et brisèrent leurs vases en criant tous ensemble : *L'épée de Jéhovah et de Gédéon.* Le Seigneur jeta l'épouvante dans le camp des ennemis : ils se tuèrent les uns les autres; ceux qui échappèrent s'enfuirent au-delà du Jourdain. Cette bataille fut livrée près d'Endor, au pied du mont Hermon. Les chefs des Madianites, qui, avant le combat, avaient tué les frères de Gédéon sur le mont Thabor, furent saisis dans leur fuite, et eurent la tête tranchée [2].

Saül vint camper dans cette plaine pour combattre les Philistins; il avait son camp près de la fontaine de Jezraël, tandis que les Philistins étaient rassemblés à Aphec. David, qui était venu avec Achis,

[1] La fontaine d'Harad était appelée Tubaina pendant les croisades; aujourd'hui les Arabes lui donnent le nom d'Ain Djalud.

[2] Livre des Juges, VI, VII, VIII.— Consultez Glaire, *Les Livres saints vengés*, t. II, p. 47, et le *Commentaire* de D. Calmet sur le ch. VII du Liv. des Juges.

roi de Geth, fut renvoyé par les princes des Philistins. Le combat s'étant engagé dans les montagnes de Gelboé, les Israélites furent vaincus; Saül, blessé, se tua en se jetant sur son épée; trois de ses fils périrent avec lui. Le lendemain, les Philistins ayant trouvé leurs cadavres, coupèrent la tête de Saül et suspendirent son corps aux murailles de Bethsan (I Rois, xxx)[1]. C'est avant cette bataille qu'il avait consulté la Pythonisse d'Endor.

La ville de Jezraël (semence de Dieu)[2], qui a donné aussi son nom à cette plaine, est peu éloignée de Djennin, vers l'est. C'est là que le pauvre Naboth avait sa vigne près du palais d'Achab, et que l'impie Jézabel le fit lapider comme blasphémateur afin de s'emparer de son héritage; ce fut au même lieu qu'elle reçut le châtiment de ses crimes.

Joram, fils d'Achab et de Jézabel, après avoir été blessé par les Syriens à la bataille de Ramaoth, s'était fait transporter à Jezraël pour y être guéri, et Ochosias, roi de Juda, vint le visiter. Jéhu, général de l'armée de Joram, et qui venait d'être proclamé roi d'Israël à sa place, s'avanca vers Jezraël. Joram et Ochosias allèrent à sa rencontre, et ils le trouvèrent près du champ de Naboth. Lorsqu'ils connurent les desseins hostiles de Jéhu, ils s'enfuirent; mais Joram fut percé au cœur par une flèche lancée par Jéhu; Ochosias fut poursuivi jusqu'à Jibleam, où il fut blessé, et mourut à Mageddo. Jéhu fit ensuite son entrée à Jezraël; Jézabel était à une fenêtre au-dessus de la porte de la ville, d'où elle lui cria : « Se porte-t-il » bien, Zambri, l'assassin de son maître? » Jéhu ordonna qu'elle fût précipitée de la fenêtre; son corps fut dévoré par les chiens, selon la prédiction d'Elie : « Les chiens dévoreront Jézabel dans les champs » de Jezraël[3]. »

Lorsque Jéhu se fut rendu maître de Jezraël, il fit apporter de Samarie les têtes des soixante et dix fils d'Achab, et les fit mettre en deux tas aux portes de la ville; puis il ordonna que toute la maison d'Achab, tous les grands de sa cour, ses amis et les prêtres qui étaient avec lui, fussent égorgés. (III Rois, x.)

Ainsi fut accomplie la prophétie qu'Elie avait faite à Achab : « Au » lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, les chiens lécheront » aussi votre sang. Parce que vous vous êtes vendu pour faire ce » qui est mal aux yeux de Jéhovah : Je ferai venir sur vous des

[1] Scythopolis, aujourd'hui Bisan, située près du Jourdain.
[2] Elle était aussi appelée Stradéla par les Grecs.
[3] III Rois, xxi, 1; IV Rois, ix, 36; x, 1 et suiv.

» maux ; je ferai périr votre postérité ; j'exterminerai dans la maison » d'Achab jusqu'au petit enfant, l'esclave et l'homme libre. Ceux » de la maison d'Achab qui mourront dans la ville, les chiens les » mangeront ; et ceux qui mourront à la campagne seront dévorés » par les oiseaux du ciel. » (III Rois, XXI, 19 et suiv.)

En parlant des ruines d'Aphéca, dans le Liban, nous avons dit qu'il existait une ville de ce nom dans la plaine d'Esdrelon : elle était située au pied des montagnes qui s'étendent entre Djennin et le mont Carmel; elle vit la défaite de Bénadad par Achab, et ce sont les murailles de cette ville qui écrasèrent, dans leur chute, vingt-sept mille Syriens. (III Rois, XX.)

Sous le pieux roi Josias, Néchao, fils de Psammétique, vint de l'Egypte par le pays des Philistins, et voulut traverser la plaine d'Esdrelon pour marcher contre les Chaldéens ; arrêté dans sa marche par l'armée de Josias, il lui livra bataille près de Mageddo. Josias fut mortellement blessé par les archers égyptiens, son corps fut ramené à Jérusalem, et le deuil se répandit dans toutes les villes de la Judée[1]. La douleur fut si universelle que la mort de Josias servit, dans la suite, comme terme de comparaison pour exprimer le plus grand désastre : « En ce jour-là, s'écrie Zacharie, un grand » gémissement sera dans Jérusalem, comme le gémissement d'Ada- » drimmon aux champs de Mageddo. » (XII, 11.)

J'allai, en moins d'une heure, de Djennin sur l'emplacement d'Adadrimmon ou *Maximianopolis* et probablement aussi *Legio*. Cette ville, ainsi que Thanak dont il est fait mention dans le cantique de Débora[2], devait être très-rapprochée de Mageddo et du Cison. Au reste, l'extrême fertilité du sol permet facilement d'admettre que cette plaine a été fort peuplée : *Le blé, le vin et l'huile combleront les désirs de Jezraël*, avait dit le prophète. (Osée, II, 22.) On ne retrouve plus les ruines de Cyamon, où vint camper Holoferne en allant à Béthulie (Judith, VII, 3); ni celles de Mageddo, où il y avait un roi chananéen à l'époque de Josué; ni celles de Jaramoth, ville de refuge, donnée aux Lévites; Bisan, elle-même, n'est plus qu'un misérable village : cette ville, appelée autrefois Scythopolis, à cause des Scythes qui s'y établirent, a été le siége d'un archevêché; elle n'a plus aujourd'hui qu'un pont romain et des vestiges d'amphithéâtre, un khan, quelques cabanes et des tombeaux creusés dans le roc.

[1] IV Rois, XXIII, 29; II Paral., XXV, 22.
[2] Voy. encore Jos., XII, 21; XVII, 11; XXI, 25; *Onom.*, art. Thanach; III Rois, IV, 12.

Notre-Sauveur a passé plusieurs fois par cette ville, en se rendant à Jéricho ou à Jérusalem par la vallée du Jourdain.

On lit dans la *Vie des Pères du Désert* que saint Sabas, ayant été obligé de quitter sa laure à cause d'une mutinerie de quelques religieux, vint du côté de Scythopolis, et s'établit dans une caverne où un lion avait coutume de se retirer. Le lion étant revenu pendant la nuit trouva saint Sabas endormi; il le prit doucement avec les dents par le bout de sa robe pour le traîner dehors. Le saint se réveilla, et, au lieu d'être effrayé à la vue de ce féroce animal, il commença à réciter son office, puis se rendormit. Le lion ayant voulu le tirer encore, le serviteur de Dieu lui adressa la parole, et lui dit que la caverne était assez grande pour les deux. L'animal se retira et le laissa en paix[1].

La ville de Naïm[2] est au pied des montagnes, en face du mont Hermon; je n'en étais éloigné que de deux lieues : je passai sans la visiter, parce que j'espérais y revenir plus tard; ce qui n'a pas eu lieu. Il n'y a plus à Naïm que quelques maisons; deux colonnes marquent le lieu où Jésus-Christ ressuscita le fils de la veuve.

Nous avançons dans les champs d'Esdrelon[3], et nous dépassons à peine la hauteur des chardons et des plantes sauvages qui, desséchées par les feux du soleil, frémissent sous le souffle du vent du désert. De gros serpents, des sangliers, quelquefois des léopards, descendent des montagnes et se cachent dans ces fourrés épais, où jamais personne ne vient troubler leur brûlante solitude. Dans cet immense espace, pas un arbre n'offre son abri au voyageur; le sol est crevassé à une grande profondeur, et les chevaux doivent suivre soigneusement le sentier battu, pour ne pas tomber dans ces fentes dangereuses, creusées par l'ardeur du soleil. Tous les lits des rivières que nous traversons sont desséchés : tout est consumé, les villes, l'herbe des champs, et jusqu'à l'eau des fleuves; seulement, de loin en loin, on voit un hameau dont les habitants ont recueilli un peu de blé, qu'ils ont entassé sur des aires aplaties, et qui brille comme de l'or aux rayons du soleil : des chameaux, couchés alentour, attendent qu'on en ait débattu le prix pour prendre leur charge et la porter à Damas. Ailleurs, des tentes de Bédouins, à moitié cachées dans les hautes herbes, achèvent de donner à ce tableau un étrange caractère qui inspire en même temps l'admiration et l'effroi.

[1] Tom. VI. *Solitaires de la Palestine.*

[2] *Beauté.*

[3] *Le secours de la force.*

Sur le penchant du mont Hermon, et au milieu de ses flancs nus et rocheux, deux villages, comme deux oasis, sont entourés d'une fraîche enceinte de figuiers et d'orangers; au-dessous, à une faible distance, notre janissaire nous indique une eau bourbeuse, qu'il nous dit être excellente : en effet, notre soif ardente nous la fit trouver telle. Il y avait auprès un petit coin de gazon, juste assez grand pour y étendre mon tapis; je m'y reposai un instant après m'être désaltéré, en me préservant des rayons du soleil avec mon parapluie que j'enfonçai en terre et qui me servit de tente.

Le lieu où je me trouvais excitait au plus haut point mon intérêt : j'étais près des ruines et des hameaux de Sulim, d'Handurah et de Fuleh.

Le village de Sulim occupe très-vraisemblablement le lieu où était Sunam, de la tribu d'Issachar (Jos., XIX, 18); c'est là qu'était campée l'armée des Philistins qui vainquit Saül à Gelboé. (I Rois, XXVIII, 4.) Abisag, cette jeune fille d'une rare beauté, qui fut choisie pour être la servante, et probablement la femme de David, était de Sunam[1]. (III Rois, I et II.) Le prophète Elisée venait souvent à Sunam; une femme connue par sa piété, chez laquelle il allait pour manger, dit à son mari : « Je sais que cet homme » qui passe souvent ici est un saint homme de Dieu. Faisons-lui » une petite chambre, plaçons-y un lit, une table, un siége et un » chandelier, afin qu'il y demeure lorsqu'il viendra chez nous. » La pauvre Sunamite ayant perdu son fils, elle le déposa sur le lit du prophète, alla le trouver sur le mont Carmel, se jeta à ses pieds, et lui exposa sa douleur. Il vint avec elle à Sunam, pria le Seigneur, et rendit la vie à cet enfant. (IV Rois, IV, 9.)

Le Psalmiste, faisant allusion à la victoire de Débora, et demandant au Seigneur d'exterminer ses ennemis, s'écrie : « Traitez-les comme » Madian, comme Sisara, comme Jabin au torrent du Cison : ils ont » péri à Endor, ils ont servi à engraisser la terre. » (Ps., LXXXII, 10.) C'est à Endor[2] que Saül alla consulter la Pythonisse. Voyant qu'il était rejeté de Dieu, qui ne lui répondait ni par des songes, ni par les prêtres, ni par les prophètes, il dit à ses serviteurs : Cherchez-moi une femme qui ait l'esprit de Python, et j'irai l'interroger. Ses serviteurs lui dirent : Il y a une femme à Endor qui a l'esprit de Python. Il changea donc de vêtements, alla avec deux hommes

[1] Sunam signifie *leur changement*.

[2] Endor, *fons generationis*.

trouver cette femme pendant la nuit, et lui dit : Consulte pour moi l'esprit de Python, et fais-moi venir celui que je te dirai. La Pythonisse évoqua l'ombre de Samuel, qui prédit à Saül sa défaite et sa mort. (I Rois, XXVIII [1].)

Le fort de Faba, qui avait été bâti par les Templiers à la pointe occidentale du mont Hermon, se trouvait aussi au même lieu près du village appelé Fuleh, (Fouli) par les Arabes : ce fort a été détruit par Saladin, l'année 1187.

Cette *plaine de carnage* a été ensanglantée par des combats plus modernes. En 1799, tandis que l'armée française était occupée au siége de Saint-Jean-d'Acre, les populations environnantes prirent les armes, et Bonaparte fut obligé d'envoyer contre elles des colonnes pour contenir le pays, et s'opposer à une armée turque qui venait de Damas. Les musulmans, battus dans les montagnes à Cana et à Nazareth par Junot et Kléber, se replièrent dans la plaine, où ils pouvaient faire un meilleur usage de leur nombreuse cavalerie; après avoir reçu des renforts, ils vinrent camper près de Fouli. Trois mille Français, commandés par Kléber, attaquèrent trente mille musulmans, dont vingt mille cavaliers; le général en chef, qui n'avait laissé que deux divisions devant Saint-Jean-d'Acre, accourait par les montagnes avec le reste de son armée : c'était le 16 avril. Les Français étaient aux prises avec leurs ennemis, et se battaient depuis cinq heures consécutives, lorsqu'un coup de canon se fit entendre sur les hauteurs de Nazareth : C'est Bonaparte, s'écrièrent-ils. Bientôt les Ottomans, se trouvant enfermés dans un triangle de fer et de feu, prirent la fuite dans toutes les directions : telle fut la bataille du Thabor.

Le mont Hermon s'élève comme un dôme éclatant de lumière au milieu de cette plaine célèbre. Le grand Hermon (Djebel Scheik), dont nous avons parlé ailleurs, est plus au nord, et à l'est des sources du Jourdain; celui-ci, le petit Hermon, est appelé Hermoniim par saint Jérôme [2]. Il est probable que c'est de cette montagne qu'il est fait mention dans ce passage des Psaumes : « Le Thabor et l'Hermon » feront retentir votre nom. » (LXXXVIII, 13.) Et ailleurs : « Je me » souviendrai de vous dans le pays du Jourdain, à Hermoniim [3], à » la petite montagne. » (XLI, 7.)

[1] Voyez D. Calmet, *Dissertation sur l'apparition de Samuel à Saül*, dans son *Comment.* sur le Ier Liv. des Rois.

[2] *Epist.* 44, *ad Marcellum; Epist.* 86, *ad Eust.*

[3] Hermon signifie *anathème;* Hermoniim, *les monts d'Hermon*.

D'Herbelot[1] rapporte une tradition orientale, assez singulière, sur l'origine des géants. Il dit qu'Adam ayant fait connaître aux enfants de Seth les délices dont il avait joui dans le paradis terrestre, fit naître dans le cœur de plusieurs le désir de goûter le même bonheur. Pour rentrer en possession du paradis, ils se retirèrent sur le mont Hermon de Palestine, et y vécurent chastement dans la crainte de Dieu. A la fin, désespérant de pouvoir rentrer dans le paradis, et ennuyés du célibat, ils vinrent trouver les enfants de Caïn dont ils épousèrent les filles, et donnèrent naissance aux géants[2].

Selon les traditions, Caïn, après son crime, serait venu se réfugier dans la terre de Naïde, c'est-à-dire, dans les montagnes qui sont entre la plaine d'Esdrelon et le mont Carmel, où il aurait été tué par Lamech[3].

Saint Jérôme a écrit une lettre humble et touchante à des vierges qui habitaient, de son temps, le mont Hermon où elles avaient un monastère. Ses ennemis avaient répandu sur lui des bruits défavorables, et ces religieuses n'avaient pas répondu à ses lettres : « Je vous prie, leur écrit-il, de pardonner à ma douleur si je me plains de votre silence. Je suis véritablement touché qu'après vous avoir écrit plusieurs fois, vous n'ayez pas seulement daigné me répondre. Je sais *que les ténèbres ne peuvent s'allier avec la lumière*, et qu'un pécheur, comme moi, est indigne d'avoir part à l'amitié des servantes de Dieu ; mais je sais aussi qu'une femme de mauvaise vie lava de ses larmes les pieds du Seigneur, et que le Sauveur est venu appeler les pécheurs[4]. »

Aujourd'hui, il y a au sommet du mont Hermon une mosquée qui se voit au loin. Cette montagne est appelée Djebel Duhy par les Arabes; je n'en ai pu visiter que la partie occidentale. J'allai voir ensuite quelques tentes de Bédouins. Les femmes étaient occupées à faire du pain ; il en vint des environs qui portaient l'ornement dont j'ai parlé ailleurs ; un gros anneau pendait à leur narine droite : elles furent très-flattées de l'attention qu'excita cette singulière parure.

[1] *Bibl. Orient.*, p. 387.

[2] Postquam enim ingressi sunt filii Dei ad filias hominum, illæque genuerunt, isti sunt potentes a sæculo viri famosi. (Gen., VI, 4.)

[3] Josèphe, *Antiquités*, liv. 1, c. 2; Hieron., *De locis hebr.;* Adrich. *in Isachar*, 45; Benedict. *in Indice Bibliorum*.

[4] *Epist.* 39, *ad virgines Hermonenses*.

Je m'acheminai ensuite vers les montagnes; au détour du mont Hermon, je vis, à ma droite, le Thabor, admirable montagne, qui surpasse toutes les autres par sa hauteur et sa beauté, comme par la sainteté et la magnificence de ses souvenirs.

J'arrivai bientôt sur les bords du Cison [1], qui a sa source au pied du Thabor, et son embouchure à six lieues de là, dans le golfe de Caïpha. J'étais sur le champ de bataille des Chananéens et des Israélites.

Jabin avait violemment opprimé les enfants d'Israël durant vingt ans; ceux-ci crièrent vers le Seigneur, car Jabin avait neuf cents chariots armés de faux, et une nombreuse armée. Il y avait une prophétesse nommée Débora; elle était assise sous un palmier, entre Rama et Béthel, sur la montagne d'Ephraïm, et les enfants d'Israël montaient vers elle pour faire juger tous leurs différends. Elle envoya vers Barac, de la tribu de Nephtali, le fit venir, et lui dit au nom du Seigneur : « Va sur le mont Thabor, et prends avec toi dix » mille hommes des fils de Nephtali et de Zabulon. Je t'amènerai au » torrent du Cison Sisara, chef de l'armée de Jabin, avec ses chars et » toute sa multitude, et je les livrerai en tes mains. » Barac ne voulut obéir qu'à condition que Débora irait avec lui. « J'irai, répondit-elle, » mais la gloire de cette expédition ne t'appartiendra pas; car Sisara » sera livré par Jéhovah aux mains d'une femme. »

Il allèrent donc sur le mont Thabor avec les dix mille guerriers. Sisara l'ayant appris fit avancer toute son armée au torrent du Cison. Les Israélites, du haut de la montagne, *se jetèrent sur les Chananéens comme dans un abîme*, et le Seigneur frappa Sisara d'une manière si terrible que le général s'élança de son char, et s'enfuit à pied; toute son armée tomba sous le glaive des Israélites. Sisara se sauva dans la tente de Jahel, femme de Haber. Pendant qu'il dormait, Jahel lui enfonça un clou dans la tête, et Sisara passa du sommeil à la mort. (Jug., IV.)

Josèphe ajoute que Barac étant allé à Hasor, où était Jabin, tua ce roi cruel, qui était venu à sa rencontre, et rasa la ville. Le même historien raconte que pendant le combat il tomba une pluie violente, mêlée de grêle, que le vent chassait au visage des Chananéens qui, de froid, pouvaient à peine tenir leurs glaives, et ne pouvaient faire aucun usage de leurs frondes et de leurs javelots [2]. Cette circonstance,

[1] Torrent *du fourrage*, ou *de la paille*.

[2] *Antiquités*, liv. 5, ch. 6.



» Le torrent de Cison a roulé leurs cadavres : le torrent de Cé-
» dumim, le torrent de Cison; mon âme a foulé le fort.

» Alors se sont usés les sabots des chevaux par la rapidité de la
» course, de la course des vaillants.

. . . .

» Qu'ainsi périssent tous tes ennemis, Jéhovah : et que ceux qui
» t'aiment soient comme le lever du soleil dans sa force. » (Jug., v.)

J'ai relu toute entière cette sublime expression de reconnaissance et de patriotisme là où les chars ont été brisés, où l'armée ennemie a été écrasée, où ont éclaté les justices de Dieu et sa clémence sur Israël.

L'an 1217, une armée de chrétiens, nombreuse et brillante, vint camper sur les bords du Cison. Elle était commandée par André, roi de Hongrie, par les ducs d'Autriche et de Bavière, par le roi de Chypre, Lusignan, et par le roi de Jérusalem. Le patriarche de la ville sainte vint dans le camp, en portant une partie de la vraie Croix. Les rois et les princes allèrent à sa rencontre les pieds nus, et témoignant le plus grand respect au signe de la rédemption. L'armée était pleine d'un religieux enthousiasme; aucun ennemi n'osa s'opposer à sa marche : elle traversa le Cison et s'avança vers la vallée de Jezrael, entre le mont Hermon et le mont Gelboé. « L'armée chrétienne, dit M. Michaud, marchait en chantant des cantiques : la religion et ses souvenirs avaient ramené la discipline et la paix parmi les soldats. Tout ce qu'ils voyaient autour d'eux les remplissait d'une pieuse vénération pour la Terre-Sainte. Dans cette campagne, qui fut un véritable pèlerinage, ils firent un grand nombre de prisonniers sans livrer de combat, et revinrent à Ptolémaïs chargés de butin [1]. »

Une demi-heure après avoir traversé le Cison, je fus au pied des montagnes; je les gravis avec empressement, autant du moins que me le permettaient les pas ralentis de mon cheval. La montée est à peu près de trois quarts d'heure, par des chemins difficiles et glissants; mais comment penser à la fatigue quand on approche de Nazareth!... Je laissai sur la gauche le village de Jafa (Japhie) que les chrétiens appellent Saint-Jacques, et que l'on croit être la patrie de Zébédée et de ses deux fils Jacques et Jean. A quelques minutes

[1] *Hist. des croisades*, tom. III, liv. 12.

qui, du reste, paraît confirmée par le *cantique de Débora*, est bie
loin d'être suffisante pour expliquer, ainsi que le font quelque
auteurs, comment dix mille combattants ont pu exterminer un
armée que Josèphe porte lui-même à plus de trois cent mill
hommes : *C'est le Seigneur qui renverse la force des ennemis.*

Après cet éclatant succès, Débora et Barac [1] chantèrent cet ad
mirable cantique d'actions de grâces, qui est à la fois le plus ancie
chant de victoire et le plus parfait modèle d'éloquence.

« Les princes d'Israël ont marché les premiers; le peuple les a suivi
» avec ardeur : bénissez-en Jéhovah.

» Rois, écoutez, princes, prêtez l'oreille : Moi, je chanterai, je
» chanterai Jéhovah; je célébrerai Jéhovah, Dieu d'Israël.

» Jéhovah, lorsque tu es sorti de Séir, lorsque tu es venu des
» champs d'Edom : la terre a tremblé, et les cieux ont versé, les nuées
» ont versé des eaux.

» Les montagnes se sont écoulées devant Jéhovah : ce Sinaï devant
» Jéhovah, Dieu d'Israël.

. . . .

» Les chefs avaient défailli en Israël, ils avaient défailli, jusqu'à ce
» que je me suis levée, moi, Débora : jusqu'à ce que je me suis levée,
» moi, mère en Israël.

» Après que le bruit des archers a cessé près des fontaines, que
» l'on y raconte les justices de Jéhovah, les justices de son empire
» sur Israël; le peuple de Jéhovah descendra aux portes de la ville.

» Lève-toi, lève-toi, Débora : lève-toi, lève-toi, chante un can
» tique : lève-toi, Barac, et emmène tes captifs, fils d'Abinoëm.

. . . .

» Les rois sont venus, ils ont combattu; alors ont combattu les
» rois de Chanaan à Thanach, près des eaux de Mageddo : ils n'ont
» pas emporté de butin.

» Le ciel a combattu; les étoiles, de leurs routes, ont combattu
» contre Sisara.

[1] Débora signifie *abeille* ou *éloquence*, et Barac, *éclair*.

» Le torrent de Cison a roulé leurs cadavres : le torrent de Cédumim, le torrent de Cison ; mon âme a foulé le fort.

» Alors se sont usés les sabots des chevaux par la rapidité de la course, de la course des vaillants.

. . . .

» Qu'ainsi périssent tous tes ennemis, Jéhovah : et que ceux qui t'aiment soient comme le lever du soleil dans sa force. » (Jug., v.)

J'ai relu toute entière cette sublime expression de reconnaissance et de patriotisme là où les chars ont été brisés, où l'armée ennemie a été écrasée, où ont éclaté les justices de Dieu et sa clémence sur Israël.

L'an 1217, une armée de chrétiens, nombreuse et brillante, vint camper sur les bords du Cison. Elle était commandée par André, roi de Hongrie, par les ducs d'Autriche et de Bavière, par le roi de Chypre, Lusignan, et par le roi de Jérusalem. Le patriarche de la ville sainte vint dans le camp, en portant une partie de la vraie Croix. Les rois et les princes allèrent à sa rencontre les pieds nus, et témoignant le plus grand respect au signe de la rédemption. L'armée était pleine d'un religieux enthousiasme; aucun ennemi n'osa s'opposer à sa marche : elle traversa le Cison et s'avança vers la vallée de Jezrael, entre le mont Hermon et le mont Gelboé. « L'armée chrétienne, dit M. Michaud, marchait en chantant des cantiques : la religion et ses souvenirs avaient ramené la discipline et la paix parmi les soldats. Tout ce qu'ils voyaient autour d'eux les remplissait d'une pieuse vénération pour la Terre-Sainte. Dans cette campagne, qui fut un véritable pèlerinage, ils firent un grand nombre de prisonniers sans livrer de combat, et revinrent à Ptolémaïs chargés de butin [1]. »

Une demi-heure après avoir traversé le Cison, je fus au pied des montagnes; je les gravis avec empressement, autant du moins que me le permettaient les pas ralentis de mon cheval. La montée est à peu près de trois quarts d'heure, par des chemins difficiles et glissants; mais comment penser à la fatigue quand on approche de Nazareth!... Je laissai sur la gauche le village de Jafa (Japhie) que les chrétiens appellent Saint-Jacques, et que l'on croit être la patrie de Zébédée et de ses deux fils Jacques et Jean. A quelques minutes

[1] *Hist. des croisades*, tom. III, liv. 12.

de Nazareth, il y a une fontaine ornée de marbre : des femmes et des chameaux se disputaient le peu d'eau qu'elle verse dans son étroit bassin. Je montai à pied le dernier coteau. Arrivé à son sommet, je vis Nazareth, la *cité blanche* [1], rayonnant comme un lis virginal; la *ville des fleurs*, où s'est tenue cachée la fleur la plus incomparable qui se soit épanouie sur la terre, où a germé le rejeton [2] qui s'est élevé comme un étendard, à la vue des peuples, et vers lequel toutes les nations sont accourues. (Is., XI.)

On connaît maintenant ce chemin de Jérusalem à Nazareth qui a été suivi tant de fois par la sainte famille, notamment par la Sainte Vierge lorsqu'elle fit sa visite à sainte Elisabeth; par la Sainte Vierge et saint Joseph, lorsque, pour obéir à l'édit d'Auguste, ils allèrent à Bethléhem; par Jésus, quand, âgé de douze ans, il se rendit à Jérusalem avec ses parents pour les fêtes de Pâque; lorsqu'il se rendit de Capharnaüm à Jérusalem à l'âge de trente ans : ce fut pendant ce voyage qu'il chassa les vendeurs du temple, qu'il eut un entretien avec Nicodème, et avec la Samaritaine au puits de Jacob; enfin un an avant sa mort, lorsqu'il alla à Jérusalem pour la fête des tabernacles, et qu'il guérit les dix lépreux près d'un bourg de la Samarie [3].

Voici comment Geoffroy de Beaulieu raconte l'entrée de saint Louis à Nazareth. « La veille de l'Annonciation, dit-il, le roi, revêtu d'un cilice, se dirigea vers Nazareth. Lorsqu'il aperçut de loin les Lieux-Saints, il descendit de cheval, et, après avoir fléchi le genou, il s'avança à pied vers la cité sacrée; il jeûna ce jour au pain et à l'eau, quoiqu'il eût fait une marche fatigante. Ceux qui étaient avec lui peuvent dire avec quelle solennité les vêpres, les matines, la messe, furent chantées; depuis que le fils de Dieu s'était incarné, jamais Nazareth n'avait vu une telle dévotion [4]. »

Parvenu dans la cour du couvent, notre janissaire tira un coup de fusil pour annoncer notre arrivée, et une quantité d'enfants, entourant nos chevaux, nous souhaitèrent la bienvenue en italien. Un Père Franciscain, qui s'exprimait fort bien en français, vint à ma rencontre et me conduisit à la *Casa-Nuova*, où je fus installé dans un fort bon appartement. Il était trop tard pour que je pusse me

[1] Elle s'appelait autrefois Medina Abiat (Cité blanche). Quaresm., tom. II, p. 818.

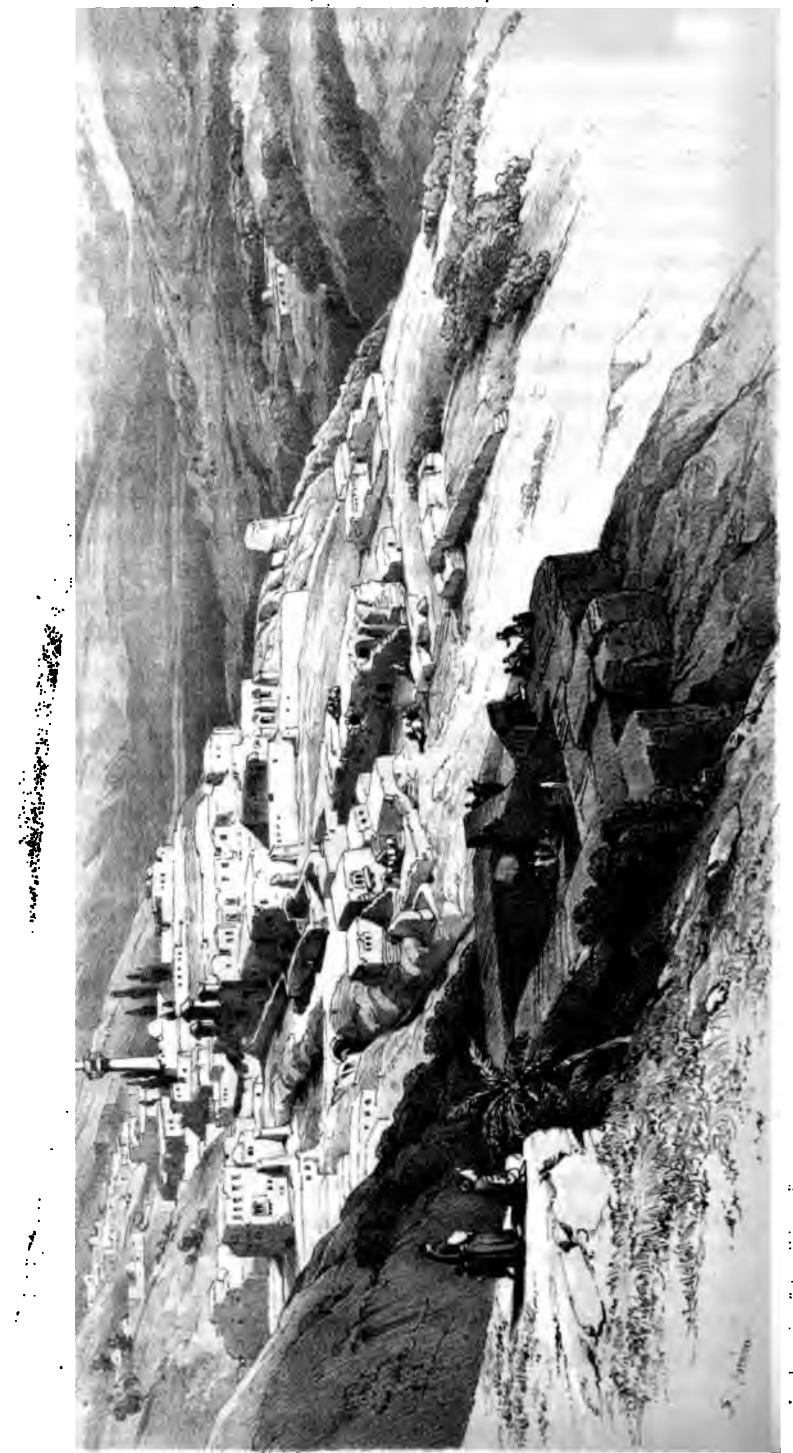
[2] Saint Jérôme fait dériver le nom Nazareth du mot hébreu *netser*, qui signifie *fleur* et *rejeton*. Voir son *Comment. sur le chap.* 11 *d'Isaïe*.

[3] Consultez J. F. Allioli, *Biblische Erd-und Lænderkunde*.

[4] *Biblioth. des crois.*, Ire Partie.

rendre à l'église : elle était déjà fermée ; je me rendis chez le gardien, le Père Barnabas, Tyrolien d'origine, qui fut heureux de recevoir quelqu'un avec qui il pût s'exprimer dans sa langue maternelle. Il vint me tenir compagnie pendant mon dîner, et me demanda des nouvelles de sa patrie qu'il savait agitée ; mais, dans sa lointaine solitude, il ne comprenait rien à tous les désordres qui affligent le monde. Pendant les trois jours qu'avait duré mon voyage de Jérusalem à Nazareth, je n'avais rien mangé de chaud ; le cuisinier du couvent fit de son mieux pour me dédommager de cette petite abstinence. Dans cette saison, il n'y a ni fruits, ni légumes à Nazareth ; mon dîner consista dans des poulets, qu'il prépara de différentes manières.

Le Père gardien me donna son heure pour le lendemain : il voulait me conduire lui-même dans les sanctuaires vénérés, où le fils de Dieu a passé une grande partie de sa vie.



CHAPITRE XXXVI.

De Nazareth à Tibériade.

Maison de la Sainte Vierge à Nazareth. — Maison trouvée à Raunіza. — Leur identité. — Translation à Recanati et à Lorette. — Décision des Souverains Pontifes. — Sanctuaire de l'Annonciation. — Atelier de saint Joseph. — Fontaine de Jésus et de Marie. — Synagogue où Jésus expliqua les prophètes. — Précipice de Jésus. — Notre-Dame-de-l'Effroi. — La Table du Christ. — Situation et population de Nazareth. — Souvenirs historiques. — Une famille de Nazareth. — Village de Déburieh. — Aspect du mont Thabor. — Son altitude. — Messe célébrée sur l'emplacement de la Transfiguration. — Admirable panorama. — Les principales scènes de la vie du Sauveur ont eu lieu sur des montagnes. — Noms du Thabor. — Ville du Thabor. — La Transfiguration. — Il n'y avait ni ville, ni forteresse sur le Thabor, du temps de Jésus-Christ. — Preuve puisée dans Josèphe. — Quelques souvenirs historiques. — Khan de Vumm el-Tuggar. — Plaine d'Ard el-Hamma. — Village d'El-Sabt. — Bataille d'Hittin. — Aspect du bassin de Tibériade. — Ville de Tibériade. — Ses eaux thermales. — Le lac de Tibériade et son rivage. — Souvenirs de l'Evangile.

Avant de pénétrer dans le sanctuaire où le fils de Dieu s'est incarné dans le sein d'une vierge, disons quelques mots de la maison de Marie à Nazareth, et de sa translation en Dalmatie et à Lorette.

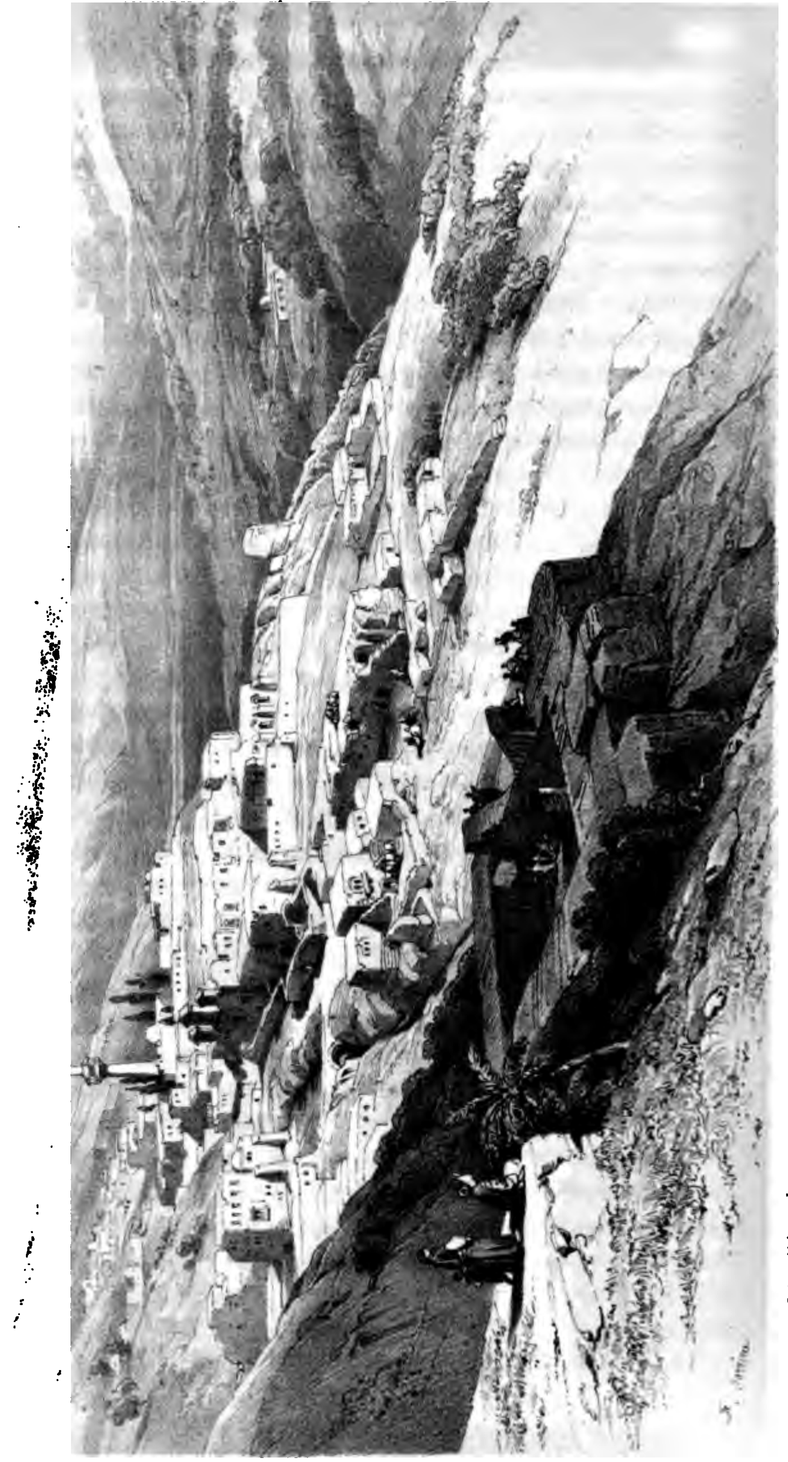
Cette maison fut un des premiers lieux honorés par les chrétiens, et, après les persécutions, la pieuse mère de Constantin l'enferma dans une église magnifique qui portait cette inscription : *C'est ici le sanctuaire où a été jeté le premier fondement du salut des hommes* [1]. Peu de temps après, ce sanctuaire fut visité par sainte Paule [2], et ainsi, de siècle en siècle, par un grand nombre d'illustres personnages, jusqu'à saint Louis et jusqu'à l'expulsion des chrétiens de la Palestine.

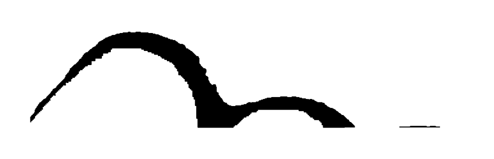
A cette époque, l'église bâtie par sainte Hélène fut détruite par les musulmans, et la petite maison de la Sainte Vierge, qu'elle renfermait, allait sans doute avoir le même sort.

Le 10 du mois de mai de l'an 1291, des habitants de la Dalmatie trouvèrent au bord de la mer, entre Tersatz et Fiume, en un lieu

[1] Nicéph., *Hist.*, liv. 8, ch. 30.

[2] Præcucurrit Nazareth, nutriculam Domini. (Hieron. *ad Eustoch.*).





appelé Raunizza, une maison construite en pierres rouges, inconnues dans le pays, de forme orientale, et placée sans fondements sur le sol. Elle n'avait qu'une porte et une fenêtre; à l'intérieur, les murs étaient recouverts de peintures qui représentaient les mystères de Nazareth; à une des extrémités se trouvait un autel en pierre, surmonté d'un crucifix peint sur une toile collée au bois; dans une niche était placée une statue en cèdre, représentant la Sainte Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras; une armoire, qui renfermait quelques vases, était près de l'autel.

Le peuple assemblé était dans l'admiration et l'étonnement, lorsque l'évêque Alexandre, que chacun savait gravement malade, parut au milieu de la foule, plein de joie et de santé; il raconte qu'une révélation lui a fait connaître que cette demeure est la même où le *Verbe s'est fait chair,* que l'autel est celui qui a été dressé par saint Pierre pour y célébrer l'auguste sacrifice, et que la statue de cèdre est l'image faite par saint Luc.

Le gouverneur du pays, Nicolas Frangipane, qui faisait alors la guerre sous les ordres de l'empereur Rodolphe I, obtint de ce prince l'autorisation de venir s'assurer de la vérité de cet événement. Quatre personnes furent envoyées à Nazareth : elles trouvèrent que la maison de la Sainte Vierge avait été détachée de ses bases, qui existaient encore; qu'il n'y avait aucune différence, dans la nature des pierres, entre celles des fondements et celles de la maison trouvée en Dalmatie, ni dans les dimensions de l'édifice. Elles en dressèrent un rapport authentique qui fut confirmé par serment. Plusieurs autres personnages firent le voyage de Nazareth dans la même intention; elles attestèrent les mêmes faits.

Cependant, quatre ans après, le 10 décembre 1294, elle disparut de nouveau, et fut transportée en Italie, dans un bois de laurier, près de Recanati; puis sur une montagne du voisinage, et enfin à Lorette, où depuis six cents ans on accourt de toutes parts pour la vénérer.

De nouvelles députations ayant été envoyées par les villes et par les Souverains Pontifes, toutes les informations ayant été prises, l'identité des deux édifices fut constatée de la manière la plus certaine et la plus solennelle.

Il serait trop long de rapporter ici les témoignages des auteurs qui ont écrit sur la maison de Lorette; je me contenterai de citer ce passage de Benoît XIV, qui renferme tout ce qu'il y a de plus concluant sur cette matière. Le savant pontife, après avoir rapporté la

parties sont entièrement séparées ; la partie supérieure demeure suspendue au plafond auquel elle est retenue par des barres de fer [1].

Cette église, qu'on appelle église de l'Annonciation, est fort bien tenue ; plusieurs tableaux retracent les scènes de la vie de Jésus à Nazareth, que l'Ecriture dépeint par un seul mot : *Il leur était soumis.* Un des tableaux représente la sainte Famille ; on y a placé cette inscription : *Hic erat subditus illis.*

Dans le courant de la journée, le Père gardien me conduisit aux autres lieux remarquables de la ville. A une petite distance de la demeure de Marie était l'atelier de saint Joseph, où Jésus, jusqu'à l'âge de trente ans, a gagné sa vie du travail de ses mains : cet atelier a été converti en chapelle ; anciennement on y avait bâti une fort belle église.

Dix minutes plus loin est la fontaine de Marie : c'est là que l'humble vierge, puis la tendre mère, venait, comme toutes les femmes de Nazareth, puiser de l'eau pour les besoins d'une famille pauvre et obscure, que les anges cependant eussent été heureux de servir. Il n'y a que deux fontaines à Nazareth : celle que nous avons vue en arrivant, et celle-ci, qui est beaucoup plus rapprochée de la demeure de la sainte Famille. Sa source est un peu plus haut, elle est enfermée dans le couvent des Grecs schismatiques ; elle est peu abondante, de sorte qu'on est obligé d'attendre fort longtemps pour avoir de l'eau : on y trouve toujours une quantité de femmes. Au sixième siècle, le pieux narrateur de l'*Itinéraire de saint Antonin* avait fait la remarque que les femmes de Nazareth sont les plus belles de la Palestine, et il ajoute : *Elles disent qu'elles doivent leur beauté à Marie* [2]. Je n'y ai pas trouvé le type des têtes de vierge de Raphaël, mais je n'ai pu me défendre d'un sentiment de plaisir en voyant que les femmes de Nazareth ne ressemblent pas à celles du reste de la Palestine, qui, en général, sont fort laides. On avait construit autrefois une

[1] G. Robinson, après avoir dit que le peuple croit qu'elle y tient par miracle, ajoute : « Il est déplorable qu'on encourage des croyances aussi absurdes ; elles n'ont pu prendre naissance que dans un siècle d'ignorance ; les entretenir dans *le temps de lumières* où nous vivons, c'est exposer gratuitement notre sainte religion à des critiques imméritées. » Je ne sais à qui s'adresse ce reproche, car les Franciscains encouragent si peu cette croyance, qu'ils montrent, à qui veut les voir, les barres de fer qui attachent ce bout de colonne à la voûte.

[2] In civitate vero tanta est gratia mulierum hebræarum, ut intra illam inter Hebræas pulchriores non inveniantur : et hoc à S. Maria sibi concessum dicunt (nam et parentem suam dicunt eam), et dum nulla sit caritas Hebræis erga christianos, illæ sunt omni caritate plenæ.

» grâce; le Seigneur est avec vous.... Voici que vous concevrez dans » votre sein, et vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez du nom » de Jésus... Le saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu. » (Luc, I, 26 et suiv.)

C'est dans un lieu si saint que j'allais célébrer le plus saint des mystères : au lieu où Marie fut prête à renoncer à la dignité de mère de Dieu, s'il lui eût fallu perdre sa virginité pour l'acquérir ; au lieu où le Saint-Esprit est survenu en elle, et où la vertu du Très-Haut l'a couverte de son ombre. « Chastes mystères du christianisme, s'écrie Bossuet, qu'il faut être purs pour vous entendre ! Mais combien plus le faut-il être pour vous exprimer dans sa vie par la sincère pratique des vérités chrétiennes [1] ! »

Les Pères avaient tout préparé, ils m'habillèrent au pied de l'autel; la chapelle était pleine des fidèles de Nazareth : après avoir baisé le pavé du sanctuaire, je commençai, en tremblant, le saint sacrifice.

Après la messe, je visitai avec soin le saint lieu où je me trouvais. La maison de la Sainte Vierge était adossée à ce rocher [2]. Derrière l'autel, il y a une chambre taillée dans le roc, qui était, sans doute, dans le commencement, une grotte naturelle, et qui servait de dépendance à la petite habitation de la sainte Famille. Le prêtre Phocas rapporte, sur je ne sais quelle autorité, que c'était la chambre de Notre-Sauveur [3]. Des deux colonnes antiques qui sont à l'entrée du sanctuaire, l'une est brisée par le milieu, et les deux

[1] *Elévations. La virginité de Marie.*

[2] J'avais l'intention de faire un voyage en Italie et d'aller à Lorette à mon retour de Palestine; on verra quels furent les événements qui m'ont empêché de mettre ce dessein à exécution. Au reste, il est à peu près impossible aujourd'hui, après les transformations qu'a subies l'église de l'Annonciation de Nazareth, d'établir une comparaison de quelque valeur. Je ne donne les dimensions des deux édifices que comme objet de curiosité.

Dimensions de la maison de la Sainte Vierge qui est à Lorette
(d'après A.-B. Caillau).

Longueur.	9^m 529.
Largeur.	4 175.

Dimensions du sanctuaire de Nazareth où se trouvait la maison de la Sainte Vierge
(d'après Quaresmius).

Longueur.	10^m 710.
Largeur.	4 680.

[3] In læva vero parte Annuntiationis illa conspicitur ædicula, luminis expers, quam Dominus noster Christus, regressus ex Ægypto, incoluisse fertur. Joan. Phocas, *De locis sanctis.*

S. Maria del Timor. On croit que la Sainte Vierge était accourue jusque-là lorsqu'elle apprit qu'on voulait faire mourir son fils. Cette église était sous la garde d'un couvent de femmes[1].

On montre dans une chapelle qui appartient aux Franciscains un bloc de pierre qu'on appelle la Table du Christ, *Mensa Christi*, parce que, selon les traditions, Notre-Sauveur y a pris plusieurs fois ses repas avec ses disciples, avant et après sa résurrection.

Ce sont là les seules localités qui soient consacrées par quelques traditions de la vie du Sauveur dans une ville qu'il a habitée si longtemps, qu'il a sanctifiée par sa présence, par son travail, par ses vertus. Cette ville a eu l'insigne honneur d'être appelée *sa ville;* elle a vu joindre son nom à celui du Fils de Dieu, et, aussi ingrate que toute la nation juive, elle l'a répudié, et a voulu le faire mourir. Jésus n'y a pas fait beaucoup de miracles, à cause de l'incrédulité de ses habitants. (Matth., XIII, 58.)

Nazareth est bâtie irrégulièrement et en gradins sur une colline et dans un bassin élevé, tout entouré de montagnes : elle est à 1161 pieds au-dessus du niveau de la mer[2], et sous le 32° 42′ 58″ lat. N. et le 32° 56′ 25″ long. de Paris. Sa population est d'environ 3,000 âmes, dont 1,000 catholiques des rites latin et maronite ; les autres sont Grecs et musulmans. Le bâtiment le plus remarquable est le couvent des Franciscains, puis celui des Grecs ; il y a en outre une mosquée, et, au bas de la ville, un grand khan pour les caravanes. Cette ville avait beaucoup souffert du tremblement de terre du 1er janvier 1837. Les Arabes l'appellent *En Nazara;* comme anciennement, ils donnent encore le nom de Nazaréens aux chrétiens[3]. Des vignes, des grenadiers, des oliviers, et surtout une grande quantité de nopals, entourent la ville, et tempèrent l'éclatante blancheur du sol et des maisons.

Nazareth était de la tribu de Zabulon ; il n'en est pas fait mention dans l'Ancien-Testament : elle n'avait aucune célébrité avant Jésus-Christ. Aussi, lorsque saint Philippe parla de Jésus à Nathanaël, celui-ci lui dit : *Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth?* (Jean, I, 46.) Jusqu'au règne de Constantin, cette ville n'a été habitée que par des Juifs[4]. Au septième siècle, Adamnanus parle

[1] Consultez, sur Nazareth, Quaresm., Allioli, P. Géramb.

[2] D'après M. de Schubert, son altitude ne serait que de 861 pieds.

[3] Nazareth unde et Dominus noster Nazareus vocatus est, sed et nos apud veteres quasi opprobrio Nazaræi, quos nunc christianos vocant. *Onomast.*

[4] Epiphan., *Hæres.*, 30, c. 11.



de deux grandes églises, celle de l'Annonciation et celle de l'ange Gabriel [1] qu'on y voyait alors. Un siècle plus tard, saint Villibrode dit que les chrétiens étaient obligés de racheter leur église à prix d'argent, parce que les infidèles voulaient la démolir [2]. Au dixième siècle, la ville se rendit à Zimiscès qui n'y fit aucun dégat, « parce que la Vierge Marie y avait reçu l'annonce de la part de l'ange [3]. » Au commencement du douzième, elle fut ravagée par les Sarrasins [4]. Pendant les croisades, Tancrède s'étant emparé de la Galilée, obtint la possession du pays, et Nazareth commença à prospérer. L'archevêché de Scythopolis y fut transféré; Tancrède réédifia les églises de Nazareth, de Tibériade, du mont Thabor, et gouverna ce pays avec beaucoup de douceur et de sagesse [5]. Baudouin V y mourut, et ses restes furent transportés à Jérusalem par les Templiers. Baudouin le Lépreux tomba malade dans la même ville, et, en mourant, il institua Guy de Lusignan lieutenant général du royaume. Le 1er mai 1187, le fils de Saladin vint ravager toute la contrée; les Templiers et les Hospitaliers accoururent pour défendre Nazareth, où s'était réfugié le peuple des campagnes : le combat fut livré à une lieue de la ville, à el-Mahed, dont je parlerai dans le chapitre suivant [6]. Ce fut en 1263 que le féroce Bibars, qui avait mis tout à feu et à sang dans la Palestine, chassa les chrétiens de Nazareth, et détruisit l'église bâtie par sainte Hélène. Huit ans après, une poignée de croisés, sous les ordres du prince Edouard d'Angleterre, indignés des profanations des musulmans, vinrent planter l'étendard de la croix sur les murs de Nazareth, et livrèrent la ville au pillage; tous les musulmans qu'ils trouvèrent furent immolés par le glaive. Pendant longtemps cette malheureuse ville ne fut qu'un monceau de décombres [7]. Un pèlerin allemand écrivait, l'année 1449 : Nous avons passé la nuit dans la chapelle où l'ange a salué Marie. Il y a eu ici une très-belle église, mais elle est en ruines; il n'y a plus qu'un prêtre et deux chrétiens [8]. Ce ne fut que l'année 1620 que les Pères de Terre-Sainte purent reconstruire

[1] *De locis sanctis*, l. 2.

[2] *In Actis SS. Ord. S. Bened.*, tom. IV.

[3] Voir la lettre de Zimiscès au roi d'Arménie.

[4] Anton., *Mart.*, § 5.

[5] Guill. de Tyr, liv. 9.

[6] Michaud, *Hist. des crois.*, tom. II, liv. 7; Gillot, *Corresp. d'Orient*, VI.

[7] Civitas hæc est absque muro, et fere tota collapsa : in ejus situ paucæ et pauperculæ domus, tales, dicas, quales et habitantes in ipsis. (Quaresm.).

[8] Stephan. v. Gumpenberg.—Voir Allioli, art. *Nazareth*.

une église; mais elle est à peine le tiers de la basilique de sainte Hélène, dont on voit encore quelques arceaux et une partie du pavé. Le couvent, tel qu'il est aujourd'hui, ne fut rebâti qu'en 1730. J'y ai trouvé dix-sept religieux, la plupart Italiens, les autres Espagnols, et un Allemand.

Lorsque je rentrai chez moi, après avoir fait mes courses autour de la ville, je reçus la visite de la famille Koubroussi, dont le chef, nommé Ibrahim, est agent consulaire de France, et pour lequel j'avais apporté des lettres de Jérusalem. Le père de l'agent consulaire actuel a servi en France; il était capitaine des Mameluks, et s'appelait Michel Koubroussi; il fut blessé à Eylau, et mourut à Melun à la suite de ses blessures : il était décoré de la légion-d'honneur. M. Koubroussi voulait me donner ses fils pour m'accompagner à Tibériade et même jusqu'à Tyr; mais je le remerciai, parce qu'il voulait en même temps me charger de lettres pour le *divan de France*, auprès duquel il prétendait avoir des réclamations à faire valoir. Je me contentai d'en écrire au consul de Jérusalem. M. Koubroussi m'invita à dîner à mon retour de Tibériade; il me présenta sa famille qui est très-nombreuse. Quoique Grecs schismatiques, ils me témoignèrent le plus grand respect. A l'entrée de la maison, ils vinrent me recevoir et me baiser la main; il y avait là quatre générations de femmes, dont la plus jeune, quoiqu'elle n'eût que quatorze ans, était mariée déjà depuis deux ans; la plus âgée était la femme de l'ancien capitaine des Mameluks. Les mariages ne se font pas ici avec toute la maturité nécessaire. Si le corps se développe plus vite que dans nos climats, il n'en est pas de même de l'esprit; à peine est-on marié, qu'on se boude, on se bat, on se quitte comme des enfants : il est vrai que cela se voit aussi dans des pays où l'on se marie moins jeune. En Orient, une des grandes occupations des curés est de rapprocher des époux désunis dont les familles respectives ont embrassé la querelle.

Le dîner, tout oriental, n'était guère composé que de volaille accommodée de différentes manières; il fallut de nouveau la dépecer avec les doigts. Dans cette saison, il n'y a à Nazareth ni fruits ni légumes. Je dînai seul avec M. Koubroussi et ses quatre fils : les femmes ne parurent point. On avait appris à Nazareth que M. de Lamartine, devenu ministre, avait fait accorder des appointements à M. Damiani, l'agent consulaire de Jaffa, qui avait reçu chez lui l'illustre voyageur à son arrivée en Palestine. Il me fallut entendre l'énumération de tous les services rendus à des Français par la famille

Koubroussi depuis la bataille du Thabor. Je commençai à craindre que mon dîner ne fût un jour porté en compte au *divan de France*, et je me repentis d'avoir accepté l'invitation.

27 *Octobre*. Je partis à 5 heures du matin pour le mont Thabor, où je voulais aller dire la messe. J'étais accompagné d'un Père Franciscain, du cavas du couvent, d'un drogman et d'un muletier. A sept heures, j'arrivai au pied de la montagne, près du village de Deburieh, après avoir traversé plusieurs coteaux couverts de hautes herbes, d'arbustes et de chênes : le chant mélodieux des oiseaux, que je n'avais plus entendu depuis longtemps, réjouissait, à l'aube du jour, les abords de la montagne sainte, comme un cantique du matin; il a remplacé les hymnes sacrés que des voix chrétiennes y faisaient entendre dans des temps plus heureux.

Le petit hameau qu'on nomme Deburieh était une ville lévitique qui faisait la limite entre les tribus d'Issachar et de Zabulon; elle est désignée sous le nom de Dabereth [1] dans l'Ecriture. (Jos., XIX, 12.) On croit que ce fut là que Jésus rejoignit ses disciples en descendant du Thabor, et qu'il guérit le jeune homme qui était possédé d'un esprit muet [2]. On y remarque les ruines d'une église chrétienne.

Le mont Thabor [3] s'élève vers le ciel comme un autel sublime, resplendissant de gloire, fondé par l'Eternel pour la manifestation de son Fils; il a tressailli au nom de Dieu. (Ps., LXXXVIII, 13.) Sa forme est celle d'un dôme un peu oval et parfaitement régulier [4]. Il est isolé de trois côtés, et s'avance dans la plaine de Jezraël, vis-à-vis du mont Hermon, avec lequel il forme un contraste frappant par la beauté de ses formes et la fraîcheur de sa végétation; du côté du nord, il tient légèrement, par sa base, aux montagnes de la Galilée, qu'il surpasse toutes par sa hauteur comme par la célébrité de son nom : « Je jure par moi-même, dit le roi qui a pour nom le Seigneur » des armées, que Nabuchodonosor, à sa venue, paraîtra comme le » Thabor entre les montagnes. » (Jérém., XLVI, 18.) Plusieurs sources s'échappent des collines ombragées qui sont à ses pieds.

La hauteur, d'après M. Russegger, est de 1755 pieds au-dessus de

[1] L'étymologie de ce mot est la même que celle de Débora.

[2] Matth., XVII, 14; Marc, IX, 13; Luc, IX, 37.

[3] Thabor signifie *élection*, ou *pureté*, *sommet*, et aussi *la lumière viendra*.

[4] Est autem Thabor mons in Galilæa, situs in campestribus, rotundus atque sublimis, et ex omni parte finitur æqualiter. *Hieron.*

la Méditerranée [1], de 594 au-dessus de Nazareth, et de 2380 au-dessus du lac de Tibériade [2]. Il est de nature calcaire.

Il me fallut un peu moins d'une heure pour parvenir à son sommet. Je voulais y monter à cheval; mais, arrivé aux deux tiers de la montagne, la mule chargée de l'autel portatif que j'avais pris à Nazareth s'abattit devant moi sur un rocher, et mon cheval effrayé m'entraîna dans des fourrés où je fus obligé de mettre pied à terre. Une nuée de perdrix se leva, à quelques pas, avec un bruit sourd, semblable à celui d'un torrent qui roule ses eaux entre les abîmes d'une profonde vallée. Les perdrix sont plus communes encore dans cette partie de la Galilée que dans les environs d'Hébron : jamais je n'en ai vu un si grand nombre à la fois. On dit qu'il y a sur le Thabor des panthères, des léopards, beaucoup de sangliers et de chacals, et surtout une grande quantité de gazelles.

J'atteignis bientôt le sommet. C'est un plateau d'une demi-lieue de circonférence [3], légèrement incliné vers le couchant, tout recouvert de chênes verts [4], de lierres, de bosquets odorants, de ruines antiques et de souvenirs.

J'allai dans la partie sud-est du plateau, à l'endroit désigné par les traditions comme étant celui où Jésus s'est transfiguré. Trois autels ont été construits sous de petites voûtes ; c'est là que, le jour de la Transfiguration, les catholiques de Nazareth viennent en pèlerinage, et que les Pères Franciscains célèbrent l'office. Pendant qu'on disposait un des autels, prosterné contre terre, j'adorai Notre-Seigneur dans sa gloire, comme je l'avais adoré dans ses humiliations et ses douleurs à Bethléhem, à Gethsémani et sur le Calvaire. Je célébrai ensuite le saint sacrifice, et ce fut encore un jour de bonheur. Dans les sanctuaires de la Palestine, on a en tout temps le privilége de dire la messe qui a rapport au lieu où l'on se trouve ; je dis donc celle du jour de la Transfiguration. Chacun comprendra avec quelle émotion on doit lire sur le mont Thabor l'Evangile suivant :

« Jésus prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, les

[1] De 1748 pieds d'après le mesurement de M. de Schubert.— Josèphe lui donne trente stades de hauteur.

[2] Voyez Planche III, Coupe des terrains compris entre Nazareth et le lac de Tibériade.

[3] C'est une plaine de vingt-six stades, dit Josèphe. *Guerre*, liv. 4, c. 6.

[4] Il y en a de plusieurs espèces. Les autres arbres les plus communs sont le noyer (inglans regia), l'aliboufier (storax officinalis), l'arbre à chapelets ou margousier (melia azedarach), le ciste ladanifère (cistus ladaniferus), la manne de Perse (anonis spinosa).

» conduisit à l'écart sur une montagne élevée, et se transfigura
» devant eux. Son visage resplendit comme le soleil, et ses vête-
» ments devinrent blancs comme la neige. Et en même temps leur
» apparurent Moïse et Elie s'entretenant avec lui. Or Pierre dit à Jésus :
» Seigneur, il nous est bon d'être ici : si vous voulez, faisons-y
» trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. Il
» parlait encore, lorsqu'une nuée lumineuse les couvrit ; et voilà
» qu'une voix sortit de la nuée, disant : Celui-ci est mon Fils bien-
» aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le. Et les dis-
» ciples entendant, tombèrent la face contre terre et furent saisis de
» frayeur. Et Jésus s'approchant les toucha, et leur dit : Levez-vous
» et ne craignez point. Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que
» Jésus seul. Et comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur
» fit cette défense : Ne dites à personne cette vision, jusqu'à ce que
» le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. » (Matth., xvii.)

Après la messe, j'allai m'asseoir au bord méridional de la montagne pour y admirer le plus beau spectacle de la terre. Le regard s'étend au loin vers le sud, à travers les montagnes de Gelboé, sur les chaînes bleuâtres de Juda et d'Ephraïm ; les hauteurs plus sombres du Carmel arrêtent la vue au couchant ; au nord, elle se promène sur la Galilée toute imprégnée des pas et des miracles de Jésus-Christ, elle descend dans l'ombre de ses vallées pour se porter ensuite sur la cime la plus élevée de l'Anti-Liban, le grand Hermon, presque toujours couronné de neige et de nuages ; puis viennent les déserts de l'Haouran, le miroir, si profondément encadré, du lac de Tibériade, la vallée du Jourdain avec son fleuve sacré, où les cieux se sont ouverts, comme sur le Thabor, pour laisser descendre les complaisances du Très-Haut sur le fils d'un artisan de Nazareth. L'immense plaine d'Esdrelon, où les guerriers de toutes les nations qui respirent sous le ciel ont planté leurs tentes, se déploie comme un tapis éclatant d'or, digne des splendeurs d'un tel lieu. En contemplant cette magnificence, on se sent pris d'un saint enthousiasme ; on croit voir encore la nuée lumineuse, et entendre la voix de l'Eternel. Le chrétien qui a vu les merveilles du Thabor croit pouvoir dire avec le prince des Apôtres : « Ce n'est point en suivant d'in-
» génieuses fictions que nous avons fait connaître la puissance et
» l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais après avoir été
» nous-mêmes les spectateurs de sa majesté... Nous avons entendu
» cette voix qui venait du ciel lorsque nous étions avec lui sur la
» montagne sainte. » (II. Pierr., i, 16, 18.)

Il est digne de remarque que les grandes scènes de la vie de Jésus-Christ, sa transfiguration, sa mort, son ascension, ont eu lieu sur des montagnes. C'est aussi sur les montagnes du désert qu'il a jeûné pendant quarante jours, qu'il a été tenté par le démon; c'est sur une montagne qu'il a fait le miracle de la multiplication des pains, qu'il a enseigné le Pater et les huit Béatitudes, et choisi les douze apôtres; c'est sur le mont Sion qu'il a institué l'Eucharistie et qu'il a envoyé le Saint-Esprit à ses apôtres; c'est sur la montagne des Oliviers qu'il a pleuré sur Jérusalem, qu'il allait fréquemment prier, et c'est là qu'il viendra pour juger tous les hommes.

J'ai été extrêmement favorisé sur le mont Thabor; j'ai pu jouir, sans aucun obstacle, de son vaste et admirable panorama : il n'y avait pas un nuage au ciel, pas une brume sur la terre; une vive lumière rapprochait les objets les plus éloignés : je voyais aussi distinctement Safed et les montagnes de Dscholan et de Naplouse que les tentes de Bédouins qui étaient à mes pieds dans les champs d'Esdrelon.

Le mont Thabor tient aussi une place importante dans l'histoire de ces contrées, et il serait à désirer qu'on recueillît tous les événements qui ont rapport à cette montagne célèbre. Elle est connue sous le nom hébreu de *Thabor,* sous celui d'*Itabyrion* et *Atabyrion* que lui donnèrent les Grecs, de *Djebel Nour* (mont de lumière) et *Djebel Tor* que lui donnent aujourd'hui les Arabes.

Nous voyons dans Polybe qu'il y avait une ville sur le mont Thabor, et qu'elle existait encore l'an 218 avant Jésus-Christ. Antiochus le Grand, venant du lac de Génézareth, s'en empara par la ruse[1]. Il est fait mention de cette ville dans l'Ecriture : « Les fils de » Mérari, qui restaient de la tribu de Zabulon, eurent Thabor avec » ses faubourgs. » (I Paral., VI, 77.) La montagne seulement est désignée par Josué (XIX, 22.), comme limite de la tribu d'Issachar, et dans le livre des Juges (IV, 6.), comme lieu de réunion pour l'armée des Israélites; il n'est plus parlé de la ville, qui paraît avoir été détruite un siècle ou deux avant la venue de Jésus-Christ. On voit, par un passage du prophète Osée, que les princes d'Israël avaient souillé cette montagne en y établissant des *hauts lieux.* (Osée, V, 1.) Quelques-uns croient que c'est sur le Thabor que Melchisédech vint au devant d'Abraham, et qu'il offrit un sacrifice au Seigneur.

[1] Polyb., l. 5, c. 70.

Ce qu'il est le plus important de constater, c'est la tradition relative à la Transfiguration de Notre-Sauveur. Les Evangélistes disent seulement qu'elle eut lieu sur une haute montagne, sans la nommer. Saint Cyrille [1], évêque de Jérusalem, qui est mort en 386, Eusèbe [2] et saint Jérôme [3], sont les plus anciens auteurs qui nous aient transmis la tradition du lieu où se passa cet événement. Il n'est guère possible d'avoir des témoignages plus dignes de foi; aussi ont-ils été généralement admis. On leur oppose l'existence d'une ville au sommet de la montagne, en disant que Notre-Sauveur a sans doute choisi, pour cette divine manifestation, un lieu écarté et solitaire, plutôt qu'un endroit habité, d'autant plus qu'il voulait qu'elle fût cachée jusqu'après sa mort. Mais rien ne prouve l'existence de cette ville au temps de Notre-Sauveur. Nous savons, par Flavius Josèphe, que lorsque Vespasien vint dans la Galilée, les Juifs révoltés occupèrent les villes et les lieux forts. Une grande multitude se réunit sur le mont Itabyrion ; Josèphe enferma de murailles le sommet de la montagne, et mit quarante jours à ce travail. Comme il n'y avait pas d'eau en ce lieu élevé, excepté celle qui tombait du ciel, on leur en fournit d'en bas avec les matériaux nécessaires. Pendant que Vespasien assiégeait Gamala, il envoya Placide contre les Juifs qui s'étaient fortifiés sur cette montagne. Ce général usa du même stratagème qu'Antiochus : il attira les Juifs dans la plaine, les mit en fuite, et les empêcha de regagner la montagne. Une partie de ceux qui y étaient demeurés l'abandonnèrent pour se retirer à Jérusalem, les autres se rendirent à Placide, *parce qu'ils manquaient d'eau* [4].

Cela arriva l'an 67 de notre ère, c'est-à-dire environ 35 ans *après* la Transfiguration.

On voit, par le récit de Josèphe, qu'il n'est nullement question d'une ville ou d'une forteresse déjà existante, mais d'un camp fortifié momentanément et où l'eau manquait. Si le Thabor eût été habité, cet historien en aurait parlé ; les Juifs qui s'y sont réfugiés y auraient trouvé des citernes ; et Josèphe, au lieu de dire qu'il n'y avait pas d'eau, se serait exprimé autrement : il aurait dit, sans

[1] Cyrill., *Catech.*, XII, 16.

[2] Euseb., *in Palest.*, LXXXVII, 13.

[3] Hieron., *Epist.* 44 *ad Marcel.; Epist.* 86 *Epist. Paulæ.*

[4] Josèphe, pour désigner ceux qui étaient sur la montagne, se sert de cette expression : *ceux du pays ;* il aurait dit : *ceux de la ville*, s'il y avait eu une ville. *Guerre*, liv. 4, c. 6.

doute, que l'eau des citernes fut bientôt épuisée par une augmentation si considérable de la population. Ainsi l'ancienne ville du mont Thabor n'existait plus; aussi n'en est-il plus fait mention dans l'histoire.

Dans un autre passage, Josèphe, indiquant les mesures qu'il a prises contre l'arrivée des Romains, dit qu'il fit enfermer de murailles huit villes de la Basse Galilée, *et fortifier le mont Itabyrion et les cavernes qui sont près de lac de Génézareth*[1]; il est évident que s'il y avait eu des villes dans ces deux derniers endroits, il les eût nommées avec les autres[2].

Moins de trois siècles après cet événement, sainte Hélène vint sur le Thabor, y bâtit une église, et laissa des sommes considérables pour ceux qui voudraient y habiter[3]. Sainte Paule y vint pendant le quatrième siècle[4]. Dans le sixième, saint Antonin y trouva déjà trois églises[5]. Adamnanus nous apprend que pendant le septième, il y avait un grand couvent de religieux grecs[6]. Pendant le huitième, saint Willibalde parle aussi d'un couvent, et d'une église consacrée à Moïse et à Elie[7]. Des Bénédictins de Clugny, qui avaient fondé un second couvent, furent tous égorgés par les Sarrasins en 1113[8]. Cependant Jean Phocas, qui a visité le Thabor à la fin du même

[1] *Guerre*, liv. 2, ch. 42.

[2] Ecoutons maintenant M. de Lamartine. « Parti à quatre heures du matin, dit-il, pour le mont Thabor, lieu désigné de la Transfiguration, chose improbable, *parce qu'à cette époque le sommet du Thabor était couvert d'une citadelle romaine.* » (14 octob.). L'illustre voyageur parle, sans doute, de la *citadelle juive* bâtie par Josèphe trente-cinq ans *après* la Transfiguration : c'est le moindre anachronisme qu'on puisse lui attribuer. Et c'est avec cette connaissance de l'histoire et des lieux que M. de Lamartine attaque les traditions catholiques !

Ce qui suit est moins sérieux, mais tout aussi inexact : « Arrivés au pied du Thabor..... le guide nous égare. Je m'assieds seul sous un beau chêne, à peu près à l'endroit où Raphaël place, dans son tableau, les disciples éblouis de la clarté d'en-haut, et j'attends que le Père ait célébré la messe. On nous l'annonce d'en-haut par un coup de pistolet... » Raphaël a placé les disciples *éblouis de la clarté d'en-haut*, apparemment Pierre, Jacques et Jean, car les autres n'ont pas été éblouis, là où les place la tradition, c'est-à-dire, *sur la montagne;* comme M. de Lamartine était demeuré au pied, il se trouvait au lieu où Raphaël, d'accord avec l'Evangile, a placé le possédé qui fut guéri par Jésus. (Marc, IX.) Comment un homme qui a le sentiment du beau a-t-il pu venir jusqu'au pied du Thabor sans se donner la peine de monter à son sommet ?

[3] Quo loco multam etiam reliquit pecuniam, in subsidium eis qui ibi manerent, locumque ipsum excolerent. (Niceph. Cal., *Eccl. Hist.*, lib. 8, c. 30.)

[4] Scandebat montem Thabor, in quo transfiguratus est Dominus. (Hieron., *Epit. Paulæ.*)

[5] *Itiner. Anton.*

[6] Adamnan., *De locis sanctis.*

[7] *Itiner. S. Willib.*

[8] Fucherus, Carnot, *Gesta peregrin. Francor.*, 40.



siècle, y a trouvé deux couvents qui avaient été rétablis, l'un grec et l'autre latin : il y avait une multitude de religieux[1]. Le moine Boniface dit qu'un grand couvent y avait été bâti par les rois de Hongrie. Bibars, l'année 1262, porta la mort et la dévastation sur la montagne sainte[2], et les pieux solitaires abandonnèrent pour toujours les ruines des trois Tabernacles du mont Thabor, qui ne sont plus aujourd'hui que la demeure des bêtes fauves. Les Sarrasins y construisirent une forteresse peu de temps avant la prise de Saint-Jean-d'Acre[3].

On trouve dans les chroniques du moyen âge de curieux détails sur plusieurs expéditions de cette époque qui ont rapport au mont Thabor. On voit dans la relation d'Olivier Scholastique que les croisés, commandés par les trois rois dont nous avons parlé au chapitre précédent, vinrent au pied de la montagne, dont la forteresse était occupée par les Sarrasins. Tandis qu'on lisait l'Evangile : *Ite in castellum quod contra vos est,* « allez à ce château qui est devant » vous, » le patriarche marcha en avant avec la bannière de la croix. Jean de Brienne, avec la milice du Seigneur, renversa tous les obstacles, et la forteresse occupée par les infidèles était près de tomber entre les mains des chrétiens, lorsque tout-à-coup l'entreprise fut abandonnée. On croit que la discorde s'était introduite dans le conseil des princes. « Nous pensons, ajoute le chroniqueur, que le Christ Notre-Seigneur s'est réservé pour lui seul ce triomphe, lui qui monta sur cette montagne avec un petit nombre de ses disciples, et leur fit voir en ce même lieu la gloire de sa résurrection[4]. »

Bientôt après, le roi de Chypre mourut à Tripoli, et le roi de Hongrie abandonna la Terre-Sainte.

Le moine Godefroy parlant du *château des Pèlerins*, qu'il appelle aussi château du Fils de Dieu, ajoute : « On croit que ce qui détermina les Sarrasins à détruire le château du mont Thabor, c'est qu'ils ne pouvaient semer ni moissonner en sûreté, à cause du voisinage du château du Fils de Dieu[5]. »

[1] *De locis sanctis; Acta Sanct. maii*, tom. II.

[2] Brocard, ch. 6.

[3] Ce que prouve ce passage d'une lettre d'Innocent III : Certe propter priores injurias grandes et graves Redemptori nostro pro nostris offensis a perfidis Saracenis illatas, nuper in monte Thabor, ubi discipulis suis futuræ glorificationis speciem demonstravit, iidem perfidi Saraceni quamdam munitionis arcem in confusionem christiani nominis erexerunt. (Tom. IV *Concil. general.*).

[4] *Biblioth. des crois.*, III[e] Part., p. 140.

[5] *Ibid.*, p. 22.

Louis IX est venu plusieurs fois sur cette montagne sainte.

Aujourd'hui le plateau du mont Thabor est tout couvert de ruines; j'en ai fait le tour avec beaucoup de difficulté ; j'y ai trouvé de grands pans de murs qui ont appartenu au dernier château fort bâti par les Sarrasins. On voit aussi des voûtes, des citernes; le tout avait été très-solidement construit : il y a des restes encore reconnaissables des églises et des couvents. Personne n'y vient plus que de rares pèlerins. M. de Schubert y a trouvé, il y a dix ans, un pauvre chrétien d'Orient qui y était venu passer quarante jours en souvenir du jeûne de Notre-Sauveur, n'ayant pour toutes provisions que des fruits secs et l'eau d'une citerne. Je regarderai toujours les trop courts instants que j'ai passés sous les cèdres, au Carmel, sur la montagne des Oliviers et sur le mont Thabor, comme les plus magnifiques et les plus délicieux de ma vie. J'eus de la peine à m'arracher aux émotions que j'éprouvais, et, comme tous les pèlerins qui ont le bonheur de visiter cette montagne sainte, je répétai plusieurs fois ces paroles de saint Pierre : *Domine, bonum est nos hic esse.* Tant sont vraies ces paroles d'un saint évêque : « Nous aimons la vertu à la sauce douce, non avec le fiel et le vinaigre. Le Calvaire ne nous agrée pas tant que le Thabor : ce n'est pas en cette montagne-là, mais en celle-ci, que nous voudrions faire nos tabernacles [1]. »

Le Père Franciscain qui m'avait accompagné me donna, avant de me quitter, un exemple de soumission à ses supérieurs dont le ciel lui tiendra compte. Il était en Palestine depuis deux ans, et il n'avait pas encore eu l'occasion de voir le lac de Génézareth et ses environs, qui ont été particulièrement honorés par la présence du Sauveur. Il attendait une occasion depuis longtemps, et il était probable qu'en manquant celle que je lui offrais, il ne s'en présenterait plus, parce qu'il devait très-prochainement retourner en Europe pour raison de santé. Comme son supérieur lui avait seulement dit de m'accompagner au Thabor, il voulut s'en retourner à Nazareth. J'eus beau lui représenter que, pour toutes mes courses en Palestine, les supérieurs avaient eu l'obligeance de me faire accompagner par un religieux; que si j'avais négligé de demander pour lui une permission spéciale, je prenais sur moi d'obtenir à mon retour à Nazareth l'agrément du P. gardien. Tout fut inutile : il jeta un dernier regard vers Génézareth, et nous descendîmes la montagne sainte, lui pour

[1] *L'esprit de saint François de Sales*, IIe Part. chap. 4, § 12 ; édit. Méquign. Jun., 1841.

retourner dans son couvent, et moi pour aller à Tibériade, qui est à cinq lieues du mont Thabor.

Dans les vallées boisées qui sont au pied de la montagne, je vis deux daims à une petite distance du chemin; je pris le fusil de mon janissaire, et je m'avançais vers eux, tandis qu'ils broutaient l'herbe tranquillement sans s'effrayer de mon approche. Il me fut impossible de lâcher mon arme, qui rata trois ou quatre fois. Le janissaire vint à mon aide; mais tandis qu'il frappait avec son couteau sur le reste de pierre qu'on voyait à peine dans le chien de son fusil, les daims prirent la fuite. En voyant ces jolis animaux échappés à la mort, j'éprouvai un sentiment de satisfaction qui fut plus grand que le désappointement du chasseur. Il y a un siècle et demi que Maundrell en avait vu au même endroit.

A une lieue environ du mont Thabor, on trouve le grand khan ruiné de Vumm el-Tuggar : il est situé dans la plaine haute et fortement accidentée d'Ard el-Hamma. Anciennement on donnait aussi le nom de Saron à cette plaine, comme à plusieurs lieux d'une beauté et d'une fertilité extraordinaires [1]. Le khan consiste dans deux vastes bâtiments en ruines qui sont de chaque côté du chemin. Toutes les semaines, les habitants des environs s'y réunissent et y tiennent une espèce de foire. Un nègre était assis sur des décombres; il avait son fusil appuyé contre un pan de mur qui l'abritait. — « Que fais-tu, Ibrahim? lui dit mon cavas. — J'attends, lui répondit le nègre. » Le cavas me dit ensuite : C'est un voleur, je le connais. Heureusement que le nègre était seul : mon escorte s'était réduite à deux personnes (mon muletier s'en était retourné à Nazareth pour reporter l'autel qui m'avait servi sur le mont Thabor), et nous n'avions pour toute arme que le vieux fusil dont j'ai parlé.

Jérémie compare la Judée à un voleur qui attend sa proie. « Tu » t'es assise, dit-il, sur les chemins, comme l'Arabe dans le désert. » (Jérém., III, 2.)

J'atteignis bientôt le village nommé El-Sabt, qui occupe probablement l'emplacement de la ville chananéenne de Bethanath [2].

C'est ici que commencent les roches volcaniques qui entourent la mer de Tibériade.

Je me trouvais dans la plaine si tristement célèbre d'Hittin, où

[1] Usque in præsentem diem regio inter montem Thabor et stagnum Tiberiadis Saronas appellatur. Hieron., *De locis hebr.*

[2] Josué, XIX, 38; Hieron., art. *Bethana;* Allioli, p. 444. — Bethana signifie *maison du cantique.*

les chrétiens perdirent avec la vraie croix la ville sainte, et, bientôt après, la plus grande partie de la Palestine.

C'était le 4 juillet 1187. Saladin s'était emparé de Tibériade et l'avait livrée aux flammes; il avait promis de chasser les chrétiens de la Terre-Sainte, et de partager leurs dépouilles à ses émirs. Le roi de Jérusalem, Guy de Lusignan; Raymond, comte de Tripoli, et les principaux chefs, après avoir délibéré sur les dangers du royaume, vinrent camper à Saforis avec cinquante mille combattants. La femme du comte de Tripoli et ses enfants étaient assiégés dans la citadelle de Tibériade, et cependant Raymond fut d'avis qu'il ne fallait pas marcher au secours de cette place à travers des contrées arides où les soldats périraient de soif et de chaleur. On ne tint pas compte de ses conseils; le roi donna l'ordre de marcher. Arrivés à trois milles de Tibériade, les chrétiens rencontrèrent l'armée musulmane; la chaleur était étouffante, ils firent les plus grands efforts pour s'ouvrir un passage jusqu'au lac. Une attaque imprévue jeta le trouble dans leurs rangs; le roi, n'osant plus avancer, fit camper l'armée dans cette plaine; on l'entendait s'écrier : Hélas! hélas! tout est fini pour nous; nous sommes tous morts, et le royaume est perdu!

La disette d'eau était affreuse : les Francs, dit un auteur arabe, avaient épuisé *jusqu'à l'eau des larmes*. Ils espéraient le lendemain trouver de l'eau avec leurs épées. Mais les Turcs mirent le feu aux herbes sèches dont la plaine était couverte, et pendant toute la nuit les chrétiens furent tourmentés par la faim et la soif, par la flamme et les traits des ennemis.

Le 5 juillet, les deux armées en vinrent à une action décisive. On se battit de part et d'autres en désespérés; mais les chrétiens étaient affaiblis par les privations : « Au commencement ils se battaient comme des lions, *à la fin ils ne furent plus que des brebis dispersées;* » bientôt entourés de toutes part, ils furent refoulés contre la colline d'Hittin [1]. Le fort de l'action se porta de ce côté. Le roi se réfugia sur la colline; ce fut devant lui que les musulmans s'emparèrent de la vraie croix, après avoir blessé mortellement l'évêque de Saint-Jean-d'Acre qui la portait. Raymond s'ouvrit un passage avec les siens, et s'enfuit à Tripoli où il mourut de désespoir. Les braves qui demeuraient encore fondirent plusieurs fois sur les musulmans; enfin le pavillon du roi tomba : Saladin alors descendit de cheval, et rendit grâces à Dieu de sa victoire. Guy de Lusignan fut fait prison-

[1] C'est la montagne des Béatitudes, dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

nier avec le principal auteur de ce désastre, le grand-maître des Templiers, et avec plusieurs seigneurs et chevaliers. Jamais les chrétiens n'avaient éprouvé en Palestine une pareille défaite. « En voyant le nombre des morts, dit un témoin oculaire, on ne croyait pas qu'il y eût des prisonniers; et en voyant les prisonniers, on ne croyait pas qu'il y eût des morts. » Le roi fut envoyé à Damas; tous les chevaliers du Temple et les Hospitaliers eurent la tête tranchée. Saladin, dans la crainte que ses soldats n'épargnassent quelques-uns de ces religieux, offrit cinquante pièces d'or pour chacun de ceux qu'on lui livrerait. Il échappa à peine mille hommes de l'armée des chrétiens; les auteurs arabes nous font connaître qu'on vendit un prisonnier pour une paire de sandales, et qu'on exposa dans les rues de Damas des têtes de chrétiens *en guise de melons*. Un an après cet horrible carnage, un musulman, en traversant les champs d'Hittin, trouva encore des monceaux d'ossements; les montagnes et les vallées d'alentour étaient couvertes des restes qu'y avaient traînés les animaux sauvages.

Après cette bataille, les places fortes de la Palestine, dégarnies de défenseurs, furent dévastées par les musulmans, et tout fut mis à feu et à sang [1].

Je traversai tristement ce champ de mort. La chaleur était suffocante; il n'y a pas un arbre dans cette vaste étendue, pas une goutte d'eau : de l'orge et de l'avoine que personne n'a semées, et que personne ne récolte, disputent aux bruyères cette plaine désolée. Arrivé à son extrémité orientale, j'oubliai ces pénibles pensées en voyant à mes pieds dans un bassin le beau lac de Génézareth, entouré de montagnes hautes et resplendissantes, et des souvenirs divins de celui qui a parcouru ses rives en faisant le bien.

Cependant il ne ressemble en rien aux beaux lacs des Alpes. C'est le cratère d'un volcan, couvert d'une belle nappe d'eau inondée d'un océan de lumière. Les débris de Tibériade, de Magdala, de Génézareth, de Capharnaüm, de Bethsaïde, le ceignent de leur gloire évangélique; il n'y a rien d'animé et de riant, tout est silencieux, éblouissant, plein de ruines, de sainteté et de mystères.

Des hauteurs de la plaine d'Hittin jusqu'au lac, on descend une berge d'environ mille pieds : il faut une heure pour arriver à Tibériade. Cette malheureuse ville est encore ensevelie sous les décombres.

[1] Consultez : *Compilation des Deux-Jardins; Chronique de la Terre-Sainte*, par Raoul de Coggeshale; *Chroniques* d'Ibn-Alatir et d'Emad-Eddin dans la *Bibl. des crois.*, IVe Partie; Michaud, *Hist. des crois.*, tom. II.

Le premier janvier 1837, quelques instants après midi, elle a été renversée par un tremblement de terre; un grand nombre d'habitants perdirent la vie. Rien n'est resté debout que la forteresse, dont les murs sont fortement lézardés, quelques parties des remparts et peu de maisons. Le 30 octobre 1759, elle avait déjà éprouvé le même sort.

A cette heure du jour, à 3 heures, rien n'est triste comme une ville d'Orient : on ne voit pas un habitant; les chiens et les chameaux, couchés à l'ombre de quelques vieux murs, paraissent morts; le soleil écrase toute la nature, les yeux ne peuvent en supporter l'éclat, les arbres même s'inclinent sous le poids de ses rayons brûlants. Je traversai quelques rues désertes, et j'allai frapper à la porte de la maison de Terre-Sainte.

Jusqu'ici les voyageurs qui venaient à Tibériade étaient obligés de camper hors des murs, ou d'aller demander l'hospitalité à des Grecs ou à des Juifs. Depuis un an, les Franciscains de Nazareth y ont fondé un hospice pour la réception des pèlerins; un des Pères y demeure avec un domestique; ils sont relevés tous les quinze jours, et on leur apporte leurs petites provisions de Nazareth. Le Père Léonardo, qui est Espagnol, me reçut à bras ouverts.

La ville de Tibériade fut bâtie par Hérode Antipas. Il choisit, à cet effet, un des plus fertiles territoires de la Galilée, au bord du lac, et près des eaux chaudes d'Emmaüs. Il la peupla de Galiléens, de Juifs et même de païens. Quoiqu'il leur accordât de grands priviléges, plusieurs n'y vinrent que par contrainte, parce que la ville avait été bâtie sur un grand nombre d'anciens sépulcres, ce qui était contraire à la loi dès Juifs; elle est aussi très-chaude et très-mal saine. Hérode en fit sa capitale, et il lui donna le nom de Tibère, dont il avait su gagner les bonnes grâces[1]. Elle resta la capitale de la Galilée jusqu'au règne d'Hérode Agrippa II, qui lui préféra Séphoris.

Lors du soulèvement de la Galilée contre les Romains, Josèphe la fit fortifier et y vint fréquemment; il fut sur le point d'y être assassiné. Elle se souleva plusieurs fois contre lui. Il s'en empara un jour avec sept soldats seulement et deux cent trente barques vides qu'il avait amenées de Tarichée. Il les laissa à distance; les habitants de Tibériade, croyant qu'elles étaient pleines d'hommes armés, firent leur soumission, lui envoyèrent en otage six cents sénateurs et deux mille habitants; le chef des révoltés, Clitus, fut condamné à se couper lui-même le poignet.

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. 18, c. 3.

Lorsque Vespasien approcha de Tibériade, les principaux habitants, conduits par Agrippa leur roi, allèrent se jeter à ses pieds, en le priant d'avoir compassion d'eux. Vespasien envoya Trajan pour s'emparer de la forteresse, et fit son entrée dans la ville. Plusieurs habitants s'étant sauvés à Tarichée, Titus les y poursuivit et emporta la place. Les étrangers, qui étaient les principaux auteurs de cette résistance désespérée, se réfugièrent dans des barques et gagnèrent le large. Ce fut alors que Vespasien fit construire des vaisseaux pour les poursuivre, et livra sur le petit lac de Tibériade cette bataille navale qui est demeurée célèbre par le grand carnage qu'y firent les Romains. Il n'échappa pas un seul de leurs ennemis. Le lac, dit Josèphe, était rouge de sang et de cadavres. Peu de jours après, ces corps enflés et livides corrompirent l'air de telle sorte que toute la contrée en fut infectée : six mille cinq cents hommes avaient péri. Les étrangers qui n'avaient pu se réfugier sur le lac furent pris à Tarichée et condamnés à mort par Vespasien, quoiqu'il eût promis de les bien traiter. Ils furent conduits à Tibériade; Vespasien les fit enfermer dans le lieu des exercices publics : tous ceux qui étaient incapables de porter les armes (ils étaient au nombre de douze cents) furent tués; six mille hommes forts et robustes furent envoyés à Néron pour travailler à l'isthme de la Morée; trente mille quatre cents furent réduits à l'esclavage; il donna le reste à Agrippa [1].

Après la destruction de Jérusalem par Titus, les plus grands docteurs juifs vinrent à Tibériade et y fondèrent une école célèbre, d'où sortirent la *Mischna*, ou le texte talmudique, et la *Masora*, ou l'appareil critique du texte biblique. Tibériade, avec Jérusalem, Hébron et Safed, est considérée par les Juifs comme une ville sainte. Le Juif qui enseigna l'hébreu à saint Jérôme était de Tibériade. Nous lisons dans saint Epiphane que le comte Joseph, qui était de Tibériade, y découvrit l'Evangile de saint Jean et les Actes des apôtres traduits du grec en hébreu, et l'Evangile de saint Matthieu en hébreu, comme il l'avait écrit. Ils étaient conservés dans le trésor de la nation juive, dont personne n'avait la clef que le patriarche. Joseph l'ayant eue quelque temps, en sa qualité de tuteur du jeune patriarche Judas, l'ouvrit, trouva ces livres, et ils contribuèrent beaucoup à sa conversion [2]. Joseph ayant obtenu de Constantin de bâtir une église à Tibériade, se servit d'un grand

[1] Josèphe, *Guerre*, liv. 3, c. 36.

[2] Consulter, Epiph., *Adversus hæres.*, lib. 1; Baronius, *an.* 327; *Vies des PP. du désert*, tom. 5; Porphyre; Rohrbacher, *Hist. universelle*, tom. VI.

temple inachevé nommé Adrianeum. Jusque-là il n'était pas permis aux chrétiens de demeurer dans cette ville. Du cinquième au huitième siècle, il y eut plusieurs évêques, malgré les persécutions qu'essuyèrent les chrétiens à l'époque de l'invasion des Arabes (636). Après la conquête de la Galilée par les chrétiens, les évêques revinrent prendre possession de leur siége, et subirent pendant les croisades toutes les vicissitudes du royaume qu'elles avaient fondé.

L'Evangile ni dit pas que Notre-Sauveur soit venu à Tibériade; mais on ne peut en douter quand on étudie ses voyages autour du lac de Génézareth. On vénère dans cette ville le sanctuaire appelé l'église de Saint-Pierre, parce que la tradition a toujours désigné ce lieu comme étant celui où, après sa résurrection, Notre-Sauveur confia à saint Pierre la conduite de son Eglise. Jésus se manifesta à ses apôtres sur le bord de la mer de Tibériade. Simon Pierre et quelques disciples étant allés pêcher, ils ne prirent rien de toute la nuit. Le matin venu, Jésus parut sur le rivage, et il leur dit de jeter le filet. L'ayant fait, ils prirent cent cinquante-trois gros poissons. Après qu'ils en eurent mangé, Jésus, comme pour faire expier à saint Pierre la triple faute qu'il avait commise dans la cour du grand-prêtre, dit trois fois : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous? Puis il ajouta : Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. (Jean, XXI.)

Lorsque j'eus fait mon adoration dans la petite église de Saint-Pierre, je parcourus la ville et les environs.

La ville était à peu près abandonnée à cause du choléra. Dans ces derniers temps, la population se composait de 1,000 Juifs, 500 musulmans, et environ 150 Grecs. Mais elle vient d'être plus que décimée : le choléra a enlevé jusqu'ici 108 musulmans, 62 Juifs et 14 Grecs. Les Arabes l'appellent Tabariyya.

L'ancienne ville s'étendait entre le lac et les montagnes, au sud de la ville actuelle, presque jusqu'aux bains qui en sont éloignés d'une demi-lieue : elle a dû être fort considérable, à en juger par les nombreux tronçons de colonnes, les fondements d'édifices et les débris de toute espèce qui recouvrent le terrain [1]. La plupart des colonnes sont en syénite d'Egypte.

Les eaux thermales ou bains de Tibériade sont au lieu où fut la ville d'Emath ou Emmaüs des anciens [2] (de chammath, *bains chauds*). On les dit très-salutaires, et on y vient de toutes les parties

[1] Pour les monnaies de Tibériade, consultez Mionnet.

[2] Josèphe, *Guerre*, liv. 1, ch. 8; liv. 2, ch. 20; liv. 3, ch. 10.

de la Syrie. La source, qui sort des flancs de la montagne voisine, est très-abondante ; sa température est de 46° à 48° Réaumur : les baigneurs y deviennent rouges comme des écrevisses [1]. Ses eaux sont limpides, leur saveur est très-salée, et elles ont une odeur sulfureuse très-prononcée ; l'analyse y indique comme base la soude, la chaux, la magnésie, plus le chlore et le soufre acidifiés : elle ne forme point d'incrustations, mais un dépôt bourbeux [2]. Les anciens bains tombaient en ruines ; pendant sa courte domination, Ibrahim-pacha en a fait construire de nouveaux : ils sont mieux organisés qu'on ne pourrait s'y attendre dans cette contrée. C'est là que Vespasien avait son camp.

Le lac de Tibériade était appelé lac ou mer de Cénéreth, de Génézareth [3], et mer de Galilée ; elle a cinq lieues de long, et deux dans sa plus grande largeur ; son niveau est à 625 pieds au-dessous de celui de la Méditerranée : c'est à une petite distance de sa rive septentrionale que commence la dépression de la vallée du Jourdain. La formation volcanique de cette mer n'est plus guère mise en doute : la forme de cratère de son bassin, la présence des eaux thermales et des blocs de roches volcaniques qui l'entourent, la fréquence de violents tremblements de terre, sont des indices positifs, non-seulement des catastrophes tumultueuses qui ont eu lieu sur ce point, mais encore de la continuité de cette action volcanique [4].

Notre-Sauveur s'est plu à répandre des prodiges et ses divins enseignements autour de cette mer privilégiée. C'est parmi les pêcheurs de ces rivages qu'il choisit ses apôtres, et qu'il en fit des pêcheurs d'hommes : leur pêche a été non moins miraculeuse sur la terre que celle que Jésus avait ordonnée lui-même dans les eaux de Génézareth. C'est ici que Jésus calma la tempête lorsqu'un vent violent mettait en péril la barque que montaient ses disciples : il commanda au vent et aux flots agités, et il se fit un grand calme. Ce fut sur cette mer qu'il apparut comme un esprit à la quatrième veille de la nuit en marchant sur les eaux, et que Pierre voulant aller à lui et commençant à enfoncer s'écria : « Seigneur, sauvez-moi. » Là il chassait les démons et guérissait tous les malades. Une grande multitude était

[1] M. Russegger raconte qu'un Autrichien, du nom de Martino, étant venu se baigner, se jeta dans l'eau sans se douter de sa haute température, et mourut sur-le-champ frappé d'apoplexie.

[2] Consultez Russegger, Schubert et le *Voyage* de M. le duc de Raguse.

[3] *Jardin du Prince.*

[4] Voyez Russegger, tom. III, et son opinion sur la formation de la mer Morte, note K, à la fin de ce volume.

accourue et suivait Jésus : il la nourrissait de sa parole et du pain multiplié miraculeusement par sa toute-puissance. La belle-mère de saint Pierre, le paralytique qu'on descendit par le toit d'une maison, la fille de Jaïre, le serviteur du centurion, et une infinité d'autres, éprouvèrent sa bonté et sa puissance. Ce fut ici qu'il dit à un scribe : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel, des nids : mais » le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Un homme appelé à le suivre lui disant : « Permettez qu'auparavant j'aille ensevelir » mon père, » Jésus lui répondit : « Suivez-moi, et laissez les morts » ensevelir leurs morts. » Cette mer était bien la mer de Jésus, et il l'aimait par-dessus toutes les autres.

Combien elle devait être belle lorsque quinze villes l'entouraient comme une couronne vivante, embellie par la plus riche et la plus magnifique végétation ! Voici le tableau que Josèphe nous en a laissé. « La terre qui environne le lac de Génézareth, et qui porte le même nom, est admirable par sa bonté et par sa fécondité. Il n'y a point de plantes qu'elle ne puisse produire. On y voit une quantité de noyers : ce sont des arbres qui se plaisent dans les climats les plus froids ; ceux qui ont besoin de la plus grande chaleur, comme les palmiers, et ceux qui recherchent les climats doux et tempérés, comme les figuiers et les oliviers, n'y rencontrent pas moins ce qu'ils désirent. En sorte que la nature, par un effort de son amour pour ce beau pays, prend plaisir d'allier les choses les plus opposées ; elle ne produit pas seulement tant d'excellents fruits, mais ils s'y conservent si longtemps qu'on y mange des raisins et des figues pendant dix mois, et d'autres fruits pendant toute l'année [1]. » Burckhardt a remarqué que les melons y mûrissent un mois plus tôt qu'à Saint-Jean-d'Acre et à Damas. A part les roseaux et les lauriers roses du rivage, et quelques palmiers qui s'élèvent au-dessus des masures de Tibériade, cette belle végétation a disparu, et toutes les autres villes sont détruites.

Je désirais vivement faire le tour du lac, visiter l'emplacement de Capharnaüm la ville du Sauveur, l'ingrate Corozaïn, Bethsaïda [2] la patrie de trois apôtres, revoir les rives du Jourdain ; mais mon temps était compté, la saison des pluies approchait, et je savais que dans peu de jours un bateau devait partir de Beyrouth pour Alexandrie.

[1] Josèphe, *Guerre*, liv. 3, c. 35.

[2] Capharnaüm signifie *champ d'agrément* et *belle ville ;* Corozaïn, *c'est ici un mystère ;* Bethsaïda, *maison des fruits* ou *des chasseurs*.

Avant de rentrer à l'hospice, je causai bien involontairement une grande frayeur au bon religieux qui m'accompagnait. Je ne voulais pas quitter cette mer sans me plonger dans ses eaux et en rapporter quelque souvenir. Le P. Léonardo alla s'asseoir sur un rocher, et prit un bain de pieds. Je n'avais vu sur le bord que de grands blocs noirs de basalte; je voulais avoir quelques coquillages ou au moins des galets : n'en ayant trouvé aucun sur le rivage, j'allai en chercher au fond de la mer. Pendant ce temps, le P. Léonardo s'étant retourné et ne me voyant plus se mit à pousser de hauts cris, et appela mon janissaire qui se tenait à l'écart et fumait sa pipe. La mer en cet endroit est plus profonde que je ne l'avais cru; lorsque je revins avec cinq petites pierres que j'avais eu de la peine à saisir entre les roches qui en garnissent le fond, je vis le bon Père qui se désespérait, et je compris combien j'avais eu tort de ne pas le prévenir. L'eau du lac de Tibériade est très-limpide, douce et agréable à boire comme l'eau du Jourdain : elle m'a semblé plus chaude; mais les habitants la rafraîchissent en l'exposant à l'air et même au soleil dans des vases poreux, dont l'évaporation produite à la surface absorbe le calorique. Cette méthode était déjà en usage il y a deux mille ans : Josèphe dit en parlant de cette eau : « Elle est aussi froide que la neige, lorsqu'elle a été exposée à l'air : ce que les indigènes ont coutume de faire pendant la nuit [1]. » Ce lac est très-poissonneux, il renferme des espèces de poissons qu'on ne retrouve que dans le Nil. Il reçoit plusieurs sources dont la température est fort élevée : on voit la vapeur de leurs eaux fumantes même pendant les heures les plus chaudes du jour.

Les rochers qui bordent ce rivage sont percés de cavernes et d'anciens tombeaux. Ce fut sur la rive orientale, dans le pays des Géraséniens, habité du temps du Sauveur en grande partie par des Grecs, que Jésus guérit le possédé *qui était jour et nuit sur les montagnes et dans les sépulcres* : les esprits impurs entrèrent dans les pourceaux, qui se précipitèrent dans la mer. (Marc, v.) Ces cavernes, surtout celles de Magdala (El-Medjdel), sont habitées aujourd'hui par de timides colonies de pigeons et de tourterelles : elles sont si nombreuses qu'elles ont donné leur nom à la vallée où elles se trouvent, qui s'appelle Wadi Hama, *vallée des pigeons*.

Cette côte, dont une seule ville avait pu fournir à Josèphe deux cent trente barques, et assez de matériaux à Vespasien pour la cons-

[1] *Guerre*, liv. 3, c. 35.

truction d'une flotte, n'envoie plus une seule voile sur cette mer. Je n'ai vu que deux petites barques de pêcheurs échouées sur la grève près de Tibériade. Le P. Léonardo avait fait faire une pêche à mon intention, et en rentrant à l'hospice on nous servit un dîner dont le mets principal était un excellent poisson de l'espèce appelée poisson de Saint-Pierre.

CHAPITRE XXXVII.

De Tibériade à Beyrouth.

Départ de Tibériade.—La forteresse.—Champs de bataille de Baudouin et du prince de Mossoul.—Montagne de la Multiplication des pains.—Montagne des Béatitudes ou Cornes d'Hittin.—Jésus y fait le sermon de la montagne, y enseigne l'Oraison Dominicale et y choisit les douze apôtres.—Aspect de cette montagne après la bataille d'Hittin.—Vue de Safed.—Village de Loubi.—Combats de Junot et de Kléber.—Restes d'une ancienne ville en face de Loubi.—Le champ des Epis.—Cana en Galilée.—Miracles de Jésus-Christ.—Fontaine de Cana.—El-Mesched, patrie de Jonas.—Mort héroïque de Jacquelin de Maillé.—Départ de Nazareth.—Fontaine de Séphoris.—Ville de Séphoris.—Eglise de Sainte-Anne.—Plusieurs rencontres d'Arabes dans les montagnes de Zabulon.—Déboisement de la Palestine.—Continuel accomplissement des prophéties.—Un orage entre la montagne de Saron et le mont Carmel.—Nuit passée chez des chrétiens à Bassa.—Emplacement présumé de Gaba et de Besara.—Retour à Beyrouth.—Nouvelles d'Europe.

28 *Octobre*. J'avais passé une délicieuse soirée sur la terrasse de l'hospice avec le P. Léonardo, et j'avais longtemps contemplé, à la lueur des étoiles, cette belle mer de Galilée, qui réfléchissait le ciel comme une glace sans tache, qui n'était troublée par aucune nacelle, et qui n'apportait aucune mélodie lointaine aux échos du rivage. Tout est morne et désert, les hommes et les éléments se taisent : la nature entière craint de troubler le silence religieux de ces solitudes.

Je m'étais retiré fort tard dans la petite chambre du P. Léonardo, qu'il avait eu la bonté de me céder. La porte et la fenêtre avaient été ouvertes pendant toute la nuit pour laisser entrer un peu de fraîcheur, et pourtant il me fut impossible de dormir, tant la chaleur était grande : et nous étions à la veille de la Toussaint!

Je me levai de grand matin pour aller dire la messe au lieu même où a été fondée la suprême hiérarchie de l'Eglise. Un bon tableau, représentant Jésus donnant les clefs au chef des apôtres, orne ce sanctuaire : c'est un don du Portugal.

Je partis à 6 heures. Je laissai à droite la vieille forteresse, construite sur une petite élévation, vers le nord : elle a été habitée par Tan-



crède, seigneur de Tibériade. Comme les remparts de la ville, elle avait été bâtie par Godefroy de Bouillon; elle est abandonnée. Je trouvai encore un grand espace couvert des ruines de l'ancienne Tibériade, et je repris le chemin de la hauteur pour retourner à Beyrouth par Damas. Je n'étais qu'à trois journées de cette dernière ville; mais devant m'embarquer pour l'Egypte le 3 novembre, il m'était impossible de faire cette course, quelque grand que fût mon désir de voir une ville si célèbre : il me fallut regagner Beyrouth par le chemin le plus direct, que j'avais déjà fait en très-grande partie. J'avais perdu l'occasion de voir la grande caravane de la Mecque, qui était partie quelques semaines auparavant. Elle met trente jours pour faire le chemin de Constantinople à Damas, et quarante-sept, de Damas à la Mecque. Il y a quelquefois trente à quarante mille chameaux, mille soldats l'accompagnent, et pourtant il arrive qu'elle est pillée par les Bédouins. L'excellente terre que je traversai jusqu'au pied de la montagne est presqu'entièrement inculte : le fellah de la Galilée, comme celui de la Samarie, ne laboure que ce qui lui est strictement nécessaire, faisant ce raisonnement pratique : *plus je récolte, plus le gouvernement me prend.* C'est ici cependant, comme l'assure Josèphe, que, de son temps, on aurait eu de la peine à trouver un pouce de terrain improductif.

A la hauteur où j'étais, je dominais un champ de bataille qui a été fatal aux chrétiens : le combat fut livré au mois de juin 1113, entre Baudouin 1er et Maudoud, prince de Mossoul, sur la rive occidentale du lac. Baudouin courut de grands dangers, son armée fut complètement défaite, et il perdit deux mille de ses plus braves guerriers. Leurs cadavres ayant été jetés dans le lac de Tibériade, l'eau fut rougie de sang, et il devint impossible d'en boire pendant quelques jours.

Dans un enfoncement des montagnes, au nord-ouest du lac, on voit une petite plaine arrosée par une rivière à laquelle elle doit sa fraîcheur et sa fertilité. C'est là que se trouvait Magdala, propriété de Marie, sœur de Lazare, d'où elle a pris le nom de Marie-Magdeleine. Magdala signifie *tour*. C'est le lieu dont nous avons parlé plus haut, que les Arabes appellent El-Medjdel. Les chrétiens y avaient construit une église qui est totalement détruite. En passant près d'une petite source, je vis cinq enfants de Bédouins, qui barbotaient dans l'eau; l'aîné n'avait que huit ans, il vint à notre rencontre pour remplir nos outres. Plus loin, un vieux Turc, qui paraissait souffrant et qui avait voyagé une grande partie de la nuit pour aller

prendre un bain à Tibériade, nous salua gravement en portant la main sur son cœur et en disant : Selam alaikum ! (Paix sur vous !)[1] : c'est là l'étymologie de notre mot *salamalec*.

A cinq quarts de lieue de Tibériade, on trouve le lieu désert où Jésus fit le miracle de la multiplication des pains.

« Jésus se retira sur une montagne où il s'assit avec ses disciples. » Ayant levé les yeux et voyant qu'une grande multitude venait à lui, » il dit à Philippe : Où achèterons-nous des pains pour donner à » manger à tout ce peuple? Un des disciples lui dit : Il y a ici un enfant » qui a cinq pains d'orge et deux poissons, mais qu'est-ce que cela » pour une si grande multitude? Jésus dit donc : Faites-les asseoir. (Il » y avait beaucoup d'herbe en ce lieu-là.) Tous s'assirent, au nombre » d'environ cinq mille. Or Jésus prit les pains, et après qu'il eut rendu » grâces, il les distribua aux disciples, et les disciples à ceux qui » étaient assis. Après qu'ils furent rassasiés, ils remplirent douze » corbeilles des morceaux qui étaient restés. » (Jean, VI.)

Ce lieu est au bord de la plaine d'Hittin ; on l'appelle la Table du Seigneur[2]. Dans la partie la plus élevée, où l'on suppose que se tenaient Notre-Sauveur et les apôtres, il y a de grands blocs de basalte, qu'on dit avoir été amenés par sainte Hélène : on les appelle les douze trônes[3] ; celui du milieu est marqué par plusieurs croix qu'y ont gravées les pèlerins. Un peu plus bas, il y a une plaine où pouvait se tenir une grande multitude, entendre facilement les paroles de Jésus, et voir toutes ses actions. Elle est toute couverte de hautes herbes et de tiges d'orge et d'avoine desséchées[4].

Le P. Léonardo avait eu l'attention charmante de me donner du pain et deux poissons. Assis sur un des douze trônes, au milieu de ce divin paysage, ayant l'esprit tout pénétré du récit de l'Evangile que je venais de méditer, je fis un repas délicieux, croyant être aussi un des convives du Sauveur.

Je m'acheminai vers la montagne des Béatitudes, dont je n'étais éloigné que de trois quarts de lieue. Comme il commençait à faire chaud (il était 9 heures), mon janissaire n'avait pas envie d'y aller ;

[1] Au singulier : Selam alak ! (Paix sur toi !)

[2] Hic mons Mensa Christi vocatur, in qua sunt duodecim lapides qui sedilia apostolorum vocantur, et cathedra lapidea Doctoris et Magistri nobis e cœlo missi Christi Jesu, ab Helena matre posita in signum tam magni miraculi et doctrinæ datæ. Bonif. lib. 2.

[3] Nicéphore dit qu'elle y bâtit un temple ; il n'y en a plus de traces.

[4] Voyez la *Dissertation* de Quaresmius, tom. II. — *Comment.* de D. Calmet sur le chap. VI de saint Jean. — Adamnanus, *De locis sanctis*, lib. 2, c. 16.

mais je pris la direction de la montagne, et il me suivit avec mon drogman. Il n'y a pas de chemin frayé; cependant, on peut assez facilement monter à cheval jusqu'au sommet qui est double et forme deux pointes qu'on appelle les Cornes d'Hittin (Kerun el-Hittin) : on les voit de fort loin, et elles ont un aspect singulier.

On rencontre d'abord un premier plateau assez grand, entouré de fragments de rochers qui ressemblent à des ruines. En s'élevant encore, on trouve un plateau plus petit, très-uni, qui n'a que trois ou quatre cents pas de circonférence. Dans la partie tournée vers le mont Thabor, dont il n'est éloigné que de quatre lieues, il y a des ruines d'un petit édifice, probablement d'une chapelle[1] : c'est là que Notre-Seigneur a fait son admirable sermon de la montagne.

« Une grande multitude le suivit. Or Jésus monta sur une mon- » tagne, et lorsqu'il fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui; » et ouvrant la bouche, il les instruisait disant : Bienheureux les » pauvres d'esprit... Bienheureux ceux qui pleurent... Bienheureux » ceux qui souffrent persécution pour la justice. Vous serez heureux » lorsque les hommes vous maudiront, et vous persécuteront, et » diront faussement de vous toute sorte de mal, à cause de moi. » Réjouissez-vous, parce que votre récompense est grande dans les » cieux...... » (Matth., v.)

Le divin Maître leur dit ensuite comment il faut faire l'aumône et prier Dieu. « Vous prierez ainsi : Notre Père qui êtes aux cieux.....» (vi, 9.) C'est donc ici que Jésus a enseigné, pour la première fois, l'Oraison Dominicale. Nous voyons dans saint Luc (xi, 1), que notre Sauveur revenant de Béthanie, et étant en prière dans un lieu écarté (sur la montagne des Oliviers, selon la tradition), interrogé par un disciple qui probablement ne s'était pas trouvé en Galilée, enseigna une seconde fois cette divine Oraison.

Les Evangélistes parlent en plus d'un lieu de cette montagne, où Jésus se retirait souvent, comme sur la montagne des Oliviers, pour prier, et où il passait la nuit. Il y choisit ses douze apôtres, et une grande multitude de toutes les parties de la Judée vint pour l'entendre. En descendant dans la plaine, il les guérit de leurs maladies, et chassa les esprits immondes. Et la multitude cherchait à le toucher, parce qu'une vertu sortait de lui et les guérissait tous. (Luc, vi.)

[1] Sunt in ejus summitate ædificiorum ruinæ : et creduntur esse alicujus ecclesiæ ad honorem doctoris Christi ædificatæ. *Quaresm.*, tom. II, lib. 7.

C'est donc avec raison qu'on appelle cette montagne : *montagne du Christ* et *montagne des Apôtres* [1].

Les Pères de Nazareth viennent chaque année faire un pèlerinage sur cette montagne, sur celle de la Multiplication des pains, et, le jour de saint Pierre, à Tibériade. Sainte Paule avait visité tous ces lieux, qui ont été vénérés dès les premiers siècles [2].

Après les religieuses pensées données au Sauveur, les plus tristes souvenirs s'emparent de l'âme sur la montagne d'Hittin. C'est sur ce même plateau que Gui de Lusignan avait sa tente; c'est là qu'il fut fait prisonnier avec le prince Geoffroy son frère, Renaud, seigneur de Carac, qui fut immédiatement décapité, après avoir été frappé par Saladin lui-même; c'est sur le penchant de la colline que les chevaliers chrétiens, après s'être battus avec fureur, voyant que tout était perdu, descendirent de cheval et s'assirent par terre; et c'est au pied de la montagne que la sainte croix fut arrachée des mains de l'évêque de Lydda [3]. Voici le spectacle qu'offrit alors cette montagne, d'après le récit d'un des émirs de Saladin. « Je traversai moi-même le mont Hittin, dit-il; il m'offrit un horrible spectacle. Je vis des têtes tranchées, des yeux éteints ou crevés, des corps couverts de poussière, des membres disloqués, des bras séparés, des os fendus, des cous taillés, des lombes brisés, des pieds qui ne tenaient plus à la jambe, des corps partagés en deux, des lèvres déchirées, des fronts fracassés. *Quelle odeur suave s'exhalait de cette terrible victoire* [4] ! »

J'ai parcouru tristement toute cette montagne; mes deux guides, l'un chrétien, l'autre musulman, peut-être des descendants de ceux qui ont combattu sur les hauteurs d'Hittin, ne comprenaient rien à ma douleur : ils ignoraient complètement le mémorable événement qu'un pèlerin d'Occident déplorait sous leurs yeux [5].

Quoique le sommet d'Hittin soit moins haut que le Thabor, on y jouit aussi d'une vue admirable : on voit toute la mer de Tibériade,

[1] Quaresm., *loc. cit.*—Adrichom., *in Nephtalim.*, num. 69.— Breiden., *Itin.* 3.— Brocar., *Itin.* 8.

[2] Hieron., *Epist. ad Marcel.*— *Epita. Paulæ.*

[3] Le continuateur de Guillaume de Tyr prétend que la vraie croix ne tomba point aux mains des Sarrasins, mais fut enfouie par un chevalier du Temple, qui, dans la suite, révéla son secret à Henri de Champagne. Le chevalier, suivi d'une escorte de mille hommes, se rendit de nuit au lieu où il déclarait avoir caché la croix : « Ils » fouirent par trois nuits, mes onques ni troverent riens. » (*Biblioth. des croisades*, 1re partie.)

[4] Emad-eddin, *Bibliot. des crois.*, 4e part., p. 197.

[5] Voir dans le 5e vol. de la *Corresp. d'Orient*, d'intéressants détails sur la bataille de Tibériade.

l'Iturée, la Trachonite et les déserts de Bosra, les tribus de Zabulon et de Nephtali, Safed sur son pic élevé, l'Hermon, le Liban et les montagnes de Galaad.

Je n'ai vu la ville de Safed[1] que de loin, ville si remarquable par sa position, ses souvenirs et ses malheurs. Plusieurs auteurs l'ont désignée à tort comme étant la Béthulie de Judith. Elle fut une célèbre forteresse pendant les croisades, et compta, en 1266, deux mille martyrs qui furent égorgés par Bibars, le plus cruel des hommes. Elle est réputée ville sainte par les Juifs, qui y ont toujours été nombreux. En 1834, elle vit encore une de ces sanglantes exécutions populaires qui sont traditionnelles dans ces contrées, mais que des chrétiens n'auraient jamais dû imiter. La population mahométane tomba tout-à-coup sur les Juifs, pilla, ravagea leurs demeures, et en tua un grand nombre. Le tremblement de terre de 1837 mit le comble à la désolation de cette malheureuse ville.

Au pied du mont Hittin, je trouvai deux citernes dont il est assez difficile d'indiquer l'ancienne destination.

A une demi-lieue de là, je laissai sur la gauche le village assez considérable de Loubi; il est situé sur une colline tout entourée de nopals. Le général Junot, venant de Cana, fut attaqué près de ce village par des Mameluks infiniment supérieurs en nombre; après un héroïque combat, les Français se replièrent sur Cana en bon ordre. Deux jours après, le 11 avril 1799, Kléber vint dégager cette poignée de braves; il prit l'offensive et repoussa les musulmans jusqu'au-delà du Jourdain.

Au même lieu commence une large vallée qui court à l'ouest: c'est celle que suivirent les croisés en venant de Séphoris à Tibériade. Le comte de Tripoli, qui marchait à la tête de l'armée, fut arrêté par les musulmans près d'un *cazal* (village) appelé *Marescalcia*[2] par les chrétiens.

J'ai trouvé, vis-à-vis de Loubi, des ruines qui pourraient bien avoir été le lieu désigné dans les chroniques du moyen âge : elles sont égalées au sol. Mon vieux janissaire a appelé cet endroit *Meschenah*, en ajoutant qu'il est fort hanté par les voleurs, et que deux Juifs y avaient été tués et dépouillés quelques semaines auparavant. Ce qui avait surtout de l'intérêt pour moi, c'étaient des

[1] Saphat, *juger* : cette ville est peu éloignée de Nephtali, où naquit Tobie. (Tob., I, 1.)

[2] M. Michaud (liv. 7) pense que c'était un village qui appartenait au maréchal du Temple ou de l'Hôpital.

citernes et des tombeaux taillés dans le roc, qui sont des preuves évidentes que ce lieu a été habité avant le moyen âge; mais je n'ai trouvé son nom dans aucun auteur.

A dix heures et demie, j'arrivai au lieu appelé le *champ des Epis.* « Or Jésus passait le long des blés un jour de sabbat; ses disciples » ayant faim, commencèrent à arracher quelques épis et à manger. » A cette vue, les Pharisiens lui dirent : Voilà que vos disciples font » ce qu'il n'est pas permis de faire un jour de sabbat. Mais il leur » dit : N'avez-vous point lu ce que fit David quand il eut faim?... » (Matth., 12.) Ce champ est à trois quarts de lieue de Cana, près d'un petit hameau qu'on nomme Torran.

En suivant cette vallée, on aperçoit de fort loin, sur une hauteur qui est au couchant, des ruines qui dominent tous les environs : ce sont celles de Séphoris.

Il n'était pas encore midi, lorsqu'arrivant dans un lieu plus ouvert, je vis sur ma gauche le village de Cana [1]; il est bâti en gradins sur une colline, et entouré de plusieurs monticules semblables. C'est là Cana en Galilée, où, à la prière de sa mère, Jésus fit son premier miracle et manifesta sa gloire par lui-même. On avait construit une grande et belle église sur l'emplacement de la maison où furent célébrées les noces auxquelles Jésus fut invité. Ses ruines existent encore; des colonnes brisées marquent la place où se fit le miracle [2]. Les voyageurs du moyen âge nous parlent d'un couvent appelé Architriclinium, qui avait été fondé au même lieu [3]. On lit dans la Correspondance d'Orient que les six urnes en pierre qui avaient servi aux noces de Cana ont été transportées en Occident du temps des croisades, et qu'une d'elle était conservée dans l'abbaye de Port-Royal [4].

[1] Cana, *possession.*

[2] « Les religieux, dit M. de Lamartine, montrent encore les jarres qui continrent le vin du prodige. » Il aurait pu ajouter que, depuis des siècles, *il n'y a pas un seul religieux catholique à Cana.* Cette tradition appartient aux moines grecs. (Voir le *Pèlerinage* du R. P. de Géramb.) A part ces jarres, l'illustre voyageur n'a *rien* trouvé sur la route de Tibériade à Cana qui fût digne de son attention. « *La montagne où Jésus a fait le beau sermon de la montagne; celle* (une autre) *où il prononça les nouvelles béatitudes selon Dieu,* il les a vues quelque part, près d'Emmaüs, *où Jésus choisit au hasard ses disciples,* et près d'un lieu où *des avalanches de pierres noires, vomies par les gueules encore entr'ouvertes d'une centaine de cônes volcaniques éteints, traversent à chaque instant les pentes ardues de cette côte sombre et funèbre.* (Galilée, p. 315 et suiv.). Les voyageurs romantiques regretteront, peut-être, que M. de Lamartine n'ait pas mieux désigné cette curieuse localité; quant aux voyageurs chrétiens, ils ne peuvent que gémir en voyant un homme de génie abuser à ce point de l'éloquence de sa parole pour semer le mensonge sur cette terre où a germé la vérité.

[3] S. Willib., *Hodoepor.;* Sæwulf, *Peregrin.*

[4] Gillot de Kerhardène.

Jésus fit à Cana un autre miracle rapporté par saint Jean. « Jésus » vint de nouveau en Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Or il » y avait un grand de la cour dont le fils était malade à Capharnaüm. » Ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, il alla vers » lui, et le pria de descendre et de guérir son fils ; car il était près de » mourir.... Jésus lui dit : Allez, votre fils se porte bien. Et cet » homme crut à la parole que Jésus lui avait dite, et il s'en allait. » Et comme il descendait, ses serviteurs vinrent au devant de lui, et » lui annoncèrent que son fils se portait bien. » (Jean., IV.)

A côté des ruines de l'ancienne église de Cana, je vis, sur la porte d'une petite maison, la quintuple croix de Terre-Sainte, ce qui indique qu'elle appartient aux religieux latins. J'ai appris à Nazareth qu'ils ont l'intention, si un jour leurs ressources le leur permettent, de réparer le sanctuaire où Jésus a fait son premier miracle, et d'y mettre un religieux qui pourra y dire chaque jour la sainte messe et donner l'hospitalité aux pèlerins.

Le disciple Nathanaël, qui fut amené à Jésus par Philippe, était de Cana. (Jean, XXI, 2.) Il est vraisemblable que c'est le même que saint Barthélemi [1]. On lui avait dédié une église, qui a été convertie en mosquée, et qui est abandonnée depuis longtemps.

Le village de Cana est divisé en trois parties : celle de droite est habitée par des musulmans; les deux autres, par des Grecs schismatiques. Je ne crois pas qu'il y ait plus de 800 âmes. Il y a peu de vignes dans les environs ; au reste, le vin est si rare dans cette contrée que les Pères de Nazareth font venir leurs provisions du Liban, et cette année ils ont essayé de les faire venir de France.

Mais ce qui m'intéressait beaucoup plus que le vin, c'est la fontaine où a été puisée l'eau qui a servi au miracle de Notre-Sauveur. Elle est à deux ou trois cents pas du village; comme c'est l'unique de la contrée, il ne saurait y avoir de doute. Elle a deux bassins au-dessous de terre et un bassin supérieur ; plusieurs femmes y puisaient de l'eau. Je tenais à en remplir un flacon. Six ou huit Arabes étaient alentour, et abreuvaient leurs troupeaux. Quand je m'approchai, le premier qui m'aperçut fit un signe aux autres qui voulait dire : « Voici une occasion d'avoir un bakchis. » Ils commencèrent une querelle avec mon drogman, qui vint me dire que ces gens voulaient avoir de l'argent. « Faites-moi le plaisir, lui dis-je, de leur demander

[1] Consulter Cornelius a Lapide; *Acta Sanctorum*, août, tom. V; P. Roberti, *Nathanaël Bartholomæus*.

de ma part si c'est le pacha qui les a chargés d'extorquer de l'argent des voyageurs, ou s'ils sont de ceux qui s'arrogent ce droit d'eux-mêmes, et que, dans les pays civilisés, on appelle voleurs de grands chemins? » Pendant que le drogman traduisait mes paroles, qui les mirent dans un véritable embarras, et qu'ils se concertaient pour répondre, j'eus tout le temps de remplir mon flacon et de remonter à cheval. J'ai rapporté cette eau en Europe. Au-dessous de la fontaine, il y a un joli petit vallon, tout planté de figuiers, d'oliviers, de caroubiers et surtout de grenadiers; il y a, comme partout, de grandes haies de nopals.

De Cana à Nazareth, il n'y a qu'une lieue et demie de chemin; la route, à travers les montagnes nues et crayeuses, est extrêmement ondulée : c'est la plus fréquentée que j'aie vue en Palestine.

A moitié chemin, on rencontre le village d'El-Mesched; il est bâti sur le penchant d'une colline : c'est le lieu désigné dans l'Ecriture sous le nom de Geth du canton d'Opher, ou Gethepher [1] (Jos., XIX, 45), et la patrie du prophète Jonas (IV Rois, XIV, 25), qui y est enterré [2]. Saint Jérôme dit que Geth est à deux milles de Séphoris, sur le chemin de Tibériade; que de son temps c'était un petit village où l'on montrait le tombeau du prophète [3]. Quaresmius, qui appelle ce lieu Michieth, fait voir que les Turcs avaient un grand respect pour ce tombeau [4]; ils le vénèrent encore aujourd'hui.

Un mémorable combat a été livré en ce lieu, le 1er mai 1187, entre les Templiers et les Sarrasins. C'était deux mois avant la bataille d'Hittin; Aphdal, fils de Saladin, s'avançait dans la Galilée, à la tête de sept mille cavaliers : les Templiers et les Hospitaliers accoururent, de la plaine d'Esdrelon, pour protéger Nazareth. Cent trente chevaliers et environ quatre cents hommes de pied vinrent attendre l'ennemi près de cette bourgade, que les chroniques appellent El-Mahed, et qu'un auteur compare aux Thermopyles [5]. Le Léonidas de cette journée sanglante fut Jacquelin de Maillé, maréchal des Templiers. Il combattit avec une intrépidité inouïe : les musulmans le prirent pour saint Georges, et, lorsqu'il eut suc-

[1] Geth, *pressoir;* Gethepher, *qui recherche le pressoir.*

[2] In terra Saar, sancti Jonæ prophetæ, qui sepultus est in Geth. (*Martyrol. rom.*, die 21 septembris.)

[3] *In Proemio super Jonam.*

[4] Tom. II, lib. 7.

[5] Gillot de Kerbardène : voyez ses lettres dans le Ve vol. de la *Correspond. d'Orient;* Michaud, *Hist. des crois.*, tom. II; Raoul de Coggeshale, *Chronique de la Terre-Sainte;* Bernard le Trésorier, *Hist. des crois.*



combé, ils lui donnèrent des marques d'une sauvage admiration. Le grand-maître du temple et deux chevaliers échappèrent seuls au carnage. Les chrétiens de Nazareth, ayant l'archevêque à leur tête, vinrent chercher les dépouilles de ces héros, et les ensevelirent à Nazareth, dans la basilique de l'Annonciation.

En dehors du village d'El-Mesched, au fond du vallon et près du chemin, il y a une fontaine; j'y trouvai un grand rassemblement. Au moment où je passai, deux hommes vinrent à ma rencontre, et me baisèrent la main : c'étaient deux catholiques de Nazareth qui allaient aux bains de Tibériade. Ils me firent voir ce village, qui est tout rebâti à neuf; c'est peut-être celui qui a le plus souffert du tremblement de terre de 1837. La mosquée qui renferme le tombeau de Jonas est en assez bon état; on ne peut voir ce tombeau que du dehors.

On ne trouve plus au-delà que le hameau de Raïneh (Arena) qui est à deux milles de Nazareth. Parvenu au haut de la colline, le regard plonge sur la petite ville, que l'on voit tout entière. Son aspect est plus agréable que lorsqu'on y arrive par l'autre côté. Je rentrai au couvent vers deux heures; plusieurs cas de fièvre intermittente s'étaient déclarés parmi les religieux pendant ma courte absence.

Le temps devient de plus en plus menaçant; le soir, j'entends plusieurs coups de tonnerre. Les habitants de Nazareth, qui, pendant tout l'été, selon l'usage du pays, avaient été établis dans les cours et sur les terrasses de leurs maisons, avec leur simple ameublement et leurs provisions, déménagent en toute hâte, tandis que, dans les rues, les enfants poussent des cris de joie, et annoncent le retour de la pluie comme un grand événement.

29 *Octobre*. Après avoir eu une seconde fois le bonheur de dire la messe au sanctuaire de l'Annonciation, je pris congé des religieux qui avaient eu tant de bontés pour moi, et qui me promirent encore de prier Dieu qu'il me ramenât heureusement dans ma patrie : dernier bienfait qui met le comble à ma reconnaissance, dernier vœu que le ciel a daigné réaliser.

J'avais parcouru tous les Saints-Lieux, et j'avais reçu déjà à Jérusalem mon diplôme de pèlerin [1] : je quittai Nazareth à 8 heures pour retourner à Beyrouth. Le P. gardien me donna le cavas du

[1] Voyez à la fin du volume, Note L.



couvent pour m'accompagner jusqu'à Séphoris, en me disant que la route, dans les défilés des montagnes, est peu sûre. A peine étais-je sorti de Nazareth que je rencontrai trois hommes dont l'un était tout couvert de sang; je n'ai pu savoir ce qui était arrivé à ce malheureux.

Il ne me fallut qu'une heure pour aller à Séphoris[1], que les Arabes appellent Séfurieh. A moitié chemin, on rencontre, sur la gauche, la célèbre fontaine Ain Séfurieh, où les rois de Jérusalem avaient coutume de rassembler leurs armées[2].

La ville de Séphoris était déjà une place importante du temps d'Hérode; il la prit à Antigone, qui y avait établi garnison. Josèphe fait remarquer qu'Hérode y arriva durant *une grande neige*. Elle fut fortifiée par Hérode Antipas, devint la capitale de la Galilée, et fut appelée Diocésarée[3]. Il n'en est pas fait mention dans l'Ecriture[4]. Après la destruction de Jérusalem, le Synédrium vint s'y réfugier avant d'aller s'établir à Tibériade. C'était une ville opulente, bâtie dans une forte position, entourée de murs, et ayant une citadelle au sommet de sa colline[5]. Les Séphoritains donnèrent des preuves de leur lâcheté durant les guerres avec les Romains, et ils trahirent leur pays. Lorsqu'ils apprirent l'approche de Vespasien, ils allèrent le trouver à Ptolémaïs pour l'assurer de leur fidélité. Ils avaient déjà protesté à Cestius qu'ils ne s'en départiraient jamais, et ils avaient demandé et obtenu une garnison romaine. Ils promirent à Vespasien de le servir contre ceux de leur propre nation, et ils le prièrent de leur donner autant de troupes qu'ils pouvaient en avoir besoin pour résister aux Juifs, s'ils les attaquaient. Vespasien le leur accorda volontiers, parce que leur ville était la plus grande de la Galilée, la plus forte par sa position, et la principale défense de ce pays[6]. Ces protestations ne les empêchèrent pas de reconnaître l'autorité de Josèphe,

[1] Sephora, *belle* ou *qui plaît;* selon le syriaque, *qui fait du bien.*

[2] Guillaume de Tyr, 20, 27; 28, 15; Adrichom. *in Zabul.*, num. 45.—« Kléber, avant d'aller rejoindre Junot dans la plaine de Loubi, campa auprès de la fontaine de Séphouri, comme y avaient campé, six siècles auparavant, les guerriers de la croix. La même fontaine désaltéra au même lieu le vaincu de Tibériade et le vainqueur d'Héliopolis. » (*Correspondance d'Orient*, tom. V.) Voyez aussi Michaud, *Hist. des crois.*, liv. 7.

[3] Josèphe lui donne aussi les noms d'Autocratorida et d'Hégésippe.

[4] M. de Lamartine est le seul auteur qui l'ait trouvée dans la Bible. « Nous passâmes, dit-il, au village de Séphora, *l'ancien Saphora de l'Ecriture*, l'ancien *Diocésane (sic)* des Romains. » (Prem. Part., p. 280.)

[5] Urbs est opulenta et totius Galileæ maxima in meditullio regionis tutissimo loco sita, arce, portis, mœnibus, murisque firmissimis munita, et habens circa se vicos plurimos. (Adrichom. *in Zabulon.*, 88.)

[6] Josèphe, *Guerre*, liv. 3.



qui réunit cent mille Juifs à Garis, près de Séphoris, pour résister aux Romains; mais, au seul bruit de l'approche de Vespasien, toute cette multitude se dispersa, sans avoir vu son armée. Sous le règne de Constance, elle reçut enfin le châtiment de ses trahisons: s'étant révoltée contre les Romains, Gallus la livra aux flammes et en massacra les habitants, l'an 339[1]; il ne paraît pas qu'elle se soit relevée depuis. Cependant, sa destruction complète n'eut lieu qu'après la bataille de Tibériade, lorsque Saladin ravagea toute la Galilée.

Séphoris est la patrie présumée de saint Joachim et de sainte Anne. Les chrétiens y avaient construit une magnifique église au lieu où l'on croit que se trouvait la maison des parents de la Sainte Vierge; on en voit encore des restes qui font juger de la beauté de l'édifice. C'était une église dédiée à sainte Anne; elle était à trois nefs[2]. Sous Constantin, le comte Joseph y en bâtit une en même temps qu'à Tibériade[3]. Les PP. de Terre-Sainte ont conservé la propriété du terrain; ils y viennent dire la messe une fois par an, et ils ont l'intention d'y établir une chapelle. Pour parvenir au chœur, il me fallut franchir des débris de murailles, des colonnes et plusieurs petites masures placées au milieu de le nef, et habitées par des musulmans; plusieurs d'entre eux me suivirent et demeurèrent près de moi pendant que je prenais quelques notes et que je faisais une courte prière.

Le pauvre village de Séfurieh occupe une partie de la colline où se trouvait l'ancienne ville; au sommet du monticule, on voit les ruines assez considérables d'une forteresse du moyen âge, qui, sans aucun doute, a été bâtie sur l'emplacement de l'acropole de Diocésarée[4]: on y jouit d'une très-belle vue. Le village actuel compte environ 600 habitants. Tout alentour on trouve des débris qui attestent la magnificence de la ville ancienne. Il y a dans les environs plusieurs tombeaux taillés dans le roc.

Le janissaire de Nazareth me quitta en ce lieu; je demeurai seul

[1] Saint Jérôme, *Additions à la Chronique d'Eusèbe.*

[2] Clarke rapporte qu'on a trouvé dans l'église de Sainte-Anne, à Séphoris, des tableaux sur bois de sycomore, qui ont été transportés à Cambridge. Ces tableaux, qui remontent au-delà du dixième siècle, se sont conservés sans être piqués de vers.

[3] Epiph., *Hæres.*, 30.

[4] C'est dans cette forteresse que serait née la Sainte Vierge, selon M. de Lamartine. L'illustre voyageur racontant avec quelle surprenante facilité il devinait les sites consacrés par la Bible, sans que personne lui donnât la clé des lieux, ajoute : « La même chose m'était arrivée à Séphora. J'avais désigné du doigt et nommé par son nom une colline surmontée d'un château ruiné, comme le lieu *probable* de la naissance de la Vierge. » (*Prem. Part.*, pag. 387.)



avec mon vieux muletier du Liban pour faire le reste du voyage. N'ayant pu trouver d'interprète à Nazareth, parce que celui que les Pères auraient pu me donner était tombé malade, je me trouvai condamné à ne pouvoir pas dire une seule parole pendant les quatre jours que dura mon voyage de Nazareth à Beyrouth. En quittant la Palestine, j'avais besoin de ce recueillement pour récapituler tout ce que j'avais vu et tout ce que j'avais éprouvé.

A l'extrémité de la plaine de Zabulon, je trouvai un puits gardé par une douzaine d'Arabes cachés dans les ruines d'un vieux khan. Mes chevaux se dirigèrent d'eux-mêmes vers les auges qui étaient pleines d'eau ; les Arabes qui l'avaient puisée voulurent les repousser ; de là une dispute entre eux et mon muletier. Comme il me semblait cette fois que les Arabes avaient raison, je fis signe au muletier de leur donner un bakchis, ce qu'il fit de fort mauvaise grâce, et il ne leur donna qu'une demi-piastre : il faut leur rendre cette justice, ils auraient pu exiger davantage.

Je continuai mon chemin et mes réflexions. J'étais entré dans des gorges de montagnes, je fus quelque temps sans m'en apercevoir. Tout-à-coup je vis mon muletier aux prises avec d'autres Bédouins, dont l'un, ayant saisi sa mule par la bride, l'avait arrêté au milieu du chemin en lui parlant fort rudement. Je m'avançai alors en lui disant en français, et tout aussi rudement : « Passez votre chemin, et laissez-nous passer le nôtre, sinon vous aurez affaire à moi. » Il fit comme s'il eût compris, et nous laissa aller librement. Le costume européen a un bien grand prestige ; les voyageurs qui le quittent pour se faire mieux respecter sont dans l'erreur. Mais après quelques mois de séjour en Orient, ce sont les habits européens qui quittent l'un après l'autre les voyageurs. Quand on est toujours à cheval, qu'on se couche par terre tout habillé, on est bientôt au dépourvu des pièces les plus indispensables de sa toilette, d'autant plus qu'on ne saurait faire de grandes provisions d'habillements sans augmenter ses bagages et les frais du transport qui sont fort considérables. On est donc obligé de remplacer ceux qu'on perd par des habits du pays, qui sont à très-bas prix, et on finit par avoir un costume qui ressemble assez à celui des chefs indiens, auxquels les Européens font quelquefois présent d'une camisole ou d'un chapeau d'honneur, qu'ils mettent dans les grandes solennités avec le reste de leur accoutrement indigène.

Je me trouvais à merveille dans les vallées boisées des montagnes de Zabulon : le temps était couvert, et je pouvais voyager sans être trop incommodé de la chaleur ; mais mon muletier fut encore arrêté par

des Arabes : le pauvre homme n'avait pas l'air très-formidable, et, du reste, il n'était pas plus armé que moi. Les Arabes le mirent hors de lui-même : un quart d'heure après les avoir quittés, il les apostrophait encore. Je continuai tranquillement mon chemin, sans avoir pu deviner le sujet de la contestation; mais, sans aucun doute, c'était pour lui extorquer quelque chose : un Arabe ne saurait ouvrir la bouche que pour demander de l'argent; tous les peuples de races sémitiques sont avares ou rapaces, nuls autres ne les égalent dans leur amour sordide de l'or.

Je ne devais pas être loin de ces cavernes d'Arbéla dans lesquelles s'étaient retirés ces voleurs de la Galilée qui furent assiégés par Hérode. Comme l'entrée des cavernes était d'un accès très-difficile, il fit des coffres qu'on descendait du haut des montagnes; ces coffres étaient pleins de soldats armés de hallebardes : lorsqu'ils arrivaient à l'entrée des cavernes, ils y pénétraient, et jetaient du haut des rochers tous ceux qu'ils y trouvaient [1].

Avant de sortir de ces défilés, je vis un spectacle qui n'était pas nouveau pour moi, mais je ne l'avais jamais vu si grandiose : une montagne entière était en feu sur une étendue de deux à trois lieues. Comme les forêts n'appartiennent à personne, celui qui veut faire sa petite provision de bois pour la saison des pluies se rend à la montagne avec un ou deux ânes, il met le feu aux herbes et aux bruyères desséchées par les ardeurs de l'été, et laisse courir l'incendie jusqu'à ce qu'il soit arrêté par des torrents ou des rochers. Il s'inquiète peu qu'il ait détruit plus de bois que toute la contrée ne pourra en reproduire en dix ou quinze ans : le feu lui a préparé une exploitation facile en consumant les feuilles et les petites branches des broussailles; avec une serpe, il fait quelques fagots dont il charge ses ânes, il prend un charbon pour allumer son narghilé, et s'en retourne dans sa cabane sans se douter qu'il a été un instrument des vengeances divines. Les fils d'Israël ont provoqué la colère de Dieu, se sont écrié les prophètes : « C'est pourquoi le Seigneur Jéhovah a parlé ainsi : Ma » colère, ma fureur s'est répandue sur ce lieu, sur les hommes, sur » les animaux, sur les arbres des champs et sur les fruits de la terre; » elle s'allumera et ne s'éteindra pas. » (Jérém., VII, 20.) Les hommes et les animaux sont consumés depuis longtemps; « cependant la colère du Seigneur n'est pas détournée, et sa main est » encore étendue. L'impiété d'Israël, a dit Isaïe, s'est allumée

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. 14, c. 27.

» comme un feu ; il dévorera les ronces et les épines, embrasera les » profondeurs de la forêt, et élèvera dans les airs des tourbillons de » fumée ; la terre a été brûlée par la colère de Jéhovah, Dieu des » armées. » (Is., IX, 12, 17.) Il semble que le feu n'a plus rien à dévorer en Palestine, et cependant, chaque fois que le peu de terre échappé à la destruction reproduit quelque aliment aux flammes vengeresses, il se trouve des étrangers, armés de tisons ardents comme autrefois les soldats de Titus, pour accomplir jusqu'à la fin des siècles les décrets éternels. Les habitants de Samarie avaient dit dans l'orgueil de leur cœur : « Si nos maisons de brique sont tom» bées, nous les rebâtirons en pierres carrées ; si les sycomores ont » été coupés, à leur place s'élèveront des cèdres. » (Is., IX, 10.) Nous avons vu ce que sont devenues les maisons en pierre de la Samarie ; où sont maintenant les cèdres que leur impiété voulait planter à la place des sycomores ?

A Tyr, je me suis entretenu longuement avec un des principaux habitants du pays sur le déboisement des montagnes ; j'ai cherché à lui faire comprendre que la Palestine était autrefois très-fertile et très-peuplée, que les sommets des montagnes, qui ne sont plus aujourd'hui que des roches arides, étaient couverts d'arbres : ce qui procurait alors une température plus douce en été, des rosées plus abondantes, une alimentation plus régulière des sources, par conséquent l'assainissement et la fécondité du sol. Il demeura dans la plus parfaite incrédulité, et me répondit froidement : « Il faut mettre souvent le feu à nos montagnes, parce que si elles portaient des arbres au lieu de buissons, nous ne pourrions ni les couper avec nos serpes, ni les transporter avec nos ânes, n'ayant ni outils, ni chemins, ni chariots. » Pour punir les hommes, Dieu leur ôte l'intelligence.

J'ai eu toute la Palestine sous les yeux ; j'ai vu bien des plaines et des vallées d'une extrême fertilité, mais presque partout les bras manquent pour les cultiver. Si dans quelques parties, notamment dans la Samarie, les fellahs sont plus nombreux, là aussi se trouvent les populations les plus remuantes, les plus vindicatives, les plus rapaces, et les dévastations les plus fréquentes. La sécurité, le droit, la justice, n'existent nulle part ; des vautours sous le nom de pachas dévorent toute la substance du peuple, et ne lui laissent des produits de son travail que ce qui est strictement nécessaire pour qu'il ne meure pas de faim. A quoi serviraient des terres fertiles dans les mains de ces barbares possesseurs ! On sait maintenant ce qu'ils ont fait de la Terre-Promise, et comment ils exécutent encore les décrets

du ciel. Les collines qui étaient cultivées en terrasses, et sur lesquelles était retenue une terre féconde, sont couvertes par les débris des montagnes, la terre a été emportée par les torrents, et il n'y croît plus assez d'herbe pour nourrir les animaux des champs. « La biche a » enfanté dans un champ; elle a abandonné son faon, parce qu'il n'y » avait pas d'herbe. Les onagres se sont arrêtés sur les lieux élevés; ils » ont humé l'air comme les dragons; leurs yeux ont défailli, parce » qu'il n'y avait pas d'herbe. » (Jérém., XIV, 5.) Les pluies du ciel qui tombent en hiver sur les roches nues des montagnes de la Judée se précipitent vers la mer, et presque toutes les rivières et les fontaines tarissent dès le printemps. « Les grands ont envoyé leurs petits » enfants à l'eau; et ceux-ci sont allés aux citernes, et ils n'ont point » trouvé d'eau; ils s'en sont retournés avec leurs vases vides; ils » ont rougi, ils ont été confondus, et ils ont voilé leurs têtes. » (Jérém., XIV, 3.) Les vastes plaines d'Esdrelon et du Jourdain, qui à elles seules pourraient nourrir tout un peuple, et qui sont coupées par des rivières et des fleuves, sont presque aussi arides et desséchées que les déserts de Moab et d'Engaddi. « Parce qu'il n'est pas tombé » de pluie sur la terre, les laboureurs ont été dans la confusion; ils » ont voilé leurs têtes. » (Jérém., XIV, 4.) Cette terre qui était inondée par la rosée du ciel, privée aujourd'hui d'humidité et dépouillée de végétation, ne reçoit plus si abondamment la rosée d'Hermon; les plaines incultes deviennent malsaines; de sorte que la population, décimée par la faim, l'est encore par les fièvres et les maladies contagieuses; si l'on ajoute à cela les massacres périodiques dont les derniers ne remontent qu'à Ibrahim-pacha et à Abdallah, on verra que Dieu frappe la population actuelle comme les anciens Israélites. « Je les poursuivrai par le glaive, par la faim et par la peste. » (Jérém., XXIX, 18.) C'est ainsi que les effets des malédictions se renouvellent de siècle en siècle, et la *désolation durera jusqu'à la fin*.

La Judée actuelle, dans plusieurs de ses parties, justifie encore l'idée qu'on a de la Terre-Promise. Les deux plaines du littoral et du Jourdain, séparées par les montagnes de la Judée et de la Samarie, seraient propres à tous les genres de culture. Ces deux plaines, de Gaza jusqu'au-delà de Beyrouth, et de la mer Morte jusqu'au lac de Tibériade, ainsi que plusieurs vallées intermédiaires, sont recouvertes d'une couche épaisse de terre végétale, qui semble ne demander que des bras industrieux, un bon système d'arrosage et une administration intelligente, pour donner les plus riches produits et nourrir un peuple nombreux; le Thabor et le Carmel ont conservé

des restes de leur ancienne beauté; la plaine de Saron a encore des tulipes et des anémones; le fruit du palmier mûrit à Caïpha, à Tibériade, à Jéricho : il ne faudrait à cette malheureuse contrée que la bénédiction du ciel pour redevenir un des plus beaux et des plus fertiles pays de la terre.

Que répondre une dernière fois aux voyageurs qui, après avoir parcouru la Palestine, n'ont rien vu, rien compris aux prodiges dont elle porte les traces ineffaçables? Un architecte allemand avait été envoyé à Rome pour y étudier; il demanda tout de suite à être rappelé, disant qu'il ne savait pas ce qu'il pouvait y apprendre; on lui répondit *qu'il devait y demeurer jusqu'à ce qu'il le sût.* Je crains qu'il n'y soit demeuré longtemps; car l'intelligence du beau comme l'intelligence du vrai n'a pas sa source dans les yeux, elle tire son origine de plus haut.

En sortant des montagnes de Zabulon, je me trouvai dans la plaine de Saint-Jean-d'Acre, et je revis la mer et le mont Carmel. Un orage était sur le point d'éclater; lorsqu'il commença à pleuvoir, je m'arrêtai au village de Damun, mais personne ne voulut me recevoir. Tout le monde était occupé à rentrer le coton qui était entassé dans une aire en face du village. Je pressai le pas de mon cheval, je repassai le Bélus, et je continuai mon chemin par la pluie : l'orage devenait toujours plus menaçant du côté de la mer. Je me dirigeai au nord, en me tenant au pied des montagnes, à une lieue du rivage. Je passai par quelques beaux villages, bien arrosés, entourés d'arbres fruitiers et de cannes à sucre. La nuit approchait. Je vis des ruines sur une hauteur, j'y allai, tandis que mon muletier me suivait fort mécontent. Je trouvai une colonne de quinze pieds de haut; elle est debout sur un socle en maçonnerie de neuf pieds en tous sens. La colonne, de deux pieds et demi de diamètre, est composée de plusieurs pièces superposées. Alentour gisent plusieurs débris de constructions, des pierres taillées; mais je n'ai eu le temps de faire aucune recherche. Ces ruines sont indiquées sans nom sur la carte de Berghaus en face d'Achzib.

Du haut de ce monticule, je jouis d'un spectacle imposant. Entre les deux chaînes de montagnes semblables et parallèles du Carmel et de l'Echelle de Tyr, s'étendait sur la mer le plus terrible orage dont j'aie été témoin. Le soleil allait se coucher; on le voyait rouge et prodigieusement grossi à travers les nuages auxquels il donnait des teintes sinistres et fortement nuancées. Au-dessus de Saint-Jean-d'Acre, le ciel était noir, et les dômes blancs de cette ville

plongée dans le deuil, où un fléau destructeur frappait chaque jour tant de victimes, se dessinaient sur le ciel comme un immense mausolée. A la pointe du mont Carmel, les nuages étaient d'un bleu livide, les éclairs se succédaient sans interruption, la montagne entière semblait être en feu, et la coupole de l'église était tout entourée d'une auréole de lumière comme une majestueuse et céleste apparition. Plus loin, le soleil se plongeait dans une mer noire comme la nuit ; aucun de ses rayons ne se réfléchissait sur la surface du gouffre obscur qui allait l'engloutir. Des vagues blanches se brisaient sur les écueils d'Achzib, et jaillissaient avec violence contre les roches plus blanches encore du promontoire de Nakora. Le bruit sourd du tonnerre lointain répondait au lugubre mugissement des flots ; le ciel, la terre et la mer paraissaient confondus : je croyais assister à une de ces grandes scènes de la création, lorsque les ténèbres couvraient la face de l'abîme et que les éléments en sortant du chaos répondaient à la voix de Dieu.

La nuit était venue, et je ne savais où aller trouver un gîte et un abri. Je suivais silencieusement mon guide ; au bout d'une demi-heure, je vis quelques flammes vacillantes à travers le feuillage d'une forêt d'oliviers. Les cris des enfants, les aboiements des chiens, m'apprirent que j'étais dans un village. Mon muletier, après avoir cherché quelque temps, s'arrêta devant une maison, et me fit signe d'entrer. Tout le monde fut en émoi : hommes, femmes et enfants, tous s'empressèrent d'aller prendre mes effets ; des enfants de deux ou trois ans traînaient mes hardes et mon tapis ; au bout de quelques minutes, je pus prendre possession de mon appartement. La maison se composait d'une seule pièce : une partie était destinée à des animaux de toutes espèces, des bœufs, des vaches, des ânes, des chiens, des poules, auxquels on joignit peu après mon cheval et ma mule ; l'autre partie, élevée de deux pieds au-dessus du sol, était pour mes hôtes et pour moi. On étendit mon tapis dans un coin, mon sac de voyage devait me servir d'oreiller, et mon manteau de couverture. Comme les Arabes, j'avais dîné en marchant des provisions que les Pères de Nazareth m'avaient données. Ayant été chassé de toutes les maisons de Damun quelques heures auparavant, je ne comprenais rien à l'accueil qu'on me faisait, car évidemment on me témoignait le plus grand respect. Pendant qu'au dehors on s'occupait de mon muletier, j'allumai une petite bougie, et je fis l'inspection du lieu où je me trouvais. Mon ameublement consistait en deux jarres pleines d'eau, une autre était remplie d'huile, plus

loin il y avait des gousses de coton, de l'avoine, des cribles, des cordes, et dans un coin une nichée de chats. Mais ce qui attira toute mon attention, ce fut une croix peinte en rouge sur le mur : j'étais chez des chrétiens. Bientôt après, mes hôtes ayant appris par mon muletier que j'étais prêtre, vinrent tous me baiser la main; le maître de la maison apporta de l'eau dans un vase, et me fit signe de la bénir. Ces pauvres gens, les seuls catholiques de l'endroit, ne savaient comment témoigner leur bonheur d'avoir un prêtre dans leur maison; ils n'en avaient pas vu depuis plusieurs années. Ils appelèrent leurs voisins, qui étaient tous musulmans, et ils leur disaient : *Mitran! mitran!* C'est un évêque! c'est un évêque! et ils pleuraient de joie.

J'étais mouillé, et extrêmement fatigué : je me couchai, toute la famille en fit autant; nous tenions tous sur un espace de huit pieds carrés; on me donna un coussin, le seul de la maison, et je reposai à merveille. J'étais couché dans une étable, entre un bœuf et un âne qui pouvaient étendre leur tête jusqu'à moi; mais je venais de Nazareth et de Bethléhem, je ne me sentais pas de joie d'une si heureuse ressemblance. Avant de m'endormir, j'avais caressé les chiens et les chats; la confiance appelle la confiance : à peine fus-je établi sur mon tapis qu'ils vinrent tous se coucher autour de moi, sans doute par amitié, et aussi un peu, je pense, parce qu'ils préféraient mon tapis à la terre nue. De nombreux insectes sautaient par terre, d'autres tombaient du plafond, l'orage au-dehors était dans toute sa force, les animaux inquiets mugissaient, un enfant au berceau pleurait; je dormis tranquille jusqu'à cinq heures du matin.

30 *Octobre*. Je vis le lendemain que j'étais au pied de la montagne de Saron, dans un village appelé El-Bassa ou Bafa. Il est probable qu'il est bâti, sinon sur l'emplacement de la ville juive de Besara, au moins dans son voisinage. La ville de Gaba devait aussi en être fort rapprochée. Josèphe parle de ces deux villes. Saül se retira dans sa maison royale de Gaba [1], après avoir été abandonné de Dieu. On appelait cette ville la ville des cavaliers, parce que le roi Hérode y envoyait habiter ceux qu'il licenciait [2].

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. 6, c. 9.

[2] Josèphe, *Guerre*, liv. 2, c. 19; liv. 3, c. 4. *Vie de Jos.* Il appelle ses habitants *Gabenses, Gabareni, Gabaritæ*. La carte de Berghaus indique les ruines de cette ville à une lieue à l'est du village de Bassa.

Je partis à 6 heures; les bonnes gens qui m'avaient donné l'hospitalité m'accompagnèrent quelque temps, et je fus bientôt près du cap Nakora, au lieu même où j'avais campé en allant à Jérusalem. De là à Beyrouth, je suivis comme la première fois le bord de la mer; je revis Tyr et Sidon, et je trouvai l'emplacement de Sarepta. Un passage de l'historien Ménandre, cité par Josèphe, se rapporte probablement au récit des livres saints relatif à la sécheresse qui désola cette contrée sous le règne d'Achab, et pendant laquelle le prophète Elie multiplia l'huile et la farine de la veuve. Voici ce passage. Ménandre, en parlant des actions d'Ithobal, roi des Tyriens, et contemporain d'Achab, ajoute : « Il y eut de son temps une grande sécheresse, qui dura depuis le mois d'hyperberetus jusqu'au même mois de l'année suivante. Ce prince fit faire des prières, et elles furent suivies de grands tonnerres[1]. »

J'arrivai à Beyrouth le jour de la Toussaint, et j'allai loger chez les PP. Jésuites. J'étais à peine descendu de cheval qu'ils m'invitèrent à donner la bénédiction dans leur église; elle était pleine de monde quand j'y entrai. Le Père Elie du mont Carmel faisait un sermon en arabe; pendant le salut on chanta en arabe, en latin et en français. Les Français établis à Beyrouth fréquentent de préférence cette église, où ils trouvent des prêtres de leur nation, qui, avec la langue et les sentiments de la patrie, leur rappellent toutes les vertus et le dévouement dont le clergé français est capable.

J'appris bientôt que monseigneur Pompallier, à son retour de Jérusalem, avait gagné la fièvre, ce qui l'avait mis dans l'impossibilité de s'embarquer par le dernier bateau à vapeur; il était allé dans le Liban rétablir sa santé chez les PP. Jésuites de Ghazir : on l'attendait d'un moment à l'autre. Ainsi, comme notre intention à tous les deux était d'aller à Rome, je devais encore avoir le bonheur de faire toute la traversée avec lui.

Je me hâtai d'aller voir un autre de mes anciens compagnons de voyage, le baron Baum. Il me donna les plus déplorables nouvelles de Vienne et de la Hongrie. J'appris en pleurant l'horrible massacre du comte de Latour que j'avais l'honneur de connaître personnellement, et qui était un des hommes les plus estimables que j'aie vus. La journée sanglante du 6 octobre, conséquence inévitable des lâches complaisances des habitants de Vienne pour les terroristes imberbes dont ils ont flatté toutes les prétentions et

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. 8, c. 7.

autorisé d'avance tous les excès, leur apprendra-t-elle enfin où doit les conduire cette fièvre révolutionnaire que des vents empestés ont apportée du dehors dans une société paisible qui se l'est inconsidérément inoculée pour se laisser ronger jusqu'à la moëlle, et qui lui prépare maintenant le plus sinistre avenir? Quelles proportions gigantesques a prises la prétendue querelle entre les Croates et les Hongrois! Mais, dans cette querelle, il y avait ces deux mots *Fidélité* et *Révolution*..... Une nation croyante et généreuse, comme l'est la nation hongroise, est donc devenue le jouet des ambitieux sans foi, sans probité, qui l'enivrent pour la perdre, et lui parlent de patriotisme pour l'asservir à un pouvoir ténébreux, impie et étranger!

Je revis toutes mes connaissances de Beyrouth en attendant le bateau qui devait me ramener en Europe.

CHAPITRE XXXVIII.

De Beyrouth à Marseille.

Départ de la Syrie.— Les Litanies de la Sainte Vierge chantées en pleine mer.— La rade d'Alexandrie.— Population d'Alexandrie et du Grand-Caire.— Les Anglais qui vont aux Indes. — Comment on traverse l'isthme de Suez. — Deux Américains qui font le tour du monde.— Traversée d'Alexandrie à Malte.— Aspect de Lavalette.— Le lazaret de Malte.—Visites à Lavalette.— Etat de la religion.— L'anglicanisme.— Les Jésuites. — L'église de Musta.— Città Notabile.— Naufrage de saint Paul.— Son apostolat dans l'ile de Malte.— Grotte de Calypso.— Fertilité et population.— Au lieu d'aller à Rome je suis obligé de m'embarquer pour Marseille.— Les côtes de Sicile, de la Sardaigne et de la Corse.— Le détroit Bonifacio.— Arrivée à Marseille.— Le lazaret.— Nouvelles de Rome. — Terme du voyage.

3 *Novembre, à bord du Ramsès.* Plusieurs des vaisseaux autrichiens que j'ai montés avaient des noms païens; voilà un bateau français avec un nom égyptien, qui est tout aussi peu chrétien que les noms de Pluton ou de Cérès. A part cela, les paquebots-postes français, qui font le service dans les échelles du Levant, sont des bâtiments qui ne laissent rien à désirer : célérité, propreté, élégance, politesse exquise dans les officiers, gaieté, obligeance dans les matelots : on y trouve tout ce qui peut charmer les ennuis d'une longue navigation.

Monseigneur Pompallier était revenu du Liban bien portant; il s'était embarqué avec moi. Nous avions quelques autres compagnons de voyage dont la société nous fut fort agréable, entre autres M. de Saint-Sauveur, consul de France à Alep; M. de Broca, jeune lieutenant de marine; le père Elie du mont Carmel, et quelques autres. Notre paquebot était commandé par M. Bourbeau, lieutenant de vaisseau. Nous ne partîmes de Beyrouth qu'à une heure après midi. La mer était houleuse, mais le vent favorable; nous mîmes quarante-quatre heures à nous rendre à Alexandrie. Je revis de loin les montagnes de la Judée, et je leur dis un dernier adieu.

J'étais sur le pont, le soir, lorsque le soleil les colorait de ses

teintes les plus belles; je repassais dans mon esprit tout ce que j'avais vu, et je remerciais Dieu de la grâce immense qu'il m'avait faite; les étoiles brillaient au ciel de leur plus vif éclat, lorsque les matelots, assis sur des câbles, à la proue du bateau, entonnèrent les litanies de la Sainte Vierge. Si, sur cette côte orageuse, on ne lit pas sans émotion ces mots écrits aux voûtes d'une chapelle en ruines : *Stella matutina, advocata navigantium, ora pro nobis*[1], à plus forte raison doit-on être touché d'entendre ces paroles au milieu des mers, si loin de sa patrie, quand on a si besoin de l'assistance divine. Aussi je vis plus d'un passager, profondément attendri, répéter en chœur avec tout l'équipage : *Advocata navigantium, ora pro nobis.*

Plusieurs fois pendant notre traversée, quand, le soir, la mer était calme, et que nous étions tous réunis sur le pont, j'ai entendu les matelots français chanter ainsi les litanies, l'*Ave, maris stella,* et le *De profundis;* je n'ai jamais eu ce plaisir sur des bâtiments autrichiens.

Le 5, à 9 heures du matin, nous entrâmes dans la rade d'Alexandrie. Nous apprîmes bientôt qu'Ibrahim-pacha était très-malade au Caire; il revenait de Constantinople, où il avait reçu l'investiture de la vice-royauté d'Egypte. Abbas-pacha, l'aîné des petits-fils de Méhémet-Ali, et qui n'est pas fils d'Ibrahim, est désigné comme devant succéder au vice-roi. Ce jeune prince s'est retiré à la Mecque, dans la crainte, dit-on, d'être empoisonné.

Je voulais aller au Caire, puis aux pyramides; tout le monde me dissuada de ce voyage : on me dit que j'y arriverais pour la mort d'Ibrahim[2], et qu'il y aurait infailliblement une révolution, parce que les têtes commençaient très-fort à s'échauffer. Les révolutions me suivent partout. Pendant que je délibérais sur le parti que j'avais à prendre, le commissaire de santé vint nous annoncer que nous devions faire une quarantaine de neuf jours, et voulut nous emmener au lazaret. Neuf jours de quarantaine dans le lazaret d'Alexandrie! J'aurais pu faire, pendant ce temps, le voyage de Palmyre. Ensuite, quelle absurdité! une quarantaine entre la Syrie et l'Egypte, n'est-ce pas comme si deux galeux avaient peur de se donner la main? Je renonce aux pyramides. Mais le commissaire

[1] *Voyage* de M. de Forbin, p. 142.

[2] Ibrahim-pacha est mort cinq jours après, le 10 novembre; mais sa mort n'a produit aucune sensation.



insiste, il ne veut pas nous permettre de demeurer à bord pour attendre un autre navire; il nous offre un pavillon dans le jardin d'Ibraham-pacha, où nous serons moins mal qu'au lazaret. Notre capitaine prend notre défense, il nous retient à son bord jusqu'à ce que nous puissions passer sur l'*Osiris*, qui doit nous conduire à Malte. Il nous fallut demeurer ainsi trois jours dans le port, en attendant la malle de l'Inde.

Au reste, notre prison était fort agréable. Il y avait, dans la rade, le vaisseau amiral, deux autres vaisseaux de hauts bords, deux frégates et une corvette qui composaient la flotte égyptienne, plus une centaine de bâtiments de toutes espèces et de toutes nations. C'était la fête de beïram, une des plus solennelles et des plus joyeuses de l'islamisme; tous les bâtiments étaient pavoisés, trois fois par jour nous avions des salves d'artillerie. Placés, comme nous l'étions, sous le vaisseau amiral, le bruit était bien un peu incommode; mais les réjouissances, les nombreux caïques; le long des quais, les promeneurs, les mouvements de troupes, les tambours et la musique, les courses à âne, nous offraient à tout moment un spectacle intéressant et varié.

Une seule fois, accompagné d'un garde, j'allai me promener sur le rivage, pour toucher au moins cette terre brûlante d'Afrique, cette terre des Pharaons et des Ptolémées, que je ne devais plus revoir. J'étais censé porter la peste, je ne pus visiter la ville. Il m'importait assez peu de parcourir des rues sales et étroites, de voir de près des marchands de comestibles, des uniformes rouges et des chameaux. L'Egypte, plus que toute autre, est une terre de souvenirs; je voyais la colonne de Pompée, l'aiguille de Cléopâtre, une forêt de palmiers, qui m'intéressaient plus que les bazars ou les kiosques de Méhémet-Ali; je ne pouvais aller à Memphis et à Thèbes, je regrettais peu de ne pouvoir entrer dans les terriers que je voyais au milieu des décombres, et qui servent de demeures aux Arabes de la côte.

La population d'Alexandrie est de 104,000 habitants, plus la garnison qui, avec quinze mille marins et les familles des soldats, s'élève à soixante mille âmes. Les Francs sont au nombre de quinze mille ; leur quartier est très-beau. Il y a dix-huit Sœurs de la charité; elles ont un hôpital, un pensionnat, des écoles fréquentées par deux cents petites filles; les écoles des Lazaristes et des Frères des écoles chrétiennes comptent aussi environ deux cents garçons. Le climat d'Alexandrie est humide. Le choléra a enlevé

dernièrement trois mille six cents personnes, et environ le double au Caire, dont la population est de 300,000 âmes, et celle des faubourgs de 100,000. On m'assure que Clot Bey annonce le retour de la peste pour le printemps prochain, se fondant sur la crue extraordinaire du Nil cette année. Il croit que la maladie provient de la décomposition des poissons et autres animaux demeurés dans le limon du Nil, que la chaleur du soleil met en putréfaction.

Le 6 *Novembre, dans la rade d'Alexandrie.* Il arrive d'Angleterre un bateau à vapeur avec cent cinquante passagers ; ils vont dans l'Inde. Les voyageurs anglais prennent place à Southampton pour Calcutta, puis, leurs effets étant remis à l'administration, ils ne s'inquiètent plus de rien jusqu'à leur arrivée. On les transporte, on les sert, on les nourrit ; ils traversent le désert en *omnibus ;* ils retrouvent un bateau à vapeur à Suez, et arrivent à Calcutta sans avoir eu le moindre souci, ni le plus petit embarras.

Il faut quinze heures pour traverser l'isthme de Suez ; on y rencontre quatre restaurants et des relais. Quand un vaisseau arrive de l'Inde à Suez, on remplit d'abord de voyageurs quatre voitures, puis, de deux heures en deux heures, on expédie d'autres convois. Les passagers s'attendent au Caire ; quand ils sont tous réunis, un bateau à vapeur les amène à Alexandrie en un jour.

Tandis que nous voyions le bateau de Southampton franchir les écueils qui ferment la rade d'Alexandrie, on signalait à Suez l'arrivée de la malle de l'Inde. Trois bateaux à vapeur, français, anglais, autrichien, l'attendaient, et partirent à la fois le lendemain.

Les 8, 9, 10, *et* 11 *novembre, à bord de l'Osiris.* Je quittai le Ramsès [1] le 8 au matin, et le même jour nous partîmes d'Alexandrie, trois heures après l'arrivée de la malle. J'ai su trop tard que le commandant du *Ramsès* devait se rendre, peu de temps après, à Marseille pour le baptême d'un de ses enfants, et qu'il avait exprimé le désir d'avoir de l'eau du Jourdain ; j'aurais été si heureux d'avoir une occasion de lui témoigner combien j'étais sensible aux bons procédés dont il avait usé à mon égard !

L'*Osiris* était commandé par M. Chassetenay de Préfort, lieutenant de vaisseau. Nous prenons un pilote égyptien jusqu'au-delà des passes, qui sont extrêmement difficiles, et qu'on reconnaît au

[1] Le *Ramsès* s'est perdu, le 24 avril suivant, sur des rochers dans les parages de Trapani.

bouillonnement des vagues; la mer était forte, et le vent assez frais. Nous avons fait en 91 heures le trajet d'Alexandrie à Malte; il y a quelques années à peine qu'il avait fallu trente jours au Père de Géramb.

On mène une vie de Sybarite sur les bateaux à vapeur. Tous les jours nous avions du pain frais, des pâtisseries faites le matin, des fruits délicieux, des bananes exquises, des dattes nouvellement cueillies; les chèvres que nous avions à bord nous donnaient de très-bon lait; notre cuisinier était excellent. Cependant l'intelligence y trouvait aussi son compte. Nous avions les discussions les plus intéressantes. De même que Sami-effendi avait voulu faire de moi un musulman, un jeune lieutenant de marine tâcha de me gagner aux doctrines de Fourier. La question des Saints-Lieux fut souvent et noblement traitée par les officiers, tandis qu'un vieux sceptique demandait un miracle, ne fut-ce qu'un tout petit, pour être certain que tous ceux qu'on dit avoir été faits à Jérusalem étaient bien des miracles, afin que l'honneur de la France, en cas d'intervention, ne fût pas compromis. Un jour on discuta aussi la question du grec et du latin pour l'enseignement; ces deux langues trouvèrent un éloquent défenseur dans notre commandant: il avait pour adversaires des jeunes gens qui finirent par avouer qu'ils n'en savaient plus un mot; s'ils avaient été plus francs, ils auraient pu ajouter qu'ils n'en avaient jamais su: les mauvais écoliers portent toujours rancune à ce qu'ils n'ont pu apprendre. Nous avions pris à Alexandrie deux Américains qui faisaient le tour du monde. Ils venaient de la Chine, et ils avaient l'intention de s'en retourner à New-York après avoir vu le grand opéra à Paris et le tunnel de Londres. Ils avaient eu froid au cap Horn, et assez chaud sous l'équateur; de plus, ils avaient fumé d'excellent tabac dans quelque port du céleste Empire. A part cela, rien ne les avait frappés: ils avaient fait une promenade d'agrément en attendant qu'on ait trouvé le moyen d'aller se désennuyer dans quelqu'autre planète.

Décidément le mauvais temps nous atteignit le 11; un mistral violent se leva, la mer était très-grosse, elle embarquait fréquemment. Notre sillage en fut sensiblement ralenti, et nous fûmes dépassés par le vapeur anglais, qui était parti d'Alexandrie après nous; mais sa machine était de la force de 400 chevaux, tandis que la nôtre n'était que de 220. Pour les repas, il fallut se servir du violon; je ne connais pas d'instrument moins propre à donner de l'appétit. Quand il faut attacher les plats, les assiettes et les verres,

il y a ordinairement peu de convives à table; mon long voyage m'avait aguerri, j'étais devenu bon marin.

Le 12, à 8 heures du matin, nous commençons à voir l'île de Malte; une heure après, nous étions dans le port. L'île de Malte, vue de la mer, est peu élevée, blanche, aride; à mesure qu'on en approche, on voit, le long des collines, des maisons éparses. La ville de Lavalette, avec ses maisons sans toit, se présente d'abord comme une ville orientale; mais on remarque bientôt que les maisons sont mieux bâties, qu'elles ont des fenêtres, des persiennes, des pilastres, des balcons; d'élégants clochers ont remplacé les minarets, on entend le son des cloches; de belles et vastes églises s'élèvent au-dessus de tous les autres édifices : c'est bien encore l'Orient, mais avec les arts, les mœurs et la civilisation de l'Occident.

L'œil suit avec étonnement les détours des fortifications, qui seraient les plus surprenantes de la terre, si Gibraltar n'existait pas. Le port est plus admirable encore : il embrasse la ville des deux côtés, il la pénètre par des anses sans nombre, se replie autour des bastions et des remparts, et pourrait cacher des flottes entières sans qu'on en vît rien en dehors.

Monseigneur Pompallier, le père Elie et moi, nous voulions nous rendre en Italie; un bateau français, le *Télémaque*[1], si je ne me trompe, était dans le port, et devait partir le lendemain pour cette destination; le bon Dieu nous inspira la pensée de faire notre quarantaine à Malte. Tout le monde nous dit que le lazaret était beaucoup mieux tenu que ceux d'Italie; mais le motif prépondérant fut celui-ci : depuis la veille, le temps de la quarantaine avait été abrégé; au lieu de douze jours, il avait été réduit à sept. Le capitaine du bateau eut encore l'obligeance de nous donner son canot avec six rameurs pour nous conduire au lazaret. J'offris une gratification aux matelots, ils refusèrent; un d'eux me dit : « Vous pourriez cependant nous faire bien plaisir : jamais nous n'avons eu le bonheur d'avoir des chapelets de Terre-Sainte..... » J'en donnai à chacun d'eux; ils les reçurent avec autant de respect que de reconnaissance.

Nous fûmes fort bien au lazaret; on eut même l'attention de nous faire préparer un autel pour y dire la messe. Le vicaire général

[1] Pendant ce même voyage, ce bâtiment a fait naufrage en arrivant à Civita-Vecchia.

du diocèse vint nous complimenter de la part de l'évêque. Chaque jour nous avions la visite des Capucins, des Augustins, des Carmélites, ou du chapelain du gouverneur. Le consul d'Autriche m'envoya des journaux qui m'apprirent le siége et la prise de Vienne par les troupes impériales : que de malheurs cette pauvre ville s'est attirés !

Le 19, le capitaine du lazaret, qui avait été rempli d'attentions pour nous, nous conduisit chez les PP. Capucins; ils étaient venus nous engager à loger chez eux. Je m'empressai d'aller faire ma visite à l'évêque, monseigneur Publius Marie, des comtes Sanct, évêque de Malte et archevêque de Rhodes. C'est un homme instruit, d'une haute piété et d'une extrême douceur. J'appris le lendemain, en dînant chez lui, qu'il n'a jamais lu un seul article de gazette; par là, il a gagné immensément de temps.

Je fis ensuite ma visite au gouverneur, sir Moore O'Ferrall, qui me fit un accueil on ne peut plus gracieux. Il m'a parlé des Saints-Lieux avec beaucoup d'intérêt; il a déploré, avec moi, l'abandon dans lequel ils sont laissés par les puissances catholiques. Le gouverneur occupe le palais des anciens grands-maîtres de Malte.

Lorsque je sortais à pied, j'étais édifié en voyant le respect que les habitants de Lavalette portent au clergé; il n'est si grand nulle part, excepté dans le Liban. Quand je passais devant un corps de garde, le poste sortait pour présenter les armes; ces soldats, la plupart protestants, croyaient rendre ces honneurs à un évêque. Ces démonstrations respectueuses font d'autant plus de plaisir à un prêtre étranger qu'il sait que ce n'est pas à sa personne, mais à son caractère qu'on les rend, et que c'est un hommage à la religion. En effet, l'île de Malte, convertie au christianisme par saint Paul, est demeurée très-attachée à la foi catholique. Depuis cinquante ans qu'elle est soumise à l'Angleterre, elle a eu bien des épreuves à soutenir, si pas directement de la part du gouvernement, au moins de celle de la Société biblique, qui se croit le droit d'exercer sa pernicieuse activité sous l'égide d'un gouvernement protestant. Au reste, elle ne peut guère se vanter des succès obtenus; car pendant tout ce temps, les catholiques n'ont eu à déplorer que l'apostasie de sept ou huit religieux italiens, auxquels pesait le vœu de chasteté qu'ils avaient fait à Dieu, et qui sont venus étaler à Malte la corruption de leurs idées et de leurs mœurs. J'ai entendu avec un étrange serrement de cœur ces paroles sortir de la bouche de l'évêque :

« L'Italie a été plus fatale à Malte que l'Angleterre. » Quand on songe que des soldats d'une autre nation catholique commettaient, il y a un demi-siècle, des profanations sacriléges dans les couvents, les musées et les églises, supprimaient les vœux de religion, spoliaient les fondations privées, défendaient à l'évêque de Malte de plus reconnaître le pape, on est peu étonné de voir que la Providence a si tôt arraché cette importante cité des mains des ces profanateurs. De même aujourd'hui, elle semble vouloir purifier par le malheur la péninsule d'où étaient sortis naguère de déplorables exemples d'irréligion et d'apostasie.

Depuis peu, une politique bien entendue à suggéré à l'Angleterre l'idée de donner à Malte un gouverneur catholique; on croit généralement que c'est aux instances réitérées des Maltais que l'Angleterre à fait cette concession, tandis qu'ils n'ont sollicité cette mesure de justice et de convenance que par une patience de cinquante années.

Au reste, quelque digne que soit, sous tous les rapports, le gouverneur actuel, ce choix est trop chèrement acheté par la nomination d'un évêque anglican et l'arrivée des nombreux émissaires des missions protestantes. La conduite des Français a été souverainement impie, mais leurs erreurs ne pouvaient avoir qu'un temps; le protestantisme cherche à s'insinuer dans ce pays par toutes les voies; Dieu veuille qu'il les trouve constamment fermées. La Société biblique y répand ses calomnies à profusion par ses livres et ses journaux. Il n'y a pas un journal catholique dans l'île, et il y en a quatre protestants. Je me suis permis d'appeler plusieurs fois l'attention de l'évêque sur cette question. Pendant mon séjour, les feuilles de Malte ont raconté très au long la manière sacrilége dont les Jésuites se seraient emparés récemment à Corfou, malgré l'évêque et le gouvernement, de plusieurs maisons et de plusieurs églises, assurant que les mêmes faits s'étaient répétés à Lavalette. J'ai pris des informations chez l'évêque lui-même; il m'a dit que toutes ces allégations sont fausses, et qu'il est fort inutile de les réfuter, parce qu'il n'y a pas un enfant qui y ajoute foi. Quant à lui, il a rendu librement et avec plaisir aux Jésuites leur ancienne maison de Saint-Calcédoine, qu'ils avaient bâtie eux-mêmes. Les mensonges qu'on imprime à Malte, ajouta-t-il, ne sont pas pour les Maltais, c'est pour les niais de l'Europe.

Je visitai l'église de Saint-Jean, magnifique monument du goût et de la piété des chevaliers.

Un soir je me rendis à Saint-Calcédoine ; je fus surpris de la quantité d'hommes qui prenaient le même chemin : des paysans, des citadins, des prêtres, des soldats; dans la foule, je remarquai aussi le gouverneur, et j'appris qu'un Jésuite, le P. Edmond, allait prêcher. J'entrai avec les autres, et je vis, pendant deux heures, ce nombreux auditoire sous le charme d'une parole libre et éloquente. J'ai dû faire encore ici la remarque que j'ai faite en tant de lieux. A entendre certaines personnes, les Jésuites sont abhorrés de toute la terre [1], et pourtant, toutes les fois qu'ils ouvrent une église ou une école, la foule y accourt ; leurs doctrines sont *subversives*, et les personnes qui viennent les puiser sont les plus vertueuses et les plus paisibles, tandis que ceux qui bouleversent la société sont très-peu assidus à leurs sermons.

Le P. Edmond est Irlandais ; c'est lui qui a rétabli, il y a trois ans, les deux maisons de la Compagnie de Jésus dans l'île de Malte. Il m'a raconté toutes ses luttes avec le gouvernement d'alors, qui prétendait s'y opposer; mais lui, se prévalant de son titre de sujet anglais, déclara au gouverneur qu'il pouvait se fixer à Malte comme à Londres, y exercer ses fonctions et enseigner, et que le gouvernement lui devait protection comme à tout autre. Il fonda à Città Notabile un collége qui commence déjà à prospérer. De même qu'autrefois, pendant la première persécution, les Jésuites ont été protégés par la Russie, cette année qu'ils sont expulsés de tous les pays catholiques, qui sont en voie de révolution, ils ont trouvé un asile en Angleterre, en Turquie, aux Etats-Unis, pays assez civilisés pour ne pas croire que les Jésuites, comme autrefois les chrétiens, sont des mangeurs d'hommes.

L'histoire de cette année prouve une fois de plus que lorsqu'on veut détruire l'ordre, la société, la religion, on commence par attaquer les Jésuites. Saint Ignace a demandé pour ses enfants les épreuves et les tribulations; comme le bon Dieu l'a exaucé ! Sa prière prouve combien il était éclairé dans les choses de Dieu.

Au reste, le nom de Jésuite a pris une singulière extension; car aujourd'hui on appelle ainsi sur toute la terre quiconque croit encore en Dieu.

Le P. Edmond vint me prendre un jour pour me faire voir ce qu'il y a de plus intéressant dans l'île. A une lieue de Lavalette se

[1] Ils sont haïs des méchants, selon ces paroles du Sauveur : « Vous serez en haine à » tous à cause de mon nom. » (Matth., x, 22.)



trouve le bourg de Musta : c'est là que j'ai vu une des choses les plus surprenantes de tout mon voyage. Les habitants de ce bourg, qui sont au nombre de 4,000, la plupart gens fort pauvres qui n'ont pour vivre que leurs bras, et auxquels il ne reste pas un sou à la fin de l'année, ont eu l'idée de bâtir le Panthéon dans leur village, et cette œuvre gigantesque est sur le point d'être achevée. Rien ne prouve mieux que l'église de Musta ce que peut la force de volonté animée par la foi. Ils ont trouvé chez eux, comme par enchantement, ouvriers, architectes et matériaux. La pierre de l'île est on ne peut plus propre aux constructions : on peut la travailler, la ciseler comme la craie, puis le temps la durcit sans la noircir; elle est un peu jaunâtre et donne un ton chaud aux paysages de Malte, éclairés en outre par un soleil d'Afrique.

Je fis d'abord une visite au curé; malheureusement, il était absent, mais je pus consulter les plans de son église, construite entièrement sur le modèle du Panthéon de Rome, qu'elle surpasse par ses dimensions. Le diamètre extérieur de la coupole est de 176 pieds; sa hauteur, prise du niveau du pavé jusqu'à la boule de la lanterne, est de 180 pieds [1]; la longueur de tout l'édifice, y compris le portique orné de six colonnes cannelées, est de 234 pieds. L'ancienne église, qui sert encore en attendant l'achèvement de la nouvelle, est toute enfermée dans cette coupole.

Maintenant, comment s'est élevé ce colossal édifice? Les premiers fonds ont été fournis par le vieux curé de l'endroit, qui, en mourant, a laissé pour cette œuvre quelques milliers de francs. Ensuite l'évêque a permis à ces pauvres gens de travailler le dimanche après midi, et ceux qui le peuvent y consacrent quelques heures pendant la semaine : la bénédiction du ciel aidant, on verra bientôt dans un village un des plus beaux monuments des temps modernes. Ils n'ont pas d'échafaudage, pas de bois pour en faire, aucune machine; ils n'ont que leurs mains. Cependant, comme il y a de temps en temps quelques dépenses inévitables, le Saint-Siége, en nommant le dernier évêque, a réservé que pendant dix ans il donnerait, sur sa mense épiscopale, six mille francs par an pour l'achèvement de cette église : elle est terminée aux deux tiers.

De là, j'allai dans l'ancienne capitale de l'île, qu'on appelle Città Vecchia ou Notabile; elle est presque déserte aujourd'hui. Elle a plusieurs belles églises, entre autres la cathédrale, qui renferme de beaux

[1] Environ 40 de plus que le Panthéon.



marbres et des ornements très-précieux; elle est sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul. On m'attendait au collége des Jésuites, où je fus reçu par toute la communauté; j'y trouvai plusieurs Pères anglais, irlandais, français, italiens.

Après le dîner, j'allai visiter le lieu où saint Paul a fait naufrage, et la grotte qu'il a habitée pendant trois mois. Saint Paul, arrêté à Jérusalem, et en ayant appelé à César, fut conduit à Césarée où il s'embarqua pour l'Italie. A la suite d'une longue navigation, assailli par la tempête, le vaisseau qui le portait vint échouer contre une langue de terre sur les côtes de Malte.

On lit aux Actes des Apôtres: « Or, nous étant ainsi sauvés, nous » apprîmes que l'île s'appelait Malte. Les barbares nous traitèrent » avec beaucoup d'humanité; car, allumant un feu, ils nous re» çurent tous chez eux, à cause de la pluie et du froid. Paul ayant » amassé quelques sarments, et les ayant mis au feu, une vipère » que la chaleur fit sortir se prit à sa main. Quand les barbares virent » cette bête suspendue à sa main, ils se disaient les uns aux autres: » Cet homme est sans doute un meurtrier, puisqu'après avoir échappé » du naufrage, la vengeance divine ne lui permet pas de vivre. Mais » Paul ayant secoué la vipère dans le feu, n'en souffrit aucun mal.» (Actes, xxviii.)

Le premier de l'île, qui avait des terres en ce lieu, accueillit saint Paul avec bonté; l'apôtre l'en récompensa en guérissant son père. On croit que Publius était gouverneur de l'île pour les Romains, parce qu'il est appelé *princeps insulæ;* il se fit chrétien, et devint le premier évêque de Malte.

Ce lieu est plein du souvenir de saint Paul; on voit partout son image, à tout moment on entend son nom: les Maltais l'appellent leur père l'*Apostolu missierna san Paul;* ils ont pour lui une tendre et profonde dévotion. A l'extrémité de la petite île de Selmon, où il a fait naufrage, ils lui ont érigé une statue, ainsi qu'en plusieurs autres lieux, sur la place publique où il a prêché, et dans la grotte où il a vécu pendant trois mois.

A une petite lieue de la baie de Saint-Paul, on montre la grotte de Calypso. « La grotte de la déesse était sur le penchant d'une colline: de là on découvrait la mer, quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisait en gémissant et élevant ses vagues comme des montagnes[1]. »

[1] Fénélon, *Télémaque*, liv. 1.—Voir *Odyssée*, liv. 7.

Une source coule à côté; les anses et les écueils du rivage, l'aspect de Gozo et de Comeno, les canaux ravissants qui les séparent des côtes de Malte, en font réellement un séjour délicieux et enchanté.

L'île de Malte n'est pas si aride qu'on le croirait en la voyant de loin : chaque propriété est entourée d'un mur en pierres sèches qui empêche d'apercevoir la terre. Comme il n'y a pas un seul arbre dans les terrains propres à la culture, l'île ne paraît être qu'un monceau de pierres. Si, comme en Angleterre, les champs étaient entourés de haies vives, l'aspect du pays serait totalement changé. Il n'y a d'arbres qu'au sommet des collines; la plupart sont des caroubiers.

La terre est très-fertile, et donne trois récoltes par an; malgré cela, la population est si forte que l'île ne peut nourrir ses habitants que pendant trois ou quatre mois; le commerce fait le reste. Puis un grand nombre de Maltais s'expatrient; ils vont la plupart dans les Barbaresques. Dans l'île voisine de Gozo on ne trouve que des journaliers; toutes les propriétés appartiennent aux habitants de Lavalette.

La population de l'île est de 120,000 habitants; celle de la capitale de 30,000. La langue des Maltais est l'arabe mêlé à l'italien; elle est fort désagréable et n'a pas de littérature.

Quelque temps avant mon arrivée à Malte, on avait cru remarquer quelques cas de choléra; la nouvelle en avait été portée en Italie : aussitôt on ferma tous les ports de la péninsule aux provenances de Malte. On vint me l'annoncer le jour où je voulais arrêter ma place; mon intention avait été de toucher à Messine, à Naples et à Civita Vecchia, pour aller à Rome remercier Dieu aux tombeaux des Apôtres, et solliciter la bénédiction du Saint-Père.

Il me fallut renoncer à ce projet auquel je tenais infiniment, et cette privation, la plus pénible de tout mon voyage, fut encore un bonheur. Comme aucun bâtiment ne pouvait plus entrer dans les ports d'Italie, je fus obligé de me diriger sur Marseille.

Le 23 novembre, à bord de l'Alexandre, commandant M. d'Angeville. L'*Alexandre* revenait de Constantinople; en prenant passage sur ce bâtiment, je perdais le bénéfice de la quarantaine que j'avais faite; mais les révolutions et le choléra avaient jeté la plus grande perturbation dans la navigation du Levant : je profitai du premier départ, malgré la perspective d'une seconde quarantaine. Je trouvai Méhémet-pacha, dont j'ai parlé plusieurs fois dans le cours de mon voyage, et j'eus avec lui des entretiens fort intéressants sur Jérusalem.



dont sont capables les habitants d'une ville si éminemment catholique. Après l'avoir attendu quelques jours, j'appris par monseigneur l'évêque que le Saint-Père était allé à Gaëte.

C'est ici que se termine un pèlerinage qui a été constamment heureux, et qui sera pour toute ma vie la source des plus religieux et des plus intéressants souvenirs. Je repris donc le chemin de ma patrie, après avoir été déposer à Notre-Dame-de-la-Garde, avec le bourdon du pèlerin, l'hommage de mon éternelle reconnaissance.

NOTES.

NOTE A.

Ordre donné par Titus d'abattre les arbres autour de Jérusalem.

On a souvent parlé de l'ordre donné par Titus d'abattre *tous* les arbres autour de Jérusalem. Le texte de Josèphe prouve évidemment qu'il ne s'agissait pas des arbres de la vallée de Josaphat. Quand Titus donna cet ordre, les Romains étaient précisément du côté opposé, où il fit tout raser et aplanir pour faire avancer son armée. Il ne pouvait être question assurément de la vallée de Josaphat, qui est le point le plus inacessible de la ville. Toutes les opérations du siége ont été dirigées par le nord et le couchant, et la dixième légion elle-même, qui était d'abord en observation sur la montagne des Oliviers, quitta ce poste pour attaquer avec le reste de l'armée, et peu après nous la voyons campée près de la piscine Amygdalon. (Josèph., liv. 6.) Il est absurde de prétendre que les Romains soient venus couper des arbres à une portée de trait des murailles, sans aucun but, au fond d'une vallée où ils auraient couru les plus grands dangers. Au reste, voici le passage de Josèphe. « Titus ayant résolu de quitter le mont Scopus pour rapprocher son camp » de la ville, disposa ce qu'il crut suffisant de troupes, tant cavalerie qu'in- » fanterie, dans le but de repousser les assiégés s'ils tentaient quelque sortie, » et donna ordre au reste de son armée de niveler le terrain jusqu'aux rem- » parts. On abattit donc tous les murs, toutes les haies que les habitants » avaient construites autour de leurs jardins et de leurs vergers, toute la forêt » *intermédiaire* d'arbres fruitiers ; on combla les creux et les ravins ; on attaqua » avec le fer les éminences formées par des rochers, et on aplanit tout l'espace » qui s'étend *du Scopus jusqu'aux tombeaux d'Hérode* près de la piscine dite » des *Serpents.* » *Guerre des Juifs*, liv. 6, ch. 4. La seule inspection du plan, et la lecture de ce passage de Josèphe, prouvent avec la dernière évidence qu'il ne saurait ici être question des arbres de Gethsémani, ni de la vallée de Josaphat, qui ne se trouve pas entre le Scopus et les tombeaux d'Hérode, et qui n'a jamais été nivelée.

NOTE B.

Longévité de certains arbres.

A Gigeau, près de Montpellier, se trouvait un *lierre* dont le tronc avait 1 mètre 9 de circonférence : cet arbre avait 433 ans.

Dans le canton des Grisons se trouve un *érable* sous lequel furent jurées les Ligues-Grises en 1484. A cette époque il devait avoir 100 ans.

Le *chêne* de Wallau en Angleterre a plus de 700 ans. Un bûcheron a trouvé des vases et des monnaies romaines dans un vieux chêne des Ardennes, ce qui lui donne un âge de 1500 à 1600 ans.

L'*oranger* qu'on voit au couvent de Sainte-Sabine, à Rome, y a, dit-on, été planté par saint Dominique en 1200, et celui de Fondi par saint Thomas d'Aquin, en 1278.

Le plus grand *olivier* cité en Italie par Picconi est à Pescio; il a 7 mètres 70 de circonférence, et, d'après les lois communes de la croissance des oliviers, environ 700 ans d'existence.

En Angleterre on trouve des *ifs* dans beaucoup d'anciens cimetières. Ces arbres, dont l'accroissement est fort lent, ont cependant un grand diamètre, et l'âge de plusieurs d'entre eux doit être de 1000 à 3000 ans. Ce sont les doyens de la végétation européenne.

La tradition attribue à un *figuier* (ficus indica), près de Nerbudda dans l'Inde, un âge de 2500 ans.

Les *baobabs* (adansonia digitata), mesurés par Adanson et comparés à de petits individus d'un âge connu, devaient avoir au-delà de 5000 ans.

(Extrait d'*Un Million de faits*).

NOTE C.

L'historien Nicéphore énumère ainsi les temples fondés par sainte Hélène[1] **(*Hist.*, l. VIII, c. 30):**

Hélène, mère de l'empereur Constantin, bâtit sur le Calvaire et au lieu de la résurrection, un temple qui ne le cédait à nul autre en grandeur et en magnificence, auquel elle donna le nom de *Nouvelle-Jérusalem*. Elle construisit aussi à ses frais deux autres églises magnifiques, l'une à Bethléhem, renfermant dans l'enceinte du sanctuaire la crèche et la grotte sacrée où est né Jésus-Christ; l'autre au sommet du mont des Oliviers, à l'endroit où il est monté au ciel. Elle éleva à Gethsémani un temple admirable à la mère de Dieu, dont le sépulcre fut soigneusement renfermé dans le sanctuaire; et comme ce lieu est en pente, elle y fit faire un escalier en marbre du côté de l'Orient. Elle bâtit en outre, à l'endroit où l'ange annonça aux bergers l'heureuse nouvelle, une église dédiée aux saints anges, une autre à la mère du Verbe, une autre à Joseph, époux de Marie. De là passant à Béthanie, elle en construisit une très-remarquable en l'honneur de Lazare, l'ami de Jésus-Christ, à deux mille pas de Jérusalem. Ensuite se dirigeant vers le fleuve sacré du Jourdain, au lieu où se trouve la grotte qui servit de demeure à Jean-

[1] Il est difficile d'admettre que sainte Hélène, pendant le peu de temps qu'elle a été en Palestine, ait fait construire un si grand nombre d'églises. Elle a sans doute témoigné le désir que des temples fussent consacrés au Seigneur dans ces différents endroits, et contribué, ainsi que Constantin, à une partie des dépenses. Cette énumération de Nicéphore ne doit donc être regardée que comme indication des premières églises qui ont été bâties en Palestine. Il est certain qu'il y avait des églises dans tous les lieux cités par l'historien, et, pour la plupart, leurs ruines existent encore aujourd'hui.



Baptiste, elle éleva au saint Précurseur un temple superbe, et vers le penchant de la montagne, un autre à Elie de Thesbé. De là, ayant franchi une distance de quatre journées, elle vint près de Tibériade, et bâtit le temple des *Douzes Trônes* là où Jésus-Christ nourrit les 5,000 hommes. Dans cette contrée se trouve Capharnaüm où arriva le miracle du Centenier, celui du paralytique descendu par le toit et guéri sur-le-champ, et celui de la femme au flux de sang ; elle s'arrêta aussi dans un endroit appelé les *Sept Sources,* où le Seigneur fit ce grand miracle de la multiplication des sept pains et des quelques poissons. Elle vint ensuite à la pêche de Tibériade, et au lieu où Magdeleine fut guérie. En divers endroits elle bâtit des églises en l'honneur des apôtres. Dans la ville de Tibériade, trouvant la maison de la belle-mère de Pierre, elle y éleva un beau temple à ce saint. Elle en fit autant au mont Thabor où l'on prétend que Melchisédech bénit Abraham. Au lieu même de la transfiguration, elle érigea une magnifique église aux trois apôtres témoins de la gloire du Sauveur, et elle y laissa une somme considérable en faveur de ceux qui voudraient y demeurer. De là, descendant vers l'occident, elle vint à Nazareth, et ayant trouvé la maison où Marie fut saluée par l'ange, elle y éleva un très-beau temple en l'honneur de la mère de Dieu. Elle en bâtit encore un autre à Cana en Galilée, où furent célébrées les noces de Simon le Cananéen, auxquelles on servit un vin d'une origine mystérieuse. Ensuite, retournant dans la ville sainte, elle construisit à Sion un temple immense, dans lequel se trouvait la maison où les apôtres s'étaient enfermés par la crainte des Juifs; où avaient eu lieu la sainte cène, le lavement des pieds, la descente du Saint-Esprit; où Jacques avait été nommé premier évêque de Jérusalem. On y voyait aussi la colonne de marbre à laquelle le Sauveur fut attaché pendant la flagellation. Du côté gauche était placé, à une assez grande élévation au-dessus du sol, le sépulcre de David, dont on admirait la magnificence. Elle dédia aussi, dans le jardin de Caïphe, un autre temple au prince des apôtres. Elle fit décorer la fosse de Jérémie et la fontaine de Siloé d'ouvrages merveilleux. A l'instigation de son fils Constantin, elle bâtit sur les ruines de l'idolâtrie grecque une grande et magnifique église près du térébinthe de Mambré, à 15 stades au nord d'Hébron, et à environ 250 stades de Jérusalem. C'est là qu'on croit avec raison qu'Abraham donna l'hospitalité au Fils de Dieu en même temps qu'aux anges qui allaient vers Sodome ; c'est là que lui fut annoncée la naissance d'Isaac. Enfin, cette sainte impératrice fit encore construire dans ces saints lieux diverses autres églises, en sorte que le nombre s'en éleva à plus de trente, après quoi elle alla rejoindre son fils en Occident.

Constantin de son côté fit bâtir un temple à Héliopolis en Phénicie, et plusieurs autres en différents endroits.

NOTE D.

Témoignage de Flavius Josèphe touchant Jésus-Christ.

« Dans le même temps parut Jésus, homme sage, si toutefois on doit l'appeler un homme ; car il fit une infinité de prodiges, et il enseigna la vérité



à tous ceux qui voulurent l'entendre. Il eut plusieurs disciples qui embrassèrent sa doctrine, tant parmi les gentils que parmi les Juifs. C'était le Christ; et Pilate, poussé par l'envie des premiers de notre nation, l'ayant fait crucifier, cela n'empêcha pas ceux qui lui avaient été attachés dès le commencement de continuer à l'aimer; car il leur apparut vivant trois jours après sa mort, comme les prophètes l'avaient prédit de lui avec mille autres choses merveilleuses; et encore aujourd'hui subsiste la secte des chrétiens qui porte son nom. »

Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 18, ch. 4.

Cet aveu de la part d'un prêtre juif, pharisien, qui est né trois ou quatre ans après la mort de Jésus-Christ, avait trop de poids : on l'a considéré comme une interpolation. Quand les auteurs profanes attaquent le christianisme, ce sont des autorités irrécusables; quand ils lui sont favorables, ils deviennent suspects.

NOTE E.

Lettre du père Boniface, autrefois gardien du mont Sion, et plus tard évêque de Stagno.

Le Frère Boniface Stephani, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siége, évêque de Stagno, à tous ceux qui verront les présentes lettres salut dans Notre-Seigneur.

L'année de notre salut 1555, comme le petit monument si célèbre qui recouvre le Saint-Sépulcre de Notre-Seigneur, et qui avait été construit par sainte Hélène mère du grand Constantin, menaçait ruine, et s'était déjà même écroulé en grande partie, au grand détriment de la piété chrétienne, le pape Jules III, que Charles-Quint, empereur des Romains, et son illustre fils Philippe, engagèrent par leurs prières à entreprendre cette œuvre, déplorant la perte imminente de cet édifice, nous commanda expressément à nous qui, dans ce moment, étions revêtu de la charge de Préfet apostolique et de gardien du couvent de saint François à Jérusalem, de faire réparer au plus tôt ce lieu saint tombant en ruines : ce dont nous pressait déjà l'illustre seigneur François Vargas, ambassadeur de Sa Majesté Impériale auprès de la République de Venise, en nous assignant, au nom de l'empereur, des sommes considérables pour la construction de cet ouvrage. C'est pourquoi, après en avoir obtenu l'autorisation de Soliman Othman empereur des Turcs, autorisation que nous sollicitions depuis longtemps et que nous n'avons obtenue qu'à force de démarches, d'efforts et d'argent, nous nous sommes empressé de nous mettre à l'œuvre.

Comme il paraissait nécessaire d'égaler au sol cette construction, afin de donner plus de solidité à celle qui devait la remplacer, quand on l'eût démolie, le Sépulcre de Notre-Seigneur s'offrit à découvert à nos yeux tel qu'il avait été taillé dans le roc. On y voyait peints deux anges, dont l'un portait un écriteau avec ces mots : *Il est ressuscité, il n'est plus ici*; et l'autre, montrant du doigt le sépulcre, cette inscription : *Voilà le lieu où ils l'ont placé.*



Ces deux tableaux, du moment où ils furent en contact avec l'air, tombèrent en grande partie en poussière. La nécessité nous ayant forcé à soulever une des tables d'albâtre que sainte Hélène y avait fait placer pour recouvrir le sépulcre afin de pouvoir y célébrer la sainte messe, nous vîmes à découvert ce lieu ineffable où Notre-Seigneur reposa pendant trois jours. Il nous semblait à tous voir les cieux pleinement ouverts devant nous. Ce lieu où l'on distinguait encore, dans tous ses contours, des traces du sang de Notre-Sauveur, mêlé à cet onguent qui avait servi à l'embaumer, offrait à nos yeux comme l'image d'un soleil resplendissant. A cette vue, nous poussâmes de pieux gémissements, des larmes de joie s'échappèrent de nos yeux, nos lèvres baisèrent avec amour ces restes vénérés et divins. Tous ceux qui étaient présents; et le nombre en était grand, car il y avait une foule de chrétiens des nations de l'Orient et de l'Occident, ne pouvaient contenir les transports de leur tendresse à la vue de ce divin trésor; les uns versaient un torrent de larmes, les autres faillirent en perdre la vie, si grand était l'enthousiasme, l'espèce d'extase, de sainte stupeur qui régnait dans toute l'assemblée.

Au milieu même de ce lieu sacré, nous trouvâmes placé un bois enveloppé d'un linge précieux. Ayant pris respectueusement le suaire entre nos mains pour y déposer nos baisers, du moment où il se trouva exposé à l'air il s'en alla en rien, *inter manus nostras sudarium in nihilum abiit*, et il n'en resta entre nos mains que quelques fils d'or qui avaient servi à sa texture. Quant au bois contenu dans le suaire, il avait porté autrefois des inscriptions, mais qui maintenant étaient tellement endommagées par le temps qu'il fut impossible d'en recomposer une seule phrase entière, quoique en tête d'un parchemin on pût lire distinctement en lettres majuscules latines ces deux mots : HELENA MAGNI[1]; ce qui nous amène à conjecturer, bien qu'on ne puisse l'affirmer d'une manière positive, que ce bois devait être une parcelle de la vraie Croix retrouvée par sainte Hélène, et placée par elle à Jérusalem, comme c'est d'ailleurs conforme à l'histoire. Une croix faite de ce bois a été laissée par nous à Jérusalem dans la chapelle de Sainte-Marie de l'Apparition, à côté du Saint-Sépulcre, sur l'autel dédié à la Sainte-Croix. Nous en avons apporté une autre partie à Rome avec nous, et nous l'avons partagée en plusieurs petites croix, dont l'une a été offerte par nous au Souverain Pontife qui gouverne maintenant l'Eglise, Pie IV, et deux autres à deux illustres cardinaux, hommes d'une grande piété, du nom de *de Carpo* et de *Ara Cœli*. Nous avons gardé pour nous-même une petite croix faite de ce même bois, que nous portons avec respect chaque fois que nous sommes en fonction, etc.[2].

NOTE F.

Générosité de M. de Lamartine à Nazareth.

Les voyageurs sont généreux ou ils ne le sont pas, et dans un cas comme dans l'autre ils sont discrets, et les Pères Franciscains le sont aussi. Un seul

[1] Cette inscription était probablement ainsi conçue : *Helena Magni Constantini mater*.

[2] Cette lettre est rapportée tout entière par Quaresmius, tom. II, p. 512.

voyageur a cru devoir faire parade de sa générosité; nous en sommes fâchés pour lui, car il nous autorise à faire le calcul suivant.

M. de Lamartine, en partant de Beyrouth pour Jérusalem, écrit ces mots : « Monté à cheval avec *dix-huit chevaux* de suite ou de bagage formant la caravane, » tom. I. p. 271. Ordinairement on prend plus d'hommes encore que de chevaux; mais admettons un nombre égal : voilà donc 18 personnes et 18 bêtes de somme.

M. de Lamartine est arrivé à Nazareth le 12 octobre 1832, et il en est parti le 21, ce qui fait un intervalle de 8 jours; en déduisant les deux journées du 14 et du 15 employées à la course de Tibériade, il reste 6 journées entières passées au couvent. Comme je l'ai fait remarquer ailleurs, quand même on est convenu avec ses moucres que leur entretien est à leur charge, il est d'usage que lorsqu'on reçoit l'hospitalité dans des couvents, chez des évêques, ou chez les cheiks et les émirs, les gens sont aussi entretenus comme les hôtes, et ils trouvent toujours le moyen de vivre à leurs dépens. Voilà donc 18 personnes, à la suite de M. de Lamartine, entretenues pendant 6 jours dans le couvent, ce qui égale l'entretien de 108 personnes pendant un jour.

En partant M. de Lamartine donna 500 piastres qui valent 125 francs; ce qui fait 1 franc 60 cent. par personne pour le logement et la nourriture. Les chevaux ne sont pas compris dans ce calcul, ni les provisions de voyage dont parle M. de Lamartine. « Tous les Pères espagnols et italiens du couvent, dit-il, réunis dans la cour (au moment du départ), se pressent autour de nos chevaux, et nous offrent les uns des vœux et des prières pour notre voyage, les autres des provisions fraîches, du pain excellent *cuit pendant la nuit*, des olives, et du chocolat d'Espagne. » (Tom. I, pag. 321.)

Puis il ajoute immédiatement : « Je donne *cinq cents piastres* au supérieur pour *payer* son hospitalité. Cela n'empêcha pas quelques-uns des jeunes Pères espagnols de me glisser tout bas leur requête à l'oreille, et de recevoir furtivement quelques poignées de piastres pour s'acheter le tabac et les autres petites douceurs monacales qui distraient leur solitude. » (Tom. I, page 322.)

Tout le monde conviendra que, malgré la munificence de 1 fr. 60 cent. par jour, les Pères auraient bien eu quelque droit à un peu de tabac, n'eût-ce été que pour le chocolat d'Espagne, et le pain qu'ils avaient cuit tout exprès pendant la nuit; et il est peu digne d'un homme qui passait pour le *prince des Francs*[1] de leur reprocher une poignée de piastres (*des pièces de 25 centimes*), lui surtout qui avait jeté une poignée de *pièces d'or* à deux jeunes filles syriennes parce qu'elles s'habillaient en plein air. (Tom. I, page 164.)

J'ai pris d'ailleurs des renseignements, et un pareil fait est inouï parmi les Pères de Terre-Sainte, parmi les habitants, comme parmi les voyageurs; aussi eût-il été bien étonnant que les jeunes Pères de Nazareth se fussent précisément adressés à M. de Lamartine pour commettre une pareille infraction à leur règle, eux qui savent si bien que la plupart des voyageurs écrivains qui leur demandent l'hospitalité ne la paient que par des relations aussi fausses qu'elles sont ingrates. Ce sont là les douceurs monacales, plus amères sans

[1] « Je leur donne (à des Arabes) des présents d'étoffes d'Europe, quelques armes, une montre, de petits bijoux de peu de valeur, dont j'ai apporté une grande quantité; ils retournent enchantés de notre accueil; ils vont répandre au loin la réputation de l'émir Frangi, c'est ainsi qu'ils m'ont nommé, *le prince des Francs*. » (Tom. I, pag. 183.)

doute que les avanies des musulmans, qu'ils offrent au bon Dieu dans leur solitude.

Déjà Volney avait fait le calcul suivant : « L'on conçoit que le séjour de cette foule à Jérusalem pendant cinq à six mois y laisse des sommes considérables : à ne compter que quinze cents personnes, à cent piastres par tête, *c'est un million et demi*[1] ! » Et moins de *cent pèlerins*, dont la moitié ne donne rien, et dont les plus riches donnent 1 fr. 60 cent. par jour, combien cela fait-il ?

Si, à Saint-Jean dans le désert, la générosité de M. de Lamartine n'a pas été plus grande, son langage a été beaucoup plus convenable : « Nous remîmes, dit-il, à ces bons Pères une aumône à peine suffisante pour les indemniser des dépenses que nous leur avions occasionnées ; ils comptèrent pour rien le péril que nous leur avions fait courir. » (Tome I, p. 496.) Ce péril n'était autre que de s'exposer à gagner la peste.

Comme pendant de celui de M. de Lamartine, je citerai le trait suivant rapporté par un voyageur très-véridique. Après la bataille du mont Thabor, Napoléon alla au couvent de Nazareth ; parmi les religieux, il trouva un homme qu'il avait connu dans son enfance ; il se jeta à son cou, et en le quittant, il voulut lui laisser une poignée d'or, mais le moine lui répondit : « La Terre-Sainte me suffit[2]. »

NOTE G.

Sur les globes de feu qui ont empêché la reconstruction du temple par Julien.

On trouve la note suivante dans l'ouvrage intitulé : *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* par Gibbon, traduite par M. Guizot, tom. IV, page, 401. Paris, chez Ledentu 1828. (La note est de M. Guizot.)

« Michaëlis a donné une explication ingénieuse et assez probable de ce fait singulier, que le témoignage positif d'Ammien, contemporain et païen, ne permet guère de révoquer en doute ; un passage de Tacite la lui a fournie : cet historien dit en décrivant Jérusalem : « La place, dans une assiette très-forte, était encore défendue par une masse d'ouvrages, qui même dans une position faible l'eussent rendue respectable. Il y avait deux coteaux d'une hauteur immense, (la montagne de Sion et la montagne du temple, placées l'une à côté de l'autre dans la partie méridionale de Jérusalem), tout bordés de murs artistement construits, et pleins de saillies et d'enfoncements qui mettaient le flanc des assiégeants à découvert de tous côtés. Le temple lui-même était une espèce de citadelle qui avait aussi ses murs encore mieux construits et mieux fortifiés que le reste : les portiques même qui régnaient autour du temple étaient une excellente fortification. Il y avait une fontaine qui ne tarissait point, de vastes souterrains, et des citernes pour conserver l'eau des pluies. (Tacite. *Hist.* liv. V, ch. 11 et 12.)

[1] *État politique de la Syrie*, ch. 6.

[2] Comte J. d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*.

» Ces souterrains et ces citernes devaient être fort considérables; celles-ci fournirent de l'eau pendant toute la durée du siége de Jérusalem à onze cent mille habitants, pour qui la fontaine de Siloa ne pouvait suffire, et qui n'avaient point d'eau de pluie, le siége ayant eu lieu du mois d'avril au mois d'août, époque de l'année pendant laquelle il pleut rarement à Jérusalem. Quant aux souterrains, ils servaient depuis et même avant le retour des Juifs de Babylone pour renfermer, non-seulement les provisions d'huile, de vin et de blé, mais encore les trésors que l'on avait à garder dans le temple. Josèphe a raconté plusieurs traits qui indiquent quelle était leur étendue. Lorsque Jérusalem fut sur le point d'être prise par Titus, les chefs des rebelles mettant leur dernière espérance dans ces vastes cavités (ὑπονομοι, ὑπογαια, διωρυχες), formèrent le projet de s'y cacher et d'y rester pendant l'incendie de la ville, et jusqu'à ce que les Romains se fussent éloignés. La plupart n'eurent pas le temps de l'exécuter; mais l'un d'eux, Simon, fils de Gioras, s'étant pourvu de vivres et d'outils pour creuser la terre, descendit dans cette retraite avec quelques compagnons; il y resta jusqu'à ce que Titus fût parti pour Rome. La faim, la soif, le pressaient : il sortit tout-à-coup à l'endroit même où avait été le temple, et parut au milieu des gardes romaines. Il fut arrêté et conduit à Rome en triomphe. Son apparition fit supposer que d'autres Juifs pouvaient avoir choisi le même asile. On fit des recherches, et l'on en découvrit un grand nombre. (Josèphe, *de Bell. jud.*, liv. 7, ch. 7.)

» Il est probable que la plupart de ces souterrains étaient des restes du temps de Salomon, où l'on avait coutume de travailler beaucoup sous terre : on ne peut guère leur assigner une autre date. Les Juifs, en revenant de l'exil, étaient trop pauvres pour entreprendre de pareils travaux, et quoique Hérode, en reconstruisant le temple, ait fait creuser quelques souterrains (Josèphe, *Ant. jud.*, XV, 11, 7), la précipitation avec laquelle cette construction fut achevée ne permet pas de croire qu'ils appartiennent tous à cette époque. Les uns étaient des cloaques et des égouts; les autres servaient à recéler les immenses trésors que Crassus avait pillés cent vingt ans avant la guerre des Juifs, et qui sans doute avaient été remplacés depuis. Le temple fut détruit l'an 70 de Jésus-Christ; les tentatives de Julien pour le rétablir, et le fait rapporté par Ammien, coïncident avec l'an 363; il s'était donc écoulé entre ces deux époques un intervalle d'environ trois cents ans, pendant lequel les souterrains, obstrués par les décombres, avaient dû se remplir d'air inflammable; les ouvriers employés par Julien arrivèrent, en creusant, dans les souterrains du temple; on dut prendre des torches pour les visiter; des flammes subites repoussèrent ceux qui approchaient, des détonations se firent entendre, et le phénomène se renouvela chaque fois que l'on pénétra dans de nouvelles cavités. Cette explication est confirmée par le récit que fait Josèphe d'un événement à peu près semblable[1].

» Le roi Hérode avait entendu dire que d'immenses trésors avaient été cachés dans le tombeau de David; il y descendit de nuit avec quelques hommes

[1] « C'est un fait aujourd'hui populaire, que lorsqu'on ouvre des souterrains fermés depuis longtemps, il arrive de deux choses l'une : ou les flambeaux s'éteignent, et les hommes tombent d'abord évanouis et bientôt morts; ou si l'air est inflammable, on, voit voltiger autour de la lampe une petite flamme qui s'étend et se multiplie, jusqu'à ce que l'incendie devienne général, soit suivi d'une détonation, et tue ceux qui se trouvent là. »



de confiance : il ne trouva dans un premier souterrain que des joyaux et des habits; mais avant de pénétrer dans un second souterrain fermé depuis longtemps, il fut repoussé dès qu'il l'ouvrit par des flammes qui tuèrent deux de ceux qui l'accompagnaient. (*Antiq. jud.*, XVI, 1.)

» Comme il n'y avait pas ici lieu à miracle, on peut regarder ce fait même comme une nouvelle preuve de la vérité de celui que rapporte Ammien et les écrivains contemporains. »

Telle est la note de M. Guizot, j'ai voulu la citer en entier, tant à cause de son intérêt historique et de l'importance de son auteur, que pour qu'on soit mieux à même d'en apprécier toute la portée.

Reprenons chaque allégation de cette note.

Le passage de Tacite n'a de rapport au fait qui nous occupe qu'autant qu'il confirme l'existence d'une fontaine sur le mont Moriah, et celle des citernes, des piscines et des souterrains. Tout cela se trouve confirmé par plusieurs passages soit de la Bible, soit de Josèphe, et existe encore en partie; seulement il faut remarquer que *cette fontaine qui ne tarissait pas* prenait ses eaux à trois lieues de Jérusalem, où elles étaient amenées *par des aqueducs*.

L'assertion déduite d'un passage de Josèphe sur la grandeur de ces citernes qui durent fournir de l'eau à onze cent mille habitants pendant toute la durée du siége est inexacte. Josèphe dit que onze cent mille habitants périrent pendant la durée du siége de Jérusalem, mais il ne dit nulle part qu'ils vécurent sur le mont Moriah; ils étaient répandus dans toute la ville, où ils enduraient tant de privations qu'ils s'exposaient à être tués par les Romains en allant manger un peu d'herbe hors de la ville; il en périssait ainsi cinq cents par jour. A la fin du siége, ceux qui avaient échappé à la mort furent refoulés dans l'enceinte du temple, et chaque jour on jetait par-dessus les murs dans la vallée de Josaphat une infinité de cadavres de ceux qui avaient péri d'inanition. Quelle eau auraient-ils pu avoir? Les aqueducs étaient entre les mains des Romains, et on ne peut douter qu'ils ne les eussent coupés. La piscine probatique, qui était au pied de la forteresse Antonia, tomba aussi en leur puissance quand ils se furent emparés de cette forteresse; il ne restait donc que les citernes, et Josèphe ne dit pas qu'elles fournirent suffisamment d'eau à cette multitude, qui fut réduite à une telle extrémité que des mères mangèrent leurs enfants.

Mais ce n'est pas de cette époque qu'il s'agit. Quand même il serait vrai que pendant la prospérité de Jérusalem les approvisionnements d'eau eussent été suffisants pour un million d'hommes sur l'esplanade du temple, comment peut-on admettre qu'après la destruction on ait entretenu sur le mont Moriah, alors totalement abandonné, les aqueducs, les citernes et les piscines? car sur cette montagne *il n'y a pas une goutte d'eau que celle qui tombe du ciel.*

Quant aux souterrains, à quelque époque qu'ils aient été construits, il est hors de doute qu'il y en avait de fort considérables; il est probable qu'ils remontent au temps de Salomon, et plusieurs existent encore. On peut facilement admettre qu'un phénomène pareil à l'explosion qui a renversé les deux satellites d'Hérode puisse se reproduire même aujourd'hui, si l'on pénétrait dans ces souterrains un flambeau à la main. Mais qu'y a-t-il de commun entre l'entreprise de Julien et celle d'Hérode? Vouloir trouver une similitude entre ces deux faits, c'est s'abuser soi-même. Hérode, après l'acci-

dent arrivé à ses satellites, a-t-il craint d'ériger un monument à l'entrée du souterrain du mont Sion pour expier son crime? Alypius s'est-il contenté de visiter clandestinement les souterrains du mont Moriah pour s'enfuir à une première explosion? Les Juifs ont été convoqués de toutes parts, et jamais ils ne montrèrent plus d'enthousiasme. Tout le monde travaillait avec ardeur, en plein air, lorsque de redoutables globes de feu sortirent du milieu des fondements; il éclatèrent fréquemment, ils blessèrent les travailleurs, leur rendirent le terrain inaccessible; le feu s'élançait sur eux, les poursuivait, les dévorait, et leur fit abandonner l'entreprise.

A quelle cause naturelle pourrait-on attribuer ce phénomène unique dans les annales du monde. Cette cause ne pourrait résider que dans des substances gazeuses de deux espèces, *les phosphures* et *les carbures d'hydrogène*. La première offre seule un gaz spontanément inflammable; mais comme ce gaz (le sesqui-phosphure d'hydrogène) ne puise son origine que dans la décomposition de certaines matières animales, par cela même il ne peut se présenter sur un point en quantité suffisante pour donner lieu à une explosion violente. Aussi sa présence n'est-elle signalée que dans les cimetières et les lieux d'enfouissements humides, et pour le cas unique des feux follets. Ce gaz, altérable par une foule d'agents, l'est d'ailleurs spontanément, au point qu'abandonné à lui-même, il ne peut subsister *deux jours* entiers, et les matières animales capables de le produire auraient été là depuis *deux siècles*, en admettant que les cadavres y fussent restés depuis les derniers massacres des Juifs par Jules Sévère. Le mont Moriah, comme nous l'avons vu, n'offre pas les conditions d'humidité hors desquelles ce gaz ne peut ni se produire, ni exister. Il est ainsi exclu des causes du phénomène, et, avec lui, celle de l'inflammation spontanée.

Il ne reste plus que les gaz de la seconde espèce (les carbures d'hydrogène). Ils peuvent se dégager successivement des gisements carbonifères, traverser les failles des terrains supérieurs jurassiques ou crétacés, se répandre dans leurs cavités en s'y mêlant à l'air atmosphérique, ou, en le déplaçant dans des fissures longues et étroites, parvenir à sa suite à la surface du sol. Dans l'un comme dans l'autre cas, ces gaz veulent le contact d'un corps en ignition pour s'enflammer. Le premier donne lieu aux explosions violentes avec dégagement de lumière instantanée comme l'éclair, l'autre ne produit qu'une lumière tranquille durable et sans bruit.

Or, si la cause du phénomène avait été un carbure d'hydrogène mêlé d'air atmosphérique, dont les explosions se seraient répétées à plusieurs reprises, n'est-il pas surprenant que parmi ces témoins nombreux, ouvriers et directeurs des travaux, il ne se soit pas trouvé un esprit calme, un observateur, ayant reconnu que les travaux se poursuivaient sans trouble aussi longtemps que l'emploi du feu ou sa présence à la proximité des failles n'avait pas lieu? Le creusage des fondements d'un édifice ne s'exécute-t-il pas d'ailleurs en plein jour, sans l'emploi d'une lumière artificielle quelconque? Combien d'accidents funestes n'est-il pas arrivé au commencement de ce siècle, au fond des houillères, par l'explosion du feu grisou? a-t-on pour cela abandonné une seule mine de houille? Et l'on pourrait admettre que là où il y avait de la part des Juifs un intérêt matériel, un intérêt de nationalité, un intérêt religieux; de la part du gouverneur et d'Alypius, l'exécution d'un devoir



et une satisfaction d'amour-propre, et de la part de Julien un intérêt d'impiété, on aurait reculé ou devant un danger que l'on provoquait soi-même, ou devant des feux follets!

Dans ces observations si simples, personne ne verra la recherche des preuves d'un miracle ; c'est l'exposé des *seules* causes naturelles qui peuvent produire un phénomène analogue. Je laisse aux personnes de bonne foi à juger si avec ces causes elles peuvent expliquer la cessation des travaux entrepris par Julien.

NOTE H.

Passage de Flavius Josèphe sur la mort de saint Jean-Baptiste.

L'opinion se répandit parmi les Juifs que la défaite de l'armée d'Hérode n'était qu'une juste vengeance du ciel à cause d'un certain Jean qu'on surnommait Baptiste. Le tétrarque avait livré à la mort cet homme vertueux, qui exhortait les hommes à la pratique des vertus, et surtout de la piété et de la justice, et leur prêchait en même temps la lotion du baptême; il leur disait aussi que cette cérémonie était très-agréable à Dieu, non pas s'ils s'abstenaient seulement de l'un ou de l'autre péché, mais s'ils recevaient cette purification de leurs corps avec un cœur déjà purifié lui-même par la justice. Mais comme on accourait à lui en foule, et que le peuple se montrait avide de sa doctrine, Hérode craignit que l'influence de cet homme ne lui préparât quelque défection de la part des Juifs, car ils paraissaient prêts à obéir en tout à sa puissante parole; il jugea donc qu'il était plus prudent de le faire disparaître avant qu'il se fût élevé quelque nouveau trouble, que de se ménager un repentir trop tardif dans le cas d'une insurrection. Il l'envoya donc chargé de chaînes à Machéronte où il le fit mourir. Cette mort fit penser aux Juifs que c'était la colère de Dieu qui avait fait périr l'armée d'Hérode. (Josèphe, *Antiquités*, liv. XVIII, ch. 7.)

NOTE I.

Encore un exemple de la fidélité des peintures de M. de Lamartine:
Oliviers de Gethsémani, Abords de Jérusalem.

C'est en revenant de Saint-Jean à Jérusalem que M. de Lamartine a vu les oliviers de Gethsémani *plantés sur le plus haut sommet du mont des Oliviers.* Citons : « On ne reconnaissait la limite indécise de la terre et du ciel qu'à quelques arbres larges et noirs, *plantés sur le sommet le plus élevé*, et à travers lesquels le soleil faisait passer ses rayons : c'était la montagne des Oliviers; c'étaient ces oliviers eux-mêmes, vieux témoins de tant de jours écrits sur la terre et dans le ciel, *arrosés de larmes divines*, de la sueur de sang, et de tant d'autres larmes, et de tant d'autres sueurs, depuis la nuit qui les a sacrés. » (Tom. I, p. 398.)

Dans plusieurs autres endroits de son voyage M. de Lamartine place les oliviers de Gethsémani où ils sont réellement, au fond de la vallée de Josaphat; mais ici il a besoin de ces arbres pour couronner son tableau, il ne se fait pas de scrupule de les transplanter au sommet de la montagne.

Voici qui est plus fort encore ; « Si l'on se représente, dit-il, d'énormes murailles de pierres colossales comme celles du Colysée ou des grands théâtres romains, s'écroulant d'une seule pièce, et recouvrant, de leurs pans immenses et fondus, la terre qui les porte, on aura *une exacte idée* de la couche et de la nature des rochers qui recouvrent partout ces derniers remparts de la ville du désert. Plus on approche, plus les pierres se pressent et s'élèvent comme des avalanches éternelles, prêtes à engloutir le passant. Les derniers pas que l'on fait avant de découvrir Jérusalem sont creusés au milieu d'une avenue immobile et funèbre de ces rochers qui s'élèvent de dix pieds au-dessus de la tête du voyageur, et ne laissent voir que la partie du ciel qui est au-dessus d'eux : nous étions dans cette dernière et lugubre avenue, nous y marchions depuis un quart d'heure, quand les rochers s'écartant tout-à-coup à droite et à gauche, nous laissèrent face à face avec les murs de Jérusalem, auxquels nous touchions sans nous en douter. »

Ce n'est pas celui qui entasse de capricieuses couleurs sur une toile, qui est un grand peintre, c'est celui qui rend fidèlement la nature. On ne sera pas peu étonné d'apprendre que depuis le passage de l'illustre voyageur ces *pierres colossales* se sont totalement *fondues*, ces *remparts de la ville du désert* se sont abîmés, les *éternelles avalanches* n'engloutissent plus personne, et que le passant cherche en vain aujourd'hui ces *avenues lugubres et immobiles qui s'élevaient au-dessus de la tête du voyageur*, ou plutôt qui n'ont jamais existé que dans l'imagination de M. de Lamartine.

On peut comprendre par ces citations, qui pourraient être multipliées à l'infini, pourquoi cet ouvrage est non-seulement condamné par le Saint-Siége à cause de ses attaques contre le christianisme, mais pourquoi il est signalé partout comme la plus inexacte description qui ait jamais été faite de la Palestine. « *Je conseille avant tout*, disait en 1844 le docteur Schultz, en s'adressant à la société Géographique de Berlin, *de ne pas commencer le voyage avec les idées poétiques de la Syrie et de ses habitants comme on peut les puiser, entre autres, dans les descriptions de M. de Lamartine.* » (Jérusalem, p. 11.)

NOTE K.

Hypothèse de M. Russegger sur la formation de la mer Morte.

« En considérant un phénomène si extraordinaire, quelqu'éloignement que l'on ait pour les hypothèses, une question vous presse : Quelle cause peut avoir produit un effet aussi grand? Si nous consultons la structure géologique du sol en Syrie, nous y voyons toutes les roches dans leur formation normale, mais dans lesquelles prédominent celle du Jura et de l'époque de la craie. Ce n'est que dans la partie nord de ce pays que nous appercevons dans un développement considérable la formation volcanique, tandis que dans la

partie moyenne et méridionale son rôle n'est que subordonné et local. Du reste, si en Syrie nous ne sommes pas souvent sur des roches volcaniques, nous y sommes cependant très-souvent sur un sol agité volcaniquement, sur un terrain continuellement exposé aux plus violentes influences des forces volcaniques, et qui en porte, dans des localités innombrables, les indices certains. Telles sont les sources thermales, les dépressions en forme de cratère, tel que le bassin de Tibériade avec ses basaltes, et celui de la mer Morte elle-même, la fréquente perturbation dans les strates normales des roches, les nombreuses vallées formées par rupture, et avant tout les tremblements de terre bien connus, très-fréquents et violents.

» Dans la plupart des tremblements de terre, je crois que la force volcanique qui les produit agit dans la direction de grandes fentes souterraines; car généralement, dans mes observations réitérées de volcans en activité et éteints, je crois m'être convaincu que l'action des volcans sur des fentes, si elle n'est pas exclusive, du moins est certainement de beaucoup prédominante. De là les lignes de tremblements de terre, les directions certaines et constantes pour plusieurs terrains dans lesquels les points d'ébranlement se succèdent, et qui, lorsqu'elles sont accompagnées d'éruptions volcaniques, se présentent comme une suite de volcans. En Syrie aussi, avec l'aide des époques historiques, se démontre une direction semblable des tremblements de terre aux lignes d'ébranlement. Elle suit les localités d'Hébron, Jérusalem, Naplouse, Tibériade, Safed, Balbec, Alep, et, dans son ensemble, dans l'histoire naturelle des fentes d'action, joue un rôle de direction saisissant du sud-ouest au nord-est, tombe d'accord avec la direction centrale de la chaîne des montagnes syriennes, court parallèlement à la dépression du Jourdain, et se termine au nord au terrain volcanique de la pente méridionale du Taurus, au sud dans les montagnes de l'Arabie Pétrée.

» Des branches latérales de cette grande fente paraissent sur plusieurs points s'étendre jusqu'à la mer, et touchent les contrées de Jaffa, Acre, Beyrouth, Antioche, à moins qu'une autre rupture parallèle à la première ne s'étende sous la côte en reliant les points indiqués. Je suis de ce dernier avis, et conserve la pensée, l'opinion, qu'une troisième grande rupture existe en Syrie, mais concordant avec la direction de la dépression de la vallée du Jourdain, et dans son prolongement au nord se réunissant à cette rupture principale. Si cette supposition est juste, la dépression s'explique naturellement dans l'une de ces puissantes catastrophes de l'action volcanique citée par la Bible (tradition de Sodome, Gomorrhe, etc.) Cette rupture s'ouvrit, le sol qui la recouvrait se déchira, et donna lieu à la grande dépression partant du Djebel el-Scheik, et aboutissant au point du partage des eaux dans la vallée d'Araba. La diversité de la résistance résultant des rapports locaux, les éruptions volcaniques se reliant à ce phénomène (bassin de Tibériade), la structure locale du sol et les différentes profondeurs locales du déchirement produit, etc., déterminèrent l'étendue plus ou moins grande de l'affaissement; des affaissements en forme de bassin eurent lieu latéralement, et des excavations en forme de cratère d'une profondeur extraordinaire, telles que le bassin de Tibériade et la mer Morte. L'effet ordinaire que l'on observe partout dans ces dépressions est celui de l'affluence des eaux qui les remplissent; il en est de même ici. Le temps, les pentes et la direction de l'affaissement détermi-



nèrent les développements du système des cours d'eaux actuels et du fleuve suivant la longueur de la dépression. Le Djebel el-Scheik fournit les eaux principales, et le Jourdain reçut tous les affluents jusqu'à la mer Morte. Il remplit le bassin de Tibériade, s'il ne le trouva déjà plein, jusqu'à la hauteur de niveau d'où il s'en écoule; mais il n'en fut pas de même à la mer Morte. Le point du partage des eaux du Wadi el-Araba, bien que non envisagé comme tel, est, je le crois, beaucoup plus ancien que la dépression; et, comme d'après la nature géologique du Wadi el-Araba, la mer Rouge s'étendait dans le pays jusque-là, cette digue a dû exister à l'époque de l'affaissement, autrement la mer Rouge eût fait irruption dans cet affaissement. Si, ce qui ne me parait pas très-vraisemblable, avant l'époque où la dépression se fit au nord de cette digue, la pente uniforme dans toute la longueur de la vallée jusqu'à la mer Rouge avait existé, il faudrait encore justifier le point de vue, qu'avant la dépression, le Jourdain avait son embouchure dans la mer Rouge. Mais il est évident qu'à la suite de l'affaissement le cours du Jourdain fut instantanément interrompu. Quoi qu'il en soit, la tâche du Jourdain eût été de remplir le bassin de la mer Morte jusqu'au niveau du point du partage des eaux dans le Wadi el-Araba avant de pouvoir s'écouler dans la mer Rouge; mais ceci n'arriva point, et le bassin ne se remplit qu'au point où le rapport de l'évaporation avec celui des eaux affluentes fit équilibre, et la chose en resta là conformément au principe fondamental, quoique l'existence d'oscillations dans le niveau de la mer ne soit pas douteuse, et quoique l'état des rives fasse connaître que, soit par une affluence plus considérable des eaux à des époques pluviales plus abondantes, soit que par l'effet de la température ou des courants d'air une moindre évaporation ait eu lieu, les eaux parvenaient à une hauteur considérablement plus grande qu'aujourd'hui. »

NOTE L.

Diplôme de Pèlerin.

IN DEI NOMINE, AMEN.

Omnibus et singulis præsentes litteras inspecturis, lecturis, vel legi audituris fidem notamque facimus nos Terræ Sanctæ Custos, Reverendissimum Dominum Dnũm Jacobum Mislin, Abbatem B. M. V. de Dég, etc... Jerusalem feliciter pervenisse die 3 octobris mensis, 1848. Inde subsequentibus diebus præcipua sanctuaria, in quibus mundi Salvator dilectum populum suum, imo et totius humani generis perditam congeriem ab inferi servitute misericorditer liberavit, utpote Calvarium, ubi, cruci affixus, devicta morte, Cœli januas nobis aperuit; SS. Sepulchrum, ubi sacrosanctum ejus corpus reconditum, triduo ante suam gloriosissimam resurrectionem quievit, ac tandem ea omnia sacra Palestinæ loca gressibus Domini, ac beatissimæ ejus matris Mariæ consecrata, a Religiosis nostris, et peregrinis visitari solita, visitasse, et magna cum devotione in eis missam audivisse, SS^{mum} missæ Sacrificium in ipsis SS. locis celebrasse.

In quorum fidem has scripturas officii nostri sigillo munitas per Secretarium expediri mandavimus,

Datas apud S. civitatem Jerusalem ex venerabili nostro conventu SS. Salvatoris,

Die 21 mensis octobris, anno Dni 1848.

De Mandato Reverendiss. in Christo Patris,
Fr. Antonius à Transfiguratione
Terræ Sanctæ Pro-Sec.

NOTE M.

Légende du Plan de Jérusalem.

Cette ville est bâtie sur une montagne ayant la forme d'une presqu'île, dont les bords abrupts au nord, à l'est, au sud et même à l'ouest en partie, sont circonscrits par les vallées étroites et profondes de Josaphat, de Gihon et de Gehenna. Cette montagne a plusieurs sommets de hauteurs inégales (voir la coupe au bas du plan), formant entre eux des collines dont les principales sont : Sion, Acra, Moriah, Ophel, sur lesquelles la ville est assise.

Les divisions de ce plan sont précisément celles qui distinguent les développements successifs de Jérusalem.

Enceintes.

La couleur violette comprend les deux premières enceintes : celle de David et de Salomon, et celle des rois Joathan, Ezéchias et Manassès.

La troisième et vaste enceinte, au nord, celle d'*Hérode-Agrippa* (an de Jésus-Christ 45), est distinguée par une ligne rouge.

Une autre enceinte, large, de couleur terreuse, indique les ouvrages militaires de *circonvallation*, construits par Titus pour le siége si mémorable de cette ville, siége qui eut pour effet sa destruction. Deux points de cette enceinte marquent, le premier sur la montagne du Mauvais Conseil, le *camp de Pompée*, le second sur l'emplacement du couvent de Saint-Sauveur, le *camp des Assyriens*, et le second camp de Titus.

Enfin *l'enceinte actuelle*, construite par Adrien et par Soliman, aussi déterminée au nord et au sud par des lignes rouges, ne conserve de l'enceinte d'Hérode-Agrippa, au nord que le quartier des Chrétiens autour du Golgotha, tandis qu'au sud elle perd une partie de Sion et tout Ophel.

De l'ancienne Jérusalem il ne reste que des ruines ou fondements de murailles, de tours, de citernes, de portiques, et des tombeaux. Le plan indique leur emplacement par des lignes noires.

Les *réservoirs, fontaines* et *aqueducs* que possède ou possédait autrefois cette ville se distinguent par la *couleur bleue*.

Portes.

Celles de l'enceinte actuelle, au nombre de quatre principales, sont : au couchant :

A. Celle de Jaffa, porte monumentale où aboutissent la route de Jaffa venant de l'occident, et celle de Bethléhem venant du midi et traversant la vallée de Gihon sous les imposantes murailles flanquées de tours appelées *Abrâdsch Ghazzeh*, c'est-à-dire *Tours de Gaza* 10.

Cette porte, l'ancienne *porte de David*, se nomme aussi *porte de Bethléhem*, *porte des Pèlerins*, en arabe *Bâb-el-Chalîl*.

Elle est défendue au sud par la citadelle *el-Kal'ah*, l'ancienne citadelle des Jébusites et de David; elle renfermait la tour Hippicus bâtie par Hérode.

B. Celle de Damas, autre porte monumentale s'ouvrant au nord : c'est l'ancienne *porte d'Ephraïm*, *porta Villæ Fullonis*, *Bâb el-Amûd*.

C. A l'Orient, celle *de Saint-Etienne*, ouverte sur la vallée de Josaphat. C'est l'ancienne *porte de Benjamin*, *porte des Poissons* et *Bâb Sitti Marjam*, entre les collines d'Acra au nord et Moriah où le temple au midi.

E. Est la *porte de Sion*, *porta Thecuitis*, *Bâb el-Nebi-Daûd*, *Bâb Ssahiûn*, ouverte au midi sur la partie de Sion, détachée de l'ancienne enceinte de David.

D. Est une petite porte dite des Maugrebins, souvent fermée, s'ouvrant dans la vallée *Tyropœon* ou *des Fromagers*, près de l'angle sud-ouest de l'esplanade du temple.

Les portes des deux premières enceintes sont, outre les portes déjà nommées :

Z. Celle de *Gennath* ou porte *des Jardins*, située au point où l'ancienne enceinte partant de la tour Hippicus au couchant, se dirige vers le temple au levant, et change cette direction pour prendre celle du nord. Les tours Phasaël et Mariamne 2 et 3 se trouvaient dans cette partie des murs.

X. La porte *Judiciaire* en allant au nord de la porte de Gennath à celle d'Ephraïm; c'est la porte qui s'ouvrait sur le Golgotha à l'époque de la Rédemption.

V. La porte d'*Hérode*, *Bâb el-Zahari*.

T. La porte *Dorée*, Belle Porte du temple aujourd'hui murée, par laquelle Notre-Sauveur fit son entrée triomphale à Jérusalem.

S. La porte des *Brebis*.

R. La porte de la *Vallée*.

P. La porte des *Chevaux*.

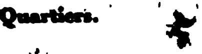
Q. La porte des *Eaux*. De ces cinq portes de l'ancien temple de Salomon les trois premières sont ouvertes à l'orient, et les deux dernières au midi.

O. Etait la porte des *Ordures* ou Sterquiline, située sur Ophel; c'est par cette porte que Notre-Sauveur entra à Jérusalem, après avoir été arrêté dans le jardin des Oliviers.

M. Celle de la *Fontaine* (de Siloé.)

M. Enfin la porte des *Esséniens*, porte des Briques ou des Tuiles, était située à l'extrémité méridionale de Sion.

Quartiers.



La ville de Jérusalem est divisée par quartiers (Hâreth).

Sur le mont Sion se trouvent le quartier des Arméniens et le quartier des Juifs.

Quartier des Arméniens (*Hâreth el-Arman.*)

Il occupe les hauteurs de Sion, entre le quartier des chrétiens au nord, la vallée de Gihon et la rue qui partant de l'ancienne porte de Gennath aboutit au sud à l'enceinte actuelle. Il renferme :

1. La citadelle.
2. L'emplacement de la tour de Phasaël.
3. Celui de la tour Mariamne.
4. Le temple anglican.
5. L'hôtel des missions anglaises.
6. L'hôpital anglais.
7. Le couvent Syrien sur l'emplacement de la maison de Saint-Marc.
8. Au sommet même de Sion, le couvent arménien avec son *église de Saint-Jacques* (Mar-Jakûb), comprenant dans son enceinte l'emplacement de la maison de saint Thomas. — Les bâtiments et jardins situés entre les murailles d'*Abrâdsch Ghazzeh* et ce couvent sont des dépendances du couvent arménien.
9. Emplacement de la maison du grand-prêtre Anne. C'est aujourd'hui un couvent de religieuses arméniennes.
10. Tours de Gaza. Au sud de ce quartier, en sortant par la porte de Sion E, entre l'enceinte actuelle et l'enceinte primitive on trouve :
11. Le cimetière des catholiques.
12. Entre les numéros 11 et 12 et dans toute cette partie du mont Sion qui s'étend au couchant de la maison de Caïphe et du Cénacle se trouvent les cimetières des Grecs, des Arméniens et des Américains : celui des anglicans est plus à l'est.
13. Maison du grand-prêtre Caïphe.
14. Emplacement de la maison de la Sainte Vierge.
15. Tombeaux de David et de Salomon.
16. Le Cénacle.
17. Lieu nommé par les Arabes *Bains de Tibériade.*
18. Grotte où saint Pierre pleura amèrement.

Quartier des Juifs.

Ce quartier est compris entre la rue qui part de la porte Gennath Z, et aboutit au temple, jusqu'au point marqué par un aqueduc au levant ; les murailles d'enceinte au sud, et le quartier des Arméniens délimité par la rue qui de la porte Gennath déjà nommée court au sud. Dans ce quartier se trouvent l'emplacement de *Mello* et de *Xystos*, et :

J. I. La Synagogue.
J. II. Les huttes des lépreux.

Mont Moriah, colline nivelée par Salomon pour la construction du temple. Elle renferme quatre mosquées et plusieurs autres édifices consacrés au culte mahométan.

1. Mosquée d'Omar, Kubbet el-Sachrah, sur l'emplacement du temple de Salomon.



2. Mosquée el-Akza, ancienne église de la Présentation.
3. Mosquée des Maugrebins, el-Mughâribeh.
4. La quatrième touche à la *piscine Probatique*.
5. Cour de justice.
6. Fontaine où aboutissait l'aqueduc de Ponce-Pilate.
7. Bains appelés Hammam el-Schefa.
8. Bazars couverts.
9. Un couvent de derviches.
10. Un autre couvent de derviches aveugles.
11. Piscine Probatique.
12. Les ruines de la tour Jean et celles d'un ancien pont jeté sur la vallée de Tyropœon.

Au nord de l'esplanade du temple s'élevait la forteresse Antonia.

c. d. f. Sur l'emplacement du prétoire sont des stations de la *Voie Douloureuse.*

En dehors de la muraille orientale de l'esplanade du temple, au lieux marqués T. S, il y a un cimetière musulman.

Quartier des Musulmans.

Outre le mont Moriah, il comprend la colline d'Acra et toute la ville basse située au nord de Mello, et la ligne de la deuxième enceinte allant de la porte de Gennath vers la porte de Damas.

Les rues qui forment la Voie Douloureuse sont marquées dans le plan par une ligne rouge plus foncée.

Voici les lieux les plus remarquables de ce quartier.

a. Ruines de l'église et du couvent de Sainte-Anne.

b. Ruines du couvent de Sainte-Magdeleine, bâti selon quelques-uns sur la maison de Simon le Pharisien.

c. Scala Sancta : c'est au même lieu que Jésus fut chargé de la croix.

d. Maison de Pilate.

e. Lieu de la flagellation.

f. Lieu où Jésus fut couronné d'épines.

g. Arc de l'*Ecce homo.*

h. Emplacement du palais d'Hérode-Antipas, devant lequel fut traduit Notre-Sauveur.

i. Lieu où Jésus tomba pour la première fois, et où il rencontra Simon le Cyrénéen.

k. Maison du mauvais riche.

l. Lieu où Jésus tomba pour la seconde fois.

Depuis la Porte Judiciaire X jusqu'au Golgotha, on ne peut plus suivre la *Voie Douloureuse*, parce que des maisons ont été bâties sur cet emplacement, qui alors était hors de la ville.

Quartier des Chrétiens.

Les chrétiens occupent la partie extérieure des anciennes enceintes entre les portes de David, de Gennath et d'Ephraïm, et l'enceinte actuelle ; ce quartier est nommé Hâreth el-Nussârah par les Arabes. On y signale :

1. Le couvent latin des Minorites de Saint-Sauveur. Il est situé sur l'emplacement occupé successivement par le camp des Assyriens et le deuxième camp de Titus.

2. Lieu où se trouvent les fragments de colonnes mentionnés au chapitre XXIII. Servait à faire retrouver la direction de la deuxième enceinte.

3. Citerne appelée Trésor de Sainte-Hélène.

4. L'Eglise du Saint-Sépulcre, qui enferme le Saint-Sépulcre et le Calvaire.

5. Le couvent des Abyssins, sous lequel se trouve la chapelle de l'Invention de la Sainte-Croix.

6. Couvent des Grecs.

7. Couvent des Cophtes.

8. Réservoir d'Ezéchias appelé Amygdalon, Bains du patriarche, Birket Hammâm el-Batrak.

9. Prison de saint Pierre, et près de là le palais aujourd'hui en ruines des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

10. Eglise de Saint-Jean.

11. Maison du grand-prêtre Zacharie.

12. Maison de l'évêque anglican.

13. Maison du patriarche latin.

14. Emplacement de la maison d'Urie.

15. *Casa Nuova*, dépendance du couvent de Saint-Sauveur pour le logement des pèlerins.

Hors des murs.

Les points situés hors des murs de Jérusalem les plus remarquables sont en sortant par la porte de Jaffa A :

1. Aqueduc d'Ezéchias.

2. Réservoir Supérieur ou des Serpents, Birket el-Mâmillah, auquel touche vers le nord un cimetière musulman. C'est près de cette piscine que Salomon fut sacré roi, et qu'Isaïe prédit que le Messie naîtrait d'une vierge.

3. Les tombeaux d'Hérode Agrippa.

En se rapprochant de la ville :

4. Le fort de Goliath, *Kasr Dschalûd*, appartenant à l'enceinte actuelle.

5. Tour Psephina (de l'enceinte d'Agrippa).

6. Tour des femmes (de la même enceinte).

7. Anciens tombeaux. *Kubûr el-Mudschâhedîn*.

8. Tombeaux d'Hélène et d'Isate.

Au nord de l'enceinte d'Agrippa :

9. Tombeaux des Rois, *Kubûr el-Mulûk*.

10. Tombeau de Simon le Juste.

11. Tour de l'Angle.

12. Tombeau du Foulon.

D'autres tombeaux antiques se remarquent à l'angle intérieur nord-est de cette enceinte.

En se rapprochant de la porte de Damas :

13. Grotte de Jérémie.
14. Tombeau du roi Alexandre.

Vers l'est :

15. Réservoir nommé *Birket el-Hidschah.*

A l'est vers la porte de Saint-Etienne :

16. Autre réservoir nommé le Bain de la Sainte Vierge, *Birket Hammâm Sitti Marjam.*

En descendant de ce point dans la vallée de Josaphat, on y trouve d'abord :

17. L'église renfermant le tombeau de la Sainte Vierge.
18. Gethsémani, el-Dschemanijéh.
19. La grotte de l'Agonie.
20. Le rocher où dormirent les trois apôtres.
21. L'endroit où Judas livra son maître lui en donnant un baiser.
21. Lieu où Jésus enseigna le *Pater.*
22. Sainte-Pélagie.
23. Ruines de l'église de l'Ascension.
24. Lieu où Jésus-Christ pleura sur Jérusalem.
25. Grotte où les apôtres composèrent le *Credo.*
26. Tombeaux des prophètes, Peristereon, *Kubûr el-Umbia*, et plus bas, le cimetière des Juifs.

Au fond de la vallée.

27. Lieu où Judas se pendit.
28. Tombeau de Josaphat.
29. Pilier d'Absalon.
30. Crypte de Saint-Jacques.
31. Tombeau de Zacharie.

Sur le revers oriental d'Ophel :

32. Ouverture d'un ancien cloaque.
33. Fontaine de la Sainte-Vierge, anciennement fontaine du Dragon, *Ain Um el-Deredsch.*
34. Fontaine de Siloé, *Ain Sylwan,* provenant de la fontaine de la Sainte Vierge par un canal souterrain.
35. Piscine de Siloé, étang de Salomon, près duquel se trouve le tombeau d'Isaïe.
36. Lieu où fut l'idole de Moloch.

Sur le revers de la montagne du Mauvais-Conseil.

37. Rochers de *Zoheleth.*
38. Partie de la vallée de Gehenna appelée *Topheth.*

39. Tombeau du grand-prêtre Anne.
40. Haceldama, ou champ du Sang.
41. Ruines du village de *Deir el-Kaddis Moditsus*, où était située la maison de campagne de Caïphe.

Dans la vallée de Gehenna :

42. Le réservoir Inférieur, *Asuya Birket el-Sultân*.
43. Aqueduc jeté sur la vallée.
44. Eglise grecque de Saint-Georges, *el-Chudhr*.
45. *Erebinthôn Oikos*.
46. Emplacement du village détruit d'*Abu Wa'ir*.
47. Ruines, château des Oiseaux ou des Gazelles. *Kasr el-Asfûr; el-Ghazâl*

NOTE N.

Légende du Plan de l'église du Saint-Sépulcre.

Grandes divisions.

A. Parvis.
B. Nef méridionale.
CC. Enceinte de la grande coupole.
D. Monument qui renferme le Saint-Sépulcre.
E. Chapelle de la Sainte Vierge, dite de l'*Apparition*, qui est l'église des Latins.
F. Chapelle de Sainte-Hélène.
G. Calvaire.
H. Couvent des Franciscains.
I. Chœur des Grecs.

Détails.

1. Entrée; double porte, dont une seule (celle du couchant) est ouverte.
2. Gardiens turcs.
3. Chœur des Latins pour les offices du Saint-Sépulcre.
4. Autel de l'Apparition.
5. Autel où se trouve la colonne de la Flagellation.
6. Autel de la Sainte-Croix.
7. Prison de Notre-Sauveur.
8. Chapelle de Saint-Longin.
9. Chapelle de la Division des vêtements.
10. Escalier des chapelles inférieures.
11. Autel de Sainte-Hélène. (A 25 pieds au-dessous du pavé de l'église.)
12. Chapelle de l'Invention de la Sainte-Croix. (A 10 pieds au-dessous de la chapelle de Sainte-Hélène.)
13. Colonne d'Impropère.
14. Escalier du Calvaire. (Le Calvaire est à 14 pieds au-dessus du pavé de l'église.)

TABLE DES MATIÈRES.







FIN.



CHAPITRE XXV. — *Quartier des Musulmans. — Quartier des Chrétiens.*

CHAPITRE XXVI. — *Promenade autour des murs.*

CHAPITRE XXVII. — *Promenade autour des murs.*

CHAPITRE XXVIII. — *Mission protestante.*





